A N G

N G I N A , *Angine*, ou *Es.quinancie,*du verbe grec ἄγχω, *étrangler.*

OBSERVATION I.

Certain Boucher ayant commencé à sien-  
tir fur le midi une douleur autour du  
larynx & du pharinx, qui ne lui permettoit de boire &  
de manger qu’avec peine , s’adressa vers le foir à un  
Apothicaire qui lui donna un gargarilme d’eau de plan-  
tain & de laitue , de sirop de mûres & de vinaigre. La  
douleur augmenta après qu’il eut pris ce remede , &  
Il fut fubitement étouffé pendant la nuit ; mais il con-  
ferva Ea rasson jufqu’au dernier soupir.

On ouvrit sim corps & l’on trouva la fubstance ou le pa-  
renchyme des poumons convertie en pus avec un abf-  
ces dans l’un de *ses côtés* qui étoit aussi rempli de la  
même matiere. Il n’avoit jamais été incommodé de la  
toux ni de crachement de fang avant ce funeste acci-  
dent, & avoit toujours joui d’une fanté parfaite, étant  
naturellement gros & gras.

OBSERVATION II.

Un foldat nommé Abraham Perrow , qui fervoit en  
France , âgé de cinquante ans, appréhendant les fuites  
d’une Entérocele, prit le parti de *se* faire châtrer,& *se*fournit à cette opération au commencement du mois  
de Septembre de l’année 1677. laquelle fut faite avec  
beaucoup de succès. Trois semaines après , dans le  
tems que tout paroiffoit être en bon état, qu’on croyoit  
la plaie parfaitement consolidée, & qu’il commençoit  
à *se* promener dans la ville , il fut tout d’un coup faisi  
d’une difficulté de refpirer & d’avaler : comme il étoit  
dans un danger éminent, on me fit appeller le troisie-  
me jour de fa maladie. Toute *sa* langue , si on en ex-  
cepte la pointe , étoit aussi noire que du charbon ; il  
étoit obligé de *se* tenir debout, & comme tout ce qu’on  
lui donnoit de liquide,lui causioit une espece de fuffo-  
cation , il resusoit avec obstination tout ce qu’on lui  
présentoir, malgré Ea grande foiblesse. Quoique la sai-

son fut extremement froide, il ne pouvoit foussrir des  
hardes que sur *fes* piés,& laiffoit toutes les autres par-  
ties de *son* corps à découvert. Je fis aussi-tôt appeller  
un Ecclésiastique pour la sûreté de fon intérêt spirituel.  
J’apperçus tous lés iymptomes de *Fes.quinancie ,* quoi-  
que je ne découvrisse autre chose au-dedans ou au-de-  
hors qu’une grande noirceur dans la langue. Je jugeai  
aussi-tôt qu’il y avoit une gangrene interne, qui est la  
fuite ordinaire de l’inflammation , que je soupçonnai  
être dans les poumons. 11 si? trouve un rapport remar-  
quable entre les testicules & la poitrine, ce qui est une  
circonstance à laquelle Hippocrate ( *Liv. V.I. Epidema*conseille aux Médecins de faire attention. Le malade  
mourut une heure & demie après que je l’eus quitté.  
L’examen que je fis de la plaie qu’on aVoit faite dans Pai-  
ne droite du malade , me fit connoître que le Chirur-  
gien , nommé Colet , avoit fait cette opération en  
maître , car je n’y apperçus aucune marque d’in-  
flammation. Elle étoit faite de bas en haut. Je fis une  
incision longitudinale dans la partie intérieure de fon  
cou , & je trouvai la trachée-artere aussi-bien que les  
mufdes adjacens tout-à-fait exempts d’inflammation.  
La glande appellée *thymus* étoit enflée , remplie de  
Eang noir, & preffoit la trachée-artere. Je fis sortir, ert  
pressant la poitrine, par une incision que j’y fis, du pus,  
& je découvris , lorfquelle fut entierement ouverte,  
des marques évidentes d’une inflammation extraordi-  
naire des poumons, car ils étoient remplis d’un fang  
noir , livide , couverts d’un grand nombre de taches  
noires & autres marques évidentes de gangrene, fur-  
tout aux environs du dos. Il paroît de là que la difficulté  
d’avaler, de respirer, & meme de parler (car le malade  
ne pouvoit prononcer que les lettres A & O)provenoit  
de la compression de la trachée-artere par la glande dont  
nous avons parlé , aussi-bien que par la pesanteur de la  
matiere renfermée dans les poumons qui la tiroit en bas.  
Il nous fut impossible de découVrirl’abfcèsdloù fortoit  
le pus à caufe qu’on l’enterra plutôt que nous ne fou-  
haitions. Son foie avoit une très-mauvaife couleur ; il  
étoit enflé , & s’étoit fait un passage à travers du dia-  
phragme qu’il avoit forcé. J’appris que cet homme avoit

3 A N G

ordinairement un appétit vorace. Βονετι, *Sepulchret.  
Anau*

OBSERVATION III.

Il y eut en 1618. dans ce Pays une maladie extaordinaire,  
qui cassa la mort à un grand nombre de perfonnes,  
& furtout aux enfans,qu’elle si-lfloquolt. Elle est appel-  
lée par les Grecs, ἀγχόνη λοιμώδης, par d’autres, *ma-  
ladie suffocante qiel attaque les parties situées au fond  
de la bouche ,* ou *charbonpestilentiel, passeoanginofa,  
ulcere de Syrie,* par Aretée , ou *amygdales pestilentiel-  
les,* par Aétius. Un grand nombre de choses prouvent  
évidemment que cette maladie a son siége dans un en-  
droit beaucoup plus haut que les amygdales, savoir ,  
dans le cerveau ; & cette conjecture, dont je sises l’au-  
teur , est confirmée par la dissection qu’on a faite d’un  
grand nombre de perfonnes qui en font mortes , &  
dans la tête desquelles on a trouvé une grande quanti-  
té de grumeaux de seing sous le sinus de ladure-mere.  
SEVERINUs , *de Abseesssibusu Tract, ult.*

Nous aVons aussi découvert que les nerfs qui passent à  
traVers le grand trou occipital , ainsi que ceux qui *se*rendent aux musicles du cou, au larynx, à l’os Hyoïde &  
au pharynx étoient extremement endommagés dans  
cette maladie. TkoMas Βλρτηοι INUs , *Comment, in  
dictum affectum ) exercii.* 1. Voyez *Ægyptia ulcera.*

OBSERVATION IV.

Un homme qui paroissoit avoir été suffoqué par une *ef-  
qielnancie,* n’avoit rien d’extraordinaire dans le la-  
rynx, mais sim foie étoit tellement pourri, qu’on eût  
pu le réduire en poudre comme un morceau de terre.  
La raison de cela est que les vapeurs & le pus qui  
provenoient du foie , venant à pénétrer à travers les  
membranes dtl larynx, le refferrerent si fort, que le ma-  
lade en mourut au bout de trente heures, quoique le  
pharynx & autres parties contenues dans le fond de la  
bouche fussent restées dans leur état naturel : mais il  
faut convenir que cet effet fut principalement dû au  
poids excessif de la matiere corrompue qui étoit enfer-  
méedansle foie.

Cela femble être confirmé par une maladie , connue fous  
le nom *d’avives,* qui attaque les chevaux, lorEqusetant  
extraordinairement échauffés par un violent exercice,  
ils boivent de l’eau froide. Les glandes de leur cou  
s’enflent,& ils meurent au bout de deux jours, &com-  
me Gliffon l’a obfervé, leur foie *se* convertit entiere-  
ment en une matiere putride. *Bonet -, Sepulchretum  
Anatomicum.*

DIAGNOSTIC ET PROGNOSTIC.

Les Latins donnent le nom *d’angina* à la maladie dont  
nous parlons , & les Grecs la distinguent eu plusieurs  
especes qui ont chacune leur nom particulier. Souvent  
il ne paroît ni rougeur ni enflure , mais le corps est  
brûlant,le malade respire avec peine, & tdmbe dans  
une foiblesse générale.Cette espece est appellée συνάγχθ  
Quelquefois Ia langue & la gorge s’enflent , devien-  
nent rouges, la voix manque, les yeux fe tournent en  
haut, le visage pâlit, & le malade est saisi du hoquet.  
Cette feconde *espece est* appellée , συνάγχη. Ces deux  
sortes de maladies ont cela de commun à l’égard des  
fymptomes,que le malade ne peut manger ni boire, &  
que fa refpiration est interrompue. La maladie est  
beaucoup moins violente lorsqu’elle n’est accompa-  
gnée que de la rougeur & de l’enflure sans aucun Eym-  
ptome, & on lui donne le nom de παρασύναγχη. CELse ,  
*L. IV.* c. 4.

*L’Es.quinanrie* est une véritable maladie aiguë, elle em-  
pêche la respiration, & elle est de deux especes. L’une

Α N G 4

est une inflammation dans les organes de la respira-  
tion ; & la casse de l’autre réside dans Pair même que  
l’on respire.

Les organes dans lesquels la premiere espece établit son  
siége , Pont les amygdales , l’épiglotte, le pharynx , la  
luette & l’extrémité supérieure de la traehée-artere ,  
& si l’inflammation fait de plus grands progrès, la lan-  
gue & l’intérieur des joues font encore affectés, & la  
îangue augmente si considérablement, que ne pouvant  
plus demeurer dans la bouche , elle fort en dehors.  
Cette espece est appellée κυνάγχη , à cause que les  
chiens font fort fujets à cette maladie, ou bien parce  
que ces animaux ont accoutumé de sortir la langue  
quoiqu’ils fe portent bien.

Dans l’autre espece, les organes dont nous venons de  
parler ci-deffus, deviennent beaucoup plus petits que  
dans leur état naturel, & cet accident est suivi d’une  
fuffocation excessive, de sorte que le malade Eemble  
reffentirune inflammation dans la poitrine. O) ARE—  
τε’ε , περὶ ὀξέων παθῶν. *Lib. I. cap.* 7.

Dans l’espece *d’es.quinancie* appellée *cynanche s* le ma-  
lade est attaqué d’une inflammation dans les amyg-  
dales , dans le pharynx & dans la bouche ; la langue  
scjrt hors des dents & des levres, il siart une grande  
quantité de salive , & un phlegme froid & vifqueux de  
la partie affectée. Le vifage est rouge & enflé , les  
yeux fortent hors de la tête,ils fiant égarés & enflammés;  
le malade rend ce qu’il boit par les narines à cause  
que le canal de l’oeflophage est bouché ; la douleur est  
excessive , quoiqu’elle *se fasse* moins fentir dans cer-  
tains tems à caufe de la violence de la fuffocation ; on  
sent une chaleur dans la poitrine & autour du cœur »  
qui fait qu’on désire continuellement la fraîcheur de  
Pair, qu’on ne respire cependant qu’en petite quanti-  
tité , jusqu’à ce que le passage par où il pénetre dans la  
poitrine venant à fe boucher entierement, occasionne  
une suffocation qui cause la mort au malade. Cette  
maladie s’empare promptement des poumons dans  
quelques persimnes , & leur caisse la mort : la fievre  
est lente, modérée, (μαλάκοι ) & elle ne cesse pas aisé-  
ment.

Lorsque l’issee de la maladie doit être heureuse , il se  
forme des abfcès par-ci par-là ou extérieurement au-  
tour des oreilles, ou intérieurement dans les amygda-  
les; si la supputation *se* fait peu à peu & qu’elle ne cause  
aucune douleur violente, le malade peut recouvrer la  
fanté, quoique ce ne foit pas fans beaucçup de peine  
& de danger : mais si la tumeur est grosse , & qu’elle  
tende promptement à supputation, il est subitement  
étranglé lorfque PabEcès est parvenu à sim point de  
maturité. Voilà qu’elle est la forme de la *cynanche.*

Dans la *cynanche ,* les parties dont nous avons parlé ci-  
dessus , deviennent pâles & exténuées , les yeux sont  
creux, le pharynx ( φάρυγξ , c’est-à-dire , la partie qui  
fait le fond de la bouche ) & la luette fe retirent en de-  
dans : les amygdales *se* retirent, & le malade perd la  
voix. La suffocation est plus grande dans cette espece  
que dans l’autre , à catsse que le siége de la maladie  
est dans la poitrine où la respiration prend scm origi-  
ne. Ces deux especes siont très-violentes & deviennent  
funestes dans quelque tems qu’elles arrivent, quel-  
quefois même avant qu’on ait le tems d’appeller le  
Medecin dont on peut rarement espérer du fecours, à.  
caufe que le malade meurt avant que les remedes aient  
produit leur effet.

Lorsque la maladie prend un bon train, toutes les parties  
extérieures s’enflamment, & l’inflammation se change  
en une tumeur extraordinaire. C’est un bon signe lors-  
qu’il survient une tumeur considérable ou une érési-  
pele siur la poitrine. Un habile Medecin doit donc at-  
tirer la maladie en dehors, en appliquant des ventou-  
fes ou des sinapisines scsr la poitrine ou autour des mâ-

(a) *L" Auteur entreprend de prouver que la cause de cette fe- ment est évidemment faux, je ne ne m’arrêterai point à le rap-  
condo espece réside dans Pair qùlcn respire : mais comme ce senti- porter plus au long, -*

*y* A N G

choires , & ne rien négliger pour chasser la matiere  
morbifique par le moyen de la transpiration. Il arrive  
néantmoins souvent que la maladie *se* jette par ce  
moyen pour peu de tems fur quelque partie extérieure,  
& que Venant à la quitter aussi-tôt, elle soliloque sclbi-  
tement le malade.

On peut mettre au nombre des différentes casses de cet-  
te maladie le froid , les blessures, les arêtes qui s’arrê-  
tent dans les amygdales, l’eau froide que l’on boit,  
l’intempérance dans le boire & le manger, outre les  
mauVaifes qualités de l’air que l’on respire. (Αρετε’ε,  
πεοὶ ὀξέων παθῶν, *L.Æ I. cap.* 7. )

*Je* joindrai à la doctrine précédente fur 1’*èfqtelnanrie,* cel-  
le de Cælius Aurélianus, qui nous apprend qu’on a  
donné à cette maladie le nom de *lycanche* ou de *cy-  
nanche,* à cauEe que ceux qui en font attaqués crient  
comme les chiens ou les loups, ll faut cependant ob-  
*server* qu’Aretée distingue la *cynanche* de la *fynanche^*quoique Cælius Aurélianus les comprenne toutes deux  
sous celui de*fynanche.*

Ces deux Auteurs ont cela de particulier, que les def-  
criptions qu’ils donnent de ces maladies font extreme-  
ment détaillées & Vraies , en quoi ils surpassent tous  
les autres Auteurs. C’est ce qui m’a engagé à les rap-  
porter toutes les deux afin qu’elles puissent fe donner  
du jour & sentir de preuVe l’tme à l’autre.

L’une des especes de *fynanche* n’est point accompagnée  
d’une tumeur manifeste , au lieu qu’elle est Visible  
dans l’autre ; l’une affecte le dedans & l’autre le de-  
hors de la bouche, la partie intérieure & extérieure,  
droite ou gauche, ou toutes les deux à la fois. Quel-  
ques-uns, comme par exemple Valens dans fon troi-  
sieme Livre ics *Cures,* les ont distinguées par différens  
noms. On n’a cependant donné aucun nom à cette *es-  
pece* qui n’est point accompagnée d’une tumeur appa-  
parente : mais on appelle *cynanche* celle qui caufe une  
tumeur Visible lorsqu’elle affecte les deux côtés inté-  
rieurs du pharynx ; elle empêche la respiration , elle  
cause la faillie des yeux & l’empêchement de la voix,  
comme cela arrice souvent aux chiens que la faim  
oblige de fe jetter aVec avidité fur une piece de vian-  
de qu’ils ne peuvent ni avaler, ni rejetter, lorsqu’elle  
vient à s’arrêter dans leur gosier par la précipitation  
avec laquelle ils l’ont prise; lorfque la maladie n’af-  
fecte qu’un des cotés ils l'appellent *paracynanche.* Si  
la partie extérieure des deux côtés est attaquée d’une  
tumeur, ils lui donnent le nom *dé hyanche s* qui est dé-  
rivé du mot ὓς, *cochon , &* du verbe αγχω , *étrangler ,*à causie que les cous des cochons fiant fort fujets à ces  
sortes d’enflures que les Grecs appellent *hyai*, ὓάι.  
Si la tumeur affecte la partie intérieure & extérieure  
des deux côtés , elle est proprement appellée *fynan-  
che s* &si elle n’est que d’un côté *paras.ynanche.* Il est  
inutile de donner des noms à toutes leurs différentes  
especes particulieres.

Quelques-unes des caufes antécédentes de cette maladie  
sont cachées , d’autres apparentes & communes aux  
autres maladies : mais elle est principalement causée  
par un Vomiffement violent & pénible après qu’on a  
pris de mauvaise nourriture.

On peut encore mettre au nombre des caufes de cette  
maladie Pivreffe , la boiffon d’eau de neige , un cri  
violent continu & Pur le même ton que les Grecs ap-  
pellent *monotonon.* Elle est encore causée par un catar-  
rhe, par une nourriture acre à laquelle on n’est point  
accoutumé , par un remede chaud & violent pris inté-  
rieurement, par une dsse trop grande d’hellébore, &  
dans quelques femmes par la suppression de leurs re-  
gles. Les hommes y font plus si.ljets que les femmes ,  
& les jeunes gens aussi-bien que ceux d’un âge moyen,  
que les enfans & les Vieillards.

Afclépiade dans le fecond LÎVre de fes Commentaires fur  
les Aphorisines d’Hippocrate, définit la*fynanche* un  
flux d’humeurs ou une humectation du pharynx ou de  
la partie supérieure de la gorge, qui découle pour l’or-  
dinaire de la tête. Mais cette définition est imparfaite ,

Α N G 6

car tout flux d’humeur est causé par l’écoulement aboli-  
dant d’une liqueur; au lieu que dans les personnes qui  
sont attaquées de la*fynanche* il paroît, à la Vérité une  
tumeur , mais onn’apperçoit pas un grand écoulement  
d’humeurs, à moins qu’il ne foit occasionné par la prese  
sion.

Je définis suÎVant le sentiment de Soranus, la *siynanchi*une difficulté d’aValer & une suffocation Violente oc-  
casionnée par l’enflure extraordinaire du pharynx oit  
des parties qui EerVent à la déglutition.

Nous joignons dans notre définition la violence de la  
suffocation aVec la difficulté d’aValer, pour distinguer  
cette maladie de la tumeur des amygdales & de la luet-  
te. Car là où est la *fynanche,* il faut de toute nécessité  
que les parties dont nous aVons parlé ci-dessus soient  
enflées, mais il ne suit point de là qu’on doiVe don-  
ner le nom de*siynanche* à toutes les maladies qui font  
accompagnées de la tumeur dont nous parlons : cas  
ceux qui font incommodés de la difficulté d’aValer dans  
un degré modéré, ne paroiffent point être arrivés aut  
période de la*fynanche,* puifque l’essenee de cette mala-  
die consiste, a ce qu’on prétend, dans la grosseur de la  
tumeur, qui distingue encore la suffocation occasion-  
née par cette maladie, de celle qui est causée par des:  
causies extérieures, car dans le dernier cas il y a bien  
une prompte & violente suffocation , mais elle n’est  
point causée par une tumeur. CoELIUS AURELIANUs»  
*Act. Morb. Lib, III. cap>* 1.

Les iymptomes qui affligent le malade dans la*siynanche „*simt premierement des douleurs sans aucune cauEe évi-  
dente, la difficulté de remuer le cou & la gorge , une  
grande perte de salive sans aucune tumeur apparente>  
une douleur pesimte & la rudesse sensible du fond de  
la bouche, la difficulté d’avaler, le fluide ordinaire  
qui s’amasse dans la bouche, la difficulté de respirer,  
comme si l’on en étoit empêché par l’abondance d’hu-  
meurs.

A mefure que la maladie augmente , la partie devient  
rouge & s’enfle visiblement : enfin le pharynx, la luet-  
te, les parties qui font autour de la langue, & la par-  
tie supérieure de la gorge font élevées par la tumeur  
à un point considérable, qui est accompagné de la dise  
ficulté d’aValer ce qu’on reçoit dans la bouche, sans  
compter la suffocation qui augmente à proportion de  
la tumeur; la difficulté de respirer & le dégout. Lorsu  
que le malade ouVre la bouche on apperçoit une Vio-  
lente tension dans la langue en la touchant avec le  
doigt.

Lorfque la maladie est parvenue à sion plus haut période,  
le visage & le cou s’enflent, le malade rend par la bou-  
che une humeur visqueuse, les yeux sortent de la tête,  
ils deviennent rouges, & les veines du visiage paroise  
sent enflées.

Si le malade Va toujours de mal en pis, la langue sort hors  
de la bouche, la gorge se desseche; onEent un froid qui  
engourdit les articulations ; le pouls est fréquent & agi-  
té; le malade ne fe couche qu’aVec peine, principale-  
ment siir le dos ou sisr le côté ; il a une εηνίε conti-  
nuelle de s’asseoir ; & les paroles qu’il prononce aVec  
peine , Eont confuses & inarticulées.

Si la maladie tend à la mort du malade, à mefure qu’il se  
trouVe plus mal, sim visage deVÎent livide , & la voix  
lui manque. On entend un râlement dans la gorge &  
dans la poitrine ; il rend toutes les liqueurs qu’il prendj  
il fument une foiblesse dans sim pouls, que les Grecs  
appellent ασφυγμία. Quelques-uns jappent comme les  
chiens, d’autres écument par la bouche, & ces sympto-  
mes sont nécessairement siaivis de la mort.

Lorsque la maladie n’est accompagnée d’aucune enflu-  
re apparente, le cou s’allonge , & devient tendu & in-  
flexible, le VlEage & les yeux deVlennent creux, le  
front est tendu , la couleur du Vssage est plombée, la  
respiration deVÎent extremement difficile : mais on  
n’apperçoit, comme je l’ai déja dit ci-dessus, aucune  
tumeur , ni aucune inflammation dans les parties inté-  
rieures ou extérieures. Le malade tombe dans la foi-

Aij

7 ANG

blesse & Ia iyncope , & il est attaqué d’une suffocation  
violente qui lui cause la mort.

Lorsqu’il scirvient un érésipele autour du cou & de la poi-  
trine, & qu’il continue,c’est souvent un heureuxprog-  
nostic ; car cela prouve que les humeurs *se* portent  
des parties intérieures vers la superficie du corps. Mais  
si , en dépit de tous les secours de la Medecine, l’éré-  
sipele vient à disparoître tout d’un coup, c’est un mau-  
vais signe , pififque les humeurs *se* portent de la super-  
ficie en-dedans. S’il ne scirvient aucun érésipele pen-  
dant que la maladie est dans cet état, ou qu’il ne pa-  
roisse point en-dehors , ou qu’il précede ou accompa-  
gne la maladie, on doit regarder cela comme un mau-  
vais prognostic.

L’abondance d’humeurs, ou la viscosité de la salive, est  
mauvaisie dans le sort de la maladie, mais elle est salu-  
taire dans sim déclin ; car dans le premier cas, elle  
prouve une violente suffocation , & dans le second un  
relâchement. Quelquefois la maladie augmente à un  
tel point, qu’elle casse un rétréciffement de nerfs dans  
le pharynx, la gorge & le menton ; ce qui est une  
maladie violente & aiguë qui devient souvent conti-  
nue , mais qui est aussi quelquefois intermittente. ( Cœ-  
LIUs AURELIANUs, *Acut. Morb.L.ib. III. c.* 2.) Voyez  
*Strictura.*

*L’es.quinancie,* qui n’est accompagnée d’aucune enflure  
apparente dans le cou ou dans le pharynx, mais d’une  
fuffocation violente & de la difficulté de respirer, catsse  
la mort au malade le premier ou le troisieme jour. Ηιρ-  
POCRATE , *Coac. Praenot.*

Celle qui est accompagnée, comme la premiere , de la  
suffocation & de la difficulté de refpirer, de l’enflure &  
de la rougeur du pharynx, est extremement dangereu-  
*se* ; elle ne menace point cependant d’une mort aussi  
prompte, lorfque la rougeur est considérable. Ηιρρο-  
CRATE , *Praedict.*

S’il scirvient en même-tems une rougeur considérable  
dans le pharinx , siur le cou & la poitrine, le cas est  
moins dangereux , la plupart des malades recouvrent  
la santé, à moins que la rougeur ne disparoiffe subite-  
ment. *Id. Coac. Praenot.*

Mais si la tumeur & la rougeur disparoiffent sans aucun  
abscès extérieur & sans le moindre crachement de pus ;  
ou si cela n’arrive point dans des jours critiques , la ma-  
ladie devient funeste. Il peut arriver alors que les pou-  
mons fuppurent. C’est pourquoi la guérison est beau-  
coup plus certaine, lorsque la rougeur & llabsiles se  
portent vers les parties extérieures. *Id. ibid.*

Quand l’érésipele fe porte des parties intérieures vers les  
extérienses , c’est un très-bon Eymptome ; au contraire ,  
lorsqu’il se porte des extérieures vers les intérieures, il  
est funeste. Il se porte en-dedans , lorfque la rou-  
geur venant à disparoître, la poitrine est opprèffée,  
& que la difficulté de respirer augmente. *Id. ibid.*

LorEque *Vefquinancie* s’empare des poumons, le malade  
meurt ordinairement avant le septieme jour : mais s’il  
échappe, il survient une supputation des poumons, à  
moins qu’il n’ait rendu une grande quantité de phleg-  
me. *Idelbid.*

Lolaque la violence de la suffocation oblige le malade à  
rendre tout d’un coup ses excrémens, le cas est desespé-  
ré. *Id. ibid.*

Dans l’*es.quinande ,* si les crachats sont secs, ὑπόξηρα,  
épais & visqueux , & que la gorge ne soit point enflée,  
c’est un mauvais présage. *Id. ibidi*

De même si la langue *se* desienfle flans une catsse suffisante,  
c’est un Eymptome funeste. C’est aussi un signe de mort,  
lorfque les douleurs cessent sans qu’on en découvre la  
caisse. *Idelbid.*

On ne saurait imprimer trop profondément dans sa mé-  
moire la derniere partie de ces prognostics, à catsse  
qu’on peut les appliquer à toutes les inflammations in-  
ternes , de quelque espece qu’elles foient. Lorfque les  
douleurs ceffenttout d’un coup sans aucune cause sciffi-  
Eante, c’est une preuve que la mortification commence  
à *se faire.*

ANG 8

Si le malade, qui est attaqué de *Fes.quinande,* ne rend  
point une salive qui soit dans un état de coction , le cas  
est desespéré. Ηιρροορλτε , *Coac. Praenot.*

Dans *sefquinancie*, les maux de tête accompagnés de  
la fieVre, soins aucune diminution des symptolues de  
1’*'es.quinancie*, sont d’un mauvais présage. *Id. ibid.*

C’en est encore un funeste, lorfque le malade ressent des  
douleurs dans les jambes , suivies de la fievre, pendant  
que les symptômes particuliers continuent fans adou-  
cistement, *Id. ibid.*

Les douleurs dans les hypocondres qui accompagnent  
*Ϊ’ es.quinancie ,* qui Unifient sans aucune crise réguliere ,  
laissant une grande faiblesse & un engourdissement,  
deviennent funestes dans les tems qu’on s’y attend le  
moins, quoique le malade paroiffe *se* mieux porter.  
*Id. ibid.*

Dans l’*es.quinancie,* si l’enflure des parties diminue sans  
aucuns signes falutaires, & que la douleur fe retire  
dans la poitrine & dans le bas-ventre, avec la tension  
de la partie où elle fe fixe, il furvient une diarrhée  
purulente, autrement la maladie ne ceffe point. *Id.  
ibid.*

Toutes les douleurs ont une fin funeste dans *F esiquinancie»*lorsqu’elles ne *se* manifestent point extérieurement.  
Quelquefois elles paffent dans les jambes, deviennent  
chroniques , & ne caufent une supputation qu’avec  
grande difficulté. *Id. ibid.*

Dans F*es.quinancie,* les crachats qui font vssqueux, épais,  
blanchâtres, & qui sortent avec peine , sont très-mau-  
vais, comme le font tous ceux qui marquent une coc-  
tion imparfaite. Dans un tel cas , un grand nombre de  
felles réduisent le malade à la paraplégie, & lui causent  
la mort. *Idelbid.*

Si les crachats qu’occasionne *Fes.quinancie,* sont secs,  
ὑπόξηρα , épais & visiqueux ; s’ils sont fréquens, &  
qu’ils catssent la toux & une douleur de côté au mala-  
de , c’est un mauvais fymptome. Si le malade ne peut  
boire qti’avec difficulté , & qu’il rende ce qu’il a avalé  
avec la toux , le cas est dangereux. *Id. ibid.*

L’*es.qtelnanrie* est une inflammation des parties connues  
fous le nom général *de sauces t* le gosier, Euivie d’une  
douleur violente, de l’enflure, de la rougeur , de la  
difficulté de resipirer & d’avaler, & de la fievre. Elle  
est causée par une stagnation du sang, ou d’une sérosi-  
té acre & visqueusie dans les vaiffeaux sanguins ou lym-  
phatiques, & n’est jamais exempte de danger.

Il est néceffaire, pour porter un jugement de cette mala-  
die , de considérer d’abord les parties où elle forme  
scmsiége, lesquelles sont principalement le pharynx &  
le larynx, avec les parties qui leur siont contiguës. Ces  
parties en contiennent plusieurs autres, qui scmt d’un  
grand usage & d’un sentiment fort exquis ; telles  
font la racine de la langue avec l’os hyoïde, les arrieres-  
narines qui s’ouvrent dans la bouche , le commence-  
ment de l’œsophage, les muscles du pharynx, avec les  
mufcles internes & externes du Larynx , sans compter  
les grandes & les petites glandes , les amygdales, les  
musicles qui Eervent à remuer la mâchoire, les petits  
vaiffeaux sanguins & lymphatiques, avec les petites  
branches des nerfs.

L’esp*uinanelie* est plus ou moins dangereufe, suivant lest  
parties que l’inflammation affecte, & on lui donne dise  
fiérens noms. Il y a déja long-tems qu’on a divisé cette  
maladie en interne & en externe : la premiere a son fié-  
ge dans les membranesperveufes & mufculeufes inter-  
nes du larynx ou du pharynx ; & elle ne *se* découvre  
par aucune tumeur ou inflammation extérieure du cou  
ou du visage ; mais on fent intérieurement une chaleur  
brûlante, accompagnée d’une fievre aiguë ; & si le cas  
est dangereux , non-feulement de la dissiculté d’avaler,  
mais encore de respirer, & le malade est en très-grand  
danger.

*Ues.qmnancie* extérieure est beaucoup plus apparente , &  
affecte principalement les mtsscles extérieurs & les par-

*g* A N G

ties glanduleuses, les amygdales avec la racine de la  
langue & la luette, & est beaucoup plus aisée à guérir  
que l’autre.

Si nous considérons plus particulièrement cette maladie,  
eu égard aux parties qu’elle affecte, nous reconnaîtrons  
que la plus terrible & la plus dangereuse de toutes, est  
celle qui *se forme* dans les muscles internes du larynx,  
& qui ne fe découvre extérieurement par aucune rou-  
geurni autre fymptome autour du cou & de la gorge ,  
quoique le malade foit tourmenté d’une chaleur & d’u-  
ne douleur interne violente. La contraction de l’orifi-  
ce de la trachée-artere, fait que non-feulement il perd  
la voix, mais qu’il prend encore sa respiration avec  
peine, & qu’il la perd souvent tout-à-fait ; ce qui cau-  
*sè* la mort au malade, si nous en croyons les obsierva-  
tions, dans l’espace de vingt-quatre heures, ou au bout  
de trois jours. C’est à cette *es.qitinande* que les Grecs  
donnent le nom de *Cynanche.*

Celle qu’ils appellent *Synanche, affecte* les musicles in-  
ternes du pharynx. Elle est, de même que l’autre, sans  
aucune tumeur, ni rougeur extérieure & apparente,  
mais elle est suivie d’une grande difficulté d’avaler &  
de respirer ; car le malade rend avec effort par le nez  
ce qu’on essaie de lui faire avaler. Lorsque la tumeur  
& la rougeur deviennent sensibles à la vue & au tou-  
cher , l’inflammation qui a fon siégé dans les mufcles  
externes du pharynx , est appellée par les *Ancienspa-  
ras.ynanche s 8e* celle qui affecte ceux du *ïarynx paracy-  
nanche.*

Les Medecins qul exercent la pratique, divifent encore  
*Fes.qitinande* en vraie ou parfaite , & en fauffe.

La véritable *es.quinancie* provient de la stagnation du sang,  
au lieu que l’autre est causée par un amas inflammatoi-  
re de sérosité dans les parties intérieures du gosier & du  
cou. La véritable *efquinande* est une maladie aiguë ,  
qui est toujours accompagnée du frisson & de la fievre :  
mais l’autre est plutôt accompagnée de la fievre catar-  
rheuse que de la fievre aiguë.Dans *F es.qutnancie* parlai-  
te, on fient non-seulement une dbuleur brûlante & aiguë  
autour des parties intérieures de la gorge, mais la lan-  
gue est encore enflée par le seing, & d’un rouge obsitur ;  
le viflage est enflammé, & le battement des arteres des  
tempes violent. Elle est souvent accompagnée du  
mal de tête, de l’assoupissement & de l’engourdisse-  
ment des sens , & quelquefois de la défaillance. Si la  
violence de la maladie augmente , le malade respire  
avec peine, & tombe dans de grandes inquiétudes,  
dans l’issomnie, & est faisi de froid dans les extrémi-  
tés du corps. Ce cas est extremement dangereux, &  
exige un prompt feCours.Mais dans *Fefquinande* fausse,  
quelques-uns de ces fymptomes sont tout-à fait ab-  
fens, d’autres font moins violens, & le malade n’est  
point en si grand danger, pourvu qu’on le traite comme  
Il faut. De plus, on peut encore divifer *ses.quinancie*en chaude&’feche, &en humide. La premiere a fon  
origine dans le seing, & est accompagnée de la fievre  
aiguë, de même que la véritable *ejquinancie.* La se-  
conde est plus chronique , & est suivie de la fievre ca-  
tharreufie ; elle est ordinaire aux personnes cachecti-  
ques & scorbutiques , & couvre la langue & le pharynx  
d’une mucosité épaisse & gluante qui rend l’haleine  
puante.

On doit encore distinguer toutes ces especes *d’efqtelnan-  
cie,* des autres maladies *des sauces.* On ne doit point  
confondre *s es.quinancie* seche véritable avec cette in-  
flammation visqueufe de la bouche & de l’œsophage,  
appellé communément *prunella alba.* Car dans la der-  
niere, toute la région du pharynx aussi-bien que la  
langue , font couvertes d’une mucosité blanche, la  
langue est remplie de crevasses , & l’on sient une cha-  
leur brûlante qui s’étend jusiqu’au diaphragme. Cela  
arrRe fréquemment dans les fievres malignes, & c’est  
pour l’ordinaire un très-mauvais fymptome ; car cela  
protive une inflammation de l’estomac &del’œsophage.  
Toute inflammation de la gorge n’est point une espui-  
*n ancien* on ne donne ce nom qu’à celle qui est accom-

A N G râ

pagnée de la difficulté de respirer & d’avaler. C’est  
pourquoi, il y a une grande différence entre *Fes.qui-  
nancie* & une légère inflammation du cou & des parties  
internes de la gorge, accompagnée de l’enflure & de  
la douleur des glandes , qui arrive souvent aux person-  
. nes scorbutiques & à celles qui sont attaquées du mal  
vénérien, & qui est accompagnée de l’érosion lorsqu’el-  
le devient obstinée. On doit encore distinguer la vé-  
ritable *es.quinancie* interne des spasines, auxquels sc)nr  
sujettes pour l’ordinaire les personnes hystériques &  
hypocondriaques, qui accourciffent levifage,& cau-  
sent une difficulté de respirer & d’avaler. Ces stymp-  
tomes surviennent seins fievre , abandonnent aussi-tôt  
le malade, & cedent aisément aux remedes. Enfin ;  
*F ejquinancie* differe de ces pustules ardentes & dou-  
loureuses qui viennent sim la langue, & qu’on nomme  
*aphthes s* car elles n’affectent que certaines parties ; el-  
les sont accompagnées de douleur & de rougeur, &  
ne cauEent pas si souvent la fievre que *Fes.quinancie.*

La cause immédiate de *sel quina ncieeffi* donc une stagnation  
du fiang,& quelquefois un amas inflammatoire de sérosité  
dans les parties intérieures de la gorge, à la production  
de laquelle plusieurs chofes peuvent contribuer; car il  
parole parles observations qu’on a faites qu’elle furvient  
souvent après la suppression d’une évacuation sponta-  
née de fang par le nez , le vagin & les veines hémor-  
rhoïdales , où par celle des vuidanges ; lorsqu’on né-  
glige les évacuations artificielles auxquelles on est ac-  
coutumé, les scarifications & la faignée. Lorfque le  
corps *se* trouve dans cette disposition , cette maladie  
survient bientôt, après une agitation extraordinaire dit  
sang, par l'usage immodéré des liqueurs spirituelues,  
par un violent exercice, en pouffant trop fortement sa  
voix , principalement dans un air froid. J’ai encore vit  
une *es.quinancie* causée par un violent fudorisique pour  
s’être exposé trop tôt au froid après l’avoir pris; par  
une liqueur froide que d’un feul trait au sortir d’un  
bain extremement chaud , qui a été pourtant dissipée  
en peu de tems par le secours des remedes internes &'  
externes. *L’es.quinancie* n’est pas moins souvent occa-  
sionnée par l’issage des choses acres qui irritent & qui  
resserrent trop fortement les fibres & les vaisseaux du  
pharinx ou du larynx.

On sait par expérience que plusieurs personnes ont fouJvent été attaquées de cette funeste inflammation pour  
avoir habité & dormi dans des chambres qui étoient  
nouVellcment enduites de chaux, & j’ai vu plusieurs  
enfans qui en font morts. Perfonne n’ignore que les  
caustiques ont une qualité capable de casser une pareil-  
le inflammation. L’hellebore blanc parmi les catharti-  
ques agit par une propriété particuliere fur la gorge &  
caufe une fuffocation. On fait que le mercure, furtout  
lorfqu’il est mal préparé , incommode & enflamme la  
gorge. Les Medecins ont observé que l’usage du *Sola~  
numsuriosum ,* aussi-bien que la morfure d’un chien en-  
ragé produisent le même effet. Les vapeurs qui s’éle-  
vent des mines d’arsenic & de mercure , aussi-bien que  
les vapeurs des esprits minéraux sont très-propres à cau-  
ser cette maladie lorsqu’elles fiant attirées par la respira-  
tion ; car les parties les plus subtiles &,les plus péné-  
trantes de ces substances s’insinuant profondément dans  
les mufcles qui meuVent les cartilages du larynx, exci-  
tent en irritant les membranes nerVeuses , & en inter-  
ceptant le paffage du simg , une tumeur inflammatoire  
avec une pulsation & une douleur piquante, qui de-  
vient souvent fatale.

On ne fauroit douter que la feule inhérence de ces pe-  
tits corps pointus & acérés dans ces parties ne soit plus  
que suffisante pour cauEer cette maladie après les effets  
que la plus petite arête produit lorsqu’elle vient às’ar-  
rêter dans le gosier , qui siont souvent des inflamma-  
tions de cette eEpece. On trouVe une obfervation re-  
marquable siIr ce sistet dans *Hildanus , Cent. III. Ob-  
serv.* 42.

*L’es.quinancie* est produite naturellement par quelques-  
unes des causes dont nous avons fait mention ci-deflui

II A NG

mais elle succede souvent à quelques autres maladies  
en qualité de symptôme , ce qui arrive fréquemment  
dans la diarrhée & dans la dyssenterie, furtout si on en  
arrête le flux malui propos ; c’est dcquoi nous avons un  
exemple mémorable dans *Hildanus Ment. III. Obs. zy.*La même chofe arrive lorsqu’on repousse à contre-tems  
un érésipele , ou qu’on fait un mauvais ufage de topi-  
ques dans la *govxODefquinande* est souvent une sitite de  
la petite vérole & des fievres malignes & pestilentiel-  
les. Nous lisions dans les Observations Anatomiques-  
pratiques sur la maladie appellée *Fievre d’Hongrie ,*qu’elle se change ordinairement en une inflammation  
des meninges & de la gorge, qui s’étend jtssqu’à l’esto-  
mac & à l’œsophage & tue le malade ; mais cette *es.qui-  
nande* symptomatique est causée le plus souvent par  
une constipation opiniâtre , par le défaut de transpira-  
tion , ou par une matiere acre & caustique qu’on fait  
rentrer mal-à-propos dans le corps. Lorfque la maladie  
est épidémique on doit l’attribuer à quelque mauvaife  
qualité de l’air, qui possede dans ces occasions quel-  
ques degrés de malignité. Cela arrive souvent dans le  
printems & dans l’automne lorfque Pair a été long-tems  
pluvieux & humide , comme Hippocrate l’a atltrefois  
observé, *Sect.III. Aph.* 16. 20. 22. & comme Bartho-  
lin en a fait lui-même l’expérience. *Cent. I. Obf* 81.  
Cette maladie attaque ordinairement ceux qui refpi-  
rent un air imprégné d’émanations de la nature d’un  
fel acre & fubtil qui lui ont été communiquées par une  
multitude d’infectes , principalement au coucher du S0-  
leil : c’est la raison pour laquelle 1’*és.quinande* est très-  
fréquente à Rome où elle fait quelquefois le même ra-  
vage que la peste , comme Hollerius nous en assure  
dans sa Medecine-Pratique, *Lib. I. chap.* 23.

L’esp*uinancie* est extremement dangereufe , non-feule-  
ment à cauEe de la fievre dont elle est accompagnée &  
qui est souvent aiguë, mais encore par le danger que  
le malade court d’être suffoqué. L’*efqttinancie* vérita-  
ble interne & cachée est la plus dangereuse , comme  
nous l’avons dit ci-deffus , & c’est d’elle dont Hippo-  
crate entend parler , *Praedict. L. III. cap.* 8. « L’esaui-  
*» nande* , dit cet Auteur, est une terrible maladie qui  
» causte promptement la mort lorsqu’elle ne se mani-  
» feste point ni furie cou ni dans le pharynx;car elle  
» sciffoque le malade le premier jour ». Le danger de  
la fisso Cation est très-grand lorsque le muscla *thyroa-  
riteneldien ,* qui sert à fermer le larynx , est affecté.  
L’*Es.qtelnande* iymptomatique est encore pleine de dan-  
ger; car la nature étant comme épuisée par la premie-  
re maladie , n’a pas la forcé de fe déharraffer & de  
chasser la matiere morbifique qui occasionne cette *esc  
qutnande.* C’est encore un très-mauvais signe lorfque  
les iymptomes , au lieu de diminuer augmententla tu-  
meur extérieure ayant soudainement disparu ; car dans  
ce cas la matiere morbifique quitte les parties extérieu-  
res & fie porte ou vers le cerveau où elle excite la phré-  
nésie & des convulsions , ou vers le poumon où elle  
casse une péripneumonie, qui suivant Hippocrate ,  
*Sect. V. Aph.* 10. finit par la mort du malade. Lorfique  
la silffocation diminue , que la tumeur, la douleur &  
la rougeur *se* portent vers les parties extérieures & di-  
minuent successivement , c’est un très - bon signe ; au  
lieu que s’il arrive le contraire, la maladie finit par la  
mort ou dégénere en absicès , qui rend la maladie très-  
douteuse , siliVant *Forestus, Lib. X V. Obs.* 24. si le  
pus fie répand dans les bronches & dans les poumons.  
L’écume de la bouche, l’enflure de la langue , *sa* cou-  
leur d’un noir pourpré, le froid qui s’empare des ex-  
trémités .une inquiétude extraordinaire, la contraction  
des hypocondres , un pouls dur , intermittent & con-  
vulsif font les avant-coureurs de la mort, lorsque la  
maladie y doit conduire le malade.

*Cure de l’Es.quinancie.*

La méthode qu’Hippocrate conseille de sclivre dans la  
cure de cette maladie consiste à siaigner le malade aux

Α N G Iî

deux bras , à ouvrir les veines qui Pont sous la langue,  
à lui faire ufer de boisions capables de diffoudre les  
humeurs , à lui donner des gargarisines chauds , à éva-  
cuer une partie des humeurs par une salivation abon-  
dante & à rafer la tête. On peut encore , fuÎVant lui ,  
appliquer un cérat sur la tête , & fur le cou en mettant  
de la laine par-deffus ; on fomentera encore les parties  
extérieures avec des éponges fines imbibées d’eatl chau-  
de. La boiffon du malade doit être de l’eau & de l’hy-  
dromel qu’on aura foin de faire chauffer, ou de la crê-  
me de décoction d’orge, lorsque l’on juge par la crise  
que le danger est passé. *De ratione victus in acutis.*

Ces deux efpeces *d’es.quinancie* exigent qu’on faigne le  
malade, lorfque ses forces le permettent, quand mê-  
me il ne feroit pas d’un tempérament seinguin, & qu’on  
le purge ensiiite. On lui appliquera aussi des ventouses,  
directement sous le menton & autour de la gorge, afin  
d’attirer les humeurs qui caufient la suffocation. On  
doit employer des fomentations humides, car celles  
qui font seches rendent la respiration plus difficile :  
c’est pourquoi on appliquera des éponges qu’on trem-  
pera souvent dans de l’huile chaude plutôt que dans de  
Peau. On peut encore employer efficacement pour cet  
effet des sachets remplis de sel qu’on fera chauffer au-  
paraVant. Il est encore à propos que le malade fe gar-  
garise avec une décoction d’hyfope, de mente , de  
thym ou d’absinthe & même de fon ou de figues seches  
dans de l’hydromel, & qu’il s’oigne le palais avec du  
fiel de bœuf ou avec une composition qui tire fon nom  
des mûres. On peut encore y mettre dessus du poivre  
en poudre qui produira un très-bon effet.

S^ces remedes ne produifent pas tout l’effet qu’on s’en  
étoit promis, il ne reste plus d’autre remede que de  
faire de profondes fcarifications fiur la mâchoire au-  
tour du cou; ou dans le palais autour de la luette , &  
d’ouvrir les veines qui sont sous la langue, afin de don-  
ner passage aux humeurs qui occasionnent cette mala-  
die.

Si le malade ne fie trouve point soulagé, c’est une preuve  
que la maladie lui fiera funeste : \*mais s’il l’est jusqu’au  
point de pouvoir boire & manger, il peut aisément re-  
couvrer la santé. La nature peut même quelquefois  
venir à fon fecours, pourvu que la maladie paffe des  
parties les plus étroites dans celles qui ont le plus *d’é-  
tendue.* C’est pourquoi si la tumeur ou la rougeur se  
font remarquer autour des hypocondres, on peut être  
assuré que la maladie finira bien-tôt.

Mais par quelque moyen que le malade foit soulagé, il  
ne doit prendre d’abord que des alimens liquides, &  
furtout de l’hydromel, il pourra usier ensuite d’alimens  
Eolides qui n’aient point une nature acre, jusqu’à ce  
qu’il ait repris scm état naturel.

C’est une opinion commune, que si l’on mange une jeune  
hirondele, on n’est point en danger d’avoir une *es.qui-  
nancie* cette année-là. On affure mêmê qu’étant con-  
fervée dans du siel, brûlée , réduite en poudre & mise  
dans de l’hydromel, elle fait beaucoup de bien aux  
malades qui la boivent. J’ai jugé à propos de rapporter  
ici ce remede quoiqu’il n’en foit fait aucune mention  
dans les Auteurs qui ont écrit fur la Medecine, parce  
qu’il a quelque réputation , qu’il est facile, & qu’il ne  
peut produire aucun mauvais effet. CELSE , *Lib. IV.  
cap.* 4.

Voici quelle est, suivant Aretée, la méthode qu’on doit  
employer dans la cure de la *cynanche* qui est accom-  
pagnée de l’enflure du gosier. Il veut qu’on la mette  
promptement en ufage, parce que cette maladie étant  
extremement aigue, elle cause promptement la mort  
au malade.

Si la maladie est causée par un excès dans le boire & dans  
le manger, on donnera un ou deux lavemens au mala-  
de : le premier doit être composté à l’ordinaire, à cau-  
se qu’il n’est destiné qu’à chaisier les excrémens: mais  
comme le second est pour chaisier une partie des hu-  
meurs des amygdales & de la poitrine, il ne doit foint  
être simple, mais fait d’une décoction de centaurée

13 ANG

d’hyfope, d’absinthe, de calament & d’aristoloche. On  
y ajoutera du miel & une forte dose de nitre ; car ces  
drogues chassent les phlegmes.

Quand même le malade auroit vécu fobrement, on ne  
laissera pas de le saigner au bras en faifant l’otlvertu-  
re la plus grande qu’il sera possible, afin que le fang  
puisse sortir avec impétuosité & en abondance , car on  
ne doit point douter que la chaleur, la suffocation &  
tous les fymptomes ne diminuent par ce moyen. Il ne  
sera pas mal-à-propos de tirer du sang au malade juf-  
qu’à ce qu’il foit fur le point de tomber en fyncope.  
On doit prendre garde cependant qu’il ne tombe point  
effectivement en défaillance, car il est souvent arrivé  
que des malades en font morts. Dans ces entrefaites  
on fera des ligatures au-destus de la cheville du pié &  
des genoux, mais furtout fur le poignet, auprès du  
coude, & au-deffus du coude près de l’épaule. Si le  
malade avale aisément, on lui donnera autant *d’ela-  
teritum* dans de l’hydromel & du petit lait qu’il en saut  
pour le purger; car *ï’elaterium* est le meilleur de tous  
les purgatifs dans le cas dont il s’agit. On peut enco-  
re employer efficacement le *cneoron 8e* la moutarde  
( νάπυ ) à caufe qu’ils ont tous deux une vertu purga-  
tive.

Si llusage de ces remedes ne diminue point l’inflamma-  
tion, il n’est rien de meilleur pour soulager le mala-  
de que de le flaigner des deux côtés de la langue & de  
lui tirer une grande quantité de sang. On humectera  
ensuite la partie enflammée avec des astringens, afin  
d’arrêter tant soit peu le trop grand abord des hu-  
meurs ; on employera pour cet effet de la laine trem-  
pée dans de l’eau commune, qu’on lassera imbiber de  
vin & d’huile d’olive encore Verte. On tssera aussi de ca-  
taplasines de même nature , faits aVec des dattes pilées  
aVec du Vin & des fleurs de rofes, & afin qu’ils puisa  
fient aVoir une consistance conVenable , c’est-à-dire,  
être mous & visiqueux, on fera entrer dans leur compo-  
sition de la farine d’orge, de la graine de lin, du miel  
& de l’huile.

Si l’inflammation tend à supputation, on *se servira* de  
topiques chauds, de même que dans les autres especes  
d’*èfquinancie* : on employera de la farine de fœnugrec,  
qu’on mélera aVec de l’encens, μάννα , & de la résine ,  
en y ajoutant des sommités de pouliot de montagne.  
On y joindra des fomentations chaudes , au moyen  
d’éponges humectées d’une décoction de graine de lau-  
rier & d’hyfope. La fiente de chien & de pigeon pasi-  
fée à traVersun crible , & appliquée fur la partie, hâte  
extremement la suppuration. On préparera *ses boisi-*sons aVec de l’hydromel, une décoction de lentilles ,  
d’hyfiope , de rofies, de dattes ou de toutes ces chofies  
ensemble. On oindra aussi la bouche jusqu’au pha-  
rynx , ou avec des remedes simples, tels que peuvent  
être le siuc de mûres & de grenades,pilées dans de Peau  
ou dans une décoction de dattes ; ou avec des composi-  
tions telles que celles de mûres, de rue, de Euc de grena-  
de ou d’hirondelle. Si la bouche est ulcérée, & qu’il y  
ait des estcarres, on préparera les gargarisines avec des  
décoctions d’hystope dans de l’hydromel, ou de figues  
grasses dans de Peau, en y ajoutant de l’amydon hu-  
mecté avec de l’hydromel,ou de la décoction d’orge ou  
du *tragus.*

Mais dans cette efipece *d’es.quinanrie s* qui est siiivie de  
l’exténuation des parties & qu’on appelle *fynanche,*on doit faire tout fon possible pour attirer les humeurs  
& la chaleur en dehors, afin que les parties extérieures  
puissent s’enfler: c’est pourquoi on fera enforte que les  
embrocations foient chaudes, on les préparera avec de  
la rue , de l’aneth, & du nitre, & on appliquera def-  
sus les cataplasines dont nous avons parlé ci-devant.  
On peut appliquer encore efficacement un cérat avec  
du nitre & de la moutarde , afin d’exciter la chaleur,  
qui contribue beaucoup à la cure de ces maladies lorsi-  
qu’elle furvient dans les parties extérieures. L’enflure  
du cou aussi-bien que la tumeur, garantissent le mala-  
de d’une péripneumonie IorCquelles poussent en de-

ANG 14

hors,au lieu qu’elles lui causent la mort lorsqu’elles  
*se* rétirent en dedans dans *Fefqttinancie.*

Ceux qui dans la crainte que *Fefquinancie* ne caisse une  
suffocation au malade , font une incision dans latra-  
chée-artere afin de faciliter la refpiration , n’ont point  
connu , à ce que je crois, les suites de cette opéra-  
tion ; car la chaleur que caufe l’inflammation augmen-  
te à cause de la plaie, & accroît le danger & la sclflo-  
cation & la toux. D’ailleurs , quand même le mala-  
de échaperoit de ce danger , les levres de la plaie ne  
sauroient *se* réunir ni se consolider à cause de la nature  
cartilagineuse de la partie. Αχετε’ε, *de Curatione  
Acutorum, Lib.I. c.* 8.

Il manque ici quelque chose dans les Ouvrages d’Aretée  
que nous avons aujourd’hui, car Aetius cite qtlelques  
passages de cet Auteur qui ne se trouvent plus comme  
on le Verra plus bas.

Aretée entend par le mot de *Nitres* la soude blanche,  
qui est une espece de Eel tout-à-fait différent de notre  
rcftre.

Cœlius Aurélianus nous a confervé la pratique d’un  
grand nombre d’anciens Medecins dont nous n’aurions  
eu sans lui aucune connoiffance. Il leur reproche aVec  
beaucoup de liberté plusieurs fautes dont il ne se met  
pas beaucoup en peine de rendre raifon. Il stlivoit la  
secte méthodique, & comme il croyoit que la caufe des  
maladies résidoit dans les solides, & qu’elles ne prove-  
noient que de la trop grande tension ou du relâchement  
de leurs fibres, il réduisoit la plupart des maladies à  
deux especes, savoir de contraction *strictum, 8e* de re-  
lâchement *laxum :* ainsi , par exemple , la frénésie  
étoit, fuiVant lui, une maladie de contraction , au lieu  
qu’il donnoit à la diarrhée le nom de maladie de relâ-  
chement.

Les perfonnes attaquées de 1’*esuqrnnancie* doivent habiter  
dans un appartement éclairé qui ne soit point trop *vas-  
te ,* chaud & exempt de toute odeur nuisible. L’air qui  
a les qualités dont nous parlons, est d’une nature la—  
xative & propre à s’insinuer dans les parties enflées. Le  
malade doit être couché siur le dos, la tête un peu hau-  
te , dans une position ferme, immobile & commode  
pour le malade, car tout mouvement fait de la peine  
aux perfonnes qui ont une tumeur. On couvrira & l’on  
tiendra chaudement le cou & la poitrine du malade  
avec de la laine propre, douce au toucher & qui ne soit  
point teinte, trempée dans de l’huile chaude & d’une  
odeur agréable, on fera aussi de légeres frictions fur  
les articulations ; car le relâchement qui accompagne  
la transpiration qu’on occasionne par ce moyen, se  
communique aux parties affectées.

On doit ordonner le repos & la diete au malade les trois  
premiers jours, aussi-bien que llufage de gargarisines  
laxatifs. On fera aussi fur les parties extérieures des  
fomentations avec de l’huile chaude & d’une odeur  
agréable, & on y appliquera des vessies à demi rem-  
plies de la même matiere.

Si la maladie est violente, on saignera le malade avant le  
troisieme jour, car la faignée est absolument néceffaire  
pour hâter le relâchement. S’il *n’y* a point de nécessité  
preffante, on peut la différer jusqu’au troisieme jour, ou  
même davantage si les forces continuent, on pourra la  
mettre alors en usiage si l’occasion l’exige.

On doit faire des fomentations fur le cou & la tête des  
personnes qui ont été saignées avant le troisieme jour ,  
avec de l’huile chaude & qui n’ait point de mauvaise  
odeur, leur en mettre quelques gouttes dans les oreil-  
les & leur ordonner llusiage des gargarisines. Ils boi-  
ront de Peau chaude ou de l’hydromel à petits traits,  
de peur qu’une déglutition & une percussion trop vio-  
lente n’irrite les parties qui Pont enflées.

Si l’on seiigne le malade le troisieme jour, on aura soin  
de lui oindre le corps aveC de l’huile chaude qui n’ait  
aucune mauvaisie odeur, & de lui fomenter le vifage  
avec de Peau chaude ; on peut alors lui donner quel-  
que aliment liquide ou quelque peu de pain trempé  
dans de l’hydromel.

ι5 AN G

Si le malade ne peut point avaler ce qu’on lui donne, il  
Euffira pour conserver *ses forces* de lui faire tomber  
goutte à goutte de l’hydromel dans la gorge. On peut  
continuer à lui en faire prendre les autres jours jusi-  
qu’au déclin de la maladie.

Il convient encore d lofer après la faignée,durant quelques  
jours, de cataplafmes qu’on lui appliquera autour du  
cou, en observant qu’ils soient composés de choses sirn-  
ples, comme de pain chaud trempé dans de Peau , de  
l’huile, ou ramolli avec soin dans de l’hydromel, ou de  
fleur de froment, d’orge, de graine de lin ou de fœnu-  
grec. On peut tremper les drogues dont nous aVons par-  
lé ci-dessus, feules ou mêlées ensemble, dans de Peau  
chaude, de l’huile, du miel, dans une décoction ou in-  
fusion de racine de mauve ou de guimauve, & les ap-  
pliquer ensuite.

On aura soin de changer souvent ces cataplasmes, de peur  
qu’ils ne contractent en demeurant trop long-tems sim  
la partie quelque aigreur, à cause des exhalaisons cor-  
rompues qui sortent du corps. On les chauffera aussi  
afin que leur vapeur *se conferve* plus long-tems & on  
appliquera extérieurement des fiacs pleins de sim bouil-  
li dans l’eau, ou des vessies à demi remplies d’eau &  
d’huile chaude. Les éponges dont on a exprimé en par-  
tie l’eau chaude seule ou mêlée avec de l’huile, ou une  
décoction faite avec des plantes émollientes, produi-  
fent un très-bon ester. On doit encore appliquer ces  
éponges fur le cou, la gorge & fur les parties qui em-  
pêchent par leur enflure ou leur inflammation le mala-  
de d’avaler, fur la bouche & fur le nez ; on doit lui  
faire tirer par le nez ces vapeurs qui pénetrent par ce  
moyen fort avant & relâchent la tumeur. On ufera en-  
core de gargarisines qui aient beaucoup de rapport  
avec les cataplafmes, & on employera pour cet effet  
de l’huile chaude &qui n’ait aucune mauvaise odeur,de  
Peau chaude mêlée avec de l’huile, comme aussi de  
l’hydromel mêlé & bouilli avec de l’eau, du lait seul  
ou mêlé avec du miel & de l’eau , en observant d’en  
ôter toutes les parties qui peuvent s’être caillées , de  
peur que s’il en restoit quelqu’une elle ne vînt à s’ai-  
grir à cause de la chaleur du lieu.

On employera aussi une décoction de sim & de reglsse ,  
de graine de lin ou de fœnugrec qu’on ne fera jamais  
épaissir, de peur que fa ténacité vifqueufe jointe à cel-  
le des humeurs , n’occasionne une difficulté de refpira-  
tion. On peut encore fe fervit utilement de décoc-  
tions de guimauve , de sebestes de Syrie , de grossie  
mousse, de dattes, de figues, aussi-bien que d’*alica &*de décoction d’orge.

Lolssque la maladie commence à diminuer, on peut em-  
ployer utilement le vin de Sybaris, de Crete , ou le  
gros vin:mais je fiuis persuadé que les légers astringens  
& les médicamens épaississans, *kstymmata)* sont hors  
de saisim dans le cas dont nous parlons; car on n’em-  
ploie ces remedes qu’au commencement de la mala-  
die , lorsque les symptômes semt encore légers, & que  
le malade ne *se* plaint que d’une foible douleur dans  
la gorge & dans la luette ; & Thessalus lui-même n’or-  
donne *lu posea* qu’à ceux qui semt menacés de la *fynanche  
8e* non point à ceux qui en semt actuellement attaqués.

On peut Ee servir au commencement de la maladie,  
non-seulement du posc:a, mais encore de décoctions de  
légers astringens , tels que les rostes, les dattes de la  
Thébaïde, les lentilles, le myrrhe, le lentisque & le  
mastic , qu’on peut faire bouillir dans de l’hydromel  
ou quelque autre des liqueurs dont on a parlé ci-dese  
fus, toutes les fois que leur qualité astringente a be-  
soin d’être corrigée parle mélange d’une liqueur émol-  
liente. Le fuc de nz est encore très - bon, aussi-bien  
que le remede appelle *diacodion ,* dissous dans de l’hy-  
dromel , fouvent même en substance, si on en oint le  
palais. Lediamoron, le diaporon , le diamyrrhion, les  
trochisiques d’Andron, le sphragis de Polyidas, les an-  
theres avec du miel, & tous les remedes préparés avec  
du coin ou des grenade.^, des rosies, des écorces de gre-  
nades, des noix de galles, du verjuf, du nerprun & au-

A N G 16

tres semblables, ont aussi la même vertu.

Lorsque la maladie est formée, on agira comme nous l’a-  
vons dit ci-dessus ; outre cela, si l’on s’apperçoit que  
les humeurs qui font condensées par la chaleur de-  
viennent gluantes & qu’elles paroissent extérieure-  
ment , on les délayera & on les enlevera avec une  
éponge chaude : mais si elles font en dedans , on *se*fervira du dipyrene, ( instrument pour nettoyer le go-  
sier) dont on enveloppera la tête avec de la laine fort  
douce & fort déliée ; car si on laissoit ces humeurs vise  
queusies, elles procureroient la suffocation. Si elles font  
si avant qu’elles échappent à la vue, on les atténuera  
en se gargarisiant avec de l’hydromel qu’on fera bouil-  
lir auparavant, ce qui augmente fon efficacité ; quel-  
ques-uns donnent au malade de la décoction d’orge  
mêlée avec un peu de fel.

On doit éVÎter de *fe* fervit de tous les remedes qui font  
d’une nature acre; car ils épaissiffent en irritant la tu-  
meur , les humeurs qui affluent dans cette partie.

Sise ventre ne fait point fes fonctions, on donnera au  
malade un lavement d’huile & d’eau chaude, dans le-  
quel on mettra quelquefois du miel ; car les vapeurs  
qui s’élevent de cette décoction relâchent les parties  
enflées qui sont autour de la gorge , fans compter que  
lorfque le ventre est libre la refpiration l’est aussi, non-  
seulement dans la *fynanche ,* mais encore lorsqu’on se  
porte bien ; au lieu que la rétention des excrémens ac-  
cable la nature, & casse par une espece de compres-  
sion des exhalaisims acres dans le corps , qui irritent  
les tumeurs & rempliffent la tête.

On peut employer utilement après les lavemens dans le  
tems du déclin , les ventouses & les scarifications :  
mais si la maladie continue toujours avec la même  
force, on les appliquera beaucoup plus utilement,  
aussi-bien que les autres remedes qui font ceffer la con-  
traction , à la pointe du jour. On appliquera alors les  
ventoufes fur la partie antérieure du cou ou de la gor-  
ge , à laquelle les Grecs ont donné le nom *d’antbereo-  
na*, aussi-bien que Eur la partie postérieure du cou &  
si.ir ces grands nerfs qu’ils appellent *tenontes,* une de  
chaque côté fous le creux des oreilles, (*sub aurium la-  
cunis ).* On doit particulierement faire attention à ces  
endroits lorfqu’on veut examiner en quel état est la  
maladie.

Si la maladie ne diminue point & que la délicateffe du  
malade & la crainte qu’il a de la lancette ne permette  
point d’employer les scarifications, on appliquera des  
sangfues, que les Grecs appellent βδέλλαι, aux en-  
droits que nous avons indiqués ; & si après qu’elles fe  
seront détachées l’évacuation n’est pas suffisante , on  
aura Eoin d’appliquer des ventotsses Eur les plquures  
qu’elles ont faites, afin d’évacuer autant qu’il le faut ;  
on employera outre cela des fomentations d’huiles ,  
des cataplafmes & des bains de vapeurs convenables.  
On appliquera enflure sim le malade des épithemes in-  
fusés dans de l’huile avec des éponges imbibées de la  
mêmematiere; car je n’approuve point les fomenta-  
tions seches au moyen de Eachets , à catsse qu’elles  
semt capables de condenser. Lorsque l’enflure est *ex-  
traordinaire ,* je scarifie encore la langue , le pharinx,  
& le palais avec une lancette mince & longue *(phle-  
botomus)* ; car le *sang* qu’on tire par ce moyen diminue  
le gonflement des parties.

On ufera après la scarification de gargarisines & on oin-  
dra le palais & les parties intérieures de la gorge lorf-  
que la maladie commencera à diminuer, avec du miel  
bouilli ou avec un remede préparé avec une décoction  
de mauve fiauvage, de graine de fœnugrec, de lin, d’a-  
mydon, du miel & de Phuile, ou avec des pépins de  
raisins pilés avec du pain, ou une décoction de graine  
de lin, oti avec du miel & du vin de Chypre, dans le-  
quel on aura fait bouillir de la racine de mauve fau-  
vage, ou bien de la fleur d’alica & de la graine de  
lin.

Si la maladie continue toujours avec la même force , on  
mettra en ufage les fcarifications, non-seulement de  
la

ι7 A N G

la gorge ou des parties voisines des amygdales , ap-  
peliées par les Grecs *anthereon,* & des grands nerfs du  
cou appelles *tenontes* ; mais encore de la partie posté-  
rieure de la tête, des épaules\*& des parties entre-deux,  
que les Grecs appellent *metaphrenon 8c* de la poitrine :  
car quoique les parties qui fervent à la déglutition  
foient les plus affectées , les autres parties du corps  
tne lassent pas de s’en ressentir.

Il y a un grand nombre de Medecins qui n’étant point  
au fait de la méthode de traiter cette maladie, dont  
ils placent la caufe dans les fluides, ne cherchent qu’à  
détourner la matiere morbifique , en appliquant des  
ventoufes , tantôt aux aînes , tantôt fur la région du  
diaphragme, & tantôt fur la poitrine, accompagnées  
de scarifications ; ils font ensuite la même chose fur  
la gorge, le cou & les parties qui leur font contiguës.

Si la maladie est évidemment fur scm déclin , on pourra  
donner pour nourriture au malade du *pulse ,* qui est une  
espece de panade , des œufs pochés, en rejettant en-  
tierement tout aliment acre, trop assaisonné , capable  
d’échauffer, vineux & âpre , & tout ce qui peut irriter  
les parties qui servent à la déglutition; car la moindre  
chofe est capable de faire revivre la maladie. On peut  
encore appliquer fur la partie qui étoit le siége de la  
maladie, un cérat préparé avec de l’huile odoriférante,  
ou *F Oleum Cyprinum,* ou *Gleucinum s* ou *Irinum ,* ou  
*Malabathrinum,* ( voyez la composition de ces huiles  
sous leur nom propre adjectif ) avec de la racine de  
mauve de marais. Ôn fera ensuite prendre les bains au  
malade , & on lui permettra l’usage du vin. CœLIUs,  
*Acut. Morb. L. III. c.* 3.

Hippocrate , parmi les Anciens , dans fon Traité *De Sen-  
tentiis CnidUs,* parlant du régime qu’on doit garder  
dans les maladies aigues, avertit qu’on doit faigner  
aux deux bras ceux qui font attaqués de la*fynanche s* ce  
qu’on ne doit point faire , à cause qu’une trop grande  
perte de fang peut faire tomber le malade endéfaillan-  
ce ; c’est ce qui fait que nous ne tirons qu’autant de fang  
qu’il en faut pour diminuer les contractions.

Il ordonne encore d’ouvrir les veines fublinguales, ce  
qui est non-feulement hors d’usage, mais encore perni-  
cieux; car la matiere se portant en grande quantité  
vers lepaffage qui n’est point affez grand, elle s’y ar-  
rête , & remplit les parties qui fie trouvent par ce  
moyen beaucoup plus chargées qu’elles ne l’étoient au-  
paravant.

11 veut encore qu’on fasse une ligature autour du cou, afin  
de faire enfler les veines, furtout lorsque la *fynanche*n’est accompagnée d’aucune enflure apparente. Il est  
certain cependant qu’une pareille ligature doit aug-  
menter la difficulté de respirer. Il est difficile aussi,  
lorfque les veines fublinguales sont ouvertes, d’arrêter  
le simg qui en sort ; car on ne peut y appliquer aucun  
astringent stans danger, & il est impossible d’y faire une  
ligature. D’ailleurs, il est ordinaire aux tumeurs, lorf-  
qu’elles font ouvertes, d’occasionner une hémorrha-  
gle.

L’Auteur que nous avons cité ci-dessus , Hippocrate,  
emploie des gargarisines chauds & des fomentations :  
mais il ne nous dit point quels font les ingrédiens  
dont il se fert. Il veut aussi qu’on rase la tête du mala-  
de , qu’on la fomente continuellement avec des épon-  
ges, & qu’on la couvre enfuite avec une toile cirée &  
de la laine. Il ne permet à fon malade que llufage de  
Peau chaude &de l’hydromel; & il le nourrit filir la fin  
de la maladie, de crême, sans spécifier de quelle natu-  
re elle est ; ne faisant pas attention que le déclin de la  
maladie n’étant que six ou fept jours après qu’elle a  
commencé, il est ridicule de défendre toute nourritu-  
re au malade pendant tout ce tems-là.

Llufage des fomentations est fort utile : mais elles font  
autant d’effet fur le Cou & sur le haut de la gorge, que  
les Grecs appellent *anthereon,* que sixr la tête. On doit  
tenir chaudement la partie , & y appliquer de la toile  
cirée silr le déclin de la maladie.

Il est bon dlobEerVer encore, qu’il oublie de nous dire ,  
*Tome II.*

A N G 18

quelle est la quantité de boisson qu’il permet au mala-  
de ; de quelle maniere & en quel tems il en doit user.  
Bien plus, il nous avertit dans Bon second livre des  
maladies, qu’on doit lui donner des laVemens & des  
potions purgatives, que les Grecs appellent catharti-  
ques , qui ne font qu’irriter davantage par leuracreté  
les parties enflées.

Quant à ce qu’il dit, qu’il faut faigner le malade dans les  
parties situées fous la gorge , je trouve que la chosie est  
dangereusie & inutile ; dangereuse, à casse qu’il est né-  
cessaire de séparer plusieurs parties avant de pouvoir  
découvrir la veine ; & inutile , à caisse qu’on peut em-  
ployer aussi utilement la saignée du bras ; l'évacuation  
continuelle de la matiere, par des laVemens, des pur-  
gatifs , & la faignée ne peut gueres *se* tenter dans le  
fens de l’Auteur , qui conseille l’emploi de ces trois  
moyens dans le même tems.

Si le malade est en danger, dit-il ,. d’être silffoqué , on in-  
troduira dans scm gosier l’*auelsous,* que nous pouVons  
comparer à la cannule d’une sieringue , afin qu’il re-  
çoÎVe par ce moyen la fumée de Phyfope , du foufre &  
du bitume qu’on fera brûler. L’Auteur donne sûre-  
ment ici dans l’erreur ; car comment est-il possible de  
pouVoir introduire cet instrument dans le gosier du  
malade, tandis que la violence de la maladie ne lui  
permet point de donner passage à Pair le plus fubtil ?  
Peut-il croire d’ailleurs qu’il puisse refpirer une fumée  
épaisse qui caufe souvent une stiffocation aux persimnes  
qui *se* portent bien ?

Il trouve à propos qu’on saigne le malade aux deux bras  
& aux veines sublinguales, ce que nous avons condam-  
né ci-dessus comme une chofe dangereuse ; car on ne  
peut mettre cette opération en usage sans incommoder  
extremement le malade.

Dioclès prétend,dans le livre qu’il a écrit sur les causes& la  
cure des maladies, qu’on doit saigner les personnes sein-  
guines aux deux bras, & user de scarifications si l’égard  
de celles qui n’ont pas beaucoup de simg. Il Veut qu’on  
oigne continuellement le malade avec du fiel de bœuf  
mêlé aVec de la pédiculaire des prés , du nitre & des  
baies Cnidiennes , & qu’on les employe aussi pour des  
gargarisines. Il veut aussi qti’on garde du poivre dans la  
bouche ; que l’on fomente le cou avec des éponges ;  
qu’on le couvre avec de la toile cirée, & qu’on affoi-  
blisse le malade le plus qu’il est possible.

J’approuve llufage de la saignée, non-seulement pour  
les persimnes sanguines , mais encore pour toutes cel-  
les qui font attaquées de cette maladie, lorEque leurs  
forces le permettent, pourvu qu’on ne les saigne point  
aux deux bras , comme nous l’avons dit ci-dessus. Nous  
ne fautions approuver llusage des gargarisines & des  
linimens qui ont une qualité extremement acre , que  
nous n’employons point non plus dans les tumeurs qui  
viennent aux yeux : la pédiculaire est capable de *cau-  
ser Fefquinancie* aux persimnes qui se portent bien, en  
leur cauEantune inflammation soudaine de la gorge, li  
ne convient pas non plus d’affoiblir le corps en l’exté-  
nuant, mais de relâcher les parties qui simt enflées par  
des remedes convenables.

Praxagore, dans le quatrieme livre des Cures, traite les  
persimnes attaquées de la*fynanche* avec des lavemens,&  
les affoiblit en les faisant fuer. Il emploie quelquefois  
la faignée, aussi-bien que les émétiques. Tantôt il cou-  
pe la luette, & quelquefois il la fcarifie, & consolide  
la plaie avec du goudron. Nous fouhaiterions favoir  
quel est le jugement des autres Medecins touchant  
. cette méthode ; car un vomissement excessif afouvent  
causé la mort au malade par une distension & une suffo-  
cation : on peut relâcher la luette fans la couper ,  
& l’on doit employer pour cet effet les moyens les plus  
doux.

Erasistrate , dans le second livre de son Anatomie, dans  
lequel il traite des maladies particulieres,ordonne dans  
quelques occasions pour *Vesiqtelnancie* des fomentations  
avec des éponges, des cataplafmes , & un remede ap-  
pellé *Catapotium->* (Pilules) dans lequel, il entre du

B

ι<9 A N G

castor, & qu’il sait prendre aux malades dans du vin :  
mais ce remede ne Vaut rien à tout égard ; car le Vin est  
un astringent, & tout le monde fait que le castor a une  
qualité acre qui ne peut qu’être contraire aux tumeurs.  
Hérophilene dit rien de la *fynanche.*

Asclepiade dit , dans le second livre des maladies ai-  
gues, qu’on doit saigner les personnes attaquées de la  
*fynanche rlcs* purger, leur appliquer des cataplasines,  
leur donner des gargarisincs , & employer des onc-  
tions atténuantes & apéritives, préparées avec l’hyfo-  
pc , l’origan, le. thym, le mélilot, l'absinthe, les dé-  
coctions de figues, le nitre, la pédiculaire des prés, la  
centaurée, Pélatcrium, le fiel de bœuf, la résine de  
cedre, auxquelles il joint l’usage des ventouses & des  
fcarifications. Il nie qu’on puisse tirer du sang de la  
partie tuméfiée par le moyen des ventouses,soit, comme  
il dit, à cause que cette maladie est accompagnée de la  
fievre , ou parccque la chaleur des ventoufes est fur-  
montée par la caufe efficiente de la tumeur, & détour-  
née vers un autre endroit; ce qui l’empêche deprodui-  
-re son effet. Il ordonne de saigner le malade au front,  
dans les angles des yeux , aux veines fublinguales, ou  
au bras. Il Veut, si la maladie est viOlentc, qu’on sea-  
rifie le gosier, c’est-à-dire, les amygdales, & les par-  
ties qui font autour de la luette ; car c’est d’tinc inci-  
sion égale & uniforme dans ces parties , qu’il appelle  
*homelètomie*, qu’on doit attendre le plus de secours. Il  
est du sentiment qu’on Ouvre la trachéc-artere, en quoi  
il s’tccOrde avec les Anciens , qui donnent à cette opé-  
raison le nom de *Laryngotomie.*

On découvre un grand nombre de fautes dans cette mé-  
rhode, car tout ce qui est d’une nature acre irrite les  
humeurs ; la faignée est nuisible aux parties affectées  
comme nous Pavons prouvé ci devant. Il tombe d’ail-  
leurs dans une absurdité manifeste en Ordonnant des  
Iavcmens pour détourner les matières des parties affec-  
técs,pratique qui est contraire à lléVacuation de ces par-  
tics par l’ouverture de leurs veines,qu’il conseille pour-  
tantdc faire. Il fc trompe lorsqu’il prétend qu’on doit  
employer les fcarifications ayant la saignée ; nous cOn-  
damnons entierement tous les moyens dont on se sert  
peur tirer du sang des parties affectées tant que la ma-  
ladie est dans toute fa force. Il donne encore une preu-  
vc de son peu d’expérience dans la Physique, lorsqu’il  
s'imagine que la ficVre empêche les ventouses d’at-  
tirer la matière peccante, puisqu’on voit communé-  
ment qu’elles produisent leur effet nonobstant la ficVre,  
& que la chair, le sang & les esprits font attirés par leur  
force. On doit encore observer que nous nlemployons  
point les ventoufes pendant la vlolence du frisson,  
parce que la matiere le retire vers les parties intéricu-  
res.

La scarification des parties enflées est fort incommode &  
même dangcrcissc, elle caisse des hémorrhagies si vio-  
lentes, qu’il est impossible de les arrêter. Supposé qu’on  
essaie de les faire,elles Occasionnent une prompte fuffo-  
cation,& si οη n’y remédie,il est impossible que la mort  
ne soit une suite de cctte perte de sang ; ou si enfin le  
malade éVite une hémorrhagie & la fuffocation, Paug-  
mcntation de la tumeur lui caufe à coup sûr un can-  
ccr ou la gangrene. Car si les parties qui sont saines  
& dans leur état naturel s’enflent lorsqu’on les scarifie,  
comme on l’observe tous les jours, quoiqu’on emploie  
des astringens , on doit s’attendre que celles qui Eont  
actuellement enflées doivent s’enfler encore daVantage  
lorsqu’on les scarifie , furtout lorsqu’on ne fait aucun  
uEagc d’astringens. En effet , il ne *sc* peut qu’une  
profonde incision ou fcarification des parties intéricu-  
rcs lorsqu’elles sont enflées au point que le malade  
n’ufequ’avec peine de cataplasines & de Gargarisincs,  
& ne peut foussrir qu’on y tûuchc , ne foit nuisible &  
très dangereufe.

Pour ce qui est de lsouVcrture de la trachéc-artere qu’ils  
appellent *Laryngotomie*, pour faciliter la respiration ,  
elle est fabuleuse; les Anciens ne l'ont jamais prati-  
quée, &clle est de l’invention d’Afclepiadc. Pour ne

A N G 20

pas employer plus de tcms à rcfuter cet Auteur, &  
pour faire voir l'horreur que j’ai d’une Opératlon si de-  
sespérée, j’ai jug à propos de rcnVoycr le Lecteur au  
Traité que j’ai dessein d’écrire fiir les remedes auxi-  
iiaircs , ( *Adjutoria* ) où l’on trouvera cctte matiere  
traitée fort au long. Themison qui approuve la mé-  
thode que fuit Afclepiade dans la cure des maladies  
aigues qui ne sont point accompagnées d’une fic#c  
cOnsidérablc , mérite la même censure que lui.

Serapion dans son premier livre des Cures de la *Synanche,*ortsonne des évacuations par le moyen des lavemens &  
de la saignée , & recommande l’usage des onguens  
& des cataplasinesacres, irritans & apéritifs qu’il ap-  
pclle *Anastomotiques?* U prefcrit aussi une abstinence  
fort rigoureuse.

Ce Medecin ne mérite pas une mOindre ccnfurc que les  
précédons, car tout le monde fait que les remedes acres  
& atténuons irritent les tumeurs, & que la saignée ,  
jointe aux lavemens , est très dangereufe. De plus ,  
il oublie dans le dénombrement qu’il sait de la matic-  
re médicale, les corps qui entrent dans la composition  
des remedes auxiliaires ; les alimens& les boisions pe  
font pas de mOindre importance que les autres remedes  
auxiliaires de quelque espece qu’ils Eoicnt lorsqu’on  
silit un régime convenable.

HéraclidedeTarenteparlantdans son troisiemeLivrc.des  
Cures des maladies internes , nûus avertit , qu’on  
doit commencer à évacuer par des lavemens ceux qui  
ont une trop grande abondance de sang, & qu’on peut  
ensilitc les faigncr quelquefois au bras & quelquefois  
aux veines fublinguales. Il Veut aussi qu’on fomente le  
cou & la gorge ayec des épenges trempées dans de  
l’eau chaude, dans laquelle on aura sait bouillir de la  
rue& du pouliot. Il approuve beaucoup l’usage duca-  
taplasinc que nous appellens ώμὴ λύσις , qui est fait  
ayec de l’hydromel, mêlé aVcc de l’encens de terre ,  
de l'iris d’illyrie, ou de figues. Il Veut qu’on applique  
pendant la nuit une toile cirée , préparée avec de l’hui-  
le d’iris, & une égale quantité de résine & de cire.

Dans le cas où il soupçonne que les humeurs Eont épaise  
fies, il Veut qu’on oigne le gosier a\cc du miel & de  
*Fompharium* , & il Ordonne pour gargarisine de l’hy-  
dromel, dans lequel οη fera bouillir des figues ou de  
l’origan & du polare. Il donne encore aux malades  
jusqu’à sept dragmes *d’elaterium,* ce qui est une dose  
cxcessiVe, il en donne cinq grains à quelques-uns dans  
chaque Verre d’hydromel ; il leur donne enfuitc un re-  
mede qu’il appelle émétique , qui a une qualité vomi-  
tive, & qu’il prépare de la maniere suivante.

*Prenez,* dit-il.d’origan & de panacéed’HercuIe.de chacun  
une poignée, & mettez-les dans un vaisseau do  
cuivre.

*Prenez* enfuite de ce que nous appelions du Sumach rou-  
ge ( *rhus rubrum )* deux livres ,& vingt oignons  
d’Allemagne ( *Cepulae Germanae ,* peut-être des  
squilles ) dont vous ôterez la peau extérieure „  
que vous mettrez ensemble dans un Vaisseau après  
les av.oir pilés. Versez dessus deux pintes de Vin  
de Clfio, de Rhodes ou de Cnide, & cxpofcz-le  
vingt jours au soleil avant & après le lever de la  
canicule. Lorfquc la liqueur sera consommée,  
mettez-y deux autres pintes , & exposez-le de  
nouveau au soleil; enfin, mettez le tout dans un  
mortier , & rcduiicz-le en trochisques , dont le  
plus gros sera d’une dragme & demie , & les au-  
trcs d’une dragme . & les plus petits d’une demi-  
dragme pour les donner les uns après les autres,  
suivant la force du malade, dans de l’hydromel  
ou en forme d’électuaire dans du miel; ils facili-  
tent l'évacuation des humeurs visqueuses par le  
vOmissement, & lâchent le ventre. Quelques-uns y  
ajoutent, dit-il, du melanteria,& demi-dragme  
de fuc de thapsie. Si le malade ne vomit pas aisé-  
ment, on y remédiera en lui enfonçant dans le

2I ANG

gosier une plume trempée dans de l’huile. Il use  
quelquefois d’une médecine préparée avec du  
verjus , de l’elaterium & du diagred avec de  
l’hellébore noir & du fel.si le malade a de la peine  
à vomir; ou bien il emploie l’elaterium aVec du  
vinaigre &de la rue , ou avec de la moutarde &  
du fel.

Nous defendons, dit-il, l’usage de la faignée & des la-  
vemens à ceux qui font attaqués de la*scynanche* pour s’ê-  
tre refroidis ; mais nous les employons dans d’autres  
occasions : il veut outre cela qu’on ne donne d’autre  
nourriture au malade que de Peau ou de l’hydromel.

Mais toutes ces expériences ou essais ne paroissent être  
autre chofe que de prompts expédiens pour satisfaire a  
quelques conjectures douteufes. Un Empirique qui n’a  
d’autres chofes en vue que des obfervations qu’on ap-  
pelle τηρήσις, s’imagine que la faignée ne convient  
qu’aux persimnes sanguines, sans faire attention qu’on  
doit faigner toutes les perfonnes qui font attaquées de  
*la Synanche ,* lorsque leurs forces le permettent à caufe  
de la violence du refferrement : en un mot, c’est à tort  
qu’il défend la faignée dans la *Synanche* qui est causée  
par le froid , en examinant fa nature & en recherchant  
fes caufes.

Les cataplasines qu’il ordonne sont pernicieux,de même  
que ses fomentations, à caufe de l’acreté des ingrédiens  
dont ils sont composés, qui sont d’une nature brûlante  
& caustique. Ses medecines vomitives auxquelles il  
donne le nom d’émétiques causent du gonflement où  
il n’y en avoir point auparavant. La plante du genre  
des férules appellée thapsie, fuffit pour brûler les par-  
ties fur lesquelles on l’applique , & pour enflammer  
celles qui sont siiines & dans leur état naturel. On peut  
porter le même jugement des médicamens qui fiant  
composés avec des oignons , du verjus , dtl l.umach  
rouge & autres choses semblables ; la vieille huile a  
encore une qualité acre. Ceux qu’il appelle catharti-  
ques auxquels nous donnons le nom de purgatifs &  
qu’il veut qu’on employe en forme de lavemens , cau-  
fent un grand dérangement dans. les humeurs , dans  
l’estomac & dans les autres parties nerveufes. C’est en-  
core une preuve de négligence de n’avoir point mar-  
qué le tems auquel le malade doit ufer de nourriture.

Il y a encore quelques Medecins de fa secte ( méthodi-  
que ) qui étant toujours attachés aux erreurs des An-  
ciens ont approuvé les remedes Violens & extraordi-  
naires , en ordonnant quelquefois de l’urine ou des  
excrémens humains avec du miel , de la myrrhe & de  
la rue , quelquefois de la centaurée , de l’absinthe ,  
de l’aurone, du thym , de l’aristoloche , du tymbra ,  
que nous nommons fariete & de la moutarde ; l'on or-  
donne quelquefois les trochifques pythagoriques & ise  
périens, du nom de leurs inventeurs ; d’autres ce qu’ils  
appellent le *sphragis* de *Polyidas,* des remedes astrin-  
gens avec des onctions & des cérats d’onguens de ma-  
rum & de romarin , qui font tous des remedes qui par  
leur chaleur excessive & par leur qualité feche & attrac-  
tive occasionnent le gonflement, au lieu que la mala-  
die qui est par elle-même violente & dangereusie, doit  
être traitée avec des remedes simples & doux. CœLIüs  
**AURELIANUS ,** *Lib. III. cap.* 4.

Pour l’*es.qitinancie :*

*Prenez* du lafer de Cyrene , ou à fon défaut de celui de  
Syrie ; délayez-le dans de Peau & oignez-en le  
gosier par le moyen d’une plume , en le laissant  
tant foit peu épais ; ou bien fervez - vous d’eu-  
phorbe que vous délayerez de la même maniere.

ANG 22

Que vous mêlerez enfemble avec foin, & oignez-Vous-ert  
pendant quelque tems le gosier avec une plume. Ou  
bien,

Prenez *de la fleur de fenouil, que vous ferez frire s deux  
dragmes , cinq grains ,*

*pariétaire d’Espagne , une dragme , deux grains  
et demi s*

*Sagapenum , trente-un grains.*

Réduisiez-les en poudre ensiemble & faites-en une masse  
avec du miel.

Un remede excellent est celui qui est composé de  
*flel de boeuf-, deux dragmes , cinq grains,  
elaterium > une dragme, deux grains et demi,  
graine de romarin , une dragme t deux grains etÀdemi.*

Faites - en une poudre que vous mêlerez avec du mieI.  
Oignez en la gorge du malade après l’avoir délayée  
dans de Peau chaude , & engagez-le à en avaler autant  
qu’il pourra ; car elle lâche le ventre & foulage extre-  
mement par ce moyen. SCRIBONIUS LaRGUs, *cap.* 16.

Voici l’essai qu’on a fait de l’excrément humain.

Une persemne étoit souvent attaquée d’une tumeur phleg-  
moneuse autour de la gorge avec une telle violence »  
qu’elle étoit obligée de lu faire faigner pour prévenir  
une sclffocation. Elle fit par hasard connoissànce avec  
un homme qui lui promit un remede ,& qui la pria de  
le faire appeller toutes les fois qu’elle en feroit atta-  
quée avant de fe foumettre à la faignée, ce qu’elle ne  
manqua pas de faire quelque tems après & elle fut gué-  
rie par le moyen d’un remede avec lequel il lui oignit  
le gosier. Il eut le même fuccès avec plusieurs autres  
perfonnes qui étoient affligées de la même maladie.  
Le premier malade qui étoit continuellement en danger  
d’être suffoqué , qui étoit fort riche & fort généreux,  
le pria de lui faire part de fon secret. Lorsqu’ils fu-  
rent convenus de prix, le Marchand lui dit, que ce re-  
mede tiroit fa vertu d’une certaine qualité qui consisi-  
toit à laisser ignorer au malade la maniere dont il étoit  
composé ; c’est pourquoi il obtint de lui qu’il siibsti-\*  
tueroit en *sa* place une autre personne siIt la fidélité de  
laquelle il put s’assurer , & à qui il communiqueront  
Bon fiecret après l’avoir obligée par serment de ne le dé-  
couvrir à qui que ce fût , tant que PAuteur feroit vi-  
vant. Après la mort de ce dernier, celui qui étoit char-  
gé de ce secret guérit non-seulement l’acquéreur, mais  
encore plusieurs autres malades avec ce remede , &  
s’offrit de me le communiquer de bon cœur, quoique  
je ne le lui euffe jamais demandé, fans exiger de moi  
aucune récompense. Ce remede n’étôit autre chofe  
que l’excrément d’un jeune garçon mêlé avec du mie!  
Àttique defféché & réduit en poudre. Le garçon ne lu  
nourrissent, silivant l’ordonnance de l’Auteur, que de  
lupins,tels qu’on les mange ordinairement *avec* du pain  
bien cuit & assaisimné avec une quantité raisonnable  
de SH & de levain. Il buvoit du vin vieux ,» dont il  
tssoit de même que des lupins, avec modération, pour  
que la digestion pût mieux *se* faire. On ne prenoit  
l’excrément que trois jours après que le garçon avoir  
ssé de cette nourriture. Le premier Auteur préféroit  
les lupins à tout autre ali mens à caisse qu’ils caufent  
moins de puanteur ; mais celui de qui je tiens ce *se-  
cret ,* m’a alluré qu’il avoir souvent éprouvé de le nour-  
rir avec de la viande de chapon & de perdrix bouillie  
& servie dans de l’eau ou du bouillon , & que ce rc-  
mede avoit toujours produit le même effet. GaLIEN, *de  
simpl. Medic. Facult. Lib.* X

L’obstruction causée par l’*esiquinande* est très-dangereuse,  
surtout lorEque l’inflammation est intérieure & qu’elle  
ne se manifeste point par aucun signe extérieur, prin-

B ij

23 ANG

cipalement si les amygdales & la luette sont enflam-  
mées. Dans cette circonstance on doit reCourir à lafai-  
gnée : mais si l’état du malade ne le permet point, on  
lui scarifiera les jambes, & on lui tirera par ce moyen  
du seing copieufement. On tssera de lavemens d’une  
nature acre ; on ne donnera aucune nourriture au ma-  
lade, sim le cou duquel on appliquera des remedes at-  
tractifs ; car si Pon’peut attirer en dehors la matiere  
qui séjourne dans ces parties, jufqu’à exciter une tu-  
meur, on peut espérer de sauver la vie au malade. On  
employera pour gargarisines de la crême d’orge mêlée  
aVec du miel qui ne soit pas fort épais, ou bien une  
décoction de figues feches ou d’hyfope , d’origan &  
de marrube , afin de diffoudre les humeurs épaisses &  
gluantes qui fe font fixées dans ces parties. ÛRIbasE ,  
*de Loc. affect. Curat. Lib. IV. cap. y s.*

Archigene prétend que *Fes.quinancie* intérieure est causée  
dans quelques perfonnes par le dérangement des nerfs  
de l’œfophage qui occasionne une inflammation dans  
le cœur & dans les poumons, qui font les principes de  
la respiration , d’où elle fe communique aux arteres  
carotides aussi-bien qu’aux parties qui leur font conti-  
gués. Ce qui sait que le malade n’est point attaqué dans  
cette occasion de l’apoplexie est , que la caufe de cette  
maladie n’est qu’une intempérie fans aucune compres-  
sion des parties. Ce Medecin prétend qu’il est à propos  
dans cette *es.quinancie* d’oindre la partie avec un reme-  
de qui ait une qualité émétique tel que l’elaterium &  
les batitures de cuivre avec du miel. J’ai soulagé plu-  
sieurs personnes , dit cet Auteur , attaquées d’une *es.-  
quinancie* intérieure avec un gargarisine de graine de  
moutarde & par un bain que je leur ai fait prendre aussi-  
tôt après ; j’en ai sauvé un grand nombre par ce moyen  
en distribuant la matiere partout le corps. Arétée nous  
aVertit ( ceci ne *se* trouve point dans les ouvrages qui  
nous restent de cet Auteur ) d’appliquer d’abord des  
ventouses au-dessous du nombril du malade , & tout de  
Euite si-lr les côtés, le dos & les épaules, en les chan-  
geant continuellement de place , & en les appliquant  
de telle sorte qu’elles attirent embas les humeurs con-  
tenues dans les parties supérieures. Si le malade est fort  
oppreffé, on pilera de la graine de moutarde dans de  
l’eau,& après l’avoir étendue fur un vieux linge , on la  
lui appliquera fur la poitrine. On lui donnera enfuite  
un médicament préparé avec de la graine de moutar-  
de , du nitre, de l’hyfope, desfquilles rôties, du soufre  
vif, en égale quantité , qu’on mêlera avec foin dans  
une petite cuillerée de miel. Ce qu’on vient de lire  
jufqu’iciest d’Arétée. On doit prendre garde lorfqulon  
emploie la faignée , de faire l’ouverture affez grande  
pour que la partie la plus épaiffe du sang, qui caisse la  
maladie, puiffe fortir. Si quelque raifon empêche de  
Eaigner le malade, on lui donnera des lavemens d’une  
décoction de centaurée , d’absinthe , de calamcnt &  
d’aristoloche mêlés avec du miel & une grande dosie de  
nitre. On le purgera encore avec des phlegmagogues  
parmi lesquels l’elaterium semble quelquefois être le  
plus propre dans *Fes.quinancie* ; mais on ne doit jamais  
le donner que dans le petit lait, dans lequel on fera  
bouillir du chardon-beni. Les pilules d’aloès & de co-  
loquinte font encore fort bonnes lorfque le malade  
peutles avaler. Il est encore à propos de faire infuser  
trois dragmes d’hiera d’Archigene dans une des dé-  
coctions que nous avons indiquées ci-dessus pour les la-  
vemens , après avoir auparavant vuidé le ventre par le  
moyen d’un lavement. Après ces évacuations genéra-  
les on appliquera des ventoufes fous la mâchoire ou  
fous le menton , fupposé qu’il y ait quelque tumeur  
aux environs ; on scarifiera aussi ces endroits pour en  
tirer une grande quantité de sang, & l’on répandra du  
fiel silr les incisions. S’il n’y a aucune tumeur apparen-  
te, comme c’est l’ordinaire dans l’*esuuinanrie* cachée,  
on appliquera des ventoufes sur les tendons du cou au-  
près de la premiere vertebre, qu’on ôtera promptement  
pour prévenir la luxation & la diflocation des vertebres.  
Après avoir laissé prendre quelque repos au malade,

ANG 24

on mettra en usage les cataplasines le même jour aussi-  
bien que le suivant. Les linimens & les gargarisines  
scmt ce qu’on peut employer de mieux les jours Eui-  
vans ; c’est pourquoi si la maladie commence par une  
inflammation , nous employerons d’abord de cette fa-  
çon des astringens qui n’aient rien de violent, comme  
une décoction de roses , de lentilles & de dattes , une  
infusion de feuilles de rosies dans de l’hydromel, une  
décoction de fumach dans de l’hydromel, ou une dé-  
coction de Eebestes. S’il sclrvient une excoriation des  
parties, on donnera au malade de la crême de froment  
toute chaude , & on lui fera lave.r la bouche avec une  
décoction de son ou du lait feul. Je fuis toujours pour-  
vu , dit Archigene , d’un remede .qui consiste en huit  
dragmes de fumach ordinaire , quatre dragmes de  
feuilles de rosies , & deux dragmes de costus & de Ea-  
fran : je mets ces drogues dans de l’hydromel & je  
m’en Eers en forme de gargarifme, avec lequel j’ai  
guéri fans peine des inflammations & des ulcérations  
aux amygdales , qui n’eussent point manqué d’avoir des  
fuites funestes. Les linimens doux tels que la crême &  
le fumach ordinaire bouillis dans de l’hydromel juf-  
qu’à une consistance siolide, siont très-propres aux par-  
ties enflammées : mais on doit auparavant laisser ra-  
mollir le siimach jusiqu’ace que l’hydromel en ait pris  
la couleur & le gout. Le fisc de la grenade entiere pi-  
lée & mêlée avec une troisieme partie de miel , est  
aussi un excellent remede si l’on en oint les parties af-  
siectées.

Si la maladie ne cede à aucun, de ces remedes , & que  
l’affluence des humeurs augmente, on ouvrira les vei-  
nes sublinguales, celles du front, ou celles qui font  
auprès du grand angle de l’œil, on enveloppera le cou  
avec du linge trempé dans de l’huile chaude, *8e* on y  
appliquera un cérat préparé avec de l’huile *cyprinum^*ou *gleucinum,* ou préparé avec du moût ; c’est-à-dire,  
du vin qui n’a point encore fermenté. (Voyez la pré-  
paration de ces huiles fous les mots *Cyprinum* & Gicu-  
*cinum.* ) Si la maladie continue toujours , on doit s’at-  
tendre à un abscès ; dans un pareil cas, il est à propos  
que le malade *se* lave la bouche avec une décoction de  
figuesqui produira beaucoup plus d’effet, si on y  
ajoute de l’hysope. Il n’est rien de meilleur en ce cas  
d’ulcération que le safran dans de l’hydromel, & qu’u-  
ne décoction de réglisse. Lorfque la maladie est à S011  
plus haut période , le malade ne peut mieux faire que  
de se laver la bouche avec une décoction d’orge ou  
d’alica, ce qui prévient plusieurs accidens & empêche  
l’abfcès.

Voici une fomentation pour l’esquinancie que le mala-  
de peut recevoir dans sa bouche :

*Prenez* origan , hyfope, sariette & graine de fenouil ,  
avec une quantité fuffifante de vinaigre & de ni-  
tre , pilez-les dans un pot qui soit parfaitement  
bouché, à la réferve d’un trou qu’on laissera dans  
le milieu du couvercle, & dans lequel on ajuste-  
ra un rofeau, par l’extrémité duquel le malade  
recevra les vapeurs qui en sortent. Si le roseau  
devient trop chaud, pour que les levres du ma-  
lade puissent le fupporter , on vuidera la coque  
d’un œuf qu’on percera aux deux extréfnités,  
dans l’une desquelles on passera le roseau , le ma-  
lade devant recevoir l’autre dans la bouche. La  
fomentation *fera* beaucoup plus douce *si* l’on  
emploie au lieu de vinaigre, de l’oxycrat ou de  
Peau. Il est quelquefois besoin d’un remede plus  
acre & plus pénétrant pour faire enfler les chairs,  
afin de faire cesser la compression intérieure qui  
tourmente le malade ; car la maladie devient  
quelquefois si opiniâtre qu’on a été obligé d’user  
de remedes dégoutans, tels que l’excrément hu-  
main qu’on a ordonné pour Uniment avec beau-  
coup de fuccès ; quelques-uns l'lemployent lorse  
qu’il est frais, & d’autres après l’avoir fait sécher

*ay* AN *G*

& réduit en poudre , le mêlent avec du nard ou  
de la myrrhe pour lui ôter *sa* puanteur.

Il est tems de paffer des remedes acres & violens, à ceux  
qui Eont d’une nature plus douce, comme font les tro-  
chisques *d’Andron*, & autres semblables. Les éméti-  
ques semt fort falutaires , furtout à ceux qui ont un  
sentiment de pefanteur autour du ventre. Le remede  
d’Archigene dont je me fers dans *ses.quinancie* inté-  
rieure, & qui est encore admirable pour l’asthme est  
composté

*de quatre ou cinq grains d’élateriitm,  
de trente-sept grains d’écume de Vitre* ( spuma nitri,)  
*et Tune dragme de graine de moutarde, qu’on pi-  
lera , et qu’on mesura dans l’eau.*

L’élaterium broyé avec de l’huile ou du miel, excite le  
vomiffement, lorsqu’on en frotte les parties aussi avant  
qu’on le peut, furtout si on le mêle avec de l’écume  
de nitre (*spuma nitri.* ) Le cuivre brûlé & broyé avec  
de l’huile de Cyprès produit le même effet, lorsqu’on  
en oint les parties. Le fiel de bœuf est aussi fort bon  
pour cela, de même que le nitre bu dans de lloxymel,  
le fuc de centaurée avec du miel, & les cloportes,  
réduits en linimens avec du miel. Quelques-uns ont  
donné à leurs malades une cuillerée de graine de  
creffon pilé dans de l’hydromel qui leur a fait vomir  
aussi-tôt une espece de phlegme épais & ténace, ce  
qui les a extremement soulagés.

*Prenez* une grande quantité de fiente de coq qui foit de  
couleur de cérufie ; faites-la sécher pour en don-  
ner au malade lorsqu’il en fiera befoin , une cuil-  
lerée délayée dans de l’eau ou de l’hydromel. Ce  
remede a guéri des persimnes qui étoient aban-  
données des Medecins : mais supposé que le ma-  
lade ne puiffe point l’avaler, on lui en frottera les  
parties affectées aussi avant qu’on le pourra. Ou  
bien ,

Pilez-les & saites-les sécher. Lorsquel’occasion l’exige-  
ra , mêlez-les avec du miel & frottez-en la partie avec  
une plume ou telle autre chofe que vous jugerez à pro-  
pos. Vous pouvez compter fur l’usage dcce remede  
dont on a fait l’essai. Ou bien pilez de l’absinthe, ex-  
primez-en le suc, ajoutez-y quelque peu de nitre en  
poudre & faites-en un Uniment avec du miel. Ou bien  
laites un Uniment d’élatérium, de fiel de bœuf & de  
miel.

On doit prendre le *diabesasa* au commencement de la  
maladie, dans une décoction modiquement astringen-  
te, comme font celles que nous avons ordonnées ci-  
dessusflorfque la maladie est arrivée à fon plus haut pé-  
riode, donnez-le dans une décoction d’orge ; on doit  
le prendre lorsqu’elle est fur sem déclin dans du miel,  
de l’hydromel ou de Peau miélée, & dans de l’oxy-  
mel lorEque l’inflammation est invétérée.

Philagrius conseille après Pusiige des évacuations géné-  
rales dont on a déja parlé, de la siiignée des veines sub-  
linguales & des ventouEes , de mêler avec le *diabefa-  
fa* des choses capables d’arrêter en partie l’affluence de  
la matiere & de dissipper celle qui s’est fixée dans les  
parties affectées : par exemple,

AN G 26

Mais ort ne nourrira le chien pendant deux jours qu’aveG  
des os.

Voici quel est l’émétique de Marcien pour *Fefqtunanciè*intérieure & extérieure. Demandez, dit-il, votre *re-  
compense* avant de le donner ; tant il est assuré de la  
guérison du malade.

Mêlez-les avec du miel & oignez-en avec une plume les  
parties affectées aussi avant qu’il fera possible.

Archigene conseille de prendre de l’excrément humain  
dont nous avons parlé ci-deffus, de le faire sécher &  
de le faire avaler au malade, après l’avoir brûlé dans  
un vieux linge, dans de l’hydromel; ce remede guérit  
ceux qui font fur le point d’être fuffoqués.

Antoine Mufa veut qu’on le mêle avec du miel.de la fien-  
te de chien pareille à celle dont on a déja parlé, après  
l’avoir pilée & paffée à travers un tamis , & qu’on en.  
oigne les parties aussi avant qu’on le peut : car, dit Ga-  
lien, je ne connais pas de meilleur remede pour *l’esa  
qtelnancie pour* une violente inflammation des amyg-  
dales ou une fuffocation dangereufe occasionnée par le  
gonflement des glandes ou les tubercules de la gorge.  
Ce remede produit aussi beaucoup d’effet lorsqu’on en  
frotte les parties après l’avoir mêlé avec du miel & du  
goudron.

Un excellent remede pour l’*efquinancie* est celui qulorl?  
prépare aVec des hirondelles brûlées de la maniere fui-3vante.

Prenez *d’hirondelles brûlées -, huit dragmes-,  
safran , deux dragmes ,  
lavande, une dragme.*

Mêlez-les avec du miel & servez-vous-en lorEque la ma-ὀ  
ladie est dans *sa* plus grande violence.

Voici de quelle maniere on brûle les hyrondelles.

*Prenez* de jeunes hyrondelles qui aient leurs plumes, &  
mettez-les toutes en vie dans un pot de terre avec  
une quantité raisonnable de fel. Fermez le pot &  
couvrez-le avec des charbons ardens jtssqu’à ce  
que ce qu’il contient foit réduit en cendres, dont  
on se servira dans le befoin.

Autre préparation d’hyrondelles pour *Fes.quinanele,*

Prenez *onze faunes hyrondelles brûlées,*

*suc de myrthe verd, une chopine et demie,  
rnyrthe en poudre, vingt-sept grains ,  
miel , un quart de chopine.*

Brûlez les hyrondelles, réduisez-les en poudre & mêlez-  
les avec les autres ingrédiens.

Remede dont on a éprouvé l’efficacité dans le même cas:

Mêlez-les avec du miel clarifié pour en faire un linla  
ment : ou,

*Prenez* des limaçons fans coquille, tels qu’on les trou-  
ve dans les jardins, & brûlez-les dans un pot jtisa

27 A N G

qu’à ce qu’ils soient réduits en cendres ; mêlez-  
les avec du miel & serVez-vous-en. Ils soulagent  
promptement le malade.

On employera de la même maniere les cendres des écre-  
visses après les avoir fait brûler. La décoction qu’on  
fait aVec ces animaux est fort bonne pour s’en laVer  
la bouehe. Je me fers d’écrevisses pilés que je fais bouil-  
lirdans un demi-feptier d’eau que je coule enfuite  
pour la donner toute chaude à mes malades en forme  
de gargarifme. Elle chasse une grande quantité d’lut-  
meurs , ce qui foulage aussi-tôt le malade.

*Faites* sécher de la petite centaurée, brûlez la & mêlant  
ses cendres avec du miel, faites-en un Uniment :  
ou bien ,

Prenez *une once d’os de la mâchoire d’un jeune cochon ,  
flente de chien, quatre dragmes,  
écorce de grenade , Cl!*

. j „ 4 *de chaque une once\**

*noix de galles,* L 2

*costus, quatre dragmes ,  
poivre roti asix serupulcs.*

Mêlez le tout avec du miel.

On doit prendre garde lorsque la maladie paroît dimi-  
nuer, que la matiere qu’on a attirée des parties les  
plus intérieures vers le dehors, ne tombe par une mé-  
tastafe à laquelle on ne s’attend point, sur les poumons,  
& ne caisse la mort au malade. AETIUs , *Tetrab. II.  
Serrn.* 4. *cap.* 47.

DE TRALLIEN.

Les Medecins les plus anciens ont donné le nom de *s.y-  
nanche* à toute inflammation de la gorge, soit interne  
ou externe : mais ceux qui font venus après eux ont  
divisé cette inflammation en quatre disserentes espe-  
ces. Ils ont donné, par exemple, le nom de *cynanche* à  
l’inflammation interne des mufcles de la partie inté-  
rieure, & celui de *paracynanche* à celle qui est exté-  
rieure. Ils appellent de même l’inflammation interne  
du pharinx ou du gosier *sonanche, 8c* l’externe *para-  
fynanche.* Paul Eginete ajoute une cinquième espece  
aux précédentes , qui attaque les Enfans, quoique ra-  
rement, qui est catssée parla luxation des vertebres du  
cou, & qui est incurable à ce qu’il prétend. ( *Lib. IIP.  
cap. zy. )*

Cette distinction étant ainsi établie, il n’est pas difficile  
de fixer la cure qui convient à chacune d’elles. On  
doit savoir en général qu’on ne doit jamais employer  
des remedes répercussifs & résolutifs sans les mêler  
ayec d’autres ; & qu’eu égard au tems, on doit ordon-  
ner quelquefois les uns & quelquefois les autres. Dans  
le commencement dela maladie, & pendant que la ma-  
tiere femble être en mouvement , on doit choisir les  
répercussifs ; les réfolutifs font généralement utiles  
dans le fort de la maladie, & on doit en augmenter la  
force lorsqu’elle est fur sem déclin. Ceux qui n’em-  
ployent intérieurement & extérieurement que des  
médicamens relâchans , *se* trompent lourdement ,  
& occasionnent par-là une suffocation violente , ou  
augmentent l’inflammation, ce qui met le malade dans  
un très-grand danger. On doit non-seulement con-  
sidérer les périodes de la maladie , mais encore la  
nature des remedes. Car les constitutions tendres &  
délicates comme sirnt celles des eunuques, des enfans  
& des femmes, demandent des remedes moins violens,  
que celles qui font plus fortes &plus robustes. Com-  
me les perfonnes qui font d’un tempérament vigou-  
reux peuvent supporter les réfrigerans sans en être in-  
commodées lorsqu’elles se portent bien , de même  
lorsqu’elles sirnt malades, elles ont befoin des remedes  
les plus forts pour recouvrer la fanté : mais les per-  
fonnes qui ont un tempérament plus délicat, éprou-  
vent le contraire, car elles fupportent assez-bien les re-

Α N G 28

medes qui sont foibles, & fe trouvent incommodées de  
ceux qui font trop violens. C’est pourquoi nous de-  
vons mûrement examiner toutes choses pour connoî-  
tre quand il est à propos d’augmenter ou de diminuet  
la force d’un remede, afin qu’il puisse détruire la ma-  
ladie fans nuire au malade. Nous allons commencer  
parles remedes les plus simples & les moins violens ,  
pour passer ensuite à ceux qui sont plus forts , en indi-  
quant en même-tems les occasions où l’on doit les em-  
ployer sans aucun mélange, aussi-bien que celles qui  
exigent qu’on les mêle aVec d’autres.

Un des remedes les plus simples dans le cas dont il est  
question, est celui qu’on prépare aVec du miel & du fuc  
de mûres , il est bon au commencement de la mala-  
die , & lorfque l’inflammation des amygdales , de la  
luette , du pharynx & des parties qui font autour de  
la gorge , est dans un degré modéré, silrtout pour les  
corps dont la chair est blanche & délicate. Ce remede  
que nous appelions *diarnoron ,* lorsqu’il est composé ,  
est bon, non-seulement au commencement, mais en-  
core dans le fort de l’inflammation. Il acquiert encore  
une qualité beaucoup plus dissoluante lorsqu’on lemê-  
le aVec de la myrrhe, & c’est ainsi qu’on doit le pré-  
parer au commencement de la maladie ; il est beau-  
coup plus à propos de le préparer de cette derniere  
maniere dans le cas où il est befoin de digestifs & de  
dissoluans ; & si 011 y ajoute alors quelque peu de l’an-  
tidote , appelle *diabefasa ,* il produira un plus grand  
effet.

Lorfque la Violence de l’inflammation est appaisée, mais  
qu’il reste encore une espece de dureté , il est à propos  
d’y ajouter un peu de foufre & de nitre ; & flupposé  
qu’il y ait quelque matiere épaiffe & Visqueuse , pro-  
fondément située, il sirffira de six dragmes de nitre &  
d’une de foufre. Mais si le malade ne peut supporter  
un médicament si pénétrant, & qu’il ait l’estomac foi-  
ble, & fujet à être dérangé par ces topiques, on laisse-  
ra le nitre & le foufre, & on fe contentera d’y ajouter  
du diabesasa, ou du pouliot, de l’origan ou dti cala-  
ment, ou de l’hyfope ou du poivre ; on le mélera pour  
empêcher le gosier de s’ulcérer aVec du fuc de réglisse,  
ce qui rendra le remede beaucoup plus adoucissant sans  
en diminuer l’activité.

Voici qu’elle est la composition du diarnoron pour l’rso  
*quinancie.*

Faites bouillir le suc de mûres pendant une heure, laise  
fezle refroidir & épaissir peu à peu , ajoutez-y en-  
fuite du miel , & faites-le bouillir de nouVeau  
juEqu’à ce qu’il foit consommé aux deux tiers,  
& lorsque ces drogues seront refroidies, mêlez-  
les aVec celles qui font seches.

L’incomparable Galien prépare ce remede de la manie-  
re suivante.

Supposé qu’on ne puisse point avoir de verjus , on lui  
substituera le suc de sumach.

Faites-le bouillir jtssqu’à ce qu’il ait une consistance so-  
lide, & y ajoutez du miel ; après que ces deux dro-  
gues auront bouilli ensiemble durant quelque  
tems, ôtez le vaisseau du feu, mettez-y les dro-

*zp* A N G

gues seches , & faites-le de nouveau bouillir  
jusqu’à ce qu’elles foient entierement incorpo-  
rées>

Le sirc de mûres sauvages préparé,est un excellent remede  
de même que celui de coings ; & à leur defaut celui  
de poires fauvages , de nefles , de prunes de Damas,  
de cormes & de prunes sauvages. Comme ces fruits  
font astringens, ils ont befoin qu’on les mêle avec une  
quantité de miel, quelquefois double & quelquefois tri  
ple de celle de leurs poids. Tous ces remedes font amis  
de l’estomac, ils ne sont point dangereux, & on peut  
les prendre loicque l’inflammation est dans un degré  
modéré. Ces stucs peuvent être préparés avec les mê-  
mes ingrédiens que celui des mûres.

Le remede préparé avec du fisc de noix , est un peu plus  
efficace, il en est de même de celui dans lequel il entre  
des’rnûres de ronce, des grenades & des coings, qui  
est fortifiant & stomacal.

On prépare le remede de noix, appelle *Diavaryon*, de la  
maniere suivante.

*Prenez* d’écorces de noix vertes,cueillies au mois de Juil-  
letou d’Août, pilez-les dans un mortier, & ex-  
primez-en le fisc à travers un linge , faites lé-  
.gérement bouillir , & mêlez-y une quantité rai-  
sonnable de miel, de même que dans le *diamo-  
ron ,* faites cuire de nouveau jufqu’à con-  
sistance de miel. Ce remede est propre dans cet  
état & fans aucun autre mélange pour les fem-  
mes & les enfans au commencement de la mala-  
die ; on peut s’en servir dans le fort de la mala-  
die , en y ajoutant de la myrrhe, & dans fon dé-  
clin , en y mettant du foufre & du nitre ; il est  
encore fort bon lorfque la trachée-artere, aussi-  
bien que le larynx sont dans un état de contrac-  
tion.

Voici un autre remede très-efficace qui a sauvé la vie à un  
grand nombre de personnes.

On peut user de ce remede en tout tems , furtout lors-  
qu’il est besoin d’échauffer & d’atténuequne tumeur  
opiniâtre.

La préparation du *Diabesasu* pour les inflammations ma-  
lignes & desespérées , est encore appellée *Diahar-  
mala*, d’Harmala, qui est le nom arabe de la rue fau-  
vage.

A N G 30

Réduisez toutes ces drôgues en poudre, & fhêlez-les avec  
du miel.

Aétius attribue la composition de ce remede à Andro-  
machus, à qui il prétend avoir oui dire qu’il s’en *ser-  
vait* dans les *esiqielnancies* desespérées ; & que c’étoit un  
remede excellent pour les douleurs d’estomac & les  
tranchées du ventre. Sa recette est tant Eoit peu diffé-  
rente de celle de Trallien ; la voici ;

Préparez ces drogues avec, du miel. La dofe est de la  
groffeur d’une feve. AETIUS, *TetraL II. Serm.* 4.  
*cap. ûésu*

On peut employer ce remede seul, si la maladie est mo-  
dérée ; & on peut en diminuer la force en le mêlant  
avec de l’amydon , ou des rosies seches, de la terre de  
Crete ou de Lemnos, ou de la farine d’orge, ou autre  
chofe de cette nature, dont on lasse le choix à la pru-  
dence du Medecin. Supposé qulon ait befoin d’un re-  
mede plus efficace, on peut en augmenter la force, en  
y ajoutant du nitre, de l’élaterium , ( on donne ce nom  
au fuc du concombre fauvage ) & de la fiente d’hi-  
rondelle brûlée ou non brûlée. On peut encore amélio-  
rer ce remede en le mêlant avec de la fiente de chien,  
ou, ce qui est encore mieux, de l’excrémefit humain  
brûlé ou non brûlé : mais ce dernier à moins de force.  
On doit avoir égard aux périodes de la maladie , lorse  
qu’on y ajoute les drogues dont nous parlons : on y  
mêle , par exemple, du fel ammoniac, lorfqu’il est be-  
foin de remedes discussifs : on le rendra encore beau-  
coup plus résolutif en y ajoutant de la racine de bryoi-  
ne : on fait beaucoup de cas des remedes de cette ef-  
pece, lorfqu’il n’y a pas une grande affluence d’hu-  
meurs , & que l’inflammation est opiniâtre, & fait  
craindre un skirrhe. Un grand nombre de Medecins ÿ  
ont mêlé de la graine de moutarde préparée à l’ordi-  
naire avec de l’oxymel : ils en faifoient une espece de  
boisson, qu’ils employoient toute chaude en forme de  
gargarifme : ils achevoient de dissiper l’inflammation  
en oignant enfluite les parties avec du *diabesasu.* Ou  
doit réprimer le cours des humeurs, lorsqu’elles ase  
fluent en abondance, & user de dissolvans lorsqu’elles  
*se* sont fixées sim une partie, de peur que les conduits de  
la respiration ne s’obstruent, & que le malade ne soit  
étranglé comme avec une corde.

On peut oindre les parties avec beaucoup de succès, en y

3r A N G

ajoutant seulement trois choses au *diabesasa.* On ati-  
ré plusieurs personnes d’affaire par ce moyen , Bans le  
Eecours de la saignée & des purgatifs ; savoir, de l’ex-  
crément humain,de la fiente de chien & de l’élaterium: \*  
mais si quelques malades ont de l’horreur pour l’ex-  
crément humain , les deux autres fuffifent , & font  
beaucoup de bien étant mêlés avec du miel ; & lorf-  
que Ponction ne peut point avoir lieu , on peut les fouf-  
fler dans la partie à travers un tuyau de plume, fans  
que cela empêche leur effet. Afin que l’excrément n’ait  
point de mauvaife odeur, on ne doit nourrir les chiens  
pendant trois jours qu’avec des os. Pour corriger la  
puanteur de l’excrément humain, ne donnez d’autre  
nourriture ati jeune garçon pendant trois jours, que  
des lupins bouillis, afin que fies fielles soient bien  
formées & bien liées ; on mange ordinairement ces lu-  
pins en petite quantité avec du pain bien cuit ,  
( κλιβανίΐης *dsicç. )*

On jettera fes deux premieres felles, & on gardera la  
troisieme pour la mêler avec du miel, après l’avoir  
réduite en poudre. L’usage de ce remede est autorisé  
par Galien, Philagrius , & plusieurs autres anciens  
Medecins , & apptlyé par l’expérience que j’en ai  
faite. Mais les Modernes ont horreur de l'excrément  
humain, & n’employent que celui de chien , qui, fans  
avoir la même puanteur, produit un aussi bon effet  
dans cette occasion. S’il arrive cependant qu’il casse  
de la répugnance à quelque malade , on aura recours  
aux linimens préparés avec des hirondelles, ( *Diache-  
lidonium,* dont on peut voir la composition dans Aé-  
tius ) aussi-bien qu’aux remedes dans lesquels il entre  
du si.imach, & qui produisent un effet admirable : on  
peut mêler le premier avec une préparation de fuc de  
noix. Il est bon d’obsterver que le *diabesasa* est bon  
non-seulement dans les maladies de la gorge, mais en-  
core dans plusieurs autres ; car il guérit les dérange-  
mens de l’estomac & du colon, & il est un stomachique  
& anti-dyffentérique excellent, lorsqu’il est mêlé avec  
l’*album graectim,* ou crotte blanche de chien. Il guérit  
aussi la dyffenterie , étant mêlé avec du lait, dans le-  
quel on a éteint des cailloux de mer : il produit aussi  
beaucoup d’effet dans l’inflammation du gosier, des  
amygdales & de la luette, si ort s’en sert avec le stuc de  
raisins austeres , d’écorces de noix , cerises aigres,  
glands de chêne ou de cormes : on peut encore le mêler  
avec l’Ægyptia & les Anthera. Les astringens sont fort  
bons au commencement & dans l’augmentation de  
l’inflammation : mais lorsqu’elle est arrivée à fon plus  
haut période, & qu’on se propose de la dissiper, on  
doit user de diffoïvans. L’excrément de chien a en-  
core plusieurs autres vertus ; car il guérit les aphthes  
& les ulceres invétérés qui ont de la peine à *se* conso-  
lider.

Au défaut des remedes précédens , on emploie les fui-  
vans , qui font fort bons & sort aisés à préparer.

*Prenez* de la graine de raves pulvérisée dans de l’oxymel  
en forme de gargarifme : elle produit un fort bon  
effet en augmentant l’humidité.

Voici un autre gargarifme dont je me Bers dans *ï’es.qtel-  
nande ,8c* que je tiens de mon pere :

Prenez *épine d’Egypte , une dragme-,  
iris et réglisse , de chaque demi-dragme.  
s.on de farine de froment s une poignée,*roses *saches , une petite quantité,  
cinq ou sept dattes s*

Faites-leur prendre un bouillon dans du vin jusqu’à la  
diminution du tiers, ou dans de l’eau ; mettez-y tant  
foit peu de miel, & faites prendre cette décoction au  
malade en forme de gargarifmes toutes les heures.

Le remede fuivant est excellent , lorsque la maladie

A N G 32

est à son plus haut période :

Prenez *du cuivre brûlé ou lavé, une dragme,  
du nitre rouge deux dragmes s*

Faites-leur prendre un bouillon avec du miel dans un  
vaiffeaude cuivre, & faites-en ufage.

L’Absinthe mêlée avec le miel, est aussi bonne dans ce  
cas.

Autre remede pour les *es.quinancie s* invétérées qui font  
exemptes d’ulcérations :

Prenez *d’euphorbes deux dragmes s  
de miel s un quart de chopine;*

Faites bouillir avec soin ce dernier , & ajoutez-y l’eu-  
phorbe. Faites-en des pilules, & donnez en deux au  
malade dans un blanc d’œuf: elles lâchent le ventre  
fans effort, & préviennent la suffocation. Ce remede  
est très-efficace contre les inflammations qui provien-  
nent d’humeurs épaiffes & visqueufles, & qui ne semt  
accompagnées d’aucune ulcération.

Pour ce qui est de la Eaignée, on doit d’abord la mettre  
en usage dans l’*es.quinancie',* mais non point *se conten-  
ter* d’une fleule ; car les évacuations réitérées semt plus  
propres à chasser la catsse de la maladie des parties af-  
fectées; c’est pourquoi on doit faigner le malade trois  
ou quatre fois, en ayant foin seulement d’arrêter le  
Eang avant qu’il tombe en défaillance ; car rien n’est  
plus dangereux dans *V es.quinancie* que la spncope, qui  
fait fouvent que toutes les humeurs *se* portent vers  
les parties intérieures. Si l’inflammation ne diminue  
point après la saignée & que les passages de Pair & des  
alimens , ( la trachée-artere & le pharinx ) soient  
toujours obstrués , on n’hésitera point à ouvrir les vei-  
nes sublinguales le même jour , seins renvoyer cette  
opération au lendemain. J’ai saigné moi-même un ma-  
lade dans un befoin pressant de très-grand matin, je lui  
ai ouvert les veines sublinguales à la pointe du jour,  
& donné sur le soir une purgation de Ecammonée dans  
de la crême dlorge; & j’ai eu nonobstant ces secours,  
toutes les peines du monde à rallentir la suffocation  
que l’inflammation avoir causée. J’ai fait donner à un  
autre après l’avoir saigné aux deux bras le même jour,  
dix grains de suc d’espurge nouvellement exprimé,dans  
le tems qu’il étoit encore liquide. On doit employer  
cette méthode à l’égard des perfonnes qui font d’un  
tempérament robuste, dans la force de l’âge , lorfque  
la violence de la maladie ne leur donne aucun relâche  
& demande un prompt fecours. J’ai encore ouvert les  
veines jugulaires au lieu des fublinguales, lorfque je  
l’ai trouvé plus àpropos, ce qui a extremement foula-  
gé le malade. Je fis aussi fiaigner à la veine du pié une  
femme dont les regles avoient été supprimées , ce qui  
avoir occasionné *sa* maladie; d’où elle retira un dou-  
ble avantage, car ses regles reprirent leur cours & elle  
fut délivrée de sia maladie. On doit faire la même cho-  
fe à l’égard des hommes qui font fujets aux hémor-  
rhoïdes.

Les ventoufes font encore fort utiles dans cette maladie ,  
mais on ne doit les mettre en ufage qu’après que Paf-  
fluencedela matiere a ceffé; car tandis qu’elle ^por-  
te vers les parties affectées, les astringens & les réper-  
cussifs sont beaucoup plus convenables que les attrac-  
tifs. Mais lolaque l’affluence a ceffé & que la matiere a  
besoin d’être dissipée, il est à propos de mettre en usta-  
ge les ventoustes & les fomentations, & d’appliquer  
des cataplafmes ; car dès que le corps est débarrassé  
des mauvaises humeurs , on ne doit plus appréhender  
qu’elles SC portent vers les parties affectées ; & il est  
certain que les ventouses ont la vertu d’attirer la ma-  
tiere peccante , qui occasionne seule le danger des par-  
ties intérieures vers la superficie du corps.

On

33 ANG

On peut appliquer extérieurement de la laine trempée  
dans de l’huile ou des cérats amolliffans préparés avec  
de la cire, du heure & de la grasse d’oie.

On doit employer des cataplasines propres à dissiper l’in-  
flammation, qu’on préparera, par exemple, avec de  
1a farine d’orge, de la graine de lin & des dattes bouil-  
lies dans de l’eau, ou du fafran & de la mie de pain  
bouillis enfcmble. On doit éVÎter avec foin ceux qui  
ne font que relâcher ou répercuter avec violence. Si  
l’inflammation est invétérée & opiniâtre, il est à pro-  
pos d’y ajouter des figues feches , de la patience, de la  
graisse & tant foit peu de nitre ; car on doit attirer de-  
hors la matiere & aider les efforts que fait la nature  
pour cet effet.

Les inflammations qui dégénerent en skirrhe & invété-  
rées,doivent être fomentées avec une décoction chaude  
de camomille ou de guimauve , qui produira beau-  
coup plus d’effet, surtout lorfque les humeurs font  
froides , opiniâtres & profondément situées, si on y  
ajoute des baies de laurier.

Quant à la diete, on ne donnera d’abord au malade pour  
toute nourriture que de l’hydromel, qui produit feul  
tous les bons effets qu’on peut désirer, car il atténue &  
purge par les felles & par les urines. Il convient fur-  
tout dans les fluxions de poitrine & des poumons,  
lorAque ces parties fiant violemment oppreffées & qu’on  
a lieu de craindre une inflammation , une péripneu-  
monie ou la *fynanche.* On donnera de l'hydromel au  
malade jufqu’à ce que l’inflammation diminue & que  
la respiration foit plus libre, & trois jours après de la  
crême de décoction d’orge, qui n’est pas moins efficace  
que l’hydromel, car elle déterge , diffout & nourrit,  
& a la vertu d’appaifer la chaleur & l’inflammation.  
LorAque la matiere est atténuée & la chaleur diminuée,  
on doit donner au malade quelques jaunes d’œufs ,  
mais en petite quantité, car l’abondance dlalimens met  
le malade en danger d’être suffoqué. Dans un pareil  
cas on doit prévenir par tous les moyens possibles, une  
inflammation qui est plutôt causée par l’abondance  
que par le défaut de nourriture. TRALLIEN , *LAT.*

La guérifon de ceux qui font attaqués d’une fuffocation  
dans cette maladie , est *désespérée ,* si l’on en croit  
Hippocrate , lorfque leur bouche *se* couvre d’écume.  
On fauve la vie à d’autres en leur faisant avaler gout-  
te à goutte du vinaigre avec du poivre, ou des grai-  
nes d’ortie pilées dans du vinaigre extremement fort :  
mais comme ils ont de la répugnance à prendre ce re-  
mede, on doit les y forcer. Lorfque la rougeur de la  
gorge est dissipée, ils ouvrent incontinent les yeux &  
fe trouvent soulagés. Oit doit user des mêmes moyens  
à l’égard de ceux qui ont fait naufrage, & en un mot,  
de tous ceux qui font attaqués d’une fuffocation, pour  
ranimer leur chaleur naturelle. PaUL Εοινετε , *Lib.  
III. cap.* 27.

La méthode de traiter cette maladie , varie fuivant ses  
différentes efpeces & les causes de chacune, & c’est à  
les connoître que le Medecin doit donner toute sim  
attention, afin de pouvoir employer les remedes qui  
sont propres à les détruire. C’est pourquoi dès qu’on  
s’apperçoit par des signes manifestes qu’il s’est fait  
une congestion de fang dans la tête , qui non-feule-  
ment augmente l’inflammation , mais occasionne enco-  
re des Iymptomes funestes, le premier foin du Me-  
decin doit être de détourner l’impétuosité du fang de  
la partie affectée en ouvrant la veine qui en est proche ;  
car c’est fur ce remede que les Mededns de tous les  
âges, tant anciens que modernes, ont fondé leur prin-  
cipale & prefque unique efpérance de foulager le ma-  
lade. Ecoutons là-deffus Hippocrate, qui dans fon Li-  
vre *de Loc. in Hom. Sect.* 1. ordonne la cure de *i’es.qiel-  
nande* de la maniere fuivante. « On doit faigner aux  
» bras & aux piés ceux qui ont une *efquinancie* causée  
» par le Eang qui s’est amassé & coagulé dans les vei-  
» nes du cou , & les évacuer en même tems par les Eel-  
» les, afin de détourner & de chasser ce qui entretient  
*Tome II.*

ANG 34

» la maladie. » Mais tous ne s’accordent point fur  
l’endroit & sclr la maniere dont on doit s’y prendre. Il  
y en a un grand nombre qui conseillent d’ouvrir les  
veines sublinguales , ce que d’autres déselprouvent, à  
cauEe que le sang ne siart point en assez grande quanti-  
té si l’on ne sait pas l’ouverture assez grande, & qu’el-  
le caisse lorsqu’elle l’est trop , une hémorrhagie qui  
devient quelquefois funeste. Tulpius est un des pre-4miers parmi ceux qui rejettent cette méthode , & la  
raifon qu’il allégue est que le sang est pousse par ce  
moyen vers un endroit resserré de lui-même, & qu’it  
occasionne facilement une suffocation. D’autres, com-  
me Zacutus Lusitanus, *Hist. Med. Princ. Lib. I. Hisse  
ysc.* Joan. Steph. *in Hipp. deStruct. Hom.* Trallien,&  
Freind dans fes Commentaires fur les Epidémiques  
d’Hippocrate , font pour l’ouverture des veines jugu-  
laires externes, surtout lorsque la maladie est déses-  
pérée & qu’on appréhende une suffocation. D’autres,  
comme Platerus , Amatus Lusitanus, Zacutus Lusita-  
nus , recommandent les scarifications sim la nuque dur  
cou & sous le menton. Riolan veut qu’on les fasse au-  
tour du larynx , & Capivacci de même qu’Hollier ,  
qu’on applique des fangfues derriere les oreilles & fur  
le cou.

Hippocrate confeille de purger le malade après l’avoir  
sciigné, afin d’attirer les humeurs vers les parties infé-  
rieures, & de les évacuer par ce moyen : on doit em-  
ployer pour cet effet des cathartiques qui n’aient aucune  
acreté, ni la forme de poudre ou de pilules, mais qui  
foient composés des drogues les plus modérées qu’on  
pourra trouver, & d’une forme liquide. Afin que nous  
puissions satisfaire à ces deux intententions à la fois,  
c’est-à-dire, chasser les.humeurs superflues , & tempé-  
rer & adoucir en même-tems les humeurs acres & sa-  
lées, il fera à propos d’ordonner au malade une décoc-  
tion de deux onces de manne, & d’une dragme & de-  
mie de nitre antimonié, dans dix onces de petit lait.  
S’il ne peut rien avaler , on lui donnera un lavement  
de lait, de miel, d’huile d’amandes douces, de fel  
commun & de nitre.

Après avoir évacué, comme on vient de le dire, le fang  
superflu & les humeurs impures qui font dans le corps,  
on doit tâcher par tous les moyens possibles de réfou-  
dre les humeurs sanguines ou séreuses qui obstruent les  
vaisseaux par des remedes convenables internes & ex-  
ternes , qui puissent en même-tems appaifer la chaleur  
de la fievre. Rien n’est meilleur pour cet effet que le  
fréquent usage d’un mélange diaphorétique& anodyn,  
d’eaux antispasinodiques & propres à faciliter la trans-  
piration , comme font celles de fleurs de fureau , de  
tilleul, de primevere , d’acacia , de rue, de feuilles de  
chardon béni, de fcordium , ( germandrée aquatique)  
avec du diafcordium , l’antimoine diaphorétique & le  
crystal minéral, le vinaigre, des yeux d’écreviffes & du  
sirop de pavot rouge : les potions humectantes & dé-  
layantes, telles que le petit lait doux ou aigre, & pré-  
parées avec du fuc de citron & dufucre ,la tisane dlor-  
ge mondé, la racine de fcorsonaire , & la poudre de  
corne de cerf avec le sirop de fuc de citron ; l’eau de  
gruau & le lait même mêlé avec une égale quantité  
d’eau & quelque peu de Encre & de nitre , sont enco-  
re très-propres à cet effet, lorsque le malade en boit co-  
pieusement.

Dans une maladie aussi dangereuse que *Fes.quinanele -,* on  
doit encore soulager le malade autant qu’il est possible  
par des topiques , & en appliquer quelques-uns dans  
l’intérieur de la bouche, quelques-autres sur le cou &  
la gorge ’ afin d’appaifier par ce moyen la douleur &  
la chaleur de l’inflammation , tempérer l’acreté des  
humeurs, & résoudre les Eues épaissis qui sont forte-  
ment engagés dans les paffages étroits des vaisseaux.  
Les topiques les plus ordinaires Eont les cataplalmes  
faits de drogues anodynes & diffolvantes, comme les  
fleurs de sureau, de mélilot, la camomile ordinaire,  
le bouillon, les raeines de lis blancs, les figues, le sa-  
fran, les graines d’anis & de fenouil, la farine de grale

35 A N G

ne de lin bouillie dans du lait, auxquels quelques-uns  
ajoutent, comme des spécifiques , des nids d’hyron-  
delles & l’album græcum. On peut encore em-  
ployer pour cet effet les emplâtres lénitives & émol-  
lientes, comme le diachylon simple, ou une emplâ-  
tre de mélilot amolli dans de l’huile d’amandes dou-  
ces, qu’on rendra encore plus efficace en le mêlant  
aVec du blanc de baleine, du safran & du camphre.  
Je fuis fort éloigné de conseiller Fustige des injections  
dans les parties où résident la douleur, l’inflammation  
& la séchereffe. 11 suffit que le malade *se* lave la bou-  
che de fois à autres aVec quelque liqueur chaude qu’on  
peut préparer aVec du sirop de mûre , le rob de fureau ,  
le sirop de limon, de paVot rouge, de Violettes, du  
mucilage de graines de coings , de la crême & du crysa  
tal minéral, qu’on peut mêler fuÎVant les circonstan-  
ces avec du lait, une décoction de régisse ou de fi-  
gues , ou l’eau de gruau : l’huile nouvelle d’amandes  
douces mêlée avec du blanc de baleine, du fafran &  
dtl strophe violettes, jointe avec de l’eau de gruau  
gardée quelque tems dans la bouche , n’a pas moins  
de vertu.

*Précautions et observations pratiques.*

Lorsque *Fes.quinancie* est fanguine &que le corps est plé-  
thorique, on doit avant toutes chofes employer la fai-  
gnée ; si jamais elle a été de quelque utilité pour fau-  
ver un malade, c’est dans cette occasion. Mais on doit  
saisir l’occasion avec promptitude, car on n’a point de  
tems à perdre. L’ouverture des veines jugulaires fou-  
lage extremement le malade ; mais supposé qu’elle  
foit impraticable , on ouvrira celles qui sont siaus la  
langue ; on aura soin d’ouVrir auparaVant celle du bras.  
LorEque l’*esiqwnancix* sanguine est jointe à la fieVre  
d’*Hongrie,* qu’on appréhende une frénésie & que la  
foiblessie du malade le met hors d’état de fupporter la  
perte d’une grande quantité de sang, on doit promp-  
tement ouVrir les Veines qui font sous la langue:mais  
lorsipue cette maladie est causée par une humeur acre  
& caustique qui s’attache aux tuniqtles nerVeufes du  
larynx & du pharynx, & que le malade n’cst pas plé-  
thorique, on employera les scarifications des parties  
postérieures du cou & de celles qui sont sous le men-  
ton , ou bien on appliquera des sangscles. Lorsque les  
malades font d’un tempérament phlegmatlque & ca-  
cochyme, & que la trop grande abondance d’une sé-  
rosité Visquetsse casse des tumeurs, des douleurs &  
une légere inflammation dans le pharynx & dans les  
parties extérieures du cou, on doit préférer à la sai-  
gnée les fcarifications de la nuque du cou & des épau-  
les.

Il est nécessaire dans l’ssa-ge des topiques , de faire at-  
tentÎOn aux différentes efpeces -d’inflammations qui  
surviennent dans la gorge , & d’oppofer à chacune  
ceux qui leur conVÎennent. C’est pourquoi lorfque cet-  
te inflammation est ardente & douloureufe, onfe *ser-  
vira* aVec fuccès d’un julep fait aVec le sirop de rosies ,  
du nitre & quelque peu de camphre. La gelée de corne  
de cerf purifiée comme il faut aVec un blanc d’œuf,  
assaisonnée aVec du fucre & du fuc d’oranges de la  
Chine, & prife par interValles, foulage extremement.  
Si le fond de la gorge est fec & enflammé , la langue  
enflée , la respiration & la déglutition difficiles, on  
préparera un gargarifme aVec deux onces de blanc  
d’œuf battu dans de l'eau, une once d’eau rofe , du si-  
rop de grenades & de mûres, de chacun demi-once &  
douze grains de crystal minéral, auquel on ajoutera,  
fuÎVant les circonstances, vingt ou trente gouttes de  
quelque liqueur anodyne. On aura foin aussi d’oindre  
la partie postérieure & antérieure du cou avec de l’hui-  
le camphrée qu’on préparera avec une once d’huile d’a-  
mandes douces, deux dragmes d’huile de pavot blanc  
& une demi-dragme de camphre.

Lorfque *Ϊ’escsmnancie* est interne, & qu’elle est accom-  
pagnée d’une violente chaleur, on Ee lavera de tems

A N G 36

en tems la bouche avec du lait dont on n’aura point  
ôté la crême ; on y ajoutera du crystal minéral & du  
sirop de coquelicot, & on boira abondamment du petit  
lait. On *se* servira dans l'inflammation de Passophage  
qui flurvient souvent dans le fort des fievrcs malignes,  
d’une poudre composée d’une dragme de nitre, de  
trois grains de camphre & d’une once de sucre, avec  
une émulsion d’amandes douces, on en aValera, & l’on  
s’en frottera extérieurement, on observera de la gar-  
der qùelques-tems dans la bouche. Lorfqti’on est atta-  
qué d’une inflammation pour avoir *respiré* les exhalai-  
fons acres des métaux, des minéraux, de la chaux vive  
& du mercure ; on ne se fervira ni de purgatifs , ni de  
la Alignée, maisd’humectans & d’adoucissans internes  
& externes, comme du lait, du nitre, des cataplasmes  
dont nous avons donné la description ci-dessus , & de  
lavemens.

On chasse efficacement cette douleur violente qu’on resc  
simt autour du pharynx & du larynx , qui cause une  
rougeur, & unesalÎVation abondante, qui est sans fie-  
vre, & qui est catssée par une sérosité acre & salée qui  
s’attache aux glandes de ces parties , en *se* gargarifant  
dès qu’elle commence à fe faire sentir avec de l’esprit  
devin du Rhin ou de Eranconie. L’effet de ce remede  
est attesté par *IVAaeus, Method. Med.p.* 112. « Si ce-  
» lui qui est attaqué d’une *ejquinancie* a foin de fe gar-  
» garifer au commencement avec de l’esprit de Vin,  
» l'inflammation de la gorge ceisera au bout de trois  
» heures, quelque Violente qu’elle sioit, soit qu’on l’em-  
» ploie seul ou mêlé aVec quelqu’aLitre chose. » C’est  
pour cette rasson que Martianus Veut qu’on emploie  
dans la *cynanche* des remedes qui soient chauds de leur  
nature : & j'ai moi-même remarqué qu’on a fait cesser  
en peu de tems une inflammation de la gorge, en fai-  
fant aValer peu à peu au malade huit ou dix gouttes  
d’esprit de Vin camphré, dans lequel on aVoit fait dise  
foudre un grain de nitre. Quelques-uns recomman-  
dent pour le même eflct une essence de pinprenelle  
faiteaVec de l’esprit devin.

Lorsqu’il s’attache une grande quantité d’humeurs im-  
p ures & séreusils aux glandes du palais, & du pharynx,  
on tssera fréquemment de purgatifs composés aVec de  
la manne, de la rhubarbe, du tartre, & des raisins de  
Corinthe. On fe servira aussi utilement dans cette oc-  
casion dtl gargarisme dont Zobelius donne la defCrip-  
tion dans sa *Tartarologie*, dont la basie est le siel qu’il  
nomme *Pharyngeum ,* & qu’on prépare aVec une once  
de crême de tartre & de nitre, demi-once d’alun brûlé,  
le tout dissous dans du Vinaigre distilé, & crystallisé  
ensuite, fuiVant les reglcs.On fera dissoudre une drag-  
me de ce fel ainsi préparé, avec deux dragmes de miel  
dans cinq onces d’eau de plantain, on fe lavera fouvent  
la bouche avec cette liqueur, & on y en injectera de  
tems à autre avec une feringue.

On présure avec beaucoup de raifon dans les tumeurs in-  
flammatoires du pharynx, & de ses glandes, les emplâ-  
tres émollientes dont nous avons donné la description  
ci-desius , aux cataplafmes ; dont j’sse très-rarement à  
cause de plusieurs taisions : mais j’emploie à leur pla-  
ce une décoction de plantes émollientes préparée avec  
du lait, que j’enferme dans une vessie. Pour ce qui est  
des gargarisines on doit obferver qu’il ne faut point  
les injecter, à caufe qu’ils irritent par la violence du  
frottement la douleur & l’inflammation. Il est donc  
plus à propos de fe laver la bouche avec une liqueur  
qui puisse servir de gargarisine. Supposé qu’on ne puise  
fe point le faire, on doit l’injecter le plus doucement  
qu’il est possible de peur d’exciter le Vomissement. On  
doit aussi aVoir foin de ne point pencher la tête en ar-  
riere de peur que venant à tomber sim la trachée-artc-  
re il ne cause une suffocation. On doit aussi répéter ce  
remede , supposé qu’il y ait une grande quantité de  
mucosité attachée aux parties affectées. Il convient en-  
fin dans , toutes ces différentes affections de la gorge , de  
ne point parler , à caisse qu’une agitation de langue  
trop violente & trop souvent réitérée irrite la maladie.

37 A N G

Supposé que les tumeurs de la gorge tendent à fuppura-  
tion, on pourra l’exciter aisément en y appliquant un  
cataplasine de figues grasses. Lorfque la tumeur in-  
flammatoire des amygdales est pleine de pus; je n’ai  
rien trouVé de plus efficace que le miel rofiat mêlé avec  
de llesprit de vitriol dont on oindra souvent la tumeur  
aVec un plumasseau ; ce qui diminue & déterge la tu-  
meur, empêche qu’il *se* forme de nouveau pus , & dise  
sont la matiere qui est trop épaisse. Dans les aphthes  
qui furviennent siur la langue des enfans, & y cassent  
de la douleur & une ardeur, on aura soin d’oindre de  
tems en tems les pustules avec de la crême de lait,  
dans laquelle on aura mis quelque peu de nitre, ce  
qui est un remede très-efficace pour adoucir la violen-  
ce du mal. Il est bon aussi quelquefois pour dissoudre  
les humeurs vifqueuses, & pour en empêcher la trop  
grande affiuence, d’appliquer du vitriol blanc dissout  
dans de l’eau de pluie, ou ce qui vaut encore mieux  
dans de l’eau rosie ou de fleurs de silreau.

Pour empêcher l’inflammation du pharynx de revenir ,  
comme cela arrive très-souvent, on évitera avec soin  
tout ce que nous avons dit ci-dessus, qui étoit capa-  
ble de la causer. On entretiendra surtout la transpira-  
tion, & on garantira la tête & le cou de quelque forte  
de froid que ce puisse être, de peur que les humeurs  
& la matiere acre qui doit être chassée à travers les  
pores, ne rentre dans le corps & ne s’arrête dans la  
Cubstance du pharynx. Il faut éviter aussi tout ce qui  
est capable de mettre les liqueurs en mouvement, &  
prendre garde de ne point attirer les humeurs dans les  
parties supérieures en criant trop fortement. Suppo-  
*sé* que le corps foit pléthorique , il est bon d’employer  
de bonne heure la faignée, & d’exciter les éVacuations  
auxquelles on est accoutumé , lorfqu’elles n’ont pas  
leurs cours ordinaires. On doit aussi tenir le ventre li-  
bre en prenant de tems en tems un léger purgatif,  
afin de chasser les matieres impures qui font dans le  
corps , & empêcher qu’elles se portent vers les parties  
supérieures.

HISTOIRE PREMIERE.

*Exposition de plusieurs cas qui confirment et éclaircissent  
cette doctrine.*

Une femme âgée de trente ans , d’un tempérament bi-  
lieux, & qui étoit extremement sujette aux rhumes &  
aux catarrhes , s’étant imprudemment exposée en au-  
tomne au sortir du lit à la fraîcheur de Pair, fans avoir  
pris foin de *se* couvrir auparavant, Eut attaquée d’un  
rhume accompagné d’une chaleur brûlante & d’une  
douleur dans la gorge. Elle avoit peine à parler & à  
avaler, & son pouls étoit agité pendant la nuit beau-  
coup plus qu’il ne devoit l’être. 3es regles ayant cessé,  
on la Eaigna au bras, & on lui donna ensilite un lave-  
ment qui ne lui apporta aucun soulagement. Elle ne  
pouvoit point supporter les gargarisines , tant étoient  
grandes les douleurs qu’elle ressentoit. Cependant  
l’enflure interne & externe du gosier augmenta si con-  
sidérablement, que peu s’en fallut qu’elle n’en fût suf-  
foquée. Elle diminua cependant tant foit peu le cin-  
quieme jour, & la douleur s’appaisa. On lui appliqua  
extérieurement sim le cou une emplâtre émolliente de  
mélilot & de safran, fur laquelle on mit des linges  
chauds, & on lui donna pour gargarisines une décoc-  
tion d’herbes émollientes. Ces remedes firent mûrir  
la tumeur qui s’ouvrit pendant la nuit fans que la ma-  
lade s’en apperçût. Mais comme la matiere vint appa-  
remment à tomber fur les poumons, elle fut fur le  
point d’être suffoquée. Pour prévenir ce funeste acci-  
dent on lui donna de l’eau d’hyffope avec de l’essence  
de castor, & de la réglisse, à laquelle on ajouta quel-  
ques gouttes d’efprit de corne de cerf ambré , & une  
infusion d’herbes pectorales en forme de thé. Lafueur  
furvint partout fon corps, & elle rendit six sois par  
jour pour le moins par les selles une matiere ténace &

ANG 38

visqueufe avec des tranchées violentes. Le Medecin  
appréhendant que cette diarrhée ne lui derint funeste,  
jugea à propos de l’arrêter , & lui donna un électuai-  
re compofé de diascordium, de conferve de rosies, de  
pierre hematite , & de musicade. Le flux de Ventre cessa  
soir le champ , mais la malade fut fasse du hoquet,  
d’une chaleur brûlante dans toute la région de Passo-  
phage, d’un crachement de matiere Vssqueuse, & d’une  
grande foiblesse. On fit appeller un autre Medecin  
qui attribua ces accidens à la supprefllon du flux de  
ventre, & qui lui conseilla de prendre des pilules dé  
myrrhe choisie, de diagred sulphur eux, de mercure  
doux, de siafran, de castoreum, & de fel d’ambre dans  
un Véhicule chaud. Ce remede fit cesser non-feulement  
le hoquet, mais excita encore de nouVeau l’excrétion  
de la matiere séreuse par les selles, ce qui soulagea  
extremement la malade , qui recouVra la santé peu à  
peu.

*REFLEXION.*

C’est une choste remarquable que l’inflammation de la  
gorge ait été guérie par un flux de ventre pituiteux &  
séreux, & que la suppression de cet accident ait occa-  
sionné ces fâcheux fymptomes qui ont cessé aussi tôt  
qu’il est revenu. Il arrive souvent dans les inflamma-  
tions du pharynx que l’œsophage, & même l’estomac  
paroissent affectés de la même maladie. J’ai fouvent  
obEervé que les aphthes affectent l’oesiophage & l’esto-  
mac, ce qu’on reconnoît à l’ardeur qu’on restent dans  
cette partie ,& qui s’étend jusqu’au diaphragme. Lorse  
que cela est arrivé les malades n’ont pu supporter les  
remedes Talés, acres & chauds, & je me siiis Eervi d’une  
décoction d’orge, d’avoine , de navets *secs* en forme  
de thé avec du lait, qui a fait cesser l’ardeur , la sé-  
cheresse & les douleurs incommodes qu’ils ressentoient  
autour du diaphragme. J’ai aussi remarqué dans les  
fievres ardentes que l’inflammation de l’estomac qui  
avoit été caufée par le poifon ou par de violens pur-  
gatifs , s’est répandue jusqu’au pharynx, & dans les  
mufcles du larynx. Il est donc certain que les médi-  
camens laxatifs font d’un grand secours dans les affec-  
tions du pharynx, & de la bouche, surtout lorsque ces  
parties somt couvertes d’une pituite crasse & visqueuse

HISTOIRE II.

Un homme âgé de soixante ans qui avoit été long-tems  
affligé de la fievre quarte, devint très-siIjet après qu’el-  
le eut cessé , aux rhumes, & à des foiblesses d’estomac\*  
S’étant mis en voyage pendant la nuit par un tems plu-  
vieux, il fut attaqué d’une maladie qui lui laissant  
l’usage des alimens folides , faifoit qu’il ne pouvoit  
avaler les liquides qu’avec beaucoup de peine, & fans  
rendre aussi-tôt après une grande quantité de phlegme.  
Le gosier étoit tant sioit peu rouge en dedans , mais on  
n’appercevoit aucun gonflement extérieur, ce qui me  
fit juger que l’épiglotte qui ferme l’orifice de la tra-  
chée-artere étoit enflée & couverte d’une sérosité vise  
queufe qui llempêchoit de pouvoir fermer exactement  
l’orifice qui étoit dessous ; de sorte que la liqueur def-  
cendoit dans la trachée-artere, & caufoit les accidens  
dont nous venons de parler. C’est pourquoi, je lui fis  
appliquer extérieurement de l’efprit de vin camphré,  
& lui ordonnai de fe laver la bouche de tems en tems  
avec de l’eau de fleurs de fureau mêlée avec de l’esprit  
de fel ammoniac, & de l’essence de *safran, &* d’ufer  
tous les jours de mes pilules ( d’aloès avec des balsa-  
miques. ) La maladie cessa au bout de quelques jours  
par le moyen de ces remedes, & le malade recouvra  
la fanté.

*REFLEXION.*

C’est un fymptome propre à l’*esiquinancie* que la difficule  
té d’avaler les alimens solides & liquides ; car lorfque  
la tumeur occupe l’entrée de l’œfophage, & est assez  
considérable pour la rétrécir, elle ne permet que d’a-

39 A N G

vaîer les liquides : mais si elle vient à fe former à I’en-  
trée de la trachée-artere que l’épiglotte ferme, les ali-  
mens solides venant à comprimer cette derniere qui  
est enflée , tombent dans l’ossopliage; au lieu que les  
liquides qui ont moins de pesimteur fe glissent par Pou-  
verture que lasse la tumeur dans la trachée-artere, &  
y caufent de grandes incommodités.

HISTOIRE III.

Des Medecins qu’on avoit appelles pour visiter une fem-  
me, s’étant apperçus qu’elle étoit attaquée du mal Vé-  
nérien , lui ordonneront les frictions mercurielles qui  
exciterent la faliVation. Il arrÎVa de-là, que pour peu  
qu’elle s’exposât dans la fuite au froid & au brouillard,  
qu’elle se mît en colere, qu’elle usa d’alimens acres,  
qu’elle fe refroidit la tête , & que fes regles fussent in-  
terrompues, elle étoit attaquée d’tme douleur aiguë,  
& d’une chaleur Violente dans la gorge , autour du  
pharynx & du larynx, qui ne lui caufoit à la Vérité au  
cune fieVre, mais qui l’empêchoit de refpirer. Cette  
femme ayant dormi dans un appartement bas, bâti de-  
puis peu & rempli de Vapeurs de chaux, fut non feu-  
lement attaquée d’tm mal de tête, mais encore d’une  
ardeur & d’une douleur violente dans le gosier, &  
dans le cou, accompagnée d’inquiétude , de la difficul-  
té de refpirer, de douleurs & de la fieVre. On me fit ap-  
peller , & comme je Vis que les Vaisseaux n’étoient pas  
fort gonflés , je ne Voulus point la faire faigner, je lui  
fis seulement appliquer sim le cou un cataplasine de  
farine de graine de lin , de fleurs de fureau, de figues,  
de fafran , d’huile d’amandes douces & de lait. Je lui  
ordonnai aussi un laVement de lait aVec du nitre, du  
fel commun, du miel & de l’huile, & pour boisson du  
lait mêlé aVec une demi-partie d’eau d’orge, ou de la  
tifane dans laquelle je mis une quantité conVenable  
de nitre & de sirop de Violettes, dont elle but copieu-  
fement, & qu’elle garda fouVent dans la bouche, ce  
qui fit cesser la maladie en peu de tems. Je lui conseil-  
lai , pour préVenir les fréquentes rechutes auxquelles  
elle étoit fujette, de boire pendant un mois les eaux  
de Spa ou de Seltz aVec du lait, & de *se* gargariser la  
bouche tous les matins aVec de l’eau d’arquebuEade,  
ou une décoction de plantain dans du vin.

*REFLEXIO H*

On est aisément attaqué de l’*es.quinande* lorsque l’assem-  
blage des glandes & des vaisseaux de la gorge est aflbi-  
bli & dans l’atonie, ce qui arrive EouVent par la saliva-  
tion mercurielle. C’est ce qui fait que ceux qui ont été  
attaqués une fois ou deux de cette maladie , & qui  
n’ont point eu foin d’y remédier par un régime & des  
remedes convenables en sont de nouveau attaqués lorf-  
qu’ils crient trop fort, qu’ils fe laissent emporter à quel-  
que passion, qu’ils boÎVent du vin avec excès & qu’ils  
s’expofent ati froid , la meilleure maniere de prévenir  
ces rechutes est de guérir parfaitement cette maladie la  
premiere fois qu’on en est attaqué, de peur qu’elle ne  
caufe quelque dommage dans les parties, qu’on a en-  
fuite de la peine à réparer.

HISTOIRE IV.

Je connoissois un Gentilhomme âgé d’environ cinquante  
ans, d’un tempérament Eanguin , mélancolique, mais  
vigoureux, qui n’avoit jamais été saigné, & qui Ee por-  
toit fort bien quoiqu’il fit un grand ufage de biere &  
de liqueurs spiritueufes. Cet homme ayant eu une  
dispute aVec *fa femme &* s’étant extremement empor-  
té, fut attaqué d’un violent mal de tête dont les arte-  
res devinrent considérablement enflées , fon vifage  
étoit enflammé & fes yeux étincelans. Il passent les  
nuits fans pouvoir dormir, & le battement des arteres  
étoit si violent, qu’il fe plaignoit comme si on lui eut  
donné des coups de marteau dans la tête. On lui appii-

A N G 40

qua un cataplasine de mie de pain , de baies de lau-  
rier & de génevrier avec du vinaigre rofat. On lui ap-  
pliqua aussi fur le front & fur les tempes, parle cor.feil  
d’une vieille femme, du blanc d’œvfibattu aVccdel’a-  
lun. Après que le malade eut usé quelque tems de ce re-  
mede, il fe plaignit d’tme douleur aiguë dans la gorge ,  
d’tme difficulté dlaValcr & d’une foiblesse de refpira-  
tion. Sa langue devint extraordinairement enflée , nole  
re & feche, ildemandoit continuellement à boire, son  
pouls étoit Violent, & la peine qu’il aVoit à refpirer  
ne lui pcrmettOlt point de demeurer couché. On em-  
ploya pour dissiper ces fâcheux symptômes,les reme-  
des sisiVans qui produisirent un heureux effet. On lui fit  
une faignée très-forte, on lui donna un laVement, &  
on lui appliqua fur le cou un cataplasine de fiente de  
chien, de nid d’hirondelles, de figues, d’oignons rô-  
tis, de fleurs de fureau, de camomille, de mélilot, de  
graine de cumin , de nitre & de camphre aVec de l’eau  
de fleurs de sureau & du νΐη qu’on eut film de faire  
chauffer auparavant. On lui fit sotiVent avaler quelques  
cuillerées d’une mixtion de fleurs de fureau & d’eau-  
rofe, de chacune deux onces , de Vinaigre distilé, six  
dragmes, d’yeux d’écreViffes, une dragme , de nitre ,  
demi dragme, de camphre, quatre grains, le tout dise  
fous dans de l’huile d’amandes douces & une quanti-  
té suffssante de consente de roEes. Sa boisson ordinaire  
étoit une infusion de véronique, de fleurs de fureau &  
de racine de réglisse, ce qui empêcha le danger de la  
suffocation. On lui donna enfuite un purgatif composé  
de sirop purgatif de rosies, de crême de tartre , de dia-  
gred & de rhubarbe, qui le fit aller plusieurs fois à la  
selle. On eut encore foin de lui faire souvent laver la  
bouche aVec de l’eau de pluie dans laquelle on aVoit  
dissout quelque peu de nitre , de Vitriol & de sclcre  
pour la rendre plus agréable ; de sorte qu’on guérit en  
très-peu de tems par ce moyen cçtte dangereufe ma-  
ladie.

*REFLEXIO N.*

L’origine de cette terrible maladie mérite qu’on y fasse  
attention, car elle fut causée par une congestion de  
fang dans la tête. On *se* fervit pour y remédier d’astrin-  
gens qui repousserent le fang vers les parties intérieu-  
res & le gosier, où venant à s’amasser en grardequan-  
tiré, il cessa de couler & occasionna la chaleur & tous  
les autres symptomes dont nous aVons parlé. On peut  
juger de la qualité répercussiVe & astringente du blanc  
d’œuf battu aVec de l’alun, par l’usage qu’on en fait  
dans les maladies des yeux. La communication que les  
vaisseaux ont entre eux ne permet pas de douter que la  
contraction qui survient dans les parties extérieures  
ne se commumque facilement aux intérieures. Cepen-  
dant comme on eut foin de prévenir la stagnation du  
sang par la faignée & par des dissoluans internes & ex-  
ternes , cela fit que la maladie cessa heureusement. S’il  
est une occasion dans laquelle il soit nécessaire de siaisir  
le moment favorable , c’est dans les congestions in-  
flammatoires, car lorsqu’on néglige de les dissiper,  
elles caufent une corruption funeste, & qui dégénere  
bien-tôt en sphacele. Η 0 f f μ a ν , *Medecin. Ration.  
System.*

*Fait rapporté par Hildan,*

L’Automne dernier M. Jean Merulam , Ecclésiastique,  
aussi recommandable par fon favoir que par fon méri-  
te , fut affligé pendant deux mois d’une violente dysa  
fenterie, dont il étoit presque entierement déltVré,  
lorfqu’il fut de nouveau attaqué pendant mon abfen-  
ce d’une maladie beaucoup plus dangereufe que la  
premiere , car la nature étant afloiblie tant par la ma-  
ladie que par sim grand âge, car il avoit déja passé soi-  
xante-six ans, elle n’eut point la force de pousser ces  
pustules qui Viennent ordinairement sur les leVres Vers  
la fin de cette maladie, assez loin , mais elle les jetta  
aux environs de la luette & de la racine de la langue ,  
avec une douleur & une inflammation considérable.

4ΐ A N G

Pendant que la matiere étoit ainsi fixée , il confultâ  
ul ignorant qui lui fouffla trois ou quatre foispar jour  
dans la gorge une poudre de poivre & de fafmn, qui  
augmenta la douleur , l’inflammation & la fieVre, dont  
l’accès le jettoit de tems en tems dans la défaillance. Il  
lui donna dans ces circonstances, afin de le guérir, à  
ce qu’il croyoit, plus promptement & plus sûrement  
une potion purgative qui opéra par le vomistèment&  
par les felles, & qui n’étoit autre chofe que de l’an’ti-  
moine à en juger par les effets. Je me rendis chez lui,  
dès qu’on m’eut fait appeller, avec toute la diligence  
possible; je le trouvai à l’agonie, car il pouvoir à peine  
respirer, & étoit dans une grande anxiété. Sa langue &  
sa gorge é'toient si enflées, qu’il ne pouvoir ni respi-  
rer, ni avaler le moindre bouillon fans ressentir des  
douleurs violentes accompagnées d’une agitation in-  
volontaire & conVulsue de tout son corps.

Je le traitai de la maniere suivante : Je le fis d’abord  
gargariser avec du lait nouvellement tiré de la vache ;  
il fe lava de tems en tems la bouche avec de Peau  
d’orge, de roses & de fcabieufe, mêlée avec du miel de  
tofeslc prit toutes les heures quelque peu d’huile d’a-  
mandes douces. Je lui fis oindre trois ou quatre fois  
par jour,& fouVent même pendant la nuit, la gorge, le  
cou & la poitrine avec de l’huile de lis blanc & d’a-  
mandes douces, fur laquelle on appliqua de la laine  
grasse chaude. On attira embas, par le moyen de la-  
vernens, la matiete que la violence de la douleur avoir  
poussée vers les parties affectées. Après l’avoir traité  
comme on Vient de le Voir, pendant enVÎron l’espace  
de trente heures, Pabfcès s’ouVrit dans la gorge , ce  
qui lui fit rendre par la bouche une matiere puru-  
lente.

La douleur diminua aussi-tôt, *sa* respiration deVÎnt plus  
libre & lui permit d’avaler quelque peu de bouillon :  
il recouvra enfin la Pansé d’une maniere miraculeuse &  
contre l’attente de tous ceux qui aVoient été témoins de  
sa situation, en *se* lavant souvent la bouche aVee de la ti-  
Eane d’orge , en prenant de tems à autre quelque peu  
de miel rosiit, en usant d’un régime convenable & de  
remedes restaurans. Il jouit d’une hanté parfaite quoi-  
que âgé de foixante - dix ans , & s’acquitte de toutes  
les obligations de *sa* charge à *sa propre* satisfaction & à  
l’avantage de PEglife. HILDANUS, *Cent. III. Observât.*27.

Je ne dois point passer fous silence les fentimens & la pra-  
tique du Docteur Sydenham , qui correspond exacte-  
ment à celle d’Hippocrate & de fes fectateurs.

i°. Cette maladie furvient dans quelque tems que ce foit  
de l’année , mai? furtout entre le printems & l’été : elle  
attaque principalement les perfonnes jeunes, fangui-  
nes & qui ont le poil roux : elle commence d’abord par  
le frisson ; la fievre furvient enfuite & à celle-ci silcce-  
dent immédiatement après , une douleur & une inflam-  
mation de gosier , qui , à moins qu’on n’y remédie  
promptement, empêche la déglutition & la respiration;  
I’inflammation & l’enflure de la luette, des amygdales  
& du larynx mettent le malade en danger d’être silffo-  
qué. Cette maladie est très-dangereufe & caisse quel-  
quefois la mort dans l’esipace de quelques heures ; ce  
qui arrÎVe lorsqu’une grande quantité de matiere sie  
porte par une métastasie dans la fievre , vers les parties  
dont nous avons fait mention ci-dessus, & qu’on n’y  
remédie pas assez à tems par des remedes convena-  
bles.

b°. Quant à l’ordre que j’obferve dans la cure , je faigne  
copieufement le malade au bras & aussi-tôt après aux  
veines qui font sous la langue ; je lui fais oindre les  
parties enflammées avec du mielrofat fortement impré-  
gné d’efprit de foufre , & lui ordonne un gargarifme  
pour en ufer , non point à l’ordinaire ; mais pour le  
garder dans la bouche jusqu’à ce qu’il foit chaud , en  
réitérant fouvent la même chofe. On peut voir l’ordon-  
nance de ce gargarisine dans le dernier paragraphe de  
l’article *Albumen.*

Je sais encore prendre tous les jours à mes malades l’é-

A N G 4^

mulsion suivante ou telle autre chofe femblable.

Prenez *amandes douces pilées asecpt,  
de graine de melon, -, , , , .*

**1 0 - i I** *de chacune, demi-once,*

*de graine de courge,* **J**

*de graines de pavot blanc, deux dragmes s*

Pilez-les ensemble dans un mortier de marbre en versant  
dessus peu à peu, une chopine & demie de décoction  
d’orge. Mêlez les ensemble comme il faut, & après les  
avoir coulées; ajoutez-y,

*d’eau rose , deux dragmes ,  
de sucre blanc, demi-once.*

Faites prendre quatre onces de cette émulsion au malade  
de quatre en quatre heures.

Ce remede deViendra beaucoup plus efficace si on y ajou-  
te du nitre.

3 °. Je saigne de nouveau le malade au bras le lendemain,  
à moins que la fievre & la difficulté d’avaler lisaient di-  
minué ; dans ce cas je lui donne un léger purgatif ,  
l’expérience m’ayant af pris qu’il est extremement né-  
cessaire & d’un grand ufage après la fiaignée. Si la fie-,  
Vre & les autres symptômes menacent de quelque ac-  
cident même après la saignée, ce qui arrive pourtant  
très-rarement, on réitérera la saignée, & on appliquera  
un fort épifpastique entre les épaules. On doit donner  
tous les matins au malade pendant le cours de la ma-  
Iadie , excepté le jour qu’il a pris medecine , un lave-  
ment rafraîchissant & émollient.

4°. Je lui défends entierement l’usage de la viande, auflî-  
bien que des bouillons qui en font faits , & je ne lui  
permets qu’une potion faite avec de l’orge,le gruau, des  
pommes cuites & autres chofes semblables pour nourri-  
ture ; & pour boisson de la tisane & de la petite biere.  
Le malade doit aussi Ee lever tous les jours pendant quel-  
ques heures ; car la chaleur du lit augmente la fievre &  
tous les autres accidens qui l’accompagnent, que je  
tâche de détruire par cette méthode. SYDENHAM.

DE LA BRONCHOTOMIE.

Comme la Bronchotomie est principalement d’usage  
dans l’*es.quinancie ,* j’ai jugé qu’il étoit plus à propos  
de donner un détail particulier de cette opération dans  
cet endroit que dans S01I propre article.

Paul Eginete est le prenuer, suivant M. Frcind , qui ait  
décrit l’opération de la bronchotomie. Nos meilleurs  
Chirurgiens , dit Paul, en ont donné la description ,  
mais particulierement Antyllus qui en parle en ces  
termes. Nous croyons cette opération inutile & im-  
praticable , lorsque toute la trachée-artere & les pou-  
mons siant affectés : mais lorsque l’inflammation est  
principalement autour de la gorge, du menton, des  
amygdales & des parties qui couvrent l’ouverture de  
la trachée-artere , & que la trachée-artere n’est point  
affectée , on petlt la hasarder pour prévenir le danger  
de la sclffocation. Lorsqu’on veut la mettre en usilge,  
on doit ouvrir quelque partie de la trachée-artere au-  
dessous du larynx, vers le troisieme ou le quatrieme àn-  
neau;car il seroit trop dangereux de l’ouVrir toute entie-  
re.Cet endroit est le plus commode à cause qu’elle n’est  
là couverte d’aucune chair & qu’il ne *se* trouve aucun  
vaisseau aux environs; c’est pourquoi le malade ayant la  
tête penchée en arriere afin que la tradlee-artere devien-  
ne plus visible,nous faisons une incision transeersale en-  
tre deux anneaux; de forte que dans ce cas,ce n’est point  
le cartilage, mais la membrane qui enferme & qui unit  
les cartilages enfcmble, qui est divisée. Si l’Opéra-  
teur craint quelque accident , il peut commencer par  
divifer la peau en la tenant tendue ; de-là passant à la  
trachée-artere & séparant les vaisseaux, s’il s’en ren-

43 ANG

contre quelqu’un , il fera l’incision. Paul ajoute , à ce  
qu’on vient de lire, qu’Antyllus ne préféroit cette ma-  
niere de faire l’incision à toute autre , que parce qu’il  
avoit obfervé ( lorfqulon la faifoit , comme je crois, à  
l’aventure ) que Pair fortoit à travers avec une grande  
violence & que la voix étoit interrompue. Lorfque  
le danger de la suffocation est paffé , on doit réunir  
les levres de la plaie par le moyen d’une suture, en cou-  
Eant la peau & non point le cartilage, y appliquer après  
des remedes vulnéraires convenables. Si ceux - ci ne  
suffisent point, on doit en employer qui soient propres  
à faire croître les chairs. On doit ufer de la même mé-  
thode à l’égard de ceux qui *fe* coupent la gorge à *dés-  
sein* de se donner la mort.

Heister décrit cette opération de la maniere siiiVante. Ce  
qu’il obferve touchant les personnes qui fiant noyées  
depuis peu , est affez important pour mériter qu’on y  
faste attention , puisqu’on peut par ce moyen Eauver la  
vie à un grand nombre de persimnes , si l’on exécute  
comme il faut ce qu’il dit.

Les mots bronchotomie, laryngotomie & tracheotomie,  
font des termes synonimes , & qui ne signifient autre  
chofie qu’une incision de la trachée-artere , ou de ce  
que nous appellens communément la gorge. Il y aplu-  
sieurs catsses & différentes raisons qui peuvent rendre  
cette opération néceisaire ; car , en premier lieu , elle  
devient absolument indispensable, lorsque dans *l’es.qui-  
nancie s* le gosier est si extraordinairement enflammé ,  
que le malade est dans un danger éminent de perdre la  
respiration & d’être suffoqué. Secondement, elle de-  
vient néceffaire, lorsqu’une feve, une prune, un noyau  
de cerise, un pois , un petit caillou, ou quelque autre  
corps étranger & accidentel, tombe dans la trachée-  
artere & menace d’une suffocation. Troisiemement,  
on doit encore ouvrir la trachée-artere aux personnes  
qui ont été suffoquées pour être tombées dans l’eau,  
ou , comme nous dssons, noyées depuis peu. Car il est  
quelquefois arrivé qu’on a rendu la respiration à des  
perfonnes qui étoient dans cet état en leur ouvrant la  
trachée-artere , & en donnant par ce moyen entrée à  
l’air dans les poumons. ( Voyez la dissertation de De-  
thardingius sisr la méthode de secourir ceux qui *se* sont  
noyés, par le moyen de la laryngotomie. )

Je n’ignore point qu’un grand nombre de Medecins dé-  
fendent de faire une incision à la trachée-artere, & con-  
damnent en conséquence cette opération, à casse qu’ils  
croyent qu’elle caufe la mort, & qu’un zele indifcret  
les porte à noircir les jeunes Medecins qui hafardent  
une opération aussi dangereufe en leur préfence, par les  
noms odieux de barbares & d’inhumains. Cependant,  
ceux qui pensent de cette façon, fe trompent très-lour-  
dement. Car dans cette opération , la petite incision  
que l’on fait à la trachée-artere, est si peu capable de  
caufer la mort à celui qui la fouffre, qu’elle ne produit  
pas même cet eflèt lorfqu’elle est grande & considéra-  
ble. Garengeot cite des exemples de différentes cures  
qu’on a faites par le moyen de cette opération : c’est  
pourquoi, nous nous croyons fuffifamment autorisés  
par le témoignage de Casserius, *Tractat, de vocis  
auditus.que organis,* à traiter d’ignorans, de lâches &  
même de cruels, ceux qui négligeant, dans le cas dont  
nous avons parlé ci-deffus , cette opération, qui n’a le  
plus fouvent rien de dangereux par elle-même, & pro-  
duit les effets les plus prompts & les plus salutaires,  
laissent mourir les malades faute de ce fecours.

On peut voir plusieurs exemples de cette espece dansNi-  
colas Fontanus, *Observat. Rarior. An select,* aussi-bien  
que dans Casserius.

Lorfque l’on veut faire cette opération, il n’y a point de  
partie de la trachée-artere plus propre à faire ïsouver-  
ture que celle qui est située entre fon fecond & fon  
troisieme anneau cartilagineux. On peut faire cepen-  
dant l’incision un peu plus bas sans aucun danger.

Voici de quelle maniere on doit s’y prendre, furtout lorse  
qu’on veut retirer le noyau de quelque fruit, une feve,

ANG 44

un gros pois, un petit caillou, ou quelque autre scibsi  
tance^ui est tombée dans la trachée-artere & qui mena-  
ce d’une suffocation.

On doit placer avant toute chose le malade dans une  
situation panchée siur un lit ou fur une chaisie, &  
lui faire tenir la tête ferme par une perfonne qui  
*fe* placera derriere lui. On fera enfuite uné incision  
longitudinale dans la peau, la grasse & les mufcles,  
environ deux traVers de doigt au-deffous du cartilage  
thyroïde ou fcutisorme dans le milieu de la trachée-ar-  
tere, en tirant vers le sternum ; de forte que la lon-  
gueur de l’incision peut être de deux ou trois , & même  
dans un malade d’une haute taille , de quatre travers de  
doigt. (Voyez *Planche I. fige* 14. AA. )

On dolt faire tenir avec foin par un Aide les levres delà  
plaie écartées l’une de l’autre, ou avec des crochets  
convenables, ou avec *ses* doigts ; & après avoir étan-  
ché & essuyé le sang,soit avec une éponge ou un linge,  
enEorte qu’on pusse découvrir la trachée-artere, on en  
coupera trois ou quatre anneaux de telle sorte que les  
incisions ne forment qu’une ligne continue ; après  
quoi on retirera adroitement & avec circonfpection le  
corps qui a pu s’y arrêter, avec la fonde , des crochets  
ou des pinces. Cela fait, on effuyera la plaie avec  
une éponge; & après avoir réuni fes levres au moyen  
d’une emplâtre agglutinative, on y appliquera une  
compresse & un bandage convenable. On panfera la  
plaie avec foin avec des baumes vulnéraires, comme  
on le pratique dans les blessures de la trachée-artere.  
C’est de cette maniere que je retirai heureusement,  
étant à Helmstad , un morceau de champignon bouilli  
de la gorge d’un malade,qui ayant éclaté de rire en man-  
geant une Eoupe dans laquelle il y avoit entre autre cho-  
*se* des champignons,eut le malheur d’en faire tomber un  
morceau dans la trachée-artere qui penfa le fuffoquer.  
J’ai fu de Ravius, qu’il s’étoit fervi avec le même *succès*du même moyen pour retirer une feve de la gorge d’un  
homme : mais les Chirurgiens modernes ne difent pas  
un seul mot de cette méthode. Quelques-uns semt d’a-  
vis qu’on emploie , pour fermer plus promptement la  
plaie , la suture, comme on le pratique dans le bec de  
lievre en passant des aiguilles à travers, foit qu’on met-  
te cette opération en usage dans l’*esiqielnancie -,* ou dans  
quelque autre maladie. Mais on a tort, fuivant moi,  
d’ufer d’une méthode qui caufe des douleurs infinies  
au malade, tandis qu’on peut en employer une autre  
beaucoup moins violente & aussi sûre.

S’il arrive dans *Fes.quinancie* qu’il fioit nécessaire d’ouvrir  
la trachée-artere pour prevenir une suffocation, quoi-  
qu’on ait usé de remedes convenables & réitéré lasai-  
gnée dans plusieurs endroits du corps, on peut faire cet-  
te opération de trois manieres différentes, dont je vais  
donner la defcription.

La premiere est de placer le malade fur un lit ou une  
chaise, la tête penchée à la volonté du Chirurgien, &  
dans une situation immobile, comme nous Pavons dit  
ci-deffus. On fera enfuite une incision dans le milieu  
de la gorge, & de la maniere qu’on a déja vu, jusiqu’à  
ce qu’on ait atteint la trachée-artere ; ou bien , si on le  
trouve à propos, on fera tenir la peau de chaque côté  
par des aides. On peut la lever ensuite, y faire une  
incision longitudinale, & couper la chair & les muse  
clés qui couvrent la trachée-artere. Quelques-uns veu-  
lent qu’on commence par séparer ces mufcles de la tra-  
chée-artere , ou qu’on les sépare avec Eoin les uns des  
autres : mais cette précaution est inutile , puisqu’on  
peut les couper en toute sûreté & Eans rien craindre.  
Le Chirurgien nettoyera la plaie avec une éponge hu-  
mectée avec de l’eau & de llesprit de vin chaud, afin  
de mieux arrêter le simg, & ordonnera à celui qui l’ai-  
de dans cette opération, d’en séparer les levres ou  
avec des crochets , où avec ses doigts. Il paffera en-  
fuite Eon bistouri entre deux anneaux de la trachée-ar-

45 A N G

tere ; ou, comme je le crois, iI peut le passer de telle  
forte qu’il en coupe un , puisqu’on peut par ce moyen  
introduire plus commodément dans la plaie une can-  
nuled’argent ou de plomb, ronde ou plate , comme  
nous l'avons représenté , *Planche* 8 *du I. Vol.* T, U, et  
X. Le Chirurgien doit, avant que de retirer sim ins-  
trument , introduire dans la plaie une fonde convena-  
ble à côté du bistouri, afin qu’on pusse par sem moyen  
y mettre plus commodément la cannule qu’on fixe dans  
la plaie avec le secours d’une ligature passée à travers  
des anneaux ou petits trous qu’on attache autour du  
cou , & à travers une emplâtre fenestrée. On doit pren-  
dre garde que l’extrémité du tuyau qui est dans la  
plaie ne touche la partie postérieure de la trachée-ar-  
tere, de peur qu’elle ne cause une toux incommode.  
Afin que les poumons ne soient point offensés par le  
froid extérieur, ou par quelque corps étranger qui  
pourroit y tomber, il est à propos de laisser fur l’orifi-  
ce de la cannule une éponge imbibée de vin chaud,  
qu’on aura soin d’exprimer auparavant; ou, comme le  
conseille Garengeot, un linge fin, & par-dessus une  
emplâtre fenestrée. Après avoir exactement obfervé ce  
qu’on vient de voir, on ouvrira au malade les veines  
des bras ou du pié, ou celles qui font sous la langue,  
ou les jugulaires. On mettra essuite en usage les lave-  
mens, les gargarismes, les injections dans le gosier,  
les cataplasines émolliens sous le menton, aussi-bien  
que les ventotsses sur la nuque du cou , au-dedans des  
cuisses & au-dessus du genou , & tel autre remede pro-  
pre contre l’*esiqtelnancie*, dont on continuera l’usage  
jusqu’à ce que la respiration soit plus libre, otl que le  
malade meure, ce qui arrive pour l’ordinaire avant le  
quatrieme jour qui fuit l’opération. Si la maladie di-  
minue trois ou quatre jours après, & que la respiration  
soit plus libre, comme on peut s’en assurer facilement  
en bouchant la cannule avec le doigt, on la retirera, &  
on consolidera la plaie de la maniere qu’on l'a enseigné  
ci-dessus. Mais si l’on trouve que le malade ait encore  
beaucoup de peine à prendre *sa* respiration par la bou-  
che , on laissera encore quelque tems la cannule dans la  
plaie, & on Continuera l’usiage des autres remedes juse  
qu’à ce que la respiration devienne plus libre, ou que le  
malade meure.

Voici une autre maniere d’ouvrir latrachée-artere beau-  
coup plus abrégée que la précédente.

On appliquera le couteau à deux tranchans , représenté.  
*Planche II. I.* Eur la partie de la gorge que nous avons  
Indiquée ci-destus, & on l’enfoncera avec précaution à  
travers la peau, la graisse & les mufcles dans la cavité de  
la trachée-artere ; on introduira sclr le champ dans la  
plaie une cannule, qu’on fixera & qu’on affinera de la  
maniere qu’on l’a déja enfieigné. Cette méthode d’opé-  
rcr est non-seulement plus abrégée que la précédente,  
mais elle a encore cet avantage que la cicatrice est beau-  
coup moins considérable.

La troisieme & la derniere méthode d’opérer, se pratique  
au moyen d’un instrument appelle *Trocar* parles Chi-  
rurgiens , ( voyez *Pl. I.flg-* 16.) qui doit être construit  
de telle maniere , qu’en l’appliquant sur le milieu de  
la trachée-artere, on puisse l’enfoncer d’un feul coup à  
travers la peau,lachair & les mufclesdans sii cavité;après  
l’aVoir retiré on laissera la canule dans la plaie , jusi-  
qu’à ce que le malade refisse librement ou qu’il meu-  
re. J’ai appris cette méthode du célebre Frederic Decker  
Professeur en Medecine,àLeyde, dont j’ai été difciple,  
qui en a encore donné la defcription dans la page 243.  
*de ses ExcercitJPract.* Cette méthode paroît être préfé-  
rable à toutes les autres ; car outre que l’opération est  
plutôt faite , cette cannule qu’on introduit dans la  
plaie, casse moins de douleur au malade. On doit ce-  
pendant ufer des mêmes précautions dans ce cas , &  
tenir la même conduite que nous avons indiquée ci-de-  
ant.

On ne doit point non plus négliger une précaution issi-

Α N G 46

portante qui est de faire cette opération le plutôt *qu’il*est possible , & pendant que les forces du malade lail-  
Fent encore espérance au Chirurgien de réussir ; car  
lorsqu’elles font trop abattues & que le malade est dans  
un état approchant de l’agonie , il est trop tard & hors  
de propos de rssquer cette opération dans le dessein de  
le soulager. Il semble encore qu’il est de la prudence  
du Chirurgien, lorfque le danger est pressant, de con-  
scllter les plus habiles Medecins avant que d’entre-  
prendre l’opération ; car puisqu’un grand nombre de  
personnes , qui ignorent sa véritable nature la croyent  
dangereuse & même mortelle ; on ne doit point Jou-  
ter si la cure ne réussit pas aussi-bien qu’on l.lavoit *es-  
péré,* qu on n’accufe le Chirurgien d’avoir tué le ma-  
lade , quoiqu’il n’ait été emporté que par la violence  
de la maladie , & qu’on ne l’accable de tous les repro-  
ches que l’ignorance & le préjugé vulgaire semt capa-  
bles de lui faire.

Si les perfonnes qu’on retire de l’eau où elles semt tom-  
bées, ne paroissent suffoquées que depuis peu, on leur  
ouvrira la trachée-artere le plus promptement qu’il  
sera possible ou avec un bistouri ou tel autre instrument  
que les Medecins jugeront à propos. On soufflera en-  
suite fortement dans l’ouverture qu’on y aura faite ,  
foit avec la bouche, ou par le moyen d’un tuyau , si  
on l’a à portée ; dans ce cas , plus que dans tout autre,  
tout retardement est dangereux : de-là vient que le cé-  
lebre Dethardingius, autrefois Profeffeur de Medecine  
à Rostoch & maintenant à Copenhague , nous avertit \_  
dans une dissertation qu’il a publiée depuis peu fur ce  
stljet, que cette méthode, lorsqu’on la met prompte-  
ment en exécution , rend la vie au malade avec l’air  
qu’on lui injecte, & le retire d’une maniere miraculeu-  
*se* d’entre les bras de la mort. C’est pourquoi je suis  
d’avis qu’on mette en usage cette opération dans les  
cas de cette nature toutes les fois qu’on en a l’occa-  
sion , avec toute la promptitude & la diligence possible.

Il est bon d’obferver encore ici que lorfqu’on ne met cette  
opération en ufage ni sur le larynx ni sclr les bronches,  
mais Eur la trachée-artere, on ne doit point lui donner  
le nom de *Laryngotomie* ni de *Bronchotomie,* comme la  
plupart des Medecins & des Chirurgiens ont coutume  
de le faire pour l’ordinaire , mais plutôt celui de *Tra-  
chéotomie* , qui lui convient le mieux.

Frederic Montanus & Scacherus, Professeurs à Leipsic ,  
ont publié un Livre sur la bronchotomie ; & Julius  
Casserius a traité de la Laryngotomie dans le Livre que  
nous avons cité ci-dessus , dans lequel il éclaircit cette  
opération par un grand nombre d’excellentes figures.  
René Moreau dans fa Lettre fur la Laryngotomie , &  
Th. Fienus dans *ses* Oeuvres de Chirurgie, ont écrit  
fort favamment sclr cette opération. HEISTER.

M. Sharp observe que cette opération est fort aiséeàpra-  
tiquer , & qu’elle est tout-à-fait exempte de quelque  
danger que ce foit, malgré les craintes que les Auteurs  
ont fait paroître à fon sistet.

La maniere de la mettre en usage , felon lui, consiste à  
faire une incision longitudinale de trois quarts de pou-  
ces de long dans la peau, entre le troisieme otf quatrie-  
me anneau de la trachée-artere, fupposé qu’on foit li-  
bre de choisir l’endroit ; & lorfqu’on ne peut point la  
faire si haut, la regle est de faire la plaie un peu au-  
dessous de la tumeur. Il est de la prudence de pincer la  
peau pour cet effet, ce qu’on lasse néantmoins à la pru-  
dence du Chirurgien. Lorfque la peau est coupée , on  
doit saire une petite incision transiversale dans la tra-  
chée-artere,& y introduire aussi-tôt une cannule recour-  
bée , d’argent ou de plomb d’environ un demi pouce,  
qui ait à sim extrémité extérieure une couple de petits  
anneaux à travers desquels on puisse passer un ruban  
qu’on attachera autour du cou , afin de la fixer dans la  
plaie.

Quelques-uns veulent qu’on perce tout à la fois la peau  
& la trachée-artere avec une lancette ou un bistouri ,  
dans la perfuasion que cette méthode est plus aisée &  
plus expéditive. On l’a même mife une fois en usage

47 AN G

en ma prefence, mais elle est fujette à plusieurs incon-  
véniens ; car la trachéc-artere *se* mouvant dans la ref-  
piration d’un côté & d’autre, ferme l’orifice de la plaie,  
& empêche qu’on puisse introduire la cannule,& la con-  
fervet dans la situation où elle doit être : c’est pourquoi  
je crois qu’il est absolument nécessaire de faire une in-  
cision externe longitudinale d’une certaine étendue ,  
comme nous l’avons déja dit ci-dessus.

Pour ce qui est de la précaution d’écarter les muscles  
sterno-hyoïdiens & sterno-thyroïdiens avant que d’ou-  
vrir la trachée-artere , elle ne vaut pas la peine qu’on y  
fasse attention ; & quant à la fection des nerfs recur-  
rens & des grands vaisseaux fanguins qu’on appréhende  
si fort dans cette opération ; elle n’est point du tout à  
cramdre , puisqu’ils font hors de la portée de Pinstru-  
ment, comme le favent tous ceux qui semt versés dans  
1 Anatomie de ces parties.

Ta méthode de panser la plaie n’est pas difficile à enten-  
dre , pussqulen retirant la cannule , lorsque le malade  
respire par le passage ordinaire, la plaie devient sim-  
ple , & n’exige , quoiqu’elle pénétre à travers un carti-  
lage dans une grande cavité , qu’un pansi-unent si-lper-  
ficiel. ShaRP , *dans sa Chirurgie.*

Le cas suivant qui a été communiqué à la Société Royale  
par M. Martin, contient quelque chose de nouveau &  
d’ingénieux, qui ne nous permet point de le passer fous  
silence.

Un jeune garçon qui jouissent d’une santé parfaite fut tout  
d’un coup attaquéd’un violent mal de gorge ; quoi-  
qu’il n’y parût rien d’affecté, que les amygdales & les  
autres parties que la vue peut découvrir fissent en ap-  
parence dans leur état naturel, excepté qu’elles étoient  
un peu plus defféchées qu’à l’ordinaire , & qu’il n’y  
eût aucune tumeur extérieure autour du larynx & au-  
cune agitation considérable dans le pouls ; le malade  
ne lassoit pas de fentir de grandes douleurs accompa-  
gnées d’une difficulté de refpirer , & d’une impossibi-  
lité d’avaler aucun aliment folide & liquide ; il ren-  
doit par la bouche & le nez tout ce qu’il s’efforçoit d’a-  
valer. Je jugeai par tous ces fymptomes que le malade  
étoit attaqué d’une *es.qtelnanrie* de la plus mauVaife esc  
pece,fans aucune tumeur apparente, & que fon *siégé*étoit dans le larynx aussi-bien que dans les fibres qui  
lui simt communes avec le pharynx.

Nonobstant plusieurs siaignées , des vésicatoires siur les  
épaules , des ventousies , &c. la maladie continua avec  
tant d’opiniâtreté & le malade Eut si près d’être sclffo-  
qué , que le lendemain après-midi sies amis , qui s’é-  
toient opposés le matin à la proposition que j’avois fai-  
te de lui ouvrir la trachée-artere , me prefferent enfin  
de faire cette opération , & le malade me pria de tout  
hafarder pour lui fauver la vie. Il avoit raifon d’en  
agir de même, car felon toute apparence il eût été suf-  
foqué au bout de quelques heures. Je me difposai donc  
à l’opération , & je la fis avec tant de succès , qu’en  
moins de quatre jours il eut la liberté de respirer &  
d’avaler, de sorte que je retirai la cannule & laissai à la  
glotte la liberté de remplir ses fonctions.

Suivant Cœlius Aurelianus & l’Auteur de *^Introduction*qu’on attribue à Galien , la Bronchotomie a été pro-  
posée par Afclépiade, quelque opposée qu’elle paroiffe  
avec *sa* délicateffe & le reste de fon caractere , & elle  
est décrite & fortement recommandée par tous les Au-  
teurs Systématiques qui ont écrit sur la Chirurgie , par  
Paul Eginete , & à ce qu’ils prétendent par Antyllus  
& quelques autres des meilleurs Chirurgiens qui l’ont  
précédé jusqu’à leur siècle. La peine que prennent ces  
Auteurs pour prouver sa certitude , & d'empressement  
aVec lequel iis citent un si grand nombre d’exemples  
de la guérifon des plaies accidentelles de la trachée-  
artere , fans nous marquer s’ils l’ont pratiquée eux-  
mêmes , ce qui eût été la meilleure recommandation  
qu’ils en pouVoient faire ; toutes ces considérations,  
dis je , me portent à croire qu’ils Pont rarement rédui-  
te en pratique. Elle a été si rare , qu’Arctée qui avoit  
une très-profonde connoissance des maladies, croit que

AN G 48

cette opération n’a jamais été faite avec succès, &Cœ-  
lius Aurelianus regarde ce qu’en dit Afclépiade corn-  
me une chofe impraticable. Avenzoar ni Albucasis  
n’ont connu aucun de leurs compatriotes qui ait entre-  
pris cette opération, quoique les Arabes passent pour  
être assez habiles en Chirurgie. Tout ce qu’il m’a été  
possible de découvrir parmi eux silr ce sujet *se* trouve  
dans Avenzoar qui hafarda cette opération silr une che-  
vre qu’il guérit, ce qui prouve le savoir & l’industrie  
de cet Auteur. Quant à ceux qui avancent qu’on trou-  
ve quelques Auteurs qui distent que Rafes la vit prati-  
quer au Medecin Andrusius , ( l'édition que j’ai vue  
des ouvrages de Rafes , qui a été imprimée à Venise  
en 1505, le nomme Ancilisius , qui est peut-être le  
même qu’Antyllus) je crois que cela ne vient que de  
ce qu’on a mal pris la pensée de cet Auteur. Si on fe  
donne la peine de lire tout le passage, je ne doute point  
qu’on ne s’apperçoive qu’il ne parle de cette opéra-  
tion que sur le rapport des autres ; & par conséquent  
il a lu seulement dans les Auteurs,que tels & tels l’a-  
voient miEe en tssage. Fabricius ab Aquapendente, un  
des plus célebres Chirurgiens & Anatomistes de son  
tems, avoue franchement que ni lui ni aucun de *ses*compatriotes n’a osé la hafarder. Julius Casserius de  
. Plaisance, sim rival dans l’Anatomie, & S011 successeur  
dans la profession de Chirurgien , convient qu’il ne l’a  
jamais faite , quoiqu’il ait essayé de l’éclaircir par un  
grand nombre d’excellentes figtires , qu’on ne peut  
soupçonner avoir été copiées d’ailleurs quedlaprèsdes  
corps morts. Marc Aurele Severin,homme judicieux &  
savant & un des plus habiles Chirurgiens de sim siecle  
paroît n’avoir jamais eu occasion de l’éprouver,quoiqu’il  
la recommande avec beaucoup de chaleur, de forte que  
le premier Auteur digne de foi, dans lequel il est parlé  
de cette opération , comme ayant été effectivement ré-  
duite en pratique , est Antoine Mufa Brafavole , qui  
l’employa dans une *es.quinancie* defefpérée , après que  
le Chirurgien eut refusé de la faire, & qui la réitéra  
dans une pareille occasion. M. Arnaud , Chirurgien  
François la hazarda aussi fur un malade qui en mou-  
rut; mais Μ. Binard , fon compatriote, réussit plus  
heureufemcnt. M. Freind cite Purman comme l'ayant  
faite lui même , & rapporte un autre cas qui lui a été  
communiqué par un Chirurgien , dont il tait le nom.  
Malgré tout cela , je suis perfuadé qu’il y a peu de  
Chirurgiens qui aient réellement hasardé cette opéra-  
tion fur des perfonnes vivantes. Je viens cependant,  
d’apprendre que Μ. Baxter , Chirurgien à *Coupar ,*dans la province de *Fifo,* qui n’est pas fort loin d’ici,  
aussi-bien que M. Oliphant, à *Gask Perthshire ,* l’ont  
pratiquée avec beaucoup de succès, il n’y a pas long-  
tems.

On ne doit point douter que ceux qui ont mis en ufage  
cette opération, n’aient fait ou oîsservé certaines cho-  
fes que les Auteurs ont passe fous silence & même qui  
font rout-à-fait différentes de la description qu’on en  
donne pour l’ordinaire. Une chose qui me paroît di-  
gne d’être observée ici, est, que dès la premiere inci-  
sion & avant qu’on ait ouvert la trachée-artere & in-  
troduit la cannnue, le malade sent quelque soulage-  
ment; ce qu’on peut attribuer , à ce que je crois, au  
sang qui Ee répand dans l’opération , dont l’évacua-  
tion, quelque petite qu’elle foit, *se* faisant si près de  
la partie affectée, ne peut suivant les véritables lois de  
l’hydraulique & les observations & la pratique des an-  
ciens , ( quelques contraires qu’elles soient à la théorie  
de Bellini, ) qu’occasionner une révulsion beaucoup  
plus considérable , qu’une autre plus grande qui *se fe-*roit à une distance plus éloignée. C’est donc avec beau-  
coup de raision que le judicieux Fabricius ab Aquapen-  
dente siippose, que l’évacuation qui se fait dans cet en-  
droit est beaucoup plus propre à foulager qu’à incom-  
moder le malade; & Julius Guastavinus est du même  
fentiment que lui là-dessus, dans fa difpute contre Are-  
tée. L’expérience a confirmé leurs suppositions & leurs  
conjectures, car j’ai observé que le seing qui sort con-  
tinuellcment

49 À N G

tinuellement de la plaie pendant la suppuration, rend  
la circulation qui *se fait* dans les mufcles du larynx,  
beaucoup moins forte qu’à l’ordinaire, & contribue  
vraisemblablement à la diminution de la voix, qui est  
pendant un assez long tems après l’opération, beau-  
corp plus foible qu’elle ne l’est ordinairement ; ce que  
llon doit plutôt attribuer , à ce que je crois, à ce qu’on  
vient de dire, aussi-bien qu’à la soibleffe du corps oc-  
casionnée par le défaut de nourriture, qu’à aucune lé-  
siOn des nerfs recurrens, qui peuvent bien, lorsqu’ils  
font coupés, détruire la voix, mais qui fiant moins ex-  
posés à cet accident à caufe de leur situation, qulon ne  
l’a cru anciennement.

Il est aisé des’appercevoiren lassant cette opération siur  
une persionne Vivante, qulon ne doit point faire la can-  
nule aussi courte qu’on la représente ordinairement  
dans les Ouvrages de Chirurgie : car on observe en fai-  
fant l’incision, que ces parties & surtout la glande  
thyroïde, à laquelle on ne sait pas affez d’attention  
dans les descriptions ordinaires de cette opération,  
s’enflent *si* extraordinairement, qu’on abeEoin d’une  
cannulede plus d’un pouce de long, afin qu’ellepéne-  
tre assez avant dans la trachée-artere , ce qui est le  
double de ce que Garengeot, Auteur moderne, qui  
nous a donné un Traité des opérations de Chirurgie,  
lui donne ordinairemcnt.Si la cannule de plomb que j’ai  
décrite ne convient pas dans quelque cas, & qu’elle se  
trouve ou trop longue ou trop étroite, on peut se ser-  
vir de celle que l’on emploie communément dans l’hy-  
dropisie asiate : comme elle est applatie par une de *ses*extrémités , il n’y aura point à craindre qu’elle tombe  
dans la cavité de la trachée-artere. On pourra encore  
l’empêcher de pénétrer trop avant dans la trachée-ar-  
tere au moyen d’une forte compresse percée au milieu.

Les particules visqueuses & les vapeurs qui s’élevent  
des poumons, occasionnent un écoulement continuel  
d’une liqueur féreuse par l’orifice de la cannule,  
qui venant à boucher quelquefois fa cavité , empê-  
che si fort la refpiration du malade, qu’on est obligé  
de la retirer pour la nettoyer. Par conséquent lorfque  
quelqües modernes ordonnent de couvrir l’orifice de  
la cannule avec un petit morceau d’éponge ou de mousi-  
seline, pour empêcher la poussiere, le duvet & autres  
chofies semblables de pénétrer dans les poumons, il ne  
' font que confirmer ce que j’ai dit ci-dessus de la rareté  
de cette opération, & ils parlent comme n’ayant exa-  
miné cette matiere qu’abstraitement, comme difient  
les Métaphysieiens , fans considérer qu’ils n’ont point  
affaire avec un air pur & *fec ,* mais avec un fluide hé-  
térogene, humecté & épaissi par des particules visiqueu-  
fcs& propres à former des concrétions. C’est pourquoi,  
encore qu’il faille convenir que la cannule est moins fu-  
jette àfeboucher lorsqu’elle est plus courte & plus large,  
furtout à sim entrée, je ne puis m’empêcher d’approu-  
ver l’idée d’tm de nos Chirurgiens , qui est de faire la  
cannule double,afin de pouvoir retirer aisément &sans  
danger l’intérieure lorfqu’il. est nécessaire de la net-  
toyer, fans incommoder le malade : car on ne lui cau-  
*se* pas peu de douleur lorsqu’on est souvent obligé d’ô-  
ter le bandage & d’ajuster de nouveau la cannule dans  
la plaie qu’on a faite à la trachée-artere.

Et de fait je ne vois point qu’il y ait d’inconvénient pour  
le malade de respirer l’air tel qu’il paffe à travers la can-  
nule fans aucun expédient propre àle purifier & à inter-  
cepter les corpulcules étrangers qui peuvent fe mêler  
avec lui, quand même la maifion ne fieroit pas des plus  
propres, comme le fiant pour l'ordinaire celles de nos  
Artifians. Mais supposé qu’en faisant le tuyau plus ou-  
vert, ceux qui ont les poumons plus délicats fuffent  
incommodés par les accidens dont nous parlons , je  
crois qu’on peut aisément fermer l’entrée à la poussie-  
re, en étendant autour du cou du malade au-dessus de  
- l’orifice de la canule , un morceau de mousseline ou  
de gase, & prenant garde qu’il ne la touche point &  
qu’il ne puisse point être mouillé par la liqueur qui en  
fort.

*Tome II.*

ANG 50

Le jeune homme dont j’ai parlé ci-dessus eta pas lardé  
long-tems à recouvrer la fauté : il respire, parle, mah-  
ge, boit, fait toutes les fonctions ordinaires de la vie  
& vaque comme auparavant à son emploi. Je ne dou-  
te point cependant qu’il h’eût fallu plus dé tems pour  
le guérir s’il eût été plus vieux. Je ne puis me dispen-  
fier de dire un mot de la peine inutile que *se* donnent  
quelques Auteurs, d’ordonner des futures & des ban-  
dages pour consolider la plaie qui se ferffie d’elle-mê-  
me en peu de jours, én la pansant feulement d’tin jour  
à un autre , ou par le moyen d’une tente qu’on dimi-  
nue toutes les fois qu’on panse la plaie, & qulon char-  
ge de baume d’Arcæus. *Phil. Transe Abr. vol.* 8.

J’ai omis à dessein dans ce que j’ai dit de l’*es.qielnancie* 5  
le sentiment de Boerhaave touchant cette maladie ,  
pour le rapporter dans cét endroit, afin qu’il puisse  
servir comme d’tme réCapitulation de tout ce qu’on a  
dit ci-devant, & que le lecteur voie d’un coup d’œil  
ce que nous ont laissé une infinité d’Auteurs, aussi-  
bien que le sentiment de celui-ci, qui est un juge ex\*  
cellent de tout ce qui concerne la Medecine.

On donne le nom *d’es.quinancie* à toute difficulté d’ava-  
ler ou de respirer, occasionnée par une caufe morbifi-  
que qui agit siur les organes qui servent à ces fonc-  
tions & qui sirnt situés au-dessus des poumons & de l’œ-  
siophàge. On en remarque de deux especes, Pufie sims  
aucune tumeur apparente, interne ou externe, au lieu  
qu’on découvre toujours dans l’autre une espece de  
gonflement dans quelqu’un des organes dont nous  
avons parlé ci-dessus.

Celle de la premiere espece arrive pour l’ordinaire sur  
la fin des maladies longues , surtout après des évacua-  
tions abondantes & souvent réitérées. Elle est accom-  
pagnée de la pâleur, de l’exténuation & de la séchc-  
resse dti gosier; ce qui prouve que les nerfs & les muse  
des des parties affectées Pont dans la paralysie. Elle  
est presijuc toujours un signe d’une mort prochaine &  
admet rarement de cure ; on peut cependant l’entre-  
prendre avec des remedes chauds & corroboratifs, &  
qui rempliffent les vaiffeaux vuides d’un fuc vital de  
bonne qualité, tels que font les alimerts nourriffans  
pris en quantité proportionnée à la faculté digestive  
& le vin.

Cette espece survient quelquefois fans aucun signe appa-  
rent d’une maladie précédente, & dans ce cas elle est  
ordinairement funeste. On a découvert en ouvrant les  
corps des perfonnes qui en font mortes, qu’elle est  
presque toujours accompagnée de la supputation des  
poumons.

Celle qui est jointe avec le gonflement de .ces parties,  
reçoit différens noms, ou de la nature de la tumeur ,  
ou des parties qu’elle affecte. vDe-là vient qu’on diVÎse  
l’*esiqtelnancie*en œdémateuse, catarrheuse , inflamma-  
toire, purulente , skirrheufle , chancretsse & convul-  
sive.

Ces tumeurs affectent la langue & ses muscles, le palais,  
les amygdales, la luette & *ses* muscles, les sinus de  
l’os frontal, de l’os maxillaire & de l’os sphénoïde,  
lorsqu’un polype venant à *se* former dans quelqu’une  
de ces cavités augmente si considérablement , qu’il  
bouche les narines, déprime le voile du palais , *res-  
serre* le gosier & obstrue les passages du pharynx & du  
larynx; ces tumeurs occupent aussi fouvent quelqu’un  
& même tous les mufcles de l’os ΙινοίΤε, les mufcles  
internes ou externes, propres ou communs du larynx,  
la membrane musculaire interne de la trachée-artere,  
les mufdes supérieurs du pharynx & l’œlsophagien ,  
autrement appelle *sphincter gulae ,* les parties musculai-  
res de laIssophage & les glandes qui sont situées si près  
de la trachée-artere & de l’œsophage qu’elles compri-  
ment ces conduits lorsqu’ellessiont enflées; de ce nom-  
bre sont toutes les glandes sialiVaires & celles qui siont  
dispersées autour de ces parties, enfin la glande thy-  
roïdienne.

L’histoire que nous venons de donner dé cette maladie,  
peut servir à rendre raison de tous les différens accle

5ΐ AN G

dens imprévus & funestes dont F*es.quinande* est quel-  
quefois fluvie.

Mais comme elle est accompagnée d’une infinité de cir-  
constances qui occasionnent divers accidens , il est né-  
cessaire de spécifier ici les plus particulieres.

*De l’es.quinande qui est occasionnée par une tumeur '  
aqueuse, oedémateuse ou catarrheuse.*

Cette maladie est une difficulté de respirer & dlaValer ,  
causée par une tumeur lymphatique ou œdémateusie  
des parties destinées à ces fonctions , ou de celles qui  
leur font contiguës.

Le siége de cette tumeur, de même que celui de tout  
amas de lymphe, est dans cette partie des glandes ,  
où la lymphe, dont la sécrétion fe fait par les arte-  
res, est déposée après qu’elle a été séparée de la masse  
du fang.

Il fuit de là que tout ce qui empêche la sortie de la lym-  
phe de ces réservoirs , est capable d’occasionner une  
pareille tumeur. Les casses de ces siortes d’obstructions  
sont infinies & de différente esipece , comme

Toute compression des vaiffeaux dans lesquels les con-  
duits excrétoires de ces glandes déchargent naturel-  
Iementleur fluide après que la sécrétion en a été faite.

Une obstruction formée dans le follicule des glandes ,  
par une concrétion gypfeufe , pituiteufe & autres mé-  
ïanges semblables.

La même esipece de concrétion dans les conduits excré- I  
toires de ces glandes.

La pression de quelqu’une des parties dont nous avons  
parlé ci-deffus.

Le froid agistànt fur les extrémités des conduits excré-  
toires.

La circulation languissante des humeurs.

Les effets de ces obstructions font une tumeur aqueuse  
froide & blanchâtre, la compression des parties conti-  
guës, & par conséquent un retardement dans les fonc-  
tions qui dépendent de la disposition naturelle de ces  
parties.

Il est aisé de connoître par ce que nous venons de dire ,  
les signes diagnostics aussi-bien que les prognostics ,  
qui font, que si l’on permet à la tumeur d’augmenter,  
elle étouffe en peu de tems le malade.

Le but qu’on doit *se* proposer dans la cure, est de résiou-  
dre & de dissiper la matiere qui casse l’obstruction,  
par des remedes émolliens, apéritisis & relâchans, ap-  
pliqués en forme de fomentations, de cataplafmes, de  
gargarisines , d’injections ou de vapeurs , ou s’il est  
nécessaire, par des frictions fur la partie affectée, des  
cauteres portés jusiqu’à la partie par le moyen d’une  
cannule, ou par des incisions qu’on doit préférer aux  
cauteres.

On ne doit point négliger non plus les remedes qui di-  
minuent la quantité de la lymphe, en en évacuant une  
partie par la bouche ou par les extrémités , tels que  
sont,

Les *apophlegmatismes,* dans lesquels il entre des ingré-  
diens qui en aiguillonnant les parties affectées ou cel-  
les qui leur sont contiguës , les difpofent à *fe* déchar-  
ger d’une quantité considérable de matiere morbifi-  
que ou de lymphe qui en acquerroit aisément la natu-  
re. De cette esipece font les racines de pariétaire d’Esi-  
pagne, le raifort, le mastic, le gingembre, le poivre,  
& particulierement le nitre. On trouve une poudre  
dans la Pharmacopée des Pauvres , sous le nom de  
*Pulvis seynanelelcus,* qui est fort propre à cet effet, &  
qui femble très-efficace dans P*esuuinancie* œdématetsse,  
quoiqu’elle soit trop acre pour une de ces especes  
d’inflammations dans laquelle l’Auteur en recomman-  
de Fssage.

Prenez *de nitre purifié, une once et demies  
poivre blanc, trois dragmes,  
sucre blanc, quatre onces,*

AN G 52

Faites-en une poudre que le malade gardera dans la bou-  
che pour l’avaler peu à peu.

Elle catsse une grande évacuation de sialive.

Comme les vésicatoires attirent une grande quantité de  
lymphe dans des parties qui sont fort éloignées de la  
gorge, où elles font moins capables de nuire, ils font  
encore d’un grand ufage dans cette esipece *d’es.quinan-  
de.* On doit les appliquer sur le dos , sous les oreilles,  
ou à telle autre partie qu’on jugera à propos.

Les légers sudorifiques qui n’occasionnent point un degré  
considérable de chaleur, contribuant à lléVacuation des  
humeurs séreusies, font encore fort utiles lorsqu’on les  
emploie intérieurement, ou qu’on les applique exté-  
rieurement. Les diurétiques de la même espece p rodui-  
sent encore le même effet. Ces siartes de cathartiques,  
qu’on appelle hydragogues à caufe de la vertu qu’ils  
ont d’éVacuer les humeurs séreuses, sont d’un usage  
admirable dans le cas dont nous parlons. On peut met-  
tre dans ce nombre le jalap, la sitammonée & leurs pré-  
parations.

Le malade ne doit pas faire un trop grand ufage de flui-  
des, & prendre des alimens chauds &secs; carilvien-  
dra à bout par ce moyen de diminuer la quantité de la  
lymphe , ce qui est le but qu’on *se* prcpofe.

Enfin, on doit avoir égard à la circulation du fiang : fup-  
poEé qu’elle foit trop languissante , on peut l’accélérer  
par des moyens propres à cet effet; parmi lesquels on  
peut mettre les frictions des parties externes , &les fel»  
volatils aromatiques huileux pris intérieurement.

*Es.qtunancie skirrheise.*

Il arrive quelquefois qu’une tumeur skirrheuse occupe les  
amygdales, ou quelqu’autre des glandes dont nous  
avons fait mention ci-dessus, ce qui arrive fouvent  
lorsqu’on expofe ces ssla.ndei déja afl'oibl'es par une tu-  
meur précédente, aVant qu’elles alent recouvré leur  
force naturelle, à Faction de Pair froid.

On peut reconnoître cet état par les signes ordinaires du  
skirrhe ( voyez *Scirrhus. )* Si l’on prévoit qu’elle doi-  
ve empêcher la déglutition ou la respiration, ou qu’ela  
le les empêche actuellement toutes deux, le plus sûr  
est d’extirper le skirrhe par incision , fuppofé qu’oa  
puisse le faire. On peut aussi le détruire infensslblement  
en y appliquant des corrosifs. Pour cet effet, on trem-  
pera un plumaffeau de charpie qui ait la figure d’un  
tuyau de plume dans de l’huile de tartre par défaillan-  
ce, & on l’appliquera fur la partie affectée par le moyen  
d’une cannule, On peut compofer un caustique beau-  
coup plus fort avec de la chaux vive , mais llufage en  
est plus dangereux.

*Es.quinancie inflammatoire.*

Lorsque les mufcles & les glandes qui fervent à la respi-  
ration & à la déglutition, ou ceux qui leur simt conti-  
gus sont enflammés, ils occasionnent une *es.quinande* in-  
flammatoire , à laquelle on doit faire une attention par-  
ticuliere, à cause des douleurs excessives qu’elle cau-  
*sc*, & de fa violence qui devient fouvent insurmonta-  
ble. Ses causes sirnt les mêmes que celles de Pinflam-  
mation à laquelle les autres parties Pont su jettes ( voy.  
*Inflammatio.* ) Il y a cependant un grand nombre de  
causes qui peuvent contribuer à détourner l’inflamma-  
tion sur les parties dont nous avons fait mention ci-  
dessus , particulierement fur le larynx, le pharynx, l’os  
hyoïde, & leurs mufcles, aussi-bien que sur la partie  
supérieure de la trachée-artere, qui étant directement  
située sious l’épiglotte, contient un nombre prodigieux  
de vaisseaux sianguins qui ont une direction tout-à-fait  
particuliere.

On peut mettre au nombre de ces causiesune disposition  
naturelle qui a lieu principalement dans les jeunes

*AA G*

gens qui ont beaucoup deEang, siirtout dafis ceux qui  
ont les cheveux roux.

Un fréquent & violent exercice des parties dont nous  
venons de parler, foit en déclamant, en chantant, en  
criant ; en courant à cheval contre un vent froid ; en  
jouant des instrumens à vent ; en paffanst d’un grand  
chaud à un froid piquant dans le printems, la séche-  
resse de la gorge occasionnée par la chaleur de l’air  
qu’on refpire en été, ou par une fievre inflamma-  
toire.

Lorfque l’inflammation provient d’une des caufes dont  
llious avons fait mention, elle est accompagnée de  
Îÿmptomes extraordinaires qui varient fuivant la dif-  
férence des parties que la maladie affecte.

Ainsi, la tumeur , la chaleur, la douleur & la fievre ai-  
guë ne fe manifestent par aucun signe extérieur, lorf-  
qu’il n’y a que la membrane mufculaire interne de la  
trachée artere qui foit affectée. Dans ce cas la voix est  
foible , grêle, & ne fe manifeste que par un sifflement.  
L’infpiration est.très-douloureufe ; la respiration foi-  
ble & fréquente; encore faut-il que le malade foit sur  
fon séant pour qu’il pusse respirer. Il arrive de-là que  
la circulation du siing dans les poumons est fort lente,  
le pouls s’affoiblit d’une maniere .extraordinaire, le  
malade tombe dans de grandes angoisses, & meurt en  
peu de tems. Cette maladie est une de celles qui tuent  
le malade le plus promptement, & qui ne font accom-  
pagnées d’aucun signe extérieur ; plus le siége de la  
maladie est voisin de la glotte & de l’épiglotte, plus  
' la maladie est dangereusie. ’ k

Si le larynx est attaqué d’tme inflammation aiguë qui  
s’empare du musicle blanc de la glotte aussi-bien que  
des mufcles charnus qui la ferment lorsqu’ils viennent  
à agir, l’*efquinande* est des plus dangereuses, à catsse  
que dans cette occasion la contraction de ces parties  
empêche Pair de passer aux poumons & d’en sortir.

Les signes de cette esipece *d’escqmnancie* Pont les mêmes  
que ceux que l’on vient de rapporter, excepté que la  
douleur est insupportable lorfque le larynx s’éleve  
dans la déglutition ; elle augmente considérablement  
lorsqu’on parle ou qu’on crie ; la voix est extremement  
aiguë & grêle ; & la mort est la suite des angoisses ex-  
ceflives dans lesquelles le malade tombe. Cette espece ’  
d’*esiqielnancie* est la plus dangereuse de toutes celles  
qui ne *se* manifestent point par aucun signe extérieur.

Voici les signes auxquels on peut reconnoître Finflam- \*  
mation qui n’attaque que les mufcles qui servent à éle-  
ver l’os hyoïde & le larynx : le malade respire seins  
douleur & librement ; mais il n’avale qu’aVec peine à  
caisse de l’inflammation de ces mufcles. Ajoutez aux  
marques générales de l’inflammation, celles qu’on dé-  
couvre en examinant ees muscles avec attention.

Lorsque le pharynx seul est affecté, on découvre les si-  
gnes spécifiques de sim inflammation par l’inspection du  
gosier. Dans ce cas la respiration est assez libre : mais  
la déglutition est extremement pénible ou entiere- .  
ment impossible ; on rend par le nez tout ce qu’on  
prend aussi - tôt qu’on essaie de l’avaler ; quelquefois  
même il en tombe une partie dans la trachée artere  
qui caufe au malade une toux violente. De-là résulte  
une impossibilité de prendre aucune nourriture solide  
ou liquide, ce qui fait que le corps s’exténue &fe def-  
feche ; & que les fluides contractent de l’acrimonie  
faute d’un nouveau chyle qui les adoucisse en fe mê-  
Iantavec eux. La fievre n’est pas cependant aussi vio-  
lente dans ce cas que dans les précédens , & ne cause  
pas si promptement la mort au malade.

Si les amygdales , la luette , ou le voile du palais, aussi  
bien que les mufcles pterygo staphylins sont extreme-  
ment enflammés, lessymptomes sont presque les mê-  
mes que dans le cas précédent. La respiration est ce-  
pendant un peu laborieuse, & le malade ne la prend par  
le nez & par la bouche qu’avec quelque difficulté,  
quelque foible qu’elle foit ; on rend par la boucheront  
ce qu’on s’efforce d’avaler à caisse de l’obstruction que  
Ies alimens rencontrent , & des douleurs excessiVes

ANG 54  
qu’ils occasionnent. Le crachement est continuel aussi-1bien que la sécrétion d’tme matiere muqueuse dans les  
cavités des amygdales ; on fent une douleur aigue

\* dans l’intérieur de l’oreille & daqs la trompe d’Eusta-  
chius qui a fon origine dans le fond de la bouche. On  
entend tm bourdonnement dans la déglutition qui oc-  
casionne quelquefois une'surdité. Ce cas est fort fré-  
quent aujourd’hui, il a le plus souvent pour caufe le  
mal vénérien, & il met le malade dans un très grand  
danger.

La maladie est plus ou moins violente à proportion du  
nombre des parties que l’inflammation affecte ; aussi-  
bien que les fymptomes dont elle est accompagnée.

Le retour du flang étant empêché à Caufle de la compres-  
sion des veines jugulaires externes, le. gosier, les le-  
vres, la langue & le visiage s’enflent, la langue sort  
hors de la bouche, & elle est enflammée ; les yeux sont  
rouges, étincelans & aVancent hors la tête ; le cer-  
veauest comme suffoqué par l’abondance du seing; ce  
qui émousse les sens de la vue, de Fouie, & du toucher;  
occasionne le délire, unbaillement continuel, un eh-  
gourdiffement, &une impossibilité de demeurer c’ou\*  
ché à caufe de la suffocation dont cette posture est ac-  
compagnée ; la rougeur, le gonflement, la douleur &  
un battement dans le cou & dans la gorge; ce qui fait  
enfin que les veines jugulaires & frontales, aussi-bien  
que celles qui font sous la langue & qu’on appelle *ra-\*  
nines,* deviennent variqueuses & enflées.

Ces *es.quinancies* inflammatoires sont accompagnées des  
mêmes symptômes que les autres inflammations, elles  
sont stssceptibles des mêmes changemens & dégénerent  
comme elles en gangrene, en suppuration ou en skir-  
rhe, à moins qu’elles n’étouffent le malade avant qu’au-  
cun de ces accidens arrive. Voyez Partisse *Inflamma-’  
tio. \**

. C’est pourquoi dès qu’on est assuré par les signes dont  
nous avons parlé ci-dessus, que la membrane mufcu-  
laire interne de la trachée artere, ou les mustcles qui  
Pont autour de l’épiglotte ou du larynx fiant affectés,  
on doit examiner aussi - tôt si la maladie est toujours  
dans un état d’inflammation qu’on peut découvrir par'  
les signes indiqués dans l’article *Inflammatio s &* si-ip-  
posé qu’elle soit telle, on doit aussi-tôt tenter de la  
faire ceffer par tous les moyens possibles. Voyez *In-  
flammatio.*

On doit saigner copieufement le malade en faifant une  
grande ouverture à la velue, & réitérer cette opération  
jufqu’à ce qu’on s’apperçoive par la foibleffe, la pâ-  
leur & le froid dont le malade est atteint, que la quan-  
tité de fang qui reste n’est pas capable d’augmenter la  
tumeur & la tension des petits vaiffeaux qui font au-  
ju tour des parties affectées.

vlette pratique est conforme à celle d’Hippocrate qui  
veut dans fon troisieme Livre des maladies, qu’on .com-  
mence la cure par la saignée, qu’il prétend être beau-  
coup plus efficace lorsqu’on la fait sous la gorge. Π  
veut aussi qu’on emploie celle du bras.

On donnera ensuite au malade un fort purgatif en ferme  
de potion ou de lavement, ce qu’on réitérera plusieurs  
fois.

Le purgatif fuivant est très-propre pour cet effet.

Prenez *de diagred, dix-huit grains t*

Faites une émulsion, à une demi-once de laquelle vous  
mêlerez,

*de sirop de sené-s une once et demie,*

Pour en faire une potion.

On peut aussi préparer un lavement de la maniere qui  
fuit.

Prenez *de feuilles de serré, une oncej^*

*yy* A N G

Faites-en une décoction dans de l’eau, & Eur huit onces  
mêlez,

*de nitre , une once s  
de sirop desené, une once.*

BoERkaavE , *de Mat. Medic.*

Ceci est très-conforme à l’avis d’Hippocrate , qui nous  
avertit dans l’endroit que nous avons cité ci - dessus ,  
qu’on doit évacuer le ventre par bas, par le moyen d’un  
purgatif ou d’un lavement.

On doit nourrir le malade avec des alimens & des boise  
fons les plus foibles & qui passent le plus aisément.

Hippocrate veut encore dans le Traité dont nous venons  
de faire mention, qu’on interdise l'usage du vin au  
malade & qu’il ne boive que de la décoction d’orge.

Les autres remedes qu’on emploie doivent être furtout  
nitreux & acides ; car le nitre est peut-être de tous les  
remedes celui qui est le plus propre à dissiper l’inflam-  
mation.

Le malade aura foin encore de recevoir par la bouche  
quelque fumée tiede , humide & résolvante ; on em-  
ployera extérieurement les fomentations & les vésica-  
toires afin de détourner une partie des humeurs qui  
caufent la maladie des parties affectées.

La formule fuivante peut fervit d’exemple.

Mêlez & déterminez-en la vapeur par un entonnoir dans  
le gosier. *De Mater. Medic.*

Hippocrate conseille aussi les fumigations du gosier avec  
de l’hyfope de Cilicie , du foufre & du bitume de Ju-  
dée.

\*

Lorfqu’il n’y a que les roussies qui servent à lever l’os  
hyoïde & le larynx qui soient affectés, le cas n’est pas  
si dangereux, il exige cependant les mêmes remedes  
quoique dans un moindre degré de force. On peut em-  
ployer utilement dans le cas dont est question les ca-  
taplafmes anodyns, relâchans & émolliens.

Pour cet effet :

\*

Faites-en une décoction dans de Peau, & vers la fin,  
ajoutez ,

*deux nids d’hirondelle ,*

*de graine de lins une quantité suffisante.*

Faites-en un cataplafme avec ,

*de P huile de lis blancs, trois onces.*

»

La décoction fervira de fomentation. *De Mater Medic.*

Si la maladie n’affecte que le pharynx, les amygdales ,  
la luette & le voile du palais, avec les mufcles pterygo-  
ftaphylins , ou toutes ou plusieurs de ces parties en-  
semble, & q ie l’inflammation continue toujours avec  
la même force, on doit recourir à tous les remedes que  
nous avons fpécifiés ci-deffus ,afin qu’ils puissent en réu-  
nissant leur forces, soulager le malade. On doit encore

A N G 56  
outre cela humecter continuellement la bouche & le  
gosier du malade avec des liqueurs nitreusies , douces,  
& atténuantes , aqueusies & délayantes, des décoctions  
relâchantes & huileuses ; on doit les garder continuel-  
lement dans la bouche fans les agiter , s’en *gargariser*doucement ou les injecter avec une seringue; mais leur  
effet ne dépend que de l’usage continuel qu’on en sait,  
car autrement les parties *se* desséchent aussi tôt.

Mêlez le tout pour en faire un gargarisine : ou

Prenez *de figues grasses , vingt-deux s*

*de feuilles de guimauve , deux onces.*

Laissez-les long-tems en décoction & fervez-vous-en de la  
maniere que nous avons dit ci-deisus.

Supposé qu’on ne fiasse aucun ufage des remedes que nous  
avons indiqués , qu’on les applique trop tard ou sans  
effet , on peut recourir à l’opération de la Bronchoto-  
mie , fupposé que la maladie ne soit point inVétérée ,  
qu’on appréhende une suffocation , & qu’elle réside  
dans une partie au-destus de l’endroit où l’on doit faire  
l’incision ; mais on ne doit la tenter qu’après s’être af-  
furé du danger de lmmaladie.

On peut après cette opération détruire les caufes qui em-  
pêchoient la respiration, & qui l’ont rendu nécesta-ire;  
par la méthode que nous avons spécifiée ci-dessus ; sup-  
posé que le malade ne puiffe point, pendant la cure,  
avaler la nourriture dont il a besoin , on lui donnera  
de tems en tems un lavement nourrissant, après avoir  
auparavant évacué le ventre par un clystere purgatif.

Prenez *de bouillon de viande s dix onces,  
. de sel de nitre , dix grains,  
d’esprit deselasix gouttes.*

On donnera au malade un lavement pareil de huit heures  
en huit heures , qu’il aura foin de garder le plus long-  
tems qu’il sera possible.

Si l’inflammation est si fort augmentée que les parties  
qu’elle affectent commencent à fuppurer , ce qu’on  
peut connoître aux signes qui font particuliers aux abf-  
cès , ( Voyez *Abscisses & Inflammatio* ) la résolution  
n’étant plus possible , on doit tâcher de délivrer le ma-  
lade de îa matiere morbifique, en provoquant un abse  
cès. ( Voyez *Abscesseus. )*

On usera continuellement pour cet effet de gargarisines;  
on appliquera des cataplasines relâchans , & lolssque  
l’absitès sera tout-à fait formé & qu’on fentira la fluc-  
tuation de la matiere , on l’ouvrira. On pourra aussi  
recourir à l’opération de la Bronchotomie , fupposé  
qu’elle foit absolument nécesilaire pour faciliter la ref-  
piration.

Il est bon de remarquer que P*es.qutnande* qui affecte la  
membrane interne de la trachée-artere , le larynx &  
ses mufcles aboutit rarement à supputation , à cause  
qu’elle tue le malade avant qu’elle puisse avoir le tems  
de *se* faire.

Comme toute inflammation peut dégénérer en gangrene,  
celle qu’occasionne *Ves.quinande* inflammatoire , de  
quelque espece qu’elle foit, le peut aussi. On peut dise,  
tinguer ce cas par les signes généraux de la gangrene,  
( Voyez *Gangrena* ) appliqués aux parties dont les  
fonctions sont interrompues , aussi-bien que par ceux  
qui font propres à cette maladie.

Par conséquent on peut être assuré que la gangrene est  
déjaformée,& que les remedes semt inutiles si l’enflure &  
la rougeur dssparoissent tout d’un coup flans aucunexau-

57 A N G

*se* évidentes la douleur cesse de la même manieressi le  
gosier deVient tout d’un coup égal, uni, *sec &* lÎVide.

L’inflammation des amygdales , de la luette & du palais  
peut dégénérer en skirrhe, ce qu’on peut promptement  
connoître par les signes généraux du skirrhe, ( Voyez  
*S.cirrhus')* qui n’est pas aisé à guérir, surtout lorfqd'il  
dégénere en cancer.

Si les nerfs qui donnent du fentiment & du mouvement  
aux organes de la déglutition & de la respiration,cessent  
d’exercer leur fonctions fur ces parties, on peut être  
assiiré d’une *es.quinancie* paralytique. On prétend qu’el-  
le est quelquefois causée par la luxation de llaphophy-  
se odontoïde de la seconde vertebre du cou.

Si quelque caufe jette les muicles du larynx & du pha-  
rynx dans des convulsions , cet accident peut occasion-  
ner sur le champ une *es.quina.ncie* suffoquante. Cela ar-  
rive fréquemment dans les affections épileptiques ,  
spasinodiques , hypocondriaques & hystériques , où  
ces mufcles fortent de leur place & s’y remettent sans  
aucun danger. Comme cet accident n’est qu’un iymp-  
tome de la principale maladie & qu’il en dépend , on  
doit recourir aux remedes propres à détruire fies causes.

Lorsque le mufcle œfophagien agit, il preste le pharinx  
vers la partie postérieure du larynx & ferme l’orifice  
du pharynx; cet état fe trouve encore dans les contrac-  
tions inVolontaires de ce mufcle, de sorte que les vents  
qui sortent de l’estomac ne trouVant aucun passage dans  
le pharynx, enflent l’oefophage & causent un sentiment  
d’enflure dans la gorge.

On Vient de Voir dans l’histoire que nous venons de don-  
ner de *i’es.quinancie,* un détail & une confirmation des  
prognostics que nous avons spécifiés ci-dessus. Il me  
reste à faire obferver ici, que toute compression artifi-  
cielle des veines jugulaires est capable d’occasionner un  
flux d’une falive écumeufe par la bouche , aussi-bien  
que celui que *Fes.quinancie* caufe en pressant ces mêmes  
veines.

ANGIOSPERMOS. ἈγΓείοσπερμος, d’starέΖον, *vaisseau,*& de σπέρμα, *semence)* est l’épithete des plantes dont  
la graine est enveloppée dans deux membranes qu’on  
ne sépare pas aisément du noyau, pour les distinguer  
de celles qu’on appelle *gymnosperrnoi, yvsuvccrruisooi,*qui est un mot dérivé de γυμνός, *nu,* &c. & qui ont  
la plus grande partie de leur graine entourée de trois  
tégumens. CasTELLI d’après *Volcamer,Fjor. Norem-  
berg, 8e* les *Actes de Leipsic.*

ANGLICUS SUDOR. Voyez *Sudor Anglixus.*

ANGOLAM, H. M. P. 4. T. 17 pag. 39. *Arbor In-  
dica b aerifera, fructu umbilicato rotundo , Cerasi ma-  
gnitudine , dicocco.*

C’est un arbre fort beau qui a cent piés de haut & douze  
piés de grosseur , & qui croît parmi les rochers , les fa-  
bles & les montagnes de *Mangatel &* autres Provinces  
du Malabar ; il est toujours verd, scm fruit est fembla-  
ble à celui du cerisier, & il dure très-long-tems.

Les habitans du Malabar regardent cet arbre comme le  
fymbole de la Royauté ,'a caufe que fes fleurs sont at-  
tachées à ses branches en forme de diademe.

Le fuc qu’on tire de fa racine par expression, tue les vers,  
purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses , & *éva-  
cue* l’eau des persimnes qui fiant attaquées de l’hydro-  
pisie. On prétend que *sa* racine réduite en poudre , est  
bonne contre la morsilre des fcrpens & autres bêtes ve-  
nimeuses. RAY , *Hist. Plant.*

ANGOR , *Angoisse* ΤἈγωνία , *èIIasooela*, est une contrac-  
tion & une concentration de la chaleur naturelle, qui  
est fuivie d’un sentiment de suffocation, de la palpita-  
tion & de la tristeffe; elle est d’un très-matiVais présage  
lorsqu’elle survient au commencement des fievres ai-  
guës. GaLIEN. *in Hipp. EpidÆib. I* V*oyez Agonie.*

ANGOS , Αγγος , le même que ἀγγέιὸν, qui signifie un  
vaisseau en général ou un réserVoir des humeurs. Hip-  
pocrate ne s’en est fervi qu’une seule fois , *Lib. V. I.  
Epid.* comme Galien nous l’apprend, pour signifier l’u-  
térus.

ANGSANA, Offic. *Angsava ,* Ephem. Germ. Anno

A N G 58

Ï 3. sive Dècur. 11. Anno 13. p. 107. *Draco arbor In-  
dica sielquosa , populi folio, Angfana vel Angfava Ja^  
vanica,* Commet Hort. Amst. 1. 213. Tale I09.Raii  
Dendr. n3.

Cet arbre croît dans les Indes Orientales, la partie qulon  
en emploie dans la Medecine est une liqueur qui en  
découle par une incision qu’on y fait , & qui formé  
lorfqu’elle est condensée, une larme de couleur rouge,  
enveloppée dans une écorce déliée : c’est dans cet état  
qu’on la vend dans les boutiques.

On vend la gomme de cet arbre dans les boutiques pouf  
du sang de dragon, à ce que prétend le favant Com-  
melin. Surquoi il est à propos de remarquer qu’il faut  
ou que nos Auteurs qui ont écrit sur la Botanique, se  
trompent au sujet de cet arbre, ou bien qu’il y ait plu-  
sieurs sortes d’arbres qui produifent cette gomme.

On prétend que.cette gorrrme a une vertu astringente , &  
qu’elle est un excellent remede pour les aphthes. Da-  
**LE , RAY ,** *Hist. Plant.*

ANGUILLA , *Anguille.*

*Anguilla,* Off. Schrod. 325. Mer. Pin. 188. Aldrov.de  
*Fisc.* 544. Gesii. de Aquat. 40. Charlt.de Pistc. 34.  
Solv. de’Aquat. 75. Rondel. dePssc. 2. 198. Schonef.  
Ichth. 14. Bellon. de Aquat. 295. Raii Ichth. 109.  
Ejusil. Synop.Pisc. 37. Jonf dePssc. 81.

Il y a deux Portes *d’anguilles*, l’une grande & l’autre pe-  
tite. On doit choisir celles qui sont tendres, grasses,  
bien nourries & qui ont été prises dans des rivieres dont  
l’eau est bien claire.

Elles sont extremement nourrissantes & d’un bon gout ;  
. on les stale quelquefois pour pouvoir mieux les con-  
ferver, & alors elles font beaucoup plus saines.

Elles rendent une huile épaisse & visquetsse ; elles fiant  
mal-aisées à digérer & ne valent rien pour ceux qui  
fiant attaqués de la goute, de la pierre & qui ont rnau-  
vais estomac. On prétend encore qu’elles empêchent  
le cours des regles. Hippocrate, L. *de intern. Affe* en  
conseille l’usage à ceux qui fiant maigres , épuisés &  
sujets au gonflement de la rate. On trouve des perflon-  
nes qui se font une peine de manger la tête des *an-\*  
guilles* à cause, -à ce qu’ils difent, qu’elle leur fait du  
mal.

*L’anguille* contient beaucoup d’huile , de sel volatil,  
aussi-bien qu’un phlegme épais & visqueux.

Elle est bonne en tout tems pour les jeunes gens qui  
font d’un tempérament chaud & bilieux, qui ont une  
grande quantité d’humeurs fubtiles & pénétrantes,  
pourvu qu’ils aient bon estomac & qu’ils n’en man-  
gent point avec excès.

*R E M A R QUE S.*

*L’anguille* est un poisson d’eau douce très-connu; on le  
trouve quelquefois dans la mer, ce n’est pas qu’il y  
naisse, mais à cause qu’il y vient souvent des rivieres  
dans lesquelles il retourne de nouveau. Il se plaît dans  
Peau vive & courante , & on assure, qu’il maigrit  
& qu’il meurt enfin lorsqu’on le met dans l’eau trou-  
ble. Il demande eneore une grande quantité d’eau, car  
autrement il meurt, comme cela arrive à plusieurs  
autres poissons. On prétend qu’il ne peut supporter  
aucun changement considérable ; & que si on le met  
en été dans une eau plus chaude que celle où il étoit  
auparavant, il meurt aussi-tôt. On assure encore qu’il  
peut vivre cinq ou six jours hors de l'eau, pourvu que  
le vent soit au nord ; il *se* nourrit de racines, d’herbes ,  
de poissons, d’inEectes & de tout ce qu’il trouve dans  
le fond des rivieres. Athenée dit qu’il a vu dans cer-  
tains pays des *anguilles* si apprivoisées , qu’elles ve-  
noient prendre dans la main ce qu’on leur offrait à  
manger. Ce poiffon vit pour l’ordinaire sept à huit  
ans. Aristote nous assure qu’il n’a trouvé aucune diffé-  
rence de stexe dans les *anguilles* qu’il a diffequées,  
qu’elles n’ont ni semence , ni œufs, ni matrice, ni  
vaiffeauxfém inaires, & qu’elles ne peuvent engendrer ,  
ce qui lui fait croire qu’elles s’engendrent de la cor-

A N G

ruption du limon. Voici la maniere dont Pline expli-  
que leur génération : il dit que lorfque les *anguilles*viennent à frayer contre les rochers, elles rendent une  
matiere qui venant à s’animer, donne l’être à une in-  
finité de petites *angiellles.* Mais ces fentimens ne font  
point foutenables. Je fuis persuadé que si ces deux Au-  
teurs vivaient aujourd’hui & qu’ils fussent au fait de  
l’Anatomie moderne, ilsferoient plus retenus àavan-  
cer des opinions qui ont si peu d’apparence de vérité.  
On fait aujourd’hui que ce poisson est vivipare.

*U anguille* est un bon aliment & qui est fort en usage; el-  
le est délicate & nourrissante, à casse qu’elle contient  
beaucoup d’huile & de parties balfamiques : elle en  
' contient encore un plus grand nombre qui font péfan-  
tes, vifqueufes & grossieres , & qui font qu’elle est dif-  
ficile à dlgérer & propre à produire tous les mauvais  
effets dont nous avons parlé ci-deffus. Celles qu’on a  
falées pour les garder ne font point si mauvaises , à  
caisse qu’une partie de leur phlegme est dissipé & que  
le siel a atténué & détruit l’autre.

On mange les *anguilles* ou rôties ou bouillies : les pre-  
mleres me paroiffent beaucoup plus faines que les au-  
tres , à cassse qu’elles fiant dépouillées de la plus gran-  
de partie de leur phlegme, au lieu qu’il n’en est pas  
de même de celles qui sont bouillies. On doit encore  
les bien assaisonner & boire de bon vin après qu’on en  
a mangé, afin d’aider l’estomac à digérer leur phlegme.

On prétend que la graisse de l’*anguille* est bonne pour la  
furdité étant mife dans l’oreille ; pour les taches de la  
petite vérole , pour les hémorrhoïdes & pour faire  
croître les cheveux.

Sa peau est employée pour amollir & réfoudre les tumeurs  
& pour les hernies : on en fait un mucilage en la met-  
tant Influer & bouillir dans de l’eau. LEMERY, *Traité  
des Alimens.*

L’huile de *F anguille* est si contraire à certaines perfonnes,  
qu’elles ne peuvent en manger sans en être malades.

Comme *F anguille* est un poisson de proye , les fels en  
doivent être pour cette raifon beaucoup plus abondans  
& exaltés.

ANGUIS , *Serpent.*

*Serpens,* Offic. Schrod. 5. 305. *Serpens anguis,* Schw.  
Rept. 137. *Anguis, Gesm* de Serp. *Anguis coluber,*Mer. Pin. *Natrix torquata,* Aldrov. Hist. Serp. 287.  
Jonf. de Serp. 89. Raii Synop. A. 334. Charlt. Exer.

On emploie sa graisse & fa dépouille dans la Medecine.  
Sa graisse ramollit les tumeurs fcrophuleufes’, guérit  
la rougeur des yeux , dissipe les taches de la peau,  
aiguife la vue & appaife les douleurs de la goute. ’  
DaLE. Voyez *Anguium Senecta.*

Les *seerpens* ne font point si venimeux ni si terribles en  
Angleterre & dans,les pays froids, que dans ceux qui  
fontchauds.On remédie à leur morfure avec la betoine,  
la giroflée fauvage, l’aigremoine ou germandrée, le pa-  
nais d’eau. Π’suffit d’appliquer les feuilles d’une ou de  
deux de ces simples fur la plaie , après les avoir pilées ,  
& d’en boire le fisc dans du vin pour opérer la guéri-  
fon de ceux qui ont été mordus de cet animal.

Il faut favoir que la morfure des *serpens* est plus veni-  
meuste lorsqu’ils font affamés, & qu’elle fait beaucoup  
plus de mal à ceux qui simt à jeun, qu’à ceux qui ont  
mangé. De-là vient que ces anjmaux semt extreme-  
ment dangereux lorsqu’ils couvent leurs œufs , & ce  
que l’on peut faire de mieux lorfqu’on les craint, est  
de ne point fortir à jeun. CELSE, *Lib. V. cap. zy. :*

Nos *serpens* ne font aucun mal, à ce que l’on croit com-  
munément, & leurs morsures ne font accompagnées  
d’aucun danger. On leur a fouvent attribué le mal que  
des viperes avoient fait.

ANGUIS ÆSCULAPII,*Serpentd’Eseulape.* J0HNST0N.  
C’est la feule espece de *serpent* qu’on connoiffe qui pusse  
être appriVoisée sans qu’il faste du mal ; on en trouve  
en plusieurs lieux d’Italte, d’Allemagne, de Pologne ,  
d'Espagne, d’Asie, d’Afrique & d’Amérique; il est  
d’un naturel doux, & l’on *sè* fie si fort à fa débonnai-

A N H 60

reté, qu’on le lasse quelquefois dans les lits où on le  
trouve , fans craindre d’en être mordu ; il est rempli  
de fel volatil & d’huile ; on peut le préparer corn-  
me on prépare les viperes.

Il est bon contre la peste, il résiste au venin , il pouffe  
les humeurs par la transpiration. LEMERY , *des Dro-  
gues.*

ANGUIUM SENECTA. La dépouille du ferpent  
cuite dans du vin, & fa décoction instilée dans les  
oreilles , en appaife les douleurs; employée en forme  
de gargarifme elle guérit le mal de dents. Elle entre  
aussi dans les collyres, mais on lui présure celle de la  
vipere. DIoscoRIDE , *Lib. II. cap.* 19.

La dépouille du*serpent* brûlée, pulvérisée & réduite avec  
de l’huile à la consistance du miel, est un remede ad-  
mirable pour les maux de dents., lorsqu’on l’y appli-  
que & qu’on l'introduit dans leurs cavités. Il ne saut  
pour faire tomber les dents gâtées , que les frotter  
avec cette dépouille fans la brûler. AETIUS , *Tetr. II.  
Serm.* 4. *cap.* 33.

ANGULI OCULI, Καυθοὶ, *les angles des yettx.* Voy.  
*Canthus. j*

ANGURIA , esp ce de courge. Voyez *Citrullus* & C«-  
*cumis.*

ANGUSTIA, dans le fens ordinaire signifie une an-  
xiété ou une inquiétude dans les maladies : mais on se  
fert encore du mot *Angustia* ou *Angustatio* , pour si-  
gnifier la petitesse des vaisseaux & des émonctoires  
du corps.

A N H

ANHALDINUM , épithete d’un médicament corrosif  
décrit par *Hartmann Praxis Chym. Tom.* 1. Cas-  
TELLI.

ANHALTINA REMEDIA. Médicamens qui facili-  
tentla respiration. Telles semt les plantes vulnéraires  
& quelques préparations du soufre.

ANHALTINA, épithete d’une eau spiritueuse médi-  
cinale extremement confortative , dont on trouve la  
defcription dans quelques Dispensaires étrangers.

ANHELATIO, ANHELITUS, Ἀσθμα ; courte ha-  
leine , ou respiration difficile, foible , mais fréquente,  
à laquelle les perfonnes qui *se* portent bien, mais sur-  
tout celles qui semt en convalescence , semt sujettes  
lorsqu’elles font un violent exercice, qu’elles montent  
un lieu efcarpé , qu’elles courent ou qu’elles dansent.  
Les perfonnes grasses semt fort fujettes à cettelmcom-  
modité , qui est fouvent une suite de la réplétion, Eur-  
tout de celle qui est occasionnée par des alimens crus &  
flatueux : elle les afflige Eoit qu’ils sioient couchés ou  
assis , mais beaucoup plus lorsqu’ils courent, où qu’ils  
montent quelque endroit esitarpé ; elle est encore plus  
considérable en été. Les fievres, l’hydropisie, les tu-  
meurs de visicere, la pleurésie, la cardialgie & l’asthme,  
semt toujours accompagnées de la courte-haleine. Voyez  
*Asthma & Orthopnaea.*

ANHELITUs, signifie chez les Chymistes, fumée, & que!-  
quefois fiente de cheval. RULaND.

ANHIMA, *Johnston,* est un oiseau de rapine, aquati-  
que du Bresil ; il est plus grand qu’un cigne ; *sa* tête  
n’est pas plus grosse que celle d’un coq; sim bec est  
noir & recourbé vers le bout ; ses yeux fiant beaux, de  
couleur d’or, entourés d’un cercle noir, ayant la pru-  
nelle noire; il s’éleve deisus sa tête vers le haut du bec,  
une corne grosse comme une des plus grosses cordes à  
violon, & longue de plus de deux doigts , courbée en  
scm extrémité, ronde & blanche comme un os , entou-  
rée de petites plumes très-courtes, blanches & noires;  
fon cou est long de plus de Eept doigts , *8c son* corps de  
presque un pié & demi ; *ses* aîles font grandes, & de  
différentes couleurs ; *sa* queue est longue de dix doigts  
& large comme celle de l’oie ; stes piés ont chacun qua-  
tre doigts armés d’ongles ; *sa* voix est forte , criant  
*vihu vihu s* on ne le trouve jamais feul, la femelle est  
toujours accompagnée du mâle ; & quand l’un des deux  
meurt, l’autre le suit de près : c’est la femelle que j’ai

6ι ANI

décrite ici ; le mâle est encore une fois aussi gros .' elle  
fait sim nid de boue en forme de four, dans les troncs  
des arbres & sim la terre.

La corne de cet oiseau est estimée un bon remede pour ré-  
sister au Venin, pour les fuffocations de matrice , & pour  
provoquer l’accouchement. On la met infusser dans du  
vin pendant une nuit, puis on en faitprendre l'infusion.  
LE MER Y , *des drogues.*

AN H U1BA. Voy ez *Sassafras.*

A N I

ANIADA, terme par lequel les Alchymistes expriment  
ce qu’ils appellent les fruits & les pouVoirs du Paradis  
& du Ciel : ils entendent encore par ce nom les Sacre-  
mens des Chrétiens. H signifie dans la Medecine le  
pouvoir des Astres qui prolonge notre Vie par leurs in-  
fluences. RüLAND.

ANIADAY , dans le langage des Alchymistes, signi-  
fie la source céleste, le Nouveau-Monde ou le Paradis.  
JcNksoN.

ANIADON, ANIADUM, ANIADUS; termes que  
l’on trouve dans Paraceli'e, & qui signifient ou l’effica-  
cité & la force essentielle des choses, ou le corps célef-  
te planté par l’Efprit-Saint parmi les Chrétiens par le  
moyen des Sacremens , ou l’homme spirituel régénéré.  
**CASTELLI.**

Ces termes paroissent être les mêmes *cpl’Aniada Sc Ania-  
day.*

ANICETON ,Ἀνίκηταν ; *Imelnelble.* Epithete d’une em-  
plâtre qu’on attribue à Criton , & à laquelle on a don-  
né ce nom, à cause qu’elle est un remede infaillible  
pour les achores.

Voici la defcription qu’en donne Galien, *deComp. Phar.  
Sec. Loc. Lib, I.c.* 8.

Prenez *de la litharge, trois - cens - douze gros,  
rha , ( efpece de rhubarbe ) cent - quatre gros,  
( quelques-itns n en mettent que cinquante-deux )  
de cerise, cent - quatre gros j  
encens, vingt-six gros s  
alun deplume , seize gros, quarante grains >  
térébenthine, vingt-six gros i  
poivre blanc, trois gros, sept grains ,  
bielle, une pente i*

*Pilez* les drogues feches, & faites bouillir l’huile, la li-  
tharge & la céruse dans un pot de terre qui n’ait  
point encore fervi ; & lorsqu’ils auront reçu quel-  
que changement, ajoutez-y de la Cire & de la ré-  
sine , & remuez-les jussqu’à ce qu’ils ne s’attachent  
plus aux mains : retirez les du. feu ; & lorfqu’ils  
l'eront quelque peu refroidis, ajoutez-y les dro-  
gues feches, & pilez-les toutes ensembles dans un  
mortier le mieux que Vous pourrez. Etendez-les  
Eur un linge, & changez l’emplâtre tous les trois  
jours.

Autre emplâtre *Antceton* décrite par Aétius.

Elle est fort en usage à caufe qu’elle est attractive, perce,  
nettoye, consolide & attire le pus à traVers les comprese  
fes. L’on s’en fert aussi en forme de collyre. Elle dissipe  
les duretés, & fait cesser les contractions des nerfs, si on  
l’emplolesans embrocation pour qu’ils ne puissent point  
fe refroidir. Etant dissoute, elle tient lieu d’un on-  
guent pour les lassitudes, & écarte celles qui Furvien-  
nent au commencement d’une maladie, ou de quelque  
cause cachée. Elle amollit les extrémités, lorsqu’on  
l’applique sur de grandes compresses. Elle réunit les  
plaies qui silignent après une silture ou l’usage descro-  
chets , en mettant par-dessus une compresse trempée  
dans du Vinaigre, que l'on fait chauffer en hicer. Elle  
est bonne pour les maux ou les pourritures de la plante  
des piés, les maladies des doigts, pour- les plaies & les

A N I 62

fractures. On peut l'employer en toute fureté fans re\*  
courir à aucun autre remede pour cicatrices & pouf  
faire reVÏVre les chairs. Elle guérit les morfures de  
l’homme, des chiens & des bêtes féroces : mais un de  
ses esters les plus extraordinaires, est d’empêcher qu’il  
ne fe forme aucun abfeès dans le colon ou le péritoine  
lorfqu’il n’y a point encore de supputation ; & fuppOsé  
qu’il y en ait une, de l’atténuer, & d’empêcher T'absises,  
de s’ouvrir dans les intestins : mais on doit mettre par-  
deisus une compresse , & Eur celle-ci un flocon de laine  
trempé dans du Vinaigre ou de l’huile chaude. On doit  
humecter la compresse deux fois par jour , & ne chan-  
ger l'emplâtre qu’au bout de trois ou quatre jours, pour  
la remettre de noirveau après aVoir fait des fomenta-  
tionssiIr la partie. Elle tire S011 nom de fes effets , qui  
font étonnans & en très-grand nombre, & on la prépare  
de la maniere suivante :

Broyez toutes ces drogues ensemble aVec le Vinaigre dans  
la chaleur de la canicule. Lorfque cette composition  
fera seche & qu’elle tirera sur le Verd , Versiez deffus la  
décoction de figues fieches , lassez -la ramollir & con-  
servez-la dans une boîte de cusure rouge.

Losusque vous en aurez befoin, mêlez une partie de ce re-  
mede, après l’avoir délayé , dans du Vinaigre jusqu’à  
consistance de miel, aVec six parties de cire & de cclo\*  
phone fondues dans une quantité suffisante d’huile.Sup-  
posé que Vous le Vouliez plus fort, mettcz-en quatre  
parties fur une de cire & de colophone ; & si Vous  
voulez le contraire , prenez-en une partie fur huit de  
ces dernieres. On prétend que ce remede est excel-  
lent pour les dartres malignes , si on l’emploie fans  
beaucoup de mélange. Αετιυε, *Tetrab. IV. Serm.* 3.  
*cap.* 16. '

ANIDROS , ανιδρος , *quel ne sue point,* d’a privaVif, &  
ἰδροίό , *suer.*

’Ἀνιδρος πυρετὸς καὶ ἄκριτος , dans Hippocrate , *De Rat.  
Vict. In Morb. Acut.* signifie une fieVre de longue du-  
rée sans aucune sueur critique, à catsse que la nature  
a été troublée dans fies fonctions par des remedes pur-  
gatifs.

AN1DROSIS ,Ἀνίδρωσις, défaut ou privation de sueur.  
**HIPPOCRATE.** *Lib. VII. Epidem.*

ANIDROT1, Ἀνιδρωτί, adVerbe dent Galien donne  
llexpllcation dans plusieurs endroits de fesCommen-  
tairesfur Hippocrate, & qui,fuÎVant Hespchius, signi-  
fie *fans sueur.*

AN1L. *Anil,* Garz. Acoss *Nil. sive anil,* Cam, *Agnil*Fragoso. *Coaclelra Indor. Annilsive indigo, Gali sive  
nil, herba rorilmarinifacie,* Linsic. 4. Part. Ind. Orient.  
*Herba anil, sive Enger,* 4. Part Ind, Orient.

C’est une plante du Bresil haute d’environ deux piés, rese

6; ANI

semblante au romarin ; Ees feuilles font rondes assez  
épaisses ; ses fleurs sont femblables à celles du pois ,  
rougeâtres ; elles font sitivies de gousses longues & re-  
courbées, contenant des femeqces semblables à celles  
dés raves, de couleur d’olive ; toute la plante a un  
gout amer & piquant, on en tire l’indigo. Elle est  
Vulnéraire, elle déterge & mondifie les vieux ulceres,  
étant appliquée dessus en poudre ; on s’en sert aussi en  
frontal pour les douleurs tête. Le me r y. *Traité des  
Drogues.*

*ÏAnil alia species* , Marcgrav. *Caachirasecunda ,* Pison.  
*An Glasto assstelsl* C. B.

Elle croît à la hauteur de deux piés & même davantage ;  
sa tige est ronde , remplie de nœuds, & d’une substan-  
ce visquetsse, spongieuste, & rougeâtre. Des nœuds de  
la tige & des branches sortent deux feuilles directe-  
ment opposées, fans aucun pédicule , de la longueur  
de trois ou quatre travers de doigt, aussi étroites que  
celles du fasse, verdâtres , couvertes des deux côtés  
d’une espece de petit poil blanc un peu rude au tou-  
cher. Dans le même endroit où fiant les feuilles , for-  
tent de chaque côté deux pédicules fort près l’un de  
l’autre, droits, de deux ou trois travers de doigt de  
long ’ qui portent à leur extrémité une fleur ronde &  
blanche, de la grandeur d’une marguerite, avec des  
petites feuilles blanches entourées de petits filets  
blancs. Sa racine a un pié de long ou même quelque  
chofe de plus , elle est tant foit peu courbée, garnie  
d’un petit nombre de branches , d’une substance vif-  
queufe & ligneufe, & couverte d’une écorce d’une cou-  
leur brune que l’on peut séparer. Toute la plante fans  
en excepter sa racine, est remplie de stuc ; & lorsqu’on  
rompt la tige ou sa racine , il en fort aussi-tôt un suc  
de couleur bleue.

On fait *Fanil* avec cette plante, en pilant feulement ses  
feuilles, & en verfant de l’eau dessus. On la lasse en-  
fuite reposer, & après avoir jetté Peau, on sait sécher  
le sédiment au soleil.

Cette plante est entierement différente de l’autre *anil*dont on tire Pindigo. RAY, *Hist. Plant.*

Les Medecins & les Voyageurs nous ont donné un détail  
si exact de la maniere dont on cultive cette plante,  
dont on extrait *ses* parties féculentes, & des différens  
issages auxquels on l’emploie , qu’il est inutile que je  
m’y arrête pour le préfent.

Comme la rareté de cette plante fait que nous ignorons  
quel est l’ufage que les Indiens en sont dans la Mede-  
cine , & que les Auteurs qui en ont écrit ne s’accor-  
dent point fur la defcription qu’ils en ont donnée ni  
sur ses vertus médicinales ; je me contenterai feulement  
de rapporter les propriétés que les Botanistes & les  
Medecins s’accordent unanimement à lui donner. On  
convient généralement que *sa* racine miste en décoction  
est propre contre la colique néphrétique; que *ses* feuil-  
les pilées & macérées dans de l’eau & appliquées sur  
le ventre, operent un merveilleux effet dans la fup-  
prcssion d’urine, & qu’elles soulagent les douleurs de  
tête lorsqu’on s’en sert en forme de cataplasine. Mé-  
*- moires de l’Acad.* A. 1718.

ANIMAL. On donne ce nom à tout corps organiste,  
doué de vie, & d’un mouvement volontaire. De-là  
vient que toutes les fubstances que l’on tire des ani-  
maux font dites appartenir au regne animal, afin de  
les distinguer de celles qui font des regnes végétal &  
minéral.

On ne s’apperçoit point que la terre des animaux differe  
de celle des végétaux : mais il n’en est pas de même de  
leurs fiels ; car celui des premiers est volatil , c’est-à-  
dire qu’il s’éleve dans la distilation par la force du feu,  
au lieu que celui de la plupart des végétaux qui font  
encore exempts de corruption, est fixe & ne peut point  
s’élever quelque grande que foit la violence du feu.  
Voyez *Analysis.*

*Les* huiles des animaux different encore de celles des

A N I 64  
végétaux à plusieurs égards, comme on va le voir dans  
les observations suivantes d’Hoffman fur les huiles des  
animaux.

On trouve dans tous les corps que la terre produit une  
substance grasse, huileuse , & inflammable qui n’est  
point restreinte à ces corps seulement , puisqu’on la  
trouve en abondance dans tous les animaux de quel-  
que espece qu’ils soient; il est même impossible d’en  
trouver un sieul qui n’ait quelque portion de graisse  
logée dans ses parties internes. Dans toutes leurs par-  
ties solides, dans leurs chairs, dans leurs os , & même  
dans leurs fluides, ce principe inflammable se décou-  
vre lui même après qu’on a fait dessécher ces parties  
Comme il faut ; car outre qu’elles s’enflamment aisé-  
ment, elles donnent encore une grande quantité d’hui-  
le dans la distilation. Mais il y a cette différence entre  
les huiles des végétaux, & celles des animaux , qu’on  
ne tire les dernieres que par une distilation feche ;  
c’est-à-dire, par la combustion; ce qui fait que toutes  
les huiles des animaux ont une odeur empyreumatique  
qui affecte les nerfs du nez d’une maniere tout-à-fait  
désiigréable.

Toutes les grasses & toutes les huiles que l’on tire des  
animaux dsserent encore de celles des végétaux , en  
ce que ces derniers contiennent un acide fubtil avec  
lequel elles font étroitement unies ; au lieu que les pre-  
mieres renferment, au lieu de cet acide, un certain  
principe alcalin. L’acide fe découvre lui-même dans  
les huiles que l’on tire des femences & des fruits par  
expression ; puifque les huiles qu’on lasse séjourner  
pendant un tems considérable dans des vaiffeaux de  
cuivre, en extraient une couleur verdâtre, qu’on ne  
peut attribuer qu’à un acide, au lieu que la graisse des  
animaux, lorfqu’on la garde quelque-tems dans des  
vaiffeaux d’argent ou de cuivre, acquiert une couleur  
bleue fort éclatante ; effet qui ne peut être produit que  
par un principe alcalin.

Que les huiles éthérées des végétaux renferment un cer-  
tain fel acide, c’est ce dont l’expérience fuivante ne  
permet pas de douter. Qu’on lévrge fur un marbre au-  
tant qti’il est possible du fel de tartre ; & qu’on y verse  
quelques gouttes d’huile distilée de genievre , par  
exemple , de térébenthine, ou de lavande, que l’ofl  
continue la trituration pendant quelques heures , juse-  
qu’à ce que les particules huileuses les plus déliées  
Foient mêlées avec le fel lixivfel, que la maffe prenne  
la forme d’une bouillie, & qu’il ne paroiffe plus d’hule  
le. Qu’on expofe cette masse en plein air fur un mar-  
bre pendant un tems considérable, jusqu’à ce que le fel  
soit desséché, & qu’on puisse léviger une seconde fois;  
qu’on le laisse imbiber d’huile une deuxieme fois, &  
qu’on réitere cette opération jufqu’à ce qu’une livre  
de fel de tartre en ait absorbé deux d’huile. Lorfque  
cette masse fera feche on la dissoudra dans de l’eau  
commune, on jettera Peau qui restera après la filtra-  
tion ; & l’on aura après l’évaporation un sel neutre,  
tel que *F arcanum t artari,* ou le tartre vitriolé.

On ne peut point douter après ce qu’on vient de voir,  
que l’acide, par le moyen duquel l’alcali a été changé  
en une substance d’une nature neutre, n’ait été conte-  
nu originairement dans l’huile qu’on y a versée, puise  
que l’air seul ne sauroit produire un pareil effet. Ce-  
pendant, je ne doute point que l’acide universel qui  
est contenu dans l’air ne concourra en quelque chose  
à produire cet effet.

Qu’un acide entre dans la composition des huiles les  
plus épurées, c’est ce que prouve l’expérience dans la-  
quelle on fait voir que l’esprit de vin le mieux rectifié,  
peut fe convertir en une huile très-fubtile & très-péné-  
trante pourvu qu’on y ajoute de l’huile de vitriol trés-  
concentrée.

Mais le cas est tout-à-fait différent dans les huiles disti-  
lées des animaux ; car elles sont imprégnées d’une  
grande quantité de fel volatil, qu’il est aifé d’en tirer;  
& ce qui est bien plus, ces mêmes huiles, celle de cor-  
ne de cerf. par exemple, ou d’ivoire fe changent en  
fels

*6y A* N I

fels volatils, lorsqu’on les met long-tems en digestion  
avec un sel lixiviel.

Le sel volatil alcalin contenu dans les huiles des animaux  
les rend plus si.ibtiles & plus pénétrantes que celles des  
végétaux, & plus propres à mettre la masse du sang en  
mouvement. PerEonne n’ignore que l’esprit de vin le  
mieux rectifié absorbe & dissout entierement les hui-  
les que l’on tire des substances animales, celle d’ivoire,  
par exemple, de vers de terre , ou de corne de cerf;  
enforte que quelques gouttes de ces huiles teignent  
non-feulement une grande quantité de cet esprit , mais  
lui communiquent encore un gout & une qualité qu’il  
n’avoit point auparavant ; trois ou quatre gouttes de

, ces huiles suffisent pour donner à trois onces dleEprit  
de vin , pour le moins, une couleur foncée.

On voit par là,quelle est la fubtilité & la petitesse des par-  
ties de ces huiles qui confervent entierement les qua-  
lités & la conformation qu’elles ont reçues dans leur  
origine; car deux petites gouttes d’huile de corne de  
cerf mêlées avec demie once d’esprit de vin le mieux  
rectifié, fuffifent pour caufer des fueurs copieufes &  
abondantes , si on les divife en quatre dofes , & si on  
les donne à quatre perfonnes différentes. Les Med'e-  
cins ne fauroient donc usier de trop de précaution lorse  
qu’ils ordonnent ces huiles furtout aux jeunes gens, &  
dans les maladies qui font accompagnées d’une cha-  
lcur extraordinaire. On voit encore par-là d’où vient  
que ces huiles ont tant de force pour dissoudre & pour  
dissiper des tumeurs qui n’avoient pu céder à aucun au-  
tre remede.

Mais ce qui mérite le plus notre attention , est que les  
huiles que llon tire des fubstances animales, peuvent,  
au moyen d’une rectification réitérée, acquérir un tel  
degré de fubtilité qu’elles deviennent capables lors-  
qu’on en donne une dosie un peu forte , de déraciner  
les maladies les plus opiniâtres, &les plus invétérées.

Voici la maniere de les préparer.

*Prenez* quelque huile que ce foit, tirée des fubstances  
animales par le moyen de la distilation ; celle  
de Eang humain, par exemple, de vers de terre,  
d’ivoire ou de corne de Cerf ; mettez-la dans  
une cornue de verre fans y rien ajouter, & rec-  
tifiez-la à un tel point, qu’il ne reste au fondau-  
cune matiere noire & brûlée , ce dont on vient à  
peine à bout à la douzieme distilation.

Cette huile qui étoit auparavant épaisse , & d’une odeur  
empyreumatique & infupportable , en acquiert peu à  
peu une beaucoup plus agréable, & devient d’un gout  
plus piquant.

Vingt gouttes &même davantage de cette huile pristes  
à jeun avant l'laccés d’une fievre intermittente , pro-  
curent le calme & un doux sommeil , & préservent  
fouvent le malade du retour du paroxysine suivant.  
Ce remede est très-efficace encore pour guerir les épi-  
lepsies invétérées , & pour appaiser les mouvemens  
convulsifs, furtout lorsqu’on le prend avant le tems  
ordinaire de l’accès , & qu’on use auparavant de re-  
medes propres à évacuer la trop grande quantité d’hu-  
meurs.

11 produit Ees effets au .moyen de fils qualités douces ,  
anodynes & Eomniferes ; car il procure le calme & un  
sommeil paisible , & qui bien loin d’être suivi de l’asc  
soupissement , de la pesimteur & de la faiblesse , ra-  
nime & fortifie au contraire le corps. Il procure ou-  
tre cela une sueur modérée fans augmenter la chaleur  
du fang. Les effets que produit ce remede viennent  
de la petitesse prodigieufe de fies particules fulphureu-  
fes, occasionnée par *ses* rectifications fréquentes &  
réitérées; & comme *ses* particules fulphureufes péne-  
trent à caufe de leur fubtilité dans les parties les plus  
éloignées & les plus petites , & se repandent dans la  
masse entiere des humeurs ; elles changent & dimi-  
nuent si sort la tension & la rigidité de la dure-mere,  
*Tome I I.*

AN I 66

\* & de tout le iysteme membraneux & nerveux , dont  
les mouvemens déréglés & spasinodiques sont la véri-  
table cauEe des fievres intermittentes & des mouve-  
mens épileptiques , qu’ils deviennent ensuite incapa-  
bles de pareils mouvemens spasinodiques.

L’on voit par cette observation chymique & pratique,  
que les vertus extraordinaires de certains remedes ne  
viennent que des particules insensibles des substances  
huileuses & sulphuretsses , qui penetrent dans les re-  
coins les plus cachés des parties solides & furtout des  
nerfs & des membranes, dont le ton & le mouvement  
influent fur prefque toutes les fonctions & les mouve-,  
mens de notre corps.

Cette expérience & cette observation pratique prouva  
encore , que les remedes qui ont le plus de chaleur &  
qui suffifent,étant donnés en petite quaniité,pour jetter  
la masse du fang dans un mouvement violent & rapide ,  
peuvent être si sort adoucis que loin d’augmenter le  
mouvement du sang lorsqu’on en donne une forte  
dofe, ils l’appaifent au contraire & procurent un cale  
me modéré; ce qui vient, comme il estaifé de s’en ap-  
percevoir du changement qui est survenu dans ce re-  
mede , c’est-à-dire de la subtilité de l’huile qui étoic  
auparavant ténace & vifqueuse.

Enfin cette expérience fert à expliquer & à rendre raifotW  
des qualités anodynes & fomniferes du camphre , qui.  
n’est autre chofe qu’une huile coagulée très-subtile ά  
lorsqu’on s’en sert avec précaution & suivant que les  
circonstances l’exigent. HoffMaN. *Obscrv. Physico-  
Chym. L. I.* c. I 5.

L’huile rectifiée dont nous avons donné la description!  
ci-dessus , contient certainement un grand nombre de  
vertus considérables. Son caractere principal est d’être  
un excellent remede contre la peste ou quelque mala-  
die pestilentielle que ce foit : elle fortifie la nature „  
rejouit le cœur & ranime les esprits , elle facilite lai  
circulation du sang , purifie toute fa masse, & guérie  
les éréfÿpeles, la gale & la teigne , la gratelle & les  
dartres ; elle est très-efficace dans la cure de la lepre p  
elle enleve les obstructions du foie & de la ratte \*  
guérit toutes les maladies de la tête & du cerveau „  
comme les léthargies , les apoplexies , la migraine >  
les vertiges, les convulsions & la paralysie. Elle for-  
tifie l’estomac & aide à la digestion ; elle produit des  
effets furprenans dans la défaillance , les fyncopes &  
la palpitation du cœur. On auroitpeineà trouver dans  
la Medecine un remede plus prompt & plus efficace. Sæ  
dofe est depuis vingt jusipl’à trente gouttes dans dm  
Encre , en buvant après un verre de vin.

ANIMAL BEZOARTICUM ORIENTALE,  
*Bezoar.* Voyez *Bezoar.*

ANIMAL BEZOARTICUM OCClDENTALE-  
Voyez *Bezoar.*

ANIMAL MOSCHIFERUM. *Le Musc:*Voyez *Moschus.*

ANIMAL ZIBETHICUM, *Civette.* Voyez:  
*Zibethum.*

ANIMALCULA , *animalcules ,* ou *peelti  
animaux.* Ceux qui ont fait les recherches les plus  
exactes & les plus fcrupuleuses fur la nature des  
disterens objets qui Ee fiant présentés à leurs sens ,  
ont découvert que les êtres qui saisissent l’objet  
de leur curiosité , étoient souvent tout à-fait dif-  
férens de ce qu’ils avoient paru au premier abord.  
Ainsi , par exemple , on a découvert que toute la terre  
étoit remplie d’une quantité inépuifable de petits ani-  
maux qu’on n’eût jamais soupçonné y être, qui flottent  
dans l'air que nous respirons , qui fe jouent dans l’eatt  
que nous buvons , ou qui font attachés aux différens  
objets que nous voyons & que nous touchons. Les con-  
jectures & les hypotheEes que l’on a Eormées Eur la pro-  
duction , la génération, la structure & l’usage de ces  
petits animaux, ont été aussi diflérentes, & peut-être  
aussi éloignées de la verité qu’aucune qui ait jamais été  
Eormée par le capriee, ou embraffée par la crédulité des  
hommes ; mais ces conjectures, cette obscurité & ces

E

*67* ANI

tenebres ont été bannies, depuis qu’on a découvert par  
le secours des microscopes , non seulement que ces  
petits animaux existent, mais encore leurs différentes  
figures & leurs disterens degrés de mouvement.

L’eau, le plus simple & le moins composé de tous les flui-  
des contient non seulement un grand nombre de ces  
animaux, mais sert encore à leur multiplication.

Ceci se trouve confirmé par ce que rapporte un parti-  
culier dans PHistoire de l’Académie des Sciences  
de l’année 1707. Il avoir cru dans quelques expérien-  
ces qu’il avoit faites , que les petits animaux qu’on dé-  
couvre dans l’eau avec le fecours du microscope n’y  
multiplioient point, mais qu’ils provenoient de cer-  
taines petites mouches invisibles qui déposent leurs  
œufs dans Pair ; & que puisque ces petits animaux  
étoient des especes de petits vers , on pouvoir natu-  
tellement fuppofer qu’ils devoient leur origine , de  
même que les autres, à quelque efpece d’infectes ailés.  
Mais il découvrit fon erreur par l’expérience suivante.

Il fit bouillir de Peau & du fumier enfemble , & en rem-  
plit deux bouteilles de la même grosseur : lorsque la  
Iiqueur qu’elles contenoient fut devenue tiede , il mit  
dans l’une d’elles deux petites gouttes d’eau qu’il avoit  
prifes dans un autre vaisseau qui étoit rempli de ces *ani-  
malcules,* & huit jours après il trouva que cette phiole  
fourmilloitd’un nombre prodigieux de petits animaux  
de la même espece que ceux que contenoit la liqueur  
d’où ces deux gouttes d’eau avoient été tirées. Il ne  
découvrit rien de femblable dans l’autre bouteille ,  
quoique le fumier eut dû, ainsi qulon Pauroit penfé ,  
en avoir produit quelques-uns. Ces phioles avoient  
été exactement bouchées. Cette expérience est donc  
une preuve de la multiplication de ces *animalcules* dans  
l’eau ; mais elle feroit encore plus assurée, s’il est vrai  
comme le prétend cet Observateur, qu’il les ait vus  
s’accoupler. Il est certain qu’il les vit *se joindre* de  
deux en deux, à quoi on répondra que c’étoit peut-  
être pour se battre : mais si cela est , d’où vient qu’ils  
ne *se* battent jamais que deux ensemble.

Si donc l’eau qui est le plus simple de tous les fluides ,  
contient un nombre si prodigieux de petits animaux ,  
& devient, s’il est permis de m’exprimer ainsi, un mi-  
lieu propre à leur production & à leur multiplication ,  
combien à plus forte raifon en doit-on fuppofer dans  
les autres fluides, qui font d’une nature plus compo-  
fée ? Que devons-nous penser , par exemple , de la  
quantité inconcevable & de la variété surprenante *d’a-  
nimalcules* que l’air qui est un fluide hétérogène, con-  
tient? Qu’elle quantité ne doit-il point y en avoir dans  
les liqueurs qui ont fermenté,dans les vins spiritueux,&  
dans les liqueurs de toute espece ? Combien dans les  
testicules, la femence & les autres fucs des animaux ?  
Combien dans les oifeaux , dans les poissons & même  
dans les reptiles & les infectes les plus petits ? Quelque  
furprenant que cela paroisse à ceux qui ne sont point  
accoutumés à pénétrer dans les merveilles cachées des  
ouvrages de la Nature ; il s’en faut cependant de beau-  
coup que ce foit une de ces hypothefes curieufes dans  
laquelle on *se* joue de l’esprit des hommes , pendant  
un certain tems , fous une fausse apparence de vérité,  
pour les jetter enfuite dans l’embarras que leur caufe  
le défaut de certitude à laquelle ils s’étoient attendus;  
carM. Leuwenhoeck à qui l’histoire naturelle a de si  
grandes obligations, & qui a observé avec tant d’exac-  
titude jufqu’aux plus petits ouvrages du Créateur, a  
assujetti ces matieres aux sens, & prouvé d’une maniere  
incontestable, que le nombre *d’animalcules* que con-  
tient la femence d’une Merluche,est dix fois plus grand  
que celui de tous les hommes qui vivent fur la furfa-  
ce de la Terre.

En un mot ces *animalcules* sirnt en si grande quantité  
dans toute la nature, que tous les alimens dont nous  
faisons usage semt mêlés & incorporés avec les œufs  
qu’ils ont déposés. M. Homberg rapporte dans les Mé-  
moires de l’Académie des Sciences de l’année 1707.  
qu’un jeune homme de fa connaissance qui jouissoit

Α N I 68

d’une santé parfaite , rendit pendant quatre ou cinq  
ans par les felles un grand nombre de vers de cinq ou  
six lignes de long , quoiqu’il ne mangeât ni fruit ni  
salade , & qu’il usât de tous les remedes imaginables  
pour être guéri de cette maladie. Il rendit une fois ou  
deux un ver qu’on appelle en François *solitaire,* plat  
& plein de nœuds , qui avoit une aune & demie de  
long. Il conclut de-là que tous les alimens que nous  
prenons sont remplis d’un nombre prodigieux d’œufs  
d’infectes qui n’ont besiain pour éclorre que d’un esto-  
mac qui leur tient lieu de four.

On trouve dans les Transactions Philosophiques des  
histoires surprenantes de petits animaux qu’on a trou-  
vés dans plusieurs substances d’une espece différente.  
C’est ainsi qu’un Auteur anonyme a découvert dans le  
Eable un insecte d’une figure tout-à-fait extraordi-  
naire.

Comme j’examinois, dit-il , avec un excellent micros-  
cope quelques petits grains de fiable que j’avois pasi-  
sés au tamis , je découvris un animal qui avoit un  
grand nombre de piés , le dos blanc & couvert d’é-  
cailles, mais beaucoup plus petit que tous ceux qu’on  
a découverts jusqu’ici. Car quoique le microscope  
grossit chaque grain de sable comme une noix ordi-  
naire , cependant cet animal ne paroiffoit pas plus gros  
que l’est un grain de stable vu fans le secours du mi-  
croscope.

M. J, Harris rapporte ( au mois de Juin 1694. ) qu’exa-  
minant une petite goutte d’une eau de pluie , qui  
étoit depuis deux mois sur sa fenêtre dans un pot de  
fayence, & qu’il avoit prife avéc la tête d’une épingle  
fur la surface de Peau, il y découvrit quatre différen-  
tes fortes d’animaux. J’en découvris, dit-il, de deux  
especes & qui étoient très-petits dans la partie la  
plus claire de la goutte. Quelques-uns avoient la fi-  
gure d’œufs de fourmis & étoient dans un mouve-  
ment continuel & très - rapide. J’ai remarqué que  
cette figure ovale est la plus ordinaire aux petits ani-  
maux qu’on trouve dans les liqueurs. L’autre espece  
qui étoit dans la partie la plus claire de la goutte étoit  
plus oblongue, ils étoient environ trois fois aussi longs  
que larges : ceux-ci étoient en très-grande quantité ,  
mais leur mouvement étoit lent en comparaison de  
celui des premiers.

Dans une autre partie de la goutte ( Peau dont je Pavois  
retirée avoit contracté une écume épaissie qui l’envî-  
ronnoit ) je découvris encore deux autres Portes d’ani-  
maux semblables à ces especes d’anguilles qu’on dé-  
couvre dans le vinaigre, mais beaucoup plus petits &  
dont l’extrémité étoit plus pointue. Ils nageoient dans  
la partie la plus claire & *se* sauvoient ensiiite dans la  
partie la plus épaiffe & la plus bourbetsse de la goutte  
comme font les anguilles ordinaires dans l’eau. J’y dé-  
. couvris encore un animal femblable à un gros magot  
qui prenoit en *se* rétrécissilnt la figure d’une boule ; le  
bout de *sa* queue étoit fait en forme de tenaille ; je  
lui voyois distinctement ouvrir & fermer la bouche &  
rendre une grande quantité de bulles d’air. J’en comp-  
tai environ quatre ou cinq qui paroissoient occupés à  
manger.

Je découvris encore cette quatrieme espece d’animaux  
dans plusieurs autres gouttes de la même eau,c’est-à-dire  
dans la peau ou l’écume qui couvroitfa furface. Car il  
me fut impossible d’en découvrir aucun fous celle-ci  
& dans la partie la plus basse de Peau à moins que je  
ne la troublasse en la fecouant & que je ne mêlasse sa  
surface avec fes parties les plus basses.

Avril 27. 1696. j’examinai avec un meilleur microfcope  
quelques gouttes d’eau de pluie qui avoient été à dé-  
couvert pendant quelque tems , mais qui n’avoient  
point contracté une pareille écume que la précédente.  
Il me fut impossible de découvrir aucun animal dans  
fa partie la plus claire : mais quelque peu d’écume min-  
ce & blanche s’étant élevée sur *sa* surface en forme de  
graisse , j’y découvris un amas d’animaux d’une peti-  
tesse infinie, de grandeur & de figure différentes, fessi-

*c9* ANI

blables à ceux qui naissent dans Peau lorsqu’on y sait  
tremper de l’orge.

J’examinai en même tems une petite goutte de la super-  
ficie verdâtre d’une eau bourbeuse qui étoit dans ma  
basse-cour, & je trouvai qu’elle étoit entierement rem-  
plie d’animaux de grandeur & de figure différente :  
mais les plus remarquables étoient ceux qui donnai ent  
à l’eau cette couleur verdâtre. Ils étoient ovales, leur  
milieuétoit d’un verd foncé, leurs extrémités étoient  
claires & tranfparentes. Ils fe racourciffoient & slallon-  
geoient, ils fe culbutoient les uns soir les autres & s’é-  
lançoient comme des poissons : leurs têtes étoient tou-  
jours du côté le plus large par lequel ils se mouvoient.  
Ils étoient en très-grand nombre , mais si gros néant-  
moins que je les distinguais aisément avec un verre  
qui ne grossissoit pas extraordinairement les objets. Il  
y en aVoit plusieurs autres entremêlés parmi ceux-ci,  
mais qui étoient plus petits & transparens comme ceux  
dont je viens de parler, & qu’on trouve dans l’écume  
blanche de Peau de pluie qui a demeuré quelque tems  
à découvert.

AVril 29.1696. j’ai découvert une autre espece d’animaux  
dans de l’eau qui avoit été à découvert dans un verre  
fur ma fenêtre ; ils étoient trois fois plus gros que les  
autres dont j’ai parlé ci-devant , & ils avoient un  
anneau verd au milieu , ils étoient fort tranfparens,  
mais moins colorés. En examinant avec plus d’at-  
tcntion les bandes ou les ceintures qui entouroient  
ces animaux, je découvris qu’elles étoient composées  
de globules si femblables au frai des poissons, que je  
ne pus m’empêcher de croire qu’elles fervoient au mê-  
me ufage dans ces petits animaux : car j’en trouvai plu-  
sieurs depuis le 27 Avril qui n’avoient aucune de ces  
ceintures ; un grand nombre d’autres en avoient enco-  
re, mais qui étoient inégalement diminuées , Peau  
étoit remplie d’une grande quantité de petits animaux  
que je n’y aVois point vus auparavant, & que je regar-  
dai comme les fretins auxquels les plus vieux avoient  
donné naissance. Je continuai à les examiner pendant  
deux jours, & je m’apperçus que le nombre de ceux  
qui avoient les bandes dont j’ai parlé, diminuoit de  
plus en plus; de forte qu’à la fin je d'en découvris plus  
aucun de semblable, & ils n’avoient plus la moindre  
couleur dans toute leur étendue.

J’examinai le 18 Mai de l’année 1696. la surface d’une  
eau bourbeufe qui étoit bleuâtre, ou plutôt d’une cou-  
leur changeante entre le bleu & le rouge , & je décou-  
vris dans de très-petites gouttes de cette eau, un nom-  
bre prodigieux d’animaux de grandeur différente, par-  
mi lefquels je n’en trouvai aucun qui eût les ceintu-  
res dont j’ai parlé ci-deffus, ni du verd, ni aucune au-  
tre couleur.

Jlexaminai encore la surface de quelque autre eau bour-  
beufe qui tiroit un peu fur le verd ; & je la trouvai  
remplie d’un si grand nombre d’animaux , que je ne  
me rappelle point d’avoir rien vu de semblable , si ce  
n’est dans la semence de quelques animaux. 11 y en  
avoit parmi ceux-là un très-grand nombre d’une cou-  
leur verdâtre, mais ils *se* mouvoient avec tant de ra-  
pidité, & étoient si près les uns des autres, qu’iI me  
fut impossible de distinguer, quelque effort que je fisc  
fe, si cette couleur verte étoit répandue sur tout leur  
corps, ou si elle n’en occupoit que le milieu en forme  
de ceinture comme je l’ai dit ci-devant. Je jugeai à  
la rondeur de leur figure, aussi-bien qu’à leur petitef-  
fe, qu’ils n’étoient que le frai de cette espece d’ani-  
maux dont j’ai parlé ci-deffus. Je remarquai que la  
pointe d’une épingle trempée dans de la salive, les fai-  
foit tous mourir fur le champ, & je sclppoEe qu’il en est  
de même des autres animaux de cette espece.

Jlexaminai le même jour la surface de quelque eau miné-  
rale,qui avoit été environ deux semaines dans une  
phiole bien bouchée, & j’y découvris deux sortes d’a-  
nimaqx dont les uns étoient extremement petits & les  
autres d’une grandeur considérable.Ces derniers avoient  
fur leurs queues quelque chose qui imitoit les nageoi-

À N î 70  
res, mais il n’y en avoit qu’un petit nombre de cha\*  
que espece.

Le Eel composé ou le vitriol contenu dans cette eau ;  
étoit formé de particules de différentes figures , mais  
toutes irrégulieres. Elles ressembloient à des petits  
monceaux de petits bâtons posés en travers les uns  
fur les autres fous différens angles; elles étoient transe  
parentes & tant soit peu verdâtres, comme le crystal  
qui tient de la nature du fer a coutume de l’être.

Je mis infuser des grains de poivre , des baies de laffa  
rier, de l’avoine, de l’orge & du froment dans de l’eau.  
Au bout de deux ou trois jours fon écume fut remplie  
d’un grand nombre d’animaux. D’autres en avoient  
fouvent trouvé avant moi : j’en trouvai un plus grand  
nombre & une plus grande variété dans Peau d’orge &  
de froment, que dans celle où jlavois suis tremper  
des baies de laurier.

Il est difficile d’expliquer la production d’un si grand  
nombre d’animaux. Quoiqu’on puiffe fuppofer ainsi  
que le font plusieurs, qu’ils s’y engendrent par la cor-  
ruption, il femble néantmoins que Phypothese d’une  
pareille génération renferme plus d’ahfurclttés & de  
difficultés qu’il ne paroit d’abord au premier coup d’œil.  
Je fouhaiterois cependant que quelque perfonne ingé-  
nieuse voulût s’occuper quelque tems de cette recher-  
che. J’ai conjecturé que ces animaux pouvoient êtré  
produits par un des deux moyens fuivans.

1. Il fe peut faire que les œufs de quelques infectes ex^  
tremement petits & qui soient en très-grand nombre  
aient été déposés dans les recoins de l’enveloppe du  
grain, par quelque espece qui habite dans ces femen-  
ces comme dans un lieu qui lui est propre. Les issec-  
tes de la plus grande espece déposent ordinairement  
leurs œufs sur les fleurs & les feuilles des plantes,  
comme on l'a fouvent éprouvé ; & il est probable que  
ceux de la plus petite efpece font la même chofe. Ces  
œufs lorfqtllon les plonge dans Peau, venant à fe détâ-  
cher de cette semence peuvent s’élever fur sa surface »  
& venant à y éclorre , y produire des animaux qu’on  
y découvre en si grand nombre.

2. Peut-être aussi que la surface de Peau reçoit les œufs  
de quelques petits infectes qui sont répandus dans Pair/  
& que fe trouvant par l’infusion d’un grain convena-  
ble, ou d’un degré proportionné de chaleur,rendue  
propre à cet effet, elle peut leur PerVir d’un nid, où la  
chaleur du Soleil les fait éclorre & produit ces ani-  
maux, qui ( femblables à cet insecte d’estu extraordi-  
naire d’où le moucheron est produit, dont parle le Sa-  
vant Hook dans *sa* Micrographie , & dont j’ai souvent  
vu la métamorphose avec plaisir) se transforment en-  
suite en mouches ou infectes ailés, de la même espece  
que celui dont ils tirent leur origine. Peut-être aussi  
que ces deux circonstances, ou d’autres de la même na-  
ture, concourent à leur production.

*Observations sur les Animalcules ,  
Par M.* GRAY.

J’ai observé dans de petites gouttes d’eau que j’avois pii-\*  
*ses* avec la pointe d’un fil de métal, deux sortes d’infec-  
tes, qui ne pouvoient être vus qu’avec le microfcope >  
les uns globuleux , & les autres elliptiques. Les pre-  
miers sirnt un peu moins tranfparens que l’eau dans  
laquelle ils nagent, & ont quelquefois deux taches  
obfcures diamétralement opposées , mais qu’on apper-  
çoit rarement. Ces infectes globuleux sirnt quelque-  
fois joints de deux en deux ; peut-être est-ce pour tra-  
vailler à la multiplication de leur efpece : l’on appes-  
çoit de l’obfcurité dans l’endroit par lequel ilsfe joig-  
nent : ils ont un double mouVement, l’un très-prompt  
& irrégulierement progressif, & en même-tems uné  
rotation fur leurs axes qui *se* sait à angles droits sur le  
diametre où sont les taches noires. On ne s’apperçtfit  
de ce dernier que lorsqu’ils Ee meuvent lentement *i* ils

7ΐ ANI .

sirnt d’une petiteffe presque incroyable.

J’ai examiné différens fluides transparens, tels que l’eau,  
le vin, le brandevin, le vinaigre , la biere, la fialive,  
l’urine, &c. & je ne me souviens point d’y avoir dé-  
couvert une plus grande ou une moindre quantité de  
ces insectes : mais je n’en ai vu aucun en mouvement,  
. si ce n’est dans Peau commune qu’on a gardé plus ou  
moins long tems, comme M. Leuwenhoeck l’a obser-  
vé; quoique je ne sache point qu’il ait remarqué qu’ils  
existent dans Peau avant que de s’y animer. On trouve  
dans les rivieres, après qu’il a plu , une si grande quan-  
tité de ces petits animaux , qu’il siemble que l'eau doit  
une grande partie de sem opacité & de sa blancheur à  
cés globules. L’eau de pluie contient un grand nombre  
de globules : mais celle de neige en contient encore  
davantage. La rosée qui s’attache aux vitres des fenê-  
tres , en est remplie ; & d’autant que la pluie & la ro-  
sée montent & descendent continuellement, je crois  
qu’on peut dire que Pair en est rempli. Ils semblent  
avoir la même pesimteur spécifique que l’eau dans la-  
quelle ils nagent ; car ceux qui meurent, restent dans  
toutes les parties de Peau où ils *se* trouvent. Quoique  
j’en aie vu plusieurs miliers , je n’ai jamais pu décou-  
vrir une différence siensible dans leurs diametres , & ils  
m’ont tous paru de la même grosseur : ils conservent  
leurs figures dans l’eau qui a bouilli, & quelquefois  
même ils y vivent.

Il est encore une autre espece d’infectes que j’ai découvert,  
& qu’on ne trouve pas aussi souvent que les autres,  
surtout en hiver : ils sont beaucoup plus longs que  
les premiers , ils peuvent prendre différentes figures :  
ils scmt pour la plupart elliptiques, mais ils prennent  
quelquefois une figure prefque sphérique en se racour-  
cissant, & deviennent aussi quelquefois en s’allon-  
geant trois fois plus longs que larges. Ils font compo-  
sés de parties opaques & transparentes, & *se* roulent en  
marchant autour de leurs axes & de leurs diametres.  
*Trans. Philoseph. Abreg. Vol. III.*

*Observations sur les Animalcules ,  
Par M.* E D Μ o N D - K I N G.

Ayant examiné de l’eau de pluie dans laquelle j’avois fait  
tremper de l’avoine pendant neuf à dix jours, j’y dé-  
couvris une fubstance qui me parut semblable à celle  
qu’on appelle communément la lie dans les autres li-  
queurs ; j’en mis la grosseur de la tête d’une petite  
épingle sur la plaque objective de mon meilleur mi-  
croscope , & j’y apperçus distinctement fept ou huit  
fortes de petits animaux de grandeur & de figure diffé-  
rente qui nageoient dans cette scibstance. Ils avoient  
un mouvement très-rapide, & ils paroiffoient fiept  
mille fois plus gros que dans leur grandeur naturelle,  
fuivant la supputation que j’en ai faite.

Je mis de même fur la plaque objective de mon microfco-  
pe cette écume mince qui étoit sur la surface de l'eau  
dans laquelle j’avois fait infufer du poivre, & qui rese  
semble à ces floccons de fiel que l’on trouve dans quel-  
ques efpeces d’urine; & j’y découvris un amas de petits  
animaux, qui avoient affez de matiere liquide pour  
pouvoir nager, & dont le nombre, le mouvement,  
la variété & la petiteffe me causeront de l’admiration.

Je découvris dans une décoction d’herbes que j’avois paf-  
sée, que je gardois pour un ufage particulier, & dont  
je pris la grosseur d’une tête d’épingle, des animaux  
semblables à des anguilles, qui avoient un mouve-  
ment très-rapide, & dont les deux extrémités me paru-  
rent pointues.

je remarquai que ces petits animaux , dont j’ai parlé  
ci - dessus , ressembloient à des poissons en plusieurs  
chofes.

iQ, Ils vont en troupe , & *se* ferrent les uns contre les au-  
tres , de même que les carpes, dans un étang qui n’a pas  
beaucoup de profondeur, comme je l’ai souvent remar-  
qué, quelquefois dans un endroit & quelquefois dans  
un autre. Lorsqu’on trouble ces carpes, elles fe disper-

A N I 72  
fent, & on les perd de vue dans un moment : il en est  
de même de ces petits animaux dans la liqueur où ils  
ont pris naissance , si l’on agite la liqueur avant ou  
après qu’ils fe font assemblés ; du moins je l’ai fait, &  
je n’ai pu en découvrir aucun dans cette parcelle de li-  
queur que le jour fuivant, ou qu’aprèsleur avoir donné  
le tems de s’assembler.

2°. Ils demeurent dans la liqueur & y paroissent en mou-  
vement tant qu’ils peuvent y nager: mais lorsqu’elle  
vient à manquer, on les voit *se* débattre jusqu’à ce que  
leurs forces les abandonnent ; & une minute après  
que toutes les particules aqueuses fe font évaporées, ils  
paroissent morts, étant exposés fur la plaque objective  
du microfcope.

3°. Ils demeurent comme morts pendant une demi-heure,  
même davantage : mais si on leur met un peu d’eau,  
ils commencent dans une demi-minute à *se* mouvoir de  
nouveau & à nager peu à peu, d’abord d’une maniere  
foible & languissante ( comme le feroient des petits  
poissons en pareil cas) mais reprenant enfuite leurs for-  
ces , leur mouvement devient aussi rapide qu’aupara-  
vant.

4°.Ceux qui sont presque morts paroissent plats & minces;  
lorsqu’ils commencent à si; mouvoir , il *se* tournent de  
tous côtés sans observer un mouvement réglé : on les  
voit aussi minces & de la même figure que la plus petite  
paille, & ils demeurent dans cet état aussi long-tems  
qu’ils fiont malades, & dans un état de foiblesse : mais  
au bout d’une heure, il s’enflent & reprennent leurs  
forces lorfqu’on leur donne de nouvelle eau.

Ces *animalcules se* portent pour la plupart vers le fom-  
met de la liqueur , & je sijis persuadé que c’est à cauBe  
de Pair.

Si l’on n’a pas soin, lorsqu’on les voit comme morts sur  
la plaque objective , de leur fournir de Peau dans Pesa  
pace d’une heure, ils meurent tout-à-fait, & on les  
trouve plusieurs jours après dans la situation où on les a  
laissés.

Les obfervations suivantes serviront à détruire le doute  
de quelques persimnes qui croient que ces substances ne  
font point de vrais animaux.

Si l’on trempe la pointe d’une petite aiguille dans de Pesé  
prit de vitriol, quelque imperceptible que siDit la quan-  
tité qn’on en a prise, si on l’enfonce dans le milieu de  
cette goutte , qui n’est pas plus grosse que la tête d’une  
épingle, & dans laquelle il y a plusieurs milliers de ces  
*animalcules* qui nagent & qui s’agitent avec beaucoup  
de rapidité, on verra aussi-tôt ces petits animaux affec-  
tés par l’acidité de ces particules jusqu’au point de *fe*séparer & de tomber comme morts.

Si l’on fait dissoudre du fel commun, & qu’on emploie sa  
dissolution de la maniere précédente fur quelques  
gouttes de la même liqueur, on verra les animaux  
dont nous venons de parler, affectés,& cesser leur mou-  
vement, mais d’une maniere tout-à-fait différente : ils  
ne *se* sépareront point comme ceux fur lesquels Pesa  
prit de vitriol agissait, mais ils fe racourciront en tout  
Pens, & prendront la forme & la figure de l’avoine  
concassée ; & au lieu que les premiers tomboient tout  
d’un coup fans tourner, ceux-ci au contraire ne font pas  
plutôt affectés par cette diffolution du fel, qu’ils pi-  
rouettent avant que de tomber au fond & de mourir, à  
moins qu’on ne les fauve promptement avec de Peau  
fraîche ; car dans ce cas on les voit fe ranimer peu à  
peu.

La teinture de fel de tartre les tue plus promptement : ils  
paroiffent d’abord aussi malades & aussi affectés ( don-  
nez à cela le nom qu’il vous plaira ) qu’ils pourroient  
l’être par des mouvemens convulsifs violens: ils de-  
viennent enfuite tout d’un coup foibles & languiffans,  
& on les voit se précipiter au fond de la goutte sim la  
plaque objective. Ils conservent cependant la même fi-  
gure qu’ils avoient auparavant, & ne scmt ni plats com-  
me avec l’esprit de vitriol, ni cyltndriques comme avec  
l’eau falée ordinaire.

73 ANI

L’encre les tue aussi promptement que l’esprit de vitriol,  
mais elle les fait racourcir en plusieurs manieres ; ce  
que j’attribue à la solution de couperose qui entre dans  
soi composition.

Le *sang* nouvellement tiré d’une piquure que l’on *se* fait  
au doigt, les tueprefque aussi promptement que l’esprit  
de vitriol, à caufe, à ce que je crois, du sel qu’il con-  
tient.

Mais rien n’est plus surprenant & plusamusirnt que de les  
voir nager & s’agiter d’abord parmi les globules de  
sang, *se* pouffer les uns contre les autres, semblables à  
des poissons auxquels on ôte Peau tout d’un coup, &  
*se* préeipiter tous enfemble, à ce qu’il me parut, dans  
le limon.

L’urine les tue aussi en peu de tems , mais non pas aussi  
promptement que le *sang* & le vitriol.

Le l.ucre disseus comme le siel, les tue encore lorsqu’on  
l’emploie de la même maniere : mais quelques-uns  
s’applatissent, & d’autres s’arrondissent en mourant.

Le vin d’Espagne les tue, mais non pas si promptement  
que les autres liqueurs. *Transe PhiI. Abr. vol. III.*

*Animalcules dans la gale ,*

*Par le Docteur* B o N o N I o.

Je demandai à une personne qui étoit malade de la gale  
de me dire l’endroit où elle sientoit les demangeaisions  
les plus grandes & les plus aiguës, & elle me montra  
un grand nombre de pustules qui n’étoient point ou-  
vertes : j’en piquai une avec la pointe d’une petite ai-  
guille & j’en fis sortir une eau très-claire dont je pris  
un très-petit globule blanc que l’on discernoit à pei-  
ne. Je découvris en l’examinant avec un microscope,  
qu’il contenoit un petit animal vivant semblable à une  
tortue , d’une couleur blanche , tant soit peu noir siur  
le dos, avec des poils longs & déliés , fort agile, ayant  
six piés, la tête pointue & deux petites cornes au bout  
du museau.

N’étant point encore fatisfait de cette découverte , je fis  
la même recherche fur plusieurs persimnes galeusies ,  
d’âge , de complexion & de sexe différens , & dans dif-  
. férentes siaifons de l’année , & je trouvai dans toutes,  
les mêmes animaux dans la plupart des pustules aqueu-  
fes ; car il me fut impossible d’en découvrir de tems à  
autre dans quelques-unes.

Et quoiqu’il fioit très-difficile de difcerner ces animaux  
fur la silrface de la peau à casse de leur petitesse & de  
leur couleur, qui est la même ; néantmoins j’en ai quel-  
quefois découvert aux jointures des doigts dans les pe-  
tirs creux de l’épiderme , où ils commencent d’enfon-  
cer leurs mtsseaux & causent en rongeant & en s’agi-  
tant , des demafngeassons très-inconamodes jusqu’à ce  
qu’ils soient parvenus finis l’épiderme , & alors il est  
aisé de s’appercevoir du chemin qu’ils font en mordant  
& en rongeant, car chacun d’eux fait quelquefois plu-  
sieurs pustules. J’en ai fouvent trouvé deux ou trois  
enfemble & pour la plupart très-près les uns des autres.  
J’examinai si ces animaux ne laiffoient point d’œufs , &  
enfin je découvris dans la partie la plus enfoncée un  
petit œuf blanc qu’on pouvoir à peine distinguer , presc  
que transparent & oblong , semblable à la femence  
d’une pomme de pin. J’ai trouvé dans la fuite plusieurs  
de ces œufs , & je ne doute point que ce ne foit d’eux  
que s’engendrent ces animaux.

Il n’est pas difficile, après cette décotrverte , d’expliquer  
la caufe de la gale beaucoup mieux qu’on ne l’a fait  
jusqu’à présent, & il paroît très-probable que cette ma-  
ladie contagieufe ne provient que de la morsure con-  
tinuelle que ces *animalcules* font dans la peau , & qui  
- donnant pasta-ge à une partie de la sérosité, occasionne  
des petites vessies dans lesquelles ces insectes conti-  
nuant à travailler, ils obligent le malade à *se* grater  
& à augmenter par-là le mal, en déchirant non-seule-  
ment les petites pustules, mais encore la peau & quel-  
ques petits vaisseaux sanguins, ce qui occasionne la ga-

A N I 74  
le , les croûtes & les autres fymptomes desagréables  
dont cette maladie est accompagnée.

On Voit par-là d’où Vient que la gale se communique si  
aisément; car ces animaux peuVent passer d’un corps à  
un autre aVec beaucoup de facilité par le simple attoti-  
chement. Comme leur mouVement est extremement  
rapide , & qu’ils fe glissent aussi-bien fur la surface de  
tous les corps , que sous l’épiderme ; ils sont très-pro-  
pres à s’attacher à tout ce qui les touche, & il suffit  
qu’il y en ait un petit nombre de logés pour se multi-  
plier en peu de tems au moyen des œufs qu’ils dépo-  
fent. Il n’est pas furprenant non plus que cette infec-  
tion fe répande parle moyen des draps, des serviettes,  
des mouchoirs, des gands, &c. dont les persimnes ga-  
leuEes ont fait ufage ; puifqu’il est aisé à ces animaux  
de fe loger dans de pareilles chofes , & qu’ils peuVent  
vicre hors du corps pendant deux ou trois jours , ainsi  
que je l’ai remarqué.

Nous n’aurons pas beaucoup de peine non plus à corn-  
prendre la raifon pour laquelle les ÜxivieIs , les bains  
& les onguens faits aVec des fels , du soufre, le Vitriol,  
le mercure simple, précipité ou sublimé, & tels autres  
remedes corrosifs & pénétrans, ont la vertu de guérir  
cette maladie, puifqu’ils ne peuvent que tuer la vermi-  
ne qui s’est logée dans les cavités de la peau, ce qu’on  
ne fauroit faire en fe gratant, à cause de leur dureté  
& de leur extreme petitesse qui les dérobe aux ongles-.  
Les remedes internes ne sciuroient être non plus d’au-  
cun secours dans cette maladie, & s’il arrive quelque-  
fois dans la pratique qu’elle revienne lorfqu’on la croit  
tout-à-fait guérie par les onctions , on n’en doit pas  
être surpris ; car quoique les onguens puissent avoir tué  
tous ces animaux , il n’est pas cependant probable  
qu’ils aient détruit les œufs qu’ils ont laissés dans la  
peau comme dans un nid, où ils s’engendrent de nou-  
veau pour renouveller la maladie. Sur ce principe , il  
est à propos , après que la cure est achevée, de conti-  
nuer les onctions pendant un ou deux jours , ce qu’i!  
n’est pas difficile de faire exécuter aux malades, à caufe  
que l'on peut donner à ces linimens une odeur agréa-  
ble. De cette espece est celui qui est composé avec de  
l’onguent de fleurs d’oranges ou de roses & une petite  
quantité de précipité rouge. *Transact. Philoseph. Abr.  
vos III.*

Leuwenhoeck a calculé que mille millions de ces *arnmaIn  
cules* qu’on découvre dans Peau commune, ne Pont pas  
si gros , pris ensemble, qu’un grain de Eable ordinale  
re. Cet Auteur a découvert dans la liqueur spermati-  
que de différens animau» mâles , qu’il a examinés , un  
nombre infini *d’animalcules* qui ne Eont pas plus grands  
que ceux dont nous avons parlé ci-deffus. La matiere  
blanche qui s’attache aux dents est remplie de petits  
animaux de différente figure, auxquels le vinaigre cau-  
*se* la mort ; & l’on verra dans l’article *Acetum,* que  
cette liqueur contient de petits animaux semblables à  
des anguilles. En un mot , on auroit peine à trouver  
quelque chose qui ne produise en *se* corrompant des  
petits animaux. Je ne suis point cependant satisfait de  
ce qu’avance l’Auteur que je viens de citer, qu’on ne  
découvre d’*animalcules* que dans les fubstances qui  
sont dans un état de corruption. Il est certain que les  
fubstances animales inclinent promptement à la putré-  
faction, & la stemence beaucoup plutôt que toutes les  
autres, c’est-à-dire , dans peu de minutes ou peut-être  
de momens. Mais il ne s’ensuit point de-là que ces ani-  
maux s’engendrent par la corruption. Je salis plutôt  
porté à croire que la chaleur qui la casse peut faire  
éclorrc les œufs qui ont été déposés dans les différen-  
tes substances qui se corrompent, &leur fournir peut-  
être un moyen convenable pour pouvoir y fubsister.

Mais comme la plupart des découvertes qu’on a faites  
dans la Philofophie naturelle ont donné occasion à des  
persimnes d’une imagination échauffée d’en faire le  
sondement d’une théorie imparfaite , au grand préju-  
dice des Sciences ; il est arrivé de même que celles  
que l’on a faites fur ces *animalcules* ont occasionné,

75 A N ï

^quoique mal-à-propos , des Eystemes bisarres & chi-  
mériques.

G’est ainsi que quelques-uns ont avancé que les *animal-  
cules t* que l’on trouve dans la semence des mâles, ne  
font autre chose que les animaux qui doivent naître ,  
mais en petit ; & que c’est par leur moyen que fe fait  
la génération. D’autres ont entrepris de prouver que  
toutes les maladies ne font causées que par des *ani-  
malcules,* sans faire attention que ceux que l’on décou-  
vre dans les parties corrompues des animaux , font  
l’effet & non point la cause des maladies.C’est ainsi que  
Desault s’est efforcé de prouver que la vérole & l’hydro-  
phobie n’ont point d’autre causie ; & je me siouviens d’a-  
voir vu, je ne sal.où, un ouvrage de théorie soir la peste,  
dans lequel l'Auteur attribue la casse de cette terrible  
maladie, à des Insectes que les vents apportent de 1’0-  
rient.

ANIMALIS FACULTAS,ou VIRTUS , faculté ou  
puissance animale. Voyez *Facultas.*

ANIMALIS MOTUS , *mouvement animal.*

ANIMALIS SPIRITUS , esprit *animal.* Voyez *Spi-  
ritus.*

ANIMATIO , est un terme énigmatique dont fe fer-  
vent les Alchymistes dans la transinutation des mé-  
taux , lorsque la terre blanche foliée doit fermenter  
avec Peau philosophique ou céleste de foufre. On dit  
que le mercure est animé lorfqu’en le mêlant avec un  
métal parfait, on le réduit à une espece certaine. *Libav.  
Apoc. Hermet. I. cap.* ιο. Les Alchymistes ontbefoin  
d’un tel mercure pour travailler à la pierre philofo-  
phale. CASTELLI.

ANIME. *Anime geummi gummi aminea t* Serap. *Minea,*Galeni. *Aminea-, rnyrrha,* Cæsi *Anumum,* Amato.

C’est une gomme ou résine blanche qu’on nous apporte  
de l’Amérique, elle fort par incision d’tm arbre moyen  
nement grand, dont les feuilles approchent de celles  
du myrthe : fon fruit est assez gros, on le nomme  
*lobus. \**

La meilleure gomme *animé* doit être blanche , feche ,  
friable, nette, de bonne odeur, fe consumant facile-  
ment quand on la jette sur des charbons allumés ; elle  
contient beaucoup d’huile & de Eel essentiel.

Elle est propre pour discuter, pour amollir , & pour ré-  
foudre les tumeurs froides, pour la migraine, pour  
fortifier le cerveau ; on en applique dessus la tête &  
l’on en parfume les bonnets ; on s’enfert aussi dans les  
plaies pour déterger & cicatrifer. LEMERY, *des Dro-  
gues.*

On l’emploie extérieurement- dans la Medecine dans les  
affections froides, douloureufes rhumatifmales, œdé-  
mateuses de la tête, des nerfs, & des articulations , la  
paralysie, les contractions, les relàchemens, les con-  
tusions , &c. Elle entre dans les emplâtres & les cérats  
qui fervent dans ces maladies. R a Y , *Hist. Plant.*1846.

Il y a deux sortes de gomme *animé,* l’une orientale, &  
l’autre occidentale.

La derniere est la larme ou la résine blanche d’un arbre  
qui croît dans la nouvelle Espagne. Elle approche quel-  
que peu de la couleur de l’encens; elle est transparen-  
te blanche, tirant fur le citron, mais plus huileuse que  
la gomme copal. On nous l’apporte en grains toutcom-  
me l’encens, mais ils font plus gros , & lorsqu’on les  
rompt ils paroiffent d’une couleur jaunâtre pareille à  
celle de la résine. Son odeur est très-agréable, & lorsi  
qu’on la jette sur les charbons elle *se* consume aisément.  
Elle diffère de l’orientale en ce qu’elle n’est ni si blan-  
che ni si brillante. On nous apporte encore cette der-  
niere en gros morceaux transparens.

La gomme *animé* orientale est de trois especes ; la pre-  
miere est blanche , la seconde noirâtre, & quelque peu  
approchante de la myrrhe, d’une odeur agréable. D10S-  
coride la regarde comme une mauvaisie espece de myr-  
rhe. Il l’appelle *minaea* du pays où elle croît plus com-  
munement. Sérapion l’appelle *aminaea ,* d’où les Por-  
tugais ont fait *arnmé* par corruption. Nous devons la

AN I 76

troisieme espece à Clusius, elle est pâle , résineufe, &  
feche.

Toutes ces efpeces répandent une odeur très - agréable  
'dans les fumigations.

J. Bauhin compte cinq especes différentes de gomme  
*animé.*

1. Celle qui a la couleur de l’ambre jaune.

2. Celle qui estfemblable à la résine, & d’tm blanc tirant  
sur le jaune;

3. Celle qui est blanche & transparente, qui a le gout du  
vernis ( la gomme du genevrier ) & l’odeur du mastic.

4. Celle qui a la couleur de la colophane.

5. L’espece blanche que les Indiens appellent *copal.* RaY,  
*Hist. Plant.* Voyez *Bdellium.*

ANIMELLÆ, semt les glandes siilivaires situées fous les  
oreilles, tout le long de la mâchoire inférieure. On  
les appelle encore *lacticinia.* CasTELLI , d’après *Ve-'  
sale.*

ANIMI & ANIMÆ DELIQUIUM. Voyez *Deli-  
quium , Lypothymia 8e Syncope.*

ANIMI ΡΑΤΗΕΜΑΤΑ. Les passions de l’ame.

ANIMUS, *Ame.* Νους, νόος , θυμὸς, γνώμη , διάνοια ; le  
même que *mens.* Ce mot dans un fens précis signifie  
pour l’ordinaire ce pouvoir & cette faculté qu’a *Fame*humaine de difcerner, de juger & de raifonner.

Comme il y a une union étroite entre *Fame 8e* le corps ,  
& qu’il est impossible que les dérangemens qui furvien-  
nent dans'l’une n’influent aussi fur l’autre : je crois que  
les observations suivantes sur leurs effets réciproques,  
ne seront point hors de place dans un ouvrage de Me-  
decine.

Un semg louable & bien mélangé , paffant par les vaif-  
seaux du cerveau, donne de la force & de la vigueur à  
*Fame.*

Une expérience sérieufe & attentive fait connoître que  
la tranquilité de *Fame* & la modération dans fes mou-  
vemens, aussi-bien que la vigueur de l’efprit, dépend  
en grande partie de la circulation modérée d’un fang  
louable dans les vaiffeaux du cerveau. Car dès qu’elle  
devient plus prompte, l’on a du penchant aux passions  
violentes, comme la colore & les querelles. Si la vélo-  
cité augmente encore , il y a danger qu’on ne passe  
jufqu’à la fureur, comme il arrive dans les fievres. Si  
le fang paffe dans le cerveau en trop petite quantité ,  
on a du penchant à la crainte & à la terreur. S’il y  
circule trop lentement l’ennui & la tristeffe s’emparent  
de *ï’ame.*

Les disterentes dispositions de *ï’ame* pour la vertu & le  
vice, dépendent en grande partie de la circulation du  
seng.

C’est ce qui fait que les inclinations de *l’ame* fuivent le  
tempérament du corps. Nous obfervons en effet, que  
les fonctions animales fefont dans le gout de la couse  
titution du sang. Les colériques , dont le fang coule  
avec beaucoup deviteffe, fiant disposés à la téméri-  
té , l’ambition, les factions, les séditions, les inimi-  
tiés , les haines. Les fanguins, dont le fang coule aisé-  
ment & tranquilement, ont beaucoup de penchant  
aux plaisirs, à la luxure, à l'oisiveté, la débauche, en'  
un mot, à tout ce qui flate les sens. Les phlegmati-  
ques chez qui la circulation est très-languissante , sont  
portés à la paresse , la fainéantise , la mal-propreté,  
l’indolence ; en un mot, ils font indifférens pour tout.  
Les mélancoliques , qui ont le mouvement du sang  
pesant, sont très-timides, soupçonneux, opiniâtres.

La température & le mouvement du semg ne sont pas les  
Eeules catsses qui concourent à modifier les mouvemens  
& les opérations de *ï’ame,* l’abondance du *sang* y fait  
beaucoup.

Comme il y a beaucoup de différence du mouvement né-  
cessaire pour remuer une petite malle, à celui qui est  
requis pour en mouvoir une grande : il y a aussi bien  
de la dssérence entre les impressions qu’un fang abon-

77 ANI

dant cause dans *Vame* , & celles qu’y caufe une petite  
quantité de cette liqueur. Et c’est de-là que les actions  
d’un colérique fe font avec plus de force , & de véhé-  
mence, lorsqu’il a beaucoup de fang. La force , là vi-  
’gueur, le courage, la fermeté , la constance, & la vé-  
hémence augmentent donc dans *Farne* par la grande  
quantité de fang, & diminuent par la petite. Si les  
mélancoliques ont beaucoup de fang épais, & qu’il s’en  
porte beaucoup au cerveau, & dans les petits vaiffeaux  
de cette partie , leurs idées en deviennent plus fixes,  
l’impression des objets extérieurs plus profonde , &  
leurs actions fe font avec plus de constance. Les fan-  
guins, par l’abondance du fang, deviennent plus por-  
tés à la volupté, à la débauche, & ont plus de courage ;  
s’ils en ont peu, ils font timides , flottans, & inconf-  
tans.

Comme l’abondance & la consistance dufang contribuent  
à la force du corps & à la fermeté ; fa ténuité & fa pe-  
tite quantité est une disposition à la timidité & à la vi-  
vacité dtl sentiment.

Ce qu’Aristote a remarqué fur ce fujet mérite une atten-  
tion particuliere. a Les animaux, dit - il, *Lib. II. de  
» Partibus cap.* 4. dont le sang renferme beaucoup de  
» fibres épaisses, font courageux & furieux. Car tous  
» les corps folides ont plus de chaleur que les autres  
» quand ils s’échauffent. Et comme le seing des taureaux  
»& des semgliers est plein de fibres, il n’est pas éton-  
» nant qu’ils soient courageux, portés à la colere & su-  
»rieux. » Et dans le chapitre fuivant, il dit que « le  
» sang épais & chaud, contribue à la force & non à l’in-  
» telligence , & que le fang fubtil donne plus de con-  
» ception & de délicateffe de sentiment. »

Donc la circulation du fang n’est pas seulement le lien  
de l'union de *Tame 8e* du corps ; mais les opérations  
même de *i’ame* en dépendent.

Tant que la circulation du fang est sidne & entiere, les  
fonctions vitales & animales *se* font bien; c’est-à-dire,  
que l’homme connoît, voit, entend, penfe, raifonne ;  
& dès que la circulation fe rallentit ou s’arrête, le fen-  
timent, la mémoire, l’imagination , le raifonnement  
Ianguiffent ou ceffent tout-à-fait. Si l’on veut donc  
que *Vame* reste long-tems unie avec fon corps , & y  
fasse fes fonctions ; il faut donner toute fon attention  
pour que la circulation du fang & les mouvemens vi-  
taux qui la reglent, demeurent fains & entiers ; ce que  
le bon régime est en état de faire parfaitement; & si  
l’on veut confervet un esprit salin dans un corps satin ,  
il faut faire tous fes efforts pour régler le mouvement  
du fang. C’est ce qui fait dire à Hippocrate , *L.b. de  
Flatibus,* « qu’il croît que de toutes les chofes qui  
» font dans le corps, rien ne contribue plus à la pru-  
=0 dence que l’état du fang, qui fe soutenant dans une  
æ bonne température, soutient la prudence , laquelle  
» manque aussi-tôt que la disposition du seing change.  
» Aussi voit-on que les personnes ivres de boisson, lorse  
» que le mouvement du sang est augmenté, ont tout  
» d’un coup *Famé &c* la prudence attaquée , & qu’ils  
» oublient les maux présens, pour fe repaître de l’idée  
» des biens à venir. » C’étoit aussi le sentiment de De-  
mocrite , comme il paroît par une de *ses* Lettres écri-  
tes à Hippocrate. « L’intelligence, dit-il, augmente  
» dans l’état de simté , ceux qui pensent sensément ne  
» doivent donc pas la négliger. Lorsque le corps est  
» malade , l’esprit même n’a plus de facilité à prati-  
» quer la vertu. Car la préfeùce de la maladie obfcur-  
3» cit considérablement *Fame , &c* entraîne Pintelligen-  
» ce dans des maladies analogues à celles qui atta-  
» quent le corps, *J* HoffMAN , *Medecin. Raiiscnn. Sys.  
tem. TomA.*

Il y a encore une harmonie ou une correspondance si no-  
ble, & si sclblime entre l’oeconomie des mouvemens  
vitaux & animaux, que le moindre défaut dans la cir-  
culation du fang , altere fur le champ les fonctions ani-  
males, comme le dérangement de l’imagination dé-  
range toutes les fonctions du corps.

On pourrait établir cette vérité fur une infinité d’cxcm-

A N î ÿt

ples: mais il fuffira d’en rapporter quelques-uns. Le  
mouvement du cœur s’arrêtant, les opérations de *Famé*cessent dans l’instant : elle ne forme plus de jugemens ;  
elle ne penfe plus. Un mouvement modéré du fang  
dans le cerveau entretient la force des mouvemens de  
llazzzc, & la vigueur de l’efprit : dès que ce mouvement  
*se* dérange, foit qu’il fe rallentisse ou qu’il s’accélere,  
*Vame* est difposile à des mouvemens déréglés , & la rai -  
son à des aliénations. C’est par la même raisim que les  
inclinations & les penchans de *Famé* dépendent du  
tempérament du corps, ou, pour mieux dire, du mou-  
Yement du *sang* dans le cerveau. Le vin ou toute au-  
tre chose qui donne de la force & du mouvement aü  
sang, aiguise ordinairement l’esprit, & le réveille;  
Les médicamens dont la mauvaife odeur & la vapeur  
maligne, alterent les liqueurs, tels que les narcoti-  
ques’, diminuent la raifon, l’efprit, la mémoire, lesen-  
timent, & causent quelquefois la mort. Mais qui veut  
bien comprendre l’étroite liaifon qu’il y a entre les  
mouvemens vitaux & animaux, n’a qu’à jetter les yeux  
fur les déplorables effets que produit dans la mélan-  
colie le dérangement de l’imagination : il y verra les  
fonctions des parties troublées , & llc^c en proie aux  
passions les plus violentes. On peut aussi jetter les yeux'  
sur l’appétit dépravé, & fur les effets des différentes  
aversions. H o f f μ a ν. *Medeci. Raisenn. Syflemaa  
vol.* 1.

Les passions de *same* font une preuve évidente que la  
mauvaife disposition du siuc nerveux, ou les commo-  
tions qu’il reçoit contre nature changent la tension , la  
force & le ressert des parties.

C’est ainsi qu’on obferve que les parties extérieures se  
resserrent dans la terreur, de forte que leurs vaisseaux  
comprimés font refluer le fang vers l’intérieur, & les  
grands vaisseaux du cœur & des poumons, d’où naise  
fient la palpitation & les inquiétudes dans les hypo-  
condriaques, & le froid des extrémités. La tristesse  
interrompt le cours du fluide nerveux; ce qui caufe le  
relâchement & la foiblesse de presque toutes les par-  
ties du corps, & donne une grande difposition aux mala-  
dies chroniques.Cet affoiblissement même est cause que  
des maladies benignes de leur nature, deviennent ma-  
lignes au grand danger du malade. Le fluide nerveux  
étant beaucoup plus agité dans la colere , toutes les fi-  
bres ont plus de tension, & de là, la vitesse du pouls & dé  
la respiration, l’augmentation de chaleur & la florcé  
qui accompagnent cette passion. HoffmaN , *Medecin-  
Rais.onn. Systemat. Tom. I.*

Puisique le mouvement du sang a tant de puissance au  
moyen dtl fluide nerveux, flur les opérations de *Vame i*il s’ensilit que ce qui peut changer le caractere & le  
mouvement du scmg , a beaucoup de puissance sisr

*' Vame.*

Il ne faut donc pas s’étonner que le climat, le genre de  
vie, la Medecine, aient la faculté de changer l’efprit,  
les mœurs , les.inclinations. C’est donc avec raison  
qu’Hippocrate a dit, *Lib. I. de Diaet.* que le régime  
peut rendre licnzc meilleure & plus sage; & dans un  
autre endroit du même Livre : « si le corps est siain, &  
□0 que les maladies ne le dérangent pas,llazizc en est plus  
» stage.» Il dit ailleurs que « la température du simg con-  
20 tribue beaucoup à la sagesse. » L’expérience nous ap-  
prend aussi qu’entre les Peuples qui habitent différens  
climats,les uns ont l’esprit plus pénétrant, d’autres plus  
grossier; que quelques-uns ont plus de conception &  
de jugement, &se>nt aussi si.ljets à différens vices. L’u-  
fage du bon vin rend les hommes plus ingénieux &  
plus alertes ; une expérience indubitable prouve éga-  
lement que l’usage des alimens venteux , comme les  
pois & les feves, & les mixtes d’odeurs désagréables ,  
comme l’opium, la graine de jusquiame , de datura,  
rendent stupide & instensé. Aucun Medecin instruit  
n’ignore qu’une fievre continue & ardente, cause le  
délire, & une affection ventetsse , la mélancolie & la  
folie des hypocondriaques. HoffMAN , *Medecin Rai-  
sonne SyflernatÆom, I.*

*yp* ANI

L’imagination a aussi dans un degré éminent la force de  
troubler les actions naturelles. Les taches, les diffor-  
mités, les marques que les fœtus portent fur le corps à  
l’occasion des impressions fortes & fubites, & accom-  
pagnées d’une espece de terreur faites fur l’imagina-  
tion des femmes grosses , prouVent assez de quoi ces  
Impressions font capables. On ne peut douter du dan-  
ger qui accompagne tous les désirs véhémens , si l'on  
fait attention au dérangement que causent à la fanté  
le fol amour , la dépravation de l’appetit dans les  
femmes grosses, & le violent désir de reVoir fon pays &  
fa famille. Le dégout qu’excite la Vue ou l’odeur de  
quelque fubstance défagréable, dérange l’estomac jusi  
qu’au point d’exciter un Vomissement pénible & labo-  
rieux. Une expérience journaliere fait connoître les  
cruelles révolutions que cause dans le corps l’antipa-  
thie pour certaines chofes , comme les chats , le fro-  
mage , la faignée ou toutes autres chofes. Les médita-  
tions profondes ou la contention d’efprit quand on étu-  
die,détruifent la force de tout le corps & de l’estomac;  
on remarque même qu’elles caufent un resserrement  
ou un relâchement des membranes du cerveau , qui  
caufe de férieufes maladies de tête. Une infinité d’ob-  
fervations médicinales font foi que le feul aspect des  
épileptiques, ou de malades attaqués de la petite véro-  
le, a fait tomber beaucoup de fpectateurs dans les mê-  
mes accidens. Il n’y a point de doute que plusieurs  
perfonnes n’aient été attaquées de peste dans un tems  
où elle ne régnoit point, par la feule impression que  
l’idée de cette maladie a faite fur elles ; & l’expérien-  
ce fait voir quelquefois que l’imagination purge, fait  
fuer, Vomir, saliver certaines perfonnes. C’est furtout  
dans les corps fensibles , foibles de tempérament, ou  
affaiblis par la maladie ou quelqu’autre catsse , que  
ces reVolutions fe passent, & que le pouvoir de *Famé*fur le corps paroît aVec plus d’éclat.

*T’ame* donc trouble & dérange d’autant moins les mou-  
vemens du corps, & s’oppose d’autant moins à l’effi-  
cacité des alimens& des médicamens, qu’elle est plus  
libre de désirs & d’impressions, & que fon assiette est  
plus paisible & plus tranquile. Aussi les Philosophes  
de tous les siecles ont-ils regardé la tranquilité de *Fa-  
me* comme un des plus sûrs moyens de prolonger *sa*vie & de conserver sil santé. HoffMAN , *Medec. Rais.  
System. Tom. I.*

L’expérience prouve que les femmes fe portent ordinai-  
rement très-mal quand FéVacuation qu’elles souffrent  
tous les mois est supprimée , ou même dérangée, &  
qu’elles jouissent d’une bonne santé quand elle va  
bien.

Le Medecin doit donc avoir beaucoup d’attention à  
maintenir la quantité , le tems & l’ordre de cette éva-  
cuation, & à empêcher qu’un mauvais régime ou une  
imprudence ne la trouble ou ne la supprime. Or rien  
ne la trouble davantage que les violentes passions de  
*Vame* & surtout la crainte & la terreur excessive , & il  
est même souvent arriVé qu’elle l’a entierement sclp-  
primée. HoffMaN, *Medic. Raison. System. Tom, I.*

Pour mieux confirmer la doctrine générale d’Hoffman ,  
je trouve à propos de faire part au Lecteur d’un cas  
prefque incroyable d’une jeune fille , que fes dispo-  
suions naturelles ou la rigidité de fon éducation avoient  
jettée dans une dévotion tout-à-fait extraordinaire. Sa  
maladie, car c’en étoit une en effet, dégénéra enfin  
en une mélancolie religieuse. La crainte mal raison-  
née qu’elle avoit du fouverain Etre, remplit sim *es-  
prit* des idées les plus noires, que la crainte & la ter-  
reur font capables d’inspirer : la suppression de *ses ré-  
gies* en fut la fuite : l’on employa inutilement pour re-  
médier à cet accident les emmenagogues les plus essi-  
caces & les mieux choisis. Cette fâcheusie circonstance  
produisit des effets si fâcheux par rapport à fa *santé ,*que la vie lui deVÎnt bien-tôt un fardeau infupporta-  
ble. Elle étoit dans cet état déplorable lorsqu’elle eut  
le bonheur de faire connoissance avec un Ecclésiasti-  
que d’un caractere doux & liant, & d’tm efprit raifon-

A N I *80*

nable , qui partie par la douceur de fa converfation ,  
qui a quelquefois beaucoup de force pour conVaincre,  
aussi-bien que par la force de fes raisims, Vint à bout  
de bannir fes frayeurs, de la conVaincre de la bonté  
de fon Créateur , de la reconcilier aVee la Vie, & de  
rendre le calme à sim eEprit. Ses regles reprirent leur  
cours , elle reprit sim premier embompoint& *sa viva-  
cité* ordinaire. Sa façon de VÎVre étoit pourtant tou-  
jours la meme dans ces deux états opposés. Mais corn-  
me les maladies de l’esprit, de même que celles du  
corps ont du penchant à reVenir dans certaines occa-  
sions , cette fille eut une nouvelle rechute, fon esprit  
reprit son premier état & la replongea de nouVeau  
dans la même maladie & dans tous les Eymptomes dont  
elle aVoit été accompagnée. Elle guérit une feeonde  
fois par les mêmes moyens , & fa santé reVint aVec  
ses regles. En un mot sa Vie pendant quelques années  
fut un contraste de fuperstition & de religion raifon-  
nable : lorfque la premiere dominoit, *scs* regles *ces-  
saient ,* & sa siinté dépériffoit sensiblement, mais elles  
tcprenoient leur cours & lui rendoient en même tems  
la semté lorsqu’elle *se* renfermoit dans les justes bor-  
nes de la seconde.-

Cette histoire prouVe qu’on ne stauroit déraciner de trop  
bonne heure de l’esprit des jeunes persimnes , ces  
craintes mal-fondées & ces préjugés que ceux qui font  
chargés de leur éducation ne leur inspirent que trop  
Eouvent dans leur jeuneffe ; car ce qui est arriVé à celle  
dont nous parlons peut aussi arricer aux autres. Je ne  
prétends point par-là approuVer ce mépris pour les  
chofes sacrées qui n’est aujourd’hui que trop en tssage  
parmi les personnes du monde , mais effacer seulement  
de l’esprit ces idées sombres & souvent fauffes qui re-  
présentent Dieu & la Religion Eous un point de vue  
désavantageux. Les Medecins de la Secte Platonique  
étoient si persuadés de l’influenCe que la religion natu-  
relle a sur la simse, que *se* contentant d’un petit nom-  
bre de remedes simples , ils munissoient leurs malades  
de préceptes & d’argumens contre la fauffe dévotion,  
la superstition , llenthousiasine & la crainte mal enten-  
due des chostes saintes.

Le fait que l’on vient de voir est si singulier, que j’ai cru  
ne pouVoir me dispenfer de le rapporter pour appuyer  
le fentiment d’HOstrnan fur l’influence que les passions  
ont sclr les éVacuations menstruelles des femmes. Cet-  
te histoire vient d’tm homme qui avoit affez de  
connoissimce pour détailler la chofe comme elle s’é-  
toit paffée, & trop de candeur pour déguifer la *vé-  
rité.*

Le cas fuÎVant prouvera encore mieux les effets que 1Ἀ-  
*me* produit si.lr le corps.

Un Musicien illustre , grand Compositeur , fut attaqué  
d’une fievre , qui ayant toujotirs augmenté , devint  
continue avec des redoublemens ; enfin le feptieme  
jour il tomba dans un délire très-violent, & prefque  
Bans aucun intervalle , accompagné de cris, de larmes,  
de terreurs, & d’une inEomnie perpétuelle. Le troisie-  
me jour desim délire, un de ces instincts naturels que  
l’on dit qui font chercher aux animaux malades les  
herbes qui lui font propres , lui fit demander à entendre  
un petit concert dans fia chambre ; fion Medecin n’y  
consentit qu’avec beaucoup de peine. On lui chanta  
les Cantates de M. Bernier. Dès les premiers accords  
qu’il entendit, son visage prit un air serein , fes yeux  
furent tranquilles , les convulsions cefferent abfolu-  
ment, il verfa des larmes de plaisir, & eut alors pour  
la Musique une fensibilité qu’il n’avoit jamais eue , &  
qu’il n’a plus eue étant guéri. Il fut sians fievre durant  
tout le concert ,& dès que l’on eût fini, il retomba  
dans son premier état. Ôn ne manqua pas de continuer  
l’usage d’un remede dont le succès avoit été si imprévu  
& si heureux , la fievre & le délire étoient toujours sus-  
pendus pendant les concepts, & la musique étoit deve-  
nue si néceffaire au malade , que la nuit il faisioit chan-  
ter & même dansier une Parente qui le veilloit quelque-  
fois , & qui étant fort affligée, avoit bien de la peine

81 ANI

à avoir pour lui ces sortes de cornplaifanCes. Une  
nuit entr’autres , qu’il n’avoit auprès de lui que *fa*garde, qui ne favoit qu’un misérable Vaudeville , il  
fut obligé de s’en contenter , & en ressentit quelque  
effet. Enfin dix jours de musique le guérirent entie-  
rement, sims autre fecours que celui d’une saignée du  
pié, qui fut la feconde qulon lui fit & qui sut fuivie  
d’tme grande évacuation. M. Dodard rapporte cette  
histoire qu’il a vérifiée lui-même ; il ne prétend  
pas qu’elle pusse servir d’exemple ni de regle, mais  
il est assez curieux de voir comment dans un homme ,  
dont la Musique étoit, pour ainsi dire , devenue l’ame  
par une longue & continuelle habitude , des concerts  
ont tendu peu-à-peu aux esprits leur cours naturel. Il  
n’y a pas d’apparence qu’un Peintre pût être güéri  
de même par des tableaux, la Peinture n’a pas le mê-  
me pouvoir que la Musique fur les esprits , & nul au-  
tre art ne la doit égaler sur ce point. *Mémoires de  
P Acad. Roy. des Sçiences , Ann. tycfr.*

ANINGATBA Pifonis & Marcgr. *Arbor Brasielenfis  
aquatica, folio Nymphaeae, fructu reticulato, pulpa alba  
humida.*

Cette plante croît dans l’eau à la hauteur de cinq à six  
piés, & ne pousse qu’une seule tige fort cassante , di-  
vifée par des efpeces de nœuds , de couleur de cèn-  
dre, comme celle du coudrier. De *ses* extrémités for-  
tent des feuilles , larges , épaisses & lisses, d’un beau  
verd , de la même figure à-peu-près que celles du né-  
nuphar , ou de la fagittale , garnie d’une côte très-  
faiîlante d’où partent des fibres tranfverfales. Cha-  
que feuille est portée fur sim pédicule plein de suc  
d’environ un pié de long. D’entre les aisselles des  
feuilles fort une fleur grande, concave , composée d’u-  
ne seule feuille d’un jaune pâle, avec un pistil jaune  
dans le milieu , à laquelle fuccede un chaton qui fe  
change en un fruit de la figure & de la grosseur d’un  
œuf d’autruche , verd , & plein d’une pulpe blanche  
& humide , qui acquiert lorsqu’elle est mûre & *sé-  
ché* une faveur farineuse. On s’en nourrit dans les  
tems de famine : mais elle est dângereufe lorfqu’on  
enufeavec excès , parce qu’étant aussi froide & aussi  
venteufe que le champignon de la mauvaife efpece ,  
elle peut caufer une fufsocatiort.

Lorsque fon bois a atteint une certaine grosseur, on l’em-  
ploie à différens tssages. Comme le tronc est léger ,  
ténace , &sd’une substance qui tient de celle du liége,  
on s’en stert pour faire des batteaux , & les Negres  
l’cmployent pour construire leurs *Jangadae* , qui font  
des radeaux composés de trois planches jointes essem-  
ble, dont ils fe servent pour paffer les rivieres. Toute  
*sa* vertu médicinale se trouve dans *sa* racine , comme  
on le dira ci-après. RaY, *Hist. Plant.*

AiNINga*simpliciter dicta aseu,* J. Pisimis.

Elle croît dans le même endroit & à la même hauteur que  
la précédente. Elle pouffe aussi une tige qui en jette  
aussi-tôt plusieurs autres, épaissies, lisses & rougeâtres,  
pareilles à celles du platane, d’où sortent des feuilles  
grandes, oblongues, parfemées d’un grand nombre de  
nervures. Elle ne pousse qu’une feule fleur blanche qui  
*se* change en un fruit extraordinaire, qui est d’abord  
verd, ensuite de couleur cendrée tirant silr le jaune,  
oblong, épais, compact, couvert d’une espece dé grain.  
Les naturels du pays eh usent au défaut d’autre nour-  
riture.

Ces deux especes *d’ansnga* ont une racine bulbeuse, dont  
on fait plus d’tlfage dans la Medecine, que des seuil-  
les & des fruits. Comme elle est composée de parties  
extremement fubtiles & propre pour les obstructions,  
les naturels du pays, de même que les Portugais, l’em-  
ployent à différens usages. On en met dans les fomen-  
tations contre les tumeurs & les obstructions des reins  
& des hypocondres. L’huile qulon en tire par expref-  
Ton passe pour être très-salutaire dans les mêmes mala-  
dies, & l’on s’en fert au défaut de celle de nénuphar &  
de caprier. Une fomentation chaude de la décoction  
de la racine dans de l’urine, renouvellée plusieurs fois

*Tome II.*

A N ï 8i

appaife les douleurs de la goute, foit qu’elles foient  
récentes ou invétérées. Raÿ, *Hist.*

ANINGA PERI, *(Prison,)* est une plante qui croît aboti-  
damment dans les bois & qui porte une fleur blanche,  
a laquelle fuccedent de petites grappes semblables aux  
baies de fureau, mais d’une couleur azur tirant fur le  
noir. Ses feuilles sont cotoneufes , de figure ovale,  
d’un verd fale, fort agréables à la vue, douces au tou-  
cher , ayant la même odeur que l’ortie, parfemée d’un  
grand nombre de nervures épaisses.

Ses feuilles broyées ou pulvérisées, guérissent les ulceres  
récens & invétérés. RAY, *Hist. Plant.*

ANISCALPTOR , *d’An us i le fondement , & scalpo ±  
grater.* C’est un mufcle sort large, qui avec son pareiI  
couvre prefque tout le dos. On lui a donné ce nom,  
parce qu’il agit dans cette fonctlofi. Voyez *Latissimus  
Dorsi.*

ANISOS , Ἀνισος , d’a privatif, & ὶσος , *égal', inégal.*AN ISOSTHEN ES, Ἀνισοδὶενης, dic privatif, ισος, *égac*& σθένος *asorce ; inégal 'enforce,*

ANISOTÂCHYS ,Ἀνισοταχὑς, d’a privatif, ίσος, *égal i*& ταχὑς, *prompt ; inégal en vitesse s* épithete que l’oii  
donne au pouls'.

ANISUM, Ossic. Ger. 880. Emac. 103.5. Park. Theat.  
911. Raii Hist. 1. 450. *Anisum veteribus,* J. B. 3. 92.  
*Anisum velanesum ,* Chab. 396. *Anisum herbariis, C.*B. Pin. 159. *Anisum vulgare ,* Mor. UrtiL 25. Buxb.  
21. *Arelsum officinarum,* Rupp. Flor. Jen. 229. *Ani-  
sum vulgatius minus annuum ;* Hist. Oxon. 3. 297.  
*Apium arelsum dictum rfemmes.ua'veolente*, Tourn. Inst.  
305. Boerh. Ind. A. 59. DàI ε. *Anis.*

*Danis* en général a une qualité Chaude & dessiccative , i!  
donne une bonne odeuràl’haleiné, il est anodyn, dia-  
phorétique, diurétique, & réfolutif. Il appaife la soif  
dans l’hydropisie étant pris en forme de potiort ; il ré-  
siste au vénin & dissipe les vents ; il arrête le flux de  
ventre & les fleurs blanches, il fait Venir le lait aux  
fioutrices & excite la femence. Il appasse les maux de  
tête lorsqu’on en prend la fumée par le nez. Etant pul-  
vérisé & mêlé aVec de l’huile nicat, il guérit les cre-  
vasses des oteilles.

La meilleure semence *d’an:s* est celle qui est nouVelle ὰ  
bien nourrie,exempte de moisissure & d’une odeur for-  
te. Le meilleur *aniI* après celui de Candie, & dont on  
fait le plus de cas, est celui d’Egypte. DIoseôRIDE ,  
*Lib. III. cap. 65.*

*L’anis* bu dans du Vin est bon contre la piquure du feor-  
pion. Il est un des simples dont Pythagore recomman-  
de le plus llufâge, de quelque maniere qu’on l’emploie.  
Il entre dans les fauces & les assaisonnemens ; on en  
met dans la croûte inférieure du pain & dans les fa-  
chets medecinaux.Etant mis dans le νΐη aVec des aman-  
des ameres, il en augmente la force. Il corrige la puan-  
teut de l’haleine & rend le Vifage frais lorfqu’on en  
mange à jeun avec quelque peu de miel, & qu’on ava-  
le un verre de vin par-dessus. Etant mis dans un oreil-  
ler qui donne passage à sim odeur, il fait cesser l’in-  
fomnie. Il excite l’appétit, la sécrétion de la femence ,  
& aide à la digestion , ce qui fait qu’on n’a pas befoint  
d’exercice après les repas quand on en a mêlé avec fes  
alimens. Ces vertus lui ont fait donner par quelques-  
uns le nom *d’anicetum ( invincible. )* Il tient lieu de  
livêcbe dans les sauces. Jollas emploie sa racine broyée  
aVec du νΐη en forme de cataplafme dans les maux des  
yeux. Il s’en fert encore après llaVoir pilée aVec du νΐιχ  
& du siifran , ou meme feule, dans les fluxions de ces  
mêmes parties, & pour en retirer ce qui peut y être  
entré. Employé aVec de l’eau il consume les polypes  
qui *se* forment dans le nez ; il appaife l’esquinancié  
lorsqu’on s’en sert en forme de gargarisine, après l'a-  
voir mêlé avec du miel & de l’hÿfope; il évacué le  
phlegme lorfqu’il est rôti & mêlé avec du miel ; un  
demi-quart de pinte *d’anis* aVec cinquante amandes  
ameres pelées & pilées aVec du miel, compostent un  
remede excellent pour la toux. Voici une recette forS  
aisée.

§3 A N ï

Prenez *trois gros, sept grains d’anis ,  
deux gros , cinq grains de semence de pavot.*

Faites-en avec du miel des pilules de la grosseur d’une  
feve, & prenez-en une pendant trois jours de fuite.

Ce remede est bon contre les rapports, il guérit le gon-  
flement de l’estomac, les tranchées & la colique. Il arrê-  
te le hoquet lorsqu’on le sent,ou qu’on le prend en forme  
de décoction. Les feuilles *d’anis* en décoction dissipent  
les crudités ; fon odeur si l’on y ajoute de l’ache , ar-  
rête l’éternuement ; *i’anis* étant bu en décoction fait  
cesser le vomissement , dissipe le gonflement des intef-  
tins, & fait beaucoup de bien dans les maladies de la  
poitrine & des nerfs.

Comme rien d'est plus ami du ventre & des intestins que  
*I’anis,* on le donne rôti dans la dyssenterie & le tenef-  
me : quelques-uns y ajoutent de l’opium & en donnent  
trois pilules par jour de la grosseur d’un pois délayées  
dans du νίη. Dieuches ordonne le fuc de *i’anis* à ceux  
qui ont des maux de reins; fa graine mêlée avec de la  
mente dans du vin aux hydroplques & aux peissonnes  
qui ont la colique , & fa racine dans les maladies des  
reins. Dalian Veut qu’on applique un cataplafme dic-  
*sels* & d’ache fur le ventre des femmes qui font en tra-  
vail d’enfant, ou qui ressentent des douleurs aux par-  
ties naturelles ; il veut même qu’on leur en fasse boi-  
re la décoction avec de l’aneth dans les douleurs de  
l’accouchement. On frotte les personnes qui sont dans  
la frénésie avec les feuilles de cette plante & de la fa-  
rinc de froment, & on pratique la même chofe à Pé-  
gard des enfans qui font dans des convulsions épilep-  
tiques. Pythagore prétend qu’il est impossible que  
ceux qui gardent cette plante dans leurs mains foient  
attaqués de l’épilepsie, & confeille à ceux qui font fu-  
jets à cette maladie d’en avoir toujours dans leurs jar-  
dins. Il assure encore que S011 odeur facilite l’accou-  
chement, & veut que les femmes en boÎVent la décoc-  
tion aussi-tôt après qu’elles ont accouché, avec de la  
farine de froment. Sosimenes l’emploie avec du vinai-  
gre pour toute forte de tumeurs endurcies, & contre  
la lassitude en le fassant bouillir dans de l’huile & y  
ajoutant du nitre. La décoction *d’anis* délasse ceux qui  
sont fatigués après un voyage. Héraclides ordonne  
pour les gonflemens d’estomac autant *d’anis* qu’on  
en peut prendre avec deux doigts, avec huit grains  
de castoreum dans de l’hydromel. On le donne de  
la même maniere à ceux qui ont le ventre & les  
intestins enflés. On en donne la même quantité avec  
de la femence de jufquiame dans du lait d’anesse ,  
pour l'orthopnée , qui est une espece d’asthme : quel-  
ques-uns conseillent à ceux qui sont iujets au vomise  
fement , de prendre après leur souper un demi-quart  
de pinte *d’anis* avec dix feuilles de laurier pilées dans  
de Peau. *L’anis* appaife les suffocations de matrice  
lorfqulon en mange , qu’on s’en frotte après l’avoir  
fait chauffer ou qu’on en boit avec du castoreum daps  
de Foxymel. Trois pincées *d’anis,* de graines de con-  
combres & de lin, prifes dans un demi-feptier de vin  
chaud, dissipent les vej-tiges qui surviennent après l’ac-  
couchement. Tlepoleme employoit la même quantité  
*d’anis ->* & de graine de fenouil dans du vinaigre, & un  
verre de miel dans la fievre quarte. Il appaise les dou-  
leurs de la goure lorfqulon en frotte la partie affectée  
avec des amandes, ameres. Etant pris dans du vin il  
excite la fueur, il garantit encore les habits de la tigne.

*L’anis* le plus nouveau & le plus noir est le meilleur. Il  
ne vaut rien pour l’estomac, si ce n’est dans le cas de  
gonflement. Ρτινε , *L. XX. c.* 17.

*L’anis* est une petite plante dont la tige n’a guere plus  
de deux piés de hauteur. Ses feuilles inférieures font  
rondes & dentelées : mais celles qui sortent de fa ti-  
ge sont larges, découpées, d’un verd pâle. Ses som-  
mités soutiennent des ombelles garnies de petites  
fleurs blanches auxquelles fuccede une semence ron-  
de, longue, grosse par le bas & fe terminant en une  
pointe de couleur verdâtre , d’une odeur agréable &

A N I 84

d’un gout piquant, mais flateur. Elle fleurit & pousse  
des graines dans le mois de Juillet, & sa racine meurt  
tous les hivers. On la cultive en Allemagne, mais la  
meilleure semence, qui est la plus petite, nous vient  
d’Estpagne. C’est la feule partie de cette plante dont  
on fasse ufage, & elle est une des quatre grandes fe-  
mences chaudes.

L’uuis est carminatif & chasse les vents de l’estomac &  
des intestins, foit qu’on le prenne par la bouche ou  
dans des lavemens. On le mêle communément avec la  
nourriture des enfans , pour les tranchées & les vents.  
On s’en fert contre les affections froides des poumons,  
la difficulté de respirer & l’asthme. Quelques-uns en  
recommandent l’usage aux nourrices qui veulent avoir  
du lait. On s’en fert fouvent comme d’un correctif  
clans les purgatifs violens. L’huile que l’on tire de fa  
Lemence au moyen de la distilation , sert aussi au me-  
me effet; & on l'applique souvent extérieurement avec  
les linimens carminatifs & anodyns , surtout pour la  
pleurésie & les douleurs de côté.

Les préparations de cette plante se réduisent à extraire  
une huile de *sa* semence par le moyen de la distila-  
tion. MILLER , *Bot. Offe.*

Les modernes n’ont rien ajouté aux vertus de cette plan-  
te, dont les anciens nous ont lassé le détail, si ce n’est  
qu’elle est un correctif de la fcammonée.

On trouvera dans PArticle *Oleum* la méthode d’extraire  
l’huile de *F unis.*

\* On retire des femences de *i’anis* une huile par expresc  
sien & par la distilation. Ses femences entrent dans les  
rossolis des six graines, dans Peau générale, l’esprit  
carminatif de Syhvius , le sirop composé de velar,  
d’armoife, de rosies pâles purgatifs, dans les clyste-  
res carminatifs, l’électuaire de *PsiUium* , ( l’herbe aux  
puces) la confection hamech, la thériaque, le mithri-  
dat, l’électuaire lénitif, le catholicum , dans les pou-  
dres diatragacanthe, cordiale & hydragogue , & dans  
les pilules d’agaric. L’huile est un des ingrédiens des  
tablettes émétiques & du baume de foufre anisé.

**ANIs DE LA CnINE.** Voyez *Zingi.*

ANISATUM, *Vin artificiel ,* que l’on sait avec dix  
pintes de miel, trente pintes de vin d’Afcalon , ( vil-  
îe maritime de Syrie ) & cinq onces *d’anis.* **ÔRIBASE,***Med. Coll. Lib. V. cap.* 33.

ANN

ANNETESTES. Nom que Paracelfe , *Frag. de morb.  
Gall.* donne par dérision aux partifans de Galien, pour  
marquer leur aveuglement & leur ignorance fur les  
causies & les principes des classes. CasTELLI.

ANNORA, *Coques d’œufs calcinées* ou *chaux vive.***RULAND & JOHNSON.**

ANNOTATIO , le commencement d’un paroxysine  
fiêvreux, lorfque le malade frissonne, a froid , baille,  
s’étend & est assoupi, &c. *Gal. 1. Aph.* 1. On l’ap-  
pelle encore ἐπισημασία, & ἐισβολὴ παροξυσμῶ, *satta\*  
que du paroxysme.*

Il y a une autre *annotatio* ou *epifemasia,cpù* est propre aux  
fievres hectiques & qui arrive lorfque le malade une  
heure ou deux après avoir mangé, Eent augmenter la  
chaleur, que.S011 pouls devient plus agité qu’aupara-  
vant, mais sans frisson & fans aucun des fymptomes  
dont nous avons parlé. De-là vient que *Galien t Lib.  
de Disse Feb. cap. p.* l’appelle ἐπισημασία à'âAinToç, une  
*annotatio* qui ne caufe aucune oppression. CasTELLI.

ANNUENTES MUSCUL1 , les mêmes que *recti in^  
terni minores,* dont on peut voir l’Article.

ANNUITIO. Pline donne ce nom au mouvement que  
fait la tête lorfqu’on la porte en devant.

ANNULARIS CARTILAGO , le cartilage annulai-  
re ou cartilage qui est au commencement du larynx.  
Voyez *Crelcoiden*

ANNULARIS DIGITUS , le doigt annulaire, qui  
est le quatrieme de la main.

ANNULARIS VENA , est une veine située entre le  
doigt annulaire & le petit doigt, qu’Aétius veut qu’on

*8y* ANN

ouvre dans les maladies de la rate. AsETIUs, *Tetrab. I.*

*Serm.* 3. *cap.* 12.

ANNULUS , *ΔοίκΙυλύΓιον,* κρίνος, *Anneau.* Quercetan  
*dx Med. Hermet.* & Libavius après lui -, parlent d’un  
*anneau* purgatif fait avec le verre d’antimoine.

On trouve encore dans Trallien & Marcellus Ernpiri-  
cus, différens *amneaux\* superstitieux que l’on prétend  
être bons contre la colique & l’épilepsie, lorsqu’on les  
porte en forme d’amuletes. Scultet dans fon *Arma-  
ment. Chirurg,* nous donne la figure & la defcription  
de plusieurs *anneaux* de Chirurgie. Zccchius, *de Morb.  
Gall.* prétend qu’un *anneau* d’or mis dans la bouche ,  
attire tout le mercure qui peut être resté dans le corps.

ÂNNUS, ’Ετος , ἐνιαυτα'ς, *Année. Les* Anciens divi-  
vifoient *F année* en été & hiver, comme *Ltnd. Ex.* 11.  
fect. 196. le prouve par l’autorité de Théophraste.  
Ceux qui font venus essuite, l’ont partagée en quatre  
saisons, en y ajoutant le printems & l’automne.

*Annusphilosephicus s année plulosOjaSepaOsud* le mois com-  
mun. DoRN. & RULAND.

*'Amniisamadin i* est une longue vie. DoRN.

Les saisons de *F année* & les vicissitudes auxquelles elles  
semt scljettes , occasionnent différens changemens dans  
les maladies, comme Hippocrate l’obsierve ; ce qui fait  
que l’on doit avoir égard à leurs températures & à leurs  
altérations.

*Anni tempora constantia* , καθεστεῶτες καιροὶ; les saifons  
fixes de *Vannée* font celles dont la température ne va-  
riepoint, & quine promettent que des maladies d’tme  
espece favorable & d’un prognostic aisé. Au contraire,  
les *tempora inconstantia, nauesii dy.aTcsaaeloi,* faifons va-  
riables, font celles qui sont inconstantes, changeantes,  
& dont on ne peut porter un jugement assuré. Ηιρρο-  
CRATE , *Aphor.*

*Amniurflus opus* ; l’ouvrage d’une *année se dit* de la Pierre  
philosophale, à caisse qu’on peut en finir le procédé ,  
& le porter à sa perfection dans l’espace d’une *armée ;*il ne s’agit que de changer les parties grossieres en des  
parties plus subtiles, & de volatilifer celles qui font  
fixes. C A S T EL l si

A N O

A&O , Ἀνω ; *En-haut.* Il est opposé à κώτω, en-bas, &  
signifie les parties fupérieures.Dans Hippocrate & plu-  
sieurs autres Auteurs, ce mot est souvent joint à *-aeosmla.,*le ventre ; ou bien on le sous-entend lorsqu’il signifie  
vomissement ; de même que κάτω joint avec lui, signi-  
fie purgation. Parmi les médicamens purgatifs , quel-  
ques-uns font appelles ἄνω, & ce sont les émétiques ;  
d’autres κάτω , & ce sont ceux qui purgent par bas.

ANOCHEILON, Ἀνώχειλον , ύ’ἄνω & χέὶλος, *levre ; la*leVre supérieure qui est opposée à κατώχειλον, la levre  
inférieure. CASTELLI.

ANODIA, Ἀνοδία, d’a privatif,&ὸδος, *chemins chemin  
impraticable.* Il signifie métaphoriquement une mé-  
thode impropre d’enseigner, Hippocrate, ἐνπαραγΓελ;  
& il est opposé à ἐυοδίη, *evodia ,* une route facile &  
abrégée pour acquérir la fcience. Ηιρροοηλτε, περὶ  
ευχημον.

ANODINA, *Remedes narcotiques.* JgHNsoN.

ANODMON, Ἀνοδμὸν, d’a privatif, &ὀδμὴ, *odeur',  
sans odeur.* Ἀνοδμον πῦον, dans *Hippocr. Coac.* est un pus  
qui n’a point d’odeur , ou pour le moins, qui ne fient  
pas mauvais. Il est le même *aso anosmon,* ἄνοσμον, & il  
est opposé à *dyscdes,* puant, fétide.

ΑΝΟΗΟΝ,Ἀνωδὸν, dans Hippocrate, est traduit par  
Erotien , βαθμὸν καὶ *όιον* ουδὸν , le feuil ou le pas d’une  
porte , ou une pierre placée fur le feuil de la porte  
pour rendre l’entrée de la maison plus aisée. 11 dit  
qu’on l’appelle aussi φλιὰ. Supposé que l’interpréta-  
tion d’Erotien fiait juste, il paroît avoir eu en vue ce  
passage du *Livre de l’Art ,* où Hippocrate ordonne  
τῆς κλίνης τὰς πὸδας ἐρηράἐνθ\*αί πρὸς τὸν ουδὸν, d’attacher  
les piés du lit sim le feuil de la porte. Et dans un autre  
du même livre , Τὸ μἐν παρὰ τὸν ουδὸν ἐρείδεται, τὸ δέ  
παρὰ τὸ ξύλον τὸ παραβεβλημένον *j* l’un d’eux ( leviers )

ANO 86

est attaché au seuil de la porte , & l’autre à une placé  
de bois placée pour cet effet. Il paroît qu’Erotien a lu  
ἄνωδον pour τὸν ουδὸν. Dans Suidas, ουδὸς signifie βα-  
τήρ , φλία καὶ βαθμὸς, & τὸ κάτω τὴς θύρας , la pierre, le  
pas ou seuil de bois, par-dessus lequel on paffe en èn-  
trant dans une maifon. Hesychius, *è<pèc* βατηρ ὸ πρὸ  
τὴς θύρας, le sieuil d’une porte. On l'appelle aussi ὀδὸς  
( odos. ) FœsIUs.

ANODUS, est le terme dont les Alchymistes se servent  
pour désigner la matiere que les reins séparent dû  
fang , *Burine* , RULAND , JoNHsoN. Le mot Grec ;  
Ἀνόδους, *anodus,* d’a privatif, & όδους, *dents* signifie  
*édentc. ,*

ÀNODYNA, *Anodyns*, Ἀνώδυνα, d’a privatif, & ώδὑπὸ  
*douleur.*

Les Grecs donnent le nom d’hypnotiques & *d’anodyns*aux remedes qui procurent le sommeil & font Cesser les  
douleurs ; & celui de narcotiques ou d’assoupissans, à.  
ceux qui ont plus de force dans le même genre. Ceà  
derniers font des fubstances , qui, par leurs vapeurs siab-  
tiles, dégoutantes & desagréables, diminuent & détrui-  
fent quelquefois entierement le mouvement & le senti-  
ment des parties folides.

On met au nombre des principaux remedes hypnotiques  
*& anodyns s* toutes les préparations médicinales dic  
pavot, & surtout l’opium, que les Anciens appelloient  
les larmes de pavot, & le méconium , qui est un extrait  
que l’on tire du pavot én le faifant bouillir. On comp-  
te parmi les narcotiques ou assoupissans, tous les re-  
medes qui sont d’une nature plus active, comme les  
préparations de mandragore, de jusquiame, de morelle  
& de *datura-.*

C’est avec raifon que l’on met les narcotiques & les *amsm  
dyns* dans la classe des poisons, puisqu’ils sont très-  
pernicieux , & qu’ils caufent la mort lorfque la dose en  
est un peu trop forte. Ils influent & produisent princt-  
palement leurs effets sim les parties du corps dans les-  
quelles résident le mouvement & le sentiment.

Celse veut qu’on ne les donne que dans une nécessité  
pressimte , parce qu’ils sont d’une nature violente, &  
qu’ils nuisent à l’estomac. Galien prétend que le nom  
*d’anodyns* convient aussi peu aux narcotiques, que celui  
d’insensible à un homme qui seroit mort.

Sylvius diEoit qu’il renonccroit à la Médecine , si on lui  
défendoit Ptssage de l’opium. Je fuis cependant per-  
suadé malgré sim sentiment , que pour une personne  
à qui l’opium fait dt! bien, il y en a cent qui perdent la  
vie pour en avoir fait usage. Comme iI est rare que  
l’opium & *ses* préparations n’appaisent les douleurs,  
les Medecins ne font que trop souvent tentés de s’en  
iervir pour satisfaire à l’impatience des malades, qu’ils  
traitent, quoique ce foit quelquefois aux dépens de  
leur vie. J’ai vu moi-même mourir trois personnes en  
moins de six mois pour en avoir usé ; & il est rare  
qu’on ait le tems de remédier au mal qu’il a une sois  
causé.

Il faut cependant avouer que les *anodyns* sont d’un grand  
fecours dans de certains cas *i* lorsqu’on s’en sert avec  
prudence & jugement. Dans les fausses-couches, par  
exemple, lorEque le placenta ou quelqu’une de Ees par-  
ties reste dans la matrice , les *anodyns* en facilitent  
l’expulsion, en relâchant les parties, & en faifant cesser  
la contraction que les douleurs augmentent. Les *ano-  
dyns* font encore d’usage dans le cas où une pierre s’est  
fixée dans l’un des ureteres , pourvü qu’on ait film dé  
les faire précéder par les évacuations convenables;  
Lorfque la suppression d’urine est causée par un fehti-  
ment douloureux occasionné par des matieres acres &  
par la contraction du sphincter de la Vessie, les *anodyns*en faCÎlitentlléVacuation en détressant la cause du mal.

Hoffman prétend que le sommeil & les remedes *ano-  
dyns* appassent la soif, parce qu’ils font cesser la con-  
tractiori des glandes , & relâehent les Vaisseaux dé la  
gorge ; ce qui procure une plus grande abondance d’hu-  
midité.

On peut donner le nom *d’anodyns* dans un fens étendu»  
Fij

*S7 ANO*

tous les remedes qui appaiPent les douleurs. On peut  
regarder dans ce sens la lancette comme un *anodyn ,*parce qu’elle appasse les douleurs inflammatoires en fa-  
cilitant l’évacuation d’une partie du samg. Tous les  
remedes relâchans, délayans, & qui détruisent l’a-  
creté des humeurs ou chaffent les vents , font des  
*anodyns* quant à leurs effets, lorsqu’on les applique  
convenablement.

ANODYNIA , Ἀνωδυνία ; insensibilité ou absience de la  
douleur. **CASTELLI.**

ANODYNUM MINERALE, *Crystal minéral.* Cas-  
**TELLI.**

ANOEA ,Ἀνοια , d’a privatif, & νόος, *esprit',* le même  
*case amentia,* folie.

ANOMALIA, ANOMALUS, Ἀνωμαλία, ἀνώμαλος,  
*d’a* privatif, &ὸμαλὸς, égal,uni ; *irrégularité, inégali-  
té ; inégal, irrégulier.*

On appelle pouls *inégal* ou *irrégulier* celui qui étant plus  
grand dans une partie de l’artere , qui s’enfle & fe dila-  
te à un plus grand degré que dans une autre qui est plus  
étroite, & en quelque forte refferrée, bat avec une for-  
ce inégale, de sorte qu’une partie de l’artere paroît sou-  
levée avec plus de force que l’autre. GaLIEN, *In Descnit.  
Med.*

Le pouls *inégal* est celui qui est tantôt plus fort & tantôt  
plus foible. GaLIEN *ribid.*

On appelle pouls *irrégulier* ou *inégal,* celui qui est com-  
posé de deux, trois ou quatre différentes efpeces de jjoil-  
sations. *L’irrégularité se* trouve quelquefois dans une  
seule pulfation, & quelquefois dans un plus grand  
nombre. C’est unç *irrégularité* dans le pouls, lorsqu’on  
le tâtant avec les deux premiers doigts l’on fent une  
pulfation différente fous chacun. Quelquefois nous  
sentons une espece de pulfation sous deux doigts, &  
une autre tout-à-fait différente fous deux autres, ou  
quelquefois une espece de pulfation fous un doigt, qui  
n’est pas la même sous les trois autres. ACTUARIUs, L. I.  
περὶ διαΓνώσ' ποέθων, *cap.* ι.

*L’inégalité* du pouls *se* fiait sentir quelquefois dans un  
feul battement d’artere, & quelquefois dans plusieurs ;  
cette derniere *inégalité* est communément appellée  
par lesMedecinssistématiques, *collective.* GaLIEN, *de  
CauseInds.*

ANOMOEOMERES ,Ἀνομοιομερἐς, *d’a* privatif, *ομ,οΐος ,*semblable , & με’ρος, partie ; dissemblable en substan-  
ce, ou composté de parties d’une espece différente.

ANOMOEOS, Ἀνόμοιος , *dissimilaire,* ou *hétérogène.*Hippocrate donne ce nom aux humeurs non-naturel-  
les & vicieuEes qui s’engendrent dans les parties du  
corps. Il conseille , lorsqu’elles se portent en haut, de  
les évacuer par bas, par voie de révulsion, & d’en pro-  
curer l’évacuation par haut lorsqu’elles tendent en bas.  
FœsïUs.

ANOMPHALOS ,Ἀνόμφαλος, d’a privatif, & ύμφαλος ,  
nombril ; *sans nombril,* comme Adam & Eve, qui n’a-  
voient point été nourris par les vaiffeaux ombilicaux,  
comme plusieurs Savans ont pris affez inutilement la  
peine de le prouver.

ANONA , est un arbre qui croît à la hauteur d’un pom-  
mier, *ses* feuilles font pour la plupart séparées & oblon-  
gues, *ses* fleurs compofées de trois petites feuilles étroi-  
les, dont chacune a fon pédicule.Ces fleurs font suivies  
d’un fruit de figure conique, couvert d’une écorce &  
dont la chair environne les cellules dans lesquelles est  
renfermée une femence dure & oblongue.

8es efpeces sont

I. *Anona maxelma y foliis latis splendentibus, fructu ma-  
ximo viridi conoide , tuberculis seu spinulis innocentibus  
aspero.* Sloan. Cat. Pl. Jam.

2. *Anona maxima,soliis oblongis angustes , fructu maxi-  
mo luteo conoide , cortice glabro, in areolas distincto.*Sloan. Cat. Pl. Jam.

3. *Anona foliis odoratis minoribus, fructu conoide fqua-  
moseparvo dulci.* Sloan. Cat. Pl. Jam.

4. *Anona aquaseca, foliis laurinis atrovirenelbus,fructu  
minore conoide luteo, cortice glabro } in areolas distincto.*

ANO 88

Sloan. Cat. Pl. Jam.

5. *Anona foliis subtus ferrugineis t fructu rotundo majore  
laevi purpureo, femine nigro, partim rugose, parelmgla-  
bro.* Sloan. Cat. Pl. Jam.

6. *Anonasoliis laurinis glabris viridi-fuseis,fructu mino-  
re rotundo viridi-flavo seabro y seminibus fuseis splen-  
dentibus ,flssetrâ alba notatis.* Sloan. Cat. Pl. Jam. S.zp-  
*padilla,*

7. *Anona maxima, soliis laurinis , glabris viridifeiscels>  
fructu minimo rotundo viridi-flavo , seminibus fuseis  
splendentibus , flsseurâ alba notatis.* Sloan. Cat. PI.  
Jam.

Ces arbres croiffent dans les régions les plus chaudes des  
Indes Occidentales, dans la Jamaïque , & les Barba-  
des, &c. où on les cultive à caisse de leur fruit dont  
on fait beaucoup de cas dans ces Contrées, & surtout  
de la *Sappadilla* qui est l’efpece la plus estimée,& qu’on  
ne connoit que depuis peu dans quelques-unes de ces  
Isics. Il est vrai-femblable qu’aucun de ces arbres ne  
croît naturellement dans ce pays, qu’ils y ont été transe  
portés de quelque autre partie du monde, & qu’ils y  
ont profité comme si le terrain leur eût été naturel , si  
l’on en excepte la *Suppadille* qui est d’une nature beau-  
coup plus délicate que les autres. MILLER , *Dictionn.*

Je fuis perEuadé que la premiere de ces especes est le  
*Ahatc de Panucho Recela.*

ANONIS. *Bugrande, arrète-boeufr* ou *bugrane, anonis,  
ononis, arestabovis,* Offic. Chat». 168. *Anomssive resta  
bovis, Ger.* 1141. Emac. 1322. *Anonissive resta bovis  
vulgaris, purpureas et alba spinosa.* J. B, 2. 391. *Ano-  
nis spinosa, flore purpureo*>C. P. Pin. 389. Parla Theat.  
994. Raii Hist. ΐ-957. Synop. 3. 332. Tourn. InlL  
408. Elem. Bot. 325. Boerh. lnd. A. 2. 33. Rupp.  
Flor. Jen. 214. Buxb. 21. *Anonis t* Rivin. Irr. Tctr.  
Dill. Cat. Giss 147. *Anonissive ononis s resta bovis ré-  
mora aratri,* Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 8. *Anonis  
purpurea vulgaris spinosa, flore purpureo siliquis erectis  
lentiformibus ,* Hist. Oxon. 2. 169. DaLE.

Miller en compte de trente-six especes.

*L’anonis,* que quelques-uns appellent *ononis,* (je lis  
ῶνωνίδα , suivant Theophraste & Galien ) a les tiges  
de neuf pouces de long & plus, pliantes , pleines^e  
nœuds, toufues, garnies de têtes rondes, avec des peti-  
tes feuilles minces comme celles des lentilles , & de  
même figure quecelles de la rue, ou du tréfile des prés,  
velues, odorantes & d’un gout agréable.

Etant cueillie avant qu’elle foit armée de piquans, elle  
est affez agréable. Ses branches font rondes , armées  
de piquans qui forment une espece de palissade.

Sa racine est chaude & atténuante. Son écorce priste dans  
du vin, excite l’urine, & brise la pierre dans la vessie.  
Elle déterge aussi les ulceres étant miEe dessus en pou-  
dre. La décoction de *sa* racine dans de l’oxycrat gué-  
rit les maux de dents lorsqu’on s’en lave la bouche.  
DïoseoRIDE , *Lib. III. cap.* 121.

Cette plante ressemble au fœnugrec , excepté qu’elle est  
plus velue ; elle pousse des épines après que le prin-  
tems est passé. Elle déterge les ulceres lorsqu’elle est  
fraîche. Ôn fait bouillir fa racine dans *du posea* pour  
les maux de dents, & on la prend dans du vin pour  
chasser la pierre & la gravelle. On la donne à ceux qui  
sirnt scljets aux défaillances , après l'avoir fait cuire  
dans l’oxymel, jufqu’à confomption de la moitié. ELI-  
NE,L.XX/Z.cse4.

Les racines de la *bugrande* font dures & ligneuses , de  
couleur de cendres, serpentantes en long & en large,  
& pénetrent fort avant dans la terre. Elles poussent un  
grand nombre de tiges lisses & tendres au commence-  
ment, mais qui deviennent dans la fuite , dures & ar-  
mées d’épines longues, qui sortent de l’endroit où fiant  
postées les feuilles. Ces dernieres sortent au nombre de  
trois de chaque jointure , elles ressemblent au trefle ,  
& sont attachées aux branches par un pédicule applati.  
Elles sont petites , longues d’environ un demi-pouce ,  
crenelées aux extrémités. Ses fleurs naissent à l’extré-  
mité des tiges, légumineuses, & semblables à celles des

*8p* A N G

pois, mais petites & plates, de couleur de pourpre,  
& portées silr un calice velu & découpé en cinq parties.  
Après que ces fleurs sont tombées , il leur succede des  
petites gousses, qui renferment trois ou quatre petites  
semencesensorme de rein. Elle croît dans les champs,  
le long des chemins, & fouvent parmi le blé. Elle  
fleurit dans le mois de Juin & de Juillet.

La racine que l'on met communément parmi les cinqpe-  
tites racines apéritives , est la feule partie de cette  
plante que l'on emploie dans la Medecine. Elle est  
bonne pour la suppression d’urine, la pierre , & la gra-  
velle ; pour faire écouler la mucosité épaissie qui féjour-  
ne dans les reins & les uréteres, & pour guérir la jau-  
nisse. Sa décoction dans de l’oxycrat employée en for-  
me de gargarifme, appaife les maux de dents. On fe  
Eert préférablement de son écorce. MILLER, *Bot.  
Offic-*

ANONTAGIUS , la Pierre Philofophale , le don de  
Dieu, le foufre fixé par la nature. DoRNoEUs.

ANONYMOS , Ἀνώνυμος, d’a privatif, & ὸνομα, *nom.*C’étoit autrefois une épithete du fecond cartilage du  
larynx, auquel on a donné dans la fuite le nom de cri-  
coïde & d’annulaire.

ANONYMOS est encore l’épithete de plusieurs arbres ou  
arbrisseaux exotiques, comme

*Altonymos Ribesiifolels :* c’est une espece particuliere d’ar-  
brisseau, dont les feuilles ressemblent à celles des gro-  
feillers. Ses fleurs font composées de cinq pétales , de  
couleur blanchâtre, disposées à l’extrémité des tiges  
en ombelle, & portées fur des petits pédicules oblongs.  
Le calice de la fleur est composé de cinq feuilles. Cha-  
que fleur est remplacée par deux & quelquefois trois  
cosses, pareilles à celles de la confoude, mais fans *se-  
mences ,* dans nos jardins, à cause de l’intempérie du  
climat.

On nous l’apporte de la Virginie & du Canada. RaY ,  
*Hist. Plant,*

*’Anonymus flore coluteae Clusii, Myrto-gesilsta qtelbusdam.  
Chamaebuxussive Chamaepyxos quibusdam ,* J. B. *Cha-  
maebuxusflore coluteae*, Ger. C. Β. *Pseudo-chamaebuxus,*Parla Cette plante croît dans différens endroits de l’Al-  
lemagne. *Idem.*

*Anonymesfrutex Brafilianus , sure keiri,* Marcgrav.

Son écorce est de couleur de cendres. Ses feuilles font al-  
ternativement opposées , pointues, dentelées à leurs  
extrémités , d’un verd brillant, parsemées de nervures  
obliques. Les fleui\*! naiffent en épis à l’extrémité des  
branches, & l’épi avant que les fleurs s’épanouiffent,  
est d’une très-belle couleur de chair, mais qui jaunit à  
mesure que les fleurs sont prêtes à s’ouvrir. Ces der-  
nieres sont composées de cinq pétales , & chacun de  
ceux-ci est porté sur une feuille pointue de couleur  
pâle. La fleur contient un grand nombre d’étamines &  
a la même odeur que la violette jaune. *Idem.*

*Anonymos .Brasiliana-, floribus umbellatis albis hexape-  
talis.*

*Anonymos Bacciseraasoliis salignis , Br asili an a >* Marc-  
grav.

ANORA. Voyez *Annora.*

ANORCHIDES , Ἀνόρχιδες , d’a privatif, & ο'ρχις ,  
*testicule; qui est né fans testicules.* CasTELLI.

ANOREXIA ,Ἀνορεξία, *d’a* privatif, & όρεξις, *appetit.  
Anorexie j* dégout ou aversion pour les alimens. Pau-  
lus , *Lib. III. cap.* 27. Ἀνορεξία *ουΊΐων* ἐστὶν αποστροφὴ ,  
ἢτοι δυσκρασίας υπὸρεχούσης κάίὰ τὸν στόμαχον, ἢ χυμῶν  
περιουσίας. α *L’anorexie* est une aVersion pour les ali-  
» mens, occasionnée ou par un dérangement d’estomac,  
» ou par une surabondance d’humeurs. » De-là vient  
qu’on appelle *dvlygéL. ( anorectoi ) & araoi,ceux* qui ne  
veulent point prendre de nourriture faute d’appetit.  
*Galen. Comm.* I. *in Lib. I. Epidem.* Τοὑς ἀνορέκταυς καὶ  
ασίτους ὀνομάζουσιν ὸι Τλληνες τοὑς μὴ προσένεγμένους  
σιτία , τοὑς δ’ ἀπεστραμμένους προσίειθ'αι καλουσιν *<L.ro<ATovç.*« Les Grecs appellent ceux qui ne prennent aucune  
» nourriture *anorecti 8e asiti,* mais ils donnent le nom  
*» d’apositi t* à ceux qui ont de l’aversion pour les

ANS 9©

» alimens qu’on leur préfente. »

ANORGISMENON ,Ἀνωργισμένον , dans Hippocrate.  
Galien *in Exeg.* rend ce mot par *avaiaeese.rtrasraserjvy  
( anamemalagmenon, ) ramolli de nouveau-* H est dérivé  
d^vlc & ὀργίζω , le même que ὀργάζω , *préparer en ra-  
mollisseant,* ou par d’autres moyens. Ainsi ἀνωργισμἐνον  
ou ἀνωργασμένον, *oscisoa. ,* signifie un corps ramolli &  
préparé.pour prendre des remedes. FOEsIüs.

ANOSIA, Ἀνοσία, *d’a,* privatif, & νόσος, *maladie. Absent  
ce de la maladie.* CasTELLI.

ANOTASIER, *Sel ammoniac.* RULANü, **JOHNSON.**

ANOTHEN , Ἀνωθεν, adverbe de tems & de lieu , de  
même qulcflo. Il signifie fuivant Galien le commence-  
ment d’une maladie , aussi-bien que les parties supé-  
rieures du corps humain. FobsIUs.

ANS

ANSER, *Oie* , est un osseau fort connu , dont on fait  
un grand ufage. Il y en a de deux especes, un do-  
mestique,& l’autre fauvage. La premiere est appellée ;

*Anfer,* Offic. Charlt. Exer. 103. Bellon. des Oisi 157;  
*Anfer domesticus,* Schrod. 5. 314. Raii Ornith. 358.  
Ejusil. Synop. A. 136. Will. Ornith. 273. Aldrov. Or-  
nith. 3. 102. Gesii. de Avib. 125. Jonsi de Avib.92.  
Mer. Pin. 179. DaLE.

La seconde est appellée,

*Anferferus,* Offic. Schrod. 5. 314. Aldrov. Ornith. 3;  
147. Mer. Pin. 179. Raii Ornith. 358. Ejusil. Synop.  
A. 136. Will. Ornith. 274. Gefn. de Avib. 140. Jonf.  
deAVib. 93. Charlt. Exesu 103. *L’Oie sauvage,* Bellon.  
des Oife. 158. DaLE.

On doit choisir, dit Lemery, l’une & l’autre tendre , ni  
trop jeune, ni trop vieille, bien nourrie, & qui ait été  
élevée dans un air pur & ferein.

*L’oie* nourrit beaucoup & est un aliment affez solide.

La chair *d’oie* est un peu difficile à digérer ; & quand elle  
est trop jeune fa chair est vifqueufe & propre à pro-  
duire des humeurs grossieres & excrémentielles. Quand  
au contraire elle est trop vieille, fa chair est feche ,  
dure, d’un mauvais fuc, & elle cause des indigestions  
& des fievres.

*L’oie* contient beaucoup d’huile & de fel volatil. La do-  
mestique contient aussi beaucoup de phlegme, mais la  
sauvage en contient moins.

L’une & l’autre convient en hiver aux jeunes gens bilieux  
qui ont un bon estomac & qui font beaucoup d’exer-  
cice.

*R E M A R QU E S.*

*L’oie* est un oifeati d’un manger agréable, particuliere-  
ment la fauvage, qui est d’tm gout beaucoup meilleur  
que la domestique, parce qu’étant dans un plus grand  
mouvement, *sa* chair est moins chargée de fucs vif-  
queux & grossiers.

*L’oie* habite les lieux froids, humides & aquatiques. El-  
le fe trouve prefque dans tous les pays, elle vit fort  
long-tems & particulierement la fauvage, si nous en  
croyons quelques Auteurs. Guillaume Gratarolus re-  
marque qu’elle vit jusiqu’à vingt ans , & Albertus jusu  
qu’à soixante.

La domestique ne vole que très-difficilement & s’éleve  
peu de terre, la sauvage au contraire vole sort haut &  
avec beaucoup de légereté.

*L’oie* habite la terre & l’eau à la maniere des animaux  
amphibies. La domestique vit cependant davantage  
sur la terre que la Eauvage. En effet on trouve presque  
toujours cette derniere autour des lieux humides &  
marécageux. Il y en a un grand nombre dans l’Ethio-  
pie qui y font un dégat considérable.

On remarque que *Foie* est très-Vigilante & qu’elle a le  
sommeil si léger qu’elle *se* réVeille au moindre bruit.  
On prétend même que cet oisieau est du moins aussi  
propre que le chien a garder une maison pendant la

*pI* ANO

nuit, parce qu’aussi-tôt qu’il entend quelque chose, il  
ne cesse de faire de grands cris par lefquels il femble  
appeller à fon secours les Hôtes de la maision : on en  
cite un exemple fameux. Quand les Gaulois voulurent  
s’emparer pendant la nuit du Capitole, ils jetterent de  
la viande aux chiens qui le gardoient, pour les empê-  
cher d’aboyer, ce qui réussit parfaitement bien : mais  
quoiqu’ils jettaffent aux *oies* qui y étoient de quoi man-  
ger, ils ne les purent empêcher de crier & de réveil-  
ler les Romains.

On peut dire en général que la chair d’oie est plus agréa-  
ble au gout qu’elle n’est falutaire. En ester, elle abon-  
de toujours en fucs lents & grossiers qui la rendent de  
difficile digestion : c’est pourquoi on en doit ufer fort  
fobrement. Cependant elle convient aux perfonnes ro-  
bustes qui ont un bon estomac, parce qu’elle nourrit  
beaucoup & qu’elle fournit un aliment folide & du-  
rable.

On prétend que la chair *d’oie* dont les Juifs ufent assez  
fréquemment, ne contribue pas peu à les rendre d’un  
tempérament atrabilaire , d’une humeur fombre, triste  
& noire & d’une mauvaife couleur. Les anciens An-  
glois fe faisoient autrefois un scrupule de manger de  
la chair *d’oie* ; mais à préfent ils en mangent avec  
plaisir.

Le foie & l’estomac de *l’oie* font les feules de toutes ses  
parties dont Galien approuve l'ssage ; *ses* ailes semt  
aussi très-bonnes à manger. L’on prétend que Scipion  
Metellus est le premier qui ait mangé le foie de *Voie,*mais d’autres veulent que ce soit M. Sestius, Cheva-  
lier Romain.

La premiere peau des piés de *Voie* passe pour être astrin-  
gente & propre pour arrêter les écoulemens immodé-  
rés, étant priste en poudre au poids d’une demi-drag-  
me.

Le Eang de *Foie* est estimé propre pour résister au ve-  
nin. On en donne deux ou trois dragmes.

On *se* siert en Medecine de la graisse *d’oie.* Elle est *réso-  
lutive 8c* émolliente ; elle adoucit les hémorrhoïdes ;  
elle appaife les douleurs d’oreilles étant mise dedans.  
Elle lâche le ventre étant priste intérieurement. On en  
frotte les parties attaquées de rhumatilmes.

On réduit les excrémens de *Foie* en poudre & on les  
donne au poids d’une demi-dragme pour raréfier &  
atténuer les humeurs, pour exciter les sueurs, les uri-  
nes & les regles aux sommes , & pour hâter l’accou-  
chement. LEMERY, *Traité des Alimens.*

Dale prétend après Schroder , que la graisse *d’oie est*bonne dans l’alopécie & pour guérir les crevasses des  
levres ; ( voyez *Adeps* ) que sa fiente est incisive, dese  
siccative & apétitive au plus haut degré, qu’elle chasc  
*fe* l’arriere - faix , & qu’elle est un remede excellent  
contre la jaunisse , Phydropisie & le fcorbut. Il estime  
la peau de *Foie* propre à guérir les angelures étant ap-  
pliquée dessus.

Les fels de *Foie* sauvage sont beaucoup plus exaltés que  
ceux de la domestique à casse de fon exercice conti-  
nuel ; & les vers, les infectes & les végétaux dont el-  
les fe nourrissent toutes les deux, remplit leur chair  
& leur graisse d’un Eel extremement volatil & péné-  
trant qui les rend très-scljettes à *se* corrompre.

ANSERINA. Voyez *Potentilla.*

ANSJELI. Voyez *Angelina.*

A N T

ANTACHATES , Ἀνταχάτας ; *Ambre ,* ou espece  
de pierre bitumineuse, qui répand, lorsqu’on la brûle,  
une odeur de myrrhe, au rapport d’Agricola. GoR-  
RÆUS.

ANTACIDA. Remedes qui corrigent l’acidité des hu-  
meurs, ou y résistent.

ANTAGONISTA , Ἀνταγωνιστὴς , *d’dvri , contre , &*ἀγωνίζω *suaire effert; antagoniste.* On donne ce nom  
à certains mtsscles qui agissent dans une direction con-  
traire à d’autres ; par exemple, les muscles abduc-

A N T 92

teurs & les mtsscles adducteurs du bras sont *antago~  
nistée.*

ANTALGICUS, Ἀνταλγικὸς , dsoVTi', *contre*, & ἄλγος,  
*douleur.* On donne ce nom aux remedes qui appaiEent ou  
sont cesser les *douleurs.* CasTELLI.

ANTALIUM *asive Antale, Tubulus marinus,* Ronde!;  
est un petit coquillage fait en tuyau, long d’environ un  
pouce & dem i, gros par un bout comme une grosse plu-  
me, & par l’autre comme une plume menue , ayant  
des petites lignes creufes, droites , qui vont d’un bout  
à l’autre , de couleur blanche ou blanche verdâtre. Use  
trouve fur les rochers & au fond de la mer : il enferme  
un vermisseau marin : il contient un peu de sel volatil &  
fixe, très-peu d’huile & beaucoup de terre.

Il est alkali, résolutif, dessicatif. **LEMERY,** *des Dro-  
gues.*

ANTAPHRODISIACOS , Ἀνταφροδισιακὸς , djoVT? ,  
contre, & ἀφροδίτη , venus ; *Antvvénérien*; épithete des  
remedes qui éteignent les desirs amoureux.

ANTAPHRODITTCA , le même *aseAntaphrodisiaca.*ANTAPODOSIES , Ἀνταποδόσιες , d’ανταποδίδωμι ,  
*réfléchir.* Je crois que l’on peut appliquer ce mot aux  
retours ou périodes des accès des fievres. Hippocrate,  
*Aph.* 12rsoct.Z. dit, que les retours des paroxysines & la  
forme des maladies fe manifestent par l’examen de la  
maladie même, les faifons de l’année & la réciproca-  
tion des périodes, ( ἀνταποδόσιες τῶν περίοδων πρὸς ἀλ-  
λήλας ) c’est-à-dire, par la maniere ou le tems dans le-  
quel ils se succedent les uns aux autres , soit tous les  
jours, ou de deux jours l’un, &c.

ANTARTHRITICUM , Ἀνταρθριτικὸν , d’avTi', contre,  
& ἀρθρίτις, goute; *remedes contre lagoute.* BiaNCARD.

ANTASTHMATICA , Ἀνταιθ.ματικὰ, d’avTi', contre,  
& ἀιθ-μα , astme ; *remedes contre l’astme.* BLANCARD.

ANTATROPHON, Ἀντάτροφον , d’aZvTi , & ἀτροφία  
*conjomption.* Epithete de quelques remedes contre la  
*consemption.*

ANTEÔEDENS, προηγουμένη, de πρὸ, devant, & ὴγέο-  
μαι, mener; *Précédent :* mot communément appliqué  
aux causes. Voyez *Causa.*

**ANTECEDENTIA** SIGNA , *signes précédent ,* sclnt CCUX qui  
précedent une maladie , comme la mauvaise disposi-  
tion du sang qui caisse une infinité de maladies.

ANTELABIA ,Προχέἰλα, de πρὸ, &χέὶλος, levre ; Pcx-  
*trémité des levres.*

ANTEMBALLOMENOS , ἈντεμβαΛλόμενος , d’avTi',  
aulieude,& ἐμβαλλω, placer *\sulisti tué,* en parlant des  
remedes que l’on peut substituer à d’autres. On lesap-  
pelle aussi *Succedanea.* CasTELLI.

ANTEMBASIS, Ἀντέμβασις, d’avTi, mutuellement, &  
ἐμβαίνω, entrer; *insertion mutuelle.* Galien applique ce  
mot aux os.

ANTEMETICA, Ἀντεμετικὰ , d’avTi, contre, & ἐμε-  
τικὸς, *vomitif* Remedes contre le vomissement ex-  
cessif.

ANTENDEIXIS , Ἀντικδείξις, d’avTi, contre , & ἐν-  
δείκνυμι, indiquer ; *contre-indication :* comme lorsqu’il  
arrive dans une maladie quelque chose de contraire à la  
principale *Indication* ; par exemple, une pleurésiein-  
flammatoire indique la saignée , mais la foiblesse ex-  
cessive du malade indique le contraire.

ANTENEASMUS, ou ANTENEASMUM ; espece  
particuliere de manie ou de folie , dans laquelle les ma-  
lades entrent en fureur contre eux-mêmes & cherchent  
à fe défaire.

ANTEPHIALTICUS, ἈνἈφιαλτικὸς *d’delll, & esiidr-  
stée , l’incube* ou *cauchemar.* Epithete des remedes qui  
font bons contre cette maladie.

ANTEPILEPTICA ,Ἀντεπιληπτικὰ, d’lcTi, contre, &  
ἐπίλνψις, *epilepsie s* remedes contre *Fépilesie* & les ma-  
ladies convulsives.

ANTEPRIMA MATERIA , dans Paracelfe, *Chirurg.  
Mag. Lib. III. cap.* 11. est le nom de la teinture qui a  
le pouvoir de teindre & d’altérer *iaprima materia,* ma-  
tiere premiere du corps, d’une maniere conforme ou  
Contraire à fa nature. CasTELLI.

AN T

ANTERA. Voyez *Anthera.*

ANTEREISIS , Ἀντόρεισις, dlevic & ἐρείδω, *appuyer ; la*résistance qu’un corps dur & folide fait contre quelque  
impression que ce foit. C’est dans ce fens qssHippo-  
crate s’en sert, *Lib. de Arelc.* eu égard aux côtes,

ANTERIT, *Mercure.* RULAND, JoNlisoN.

ANTEROS ,Ἀνταρως ; la pierre qu’on nomme propfe-  
ment *Améthiste,* dont on peut voir Partide. GoRRÆUs.

ANTHEDON ; nom d’un arbre dont parle Theophase  
te, & que Ray croît être le *Mespilus Aronia.* Voyez  
*Mespilus.*

ANTHELIX ,Ἀνθέλιξ d’atni, *& ελι^, Helix.* La protu-  
bérance interne de l’oreille externe, en-dedans de *i’he-  
lix ,* dont on peut voir l’article.

ANTHELMINTHICA, Ἀνθελμινθικὰ, *d’aval Sc'Insulvç,  
Ver.* Remedes contre *lus vers.*

ANTHEMIS. Voyez*Chamaemelum.*

ANTHERA,Ἀνθηρὰ, d^vêeçune fleur. Médicament com-  
pofé auquel on a donné ce nom à causse de *sa* couleur  
vice & rougeâtre. Ses compositions Pont différentes.  
Les filmantes font de Cesse qui les ordonne pour les ul-  
ceres recouverts d’une espece de croûte, qui viennent  
dans la bouche.

On réduit les trois premieres compositions en poudre,  
qu’on répand siur les parties affectées ; mais on fiait de  
la derniere un liniment avec du miel. CELSE, *LibMI.  
cap.* 11.

*Anthère* pour les ulceres de la bouche, & pour les gen-  
cives gonflées & puantes.

Pilez-les & mêlez-les enfemble. GaLEN. *de Comp. Medic.  
Sect. Loc. Lib. VI. cap»* 2.

*Anthere* ou collyre pour les fluxions, & les douleurs  
des yeux, qui foulage au bout d’une heure.

Prenez *de safran Ί quatre gros dix grains,  
encens, deux gros, cinq grains ,  
dmnabre, quatre gros, dix grains* s

À N T H

*gomme Arabique > deux gros, cinq grains.*

Faltes-les insufer dans du vin , & lorsque vous en aurez  
befoin , broyez-les jufqu’à ce que vous en ayez fait  
une masse, dont vous ferez un liniment avec du miel,  
*Idem , ibid. Lib. IV. cap. y.*

Cette composition de la maniere dont Oribase & Aétius-,  
*Aetii. Tetr. II. Serm.* 4. *cap.* 22. la préparent, est tant  
foit peu différente de la précédente, on s’en sert pour  
les ulceres de la bouche.

Cœlius Aurelianus, *Acut. Morse Lib. III. cap.* 3. recom-  
mande *Fanthera* comme un remede excellentdans l’ese  
quinancie.

P. Eginete, *Lib. III. cap. 66.* la recommande aussi pouf  
l’ulcération de la matriee.

*Anthera,* dans Galien, Cesse, Paul, Aétius, & plusieurs  
autres Auteurs, est le nom d’un médicament compofé  
& propre à différentes parties du corps, comme *Pan-  
thera* stomachique, &c. Quoique les uns foient en for-  
me de poudre, & les autres en forme d’éléctuaire, ils  
consierVent toujours le même nom qu’ils ne tirent point  
des feuilles de rofes, puifqu’il n’y en entre aucune ,  
mais de la couleur des ingrédiens, laquelle est très-  
vive,

ANTHERÆ , est le nom qu’on donne dans la Botani-  
que aux fommités ou petites têtes qu’on trouve dans  
le milieu des fleurs , qui portent les étamines, mais  
principalement à celles de la roie.

ANTHEREON, Ἀνθερεών, le *menton ,* ou cette partie  
dtl vifage où la barbe croît. Hefychius veut que ce foit  
la partie de deffous le menton, où la barbe commence  
à pousser. *Pollu. Lib. II.* prend ce mot dans le même  
Eens. Suidas prétend que c’est le commencement du  
cou & de la gorge ; & c’est dans ce fens que le prend  
*Cœlius Aurel. Lib. III. cap.* 3. et 4. *Acut.* où il le tra-  
duit par *Gutturis Exordium,* « le commencement de  
» la gorge. » Il dit encore *Lib. I. cap. p Tard. Utram-  
que gutturis partem quam Graeci* Ανθερεωνα *vocant,* « les  
»deux parties de la gorge que les Grecs appellent *An-  
» thereon,* & les Latins *Ruma.* » Hipp. *L. V. Epidem. et  
Lib.* περὶ ὀστέων φύσ’ paroît par ἀνθερεω'ν , entendre le  
*menton.*

ANTHERICOS ,Ἀνθερικὸς, nom que les Anciens don-  
nent à la tige de llasphodele. « Theophraste, dit Pli-  
» ne, *Lib. XXL cap.* 17. la plupart des Grecs & entre  
» autres Pythagore, donnent à la tige de cette plante,  
» qui a quelquefois jufqu’à deux coudées de haut, avec  
» des feuilles femblables à celles du poireau fauvage,  
» le nom *d’anthericos )* & à sa racine bulbeufe, celui  
*» d’asphodelos.* Pour nou.s, continue cet Auteur, nous  
30 appellens la tige *albucus -> & F asphodelos ,* est notre  
*» hastula regia.* » Dioscoride , *Lib. I. cap.* 199. prétend  
que *i’anthericos* est la fleur de llasphodele. Hefychius  
veut qu’avQesaaç foit la tige de llasphodele , & encore  
une autre efpece de plante. Eustachius Varinus, &le  
Scholiaste de la premiere Idylle de Theocrite , pré-  
tendent que c’est le fruit ou la tige de llasphodele.  
*Hippocr. Coacae Praen.* ) paroît le prendre pour la tige de  
l’asphodele, lorsqu’il veut que pour découvrir si les  
os de la tête font fracturés ou non, on fasse mâdier au  
malade la tige de l’asphodele, ou du galbanum ἀνθερι-  
κὸν ἢ ναρθηκα.

Suidas nous dit que la tige de l’asphodele est appellée  
ἀνθέρικες par Theocrite & Herodote, & qu’elle est d’u-  
ne fubstance si compacte, qu’on ne peut la rompre. Il  
ajoute que c’est dans ce fens que l’on doit prendre le  
πιοίὰνθεριξ *(antherix)* dans le Seboliaste de Theocrite,  
dans Theophraste & Idæus, Apollodorus Doriensis ,  
ne donne ce nom qu’à la tige. Quelques-uns prennent:  
1’ἀνθέριξ pour les fommités de la barbe d’un épi de blés  
ou la tige.

Plutarque , dans sim Banquet des Eept Sages , traduifant  
ce fameux passage d’Hesiode Όσον ἐν μαλάχη τε καὶ ἀσφο-  
δέλῳ μέγ’ .όνειαρ ; « quelle vertu rafraîchissante netrou-  
» ve-t on point dans la mauve & l’asphodele ; » paroît

*yy* AN T

prendre Ρἀνθερικὸς, pour l’asphodele.  
.ANTHERON ,Ἀνθηρὸν , fleuri. Voyez *Antloos.*ANTHEROPHYLLUS , ou ANTHOPHYLLUS.

Voyez *Caryophyllus.*

ANTHIA, Ἀνθία, eflpece de poiffon , suivant Oppien ;  
Arist. Rondelet, & Aldrovandi, qui en donnent tous  
une description différente. Kiramides recommande le  
fiel de ce poiffon qu’Aldrovandi prétend être bon con-  
tre les *exanthèmes ,* & efflorescences de la peau, & *sa*graisse contre les tumeurs & Iesab sises. CastellI.

ANTHINES, ou ANTHINOS , Ἀνθινὴς, ἀνθινὸς, Α’ἄν-  
θος , fleur ; épithete de quelques vins & huiles médlci-  
nales. Les vins dans lesquels on fait insesset des fleurs  
otl herbes odorantes , font appelles *vina odorata.*L’huile à qui on donne cette épithete est *soleum lilia-  
ceum* , ou *Lirinum ,* ou *Susinum,* qui font les mêmes. Il  
y a encore 1’ἀνθινὸν μύρον, *anthinum unguentum,* qui est  
le même que le *Sasinum* ou *Liliaceum,* & qui ne diffe-  
re de Phuiîe de ce nom , à ce que prétend Galien, que  
par le mélange de quelques aromates.

ANTHONOR. Voyez *Athanor.*ANTHORA. Voyez *Acomtum>*ANTHOS, Ἀνθος , sauzssAvsoç, dans Hippocrate signi-  
fie non-feulement toutes siartes de fleurs ; mais encore  
fuivant Galien, leurs semences. Dans les *Coac. Praen,  
Λνθια. (* au nombre pluriel) signifie la même chosie que  
ἐρυθήματα , rougeurs. On met souvent ἄνθος poursas  
*iaeries.* Hippocrate *se sert* de l’adjectif *antheron, delbosiv,*pour signifier, fleuri, fort rouge, & couleur de fang.  
Ainsi, *Lib. VI. Epid.* Galien traduit ἀνθηρὰ πὸύσματα  
( crachats sanglans ) par ἐρυθρα καὶ ὓφαιμα, rouges  
& fanglans, de même que dans plusieurs autres pas-  
sages. Aretée dans *Peripn. τ/ΐυ'ιλον Llaisuov, dellygov* σφό-  
δρα,α crachat sanglant, & extremement rouge. » Hip-  
pocrate *in prorrhet ,* appelle ceux qui ont le tein ex-  
tremement vif & rougeâtre , ἀνθεροὶ, « fleuris ; » &  
ἀνθηρὸν σῶμα, « un corps fleuri, » dans *Epid. VI. Aph.  
III. Sect.* 3. c’est un corps qui est couvert d’une certaine  
rougeur, par l’augmentation de la chaleur naturelle,  
& le tranfport du sang & des esprits vers sa Eurface,  
ce qui est un signe d’une nutrition louable & suffi-  
sante.

ANTHOS. Ce mot, lorsqu’on l’emploie seul, signifie  
la fleur du romarin. Oli le donne quelquefois à laplan-  
te, quoiqu’improprement.

ANTHOSMIAS , Ἀνθοσμίας , d’ἄvθος , fleur & ὀσμὴ ,  
odeur. Epithetes des vins odoriférans. FœsIUs.

.ANTHOUS. Est proprement le romarin ; mais lors-  
qu’on l’applique aux métaux, il signifie la cinquieme  
essence , ou l’élixir de l’or. BULAND.

ANTHRACIA, ANTHRACOSIS , ANTHRAX.  
Voyez *Carbunculus.*

ANTHRACITES, Ἀντρακίτας. Voyez *Sclelstos.*ANTHRISCUS. Voyez *Scandix.* I  
ANTHROPE , Ἀνθρωπὴ , ou ἀνθρωπίη ,’Α’ἄνθρωπος, *un  
homme.* La peau humaine à laquelle Hérodote donne  
ce nom, comme Vesiale llobsierve, *Liv. II. chap. 5.*

ANTHROPOLOGIE ,Ἀνθρωπολογία , d’lcSpoon© , *un  
homme*, & de λόγος, *discours* ; description de l’homme.  
**BtANCARD.**

ANTHROPOMETRIA ,Ἀρθρωπομετρία , d’ἄvθρωπος ,  
*un homme,μ,ίτξον, metron, mesure',* vue de l’homme sui-  
vant toutes ses dimensions. CasTELLI.

ANTHROPOMORPHOS, Ἀνθρωπόμορφος, d’avflpcûwoç,  
*tin homme »* & μορφὴ *, figure* ; un des noms de la mandra-  
gore.

ANTHROPOSOPHIA , Ἀνθρωποσοφία , Α’ἄνθρωπος ,  
*un homme*, & σοφία *,sagesse* ou *connoissetnce.* La connoise  
fiance de la nature de l’homme. CasTELLI.

ANTHYLLIS est une plante dont il y a deux différen-  
tes especes :

La premiere est,

*Anthyllis prior* , Offic. *Anthyllis leguminosa marina Bœ-  
tica t vel Cretica rsive Auricula muris Camerarii,* Park.

ΑΝΤ ρ6

Theat. 1094. *Anthyllisfalcata Cretiea*, ejusil. *Loto affi-  
nis rsiliquishirsutis circinatis, O.* B. Pin. 333. *Loto afflo  
nis rsiliquis hirsutis circinatis ,* C. Bauhini, Hist. Oxon.  
2. 181. *Loto affinis, Anthyllisfalcata Cretica Parking  
sono ,* ejusil. *Trifoliumfalcatum*, Alp. Exot. 257. *Au-  
ricula muris Camerarii A.* B. 2. 387. Chab. 167. Raii.  
Hist. 1.922. *Me dic ago Cretica, vulnerariaefacie,* Elem.  
Bot. 328. Tourn. Inst. 412. *Medicago vulnerariae fa-  
cie t Hispanicaf* Ejusil. & Boerh. Ind. A. 2. 35.

Cette plante croît en Candie & en Sicile, fur le bord de la  
mer , & fleurit en été. DaLe.

La sieconde espece est î

*Anthyllis leguminosa, vulneraria s* Offic. *Vulneraria rusa  
rica,* J. B. 2. 362. Raii Synop. 3. 325. Tourn. Inst,  
391. Elem. Bot. 311. Boerh. Ind. A. 2. 48. Dill. Cat.  
Giss 128. *Vulneraria rusticas Anthyllis magna, An-  
thyllis leguminosa ,* Chab. 167. *Anthyllis leguminosa \**Ger. 1060. Emac 1240. Raii Hist. 1.922. Mer. Pin.  
8. *Anthyllis leguminosa vulgaris* , Park. *Anthyllis* sogu-  
*minofia , Loto asseois , vulneraria pratensis* , Hist. Oxon.  
2. 182. *Anthyllis,* Rivin. Irr. Tetr. *Anthyllis Rivini,*Buxb. 22. Rupp. Flor. Jen. 208. *Anthyllis Loto affinis,  
vulneraria pratensis s* C. B. P. 332.

Elle croît parmi les pâturages, & fleurit au mois de Juin.  
On fle sert de *sa* souille dans la Medecine & on la re-  
garde comme un vulnéraire. DaLE.

1

Il y a deux especes *d’Anthyllis s* l’une a les feuilles fort  
douces,femblables à celles des lentilles,& hautes d’un©  
palme ; soi racine est petite & fort mince ; elle croît  
dans les lieux fabloneux & exposés au foleil, elle est  
d’un gout sellé.

L’autre espece a les feuilles & les branchés femblables à  
l’encens de terre , excepté qu’elles sont plus velues »  
plus courtes & plus rudes au toucher : elle porte une  
fleur de couleur de pourpre, dont l’odeur est très-forte;  
Ea racine est semblable à celle de la chicorée.

La feuille de cette plante , lorfqu’on en boit en décoc-  
tion la quantité de quatre dragmes, dix grains, est un  
puissant réluede contre la rétention d’urine & les ma-  
ladies des reins. Lorfqu’on les pile & qu’on les appli-  
que en forme de pessaire avec de l’huile nssat & du lait;  
elles appassent les inflammations de matrice , & ont  
encore une qualité vulnéraire. L’espece qui ressemble  
à l’encens de terre a encore cette vertu outre plusieurs  
autres, de guérir l’épilepsie lorsiqu’on la prend dans l’o-  
xymel. DIosCoRIDE,LiZ>. *III. cap.* 153.

Diosicoride a découvert le premier toutes les vertus qu’on  
attribue à *FAnthyllis.* Dale traduit φλεγμονὰς τὰς ἐν  
ὑσέρα, par *uteri pituitas s* en quoi il *se* trompe ; car cela  
ne signifie autre chosie que les inflammations de l’u-  
térus.

ANTHYPNOTICA , Ἀνθυπνοθικὰ , d’aiTi' , *contre s &*ὓπνος *asemmeise* remedes contre un sommeil excessif ou  
non-naturel. BLANCARü.

ANTHYPOCONDRIACA ,Ἀνθυποχονδριακὰ, *d’dVTI.  
contre,* & ὑποχόνδρια , *les hypochondresi)* remedes con-  
tre les maladies des hypocondres. BtANCARD.

ANTHYSTERICA ,Ἀνθυστερικὰ, d’^Ti', & ὑστέρα , *Ftsu  
terus* ; remedes contre les affections hystériques.

ANTIADES , Ἀντιάδες , *les amygdales.* Ce mots’appli-  
que quelquefois aux amygdales lorsqu’elles sont en-  
flammées.

ANTIAGRI, tumeurs des amygdales.

ANTIARTHR1TICA, Ἀντικρθριτικὰ , d^vni', & ἀρθρίχ  
τις, *lagoute* ; remedes contre la goute.

ANTIBALLOMENA, Ἀντιβαλλόμενα. Voyez *Antem-  
ballomenos.*

ANTICACHECTICA, Ἀντικαχεκτικὰ, *d’avrils contre tSe* καχεξία, *la cachexie* ; remedes qui corrigent la ca-  
chexie. Voyez *Cachexia.*

ANTICADMIA, une espece de *Cadmies* qu’on appelle  
encore

*p7* A N T

encore *Pseudocadmia ,* le mot d’avA, *antt,* est joint ici,  
pour exprimer qu’on la fubstitue à la place de la véri-  
table *Cadmie.* Voyez *Cadmia.*

ANTICAR , *Borax.* DORNÆUS , RULAND , J0HNS0N ,  
CasTELLI.

ANTICARDIUM, le même que *scrobiculum cordis ,*le creux de l’estomac , dont voyez l’article.

ANTICATARRHALIS, épithete de quelque remede  
que ce foit qui est bon pour le catharre.

ANT1CAUSOTICUS , d’jovTi', *contre ,* & καῦσος , *une  
sievre ardente* ; épithete des remedes contre le *causas*ou fievre ardente.

A.NTICFÎEIR. Ἀντίχειρ -, d’àvre, *vis-â-vis ,* & χεὶρ, *la  
main , le pouce.* Voyez *Pollex,*

ANTICIPANS , *anticipant.* Les Grecs expriment ce  
mot par celui de προληπτικὸς, *proleptique.* On donne ce  
nom aux maladies dont un paroxysine anticipe star le  
tems auquel a commencé le paroxylme précédent ,  
c’est-à-dire, dont chaque accès revient un peu plutôt  
que le précédent. Ainsi si une fievre quotidienne com-  
mence un jour à quatre heures, le lendemain à trois,&  
le jour silivant à deux , on dit qu’elle anticipe.

S1 le flux menstruel revient plutôt qu’à l’ordinaire, on  
dit aussi qu’il anticipe.

ANTICNEMION ,Ἀντικνημιον , d’dντὶ , uisss-uzs , &  
κνψζη , *la jambe,* ou *le gras de la jambe.* Il signifie dans  
Hippocrate la partie antérieure de la jambe ou du ti-  
bia qui est peu recouVerte de chair.

ANTICOLICA , remedes contre la colique,

ANTICONTOSIS , Ἀντικόντασις , Ι’ἀντὶ, *contre , 8e*κόντος, *un bâton.* Il signifie dans Hippocrate le soutien  
qu’on donne à une personne au moyen d’tm bâton ou  
d’une béquille.

ANTIDINICA, *d’elelli, contre, &e* δἐνος, *tournoiement.*remedes contre le vertige, suivant Blancard.

ANTIDOTARIUM , livre dans lequel semt décrits les  
antidotes, ou le lieu où on les compose. C’est le même  
que *Dispensaire.*

ANTIDOTUS ou ANTIDOTUM, *antidote, d’stéeel,  
contre* , & διδώμι , *donner.* On trouvera l’explication  
de ce mot sus l’article *Andromachus.* Les Auteurs  
qui ont écrit sim la Chymie donnent encore le nom  
d’*antidote* à la pierre philosophale, comme pour mar-  
qucr par-là sim excellence.

ANTIDYSENTERICA , remedes propres contre la  
dyssenterie.

ANTIFEBRILES ,,épithéte des remedes propres con-  
tre la fievre.

ANTIFIDES, *la chaux des métaux.* Ruiand.

ANTIGONI COLLYRIUM NIGRUM , *Collyre noir  
Inventé par Ant igonus,*

On le prépare de la maniere sciivante.

Prenez *de cadmie, trentesix gros, vingt grains,  
d’antimoine, vingt-cinq gros ,  
de poivre , huit gros, vingt grains ,  
verd de gris , huit gros , vingt grains,  
gomme arabique , vingt-cinq gros.*

Pilez ces drogues & mettez-les macérer dans de l’eau de  
pluie.

Cosinus ajoute à ce remede,

*de suc de centaurée , dix gros, vingt-cinq grains.*

Ce qui , fielon moi, rend ce remede beaucoup meilleur.  
MaRCELLUs **EMPIRICUS.**

ANTIHECTICA. Remedes propres contre la fievre  
**hectique, BLANCARD.**

ANTIHECTICUM *FOTFRU, Anti hectique de Pote-  
rius ,* est un remede dont Poterius est l’inventeur. On  
1 appelle encore *Antimoine diaphoréelque jovial,* & on  
le prépare de la maniere suivante.

*Tome I I.*

A N T 98

*Prenez* une égale quantité d’étaim & de régule martial  
d’antimoine, saites-les fondre enfemble dans un  
creufet ; ajoutez-y peu à peu trois fois autant de  
nitre , & après que la détonation & le bruit aura  
cessé , lavez ce mélange avec de l’eau chaude juse  
qu’à ce que l’eau qui en sortira soit tout-à-fait in-  
sipide.

On regarde cette préparation comme Yin remede très\*  
puissant & capable de pénétrer à travers les plus petits  
passages & jusques dans les cavités des nerfs , ce qui le  
rend très-propre contre toutes les maladies qui ont leur  
siége dans ces endroits. Il est très-effieace dans les pe-  
fanteurs de tête , les vertiges & les éblouissemens qui  
font des fuites de l.lapoplexie & de l’épilepsie. Rien  
n’est comparable à ce remede pour purger les visiceres  
du bas-ventre de toutes les impuretés qu’ils contien-  
nent. 11 est aussi très-efficace dans la jaunisse,l’hydropisie  
& toutes les disserentes Portes de cachexie ; on l’em-  
ploie dans les maladies vénériennes les plus invétérées,  
pour purifier le simgde l’impression du virus vérollque,  
& pour purger les glandes des matières corrosives que  
ces siortes de maladies y déposent souvent, & qui oc-\*  
casionnent des pustules & des ulceres difformes. En un  
mot on auroit peine à trouver dans la Chymie un re-  
mede plus efficace dans les maladies chroniques les plus  
obstinées, on l’ordonne cependant très-rarement, quoi-  
qu’il *se* trouve toujours dans les boutiques. La dose est  
depuis six grains jusqu’à un scrupule pour les persimnes  
qui Eont d’un âge formé ; car on le donne rarement aux  
enfans , parce que leurs vasseaux ne semt pas assez forts  
pour résister à la violence de ce remede. *Pharmacopée:  
de Qtelncsu*

AN TILEPSIS, Ἀντίληψις, *d’avsismaasicLu),* ou ἀντικαμζά-  
νομαι*, se saisir de quelque chose.* Hippocrate dans fom  
Livre κατ’ ἰητρἐνον , dit en parlant des bandages , que si  
l’on appréhende que le bandage glisse vers le haut, *i’an-\*  
ellepsis* doit être au-dessous , & au-dessus lorfqu’on ap-  
prébende le contraire, ll entend donc par *anellepsis Ί* un  
moyen pour fixer un bandage appliqué siur la partie  
Laine au-dessus ou au-dessous de la partie qu’on veut  
recouvrir, de maniere qu’il ne puisse point glisser.

ANTILOBIUM , ἀντπὸβιον, partie de l’oreille oppo-  
sée au lobe.

Je fuis persuadé que ce mot ne signifie autre chosie que  
*lu Jragus.*

ANT1LOGIA, *d’avel,* contre , & λέγω, parler ; *contra-  
diction.*

ANTl.LOI.MICA , d’avTl. *contres* & λοιμὸς *pestes* reme-  
des contre la *peste.*

ANTILOPUS , Off. *Gaze!la Africana s* Rail Synop.  
A. 79. *Capra Strepsiceros* , Aldrov. de Quad. Bisiul.  
740. Charlt. Exer. 10. *Strepsiriceros ,* Bellon. Obl.  
ed. Clasi 21. Caii de animal. 56. Gasii. de Quad. 294.  
*Gazelle.* DaLE.

C’est un animal d’Afrique semblable au dain , & qui est  
remarquable par fa légereté. On emploie dans la Me-  
decine les cornes de sa tête & de Ees piés qu’on pré-  
tend être bonnes contre l’épilepsie & les vapeurs hy-  
stériques.

ANTILYSSUS , d’lcTi', *contre*, & λύσσα , cette espece  
de *fureur* que casse la morsiire d’un chien enragé ;  
épithete que l’on donne dans la Pharmaçie à une  
composition contre cette maladie ,dans laquelle il en-  
tre une égale quantité de bétoine, d’hépatique & de  
poivre noir.

ANTIMONIUM. *Anelmelnes* est un minéral qui four\*  
nit un grand nombre d’excellens remedes dans l’issa-  
ge ordinaire de là Medecine , l’on a découVert que  
la plupart de ceux que les Empiriques ont si sort van-  
tés n’en sont que des préparations. Plusieurs Auteurs  
& entre autres Basile Valentin, Lémery & Angelus  
Sala ont écrit un grand nombre de volumes fur ce sistet,  
le premier dans un livre qui a pour titre , *Currus Trium\*  
phalis Antimonii*, le Char de Triomphe de *FAnttmoja*

*p9* AN T

*ne, &* le second dans S011 traité de *F antimoine.*

Le *Stibium* ou *F Antimoine* des boutiques , le στίμμι de  
Dloscoride qui est probablement le même que le τε-  
τραγωνον d’Hippocrate, le *Lapielspumae candidae nitentif-  
que non tamen tranflucentis*, de Pline ; *ï’Aflmad* des  
Arabes , est une substance métallique , stolide, pescin-  
te , fragile , de couleur de plomb, compostée de filets  
longs , brillans, qui fe fond au feu, & qui n’est pas  
malléable, ll y a différentes especes *d’antimoine* natu-  
rel. Car on en retire de la terre , qui est femblable au  
fer poli ou au plomb ; mais qui est friable , & mêlé ou  
de caillou ou de pierre blanche , ou de crystal. D’au-  
tre est compofé de lignes brillantes, minces, fembla-  
bles à des aiguilles, qui font tantôt disposées en ordre,  
tantôt sans aucun arrangement ; & c’est ce que l’onap-  
pelle *antimoine* mâle. Un autre est composé de petites  
lames plus larges & plus brillantes ; Pline l’appelle  
*antimoine femefle.* Un autre est formé d’un assemblage  
de petites branches de couleur de plomb, qui naiffent  
d’une pierre tendre & blanche ; & il fond très-aifé-  
ment au feu, comme fait le foufre, parcequ’il en con-  
tient une grande quantité : tel est celui que l’on tire  
de plusieurs endroits d’Italie. Un autre est parfemé de  
côté & d’autre de taches tirant fur le jaune ou sur le  
rouge. Tel est celui que l’on tire dans les mines d’or  
d’Hongrie. Les Chymistes font grand cas de ce der-  
nier , à caufe d’un certain soufre d’or qu’ils s’imaginent  
que *cct antimoine* contient. On trouVe *Ϊ’antimoine* dans  
des mines particulières ; ou,ce qui arrÎVe le plus fou-  
vent , mêlé avec d’autres métaux , d’où est venu le nom  
*à’antimoine j* le même qu’Astrsoovov, ennemi de la soli-  
tude.

On trouVe partout des mines *d’anummne :* il y en a sur-  
tout beaucoup en France &de très-abondantes , com-  
meen Auvergne , en Poitou, & en Bretagne. On reti-  
re de la terre les mottes *d’antimoine ,* mêlées aVec une  
matiere pierretsse dont on separe le métal en réduisant  
ces mottes en des morceaux médiocres , & en le rafi-  
nant ensuite de la même maniere que les autres mé-  
taux imparfaits.

*T’Antimoine* de France est compofé de parties presque  
égales de soufre inflammable , & d’une substance ré-  
guline. L’odeur & la flamme bleue qui flort de *F anti-  
moine* quand on le calcine, fait voir qu’il contient du  
foufre: mais on n’apperçoit cette flamme bleue , que  
lorsqu’on fait la calcination dans un endroit obfcur.  
Deplus, lorfqu’on le jette avec du nitre dans un creu-  
fet rougi au feu, il s’enflamme précisément de la riiê-  
me maniere que le soufre lorfqu’il est mêlé avec le ni-  
tre. Si on distile *Fantimelne* avec le fublimé corrosif,  
on retire le cinabre *d’antimoine* qui est compofé du  
Eoufre de *Vantimoine* & du mercure qui étoit dans le  
fublimé corrosif. Enfin on retire du foufre de *Vanti-  
moine ,* si on le fait bouillir dans de l’eau commune ,  
après l’avoir fondti au feu avec quatre fois autant de  
chaux Vive ou de cendres gravelées : car le foufre  
*déantumoune* diffout dans Peau par le moyen des fels  
alkalis, fe précipite par le Vinaigre , 011 par quelqu’au-  
tre acide. La fubstance réguline fe fond au feu ; mais  
elle n’est pas malléable. Elle est brillante comme le  
fer poli, & elle paroît compofée de grandes lames ,  
qui font tellement difpofées en rayons , que lorfque le  
régule est bien fondu & refroidi, on Voit fur fa fuper-  
ficie la figure d’une étoile. Cette matiere réguline  
étant entierement dépouillée de tout foufre par une  
légere calcination au foleil, se change en une chaux  
grife qui est VÎtrifiable, & qui étant fondue à un feu Vio-  
lent fait un verre de couleur d’hyacinthe. Si l’on verfe  
Pur ce verre, lorfqu’il est fondu , quelque substance ful-  
phureuseouinflammable,il recouVre aussi-tôt *sa* forme  
de régule & fon ancien éclat. On peut retirer de *Vanti-  
moine* une liqueur acide, qui n’est pas différente de l’ese  
prit de foufre commun à caisse de la quantité de foufre  
dont il est rempli. Par 011 l'on voit que *s antimoine* est  
corn] olé d’un acide fulphureux ou vitriolique , d’une  
substance bitumineufe inflammable & d’une terre mé-

A NT [100]

tallique vitrefcible. Le régule *T antimoine* ne se diffout  
que par l'eau régale , les autres acides le calcinent feu-  
lement. *L.antimoine* détruit & diffout par la fusion tous  
les métaux excepté l'or. C’est pourquoi les Chymistes  
l’appellent le *loup dévorant,* ou même *Saturne qui dV  
voreses enfans,* le *plomb dessages,* le *bain du soleil* ; par-  
ce que lorfqu’on le fond aVec l'or, il le purifie de tous  
les métaux qu’il contient, & il le rend plus brillant &  
plus pur.

On croit communement que *l’antimoine* contient un fou-  
fre folaire , mais qui n’est pas encore mûr. C’est pour-  
quoi on lui a donné le nom de *jolell lépreux, 8e* de *pre-  
mier être solaire.* Mais ce foufre métallique n’est point  
différent du principe fulphureux que l’on obferVe dans  
le régne animal ou Végetal.

Chez les Aciens *Ϊ’antimoine* étoit fort usité , furtout pour  
peindre les fourcils des yeux en noir. C’est ainsi que  
dans les Llures saints, *Liv. IV. des Rois, chap. o.*on lit que l’impie Jezabel Voulant appaifer la colere  
du Roi Jehu, s’étoit peint les yeux aVec de *Panel-  
moine s 8e* que les Prophetes reprenoient les femmes  
qui usinent du même artifice. Delà Vient que les Grecs  
appelloient *F antimoine* Γυναικέιον. Voyez *Alxohol.*

L’*antimoine* resserre, dit Diofcoride, il bouche les pores ,  
il rafraîchit, il arrête les excroissances qui Viennent aux  
chairs , il fait cicatrifer les ulceres, il arrête le fang, il  
mondifie les ulceres des yeux. Galien y reconnoît une  
vertu dessiccatiVe & astringente;& il dit que c’est à cau-  
*se* de cela qulon le mêloit avec les remedes qu’on appli-  
quoit aux yeux, & que l'on appelloit *collyres socs.* Les  
Anciens le calcinoient, & l’éteignoient dans du lait de  
femme ou dans du vin, ajoutant de l’eau de pluie; 011  
en faifoit enfuite des pastilles , qui avoient peut-être la  
figure quarrée : c’est pourquoi Hippocrate l’appelloit  
remede à quatre angles, *tetragonum.* Il paroît que fa  
vertu émétique leur étoit inconnue, ou du moins on  
employoit très-rarement ce remede pour purger; puise  
que parmi tant d’autres , Diofcoride est le steul qui en  
faste mention une fois feulement dans la composition  
d’un remede purgatif fait avec l’élatérium , le fel &  
*V antimoine* où cependant il paroît moins ajouté pour  
augmenter la vertu purgative, que pour donner la cou-  
leur à ce remede. ‘

La vertu purgative de *F antimoine* a été principalement  
reconnue autour du douzieme siecle, auquel un Moine  
de l’Ordre de Saint Benoît, Allemand de nation , qui  
s’appelloit Basile Valentin , a fait un ltVre qui a pour  
titre : *Le Char de triomphe de l’Antimoine \* dans lequel  
il lui donne des éloges furprenans pour une infinité de  
maladies. Enfin dans le quinzieme siecle, Paracelfe,  
ayant fulci le sentiment de Valentin, a beaucoup plus  
étendu fil réputation. Cependant lesMedecins ont dise  
puté long-tems & vivement sur sa qualité salutaire ou  
destructive. Mais présentement presque tout le monde  
Convient de *ses* vertus salutaires, & l’on en reconnoît  
deux , scliVant les préparations que l’on en Eait ; l’une  
est émétique , & l’autre diaphonique : car tous les re-  
medesspresquesans nombre que l’on prépare avec *Van-  
timoine ,* purgent par haut & par bas, ou font diaphoré-  
tiques & fudorisiques. On fait rarement ufage en Me-  
decine de *Vantimoine* cru ou non préparé , quoiqu’il  
n’ait aucune vertu nuisible ; puifqtl’on peut le prendre  
intérieurement jufqu’à un ou deux gros fans qu’il excite  
aucune nausée. Souvent même on le fait bouillir dans  
des tifanes fudorisiques & dessiccatives,qui n’acquierent  
par-là aucune vertu émétique , & qui ne deviennent  
point du tout nuisibles. Cependant cette décoction de  
*Vantimoine* est entierement inutile, puifque par l’ébul-  
lition la plus longue, l’eau ne diffout rien & ne retient  
rien de ce remede. Il est donc certain que *l’antimoine.*n’excite pas le vomiffement fans quelque préparation,  
ou à moins que les acides qui fe trouvent dans l’esto-  
mac, ne développent sa qualité émétique.

*L’antimoine* cru, pris intérieurement dans la quantité que  
nous avons dit ci-dessus, dssout & atténue les humeurs  
visqueuses, guérit les obstructions , & est vanté par

IOI AN T

quelques-uns comme un remede sûr pour les maladies  
de la peau, la consomption & l’épilepsie. Il siert beau-  
coup pour engraisser les animaux. On le recommande  
aussi pour l’extérieur , pour dessécher les ulceres, pour  
guérir les maladies de la peau.

On le mêle dans des onguens ; on l’emploie aussi utile-  
ment dans des emplâtres pour résoudre les tumeurs, &  
dans des collyres pour guérir les inflammations & les  
autres maladies des yeux.

Les préparations de *F antimoine* les plus usitées, sont le  
foie *T antimoine->* le fafran des métaux, le vin émétique,  
le tartre émétique, le verre *d’antimoine,* le régule, le  
foufre doré, les fleurs, le beurre , le cinabre, la poudre  
d’algaroth, la panacée univerfelle,le bézoard minéral,  
la chaux diaphorétique ou le diaphorétlque minéral, &  
les teintures. GEOFROY.

Voici la maniere dont M. de Reaumur décrit la contex-  
ture de *V Antimoine.*

Rien n’est plus ordinaire que de voir de longues & bril-  
lantes aiguilles fur les cassures de *s antimoine :* pour  
l’ssa-ge, on prend même par préférence celui où elles  
sont les plus distinctes. Quelquefois elles font rangées  
avec tant d’ordre & de régularité fous certaines direc-  
tions, que ceux à qui ce phénomene est le plus fami-  
lier, ne fauroient s’empêcher de l’admirer. La figure  
des molécules élémentaires de ce minéral, entre pro-  
bablement pour quelque chofe dans la formation de  
ses aiguilles : mais si on cherche la caufe de leur difpo-  
sition & de leur arrangement les unes par rapport aux  
autres, on trouvera qu’on ne sauroit la déduire de la  
Eeule configuration des parties élémentaires ; car si on  
casse des culots ou des masses différentes, quoique de  
même forme, & du même *antimoine ,* on y obfervera  
souvent différens arrangemens d’aiguilles. Fixons-  
nous, par exemple, à des masses d’une figure constan-  
te & réguliere; prenons-en de coniques, parce qu’on  
fond, ou qu’on verfe assez ordinairement ce minéral  
fondu dans des efpeces’ de creufets qui ont la figure  
d’un entonnoir ou d’un cone renversé. Qu’on casse plu-  
sieurs de ces cônes *d’antimoine,* & chacun en plusieurs ,  
endroits, on trouvera les aiguilles disposées dans le  
même cone fous différentes directions, mais qui ne fe-  
ront pas les mêmes dans différens culots. Dans l'un,  
depuis une certaine hauteur, on les verra toutes diri-  
gées vers la pointe du cone ; plus haut, ces aiguilles *se-  
ront* couchées prefque horisontalement , ou feront  
presque perpendiculaires aux précédentes : au-dessus  
de celles-ci, on en observera d’autres qui Ee redresse-  
ront , & qui tantôt tendront toutes vers quelque point  
du gros bout de notre culot conique, & tantôt si:distri-  
bueront en des cônes qui auront des sommets diffé-  
rens.

Dans un autre culot *d’antimoine,* on n’en trouvera point  
de couchées horisontalement ; elles seront distribuées  
en deux paquets coniques, dont l'un Eera renversé sijr  
l’autre, c’est-à-dire, dont l’un aura sim sommet à la  
pointe , & dont l'autre aura le sien à la basie du cone :  
dans certains culots on appercevra partout des aiguil-  
les ; d’autres n’en feront voir aucune : souvent il y en  
aura en quelques endroits du culot , & il n’y en aura  
pas partout ailleurs. Assez ordinairement on les verra  
distribuées par paquets de figure conique, quelle que  
soit la forme extérieure du culot ; car les cones inté-  
rieurs ne dépendent nullement du cone extérieur.Quel-  
quefois elles font couchées le long des côtés du cone;  
leur direction semble sciivre les parties du vaEe dans le-  
quel le minéral s’est figé.

Malgré tant de variétés, la caufie qui contribue à la pro-  
duction& à l’arrangement de ces aiguilles , estconstan-  
te ; & pour peu qu’on y pense , elle ne paroît devoir  
être autre que le refroidissement qui fait passer la ma-  
tiere minérale de l'état de fluide à celui de folide. C’est  
à ce refroidissement & à fes progrès que les aiguilles  
doivent leur formation & leur direction.

A N T 102

Une matiere qui ne tient fa fluidité que des parties du feu  
grossier qui séparent & agitent *ses* moléeules élémen-  
taires, reprend sa premiere solidité quand elle est aban-  
donnée à elle-même, quand les parties ignées *se* dissi-  
pent : or elles ne peuvent Ee dissiper que si-lccessiVement,  
& dans un certtÿn ordre, qui est tel que, généralement  
parlant, les parties de la mati ere en fusion les plus pro-  
ches, soit des parois , soit de l'ouverture du creul'et,  
doivent prendre consistance lespremieres. C’est ensiuite  
aux molécules les plus proches des molécules déja fi-  
gées, à *se* figer , & ainsi de sitite. Or , chaque molécu-  
ïe qui se fige , ^applique d’autant mieux , & d’autant  
plus nécessairement contre sa voisine & dans fia direc-  
tion , que l’attouchement de la molécule fixée ne con-  
tribue pas peu à en fixer une autre , & à lui ôter son  
mouvement.

Des molécules ajoutées successivement les unes au bout  
des autres , forment des efpeces de fibres, de filets,  
d’aiguilles, dont les directions montrent en quelque  
fiorte l’ordre dans lequel le refroidissement s’est fait. Si  
le creufet avoit la forme d’tme boule creufe, que *fes* pa-  
rois fussent partout également épaisses , également  
chaudes, de même consistance, qu’elles fussent égale-  
ment frappées par un air également froid, & que la ma.  
tiere en fusion fût en toutes fes parcelles de nature par-  
faitement uniforme , toutes les aiguilles , toutes les fi-  
bres feroient des rayons dirigés au centre de la boule.  
Si la matiere étoit telle que ses molécules figées dussent  
être toutes à peu pres de même longueur, οη trouverait  
encore de plus des couches concentriques faites par des  
parcelles de chaque rayon qui feroient à égales distan-  
ces du centre.

Mais il s’en faut beaucoup que tant de circonstances se>  
réunissent dans le refroidissement des creufets ordinai-  
res , & qu’il soit possible de les réunir ; de-là naissent  
nécessairement les irrégularités dont nous avons parle.  
J’ai pourtant fait plusieurs expériences avec des creufets  
coniques, dans lesquels j’ai pour l'ordinaire donné aux  
aiguilles des directions assez approchantes de celles que  
je leur voulois. Quand le creufet, après avoir été tiré du  
feu, plein *d’antimoine fluide,a* étéposésifrun corps plus  
capable de le refroidir que ne l’est le simple attouche-  
ment de l’air; alors le fond & le dessus du creufet ont  
dû se refroidir les premiers : aussi dans ce cas ai je sou-  
vent trouvé les aiguilles distribuées en deux cônes,  
dont l’un avoit fon fommet au bas du creuset, & l’au-  
tre le sien près de la furface supérieure. Quand après  
avoir retiré le creuset de la forge, je l’ai posé fur quel-  
ques charbons, & que j’en ai mis quelques-uns par-  
dessus , afin que les côtés pussent fe refroidir aussi vite &  
plus vite que le reste, alors j’ai eu une partie des aiguil-  
les couchées horifontalement, où au moins il y en a eu  
des paquets qui formoient des cones, dont les unes  
étoient presque perpendiculaires à certains endroits  
des parois. J’ai produit encore plus sûrement le même  
effet , en accélérant le refroidissement de certains  
endroits du creufet par l’attouchement d’un linge  
mouillé.

Quelquefois il fe fait un creux au milieu du cone *d’anti-  
moine , &* alors on voit des aiguilles dirigées du côté de  
ce creux. Les premieres couches figées ont-làtenu lieu  
des parois du creufet.

Pour que les aiguilles s’arrangent avec régularité, il est  
surtout néceisaire que le refroidissement *se* fasse avec  
lenteur, autrement une molécule fe fige avant des’ê-  
tre bien ajustée au bout d’une autre molécule figée. Si  
pourtant le même refroidissement fe sait avec une len-  
teur excessive , on n’aura pas plus d’aiguilles que s’il  
eût été fait trop brufquement; l’arrangement qui étoit  
pendant la fusion fe conferve, les parties du feu s’é-  
chappant de partout prefque aVeC égalité, & infensi-  
blement;alors toutes les molécules doivent leurs places  
comme leur repos à ce que le feu a cessé de les agiter;  
l’attouchement des moléCtiles déja fixées, n’est plus,  
dans ce cas, ce qui contribue beaucoup à arrêter le mou-  
’ vement des autres molécules. Aussi ayant laissé le creu-

Gij

Io; A N T

fet plein *d’antimoine* fondu au milieu des charbons al-  
lumés , jufqu’à ce qu’ils fe fussent éteints, il estarriVé  
quelquefois que je n’ai pu trouVer une feule houpe  
d’aiguilles dans tout le culot ; & quand j’y ai trouVé des  
aiguilles, ç’aétéen très-petit nombre.

Enfin il paroît si vraisemblable que la formation & la  
disposition des aiguilles de *F arnimoine* fiant l’efièt d’un  
refroidiffement qui n’a été ni trop silbit, ni trop lent,  
qu’il seroit peut-être superflu d’appuyer cette idée par  
un plus grand détail d’expériences. Au lieu même d’ê-  
tre si.irpris de ce que ce minéral nous les fait voir,on le  
sera au contraire de n’en pas trouver de pareilles dans  
toute autre matiere que le feu aura rendue fluide, & qui  
Fe fera enfuite figée peu à peu; le refroidiffement s’y  
doit faire dans le même ordre que dans *Ϊ’ antimoine',* il y  
doit donc oCcasionner des arrangemens femblables , &  
voilà de quoi jetter dans une juste défiance fur la vérité  
d’un raisonnement très-vraisemblable. Car pour nous  
arrêter à une des especes de différentes matieres qui  
pourraient s’offrir, les caffures des culots des métaux  
ne nous font rien voir de pareil à ce que nous montrent  
les caffures des culots *d’antimoine.* Je sai que d’habiles  
Physiciens les ont même fait refroidir à dessein, le plus  
lentement qu’il leur a été possible, sans pouvoir parve-  
nir à rendre fensible l’arrangement de leurs parties.

Mais de ce qu’on ne peut voir cet arrangement dans un  
culot de métal, comme on le voit dans un culot *d’an-  
timoine ,* s’enfuit-il qu’il ne fe trouve pas également  
dans l’un & dans l’autre ? Non assurément. Le culot  
*éT antimoine* est cassant, fes parties se détachent avec  
plus de facilité totalement les unes des autres, qu’el-  
les ne cedent mutuellement la place qu’elles occu-  
poient. Frappe-t’on fur cette masse, on la partage en  
morceaux, où les parties font arrangées comme elles  
étoient avant que la masse fût frappée. Il n’en est pas de  
jnême des culots de métal, leurs parties cedent aux  
coups, ils leurs font prendre de nouVeaux arrange-  
mens.

On ne parvient à les casser que quand ces arrangemens  
nouveaux ont mis les parties en un état où il leur est  
plus aisé de s’écarter les unes des autres que de fe dif-  
pofer autrement qu’elles ne le font, & par conséquent  
dans un état très différent de leur premier état. Tout  
pourroit donc être arrangé dans un culot ductile , aussi  
régulierement que dans un culot cassant, fans qu’on y  
pût découvrir l’arrangement qu’on ne peut guere s’em-  
pêcher d’y concevoir.

Mais il y a un moyen , malgré la ductilité & la plus gran-  
de ductilité d’un métal, d’observer ce qui jufques ici a  
échappé à nos yeux; le plomb même nous le permet,  
il n’y a qu’à le saisir dans un moment favorable. Tous  
les métaux font ductiles à froid, il n’y a que du plus ou  
du moins. Ils le sont aussi à chaud , mais s’ils font  
chauds jusqu’à un certain point , alors ils n’ont point  
de ductilité , à proprement parler ; leurs molécules  
trop écartées les unes des autres, tiennent peu enfem-  
ble & peuvent être entierement séparées par le pre-  
mier coup qui tombe dessus un peu rudement; il leur  
arrive en partie ce qui arrive à tous les corps cassims.  
Ils font alors eux-mêmes des corps cassans; leurs case  
Fures peuvent nous faire voir dans cette circonstance  
la disposition de leurs parties intérieures. C’est ce que  
j’ai d’abord obfervé sur le plomb. Si on le casse à froid,  
on n’y voit certainement aucune grainure. J’en cassai  
un culot qui étoit encore très-chaud , & il me parut  
fort singulier de voir la caffure d’un morceau de plomb  
aussi grainée que celle d’une bille d’acier trempé. Les  
morceaux du même plomb étant refroidis , np fe laif-  
ferent plus casser que par des coups réitérés , aussi ne  
montrerent-ils plus de grains. Or dès que le plomb  
étant chaud, a des grains , s’il les a dans le tems où il  
a pris une parfaite consistance , dans le tems où fa cha-  
leur est trop foible pour tenir fes parties en fusion , il  
est évident qu’il les aura de même étant entierement  
froid. Il n’y a plus de casse pour les réunir, qui de  
plusieurs grains en puisse faire un feul. Mais les coups

A N T 104

! de marteau feront cette réunion dans le plomb froid ,  
& ne le feront pas dans celui qui fera chaud.

Ayant observé la grainure de plomb , j’espérai de voir  
aussi un arrangement régulier à cette grainure. Je fis  
fondre de ce métal dans un creuset conique ; je l’y  
laissai prendre consistance peu à peu , & quand il en  
eut fussifamment, je le tirai encore très-chaud du creu-  
Eet ; alors un coup de marteau le divisa aisément en  
quelques gros morceaux, dont les cafsures me montre-  
rent les aiguilles, les especes de fibres que je cher-  
chois à voir. Les grains appliqués les uns contre les au-  
tres, si-livant certaines directions, formaient ces fibres.  
Il y en avoir des paquets de paralleles les unes auxau-  
tres & à peu près perpendiculaires aux parois du creu-  
fet. Dans d’autres paquets toutes les fibres étoient per-  
pendiculaires au fond du creufet, & en un mot je vis  
dans le plomb des fibres comme on en voit dans l’*an-  
timoine s* dont la disposition & l’arrangement tendoient  
à être les mêmes.

Mais en même tems j’obfervai des différences entre les  
fibres du plomb, car je conferverai ce nom , & les ai-  
guilles de *F antimoine.* Ces dernieres font très-brillan-  
tes , ont un poli vif & éclatant, elles font comme au-  
tant de glaces de miroir, ou de petites glaces ajustées  
bout à bout, au lieu que les fibres du plomb font moins  
éclatantes ; non-seulement elles ne font point plates,  
mais elles ont visiblement une farte de rondeur. Elles  
ne paroissent à la vue simple, ou avec une loupe froi-  
ble, qu’une file de petites boules arrangées comme les  
grains d’un chapelet. Une loupe plus forte ou un mi-  
crofcope ne lassent pas à chacune de ces parcelles des  
fibres, des figures très-arrondies : mais toujours paroît-  
il que la fibre est formée de grains appliqués les uns  
contre les autres , feulement par une partie de leur  
bout ; qu’au lieu que les côtés des aiguilles de *F anti-  
moine* simt droits , ceux des fibres du plomb ont des  
dentelures. Quand la matiere, que je ne fais qu’ébau-  
cher ici, fera mieux approfondie, peut-être trouvera-  
t’on que c’est de cette figure des grains & de leur ar-  
rangement, que dépendent la ductilité des métaux &  
celle de quelques autres matieres. On voit déja que  
cette disposition lasse des vuides, où les parcelles dé-  
placées par le coup du marteau, vont fe loger. Qu’à  
force de coups, ces vuides doivent *se* remplir en par-  
tie , & que c’est alors que le métal devient moins mal-  
léable, & est ce qu’on appelle écroui. Enfin des lames  
appliquées les unes contre les autres sans lasser entre-  
elles des vuides proportionnés à leur grandeur, ne  
peuvent fiaire que des masses casilantes comme celles de  
*Ϊ’ antimoine.*

Je l’ai déja insinué, mais je le répete : pour voir la dis-  
position des fibres du plomb, il faut faisir le moment  
favorable. Si on frappe un métal trop chaud , il fe di-  
vife trop fous les coups de marteau ou *s’écrase en* par-  
celles , dont la plupart ne fiant que comme des grains  
de sable. Si le métal n’a plus assez de chaleur, il se lais-  
*se* applatir & ne montre ni l’arrangement des grains ,  
ni les grains mêmes. Du reste, en répétant l’expérien-  
ce deux ou trois fois , on rencontrera ce moment.

J’ai caste des culots d’étain, des culots de cuivre & des  
culots de zinc, qui est un minéral assez ductile à froid.  
Je les ai, dis-je, castes pendant qu’ils étoient chauds,  
& il ne m’a pas fallu beaucoup tâtonner fur chacun  
pour y trouver la grainure que favois vue dans le  
plomb , & les filets que j’avois trouvés dans le même  
métal. Il n’y a guere lieu de douter si l’on trouvera  
ces mêmes filets dans l’or & dans l’argent, mais je n’en  
ai pas encore fait l’expérience.

Tous les corps mous ou trop aisés à ramollir, comme la  
cire, le sclif, les grasses, le heure, auroient beau avoir  
une pareille disposition de fibres, on ne siauroit jamais  
l'y appercevoir , jamais ils ne font assez cassans.

Toutes les masses qui ont été fondues, quoique cassantes,  
ne doivent pas aussi la faire voir fur leur cassure. Nous  
avons déja fait obferver qu’un refroidissement trop  
lent ou très-prompt, pouvoir l’empêcher de fe produi-

ιο; AN T

re dans *s antimoine.* Les sels qui ont le plus de disposi-  
tion à former des crystaux, n’en feront pas paroître ,  
si on les fait crystaliser trop promptement, ou si on  
les agite trop pendant que la crystallifation doit fe fai-  
re. De même les parties des corps fondus ne prennent  
pas d’arrangement régulier , si elles font refroidies  
brusquement, ou agitées pendant qu’elles fe refroidisi-  
Eent,

Une autre cause peut encore troubler cet arrangement,  
ou l’empêcher même totalement : c’est lorsque le corps  
fondu n’est pas un fluide uniforme, lorsqu’il est com-  
- posé de parties qui ont plus de disposition à se figer que  
d’autres, qui n’ont pourtant qu’un degré de chaleur  
égal au leur. La formation des fibres, des filets , des  
aiguilles, est l’effet d’un refroidissement fuccessif, ou  
plus exactement, de ce que les parties n’ont pris consif-  
tance que successivement.

Si des parties éloignées des parois viennent à se figer  
avant que d’autres qui en semt plus proches, aient per-  
du de leur fluidité , il n’y a plus de raifion pour que  
ces parties forment une file droite & continue avec les  
autres, plus le fluide fera mélangé de parties qui ont  
d’inégales dispositions à *se* figer , plus il fera difficile  
qu’il s’y forme des aiguilles; lorsqu’il prendra consis-  
tance , les files y fieront plus souvent interrompues.  
*( Mémoires de l’Acad. Roy.* 1724. )

M. Geoffroy fait les Remarques suivantes sur l’*antimoine*& siIr slis différentes préparations.

Les acides tirés des végétaux étant déja unis à un soufre  
plus raréfié, & étant très-déliés, raréfient très-facilement  
les parties sulphureufes de *F antimoine* ; ils les séparent  
de Pacide vitriolique, & s’unissent avec lui ; d’où il  
naît un compofé émétique. Mais les acides tirés des  
minéraux, tels que sont le nitre, le fel marin, levi-  
triol, embarrassent & fixent les parties fulphureufes de  
*V antimoine s* de sorte qu’elles ne s’arrêtent point dans  
le ventricule & les intestins , mais passent dans la masse  
du stang, avant que de pouvoir être débarrassées & li-  
bres. L’esprit de vin diminue & détruit la vertu émé-  
tique de *i’antimosne* préparé, à cause de la trop gran-  
de quantité des parties fulphureufes qui enveloppent &  
émoussent les parties sillines ; de sorte que les molécu-  
les de *\’antimoine,* quoique développées & étendtæs,  
ne peuvent en aucune maniere piquer & irriter les mem-  
branes du ventricule , à caufe du défaut de pointes  
acides.

*L’antimoine* est le plus excellent de tous les émétiques :  
c’est le premier de tous les remedes dans un très-grand  
nombre de maladies, pourvu qu’on l’emploie comme  
Il convient. Mais quand on le donne , il faut faire at-  
tention à trois chofes, qui font le malade, la maladie  
& le remede même.

i°. Il faut s’informer si le malade vomit facilement. Car  
il y en a qui ne vomissent jamais , en prenant même la  
plus grande dofe d’émétique. D’autres font d’une con-  
stitution si délicate, qu’ils ne fupportent que très-diffi-  
cilement le vomissement ; de forte qiw les forces leur  
manquent, & les esprits se dissipent. Il faut examiner  
aussi si les malades ne font point fujets au crachement  
de fang : car si on leur donnoit un émétique trop fort,  
il furviendroit fouvent une hémorrhagie mortelle par  
le vomissement. Si le malade a une hernie considéra-  
ble, elle peut s’augmenter par les fecousses que caufe  
le vomissement, & llexposerau danger de la mort. Si  
les vaisseaux fiant trop pleins, il est à craindre qu’ils ne  
*se* rompent. Si c’est une femme enceinte, qui est ma la-  
de, il y a aussi beaucoup de danger. Dans tous ces cas,  
il faut donner très-rarement l’émétique, & avec beau-  
coup de précaution & de prudence.

2°. Il faut faire attention à la nature de la maladie, pour  
favoir si elle vient de la masse des humeurs, si le foyer  
de la maladie est encore dans les premieres voies ; ce  
que l’on peut juger par l’amertume de la bouche , les  
rapports qui cassent des nausées, les vomissemens bi-  
lieux, ou acides, &c.

A N T 106

Quelques-uns croyent qu’il est inutile de donner Ilémé-  
tique lorfque le foyer de la maladie est passé dans la  
masse du fang, ou lorfqtie la maladie dépend du défor-  
dre des efprits, comme dans les fpasines & les affec-  
tions hystériques & hypocondriaques. Cependant,  
dans ces maladies on prefcrit souvent heureusement le  
tartre stibié , non pas tant pour évacuer les humeüt§  
qui sont contenues dans les premieres voies, que pouf  
attirer dans le bas-ventre, & tenter d’évacuer par des  
voies plus larges & plus ouvertes l’humeur qui bouil-  
lonne , & qui gonflant les vaisseaux est prête de fle jettef  
sclr une partie importante , comme le poumon ou la  
pleure, ce que l’on doit faire aussi-tôt, fuivant l’avis  
d’Hippocrate, & dès la premiere attaque de la maladie.  
Or dans les maladies spafmodiques, où les fibres mem-  
braneufes font dans lléréthifme , l’émétique par une  
irritation légere, mais contraire à la premiere, détour-  
ne d’un autre côté cet éréthisine , & le détruit souvent.  
C’est ainsi qu Hippocrate excitoit souvent le vomisse-  
ment dans le cours de ventre, afin que la sécrétion des  
humeurs déterminée par bas fût divertie d’un autre  
eôté, & entierement guérie. De plus , dans les affec-  
tions foporeufes, la vertu de l’émétique est telle, qu’il  
excite de violentes fecousses dans les vicceres, qu’il  
augmente partout l’oscillation des fibres nerveuses ;  
qu’enfin il ranime tellement le cours des liqueurs qui  
est trop lent ou arrêté, qu’elles fiont portées hors du  
corps par les conduits étroits des canaux. C’est de-là  
que viennent ces éVacuations copieufies , qui *se* font  
en même-tems par le vomissement, par les felles , &  
par les sueurs, par une feule dose d’émétique. Il faut  
prendre garde qu’il n’y ait quelque inflammation des  
vifceres du bas-ventre ; car elle augmenteroit par les  
fecousses violentes que catsse le vomissement. Un Mc-  
decin ne doit pas non plus se laisser tromper par les  
efforts inutiles que l’on fait quelquefois pour vomir;  
ils dépendent fouvent d’une convulsion symptomatique  
des fibres de l’estomac. Il doit bien fie garder de don-  
ner alors l’émétique : car le vomiffement seroit ou inu-  
tile, ou dangereux; puifique le mouvement convulsif  
de l’estomac pourrait augmenter, ou même ce visicere  
pourrait s’enflammer.

3°. Par rapport au remede même, il faut choisir la pré-  
paration de l’émétique que l’on pusse donner en fute-  
té, & que le Medecin puisse proportionner aux forces  
du malade, & au befoin pressant de la maladie. *F anti-  
moine* sous la forme de poudre, trompe fouvent le Me-  
decin , en excitant tantôt un trop grand vomissement,  
tantôt en ne l’excitant point dtl tout. La vertu du vin  
émétique est trop incertaine; elle est différente, Eelort  
la nature différente du vin. De toutes les préparations  
*d’anelmohne* la plus excellente est celle que l’on appel-  
le tartre émétique, que l’on doit toujours donner dise  
soute dans une liqueur. Il ne faut pas la prefcrire à une  
trop petite dofe : car si la dose n’est pas suffisante pour  
exciter le vomiffement, elle fatiguera le malade par  
des nausées inutiles, & qui ne lui donneront aucun *sou-  
lagement.* Il ne faut pas croire aussi qu’une trop gran-  
de dofe d’émétique foit innocente : car elle produit  
souvent de trop violentes contractions de l’estomac ,  
& de trop grandes secousses, qui cansentle crachement,  
ou même le vomiffement de *sang, &* des efforts inutiles  
pour vomir qui durent trop long-tems ; & enfin il suc-  
céde des convulsions, & l’inflammation des visiceres.

Mais si après avoir pris une dosie d’émétique *d’antimoine*de quelque maniere qu’il ait été préparé, le vomisse-  
ment est trop violent ou trop long ; il faut donner au  
malade quelques gouttes d’esprit de foufre ou de vi-  
triol, jufqu’à une agréable acidité , dans un verre  
d’eau ou de tisane ; aussi-tôt la vertu émétique de *FanV  
timelne* est arrêtée par ce remede plus Eurement que par  
l’opium.

LorEque les malades vomissent, il faut qu’ils boivent  
abondamment de l’eau tiede, ou du petit lait, ou du  
bouillon de veau ou de poulet, pour délayer les matie-  
res qui font contenues dans l’estomac , pour en facili-

ι07 A N T

ter la sortie, & pour diminuer les efforts que l’on fait  
en vomissant. Les huileux & graisseux émoussent plu-  
tôt la force de l’émétique, & empêchent la dissolu-  
tion des humeurs vifqueufes qui font contenues dans  
l’estomac.

Outre l’ufage que l’on fait en Medecine de *F antimoine ,*differens Ouvriers s’en fervent beaucoup. Les Potiers  
d’étain, pour donner à ce métal le brillant & le sim de  
l’argent ; les Fondeurs s’en servent pour les cloches ,.  
les miroirs métalliques, & pour les caracteres dont on  
Ee Eert pour imprimer. On s’en sert aussi pour purifier  
l’or; car *i’anelnwine* fondu avec l’or, ronge & change  
en fcories tous les métaux qui font mêlés avec lui, fans  
en excepter l’argent. GboffRoY. ’

PROCEDES SUR L’ANTIMOINE.

P **R O C E DE’ PREMIER.**

*Dissolution de* l’Antimoine, *dans l’eau régale.*

*Mettez une* lÎVre *d’antimoine* pulvérifé dans un vaiffeau  
de verre peu élevé, assez grand, & coupé de ma-  
niere , qu’il ait une embouchure large. Placez-le  
fous la cheminée. VerEez dessus une livre & de-  
mie d’eau régale. Il fie fera une effervefcence ex-  
tremement forte, avec grande chaleur, fumées  
épaisses très-rouges, & bruit, ce qui cesse dans  
peu de tems. On trouve au fond une matiere de  
couleur cendrée tirant fur le jaune, humide, épaise  
fe comme de la bouillie. Faites-la fecher à un  
feu très-doux, en la remuant avec un bâton.

*R E M A R QU E.*

On donne le nom de calcination immersive ou humide  
de *[’antimoine an* procédé par lequel ce fossile qui n’a-  
voit auparavant aucune vertu émétique ou purgative,  
acquiert les qualités les plus violentes en ce genre. La  
matiere jaune qu’on troliVe mêlée avec fa chaux est le  
véritable foufre *d’antimoine,* qui ne pouvant être dise  
fous par l’acide, *se* sépare par le moyen de l’eatl ré-  
gale de l’autre partie métallique de *F antimoine.* De-  
là vient qu’il *se* fait dans cette opération une calcina-  
tion & une séparation. Ce procédé est nécessaire pour  
ceux qui fuivent.

PROCEDE’ II.

*Vrai foufre d’Antimoine,*

*Délayez* dans de l’eau régale cette chaux du procédé précé-  
dent, battez-la bien,& versez-la toute trouble dans  
un autre vaisseau.Remettez de nouvelle eau,& con-  
tinuez de la sorte juEqulà ce que vous ayez séparé  
la partie métallique , de cette matiere jaune & lé-  
gere qui étoit difpersée dans Peau. Gardez-la sé-  
parément. Jetiez Peau blanchâtre qui nage Pur la  
partie scilphureuse qui est restée au fond. Séchez  
cette poudre à un feu très-doux : vous aurez un  
vrai foufre , qui portera tout le caractere du fou-  
fre. Si Vous avez mis dans l’eau régale des mor-  
ceaux de cette chaux un peu trop grands, & que  
vous ayez procédé ainsi à la dissolution , les mor-  
ceaux de soufre feront un peu gros , parce que  
l’eau régale cherchant & saisissant les parties mé-  
talliques les plus grandes qui sont cachées dans le  
soufre, ce minéral forme des masses plus visibles.

*R E M Α R QU E,*

On voit par cette opération comment le foufre peut fe  
cacher fous l’apparence du métal, & la vertu furpre-  
nante qu a 1 eau regale pour le séparer des parties mé-  
talliques : mais il n’est pas aisé de comprendre corn-  
ment ce foufre conferve Pa nature sans souffrir aucune

AN T 108

altération. C’est ce soufre que Van-Helmont veut  
. qu’on tire. Il assure même qu’il ne differe prefque point  
du foufre ordinaire , si ce n’est qu’il tire un peu plus  
fur le verd , & en effet à peine apperçoit-on quelque  
différence entre eux : peut-être que le cinabre qu’on  
prépare avec lui n’a pas affez de vertus pour qu’on fe  
donne tant de peine : en effet ce n’est pas une chofe aussi  
aisée qu’il le prétend, de le stiblimer sept fois de fuite.  
Quoiqu’il en soit, cette opération peut servir à nous  
convaincre que *i’antimoine* est composé de parties sijl-  
phuretsses & métalliques.

PROCEDE’ III.

*Verre d’Antimoine. e*

1°. *Mettez* dans un grand plaide terre , qui ne soit point  
Verni, deux licres *d’antimoine* en poudre très-fine.  
Placez-les I.ur des charbons ardens, ayant soin que  
la poudre fume seulement, mais qu’elle ne fonde  
pas, Tout Part gît dans cette modération. Remuez  
inceffamment là poudre aVec une Verge de terre.  
11 fortira une épaisse fumée blanche, puante, con-  
traire aux poumons ; il faut l’éViter foigneuse-  
ment & fe placer de façon que Pair aille contre  
la fumée & la chaste du côté opposé à celui où fe  
tient PArtiste. Continuez cette calqination éga-  
lement, jufqu’à ce que la matiere ne jette plus de  
fumée. Alors on augmentera un peu le feu ; si les  
fumées recommencent, on le continuera jusqu’à  
ce qu’elles finissent. Augmentez encore le feu ,  
jusqu’à ce qu’il foit assez grand pour faire rougir  
le plat & que la matiere ne fume plus. Vous au-  
rez une chaux de couleur cendrée. Continuez en-  
fuite la calcination à un .plus grand feu , ensorte  
que la poudre rougisse; il se fera une chaux jaune  
& purifiée de fa partie Volatile. Si au commence-  
ment de l’opération on faifoit un feu trop vio-  
lent, *F antimoine* fondu fe ramasseroit en gru-  
meaux, qu’il faudroit remettre aussi-tôt en pou-  
dre. On diminueroit aussi la quantité de feu. Telle  
est la calcination de *l’antimoine* entier faite feule-  
ment avec le feu : elle est d’un grand ufage.

2°. *Mettez* cette chaux dans un creufet autour duquel vous  
ferez d’abord du feu de loin , l’approchant peu à  
peu , & enfin l’en couvrant entierement, de forte  
que le cresset commence par tiédir, puis s’échause  
fe , brûle & rougisse également. Vous aurez  
sioin de le couvrir, pour empêcher qu’il n’y tom-  
be du charbon ou de la cendre. Faites un feu  
violent pour mettre la matiere en fusion. Vous la  
tiendrez en cet état pendant un demi quart-d’heu-  
re ; enfuite vous la répandrez sur un marbre très-  
fec & très-chaud. Vous aurez une lame fragile ,  
un peu transparente , dure, appellée Verre *T anti-  
moine* ; elle fera d’autant plus transparente , que  
vous l’aurez laissée long-tems fur le feu.

*R E M Α R QU E.*

*L’anelmelne* est composé de Foufre commun & de terre  
métallique. Tout le souffre deVient Volatil au moyen  
du feu qu’on emploie pour le calciner ; mais la partie  
métallique fe fond, comme cela paroît, lorsqu’on le  
fond dans un cone ; mais alors il rend toujours une fu-  
mée blanche fuffocante. On Voit par-là que lorsqu’on  
fait brûler *F antimoine* après l’aVoir réduit en poudre à  
un feu qui n’est pas affez fort pour le fondre, le foufre  
extérieur s’en sépare peu à peu ; de sorte que la partie  
métallique se purifie par ee moyen & *se* change enfin  
en une chaux qui a une qualité émétique très-VÎolente  
quoique *F antimoine* en fût très-éloigné auparaVant : on  
ne fait point encore parfaitement de quelle maniere  
cela fe fait. Cette chaux étant mise en fusion *se* change  
en verre *d’antimoine, On* fait qu’il y a beaucoup de

*jop* A N G

rapport entre le plomb & *[’antimoine,* comme cela pà-  
roît par le changement de cette chaux en verre. Cet  
émétique est très-violent. Si on le fait infufer dans un  
vin-.qui ne foit pas trop acide , il le rend émétique fans  
que ha silbstance soit presque changée. On peut cepen-  
dant augmenter cette qualité dans le vin, en réitérant  
l’infusion , ce qui donne un vin émétique que tout le  
monde connoît allez. Ce verre *d’antimoine* confume  
prefque tous les corps métalliques dans la coupelle ;  
mais il rehausse la couleur de l.lor. BOERHAAVE.

Ce Verre, à ce que M. Geoffroy prétend , est de couleur  
d’hyacinthe ; mais il deVient blanc, citrin , rouge ou  
noir en y ajoutant du borax, du foufre , du fel gemme  
ou de l’orpiment. Le Verre *d’antimoine* est un puissant  
émétique : mais on peut en émousser la force en le pi-  
lant bien fin fur un marbre , & en y brûlant trois ou  
quatre sois de l’esprit de νϊη. Alors on peut le donner  
depuis 10 jufqu’à 20 grainstil purge doucement par haut  
& par bas , & quelquefois il fait fuer , ce qui le rend  
propre fouVent à guérir les fieVres intermittentes en le  
donnant un peu aVant Paccès.Le Verre *d’antimoine* perd  
fa Vertu émétique & deVient un véritable purgatif , si  
*on* le pu!vérife bien , & qu’on le digere pendant deux  
ou trois jours dans l’esprit de vin , dans lequel on aura  
dissout demi-once de mastic. On l’agite de rems en  
tems : enfin on fait évaporer l’efprit de vin à une dou-  
ce chaleur, & il ne reste que le mastic & le verre *d’an-  
ùmelne* mêlés exactement. La dofe de cette poudre va  
jusqu’à six grains. GEoffROY.

PROCEDE’ IV.

*Régule d’Antimoine préparé avec les sels»*

1°. Il fe fait de même que la séparation de la partie mé-  
tallique d’avec la’fulphureufe. Plus cette séparation est  
exacte , plus le régule est pur. On met *F antimoine* tel  
qu’on le retire de la mine, dans des vaisseaux de terre ,  
çreusés coniquement, étroits vers le fond. On le fait  
fondre à un feu doux qui rougisse légerement les vaisi  
feaux : alors la partie la plus pefante , la plus pure , la  
plus métallique s’attache au fond. La partie fupérieure  
la plus large, est moins compacte , plus obsiture & plus  
fulphureufe : ainsi par la feule fusion fe fait la sépara-  
tion du régule.

*2°. Pulvérisez* séparément deux parties de nitre commun,  
trois parties de tartre, quatre parties *d’antimoine*pur. Enfuite mettez le tout ensemble & mélan-  
gez-le bien : faites chauffer cette poudre médio-  
crement ; ayez foin furtout qu’elle foit bien *fe-*che. Faites rougir au feu un grand creufet ; jet-  
tez-y alors deux dragmes de cette poudre, chau-  
de &très-feche ; elle prendra feu avec Violence ,  
fera grand bruit & jettera beaucoup d’étincelles.  
Quand cette détonation est cefsée , jcttez de  
' nouVeau une femblable quantité de matiere ; con-  
tinucz ainsi jufqu’à ce que Vous ayez employé  
toute Votre poudre. Il faut aVoir foin de fe ferVir  
d’un grand creufet, de peur que la matiere en  
détonant fortement ne fe répande. Il faut obser-  
ver aussi de mettre peu de ce mélange à la fois ,  
crainte qu’il ne forte du vaiffeau en grandes étin-  
celles. Il faut encore que la matiere de la premie-  
re projection foit entieremem enflammée & que  
la détonation foit passée, aVant d’en faire une  
feconde, de peur que la matiere étant chaude au-  
dessous , froide au-dessus, il ne fe forme une croû-  
te épaisse , S011S laquelle le feu retenu malgré lui,  
seroit une explosion plus Violente qu’un coup de  
canon ; car c’est aVec ces matieres que fe fait la  
poudre fulminante , favoir le nitre , le tartre, &  
le foufre. Il faut enfin que le creufet soit toujours  
♦étincelant , crainte que la même chose n’arriVe  
aVec grand danger. Un Artiste qui ignoreroit ces  
choses en voulant faste du régule , felon la mé-

ANG no

thode commune, *se* mettroit en danger de perdre  
la vie ; au lieu qu’il pourra opérer aVec sûreté ,  
s’il obferVe ce que nous venons de dire. Après  
que toute la matiere aura détoné, augmentez le  
feu , juistula ce qu’elle fe sonde & se liquéfie,  
ayant auparavant couvert le creufet avec une tui-  
le. Verfez-la ensitite dans un mortier de fer chaud,  
que vous aurez frotté avec du fuif. Frappez fur  
les bords du mortier ; laissez-la repofer & refroi-  
dir ; frappez enfuite fur le cul du mortier avec un  
marteau pour en faire sortir la masse, dont la par-  
tie inférieure est la partie métallique de *Panel-  
moine ,* la fupérieure est composée de sels & de  
Eoufre. La superficie fupérieure métallique , si-  
tuée immédiatement au-dessous des scories, est  
étoilée. Les scories se fondent à Pair,

*R E MA R QUE S.*

\*♦

Comme ce procédé nous découvre les véritables princle  
pes de la métallurgie , il mérite que nous l’examinions  
aVec un peu d’attention. Premierement , la motte  
fossile antimoniale étant mise en fusion à un feu conVe-  
nable, deVient liquide & pefante : par ce moyen les  
corps plus légers qui sont mêlés aVec elle, tels que les  
pierres & autres femblables, & ceux qui ne sont point  
adhérens à la partie métallique, s’éleVent suivant les  
lois de l’hydrostatique ; & par conséquent la partie  
métallique deVient plus pure. C’est ainsi que dans la  
métallurgie la matiere métallique est siouVent séparée  
par la sieule fusion des parties étrangeres avec lesquelles  
elle fe trouve mêlée.

Par une autre opération métallurgique, la partie métalli-  
que de *F antimoine* est séparée du Eoufre, qui eût tou-  
jours été étroitement uni avec elle , si l’on n’eût eu  
recours qu’à la simple fusion , & cela par le moyen de  
la poudre de tartre & de nitre, qui a une vertu dissol-  
vante. Lorfque *i’antimoine ,* qui est composé de par-  
ties si-ilphureuses & métalliques , est mêlé avec le nitre  
& le tartre , & qu’on le met au feu, le nitre, le tartre  
& le foufre s’allument avec une Vitesse incroyable, &  
forment un alcali fixe. Celui-ci étant agité par la νΐο-  
lence du feu, attire le foufre aVec avidité, & s’unit  
étroitement avec lui ; & alors la partie métallique ou  
mercurielle , comme on l’appelle, fur laquelle l’alcali  
n’a aucune action, étant dégagée de fon foufre & mife  
en fusion, *fe* sépare des parties les plus légères , & se  
rassemble au fond en une masse à laquelle on donne le  
nom de régule.

Comme les aiguilles longues & roides de *F antimoine*fe disposient horisontalement depuis le centre jusqu’à la  
Eurface , elles forment une étoile , que les Chymisses  
appellent *Stella signata ,* & pour laquelle ils ont beau-  
coup de vénération. Quoique ce régule paroisse pur, il  
laisse de nouVclles fcories lorfqu’on Vient à le fondre  
une feconde foisaVee un alcali : peut-être mêmeest-st  
impossible de le purger entierement du soufre qu’iI  
contient ; & de-là Vient Vraisemblablement qu’il de-  
meure toujours fragile; car le foufrecommunique eet-  
te qualité aux métaux. Les fcories ne sont autre chose  
que le soufre *d’antimoine* dissous & uni à un alcali fixe ;  
ce qui fert à nous faire connoître leur Vertu.

Le régule est un émétique de même que le Verre, & nous  
fournit par infusion un νϊη émétique aussi-bien que l’au-  
tre. Il est donc une autre méthode de purifier lesmé-  
taux par le moVen des fels de toutes les parties fulphu-  
reufes, huileufes & arsénicales qui rendent les mottes  
métalliques, friables. Volatiles, qui étant une fois entie-  
rement séparées, font que les métaux deViennent purs  
& fixes. BOERHAAVE.

On sait des gobelets aVec le régule *d’anelmome*, qui ont  
une excellente Vertu pour exciter le Vomissement ; car  
le Vin que l’on y Verfe deVient émetique, si on l’y laisse  
pendant la nuit. On sait encore des boules dont la Ver-  
tu est aussi constante que Celle des gobelets ; car quand  
on les auroit ayalées mille fois, elles garderoient enco-

m A N T

re leur vertu émétique, ce qui leur a fait donner le nom  
de pilules perpétuelles.

On prépare différens régules métalliques , en saifant fon-  
dre *F antimoine* avec le fer, le cuivre, l’étain, le plomb,  
l'argent & l’or. Les fcories que l’on trouve au-dessus dti  
régule dans le cone où on l'a versé , font jaunes ou de  
couleur de fafran , & sont remplies de foufre *déanel-  
melnC.* GEOFFROY.

PROCEDE’ V.

*Régule d’Antimoine martial.*

*Faites* rougir dans un creufet une demi-livre de limaille  
de fer. Jettez dessus peu à peti une livre *d’anti-  
moine* bien pulvérisé, séché & échauffé. Faites un  
grand feu, pour qu’ils fluent entierement. Quand  
ils feront dans cet état, jettez-y petit à petit qua-  
tre onces de nitre très-pur, très-sec, très-chaud,  
réduit en poudre impalpable. Augmentez le feu,  
& faites fondre & liquéfier le tout. Eassez-le ainsi  
pendant un demi-quart-d’heure. Verfez la matie-  
re ensuite dans un mortier de fer, comme dans  
l’opération précédente. Vous aurez fept onces &  
demie de régule, blanc comme de l’argent, &  
étoilé. Les fcories sont d’une autre nature, blan-  
ches, dures, ferrugineuses, sulphureufes, falines,  
acres, & fe fondent avec peine.

*R E M A R QUE S.*

Xe soufre de *V antimoine* s’unissant dans la fusion avec le  
fer , produit ces fcories sulphureuses & martiales. Le  
nitre est mis ici pour pénétrer *Fantimoine,* &pour ex-  
citer une plus parfaite fusion. Lorfque la matiere est  
dans un état de liquidité, la partie métallique qui est la  
plus pesante, *se* précipite au fond par son propre poids,  
tandis que le soufre de *F antimoine,* le fer & le nitre se  
portent vers la furface.

Paracelfe assure que le fer est plus propre qu’aucun alcali  
tiré des végétaux à séparer la partie sulphureufe de  
*F antimoine* de sa partie mercurielle ; ce qui rend ce *ré-  
gule* très-propre à nous fournir le cinabre *d’antimoine*dont on a befoin pour les opérations de Chymie les  
plus profondes. En effet , on voit par cet exemple  
que le fer est capable d’extraire le foufre des mottes  
métalliques , & de les rendre fixes & malléables.  
Alexandre Suchtenius , difciple de Paracelfe, a com-  
posé deux Traités Eur *F Antimoine ,* dont j’ai tiré le  
procédé suivant.

PROCEDE’ VI.

*Régule d’*Antimoine *des Alchymistcs.*

1°. *Mettez* dans un bon cretsset huit onces de doux, que  
vous ferez rougir à un feu conduit prudemment.  
Jettez dessus à diverses reprises , une livre de bon  
*antimoine* pulvérisé , bien fec&bien chaud, Cou-  
vrezle creufet d’un tuilot. Aussi-tôt que *F antimoi-  
ne y a.* été jetté, il donne une fumée blanche , & ne  
tarde pas à fluer. Le fer se fond avec lui. Quand  
ils feront bien liquides , ce qui se voit, en intro-  
duisiint un tuyau de pipe dans le creuset, vous y  
jetterez à plusieurs reprises , trois onces de nitre  
en poudre, bien *sec* & bien chaud. A chaque pro-  
jection, il fie fait une effervescence considérable,  
un grand bruit & quelquefois crépitation. Si par  
imprudence on y jettoit du nitre humide , lama-  
tiere sortiroit du creufet avec impétuosité , non  
fans grand danger pour l’artiste. Quand le tout a  
resté ainsi quelque tems, il siort des étincelles  
brillantes. On laisse fluer le mélange pendant cinq  
à six mintltes ; enfuite on le verse dansun mortier  
de fer. On frappe un peu fur les bords du mortier.  
Quand la masse est refroidie, on retire onze on-

ANT m

ces , six dragmes de régule ; onze onces de fcories.  
Il s’est perdu quatre onces, deux dragmes de ma-  
tiere , outre ce qui s’attache au mortier.

2°. *Mettez* un nouveau creufet sim le feu, avec ce premier  
régule que vous ferez fondre ; quand il fera en su-  
sion , jettez dessus trois onces *d’antimoine* en pou-  
dre. Lorfque *Vantimoine* fera fondu , ajoutez suc-  
cessivement trois onces de nitre pulvérisé. Faites  
fondre le tout à un grand feu ; tenez en fusion pen-  
dant cinq minutes ; verfez dans un mortier de fer,  
vous aurez dix onces, six dragmes de régule, plus  
que le précédent.

3°. *Faites* fondre ce fecond régule dans un autre creuset ;  
quand il fera en fusion , ajoutez-y de la même ma-  
niere qu’il a été dit, trois onces de nitre. Faites  
fondre toute la matiere à un grand feu, elle fluera  
comme ci-devant. Verfez-la dans un mortier de  
fer, vous aurez de plus neuf onces, deux dragmes  
de régule blanc, couleur d’argent, bien étoilé ;  
deux onces,feptdragmes de fcories. Il s’est per-  
du une once, cinq dragmes.

4°. *Faites* fondre ce dernier régule dans un nouveau creu-  
fet. Lorfqu’il sera en fusion, jettez-y trois onces  
de nitre ; il faut alors un grand feu pour faire li-  
quéfier le nitre, quoique le régule flue au fond  
comme de l’eau. Laiflèz la matiere en fusion pen-  
dant une heure ; verfez-la enfuite dans un mortier  
de fer. Vous aurez de plus fept onces, trois drag-  
, mes de régule très-pur, ressemblant à de l'argent,  
très-bien étoilé ; deux onces , sept dragmes de  
Ecories, de couleur d’or, d’un gout très-igné &  
très-caustique.

5°. Dans cette opération , il faut avoir de bons creufets ,  
grands, & les bien échauffer par degrés. Il faut  
continuer également le dernier degré du feu, fans  
quoi le nitre ne *se* fondroit pas , & l’on ne réussi-  
roit point. Les mortiers seront modérément  
chauds, entierement Eecs, bien nettoyés, frottés  
avec du fuif ; avec ces précautions, l’opération,  
réussira.

*R E AI A R QUE S.*

Cette opération nous apprend plusieurs choses dont on  
peut faire ufage. Le fer dont la fusion est très-difficile,  
fe fond dans *F antimoine,* de même que tous les autres  
métaux dans le plomb ; & alors le fer étant corrodé par  
*Vantimoine* en fusion, s’unit avec fon soufre, tandis  
qtie la partie mercurielle dtl fer & de *Ϊ’antimoine* venant  
à compofer une feule masse, tombent au fond , au lieu  
que leur foufre fe porte vers la sclrface. Le nitre qu’on  
y met, s’enflamme d’une maniere extraordinaire avec  
ces corps scllphureux, les agite pendant qu’ils font en  
fusion jufques dans l’intérieur de leurs parties, pmit les  
homogenes,& sépare celles qui font hétérogenes. Le fer  
est détruit par la force de *Vantimoine^* fon foufre métal-  
lique, qui est l’or des Alchymistes , s’unit avec lesou-  
fre métallique interne de *F antimoine* pour ne former  
qu’un feul corps avec la partie mercurielle de ce der-  
nier ; ce qui fournit un régule enrichi d’une étoile, &  
qui par fa couleur argentée découvre la pureté de Eon  
mercure. Les fcories contiennent du fer, du foufre  
*d’antimoine 8e* du nitre mêlés enfemble, & changés en  
un corps , dont les vertus dans la Medecine operent des  
cures étonnantes entre les mains de ceux qui les cosu  
noiffent, & qui savent l’appliquer comme il faut. Ces  
fcories augmentent considérablement à Pair : mais en  
voilà affez sur cette premiere fusion. Dans la feconde,  
l’extraction du foufre extérieur augmente , les foufres  
métalliques du fer & de *Fanelmoine* s’unifient ples étroi-  
tement avec leur terre mercurielle pour former un ré-  
gule beaucoup plus pur. Dans la troisieme fusion, on  
commence

ιΐ3 ANT

commence à découvrir le pouvoir sijprenant du feu mé-  
tallique fillphureux qui est concentré dans le ré-  
gule ; car en fixant le nitre , il en rend la fusion très-  
difficile , quoiqu’il fe fondît auparavant beaucoup  
mieux qu’aucun autre fel naturel à un feu médiocre.

il lui imprime une qualité ignée remarquable , de  
sorte qil’étant appliqué fur la langue , il la brûle ,  
quoiqu’il foit de *sa* nature extraordinairement froid : il  
le rend outre cela *alcaleseent->* fans l’addition d’aucune  
fubstance végétale , & fait qu’il fe fond à Pair de lui-  
même, quoiqu’il demeurât fec auparavant. La quatrie-  
me fusion découvre ce que nous venons de voir avec  
beaucoup plus d’évidence ; car le foufre pur change par  
les vapeurs qui s’en élevent aussi-bien que par fon sim-  
ple contact, le nitre avec beaucoup plus d’efficacité, &  
démontre par ce moyen le pouvoir fecret des foufres  
métalliques. Ce régule a prefque fait tourner la tête à  
quelques-uns des plus favans Chymistes. On n’a qu’à  
confulter là-dessus Paracesse, Suchtenius, Philalethà,  
Pantaleon, Becher & Stahl. Lorsque je réfléchis sur  
la peine que m’a donnée l’examen de la nature de ce  
soufre ,& silr le tems qne j’y ai donné, je ne puis m’em-  
pêcher d’être furpris de la patience que j’ai eue ; je fuis  
même honteux d’avoir employé une grande partie de  
ma vie à cette recherche. Ce régule rend à l'or la cou-  
leur qu’il avoit perdue, & rehauffe celle qu’il a, & le  
nittfe contracte sur le champ une couleur d’or lorsqu’on  
le jette dans ce régule en fusion. Ce dernier, purifié de  
la maniere dont on vient de le dire, excite le vomisse-  
ment, & les fcories donnent une très-belle teinture par  
le moyen de l’alcohol.

PROCEDE’ VII.

*Soufre doré d’Antumelnee*

*Faites* bouillir dans de l’eau des fcories du procédé V.  
jusqu’à ce qu’elles soient entierement diffoutes.  
Cette liqueur sera seins odeur. VerEez-y du vi-  
naigre goutte à goutte ; il en sortira à l’instant  
une odeur plus mauvasse cent sois que celle des  
excrémens les plus puans; & la liqueur qui n’é-  
toit chargée d’aucune couleur , deviendra très-  
épaissie ; continuez à ver fer du vinaigre, en re-  
muant , jtssqu’à ce qu’il ne se précipite plus rien.  
Laiffez reposer la matiere. Elle se précipitera peu  
à peu & formera un volume bien moindre que ce-  
lui qu’on attendoit. Verfez la liqueur qui fuma-  
gera. Faites des lotions du précipité jufqu’à ce que  
l’eau que vous en retirerez foit insipide. Faites sé-  
cher doucement la matiere qui vous restera en  
petite quantité. C’est le soufre doré *d’antimoine.*

*, R E MA R QUE S.*

Le foufre *d’antimoine* mêlé avec un alcali, donne les fco-  
ries du Procédé V. Celles - ci donnent une lessive  
fulphureufe lorsqu’on les fait bouillir dans l’eau, &  
on en précipite le foufre par le moyen d’un acide. Ce  
dernier a une vertu émétique fort douce. Si on en frotte  
l’argent, il le rend d’une couleur d’or, ce qui lui a fait  
donner le nom de foufre doré. BoERkaavE.

Boerhaave compofe le foufre doré *d’antimoine* avec les  
fcories du régule martial que nous avons décrit ci-  
dessus, mais on le fait pour l’ordinaire avec celles du  
régule commun.

Plummer a donné dans les Estais de Medecine d’Edim-  
bourg une méthode différente de préparer le foufre  
doré *d’antimoine.* On la trouve dans Angelus Sala , &  
elle est à peu près la même que celle du premier &  
fecond Procédé.

*Pulvérisez* grossierement *l’antimoine,* ou plutôt réduisez-  
le en petits morceaux de la grosseur d’un grain  
d’orge; séparez par le moyen d’un tamis la par-  
tie la plus fubtile & mettez-là de côté. Mettez

*Tome II.*

ANT î 1.4

ces petits morceaux dans un bassin de verre qü!  
ait le fond plat, & verfez-y de l'eau régale jtss-  
qu’à ce qu’elle surmonte *s antimoine* d’un travers  
de doigt. Laiffez-le fondre de lui-même ; & lorf-  
que vous verrez furnager une matiere fulphureu-  
fe fur la liqueur, & que *Fantsumoine se* couvrira  
d’une croûte jaunâtre , verfez doucement l’eau  
régale dans un autre vaiffeatl & avec elle la ma-  
tiere si.llphureuse , & lavez *F antimoine* qui reste,  
plusieurs fois de fuite, avec de l’eau fraîche , jtss-  
qu’à ce qu’il ait perdu fon acidité ; verfez alors  
sur *F antimoine* de l’huile de tartre par défaillan-  
ce jtssqu’à la hauteur de deux travers de doigt;  
placez le vaiffeau silr un feu de fissile, & aug-  
mentez le jusqu’à ce que la liqueur bouille; ver\*  
*sez* cette teinture & ajoutez-y de nouvelle huile  
de tartre en procédant comme auparavant. Ajou-  
\* tez à ces teintures ou solutions pendant qu’elles  
sont chaudes, du vinaigre distilé , jtssqu’à ce que  
l’effervescence cesse. Remettez ce vaiffeau fur  
tm feu de fable, la poudre *se* précipitera au sond;  
filtrez la liqueur & laiffez la poudre sécher fur  
le filtre. Tachenius croit que ce soufre ou plutôt  
ce lait de foufre *d’antimoine ,* est le même que  
celui que Van-Helmont désigne en termes obse  
curs, lorfqu’il dit que le vrai soufre *d’antimoi-  
ne* reffembîe beaucoup au foufre ordinaire , si ce  
n’est que fa couleur est plus jaune ; il prépare  
avec ce foufre un cinabre qui étant fublimé six  
fois & infusé dans du vin, produit des effets fur-  
prenans. 11 paroît être le même que le mercure  
diaphorétique dont il parle dans ce même Trale  
té. Tachenius assure qu’il a éprouvé la vertu de ce  
remede dans la tympanite. 11 prépare avec ce  
foufre un Uniment dans lequel il entre deuxsim-  
ples qu’il ne nomme point, & qui guérit infail-  
liblement les fievres tierces lorfqulon en frotte  
l’épine du dos , le poignet & la plante des piés du  
malade. Angeles Sala reconnoît pareillement  
dans ce foufre une vertu apéritive, sudorifique  
& diffolvante. *Edimbourg, Med. Eps. Tom. I.*

On prépare le soufre *d’antimoine* de plusieurs manieres ,  
& on lui donne différens noms eu égard à ses excel-  
lentes qualités. Il est appelle soufre, parce qu’il s’en-  
flamme comme le foufre ordinaire & qu’il a la même  
odeur, la différence qu’il y a entre eux , c’est qu’il  
conferve toujours quelques parties régulines qui le  
rendent beaucoup plus pesirnt. On l’appelle soufre do-  
ré à cause que les Chymistes s’imaginent qu’il appro-  
che de la nature du foufre de l.lor,ou parce qu’étant mis  
sur de l’argent placé fur les charbons ardens, il lui  
donne la couleur d’or. On l’appelle aussi *embryon* sal-  
*phureux tiré de la magnefie de Saturne :* car les Alchy-  
mistes s’imaginent que ce soufre *d’antimoine* contient  
quelque portion du foufre folaire , & ils désignent  
*V antimoine* par le nom de magnésie de Saturne. Glau-  
ber l’appelle *panacée et seufre purgatif universel,* à  
caufe de *seS* excellentes vertus. Cardilucius célebre  
Chymiste Allemand , l’a donné long-tems caehé sous  
le nom de petite centaurée. C’est la même poudre  
qui a fait dernierement tant de bruit fous le nom de  
kermès minéral ou de poudre des Chartreux, à cause  
qu’un Religieux de cet Ordre la donna d’abord sous ce  
nom. Ce même souEre a fait beaucoup de bruit enAn-  
gleterre fous le nom de poudre de Russe!. Toutes  
les préparations du soufre doré fe réduisent à deux. La,  
premiere & la plus commune *se* fait en dissolvant le  
soufre de *i’antimoine* par quelque fel alcali, & en le  
précipitant par le vinaigre distilé ou par quelqu’autre  
liqueur acide. La seconde *se* fait en précipitant par  
lui-même ce foufre disseus sans aucun acide.

PROCEDE’ VIII.

*Safran d’Antimoine.*

*Pulvérisez* fubtilement parties égales *d’antimoine èc* de  
H

ιΐ5 A N T

nitre. Faites'rougir sur le feu un poêlon de fer.  
Jettez-y un peu de cette poudre. Elle s’enflam-  
mera comme de la poudre à canon. La détona-  
tion achevée , jettez encore de la poudre, elle  
s’allumera comme auparavant. Continuez ainsi  
jusqu’à ce que vous ayez fait détoner toute vo-  
tre poudre. Vous aurez une masse brune tirant fur  
le jaune, dont le fond fera en forme de verre, & le  
dessus recouvert de légeres fcories. Ayant pilé vo-  
tre matiere, lavez-là avec de l’eau, jufqu’à ce que la  
chaux foit insipide. Cette chaux est le siafran *P an-  
timoine.* Filtrez les eaux qui ont servi aux lotions,  
versez-y un peu de vinaigre , elles deviennent de  
couleur d’orange, & laissent tomber au fond du  
vaisseau une poudre femblable à celle que l’on  
obtient par le Procédé précédent, mais plus fub-  
tile.

*R E MA R QUE S. - \**

Le foufre , le nitre & *F antimoine* noir, compofent une  
espece de poudre qui fait en s’enflammant le même  
bruit que la poudre à canon. La partie métallique fe  
change par le moyen de la calcination en verre & en  
fcories qui fiant tous les deux un violent émétique, &  
communiquent leur vertu au vin dans lequel on les  
met infuser. Le changement de couleur est ici fort  
remarquable. Si l'on fait cette opération dans un grand  
creufet, que le feu foit violent, les drogues abondan-  
tes & qu’on rende la matiere fluide, vous trouverez au  
fond un verre qui étant séparé des scories , produit  
les mêmes eflèts dans la Medecine que la préparation  
du Procédé III.

La méthode dont M. Geoffroy fe fert pour faire le fafran  
des métaux, est la même que celle que nous venons de  
rapporter.

On donne aussi à cette poudre le nom de *terre sainte de  
Ruland.* Donnée en fubstance depuis deux grains juf-  
qu’à six, elle excite fortement le vomiffement. On fait  
le vin émétique en faifant insuser trois onces de safran  
dans trois pintes de vin blanc ou de vin d’Efpagne,  
pendant deux ou trois jours, en remuant la bouteille  
de tems en tems. On donne ce vin lorfqu’il est reposé  
depuis une once jufqu’à quatre, pour exciter le vomise  
fement. GEoffRoY.

Je donnerai la préparation d’un autre foufre *d’antimoine*fous le titre de *kermés minéral* ou *poudre des Char-  
treux s* dans le dernier de ces Procédés fur *F antimoine*

PROCEDE’ IX.

*Emétique doux préparé avec l’Anelmelne.*

*Faites* un mélange d’une partie *d’antimoine* & de deux  
parties de nitre pulvérisé ; vous les ferez déto-  
ner dans un creufet rougi au feu. Vous aurez une  
matiere blanche, laquelle étant lavée vous don-  
nera une chaux blanche insipide *d’antimoine.*L’eau qui a fervi aux lotions est falée.

*R E M A R QUE S.*

Le nitre dont on a augmenté la quantité dans ce Procé-  
dé , produit une autre couleur , quoique la déflagra-  
tion fe fasse de la même maniere. Cette chaux est beau-  
coup plus douce que la précédente, elle n’excite fou-  
vent que des nausées & un léger vomissement, un flux  
de flalive abondant. Elle excite aussi la sécrétion de Pu-  
rine. Sa lessive lorfqu’on y jette du vinaigre , précipite  
une chaux blanche qui a à peu près les mêmes vertus.

PROCEDE’ X.

*Antimoine diaphorétique nitreux.*

*Pulvérisiez* subtilement une partie *d1 antimoine 8e* trois  
parties de nitre; jettez une petite quantité de cette

A N T 116

poudre dans un creufet rougi au feu, elle déto-  
nera ; continuez jufqu’à ce que vous ayez fait dé-  
toner tout ce que vous en avez ; mais ayez tou-  
jours foin de n’en point jetter de nouvelle, que la  
derniere n’ait détoné parfaitement. Tenez la  
matiere fur le feu pendant un quart-d’heure. Laise  
fez refroidir, vous aurez une masse blanche dure.  
Retirez-là du creufet & mettez-là en poudre.  
C’est *i’antimoine diaphorétique nitreux.*

*R E M A R QU F S.*

Si l’on prend demi-dragme de ce remede après l’avoir  
préparé comme il faut, il ne produit prefque aucune  
altération fensible, si ce n’est que le nitre fixé qui est  
mêlé avec lui, lui donne une vertu doucement apériti-  
ve, ce qui le rend de quelque utilité dans les mala-  
dies aiguës. Les Chymistes l’appellent diaphorétique  
& s’imaginent que le poifon arfenical de *s antimoine*est fixé par la grande quantité de nitre. Il est certain  
cependant que P *antimoine* n’avoit aucune qualité émé-  
tique, quoiqu’on le prît fans préparation ou fans addi-  
tion de nitre, au lieu qu’il devient émétique si on le  
mêle avec une égale quantité de ce dernier. Il est inu-  
tile de nous arrêter ici à des hypothesies , puisque l’ex-  
périence prouve la certitude de notre conséquence.  
Les Sectateurs de Basile Valentin nous assurent qu’il  
est inutile de *se* donner beaucoup de peine pour sépa-  
rer cet *antimoine* diaphorétique de sim nitre fixe ; car  
il ne produit ni anxiétés, ni nausées, ni vomissement ,  
mais il aiguillonne sûrement & sans aucune violence.  
La chaux est beaucoup plus à craindre, même après  
qu’on l’a lavée.

P R O» C E D E’ XI.

*Antimoine diaphorétique ordinaire.*

*Versez* de Peau chaude fur *F antimoine* calciné du procédé  
dixieme, après l’avoir réduit en poudre; remuez  
avec un bâton ; laissez rasseoir la liqueur, il se pré-  
cipitera une chaux blanche, vous verferez la li-  
queur Ealée qui filmage ; ajoutez de nouvelle  
eau ; la chaux Eera douce, ensiorte que le SH de  
nitre n’y I.era pas sensible ; faites fécher cette  
chaux, elle fera blanche, insipide, pefante.

*R E M A R QU E S.*

On donne à cet *antimoine* le nom de diaphorétique pour  
la raifon que nous avons donnée dans le procédé qui  
précéde celui-ci. Mais c’est une chaux pesante, nuisi-  
ble , qui n’a aucune activité, comme il est aisé d’en ju-  
ger par fes effets , & elle est dépouillée de toutes les  
vertus qu’elle avoir auparavant. Cet *antimoine* diapho-  
rétique n’agit sensiblement que lorsqu’on le mêle avec  
une dose convenable de purgatifs ; alors fon opération  
est très-prompte , comme cela paroît par l’épreuve  
qu’on en a faite avec la poudre cornachine : à moins  
qu’on ne l’emploie , comme je viens de le dire; je ne  
trouve point à propos qu’on en fasse ufage. Si le chan-  
gement de couleur est si furprenant dans *Fantimelne,*lorfqu’on varie la proportion du nitre en le calcinant :  
quelle altération considérable ne doit-on pas trouver  
dans fes effets ? Boerhaave fait beaucoup plus de cas  
de *Fantimelne* diaphorétique , lorsqu’il est joint avec  
scm nitre, qn’après qu’on l’en a séparé par les lotions ;  
& je sitis persuadé qu’il a raisim en cela. Mais il lui *se-  
roit* difficile de prouver ce qu’il avance, que *F antimoi-  
ne* diaphorétique ordinaire est nuisible. Je ne me silis  
jamais apperçu qu’il ait produit aucun mauvais effet,  
lorsqu’on en a fait ufage ; & je ne connoispersemnequi  
ait eu sujet de s’en plaindre.

Cette préparation de *Ϊ’antimoine,* est, suivant Geoffroy,  
un excellent diaphorétique , pourvu qu’on en donne  
une dofe suffisante. Ce remede leve les obstructions , il

117 A N T

atténue & divife les humeurs épaisses & visqueuses,  
& il les chasse par les pores de la peau sensiblement ,  
ou d’une maniere infensible. On le prefcrit heureufe-  
ment dans toutes les maladies d’une espece maligne ;  
dans la pleurésie, le rhumatisine, les érésipeles, & les  
maladies de la peau. On l’emploie dans la poudre cor-  
nachine , & dans la poudre fébrifuge de Richard Mer-  
ton. Viga’ni prétend qu’il n’a pas plus de vertu que le  
tabac à fumer.

PROCEDE’ XII.

*Nitre ami mo nié s*

*Mettezdsms* un niatras les liqueurs aqueufes du dernier  
procédé, que vous aurez filtrées; faites évapo-  
rer jusqu’à siccité. Il restera une matiere blanche,  
faline, d’un gout qui n’est point défagréable ,  
point nitreux , mais doux ; c’est le nitre anti-  
monié.

*R E M A R QU E.*

ôn voit parce que nous venons de dire, que le nitre fe  
change par fa détonation avec *Fantimoine,* en un nou-  
veau Eel. Ce l.el est doucement apéritif, il dissout dans  
la disposition phlogistique du fang sia densité inflamma-  
toire , sians aucune violence, & dispoEe à la transpira-  
tion, auxEueurs, & à une évacuation par les urines,  
ce qui le rend très-propre dans la petite vérole, la pleu-  
résie, & la péripneumonie. C’est donc à tort qu’on  
jette cette eau, dans la croyance qu’elle ne peut être  
que nuisible.

PROCEDE5 XIII.

*Soufre fixé d’Antimoines*

*'Mettez* dans un matras la liqueur nitreuse du procédé  
onzième, filtrée, chaude, très-claire ; versiez dese  
fils goutte à goutte, de bon vinaigre distilé , elle  
devient blanche comme du lait, & il *se* précipite  
une poudre très-blanche & très menue ; agitez le  
vaifleau, & continuez de ver fer du vinaigre & de  
fecouer, jufqu’à ce que la liqueur ne *se* trouble  
plus. Laissez-la rasseoir, toute la poudre *se* ramas-  
sera au fond\* V*ersez* l'eau séparément dans un  
Vaisseau net. Lavez la poudre aVec de l’eau , en-  
Eorte qu’elle soit insipide ; essuite faites - la sé-  
cher. Vous aurez une poudre très-blanche, très-  
insipide , très-fubtile. On l'appelle foufre fixé  
*d’antimanne.*

*R E M A R QU Ei*

Dans la déflagration de *F antimoine* aVec le nitre, le fou-  
fre du premier s’unit aVec le dernier comme dans le  
procédé huitieme; & fe dissout aVec lui dans l’eau ;  
mais aussi-tôt que l'on y mêle quelque acide, il le sé-  
pare du nitre, comme cela arrive ici après l’instilation  
du vinaigre, & en même-tems l'acide s’unit au nitre  
sans aucun signe d’effervescence. La poudre qui fe pré-  
cipite au fond étant lavée est le véritable foufre *d’an-  
timoine.* Tachenius prétend que cette poudre prife  
dans du vinaigre , est le plus puissant préservatif dont  
on puiffe faire ufage contre la peste : mais je crois qu’on  
ne doit la regarder que comme une chaux pefante &  
nuisible, à caufe de sa pésanteur & de sim indiffolubi-  
lité, ou, pour le moins, comme un remede tout-à-fait  
inutile. J’ai pourtant observé que le vinaigre que l’on  
prend chargé de cette poudre, fait beaucoup de bien  
dans le cas dont j’ai fait mention. Les Chymistes font  
quelquefois trop prompts à Vanter les préparations de  
leur art, & particulierement celles de *F antimoine.* La  
liqueur acide & nitreuse qui surnage la poudre préci-  
pitée, a une vertu très-efficace dans les maladies fébri-

AN T iss

les aiguës, à caufe du vinaigre & du nitre, qu’on a pur-  
gé de S011 Eoufre inactif. 11 arrive fouVent dans la Chy-  
mie, qu’on jette ce qu’il y a de meilleur dans une com-  
position. On voit par ces exemples la maniere furpre-  
nante dont le foufre *se* diffout, Ee cache, & reprend  
en se révivifiant, différentes formes & diverfes cou-,  
leurs.

PROCEDE’ XIV.

*Distildelon de* l’antlmoine *en beurre glacial ', et en  
dnibre.*

*Pulvérisez* silbtilemenf dans un mortier de verre chauds’  
sec , avec un pilon de verre, deux livres de silbli-  
mé corrosif. Puhvérifez enfuite séparément une  
lÎVre de bon *antimoine,* bien choisi. Mélangez ces  
deux poudres dans un mortier de verre, elles s’é-  
chaufferont ; évitez-en foignetssement la vapeur-  
Ayez uné cornue deverre qui puisse contenir trois  
ou quatre fois autant de matiere que vous enr  
avez , choisissez-en une qui ait le col bien large.  
Mettez-y votre poudre, ayant foin qu’il ne s’at-  
tache rien dé noir au cou. Placez la cornue au  
feu de fable, de maniere que le ventre de la cor-  
nue touche presque le fond du chaudron de fer ,  
& que cependant fon embouchure foit un peu  
penchée en bas. Adaptez un récipient dontl’ou-  
vertute recevra exactement le col de la cornue.  
Entourez la cornue de sable ; pofei vos vaisseaux  
Bous une cheminée qui ne laisse point échapper  
la fumée. Quand la cornue fera un peu échauffée  
par le feu, que vous aurez allumé dessous, vous  
luterez les vaiffeaux avec une pâte faite d’argil®  
& de chaux. Donnez un feu gradué prudem-  
ment : le récipient commencera par fe remplir de  
nuages, & il se ramassera au fond un peu de li-  
queur. Soutenez le feu en cet état jufqu’à ce qu’il  
ne Eorte plus de vapeurs. Augmentez le feu alors,  
mais avec circonspection , jufqu’à ce vous voyiez  
tomber dans le récipient une liqueur grasse , qui  
se congelera en tombant. Continuez ce degré de  
feu, il montera dans le col de la cornue unema-  
tiere blanche , glaciale, qui s’y arrêtera & fe gla-  
cera. Approchez peu-à-peu du col de la cornue  
des charbons ardens, enEorte que ce col sisit aussi  
chaud que le ventre. La matiere deviendra liqui-  
de & tombera dans le récipient. Continuez ce seul  
en l’augmentant insensiblement, jufqu’à ce qu’il  
ne monte plus de beurre, & qu’il sioit tombé en-  
tierement dans le récipient. Retirez le récipient,  
& gardez-vous de la vapeur , qui est nuisible à la  
poitrine. Bouchez le récipient & gardez-le à part-  
Α *sa* place, mettez - en ün autre que vous aurez  
préparé pour cette opération ; vous le luterez &  
vous augmenterez le feu : il montera une matie-i  
re jaune , rouge, noirâtre, de diverses couleurs «  
poussez alors le feu jufqü’au dernier degré ; & en  
dernier lieu, mettez un feu de fable sclr la cor-  
nue, essbrte que le fable rougisse ; maintenez-la  
en cet état pendant deux heures. Laissez refroi-  
dir les vaisseaux d’eux-mêmes. Otez le récipient:  
vous y trouverez du mercure coulant, il y aura  
aussi du beurre sidé & impur pat le mélange des  
vapeurs du scHlfre de *santimoine.* Dans le col de  
la cornue vous verrez une matière de différentes  
couleurs qui procede du mélange du mercure ,  
du foufre & du beurre : dàfis le fond vous trou-  
verez les feces que lasse *F antimoine.* La masse  
compacte , dure, opaque, pefante qui *se* trouve  
à l'entrée du col, luisante du côté qui touche le  
verre & opaque & inégale de l’autre mise en pou-  
dre, donne le vrai cinabre *dé antimoines* qui est  
assez prétieux. Ce procédé demande beaucoup de  
patience & de précaution , parce que les vapeurs  
qui sortiroient par les fentes des vaisseaux ou du  
lut ou bien de quelqu’autre façon attaquerolens

119 A N T

la poitrine , & feroient mortelIes par leur cauf-  
ticité.

*R E M A R QU F S.*

Si l’on considere, la nature de *F antimoine 8c* du mercure  
sublimé, on n’aura pas de peine à comprendre la rai-  
son chymique de ce procédé. Pendant que le feu agit  
Pur le sublimé, l’eau régale qui s’y trouve se mêle avec  
la partie mercurielle, métallique & réguline de *F anti-  
moine i,* & venant à quitter le mercure avec lequel elle  
etoit unie auparavant, il reprend sa forme naturelle ,  
& se précipite au fond de la cornue : par ce moyen le  
regule *se* sublime avec l’esprit de sel, & devient un vi-  
triol volatil *d’antimoine* auquel on donne le nom de  
beurre , & qui est composé d’un régule extremement  
pur & d’tm esprit de SH marin mêlés ensemble. Lorf-  
que ceux-ci sont sublimés & séparés, le soufre dellaw-  
*timelne* se trouvant dégagé de la partie réguline, & le  
mercure cru de Bon acide , restent au fond de la cor-  
nue , s’unissent enfemble par l’action du feu & se su-  
bliment en cinabre. Ce beurre *d’antimoine* est le cause  
tique le plus prompt & le plus actif dont nous ayons  
connoissance, il produit aussi-tôt un efcarrhe qui fe *sé-  
pare* en peu de tems & le plus souvent le même jour.  
Il *se* dissout aisément par l'humidité de l'air, & alors il  
perd *sa* transparence, il devient blanc , & précipite une  
poudre extremement blanche. La chaleur le dissout,  
mais le froid lui rend l'a premiere forme. La variété  
des couleurs qu’on remarque dans ce procédé, est occa-  
sionnée par lefoufre de *Vantimoine.* Si au lieu *d’antF  
moine* cru l’on fe fert du régule du procédé VI. &  
qu’on opere de la même maniere, on n’aura que du  
beurre & du mercure extremement pur, à caisse qu’il  
n’y a aucun foufre , & que l’acide étant entierement  
attiré par le régule ; le mercure reprend fa premiere  
pureté & fa forme coulante. On voit par-là quel est  
l’effet extremement actif de l’efprit de fel qui est uni  
au si.lblimé corrosif, puifqu’il fublimeà un feu de *sa-  
ble* le régule fixé de *s antimoine* : il produit le même  
effet fur tous les corps métalliques, fans en excepter  
même l’or.\* On ne peut s’empêcher d’admirer l'effet  
prodigieux du fel marin, & les Chymistes ne sauraient  
trop s’attacher à connoître fa nature; car ils feront dé-  
dommagésdes peines qu’ils *se* donneront, par les dé-  
couvertes curieufes & utiles qu’ils feront.

Geoffroy prétend que lorfqti’on réduit en poudre le ci-  
nabre qui s’est attaché au col de la cornue, qu’on le  
mêle avec le *caput mortuum* resté dans cette opération,  
& qu’on le fublime à un feu médiocre ; sa couleur de-  
vient rougeâtre de brune qu’elle étoit. On le recom-  
mande pour toutes les maladies de la tête ; furtout  
pour l'épilepsie, ainsi que pour la vérole. Il chaste les  
humeurs par les sueurs. La dose est depuis six grains  
jusqu’à quinze.

On peut encore extraire le cinabre *d’antimoine* de plu-  
sieurs mixtions antimoniales , & de différentes prépa-  
rations de mercure, sans compter le sitiblimé corrosif:  
mais il n’y en a aucune dont on puisse l’extraire en plus  
grande quantité & avec plus de facilité que d’un mé-  
lange de parties égales *d’antimoine* cru & d’éthiops  
minéral préparé par la Calcination ; à caufe que cette  
préparation de mercure, est un cinabre à moitié fait,  
qui s’unit promptement au foufre de *Vantimoine, &*s’éleve avec lui vers le col de la cornue : il est nécef-  
faire, pour réussir dans cette opération, que le col de  
la retorte ait une longueur considérable.

On fait généralement plus de cas dans la Medecine du  
cinabre *d’antimoine,* que du cinabre ordinaire. Je les ai  
cependant trouvés également bons après en avoir exa-  
miné les effets dans plusieurs occasions, avec cette dif-  
férence que celui\* *d’antimoine* caufe quelquefois des  
nausées lorfqu’on en donne une forte dose. On doit  
prendre garde qu’il ne tombe aucune goutte de heure  
*d’antimoine* fur ce cinabre pendant l’opération , car  
cela si-lssiroit pour lui donner une qualité assez éméti-  
que.

A N T no

Le cinabre produit souvent de très-bons effets dans les  
maladies du cerveau qui font causées par un phlepme  
épais & corromp qui arrête le mouvement des esprits ;  
à cause que montant au cerveau pat une fuite de fa na-  
ture volatile ; il atténue & dissout l’humeur pituiteuse  
qui *se* dissipe ensilite par des voies convenables. On  
doit cependant tsser de ces remedes en petite quantité;  
car la dissolution excessive des humeurs qu’ils occasion-  
nent, lorfqu’on en tsse trop souvent, ou que la dose en  
est trop forte , caufe fréquemment des maladies plus  
dangereufes que celles qu’on avoit dessein de guérir.

On fe sert encore des cinabres pour l’asthme; & ils agise  
fent dans cette maladie non seulement par leur Eoufre  
qui est très-convenable pour faciliter la respiration ,  
mais par le mercure, qui aidant à raréfier & à dissoudre  
les obstructions des poumons & du diaphragme , rend  
aux fibres de ces parties la liberté de se dilater & de  
s’étendre. LEMERY, *Cours de Chymie.*

PROCEDE’ XV.

*Distilation du heure d’antimoine en huile liquide.*

*Mettez* dans une cornue de verre , par le moyen d’uft  
instrument de verre tel que feroit, par exemple ,  
le col d’une bouteille, du heure *déanamotne,* pre-  
nant bien garde que l'air ne le rende liquide , car  
il feroit très - nuisible. Faites-le distiler dans un  
récipient de verre *sec* à la faveur d’un feu doux „  
gradué infensiblement. Continuez à augmenter le  
feu jusqu’à ce que tout le heure foit distilé ; fur  
la fin poussez le feu assez fortement , vous aurez  
une huile *d’antimoine.* Si vous faites distiler cette  
huile par trois différentes reprifcs, elle fera plus  
> claire ; elle *se* conserve très-long-tems si on la  
ferre dans des vaisseaux bien bouchés. Ce procédé  
a été très-long-tems secret. On ne sauroit appor-  
ter trop de *soja* à éviter les fumées qui s’exhalent  
pendant l’opération.

*R E M A R QU E S.*

Cette opération nous apprend la méthode de rendre les  
métaux volatils , & de les convertir en forme d’huile  
liquide , elle nous découvre aussi le pouvoir qu’a le fel  
marin , de volatilifer les métaux aussi-bien que *ses* qua-  
lités surprenantes , tant qu’il reste uni à *F antimoine ;*car autant qu’il est dangereux alors à caisse des vapeurs  
arsenicales qu’il exhale , autant est - il innocent lorse-  
qu’il est séparé de *F antimoine.* Ne pourroit-on pas Eoup-  
çonner qu’il y a ici quelque vertu alcahesticale cachée ?  
En effet il rend tous les métaux distilables dans la cor-  
nue sains qu’ils perdent de leur poids , & on l'en tire  
de nouveau fans que *sa* qualité l'oit diminuée. Cette  
huile est extremement caustique , & fournit aux Chi-  
rurgiens qui savent s’en fervit un très-prompt efcarro-  
tique. Ce procédé a été mis au nombre des secrets les  
plus profonds. Si jamais on avoit envie de l’éprouver  
l'oi-même , je corneille de fe garantir des vapeurs ; car  
j’ai connu un très-grand homme à qui elles ont été fu-  
nestes. C’est pourquoi je confeille encore une fois de  
s’en garantir.

PROCEDE’ XVI.

*Mercure de vie retiré de l’Antimoine , autrement appelle  
Poudre d’Algaroth -> du nom defon Inventeur.*

*Ayez* de l’eau pure dans un vaisseau de verre ; faites - y  
tomber une goutte d’huile *dé antimoine* dépurée du  
procédé précédent: dans le même instant elle tom-  
be au fond du vaisseau en forme de poudre. Con-  
tinuez ainsi , *& fur* quatre parties d’eau , verfez  
une partie d’huile *d’antimoine* : elle *sc* ramassera  
dans un instant au fond, en forme de poudre blan-  
che, pefante. Remuez le tout exactement avec

ΐ2ΐ ANT

une Verge de Verre. Lassez rasseoir ensiiite, il scir-  
nagera une liqueur acide très-claire , que Vous  
verserez doucement. LaVez cette poudre en chan-  
geant d’eau jusqu’à ce qu’elle soit parfaitement  
insipide, saites-la fécher à un feu doux; elle fera  
blanche, insipide , pefante.

*& E M A R QU E S.*

On voit dans cet exemple que Pacide du fel marin de-  
meure uni à *F antimoine* aussi long-tems que fa force fe  
confetVe, & qu’il s»en sépare pour peu qu’on le lave  
dans Peau , car celle-ci l'attire pour lors. Cette poudre  
donnée depuis deux jufqu’à trois grains, est un violent  
émétique dont les effets font quelquefois si funestes,  
qu’on l’a appellée *Mercure de mort* ; si on la met fur  
un verre, & qu’on l’expose pendant quelque tems à un  
feu médiocre , en la remuant continuellement, elle  
perd *sa force &* devient moins active; quelques per-  
sonnes croyent qu’elle est pour lors la même que celle  
de RiVerius. Cette poudre ne contient aucun mercure,  
quoique Billichius prétende le contraire dans fes para-  
doxes chymiques, mais un régule *d’antimoine* très-pur.  
Je prends onze onces de cette poudre que je prépare  
moi-même, je la mets dans un grand creuset placé dans  
un fourneau,& par ce moyen elle fe fond aussi-tôtque le  
creufet est entierement rougi. Lorfqu’elle est totale-  
ment fondue , je la verfe dans un cône , & j’ai dix on-  
ces de régule qui tire un peu fur le gris , & dont les  
aiguilles font disposées entre elles d’une maniere sur-  
prenante.

PROCEDE’ XVII.

*Esprit philosophique de vitriol.*

*Filtrez* la liqueur claire , acide , du dernier procédé ;  
faites-en éVaporer la moitié ; la liqueur qui reste-  
ra est l’efprit philosophique de vitriol.

*R E M A R QUE S.*

Cette liqueur claire & agréable , a le gout de l’esprit de  
sel marin, & produit les mêmes effets dans toutes les  
opérations de la Medecine & de la Chymie. Elle n’a  
rien d’émétique ; mais elle est un pur esprit de fel ma-  
rin : nonobstant toutes les opérations qu’elle, a essuyées  
avec le mercure sublimé , *Ϊ’antimoine s* son heure, l’hui-  
le & l’eau , elle n’a point changé de nature , & bien  
loin d’être corrompue par aucun mélange , elle a une  
acidité agréable & salutaire. C’est mal-à propos qu’on  
lui donne le nom de liqueur VÎtriolique ; car elle ne  
contient aucun vitriol.elle forme du fel marin lorsqu’on  
l’unit aVec du fel alkali du tartre. Les effets furpre-  
nans du fel marin, dans les opérations de la Chymie ,  
me firent prendre la résolution de l’examiner pluspar-  
ticulierement. Pour cet effet je pris une grande quan-  
tité de cette liqueur, que je fis distiler dans une gran-  
de cucurbite de Verre ; j’en tirai une liqueur très-pure  
qui ne lassa aucun sédiment. J’appris par-là que l’eati  
extrait en un moment de telle sorte l’esprit de fel du  
heure *antimoine*, qu’il ne reste rien de ce dernier uni  
aVec lui , quoiqu’il fût forti auparaVant de la cornue ,  
mêlé aVec le régule en forme de heure. Je distilai de  
nouveau toute la liqueur dans une cucurbite fort haute,  
d’abord avec un feu de cent-un degrés, ce qui me donna  
une eau très-pure, qui n’avoit aucun gout acide : je con-  
tinuai le même degré de chaleur jufqu’à ce qu’il ne  
sortît plus rien. Je pressai la liqueur qui restoit,avec un  
feu un peu plus fort, & j’eus une liqueur qui étoit tant  
foit peu acide. Je séparai avec foin cette derniere, que  
je conferva! stous le nom de *phlegme aride d’esprit phi-  
losophique de vitriol.* Elle est d’un grand ustage lorsqu’on  
a befoin de remedes acides. Je distilai la liqueur qui  
restoit dans la cucurbite , & je trouvai que c’étoit un  
eEprit acide, limpide & gras de fel. marin qui jettoit

ANT î 22

quelque peu de fumée. J’eus par-là des ïumieres fur la  
nature de ce sel , fa combinaison & la maniere de le  
séparer.

PROCEDE’ XVIII.

*Fleurs d’Antimoine de V.an~Helmont.*

1°. *Mettez* dans un vaisseau de verre , dont l’orifice soit  
large, une lÎVre *d’antimoine* dissous dans Peau ré-  
gale ; selon le procédé premier ; saites-le bien *sé-  
cher* à un feu doux, remuant assidument aVec une  
verge de verre.Réduifez le enfuite en poudre très-  
menue dans un mortier de verre aVec un pilon de  
même matiere. Ajoutez-y enfuite autant de Eel  
ammoniac très-fec qu’il y a de chaux *d’amimoine.*Brouillez-les ensemble bien long tems afin qu’ils  
soient mélangés bien exactement. Alertez cette  
matiere dans une cucurbite de Verre qui ait une  
large embouchure. Appliquez-y un grand chapi-  
teau , bouchez-les jointures aVec un lut de farine  
de lin. Placez Votre cucurbite fur un feu de fable,  
de maniere que le bec du chapiteau soit penché ,  
afin que l’humidité puisse tomber facilement dans  
le récipient en fefublimant. Vous mettrez du sa-  
ble jusqu’au col de la cucurbite. Vous ferez d’a-  
bord un feu doux que vous conduirez par degrés;  
il sortira une eau claire , acide ; augmentez un  
peu le feu afin de la faire fortir entierement. Un  
feu plus fort fera enfuite éleVer quelque chsse de  
blanc ; soutenez ce feu qui doit être assez grand ,  
enforte cependant, qu’on puisse tenir la main fur  
le chapiteau. Continuez-le pendant huit heures.  
Laissez ensi-lite refroidir les vaisseaux. Tirez dou-  
cement votre cucurbite hors dtl fable ; nettoyez-  
la & sim chapiteau que vous en séparerez ensuite.  
.EVitez les premieres vapeurs qui sortiront, vous  
verrez presipie tout *F antimoine* élevé aVec le SH  
ammoniac qui feront une masse bigarrée. Retirez-  
la au plus Vite, & gardez-là dans un Vaisseau de  
verre chaud & sec , fous le nom de *Fleurs salées  
d’antimoine de Van-Helmont.* Ces fleurs sont un  
puissant émétique à la plus petite dosie. Il restera  
au fond quelque peu de matiere que l’on pourra  
faire sublimer avec de nouveau fel ammoniac.

2°. *Mèlez* exactement ces fleurs avec de l’eau, elle de-  
viendra blanche comme du lait. Laissez-la repo-  
ser , il silrnagera une liqueur salée , ammoniacale,  
que vous verserez. Lavez les fleurs jiffiqu’à ce  
qu’elles soient entierement insipides. Faites-les  
Fecher à un feu très-doux ; vous aurez une poudre  
très-menue , rouge , fort émétique , insipide : on  
l’appelle *Fleurs émétiques d’antimoine de V.an~  
Helmont.* Les lessiVes évaporées rendent le fel am-  
moniac qui peut servir au même ssa-ge.

*R E M A R QU E S.*

On voit par ce procédé la maniere dont Paraeelse , par  
une mort & une résurrection chymique, comme il s'ex-  
prime lui-même , ouVre les métaux & les rend par ce  
moyen capables de produire les plus grands effets sim  
le corps. On décotrvre dans ce procédé un corps fixe  
qui devient volatil , aussi-bien qu’une production de  
toute sorte de couleurs. La poudre noire *d’antimoine.*ou la tête de corbeau étant réduite en une chaux blan-  
che , devient un cou de cigne , & *se* change , après  
avoir acquis une grande Variété de couleurs, en queue  
de paon : elle conEerVe cependant toujours sa vertu  
émétique sous ces différens changemens.

PROCEDE’ XIX.

*Fleurs déanelmoine fixes , diaphorétiques de V.an-Helmonso  
Prenez* une partie des fleurs du dernier procédé , trois

123 A N T

parties de nitre pur trèsTec ; broyez-Ies long-tems  
dans un mortier de verre , pour les mélanger  
exactement. Faites rougir un creuset au feu. Jet-  
tez-y un peu de ce mélange ; il s’enflammera,  
mais très-foiblement. Quand cette détonation  
fera passée , vous ferez une feconde projection.  
Vous continuerez ainsi, jufqu’à ce que vous ayez  
fait détoner toute votre matiere. Laissez refroi-  
dir votre creufet : vous trouverez au fond une  
masse blanche, tirant fur le jaune, que vous pile-  
rez bien. Vous la laverez ensuite avec de l’eatl,  
puis la ferez sécher ; vous aurez une poudre me-  
nue , blanche. Mettez cette poudre dans un vaise  
Peau de porcelaine : verfez dessus de l’esprit de  
vin alcoholisé ; vous y mettrez le feu & vous re-  
muerez la poudre avec un tuyau de pipe tant que  
l’esprit de vin brulera : il vous laissera à la fin le  
diaphorétique de Van - Helmont. On en donne  
trente-six grains pour guérir toutes les fievres in-  
termittentes & continues , en excitant les fueurs.

*R E M A R QUE S.*

Ce procédé nous fournit les moyens de fixer un corps vo-  
latil pour les ufages de la Chymie. L’Auteur de ce  
diaphorétique lui attribue de grandes vertus. Je l’ai  
composé & essayé très-fouvent moi-même : mais je n’ai  
jamais trouvé qu’il eût des vertus aussi extraordinaires  
que celles qu’il lui attribue dans fon Aurore Médici-  
nale , ce qui me fait croire qu’il a été un peu trop li-  
béral dans les louanges qu’il donne à fes autres prépa-  
rations.

PROCEDE’ XX.

*Purgatif de Van-Helmont s avec les fleurs fixes*d’antimoine.

*Prenez* dix-huit grains *antimoine* diaphorétique fixe  
du procéde précédent, feize grains de résine de  
fcammonée, siept grains de crême de tartre ; faites  
du tout une poudre menue. Ou bien, prenez neuf  
grains *d’antimoine* diaphorétique fixe, neuf grains  
de résine de fcammonée, trois grains de crême de  
tartre ; réduisez-les en forme de poudre. Telle est  
la description du purgatif de Van-Helmont,que  
Paracelse appelle *Diaceltatessen,* La premiere  
dofe est la plus forte qu’on donne aux adultes; la  
feconde est la plus petite. Il faut prendre cette  
poudre fans la mêler avec aucun acide. Si elle fai-  
foit trop d’effet, on modéreroit Bon action, en pre-  
nant de quelque acide que ce foit. Il saut la don-  
ner avant l’accès des fievres intermittentes, &  
ménager si bien le tems, que sim opération finisse  
un instant avant le tems que l’accès a coutume de  
venir. L’Auteur assilre qu’elle guérit toujours la  
fievre quarte, avant la quatrieme prisie , & toutes  
les fievres intermittentes & continues. *AuromMe-  
dicin.* publiée en Allemand, p. 187,188,289.

*R E M A R QU E S.*

Nous avons ici un autre fiecret de chymie dont il est parlé  
dans l’édition Allemande que nous venons de citer sious  
le nom de *Diaceltateffen purgatif* Van-Helmont pré-  
tend qu’il guérit radicalement la goute & les fievres ,  
les ulcejes du larynx, de la vessie & de Pœsiophage , &  
qu’il ne purge le corps qu’autant qu’il est nécessaire.  
Voyez l'édition latine p. 775,776. dans laquelle il fixe  
La dofie à huit grains , ce qui ne s’accorde point avec  
celle qu’on a faite en Allemand. Je soupçonne toujours  
que Van-Helmont donne à tous ces fecrets des vertus  
que l’expérience dément quelquefois. J’ai moi-même  
preparé ces remedes , & quoiqu’ils aient produit plu-  
sieurs bons effets, lorfque j’en ai fait ufage ; je ne me  
fuis jamais apperguqtl’ilsaient été aussi fyrprenans que

A N T 124

PAuteur voudroit le faire croire. BqERmaave.

PROCEDE’ XXL

**DE M. GEÔFFROÏ.**

*On prépare la panacée universelle d’antimoine avec le  
beure d’antimoine de la maniere suivante.*

*Prenez* heure *és antimoine* demi-livre, crystaux de tartre  
bien pulvérisés , une livre ; mettez-les dans un  
grand matras , & verfez-y une pinte d’eau com-  
mune. Mêlez, & faites-les bouillir au feu de fa-  
ble pendant sept ou huit heures. Versez peu à  
peu Eur cette liqueur, lorsqu’elle est encore chau-  
de , une livre d’huile de tartre par défaillance. II  
s’excitera du tumulte par ce mélange. Lorsque  
l’effervefcence ceffera ,paffez la liqueur au travers  
d’un papier gris, & faites évaporer à un feu lent  
dans un vase de verre, jufqu’à siccité. Il restera au  
fond un fel que l’on doit placer dans un lieu frais,  
jusqu’à ce qu’il fe résolve en une liqueur limpide ,  
dont on séparera la lie. Il purge doucement par  
haut & par bas. La dofe est depuis huit gouttes  
jusqu’à trente, dans un véhicule convenable. Cet-  
te liqueur ne dissere du tartre émétique que par sa  
fluidité.

PROCEDE’ XXII.

*Tartre Emétiques*

*Prenez* foie *d’antimoine,* crystaux ou crême de tartre, éga  
le quantité de chacun. Faites-les bouillir dans une  
quantité fuffifanted’eau commune pendant six ou  
huit heures ; paffez la liqueur, & faites évaporer  
jufqu’à siccité. C’est le tartre émétique sioluble,  
qui est un excellent émétique, depuis deux grains  
jufqu’à six.

Il vaut beaucoup mieux que toutes les autres préparations  
émétiques. On peut le donner facilement fous la for-  
me que l’on veut ; & de plus , comme l’on connaît aisé-  
ment fa vertu & fa dofe , on peut l’augmenter ou le di-  
minuer plus aisément, au gré du Medecin, sielon les  
forces du malade, & l’éxigence des maladies ; au lieu  
que le vin émétique l’est plus ou moins, selon que le vin  
est plus ou moins acide , ou plus ou moins mûr. Il y en  
a qui ajoutent le siel marin décrépité ( comme ils l’ap-  
pellent ) aunitre, pour faire le foie *d’antimoine i, 8c* de  
cette maniere ils font la magnesie *opaline*, ou rougeâtre  
*d’antimoine,* qu’ils appellent ainsi à cause de sa couleur,  
dont la vertu émétique est bien plus foible que celle dm  
foie *d’antimoine.* Le foie *d’antimoine* donné aux che-  
vaux & aux autres bêtes à quatre piés, n’excite pas le  
vomiffement, mais la fueur ou la transpiration. On en  
donne jufqu’à trois onces tous les jours pendant plu-  
sieurs semaines pour les engraiffer & guérir leur gale.  
Les Medecins fie servent du siffran des métaux pour ef-  
facer les taches des yeux, pour réfoudre le sang extra-  
vasé, & pour guérir les ulceres de la cornée & des pau-  
pieres , ou la demangeaisim & la gale qui vient en ces  
endroits.

PROCEDE’ XXIII.

*Bezoard Minéral.*

L’*Antimoine* est entierement dépouillé de sa vertu émé-  
tique & purgative, & il n’excite plus que la stueur ou la  
transpiration , lorsque sim sioufre est fixé par les acides  
minéraux. C’est ainsi que fie fait le Bezoard minéral.

*Mettez* dans une cornue de verre une quantité de beure  
*d’antimoine,* telle que vous voudrez ; verfez-y  
goutte à goutte de l ’esprit de nitre une quantité  
suffisante, jusqu’à ce que l’effervefcence cesse. Fai.!

125 A NT

tes digérer ce mélange pendant douze heures ; en-  
fuite distilez le au bain de siible jufqu’à siccité.  
Vessez siir la masse qui reste autant d’esprit de ni-  
tre que la premiere fois , & distilez de notlVeau  
jusqu’à siccité. Enfulte calcinez dans un creufet la  
matiere qui reste, jusqu’à ce qu’elle ne donne plus  
de fumée : laVez la poudre qui reste,dans Peau tie-  
de, &faites-la fécher.

Van-Helmont la recommande dans la peste, les mala-  
dies malignes & contagieufes , comme un excellent re-  
mede diaphonique. La dofeest depuis un demi-fcru-  
pule jufqu’à demi-dragme.

On peut faire plus facilement le BezOard minéral, en Ver-  
fant quatre onces d’eau régale fur une once de régule  
*d’antimoine.* On les fait digérer pendant quelques jours  
à une lente chaleur, en remuant de tems en tems, juf-  
qu’à ce que tout le régule foit changé en une poudre  
très-blanche. On Verfe ensuite dessus une grande quan  
tité d’eau commune: on lave cette poudre, jusiqu’à ce  
qu’elle foit parfaitement adoucie.

On tire différentes teintures de *\’antimoine,* fur lesquelles  
les sentimens des Auteurs sont partagés. Les deux sui-  
vantes serviront d’exemple , l’une est simple, & l’autre  
plus composée.

PROCEDE’ XXIV.

*Prenez* huit onces de sel de tartre. Faites-le fondre dans  
un creufet rougi siur les charbons. Lorsqu’il est  
fondu, mettez-y de tems en tems & par cuillerées,  
six onces *d’antimoine* cru. Couvrez le creufet, &  
faites calciner à un feu violent pendant une demi-  
heure: enfuite jettez cette matiere fondue dans un  
mortier d’airain ; & aussitôt qu’elle s’est figée, pul-  
vérifez-la. Mettez cette potldre dans un grand  
matras de Verre, & verfez dessus une quantité fuf-  
fifante d’efprit de Vin rectifié , pour qu’il furpasse  
de quatre doigts. Le Vaisseau étant bien bouché ;  
faites digérer pendant quelques jours , jufqu’à ce  
que llespritdeVin soit d’un rouge foncé. Filtrez  
cette teinture, & gardez-la pour l’ufage.

Elle excite la fueur, rarement des naufées ; quelquefois  
elle otiVre le Ventre & chasse les urines. On la recom-  
mande dans les maladies hystériques & hypocondria-  
ques, pour désobstruer les Vssceres & dans les fieVres  
malignes. La dosie est depuis quatre gouttes jtssqu’à  
vingt dans un vehicule conVenable.

PROCEDE’ XXV.

\*

L’autre teinture plus composée, si Vantée à présient, qui  
s’appelle *Lilium* ou *teinture de Lilium de Paraceiso,* sie  
sait aVec le régule des métaux de cette maniere :

*Prenez* une once de culare diVisié en lames très-fines ; fai-  
tes-le rougir au feu dans un creufet. Alors jettez  
dans le creuset demi-once de régule martial *d’an-  
timoine* réduit en poudre. Le curvre & le régule sic  
fondront aussi-tôt. Enfuite jettez-y peu-à-peu qua-  
tre onces d’étain, en remuant de tems en tems la  
matiere aVec une baguette de fer. Lorfque tout est  
bien fondu, Versiez la matiere dans un cone fait ex-  
près , qui foit frotté de suif. 11 fe formera une  
masse réguline.

*Pulverisez* cette masse, & la mélez aVec une llure & demi  
de nitre, & demi once depoudrede charbon-. Jet-  
tez ce mélange par cuillerées dans un creufet rou-  
gi au feu, & à chaque fois couvrez le creufet, juf-  
qu’àce que la détonation foit faite.

*Calcinez* à un feu Violent cette matiere, pendant deux ou  
trois heures, la remuant de tems en tems aVec une  
fpatule de fer. Verfez la matiere dans un mortier

A N T 126

de cuivre ou de fer; & tandis qu’elle fe coagule, pi\*  
lez-la très promptement.Mettez cette matiere pul"  
vérilée & encore chaude, sortant du mortier, dans  
un matras , dans lequel Vous verserez aussi-tôt une  
quanté suffisante dlespritde νϊη, de sorte qu’il sur-  
passe la matiere de trois ou quatre traVers de doigts.  
Faites digérer au bain de saule pendant 1 5 jours :  
& Vous aurez la teinture *de Indium,* ou plutôt une  
teinture des métaux, qui est si-sdOrifique & diuré-  
tique. La dofe est depuis Vingt jtssqu’à cent gout-  
tes dans un Véhicule conVenable.

On la recommande dans les fieVres malignes , l’apople-  
xie, la paralysie, le rhumatisine , la gale, le sicorbut,  
Phydropisie & la suppression des regles.

PROCEDE’ XXVI.

On retire des fleurs argentées du régule martial *d?an\*  
elmoine,* qui portent le nom de *Neige d’antimoine,* elles  
I.e font ainsi.

*Prenez* une liVre de régule martial. Mettez-le dans une  
marmite de terre assez grande,fur les charbons ar-  
dens. Placez-y un couVercle percé dans son milieu,  
deforte qu’il y ait deux doigts d’efpace Vuide ert-  
tre le régule & le couVercle. CouVrez la marmite  
aVec un autre couVercle. Poussez le feu pendant  
Pefpace d’une heure , afin que le régule fe fonde  
parfaitement. Ayant écarté le feu, & les Vaisseaux  
étant refroidis , on trou.Ve des fleurs brillantes  
comme la neige fous la forme de pointes , dans  
l’intetValle qui est entre le régule & le premier  
couVercle.

Elles excitent la transpiration & les fueurs: c’est pourquoi  
on les prefcrit heureusement dans les fieVres malignes  
& dans les autres maladies où la tranfpiration est utile.  
Elles guérissent les fieVres intermittentes. On les don-  
ne un peu aVant l’accès. La dofe est depuis dix grains  
jusqu’à quarante.

PROCEDE’ XXVII.

Lé 19 Décembre de l’année 1700. M. Charas corn-  
muniqua à PAcadémie une Méthode de tirer un acide  
de *Ϊ’ antimoine,* dont Voici le détail.

*Il réduit i’anelmelne* en poudre, & le mêle avec trois fois  
autant de fable commun. Il mer le tout dans une  
cornue sim un feu Violent, pour receVoir ce qui en  
fort par la distilation, dans un grand récipient à  
demi rempli d’eau de riVÎere,& le rectifieensisite  
en le faisant distiler une feconde fois. Il arriVe  
fouVent dans ce procédé , que *Vantimoine* fournit  
une liqueur acide , mais quelquefois aussi il n’en  
fournit point du tout. M. Charas prétend que la  
réussite de ce procédé dépend du degré du feu  
qu’on emploie, & que l’expérience ne manque  
jamais de réussir, lorsqu’il est tel que l’opération  
l’éxige.

On trotlVe la defcription de ce procédé dans le Traité de  
*VAntimoine* d’Agricola, imprimé à Lespsic en 1639.  
J’ai tenté plusieurs fois cette expérience : mais il s’en  
faut de beaucoup que le fentimentdeM. Charas se foit  
trouVé Vrai en tout point. Il est Vrai que ce procédé  
fournit un acide qui ne Vient point de *i’anelmoine ,* mais  
d’une terre d’une couleur blanchâtre , qui tient de la  
nature de la craie & qu’on trotiVe prefque toujours  
mêlée aVec *P antimoine s* laquelle donne au moyen d’u-  
ne distilation Violente un esprit acide, de même que le  
font généralement toutes les autres craies dans la même  
circonstance. Mais si llon prend de *i’antimoinepur* sans  
aucun mélange de la terre dont nous parlons, ou bien  
de *s antimoine* ordinaire fans aucune scorie, on ne Vien-

*ixy* A N T

dra jamais à bout d’en tirer un acide à quelque degré  
qu’on pouffe le feu. On ne peut donc pas regarder cet  
acide comme un Vinaigre *d’antimoine.*

Je fuis persi!adé que l’acide de *s antimoine* ne diffère point  
de l'esprit du Eoufre commun ; & comme *V antimoine*contient une grande quantité de soufre inflammable  
qui ressemble au foufre ordinaire, je crois que l’acide  
qu’il fournit n’est autre chose que l’efprit de foufre corn-  
mun ou inflammable qui est mêlé aVec *Vantimoine ; &*que la partie réguline , qui feule est le Véritable *anti-  
moine ,* ne contribue rien à la production de cet acide.

Je n’avance point ceci au hasard, & sans une ration si.lffi-  
fante; car après avoir extrait en plusieurs manieres l’a-  
cide de *Vantimoine ,* sians aucun mélange, & avec des  
peines extraordinaires , je l’ai employé dans plusieurs  
procédés ; mais j’ai toujours trouvé qu’il ressemble par-  
faitement à l’esprit de foufre ordinaire, & qu’il produit  
le même effet que lui.

Voici une des méthodes dont je me fers pour extraire cet  
acide.

Je réduis *Fantimoine* en poudre très-subtile, & le mets  
dans un plat de terre non verniffé d’environ un pié de  
diametre ; je le couvre avec un pot de terre dont le fond  
est otlVert. Je place trois aludels fur ce pot de terre , &  
couvre l’orifice du plus éleVé aVec une grande cloche  
de Verre, dont les bords fiant éleVés de trois ou quatre  
lignes au-dessus d’un grand bassin plein d’eau chaude ,  
dont les Vapeurs après avoir humecté la surface intérieu-  
re de la cloche retombent dans le bassin.

Je fais un trou d’enVÎronun traVersde doigt de diametre  
dans le milieu du pot de terre dans lequel je passe le  
manche d’une cuiIliere de fer avec lequel je remue  
l’*antimoine* comme si je voulois le calciner pour le re-  
duire en Verre. J’ai par ce moyen des fleurs *d’arnimelune*dans les aludels, une petite quantité d’acide dans le  
bassin qui est placé au-dessous de la cloche , & de *F an-  
timoine* calciné dans le plat que couVre le pot de terre.

Il est Vrai que je retire dans ce procedé une petite quanti-  
té d’acide, mais je fuis sûr qu’il n’est point mêlé. Il  
arrÎVe même fouvent quoiqu’on si-live cette méthode ,  
qu’on n’en retire point du tout. Mais cela dépend , 1.  
de l’exactitude du Chymiste. 2. De la température de  
l’air, des laissons & du tems auquel on opere. On re-  
tire beaucoup d’acide lorsque Pair est froid & humi-  
de , mais lorfqu’il est chaud & fec, on n’en tire point  
du tout. En un mot le Chymiste doit tenir la même  
conduite & obferver les mêmes circonstances que lorse  
qu’on Veut extraire l’esprit de foufre*per campanum, 8e*tenir pour certain que ce procédé est beaucoup plus  
difficile que celui dans lequel il s’agit dlaVoir de l’ef-  
prit de foufre commun fans mélange. *Mémoires de  
P Acad. Royale* 1700. *par M.* HomBERg.

PROCEDE’ XXVIII.

*Kermès minéral ou poudre des Chartreux.*

*Faites* bouillir pendant deux heures quatre livres *d’anti-  
moine ,* une livre de liqueur de nitre fixe & trois  
I.Vres d’eau de pluie. Passez cette décoction toute  
bouillante au travers d’un papier gris , & mettez-  
la à l’écart pendant vingt-quatre heures, jufqu’à  
ce qu’une poudre jaune fe fiait précipitée au fond  
du vaisseau & que la liqueur foit limpide. Verfez  
peu à peu cette liqueur par inclination, & remet-  
tez si-lr du papier gris la poudre qui étoit au fond  
du Vaisseau : Verfez plusieurs fois dessus de l’eau  
tiede, pour lui enleVer tous les fels qu’elle peut  
contenir. Enfin faites sécher cette poudre : al-  
lumez dessus deux ou trois fois de l’efprit de vin  
jusqu’à quatre onces. Faites sécher cette poudre &  
gardez-là pour l’ufage. ♦

Cette poudre passe pour une panacée ou un remede uni-

A N T 128

verfel. Elle fait quelquefois vomir, furtout lorsqu’il si?  
trouve des acides dans l’estomac. Souvent elle lâche  
doucement le Ventre , lorsqu’il y a un amas d’humeurs  
dans les intestins : elle excite l’urine , la transpiration  
ou la sueur, lorsqu’il y a des humeurs impures dans le  
Eang. En un mot elle fait fon effet, felon que la nature  
est portée à chasser l’humeur de quelque côté. On la  
donne depuis un grain jufqu’à quatre pour éVacuer ;  
pour inciIer, diviser & changer les humeurs,on en don-  
ne un demi-grain ou un grain seulement, à plusieurs  
reprisies toutes les trois, les quatre , les six heures,  
dans les fievres aiguës où les humeurs font trop crues  
& trop épaisses. Ce remede change peu à peu les éva-  
cuations crues & séreufes du Ventre : il les rend bilieu-  
fes & épaisses, & il disiposie ainsi les tumeurs à l’éva-  
cuation, en incisiant la bile qui est visqueusie & en la  
rendant plus fluide. Au commencement des maladies  
malignes , de la petite Vérole & de la rougeole , on  
l’emploie utilement à petite dosie , aVec les poudres  
bézoardiques , terreusies & absorbantes , comme les  
yeux d’écreVÎsses, le corail rouge, les perles, les co-  
ques d’œufs, les pattes d’écrevisses & les autres de cet-  
te forte. De cette façon il excite une légere falÎVation  
& la tranfpiration ; i 1 guérit l’anxiété , il corrige la ma.  
tiere muqueufe des premieres voies,les vices de la lym-  
phe & de la sérosité : il releve le mouVement du fang  
qui tend à la dépuration. Glauber assure que c’est un  
préserVatif contre la petite Verole ; ce qu’il confirme  
par l’expérience de sept enfans. Frederic Hoffrnan re-  
commande l’ufage de cette poudre dans les fievresin-  
termittentes, rebelles, chroniques & d’automne, car  
elle est puissante pour leVer les obstructions , & fur-  
tout celles du foie qui engendrent toutes ces fieVres. Il  
en met un grain pour une dofe, aVec des sels détersifs,  
précipitans & antifébriles , savoir le fel d’absinthe, le  
fel fébrifuge de Syluius, le tartre vitriolé, &c. & il re-  
pete cette dofe plusieurs fois. Schroder veut qu’on en  
donne la quantité d’tm demi-grain ou d’un grain, trois  
ou quatre fois par jour dans les fieVres intermittentes  
des enfans, & en recommande llusage pour adoucir  
l’acrimonie de la sérosité; celle des larmes, qui in-  
commode si fort les yeux & qui produit la chassie &  
des ophtalmies très-fâcheufes. Le même Auteur a re-  
marqué qu’en donnant une très-petite quantité de ce  
foufre *d’antimoine* à une femme qui avoit des douleurs  
fcorbutiques dans les articulations, & des fluxions sur  
la poitrine d’humeurs si acres , qu’elles causassent l’é-  
rosion du poumon & le crachement de sang, il avoit  
calmé le mouvement de cette sérosité acre & ténue,  
& qu’il avoit empêché l’accroissement de cette dange-  
reuse maladie qui eut eu flans cela des stlites funestes.  
C’est un remede très-efficace, dit Frederic Hossluan.  
dans les maladies chroniques, & qui naissent des obf-  
tructions inVétérées des vifceres. Dans l’hydropisie on  
le mêle très-avantageusement avec la limaille de fer &  
le nitre; dans l’épilepsie, avec les remedes tirés du ci-  
nabre ; dans le scorbut , avec *F arcanum duplicatum ;*dans la dyssenterie, avec de la confection d’hyacin-  
the ; dans la dyfurie & la pierre de la vessie dans de  
l’eau d’ortie blanche ou de pariétaire. Dans la pleurésie  
& la péripneumonie on fait prendre atl malade trois ou  
quatre grains de kermès dans un verre de bon vin, ou  
dans du vin d’Espagne, ou dans de Peau de chardon-  
béni, ou dans une infusion de fleurs de coquelicot, du  
fuc de dent de lion ou de bourache. Junker observe  
que cette poudre silspend d’une maniere surprenante  
& dans un instant le catarrhe suffoquant, ce qui a été  
observé non sim une Eeule persimne mais silr plusieurs,  
dans lesquelles elle a produit tantôt un léger Vomiffe-  
ment, tantôt lasileur; tantôt elle n’a produit aucune  
excrétion visible. Il cosseille de la mêler dans de pa-  
reils cas avec quelque siel digestif On emploie utile-  
ment un grain de, cette poudre aVec dix grains de sa-  
fran de Mars apéritif, & autant *d’arcanum duplicatum*donné deux fois le jour, dans la cachexie opiniâtre des  
filles. On peut donner cette poudre feule ou mêlée

avec

129 AN T

avec un peu de fucre, & la délayer avec du vin , de  
l’eau ou quelqu’autre .liqueur convenable. On la don-  
ne aussi quelquefois dans de l'huile d’amandes douces  
ou dans de la conserve de violette , de bourache , &c4en forme de bol.

Il faut cependant obferver qu’il ne faut donner le kermès  
qu’après avoir diminué la masse du fang par des fai-  
gnées convenables, à moins qu’on ne le délaye fuffi-  
somment par des remedes délayans. Car cette poudre  
divisant la partie fulphureufe du fang , la raréfie aussi-  
tôt; les vaisseaux qui fiant déja pleins s’étendent enco-  
re davantage ; d’où il naît une plus grande effervese  
cence dans le sang & dans les humeurs, & de nouvel-  
les congestions dans les vifceres. Il ne faut donc pas  
la donner , à moins que l'on n’ait diminué la plethore  
& que les humeurs n’aient été rendues plus fluides par  
des délayans convenables pris abondamment.

Quelques-uns recommandent l'eau qui a passé par le pa-  
pier brouillard , en faifant le kermès pour la gale, la  
dartre & les autrès vices de la peau. On peut recueil-  
lir des fleurs blanches, jaunes ou rouges , de la fumée  
qui fort de *F antimoine* rougi au feu pourvu qu’on fe  
serve de vaisseaux convenables, en y ajoutant du *sa-  
lue* , du verre pulvérisé, du sel ammoniac ou du nitre,  
afin qu’elles montent en plus grande abondance. On  
les adoucit ensuite par plusieurs lotions. Elles excitent  
le vomissement, les felles , & quelquefois même les  
fueurs données depuis deux grains jufqu’à douze, GEof-

**FROY.**

*Histoire du Kermès minéral.*

Il parut en 1714. un remede nouveau qui fit beaucoup de  
bruit à Paris & y a encore beaucoup de vogue. On  
l’appelle la poudre des Chartreux, parce qu’un cer-  
tain Dominique , Frere de cet Ordre , étant tombé  
dans ce tems là dans une grosse fluxion de poitrine,  
qui augmentant toujours de plus en plus, malgré tous  
les remedes connus & placés avec toute l’attention  
possible, allait enfin emporter le malade ; le Frere Si-  
mon du même Ordre , demanda en grace que puif-  
qu’on n’en espéroit plus rien, il lui fût permis de lui  
faire prendre le nouveau remede dont il avoit sait ac-  
quisition , & qui réussit alors si parfaitement, que bien-  
tôt après le Frere Dominique fe trouva guéri au grand  
étonnement des assistans qui avoient été temoins de fa  
situation. Ce remede étoit auparavant entre les mains  
de M. de la Ligerie, de qui le Frere Chartreux re-  
connoît de bonne foi qu’il le tient ; mais faute dequel-  
que cure brillante, en un mot de quelque concours  
heureux de circonstances, la poudre n’avoit pas fait  
alors la même fortune qu’elle a faite depuis entre les  
mains du Chartreux. Le remede étant fort répandu, le  
fecret de la composition fut bien-tôt découvert par  
d’habiles Medecins, entre autres par M. Lemery, qui  
conta si fort fur S011 efficace & star la certitude de sa  
découverte , qu’il l’employa dans un cas très-impor-  
tant dont je vais donner le détail d’après lui.

Dans les derniers jours de Décembre de l’année 1718. le  
Marquis de Bayers fut attaqué d’une grosse fievre con-  
tinue, accompagnée de grands redoublemens , de toux  
fréquentes, de crachement de fang, de douleur vive au  
côté, d’oppression & de difficulté de respirer très-con-  
sidérable. On n’oublia rien de tous les fecours que Part  
indique en pareilles circonstances . & quoiqu’ils fuf-  
fent placés avec tout le foin & toute la .promptitude  
possible , le malade ne laissa pas de tomber dans les  
premiers jours de l’année fuivante & vers lapfept de fa  
maladie , dans un état déplorable. Le ventre fe gonfla  
& fe tendit considérablement; les crachats fe fuppri-  
merent totalement, ce qui produisit un râle & une op-  
pression épouvantable ; le pouls devint petit , inégal ,  
intermittent ; la connoissance *se* perdit entierement, il  
ne parla ni ne répondit plus , en un mot, il devintpar-  
faitement tel qu’on a coutume d’être quand on attend  
le dernier moment de fa vie & qu’on en est fort pro-  
che. On n’exagere rien ici fur la grandeur des acci-  
*Tome II.*

A N T 130  
dens; comme le malade étoit homme de condition &  
de la Maison de la Rochesoucault, il étoit continüela  
lement environné dans fa maladie d’un grand nombre  
de perfonnes distinguées & d’autres qui s’intéressoiént  
à sa santé, & qui pourroient attester la vérité des faits  
que j’avance. Je pourrois encore citer pour temoin de  
cette vérité , les Sieurs Pradignac , Apothicaire , &  
Momblau, Chirurgien, qui fuivirent exactement cet-  
te maladie. Enfin quoique l’extrémité où fe trouvait  
le Marquis de Bayers, ne parût laisser aucune lueur  
d’espérance de guérison, je crus cependant malgré le  
peu d’apparence d’y réussir , qu’il étoit toujours de la  
prudence & de mon devoir de faire des nouvelles ten-  
tatives jufqu’à la fin. J’eus donc recours alors à la pou-  
dre des Chartreux, dont je connoissois les bons effets,  
silrtout dans les maladies de poitrine ; & comme de  
toutes les maladies considérables que je siavois avoir été  
guéries par cette poudre , aucune , sans en excepter  
même celle du Frere Dominique, n’avoit été portée  
aussi loin, & ne demandoit un aussi prompt secours que  
celle-ci, je fis prendre au malade en disterentes fois à  
la vérité , mais en des tems peu éloignés, neuf à dix  
grains du remede, & voyant qu’il n’opéroit ni par le  
vomissement, ni par le ventre, ni par les fueurs, & que  
cependant le pouls devenoit un peu moins mauvais, &  
l’oppression un peu moindre, je fis continuer de quatre  
en quatre heures pendant vingt-quatre heures une do-<  
Eede trois grains de cette même poudre, qui au bout  
de ce tems ne produisit d’autre effet que de rendre le  
pouls un peu meilleur & de diminuer l’oppression,  
mais tout cela sians tucune évacuation , soit par le ven-  
tre, sioit par le vomissement, fiait par les siaeurs, & le  
malade resta fans connoissance, sans rendre aucun cra-  
chat & toujours avec beaucoup de tension de ventre.  
Enfin comme on continuoit encore dans la stlite quel-  
ques dosies du remede, la poitrine commença à Eedé-  
charger par une quantité considérable de crachats, durs,  
récuits & chargés d’un simg noir & caillé que le mala-  
de rendit pendant trois ou quatre jours ; & dès que  
cette espece de crisie commença , la connoiffance re-  
vint, l’oppression , la tension du ventre , en un mot  
tous les accidens s’évanouirent, & en assez peu de tems  
M. le Marquis de Bayers *se* trouva guéri : & ce qu’il y  
a de particulier dans cette guérison , ce n’est pas sieu-  
lement que le malade sioit revenu d’un état aussi déEesi.  
péré que celui où il étoit, c’est encore dans la maniere  
dont le remede a opéré & la quantité qu’il en a fallu  
donner successivement pour produire la guérison. Et  
en effet le malade en prit trente-six grains dans l’espa-  
ce de deux fois vingt-quatre heures, & ces trente-six  
grains au lieu de pousser par haut, par bas ou par les  
fueurs, comme le remede, quoique pris en beaucoup  
plus petite dosie, fait assez ordinairement dans les cas  
où il réussit ; ces trente-six grains, dis-je, débarrasseront  
d’tme maniere infensible les parties qui fervoient à la  
refpiration ; & l’expectoration étant devenue par là  
beaucoup plus facile, le malade fe trouva tout d’un  
coup en état de chasser de fa poitrine la prodigieuse  
quantité de crachats qui y séjournant depuis plusieurs  
jours , s’y étoient desséchés par la chaleur de la fievre,  
précisément de même qu’ils Pauroient été si on les eût  
exposés à Pair & au soleil.

Une cure si surprenante faite fur une personne d’une aussi  
grande distinction que le Marquis de Bayers, acquit  
une si grande réputation à cette poudre, que le Roi  
acheta enfin ce siecret de M. de la Ligerie en 1720. ce  
qui l’a rendu entierement public. C’est un soufre tiré  
de *F antimoine* par le moyen de l’alcali du nitre fixé  
par les charbons. Il est moins vomitif que le foufre dol  
ré *d’antimoime* ordinaire qu’on employait au même  
ufage : il purge doucement, & quelquefois n’agit que  
par la transpiration , quoique avec assez d’effet ; & il  
convlent principalement aux maladies de poitrine.  
M. de la Ligerie n’a pas prétendu en être l’Inventeur;  
il le tenoit de M. de Chastenai, Lieutenant de Roi de  
Landau , à qui il avoit été donné par un Apothicaire,

I3I ANT

disciple du fameux Glauber. Ainsi Glauber feroit la  
premiere fource. Ce remede est effectivement dans fes  
Ouvrages;mais décrit si énigmatiquement,qu’on auroit  
peine à le trouver si on n’en étoit provenu.

11 est aussi dans le Traité de *i’Antimoine* de feu M. Leme-  
ry, non que ce Chymiste en eût pris l’idée dans Glau-  
ber, où il Pauroit déchiffré ; mais parce que dans le  
deffein qu’il avoit en cet Ouvrage de tourner *F antimoi-  
ne* de tous les fens , & de le combiner avec toutes les  
matieres dont on pouvoit attendre quelque ester, il  
étoit impossible qu’il ne rencontrât pas une combinai-  
fon aussi simple & aussi naturelle. Toujours est-il cer-  
tain que sim opération diffère de celle de Glauber.

L’intention est de tirer le foufre de *F antimoine* ; dau-  
ber le tire par l’alcali du nitre fixé par les charbons ; en-  
sIlitepour dérober le foufre *d’antimoine* à cet alcali qui  
s’en est emparé, il emploie l’esprit de vin, & lofait  
digérer pendant quelques jours fur la liqueur nitreufe ;  
après quoi il fait évaporer l’esprit de vin qui laisse au  
fond du vaisseau le foufre *d’antimoine,* ou en forme li-  
quide, si on n’évapore pas tout l’esprit de vin ; ou en  
forme seche , si on évapore tout. Dans ce dernier cas,  
c’est une poudre rouge, & celle qu’on appelle poudre  
des Chartreux. Mais feu M. Lemery ne *fe* fervoit pas  
de l’esprit de vin; & en laissant simplement reposer sa  
matiere, il avoit la même poudre qui se précipitoit d’el-  
le-même. M. de la Ligerie en use de même , & M.  
Lemery le fils a trouvé par fies expérienCes, que l’efprit  
de vin est inutile, si ce n’est pour avoir le remede sous  
une forme feche ou Jiquide, selon qu’on voudra ; car  
sims esprit de vin on ne l’a qu’en/orme seche.

De plus, pour tirer le soufre de *s antimoine*, Glauber n’a  
connu que l’alcali dunitre fixé par les charbons; &feu  
M. Lemery a trouvé que tout alcali fixe y étoit propre.  
De-là', M.Lemery le fils conclut, que l’huile de tartre,  
le plus puissant de tous les alcalis fixes, devoir être  
Îsséférable à tout autre dans cette opération, & une  
ongue fuite d’expériences qu’il a faites s’y accordent  
toutes. La propriété singuliere du remede consiste en  
ce qu’il n’est pas trop émétique. S’il Pétoit autant que  
les autres préparations *d’antimoine s* il feroit, comme  
elles , promptement rejetté par l’estomac , & n’auroit  
pas le loisir desie répandre dans tous les petits vaisseaux,  
où il fait fon grand effet, du moins celui qui lui est  
particulier. Or pour le rendre peu émétique, il faut  
qu’il lui reste en certaine dose des alcalis qui lient ou  
qui embrassent les soufres ; & il en reste d’autant plus,  
ou ils ont d’autant plus d’action, que l’alcali fixe, qui a  
d’abord agi *lurFantimoine->* est plus puiflant.

Enfin feu M. Lemery n’a point fait de la poudre rouge,  
comme Glauber, un remede univerfel. Il en a très-bien  
déterminé les usages particuliers , qu’il n’a pu appren-  
dre que de fon expérience médicinale, & cela plusieurs  
années avant que le nom de poudre des Chartreux eût  
été prononcé dans le monde. Tout cela s’accorde assez  
à lui donner la gloire de l’invention du remede, ou du  
moins celle de plusieurs additions considérables équi-  
valentes à la premiere invention. *Histoire de P Acad.  
Royale»* 1720.

MEMOIRE

*Sur le Tartre émétique et fur le Kermès minéral s*

*Par M.* **GEOFFROY.**

L’usiage du tartre émétique introduit avec sciccès dans la  
Medecine , lorsqu’il est nécessaire de faire vomir les  
malades ; celui du kermès minéral, employé fagement  
pour cuire les humeurs, & les dispofer à une évacua-  
tion falutaire, seraient Pun & l’autre hors de tout  
soupçon ( quand ils Pont ordonnés à propos ) si ces deux  
remedes étoient préparés avec toutes les précautions  
nécessaires, & si l’on suivoit partout le meilleur & le  
même procédé: mais il arrive siouvent qu’un tartre émé-  
tique donné à trois grains , fait de grands effets, pen-

ANT 132

dant qu’un autre émétique préparé différemment, ne  
fera rien à six ou fept grains , & cela dans des difposi-  
tionsàpeuprès semblables de la part des malades.

Il en est de même du kermès minéral, l’un n’excite que  
très-peu de nausées à la dofe de trois & quatre grains;  
l’autre fait vomir à un grain ou un grain & demi, fans  
qu’on puiffe attribuer cette différence d’effet au plus  
ou moins d’acide séjournant ou introduit dans l’esto-  
mac.

Une telle variété méritait qu’on en examinât la cause,'  
puifque le public y est intéressé.

J’ai rassemblé de plusieurs endroits douze tartres éméti-  
ques, & un pareil nombre de préparations de kermès  
minéral.

La maniere dont je les ai analysés , la différence de leurs  
produits , font en partie le fujet de ce Mémoire , &  
cette différence donnera une indication certaine, ou  
un moyen de connoître l’effet qu’on doit attendre de tel  
ou tel émétique , de tel ou tel kermès , en fuppofant  
dans les malades des dispositions à peu près égales. Je  
proposerai à la fin du Mémoire un autre remede bien  
simple , qui peut être substitué au kermès dans plu-  
sieurs cas , & souvent avec un succès moins douteux.

*L’antimoine,* dont on sait que le tartre émétique & Ie  
kermès semt deux préparations , est un minéral compo-  
sédlun peu de terre métallique facile à vitrifier, d’une  
portion assez considérable d’acide vitriolique, & du bi-  
tume ou huile de la terre.

Cet acide, joint au bitume, forme le foufre brûlant;  
foufre qui est quelquefois si abondant dans l’*antimoine*minéral, que souvent il s’en trouve qui s’enflamme  
comme le foufre commun. C’est ce foufre uni à later-  
re métallique de *Fanelmelune ,* qui fait voir dans ce mi-  
néral (lorfqu’il n’a fubi que les premieres fontes *ser-  
vant à* le purifier) cette multiplicité d’aiguilles dont il  
est composé: mais c’est à l’acide vitriolique, uni au  
bitume, & formant le foufre commun , que ces aiguil-  
les font dues, & non à la matiere huileufe seule. Car si  
l’on fond du verre *dé antimoine avzc* un simplephlogisti-  
que qui n’ait point cet acide, comme le charbon de bois  
pulvérisé, on reffufcite ce verre en régule, qui n’est  
pas aiguillé comme *s antimoine ,* mais rempli defacet-  
tes ou de lames brillantes. Si au contraire οη emploie  
le foufre commun pour ressufciter de femblable verre  
*d’antimoine*, on trouve dans le creufet un *antimoine* ai-  
guillé, comme *F antimoine* ordinaire , parce qu’on a  
rendu à ce minéral vitrifié tout ce qu’il avoit perdu pen-  
dant fa calcination, c’est-à-dire, son acide vitrioli-  
que , & cette grasse de la terre , formant enfemble  
le foufre commun qui lui est effentiel pour être *anti-  
moelne.*

La preuve de l’existence d’une terre vitrifiable dans *F an-  
timoine,* estla facilité à fe vitrifier, lorfiquepar lacalci-  
nation on en a fait évaporer l’excédent de l’acide vitrio-  
lique & du phlogistique qui interrompoient la continui-  
té ou l’attouchement des particules intégrantes de cette  
terre métallique.

Ainsi il réfulte de ce que je viens de dire, que cette terre  
defunie ou divisée par beaucoup de foufre brûlant, fait  
de *F antimoine.*

Que la matiere inflammable étant enlevée en partie,  
cnforte qu’il n’en reste que ce qu’il en faut pour con-  
ferver à *V antimoine* une forme métallique, on a du ré-  
gule.

Que si on enleve presque totalement cette matiere inflam-  
mable par une calcination modérée, la terre métallique  
de *Vantimoine* prend la forme du verre lorsqu’on la met  
à unfe%de fusion.

Qu’enfin, si l’on pouffe cette calcination par degrés à un  
feu extreme, on a une chaux defanimée,ou une ter-  
re, qui, quant à l’éméticjté , n’a plus les propriétés ni  
les vertus de *Fantimelrne,* de fon régule, ou de sem  
verre.

Il y a quelques Auteurs , du nombre desquels est Kunc-  
kel, qui suppostent dans *F antimoine* un principe mer-  
curlel concourant avec le soufre & la terre vitrifiable

13 2 ANT

*J J*

ponrlasormation de ce minéral. L’Auteur que je cite,  
indique même énigmatiquement plusieurs voies pour  
découvrir ce mercure : mais je n’ofe admettre ce prin-  
cipe mercuriel, jufqu’à ce que par quelque procédé  
hors de tout soupçon, je pusse me convaincre de l’exif-  
tence d’un mercure coulant dans *s antimoine.* J’ai déja  
commencé, fur la soi de Kunckel qui étoit un excel-  
lent Artiste, quelques-unes des opérations par lefquel-  
les on prétend l’obtenir; & mes expériences, si elles  
réussissent, me fourniront de quoi donner un autre mé-  
moire.

Quant à présent, je ne reconnais que trois principes fecon-  
daires qui foient fensibles dans *F antimoine ,* un acide  
vitriolique femblable à l’esprit de foufre , une matie-  
re si.llphureuse, bitumineuse, huiletsse , ( il n’importe ,  
pourvu qu’avec l’acide vitriolique elle puisse former un  
foufre commun ; ) enfin une terre métallique, vitrifia-  
ble.

Lefoufre commun fi’estpoint émétique; l’acide vitrioli-  
que, ni la plupart des liqueurs huileufes avec lesquelles  
il pourroit produire dusoùfre, ne le sont pas non plus.  
La chaux desanimée de *Ϊ’antimoine* n’excite aucune nau-  
sée : cependant, de toutes ces matieres combinées il *se*forme un minéral ; & de ce minéral, Part extrait un ré-  
gule, un verre, & d’autres préparations qui font vio-  
lemment émétiques.

Si l’on fait digérer du Verre *d’anelmelne* pultlérisé dans du  
vinaigre blanc, jufqu’à ce que le vinaigre n’en tire plus  
de teinture ; si l'on refond la poudre jufqu’à la vitrifier,  
qu’on la pulvérife de nouveau , qu’on la fasse digérer  
dans du nouveau vinaigre blanc, & qu’on répete cela  
plusieurs fois ; enfin à la quatrieme ou cinquieme vi-  
trification , le verre fe trouVera noir, n’aura presque  
plus de transparence, & ne sera plus du tout émétique,  
quoique les deux ou trois premiers le fussent considéra-  
blement.

Tous les vinaigres précédons font émétiques à différens  
degrés : les premiers font un peu plus falés que les der-  
niers, qui femblent avoir un gout astringent. Ils ont  
presque tous une teinture rouge en digérant fur ces ver-  
res pulvérisés : ( mais fur toute matiere purement sul-  
phureufe, ils prendraient une femblable teinture, & ne  
Leroient pas pour cela émétiques;) il faut donc que  
l’huileux du vinaigre ait extrait la teinture d’un reste  
de matiere fulphureufe, ou du phlogistique concentré  
dans le verre *d’antimoine, 8c* que l’acide du même vi-  
naigre ait corrodé ou diffous une portion de la partie  
réguline du verre ; ou, si l’on veut, de cette partie aisée  
à régulifer. Or, on fait déja, N je Vais faire Voir que  
c’est la partie réguline de *s antimoine* qui constitue  
son éméticité ; c’est-à-dire , que cette éméticité est  
résidente dans un combiné quelconque de foufre  
' composé de très-peu d’acide vitriolique , & d’une  
portion de matiere inflammable , unis à une terre  
vitrifiable. Si cette terre a peu d’interstices remplis  
par le foufre, elle fera très-émétique; tel est le ver-  
re *d’antimoine,* qui est une des plus émétiques de toutes  
les préparations de ce minéral. Si ces interstices font  
plus grands ou plus multipliés, comme ils le font dans  
le régule qui contient plus de foufre que le verre, elle  
fera un peu moins émétique: enfin si ces interstices font  
si larges qu’il y ait plus de foufre grossier que de cette  
terre vitrifiable, il n’y aura plus d’émétique que par ac-  
cident ; comme dans *V antimoine->* qui ne fait vomir qu’à  
l’aide de quelque acide.

La principale raifon pourquoi *F antimoine* brut n’est pas  
émétique ; c’est que l'acide Vitriolique y est uni à un  
phlogistique onctueux aVec lequel il forme un foufre  
grossier & bitumineux , qui lie si bien les particules de  
la terre métalllq”e, qu’elles ne peuVent agir dans l’ef-  
tomac fans un fecours étranger. Mais quand la plus  
grande partie de cet acide & de ce phlogistique bitu-  
mineux est enleVée par le feu ou par tout autre moyen ;  
alors il ne reste dans le réegrle qu’un foufre capable  
d’expansion , & par conséquent en état d’enleVer avec  
lui des particules de la terre métallique vitrifiable, qui

ANT 134

par leur roideur peuvent irriter le genre nerveux, &  
exciter des contractions Violentes : car je fuppose que  
cette irritation est la premiere cause du Vomissement

On m’objectera peut-être que tout ce que je Viens de dire  
sur l’éméticité de *F antimoine,* étoit en partie connu ;  
cela peut être : mais je ne pouvois me dispenfer, par  
rapport à la fuite de ce mémoire, de faire Voir que le  
phlogistique ou principe inflammable de *F antimoine \**n’est émétique qu’autant qu’après aVoir été dégagé de  
scm acide Vitriolique , il est uni à fa terre Vitrifiable ,  
c’est-à dire, autant qu’il approche de la forme du ver-  
re, ou au moins de celle du régule : qu’ainsi plus le tar-  
tre émétique & le kermès contiendront de régule aisé  
à reffufciter, plus ils feront émétiques. Je Vais paffer à  
des expériences qui le prouVeront.

J’ai employé une once de chacun des tartres émétiques  
que j’ai raffemblés ; je les ai broyés séparément avec  
pareil poids ou un peu plus de flux noir, composé de  
deux parties de tartre rouge, & d’une partie de nitre  
calcinés ensemble : j’ai mis ces mélanges dans différens  
creusets faits en cone renVerfé ; je les ai tenus au feu de  
fonte , jufqu’à ce que les sels fondus fe fuffent affaiffés  
& paruffent comme une huile tranquille au fond du  
creuset.

Des plus foibles tartres émétiques, j’ai eu par once de-  
puis trente grains jufqu’à un gros dix-huit grains de  
régule.

Les scories de ces estais qui étoient jaunes d’abord, simt  
devenues vertes enfuite , puis elles ont noirci ; & enfin  
elles *se* sont mises en *deliquium.*

L’action des plus forts tartres émétiques dépend donc.  
de la quantité du régule *d’antimoine* que la crême de  
tartre a dissoute; & plus les préparations antimonia-  
les fur lesquelles on fait bouillir la solution de la crê-  
me de tartre approchent de la forme de régule ou dé  
verre, plus le tartre émétique est violent; parce qu’a-  
lors l’acide végétal du tartre agit plus immédiatement  
& diffout davantage de la partie émétique de *Panel-  
morne.*

Si au contraire on met cette folution de tartre bouillir  
avec *V antimoine* cru, dont les parties régulinesssont  
enVéloppées & défendues par le foufre grossier; à pei-  
ne cet acide agira-t-il destus.

J’ai fait broyer deux onces de crême de tartre avec une  
once *d’antimoine* qui avoit été déja porphyrifé : j’ai  
fait bouillir cemêlangedans une grande quantité d’eau  
pendant dix-huit heures : la liqueur ayant pris une cou-  
leur jaunâtre & un gout styptique approchant du Vi-  
triolique ; je Fai filtrée chaude par un double papier.  
La malle restée au fond du matras répandoit une odeur  
fulphureufe. Cette imprégnation étant éVaporée, j’ai  
eu un cristal de tartre qui a deux grains , n’a donné  
que quelques foibles nausées.

J’ai pris une once de ce crystal de tartre légerement em-  
preint de l’éméticité de *\’antimoine,* & je l’ai fondu  
comme les autres tartres émétiques *avec* le flux noir; j’ai  
trouvé dans le creufet refroidi & caffé beaucoup de *sco-  
ries* jaunes aVec quelques petits grains épars de régule ,  
mais si menus & en si petite quantité, qtl’ils nlaVoient  
pu par leur poids fe raffembler au fond du creufet.

Quoiqu’il soit éVident par cette expérience , que l’acide  
du tartre agit sim *V antimoine,* & qu’il corrode un peu  
de *sa* partie réguline ; cependant cette corrosion est si  
sioible, qu’il n’est pas possible de rassembler par la ré-  
duction les particules ou régule enlevées par cet acide  
végétal : aussi est-il certain que , quelque fine que fiait  
la poudre de *l’antimoine ,* chacune de ces petites par-  
ties reste toujours envéloppée de sion sioufre grossier,  
& ce souffre la défend & oppofe un enduit à l’action  
de l’acide du tartre.

Il est donc prouvé que pour qu’un acide végétal devien-  
ne fuffifamment émétique par sim séjour fur *Fanelmosu  
ne,* il faut que ce minéral soit délicré, le plus qu’il est  
possible, de fon foufre grossier ; qu’il foit réduit en un  
régule très-pur ; & que plus il approchera de la forme  
du verre, fans addition d’aucune matiere étrangere qui

135 A NT

en facilite la vitrification, plus l’acide du tartre enle-  
vera, avec le foufre, de ces parties roides de la terre  
métallique que j’ai dit ci-deVant être la caufe du vo-  
missement. Ainsi tout tartre émétique qui aura été pré-  
paré avec le verre *dé antimoine* & le foie *dé antimoine* la-  
vé , qui est une efpece de vitrification, fera beaucoup  
plus émétique qu’aucun autre.

J’ai fait voir ci-devant par la quantité de régule contenu  
dans les différens émétiques dont j’ai fait la réduction ,  
qu’il n’est pas indifférent de favoir à quel degré ce re-  
mcde est emétlque, & qu’il peut arriver dans les campa-  
gnes de grands accidens de ces ordonnances derouti-  
ne qui prefcrivent quatre , cinq, & six grains d’éméti-  
que pour faire vomir un malade. Si donc on jugeoit à  
propos de fuivre ma méthode pour connoître à quelle  
quantité un émétique quelconque doit faire vomir,  
fans que le vomiffement foit suivi d’accidens ; voici  
une table tirée du produit de mes réductions. J’ai choi-  
fl les deux extremes , c’est-à-dire, le plus foible & le  
plus fort émétique; & j’y ai ajouté celui qui m’a tou-  
jours paru contenir la proportion la plus convenable  
de régule.

Un tartre émétique dont on réduit trente-deux grains de  
régule par once, en contient quatre grains par gros, &  
un dix-huitieme de grain par grain; par conséquent il  
peut être regardé comme trop foible.

Celui qui fournit deux gros de régule par once, en con-  
tient dix-huit grains par gros ; c’est un quart de grain  
par grain. Il est violent, à moins qu’on ne le donne en  
très-petite dofe.

Enfin, celui qui rend un gros de régule par once, en con-  
tient treize grains & demi par gros; c’est trois feizie-  
mes de grain par grain'. Cette proportion est bonne ; &  
je sai que ce dernier fait vomir suffisamment à la dose  
de deux ou deux grains & demi ; c’est-à-dire, en intro-  
duifant six ou siept feiziemes de grain de régule dans  
l’estomac.

Quoique je fixe ici la quantité de régule contenue dans  
chaque grain d’émétique, relativement au produit to-  
tal d’une simple réduction par le flux noir, je n’en pré-  
tens pas conclurre que chaque grain de tartre émétique  
non réduit, ne contienne précisément que la dosie de  
régule ci-devant marquée : je fai qu’il en contient un  
peu davantage. Mais ce simplus étant dans les scories de  
la réduction, il faudroit les diffoudre dans de l’eau & en  
précipiter la poudre communément nommée foufre  
*d.’antimoine,* puis réduire cette poudre par le flux noir ,  
on en retireroit encore un peu de régule. J’abandonne  
cette réduction pour rendre mon opération fervant d’é-  
preuve, plusaisée & moins longue.

*Examen du Kermès minéral.*

Cette préparation publiée par ordre du Roi en 1720. sic  
fait par une ébullition de *F antimoine* dans de Peau de  
pluie animée par la liqueur du nitre fixé par les char-  
bons : c’est l’alkahest de Glauber; il fe précipite, après  
la filtration de la liqueur encore chaude, une poudre ,  
qui, bien édulcorée, est le remede en question.

Le kermès minéral a été regardé pendant un tems comme  
un soufre de *F antimoine.* Suivant cette idée, je l’ai exa-  
miné d’abord par la déflagration, afin de favoir s’il ne  
brûloit pas différemment de *F antimoine* en poudre &  
du Eoufre doré *de antimoine.*

J’ai fait rougir trois morceaux de porcelaine épaiffe à un  
même feu ; j’ai fait tomber fur l’un dix grains *d’anti-  
moine porplufrisé* ; sur l’autre dix grains de soufre doré  
*dé antimoine* de la quatrieme précipitation, parce que  
c’est le plus fin ; & fur le troisieme autant de kermés  
bien choisi & bien en couleur. Le kermès donne une  
flamme plus bleuâtre que les deux autres, il sie consii-  
me plus vîte que le soufre doré de *F antimoine ,* qui  
botlillonne en brillant comme *F antimoine* même ; ces  
deux derniers donnant des vapeurs ou une fumée beau-  
coup plus grossiere. L’odeur du kermès dans cette ex-  
périence étoit moins fulphureufe & moins piquante

A N T 136

que celle des deux autres. En continuant le feu, ces  
trois matieresfe font éVaporées, & ayant ceffé defu-  
mcr , *F antimoine* a laissé silr *sa* porcelaine une tache  
d’un brun rouge, ou couleur de cassé.

Le Eoufre doré a lassé une matiere rougeâtre perfemée  
de quelques points blancs.

Quant au kermès, il n’a laissé qu’une terre blanche, rare,  
spongieufe, avec quelques petits points jaunes.

J’ai dit que j’avois choisi un kermès haut en couleur, par-  
ce qu’il faut faire remarquer que si cette poudre rouge  
n’a pas été fuffifamment édulcorée par de fréquentes  
lotions d’eau, & que s’il y reste trop de sel alcali , elle  
perd sa couleur à Pair, & fe couvre d’une fleur ou cou-  
che blanche. J’ai même une masse de kermès de cette  
espece qui est devenu tout blanc, & qui en blanchissant  
a perdu prefque toute son odeur sulphureisse, ce qui  
scippose beaucoup de volatilité dans la partie si.llj.hu-  
retsse de cette poudre ; car le soufre de cette préj ara-  
tion n’est p lus de la nature du foufre grossier de 1 *anti-  
moine,* parce que Placide vitriolique en a été dénaturé  
par l’alcali du nitre fixé. Pour le démontrer, j’ai pris  
du Kermès très-édulcoré, une partie ; avec cette pou-  
dre j’ai éteint dans un mortier de Verre deux parties de  
mercure très-pur, que j’avois ressufcité sans distilation  
du fublimé corrosif par la limaille de fer. Il s’est formé  
de ce mélange une poudre noire ou éthiops, comme  
quand on éteint le mercure aVec le foufre commun:  
cependant, vqici la différence. L’éthiops fait par le  
foufre commun, est une préparation qui donne tou-  
jours le cinabre artificiel par la fublimation. Si le  
Kermès eût été un foufre de même nature, c’est-à-dire,  
s’il aVoit eû un acide Vitriolique libre d’agir, j’auroisi  
eu de mon éthiops de Kermès un cinabre *d’antimoine.*Cependant, après l’avoir pouffé au feu dans une cor-  
nue prefque jtssqu’àla fondre , le mercure a paffé fans  
diminution de poids dans le récipient : il y a eu feu-  
lement à la partie du cou de la cornue fortant immé-  
diatement du fourneau, un petit cercle rouge, mais  
qui n’étoit qu’une teinte presque fans consistance. J'ai  
trouVé au fond de la cornue le kermès fondu en plu-  
sieurs petites maffes détachées les unes des autres, d’il-  
ne couleur plus obsiture que le foie *d’anelrnelme* ; quel-  
ques-unes étaient pleines de bulles d’air, & toutes  
étoient cassantes. Aucune de ces masses n’aVoitniles  
aiguilles de *i’antimoine*, ni les facettes du régule. Je  
crois que ce qui a facilité cette fonte du Kermès, quoi-  
qu’imparfaite , ou qu’on ne peut regarder comme une  
réduction ; c’est la portion de fel alcali nécessairement  
existante dans cette poudre, mais qui n’est pas fuffi-  
fante pour faire la reVlVification complete du régule.  
Toutes les masses dont je viens de parler, étoient hé-  
tissées de petites aiguilles transparentes, roides & case  
fantes ; la voute de la cornue étoit enduite d’une pouse  
siere blanche très-fine, parfemée en quelques endroits  
de petits tas de semblables aiguilles , prefque toutes  
rangées en étoile à plusieurs raies : elles étoient plus  
apparentes, près du col de la cornue, où elles s’étoient  
arrêtées scir un enduit de poussiere jaunâtre. Les dif-  
férences de couleur de cette poussiere, & ces tas d’ai-  
guilles fublimées n’ont été aisées à obferver que lorf.  
que j’ai fait cette opération avec peu de matiere; car,  
quand j’en ai employé une plus grande quantité, le  
feu en fondant le Kermès, a fait élever une matiere  
beaucoup plus confufe & plus brute à la voute de la  
cornue.

Si donc on veut avoir du cinabre par le Kermès & le  
mercure ; il faut ou y ajouter un acide Vitriolique ,  
ou dégager celui qui a été faisi par l’alcali du nitre  
fixé, afin qu’aVec la partie inflammable du Kermès,  
il puisse agir comme un foufre commun reproduit.

PREMIER EXEMPLE.

J’ai pris une once de Kermès , j’ai Versé dessus en tritu-  
rant, jufqu’à seize gouttes d’huile de vitriol blanche,  
& non sulphureube; après une heure de trituration la

ι37 A N T

poudre ne mla point paru acide, ensuite j’y "ai éteint  
petit à petit quatre gros de mercure purifié ; j’ai fait  
triturer pendant quinze à *seize* heures, car le mélange  
a été très-long-tems à prendre la couleur noire de l’é-  
\*thiop.s ; enfin j’ai mis cet éthiops dans une cornue , il  
a monté dans le col, du foufre jaune en petite quan-  
tité, ensuite une matiere fort noire & bitumineufe,  
le mercure a pafl'é coulant dans le récipient ; voyant  
qu’il ne montoit plus rien, j’ai augmenté le feu & son-  
du le fond de la cornue, & le lendemain j’ai trouvé à  
la voute & fur la surface de la masse restée dans le  
fond assez considérablement d’un fort beau cinabre  
*d’antimoine,* mais il a fallu un feu de fonte pour le fu-  
blimer.

SECOND EXEMPLE.

Pour dégager l’acide vitriolique du Kermès embarrassé  
dans le sel alcali du nitre fixe; j’ai pris trois parties ou  
neuf gros de Kermès, & quatre parties ou douze gros  
de fublimé corrosif. ( Ce font les proportions de feu  
M. l’Emery qui a si bien analysé *F antimoine.* ) J’ai  
mis ce mélange dans une cornue , & je l’ai poussé au  
feu de reverbere ; la distilation m’a fourni du heure  
*d’antimoine* en liqueur , premiere preuve de l’existen-  
ce d’un régule dans le Kermès , puis du mercure rese  
fufcité , & enfin du cinabre véritable *d’antimoine* ; j’ai  
trouvé aussi au fond de la cornue une matiere fembla-  
ble à de *F antimoine* fondu qui auroit un peu de fco-  
ries, la voute de la cornue étoit tapissée d’une farine  
ou fleurs blanches *d’antimoine.*

Il parole par cette expérience que l'acide du fel marin qui  
étoit dans le sublimé corrosif a abandonné fon mercure  
pour attaquer la partie réguline du kermès , la dissou-  
dre & en faire du heure *d’antimoine* : il parole aussi que  
ce régule réduit en heure, a laissé libre la portion d’a-  
cide vitriolique qui étoit uni avant l’opération avec  
l’alcali du nitre fixé, avec la partie fulphureufe & avec  
la terre métallique de *Ϊ’antimoine*, dans le kermès ( car  
cefont-là les quatre matieres qui entrent dans le corn-  
posé de cette poudre ) ; & qu’alors cette portion d’a-  
cide vitriolique dégagée en partie de ces liens, a repris  
la proportion du phlogistique qui lui convenoit pour  
fe régénérer en soufre commun, & s’élever en cinabre,  
en s’unissant au mercure. J’ai pris la masse du fond de  
la cornue , & l’ayant réduite par le flux noir , j’ai eu  
douze grains de régule de mes neuf gros de kermès  
employés dans cette expérience, c’est-à-dire, un grain  
un tiers par gros de kermès. Comme j’ai répété douze  
fois la précédente opération toute entiere fur douze  
kermès différens , les produits de la réduction ont *va-  
rié* ; car j’ai trouvé deux kermès qui m’ont reudu par  
le flux réductif juAqu’à deux grains un huitieme de ré-  
gule par gros de poudre msse à l’épreuvi. Aussi ce ker-  
mès, dont le régule est si aisé à rellùsciter, est-ille plus  
émétique de tous. A ces produits de régule reisisscité ,  
il faut ajouter la portion de régule qui a passé dans le  
heure *d’antimoine*, & celle qui est restée dans les sico-  
ries de la réduction.

Pour prouver encore qu’il n’y a point de foufre commun  
dans le kermès , ou du moins que s’il en reste encore  
sious la forme de foufre commun , il est en trop petite  
quantité pour s’élever en cinabre avec le mercure; j’ai  
mis dans une cornue une demi-once de kermès bien  
lavé, sans aucune addition, j’ai conduit le feu par de-  
grès , & à une chaleur assez douce ; il s’est formé au  
col de la cornue un cercle jaune , c’étoit un véritable  
foufre ; mais il étoit en aussi petite quantité que le cer-  
cle rouge fans consistance de ma premiere expérience  
du kermès trituré avec le mercure.

J’ai donc fait voir que le kermès & le mercure joints en-  
enfemble, ne peuvent donner du cinabre qu’à l’aide  
d’un acide vitriolique , ou par le fecours du fublimé  
corrosif Voyons ce qu’il produira avec l’acide vitrio-  
lique concentré dans le mercure.

J’ai mis dans une cornue un gros de turbit minéral broyé

AN T 138

avec autant de kermès ; la cornue ayant été placée ali  
feu de reverbere , il est forti d’abord un peu de plegmè  
insipide , ensuite il s’est déposé & attaché au col de la  
cornue une vapeur d’abord blanche , puis jaune , ensui-  
te rouge pâle, & enfin rouge foncé comme du cinabre.  
Ce rouge a bruni dans la partie du col la plus exposée  
au feu. Les parois intérieures de la cornue fe font en-  
duites d’une couche jaune & rouge, & sclr cette cou-  
che *se* Eont sublimées des houppes ou floccons d’aiguil-  
les pareilles à celles dont j’ai déja parlé. En ôtant le  
récipient, il est sorti une odeur scllphureuse très-péné-  
trante. J’ai retiré du récipient cinquante deux grains  
de mercure ressuscité , & la cornue ayant été coupée ;  
j’ai trouvé au fond une masse divisée en plusieurs par-  
ties toutes paroissant métalliques , quant à la couleur,  
mais fpongieuses & hérissées de petites aiguilles blan-  
ches & brillantes.

Ainsi dans cette expérience l'acide vitriolique du turbit  
a abandonné son mercure , pousse siaisir ou attaquer le  
phlogistique , l'alcali & la partie métallique du Ker-  
mes, une partie de cet acide s’étant unie au phlogisti-  
que, s’est régénérée en soufre brûlant, ce font les cer-  
cles jaunes dtl col & de la voute de la cornue ; car en  
ayant un peu détaché, je l’ai vû brûler comme du sou-  
fre. De ce foufre régénéré , une partie s’est jointe à  
quelque portion de mercure, & s’est fubliméeen cina-  
bre , du moins le cercle rouge m’a paru en être de *vé-  
ritable* : enfin le reste de cet acide s’est concentré avec  
la partie réguline, & c’est lui qui a fait végéter toutes  
ces aiguilles dont les masses du fond de la cornue pa-  
roissoient hérissées.

Le même acide vitriolique du turbit trouve dans le mer-  
cure précipité rouge de quoi sublimer une autre ma-  
tiere qui n’est ni un cinabre ni un fublimé corrosif.  
Quoique l’expérience que je vais lire semble ne pas ap-  
partenir à ce mémoire , non plus que celle qui la siIi-  
vra, j’ai cru cependant qu’elles méritoient d’y avoir  
place.

J’ai mis dans une cornue un mélange d’un gros de turbit  
minéral & d’un gros de précipité rouge , ces deux ma-  
tieres ont donné d’abord un acide qui étoit nitreux à  
l’odeur & au gout, ensuite il est venu une odeur sist-  
phureufe très-sorte , qui ne peut avoir sa source que  
dans le phlogistique du mercure , ou dans celui de l’css  
prit de nitre , il n’importe.

Il a passé dans le récipient un gros & vingt-quatregrains  
de mercure , le reste s’est fublimé au col de la cornue  
en un Eel mercuriel blanc , qui n’est pas un sublimé  
corrosif, mais un turbit fublimé , puisqu’il ne *se* dise  
sisut pas dans Peau , & qu’il y jaunit comme le turbit  
minéral.

Le turbit minéral mis Peul dans une cornue , ne m’a ren-  
du par gros que trente-un grains de mercure coulant,  
encore a-t’il fallu pousser le feu jufqu’à fondre la cor-  
nue , au fond de laquelle il est resté une tache blanche  
qui avoit pénétré la fubstance du verre; & dans le col  
j’ai trouvé fublimé un peu de soufre jaune régénéré ap-  
paremment avec le phlogistique du mercure , & une  
matiere blanche compacte que l’eau ne dissout ni ne  
change point de couleur, non plus que la tache dû  
fond de la cornue. Ce fublimé blanc indissoluble est,  
Eelon Kunckel, le Eel qui étoit dans l’huile de vitriol,  
& que le mercure a eu la force d’enlever; ne feroit-ce  
pas aussi ce qu’il appelle en plusieurs endroits le fel des  
métaux ? Car felon le même Auteur , ce fel est dans  
l’huile de vitriol. Le précipité rouge poussé à grand feu,  
fe ressufcite de lui-même seins addition, cela est con-  
nu : il rend par gros depuis Eoixante-cinq, jufqu’à soi-  
xante-six grains de mercure ; il reste dans le fond de la  
cornue une terre grife rougeâtre , & il paroît dans le  
col trois cercles, rouge , jaune & blanc.

Le même précipité étant distilé à un gros avec poids égaI  
de Kermès bien lavé , il en fort une liqueur acide ful-  
phureisse ; il paroît à la voute & au col de la cornue  
une très-petite teinte rouge, & il *se* ressufcite soixante\*  
cinq grains de mercufe.

?39 A N T

Le même précipité rouge ayant été distilc avec *Famimel-  
ne* cru porphyrifé au poids d’un gros de chacun , le  
mercure s’est ressuscité moins vite que dans les deux  
expériences précédentes ; parce que les fleurs qui s’éle-  
voient de *V antimoine* étant très-abondantes, les parois  
intérieures de la cornue en devenoient moins lifles, &  
par conséquent les vapeurs mercurielles glissoient def-  
fus plus difficilement. Cependant ayant rassemblé tout  
le mercure , j’en ai eu soixante-six grains bon poids.  
Ainsi il est évident par ces trois expériences , que dans  
un gros de précipité rouge, il n’y a que six à sept grains  
d’acidc du nitre.

Revenons au Kermès. J’ai fait voir que cette poudre ,  
qulon a pu regarder comme un foufre, est la partie mé-  
tallique même de *F antimoine,* puifquson en peut retirer  
un heure *d’antimoine8c* un régule, mais le foufre bru-  
lant de *Ϊ’antimoine* a changé de nature. L’alcali du ni-  
tre fixé a formé avec lui un *heparsulphuris* qui fe trou-  
ve divisé & fuspendu dans la liqueur pendant l'ébulli-  
tion qui doit extraire le Kermès. On fait que *F hepar  
sulphuris* a la vertu de dissoudre tous les métaux , mê-  
me l’or, lorsqu’on le fond avec lui. Il est vrai que dans  
la préparation du Kermès par ébullition, ce n’est pas un  
*hepar sulphuris* en fusion : cependant rien n’empêche  
que simplement disions dans l'eau, il ne puisse attaquer  
la partie métallique de *F antimoine, sic* cela est si vrai ,  
que si l’on charge Peau de pluie de trop de fel alcali,  
il s’en précipite un Kermès, dont on réduit par le flux  
noir beaucoup plus de régule , que lorfqu’il a été pré-  
paré par une liqueur moins acre. Donc le Kermès n’est  
autre chofe qu’un *hepar sulphuris* chargé de la partie  
métallique *dOFantimoines* mais cette partie métallique  
y est divisée en particules extremement déliées;plus  
ces particules seront fines, moins le Kermès fiera émé-  
tique. Ainsi après qu’on l’a préparé, en suivant le pro-  
cédé publié par ordre du Roi , qui est le meilleur de  
tous , si on veut avoir un Kermès qui n’agisse que com-  
me fondant, sans exciter de nausées, il faut en pren-  
dre un gros , le mettre dans un matras assez grand, ver-  
fer dessus quatre livres ] d’eau , & y dissoudre deux  
gros | de nitre fixé qui ait été auparavant dissous , fil-  
tré , évaporé , & réduit en forme feche, pour le dépu-  
rer d’un sédiment assez considérable qu’il laisse fur le  
filtre, enfin le faire bouillir : il fe précipitera une terre  
grife avec la portion du régule la plus grossiere ; & en  
furvuidant la liqueur , & la laissant refroidir , on aura  
un Kermès très-fin, très-rouge, beaucoup plus sûr que  
.celui de la premiere préparation, quand on ne veut pas  
qu’il fasse vomir ; car ce Kermès corrigé ou rectifié ne  
peut jamais devenir émétique que par accident. Il est  
vrai que par cette rectification on en perd près de la  
moitié.

Quant au Kermès non rectifié, comme il arrive souvent  
qu’on en trouve qui n’est pas préparé avec toutes les  
précautions qu’il est nécessaire , pour que la partie ré-  
guliné y foit suffisamment divisée & atténuée , je crois  
qulon peut en toute sûreté lui substituer *F antimoine*lui-même, préparé comme je vais le dire.

Il faut prendre de *F antimoine* d’Hongrie en petits pains,  
le choisir en belles aiguilles brillantes, le pulvé-  
risier & le tamiser , puis le faire broyer avec de  
l’eau fur un porphyre, jusqu’à ce qu’il ne craquet-  
te plus fous la dent : enfuite on le met dans une  
jatte pleine d’eau, on brouille l’eau avec une spa-  
tule de bois, & après avoir laissé dépofer la pou-  
dre la plus grossiere pendant douze ou quinze *se-  
condes ,* on survuide l’eau par inclination , en la  
versant fur un ou plusieurs filtres. On prend la  
poudre subtile qui est restée sur ces filtres , & on  
la fait fécher dans une étuve : quand elle est bien  
feche , on la broye de nouveau sur le porphyre ,  
en ajoutant un gros de sucre candi en poudre bien  
Eec, Eur une once de poudre *d’antimoine ,* & l’on  
continue de broyer jufqu’à ce qu’en applatissant  
un peu de la poudre avec un couteau, on n’y ap-

ΑΝΤ 140

perçoive au grand jour aucun brillant.

Il y a déja long-tems qu’on a venté *F antimoine* en poudre  
comme un excellent remede contre les maladies du  
poumon, & comme un bon fondant dans l’asthme , &  
dans plusieurs autres maladies.

En 1674. Kuncxel ressentant des douleurs très-aiguës  
dans le bras droit, consulta Sennert, Medecin de Wir-  
temberg , fils du fameux Sennert , qui lui conseilla  
Ptssage de *s antimoine* , il en prit pendant un mois &  
fût guéri.

En 1679. le même KunckeI eut encore recours à *FantIn  
moine* porphyrisé , pour des vives douleurs de goûte  
dans les mains & dans les piés. Il en fit faire des ta-  
blettes avec le fuc rosat , & fut guéri. Ces tablettes  
antimoniales font encore connues dans quelques villes  
d’Allemagne, fous le nom de tablettes de Kuncxel,  
surtout à Francfort & à Nuremberg.

Si mon témoignage peut être ici de quelque poids , j’ose  
assurer que l’ufage de ce minéral en poudre fubtile , est  
un remede fouverain pour les enfans rachitiques , ou  
noués, & pour tous ceux qui ont des glandes obstruées.  
Il réussit assez bien dans les enfans tourmentés par les  
vers, & j’ai vu des sommes , ayant des fleurs blanches ,  
qui, après les remedes généraux, ont été bien guéries  
par l’ufage de cette poudre ; mais on ne la doit don-  
ner dans le commencement qu’en fort petite dose ,  
comme d’un grain ; & quoique *F antimoine* ne foit  
point émétique par lui-même, il est bon cependant de  
joindre à fa poudre trois ou quatre parties de quelque  
alcali , comme des yeux d’écrevisses ou autres. On  
augmente les dofes par degrés, & l’on peut aller ainsi  
jufqu’à huit ou dix grains par jours. Si l’on augmen-  
toit les dofes de ce minéral avec trop de précipitation,  
il exciteroit des mouvemens dans les entrailles, pur-  
geroit ou donneroit des nausées. Il faut avoir aussi la  
précaution de défendre aux malades l’usage du vin, a  
moins qu’il ne foit très-mûr , du vinaigre & de tout  
autre acide , même des potages où l’on auroit mis des  
herbes acides, comme l’ofeille, &c.

Il réfulte de tout ce que j’ai lu dans ce Mémoire,

1. Que l’éméticité de *s antimoine* est dans *sa* terre métaI-  
lique vitrifiable ( ce que les Chymistes stavoient déja )  
que le tartre émétique ne fait vomir que parce qu’il  
est chargé de beaucoup de particules grossieres de cet-  
te terre : qu’en le réduisant par le flux noir, on peut  
scivoir à quel degré il est émétique.

2. Que le kermès est un *hepar sulphuris* qui a dissous ὰ  
mais plus subtilement que ne fait l’acide du tartre, une  
portion de cette terre métallique : qu’on peut rectifier  
le kermès pour le rendre simplement fondant & dia-  
phorétique : enfin qu’on peut substituer au kermès une  
poudre si.lbtile de *Vantimoine. Mém. de l’Academ. Roy.  
des Sciences'.* 1734.

*Suite d’observations sur le kermès minéral,  
par M.* **GEOFFROY.**

Je donnai en 1734. un Mémoire divisé en deux parties ;  
la premiere sur le tartre émétique, l’autre fur le kermès  
minéral. Cette Teconde partie ne contenant pas un  
examen sciffifant de cette préparation de *F antimoine,* **il***m’a* paru nécessaire d’y joindre le supplément qui suit,  
dans lequel j’examine d’abord le kermès fait par ébul-  
lition, enfuite le kermès fait par la fonte, l’un & Pau-  
tre à l’aide des fels alcalis ; après quoi j’espere de faire  
voir que *F antimoine* traité par les acides, fournit une  
préparation peu différente , quant à *ses effets* des pré-  
parations qu’on obtient par les alcalis.

*L’antimoine,* quoique déja analysé par une main habile,  
peut fournir encore des faits, qui bien obfervés, ne fe-  
ront que confirmer ce que feu M. Lemery en a déja pu-  
blié, & l’examen chymiquedece minéral en fera plus  
complet.

*Kermès par ébullition.*

L’expérience qui fuit exigeoit une patience bien obstlq

Ι4ΐ A N T

née, puisque c’est une opération répétée soixante &  
dix-huit fois fur le même *antimoine, 8c* aVec la même  
lessive de icl alcali. A la Vérité, il n’y a rien de brillant  
dans une telle opération : mais on est suffisamment ré-  
compensé quand on a Vérifié un fait qui pouvoir être  
douteux, c’est-à-dire, quand on peut prouVer qu’avec  
encore plus de patience que je n’en ai eu , il est possi-  
ble de réduire tout *s antimoine OO* kermès, à quelques  
résidences près qui feront examinées séparément.

Je sais voir en même tems que le kermès n’est autre cho-  
*se* qu’un magistere ou précipité de la partie réguline  
de *F antimoine* dÎVÎsée en particules extremement fines,  
toutes enduites d’une couche *d’hepar sulphuris,* & par  
conséquent d’une estpece de vernis composé de Eel al-  
cali nitreux & du soufre grossier ou brillant du miné-  
ral ; que ce fel alcali peut se détacher du kermès, &  
qu’on peut le rendre fensible en le faisant fervir de ba-  
fe pour régénérer le nitre, le fel marin & pour former  
un tartre vitriolé ; qu’on sépare aussi du kermès une  
terre blanche, dissicile à connoître & qui appartient ou  
au sel alcali, ou à l’antimoine , ou à l’eau employée  
aux ébullitions, ou peut-être à tous les trois.

Pour faire ce magistere, j’ai siiivi exactement le proeé-  
dé publié par ordre du Roi, c’est-à-dire, que j’ai pris  
une livre *d’antimoine* de Hongrie, cassé en morceaux  
minces, felon la direction de fes aiguilles, quatre on-  
ces de liqueur de nitre fixé par les charbons & bien fil-  
trée & une pinte d’eau de pluie. Après deux heures  
d’ébullition, on a filtré la liqueur chaude qui a laissé  
précipiter le kermès en fe refroidissant. A une seconde  
ébullition on a ajouté trois onces de nouvelle liqueur de  
nitre fixé, & une pinte d’eau de pluie. A une troisie-  
me ébullition on a remis star la lessiVe décantée deux  
autres onces de la même liqueur alcaline & une pinte  
d’eau de pluie. Voilà le procédé du Roi exécuté à la  
rigueur; j’en ai retiré un kermès, qui bien édulcoré &  
séché, ne pefoit qu’un gros soixante grains , quoique  
*F antimoine* eût diminué de deux gros.

J’ai refait la même opération avec quatre livres de nou-  
vel *anamelune,* une livre de liqueur de nitre fixé, &  
quatre pintes d’eau de pluie. A la feconde & à la troi-  
sieme ébullition j’ai fait ajouter d’abord douze onces  
de liqueur alcaline & quatre pintes d’eau ; enstiite  
huit onces de la même liqueur faline , & quatre autres  
pintes d’eau. Ces trois cuites ont donné une once ,  
deux gros de kermès , & les quatre llVres *d’antimoine*ont diminué de sept gros & demi.

Si le produit de ces deux opérations comparées eût fuivi  
la proportion des matieres employées dans l’une &  
dans l’autre , je n’aurois dû avoir pour la seconde opé-  
ration que sept gros , vingt grains de kermès, & les  
quatre lÎVres *d’antimoine* auroient dû diminuer d’une  
once. Mais il y a quelque apparence que cette diffé-  
rence dans la diminution du poids de *F antimoine* vient  
de la différence des furfaces de ce minéral , qui dans  
la seconde opération ne s’est pas trouvé quadruple de  
la stomme des furfaces de la premiere livre *d’antimoi-  
ne* employée dans la premiere opération ; quant à  
l’augmentation de poids dans le kermès de la fecon-  
de, ne pourroit-on pas dire pour en rendre rasson,  
qu’une plus grande quantité de fel alcali forme plus  
vite une plus grande quantité *d’hepar* ; que plus il y  
*tl d’hepar,* plus il fe détache de particules régulines, &  
que plus il y a de ces particules détachées, plus il y a  
de cet enduit ou de Vernis falin & fulphureux dont  
j’ai parlé, & par conséquent plus il y a de poids, plu-  
sieurs circonstances concourant pour l’augmenter.  
D’ailleurs on fait que le produit de beaucoup d’opé-  
rations, faites en petit, n’est jamais égal en propor-  
tion au produit des mêmes opérations faites en grand.

Pour découvrir encore mieux ce qui fe paffe dans l’opé-  
ration du kermès & quelles sirnt les matieres qui *se*séparent du minéral, j’ai raffemblé *i’antimoine* des deux  
opérations précédentes, pesant cinq livres moins les  
neuf gros & demi de diminution. J’ai pris aussi la li-  
queur du nitre fixé qui avait fervi aux six précédentes

A N T 142  
ébullitions *s 8c* dont javois deux livres treize onces ; &  
scms y rien ajouter à chaque opération, que de Peau de  
pluie bien filtrée , j’ai fait faire trente ébullitions & au-  
tant de précipitations de stlite. II s’élevoit du vaisseau  
une vapeur fulphureufe , qui noircissent l’argent qu’on  
Eoutenoit au-deffus. On y pouvoir distinguer aussi avec  
cette odeur de soufré, une odeur de lessive forte &  
mêlée d’un peu d’urineux volatil.

Cette vapeur condensée & recueillie dans un chapiteau  
de verre, verdit le sirop violat, rend très-légerement  
Jaiteufe la solution du sublimé corrosif, & précipite  
en un citron très-clair la diffolution du mercure dans  
l’esprit de nitre.

A chaque ébullition , la liqueur du nitte fixé détachant,  
comme je l’ai déja dit dans mon premier Mémoire ,  
des particules du soufre grossier de *l’antimoine,* il s’eii  
est composé un *hepar sulphuris.* Cet *bepar* diffout ou  
divife la partie réguline dit minéral, & cette division  
est facilitée par le frottement des morceaux *d’anumofa  
ne* que l’ébullition agite continuellement.

Ce frottement causé par l’ébullition, parole nécessaires  
dans cette opération dû Kermès , parce que le fel ala  
cali de la lessive ne peut agir sim la partie réguline qu’a-  
près que le soufre grossier du minéral s’en est détaché  
pour *se* joindre à cet alcali & former *ï’hepar* , qui est  
le dissolvant de cette partie réguline : or fans ce frotte-  
ment l’alcali ne pourroit former *d’hepar* qu’avec le  
soufre des premieres furfaces des morceaux de *FantL.  
moine.* Il y auroit peu *d’hepar* & par conséquent peu  
de dissolution de la partie réguline. C’est par cette  
raison que la premiere ébullition ne rend jamais au-  
tant de précipité que la seconde, & la Feconde que la  
troisieme , cette progression a cependant *son* terme.

La liqueur alcaline étant suffisamment chargée du fou-  
fre & du régule de *Vantimoine* cesse d’agir , & il faut  
la filtrer, premietement afin qu’elle fe débarrasse sim  
le filtre des parties grossieres de *F antimoine* , non *dé-\*-*composées, qui ont été détachées par les frottement  
répétés des morceaux de ce minéral pendant l’ébulli-  
tion, & en fécond lieu, afin qu’elle dépofe, en se re-  
froidissant , les parties du même minéral qui ont été  
assez divisées par *ï’hepar s* & qui Eont devenues assez  
fines pour passer avec la liqueur encore chaude au tra-  
vers du filtre.

Tant que la llqueür est chaude elle est dans un mouve-  
ment assez rapide pour empêcher les particules fines  
du Kermès de *se* réunir en des molécules trop grose  
sieres. En cet état les particules traverfent les pores dtl  
papier avec la même facilité que la liqueur : mais à  
mefure que cette liqueur *se* refroidit , la rapidité du  
mouvement cessant peu à peu, ces mêmes particules  
fe rassemblent , *se* glutinent les unes aux autres , &  
compofent des molécules de telle masse, qu’elles ne  
peuvent plus être soutenues dans le liquide & tombent  
en un magistere.

Il est impossible que la lessive ne perde à chaque ébulli-  
tion une petite portion de ston SH alcali, puisque cette  
portion à dû être employée à composer *ï’hépar,* qui a  
corrodé la partie réguline de *F antimoine* précipité avec  
cetté même portion *d’hépar* S0US la forme de magistere  
rouge ; car enverra dans la fuite, beaucoup mieux que  
je ne l’ai fait voir dans mon premier Mémoire, que le  
Kermès est un magistère de régule *T antimoine* uni au  
soufre grossier de ce minéral, & à une petite portion de  
fel alcali qu’on peut en détacher ; ou, si l’on veut, c’est  
encore un *antimoine)* qui, à la rigueur, n’est pas dé-  
truit’, mais dont on a seulement changé l’arrangement  
des parties , en détachant le soufre grossier des pores  
qu’il occupoit; ce qui a causé l’écroulement ou la rup-  
ture des parois de ces pores, qui en changeant& de si-  
tuation & de forme , *se* mêlent avec le nouveau corn-  
posé de *Vhépar, 8z* le font paraître un magistere plus  
ou moins coloré , à proportion de la quantité d’alcali &  
de foufre qui est uni avec lui.

Mais s’il est impossible que la liqueur alcaline ne perde  
pas une petite portion de fon sel à chaque ébullition,

143 A N T

on concevra aisément qu’elle en doit perdre peu à cha-  
que fois, puifque sans addition de nouveau fel, elle  
peut, après la filtration, agir de nouveau sur *Ϊ’antimoi-  
ne* un nombre de fois considérables ; & puifque les  
trente ébullitions répétées des cinq livres *d’antimoine*misils ensemble , ont rendu sept onces de Kermès tou-  
jours aussi beau & aussi fin que le Kermès des six premie-  
res ébullitions faites fur une liVre, & ensitite sim quatre  
livres de ce minéral.

Voyant qu’à la trente-sixieme cuite cette liqueur alcaline  
agissent presque aussi-bien que dans lespremieres, je l’ai  
fait fetVÎr encore à vingt autres ébullitions, fans autre  
précaution que de mettre à part les petites aiguilles  
*d’antimoine* qui restoient Eur le filtre , & dont la quanti-  
té augmentoit à mesure que les ébullitions *se* multi-  
plioient. Ces vingt nouvelles ébullitions m’ont rendu  
encore cinq onces, trois gros & demi de Kermès, au  
lieu que je n’en avois eu que fiept onces des trente pre-  
mieres.

J’ai refait dix autres ébullitions qui m’ont encore rendu  
quatre onces, un gros & demi de Kermès. Ainsi ces  
trente dernieres ébullitions m’ont donné deux onces,  
cinq gros deKermcs de plus que les trente premieres.  
Cette augmentation d’effet vient , comme je l’ai dit  
plus haut, de ce qu’en multipliant les frottemens des  
morceaux de *s antimoine ,* il fie découvre de nouvelles  
furfaces qui fourniffent un nouveau foufre à la liqueur  
alcaline ; &cesoufre ajouté, rend *l’hépar* plus actif &  
plus pénétrant, ou, si l’on veut, refait de nouvel *hépar*à chaque nouvelle ébullition.

11 reste , comme je l’ai dit, sur les filtres une quantité  
assez considérable d’aiguilles fines , mêlées avec une  
espece de bourbe terreufe. J’ai fait bouillir douze fois  
cette bourbe, qui pefoit près de huit onces avec la mê-  
me liqueur alcaline, & elle m’a fourni deux onces, trois  
gros & demi de Kermès.

Par ces foixante-dix-huit ébullitions, j’ai eu de mes cinq  
livres *d’antimoine,* une livre , quatre onces, quatre  
gros, vingt-quatre grains de Kermès. Il n’est pas facile  
de dire au juste combien *Ϊ’antimoine.* a perdu de fon  
poids ; car il retient peut-être dans les interstices de fes  
aiguilles une certaine quantité de fel alcali, puisqu’il  
pefoit encore trois livres, six onces , qui, jointes au  
poids de tous les Kermès retiré des isoixante-dix-huit  
ébullitions, donne une augmentation de deux onces ,  
quatre gros , vingt-quatre grains , en y comprenant le  
poids de la matiere bourbeuse des filtres. Ainsi, il est  
eVident ou que cette augmentation doit être attribuée  
à l’union d’une portion du fiel alcali avec le reste des  
morceaux de *V antimoine,* ou à l’union de ce même fiel  
avec le magistere précipité. Il n’y a aucun doute que  
ce fiel alcali ne foit uni à ce magistere ; je l’ai dit dans  
mon premier mémoire, je le prouverai dans celui-ci,  
mais je ne puis pas prouver de même l’union de ce fiel  
avec *F antimoine* ; ainsi ce ne fiera qu’un soupçon. Exa-  
minons la lessive qui m’est restée des soixante-dix-huit  
ébullitions. Je l’ai distilée ; les premieres vapeurs ont  
fourni une liqueur légerement sillphureuse, qui a don-  
né des marques d’urineux volatil. J’en parlerai dans la  
fuite de ce mémoire : à la moitié de la distilation, il s’est  
précipité un peu de terre blanche.

Après la séparation de cette premiere terre, on a conti-  
nué la distilation de la liqueur restante jusqu’à pellicu-  
le,il s’y est formé des crystaux longs , dont les plus fins  
fusoient un peu furies charbons, ils étoient par consé-  
quent nitreux.

Mais comme ces crystaux étoient encore mêlés avec une  
matiere bourbeufe, grasse & sale , j’en ai fait une nou-  
velle folution dans Peau de pluie, & il s’y est précipité  
line seconde terre blanche, femblable à la premiere ,  
qui pefoit quatre gros, soixante grains. La liqueur qui  
avoit été séparée de cette terre ayant été évaporée, il  
s’y est formé de nouvaux crystaux, mais figurés comme  
ceux d’une terre foliée, c’est-à-dire, en feuillets plats,  
prefqne tous quartés, quelques-uns cependant triangu-  
laires; ils ne confervent cette figure que pendant qu’on

A N T 144

les tient séchement; car aussi tôt qu’ils sont exposés à  
l’humidité de l’air, ils *se* mettent assez vîte en *deli-  
quium, 8c* alors ils *se recryftahscnt* de nouveau dans  
leurs *deliquium,* lentement à la vérité , & reprennent  
dans un sédiment gras qui *se* dépose, une forme de  
crystaux prifmatiques , mais dont aucune partie ne  
fisse plus fur les charbons. Ils y pétillent, & s’y bri-  
Eent comme le tartre vitriolé, fans que ce pétillement  
ait rien de femblable à la décrépitation du Eel marin.

Quelque ardent qu’on rende le charbon en soufflant desi-  
stis , ils ne s’y fondent pas : mais ils s’y convertissent en  
une matiere terreuse, blanche, qui paroît femblable à  
la terre qui s’en étoit déposée avant leur premiere &  
leur seconde crystaltsation.

Ces crystaux prifmatiques s’étoient formés, comme j’ai  
dit, dans un sédiment gras & onctueux provenant du  
*deliquium Sc* del’eau-meredes crystaux en terre foliée.  
Examinons maintenant cette eau-mere par la distila-  
tion. J’en ai employé cinq onces.

Elle m’a donné d’abord une liqueur aqueufe , qui avoit  
l’odeur des matieres animales lorsqu’on les distile. Il  
est venu ensuite un esprit urineux volatil assez péné-  
trant, qui étoit d’un beau jaune, & qui pesoit deux  
gros. Enfuite il est resté dans la cornue, deux onces,  
deux gros & demi d’un *caput mortuum,* qui, poussé à plus  
grand feu, m’a rendu six grains de fel volatil en forme  
concrete ou feche. Après avoir cassé la cornue, j’y ai  
trouvé une masse blanche & rouge , dont il s’exhaloit  
une odeur ammoniacale, pareille à celle qui fort des  
vaisseaux, où l’on a fait des sublimations de sel ammo-  
niac.

Cette masse étant cassée, ressembloit à des fcories de ré-  
gule pleines de senlffluresou cavités qui étoient passe-  
mées de petits grains de régule fins & brillans, lesquels  
s’étoient ressufcités pendant le feu de fusion. Cette  
masse faline ou de fcories eri s’humectant à Pair, a pris  
une couleur verdâtre, ayant une odeur *d’hépar :* elle fe  
seroit entierement mise en *deliqielum* , si je l’eusse  
laissée long-tems exposée à l’humidité. Mais pour aller  
plus vîte, j’ai versé dessils de l’eau bouillante , qui est  
devenue d’tm verd brun. En la filtrant chaude, il est  
resté fiur le filtre une boue verte , qui étoit du soufre; &  
il a passé au travers des pores du papier, une liqueur ,  
qui, en fe refroidissant, a laissé dépofer une quantité  
assez considérable de Kermès.

Cette liqueur faline silrnageant ce nouveau Kermès, étant  
évaporée, m’a donné des crystaux d’une autre nature  
que le stel prismatique précédent : ils Ee mettent assez  
vîte en *deliquium}* & ils paraissent être un alcali crysta-  
lisé, ou un Eel alcali sillphureux , qu’on pourroit nom-  
mer , lorsqu’il est en cet état, un stel *d’hépars* car il a en  
même-tems un gout lixiviel & un gout *d’hépar :* mais  
si l’on dissout ce stel sulphureux avec de l’eau froide,  
il reste au fond de la folution du véritable tartre vi-  
triolé.

Ce SH sillphureux ou *d’hépar,* bouillonne fur les char-  
bons ardens, & il devient jaune ; preuve du sc)ufre qu’il  
contient. Il noircit & corrode la lame d’argent sur la-  
quelle on le fond au feu ; il verdit le sirop violat ; il  
précipite en orangé la folution du sublimé corrosif ; & à  
la furface de la liqueur , il laisse furnager une pellicule  
fulphureufe , qui, recueillie , brûle comme le foufre  
Commun ; en un mot, il a tous les caracteres nécessai-  
res pour pouvoir être appelle *seesulphureux* ou *sel d’hé-  
par.* Il est différent du fel qu’on peut retirer de la li-  
queur du nitre fixé qui n’a point paffé par les ébulli-  
tions avec *F antimoine* ; car de cette liqueur évaporée,  
je n’en ai eu , outre quelques petits crystaux qui étoient  
encore nitreux, que des crystauxlongs &prifmatiques,  
femblables à ceux que j’ai décrits ci-dessus, & qui, corn-  
me eux, blanchiffoient fur le feu fans tisser ni décrépi-  
ter, & , comme eux, *se* rompoient en pétillant.

Revenons à la matiere blanche déposée pendant la cryse  
talifation du fel sillphureux ou fel *d’hépar* de la lessive  
des foixante - dix - huit ébullitions du Kermès. A la  
vue, on l’auroit prsse pour de *l’antimoine* diaphoré-  
tique :

145 A N T

tique : mais ce n’en est pas parce que l’eau régale la  
dissout & ne touche pas au diaphorétique ordinaire,  
elle fermente avec l'acide du nitre & du vitriol, il s’en  
ressisscite un régule fur les charbons ardens ; & avant  
que de se ressuficiter, on en voit partir de petits éclairs  
de la couleur de la flamme du soufre, & qui s’éva-  
nouissent dans l’instant. Cette poudre, qui n’est plis  
*Vantimoine* diaphorétique, n’est pas non plus la *materia  
perlata,* puisque les acides n’agissent pas plus fur cette  
derniere préparation que sim le diaphorétique.

Toutes les matieres blanches que j’ai séparées de la fonte  
de *Ϊ’antimoine* avec différens fels alcalis, font de même  
nature que celle dont je viens de parler ; & ne con-  
noissant point de préparation *d’antimoine* à laquelle je  
puisse la comparer exactement, ne pourroit-on pas la  
nommer un *Kermès blancs* ou une *Magnesie blanche  
antimoniale,* puifque d’ailleurs étant prife intérieure-  
ment en petite dose, elle est diaphorétique, & ne cause  
point de nausée?

Je reprens présentement le nouvel examen du Kermès que  
je m’étois proposé de faire , & qui devient nécessaire à  
mon premier mémoire.

Cette poudre fe trouve prefque toujours de différentes  
couleurs, à proportion que la liqueur alkaline qulon a  
employée a été plus ou moins concentrée. Si elle est  
fort chargée de fels, le Kermès fera d’un rouge très-  
foncé, ou ce qui est la même chofe, si l’ébullition a duré  
peu de tems, le Kermès fera pâle, parce qu’il ne se fera  
. pas évaporé de la liqueur affez de phlegme pour con-  
'centrer les sels. En voici la preuve, on n’a qu’à verser  
fur le filtre où l’on a mis la liqueur bouillante qui con-  
tient le -Kermès de nouvelle eau pure bouillante, le  
Kermès fiera beaucoup plus pâle qu’il n’auroit été scms  
cette addition d’eau.

Lorsqu’on sait tomber du Kermès un gros, par exemple,  
dans trois gros d’eau régale faite par l’efprit de nitre,  
& l’efprit de sel, la dissolution s’en fait avec grande  
ébullition & chaleur vice ; il s’en éléve dés vapeurs  
d’esprit de nitre très-rouges : l’ébullition cessant, llo-  
deur du mélange change, elle devient feulement sill-  
phuresse. Après la fermentation totalement appaisée,  
il est resté un fédiment jaune surnagé d’une liqueur au-  
dessus de laquelle il y avoit une peÜicule sillphureufe ,  
qui, enlevée avec un petit morceau de papier, brûle  
comme le soufre commun. J’ai lavé & desaéché ce sédi-  
ment , & j’y ai trouvé le lendemain un globule de mer-  
cure coulant, péfant un peu plus d’un quart de grain.  
En suppofant que ce globule de mercure fe foit trouvé  
là sans aucun fijupçon, qui puisse saire douter de sim  
existence antérieure dans *Vantimoine* il ne seroit que  
la deux cens quatre-vingt-huitieme partie du gros de  
Kermès sclr lequel j’avois fait l’expérience que je  
viens de rapporter, ce qui est bien éloigné de la quan-  
tité de mercure que plusieurs prétendent qu’on peut ex-  
traire de *Vantimoine* en l’élevant en fleur par le felam-  
moniac , & en réduifant ces fleurs par des sels fixes. Je  
puis assurer en passant que les vaisseaux de verre dont  
je me fuis fervi n’avoient jamais été employés à aucune  
opération où il fût entré du mercure , mais il faut que  
j’avoue en même-tems qu’ayant répété tout le procé-  
dé que je viens de rapporter avec d’autre Kermès de mê-  
me cuite & de l’eau régale femblable , je n’ai pu *re-  
voir* du mercure.

La poudre blanche, au milieu de laquelle ce mercure s’ést  
trouvé, pefoit quarante-deux grains. Je l’ai mife dans  
une cornue pour en faire élever ce qu’elle pouvoir con-  
tenir de foufre : cefoufre a monté au premier feu, &  
s’est attaché à la partie du col de la cornue qui fortoit  
du fourneau, il est venu enfuite un cercle noir, puis un  
troisieme cercle blanc de fleurs *d’antimoine,* ou plutôt  
de régule, parsienlees de petites aiguilles : la liqueur du  
récipient étoit chargée de floccons si.llphureux : enfin la  
masse rouge du fond de la cornue étoit une efpece de  
*crocus metallorum ,* ou plutôt de *magnesia opalina* , qui  
fe fait, comme on fait parle nitre & le fel marin. Or ,  
dans cette expérience , j’ai employé une eau régale  
*Tome II.*

A N T 146

composée de l’acide du nitre, & de l’acide du Bel marin.  
Ces deux acides entrepris une base dans le sel alcali dtl  
Kermès de font régénérés, & ont opéré pendant la fon-  
te, ce que ces deux sels mélangés avec *F antimoine* pro-  
dussent dans l’opération ordinaire de *iamagnefia opalfa  
na.* La régénération de ces deux fila , avec l’alcali dû  
Kermès, sera encore mieux prouvée dans la suite de ce

\*. Mémoire.

Il résillte de tout ce détail, que l’eati régale ne dissout pas  
toute la partie régulirte du Kermès ; qu’elle n’attaqué  
apparemment que les particules de ce régule , dont  
quelques facettes fe présentent à nu à Faction de cet  
acide ; que celles qui Pont recouvertes d’un enduit non  
discontinué de la matiere sulphuresse de *ï’hepar*, résise  
tent à Faction de Peau régale ; qu’on ne peut par le  
moyen de cet acide, séparer exactement la partie sill-  
phureuse du Kermès , puifque la poudre blanche qui  
slenpsecipiteLontient, avec le soufre grossier unepor-  
tion considérable de régule, lequel pourrait bien faire  
la moitié ou environ de cette poudre ; mais cependant,  
malgré cet inconvénient , Peau régale est l’acide qui  
convient le mieux pour faire la séparation du foufre  
grossier qui est encore en nature dans le Kermès; car si  
j’emploie l’esprit de siel pur, il corrode la partie réguli-  
ne , subtiliste & atténue si fort ce foufre , qu’il s’évapo-  
re pour la plus grande partie , en forte que lorsque je  
verse de Peau de pluie Pur ce dissolvant, tout le régule  
du Kermès , & ce qui y reste *d’hepar 8e* de sel alcali *se*précipitent confusément en une poüdre blanche qui fe-»  
roit une véritable poudre d’Algaroth , si on n’étoit  
en droit de soupçonner qu’il s’est précipité avec elle  
une portion de seI alcali du Kermès : enfin il ne se  
sépare de ce précipité aucun soufre furnageant, comme  
cela arrive lorfque je me fers de l’eau régale.

Si à la place de Pefprit de siel, j’emploie l’esprit de nitre  
pur & concentré , il scirvient, aussi-tôt qu’il est versé  
sclr le Kermès, une effervescence si grande , qu’il n’y a  
aucun doute que ce mélange ne prît feu , si le principe  
huileux du souffre grossier de cette poudre étoit plus  
dégagé de l’acide vitriolique qui le retient & l’appé-  
santit. Les vapeurs rouges de l’esprit de nitre *se* char-  
geht même d’une partie de ce soufre qui fe volatilife  
pendant l’effervefcence , puifque recueillies par un  
chapiteau de verre , ou par quelque autre moyen, elles  
*se* condenfent en un esprit de nitre teint en verd. Mais  
malgré cette grande effervescence, il ne se fait aucune  
dissolution de la partie réguline du Kermès , puifque si  
én laisse reposer le mélange après l’effervescence appai-  
sée, & qu’efistIite on décante l’acide qui surnage la pou-  
dre devenue blanche , on ne précipite rien de ce régule  
enyersiant deffus de l’huile de tartre.

Ce Kermès devenu blanc par Faction de l’acide nitreut  
étant pouffé au feu dans une cornue , rend beaucoup de  
foufre brûlant , des fleurs *d’antimoine ,* & laisse une  
malle blanchâtre de chaux *d’antimoine* ; cependant  
cette malle étant encore unie à une portion considéra-  
ble du foufre grossiet de *F antimoine t* qu’elle ne peut  
abandonner qu’avec peine, reste un peu jaune & par-  
semée de points rouges àsasurface. Si on la pousse vi-  
vement au feu , elle fevitrifie efi partie, & l’acide du  
foufre le y lus fixe, ou si l’on veut, le foufre entier que  
le feu n’a pü totalement chasser , forme des aiguila  
les antimoniales avec le reste de la partie réguline qui  
ne s’est pàs vitrifiée.

En fubstituàni à l’eau regale, à l’esprit de sel, & à Peso  
prit dé nitre , une huile de vitriol bien concentrée , il  
nlen résulte qu’une odeur de soufre qui devient péné-  
trante, ou qui augmente par degrés, à luesi-lre que la  
fermentation augmente : mais il ne fe sépare point de  
soufre grossier brûlant, comme il s’en sépare de Peau  
régale. Donc il faut employer un menstrue qui puisse  
dissoudre la partie réguline du Kermes , si l’on veut dé-  
montrer l’existence du soufre grossier üfii au Kermès s  
& ce menstrue ou dissolvant est Peau régale. Passons  
préfentement à d’autres opérations.

J’ai fait voir dans mon premier Mémoire, que d’un  
K

147 ANT

éthiops composé de Kermès & de mercure, j’avois eu  
du cinabre *d’anelmoine* , principalement lorigue j’em-  
ployois un certain Kermès du nombre de ceux que j’a-  
vois fait acheter. Je puis dire préfentement avec une  
espece de certitude, que ce Kermès étoit altéré par une  
addition de foufre commun ,puifqtffavec le mercure &  
du Kermès, de mes soixante - dix - huit ébullitions , je  
n’ai pu sublimer de véritable cinabre, mais bien une ma-  
tiere rouge sulphuretsse otl bitumineuse, qui, par un feu  
violent, se fond & coule le long des parois de la cornue,  
comme une-cire d’Efpagne fondue , à laquelle elle rese  
femble affez quant à *sa* couleur & à fon luifant. Lamé-  
me expérience m’a fait faire l’obfervation qui fuit.

J’avois mêlé deux gros de mon Kermès & deux gros de  
mercure bien pur ; on *se* doute bien que pendant la tri-  
turation , qui dure fort long tems, il a dû *se* perdre  
quelque petit globule de mercure : cependant en pous-  
sant cet éthiops si feu violent, il s’est reffufcité deux  
gros cinq grains de mercure. On ne peut attribuer cette  
augmentation de poids qu’atl Kermés , & je Pavois déja  
oWerVé dans mes opérations de 1734, quoique je n’en  
aie pas fait mention dans mon Mémoire. Je ne prétens  
pas en conclurre que leKermès ait fourni du mefcure au  
mercure que j’employois , mais qu’il s’est fait un amal-  
game de cinq grains de régule du Kermès avec les deux  
gros de mercure. La preuve est que ce mercure est resté  
gras, moins brillant, & laissant une queue, comme tout  
mercure allié de quelque fubstance métallique. Ainsi  
ce seroit-là un moyen , à la vérité un peu long, de faire  
l’amalgame de régule *dé antimoine &* du mercure, qu’on  
sait être très-difficile , & pour lequel M. Homberg  
employoit un régule *d’antimoine* où il avoit fait entrer  
le cuivre.

La massé du Kermès réduite en *crocus metallorum* , qui  
étoit restée dans la cornue, séparée de quelques parties  
de foufre brûlant fublimées & de quelques fleurs *an-  
timoniales ,* ne pefoit qu’un gros, trente-neuf grains :  
on a fait bouillir dessus de Peau de pluie pour la def-  
faler , & cette lessive a précipité en jaune de turbit la  
dissolution du mercure dans l’esprit de nitre. Or cette  
couleur jaune fait voir que je ne me fuis pas trompé ,  
lorsque j’ai avancé dans mon premier Mémoire , qu’à  
l’aide d’un grand feu & par Pintermede du mercure,  
qui cependant ne fert ici qu’à divifer les parties des  
matieres différentes compofant le Kermès, on pouvoit  
dégager dtl foufre grossier uni à ce magistere, une por-  
tion de l’acide vitriolique joint effentiellement à ce  
soufre-grossier, transporter cette portion d’acide fur  
une partie de fel alcali de la même poudre, & former  
de cette nouvelle union un tartre vitriolé, puifque  
dans l’expérience préfente je précipite le mercure en  
jaune de turbit, comme je le ferois par une solution  
de tartre vitriolé ordinaire.

La même masse dessalée ne pesoit plus que 84 grains f;ain-  
si il y avoit dans mes deux gros de Kermès vingt-sept  
grains de sel que je ne puis assurer être tout entier un  
tartre vitriolé, parce qu’il pourroit y avoir encore une  
portion de sel alcali qui n’auroit pas été saisi par l’aci-  
de du soufre. Mais cette précipitation du mercure en  
jaune de turbit, me fuffit pour prouver ce que j’ai dit  
ci-dessus, que l’acide peut être détaché du principe in-  
flammable , puifque dans le cas présent il l’abandonne  
en partie pour s’unir au fel alcali du Kermès. Enfin,  
tant par cette expérience que par les précédentes, il  
est démontré que le Kermès est un mélange de régule  
*ά’antimoine,* du soufre grossier de ce minéral, & d’une  
portion assez sensible de sel alcali. Il est démontré aussi  
que ce foufre grossier peut être décomposé par la fon-  
te à grand fetl, comme le foufre commun fe décompo-  
fe dans l’opération de l'esprit de soufre. De ce fait fe  
déduit aisément la raison pour laquelle on ne retire  
point du cinabre de ce mélange de Kermès & de mer-  
cure, c’est que dans cette opération le foufre grossier  
de *F antimoine* ayant été décomposé par un grand feu,  
du moins pour la plus grande partie , l’acide qui avec  
le bitume de la terre, ou si l’on veut, avec un principe

ANT 148

huileux, compofoit du foufre commun dans le miné-  
ral entier, a quitté cette matiere grasse pour s’unir avec  
le fel alcali avide d’acide, & faire un tartre vitriolé ,  
pendant que le reste du foufre non décomposé est resté  
uni au furplus de l’alcali flous la forme *d’htpar* : or tant  
que le foufre restera uni à un fel fixe, il ne peut l'aban-  
donner pour fe joindre au mercure, & s’élever avec lui  
en cinabre.

Voici encore une autre expérience déja rapportée dans  
mon premier Mémoire, mais qu’il étoit nécessaire de  
répéter. J’ai pris un gros, neuf grains ou quatre-vingt-  
un grains de Kermès, & un gros & demi de sublimé  
corrosif, le mélange bien broyé a été mis dans une cor-  
nue , le heure *d’antimoine* a passé , le mercure est venu  
enfuite, il a été suivi par un peu de cinabre fublimé à la  
voute de la cornue, & par un foufre excédent qui s’est  
fublimé en fleurs jaunes , lesquelles ont brûlé silr le  
charbon. Le mercure ressuscité pesoit soixante - dix  
grains , ainsi il y avoit trente-huit grains d’acide con-  
centré dans mes cent huit grains de sublimé corrosif,c’est  
vingt-cinq grains 7 par gros, sans compter l’acide qui  
s’est uni à l’alcali du Kermès, comme on va le voir.

Il ne Eaut donc pas s’étonner si le sublimé est la prépara-  
tion du mercure la plus corrosive , puisque le précipi-  
té rouge, par exemple, ne contient par gros que fept  
grains d’acide. La masse d’un brun prefque noir, restée  
au fond de la cornue, pefoit trente-deux grains 7 ; quoi-  
qu’elle ressemblât par Ees stries à un *antimelne* fondu,  
elle contenoit encore quinze grains de fel, puisqu’a-  
près l.lavoir édulcorée avec de l’eau distilée , elle  
n’a plus pesé que dix-fept grains 7 ; Peau de cette lo-  
tion a donné au sirop violatune couleur verte foncée,  
comme le fait la folution du fel marin, quoique plus  
lentement, elle fait un précipité blanc & abondant avec  
la dissolution du mercure dans l’esprit de nitre, elle ne  
cause aucune altération à la folution du sublimé corro-  
sif, elle précipite l’argent en lune cornée ; enfin en se  
crystallifant elle donne un fel cubique qui décrépite  
fur les charbons; ainsi c’est un fel commun régénéré  
par l’union d’une portion de l’acide du fel qui a aban-  
donné le mercure du fublimé corrosif,avec une base al-  
caline,& cette base n’a pu être que le sel alcali du Ker-  
mès ; donc cette expérience est encore une preuve su-  
rabondante de l’existence de ce fel dans le Kermès. II  
s’agit de déterminer combien le Kermès contenoit de  
chacun des trois ingrédiens qui entrent dans sa compo-  
sition ; les expériences précédentes n’avoient pu me fai-  
re connoître cette proportion , la fuivante me la donne  
avec une espece d’exactitude. J’ai fait broyer fur le por-  
phyre vingt-quatre grains de limailles d’aiguilles que  
j’ai mêlées enfuite dans un creuset avec un gros de  
Kermès minéral , la fusion s’en est faitercomme  
dans l’opération ordinaire du régule , il s’y est for-  
mé de même une fcorie, mais pendant la fonte il s’est  
élevé aux bords du creufet qui étoit ouvert, une pou-  
dre aiguillée blanche qui n’étoit autre chose que des  
fleurs de régule. J’ai séparé le régule des fcories, & jeu  
ai trouvé dix grains [ ; ces scories ayant été msses dans  
l’esprit de nitre, le fer *s’y* est dissous , & la partie scil-  
phureuse du Kermès est restée séparée de la dissolu-  
tion du fer, j’ai survuidé la liqueur, j’ai précipité le  
fer par la noix de galle; &, le foufre brûlant mis à part,  
j’ai donc eu dix grains 7 de régule pur en culot, & près  
de quatre grains de fleurs régulines , ce qui fait qua-  
torze grains 7.

Je compte tout au plus pour deux grains la portion régu-  
line qui a pu rester dans les fcories , car elles ne m’ont  
paru contenir que du fer, du fel alcali & du foufre ;  
ainsi il y auroit, felon cette expérience , feize à dix-  
fept grains de régule dans un gros de Kermès, treize à  
quatorze grains de sel alcali , & quarante à quarante-  
un grains de soufre commun.

Je finis ici l’examen du Kermés fait par ébullition, pour  
passer à celui de la même préparation qui fe peut faire  
par la fonte, plus vite que par les ébullitions, en ob-  
fervant cependant & le choix & les proportions du fel

149 ANT

alcali, sans quoi le Kermés n’auroit pas la finesse, la  
légereté & la couleur qui lui font essentielles. *Mé-  
moires de l’Academie Royale des Sciences* , 1735.

*Suite des observations de M. Geofferoysur le kermès minéral.*

Pour n’avoir rien à désirer dans l’examen chymlque de ce  
remede, il me restoit encore à imiter quelques Chy-  
misses qui ont substitué à l’ébullition de *s antimoine*aVec un fel alcali, la fonte de ce minéral aVec le même  
seI, & à déterminer en même tems la proportion du  
fel qu’il falloit employer pour aVoir le Kermés aussi  
beau, aussi fin, aussi coloré que par l’ébullition.

Mais afin de connoître cette proportion avec plus de *cer-  
titude ,* je me fuis toujours fervi de *antimoine* d’Hon-  
grieréduit en poudre très-fine, ce qui rend fon mélan-  
ge aVec le fel alcali & plus exact & plus facile ; de plus  
j’ai fait toutes mes fontes dans des cornues de verre  
pour ne rien perdre des matieres qui pouvoient fe sé-  
parer du mélange pendant la fonte. Enfin après les ex-  
périences où j’ai employé *F antimoine,* je lui ai fubsti-  
tué fon régule, & je l’ai fondu de même avec le fel al-  
cali.

Une once *d’antimoine porphyrisé &* une demi-once de ni-  
tre fixé par les charbons & bien *sec,* ayant été bien mê-  
lé & mis dans une cornue , ont donné du phlegme ,  
des vapeurs blanches & épaisses ; la furface de la ma-  
tiere a pris au bout de quelque tems une couleur rouge,  
marque certaine que le foufre grossier de *F antimoine*commençoit à s’unir au fel alcali & à former un *hepar s*enfuite il a distilé quelques gouttes d’une liqueur jau-  
ne , puis il a paru dans le col de la cornue un SH vo-  
latil concret, aussi pénétrant que le fel volatil ammo-  
niac ordinaire.

Si l’on veut séparer ce sel, il faut ôter la cornue du feu  
aussi-tôt qu’il est fermé, fans quoi la chaleur qui con-  
tinue & les vapeurs nitreufes qui furviennent, le font  
dssparoître , & la liqueur du récipient n’étant plus ni  
acide ni alcali, ne sent quel’empyreume. Si après avoir  
retiré le fel volatil pour en faire les essais , & s’assurer  
qu’il en a toutes les propriétés , on remet la cornue au  
feu & qu’on l’augmente peu à peu , la matiere fe gon-  
fle, toute sa silrface prend une couleur d’un rouge Vif,  
enfin il s’éleVe au haut de la cornue quelques fleurs  
sarineisses & blanches.

Cette proportion de deux parties *d’antimoine* fur une de  
nitre fixé, ne laisse point de régule au fond de la cor-  
nue, je m’en fuis assuré en répétant l’opération cinq à  
six fois.

Mais si on emploie parties égales *d’antimoine* & de nitre  
fixé ; par exemple, une once de chacun , la masse prend  
plus Vite la couleur rouge à fa furface , elle fe fond  
plus également fans fe gonfler , & l’on trouve à fa bafe  
un régule, qui à cette dofe pefe ordinairement dix-  
huit à dix-neufgrains , fans compter les petits grains  
non réunis au culot , qui restent épars dans les fcories  
fallues & sijlphureuses qu’on trouVe au-desses de la pe-  
tite masse réguline.

En lassant la même opération aVec deux parties , ou une  
once *d’antimoine 8e* trois parties ou une once & demie  
du même alcali nitreux , on trouvera par once d’*anti-  
moine* quarante - neuf grains de régule, sans compter  
les particules difpersées. Il est à remarquer qu’il s’éle-  
ve plus de Vapeurs blanches aVec cette proportion ,  
qulaVec les deux précédentes , & qu’on en retire aussi  
plus de fel Volatil concret.

Afin que le détail des procédés de ce Kermés fût com-  
plet, j’ai tenté la fonte de *\’ antimoine* aVec d’autres fiels  
alcalis substitués au nitre fixé par les charbons. Je *sa-  
vais* bien que tout formeroit un *hepar* aVec le foufre  
grossier du minéral, mais il étoit nécessaire de savoir  
s’il n’auroit pas de différences & si les produits fie-  
roient uniformes.

J’ai d’abord employé le mtre fixé par le tartre; ce felal-  
cali aVoit été dissous , filtré & réduit enfuite en masse  
saline Eeche & blanche. J’ai mêlé demi-once de celui-  
ci avec une once *d’antimoine* réduit, comme je l’ait dit,

ANT 150

en poudre siubtilc .‘ après le phlegme il s’est éleVé deS  
vapeurs rouges, ayant l’odeur & le gourde l’esprit de  
nitre, qui n’ont pas duré long-tems, enstlite des va  
peurs blanches, puis du sel volatil en forme feche :  
lorfque j’ai levé le dôme du fourneau, je me fuis ap-  
perçu que quoique le fel que j’employois eut donné  
dans les essais ordinaires toute la marque d’un vérita-  
ble alcali fixe , il y avoit encore plusieurs parties dit  
nitre qui n’avoient pas été alcalisées par la détonation  
de ce fel avec le tartre, puisqu’elles fufoient de lioü-  
veau avec le foufre de *F antimoine* & slallumoicnt les  
unes avec les autres. Cette fulmination a été beaucoup  
plus fensible dans une autre expérience où j’aVois em-  
ployé quatre sois la dosie de ce mélange, & j’y ai re-  
marqué de plus que dans les endroits où le nitre fulu  
minoit, il y laissoit des taches blanches, qui enlevées  
avec attention , étoient un *antimoine* diaphorétique :  
je n’ai pas besioin de m’étendre davantage siur cette  
observation.

Enfin la masse restée dans la cornue ne m’a pas donné  
de régule rassemblé , non plus que dans la derniere  
opération faite dans les mêmes proportions avec le ni-  
tre fixé par les charbons ; lorfque j’ai augmenté les  
dofes du nitre fixé par le tartre , j’ai retrouvé du ré-  
gule comme dans les précédentes expériences.

Ainsi ces deux alcalis provenans tous les deux du nitre  
fixé ou par les charbons , ou par le tartre , ne font ap-  
percevoir aucune différence dans leurs actions *sur l’an-  
timoine ,* cela devoir être , mais il étoit bon de s’en *as-  
surer* par l’expérience.

Passons à l’épreuve du fel de tartrç ; c’est comme l’on  
fait le plus pur des fels alcalis : lorsqu’il est bien fait,  
on n’y trouve point de fel étranger, ni de fel volatil,  
comme on en trouve prefque toujours dans le nitre de  
quelque maniere qu’il foit alcalisé. Ce fel de tartre,  
lorfque je l’ai employé au poids de quatre gros avec  
une once *d’antimoine, n’a* point séparé de régule, mais  
toutes les fois que j’ai répété l’opération avec six gros  
ou une once de ce fel, j’ai toujours retiré quarante à  
quarante-neuf grains de régule bien net de chaque on-  
ce *d’antimoine.*

Dans cette opération , il ne fe fublime point de felvola-  
til, par ce que j’emploie un alcali fixe pur ; au lieü  
qu’en me.servant du nitre fixé , ou par le charbon ou  
par le tartre, il fe trouve des parties non alcalisées qui  
contiennent encore tout leur acide. Ces parties du ni-  
tre achevant de fe décompofer , abandonnent leur fel  
alcali à l’acide du foufre dont il se fait une espece de  
tartre vitriolé , & la portion de l’acide nitreux qui s’en  
dégage , s’unit à une autre portion du principe inflam-  
mable du foufre, & forme avec elle un fel Volatil,  
que j’ai trouVé , & dont j’ai parlé ci-dessus. Peut-être  
fcroit-il plus simple de suppofer un ammoniacal dans  
le nitre ; en ce cas l'explication que je viens de donner  
feroit inutile.

Le Eel extrait par lessive des cendres gravelées , puis *sé-  
ché 8e* calciné , doit être un alcali pur de même nature  
que le SH de tartre ; puisqu’il a une origine preEque  
femblable ; aussi ce SH étant fondu avec *F antimoine s*n’a-t’il produit rien de différent. Il a paru, comme dans  
l’expérience , aVec le fel de tartre une Vapeur blanche,  
quelques fleurs farineufes &une liqueur falée légerement  
urineufe. J’en aVois eu une femblable de l’opération  
aVec le SH de tartre : l’une & l’autre précipitent en blanc  
la diffolution ordinaire de mercure dans l’esprit dé nitre  
& ce précipité deVÎent grisâtre. Comme je n’avois em-  
ployé qu’une demi-once de ce Eel des cendres graVelées  
aVec une once *d’anelmoines* je n’ai point trouVé de régule  
séparé; mais en mettant six gros de ce Eel, il a réduit  
comme aVoient fait les six gros de fel de tartre, un poids  
égal de quarante grains de régule.

H me restoit à faVoir l’effet que produiroit le fel de potasse;  
une demi-once de ce fel qui aVoit été purifié par fa  
fonte dans l’eau froide pour en séparer tout le tartre  
vitriolé qu’il contient, ayant été ainsi purifié & féché,  
puis mêlé avec une onee *d’antimoine >* d'a donné aucun

15.1 A N T

indice de fel volatil. Mais la folle farine ou poudre qui  
s’est sublimée cornme dans les précédentes expériences  
étoit orangée, ce qui dénote une petite différence en-  
tre ce SH & les autres sels alcalis quej’avois employés  
précédemment. La liqueur reçue dans le petit ballon  
avoit une odeur volatile foible, elle a précipité la dis-  
solution de mercure en un caillé blanc , qui prend en-  
silite la couleur jaune du turbit , d’otl l’on peut con-  
clurre qu’elle contient un peu de l’acide du soufre qui  
s’est développé pendant la fonte du mélange, & qu’ou-  
tre cet acide il y a aussi dans la liqueur un peti d’esc  
prit volatil urineux , puisqu’elle précipite en blanc la  
diffolution du sublimé corrosif: d'ailleurs après lapré-  
cipitation faite, il fe forme fur la liqueur une pellicule  
ayant les couleurs de l’iris , ce qui est toujours la mar-  
que assurée d’un acide fulphureux. Dans cette opéra-  
tion d’une partie de fel de potasse contre deux *d’anti-  
moine,* il ne s’est point séparé de régule.

Sachant donc que cette proportion de fel alcali , quel  
qu’il fût , ne donnoit point de régule, qu’en l'augmen-  
tant, il s’en rassemblait une masse assez fensible , j’ai  
voulu voir ce qu’il arriveroit si je la diminuois.

Ainsi je n’ai employé le fel de tartre qu’à deux gros con-  
tre une once *d’antimoine.*

Il ne s’est fublimé aucune matiere sulphureuse. Il y a tou-  
jours eu quelques vapeurs blanches , & le peu de li-  
queur qui a passé dans le récipient a toujours été loge-  
rement mineuse, la masse fondue dans la cornue étoit  
à demi vitrifiée , & les aiguilles de *F antimoine* totale-  
ment détruites. On la peut comparer à ces foies *d’an-  
timoine préparéS* pour les chevaux, & dans la prépara-  
tion desquels on a épargné le nitre, en ne mettant pas  
la dofe ordinaire qui est de parties égales de ce fel &  
*dé antelmScne-*

Pour faire voir que cette comparaison est assez exacte ,  
jlai fait fondre dans un creustet une once de nitre avec  
quatre onces *d’antimoine.* Le nitre, en fulminant , a  
enlevé au minéral une portion de fon foufre & même  
de fa partie réguline , puisqu’il s’est élevé des fleurs  
pendant la détonation , & que ces fleurs étoient très-  
rouges. Enfin la détonation étant appaisée, j’ai tenu  
le mélange quelque tems en fonte , & il est resté un  
*crocus metallorum* pareil à celui de mon opération pal-  
la cornue : mais ce dernier n’avoit rien perdu ni de  
sem foufre ni de fa partie réguline , parce que j’y ai  
employé un fel alcali qui ne fulmine point, au lieu que  
dans l’expérience suite dans le creufet, je m’étois fervi  
du nitre qui fulmine. *9*

En augmentant la dose des fel.s alcalis jufqu’à trois gros  
Eur une once *F antimoine ,* j’ai eu dans la cornue une  
masse rougeâtre qui approchoit de la couleur du foie  
*d’antimoine* ordinaire. Elle s’est trouvée intérieure-  
ment à facettes striées en aiguilles comme la pierre hé-  
matite. Ainsi ces proportions de deux & de trois par-  
ties fur huit *d’antimoine* font trop foibles pour ouvrir  
suffisamment *Ϊ’antimoine* ; car la masse qu’on en retire  
après la fonte, ne prend aucune humidité à Pair. 11 faut  
qu’il y ait au moins quatre parties de fel alcali contre  
huit *d’antimoine,pour* que la masse fondue foit foluble,&  
l’on voit aisément qu’il faut qu’elle foit foluble , & fo-  
luble dans toutes ses parties, pour pouvoir enfuite pré-  
cipiter le Kermès par ébullition dans Peau commune,  
Pans qu’il s’en sépare des parties régulines. Cette pro-  
portion étant devenue la proportion certaine par tou-  
tes les expériences que j’ai faites, & dontj’ai fuppri-  
mé la plus grande partie ; je vais passer à l’examen du  
Kermès précipité des masses qui font folubles.

Je les ai fait bouillir pendant deux heures ou environ  
dans deux pintes d’eau de pluie , & lorfque la liqueur  
a été réduite à la moitié ou au quart, je l’ai filtrée. Il  
faut remarquer que pendant l’ébullition la liqueur avoit  
une odeur sort sillphureufe , & a donné des marques  
d’urineux volatil comme dans l’opération simple du  
Kermès fait à l’ordinaire par ébullition.

La liqueur ayant été filtrée toute bouillante par un dou-  
ble papier fur une jatte de porcelaine, où j’avois eu la

A N T 152

précaution de mettre deux pintes d’eau bouillante pour  
les tassons que je dirai ci-après , il s’en est précipité à  
l’ordinaire une poudre rouge en refroidissant. Jlai dé-  
canté & filtré la liqueur froide, & l’ai renversée de nou-  
veau fur le marc aVec lequel je l'ai sait bouillir. Jlai  
filtré ; enfin jlai répété cette ébullition & cette filtra-  
tion jufqu’à trois fois.

A l’égard des masses qui ne deviennent point humides à  
Pair , telles que celles où je n’avois mis fur une once  
*d’antimoine ,* que trois gros de fel alcali, il ne s’en est  
précipité, après une longue ébullition, qu’un magiste-  
re grossier & de couleur d’ocre, qui est toujours la cou-  
leur du Kermès mal préparé , foit qu’il foit fait par la  
fonte , ou à l’ordinaire , par simple ébullition. Ce qui  
prouve que cette proportion de trois gros de fel alcali  
sur une once *d? antimoine*, n’est pas la bonne.

La masse qui en réfulte doit être regardée comme un *cro-  
cus metallorum* , puifque d’ailleurs on retrouve stur le  
filtre des particules qui lui ressemblent. Il est vrai que  
si on répétoit les ébullitions , & qu’à chacune on ajou-  
tât un peu de fiel alcali, on parviendroit à réduire toute  
la suasse en Kermès coloré : mais céTeroit un travail  
aussi long que celui dont jlai parlé dans mon précédent  
mémoire, & les Chymistes qui préparent le Kermès  
par la fonte, n’ont d’autre objet que d’abréger ce tra-  
vail.

Cependant quoique cette dofe ne stlfisse pas pour réduire  
*F antimoine* en Kermès , elle l’ouvre assez pour qu’il  
foit de quelque utilité dans les tisanes sudorifiques des  
bois , où l’on fait bouillir ordinairement *Vantimoine*cru, enfermé dans un nouet, fans considérer qu’il ne  
peut rien communiquer à la décoction, s’il n’est ouvert  
auparavant par quelque fel ou acide , ou alcali. C’est  
pour cette raifon qu’un Empyrique fameux , dont les  
tifanes ont eu pendant fa vie une grande réputation ,  
préparoit fon *anelmoelne* par la fonte avec le fel d’ab-  
sinthe , & le faifoit bouillir enfuite avec les bois.

Si avant que de filtrer la liqueur on l’a trop évaporée , il  
fie fait, en refroidissant , un précipité grossier fembla-  
ble à un mucilage grumeleux , parce que le Kermès  
n’est pas étendu dans une quantité suffifantè de liqueur  
pour iè précipiter partie à partie : d’ailleurs dans ce cas  
de concentration de la liqueur alcaline , faline , sul-  
phureufe & réguline, la grande quantité de foufre rase  
femblée dans un trop petit espace , est bien plus difpo-  
sée à fe réunir , & les molécules de ce soufre rappro-  
chées , forment malgré les lotions fur la masse des ma-  
gisteres, une espece d’enduit résineux & luifant, très-  
fensible à la vue après l’exsiccation.

Mais la proportion du siel alcali étant telle qu’il convient,  
& telle que mes expériences me l’ont apprisie, il ne sie  
forme que la quantité *d’hepar* nécessaire pour divifer  
la partie réguline, & la réduire en particules fines qui  
puissent traverfer les pores du filtre, & tenir ces parti-  
cules nettes & libres de cet enduit glutineux qui les  
réduiroit en des molécules grossieres, & rendroit la pré-  
cipitation grumeleufe. De plus , s’il y a trop de fel  
alcali, l’excédent de ce fiel devient le réductible du ré-  
gule, & ce régule réduit est en pure perte pour le Ker-  
mès dont on a l’opération en vue.

Pour remedier à l’inconvénient du rapprochement trop  
Eubit des particules du Kermès ; je mets, comme je l’ai  
dit, de l'eau bouillante dans la jatte placée sijus le fil-  
tre, afin que si l’évaporation de la liqueur a été poussée  
trop loin, le fiel, qui par cela sieul fie trouveroit trop  
concentré, puisse s’étendre de nouveau dans cette eau  
chaude, & y tenir mieux divisées les parties *d’antimoi-  
ne* qu’il a atténuées. Ce moyen que je propofe retarde  
la condenfation occasionnée par le froid de Pair exté-  
rieur , qui fans cela, feroit trop prompte. Enfin, l’ex-  
périence m’a convaincu que par ce même moyen le  
Kermès fie précipitoit beaucoup plus fin & d’une cou-  
leur plus νινε , que lorsque je ne mettois point d’eau  
bouillante dans la jatte. Il faut de plus faire sécher à  
l’ombre le Kermès , parce qu’à une chaleur trop vive  
les particules du foufre *se* rapprochent & forment

If 3 A N T

ce vernis dont j’ai parlé plus haut.

Je ne prononcerai point en faveur d’aucun des fels alca-  
lis que j’ai employés dans ces procédés du Kermès par la  
fonte ; parce qu’avec tous , j’ai eu ce magistere égale-  
ment beau lorfque je les ai employés à une même  
dose.

J’ai Observé aussi que quelque fel alcali que j’employasse,  
suit dans la préparation du Kermès par ébullition, soit  
dans sa préparation par la fonte , il s’est toujours sépa-  
ré du mélange mis en dissolution dans Peau bouillante  
une quantité assez considérable de terre blanche. J’ai  
parlé de cette terre dans la premiere partie de ce mé-  
moire.

De tout ce que je viens de dire, il sembleroit que la dofe  
précisie d’une partie de fel alcali qu’il faut mêler avec  
deux parties *T antimoine* pour le réduire en beau Ker-  
mès par la fonte , ne peut fe trouver que par des essais.  
J’avoue que c’est ainsi que je m’en suis assuré, mais j’au-  
rois dû la trouver aussi en réfléchissant sur l’analogie  
que cette opération doit avoir avec la maniere dont on  
fait *i’hepar sulphuris* ordinaire, qui quand il est bien  
fait, doit dissoudre l’or par la fonte, & le rendre, pour  
ainsi dire , foluble; ensorte qu’il puisie passer par le  
filtre lorfque le mélange a été fondu dans l’eau ; or cet-  
te proportion d’un *hepar* bien fait est de parties égales  
de fel alcali & de foufre fondu enfemble, & la masse  
entiere qui en résulte fe fond totalement dans l’eati fans  
qu’aucune partie du foufre s’en, sépare. Cela est connu :  
mais pour que l’analogie ou plutôt le rapport des deux  
opérations fût exacte ; il falloitssavoir, du moins à peu  
près, quelle est la quantité de foufre brûlant que *Fan-*ilmoicc peut contenir. On ne le peut faire autrement  
qu’en cherchant par différens essais quelle est la quan-  
tité de foufre commun qu’il faut rendre à un régule  
purifié pour le remettre en *antimoine* bien aiguillé ;  
c’est ce que j’ai fait. Je supprime les détails : mais je  
me fuis assuré, en faisant tous mes essais dans des cor-  
nues pour ne rien perdre du mélange , que si l’on mêle  
deux gros de soufre avec une once de régule, on trou-  
vera un pain *d’antimoine* régénéré en belles aiguilles ,  
& qui ne difl'ere point de *Fantelmoelne* d’Hongrie bien  
choisi, fans qu’il fe fublime aucune partie de foufre au  
col de la cornue, ce qui arrive lorsqu’on en met da-  
vantage. Il y a encore un autre moyen de s’assurer de  
cette proportion du foufre contenu dans *F antimoine ;*mais je le réfervepour un autre mémoire que je don-  
nerai après celui-ci, & qui contiendra la maniere'd’é-  
prouver *\’antimoine, 8c* de connoître fa pureté.

Non content d’avoir régénéré le régule en *antimoine* par  
une proportion de foufre convenable & exactement  
déterminée ( relativement à un morceau *d’antimoine*d’Hongrie bien choisi auquel je voulais le comparer, )  
je me suis fervi de cet *antsmelne* régénéré pour en fai-  
re le Kermès par la fonte ; j’en ai pris une once réduite  
en poudre, à laquelle j’ai joint une demi-once de nitre  
fixé par les charbons, & j’ai eu les mêmes sublima-  
tions , & les mêmes masses que j’avois eues en me fer-  
vant de *s antimoine* d’Hongrie; toute la différence que  
je crois avoir remarquée; c’est que la matiere m’a paru  
plus dure à fondre, que la masse s’est trouvée plus bru-  
ne que les autres ; mais lorfque je l’ai fait diffoudre  
dans Peau bouillante , il s’en est précipité un magiste-  
re prefque aussi beau que les précédons.

Après la précipitation entiere du Kermès, la liqueur ou  
lessive m’a donné une terre blanche parfaitement fem-  
blable à celle dont j’ai parlé ci-devant.

La preuve que j’avois rendu au régule, la proportion du  
foufre qui lui étoit nécessaire pour en refaire de *Van-  
timoine ,* c’est que s’il n’y en eût pas eu affez, j’aurois  
trouvé du régule en fondant cet *antimoine* avec demi-  
partie de fel alcali, parce que le fel alcali ne détruit  
point le régule lorfqu’il agit feul; & s’il y avoit eu  
trop de foufre, l’excédent fe feroit fublimé en fleurs  
pendant la régénération : or pour faire voir que le fel  
alcali feul n’attaque point le régule purifié , & n’en  
peut séparer un magistere femblable au Kermès, c’est

A N T 154

que si l’on fond du régule réduit en poudre & mêlé  
avec du nitre fixé ; il *n’y* a que la partie non fixée dcce fiel qui agisse en fulminant légerement, & qui rédui\*  
fe les parties du régule qui le touche en une poudrejaunâtre qui est une efpece de diaphonique ; le restedu régule fe fond & s’éleve au-dessus du fel en goutte'  
lettes , qui raffemblées par la solution du sel dans l’ealîbouillante, ont presque le poids dtl régule employé/  
ce qui s’en manque est la partie dtl régule qui a été r e“  
duiteen diaphonique par les détonations momenta\*  
nées, & de la solution du fel il ne se précipite aucu neparticule du Kermès. Toute l’opération *se* sait sansaucune perte sensible du régule, si à la place du nitre  
fixé on emploie un fiel alcali plus pur, tel que le fiel de  
tartre : mais les détonations momentanées prouvent  
que dans l’opération ordinaire du régule, le régu re ,  
quelque purifié qu’il sent par des fontes répétées, c°n-  
tient encore une portion considérable de matiere fuI-  
phureuse plus fufitilelala vérité, que le foufregrossier  
& brûlant qu’on en a séparé, mais qui fuffit pour faire  
fulminer le nitre qui n’est pas alcalisé; & vraifembla-  
blement, c’est ce principe fulphureux qui est le véhi-  
cule des parties roides de la terre vitrifiable, & qui les  
aide à picoter & à irriter le genre nerveux, irritation  
qui est suivie du vomissement.

Ayant donc fait voir que la partie alcalifée du nitre fixé  
n’attaque point le régule dans la fonte, on ne fera pas  
furpris de ce que le *deliquium* du même sel n’agit pas  
davantage star ce même régule dans l’ébullition, & de  
ce que d’une livre de régule, à peine en peut-il déta-  
cher un grain de Kermès.

De tout ce que je viens de dire, je conclus quepour avoir  
le Kermès par la fonte , il faut employer un fel alcali  
fixe, bien pur; que la proportion de ce sel est d’une  
partie contre deux parties *d’antelmelne* bien pulvérisé ,  
afin que le mélange s’en fasse mieux ; que la masse  
qu’on retire du mélange fondu étant pulvérisée chaude,  
doit être mise & laissée dans l’eau bouillante pendant  
une heure ou deux avant que de la filtrer; qu’il doit y  
avoir de l’eau bouillante dans la jatte ou terrine qui  
reçoit cette liqueur faline & antimoniale pour les rai-  
fions que j’ai dites plus haut ; que chaque once *d’an-  
timoine traitée* ainsi , rend après trois ébullitions de la  
masse fondue dans l’eau , depuis cinq gros soixante  
grains, jufqu’à six gros trente grains de Kermès prese  
qu’aussi beau que celui qui est fait par ébullition, selon  
le procédé publié par ordre du Roi ; que cependant il  
n’est passi doux au toucher , & qu’il lui manque cette  
espece de velouté qui fera presque toujours reconnoî-  
tre celui qui est fait simplement par ébullition : quant  
aux effets de l’un & de l’autre considérés comme reme-  
de diaphorétique ; je les crois parfaitement fembla-  
bles.

J’ai dit au commencement de la premiere partie de *ce se-  
cond* mémoire, que de *F antimoine* traité par les aci-  
des , on pouvoit avoir un remede, qui, en petite dofe,  
faifoitles mêmes effets que le Kermès : comme la pré-  
paration en est très-facile , elle pourroit lui être fubstle  
tuée, furtout dans les Hôpitaux. Voici à cette occa-  
sion de quelle maniere les acides agiffent sur ce mi-  
néral.

J’ai pris pour mes expériences *Fanumxelne* d’Hongrie  
fendu en lames, felon la direction de ses aiguilles, afin  
de mieux obferver ce qui fe passeroit.

Ni l’huile de vitriol blanche & concentrée , ni celle qui  
a été affoiblie par de Peau commune, n’agiffent point  
à froid sur ces lames *d’antelmelne,* ni fur les morceaux  
de régule, cet acide obfcurcit feulement le brillant des  
facettes de ce dernier ; mais si on met dans une cornue  
un demi gros de femblable régule bien pur, &par dese  
Eus quatre parties ou deux gros d’huile de vitriol blan-  
che & concentrée ; au premier degré de chaleur, l’hule  
le de vitriol deviendra brune, il s’enélevera une odeur  
de soufre très-fuffocante qui augmentera à mefure que  
le régule fera pénétré & corrodé par l’acide ; car il ne  
s’en fait pas de véritable dissolution.

t55 ANT

En augmentant le feu, il s’en sépare une matiere qui pa-  
roît mucilagineuse ; & lorsque l’huile a commencé à  
bouillir , le régule *se* réduit en une masse faline blan-  
che, comme cela arrive au mercure dans l’opération  
du turbit minéral , il se fublime au col de la cornue  
un véritable foufre ; enfin , toute l’huile de vitriol passe  
dans le récipient,& laisse dans la cornue le régule réduit  
en une mafle blanche tuméfiée & faline. Le feu étant  
éteint, on a séparé la cornue de fon récipient ; & aussi-  
tôt que Pair extérieur a pu y entrer, il en est forti une  
vapeur siilphureuse , blanche & épaisse comme la li-  
queur fumante qui est préparée avec le sublimé corrosif  
& l'étain.

La masse blanche & saline de la cornue pefoit foixante-dix  
grains, donc elle avoit augmenté de trente - quatre  
grains ; augmentation qui ne peut Venir que de l’a-  
cide Vitriolique qui s’étoit concentré dans le régule ; &  
l’huile de Vitriol reçue dans le récipient avoit faità peu  
près cette perte, & de plus elle s’étoit adoucie considé-  
rablement.

Cette masse faline m’a paru trop caustique pour être em-  
ployée intérieurement.

Je n’ai point fait cette expérience avec *Fantimoine ,* parce  
qu’elle est décrite dans les ObferVations de Frédéric  
Hoffman , & que je n’aurois pu en rien dire dc plus que  
ce qu’il en a rapporté.

L’esprit de fel le plus pur n’agit pas fensiblement fur  
*F antimoine,* ni sur sim régule : mais il détache de *V an-  
timoine* en morceaux,quoique lentement,quelquesfloc-  
cons légers & scllphureux.

U n’en est pas de même de l'acide du nitre , il attaque  
peu à peu ces lames *d’antimoine,* il s’en éleve une gran-  
de quantité de bulles *d’air.* L’esprit de nitre, pendant  
cette sermentation, prend peu à peu une couleur *ver-*dâtre tirant siir le bleu ; & si on n’a pas mis dans le  
vaiffeau plus de cet esprit acide qu’il n’en faut , il  
s’imbibe presque totalement dans ces lames , les péne-  
tre & les écartefelonla direction de leurs aiguilles; s’il  
y a trop de cet acide , c’est-à-dire, s’il fumage *i’an-  
timoine*, il détruit ces lames & les réduit en poudre  
blanche.

jyjais si Pimbibition de l’acide s’est faite lentement , on  
découVre entre ces lames gonflées de petits crystaux sa-  
lins & transparens qui Végetent peu à peu à la maniere  
des Pyrites dans lefquelles on apperçoit assez fouvent  
de petits crystaux de vitriol qui n’ont pas encore de fi-  
gure bien déterminée ; ces petits crystaux des lames  
antimoniales font entre-mêlés de parties jaunes, qui,  
détachées aVec foin , brûlent comme le soufre com-  
mun.

J’ai fait ce que j’ai pu pour séparer une certaine quantité  
de ces petits crystaux : mais je n’ai pu y réussir ; car ils  
disparaissent peu de tems après qu’ils font formés, &  
font recotiVerts apparemment parla poudre blanche ou  
magistere qui *se* forme successivement à meiiire que  
l’acide du nitre *se* délie & sépare les particules aiguil-  
lées de *V antimoine.* Mais quoique je ne puisse faire  
voir de ces petits crystaux formés de l’union de l’esprit  
du nitre aVec *Vantimoine ,* la formation de ce fel ni-  
treux antimonial n’en est pas moins réelle ; & d’ailleurs  
j’en retrouVe de semblable , si à *F antimoine* je substitue  
son régule. Il faut cependant beaucoup d’attention  
pour séparer ces crystaux ; aussi-tôt que l’air les frappe,  
ils perdent leur transparence ; & si on laisse le régule fe  
réduire en magistere jusqu’à un certain point, on ne les  
peut plus reconnoître.

Ainsi pour bien obsierVer ces crystaux, il faut casser le ré-  
guleen morceaux, les mettre dans une capsiule de ver-  
re , & verser de l’esprit de nitre jusqu’à la moitié de la  
hauteur de ces morceaux , en sorte qu’ils n’y foient  
point noyés. Cet acide les pénetre, les exfolie en  
écailles blanches , & c’est fur Jafurface de ces écailles  
que les crystaux fe forment d’un blanc mat. Ces cryf-  
taux Végetent & croissent en forme de choux-fleurs dans  
l’efpacede deux ou trois jours : c’est alors qu’il faut les  
retirer pour qu’ils ne foient pas confondus dans le ma-

ANT 156

gistere blanc qui continue de fe former, &qui ne per-  
mettroit plus de les distinguer.

L’esprit du fel, qui feul ne paroît pas attaquer *\’antimoi-  
ne* , le réduit cependant en magistere blanc lorfqulon  
y ajoute l’esprit de nitre : mais le mélange de ces deux  
acides ne forme aVec ce minéral aucune apparence de  
crystaux. Les lames *d’amhmelune* deViennent jaunes en  
peu de tems ; il s’en éleVe des Vapeurs nitreufes très-fé-  
tides : cependant la liqueur acide ne paroît pas retenir  
' beaucoup de parties du minéral, ou, ce qui revient  
au même, elle précipite très-Vite ce qu’elle en aVoit  
retenu ; & lorsqu’elle l’a précipité, l’huile de tartre  
qu’on Verse dessus , ne fait plus aVec elle aucun préci-  
pité.

Ainsi, ce n’est pas assez de dire, comme quelques Chy-  
mistes Pont écrit , que Peau régale est le dissoluant Je  
la partie réguline de *F antimoine* , il faut ajouter que  
Peau régale doit être Versée fur *F antimoine* & fur son  
régule en grande quantité : d’ailleurs l'eau régale qui  
fait cette dissolution, doit être composée de quatre  
mefures d’esprit de nitre & d’une mesure d’efprit de  
fel. L’esprit du nitre régalisépar le fel ammoniac, ne  
dissout pas fans précipitation, comme le fait cette eau  
régale.

Dans deux onces d’une eau régale composée, comme je  
Viens dc le dire, j’ai dissous jufqu’à un gros de régule  
rompu en petits morceaux, & il faut, pour que la disse-  
lution fe fasse sans précipité, attendre qu’un petit mor-  
ceau foit totalement dissous aVant que d’en remettre un  
autre ; l’expérience dure du tems : mais on fait qu’il  
faut aVoir recours à tous les moyens de s’assurer d’tm  
fait qui pourroit être contesté.

Il faut aussi faire obferVer que cette liqueur , à mefure  
qu’elle *fe* charge de régule , prend une belle couleur  
d’or, qu’elle perd Insensiblement par l’évaporation des  
Vapeurs blanches qui s’en éleVent continuellement.

La même eau régale dissout aussi dans *\’antimoine,* & aVec  
les mêmes précautions, la partie réguline qui est dans  
les morceaux de ce minéral qu’on y jette les uns apres  
les autres. Le dissohvant ayant enleVé cette partie régu-  
line, le reste des morceaux *d’antimoine,* deVenu par-là  
plus léger, siurnage. Qu’on les enleVe & qu’on les exa-  
mine, on Verra que c’est la partie du foufre que *F anti-  
moine* contenoit.

Je n’ai troirvé jusqu’à présent que cette eau régale, corn-  
posée, comme je l’ai dit, de quatre meEures dlessprit  
de nitre, & d’une mesure dlesprit de fel employée au  
poids de seize gros Eur un gros de régule , & fur un poids  
un peu moins fort du régule, au lieu que l’esprit de ni-  
tre, régalisé par le fel ammoniac, abandonne & laisse  
précipiter assez Vite la petite partie du régule qu’il a  
dissoute, comme feu M. Lemery l’a observé.

Μ. Lemery aVoit fait plusieurs expériences avec ces ma-  
gisteres, & je m’étonne qu’on n’en ait pas confervé l’u-  
fage dans les hôpitaux & dans les campagnes, où ce re-  
mede qui coute peu , & dont la préparation est facile,  
pourroit être substitué à beaucoup d’autres remedes  
antimoniaux plus difficiles à préparer. J’ai observé plu-  
sieurs fois que le précipité de *F antimoine* fait par l’esprit  
de nitre , étant bien édulcoré par plusieurs eaux bouil-  
lantes, purge & fait vomir comme le Kermès à la dose  
de trois ou quatre grains ; que celui qui est fait par  
Peau régale ordinaire, étant de même bien lavé, purge  
par les felles à la même dose , & que donné à la dofe  
d’un grain , il agit comme diaphorétique. Plusieurs pe-  
tits enfans de pauvres gens, attaqués de maladies d’ob-  
struction & de fievres , ont été d’abord soulagés, & en-  
suite guéris par ce remede pris à la dose d’un grain : on  
le leur fait avaler beaucoup plus aisément qh’aucun  
autre qui auroit du dégout, & qui feroit en plus grand  
volume. *Mémoire de l’Acad. Royale*, 1735.

CONTINUATION

*Des remarques de M.* GboffRoY*sur l’Antimoine.*

Je me fuis engagé dans le Mémoire que je lus l’année

*iy7* A N T

derniere sur le Kermès, de chercher quelle seroit la  
quantité de soufre commun ou brûlant que contien-  
nent les différens *antimoines* qu’on trouve communé-  
ment à Paris, & de déterminer en même-tems la quan-  
tité de régule pur qu’on peut espérer de ce minéral, en  
le travaillant avec moins de perte que par les procédés  
ordinaires.

C’est ce dont il est question dans ce Mémoire ; & afin  
qu’on foit instruit d’avance de ce que j’ai dessein d’é-  
claircir , voici quel est mon objet.

1°. De réduire *F antimoine* en une chaux autant deffiulphu-  
rée qu’elle le puiffe être , afin de savoir par la diminu.  
tion du poids , ce qu’il s’est évaporé de soufre, jlentens  
de foufre brûlant.

2°. De faire voir que toute chaux *d’antimoine -,* bien pri-  
vée du foufre brûlant, n’est prefque que du régule ; &  
que ce qui ne l’est pas , est une terre qu’on peut regar-  
der comme étrangere à ce minéral ; que c’est un reste de  
gangue dont il n’a pas été exactement séparé dans les  
fourneaux de fabrique.

30. De donner un moyen de retirer de *F antimoine,* quel  
qu’il soit, beaucoup plus de régule qu’on n’en retire par  
le procédé célébré par M.StahU & par fes Compila-  
teurs.

40. Enfin, d’enseigner à purifier le régule fans addition  
de SH , & avec peu de perte.

Tout cela suppose des détails : mais ces détails seront *ac-  
compagnés* d’obfervations qui les rendront plus fup-  
portables. Quoique les moyens dont je me fuis servi,  
ne soient pas propres à ceux qui font ces fortes d’opéra-  
tions en grand,àceux qui n’ont en vue que d’opérer vîte  
& avec profit ; d’autres qui préferent l’exactitude à  
ces vues , me finiront peut-être quelque gré de mon  
travail.

Nous trouvons communément ici ( à Paris ) trois sortes  
*d’antimoine* ; une de l’ancienne mine d’Auvergne, tel  
qu’on l’y travailloit autrefois , il étoit si sale & si peu  
dépuré, qu’il ne pouvoir fervir qu’à des préparations  
grossieres ; il étoit prefque impossible d’en faire le dia-  
phorétique. On l’a abandonné pour celui de la nouvel-  
le fabrique, qui peut difputer de pureté aVec *P antimoi-  
ne* de Hongrie le mieux choisi. Si les Entrepreneurs  
qui exploitent cette mine, continuent de le fournir  
aussi beau que celui fur lequel j’ai traVaillé , & si la mi-  
ne est abondante, il est presique sûr qu’on pourra *se* paf-  
ser de celui de Hongrie ; ce qui siera un aVantage de  
quelque considération pour le Royaume.

Les Auteurs qui ont le mieux traité de *F antimoine s* disient  
la plupart que ce minéral doit fournir enVÎron la moi-  
tié de fon poids de matiere réguline : mais on en peut  
retirer beaucoup plus. Je le prouverai dans la sitite de  
ce Mémoire, en décrivant les différentes manieres  
qui m’ont le mieux réussi à rassembler cette partie régu-  
line de *P antimoine* en une seule masse.

C’est en essayant la réduction de diverfes préparations  
*de antimoine,* que le hasard m’a indiqué un nouVeau  
phosphore,une préparation *dé antimoine* fulminante avec  
bruit & explosion, aussi-tôt que l’air la touche, & dont  
j’ai répété l’opération plusieurs fois de fuite , toujours  
avec le même succès. Je la crois neuve, & je la donne-  
rai comme telle à la fin du Mémoire.

En sijivant l’ordre du travail dont on a vu ci-devant le  
précis, je commence par la calcination de *i’anelmelne.*Je n’ai autre chose à ajouter à la maniere ordinaire de le  
calciner , si ce n’est que j’ai observé, que plus la pou-  
dre de ce minéral est fine, mieux le soufre commun  
s’en évapore : il n’est pas difficile d’en trouver la rai-  
son. C’est en cet état que je l’ai toujours employé.  
Comme j’avois à comparer & le poids & la couleur de  
la chaux de différens *antimoines-,* il falloir fixer un tems  
égal à chaque calcination d’une égale quantité de cha-  
cun de *ccsaantimoines.*

Par expérience, le tems de dix heures est celui qui m’a  
paru le mieux convenir pour la calcination parfaite de

ANT ï;8

12 onces de ce minéral pulvérisé. La mesure du feu n’à  
pas été si aisée : mais enfin j’ai approché le plus qu’il  
m’a été possible de l’égalité, en me fervant à chaque  
calcination du même vaisseau , du même fourneau, de  
la même quantité de charbon & du même Artiste , qui  
ne ceffoit pas d’agiter la poudre *T antimoine* pour em-,  
pêcher qu’elle ne fe grumelât.

Il est bon de faire obferver ici que les vapeurs de *Vantjo  
moine* ne sont pas si dangereufes que bien des gens se Pi-  
maginent, & qu’elles le feroient en effet s’il conte-  
noit un foufre arsénical, comme la plupart des Chi-  
milles d’Allemagne le prétendent ,puifque la perfonne  
que j’ai employée à ce travail, a fait prefque de sitite  
plus de soixante calcinations de douze onces *d’antimoi-  
ne* chacune, seins qu’elle ait reffenti la moindre incom-  
modité : cependant la cheminée sejus laquelle le four-  
neau étoit placé, ne pompoit pas extrêmement bien les  
vapeurs.

Différentes calcinations répétées de *F antimoine* de Hon-  
g rie , toujours pris au poids de douze onces , quantité  
qui convenoit à la capacité de mon vaisseau, ont réduit  
constamment ce minéral à neuf onces deux gros , &  
quelquefois à neuf onces trois gros.

Le même nombre de calcinations de l’ancien *antimoine*d’Auvergne a varié davantage. J’ai eu des chaux qui  
ont pesé dix onces moins douze grains, d’autres dix on-  
ces un gros, & d’autres dix onces trois gros; aussi ai-je  
calciné de cet ancien *antimoine* pris chez différens Dro-  
guistes. Ces différences ne viennent point du tems de  
la calcination, il a toujours été le même; ni du degré  
du feu ; on a vu les précautions que j’ai prifes pour qu’il  
fût à peu près égal. Ainsi je ne puis les attribuer qu’au  
plus ou moins d’impuretés de ces différens *antimoines*pris chez disserens marchands, quoiqu’ils vinssent tous  
de la même mine, mais apparemment de fontes diffé-  
rentes. J’entens ici par impureté, une portion de gan-  
gue plus abondante que dans les *anelmelunes* appelles  
purs , qui restent fixes au feu sans diminuer de poids,  
parce qu’étant une pure terre, elle ne contient rien qui  
puisse s’en évaporer.

Les calcinations de *F antimoine* de la nouvelle mine ou de  
la nouvelle fabrique , l’ont réduit à neuf onces deux  
gros & demi, à neuf onces trois gros , & à neuf onces  
quatre gros. Ainsi j’ai eu raifon d’assurer qu’il étoit  
prefque aussi pur que *F antimoine* de Hongrie. D’ail-  
leurs la couleur de sa chaux dessulphuréeest d’un gris  
cendré , blanchâtre comme la chaux de *s antimoine* de  
Hongrie ; au lieu que celle de l’ancien *antimoine d’An-*vergne est toujours beaucoup plus brune. La pureté de  
*F antimoine* qu’on examine , se reconnoît déja, par ce  
que je viens de dire , au plus ou moins de perte qu’il fait  
pendant fa calcination ; plus il perd , plus il a , toute  
proportion gardée , de foufre commun, qui comme l’on  
fait, est une des parties qui entrent essentiellement  
dans la composition de'ce minéral ; moins ilperd , plus  
il a de parties hétérogenes rébelles à l’action du feu de  
calcination, c’est-à-dire, que fa fonte a été mal faite, ou  
que fa mine est pauvre. Je n’ai pas befoin de m’étendre  
davantage sur cette remarque.

Ils’agissoitdè s’assûrerque ces chaux *d’anelmoine* sussent  
dépouillées de foufre autant qu’elles lepouvoient être.  
Je les ai calcinées avec le nitre, leur détonation a été  
plus foible que celle du régule traité de même, enmê-  
me tems, au même feu , & avec le même fel: la masse  
jettée dans l’eau, m’a donné un diaphorétique minéral,  
au moins aussi blanc que le diaphorétique sale avec le  
régule, & preEque en même quantité , ce qui commen-  
ce à prouver que la chaux d’un bon *anv.mmne* bien pré-  
parée est toute régule , & qu’il ne s’agit que de rassetn-  
bler *ses* parties divisées.

Ces mêmes chaux mêlées avec le sublimé corrosif dans  
les proportions qu’on emploie ordinairement pour fai-  
re le heure *d’antimoine ,* font difficilement attaquées  
par l'acide dusublimé. Le transport de cet acide d’une  
matiere Eur l’autre *se fait si* difficilement, qu’il ne disse-  
le qu’une très petite quantité de heure *d’antimoines le*

ι59 A N T

reste du fublimé feressublime de nouveau; il ne s’éleve  
aucun cinabre , aucun soufre, parce que ces chaux font  
entierement dépouillées de ce dernier.

Mais pourquoi l’acide du fel marin n’a-t-il point d’action  
fur cette chaux? Pourquoi le transport dont j’ai parlé ne  
fe fait-il point?C’est qu’il s’est fait en calcinant *Panel-  
moine* un commencement de vitrification, que la plus  
grande quantité des particules de la chaux étant endui-  
tes d’une couche deverre, l’acide g liste deffus fans trou-  
ver des pores ; & s’il en a réduit une petite portion en  
heure , c’est que cétte petite portion n’étoit pas vitri-  
fiée. C’est peut-être aussi qu’il s’est concentré dans la  
chaux une portion de l’acide du foufre , en ce cas l’aci-  
de du fel marin ne fauroit l’attaquer.

Par les moyens ordinaires de faire le régule trop connus  
pourles détailler ,feu M. Lemery en retire six oncesun  
'gros par livre *d’antimoine.* M. Stahl, dans fes Opuscu-  
les , dit qu’on n’en tire que le quart lorfqulon fe fert de  
parties égales de tartre, de falpetre & *antimoine,* mais  
que le produit du régule est plus considérable, si avec  
six onces *P antimoine* on met cinq onces de nitre & six  
onces de tartre : puis il ajoute fa découverte, qui confise  
te, dit-il, à réduire la poudre antimoniale des fcories,  
en les projettent dans le creuset avec moitié de leur  
-pcids dé hitrc pour en'faire doucement la détonation ,  
& à y jetter tout de sitite de la poudre de charbon : on  
aura, ajoute-t-il, par ce second moyen un autre régule  
qui égalera presque le poids du premier régule qu’on en  
aura tiré , mais il ne dit pas précisément le poids de ce  
premier régule; d’ailleuts ceprocédé est difficile, on a  
deux détonations , &pàr conséquent de la perte. Le  
foufre est si bien uni à *F antimoine* cru , que dans ces dé-  
tonations, furtout dans la premiere du nitre avec le tar-  
tre , une portion considérable de *F antimoine* est enlevée  
partie enfumée, partie toute entiere , pendant que les  
autres particules dessulphurées par la détonation, fe ras-  
semblent en régule.

Je m’y silis pris autrement, &partant de ma supposition,  
que la chaux *d’antimoine* est un régule divisé en parti-  
cules extremement fixes, il ne s’agiffoit que de trouver  
un fondant ou réductifqui pût en même tems rendre  
aux particules de la chaux trop dépouillées de phlogisti-  
que , ce principe inflammable qui leur manquoit, & fe  
'réduire en un flux assez liquide pour qr.e ces particules  
le traversassent aisément, *se* précipitassent au-dessous  
par leur propre poids, & qû’ainsi précipitées, la réunion  
s’en fît paria fonte. J’ai tenté les fels réductifs, les hui-  
les, les graisses : mais rien ne m’a si bien réussi que le  
favon.norr. Cette réduction fe fait aussi par le charbon  
(car il ne faut rien omettre ) c’est même un réductif  
qu’on emploie dans les préparations du régule en grand.  
Quant aux huiles &aùx graisses, elles réduisent aussi :  
mais elles fermentent trop, elles fe brûlent, & à mesisre  
qu’elles se réduisent en charbon, il ne Fe fait point de  
fcories fluides : ce qui siarnage *F antimoine* en bain est  
grumeleux , refendu, & le mineral fondu fe trouvant  
à découvert, l’évaporation s’en fait avec une perte con-  
sidérable.

Le nitre enleve trop vîte le foufre de *F antimoine-Orl.* dé-  
tonant ; d’ailleurs on fait qu’il le réduit en diàphoré-  
tique , & l'on ne peut faire enfuite la réduction de ce  
diaphorétique en régule fans beaucoup de perte sclr la  
totalité de *F antimoine* avec lequel on auroit commen-  
cé Popéràtion.

Les sills déja alcalisés , fondus avec *F antimoine* cru , le  
réduisent en cette matiere qu’on a nommée *Kermès par  
fonte, ousoufre doré d’antimoine s* si on lés fond avec la  
chaux du minéral, ils en font à parties égales une espe-  
ce de verre.

On peut employer le tartre rouge ou le favon blanc : mais  
j’ai reconnu que l’ün & l’autre ne rassembloient pas tant  
de régule que le favon noir. Je supprime le détail des  
essais que j’en ai faits , pour ne pas allonger inutilement  
ce Mémoire. C’est donc à ce réductif que je m’en fuis  
tenu. Il est composé comme l’on sait, d’une lessive forte  
& blanchâtre de potasse & de chaux vive qu’on unit par

A N T 160

ébullition à l’huile de lin, à l’huile de navette ou à l’hui-  
le de chenevis , quelquefois même à des graisses. Je ne  
fuis pas le premier , à la vérité, qui en ai fait usage ; on  
m’a fait voir dans l’édition Anglosse des Expériences  
chymiques du Chevalier Digby, que ce Physicien re-  
commandait le siavon & le tartre pour la réduction d’un  
régule*dl anelmoine* , qu’il nomma *spiritueux,* qui est,  
dit-il, le heure *d’antimoine* précipité avec le mercure ,  
apparemment réunis ensemble de nouveau , car il n’en  
dit pas davantage. Quoiqu’il en foit, si c’étoit une ré-  
duction du mercure de vie dont il vouloir parler, le *sa-  
xon* fussisoit, le tartre étoit inutile.

Mais puisique le savon noir est un si bon réductifde la par-  
tie réguline de *V antimoine ,* pourquoi convertir ce mi-  
néralen chaux pour le réduireenfuite, & pourquoi ne  
pas mêler tout d’un coup *Ϊ’antimoine* en poudre avec le  
ssivoniCe feroit une opération demoins.Comme jepré-  
voyois cette objection, je me fuismis en état d’y répon-  
dre par une expérience qui prouve que *Fantimoine* cru  
ne donne pas même avec ce réductif, tout le régule  
qu’on peut en féparer par ma Méthode. J’ai pris deux:  
onces *d’antimoine* de Hongrie, pareil à celui que j’avois  
réduit en chaux: étant mis en poudre fine, je l’ai mêlé  
avec deux onces & demi de favon noir, j’ai eu une masse  
de régule bien réduit & bien net, mais qui ne peseut  
que deux gros six grains, ce qui feroit deux onces qua-  
rante-huit grains pour une livre *d’antimoine.* Parlepro-  
cédé de M. Stahl, on en retire environ fept onces & de-  
mie , ou au plus huit onces. Par le mien j’en ai près de  
dix onces, comme on le verra par la fuite. Ainsi le *sa-  
von* noir qui réduit bien la chaux de *F antimoine*, ne  
vaut rien pour séparer le régule de ce minéral cru.

Les scories qui sclrnagent cette petite partie de régule  
rassemblé, fiant, étant refroidies, comme une efpece  
de verre noir compact, qui ressemble à du jayet, qui *se*fond à la lumiere d’une bougie comme un bitume, &  
qui répand une odeur fulphureufe. Cette fcorie, qui ne  
s’humecte point à Pair, auroit été de couleur de foie  
*dé antimelnso,* si on eût employé feulement les sels alcalis  
qui entrent dans le savon. Mais en fe servant du seivon  
même, on voit que sa partie huileuse doit se brûler ,  
s’unir à l’acide du soufre de *Fantimoine,* & former avec  
cet acide un bitume : le fel alcali s’en trouve enveloppé,  
ce qui le défend de l’action dissolvante de Pair humide.  
*Ce* que je viens de dire fuffit pour prouver qu’il y a plus  
d'avantage à réduire la chaux *^antimoine* en régule ,  
qu’à chercher la réunion des parties régulines dans  
*Fanelmelne* cru.

Le procédé de Kunckel n’est pas plus avantageux que ce-  
lui de M. Stahl. Il prend une livre de chaux *d’antimoL.  
'ne* qu’il réduit en pâte avec du fuifou autre graisse &  
du charbon : il met le tout dans un creufet légeremént  
couvert, jusqu’à ce que rien ne s’éleve en fumée, après  
quoi il y jette peu-à-peu une livre de nitre. On a par ce  
moyen fept onces trois à quatre gros de régule fort  
beau. J’en retire beaucoup plus par le favon. Kunckel  
joint aux graisses qui forment déja par elles-mêmes urv  
charbon léger & une fuie, un autre charbon plus gref-  
fier ; c’est ce qui l’oblige d’y ajouter le nitre pour détrui-  
re ces deux différens charbons par fulmination. Cemê-  
me nitre fe fond, s’àlcalife, & devient fluide ; les grains  
de régule déja réduits par le principe huileux, fe préci-  
pirent aisément en fusion à travers de ce fel , ce qu’ils  
n’auroient pu faire à travers des fcories qui Eeroient *res-  
tées* en masse prefque solides sans l’addition du salpe-  
tre ; car on conçoit que toute la pratique des réductions  
métalliques consiste à réunir en des molécules pésian-  
tes, les particules trop divisées des métaux , & à tenir  
ces molécules pésiantes dans un milieu liquide qu’elles  
pussent traverser.

Mais le nitre devenu alcali, n’a pas enlevé efi fulminant,  
toute la partie grasse du mélange, il devient *hepar* avec  
ce qui reste de foufre , & fous cette nouvelle forme , il  
convertit en Kermès les plus petites parties du régule  
qu’il corrode. Si ce même fel est surabondant aux sou-  
fres, il réduit une autre portion du régule en diaphoré-  
tique

ι6ι A N T

tique ; ainsi voilà deux soustractions à faire fur la quan-  
tité de régule qui auroit dû être rassemblée au fond du  
creufet, sans compter ce qui s’en éleve en fumée pen-  
dant l’opération qui est assez longue, & pendant la dé-  
tonation.

On a vu ci-devant ce que douze onces de différens *anti-  
moines* que j’ai calcinés, m’ont donné de chaux ful-  
phurée. Il est inutile d’en rien répéter.. Voici de quel-  
le maniere je réduis cette chaux avec le favon.

Je prens deux onces de chacune de ces chaux dont je  
forme une pâte un peu liquide avec une once & demie  
ou deux onces de favon noir. Je mets en plusieurs fois  
ce mélange dans un creufet que j’ai fait médiocrement  
rougir au milieu des charbons allumés , afin de brûler  
lentement le favon , de donner aux huiles plus de fad-  
lité à imbiber chaque partie de la chaux *d’anelmoine ,*& d’éviter la perte des particules régulines, qui étant  
alors extremement divisées, s’en éleveroient d’autant  
plus vite en fumée si le feu étoit trop vif d’abord.

Lorfque tout le mélange est entré partie à partie dans le  
creuset, & que je m’apperçois que le gras du savon est  
brûlé, je couvre ce cretsset, je fais donner une chaude  
très-vive pour mettre tout le mélange en parfaite fu-  
sion. On l’entend fermenter ou bouillonner considéra-  
blement : mais enfin ce bruit s’appaife ; alors je laisse  
refroidir le creufet au milieu des charbons, j’y trouve,  
en le découvrant, une scorie bien glacée avec des cer-  
cles de différentes couleurs. Le milieu de cette scorie  
est quelquefois grumeleux, ayant des cavités où l’on  
voit des végétations blanches & falines.

Je caste le creufet, & j’y trouve un culot de régule bien  
raffemblé qui n’est pas encore pur, qu’il faut purifier,  
comme je le dirai dans la fuite, qui dans sim intérieur  
paraît un affemblage de petits grains brillans, mais  
non pas encore affez réunis, ni dans un arrangement  
assez ferré pour former des facettes.

Deux onces de chaux de *Fantimelne* d’Auvergne, de la  
nouvelle Compagnie , m’ont donné trois fontes répé-  
tées toujours au même poids, une once, cinq gros &  
quelques grains de régule imparfait dont je viens de  
parler.

Deux onces de chàux de l’anciert *antimoine* d’Auvergne  
que j’àvois chez moi comme inutile depuis I7Î2. fon-  
du de même avec deux onces de favon noir, fie m’ont  
donné qu’une once , quatre gros de régule.

D’autres *antimoines* de même fabrique, pris chez diffé-  
rens Marchands, m’ont fourni une once, cinq gros ,  
moins douze grains : mais il étoit encore moins pur que  
le précédent.

Enfin la chaux *d’antimoine* de Hongrie a donné une on-  
ce , quatre gros & quarante-huit grains de régule plus  
pur qu’aucun de ceux dont je viens de parler, ayant à  
sa furface des stries en forme de fougere, & dans fon  
intérieur quelques facettes déja bien formées.

Lorfque j’ai mis ces culots de régule nettoyés des scories  
adhérentes, autant qu’ils le pouvoiéut être dans une  
jatte de porcelaine pleine d’eau pure , j’y àppercevois  
une ébullition fort vive, qui duroit avec quelques-uns  
plus de vingt-quatre heures. Surpris de cela, j’ai dé-  
couvert avec une loupe , qu’il y avoit dans ces régules  
de petits trous imperceptibles à la vue simple ; j’ai  
cherché quelle pouvoir être la caufe de cette vive  
ébullition, & j’ai reconnu que c’étoit une portion de  
thaux vive précipitée comme pesante avec les parties  
régulines, qui occasionnoit cette ébullition , parce  
qu’elle s’étoit calcinée de nouveau avec le régule en  
fllsion au fond du creuset. D’où vient cette terre de  
nature de chaux? C’est du favon ; la .lessive acre avec  
laquelle on le fait, est comme on le fait, & comme  
je l’ai dit, composée de fiels alcalis & de chaux vive.

Les réductions ci-deffus ayant été saites en plus grande  
dosie, ont donné des produits peu différens, proportion  
gardée , enforte que je puis dire qu’une livre *dé anti-  
moine dc* Hongrie, réduit par la calcination à douze  
onces, trois gros, vingt-quatre grains de chaux, four-  
*Torne II.*

*K* N T 16i

nit neuf onces, six gros, cinquante-quatre grains de  
régule, ce qui n’est pas bien éloigné de dix onces;que le  
feu a enlevé de ce minéral cru pendant la calcination i  
trois onces, quatre gros, quarante-huit grains de fou-  
fre brûlant, &.que les douze onces, trois gros, vingt-  
quatre grains de chaux doivent être regardées comme  
un régule mêlé avec une portion de terre; que fans  
cette térre superflue, toute la chaux se convertiroit en  
régule avec un peu de principe huileux ou inflamma-  
ble. Cette supposition cependant ne peut devenir une  
certitude, qu’autant qu’on pourra s’assurer de la quan-  
tité de régule qui s’évapore pendant la fonte, ce qui  
rné paroît absolument impossible. Mais que ce qui  
manque de poids au régule réduit, comparé avec le  
poids de la chaux *T antimoine >* ait été comme ter-  
re, sc:orifié avec les sels du savon, ou qu’il se foit éva-  
poré, il n’importe. Il résultera toujours de mes épreu-  
ves, que par la méthode de calciner *i’antimoine* en  
chaux, & de réduire cette chaux en régule par le sa-  
yon, je retire plus de régule que par la méthode de M.  
Stahl & de Kunckel.

[1 s’agit maintenant de purifier ce régule avec peu de  
perte. Je me fiers pour cela d’un moyen que je crois  
nouveatt, du moins je ne connois aucun Auteur qui en  
ait parlé. Je prens ce régule bien nettoyé de Ees si:o-  
ries, je le réduis en poudre, & je le mêle avec moitié  
de sim poids de chaux *d’antimoine* autant dessulphurée  
que celle dont j’ai fait ce régule. Je les fonds enfemble  
dans ufi creufet couvert jufqu’à ce que les scories qui  
doivent siIrnager le régule , soient en flux lisse & tran-  
quile. Voici ce qui en résulte. Un culot de régule, pe-  
fant impur, une once, cinq gros quelques grains, qui  
provenoit de deux onces de chaux *d’antimoine* de la  
nouvelle mine, a été rédttit à une once, trois gros, S01-  
xante-deux grains de régule pur, c’est fe de perte. La  
chaux scorifiée qui couvroit çe régule est devenue un  
verre opaque, une espece d’émail d’une couleur grise  
& moulée scir les stries fines de la flurface du régule.

Un autre culot de régule *d’antimoine* de l’ancienne fa-  
brique d’Auvergne, pefant impur, une once, quatre  
gros, purifié de même, a été réduit à une once, deux  
gros, quarante-huit grains, c’est - de perte? Les fco-  
ries étoient réduites eh un émail noir.

Le culot de régule impur provenant de la chaux de *l’an-  
timoine* commun d’Auvergne pris chez différens Mar-  
chands, pestuit impur, une once, cinq gros , a été réduit  
à une once, quatre gros, dix-huit grains, c’est sép de per-  
te. Les fcories étoient moins noires que les précédentes.

Enfin le régule impur de *Vantimoine* de Hongrie, qui pe-  
fioit une once, quatre gros, quarante-huit grains, a  
été réduit en un régule pur & étoilé, pesimtune once,  
quatre gros, quinze grains, c’est trente-trois grains de  
perte ou fr. Les ficories étoient un émail mat, dlun  
gris cendré , tirànt un peu siir le jaune, & affez fembla-  
ble aux ficories du régule de *Vantimoine* nouveau d’Au-  
vergne.

Ces ficories , que je nomme émail, ont été noircies par  
les rnatleres impures qu’elles enlevent au régule pen-  
dantla fonte : lorsqu’elles font opaques & de couleur  
griEe, c’est une marque qu’elles n’ont pas trouvé affez  
♦ de matiere siilphureuse pour Ee convertir en verte transi  
parent : car on sait qu’une chaux *T antimoine sui* a per-  
du tout son soufre, ne fe vitrifie que très-difficilement  
fians addition; qu’il faut pour cela un feu de ladernle-  
re violence , & qu’on est obligé d’y ajouter un peu  
*d’antimoine* cru ou de foufre commun, si l'on veut avoir  
un verre *d’antimoine* transparent & de belle couleur.  
J’ai vérifié nouvellement cette obfervation fur la chaux  
*d’antimoine* de Hongrie , que je n’ai jamais pu conver-  
tir en vetre, qu’en y ajoutant une petite portion *d’an-  
timoine.* C’est pour cette rasson que quand je veux pu-  
rifier mon premier régule, je me fiers d’une chaux *d’anai  
timoine* tres-dépouilléè de foufre, parce que je n’ai be-  
foin que d’une matiere, qui sans *sc* vitrifier entiere-  
ment, puisse se charger des matieres imputes qui met-  
toient obstacle à la réunion des parties régulines de la

ï63 ANT

premiere chaux réduites à l’aide de la matiere huileuse  
du savon.

Il est vrai que je puis purifier aussi ce premier régule gre-  
nu, en le sondant feul & seins addition de chaux : mais  
jamais *sa surface* n’est nette, elle est toujours stalle par  
des seories extremement adhérentes , & d’ailleurs il  
ne s’y Eorrne point d’étoile. De plus il faut le tenir  
long-tems dans un flux très - liquide pour donner le  
tems aux faletés qui empêchoient la réunion parfaite  
de fes parties vraiement régulines, de prendre le def-  
fus par leur légereté : or plus on le tient en fonte, plus  
il s’en perd , donc ce n’est pas le moyen le plus court  
de le purifier.

Mais l’addition de la chaux fait naître une difficulté. On  
me dira, fans doute, que ce qui noircit les fcories, ne  
peut être que la matiere fuligineuse de l’huile du savon,  
ou cctte huile réduite en charbons, qui auparavant sil-  
lissoit l’intérieur du culot de mon premier régule, &  
empêchoit la. réunion des particules régulines, comme  
je l’ai dit plus haut : qu’admettant moi-même la pré-  
fonce actuelle d’une matiere qui contient réellement  
un principe inflammable , il s’ensuit nécessairement  
qu’une portion de la chaux , que je ne regarde que  
comme scarifiante, doit être réduite en régule par ce  
principe inflammable , & augmenter d’autant le poids  
du régule que je mets une seconde fois en fonte avec  
cette chaux; & qu’ainsi, quoique j’y trouve une dimi-  
nution de quelques grains, cela ne prouve rien, parce  
que la diminution auroit été plus forte, si je n’y avois  
pas mis une chaux dont une portion fe peut réduire en  
régule. Je n’ai rien dissimulé de l’objection qu’on m’a  
faite & qu’on pourrait me faire encore.

J’y réponds par deux ou trois expériences. J’ai substitué  
à la chaux *d’antimoine* le crystal factice mis en poudre,  
& dans un autre essai le sel alcali. Dans le premier essai  
fait avec le crystal, le régule impur qui pefoit deux  
onces, deux gros, trente-six grains, a été réduit à deux  
onces, deux gros , six grains , c’est trente grains de  
perte. Dans le siecond essai fait par le siel de tartre, le  
même poids de régule impur a été réduit à deux onces ,  
un gros, soixante-six grains, c’est quarante-deux grains  
de perte. Si je fais la même opération , en mêlant la  
chaux *d’antimoine* avec le régule à purifier dans la mê-  
me proportion , j’ai quarante-neuf grains de perte ;  
c’est-à-dire, que le même poids de régule de deux  
onces, deux gros, trente-six grains, fe trouve réduit  
pur à deux onces, deux gros, cinquante-neuf grains.  
Ainsi si avec les fels alcalis qui corrodent toujours  
quelques particules régulines, je n’ai que quarante-  
neuf grains de perte ; & qu’avec la chaux *d’antimoi-  
ne* , j’en perde cinquante neuf: c’est une preuve que la  
chaux n’agit dans cette purification , que comme un  
flux qui fcorifie les impuretés du premier régule, &  
qu’elle ne lui fournit aucune addition de parties ré-  
gulines.

Si cependant on s’obstinoit à lui resufer cette propriété  
purement fcorifiante , ce refus ne détruiroit rien de  
Futilité de l’opération : mon objet est de tirer de *F an-  
timoine* le plus de régule qu’il est possible. J’ai fait voir  
que pour y parvenir, il faut la réduire en chaux. Il,  
n’importe de quelle maniere je régulife cette chaux :  
si une partie de ce que j’en mets fur le régule à puri-  
fier, fe convertit en régule , c’est autant de fait; le  
reste fe réduit en scories prefque vitrifiées, que je  
fonds aisément en régule avec le même favon noir.

Quelques précautions qu’on prenne, il fe fait toujours  
une perte assez considérable de la portion réguline de  
*F antimoine,* ce minéral dont la volatstité est démontrée  
par tant d’expériences, doit être fondu avec attention ,  
quand on veut en perdre le moins qu’il est possible. Si  
dans mes essais j’avois fait la réduction de la chaux en  
régule, & la purification de ce régule d’un même feu ,.  
j’en aurois perdu beaucoup plus. Je fais donc les deux  
opérations à deux feux différens , & aufll-tôt que je  
m’apperçois par la fluidité des fcories , que la réduc-  
tion doit être faite, je retire le creufet du milieu des

ANT 164

charbons pour faire cesser les fumées du régule.

D’ailleurs, j’ai obfervé qu’en le tenant quelque-tcms au  
feu, après que la chaux s’est réduite en fcories, cet  
émail *d’antimoine* rongeoit les parois ducretsset, mê-  
me jtssqu’à le percer.

Je conclus donc cette partie du mémoire, en répétant ce  
que j’ai dit plus haut, que le meilleur moyen que j’aie  
connu jusqu’à présent de retirer de *V antimoine* le plus  
de régule qu’il est possible, c’est de le calciner jusqu’à  
ce que *sa* chaux miste sur le charbon ne répande plus  
l’odeur de soufre ; de réduire cette chaux en régule ,  
en Punissant avec un réductif qui fournisse de la ma-  
tiere grasse, & qui donne des fcories liquides , tel que  
le seivon noir ; de purifier ce premier régule avec la mê-  
me chaux *d’antimoine.* Par ce moyen je retire deux  
onces de régule par livre *d’antimoine,* plus queKunc-  
kel, & que feu M. Stahl n’en ont retiré par leurs pro-  
cédés, & en même-tems je fais voir qu’il n’y a pas dans  
ce minéral une si grande quantité de foufre brûlant  
qu’on le croyoit, & que je Pavois cru moi-même lors-  
que j’ai lu mes mémoires précédons furie Kermés; puise  
qu’en le calcinant avec attention, il ne s’en brûle ou ne  
s’en évapore que trois onces & cinq gros au plus. Si le  
minéral dont je parle, étoit plus fixe au fieu qu’il ne  
l’est, j’aurois approché d’avantage de l’exactitude des  
proportions : mais les plus grands Chymistes n’ayant  
pu réprimer sa volatilité ; je crois bien qu’on n’exigera  
pas de moi l’impossible.

Je passe à d’autres obfervations qui meparoissentindépen-  
dantes de l'opération , & que j’ai réservées pour la fin  
de ce mémoire, afin de ne point interrompre l’ordre  
que je m’y étois proposé.

On a vû qu’en réduisant la chaux *d’antimoine* par le savotl  
noir, jlobtenois un régule que j’ai appelle impur, par  
la rasson qu’il n’étoit pas compact. Si l’on prend un  
de ces régules d’tm volume un peu raisonnable , on le  
trouve plein de cavités ; & dans les plus grandes on  
apperçoit aisément avec la loupe des lamines de régu-  
les toutes formées, que Pair renfermé & raréfié dans  
ces cavités a empêché de fe coller les unes contre les  
autres ; quelques-unes font triangulaires, le plus grand  
nombre est exagone ; enfin, il s’y en trouve d’assez lon-  
gues, qui se joignant à angles droits par un de leurs  
côtés, forment des efpeces de gouttieres ; on y apper-  
çoit aussi quelques aiguilles , mais en assez petit nom-  
bre. Quant aux furfaces extérieures de ces régules, on  
n’y voit rien de remarquable que quelques stries par-  
tant d\m centre & formant des rayons. La partie de ces  
régules non purifiée, qui paroît la plus compacte, pour-  
roit bien n’être que les mêmes lames collées les unes  
contre les autres, qui fe laisseroient voir par leur tran-  
chant & par le sommet de leurs angles. Ces lames scmt-  
elleslespremieres particules qui doivent composer ce  
régule, ou ne sont-elles que l’arrangement accidenteI  
d’autres particules antérieurement plus petites ? C’est  
ce que je nlose décider.

Il m’est arrivé deux ou trois fois, en régulifant la chaux  
*d’antimoine par* le savon noir, d’avoir des végétations  
falines en arbrisseaux, assez élevées au-dessus de la fur-  
face des fcories. Sans doute qu’elles étoient occasion-  
nées par le refroidissement fubit de la matiere en fon-  
te. J’ai fait voir une de ces végétations falines à la Com-  
pagnie , afin qu’on fût sûr qu’elle étoit exactement re-  
présentée dans le dessein qu’on m’en a fait. Mais je ne  
puis donner un moyen certain de les refaire ; carquel-  
que foin que je me sois donné., je n’ai pu réussir à les  
répéter.

Toutes ces réductions de la chaux *d’antimoine* en régule  
ne si? font point fans qu’il s’élevé une quantité sensible  
de fleurs argentées , qu’on nomme ordinairementsaurs  
*de régule.* Ce siont de longs filets déliés, roides, qui  
piquent comme des aiguilles très-fines. Si on les obsier-  
ve par un microsiCope à simple lentille, mais garni de  
fion modérateur de ïumiere, elles paroissent opaques;  
si l.lon ôte le modérateur, enforte qu’elles puissent être  
autant éclairées qu’il est possible, on les voit diapha-

»

i65 ANT

nes, elles paroissent être des filets de verre. Cepen- 1  
dant cette observation ne prouve pas absolument que  
ce soit du verre, puisque la plupart des objets qu’on re-  
' garde au travers d’une excellente lentille , paroissent  
tranfparens, pourvu qu’ils soient-assez minces. Le Che-  
valier Newton a observé qu’en plaçant un corps opa-  
que, mais très-mince devant le trou par lequel on fait  
entrer la lumiere dans une chambre obscure, ce corps  
y paroissoit transparent, le microfcope sait ici à petI  
près l’effet de la chambre obscure; ainsi ce que je crois  
être verre, pourroit bien ne paraître tel que par une  
erreur de vision.

J’avois réussi à réduire le verre *étantimoine* par le faVon  
en le traitant comme la chaux, cela devoir être, ainsi  
j’en siipprime le détail. Je croyois réussir de même avec  
le diaphorétique, à quelque différence près, qui n’au-  
roit regardé que le poids. Mais *F antimoine* diaphoré-  
tique, sait salivant les formules ordinaires , ayant été  
mélangé avec le savon noir, puis pouffé au feu comme  
la chaux de ce minéral, s’est converti en une maffe que  
j’ai laiffée refroidir, dans l’efpérance de trouver un ré-  
gule au fond du creufet, après que je Pantois caffé.  
L’ayant examiné presque froid dans un endroit expofé  
au grand air, je me fuis apperçu que la maffe s’échauf-  
foit à mefure qu’elle prenoit de l’humidité de l’air.  
J’en portai quelques morceaux à la flamme d’une bou-  
gie où ils s’allumerent en pétillant. Je rejettai quel-  
ques-uns de ces morceaux allumés dans le creufet, où  
ils allumerent le reste de la masse qui pétilla de même  
en brûlant.

Je refis l’opération précédente, & me fervis d’un dia-  
phorétique minéral très-beau, que j’avois préparé quel-  
ques jours auparavant, de deux parties de régule & de  
trois parties de nitre. J’en pris une once que je mêlai  
avec deux onces de savon noir. Ce mélange mis peu à  
peu dans un creufet ardent, s’y allumoit, & boursiouffloit  
beaucoup ; lorsque la flamme finissoit, la mafle s’assaif-  
foit, & devenoit d’un rouge de charbon embrasé ; il  
s’en élevoit des vapeurs lumineuses d’un Verd bleuâ-  
tre. Tout cela est arrivé fans variété à chaque projec-  
tion de la matiere. Lorsque tout le mélange fut projet-  
té , & eut cessé de jetter des flammes & des Vapeurs lu-  
mineufes, il fe forma une efpece de champignon ren-  
versé , creux, poreux & noir, j’en rabbatis les bords,  
& je mis dessus une nouvelle once de faVon noir, afin  
de mieux couvrir la matiere que je voulais réduire.  
Quand ce dernier savon fut brûlé , & que j’apperçus  
une petite flamme bleuâtre fur la masse, je couVris le  
creufet de fon couvercle , & de beaucoup de charbon ,  
& je donnai une chaude vive d’environ cent coups.de  
foufflet; mais malgré la violence du feu , qui fut un  
peu plus grande & plus longue que dans toutes les opé-  
rations dont j’ai parlé ci-dessus, il ne fe forma point de  
fcories fluides, & la masse resta fpongieufe. Je laissai  
éteindre le feu , & je portai le creufet dans un coin de  
mon laboratoire, où il resta plus de cinq heures sans  
qu’on y touchât. Vers le hoir je Voulus examiner cette  
matiere, on prit ce creissetqui étoit très-froid ; la per-  
Eonne qui le tenoit, sans aVoir pris de précaution con-  
tre un effet qu’on ne pouVoit préVoir, Voulut découVrir  
le dessus de la masse aVec un morceau defer: mais dans  
l’instant que l’air y eut accès , le feu y prit, & il fe fit  
une explosion νΐνε & aVec bruit, qui lui lança sur fes  
habits une gerbe de .feu très-considérable, & y fit plu-  
sieurs trous. Il fe répandit une forte odeur de foufre ,  
femblable à celle deces phosphores en poudre, dont  
feu M. Lernery le cadet a donné plusieurs defcrip-  
tions dans fon Mémoire de 1714. ( Voyez *Alumen. )*

Je n’ai point eu la réduction du diaphorétique que je  
cherchois , & le lessard m’a donné un phosphore très-  
singulier que jé lue cherchois pas. Je l’ai refait cinq ou  
six fois depuis aVec le même fuccès , soit en me serVant  
du diaphorétique des formules ordinaires , sont en em-  
ployant mon diaphorétique de régule : il est Vrai que  
ce dernier réussit un peu mieux que les autres , pourvu  
qu’on ne donne ni trop ni trop peu de chaleur, après

ANT x66

qu’on a ajouté la derniere once de faVon.

Lorfque pour faire mon diaphorétique , j’ai fait déton-  
ner le régule aVec le nitre pur, je le laVe à l’ordinaire  
pour en séparer par les lotions le nitre alcalisé pendant  
la déflagration. La lessiVe qui en est très - caustique,  
prend une couleur bleue , ce qui Vient Vraisemblable-  
ment d’une portion du principe inflammable que ce fel  
a enlevée au régule ; & cela est si Vrai, que cette lessi-  
ve noircit l'étain & l’argent , ce qu’elle ne seroit pas si  
elle nlétoit pas fulphureufe. Si au lieu de jetter cette  
matiere dans Peau après la détonation, je la jette dans,  
de l’esprit de vin , il prend prefque fur le champ une  
belle couleur rouge qui augmente de teinte par la di-  
gestion. Cette liqueur, que M. Stahl a nommée *Tinc-  
tura alkalica acris ,* est une teinture *d’antimoine* non  
émétique, simplement alcaline & diaphorétique, qui  
a enlevé à *l’antimoine* par le moyen du nitre , une por-  
tion de fon foufre métallique (si cependant le foufre  
métallique est quelque chofe de réel ) d’où il résulte  
qu’un *lilium* bien fait n’est pas simplement une teintu-  
re de fels alcalis, comme quelques perfonnes le croyent.  
Il est bien vrai que llesprit de vin digéré stur un Eel fixe  
simple bien alcalisé, y prend à la longue une couleur  
rouge : mais ce même fiel alcali , lorfqu’il est pur &  
seul, ne donnera jamais à l’eau une couleur bleue com-  
me le nitre alcalisé avec le régule.

Cette digression ne fiera pas si inutile qu’elle le paraît :  
elle siert à prouver qu’il y a une quantité considérable  
de principe inflammable dans le régule. De plus, on  
siait que le régule conVerti en diaphorétique, augmente  
considérablement de poids. Huit onces , par exemple,  
de régule bien édulcoré & bien sec , m’ont donné onze  
onces deux dragmes de diaphorétique. D’où peut venir  
cette augmentation, si ce n’est de la concentration de  
l’acide du nitre dans ces parties régulines ? Or en ad-  
mettant cette supposition, je puis prouver la causie de  
la déflragration de mon phosiphore.

Voici comme je l’explique. Il y a une grande quantité de  
parties de chaux, autrefois chaux vive, dans la lessiVe  
grossiere & non filtrée , qui sert à faire le faVon noir.  
Lorfque je calcine le mélange qui fait mon phosphore,  
je brûle une partie de la matiere inflammable du flaVon,  
le reste *se* réduit en charbon. Pendant Faction du feu ,  
l’acide du n.itre quitte peu à peu les parties régulines  
qui le rctenoient pour s’unir au fel alcali du saVon,  
aVee lequel il Ee fait un nitre régénéré : mais tout le sel  
alcali n’est pas employé à cette régénération , parce  
q fil n’y a pas Vraisemblablement assez d’acide nitreux.  
Par le même feu, les particules terreuses de la chaux,  
répandues dans le faVon , *se* calcinent de notiVeau , &  
redeVÎennent chaux νΐνε. Toutes ces particules de dif-  
férente nature, font Voisines les unes des autres dans le  
creufet ; ainsi elles agiront pour l’effet dont il est quesi  
tion , aussi-tôt qu’un moyen extérieur y concourra. Cela  
supposé, on souleve la croûte qui couVre la masse du  
phosphore, l’air s’y introduit aVec l’humidité , ou les  
parties aqueuses dont il est chargé , & dont le Eel alcali  
du mélange est aVÎde. La chaux s’humecte, s’échauffe,  
s’allume, & met le feu aux parties de charbons, & aux  
parties de nitre régénéré qui font Voisines, d’où s’en-  
fuit la détonation de toute la maffe. Une preuVe que le  
nitre est actuellement dans ce mélange, foit par régéné -  
ration , comme je le crois, ou de toute autre maniere ;  
c’est qu’ayant tenté trois fois la même opération aVec  
la poudre d’Algaroth, elle n’a point réussi, parce que  
dans cette poudre les parties antimoniales ne font pas  
unies à l’acide nitreux , mais à l’acide du fel marin.

Si cette preuVe ne fussifoit pas , en Voici une autre. Lorsi  
que dans la Vue de faire la réduction du diaphorétique  
en régule , je m’opiniâtrois à pousser le feu , il fe fai-  
foit une détonation de ce nitre qui fusoit aVec le char-  
bon de l’huile du faVon , comme auroit fait un mélan-  
ge de salpetre & de charbon ordinaire : le diaphoréti  
que fe dissipoit en même tems en Vapeurs blanches , &  
il ne restoit dans le creuset qu’une croûte noire & dure  
attachée à fes parois , qui ne produisisse plus que du feu.

*167* AN T

Pans aucune détonation. C’est par cette raisim que la  
réussite de mon phosphore détonant, dépend du degré  
de la calcination que je donne au mélange, & qu’il faut  
être attentif à ne pas la pousser jufqu’à un degré de.cha-  
leur qui fasse sufer le nitre.

Quant à la probabilité du concours d’une matiere deve-  
nue chaux vive , qui peut s’allumer , & donner du feu,  
je rapporterai le fait sauvant. Il y a environ cinq ans  
que pendant une débacle de la riviere de Seine, un ba-  
teau plein de chaux , du Port S. Paul, fut fendu par  
les glaces ; Peau s’y introduisit, la chaux s’y alluma,  
mit le feu au bateau, celui-ci à d’autres , il y eut un  
incendie, dont j’étois alors à portée de vérifier l’origine.

Nous avons en Chymie différens mélanges qui prennent  
feu aussi-tôt qu’ils sont exposés à l’air. Telles font les  
matieres végétales ou animales sillphureuses calcinées  
avec l’alun.

Le mélange du régule *d’antimoine* avec le sublimé corro-  
sifslallume quelquefois.

Lefafran de mars antimonial de M.Stahl s’est enflammé  
au Jardin du Roy , où M. Boulduc l’avoit fait expofer  
au foleil pour le dessécher plus vite.

L’or fulminant détone par la feule chaleur d’une tritura-  
tion un peu rapide.

La verge de fer qui a fervi à remuer le mélange des *ré-  
ductions* de mes chaux *d’antimoine* étant ratissée avec  
un couteau , donne des étincelles de feu.

M. de Reaumur a obfervé que *s antimoine* uni au fer , à  
peu près à parties égales, il en résulte une masse métal-  
lique, qui limée rudement, donne une grande quantité  
d’étincelles capables d’allumer toute matiere combusti-  
ble.

Ainsi il semble que pour faire des phosphores, il ne s’a-  
git que de concentrer la matiere propre à donner du  
feu dans des cellules, où elle puisse rester tranquile  
& comme assoupie , jusqu’à ce que par quelque moyen  
on rompe les parois de ces cellules, & qu’on y laisse  
introduire une autre matiere plus fubtile & capable de  
lui imprimer un mouvement d’une rapidité extreme.  
Soit que cette explication fuffife pour rendre raifon de  
l’inflammabilité des phofphores, foit qu’on l’explique  
par des hypotheses beaucoup plus ingénieuses , elles  
auront toujours le défaut de d'être qu’ingénieufes. *Mé-  
moires de l’Academie Royale des Sciences. A. iaso.*

*Dit Régule d’Antimoine médicinal.*

P **A R** M. H **O F F M A N.**

Le régule *d’antimoine* a fubi le même fort que les autres  
remedes tirés de la Chymie : lorsqu’il parut il y a quel-  
ques années, on le regarda d’abord comme un secret  
de la derniere importance , surtout dans les Pays-Bas.  
On ne s’accorde point siir le nom de sem inventeur ;  
car quelques-uns en attribuent la découverte à Cranius  
& d’autres à Mœtsius, qui a inséré la préparation de ce  
régule dans *sa* Chymie raisimnée : on la trouve encore  
. dans la Medecine chymique de Vigani. On n’est pas  
plus d’accord silr les vertus & les effets de ce remede  
que sur le nom de celui qui en a fait la découverte :  
car on trouva d’abord & on trouve encore un grand  
nombre de perfonnes qui le mettent au nombre des  
fecrets les plus importans de la Medecine ; tandis que  
d’autres au contraire prétendent qu’il n’est d’aucune  
utilité , ou ce qui est bien pis, qu’il a une qualité *véné-  
neuse* & nuisible.

C’est pourquoi jlai cru qu’il ne feroit pas inutile de *re-  
chercher* en peu de mots quelle est la nature de ce re-  
mede, afin d’être plus en état de juger de la vérité ou  
de la fausseté des sentimens de ces deux claffes de per-  
fonnes. Comme perfonne avant moi *n’a* entrepris une  
pareille tâche , j’efpere qu’on me pardonnera si je traite  
cette matiere avec moins d’exactitude que fon impor-  
tance l’eut exigé. Afin de pouvoir exécuter mon def-  
fein avec plus de Clarté , j’examinerai d’abord en peu  
de mots les principes qui compostent ce régule , j’en

ANT 168

donnerai essuite les préparations pour paffer à *ses* dif-  
férens ufages.

Les principes qui constituent ce régule font premiere-  
ment *V antimoine* lui-même , qui est le principal, puis-  
que la matiere de ce régule en est formée. Seconde-  
ment le fel commun dont l’acide est d’une nature ex-  
tremement volatile. Enfin un fiel alcali qui produit des  
effets singuliers & remarquables fiur les fubstances siul-  
phuretsses, siirtout silr celles qui tiennent de la nature  
des minéraux , aussi-bien que sur les parties siulphureu-  
fies & huileuses des animaux & des végétaux.

*De la préparation de ce régule médicinal.*

Après avoir fait le dénombrement des différens princi-  
pes qui compofent ce régule, il nous reste à examiner  
la maniere dont on le prépare. Quoique plusieurs Au-  
teurs & entre autres,Mœtsius dans fa Chymie raisimnée,  
les *Acta curiosorum, Leidens.* Koénig dans sim Regne  
minéral, &-BarKhyifen dans sia Pyrosophie, nous aient  
lassé diverses instructions sur ce sistet, *je* me crois ce-  
pendant obligé d’en rendre compte.

*Prenez* cinq parties *d’antimoine* pur , quatre de fel ordi-  
naire, & une once de fel de tartre. Quelques per-  
semnes alterent la proportion de ces ingrédiens,  
& prenent huit parties *d’antimoine,* sept de fel  
ordinaire & une de fel de tartre : mais la pre-  
miere , est la plus généralement reçue. Après  
avoir battu & mêlé toutes ces drogues enfem-  
ble, on les mettra peu à peu dans un cretsset rou-  
ge , & on augmentera l’action du feu jufqu’à ce  
que la matiere foit entierement fondue , ce qui  
arrive ordinairement dans l’efpace d’un quart-  
d’heure , lorfque l’on prend des mesures justes.  
Verstez cette matiere dans un vaiffeau de figure  
conique que vous aurez foin de frotter aupara-  
vant avec du suif, ou de noircir à la fumée d’une  
chandele. Agitez ce vaisseau de la maniere qu’on  
obferve dans les autres fusions du régule , afin  
qu’il fe sépare suffisamment de fes scories, & qu’il  
sic précipite au fond du vaisseau. Quelques per-  
fonnes regardent cette circonstance d’agiter le  
vaisseau comme la plus nécessaire , à caufe que ce  
régule étant le plus léger de tous ceux qu’on pré-  
pare avec *s antimoine,* il importe qu’on le sépare  
desesscories,outre qu’il sie précipite plus difficile-  
ment.Lorsqd'on néglige cette précaution,& qu’on  
*verse* cernélange encore bouillant dans un vaisseau  
froid , il arrive fouvent que pendant l'ébullition,  
une partie des scories *se* mêle avec le régule , &  
réciproquement , qu’une partie du régule reste  
dans les scories , de Eorte qu’il n’est point aussi  
pur , si beau ni si brillant qu’il l’eût été sems cela.  
Lorsque ce régule est séparé de stes sicories il est  
aussi poli que de l’acier ; lorsqu’on le pulvérise  
dans un mortier ou silr un marbre avec de Peau  
ou sans eau juPqu’à faire difparoître *ses* particules  
brillantes, il devient rouge ou de couleur de pour-  
pre.

Comme ce procédé n’a rien de difficile, je ne m’y arrête-  
rai pas davantage : il est bon cependant d’obferver ici  
par rapport au fel alcali qui entre dans cette composi-  
tion , que quelques perfonnes qui admettent une dif-  
férence considérable entre les alcalis sont si fort atta-  
chés au fel de tartre, tant par rapport à *sa* pureté qu’à  
*ses* effets ou ses qualités occultes, qu’elles ne veulent  
point qu’on substitue aucune autre storte de Eel à sa pla-  
ce. Je sciis persuadé que l’observation de Vigani a  
donné lieu aux doutes qu’on a eus silr ce sijjet ; car il  
rapporte dans sa *Med. Chym. page* 20. une expérience  
pour établir la différence des alcalis , & assure qu’il a  
eu un régule rouge, en préparant *F antimoine* avec du  
Bel commun & du Eel de tartre , au lieu qu’il n’a eu  
qu’un régule ordinaire en mettant *Vantimoine* en fusion

*Ap* A N T

avec du fel de chardon-beni. J’avouerai pourtant que  
quoique j’aie sait plusieurs expériences dans cette vue  
aVec beaucoup de précaution , je n’ai jamais remarqué  
une différence si considérable entre les régules qu’elles  
m’ont donnés ; & que le fel de chardon-béni & les au-  
tres alcalis n’ont pas produit un régule différent de ce-  
lui qu’on obtient ordinairement aVec le siel de tartre.  
C’est ce qui me fait soupçonner que le régule simple  
de Vigani a été produit par un mélange fortuit de char-  
bon & de quelque autre fubstance fulphureufe. Com-  
mc je n’ai pu découVrir la différence des fels alcalis ,  
je fuis perfuadé qu’on ne doit pas être fort scrupuleux  
si-ir le choix qu’on en fait , pourVu qu’on emploie un  
alcali pur, préparé comme il faut, & qui ne foit point  
altéré par quelque scibstance étrangere ou hétérogene.

Il est inutile d’hésiter sur le choix du siel commun , &  
d’examiner scrupuleusement lequel du sel marin , du  
Ee! gemme ou du SH de fontaine , est le plus propre  
pour cet effet, puifqu’on obtient également le but qu’on  
fe propose, quelque fel qu’on emploie.

La méthode que nous venons de rapporter est celle qui  
est la plus ordinaire & la plus en ufage dans la prépa-  
ration du régule médicinal ; quoique quelques person-  
nes s’en écartent quelquessois en ajoutant ou en re-  
tranchant quelque ingrédient, ou en changeant les  
proportions du poids si-livant que le caprice ou quel-  
que Vue particuliere les y obligent. Il y en a, par exem-  
ple, qui au lieu de fel alcali employent le SH de tartre  
mais en plus grande quantité. Ils prennent huit parties  
*d’antimoine, sept* parties de Eel ordinaire & six de tar-  
tre. On met ce mélange en fusion dans un creufet qu’on  
a fait rougir : mais on en vient à bout beaucoup plus  
difficilement que parla méthode ordinaire. On obtient  
avec celle-ci un régule qui ressemble au médicinal, &  
que je crois être de même espece que lui, quoiqu’il ne  
foit pas aussi beau ; car fa couleur est plus sombre, &  
fa substance plus poreuste : mais lorsqu’on le réduit en  
poudre,il devient d’une couleur pourprée de même que  
le régule médicinal. Ses scories sont légeres , poreuses  
& reffemblent aux bluettes qui sortent du fer rouge  
lorfqu’on le bat. D’autres qui attribuent peut-être trop  
de vertus au SH commun dans la production du régule,  
veulent qu’on rejette entierement le SH de tartre, &  
qu’on augmente le sel commun d’une quantité égale à  
celle du premier. C’est ce qu’ordonne Banchyisendans  
Ea PyroEophie, *Liv. III. Sect. T,. chap. z.* où il soutient  
qu’on peut avoir ce même régule médicinal, en lassant  
fondre légerement *F antimoine* avec une égale quantité  
de sel commun ; mais lorsqu’on vient à en faire l’essai,  
on ne s’appcrçoit point que le sel commun ait apporté  
le moindre changement à *s antimoine*, bien loin de pro-  
duire l’effet auquel on s’attendoit. Enfin nous pouvons  
mettre au nombre des différentes méthodes dont on fe  
.fert pour préparer ces régules, celle dans laquelle les  
Chymistes employent le SH commun pour corriger  
le siifran des métaux de Ruland , dans la croyance qu’il  
devient femblable au régule médicinal, quant à fes ef-  
fets. Ils employent pour cet effet trois parties *dé anti-  
moine ,* deux de nitre & une de fel commun : voyez *le  
Mort dans les Actes des Curieux de Leyde.* D’autres re-  
jettent cette proportion & veulent qu’on emploie la  
même quantité de chaque ingrédient. Après aVoir bat-  
tu & mêlé ces drogues ensemble, on les met dans un  
creusetrouge, & on les réduit'à un degré convenable de  
fusion que l’on obtient aussi-tôt. On verfe enfuite la ma-  
tiere dans un vaisseau de figure coniquç, ou bien,comme  
le Mort l’insinue dans le passage , que nous avons cité,  
on la laisse dans le creufet d’où on la tire lorsqu’elle est  
refroidie. Le régule qu’on obtient par ce procédé n’est  
point différent du fafran des métaux de Ruland ; il est,  
de même que ce régule,médicinal.d’une consistance po-  
reufe , peu poli , mais clair & d’une très-belle appa-  
rence. Lorfqu’on le réduit en poudre , il devient d’un  
rouge obfcur femblable à celui du bol d’Arménie. Ses  
fcories font légeres, d’un jaune d’ambre & pareilles à

A N T 170

celles que donne le régule *d’antimoine,* lorsqu’on le  
purifie avec le nitre.

*Usage de ce Régule.*

On peut employer ce régule dans la Chymie, dans la  
Pharmacie & dans la Thérapeutique. Je vais toucher  
en peu de mots chacun de ces uEages en particulier.

Il n’est pas difficile de découvrir quel est fon ustage dans  
la Chymie , si l’on reeherche sa nature aussi-bien que  
la maniere dont il est produit. Je ne m’arrêterai pas  
beaucoup sur cet article , & je passerai aux ustages aux-  
quels on peut l’employer dans la Pharmacie.

Quoique les Chymistes neste Poientpas mis en peine juse.  
qu’à présent d’extraire d’autres médicamens de ce ré-  
gule, je rapporterai cependant le plus brievement qu’il  
me sera possible , les préparations qu’on en fait , &  
qui font le plus en usage. Notre selvant Président a pro-  
posé, dans *ses* notes si-ir Poterius, chap. 12. une pré-  
paration de soufre *d’antimoine* faite avec le régule mé-  
dicinal, qu’il fait bouillir dans de Peau de chaux , &  
qu’il précipite avec de l’efprit de vitriol. Il assure que  
ce foufre a les mêmes vertus & la même efficace que la  
panacée de Glauber ; il le présure même au régule, à  
cause que fa virulence arsénicale étant corrigée par  
l’efprit de vitriol, est beaucoup plus foible que dans  
le régule. Il enseigne dans le même Ouvrage la prépa-  
ration d’une teinture *d’antimoine ,* qu’il «tire du régule  
médicinal qu’il met en fusion avec un alcali, au moyen  
de l’esprit de vin , ou tartarisé, ou retiré des fcories de  
*l’antimoine.* Il nous enseigne encore à préparer une  
teinture anodyne avec ce régule , en lassant dissoudre  
de.l'opium dans une décoction du régule médicinal  
avec de Peau de chaux, & en extrayant l’essence de la  
solution qu’on a fait épaissir par le moyen du vin de  
Malvoisie , ou de l’esprit de vin. Voici ce qu’il dit  
des vertus de cette teinture : « Ce remede est très-  
» propre pour soulager les douleurs , & pour pro-  
*33* curer le sommeil.; car la lessive de la chaux étant  
σι imprégnée du soufre *d’antimoine,* elle corrige la qua-  
» lité narcotique & astbupissante de l’opium ; ce qui  
» prévient les fymptomes qu’il caufepour l’ordinaire,  
^tandis que les qualités atténuantes & anodynes du fou-  
» fre *d’antimoine* qui répriment les mouvemensimpé-  
x> tueux des efprits,fe balancent heureusement l’une  
» l’autre.« Basile Valentin fait mention dans fon *Char  
de Triomphe de l’Antimoine,* d’une teinture & d’un  
beaume antimonial qu’on prépare avec un mélange de  
tartre & *d’antimoine* en forme de foie, & qui n’est point  
différent du régule médicinal. On peut encore aisé-  
ment préparer avec ce régule, une chaux, une céruse  
antimoniale & un verre , si après avoir lavé la partie  
alcaline on le fait calciner peu à peu afin d’en extraire  
le foufre ; car il fera aisé après cela de mettre ce qui a  
resté au fond en fusion pour en tirer un verre. En voilà  
assez touchant l’usage du régule médicinal dans la Phar-  
macie.

Je pourrois m’étendre davantage fur ce sistet : mais  
comme cela feroit inutile , je me contenterai de *répé-  
ter* ici, qu’on peut employer le régule médicinal à la  
place de *F antimoine* dans un grand nombre de prépara-  
tions.

Passons maintenant à la troisieme & derniere *chose* que  
nous nous fomrnes proposée, qui est d’examiner fustige  
du régule médicinal dans la pratique de la Medecine. Je  
ne puis m’empêcher de condamner ici ceux qui exage-  
rent les louanges de ce régule , & qui le regardent  
comme une panacée universelle & divine, & j’entre  
dans le sentiment de ceux qui gardent un milieu con-  
venable sifr ce sujet. On vante beaucoup son efficace  
dans les maladies chroniques qui proviennent d’une  
. longue obstruction des vssceres ; & notre savant Prési-  
dent dans *ses* notes siur Potérius, le recommande dans  
l’hydropisie , l’épilepsie, le sicorbut & les fievres ; car  
comme ces maladies sont d’une nature obstinée & opi-  
niâtre , elles demandent des remedes qui ne prodlu-

Ι7Ι ΑΝΤ

Eent point un effet’aussi prompt que les substances vé-  
gétales, mais qui demeurent un tems considérable dans  
le corps, & qui en agitant siouvent les matieres opiniâ-  
tres,les surmontent & les détruisent enfin. Il est aisé de  
comprendre par-là pourquoi ce régule a tant d’efficace  
pour surmonter l’opiniâtreté des maladies chroniques.  
On trouve aussi un grand nombre de persimnes qui  
vantent encore sim essicace contre les fievres. Mœtsius  
prétend dans sa Chymie raisimnée & dans les Actes  
des Curieux de Leyde , qu’il est un diaphorétique spé-  
cifique dans les fievres de toute efipece. Le même Au-  
teur le recommande dans toutes les maladies , où,  
pour user de fies termes, les sueurs semt nécessaires, à  
caufie qu’il n’enflamme point le fiang comme les si.ib-  
stances tirées des végétaux. Ceux qui ont connu cet  
Auteur lorsqu’il vivoit, m’ont assuré qu’il subit jour-  
nellement de ce régule, & *sa* pratique chymlque est  
une preuve de ce que j’avance ; car il soutient dans cet  
Ouvrage qu’il est d’une efficace extraordinaire dans  
toutes les maladies qui demandent qu’on mette la lym-  
phe en mouvement, & qu’on facilite la transpiration.  
Ainsi il le recommande dans la goute , l'apoplexie,  
&c. mais furtout dans les fievres. Il en recommande  
encore l'usage , dans les Actes des Curieux de Lcïde,  
en suivant un régime diaphorétique. Barkhyisen s’en  
rapporte au sentiment de Mœtsius, & exalte extreme-  
ment *sa vertu* sudorifique dans les fievres & dans les  
maladies aiguës.

Koénig fie déclare du même sentiment dans sim Regne mi-  
néral, *chap.o.* où il propofie une ePpece de médica-  
ment qui consiste en ce régule médicinal qu’il réduit en  
bol avec le quinquina & la thariaque, qu’il fait pren-  
dre au malade quelques heures avant l’accès. Cepen-  
dant , malgré les grands éloges que l’Auteur donne à  
ce remede, je neffionfeille à perfonne d’en ufer dans les  
fievres quartes violentes , à cause que l’ufage des re-  
medes,qui fiant aussi astringens & capables de produire  
une agitation aussi violente, causent très-souvent l’hy-  
dropisie & plusieurs autres maladies.

Quelques persimnes recommandent encore ce remede  
dans quelques cas où l’état de la lymphe est mauvais ,  
dans l’hydropisie,l’anafarque, &c. comme je l’ai obfer-  
vé ci-dessus. J’ai toujours beaucoup approuvé la mé-  
thode du siavant & du judicieux Hennike, qui l’em-  
ploie dans l’anasarque, en le mêlant avec du mercure  
doux, avec un fuccès extraordinaire. M. Hoffman  
dans *ses* notes sur Poterius , en donne une petite dofe  
mêlée avec des poudres bézoardiques au commence-  
ment des fievres malignes, de la petite vérole & de la  
dyffenterie , à casse, dit-il, qu’on excite par ce moyen  
une fialivation & une sueur modérée , & qu’en atté-  
nuant les mucosités des premieres voies on dissipe la  
pesanteur & les inquiétudes que l’on restent dans les  
hypocondres. Je me souviens que durant les fievres  
malignes qui firent un si grand ravage dans ce Pays, le  
fameux Chymiste Rollwagius employa siouvent ce ré-  
gule avec beaucoup de succès .\* il en composuit avec  
quelque absorbant terreux, une poudre Alexipharmà-  
que, qui est encore aujourd’hui en usage dans de pa-  
reilles occasions. Alpinus a donné une defcription très-  
exacte de cette poudre, dans sim Traité des fievres  
épidémiques , où il confirme par sa propre expérience  
fon efficacité, mais principalement celle du régule  
dans les fievres malignes & épidémiques. Je sai que  
M. Hennike, dont j’ai parlé ci-dessus, employoit ceré-  
gule dans les maladies dont nous parlons : mais il en  
usia moins souvent dans la sciite, après qu’il eut été *té-  
moin* de quelques inconvéniens, que sa mauvaise pré-  
paration avoit occasionnés , & lui substitua le bézoar-  
dique jovial, ou l’anti-hectique de Poterius. Mœtsius  
prétend que *ses* scories appliquées extérieurement, sont  
un remède excellent contre la gale ; & je me souviens  
- que mon pere m’en ayant conseillé l’usage , aussi-bien  
qu’a un grand nombre d’autres personnes qui étoient  
affligées de cette maladie, elle produisit des effets in-  
croyables. Je me souviens encore d’avoir vu employer

ΑΝΤ 172

ce régule , mêlé avec une substance terretsse , dans la  
gale, & de lui avoir vu dissiper des tumeurs œdémateu-  
fes, principalement des piés, en observant un régime  
sudorifique. On peut voir par-là quelle est l’efficace de  
ce régule pour augmenter le mouvement des humeurs  
qu’il empêche dans ce cas d’augmenter à un point  
trop excessif au moyen des astringens terreux qu’on y  
ajoute.

Après avoir parlé de l’ufage du régule médicinal dans  
la pratique de la Medecine, il ne sera pas hors de  
propos que j’explique la maniere dont il agit.

Comme le régule médicinal produit deux effets, qui fiant  
de faciliter la transpiration & de mettre les humeurs  
en mouvement, de même il paroît opérer en deux diffé-  
rentes manieres , dont l’une consiste à occasionner dif-  
férens mouvemcns, & l’autre à corriger la qualité des  
humeurs : mais il ne paroît pas que cette derniere fe  
manifeste avec autant de force que l’autre. Quant à fon  
soufre en général , l'on fait assez qu’il contient non-  
seulement la véritable matiere du feu, qui estlui-mê-  
me susceptible des mouvemens les plus rapides, & suf-  
fisamment capable d’augmenter celui des humeurs;  
mais encore qu’étant un mélange d’un phlogistique &  
d’un acide vitriolique, il possede une force tonique qui  
fe manifeste tous les jours par la vertu qu’il a de chaffer  
la gale. Par le moyen de cette force tonique, les vaise  
fcaux qui font relâchés reprennent leur ton naturel ; &  
par ce moyen, le mouvement du simg devenant non-  
seulement plus violent, mais étant encore poussé dans  
les plus petits vaisseaux , il s’atténue & acquiert un  
plus grand degré de subtilité. Pour ce qui est de sa  
partie réguline, il est bon dlobsterver quelle reçoit une  
force picotante par l’addition des parties arsénicales ,  
ce qui le rend capable d’exciter des mouvemens vio-  
lens & très-vifs dans les esprits. Secondement, que sa  
nature mercurielle le rend capable de pénétrer & de  
dissoudre non-feulement les humeurs visqueuses &  
épaisses qui fiant logées dans les premieres voies, mais  
encore celles qui font mêlées dans la masse du Eang, &  
retardent sion mouvement intérieur & progressif. On  
voit par-là comment il est capable de corriger les dé-  
sauts de la lymphe, nettoyer les vifceres lorsqu’ils font  
obstrués par des crudités de cette efpece , occasionner  
différentes sécrétions, & rendre les liqueurs capables  
de mouvement. C’est dans les derniers effets que nous  
venons de rapporter, & dans leschangemensqu’il cau-  
se dans les qualités des fluides, que consiste fa feconde  
maniere d’opérer.

Il nous reste à dire maintenant quelque chofe sim la mé-  
thode d’administrer ce régule médicinal. On peut le  
donner affez commodément en forme de poudre, par-  
ce que la dose qu’il en faut dans les occasions où on  
en a befoin , n’est ni trop forte, ni trop dégoutante.  
S’il arrivoit qu’elle fût un peu trop pefante, on peut  
la mêler avec de légers abEorbans, tels que la nacre de  
perles, les yeux d’écrevisses, &c. On peut encore la  
mêler avec d’autres substances , suivant qu’on jugera  
que la différence des maladies l'exige. C’est ainsi  
qtl'Hoflrnan veut qu’on le donne , préparé avec le  
mars, dans l’hydropisie, avec des préparations de ci-  
nabre dans l'épilepsie, & avec des siels digestifs, des  
abforbans , &c. dans les fievres intermittentes. J’ai  
parlé ci-deffus de son efficace extraordinaire dans l’a-  
nafarque, lorsqu’on le mêle avec du mercure doux;  
car il est fouvent arrivé par ce moyen, qu’un demi-fcru-  
pule de mercure doux a produit beaucoup plus d’effet  
que ne l’eussent fait deux fcrupules fans fon fecours.  
Quelques Medecins l’ajoutent aux vomitifs comme un  
aiguillon, & s’en fervent comme d’un digestif. On  
peut le mêler lorfqu’il est en forme de potion avec  
d’autres diaphoniques anodyns , &c. avec le diafcor-  
dium , la thériaque Céleste, les teintures bézoardiques,  
celles d’opium corrigées avec le fel de tartre , & avec  
les eaux diaphorétiques de germandrée , de cerfeuil  
& de cerifes.

Mœtsius dans sa Chymie raifonnée, & Alpinus dans fon

j 73 ANT

Traité des fievres épidémiques , ont donné des formu-  
les pour ces préparations. On peut encore le donner  
en forme de pilules avec des gommes résineufes &  
résoluantes & avec des extraits amers d’absinthe, de  
chardon - béni , de germandrée, de fuméterre , de  
cueillerée , de fafran , de gomme ammoniaque, de  
fagapenum , de liere , de myrrhe , d’aloès , &c.  
Lorfque le régule est mêlé & préparé comme il faut  
avec les fubstances dont nous venons de parler, il de-  
vient un excellent remede dans les maladies qui dé-  
pendent du dérangement des regles & dans les obstruc-  
tions des visceres. Sa dose est depuis six grains jusqu’à  
un scrupule & même davantage, fuÎVant que l’état du  
malade l’exige.

Mais avant que d’employer *ce* régule il faut le triturer si  
parfaitement, & le réduire fur un marbre en une pou-  
dre si déliée, qu’on n’y découvre plus la moindre par-  
ticule brillante. Cette précaution est absolument né-  
cessaire tant pour en faciliter la solution, qu’afin qu’il  
opere plus promptement:carlorsqu’onla néglige il reste  
trop long-tems dans les intestins, & peut occasionner  
des Iymptomes très-fâcheux ; il fort même quelque-  
fois avec les excrémens, ce qui arrive fouvent dans les  
préparations de cinabre. HoffMAN , *Mederine Raison-  
née , Systemat. Tom. IV.*

M. Jean Pringle a donné dans les Essais de Medecine  
d’Edimbourg l’histoire d’un remede pour la dyssente-  
rie, qui est préparé avec *Vantimoine,* & qui a été ren-  
du public par M. Young. Il semble d’abord au pre-  
mier coup d’œil que ce remede est un de ceux dont on  
doit le moins attendre l’effet qu’on ste propose : mais  
comme je le tiens de bonne main , & que l’expérience  
qui seule est capable de fixer la valeur d’un remede,est  
toute en *sa* faveur, j’ai cru ne pouvoir me dispenser  
d’en parler dans un Traité de *F anelmelune ,* quoique je  
n’aie point été temoin moi - même de fes effets salu-  
taires.

*Verre cerat d’Antimoine.*

prenez *de verre d’antimoine s une once s  
de cire , une dragme.*

Faites fondre la cire dans une cuillere de fer & ajoutez-  
y *\’antimoine* pulvérisé. Mettez cette composition si.lt  
un feu médiocre & qui ne jette aucune flamme pen-  
dant Pefpace d’une demi-heure , & remuez-là fans cef-  
fe avec une spatule ; retirez-là dti feu & verfez-là fur  
un morceau de papier blanc bien propre, pulvérisez-  
là & gardez-là pour l’usage.

Cette quantité lorsque je l’ai préparée, a perdu un gros  
de son poids. Le verre s’est fondu dans la cire à un feu  
médiocre. J’étois si fcrupuleux la premiere fois que je  
préparai ce remede , que j’eufle fouhaité que l’Auteur  
eût assigné le degré de feu aussi-bien que le tems que  
cette préparation exigeoit : mais j’ai remarqué depuis  
en yariant le tems & le degré de chaleur, qu’on n’ap-  
perceVoit aucune différence dans l’opération de ce re-  
mede.

Après aVoirdemeuré environ Vingt minutes fur le feu, il  
commence à changer de couleur, & dix minutes après  
iI approche de très-près de celle du tabac. Je connois  
à cette couleur qu’il est fuffifamment préparé, fans  
aVoir égard au tems ni au degré de chaleur.

La dsse ordinaire pour un adulte est de dix ou douze  
grains; mais pour plus grande Eureté je commence or-  
dinairement par six ; j’en donne un sicrupule aux per-  
fonnes robustes ; il opere cependant quelquefois si dou-  
cement, que je ferois tenté de croire que la dofe est  
encore trop foible.

J’en donne cinq ou six grains aux personnes d’une com-  
pléxion foible, & j’augmente la dofe à proportion de  
l’effet qu’elle produit.

La dose pour un garçon de dix ans est de trois ou quatre  
grains.

Celle pour un enfant de trois ou quatre ans , de deux ou  
trois.

ANT 394

On s’est servi de ce remede avec beaucoup de succès  
dans la dyssenterie, & on en a caché la préparation  
'comme un secret pendant plusieurs années.

La premiere fois qu’on me le communiqua, je le crus si  
défagréable & si dangereux , que je passai plusieurs an-  
nées sians oser en faire l’essai ; la premiere dofe même  
que j’en donnai ne fut que d’un grain, & je 1 augmen-  
tai peu à peu jusqu’à vingt,ce qui est la plus sorte que j’en  
aie jamais donnée. Aussi-tôt que je fus convaincu par un  
grand nombre d’expériences qu’il étoit doux & effiéace  
dans la dyssenterie, j’en publiai la recette dans les Ef-  
fais d’Edimbourg ; car outre qu’on ne me l’avoit point  
confié fous promesse de le tenir secret, je me fuis fait  
une loi de ne cacher aucun remede au public, de quel-  
que espece qu’il foit.

Je ne crois point que les Medecins veuillent en donner  
d’abord une forte dofe, Eur une autorité aussi peu rese  
pectable que la mienne pour des étrangers ; ils peuvent  
donc pour agir avec précaution en donner d’abord une  
aussi petite dose qu’ils le jugeront à propos, & en faire  
♦ l’essai dans prefque toutes les maladies où les purga-  
tifs ne peuvent caufer aucun préjudice, & l’augmenter  
insensiblement à proportion des effets qu’il produira.

Je le donne dans les dyffenteries fans m’embarrasser si  
elles semt accompagnées de fievres ou non, & si celles-  
ci sont épidémiques ou si elles ne le sont pas.

Je l’ai souvent hasardé après la saignée & le vomitif, &  
il a produit un effet qu’on avoit vainement attendu de  
ces premiers.

Je n’ai jamais jugé à propos de donner des opiates atl  
commencement, surtout lorsque la maladie est consi-  
dérable ; car quoique l’opium foulage considérable-  
ment quelques personnes, je me silis appel çu dans un  
autre tems qu’il avoit fait augmenter la maladie le jour  
fuÎVant.

La dose que j’ai commencé à donner n’a jamais été plus  
forte que de dix grains, parce qu’elle opere aVec au-  
tant de Violence au commencement que le feroient  
Vingt grains à la fin fur le même malade.

Il fait quelquefois Vomir le malade & il le fatigue; il  
purge beaucoup de perfonnes : mais je me suis souVent  
apperçu qu’il guérissent sans aucune éVacuation sensi-  
ble & sians cauEer aucune lassitude lorsqu’on Remploie  
dans les dyffenteries Violentes.

Lorsqu’il putge suffisamment ou qu’il fatigue le malade,  
je mets un ou deux jours d’interValle entre chaque do-  
*fe*, de même que je le pratique avec les autres pur-  
gatifs.

Comme j’ai guéri quelques personnes avec une seule *do-  
se* , j’ai été obligé d’en donner cinq ou six à d’autres  
lorsque la premiere n’avoit pas produit affez d’effet,  
& que j’ai cru que la foibleffe de la dosie me priveroit  
du siuccès que j’espérois de ce remede dans les mala-  
dies chroniques.

Après la seconde ou troisieme dosie les sielles sont rare-  
ment sanglantes , les tranchées & la maladie dimi-  
fiüent, & les sielles sont moins visqueuses.

Je le donne à jeun, persuadé qu’il opere avec moins dé  
violence.

Le malade ne doit boire que trois heures après, à moins  
qu’il ne soit extremement incommodé & qu’il ait en-  
vie de vomir; dans ce cas on lui donnera de Peau  
chaude de mêrne qu’avec les autres vomitifs.

On doit fe garder de le donner pour la diarrhée à la fin  
d’une maladie de consomption. J’ai guéri quelques  
autres diarrhées opiniâtres en en donnant une forte  
dofe : mais il a réussi moins fouvefit que dans la dÿssen-  
terie.

Je défends à mes malades l’usage de toutes les liqueurs  
qui ont ferffienté ; je leur ordonne pour nourriture  
du lait avec du riz ou du pain, des bouillons de pou-  
let ou dû gruau.

Je ne leur donne rien de froid, si ce n’est une petite cuil-  
lerée de gelée de corne de Cerf toutes les fois que les  
malades en demandent ; je leur permets quelquefois la  
gelée de grofeilles pour leur rafraîchir la bouche.

175 A N T

On peut donner ce remede sims rien craindre aux fem-  
mes enceintes , & la dofe d’un demi-grain aux enfans  
qui sirnt a la mamelle. *G. Y. Edimbourg, Med. Essais ,  
Tom. V.*

*L.antimoine* a Eourni de tout tems aux Empiriques depuis  
qu’on a découvert sies vertus, les secrets qui ont eu le  
plus de réputation,comme il est aisé de s’en convaincre  
par l’irrégularité de leurs opérations; car les remedes  
préparés avec *Vantimoine* ont cela de particulier , qu’ils  
agissent quelquefois avec beaucoup de violence , &  
quelquefois sans aucune opération visible, quoiqu’on  
les emploie en même quantité fur le même malade  
& sans qu’on puisse dire qu’aucune circonstance ait  
changé.

Quand on n’auroit point d’autres preuves que celles que  
nous venons d’alléguer , elles si.issiroicnt pour nous  
convaincre que la pilule de M. Ward étoit composée'  
*dé antimoine t* & c’est de quoi personne ne doute plus  
aujourd’hui ; quant à la maniere dont il la prépare, el-  
le n’est pas fort difficile, puisqu’on peut la composer  
de plusieurs façons, en ôtant à ce minéral une partie  
de fon Eoufre, & en laissant fa partie réguline toute  
feule , elle produit toujours le même effet quoique  
donnée en petite dofe.

Je finirai cet Article par l’histoire d’un remede qu’on a  
publié depuis peu & pour lequel l’Auteur a obtenu une  
patente ; j’entens parler de la poudre de M. Hayward  
pour le rhumatisine & la goute. Il ne promet pas moins  
que la guérison de cette derniere maladie qui a em-  
barraffé depuis tant de siecles tous les Medecins.  
C’est pourquoi il paroît de quelque importance d’e-  
xaminer jtssqu’à quel point ce remede peut vraisem-  
blablement répondre au caractere que lui ont donné  
les persimnes qui avoient intérêt à fa vente, puisqu’il  
Le peut faire qu’elles *se* soient trompées à sim avanta-  
ge. Il est à propos que le lecteur sache auparavant,qu’on  
oblige tous ceux qui demandent une patente pour quel-  
que découverte que ce foit, d’en spécifier les particu-  
larités & de les faire enregistrer en Chancelerie dans  
l’efpace de quatre mois, afin que le public profite de  
cette découverte, & l’on donne à celui qui en est l’Au-  
teur le privilege de le vendre feul pendant quatorze  
ans, après quoi on l’enregistre.

Le remcde de M. Hayward est une préparation *d’anti-  
moine 8c* de nitre broyés enfemble, jufqu’à ce qu’il ne  
paroisse plus aucune particule brillante de *Vantimoine.*Chaque dosil de ce remede est de vingt - sept grains  
pour un adulte.

J’ai remarqué ci-devant que Kunckel fut foulagé de quel-  
ques douleurs qui l’affligeoient, en prenant fuivant l’a-  
vis du jeune Sennert, de *Fantimoine* cru; que ces tro-  
chifques de Kuncxel font aujourd’hui fort renommés  
pour les douleurs vagues à Francfort & à Nuremberg :  
on les prépare avec de *l’antimoine* cru, & je ne doute  
point que ce minéral lorsqu’il est mêlé avec le nitre ,  
ne puisse quelquefois être fort utile dans les légers  
rhumatifmes si l’on en fait un bon ufage. Mais je fuis  
fort éloigné de croire qu’un tel remede puisse guérir  
la goute , de quelque efpece qu’elle soit.

On me permettra d’observer ici sims blesser le respect que  
je dois aux privileges qu’on accorde en général à tous  
les remedes, qu’il n’est pas fort aisé d’avoir une con-  
noissance certaine de l’effet de ces fortes de remedes ;  
car premierement, il nlest pas toujours sûr que les cas  
rapportés par ceux qui en fiant les propriétaires, soient  
vrais dans toutes leurs circonstances ; & quand même  
ils le steroient, on ne cite que ceux qui ont réussi, &  
l’on supprime un millier de cas dans lesquels le reme-  
de a été nuisible au malade.

Comme on trouve dans le monde beaucoup plus de gens  
crédules qu’intelligens, il n’est pas surprenant que des  
persionnes entreprenantes aient la hardiesse de vendre  
pour des Eecrets les compositions les plus ordinaires de  
la Pharmacie , dont ils retirent un très-grand bénéfice,  
à caufie que le prix de ces sortes de fecrets est pour  
l’ordinaire exorbitant.

A N T 176

Je ne sache point que le prix du remede dont j’ai parlé  
ci-dessus foit plus extraordinaire que celui des autres  
compositions que l’on vante comme des secrets, & si  
cela est, on peut juger des autres par celui-ci.

Le prix de *s antimoine* cru est de quatre fols la livre , &  
il ne passe jamais six sises lorsqu’on l’achete en gros. On  
vend le nitre aujourd’hui , à ce que je crois , douze  
sises la livre, ce qui est pourtant assez rare. Supposant  
donc qu’on vende une livre de chacun, à trois livres  
pour chaque vingt-siept grains, les deux livres auront  
été vendues cent quarante-deux livres & quelque cho-  
fe de plus , ce qui suffit, à ce que je crois, pour payer  
les drogues employées.

stahl donne le qpm de *unctura arnimorni alcalica acris*à cette *tOluturOffiantimoine rsa.* se fait en jettant llawti-  
*moine* diaphorétique aussi-tôt après la détonation dans  
de l’esprit de vin, & en le mettant en digestion.

J’ai oublié d’observer ci-dessus que le foie *d’antimoine 8c*le fafran des métaux ne font qu’une même chose, avec  
cette seule différence que le second est lavé, & que  
l’autre ne l’est point.

ANTYLION , Ἀντύλιον , est le nom d’un cataplasine  
extremement astringent , dont on trouve la destcrip-  
tion dans Paul Eginete, *Liv. V.II. chap.* 18.

ANTIMONIUS LAPIS , *mine d’antimoine.* Myrepse,  
Serapion & quelques autres mettent *F antimoine* au  
nombre des pierres ; Myrepsie particulierement, Spct.  
*i.cap.* 470. comme Fuchsius l’observe dans stes notes  
sclr cet Auteur.

ANTIMOROS, Ἀντιμόρος, *d’èInel, contres-,* &μόρος *la  
mort* ou *la maladie* ; estTle véritable nom , suivant  
Fuchsius, d’un antidote dont on trouve la description  
dans Myrepse, *Sect.* 1. *chap.* 25. au lieu de celui de  
*Diatarnaron* qu’on y lit ; ce qui prouve évidemment  
que Myrepse a tiré sa composition de quelque Au-  
teur barbare qui avoit corrompu ce nom ; quelques-  
unes des copies Latines les plus correctes portent  
*Antimoros.* Füsch. *Non sur le lieu que nous avons  
cité.*

ANTINEPHRITICA , Ἀντινεφριτικὰ , Α’ἀντὶ , & νέ-  
φρῶτις, *douleur des reins s* Pont des remedes propres  
pour les douleurs qu’on restent dans ces parties. BLAN-  
**CARD,**

ANTIOCHI HIERA , P *Hiera d’Antiochus,* est un  
médicament composé que l’on prépare de la maniere:  
suivante ;

Ce remede est bon contre la mélancolie, la rage, l’épi-  
lepsie , & pour tous ceux qui ont beaucoup d’humeurs  
impures dans le Eang. AETIUS , *Tetr.* 1. *Serm. III.  
c.* 114.

ANTIOCHI THERIACA , Thériaque dont le Roi  
Antiochus le Grand *se fervoit* contre toutes sortes de  
poisems, & dont la composition étoit écrite fur une  
pierre à l’entrée du temple *d’Eseulape.*

177 ANT

PuIvérisez ces drogues , passez-lespar le tamis, & faites-  
en des trochifques de demi-dragme avec de bon vin.  
La dofeest de demi-dragme dans un quart de pinte de  
vin. PLINE, *Liv. NX. c.* 24.

ANTIPARALYTICA , Ἀντιπαραλυτικὰ , *d’avri, &*παράλυσις , *paralysie* ; remedes contre la paralysie.

ANTIPATHES , Ἀντιπαθἐν , espece de *corail,* diffé-  
rent du corail ordinaire. Il est noir , en forme d’arbre,  
& plus branchu que l’autre, mais il a les mêmes vertus.  
DIOSCORIDE , *Lib. V. cap.* 140.

ANTIPATHIA ,Ἀντιπάθεια,*d’aval, contre, Sc.* πάθος,  
*affection s antipathie :* on dit qu’il y a une espece de  
qualité occulte, contraire à la fympathie , lorfque  
deux êtres ont une telle aversion ou une haine opiniâ-  
tre l’un pour l’autre, qu’il ne cherchent qu’à s’éviter  
ou fe détruire réciproquement. GaLIEN , *Liv. XI. de  
Symp. Med. Fac. §.* dit que quelques Auteurs ont  
avancé que le cuir brûlé guérit la gale par une espece  
*d.’ antipathie.*

Charlton croit que l’on peut expliquer la catsse de la fym-  
pathie & de l’*antipathie* par les différens mouvemens  
& configurations , la cohésion & combinaison mutuel-  
le , 1’union ou répulsion réciproque des corpufcules  
*( effluvia* ) qui s’exhalent réciproquement & viennent  
à *se* rencontrer. CasTELLI.

ANTIPATRI THERIACA , *Theriaque d’Antipater*que l’on prépare de la maniere suivante.

ANT 178

*myrrhe , quatre dragmes dix grains ;  
encens , une dragme deux grains et demsp  
safran , huit dragmes vingt grains ;*

*anis , une dragme deux grains et demi ;*

*Cyrenaica lacryma , ( je crois que c’est Pafsafoeti-  
da ) une dragme deux grains et demi ;*

*presure de biche , trois dragmes sept grains ;  
miel Attique , autant qu’il en faut.*

La dofc est de la groffeur d’une noisette. Elle guérit  
la morfure de l’aspic. ScRIBoNIUs LaRGUs , *cap.* 42.

ANTIPERISTASIS, ΑντιπερίστασιςΜ’ἀντὶ,&περιίστημι,  
*environner s Anelpéristase*, refferrement ou compression  
d’un corps par l’air ou l’eau qui l’environne. Telle est  
l’*anelpéristase ,* ou compression du chaud ou du froid  
par la qualité contraire dont ces deux font environ-  
nées. Teophraste, *Lib. de igne,* attribue la catsse qui  
fait que les hommes font plus vigoureux & digerent  
plus aisément en hiver, à l’augmentation de la chaleur  
causée par l’*anelpéristase ,* Συνέσταλται δἐ ἐν τῶ χείμῶνι  
καὶ συγκατακέκλεισται τὸ θερμὸν ὑπὸ του πέριξ ἄερος, καὶ τὰ  
σώματα πέττα τὰς τροφὰς μᾶλλον, καὶ ολως ἰ^υρότερα τοις  
χειμῶσιν ἐστὶν, ὓτε *a-wlsteoigaa*, καὶ ἀντιπεριεστηκε τῳ θερμῳ.  
«Dans l'hiver la chaleur est comprimée & concentrée  
» par l’air qui l’environne, le corps digere mieux &  
» est beaucoup plus fort à tous égares à caufe de la réu-  
» nion & de *Fanelpéristase* de la chaleur. » TkEoPHRas-  
τε , *de igne.*

ANTIPHARMACUM, Ἀντιφαῥαακον, d’a’vA, *contre,*φὰρμακον, *pois.on ; Antidote ou préservatif contre le pois.on.*Dioscoride, *Lib.II. c.* 18 5. dit, en parlant du creffon ,  
ἐρπετῶν ἐστιν αντιφάρμακον, « c’est un remede contre le  
» venin des reptiles. » Dans ce siens il est le mêmequla-  
*lexipharmacum.*

ANTIPHTHISICA, Ἀνταρθρσικὰ, *d’aval, contre,* φθίσις  
la phthysie, ou consomption ; remedes contre la phthi-  
fie. BLANCARD.

*Tinctura antiphthysica* : Teinture contre la consomption.

Tirez-en une teinture sans employer le feu. *Dispensaire  
d’Edimbourg.*

Quincy la propofe, comme il fuit dans sim Dispensaire  
Anglais.

Mettez-les dans un matras avec deux pintes d’excellente  
eau-de-vie. Vingt-quatre heures de digestion donne-  
ront une fort belle teinture.

Elle paffe pour spécifique dans les fievres hectiques , &  
felon toute apparence, elle doit être fort salutaire dans .  
ces fortes de maladies, parce qu’elle refferre les fibres  
& en augmente le reffort, en même - tems qu’elle *ré-  
trécit* les pores & les conduits sécrétoires, ce qui sait  
que les fiscs & les liqueurs nourricieres ne *se* dissipent  
pas si-tôt par ces voies. Elle donne aussi un tissu plus  
solide au siang, qui, dans ces maladies, est presique  
entierement dissous. Elle est aussi extremement salutai-  
re dans plusieurs maladies hystériques.

ANTIPHTHORA , Ἀντιφθορὰ, d’dvre, *contre s* & φθορα,  
*corruption* ; espece d’aconit auquel on a donné ce nom  
parce qu’il empêche la corruption. BLANCARD.

ANTIPHYSICA , Ἀντιφυσικὰ, d’^vic, & φυσάω , ou  
φυσσάω, *fonflflor* ; remedes contre les vents. Voyez  
*Carmin ativ a.*

ANTIPHYSON , un des noms de l’aimant dans Mar-  
cellus *Emoiricus,* cup. I.

*179* A N T

ANTIPLEURITICUM , Ἀντιπλευριτικὸν , d’lo'Ti', *con-  
tre , 8e* , la pleurésie. *Remede contre la pleuré-  
sie.* **BLANCARD.**

ANTIPODAGRICA, Ἀντιποδαγρικὰ, le même qu’uu-  
*tiarthrielca ,* dont on peut voir l’article.

ANTIPRAXIA , Ἀντιπραξία, d’a’vTi' & πράσσω , *tra-  
vaillera* Ce mot signifie une contrariété de fonctions &  
de tempérament dans les différentes parties, & les An-  
ciens s’en font servis pour exprimer la variété des  
symptômes favorables & contraires qui fe réunifient  
dans les affections hypocondriaques, comme quand la  
froideur de l’estomac fe trouve jointe à la chaleur du  
**fole. CASTELLI.**

UANTIPYICA, d’érTi & nUrejpufesont des médicamens  
que l’on emploie pour supprimer , ou du moins pour  
diminuer la suppuration. On peut rapporter à cette  
claffe ceux qui évacuent par quelques-uns des couloirs  
naturels la matiere qui auroit perpétué la suppuration,  
ou , qui, sims procurer d’évacuation sensible, en dimi-  
nuent la quantité. Tels sont en général les apéritifs ,  
les délayans, les légers évacuans , les altérans , & en  
particulier les fleurs de foufre, la racine de dompte-ve-  
nin , & le tartre vitriolé ou le fel polychreste de Gla-  
fer, le crystal minéral, le nitre antimonié, surtout si  
on y ajoute quelques grains de cinabre , & qu’on en  
continue llufage pendant quelque tems. On s’en siert  
quelquefois avec succès lorfque le Medecin, pour pré-  
venir une suppuration trop abondante , veut dissiper  
une partie de la matiere morbifique , comme dans le  
période inflammatoire de la petite vérole. BoERHaa-  
VE , *Aph.* 1399.

ANTIPYRETON,’AvTinupeTov,d’a’vTi' *contre, Scos-oscloç,*la fievre ; *fébrifuge ,* ou remede contre la fievre. Cas-  
**TELLI.**

ANTIPYREUTICON ou ANTI P YR E TIC O N.  
Le même que le précédent. **BLANCARD.**

\* On donne ce nom non-seulement aux remedes *fébri-  
fuges* , mais encore à ceux que l’on emploie pourgué-  
rir les brûlures, ou pour diminuer la trop grande ef-  
fervefcence du sang occasionnée par la disposition in-  
flammatoire où il fe trouve. On donne particuIiere-  
ment à ceux que l’on emploie dans ce dernier cas le  
nom *d’antiphlogistiques* ; & on peut les confondre  
avec les *rafraichisserns*, d’où ils font prefque tous  
tirés.

ANTIQUARTANARIUM, ANTIQUARTIUM.  
Remede contre la fievre quarte. **BLANCARD.**

*si L’antiquartium febrisugum Riverii,* ou le *specificum an-  
üquartanarium Riverii,* le remede de Riviere contre la  
fievre quarte, a donné lieu à bien des conjectures fur  
la nature des ingrédiens qui le composent. L’Auteur  
le recommande comme un purgatif doux qu’il compa-  
re par rapport à son action, à ceux qui font préparés  
avec la rhubarbe & la manne. Il leprefcrit dans lesfie-  
vres quartes, depuis un fcrupule jufqu’à une demi-drag-  
me ou deux scrupules. Comme ce remede fait quelque-  
fois vomir abondamment le malade, lorfqu’il *se* ren-  
contre des matieres dans les premieres voies, ou qu’il  
procure des fueurs ou des felles copietsses ; Etmuller  
soupçonne que le mercure doux en fait la base:, & qu’il  
y est joint avec le soufre doré d’antimoine , l’or ful-  
minant, & un peu de fcammonée pour animer ces au-  
tres ingrédiens.

ANTIQUI MORBI. Maladies invétérées qui paffent  
le qulirantieme jour, & durent même plusieurs années,  
*maladies chroniques.*

ANTIRRH1NUM, *Mufle de veau.*

**ANTIRRHINUM,** Offic. *Anelrrlelnum minus s* Ger. 439.  
Emac.549. *Antirrhinums.ylvestre medium,* Park.Theat.

ANT 180

1334. Mer. Pin. 9. *Anelrrhsnum primum Matthiolo ,*Merc. Bot. 1. 20. Phyt. Brit. 9. *Anürrhinum arvense,*Rivin. Irr. M. 82. Dill. Cat. Giss 127. *Antirrlnnum  
arvenfemasets->O.Fd.* Pin. 212.Tourn. Inst. I68.Elem.  
Bot. 137. Boerh. Ind. A. 233. Rupp. Flor. Jen. 196.  
*Antirrhinum arvense minus*, Hisse Oxon. 2. 505. *An-  
tir rhinum angustifoliums.ylvestre,* J. B. 3.464. Ralt  
Hist. 1. 760. Synop. 3. 283. *Antirrhelium angusuifo-  
lium quibufdam, minus aliis,* Chab. 483.

*L’antirrhinum* est aussi appelle *anarrhelnum , 8e* par queI-  
ques-uns *Lychnisfylvestris.* La tige & les feuilles de  
cette plante reffemblent à celles de la pimprenelle, fes  
fleurs sont de couleur de pourpre, & femblables à cel-  
les du giroflier jaune, mais plus petites , ce qui lui a  
fait donner le nom de *lychnisfylvestris.* Son fruit a la  
figure des narines d’un veau, & est de couleur de  
chair.

On prétend que cette plante portée en forme d’amu-  
lette a une vertu fecrete contre le venin, & embeI-  
lit la peau de ceux qui s’en oignent avec de l’huile  
de lis ou de Cyprès. D 10 s COR IDE, *Lib. IV.. cap.*133.

*L’antirrhinum* appliqué en forme de pessaire avec du  
miel & de l’huile rofat, guérit les fuffocations de ma-  
trice , & excite les regles. P L 1 ν ε , *Lib. XXV.I.  
cap.* 15.

*L’antirrhinurn a* les vertus du *buboniums* mais dans un  
moindre degré. P. Εοινετε.

Les différentes especes de Cette plante Font :

*AntirrInnum Ossicin. le Primum Matth. le Minus Tab.  
le Melelmurn Lob. le Sylvestre Dod. le Sylvestre medium.*Pane *FArvense majus*, C. B. & quelques autres. C’est  
*le Bucranion* de Galien , le *Cynocephalion* d’Apulée ,  
*& l’Os leonis* de Colume^le.

On trouve cette plante en abondance dans les champs,  
& quelquefois dans les jardins : mais cette derniere esc  
pece est plus grande que l’autre, & a befoin d’être re-  
nouvellée. Elle est de différentes couleurs, jaune, rou-  
ge, pourpre & blanche : mais sa partie supérieure est  
toujours armée de piquans. Ce qui lui a fait donner par  
Columella le nom de *Saeva Leonis ora.*

On trouve quelquefois cette plante dans les boutiques  
des Apothicaires : mais elle n’est employée que par  
quelques femmes superstitieuses qui la regardent com-  
me un préservatif contre les spectres , les charmes &  
les fortiléges. Elles la mettent pour cet effet dans le  
berceau de leurs enfans, elles en parfument leurs lits,  
la mettent dans leurs fouliers, &la gardent dans leurs  
maifons pour en bannir les spectres.Theophraste, *Hist.  
Plant. Lib. IX. cap.* 21. dit « qu’elle contribue en quel-  
» que chose à faire acquérir de la réputation à une per-  
» fonne qui a soin de la porter. Elle passe pour guérir  
» le mal caduc lorsqu’on la porte autour du cou. »  
Voyez *Pline Lib. XXV. cap.* 10. *Joan. Agricol. Chi-  
rurg. parv. Salmas. ad Solin. J. Johnston Thaumatogr.  
Classe* 5. *cap. 1. G. H. Velsch. not. ad Reusuer. J. IV.  
IFfrddel. Amaen. Mater. MedÆranc. Paulin. Tr. de Bu-  
fone. siylv. Rattray. Tr. de Sympath. et Anelpath. in  
Theatr. Sympathet. et Joan. Hick. Cardiluc. Part. I.* où  
il parle de quelques médicamens préparés avec cette  
plante contre les sortiléges. Sa semence est un des in-  
grédiens de l’emplâtre fétide deMynsicht dont on fait  
beaucoup de cas contre les fortiléges. Matthiole dit  
« qu’il a vu dans la maison d’un Gentilhomme un chien  
» à l’attache, qui n’aboyoit que lorsqu’il avoit cette  
σι plante pendue autour du cou. On prétend que sa dé-  
» coction guérit la jaunisse. »

Le *mufle de veau* est une plante dont Jean Bauhin décrit  
trois especes différentes.

La premiere ,

Pousse plusieurs tiges à la hauteur d’un pié & demi, &

ι8ι A N T

quelquefois de plus de deux piés, remplies d’une moeî-  
le blanche. Ses feuilles ressemblent à celles du *Leu-  
coium* , ou giroflier jaune , d’un gout tirant fur l’acre ;  
fes fleurs entourent les sommités des tiges , elles sirnt  
de couleur de chair ou blanche, de figure oblongue ,  
ou en tuyau, qui représente par un bout le *mufle d’un  
veau* , ou celui d’un lion , d’ou viennent les noms de  
la plante. Après cette fleur naît un fruit femblable à  
la tête d’un chien ou d’un cochon, contenant des *se-  
mences* menues noires. Sa racine est ligneufe & blan-  
che.

La fec'onde appellée,

*Anarrhinum, scit Lychnisfylvestris, Dioscoridisi,* en Fran-  
çois , *mouron violet >* jette une tige & des feuilles fem-  
blablcs à celles du mouron. Ses fleurs font faites com-  
me celles du *Leuceltum* ou giroflier jaune , mais plus  
petites , de couleur purpurine. Son fruit repréfente des  
narines de veau.

La troisieme appellée,

*Anarrsanum sou Lychnis agria Plinii,* en François , *oeil  
de chat,* est semblable au lin. Sa fleur ressemble à celle  
de l’hyacinthe, S011 fruit a la figure des narines d’tm  
veau. 5a racine est très-petite.

Le *mufle de veau* croît dans les champs aux lieux fable-  
neux, incultes , & dans les vignobles.

Cette plante n’est guere usitée en Medecine ; quelques-  
uns prétendent que la racine de celle de la premiere esc  
pece décrite , est propre pour adoucir les fluxions qui  
tombent silr les yeux, & qu’étant portée, elle résiste à  
l’impression du mauvais air. Εεμεευ , *des Drogues.*

ANTIRRHOPE , ANTIRRHOPIE ,Ἀντιῤῥοπὴ, ὰντίῤ-  
pcnln, d’^VTi', *contre-,* & ῥέπω, *pencher* ; pente vers un côté  
opposé. C’est dans ce siens qu’Hippocrate s’en *sert, Lib.*περὶ ἄρθρων.

ANTISCOLICA, d’âvTi', *contre s &* στκώληξ, *vers.* Le  
*même qu’Anthelmintica. BLANCARD.*

ANTISCORBUTICA, *aneliscorbutiques \*,* remedes con-  
tre le flcorbut. **BLANCARD.**

ANTI.SCORODON , Ἀντικκόροδον , d’aVTi' & σκὀροδον,  
*ail.* Espece d’ail appelle *allium Ulpicum.* On l'appelle  
aussi *aphroscorodon* , ὰφροσκόροδον , ΰ’ἀφρὸς , *écume ,* à  
cause qu’il donne beaucoup d’écume lorsqu’on le bat  
avec du vinaigre. GoRRÆUs.

ANT1SECOSIS , Ἀντικήκωσις , d’*dvsiuruAo) , égaler ,* ou  
*mettre en équilibre,* dérivé ά’ἀντὶ, & σηκος, *poids ; com-  
pensation. Hlppocrate , Lib. de Rat. Victi in Morse  
Acut. se* sert du verbe Ἀντισηκῶσαι, pour signifier la  
compenfation que l’on fait de la nourriture dont *se*prive une personne qui avoit accoutumé de faire deux  
repas par jour. Τὸν μἐν ὸυν παρὰ τὸ ἔθ.ος κενεαγΓήσαντα  
ξυμφέρει ταύταν τὴν ὴμέρην ἀντὶσηκῶσαι. « On doit com-  
» penfer la perte journaliere que font ceux dont les  
» vaisseaux font réduits à une inanition à laquelle ils  
» ne sirnt point faits ».

Dans fon Livre de *i’Art,* \*'θτι ἀσφαλεστέρως ἄν τὸ σωμα ,  
τὸ μἐν τῷ, το δἐ τῷ ἀντισηκωθείη μετεωριοθάν. « A caufe que  
» le corps étant plus sûrement silspendu, demeure dans  
» un plus parfait équilibre ». De-là *àvsiiHyuotç* est en-  
core le même qu’avTirsorso^iç, *équilibre.*

ANTISPASIS , Ἀντίσπασις , όΐ’ὰντὶ & σπάω, *tirer ; ré-  
vulsion ,* retour d’humeurs , cours qu’on leur fait pren-  
dre vers la partie opposée à celle fur laquelle elles *se*jettoient. On s’en sert à l’égard des humeurs qui sirnt  
déja en mouvement, pour les jetter sur une partie op-  
posée; car une humeur qui est déja fixée dans une par-  
tie , ne peut point être évacuée par *révulsion ,* mais pai  
*dérivation s* à caufie qu’on ne peut l’attirer que vers les  
parties voisines. La *révulsion* fie fait vers un endroit op-  
posé & fort éloigné de celui dans lequel la maladie a  
établi fon siége.

La *révulsion* peut se faire en quatre manières différentes  
d’une partie supérieure vers une inférieure; de la droi-

Α N T 182

te à la gauche ; de devant en arrîere ; de dedans ert  
dehors & réciproquement. *Galen. Met. Lib. V. cap.* 3.

*& Lib. IV. cap. 6.* nous assure que là *révulsion* est de  
l’invention d’Hippocrate , par où il paroît avoir e®  
vue le commencement du Traité περὶ χυμῶν , d’où les  
regles pour la *révulsion ,* ont été tirées. Dans *FAph.  
ZI.Sect.* 2. *Lib. Ep'ld.* il conseille’AvTianav ἢν μὴ ή δεΓ  
ῥέπει , ἢν δἐ ό'πη δεἴ τουτέοισι δεί στομουν , ό'ιως ε'καστα ῥεπει ;  
» d’avoir recours à la *révulsion* , lorfque les humeurs  
» prennent un mauvais chemin , mais lorsqu’elles en  
» prennent un convenable , de leur donner le moyen  
» de suivre leur pente naturelle ». GoRRÆUs , F o e-

**s 1 υ s.**

ANTISPASMODICUM , ΰ’ἀντὶ, *contre* , & σπασμὸς ,  
*convulsion t* remede contre les convulsiofis. Bl AN->

**C Α R D.**

ANTISPASTICON , Ἀντικπαστικόν , épithete générale  
des remedes qui opereht par révulsion. GaLIEN. *Libs  
XIII. M. M. cap. s. s.*

ANTISPODA , Ἀντίσποδα, ύ’ἀντὶ; *contre s 8e oaro<Novt*ou σπόδος*, spodium > ( Potée* ) ; remedes doués de la mê-  
me vertu que le *spodium , 8c* que l’on peut employer à  
sim défaut;

Puisque les *antispodos* font d’une grande utilité au défaut  
du *spodium,* il est bon de fa voir quelles semt les choEes  
qui lui siint équivalentes , aussi-bien que la maniere  
dont on doit en user.

*Prenez* des feuilles , des fleurs & des baies de myrthe savant lqulelles foient mûres , & mettez - les dans  
un pot de terre non cuite , & après l’avoir cou-  
vert d’un couvercle rempli de trous , mettez - le  
Eur un fourneau de potier. Lorfqu’il sera cuit >  
mettez ce qu’il renferme dans un nouveau pot,  
qui ne le foit pas ; mettez - le de nouveau Eur le  
feu jufqu’à ce qu’il soit dur, lavez-les drogues,  
& faites-en ufage.

On peut aussi les préparer de la maniere suivante.

*Prenez* les bourgeons avec les fleurs de l’olivier sauvage,  
ou à leur défaut celles de l’olivier cultivé. Sup-  
posé qu’on fie puisse avoir ni les uns ni les autres,  
coupez des coings par morceaux,après avoir ôté les  
trognôns,du fiel de bœuf, des chiffons de linge, des  
mûres blanches , non mûres , féchées au foleil,  
du mastic , de la térébenthine, de la filipendule,  
de jeunes feuilles de ronce , de buis, ou de cyprès  
bâtard avec fes fleurs. Chacune de ces drogués  
peut flervir au même usiige. Quelques-uns pren-  
nent des jeunes branches de figuier, les font sé-  
cher au foleil & les préparent de la même manie-  
re. D’autres prennent de la colle forte , d’autres  
de la laine grasse qu’ils trempent dans de la poix  
ou du miel , & qu’ils préparent comme on l’a  
dit.

Toutes ces drogués peuvent tenir lieu de *spodium.* DiOS-  
**CORIDE ,** *Libi V. cap.* 186.

I Pline *Æib. XXXTV.i cap.* 13. parlant de l’*antispodium i*dit ces paroles remarquables : *Necin alia parte magis  
est vitae ingenia mirari t quippe ne inquirenda esseent me-  
talla , vilissimis rebus utilitates eas.dem excogitavit-* « La  
» fagacité de l’efprit humain n’est jamais plus admira-  
» ble que lorsqu’on prépare des remedes avec les ma-  
» tériaux les plus vils , pour fuppléer aux minéraux ,  
» dont on est privé ». Il parle enfuite de *l’anelspodiunt*dont il donne la préparation de la même maniere que  
Diofcoride.

ANTISTATHMESIS. Voyez *Amisccosis.*

ANTISTERIGMA , αἐντιστήριγμα, *d’elvel s contre , 8e  
ç-scuy/aex ,* quelque chofe qui s’appuie, ou porte fur une  
autre; *Appui , étaie , potence, béquille.* Ηιρροοηλτε ,  
*Lib. de Artic.*

ANTISTERNON siΑντίστερνον , d’^Ti, *contre t 8c* στέ?-  
Mij

183 ANT

vcv, *le sternum.* On donne ce nom au dos, à caisse qu’il  
est opposé au *sternum.*

ANT1TASIS , Ἀντίτασις, ΰ’ἀντὶ, *contre -s 8e* τείνω , *éten-  
dre , contre-extension*, terme de Chirurgie. L’action par  
laquelle on retient une partie luxée ou fracturée *contre  
F extension* qu’on fait pour la remettre dans fa situation  
naturelle , est appellée par Galien , *Meth. Med. Lib.  
VI. cap.si- Antitasis.* CasTELLI.

ANTITHENAR , Ἀντίθεναρ, d’^vTile *contre , 8e Olvap ,  
la paume de la main.* Le mufcle appellé adducteur du  
pouce Vers le petit doigt, dont on peut voir l’article  
*Adductor pollicis ad indicem.*

ANTITHORA , le même *aso Anthora.*

ANTITRAGUS , Ἀντίτραγος, d’lcTi' , & τραγος , c’est  
suivant Russus, la partie la plus épaiffe de *F Anthelix,*opposée au *Tragus. Noyez Anthelix 8e Tragus.*

ANTITYPUS , Ἀντίτυπος. Voyez *Renisus.*

ANTIVENEREA , *antivénérien* ; médicamens contre  
le mal Vénérien. BLANCARD.

ANTONII SANCTI IGNIS ,feu S. *Antoine.*

ANTONIUS MUSA , Romain célebre Medecin de  
l’Empereur Auguste. Voyez *Musa.*

ANTOPHYLLON, ΑΝΤΟΡΗΥΕΕυ5,Ἀνπὸφυλλον,  
nom qu’AVicene donne au girofle mâle à caisse de sim  
épaisseur. Ftsschius , *Not. in Myrep. Antid. cap.* 22.  
Suivant Ray, *Antophyllus* est le nom que les Droguistes  
donnent au *Caryophyllus* ou girofle, lorsqu’il a atteint  
*sa* maturité.

ANTRISCUS , *Antrisous Plinii, quibus.damfemine lon-  
go dentariae , vel Chaerophylli*, J. Β. *Chaerephyllum seyl-  
vestre,* C. Β. *Cerefoliumsolvestre.* Tab. *Apiumseylvestre.*Ger. Ico. *Daucus Sepianius,* Gessi Col.

Est une plante haute d’environ deux piés, rameusie, velue;  
sa tige est d’unverd brun, rougeâtre, velue,moelleuse  
en dedans ; sies feuilles approchent en figure de celles du,  
cerfeuil, ou de la ciguë, font belles, d’un gout prefque  
insipide ; fes fleurs scmt en ombelles aux sommités de  
fes branches, composées chacune de cinq feuilles blan-  
ches ; fa femence est menue , longuette, noire , d’un  
gout aromatique , femblable à celle du cerfeuil, mais  
plus petite ; fa racine est simple , ligneufe , blanche ,  
aromatique , du gout de celle du panais ; elle croît dans  
les haies. Elle contient du fel essentiel , de l’huile ,  
beaucoup de phlegme.

Elle est apéritiVe , mais peu usitée dans la Medecine. Ls-  
MERY, *des Drogues.*

ANTRUM BUCCINOSUM, la coquille de limaçon  
ou le labyrinthe de l’oreille. CasTELLI.

ANTYLION , Ἀντύλιον, est le nom d’un cataplasine  
extremement astringent dont on trouve la description  
dans PaUL EgINETE , *Lib. VII. cap.* 18.

ANTYLUS ou ANTILLES , fameux Medecin de  
l’antiquité cité par Oribafe, *Lib. II. Euporist.* par Aé-  
tius, *Tetrab. I. Serm.* . & dans plusieurs autres en-  
droits ; par Paul Eginete, qui lui donne le titre de  
très-favant en Chirurgie, *Lib. III. cap.* 40. & *Lib. VI.  
cap.* 33. & *Lib. VII. cap.* 10. & 33. par Stobée, *Serm.  
<yy.* Avicenne , *Lib.* V. & Rhasis, *Lib. II. Continentis ,  
cap.* 2. *8e* dans plusieurs autres endroits. Cet Auteur  
est le même *casi Anellis* ou *Anales*, & je crois que cet-  
te variété de noms propres qu’on remarque dans cet  
Auteur & dans les autres Arabes qui ont écrit Pur la  
Medecine, provient de la négligence des Traducteurs  
& des Copistes. FabrIcïus,

A N U

ANUCAR *τ Borax.* **RULAND.**

ANUS , l’orifice de l’intestin rectum, par lequel *se* dé-  
chargent les excrémens hors du corps.

Les maladies de *F anus* scmt difficiles à guérir pour plu-  
sieurs tassons.

Cette partie a un sentiment exquis , ce qui fait que les  
remedes acres & austeres l’irritent aisément. Outre ce-  
la le superflu des alimens est non-seulement acre par  
lui-même, mais, encore à Cause des humeurs bilieuses

AN U 184

& séreuses qu’il entraîne. Le Medecin ne peut point  
fixer le tems dont il a besoin pour traiter ces sortes de  
malades, qui prennent quelquefois pour les éVacua-  
rions du ventre un tems qui est hors de faifon. L’humi-  
dité & la chaleur de cette partie qui exige des reme-  
des fecs & rafraîchissans , ne font pas un petit obstacle  
à la cure des ulceres qui s’y forment. Les astringens  
acres font peu propres à cette partie qui est d’un sien-  
timent exquis. C’est pourquoi l’on doit employer des  
remedes qui soient astringens sans être acres. Les prin-  
cipaux métaux ont cette qualité, ils ne font ni trop  
acres , ni extremement rudes ; ils détergent & operent  
avec efficacité sans irriter la partie. AETIUs, *Tetrab.  
IV. Serm. z. cap.* 1. d’après Galien.

*Des rhagades de l’antts.*

*L’anus* est siljet à un grand nombre de fâcheuses mala-  
diès que l’on guérit par des méthodes qui ne font pas  
fort différentes entre elles. Premierement la peau s’en-  
trouvre fouvent en plusieurs endroits, ce qui est une  
maladie que les Grecs appellent ῥαγαδεια. Le malade  
doit,lorfqu’elle est nouvelle,demeurer en repos & s’ase  
feoir dans Peau chaude. On doit aussi faire bouillir des  
œufs de pigeons jufqu’à ce qu’ils soient durs,leur ôter la  
coque & fomenter la partie avec l’un tandis que l’autre  
est dans Peau, pour que le malade pusse les employer  
alternativement. On délayera enfuite le *tetrapharma-  
cum* ou l’emplâtre *relrypodes* ( voyez là composition du  
tetrapharmacum à l’Article *Abseelsus, &* de l’emplâtre  
*rhypodes* dans fon Article ) dans de l’huile rofat, ou  
bien on trempera de la laine graffe nouvelle dans un  
cérat liquide d’huile rosilt , ou bien on ajoutera du  
plomb lavé au même cérat ou de la myrrhe mêlée avec  
de la térébenthine ou de la vieille huile avec de la li-  
tharge , & on oindra la partie avec l’une ou l’autre de  
ces compositions. Si le mal est extérieur & que le de-  
dans de la partie soit filin, on mettra un bourdonnet  
de charpie trempée dans ce même remede sim la par-  
tie , & on aura soin de la couvrir d’tm cérat. On doit  
s’abstenir de toute nourriture acre & irritante, & capa-  
ble de constiper. Les alimens secs ne valent rien à  
moins qu’on n’en isse en petite quantité, & on doit  
leur préférer ceux qui font liquides, doux, gras &  
visqueux. Rien n’empêche le malade de boire du vin  
pourvu qu’il ne soit point austere. CELSE, *L. VI. c.* I8,

*Des condylomes.*

Le condylome est un tubercule qui est ordinairement cau-  
sé par une inflammation. LorAqu’il est une fois formé  
on doit obsterver le même régime que pour les rhaga-  
des. Il est à propos de fomenter la tumeur avec les mê-  
mes œufs ; mais le malade doit auparavant s’asseoir  
dans une décoction de quelque répercussif, tel par  
exemple que la vervene. On ne peut rien faire de  
mieux enfuite que d’y appliquer des lentilles broyées  
avec un peu de miel, du mélilot bouilli dans du vin ou  
des feuilles de buisson broyées avec un cérat d’huile  
rofat, des coings, ou l’éçorce intérieure des grenades  
broyée avec le même cérat ; on peut y appliquer aussi  
du vitriol bouilli & broyé, que l’on mêlera avec de la  
laine grasse, de l’huile rofat, ou bien la composition  
suivante,-

Prenez *d’encens une dragme, deux grains et demi,  
alun de plume, deuxdragmesrdnqgrains fcériisc y trois dragmes, sept grains et demi,  
litharge, cinq gros t douze grains et demi»*

Broyez ces drogues & versiez-y du vin & de l’huile rosat  
alternativement. Le bandage doit être de toile ou d’un  
morceau de laine quarré, deux de sies angles auront des  
boutonnieres, & les deux autres des attaches. Ayant  
placé cette piece, les boutonnieres du côté du ventre  
& les attaches par derriere, on les passera à travers dess

185 ANU

premieres pour les serrer, en les croisant de la droite  
à la gauche & de la gauche à la droite , après quoi on  
les nouera.

Si le condylome est invétéré & qu’il ne veuille point cé-  
der aux remedes dont nous venons de parler, on pour-  
ra le conscimer par le moyen du caustique suivant.

Quelques-uns emploient cette composition pour r’ouvrir  
les ulceres dans les rhagades. Si le condylome résiste à  
ce remede on peut en employer un plus fort. Lors-  
que la tumeur est dissippée on peut y substituer des re-  
medes plus doux. CELSE , *L. VI. c.* 18.

*Des rhagades et des condylomes.*

Les tumeurs de *F anus* qu’on nomme condylomes , con-  
sistent dans un gonflement extraordinaire de quelques-  
unes des rides de *F anus* : car cette partie étant sinueuse  
ou remplie de plis , doit nécesiairement être ridée.  
Lorsque ces rides fiant extraordinairement enflées, elles  
forment un condylome qui est quelquefois sans in-  
flammation & quelquefois accompagné d’inflamma-  
tion , de dureté & de douleurs.

Les rhagades ou crevaffes affectent quelquefois le sphinc-  
ter feul & quelquefois *sanus* entier. Elles doivent tan-  
tôt leur origine à l’acreté des humeurs & quelquefois  
à un condylome, qui étant enflammé & enflé, caufe  
une rupture ou crevaffe dans les parties qui llenviron-  
nent.

Les remedes peuvent être d’usage au commencement :  
mais lorsqu’on néglige les rhagades & qu’on leur don-  
ne le tems de devenir dures & calleuses , il est besoin  
de recourir au Chirurgien. Dans ce cas si c’est un con-  
dylome, on placera le malade dans une posture com-  
mode, & saisissant le condylome avec des pinces, on  
l’extirpera. Pour ce qui est des rhagades on scarifiera  
leurs bords calleux avec un bistouri, pour causer une  
plaie que l'on guérira avec beaucoup plus de facilité.  
On employera après l’opération des digestifs, des mon-  
dicatifs & des cicatrifans.

Les remedes propres à resserrer & à cortfumer le condylo-  
me au commencement, font ceux qui fuivent.

*Mettez* du mify rôti dans de la térébenthine liquide ;  
faites-en une emplâtre que vous appliquerez après  
aVoir fomenté la partie aVec de l’eau chaude. Ce  
remede produit un effet admirable.

Èn Voici un autre dont Lucius est l’Auteur, pour les in-  
flammations , les rhagades ou les condylomes de *Fa-  
nus* ; il est encore propre pour les rhagades enflammées  
dcs parties de la génération.

Broyez-les dans de vieux vin blanc, & mêlez-les avec un  
cérat de myrthe & de rofes.

Ce remede est excellent pour les ulceres de *F anus,* prin-  
cipalement pour ceux qui viennent autour du gland &  
du prépuce, qu’on ne peut déterger aVec un liniment,  
& qui s’irritent par des remedes propres aux ulceres

ÀNU 186

qui s’étendent en rongeant. En un mot, on doit user  
d’embrocations astringentes pour les condylomes, &  
de remedes qui aient une qualité astringente.

Autre remede dont Andromachusfe sert pour les rhaga-  
des & les condylomes qui font accompagnés d’une in-  
flammation.

Servez-vous-en pour *Vanus* avec de l’huile rosat, & pour  
l’utérus avec de l’huile de Salca. ( Voyez *Salca. )* Ae-  
nus, *Tetrab. IV. Serm. 2. cap.* 3.

*Des condylomes s des tubercules et dcs rhagades.*

Le condylome de *F anus me* differe de celui des parties na-  
tutelles des femmes que par rapport au lieu, l’un&  
l’autre n’étant qu’une excroissance pleine de rides, oc-  
casionnée par une inflammation ou une crevasse. Ο11  
donne à ces tubercules le nom de condylome lorsqu’ils  
font devenus calleux. On doit les arracher après les  
avoir saisis avec des pinces , & employer enstlite des  
remedes propres à consolider la plaie. Comme les rha-  
gades qui semt causées par la dureté des matieres féca-  
les ont peine à se guérir à cause de leur callosité, il est  
besoin de les écorcher ou avec les ongles ou avec un  
bistouri, pour les disposer à une guérifon plus promp-  
te. PAUL EGINETE , *Lib. VI. cap.* 80.

*Du thym de l’anus.*

Le nom de thym tire sim origine de la ressemblance dé  
cette excroissance avec les sommités d’une herbe du  
même nom ( le thym ) qui croît soir les montagnes. Le  
thym est un tubercule éminent, raboteux, rougeâtre,  
oblong, qui rend lorsqu’on l’arrache, beaucoup plus  
de Eang qu’on n’en eût attendu de *sa* grosseur. Cette  
maladie affecte pour l’ordinaire les parties qui sont  
aux environs de *F anus Se* des parties de la génération ;  
elle vient aussi dans le milieu des cuiffes, & quelque-  
fois au vifage. On donne à cette excroiffance lorsqu’el-  
le est petite, le nom de thym, celui de *ficus* ( à caufe  
de Ea ressemblance avec une figue ) lorfqu’elle est d’u-  
ne grandeur excessive ; quelquefois elle n’est point  
dangereuse, d’autre fois au contraire elle est très-ma-  
ligne. Le thym de la premiere espece est une petite  
caroncule inégale dont la fuperficie est couverte par  
des éminences presque imperceptibles d’une couleur  
blanchâtre, ou tant foit peu rougeâtre , qui ne casse  
aucune douleur. Celui de la seconde espece au con-  
traire , est beaucoup plus grand, plus dur & plus rabo-  
teux, d’une couleur licide, douloureux & accorùpa-  
gné d’élancemens. On l’irrite lorsqu’on le touche ou  
qu’on y applique des remedes. On guérit aisément le  
premier, mais le second est le plus souvent incurable;  
on le guérit cependant quelquefois en faisant une pro-  
fonde incision quipénetre jufqu’à la partie fur laquel-  
le il vient.

*Prenez* dt la fauge seche que vous broyerez avec des fi-  
gues saches ; faites-en manger au malade, & le  
thym fe dissippera. Si lson a quelque Vache qui  
ait la même maladie, on exposera de l’orge à la  
rosée, & le mêlant avec la même plante , on lui

ι87 ANU

e\* fera manger, ce qui opérera des merveilles.

*Autre Remede,*

Pour un thym à *F anus,* aux parties naturelles, ou telle  
autre partie du corps que ce foit.

Broyez-les, & mêlcz-les avec la colle , que vous aurez  
foin de faire dissoudre auparaVant dans Peau , & fro-  
tez-en la partie. AtTles, *Tetrab. IV. Serm.* 2. *c.* 4.

*Du fungus de Panus et de la matrice\**

11 arrive souvent que ces parties font affectées d’un ulce-  
re qui pousse des chairs fongueuses. Lorsque cela arri-  
ve en hiver, on doit le fomenter avec l’eau chaude; &  
si e’est enété, avec de Peau froide. On faupoudrera en-  
fuite la partie affectée avec du cuiVre pulvérisé ; & on  
appliquera par-deffus un cérat d’huile de myrthe mêlée  
avec quelque peu de ly tharge, de la fuye & de la chaux.  
Supposé qu’on ne puisse détruire ce fungus au moyen de  
ces remedes , ou d’autres de cette nature , on y appli-  
quera un cautere actuel. CslisE, *Lib. VI. c.* 18.

*De l’harpes, et des nomes de P Anus.*

*IA Anus* est quelquefois fujet à l’herpes & aux nomes : si  
ces feconds affectent le sphincter de *F anus,* on doit  
traiter avec foin cette maladie, fuivant la méthode qui  
lui est propre ; car le sphincter étant une des parties  
intérieures de *Fanas , & extrêmement* nerveux, on ne  
peut y faire des incisions, ni y appliquer un cautere qui  
ne foit suivi de convulsion, & ensuite de Foh relâche-  
ment. Ce que je viens de dire, est confirmé par l’expé-  
rience ; car on a remarqué que le sphincter ayant été  
rongé par les nomes pour n’avoir pas été traité comme  
il saut, a perdu scm ressort & sa disposition naturelle  
à *se* contracter.

C’est pourquoi , il est à propos de bien choisir parmi les  
remedes propres à cette maladie, telles sont les em-  
brocations avec une décoction de myrthe , d’écorces  
de grenades, de ronce & autres semblables. On aura  
foin de cautériser auparavant les petites éminences  
contre nature , avec le trochisque appelle *Faustine ,*( Voyez *Faustene* ) ou quelques autres de cette nature.  
On employera essuite le papier brûlé, & on applique-  
ra l’emplâtre *Isis,* (Voyez *Isis)* que l’on sera dissoudre  
dans une quantité suffisante d’huile rosat, & que l’on  
étendra sin\* un linge.

Lorsque l’ulcere qui silrVient à *F anus* ronge les chairs,  
on doit empêcher qu’il ne fasse de plus grands ravages  
en séparant avec le bistouri les parties dont la corrup-  
tion s’est emparée, de celles qui font encore faines, &  
appliquer essuite silr la partie un cautere actuel ; car  
cette partie étant charnue, peut aisément supporter  
cette opération. Le traitement doit être ensuite le mê-  
me que celui des autres ulceres : mais il est à propos,  
lorsqu’on a employé le cautere, d’tsser des mêmes re-  
medes que nous avons indiqués ci-devant dans un epa-  
reille circonstance dans la chute de *F anus.* Αετιυδ ,  
*TetrabAV. Serm.* 2,c. 10.

*Des tubercules s condylomes, crêtes s ficus et fungus de  
l’Anus.*

*TA Anus* est quelquefois fujet à des tubercules internes &  
externes qui *se* forment à l’extrémité de l’intestin rec-  
tum.

Quoique l’on divise ces tubercules en disserentes ef-  
peces, eu égard à leur grandeur & à leur figure, &  
qulon leur donne quelquefois le nom de condylomes ,

A N U 188

de crêtes, de ficus & de fungus, ils ont cependant cela  
de commun , qu’ils doivent leur origine à la furabon-  
dance & à la corruption dtl fang qui forme une stagna-  
tion dans ces parties , & furtout dans les petites glan-  
des dont la grosseur augmente peu à peu, Semblables  
à ces polypes qui *se* forment dans le nez, ou aux tuber-  
cules qui viennent dans le vagin. Ils surviennent sou-  
vent à ceux qui sont si-ljets auxhémorrhoïdes; & quoi-  
qu’incommodes par eux-mêmes dès leur origine, ils le  
deviennent encore plus dans la suite par la douleur ai-  
guë qu’ils catssent ; de sorte que le malade ne peut *s’as-  
seoir* qu’avec beaucoup de peine, & est obligé d’avoir  
recours au Chirurgien. Celse prétend que ces sortes  
de tubercules qui viennent aux parties naturelles , font  
d’une très-mauvaise espece, & j’y ai souvent décou-  
vert quelques semences du mal vénérien. Il n’est donc  
pas surprenant que les anciens, qüi ne connoissoient  
aucun remede pour la vérole , aient regardé cette *espe-  
ce* de tubercule comme la plus mauvaise.

*\* Cet endroit d’Heister meneroàt a croire qu’il ne regarde  
pas la vérole comme une maladie inconnue aux anciens.  
Nous ferons voir* à *l’article* Lues venerea , *le faux de  
cette opinion s en fixant l’époque de la découverte de cette  
maladie en Europe.*

Leur cure doit être la même que celle dés autres especes  
de tubercules & excroissances charnues ; c’est-à-dire ,  
qulon doit les extirper au moyên' d’une ligature, ou  
les couper avec un bistouri ou des ciseaux, à moins que  
leur racine ne soit trop large. J’en ai guéri de plusieurs  
sortes par le moyen de cette opération. Supposé que  
leur racine soit si large qu’elle empêche la ligature,  
on saisira le tubercule avec un crochet ou des pinces ,  
& on le coupera avec foin par le moyen d’un bistouri.  
On laissera couler le sang pendant quelque tems sui-  
vant. les forces du malade, afin de provenir l’inflam-  
mation. Après avoir employé des styptiques, on ap-  
pliquera une compresse fur la plaie, & on la bandera  
enfuite avec Eoin. On continuera la cure avec des  
baumes vulnéraires, des onguens dessiccatifs , & en-  
fin avec de la charpie feche pour hâter la consolidation  
de la plaie. Si l’on s’apperçoit en la pansant dans la  
suite qu’il ait resté quelque partie étrangere après la  
premiere opération, on aura soin de la couper entiere-  
ment avec des cifeâux , ou de la consumer avec le  
vitriol bleu , la pierre infernale , ou tel autre causti-  
que convenable. On peut dans certains cas extirper en-  
tierement les tubercules par l’ufage des caustiques,  
comme Cesse nous en avertit, pourvu que l’on ait soin  
qu’ils n’endommagent point l’intestin ou le sphincter.  
Lorsque les anciens nepouvoient les guérir par l’usage  
des remedes ordinaires, ils avoient recours aux caute-  
res actuels. HEISTER, *Inst, Chirurge*

*\*. De l’A rais qui n’est point ouvert.*

Les enfans naissent quelquefois avec *Tamis* naturellement  
fermé par une membrane. On doit dans ce cas la rom-  
pre avec le doigt, s’il est possible, ou la couper avec  
un bistouri, & consolider la plaie en la bassinant avec  
du vin.

Les personnes avancées en âge sont encore sujettes à cet  
accident, lorsqu’elles ont eu une ulcere qui a été mal  
guéri. Lorsque cela arrive, on doit ouvrir la partie  
fermée avec un bistouri, & y introduire, de peur qu’el-  
lc ne fe ferme de nouveau , un tuyau de plomb ou une  
cannule, que l’on oindra avec quelque épulotique, &  
qu’on laissera dans *F anus* jufqu’à ce que le malade  
foit parfaitement guéri. PaUL Εοινετε , *Lib. VI.  
cap.* 8I.

METHODE

*d’ouvrir l’Anus lors.qu’il est fermé.*

11 arrive quelquefois que les enfans naissent avec *P anus*

189 ANU

tout-à-fait fermé contre l’ordre de la nature. Les Me-  
decins leur donnent alors le nom *d’Atreù, d’a* priva-  
tif, & τρὰν, *percer.* On s’apperçoit aisément de ce  
défaut, lorsqu’ils ne rendent point leurs excrémens le  
lendemain du jour qu’ils font nés. On peut cependant  
s’en appercevoir plutôt, lorsque les Sages-Femmes  
visitent cette partie, comme elles le devroient tou-  
jours faire, après avoir nettoyé les enfans, pour voir si  
leur conformation est telle qu’elle doit être. Lorfqulon  
néglige cette précaution, le fecours du Medecin de-  
vient fouvent inutile, comme Roonhuysim l’a fort  
bien remarqué, *Observ. ^ÆaruI.* parce qu’il est trop  
tard pour y apporter remede.

La nature de ce défaut varie fuivant les différentes épaisc  
feurs des membranes qui ferment *ï’anus.* La nature in-  
dique pour l’ordinaire par quelque éminence ou par  
quelque creux le lieu où doit être l’ouverture ; quel-  
quefois aussi on n’apperçoit aucune marque sembla-  
ble ; quelquefois la partie est couverte par une mem-  
brane déliée, ou par une chair folide dont l’épaiffeur  
varie.

Quelle que puiffe être la casse de cette maladie, si l’on  
*rsa* foin d’ouvrir promptement *ï’anus ,* on ne peut  
éviter que le trop long séjour des excrémens , qu’on  
appelle *meconium,* ne cause à l’enfant des tranchées  
violentes, le vomissement, la jaunisse, des convul-  
sions , l’épilepsie, un vomissement d’excrémens, acci-  
dens qui fe terminent enfin par la mort. Si ce passage  
est feulement fermé par une membrane ou par un mor-  
ceau de chair peu épais ®on découvre l’endroit où doit  
être l’ouverture à une espece de cicatrice , ou par la  
faillie que les excrémens de l’enfant font faire à cette  
chair ou membrane. Dans ce cas , la cure n’est pas dif-  
ficile , au lieu que ce n’est pas fans peine & fans danger  
que l’on perce *ï’anus*, lorfque l’intestin rectum est tel-  
lement bouché qu’on n’apperçoit ni creux, ni éminen-  
ce. Dans ce dernier cas, comme je l’ai remarqué moi-  
même plus d’une fois, tout l’intestin rectum est fermé  
jusqu’au colon, ou à la partie fupérieure de l’os sacrum;  
ou hien il manque tout-à-fait, & les intestins finissent  
vers la partie inférieure des lombes, ou au fommet de  
l’os factum. On peut renoncer alors à toute espéran-  
ce de guérison. Roonhuyfen cite l’exemple d’un en-  
fant, dont l’intestin restum *se* terminoit dans la *ves-  
sie.*

Si ce défaut est de telle nature qu’on puisse efpérer de le  
guérir, toutfe réduit à faire une ouverture convenable  
dans *F anus*, ou à l’extrémité du rectum : mais il est à  
propos, si l’on veut que l’opération réussisse, d’obser-  
ver ce qui fuit.

La premiere chofe que l’on doit faire , est de placer  
l’enfant fur les genoux de quelqu’un, de telle forte que  
le Chirurgien puisse découvrir distinctement *F anus ->*afin de pouvoir opérer avec facilité. Enfuite avec une  
lancette , ou un bistouri à deux tranchans un peu plus  
grand qu’une lancette , il fera dans la membrane ou  
la chair une incision qui *se* termine dans le rectum , de  
la même maniere à peu près que lorfqu’on ouvre un  
abfcès. On connoîtra que l’opération est bien faite à la  
sonie du *meconium* ou excrémens noirs , qu’on laissera  
couler jusqu’à ce qu’ils s’arrêtent d’eux-mêmes. Cela  
fait, le Chirurgien introduira fon doigt, après l’avoir  
froté d’huile , dans le rectum, pour voir si l’ouverture  
est assez large pour donner passage aux excrémens. Si  
Fon trouve qu’elle ne le foit pas assez, on aggrandira  
l’incision suivant sa longueur, par le haut ou par le  
bas, sielon qu’on le trouvera plus à propos ; ou bien  
on augmentera l’ouverture par une nouvelle incision  
faite en travers , afin que *sanus* prenne plus aisément  
la figure circulaire qui lui est naturelle. Le Chirurgien  
aura foin d’attendre que Pensant ait rendu tous *ses*excrémens ; & lorfqu’il jugera que l’évacuation qui  
s’en est faite est fuffifante , il introduira dans la plaie  
une tente trempée dans l’huile, ou dans quelque on-  
guent vulnéraire , pour empêcher que *ï’anus* ne se

A NU 190

ferme de nouveau , en obfervant de l’attacher avec un  
gros fil ou une petite ficelle , afin que si elle venoit à  
glisser dans le rectum , on puisse la retirer. Autant de  
fois que Pensant ira à la felle , il fera à propos d'em-  
ployer une nouvelle tente, que l’on trempera quelques  
jours après dans quelque onguent dessicatif, tel que  
celui de céraste , jufqu’à ce que les levres de la plaie  
soient desséchées & que *F anus* ne puisse plus *se* fermer.  
Hildanus fe fert, fur la fin de la cure , d’un tuyau de  
plomb frotté avec de l’onguent de cérufe, au lieu de  
tente : pour empêcher l’un ou l’autre de tomber, on  
mettra une compresse fur la plaie , que l’on fixera par  
le moyen d’un bandage en forme de T. Si l’on s’ap-  
perçoit le jour d’après que l’ouverture qu’on a faite est  
trop petite, rien n’empêche le Chirurgien de l’aggran-  
dir autant qu’il le jugera nécessaire.

Ce que j’ai si fouvent recommandé dans les autres opéra-  
tions, qui est de préparer tout ce qui est nécessaire pour  
panser Ia plaie avant que de la faire , n’est point si né-  
ceffaire dans le cas dont il s’agit , & est quelquefois  
dangereux , surtout lorsque l’enfant a demeuré quel-  
que tems dans cet état. Comme il est fouvent néceffai-  
re d’ouvrir *F anus* au plus vite pour tirer l’enfant de l’é-  
tat déplorable où il se trouve , on doit toujours corn-  
mencer par l’incision à cause que l’on a assez de tems  
pour préparer tout ce qui est nécessitire pour passer la  
plaie , pendant que les excrémens s’écoulent par cette  
ouverture.

Lorfque le passage des excrémens est ferpié par un mor-  
ceau de chair , ou par une membrane épaisse , il est  
plus difficile de siiuver l’enfant. Il est cependant plus  
à propos de tenter l’opération tandis qu’il reste encore  
quelque espérance , que d’abandonner l’enfant à une  
mort certaine. Dans une pareille circonstance on doit  
procéder à la cure , de la maniere fuivante. Le Chirur-  
gien tâchera d’abord de découvrir avec le doigt l’in-  
testin rectum , il marquera l’endroit avec de l’encre ,  
après l’avoir trouvé , pour y faire une incision de la  
longueur d’un travers de doigt. Supposé que les excré-  
mens ne fortent point par cette ouverture , on tâchera  
de nouveau de découvrir le rectum en le pressant aVec  
le doigt , & lorsiju’on l’aura trouVé, on percera *F anus*ou tout d’un coup , ou peu à peu jusqu’à l'intestin. On  
doit fe conduire aVec beaucoup de prudence dans cette  
opération, & ne point diriger la pointe de l’instrument  
vers le pubis & la Vessie, mais du côté de l’os sacrum ;  
autrement on court rifque de blesser la Vessie dans les  
garçons OL1 le Vagin dans les filles. Après aVoir percé  
*ï’anus,* on traitera le malade comme nous l’aVons mar-  
qué ci-deVant.

Supposé qu’on ne Voie aueune apparence d’ouVerture à  
I’intestin rectum , c’est une pretiVe, ou que cette par-  
tie est folide, ou qu’elle manque tout-à-fiait, ainsi que  
je l’ai Vu moi même ; ce qui rend la cure très-difficile,  
pour ne pas dire impossible. Dans un pareil cas , il ne  
conVÎent point cependant d’abandonner Pensant, & il  
vaut mieux lsuqucr une opération douteusie, que de le  
livrer à untTmort assurée ; c’est pourquoi après avoir  
choisi l’endroit qui paroît le plus convenable , on y  
enfoncera un instrument de figure triangulaire , ou un  
bistouri étroit que l’on plongera dans *F anus ,* jufqu’à  
ce qu’on ait percé l’intestin , ce que l’on découvrira  
par la sortie des excrémens. Saviard rapporte un çxem-  
ple d’un enfant qu’il fauva après avoir été obligé d’en-  
foncer le bistouri de la longueur de trois travers de  
doigt , *Observ. III.* L’ouverture étant ainsi faite ,  
on l'augmentera avec le bistouri par en haut & par em-  
bas, autant qu’on le jugera à propos , & on aura foin  
après la sortie des excrémens, supposé que la quantité  
des vaisseaux qu’on a été obligé de couper , occasionne  
une trop grande perte de siang , de l’arrêter par des re-  
medes convenables. 11 semble nécessaire pour cet effet  
d’introduire dans la plaie une tente d’tme grosseur affez  
considérable, à laquelle on attachera une petite ficelle,  
& que l’on chargera de remedes propres à arrêter le  
fang, après quoi l’on EuiVra les instructions que nous

ι9ΐ ANU

avons données ci-devant. Au bout de douze ou vingt-  
quatre heures , on retirera la tente , supposé qu’elle  
n’ait point sorti dlelle-même,pour en remettre une au-  
tre après la sortie des excrémens , que l’on trempera  
pendant quelques jours dans un onguent digestif & en-  
suite dans un dessiccatif , jufqu’à ce que la plaie soit  
entierement guérie. Supposé qu’on ne puisse ouVrir  
l’intestin au moyen d’une incision aussi profonde, on  
ne peut fauver Pensant : mais après avoir vomi pendant  
long-tems les excrémens avec beaucoup de violence,  
il meurt dans des convulsions,

Roonhuyfen rapporte dans le fupplément de fes obser-  
fervations, *Paru II Observ.* 1. qu’une fille de quatre  
mois avoit llorifice de *Fanus* si étroit , que *sa mere*étoit obligée de lui tirer les excrémens de fies propres  
mains avee beaucoup de peine. *Vanus* étant enfin ve-  
nu à s’enfler, à caufie peut-être de la fréquente corn-  
pression, le passage des excrémens fe ferma tout-à-fait,  
de forte que le ventre s’enfla , & l’enfant fut attaqué  
de douleurs violentes , de la fievre & d’une infomnie  
qui firent craindre pour fa vie. Il ne jugea pas à pro-  
pos de différer plus long-tems , & après avoir percé  
*F anus* avec une lancette , il aggrandit l’incision de tous  
côtés avec des csseaux , ce qui donna passage à une  
grande quantité d’excrémens. L’enflure du ventre di-  
minua aussi-tôt de même que les autres iymptomes ,  
& l’on guérit la plaie siuivant la méthode que nous avons  
indiquée ci-devant.

scultet rapporte dans sion *Armamentarium Chirurgicum,  
Observ.* 71. l’exemple d’un enfant dont *Vanus* n’étoit  
pas allez ouvert. Il arrive dans quelques filles , dont  
*F anus* est naturellement fermé, que les excrémens fe  
font un passage par le vagin. Ce malheur est ordinai-  
rement sans remede, & celles qui en échappent confer-  
vent cette même incommodité durant toute leur vie.  
HEISTER , *Instit. Chirurg.*

M. de Jussieu rapporte dans l’histoire de l’Académie  
Royale des Sciences de l’année 1719. l’histoire d’une  
fille de sept ans dont l’anus étoit fermé, & qui rendait  
fes excrémens par le vagin.

MANIERE

*de remédier* à *la chute de P Anus s ou de Torifice de Tu-  
Férus.*

Si *F anus* ou l’orifice de la matrice, ce qui arrive quelque-  
fois , viennent à tomber, on doit examiner si la partie  
tombée est nette & feche ou couverte d’une humeur  
gluante. Dans le premier cas on doit fomenter la par-  
tie avec de l’eau falée, ou dans laquelle on aura fait  
bouillir de la vervene ou des écorces de grenades. Si  
elle est humide, on la lavera avec du vin austere , ou  
on Poindra avec de la lie de vin brûlée ; après quoi on  
remettra la partie à sa place , & après y avoir appliqué  
du plantain pilé ou des feuilles de saule bouillies dans  
du vinaigre , & l’avoir couverte d’un linge, on mettra  
un bandage & on liera les jambes l’une ctmtre l’autre.

*Pour la chute de l’Anus.*

Nous commençons par fomenter la partie avec de la sau-  
mure ou avec de l’eau de mer , ce qui suffit quelque-  
fois pour la guérifon du malade. Quelquefois nous  
faupoudrons la partie avec du fel pilé , après avoir pla-  
cé le malade dans une posture commode pour cet effet,  
& donné le tems à l’humidité de sortir ; après quoi  
nous remettons la partie à sa place après avoir mis en  
usage les embrocations & les linimens astringens, tels  
que l’acacia ou l’hipociste bouillis dans du vin. Le jour  
fuivant nous préparons une infusion astringente , telle  
qu’une décoction de myrthe ou de feuilles d’olive, ou  
d’écorce de grenade dans du vin rouge. On ne doit point  
ufer d’astringens pour les enfans, il ne faut employer  
que des remedes doux : lorfque le cas est pressant, nous  
appliquons un cataplasme astringent , de dattes, de

A N U 192

coings fur *F anus* aussi-bien que sclr les lombes. Le ma-  
lade ne doit se nourrir que de bouillon, de lait, de riz ,  
& autres alimens semblables , & ne prendre d’autre  
boisson que le lait.

Voici les remedes propres pour cette maladie.

*Faites* dessécher du fiel, & après l’avoir réduit en poudre  
sciupoudrez en *F anus.* S’il est besoin d’tm remede  
plus fort ; vous le ferez bouillir dans du vin , ou  
dans de l’eau, si c’est le contraire.

Appliquez-les lus la parue avec du vinaigre & du iavoiL

*Lavez* auparavant *Vanus* avec du vin, & faupoudrez-Ie  
avec de la poudre de poix seche , ou de pots de  
terre calcinés.

*Lavez* la partie avec une décoction de cyprès , & saupou-  
drez-la avec de l’*album graecum* réduit en poudre ;  
faites une fumigation avec de la poix feche, du  
bitume & du cyprès : ou

*Oignez* la partie avec de la graine de coriandre ou de la-  
*ser* dans du vin , & appliquez-y tous les jours des  
écrevisses pilées.

Prenez *du bitume s* T *chaque, égale quantité,*

*des notx de galle, J* **o x**

Rédussez-les en poudre & mettez-en sclr la partie. Ce re-  
mede est très-estimé. Ae τ 1 υ s, *Tetrab. IV. Serm.* 2.  
*cap.* 7.

CURE

193 A N U

CURE

*De la chute de l’anus, par le moyen d’un cautere d’après  
Leonidas.*

Lorsque la maladie est invétérée, qu’elle est devenue presi  
que incurable, & que les remedes ni le régime ne pou-  
curent aucun soulagement, on doit recourir aux cau-  
teres; car quoique les intestins soient mis au nombre  
des principales parties du corps\* il n’en est pas de mê-  
me de l’extrémité inférieure de l’intestin rectum , &  
on peut la couper & la brûler fans que le malade cou-  
re aucun rifque , comme l’expérience le prouve tous  
les jours. Il est donc à propos d’appliquer un cautere  
actuel en forme de noyau ou de boucle fur la partie  
extérieure de *F anus,* durant un intervalle de tems rai-  
sonnable, car en formant une efcarre autour de cette  
partie, il cause une contraction capable de retenir cette  
partie dans fa place. On appliquera enfuite une corn-  
presse trempée dans du lait & du miel, fur la partie  
affectée, & l’on l’y arrêtera au moyen d’un bandage.  
Lorsque l’efcarre fera tombée , on y appliquera des  
lentilles & du miel ; & lorfque la supputation com-  
mencera à cesser , on usera d’une emplâtre d’orge ou  
de tel autre cicatrifant propre pour les maladies de  
*Vanus.* Af.TIUs , *Tetrab. IV. Serm.* 2. *cap.* 8.

L’intestin rectum fort quelquefois hors de *F anus* de quel-  
ques personnes, soit enfans, soit adultes;d’unemanie-  
re extraordinaire , comme de la longueur de quelques  
pouces , de la longueur de la main & même davanta-  
ge. Muralte cite l’exemple d’une femme à qui Pintese  
tin rectum sortit de la longueur d’une aune, après un  
accouchement pénible. Et Saviard rapporte celui d’un  
enfant à qui cette partie fortuit de la longueur d’un  
pié. Cette maladie est non-seulement incommode,  
mais encore très-douloureuse, surtout à ceux qui sont  
obligés de travailler, & il arrive quelquefois qu’une  
inflammation dangereufe, une tumeur accompagnée  
de la gangrene ou d’un cancer, s’empare de cette par-  
tie de l’intestin; & c’est de quoi l’on trouve un exem-  
ple silr la fin des Observations Chirurgicales de Mec-  
krenius.

La cause originelle de cette maladie n’est autre chofe que  
la trop grande foiblesse de l’intestin rectum, que plu-  
sieurs autres causes contribuent ensisite à augmenter ,  
telles sont les cris violens, le tenesine , les douleurs  
excessives que cauEent les hémorrhoïdes , la dyssente-  
rie, le calcul de la Vessie , les ulceres de la vessie , les  
accouchemens laborieux, la constipation, &c. Cette  
maladie est pour l’ordinaire aisée à guérir au commen-  
cement: mais plus elle est invétérée, plus la cure en de-  
vient difficile, surtout lorsque le malade est infirme &  
d’une mauvaise complexion. Il est difficile même de  
pouvoir y remédier entierement lorsqu’elle est catssée  
par une foiblesse invétérée de l’intestin. Mais lorsque  
la gangrene ou un cancer s’est emparé de la partie qui  
est tombée, le Chirurgien n’a atltre choste à faire que  
d’appliquer des remedes lénitifs & des fomentations ,  
ou couper la partie, s’il peut le faire surement, ce  
qui n’arrive que lorsque la partie qui est sortie est  
petite.

Le Chirurgien, qui assiste le malade, doit rétablir le plus  
promptement qu’il est possible la partie dans fa situa-  
tion naturelle, fans perdre de tems à chercher à con-  
noître la caufe de la maladie ou la méthode de la trai-  
ter ; car plus l’intestin reste dehors, plus l’enflure &  
l’inflammation augmentent, & plus la cure devient  
difficile.

Voici quelle est la méthode que l’on doit silivre pour re-  
mettre l’intestin dans *sa* place ordinaire.

On doit commencer par coucher le malade stur un lit ou  
silr une table, & fomenter avec foin l’intestin, furtout  
dans l'endroit où il est desséché & flétri, avec du vin  
*Tome II.*

A N U 194

chaud, de l’esprit de vin ordinaire , du lait ou de Peau  
chaude, avec une éponge ou un linge en double qu'on  
aura soin d’exprimer auparavant. Après quoi, le Chi-  
rurgien remettra avec fes deux doigts qu’il enveloppe-  
ra dans un linge fin, l’intestin dans sa place ordinaire,  
de la même maniere qu’on remet les intestins dans le  
ventre lorsqu’ils en font sortis. Cette opération n’est  
pas sort difficile lorsque la tumeur & l’inflammation  
fiant peu considérables : mais si la partie de l’intestin  
qui est sortie est extremement enflée , on employera ,  
après la saignée, des fomentations digestives, jusqu’à  
ce que la tumeur foit entierement diffipée , & que la  
partie foit en état d’être replacée. Il arrive quelque-  
fois que la difficulté de l’opération ne permet point à  
un Chirurgien de l’entreprendre Bans le secours d’un  
second. LorEque l’intestin est fiant à tomber à cause de  
sa foiblesse , ce qui arrive à quelques personnes aussi  
souvent qu’elles vont à la fisse ; les\* malades peuvent  
aisément le remettre eux-mêmes avec leurs doigts sans  
recourir au Chirurgien , qui peut aisément le faire  
pour eux, supposé qu’il en soit besoin. Dans ce cas  
toute la cure consiste à fortifier l'intestin par des reme-  
des convenables pour qu’il puisse demeurer dans fa si-  
tuation, fans craindre une nouvelle chute.

Il faut plus d’art & d’industrie pour fixer l’intestin dans  
*sa* place par des corroborans convenables , & pour em-  
pêcher qu’il ne tombe de nouveau, que pour le re-  
mettre.

Voici quels font les moyens dont on se fert pour cet  
effet.

On commencera par préparer, avant toutes chofes, deux  
compreffes très-épaiffes. On appliquera la premiere,  
qui est de figure oblongue, entre les feffes, & fur cel-  
le-ci la feconde , qui doit être quarrée, & couvrir *Pa-  
nus, 8e* que l’on assurera avec soin avec une bande rou-  
lée ou de lin ou de coton. Il est encore à propos de ne  
point employer les compresses steches , & de les hu-  
mecter avec quelque décoction chaude corroborante :  
une des meilleures pour cet effet , est celle que l’on  
prépare avec des racines de bistorte, & de tormentille,  
de l’écorce de grenade & de chêne, des noix de galles,  
des feuilles de chêne, & autres chofes semblables, que  
l’on fera bouillir dans du vin rouge. On doit encore  
fomenter l’intestin dans l’occasion avec la même dé-  
coction ; c’est-à-dire , toutes les fois qu’il vient à tom-  
ber, ce qui arrive à quelques personnes qui ont depuis  
long-tems cette incommodité, presque aussi souvent  
qu’elles vont à la Eelle, toutes les fois qu’elles *se* pro-  
menent ou qu’elles foiit quelque effort. Si cette mala-  
die excédoit le degré ordinaire; on peut préparer une  
poudre excellente pour fortifier l’intestin avec du maso  
tic, de la colophane, du cachou, & du fang de dra-  
gon dont on seiupoudrera la partie qui est sortie après  
l’avoir fomentée, avant que de la remettre à fa place,  
& de l’assurer avec un bandage. Saviard, après avoir  
remis l’intestin , enfonce dans *Fanas* une tente cou-  
verte de drogues astringentes. Les clysteres corrobo-  
rans , tels que ceux que l’on prépare avec une décoc-  
tion d’herbes corroborantes, aromatiques & astringen-  
’ tes dans du vin rouge, particulierement dans celui de  
Pontac, produifent encore un très-bon effet. LoTque  
l’on a soin de sisivre de point en point les instructions  
que je viens de donner ; les malades guérissent très-  
souvent , à moins qug la maladie ne soit invétérée &  
désespérée.

Supposé que la maladie ne cede point aux remedes dont  
je viens de parler , on seleontentera de fumiger lema-  
lade , après l’avoir fait asseoir sur une chasse percée,  
avec du mastic , de l’encens , de l’ambre , du poivre  
noir, & autres drogues de cette espece. Mais il doit  
s’abtenir de toute nourriture pestante, grossiere, & qui  
resserre le ventre , de peur que les efforts que le mala-  
de seroit obligé de faire, ne faffent encore sortir Pin-  
testin. On doit renouveller à chaque Pelle les fomen-

N

195 ANU

tarions & le bandage dont j’ai parlé ci-dessus. Il doit  
s’abstenir autant qu’il est possible de vomir & d’éter-  
nuer, & de toute agitation violente, & *se* tenir en re-  
pos jusipila ce que la maladie ait été entierement fub-  
juguée. Dionis & quelques autres Auteurs assurent  
que le malade peut prévenir une nouvelle chute de  
l’intestin , pourvu qu’il ait soun toutes les fois qu’il Va  
à la felle, de s’asseoir fur un siége qui ait une ouvertu-  
re d’environ deux traVers de doigts ou de la grandeur  
d’un écu, ce qui sclffira pour empêcher la chute de l’in-  
testin. Quelques-uns, après PaVoir replacé, introdui-  
*sent* dans *sanus* une cannule de plomb pour empêcher  
par ce moyen une nouVelle chute : mais lorsque la  
maladie est invétérée, & qu’elle est occasionnée par  
une grande foiblesse des parties , tous les remedes , &  
tous les artifices dont *se* fiert le Chirurgien , ne sont  
d’aucune utilité ; & il ne doit employer que des com-  
presses & des bandages pour retenir l’intestin dans fia  
place naturelle, à moins qu’on ne Veuille mettre la  
vie du malade en danger. H ε ι s τ ε R, *Institut. Chi-  
rurg. .*

*De la fistule â* l’anus , *d’après Leonidas.*

Un ulcere mal gueri, surtout autour de *Fanus,* dégénere  
fouvent en fistule. Lorsque cela arrive, on doit cou-\*  
cher le malade Pur un lit de repos ou sur quelqu’autre  
endroit uni, pour que le Chirurgien puisse s’asseoir à  
côté de lui, tant ioit peu sur la droite : il prendra en-  
fui te une seInde qu’il introduira dans la fistule assez  
aVant dans fia cavité. Après quoi il introduira le doigt  
du milieu de *sa* main gauche dans *Fanus* ; & saisissant  
la tête de la sionde , il la repliera; & ramenant les deux  
extrémités de la fistule au même niveau, il les séparera  
de la main gauche pour couper tous les petits corps  
calleux qui font autour, d’un sieul coup, s’il est possi-  
ble; & s’il reste quelque callosité après l’incision , on  
la dissipera en la ratissant avec le bistouri. On distingue  
les callosités à la couleur blanchâtre , & à la dureté. Si  
l’on découvroit quelques rhagades aux environs, on les  
coupera après les avoir saisies avec des pinees, afin que  
Pulcere étant uni , il puisse *se* guérir plus aisément.  
Après l’opération, on remplira la plaie d’oliban choi-  
si, on mettra par dessus une tente de charpie, & un ban-  
dage convenable ; & l’on ménagera la cure de même ,  
que celle des ulceres ordinaires.

Si le malade par timidité ou par foiblesse, ne veut point  
se foumettre à l’opération , *8c'*qu’il veuille qu’on le  
guérisse avec des remedes ordinaires ; on ne doit d’a-  
bord employer que ceux qui sirnt propres à dessécher &  
à fermer la fistule. Si ceux-ci ne produisent aucun  
effet, on aura recours à ceux qui ont la vertu de ron-  
ger & de consumer les parties calleufes, & qu’on ap-  
pelle *collyresflstulaiares.*

Les remedes propres à dessécher la fistule font:

Une emplâtre préparée avec la litharge d’argent, le vinai-  
gre & l’huile ; *s emplastrum sine cera* de Galien; l’em-  
plâtre appellée *harmorna ; Femplastrum ex salicibus,  
ex lolio , 8e* autres semblables.

La composition suivante est un remede excellent pour les  
rhagades, les condylomes, & pour les fistules, lors-  
qu’elles ne font que commencer :

Prenez *de la racine de pivoine brulée, quatre onces,  
bitume de Judée, deux onces, quarante grains,  
soufre en canons s une once, vingt grains,  
cire, deux onces s quarante grains,  
huile de nelrthe , une quantité suffisante :* ou

*Brulez* des coings jusqu’à.ce qu’ils foient réduits en cen-  
dre , & mettez - en sim l’orifice de la fistule ; cou-  
vrez-le d’une compresse de charpie, & mettez  
fur celle-ci une emplâtre de vin & d’huile ou au-

A N U 196

tre classe femblable ; arrêtez-la par le moyen d’un  
bandage , & passez la fistule une fois tous les  
deux jours.

On prépare les trochifques pour la fistule de la maniere  
fuivante :

Broyez-les dans du suc de seneçon, ou de cette espece  
de *sorapias*, dont la racine ressemble à trois testicules ;  
faites en des trochifques , que vous pourrez employer  
fecs, ou avec du vinaigre ou du cérat. Αετιυε, *Teur.  
IV. Semm. z.cap.* II.

Les fistules de *l’anus qui* font cachées, & qui n’ont point  
d’orifice apparent , *se* manifestent par la douleur &  
l’humidité purulente qui fort de *F anus* : elles font  
souvent la suite d’un absitès. On découvre celles qui  
semt apparentes, en introduisant une scmde ou une foie  
de cochon , qui pénétrant dans la cavité rencontre  
l’index, qu’on a introduit dans *i’anus,* la fistule étant  
ouverte du côté des parties internes ; mais dans celles  
qui ne le fiont pas, le doigt & l’instrument ne peuvent  
*se* rencontrer. On connoît que les fistules ont des sinus  
lorsque l’instrument trouve de la résistance, & ne peut  
point pénétrer fort avant, & qu’elles rendent néant-  
moins une grande quantité de pus. On découvre cel-  
les qui font placées auprès des intestins, par les vers  
& les excrémens qui sortent quelquefois par leurs ori-  
fices. Elles ont toutes ou pour la plupart leurs orifices  
entourés de callosités. La fistule qui a percé le col de  
la vessie , ou qui a pénétré jusqu’au rectum, est incu-  
rable. Celles qui n’ont aucun orifice, qui font aveu-  
gles & cachées , qui aboutissent à un os , ou qui ont  
plusieurs clapiers, font difficiles à guérir : mais il n’en  
est pas de même des autres dont la cure est aisée.

Voici la maniere dont on fait l’opération de la fistule.

On couche le malade fur le dos, les jambes en-haut &  
les cuisses pliées contre le ventre , dans la même posi-  
ture que s’il devoir prendre un lavement ; & si la fistu-  
le aboutit à la superficie de *i’anus,* l’on coupe avec un  
bistouri ou une sonde que l’on introduit dans son ori-  
fice la peau qui la couvre. Lorfique la fistule pénetre  
fort avant dans *i’anus* , l’on introduit d’une main une  
fionde dans scm orifice, & si elle perce l’intestin , l’on  
Eaisit avec l’index de l’autre main la tête de la scmde, &  
en la pliant on la tire hors *sanus* pour couper entiere-  
ment la substance qui se trouve entre les deux branches  
de la sionde. Si la fistule n’est point ouverte & qu’elle  
ait pénétré fort avant, enforte qu’on ne puisse point  
rencontrer avec le doigt la tête de la fonde , à cause  
seulement de quelque corps membraneux qui se ren-  
contre entre deux, on le perce avec la tête de la sim-  
de que l’on tire hors de *l’anus pour* couper comme ci-  
devant la silbstance intermédiaire : ou bien l’on com-  
mence par percer le fond du sinus qui donne dans l’in-  
testin , avec un instrument ( δρεπάνου ) fait exprès pour  
couper les fistules ; & le passant à travers *Vanus* on  
coupe avec le tranchant de la faulx toutes les parties  
intermédiaires; enfuite faisissant les substances calleu-  
fes qui font aux environs , on les coupe, en prenant  
garde de ne point offenser le sphincter : car il est arri-  
vé à quelques persimnes de blesser cette partie en fai-  
Eant une incision trop profonde ; ce qui a causé au ma-  
Iadeune perte d’excrémens involontaire. Si quelqu’un  
refufe par crainte de fe soumettre à cette opération,  
on peut avoir recours au moyen proposé par Hippo-

*rpr* ANU

crate , & faire usage d’une ligature. Car Hippocrate  
confeille de prendre une aiguille enfilée avec un fil de  
lin cru , plié en cinq, de le passer à travers la fistule,  
d’y faire un nœud & de le ferrer tous les jours, juf-  
qu’à ce ce que le fil ait coupé toutes les substances in-  
termédiaires qui se trouvent entre les deux orifices.  
Si les parties font trop long-tems à *se* séparer on fau-  
poudrera le fil avec du fiable sec, & on le passera à tra-  
vers la partie. D’autres employent d’autres moyens  
pour conduire & passer le fil de la maniere qu’on l’a  
vu ci-dessus : mais je ne faurois approuver ces fortes  
de méthodes, car le malade en retissant de se fioumet-  
tre à l’opération, donne lieu à plusieurs inconvéniens  
& prolonge extremement la cure.

Pour ce qui est des fistules cachées, voici ce qu’en dit  
Leonidas. « Lorfque la fistule qui a percé le fphincter  
» est intérieure, foit quelle commence à *l’anus* ou  
» qu’après avoir fait des progrès elle se foit terminée  
» à ce muficle, après avoir sondé la partie comme ci-  
» devant, on élargira *l’anus* avec un instrument appel-  
*» lé speculum s* de la même maniere qu’on élargit la  
» matrice d’une femme ; & lorfqu’on aura découvert  
» l’orifice de la fistule , on y introduira la tête de la  
» fonde jufqu’au fond, & on l’ouvrira avec un bistouri  
» ou un instrument propre à ouvrir les fistules. » Ayant  
trouvé un pareil cas, il me sut impossible de mettre cet-  
te opération en usage, à caufe que je ne pus découvrir  
l’endroit où *se* terminoit la fistule , qui étoit au côté  
droit, entre *Panus* & le sphincter.

Mais lorfique j’eus ouvert *F anus* avec mes doigts , je dé-  
couvris une fente auprès d’une des rides de *F anus &*qui paroisibit être l’orifice de la fistule, car il en fortuit  
du pus. J’introduisis la tête d’une Fonde dans cette  
fente comme le plus court chemin pour arriver à la  
fistule , & l’index de la main droite dans le sphincter ;  
& ne trouvant qu’un corps très-mince entre le doigt &  
l’instrument, je poussai la sonde avec un certain effort  
vers le doigt, & perçai par ce moyen le fond de la fisi  
tule, & retirai avec le doigt la tête de la fonde hors  
de *s anus t* après quoi je séparai avec un bistOuri tou-  
te la sijbstance qui *se* trouvait entre les deux orifices  
de la fistule, c’est-à-dire, entre la fente par où j’avois  
introduit la fonde & l’ouverture que jlaVois faite, &  
dégageai la fonde par ce moyen. PaUL E g ι ν ε τ ε ,  
*Lib. VI. cap.* 78.

On donne aux ulceres qui attaquent *F anus Se* les parties  
qui sont aux environs du rectum tandis qu’elles font  
récentes & qu’elles rendent un pus louable, le nom  
d’abfcès : mais on les nomme fistules lorfqu’elles de-  
viennent invétérées ou calleufes & qu’elles rendent un  
pus clair & fétide, qui est tantôt plus ou moins abon-  
dant. Ces fistules ont reçu ce nom des Medecins des  
premiers siccles, qui les ont divisées en différentes ef-  
peces fuivant la nature du mal : car quelques-unes d’el-  
les Eont petites & récentes, ou pour le moins ne font  
pas si invétérées ; d’autres pénetrent plus avant & n’ont  
pas beaucoup de largeur; d’autres au contraire fiant si  
invétérées, si profondes , & ont fait tant de progrès ,  
qu’elles ont découvert le rectum après l'avoir entiere-  
ment dépouillé de fes muscles & de la grasse. Je me  
souviens d’avoir obfervé quelques fâcheux exemples  
de cette espece. Quelquefois les fistules n’ont aucune  
callosité considérable lorfqu’elles fiant récentes : mais  
il y en a un très-grand nombre qui ont autour de leurs  
orifices une dureté ou callosité dont la fubstance est  
plus ou moins épaisse. Quelquefois la fistule ne fait  
que peu de chemin & est droite , quelquefois aussi elle  
s’étend par une infinité de sinus & de clapiers qui font  
plusieurs détours. 11 ne sera pas hors de propos pour  
mieux distinguer ces fistules , de. les diviser en trois  
différentes efpeces à l’imitation des plus célebres Chi-  
rurgiens.

Les fistules de la premiere espece fiant celles qui fians per-  
cer le rectum ni le sphincter de *F anus,* rendent par un  
ou deux orifices qui fiont autour de *Vanus,* une ma-  
tiere claire & puante ; elles sont presque toujours ac-

A N Ü 198

compagnécs de callosités. On déeouvre leur profondeur  
aussi-bien que l’endroit vers lequel elles s’étendent en  
introduisant une Eonde dans leur cavité & l’index de  
l’autre main dans *l’anus s* après l’avoir auparavant frot-  
» té d’huile. Car lorsqu’il *n’y* a aucun passage, l’intestin  
qui est dans son entier empêche la fonde & le doigt  
de se rencontrer, & l’on peut même en découvrir l’é-  
paisseur. Mais lorsque l’on s’est déterminé à sonder ces  
sortes de fistules , on doit auparavant introduire le  
doigt dans *F anus ,* car autrement on court ristque de  
percer l’intestin avec la sonde dans un endroit qui  
pourroit ne pas être convenable. Il arrive quelquefois  
que les sinus prennent une route si compliquée , qu’il  
est impossible de découvrir avec la fonde , avec  
quelque filin qu’on la dirige, l’état & la direction des  
petits clapiers intérieurs, quoique l’on puisse s’apper-  
cevoir qu’ils fiant en grand nombre par l’écoulement  
journalier du pus : il paroît nécessaire pour mieux dé-  
couvrir la nature de la fistule , d’y fieringuer du lait  
chaud, en observant la quantité qu’il en entre par où  
l’on pourra juger de la grandeur des sinus, & décou-  
vrir si quelque partie de ce lait revient par *F anus.* Lorse  
que cela n’arrive point, c’est une preuve que l’intestin  
n’est point ouvert, au lieu qu’il l’est lorfique le lait re-  
vient par *F anus*, ou que l’on rencontre avec le doigt la  
scmde à découvert. L’expérience nous apprend cepen-  
dant que quoique l’intestin ne stoit pas tout-à-fait per-  
cé, fes tuniques extérieures peuvent ètre très-minces ,  
corrodées & séparées des autres par des sinus intermé-  
diaires, dans ce cas il est impossible que la cure réussisse  
fans couper l’intestin.

On découvre l’autre forte de fistule par le pus qui fiort  
de deux ou un plus grand nombre d’orifices, dont les  
uns s’ouvrent dans le rectum & les autres en dehors  
autour de *F anus.* On peut voir la figure de cette efipece  
de fistule dans la *Planche III.* de *ce vol. Fig.* 1. *CC,* On  
la découvre encore plus aisément si la tête de la fion-  
de que l’on introduit d’une main dans la fistule,  
rencontre le doigt de l’autre main que l’on a introduit  
dans *sanus* à découvert ; ou si les lavemens, le lait ou  
les autres liqueurs qu’on y a injectées, reviennent par  
l’orifice externe de la fistule , ou, comme cela arrive  
quelquefois, lorfque les excrémens , le vent ou les vers  
prennent le même chemin,

La troisieme & de-rniere espece comprend ces fistules qui  
ont leurs orifices dans le rectum , la partie intérieure  
qui est contigue à *Farnts* demeurant dans sim entier,  
telles qu’on les voit représentées dans la *Planche III.* de  
ce *vol. Fig.* ι. *F G.* Celles-cissont ordinairement ap-  
pellées cachées, aveugles ou imparfaites, & les autres  
apparentes & parfaites. Les premieres fe manifestent  
par une matiere corrompue qui fort tous les jours de  
*F anus,* surtout si les parties externes ne font affectées  
d’aucun ulcere , ou si le malade fe plaint d’une dureté  
ou tumeur douloureuse autour de *i’anus.* Il arriVe  
quelquefois que l’orifice interne de la fistule est situé  
fort avant dans l’intestin , mais on le découvre pour  
l’ordinaire autour du fphincter de *\’anus* ou dedans ,  
ainsi qu’elles scmt représentées dans la *Planche III.* de  
ce *vol. Fig-* 1.

Quoiqu’il en foit, on doit examiner avec Eoin la partie  
affectée, ce que l’on peut faire en introduisant avec  
précaution le doigt dans *l’anus* après l’avoir frotté  
d’huile ou de heure, & en s’en fervant pour examiner  
le plus exactement qu’il est possible llorifiee interne  
de la fistule ; ou si cela ne silffit point on *se servira* du  
*speculum ani,* qu’on voit représenté dans la *Planeli) ’ l V.  
Fig.* 1 5. ou de tel autre instrument propre à cet efl'esu  
Une pareille recherche est quelquefois inutile, comme  
lorfque le *siégé* ou le cours de la fistule fie manifestent  
par une tumeur ou une dureté extérieure.

Les fistules qui ont un double orifiee , dont l’un s’ouvre  
dans l'intestin rectum, & l’autre en dehors, font ap-  
pellées parfaites ou complotes; on donne aux autres  
qui n’ont qu’une ouVerture , le nom d’imparfaites ; les  
François les appellent incompletes. On divife la des-

N ij

199 ANU

niere espece en deux autres, car eu égard à la situation ί  
de leur orifice , les fistules imparfaites ou incomple-  
tes de *sanus* font externes ou internes. Quelques fif-  
tules sont encore appellées simples & d’autres compli-  
quées ou composées.

La premiere dénomination comprend celles qui péne-  
trent seulement dans les parties molles, la chair, la  
peau, la graisse & les intestins. Quelques-unes deces  
fistules s’étendent vers chaque côté du podex; d’autres  
en-dehors vers le périnée, Puretre, la vessie, ou le  
fcrotum ; d’autres en arriere vers l’os sacrum, ou le  
coccyx.

On donne le nom de compliquées à ces fistules qui corro-  
dent de telle Porte l’os du coccyx, Fossiicrum , l’os  
Ischion, la Vessie ou l’uretre dans l’homme, ou le va-  
gin dans les femmes, ainsi que Musitanus l’a observé,  
que le passage des excrémens & de l’urine se confon-  
dent l’un aVec l’autre. Quelquefois les petits sinus de  
ces fistules pénetrent jufqu’au Ventre, & celles-ci font  
les plus dangereuses de toutes. Il y a certaines fistu-  
les qui sont si peu considérables & si peu incommodes,  
qu’on les garde jusiques à un âge aVancé sians aucun in-  
convénient remarquable, & c’est ce dont j’ai Vu plu-  
sieurs exemples. D’autres au contraire causient non-  
feulement des douleurs insupportables, comme j’en  
ai été témoin depuis peu, mais fiant encore accompa-  
gnées de la fievre, de l’exténuation du corps & de plu-  
sieurs autres accidens fâcheux. J’ai conntl un homme  
qui fe portoit très-bien pendant que *sa* fistule étoit ou-  
verte, & qui fut attaqué de la goute si-tôt qu’elle vint à  
fe fermer. Il recouvra la fanté après qu’elle fe fut ou-  
verte de nouveau,& éprouva cette alternative plusieurs  
fois de fuite. Quelques fistules ont leurs orifices si  
étroits, qu’on ne peut les appercevoir, ni les découvrir  
avec la fionde , & ils ne fie manifestent de tems à autre  
que par un tubercule, dans lequel on découvre, après  
un examen foigneux, un petit trou qui Eert d’issue à la  
fistule ; d’autres au contraire ont un fort grand orifice.  
Quelques fistules font leur progrès par un feul & simple  
chemin, & d’autres fe divifent en plusieurs branches,  
qui font comme autant de petits ruisseaux qui partent  
de la même fource. Quelques-unes font plus de pro-  
grès , & pénetrent plus avant que d’autres. Enfin , il y  
en a qui s’étendent tout le long du rectum, d’autres  
s’étendent obliquement fous la peau ou de travers, &  
forment une infinité de sinuosités qu’il est très-difficile  
de découvrir, & par conséquent de guérir.

Voici quelle est la méthode dont on fe fert aujourd’hui  
pour découvrir la fistule de *F anus.*

On couche le malade fur une table ou scir un lit, les  
jambes écartées, après quoi un Aide écarte fortement  
les fesses l’une de l’autre, afin que l’Opérateur puisse  
plus aisément introduire fon doigt dans *F anus ,* après  
' l’avoir frotté d’huile ou de heure. C’est une précaution  
nécessaire lorfqu’on visite les fistules de *F anus* qui font  
auprès de l’intestin, de ne point introduire la scmde  
qu’on n’ait introduit le doigt dans *Vanus,* autrement il  
est à craindre qu’on ne perce l’intestin avec la sernde  
dans un endroit qui d'est pas convenable; ce qui ren-  
droit la maladie plus grande & la cure plus difficile.  
Après avoir introduit la scmde avec précaution , ainsi  
que je viens de le dire, on lâchera les fesses, afin qu’el-  
les reprennent leur situation naturelle , & qu’elles  
n’çmpechent point par les angles qu’elles forment lorse  
qu’elles font séparées, les progrès de la sirnde. Lorf-  
que les fesses font dans leur place naturelle , & que  
la sirnde qu’on a introduite & dirigée de tous côtés,  
vient à rencontrer un obstacle, l’endroit où elle s’ar-  
rête est pour l’ordinaire celui où la fistule aboutit.

L’origine ou la caufie de cette maladie n’est pour l’ordi-  
nafre autre chofie que l’ulcération des veines hémor-  
rhoïdales,ou un abscès qui *se* forme autour de l’intestin  
rectum, furtout parmi la graisse abondante dont il est  
environné. Ces fortes d’abscès viennent ordinairement |

Α N U [200]

à la suite d’une contusion du podex, d’un coup , d’unechute, ou d’une inflammation du rectum, de la dyssen-  
terie, d’un accouchement laborieux, de la vérole ,-de  
l’exercice du cheval, & de plusieurs autres accidens  
qui peuvent endommager ces parties. Cette maladie  
est fort ordinaire parmi ceux qui fervent dans la Ca-  
valerie, Surtout lorsqu’ils marchent par un tems chaud,  
comme le savent les Medecins qui suivent les Ar- -  
mées ; & j’ai vu moi-même depuis peu un grand nom-  
bre de Cavaliers incommodés de la fistule *a i’anus.* Il  
n’est pas surprenant que les absitès qui *se* forment dans  
cette partie , dégénerent en fistules lorfqu’on les né-  
glige ou par une mauvaife honte , ou pour quelque au-  
tre raifon , qu’on les ouvre trop tard, ou qu’on ne les  
déterge pas avec assez de foin. Car il ne *se* peut pas que  
la matiere corrompue qui reste dedans ne ronge &  
n’ulcere aVec Violence la graisse, l’intestin qui lui est  
contigu & les autres parties-qui font aux enVÎrons, &  
qu’elle n’affecte *F anus & sa* région de sinus & de cal-  
losités d’une maniere si surprenante, qu’on ne pusse y  
remédier qu’au moyen de l’incision. C’est de quoi nous  
aVons un exemple dans la persionne du Roi Louis XIV.  
qui, après aVoir essayé pendant long-tems tous les re-  
medes que les plus habiles Medecins & Chirurgiens  
de France aVoientpu imaginer, fut enfin obligé de se  
Foumettre à l’opération pour pouVoir en être guéri.  
Sur ce principe , dès qu’un Chirurgien qui est au fait  
de fon Art s’apperçoit, ou par l’inspection extérieu-  
re, ou par le moyen de la sirnde , que le malade a un  
amas de pus dans ces parties , outre l’inflammation &  
l’absitès dont elles Font attaquées, il doit sams hésiter  
aVoir recours au bistouri.

Selon que la fistule est opiniâtre & profondément située;  
que la quantité de graisse du rectum , & particuliere-  
ment du sphincter, qui est corrompue & rongée , est  
grande que les sinus font grands , que le calus qui  
l’environne est dur , que la maladie a fait de progrès,  
enfin, que le malade est foible , âgé & d’une mauvai-  
sie complexion ; plus aussi la cure est difficile : quel-  
quefois même elle devient impossible & defespérée.  
Mais ce qui mérite une attention plus particuliere, est,  
que plus l’orifice de la fistule est avant dans l’intestin,  
plus il est dangereux de couper les grands vaisseaux, ce  
qui occasionneroit des hémorrhagies funestes qu’on  
ne peut arrêter ni par des ligatures, ni par la compref-  
sion, ou au moyen de styptiques , faute d’un point  
d’appui ; ce qui ôte toute espérance de guérifon. En  
effet, si l’on ne peut rencontrer avec le doigt qu’on  
introduit dans l’*anus* l’orifice de la fistule , à caufe qu’il  
est trop profondément situé, ojn ne peut hasarder l’in-  
cision avec sûreté , crainte dlandommager les gros  
vaiffeaux. Il n’est donc pas furprenant que Garengeot  
confeille au Chirurgien de *se* désister plutôt de l’opé-  
ration dans pareil eas, que de mettre le malade en dan-  
ger de perdre la vie par une hémorrhagie, en coupant  
les veines qui se trouvent dans cette partie de l’intesc  
tin. Je silis si éloigné de desiapprouver scm conseil,  
que je trouve au contraire qu’il est de la prudence du  
Chirurgien de ne rien promettre, & de *se* méfier tou-  
jours du stuccès de scm opération , quelques belles  
que soient les apparences au commencement ; car il  
arrive souVént après l’incision qu’on découvre non-  
seulement une grande quantité de sinus, mais qu’ils  
siont encore si profondément situés, & ont tellement  
offensé les os qui font aux environs , la vessie, Puretre,  
le vagin & même la matrice, que la cure devient ex-  
tremement difficile , pour ne pas dire impossible. On  
doit traiter les abfcès de *F anus* qui reviennent fou-  
vent , comme de véritables fistules ; car on ne peut  
les guérir stans couper l’intestin & le sphincter de *Va-  
nus.* On ne doit point hastarder l'opération de la fistule  
sur les femmes qui sont enceintes, mais attendre qu’el-  
les aient accouché, & que leur santé foit entierement  
rétablie ; car Mauriceau a remarqué , que l’avortement  
ou la mort ont été la fuite d’une telle opération. Lcrse  
que ees sortes de fistules ont rongé la vessie,- Puretre,

2οι ANU

la matrice ou les os contigus, la maladie est pour l’or-  
dinaire desiespérée, & n’admet aucun remede. Les  
fistules borgnes ou cachées sont ordinairement plus  
difficiles à guérir que celles qui sont apparentes. Au  
contraire, lorsque la fistule est récente & extérieure,  
ou si elle est parfaite, ainsi qu’on la voit dans la *Plan-  
che III. flg-t. CC.* mais qu’elle n’ait affecté qu’une pe-  
tite portion de l’intestin rectum , ou du fphincter &  
de la graisse , que la maladie ne s’est point étendue  
jusqu’aux parties contiguës que nous venons de nom-  
mer , qu’elle n’a pas pénétré fort avant, que les sinus  
ne sont point en grand nombre , & que leurs cavités ne  
font ni trop dures , ni trop calleufes, que le malade est  
d’une bonne complexion, jeune & dans la vigueur de  
l’âge , la cure réussit heureusement pour l’ordinaire,  
pourvu que l’on compte plus sim le fecours de l'opéra-  
tion , que sim celui qu’on pourroit attendre de l’ufage  
des médicamens. On doit porter le même jugement  
des fistules cachées ou internes, dont l’orifice n’est pas  
fort éloigné de l’extrémité du fphincter de *F anus ,* com-  
me dans la *Pl. IIIustg. i.FG.*

Lorsque les fistules externes font peu considérables, on  
peut les garder long-tems.sans qu’il en résillte aucun  
dommage remarquable ; & lorfque la nature y est ac-  
coutumée, elles fervent à donner passage aux humeurs  
nuisibles, & à garantir les malades des incommodités  
qu’ils eussent éprouvées fans cela. J’ai connu quel-  
ques persionnes qui ont gardé des fistules jufiqu’à un  
âge fort avancé ; c’est pourquoi- il vaut mieux quel-  
quefois les laisser fubsister que d’entreprendre de les  
guérir ; & c’est ce qu’on doit obferver à l’égard des ul-  
ceres invétérés. Lorfqu’une fistule externe ou un abse  
cès a tellement rongé le rectum, qu’on s’apperçoit  
qu’il estextfemement mince, en introduisant le doigt  
dans *F anus 8e* la sernde dans la fistule, on ne doit point  
espérer de guérir la maladie sans couper l’intestin &le  
sphincter , quoique Pulcere n’ait point percé le pre-  
mier. Mais lorsqu’on découvre par la même méthode,  
que l’intestin a encore quelque épaisseur, on peut sou-  
vent guérir Pulcere sans blesser ou ouvrir l’intestin.  
C’est ainsi qu’on guérit souvent par des remedes mer-  
curiels,& sans recourir à l’incision, les fistules récentes  
qui siont occasionnées par le mal vénérien.

Nous avons traité jusqu’ici de la nature & des différences  
des fistules. 11 ne siera pas hors de propos maintenant  
de parler de ce qui regarde leur cure en commençant  
par les fistules parfaites ou complètes, puifque ce que  
nous en dirons ne contribuera pas peu à nous mettre  
au fait de la méthode qu’on doit obferVer dans la cure  
des autres. Voici quelles font les précautions nécessai-  
res dans la cure des fistules complotes. Lorfque la dise  
position du malade & la nature de la maladie , nous  
donnent lieu d’attendre la guérision , la premiere chosie  
que doit faire le Medecin est de disposer son malade à  
l’opération en le purgeant quelques jours auparavant  
& en le saignant même, fupposé que fes forces le per-  
mettent. On doit négliger ces précautions lorfqti’il est  
foible & lui donner des corroborans, lui prefcrire un  
régime exact sp tel qu’on le jugera le plus propre à  
l’état du malade, en ne négligeant rien de tout ce qu’on  
croira nécessaire pour corriger le fang ou le rendre plus  
doux. Afin même que le Chirurgien ne foit point in-  
terrompu dans fon opération par la fortie des excré-  
mens & obligé d’ôter trop-tôt le premier appareil; il  
fiemble nécessaire de donner quelques heures aupara-  
vant un lavement au malade & de le faire pister un  
peu avant l’opération, afin que la vessie trop tendue ne  
soit point en danger d’être blessée.Quant à la posture du  
malade, elle doit être telle que nous Pavons dit ci-de-  
vant, c’est-à-dire, qu’on doit le coucher fur le ventre.  
Les anciens, ainsi qu’on le voit dans Paul Eginete,  
plaçoient le malade fur le dos , les eusses relevées :  
mais les Chirurgiens François modernes , ainsi que  
Garengect nous l’apprend , croyent qu’il est beaucoup  
mieux placé pour l’opération lorfqu’il est couché fur  
le côté, comme si c’étoit pour prendre un lavement,

AND 202

fur le bord du lit , les sosies en avant, & les genoux  
contre le ventre. Quoique cette posture foit affez com-  
mode pour l’opération, j’ai vu cependant des cas où  
elle fe faifoit avec beaucoup plus de facilité, le mala-  
de étant couché fur le ventre, à cause de la constitu-  
tion particuliere de la fistule.

Après avoir placé le malade dans la posture qu’on jugera  
la plus convenable, il ne reste plus qu’à faire l’incision  
avec quelque instrument que l’on choisira parmi ceux  
qu’on a inventés pour cet effet. On se fervoit ancien-  
nement d’une espece de bistouri particulier , fait en  
forme de faulx, dans la cure de ces maladies, que les  
Grecs appelloient *fyringotome s* de*fyrinx,* qui signifie  
en François tuyau ou chalumeau; quelques-uns de ces  
instrumens font représentés dans la *Planche III. Fig.* 4,  
5,6, 7. où les lettres *A B* représentent le tranchant,  
*B C* la partie obtisse , menue ou le stilet qui doit être  
flexible *, & D D* le dos qui est obtus & convexe. Quel-  
ques personnes rejettent ces instrumens comme entie-  
rement inutiles , l’expérience m’a cependant appris  
qu’on peut s’en servir fort commodément dans le cas  
dont il s’agit, furtout lorsque la fistule n’est pas fort  
profonde. On les choisira grands ou petits, suivant la  
profondeur de la fistule, & l’on s’en fervira de la ma-  
niere silivante.Introduifez la tête de votre fyringotome  
dans la fistule extérieure & avec l’index de l’autre main  
que vous aurez soin de frotter d’huile avant que de Pin-  
troduire dans le rectum ; conduifez-là dans l’orifice in-  
terne du sinus & tout le long de l’intestin , jufqu’-à ce  
qu’elle refforte par *F anus.* Après avoir faisi fes deux  
extrémités on coupera tout ce qui est entre les deux  
orifices de la fistule, fans en excepter même le fphinc-  
ter de *F anus* , que l’on peut couper en toute fu-  
reté dans les persionnes qui n’ont d’ailleurs aucune au-  
tre maladie. Un grand nombre d’Auteurs ont cru avec  
Albucasis & plusieurs autres Medecins anciens, qu’on  
ne pouvoir couper le sphincter sians occasionner une  
perte involontaire d’excrémens , & de-là vient qu’ils  
l’ont désiaprouvé : mais l'expérience a fait voir qu’on  
peut le couper plusieurs fois s’il en est befoin dans les  
malades qui n’ont aucune autre maladie, fans qu’il en  
réfulte aucun inconvénient. Supposé cependant que  
cette méthode fût fluvie de l'incommodité dont nous  
venons de parler, on ne doit l’attribuer qu’à quelque  
dommage extraordinaire ou à la destruction du sphinc-  
ter , qu’un ulcere ou une érosion a pu causier. Lorsique  
la fistule est si profondément située que la tête de la  
sonde a peine à revenir par *sanus,* on doit la replier  
avec le doigt jufqu’à ce qu’eIle y fiait arrivée, & alors  
le Chirurgien fera fon incision , comme nous venons  
de le prefcrire.

Comme l’orifice supérieur de la fistule qui *se* trouve dans  
l’intestin est pour l’ordinaire calleux & qu’on ne cou-  
pe point *sa* partie supérieure en silivant la méthode  
dont nous parlons , & que cependant si l’on n’a pas  
sioin de le faire cette partie de la callosité nefe réunit  
pas aisément avec le reste & occasionne une nouvelle  
maladie, on doit percer la partie contiguë de l’intef-  
tin avec la tête du fyringotome deux ou trois lignes  
au-dessus de l’orifice de la fistule, on les coupe tous  
les deux enfiemble, ou si la chosie n’est pas possible, on  
doit aussi-tôt après l’incision , ou si le siang s’y oppo-  
*se ,* quelques jours après , faire une incision dans la  
partie calleufe ou la couper entierement avec des ci-  
seaux.

Quelques Medecins prétendent que l'instrument sait en  
forme de faulx & à pointe émoussée , qu’on voit re-  
préfcnté dans la *Planche* V. du *I. vol. Fig- 3-* Ou autre  
semblable , est beaucoup plus commode que ceux dont  
nous avons parlé ci-dessus pour llopération de la fistule,  
à causte de sim manche qui est d’un avantage considéra-  
ble pour le Chirurgien. Je sitis si fort eloigné de rejettes  
leur fentiment, que j’ose assurer Eur l’expérience que  
moi & d’autres en avons faitc,qu’ils sirnt d’un plus grand  
usiige dans les fistules qui n’ont pas beaucoup de pro-  
fondeur ; & je m’en fuis même fervi dans plusieurs oc-

203 ANU

casions avec beaucoup de fuccès. Les Chirurgiens  
François se serVirent d’un pareil bistouri dans l’opéra-  
tion de la fistule qu’ils firent au Roi Louis XIV. mais  
ils eurent foin de couvrir *sa* pomte d’un bouton , ce  
qui est pourtant inutile. On a donné à cet instrument  
le nom de bistouri royai, à cause de la perfonne à lsoc-  
casion de laquelle on en fit ufiage. Je ne voudrois pas  
cependant confesser l’usage de ces derniers bistouris  
indifféremment pour toutes sortes de fistules : il est  
certain qu’ils conviennent peu dans celles qui ont une  
grande profondeur & dont l’orifice supérieur est fort  
éloigné. C’est pourquoi Bassins, Professeur de Chirur-  
gie à Hall , a eu raison de conseiller Fustige dans ce  
cas,dansfa Dissertation sur la fistule,d’un bistouri dont  
il donne la description, qui a une pointe d’argent lon-  
gue & flexible, & dont quelques-uns attribuent l’in-  
vention à le Maire, Chirurgien de Strasbourg. ( Voy.  
la *Planche III. Fig.* 8.

Après avoir introduit la tête ou la pointe *C* de cet ins-  
trument dans la fistule , de la même maniere que ci-  
devant, & l’avoir fait passer par sa cavité & ressortir  
*par l’anus,* il est fouvent plus aisé de couper les par-  
ties qui *se* trouvent entre les deux orifices de la fistu-  
le , qu’en *se* servant des instrumens dont nous avons  
parlé ci-dessus. On peut aussi SC servir pour cet effet  
du springotome. *Planche III. Fig.* 3. dont on trouve  
la description dans Garengeot qui n’en a dessiné qu’une  
partie , dont Ptssage est le même, & qui ne differe des  
autres Pyringotomes que par la courroie *E E* qu’on y a  
ajoutée, & qui sert à le tenir plus ferme & à faire l'inci-  
sion avec plus de facilité. Mais comme le stilet *C D de*cet instrument a le défaut d’être trop long, j’en ai fait  
faire un autre dont le stilet ne va que jufqu’à *F, 8e* avec  
lequel j’ai fait cette opération avec beaucoup plus de  
commodité.

Quelques Chirurgiens au lieu dufyringotome ou du bif-  
touri dont nous venons de parler , introduisent une  
Bonde , un fil ou un stilet d’argent flexible dans l’orifi-  
ce .extérieur de la fistule , & après l’avoir passé dans  
i’intestin par l’orifice interne, ils le courbent & le con-  
dussent de telle Aorte avec l’index qui est dans *F anus ,*qu’ils en font fortir une partie hors de ce dernier.  
Voyez la *Planche III. Fig.* 1. *DD.* Alors saisissimt  
les deux extrémités *HH* du stilet d’argent, ils ame-  
nent doucement la chair qui si; trouve entre *C C B E,*& la coupent avec un bistouri recourbé ou des csseaux  
propres pour cet effet.

Quoique cette maniere d’opérer foit fort ancienne &  
qu’on en trouve la description dans Paul Eginete , Ga-  
rengeot ne sait point difficulté de la préférer à toutes  
les autres à cause qu’elle empêche le retour de la ma-  
ladie. Quoique j’en faste beaucoup de cas, je ne puis  
comprendre les raifons qui ont porté cet Auteur à la  
croire plus propre à prévenir le retour de la maladie  
que les autres dont on fe sert.

D’autres *se servent* d’une simde pliante qui a une raîhu-  
re ; voyez la *Planche II. M,* ou *Planche III. Fig.* 2.  
on l’introduit dans l’orifice externe de la fistule & on  
la dirige avec toute l’exactitude possible, vers l’intef-  
tin rectum pour la replier ensiiite vers *Vanus,* après  
quoi l’on coupe avec un bistouri ou une paire de ci-  
seaux propres à cet effet, la chair qui *se* trouve sur la  
rainure. Quelques Chirurgiens modernes préferent  
cette maniere d’opérer à toutes les autres lorfque les  
fistules sont profondément situées dans l’intestin, fans  
que je sache la rasson pourquoi. Mais de quelque ma-  
niere qu’on fasse l’opération, il est befoin de beaucoup  
de favoir & de précaution, pour rte pas couper les  
grofles branches des vaisseaux du rectum, comme cela  
arrive quelquefois dans les fistules qui font prosondé-  
ment situées, ce qui occasionnerait une hémorrhagie  
dangereusie ou funeste. Après avoir fait l’incision com-  
me on vient de le dire, on essayera le sang avec foin,  
& on examinera la partie , pour voir s’il *n’y* reste  
point quelque sinus , quelque callosité ou quelques fi-  
bres à moitié corrompues. Si l’on trouvoit par hafard

A N U 204

quelque sinus ou clapiers, après y avoir introduit le  
doigt ou la fonde , on coupera avee des csseaux ou  
avec un bistouri la chair qui est deflus, afin de pou-  
voir mieux découvrir & déterger les parties corrom-  
pues. Le caprice, la foiblesse ou la timidité du malade,  
ne permettent pas quelquefois de faire cet examen,  
ni de découvrir les sinus & les clapiers à la fuite de la  
premiere incision, comme je l’ai fouvent éprouvé ; &  
il y en a d’autres qui sont trop foibles ou qui ont perdu  
trop de sang pour pouvoir y résister, ce qui fait qu’on  
est obligé de passer la plaie, & de remettre cette partie  
de l’opération à un autre tems. Il faut couper en partie  
avec le même instrument, si tant est qu’on puisse le  
faire avec fureté, ou scarifier, ou y faire des fréquen-  
tes incisions avec un bistouri ou une lancette, tout ce  
qui peut rester de calleux ou de fibres corrompues après  
lapremiere incision. On peut par ce moyen occasiOn-  
ner une fuppuration prompte & copieufe, & on em-  
ployera des caustiques mêlés avec des mondificatifs  
pour ronger .& détruire peu à peu les callosités restasse  
tes, ainsi que les parties corrompues ou pourries. S’il  
m’est permis dlexposer ici mon fentiment, je ferai ob-  
ferver à mon Lecteur, que la plaie est plutôt nettoyée  
& consolidée lorfqu’on a soin de couper entierement  
avec les ciseaux ou le bistouri la graisse qui s’est cor-  
rompue & desséchée.

Dans le tems que je faisois ma résidence à Breme où je  
m’étois rendu pour tailler plusieurs malades ; Rungius,  
Chirurgien dans cette Ville, me communiqua une mé-  
thode pour guérir ces sortes de fistules avec plusieurs  
instrumens particuliers qu’il avoit inventés pour cet  
effet, & dont je ne me souviens point d’avoir jamais  
vu la description nulle part. Il se servoit de trois sortes  
d’instrumens, le premier est une efipece de sernde cre-  
nelée , *Pl. III. figure* 9, dont les lettres *A B* repré-  
fentent le .profil , faite d’argent ou de fer. Elle a  
un manche *CD* qui en se pliant au point *E* forme  
avec la fonde un angle obtus. La rainure de cette fon-  
de est représentée en face dans la figure X. Le fecond  
instrument, est un tuyau d’environ un travers de doigt  
de diametre de fer ou d’argent , *flg.* 11. *AB ,* dont le  
manche forme un angle obtus au point *B y* mais dans  
un fens different de l’autre, comme on le voit par la  
figure. La rainure de cet instrument, est repréfentée  
de front par la *figure* 12. Le troisieme instrument,  
est un bistouri droit, long, étroit, & acéré *figure* 13.  
Lorsqu’on veut mettre en usage ces instrumens pour  
une fistule , par exemple , située dans le côté gauche  
de *F anus-s* comme dans la *figure* 1. *CC.* on introduit  
l’instrument ou tuyau , *figure* 11. *AB,* après l’avoir  
trempé dans de Peau chaude, & ensuite dans de l’huile,  
dans l’intestin rectum , & l’on a foin de la faire tenir  
ferme par fon manche *D* par quelqu’un des aides. Le  
Chirurgien prend la simde à reinure, *figure 9.* qti’il  
oint, comme l’instrument précédent , & l’introduit  
dans l’orifice externe de la fistule , & la conduit obli-  
quement tout le long de cette même fistule jLlfiqu’I  
son orifice interne *CC* ; elssorte que *sa* pointe *A*tombe dans le creux ou le fond du tuyau *figure* n-  
où elle fe fixe, comme il est aisé de s’en convaincre au  
toucher, à Fouie , & en introduisant le doigt dans  
*Fanus.* Tout cela étant ménagé, comme je viens de le  
dire ; le Chirurgien prend le manche de la Ponde de la  
main gauche, & avec le bistouri, *figure* 13. coupe la  
fistule *CC* sur la rainure de la scinde jusqu’au tuyau,  
sug. 11. & l’ouvre par ce moyen depuis la partie in-  
térieure de l’intestin , jusqu’à l’extérieure ou *Vanus^*La fistule étant ouverte, comme je viens de le dire ,  
on fiuit pour tout le reste de la cure la méthode qu’on  
a indiquée ci-dessus. Cette méthode paroît propre pour  
les fistules qui ont une profondeur considérable, à câu-  
se que la tête du fyringotome ou du stilet ne peut fe  
replier qu’avec beaucoup de peine, & qu’en déchirant  
l’intestin vers *F anus,* par où elle ne peut même quel-  
quefol.s sortir, lorEque les fistules font trop profondes.

On doit prendre garde que le bistouri ne forte hors de

205 ANU

la rainure ; car sans cette précaution on pourroit blef-  
fer dangereusement l'intestin aussi bien que les parties  
qui lui stont contiguës : c’est pourquoi il est à propos,  
pour préVenir cet accident, de donner au canal, *Fig.* 11.  
une largeur suffisante. Lorfque la fistule est au côté  
droit de *Vanus,* on doit appliquer les instrumens dans  
un *sens* oppofié, comme la raifion l’indique affez. Je  
fai qu’il y a eu autrefois quelques Chirurgiens qui  
ont oilVert ces fistules, en introduisant un petit tube  
dans *ï’anus, &* qui ont ensuite ouvert le sinus , au  
moyen d’un bistouri, ou droit ou courbe. Je me siou-  
viens que Ravius recommande cette méthode dans sies  
Démonstrations de Chirurgie. Il faut cependant con-  
venir que les instrumens de Rungius ont une figure  
qui donne au Chirurgien le moyen de conduire fon  
bistouri avec plus de facilité, & qui l’empêche par con-  
séquent de couper autre chose que le sinus de la fistu-  
le ; ce qui fait que je les présure à tous ceux dont on  
s’est fervi jlssqu’à présent.

Lorfijuc la fistule ou l’abfcès est extérieur & récent, qu’il  
est situé entre la grasse & la peau, & que l’intestin &  
le sphincter de *F anus-s* ne semt point endommagés, on  
doit en ménager la cure de la maniere suivante : Pre-  
mierement, fupposé que l’ouverture de la fistule ne  
foit point affez grande, comme cela arrive souvent,  
on l’aggrandira peu à peu avec un morceau d’éponge  
préparée , un morceau de racine de gentiane ou telle  
autre chose propre à *se* gonfler. On la nettoyera ensuite  
avec des escarrotiques légers , & l’on emploiera pour  
fermer la plaie la méthode qui est en ufage dans la  
cure des fistules. Il vaut mieux quelquefois employer  
d’abord le bistouri, & comme Paul Eginete le confeil-  
le, diVÎfer la peau par une simple incision ; lorfqu’on  
n’a pas pu par le moyen des tentes ou de l'éponge  
préparée, dilater suffisamment la fistule, il est àpro-  
pos d’y donner un coup de bistouri pour en faire voir  
le fond & mettre en état d’en détruire les callosités.  
On passera la plaie avec de la charpie dont on rempli-  
ra la fistule, & après avoir levé le premier appareil,  
on examinera si elle n’a point de sinus & de clapiers  
que l’on ouvriroit de la même maniere s’il s’en trou-  
voit. Si l’on venoit à découvrir dans la fuite en panfant  
la plaie, quelque reste de callosité, de dureté, ou de par-  
ties corrompues , on le retranchera entierement avec  
le bistouri, ou bien on le consumera peu à peu avec  
des caustiques, surtout avec le mercure précipité rou-  
ge. Monnier prétend que l’onguent des Apôtres est le  
remede le plus propre & le plus efficace que l’on puisse  
employer dans un pareil cas. Après avoir ainsi extirpé  
les parties viciées, on appliquera siur l’endroit un on-  
guent digestif mêlé avec de l’huile d’œufs , & l’on  
couvrira le tout d’un bandage convenable. Supposé  
que l’on ne découvre plus aucurf sinus, que la sanie fe  
convertisse en pus, qu’il croisse de nouvelles chairs,  
fermes, grenues , & faines, que la sérosité diminue,  
change de couleur , & répande une meilleure odeur ;  
il ne manque plus pour achever la cure que de passer  
tous les jours la plaie avec du baume vulnéraire , de  
Peau de chaux, de l’esprit de vin ou des compresses de  
charpie sieche. Il arrive quelquefois, comme je l’ai dit  
ci-devant, & que je l’ai éprouvé moi-même, qu’on trou-  
ve air lieu d’une ouverture dans la fistule extérieure,  
un petit tubercule qui a un petit orifice qui fert com-  
me d’égout au sinus, &qui est plus ou moins difficile  
à découVrir. Lorsique cela arrÎVe , je commence par  
couper le tubercule avec des cisieaux afin de découvrir  
le sinus de la fistule ; après quoi je l'élargis, je l’ouvre,  
& le panse de la maniere qu’on la vu ci-devant.

Lorsique la fistule externe a pénétré assez avant pour af-  
fecter le fphincter de *ï’anus ,* ou le rectum , ou qu’elle  
a rongé les parties contiguës de telle scjrte que cet in-  
testin est extremement aminci, il est difficile que la  
cure réussisse à moins que d’ouvrir & de couper l’intese  
tin & le Ephincter , comme nous Pavons dit ci-dessus.  
Le moyen le plus sûr de réussir dans cette opération,  
cstidc placer le malade dans une posture avantagetsse ,

Α N U 206

d’introduire le doigt dans *F anus,* & de faire passer en\*  
fuite un iyringotome qui ait un stilet, voyez *Blanc. III,  
Fig. 5.* ou une aiguille , *Fig.* 2. ou un stilet, ou une  
Bonde pliante , & qui ne sioit pas trop émoussée, dans  
l’orifice externe de la fistule vers l’intestin rectum ,  
pour le percer à l’endroit où le doigt rencontre la tête  
de la scmde : mais on doit conduire l’instrument avec  
tant de précaution qu’on ne blesse aucune autre partie  
de l’intestin , encore moins la vessie. Ce qu’ilareste à  
faire après avoir percé l’intestin est de diriger & de  
recourber l’instrument de telle sorte qu’il puisse sortir  
par *F anus.* On coupera ensclite cette fistule imparfiaite,  
conformément à la méthode que nous avons indiquée  
pour celles qui font parfaites. Lorsque la fistule est au-  
près de *F anus ,* mais que le sinus qui est fous la peau  
se porte moins vers le rectum que vers le périnée ou  
vers un des côtés de *F anus ,* ce qu’on peut faire de  
mieux, à ce qu’il femble , est de l’ouvrir dans toute fa  
longueur avec un bistouri, & de mondifier, & de con-  
solider la plaie de la maniere qu’on l'a dit ci-dessus.  
Il est bon d’observer que l’on peut, supposé que ces  
fistules soient trop profondes & qu’on ne puisse pas  
faire assez commodément l’opération avec l’instrument  
dont nous avons parlé , fe servir du tuyau qui est re-  
présenté dans la *Plane. III. Fig.* 11. ou de tel autre sem-  
blable , qu’on introduira dans *i’anus ,* de la maniere  
que <ftous l’avons dit, pour ouvrir ensilite entierement  
le sinus avec le bistouri, *Fig.* 13.

Les fistules internes, cachéessou aveugles compofent une  
troisiéme esipece différente des autres. Comme elles ne  
paroiffent point extérieurement, il est difficile sians le  
secours du bistouri, de faire une ouverture fuffifante  
pour découvrir leurs sinus. L’endroit le plus convena-  
ble pour l’incision est celui que l'on distingue par quel-  
que tumeur , par la dureté , la douleur, & la rougeur,  
surtout lorfque l’on sent en pressant avec le doigt un  
sinus au-deffous avec un amas de matiere corrompue,  
comme dans les absicès. Ayant examiné ces chosies com -  
me il faut, & placé le malade dans une posture com-  
mode , on le fera tenir par des aides, après quoi l’on  
fera l’incision dans la tumeur que l’on fent fous le  
doigt à côté de *sanus* jtssqu’à ce qu’on ait rencontré le  
sinus, ou bien si l’on veut agir avec plus de précaution,  
on doit pouffer en dehors avec le doigt qu’on a intro-  
duit dans *F anus>* la partie affectée aussi-bien que la tu-  
meur qu’elle renferme pour la percer avec une grofle  
lancette ou un bistouri propre à cet effet. On rend par  
ce moyen la fistule complete & parfaite , d’aveugle &  
d’imparfaite qu’elle étoit auparavant , ce qui rend la  
cure beaucoup plus aisée. On aggrandira enfuite la  
plaie avec le bistouri ou silr le doigt ou sur .une sim-  
de crenelée , & lorsqu’on la jugera affez grande , on  
y introduira des bourdonnets de charpie , on met-  
tra stur ceux-ci une compresse que l’on affurera par le  
moyen d’un bandage, ce qui suffira pour la premiere  
fois. Lorsqu’on aura levé le premier appareil , on ag-  
grandira davantage la plaie , si tant est que cela sioit  
nécessaire ; & après avoir recherché avec sioin tous les  
sinus & les parties corrompues qu’ils renferment , on  
coupera aussi l’intestin & l’on fuivra à l’égard de la cu-  
re la méthode que nous avons indiquée pour les fistu-  
les completes.

Supposé qu’il ne paroisse aucun des signes dont nous *ve-  
nons* de parler, ou qu’ils ne suffifent point, mais qu’on  
apperçoive avec le doigt avec ou fans le secours de la  
sernde , *Planche IV.. Fig.* 15. une fistule dans l’intestin  
rectum, on pourra menager la cure de la maniere sui-  
vante, On commencera par introduire *dap^Fanus* avec  
les doigts de la main gauche , un gros fil ou un stilet  
d’argent flexible, *Planche III. Fig-* 14. recourbé d’un  
ou deux pouces , enflorte que la partie courbée *A* pusse  
pénétrer peu à peu dans l’orifiee de la fistule interne ,  
*Fig.* 1. *G.* que l’on découvrira, s’il en est befioin, par le  
moyen du *speculum ani > Planche IV. Fig.* 1 5. Cela fait  
on fiaisira de la main droite le fil ou le stilet par S011  
autre extrémité *B* & on le tirera jusiqu’à ce qu’on ap-

207 ANU

perçoive à la vue ou au toucher fon sommet *A* par un  
tubercule qui se forme autour de *i’anus* au point *F.* On  
prendra enfuite le stilet avec la main gauche par S011  
extrémité *B,* & l’on coupera adroitement avec un bise  
touri, la partie de la peatl qui est autour de *Vanus, 8c*que la pointe *A* du fil d’argent avoir tant foit peu  
élevée lorsqu’on l’a tirée , jusqu’à ce que l’on découvre  
ce dernier dans la plaie. Après avoir faisi la partie *A*du stilet qui est hors de la fistule, on le recourbera en-  
core plus , comme on le voit aux points *DD , Fig.* 1.  
afin de pouvoir attirer dehors les parties qui *se* trou-  
vent entre-deux & les couper entierement. Peut-être  
ne seroit-il pas hors de propos dans ces sortes de fistu-  
les aveugles, qui ne sont pas profondes , mais voisines  
de *F anus ->* de fe ferVÎr au lieu de ce stilet ou fil d’ar-  
gent, de l’un ou l’autre dcs fyringotomes représentés  
dans la *Plane. III. Fig.* 3.4. 5. 6.7. dont la courbure est  
très-propre pour découvrir la fistule & pour faire l’in-  
cision.

Mais de quelque maniere que l'on fasse l'incision & qu’on  
mondifie la plaie de toutes callosités ou parties corrom-  
pues qu’on peut y découvrir , il est à propos d’obfer-  
ver ce qui fuit pour que la cure foit aussi parfaite qu’on  
le désire : on commencera par remplir la plaie autant  
qu’on le pourra de charpie ou de vieux linges entortil-  
lés , afin de pouvoir aggrandir & mondifier avec plus  
de facilité le sinus de la fistule. Supposé que l’hémor-  
rhagie foit considérable, on mettra fur la charpie quel-  
quepoudre ou quelque liqueur propre à arrêter le fang.  
Lorsque la fistule est très-profonde , on attachera tou-  
jours aux bourdonnets que l’on enfonce jufqtl’au fond  
du sinus , un fil très-fort ou une petite corde, de peur  
qulon n’en laisse quelque partie dedans en renouvellent  
le panfement.On mettrasm\* ces bourdonnets troisdiffé-  
rentes compresses ; la premiere ou celle qui est dessous  
doit être étroite, mais longue & épaisse ; la feconde  
fera un peu plus large , & celle de dessus prefque quar-  
rée , & telle qu’on Remploie dans la chute de *F anus.*Toutes ces chofes étant placées dans l’ordre qu’il con-  
vient, on mettra par-dessus un bandage en T de toile,  
que l’on assurera autant qu’il le faut. Si l’on s’apper-  
çoit , lorfque le malade *sera* au lit , qu’il ait trop de  
fang ou qu’il en ait perdu trop peu dans l’opération ,  
on le silignera au bras pour prévenir l’inflammation.  
On ne levera le premier appareil que deux ou trois  
jours après, à moins que le malade ne soit obligé d’aller  
à la selle ; mais supposé que ce ne soit qu’un tenesine  
qui le gêne , comme cela arrive très-souvent, il vaut  
mieux qu’il attende quelque-tems que d’ôter trop tôt  
le bandage. S’il arrivoit cependant que ce besoin fût  
réel, il vaut mieux Pôter, afin qu’il décharge son ven-  
tre plus commodément , & que les excrémens ne *sa-  
lifient* point le bandage ; si les excrémens entroient  
dans la plaie , on la nettoyera avec soin ou avec une  
éponge trempée dans du vin chaud , ou avec de vieux  
linges. Pour empêcher que la plaie ne fe ferme trop-  
tôt , on aura foin de la remplir pendant quelque tems  
de nouvelle charpie. Si l’on appercevoit dans la fuite  
en pansant la plaie , qu’on eût laissé quelques particu-  
les calleuses dures ou corrompues , on commencera  
par examiner avec Eoin la plaie jusqu’au fond, & l’on  
trempera la charpie dans un onguent digestif mêlé avec  
quelque peu de précipité rouge ou.d’onguent Egyptiac;  
dont on continuera l’ufage jufqu’à ce que les parties *vi-  
ciées* Eoient entierement extirpées ,& que les chairs qui  
poussent paroissent silines & belles. On ne doit point né-  
gliger les quatorze premiers jours qui souvent l’opéra-  
tion, de chercher tous les sinus de la fistule, ou de faire  
toutes les incisions nécessaires pour découvrir les parties  
corrompues; ce que le caprice,la timidité, ou la foiblesse  
du malade avoient empêché de faire dès la premiere opé-  
ration. On connoît qu’on a oublié de fonder & d’ouvrir  
quelques sinus de la fistule par l’inspection de la partie,  
ou parle moyen de la fonde, surtout par la quantité de  
matiere qui en fiort, & par le peu de changement qtl’on  
apperçoitdans fa couleur , son odeur & fa consistance.

A N U 208

Car dès que la plaie & la fistule commencent à fie gué-  
rir, la matiere est tous les jours moins abondante & de-  
vient blanchâtre , médiocrement épaisse & moins féti-  
de. Quand le pus est dans ce dernier état , il est à pro-  
pos de faire croître les chairs avec des incarnates &  
des balfamiques , & de consolider la plaie avec de la  
charpie seche. Le malade ne doit uEer dans tous ces cas  
que d’alimens tempérés , fluides & en petite quantité,  
si-lrtout dans le commencement , de peur qu’il ne soit  
souvent obligé d’aller à la Pelle & d’ôter sim appareil,  
ce qui seroit sort incommode au Chirurgien & empê-  
cheroit la plaie de *se* fermer.

Les fistules compliquées accompagnées de la carie ou  
d’un ulcere dans la vessie ou dans l’uretre font très-  
difficiles & pour l’ordinaire impossibles à guérir, com-  
me nous Pavons dit ci-dessus : néantmoins, lorsque l’os  
ischion ou le coccyx font affectés de la carie , on doit,  
non-feulement , dilater l’ulcere afin de pouvoir péné-  
trer avec plus de facilité jufqu’à la partie ; mais em-  
ployer encore des topiques propres à dissiper la carie.  
L’essence d’aristoloche ronde m’a toujours paru très-  
efficace pour cet effet. On ne doit point négliger non  
plus l’tssage interne des remedes mercuriels & des dé-  
coctions des bois pour purifier le sang du virus vénérien  
par qui cet état est souvent occasionné , jusqu’à ce que  
la carie soit détruite, que le fond de la plaie fe recou-  
vre de nouvelles chairs , & que l’ulcere foit cicatrisé  
au moyen des remedes dont on fe fert dans la cure des  
ulceres simples.

Les fistules qui font jointes avec unulcere de la vessie ou  
de l’uretre , sont toujours plus mauvaises que les au-  
tres, & *se* guériffent très-rarement : cependant lorsi.  
qu’on a foin de mondifier l’ulcere extérieur, d’isserde  
balsamiques & des autres remedes internes que nous  
avons indiqués, on peut remédier quelquefois à ces  
fortes de cas lorsqu’ils ne font point toutlà-fait incura-  
bles, & que le malade est d’ailleurs d’un tempérament  
fort & robuste.

Je n’ignore point qu’Hippocrate, Celfe, Paul Eginete,  
Albucasis, & plusieurs autres Medecins de l’antiquité,  
ont indiqué un grand nombre de méthodes pour guérir  
la fistule, au moyen des ligatures, de cauteres actuels  
& de corrosifs. Je les ai paffées à deffein fous silence,  
parce qu’elles font inférieures à celles que j’ai propo-  
sées, loin qu’elles doivent leur être préférées. Je dois  
faire obferver ici que lorsque le sphincter de *F anus* est  
corrodé, détruit ou affoibli par quelque fistule qui est  
aux environs', cet accident caufe à la plus grande par-  
tie des malades une perte involontaire d’excrémens..  
On peut cependant le couper deux ou trois fois, & mê-  
me davantage lorfqu’il n’est pas considérablement en-  
dommagé , & que le malade est d’un tempérament ro-  
buste , sans craindre un pareil accident. Il arrive quel-  
quefois que le grand âge & la foibleffe du malade,  
aussi-bien que l’opiniâtreté de la maladie, ne permet-  
tent point qu’on ait recours à l’opération, surtout  
lorfque la fistule est profondément située. Dans ce cas,  
on doit essayer d’appaiser le mal par des injections  
mondificatives, & par des remedes lénitifs & balfami-  
ques. Plus l’état de ceux qui font obligés de fe sou-  
mettre à l’opération de la fistule est à plaindre, plus  
aussi est ridicule la folie de quelque François, qui,  
glorieux d’avoir la même maladie & d’être traités de la  
même maniere que l’avoit été le Roi Louis XIV. Eol-  
licitoient les Chirurgiens de leur faire l’opération de  
la fistule , quoiqu’ils en fissent exempts. On auroit  
peine à croire que les hommes fussent assez infensés  
pour tirer vanité d’un pareil malheur , si Dionis, un  
des plus célebres Chirurgiens de son tems , de qui  
nous tenons ce fait, & qui blâme fortement cette ex-  
r travagance de fes compatriotes, n’en étoit garant.

Puifque l’opération dont nous parlons est une des plus  
dissiciles de la Chirurgie , il ne Eera pas hors de propos  
d’indiquer quelques précautions qu’on doit observer  
pour mieux y réussir.

Premierement,

*zo9* ANÜ

Premierement, on doit faire l’incision de telle sorte, que  
la plaie extérieure foit toujours plus grande que le fond  
du sinus de la fistule, afin de pouvoir la mondifier avec  
plus de facilité , & qu’elle *se* guérsse plus aisément.  
C’est pourquoi, il peut n’êtrc pas inutile quelquefois  
de faire deux incisions qui fe croisent dans la partie  
affectée, & de couper avec un bistouri ou des cifeaux  
tout ce qu’on trouvera de dur, de calleux & de corrom-  
pu, furtout dans le fond de la fistule ; car fans cette  
précaution , on la guérit difficilement, & elle est su-  
jette au retour. On peut quelquefois exécuter plus  
commodément & avec plus de sureté ce que je viens  
de dire, en falsifiant les parties viciées avec un crochet  
ou des pincettes , & les coupant ensuite.

a. De peur qu’en dilatant la fistule avec le bistouri on ne  
vienne à blesser l’intestin, on doit en tourner le tran-  
chant en-dehors vers l’os ifchion, & non point du côté  
de l’intestin.

3. Lorfique l’orifice externe de la fistule n’est point situé  
près de *sanus -,* mais dans le milieu des feffes , ensorte  
que le sinus touche la peau & s’avance insensiblement  
vers le rectum, on introduira une simde crenelée dans  
le fond de la fistule, siur laquelle on coupera adroite-  
ment la peau avec un bistouri ou des csseaux. Après  
quoi on remplira & on dilatera la plaie avec de la  
charpie, on examinera avec soin le lendemain la na-  
ture de la fistule, & l’on suivra pour tout le reste les  
instructions que noüs avons données ci-dessus.

4. Supposé que l’intestin soit ulcéré & percé, comme il  
l’est pour l’ordinaire dans les fistules completes, on  
introduira le stilet ou la tête de la sonde , ou du fyrin-  
gotome dans l’intestin, plutôt deux otl trois lignes au-  
dessus que dans l’orifice interne de la fistule , afin de  
pouvoir couper avec plus de facilité les parties dures  
& calleufes qui s’y trouVent. Mais lorfque l’instrument  
passe par l'orifice interne de la fistule, il faut, après  
avoir coupé l'intestin & le sphincter, couper aussi avec  
des ciseaux la partie calleuse de l’intestin qui est au-  
dessus de la fistule , de la largeur de deux lignes.

5. S’il arrivoit qu’on vînt à ouvrir un vaisseau , & que  
l’hémorrhagie fût abondante , ce qu’on peut faire de  
mieux , est de passer par-dessous une aiguille courbe  
enfilée d’un gros fil, & de nouer fes extrémités. Sup-  
posé qu’on ne puisse point le faire, on appliquera fur  
le vaisseau une compresse trempée dans quelque li-  
queur styptique, & on la pressera fortement avec le  
doigt pendant une demi-heure, jusqu’à ce qu’il fe foit  
formé une efcarré ; après quoi remplissant la plaie avec  
de grosse charpie entortillée r on mettra par-dessus  
une forte compresse , & on assurera le tout par le  
moyen d’un bandage. Le malade aura foin de *se* tenir  
en repos, & l’on fera ferrer le bandage par quelqu’un  
pendant quelque tems ; car l’on a souvent observé ,  
que lorEque le vaisseau qu’on a ouvert n’a pas été fuffi-  
famment comprimé, le fang, au lieu de couler à tra-  
vers le bandage & par *F anus*, a pris sim chemin parles  
intestins, & a causé la mort au malade.

6. Si quelques heures après que le bandage est établi, le  
malade avoit quelque peine à pisser , on doit l’exhor-  
ter à silpporter cet accident avec patience, à cause qu’il  
est pour l’ordinaire de peu de durée.

7. Lorsque la fistule est jointe avec la vérole, il est diffi-  
cile de la guérir fans avoir auparavant détruit l’autre  
maladie : mais il arrive souvent lorsqu’on a guéri cette  
derniere, qu’on guérit la fistule fans avoir recours à  
l’incision.

8. Arnauld a inventé un bandage particulier pour la fis-  
tule de *F anus ,* dont on trouve une description très-  
exacte dans Garengeot qui le présure à tous ceux qui  
ont paru jusqu’ici, pour plusieurs raisons. On peut en  
voir la description au mot *Fasoia.*

9. Enfin, lorfique la plaie commence à *se fermer,* Garen-  
geot veut qu’on introduife dans *Vanus* une tente de  
charpie de, la grosseur du doigt, & couverte de pom-  
fholix, pour mieux dessécher cette plaie. Mais cette  
*Tome II.*

A N U 210  
précaution est rarement nécessaire ; car j’ai remarqué  
que la charpie feche Euffit pour cet effet lorsque l’ulce-  
re est bien mondifié , & que les chairs sont revenues.  
HEISTER, *Part. II. Sect. 5. cap.* 169.

On observe qu’il n’est pas toujours à propos d’entrepren-  
dre la cure d’une fistule ; car il est à craindre qu’en ar-  
rêtant l’évacuation qui fie fait par fon moyen & à la-  
quelle on est habitué, on n’occasionne des accidens fâ-  
cheux dans les personnes d’un mauvais tempérament,  
& qu’on ne jette le malade dans la consomption, oü  
dans quelque autre maladie plus funeste que la pre-  
miere ; & c’est dequoi j’ai vu des exemples. Voilà  
quel est le fentiment général : mais je ne faurois me  
former l’idée d’aucune humeur si opiniâtrément fixée  
dans le corps, qu’on ne pusse, au moyen d’un régime  
convenable, par des remedes prudemment appliqués,  
& par les autres évacuations réitérées , la furmonter à  
un tel point, que l’on vienne enfin à bout de guérir la  
fistule fans causer aucun préjudice au malade.

*Des abseès de IAnus.*

Puisque la fistule à *Vanus* ne femble devoir pour Pordi-  
naire fon origine qu’à un abseès qui *se* forme auprès de  
cette partie, il femble qu’en nous attachant à chercher  
les moyens de traiter ce dernier, nous comprendrons  
plus aisément la nature de cette sorte de fistule, la mé-  
thode de nous en garantit, & de la guérir, supposé que  
nous ayons le malheur d’en être attaqué. C’est pour-  
quoi, il ne fera pas hors de propos de faire quelques re-  
marques fur les abEcès de *F anus.*

Cet abfcès commence de deux manieres ; car ou il atta-  
que le malade tout d’un coup , ou bien peu à peu , &  
comme par degrés. Le premier ressemble à un clou  
dans le commencement : mais il augmente considéra-  
blement aussi-tôt après, & cause en peu de tems un  
grand nombre de symptômes violens, furtout des dou-  
leurs excessives.

D’abord on n’apperçoit qu’une espece de tubercule ;  
dont la groffeur égale à peine celle d’une seAe ou d’une  
noisette , mais qui est extremement dur. On apper-  
çoit autour de cette dureté qui Ee forme pour l’ordinai-  
re près de *F anus,* une rougeur ; quelquefois la peau ex-  
térieure paroît attaquée d’une érésipele, avant que le tu-  
bercule ait paru : mais l’inflammation est alors si vio-  
lente, qu’à moins qu’on ne la dissipe dans vingt-quatre  
heures, elle fe change en un assises accompagné de  
douleurs aiguës , de la fievre, la soif, l.’infomnie, le  
dégout, d’une extreme foiblesse, & de plusieurs autres  
iymptomes fâcheux.

La feconde espece d’absitès dont les progrès sont plus  
lents, reçoit de quelques-uns le nom de fistule dès le  
commencement, & il *se* manifeste , de même que les  
autres abfcès , par la douleur & une tumeur : mais il est  
plus lent à silppurer.

De quelque maniere que cet abseès *se* forme, il est cer-  
tain que la matiere corrompue *se sait* peu à peu un pase  
stage après *sa* formation , & qu’elle perce enfin la peaii  
auprès de *F anus* ou l’intestin. Mais avant que cela ar-  
rive, la matiere acre qui fe trouve renfermée dans cet  
abfcès, corrode & convertit plus ou moins en Eanie la  
graisse qui est aux environs, ce qui occasionne *diffé-*rens sinus qui semt quelquefois sieuls , petits & directs;  
d’autres fois grands, profonds & tortueux , & qui pé-  
nctrent à travers la peau extérieure ou dans l’intestin  
plutôt ou plus tard, fuivant la nature & la qualité de  
la matiere qui s’y est amassée ; de forte qu’il n’est pas  
surprenant que parmi les fistules que ces abseès occa-  
sionnent , il y en ait quelquefois de plus opiniâtrés les  
ufies que les autres.

Pour ce qui est de la cure de cette espece d’abfcès , où  
peut user au commencement de digestifs en forme dë  
fomentation ou de cataplasines : mais comme il est raré  
que cette maladie cede à de pareils remedes , on doit  
recourir à l’opération dans une saifon convenable, en

an ANU

observant ce qui Fuit : on commencera par placer le  
malade dans la même posture que ci-devant pour Po-  
pération de la fistule ; après quoi le Chirurgien exami-  
nera avec fioin la partie viciée ou la tumeur, en intro-  
duisant le doigt dans *F anus,* ou en prefsant tout autour  
de cette partie, & quoiqu’il ne paroisse encore aucun  
signe extérieur de suppuration, il ne laiss ra pas que de  
fonder aussi le sinus dans lequel peut être renfermée la  
matiere corrompue.Supposé qu’on n’apperçoiVe qu’une  
tumeur endurcie fans aucune fluctuation , on attendra  
que la matiere ait atteint un certain degré de maturité,  
avant que de recourir au bistouri.

Comme l’on doit dans quelque espece d’abfcès que ce  
Eoit hâter & faciliter la supputation au moyen de quel-  
que cataplasine émollient préparé aVec de la mie de  
pain , du lait & du fasean, ou par une emplâtre de dia-  
chylum aVec des gommes ; on doit de même aVoir foin  
de ne point laisser trop long-tems ce cataplasine ou cet-  
te emplâtre Eur la partie affectée, car la suppuration  
venant à augmenter plus qu’il ne faut & gagnant les  
parties intérieures, il feroit à craindre qu’elle ne dé-  
truisît & ne confumât les parties qui font aux enVÎrons ,  
ce qui rendroit la maladie désespérée eu tout au moins  
plus opiniâtre & plus dangereuse. C’est pourquoi  
on ne doit point attendre que la matiere enfermée don-  
ne quelque signe extérieur de maturité, mais ôter le  
cataplasine toutes les deux ou trois heures ; & après  
aVoir essuyé la peau on doit examiner en introduisant  
un doigt dans *i’anus* & en pressant avec l’autre les par-  
ties extérieures , si l’on ne découvriroit point quelque  
matiere corrompue & en état d’être évacuée. On ne  
doit donc point s’en rapporter à ceux qui difent qu’il  
ne faut ouvrir l’abfcès que lorfque la matiere maligne  
a atteint toute sa maturité, car on occasionneroit par  
une telle conduite la destruction des parties qui font  
aux environs.

Dès qu’on s’apperçoit qu’il s’est formé un amas'de ma-  
tiere corrompue dans le tubercule, au moyen du doigt  
qu’on a introduit dansl’*anus,* on doit l’attirer vers la  
peau du côté de *i’anus.* Apres quoi i’on fera aVec un  
bistouri ou une lancette une incision dans le milieu du'  
tubercule jufqu’à l’endroit où la matiere séjourne , &  
retirant tant foit peu l’instrument, on donnera passage  
à la simie qui sort pour l’ordinaire mêlée aVec le fang,  
& l’on preflera modérément de tous côtés les parties  
extérieures, afin d’obliger la matiere qui pourroit y  
être restée, à en sortir entierement.

Lorsqu’il sera sorti une quantité de matiere fusissante  
pour faire juger que Pabscès est ouvert, on coupera en  
droite ligne aVec la lancette ou le bistouri, les parties  
gonflées qui fe trouVent au-dessus de Pabscès afin d’agr  
grandir tant soit peu la plaie. Cela fait, on introduira  
le doigt jufqu’au fond à dessein d’élargir la plaie & de  
fonder ses cavités ou sinus , & avec les cifeaux ou le  
bistouri qu’on y aura introduit avec précaution au-desa  
fus ou près du doigt, on donnera à la plaie une ouver-  
ture si.iffifante en dirigeant l’incision vers *F anus.* Enfin  
l’on fera des incisions en travers sur la partie affectée  
s’il est néceffaire, afin de pouvoir pénétrer avec plus de  
facilité jufqu’à la isource du mal, & l’on retranchera  
de la même maniere qu’on l’a fait pour la fistule , tout  
ce qu’on y trouvera de dur, de calleux & de corrompu.

Voici quelques précautions que Garengeot trouve *néces-  
saire* qu’on observe pour passer la plaie comme il faut.  
On commencera par remplir la plaie le mieux qu’on  
pourra de trois ou quatre bourdonnets de charpie, à  
chacun defquels on attachera un fil ou cordon qu’on  
aura foin de distinguer les uns des autres, foit par la  
place qu’ils occuperont Eur la silrface extérieure de la  
plaie, ou par leur couleur, de peur que lorsqu’on vient  
à panser la plaie, on ne tire les bourdonnets de deffous  
les premiers, & qu’on n’occasionne par-là une hémor-  
rhagie dangereusie.

On mettra siur ces bourdonnets une grande quantité de  
charpie, & en tirant tant sioit peu le fil du bourdonner  
inférieur comme Garengeot le confeille, on compri-

A N U 212

mera beaucoup mieux l’appareil. On couvrira ensuite  
le tout de plusieurs compreffes toutes plus étroites les  
unes que les autres, qu’on placera de telle forte que  
les plus petites scjient toujours les plus basses , & l’on  
assurera le tout avec un bandage semblable la celui  
dont on se sert pour les fistules & dont on peut voir  
la deficription dans PArticle *Fascia.*

Pour dire ici ce que je pesse , je ne vois point qu’il  
Poit besiain pour un simple abfcès d’une si grande quan-  
tité de tentes, de cordons, ni d’un appareil aussi em-  
barrassant. Je ne fais autre chofe que remplir cet abfcès  
de même que les autres , d’une grande quantité de  
charpie tortillée , après quoi je mets par - dessus des  
compresses & j’assure le tout au moyen d’tm bandage ,  
qui n’est autre classe qu’une simple bande de toile.  
Lorsque je viens à pansier la plaie je n’en retire point la  
charpie par force: mais j’applique fur llulcere un on-  
guent digestif avec une emplâtre de Diachylum, &  
lorfque la suppuration vient à se faire,elle tombe d’el-  
le-même; de forte que je préviens par cette méthode  
le danger d’une hémorrhagie; après quoi je mondifie  
cet absitès de la même maniere que les autres, & le  
guéris enfin avec des balsamiques.

S’il arrivoit que l’on vînt à couper quelque grosse veine en  
faisant l’opération , on aura soin de la lier, ou supposé  
qu’on ne puisse le faire, on appliquera dessus une petite  
compresse trempée dans quelque liqueur styptique que  
l’on pressera avec le doigt pendant quelque tems, juse  
qu’à ce que le fang *se* soit arrêté. On mettra ensuite  
dans la plaie une plus grande quantité de charpie , on  
augmentera l’épaisseur des compresses, & l’on chargera  
celui qui garde le malade de presser aVec fes mains la  
partie du bandage qui est au-dessus du vaisseau qu’on a  
oilVert. Quoique Garengeot n’ait rien dit de la conso-  
lidation de la plaie , je me fers de la même méthode  
que pour celle des autres absitès & des fistules de *Fa-  
nus.* Quelquefois ces abfcès sont entretenus par une  
cause vénérienne, & il s’y forme des fungus & des  
callosités qui en empêchent la guérifon , & que l’on ne  
peut guérir que par le moyen des remedes mercuriels.

Il paroît étrange que Garengeot qui divife comme nous  
les fistules de *F anus* en parfaites & en imparfaites , &  
qui marque le caractere de chacune d’elles , n’ait rien  
dit de la cure des fistules aveugles & imparfaites, quoi-  
qu’elle demande beaucoup plus de précaution que cel -  
le des autres, comme il paroît par ce que j’ai dit dans  
le Chapitre précédent. Garengeot ne dit pas un mot  
non plus de la méthode de traiter les fistules compli-  
queés *dOFanus,* quoiqu’elles nefoientpoirt assez rares  
pour qu’on doive les passer fous silence. HEISTER, *P.  
II. Sect. y. cap.* 169.

OBSERVATIONS

*De M.* SkaRP *is.ur lesflsmles de l’anus.*

Si le Chirurgien qui traite cet absicès apperçoit une in-  
flammation extérieure siur un des côtés des fesses feu-  
lement, il attendra qu’il ait atteint une maturité con-  
venable , après quoi il fera avec un bistouri une inci-  
sion dans toute fa longueur ; on ne doit point douter ,  
quand même la vessie feroit affectée, que la largeur de  
la plaie, aussi-bien que la charpie qu’on y introduit, ne  
préviennent la corruption des intestins & ne guérRent  
entierement la plaie.

Si le sinus s’étend jusqu’à l’autre fesse & qu’iï entoure  
prefque l’intestin, on PouVrira dans toute sim éten-  
due de la même maniere que ci-devant, car ce n’est  
que par le moyen des incisions que l’on peut faire re-  
naître les chairs dans des cavités aussi spongieufes. Par  
la même raifon lorfque la peau est extremement min-  
ce, lâche & mollaffe autour du sinus, il est absolument  
néceffaire de la couper tout à-fait. On ne fauroit croire  
avec quelle promptitude cette méthode contribue au  
fuccès de la cure , ce qui fait qu’on ne sauroit trop  
la recommander ; lorsqu’on la néglige & qu’on ne fait

ai; ÀNU

pas Pouvérturé assez large, il arrive que la matiere qui  
reste enfermée corrompt Pntestin, & venant à péné-  
trer aux environs, forme plusieurs autres sinus, dont  
les différens détours rendent fouvent l’opération inu-  
tile, ce qui fait que l’on a toujours cru la cure de la  
fistule si difficile.

Nous avons ici considéré l’abfcès comme n’occupant  
qu’une grande partie des fesses : mais il active plus fou-  
vent que la matiere *se* manifeste par une légere inflam-  
mation fur la peau & que le sinus fuit la même route  
que l’intestin. Dans ce cas après avoir fait l’incision, on  
pourra découvrir par le moyen de la fonde s’il pénetre  
dans l’intestin, en y passant le doigt pour voir si l’on  
ne sentiroit point la fonde dans *sa* cavité, quoiqu’il  
foit aisé de s’en convaincre pour l’ordinaire par la ma-  
tiere qui fort par *Y anus.* Lorsque l’état de la fistule est  
tel qu’on vient de le dire, ôn doit fans hésiter mettre  
une pointe des csseaux dans l’intestin, & l’autre dans la  
plaie, & y faire une incision d’un bout à Pautre.

Ce procédé est encore à propos lorfque l’intestin n’est  
point percé, mais que le sinus est étroit & peu éloigné  
de l’intestin ; car si l’on *se* contente d’y mettre de la  
charpie, ce qui est la méthode assez ordinaire de le  
passer lorsique l’orifice externe est petit, comme je le  
suppofie ici, on doit s’attendre à le voir devenir cal-  
leux , dé scirte qu’il n’y a pas de moyen plus sûr de le  
guérir que de couper l’intestin, afin que les remedes  
puissent pénétrer jusqu’au fond de la plaie. Il est bon  
d’obferver ici qu’il y a certains sinus qui, quoique près  
de l’intestin, n’y entrent point, & ne salivent point la  
même route que lui ; dans ce cas on doit les ouvrir fui-  
vant leur direction. Il y a plusieurs cas où l’intestin est  
si ulcéré qu’il donne passage par *F anus a* la matiere de  
l’abfcès : mais je fins perscladé qu’il y a peu de sinus  
dont on n’apperçoive la route à travers la peau par le  
peud’épaissetir, par la pâleur de celle-ci, aussi-bien  
que par quelque dureté ; lorfque cela est, on peut l’ou-  
vrir avec une lancette , & pour lors le cas devient le  
même que si la matiere s’étoit manifestée à l’ordinaire.

Lorfque le sinus qui pénetre dans l’intestin ou qui est au-  
tour n’est joint à aucune dureté qui puisse indiquer la  
route qu’il scsit, il siussir quelquefois de l’ouvrir avec  
des csseaux ou un bistouri que l’on dirige au moyen  
d’une fonde : mais il est plus sûr pour l’ordinaire de  
couper tout-à-fait le morceau de chair autour duquel  
on a fait ces incisions , ce qui devient absolument né-  
cessaire lorsqu’il est calleux ; ou de dissiper ces callosi-  
tés avec des remedes escarrotiques, ce qui est une mé-  
thode tout-à-fait cruelle & ennuyeufe.

Lorfque la fistule est invétérée & que nous fiommes maî-  
tres de l’ouvrir quand il nous plaît, il est à propos de  
donner au malade le jour qui précede l’opération, une  
dofie de rhubarbe qui en purgeant le malade & en le  
resserrant ensisite pendant quelque tems, prévient l'in-  
convénient qu’il y auroit à défaire le bandage s’il étoit  
obligé d’aller à la felle.

Il arrive quelquefois que les fistules ont leurs orifices si  
étroits, que la pointe des csseaux ne peut y entrer :  
dans ce cas on doit fe fervit de tentes d’éponge pour  
les dilater.

Je ne crois point qu’il y ait d’instrument plus commode  
pour faire l’opération de la fistule que le bistouri & les  
ciseaux; car la plupart de ceux que l’on a inventés pour  
la faciliter, font non-feulement très-difficiles à emplo-  
yer , mais causent encore beaucoup de douleur au ma-  
lade. Il n’est pas besoin que je me rende caution du  
peu de danger qu’il y a de couper le Ephincter dans  
toute fil longueur sims appréhender une perte involon-  
taire des excrémens, puisqu’on en est assez convaincu  
par l'expérience journaliere: en effet ce musitle est si  
court qu’on doit toujours le couper lorsiqu’il est besioin  
de dilater l’intestin.

La plus mauvaisie espece de fistule est celle qui commu-  
nique aVec la Vessie & qui affecte les prostates. Elle  
est ordinairement causée par une gonorrhée & paroît  
dlabord extérieurement dans le périnée ; mais venant

ÀNÜ 214

enfuite à augmenter auprès de *Vanus,* 'elle perce la  
peaü en plusieurs endroits , qui deVÎennent aussi-tôt  
calleux & viciés ; & l’urine dont une partie paffe par  
ces orifices , cause souvent autant de douleurs que le  
calcul qui est dans la vessie.

Comme je d'ai jamais trouvé personne que je pusse pren-  
dre pour modele dans la cure de ces fortes de fistules,  
j’ai hasiirdé de faire faliver le malade , & j’ai trouvé  
que cela contribuoit beaucoup à la guérifon de la plaie  
après l’opération. La maniere d’ouvrir cette fistule est  
de couper la peau calleufe aussi-bien que fes éminences  
jusqu’au mufcle accélérateur de l’urine, & même un  
peu plus avant entre ce mtsscle & l’érecteur de la ver-  
ge , lorsi^ue la dureté s’est formée dahs cet endroit.  
L’opération est douloureufe : mais le fuccès dédomma-  
ge le malade du mal qu’elle lui a caufé. On ne doit  
point fe flater cependant lorfqu’il s’est formé plusieurs  
sinus qui s’ouvrent dans la vessie , que l’on pusse tous  
les guérir furement ; mais on peut les réduire à un ou  
deux. Parce moyen prefque toute l’urine fort par Pu-  
retre, & la douleur ceffe entierement, comme j’en ai  
été témoin deux ou trois fois. Voyez l’article *hémor-  
rhétdes.*

CAS PREMIER,

*Rapporté par* LE Dst AN, *d’une fistule aveugle interne  
à l’anus.*

Quoique toutes les fistules de *F anus* commencent par des  
abfcès plus ou moins grands qui fe forment dans la  
grasse qui couvre le rectum, elles different néantmoins  
en plusieurs choses.

Les Auteurs ont parlé des fistules aveugles internes de  
*F anus :* mais quelques-uns ont oublié de décrire l’opé-  
ration qui leur est propre , & les instructions que les  
autres nous ont lassées ne fuffifent point dans une allai-  
re d’une aussi grande importance. Llobfervation fui-  
vante peut fervit de modele dans des cas semblables à  
celui dont il s’agit.

On reçut le 13 Février de l’année 1726. dans l’Hôpital  
un homme qui rertdoit depuis huit mois par le fonde-  
ment plus ou moins de matiere , si-iivant l’intervalle  
qu’il y avoit entre *ses* felles. Il ne put point me dire de  
quelle maniere cette maladie avoit commencé n’ayant  
jamais senti aucune douleur considérable (il n’est pas  
sclrpreliant qu’un petit absirès qui *se* forme parmi la  
graisse qui est auprès du rectum ne caufe aucune dou-  
leur violente, puifque le pus peut s’étendre seins ren-  
contrer aucune résistance. ) Je trouvai en examinant la  
maladie une dureté du côté gauche, un pouce en de-  
dans de *F anus >* qui paroissoit avoir trois travers de  
doigt de profondeur ; les fesses paroissoient faines, &  
je ne remarquai aucune altération dans l’épiderme ou  
le pannicule adipeux.

Comme le malade étoit robuste , je commençai par lui  
faire deux faignées copieufes , & par le purger une  
fois, après quoi je lui fis l’opération.

L’ayant fait placer le ventre fur le bord du lit, les piés à  
terre, les jambes & les cuisses écartées, je le fis tenir  
dans cette posture par deux Garçons que j’avois pris  
pour m’aider. Après quoi j’enfonçai ma lancette dans  
la tumeur que j’avois sentie avec le doigt, & rendis par  
ce moyen la fistule complete , d’aveugle qu’elle étoit  
auparavant. Après avoir retiré la lancette, j’introdula  
sis à fa place une fonde de la main gauche, jusqu’à la  
callosite, dans le milieu de laquelle étoit une cavité  
qui me permettoit de remuer la scmde : j’introduisis  
ensiiite l’index de ma main droite dans *F anus ,* & dé-  
couvris le sinus qui s’étendoit depuis la callosité jusi-  
ques dans l’intestin.

Pour ne rien laisser en arriere qui put occasionner une  
nouvelle fistule, je perçai l’intestin avec ma sirnde un  
peu au-dessus de la fistule, & apres l’avoir retirée par  
le fondement, je terminai l’opération à l’ordinaire, es\*  
coupant & en detruisant toutes les callosités.

O ij

215 ANU

Le malade sortit de PHôpital au commencement d’A-  
vril, après avoir parfaitement recouvré la fauté.

*R E M A R QU E.*

La méthode que l’on doit préférer à toute autre, est de  
percer l’intestin au-dessus de l’endroit où la callosité  
est ouverte ; car fans cette précaution l’on court rifque  
de laisser une partie de la callosité , ce qui peut retar-  
der la cure, & rendre même l’opération infructueuse.

CAS II.

*Rapporté par le meme Auteur>*

Le Roy m’ayant fait l’honneur de me nommer au mois  
d’Avril de l’année 1725. Chirurgien Major de l’Hô-  
pital de la Charité, j’y trouvai un homme à qui on  
avoit fait l’opération de la fistule ; trois femaines au-  
paravant la plaie paroissoit être en bon état, &dimi-  
nuoit tous les jours ; de forte qu’il semblait que la ci-  
catrice fût prefque formée. Je'découvris néantmoins  
en l'examinant avec plus d’attention une petite quan-  
tité de pus qui fortoit d’un petit sinus qui restoit dans  
la plaie auprès de la cicatrice. Surpris de cet accident,  
j’introduisis ma fonde dans sim orifice , & trouvai un  
sinus le long de l’intestin rectum , qui avoit quatre tra-  
vers de doigt de profondeur, & qui aboutissait à une  
cavité entourée de callosités, l’intestin étant découvert  
dans toute la longueur du sinus. Je commençai de nou-  
veau l’opération , suivant la méthode ordinaire, en di-  
vifant l’intestin dans l’endroit où il étoit le plus min-  
ce. Je détruisis la callosité autant qu’il me fut possible,  
& pour pouvoir mieux découvrir le fond de la plaie,  
je fis une incision dans la fesse, & en coupai les angles.  
Le fang coula d’abord en petite quantité : mais il sijr-  
vint une hémorrhagie six heures après. Après avoir ôté  
le premier appareil, je mis une petite compresse trem-  
pée dans de l’eau styptique siur le vaisseau d’où siortoit  
lesiang , & la pressai avec mon doigt pendant une de-  
mie-heure , afin que le styptique pût produire sim effet.  
L’hémorrhagie ayant cessé , je mis siur la compresse un  
bourdonner, & assurai le tout au moyen de compresses  
& d’un bandage convenable. Deux jours après je pan-  
sai la plaie, si-iivant la méthode ordinaire, & le malade  
recouvra la semté au bout de six semaines. J’appris  
qu’il avoit eti cinq fois de sitite une pareille hémor-  
rhagie la premiere fois qu’il fouffrit l’opération.

*R E MA R QUE S.*

Il est deux précautions essentielles qu’on doit prendre  
dans la cure des fistules. Après que l’opération est  
achevée, on doit détruire toutes les callosités , celles  
principalement qui *fe* trouvent au fond ; car comme  
les levres extérieures s’approchent toujours de plus en  
plus, on ne feroit plus à tems de les consilmer si l’on  
différoit de quelques jours de le faire.

Il ne fera pas hors de propos de faire ici quelques remar-  
ques en faveur des jeunes gens qui s’appliquent à l’é-  
tude de la Chirurgie. On doit avoir foin en passant la  
plaie de ne point irriter le bord de l’intéstin qu’on a  
coupé, en plaçant le premier bourdonner. C’est pour  
cette raifon qu’à chaque appareil, furtout pendant les  
‘dix ou douze premiers jours, l’on doit introduire le  
doigt dans l’intestin pour en fixer les bords ; après quoi  
passant le bourdonner avec des pinces entre le doigt &  
la fesse qui est faine jusqu’à ce qu’il ait atteint Pintes-  
tin, on retirera le doigt, & l’on fixera le bourdonner  
de telle forte qu’il y en ait la moitié dans la plaie &  
dans le rectum. C’en est assez de négliger cette derniere  
précaution pour empêcher la cure, quand même l’opé-  
ration auroit été faite avec toute l’exactitude possi-  
ble.

Quant à l’hémorrhagie qui fuit, ou qui accompagne l’o-  
pération, il est plusieurs méthodes pour l’arrêter. Je

ANU 216

les ai toutes misies en usiage, & je n’en ai trouvé au-  
cune qui soit plus Eure & moins douloureuse que celle  
dont je me fuis servi à l’occasion du malade qui fait  
le fujet de cette obfervation.

CAS III.

*D’une fistule vénérienne â* 1’*anus.*

La suppuration des tumeurs vénériennes est différente  
de celles qui n’ont pas la même caufe ; & les fymptomes  
dont elle est fuivie ne font point aussi actifs pour l’or-  
dinaire , à caufe que le virus vénérien est plus propre à  
fixer qu’à faire fermenter les fluides , avec lesquels il  
fe trouve mêlé.

Le 21 d’Avril de l’année 1725. un Domestique vint me  
trouver à l.Hôpital. Il avoit un absisès considérable au  
côté gauche de *fanus,* mais qui nletoit point accom-  
pagné de symptômes aussi fàcheux qu’on l’eût cru à en  
juger par fa grandeur. Personne n’ignore que ces sor-  
tes d’abscès sont fort incommodes au malade dans le  
commencement par la douleur excessive, la tension, la  
fievre & les fymptomes avec lefquels ils font joints,  
& qui augmentent tous les jours de plus en plus juse  
qu’a ce que le pus soit formé.

Lorfque le malade *se* présenta à PHôpital, le pus étoit  
tout-à-fait formé, & la peau étoit tellement pâteufe ,  
que l’empreinte de mes doigts y restoit, & ce ne fut  
qu’avec peine que je découvris l’endroit où séjournait  
la matiere.

Je l’ouvris & trouvai le rectum découvert de la longueur  
de plus de trois travers de doigt au-dessus de *F anus ;*je fis une incision dans la portion de l’intestin qui étoit  
découverte, & coupai la peau qui étoit affectée & sé-  
parée de la fubstance adipeuse.

La plaie étoit en très-bon état, fes levres s’apprqchoient,  
& tout fembloit promettre une guéristm prochaine ,  
lorsqu’au bout de quinze à vingt jours , il parut un fun-  
gus dans le fond de la plaie qui s’élevoit en forme de  
couronne, & qui paroiffoit chancrcux. Je le coupai  
avec le bistouri : mais il revint de nouveau au bout de  
quelques jours , ce qui m’obligea à interroger.le mala-  
de, & je ne doutai plus après le détail qu’il me fit des  
maladies vénériennes qu’il avoit eues auparavant, qu’il  
ne fût attaqué de la vérole. Je lui donnai des tifanes  
sudorifiques avec de Péthiops minéral : mais ce fut inu-  
tilement ; le fungus revenoit à mefure que je le dissi-  
pois, ce qui m’obligea à le faire paffer par les grands  
remedes.'

Il quitta PHôpital pour fe rendre dans un lieu commode  
pour cet effet, où je lui donnai le flux de bouche , ce  
qui produisit un si bon effet que la plaie étoit presque  
entierement fermée lorsqu’il eut cessé.

CAS IV.

/

*D’un abseès flstuleux et vénérien.*

On envoya à la Charité au mois de Septembre de l’année  
1725. un malade qui avoit un abfcès gangrenetlx dans  
*Vanus -,* lequel avoit commencé de la même maniere  
que celui dont je viens de parler dans l’observation pré-  
cédente. Je m’informai du genre de vie qu’il avoit te-  
nu : mais il fut affez fecret pour ne rien avouer qui  
pût me donner le moindre soupçon que S011 accident  
provînt de la vérole ; c’est pourquoi je lui fis l’opéra-  
tion , après l’avoir préparé à la maniere ordinaire.

Au bout de douze jours les levres de la plaie devinrent  
calleufes , & il fe forma un fungus au fond. Je jugeai  
à propos pour découvrir la vérité de le trompera mon  
tour. Je lui dis donc que tous ces fymptomes étoient  
des signes affurés de la vérole, & qu’il ne pouvoir gué-  
rir fans prendre des remedes propres à détruire la cau-  
*fe* de sa maladie. Comme il crut qu’il pouvoir paffer  
par les remedes sans sortir de PHôpital, il m’avoua  
qu’il avoit eu deux chancres , & une gonorrhée , deux

2ΐ7 À N Ü

mois auparaVant. Je lui dis alors qu’il ne pouvoit *res-  
ter* dans PHôpital, & lui confeilïai de fe rendre aux  
Petites-Maisons, où il Eut parfaitement guéri après  
avoir paffé par les grands remedes.

*R E M A R QU E S.*

Les abfcèsqui *se* forment autour de *F anus, 8c* qui feina-  
nifestent d’eux-mêmes dégénerent en fistules au bout  
d’un certain tems, & occasionnent des callosités. La  
même chofe fût arrivée aux deux malades dont je viens  
de parler, si je n’euffe point eu recours aux opérations  
que je crus nécessaires.

Lors donc que des fistules invétérées qui n’ont rien de  
vénérien font calleufes, comme l’étoient celles dont je  
parle , le Chirurgien doit commencer par interroger  
le malade, afin qu’il pusse prendre les mefures nécese  
fasses.

Lorsque la fistule est simple, on doit recourir à l’opéra-  
tion : mais lorsqu’on s’apperçoit qu’elle est vénérienne,  
je crois qu’il est plus à propos de faire paffer aupara-  
vant le malade par les grands remedes. Quelques-unes  
de cette derniere espece qui n’étoient point invétérées  
ont été guéries avec tous les fymptomes dont elles  
étoient accompagnées, fans qu’on ait été obligé d’a-  
voir recours à l’opération.

Supposé que la fistule ne fe guériffe point par cette mé-  
thode , on foumettra le malade à l’opération.

CAS V.

*D’une fistule complete dans* l’anus *occasionnée par un corps  
étranger dans le rectum, qui m’a été communiqué  
par M. d’Estendau , Chirurgien* à *la Haye.*

Je fus appelle au mois de Décembre 1728. auprès d’un  
Gentilhomme de cinquante ans , pour le guérir d’une  
fistule qu’il avoit depuis huit ou neuf mois à *F anus.*Les douleurs qu’il reffentoit, jointes à une fievre  
lente qui ne le quitoit jamais , l’avoient tellement mai-  
gri, qu’il fembloit d'avoir pas long-tems à vivre.

Après avoir fondé & examiné avec foin sa maladie, je ju-  
geai qu’il n’étoit pas à propos de différer plus long-  
tems l’opération, puifque la fistule dont l’orifice ex-  
terne étoit éloigné de deux pouces du côté droit de  
*F anus,* ne pouvoit faire plus de progrès fans rendre  
l’opération impossible, puisqu’elle pénétroit dans le  
fphincter de la longueur du doigt. Je préparai aussi tôt  
le malade, & lui fis l’opération en préfence d’un Medc-  
cin & Professeur d’Anatomie à la Haye.

Lorsque je crus que l’opération étoit achevée, j’intro-  
duisis mon doigt dans la plaie pour voir si j’avois suf-  
fisamment ouvert les sinus & fcarifié les côtés de la  
fistule. Mais je fus fort furpris de trouver un corps  
étranger dans le fond de la plaie , dur, pointu & fait en  
forme de coin. Cela m’obligea à faire une incision pour  
pouvoir le retirer, ce que je n’aurois pu faire fans ce-  
la; & je tirai un éclat d’os de la longueur de deux tra-  
vers de doigt, pointu à chaque bout comme une lan-  
cette , un peu plus large & un peu plus épais que la la-  
me d’un canif. Il avoit la dureté & l’apparence d’un  
éclat d’os de bœuf Je demandai au malade s’il ne fe  
ressouvenoit point d’avoir avalé cet os, & il me rép on-  
dit que non ; mais qu’il fe rappelloit que quelque tems  
avant que la fistule fe manifestât, il avoit fenti autour  
du rectum une douleur comme si on lui eût donné un  
coup de poignard, qui avoit pensé le faire tomber en  
défaillance , tant elle étoit excessive. Je ne doutai plus  
alors que l’os n’eût percé l’intestin, piqué les parties  
voisines, occasionné une inflammation, & enfin un abf-  
cès qui avoit dégénéré en fistule.

Je panfai le malade , & lui ordonnai enfuite des remedes  
convenables qui lui rendirent la simté le 30 Janvier  
de l’année 1729. cinquante jours après l'opération.  
LE ÜRAN.

Il est bon que l’on sache, pussque nous en sommes sclr le

ANU 218

\* V A t ’ .... \ t

chapitre de *F anus*, qu’il donne souvent passage à plu-  
sieurs corps d’une nature ^extraordinaire , & quelques  
personnes ont rendu, par-là des concrétions calculenses  
qui s’étoient formées dans les conduits biliaires & cyse  
tiques. L’on trouve même dans les transactions philo-  
fophiques un exemple d’un grand nombre de pierres,  
dont l’une pefoit plus de deux onces, qui fortirent par  
*Vanus* après des douleurs excessives. Mais la fortie du  
fœtus par cet orifice est un cas si extraordinaire, que  
je ne puis me dispenfer de rapporter loi un fait qui  
a été communiqué à la Société Royale par M. Gif-  
fard.

Je fus appelle vers le milieu du mois d’Août dernier  
pour voir une femme qui fe croyoit grosse de trois ou  
quatre mois : elle avoit tous les symptomes qui pré-  
cedent une fausse-couche ; & comme je trouvai l’os  
coccyx quelque peu séparé, je ne doutai point qu’elle  
n’accouchât , & lui ordonnai tout ce que je crus pro-  
pre à la délivrer bien-tôt. J’appris quelque tems après  
de fon mari, que quoiqu’elle eût cru avoir sait une  
fausse-couche, elle croyoit néantmoins fentir remuer  
fon enfant. Elle resta dans cet état six ou fept female  
nes; cependant sim ventre grossit considérablement, le  
mouvement devint plus sensible , de forte qu’on ne  
douta plus qu’elle ne fût grosse. Vers le trois d’Octo-  
bre, elle fut faisie de douleurs violentes dans le ventre  
& dans le dos. Comme elles augmentaient tous les  
jours , elle me fit appeller le six par fa sieur. Je me  
rendis chez elle , & je la trouvai dans les douleurs qui  
précedent ordinairement l’accouchement , ou une  
fausse-couche. Pour être plus sûr de mon fentiment,  
j’introduisis deux de més doigts dans sim vagin, pour  
voir si l'os coccyx ne commençoit point à s’éloi-  
gner & à *se* séparer : mais je sentis dans cet endroit  
une plénitude & une tension extraordinaire que je pris  
pour le corps de la matrice qui étoit tombé dans le  
vagin qu’il enfloit extraordinairement, qu’il poussait  
en arriere en pressant le rectum, de sixte que les excré-  
mens nepouvoient passer , & elle ne pouvoit pas mê-  
me , en pressant la vessie , uriner aisément. Je ne pus  
découvrir l’os coccyx , quoique je le cherchasse avec  
Eoin avec mes doigts ; ce qui me fit croire que le fond  
de la matrice s’étoit éloigné de fa position naturelle,  
& s’étoit porté en arriere vers le rectum : ce qui me  
confirma davantage dans cette opinion , fut la plénitu-  
de que j’avois déceuverte auparavant , & qui s’éten-  
doit en arriere; d’où je conclus que l’os coccyx devoit  
être fort reculé. C’est pourquoi, j’essayai de passer mes  
doigts entre Pos pubis & la tumeur qui appuyoit fur  
le bord supérieur de cet os. J’en vins à bout avec beau-  
coup de peine ; enfin je sentis avec le bout de mes  
doigts l'os coccyx, trois ou quatre pouces au-dessus de  
Pos dont j’ai parlé. On comprendra beaucoup mieux  
la caufe de cette situation par la sitite de cette histoi-  
re. Je lui donnai des remedes anodyns & calmanspour  
appaifier les douleurs qu’elle sientoit ; elle en prenoit  
de tems en tems avec des cordiaux convenables pour  
fortifier la nature. Elle demeura dans cet état jufqu’au  
20 du même mois , excepté qu’elle rendit quelques  
jours auparavant par *Panus ,* une eau ensianglantée,  
qu’elle crut provenir des pilules dont elle faifoitufage  
quelquefois.

Son mari vint me trouver le 20 sur les six heures du  
foir, & me dit que la Sage-Femme avoit tiré le foc-  
tus, mais que fa somme n’étoit point encore hors de  
danger. Je me rendis aussi-tôt chez lui , & j’appris de  
la Sage-Femme que le fœtus étoit forti } ar *F anus.*Elle me pria même de l. voir pour mieux m'assurer de  
la Vérité du fait ; ce que je fis aussi-tôt. Je trotlVai le  
cordon ombilical , fortant d’enVlton deux ou trois  
pouces hors de *Fanus.* Je passai les deux premiers  
doigts de ma main dans *i’anus* en fuiVant le cordon ,  
& trouvai enVÎron trois pouces en aVant une ouVerture  
qui aboutissait, comme je le crus, pour lors dans la ma-  
trice , & qui aVoit assez de largeur pour donner passage  
aux extrémités de quatre de mes doigts. Comme le

2ΐ9 ANU

cordon ombilical y àboutissoit aussi , je ne doutai plüà  
que le fœtus n’eût pris cette route. Je tâchai de tirer  
le placenta avec mes doigts : mais comme il étoit pôur-  
ri, il se déchira, de sorte que je fus obligé de le tirer  
par morceaux, & d’en laisser une grande partie. Le  
*septum* ou membrane située entre *i’anus* & le vagin,  
étoit entiere, & je n’y découvris aucun passage : tout  
cela me fit juget que la mortification pouvoit avoir  
commencé dans l’uterus , d’où elle s’étoit communi-  
quée au rectum qui lui est contigu ; de forte que la na-  
ture en fassant effort pour chasser ce qui y étoit renfer-  
mé, & le poussant avec force contre cette partie déja  
mortifiée, & difposée par conséquent à donner passa-  
ge à ce qui feroit le moindre effort fur elle, avoit oc-  
casionné cette ouverture, & l’expulsion du fœtus dans  
le rectum & dans *Fanus.*

Il fortit par *Vanus* une grande quantité de grumeaux de  
sang & d’autres fubstances jusiqu’au 26 du mois dont  
jlai parlé , que la femme mourut vers les trois heures  
après-midi;

J’eusse dû faite obferver, qu’il y eut une tumeur & une  
dureté fensible dans la partie antérieure du ventre, un  
peu au-dessous du nombril, depuis que le fœtus fut  
sorti jufqu’à sa mort. L’ouverture que je fis de fon  
torps me convainquit qu’elle n’étoit autre chose que  
la matrice qui avoit été poussée en avant & en bas par  
un sac , qui, étant grand & enflé , remplissent le bassin,  
& obligeoit par la pesimteur de *sa* masse, la matrice de  
Ce porter en avant. Le fœtus étoit entierement for-  
mé, mais fort endommagé; ce qui n’est pas surpre-  
nant, vû qu’il y avoit déja quelque tems qu’il étoit  
mort.

Je trouvai, lorsque j’eus ouvert le corps, le vagin, l’u-  
terus , les ligamens ronds, l’ovaire gauche, la trom-  
pe de Fallope , & le ligament large de ce côté, aussi-  
bien que les vaisseaux hypogastriques & spermatiques,  
entierement filins & dans leur situation naturelle. Je  
distinguai exactement la trompe de Fallope du côté  
droit, depuis le fond de la matrice jusqu’auprès de fa  
frange ou pavillon , avec lequel elle fe joignoit con-  
fusément & s’ouvroit dans le petit sac, dont je don-  
nerai ci-après la description. L’ovaire de ce côté, de  
même que le ligament large, formoient en *se* dilatant  
un grand sclc d’une forme irréguliere, qui s’étendoit  
derriere la matrice ( aux parties postérieures de laquel-  
le il fe joignoit ; ) & passant du côté gauche , s’unissait  
à la partie du colon qui aboutit au rectum. Je trouvai  
dans ce sac une grande partie du placenta, & les restes  
des membranes qui s’étoient déchirées , Bans compter  
l’orifice de la trompe de Fallope dont j’ai parlé ci-  
dessus, & un autre d’environ quatre pouces de diame-  
tre dans le milieu du rectum. La partie de l’uretere du  
côté droit qui est placée entre l’ovaire & les reins, s’é-  
toit dilatée, de même que la portion du rectum située  
entre l’orifice dont nous avons parlé , & l’extrémité  
du colon ; ce qui venoit sians doute de la matiere enfer-  
mée dans ces conduits où elle nlavoit pu *se* faire un  
passage. *Phil. Trans. Abr. Tom. VIII.*

ANUS, en terme de Botanique, est l'orifice postérieur  
d’une fleur monopétale. M. Vaillant est le premier  
qui ait employé ce nom.

A N X

ANXIETAS , *Anxiété , inquiétude i angoisse*i Voyez  
*Alysmos.*

A N Y

ANYÂDEI, *seurce éternelle, le nouveau monde, le Pa-  
radis futur.* RU **LAND.**

ANYDRYA , Ἀνυδρίη, d’a privatif, &ὓδωρ, *eau-,* signi-  
fie dans Hippocrate, une faifon feche. Ἀν καύμασιν  
ανυδρίης, *Lib. II.sect.* 1. *Epid.* 4. œ dans une faifon *se-*30 che & brûlante. » On dit qu’une pareille saison est  
*anydron,* comme, *Lib. II. Epid. sect.* 3. τὸ ἔαρ καὶ τὸ  
ίέρος πάνυ αννδρον, « le printems & l’automne furent

ÀNY 220

fc extremement secs ; » & *Aphorism* 14. *Lib. III.  
Hyuov èj dwcTosc , «* sclivi des vents du nord & de la sé-  
» cheresse. «

ANYDRON , efpecê de *Solanum.* **BLANCARD.**

ANYPERBLETOS , Ἀνυπέρβλητος, *d’a* privatif, *8c*ὑπερβαλλω , *vaincre s insurmontable, Invincible.* Ainsi 9*’AvuAesiXnTSc* γὰρ *n* φύσις των βοείων κρεῶν , καὶ *è* της τυ-  
χύσης κοιλίης καταπέψαι : « La chair de bœuf est d’une  
» nature insurmontable, & ne peut être digérée par un  
» estomac ordinaire.ΗΐΡΡοοΕΑΤΕ,άο *Rat. Vict. un Morse  
Acut.*

ANYPEUTHYNA , ἈνυπεύΑυνα , d’a privatif, &  
ὑπεύθυνος, *coupable* ; chofes dont on n’est point ref-  
pofifable. Les *anypeuthyna* ,dans la Medecine, font les  
évenemens dont on ne peut point rendre le Medecin  
responsable. Hippocrate , πάραγΓελ. parlant des Me-  
decins ignorans , dit Καταχλίδουσι καταμεμεληκότες τὰ  
τὴς τέχνης ἀνυπεύΑυνα , ἐφ’ ό’ις ἄν *lasoct αγοί&ος dnasesan  
cfoeaiyySc KaXiduvifr 1* Ils ne pensent qu’à vivre dans  
» le luxe, & négligent les regles & les principes de la  
» Medecine, qui font la gloire des véritables Mede-  
» cins , de ces Medecins habiles qui semt appelles les  
» énfans de Part », Dans cet endroit *anypeuthyna* fem-  
ble signifier les chofes qui semt hors des limites de la  
rasson , & dont on n’est point responsable.

ANYSTOS ,Ἀνυστος, d’ἀvuσσω, *achever ; prompt, expert.*Hippocrate , περι ἐυ%ημ. exige du Medecin qu’il soit  
ἄνυστος πρὸς λόγους, éloquent, & qu’il parle avec faci-  
lité.

A O C

AOCHLESIA , Ἀοχλησία, d’a privàtif, ὀχλεω, *troubles  
repos , calme s tranquilité.*

AOCNIA, Ἀοκνίη , d’a privatif, & de ό'κνος , *lenteur ; pa-  
reste ; diligence ->* ou *promptitude , ouforce.* Travailler  
avec alacrité , & ne jamais manger jusqu’à la satiété,  
cefont,felon Hippocrate, *Epid. Lib. VI. Sect.* 4. *T,*20. Les deux moyens principaux de conferver la fanté.

AON

AONCON ,Ἀογκον , *d’a.* privatif, & ὓγκος, *tumeur ; qui  
m’est point bouffi.* Hippocrate , περὶ φύσ\* ἀνθρώπου , con-  
feille dans les maladies épidemlques , Τὸ δἐ σῶμα ὀρῆν  
όκως ἔσται *doyAelaelov d&wfoeaelov -,* « de tenir le corps  
dans un état foible & fort éloigné de l’embompoint». Il  
y en a qui entendent par ἀογκόταταν *oiosia. s* un corps de  
la constitution la plus folide , qui cede le moins aux  
injures de l’air ; dont la fubstance n’est ni mollasse ni  
humide ni fusible ; mais denfe , compacte , & capable  
de résister aux impressions extérieures. *Aoncon* signifie  
proprement, qui n’est pas bouffi.

A O R

AORGESIA ,Ἀοργησία , d’a privatif, & όργὴ , *colere ?*douceur de caractere.

AORNOS, Ἀορνος, d’a privatif, & ο'ρνις, *oiseaux* ; en par-  
lant des lieux d’où les mauvaifes exhalaifons chassent  
les oifeaux. Tel est le lac d’Averne dans la Campanie.  
CasTELLI.

AORTA , *aorte* ,Ἀορτὴ, la grande artere qui fort du vert-  
tricule gauche du cœur. C’est d’elle que toutes les au-  
tres arteres, excepté l’artere pulmonaire, fortent, foit  
immédiatement Eoit médiatcment , & c’est elle qui  
conduit le seing à toutes les autres parties du corps.  
Voyez *Arteria.*

*L’aorte* est sujette à plusieurs maladies ; on en a indiqué  
quelques-unes à l’article *Anevrysma, &* les cas sisevans  
pourront nous servir à découvrir la nature des autres  
qu’il est nécessaire de connoître pour pouvoir les dise  
tinguer & en porter un prognostic assuré , car elles stont  
toujours incurables.

M. Littre ayant ouvert le corps d’une femme qui mou-  
rut subitement en pleine rue , & qui avoit joui jusa  
qu’alors d’une fanté parfaite ; il trouva entre autres

221 A O R

choses les tuniques qui forment le tronc de *Vaorte* offi-  
fiées dans plusieurs endroits, fa partie intérieure plei-  
ne d’ulceres & d’excroissances fongueufes fans aucune  
inflammation ; les valvules sigmoïdes étoient pareille-  
ment dures & calleufes.

Cet état de *F aorte,* joint à plusieurs autres causes , peut  
avoir contribué à la mort subite de cette femme ; car  
les arteres font munies d’un bout à l’autre de fibres  
charnues qui, par leur action & leur ressort maintien-  
nent le fang dans le mouvement qu’il a reçu du cœur;  
car il est certain , vu la foiblesse de cette partie , que  
fa contraction ne pourroit fans cette continuelle im-  
pulsion pousser le fang aussi loin dans des vaisseaux aussi  
petits & aussi tortueux. Il fuit de-là que les arteres,  
aussi-bien que leurs ramifications , font comme autant  
de cœurs qui secondent & facilitent Faction du pre-  
mier , & que l’ossification & la consomption d’une par-  
tie de la substance du tronc de *Vaorte* doit avoir détruit  
entierement sim ressort dans cette femme, & privé par  
conséquent le cœur d’un fecours dont il ne peut se pas-  
ser pour la circulation du sang.

M. Merry rapporte qu’ayant ouvert le corps d’un hom-  
me qui étoit mort subitement, il trouva l’*aorte* si dila-  
tée qu’elle avoit commencé à fe séparer de la basie du  
cœur, ce qui ne pouvoir avoir manqué d’arrêter la cir-  
culation du siang. *Hist. de l’Acad.* 1710.

M. Morand le fils ayant ouvert le corps d’un Marchand  
de Paris, qui étoit mort subitement après avoir été su-  
jet quelque tems aux palpitations de cœur, ne fut point  
surpris de trouver des substances polypeufes dans *Vaor-  
te* & dans les rameaux des arteres & des veines pulmo-  
naires ; mais ce qui l'étonna fut de trouver dans le cô-  
té gauche du cœur , une ou deux valvules mitrales du  
sac pulmonaire transformées en une espece de poche,  
dont le fond étoit tourné vers le fac meme, & l’orifi-  
ce vers le ventricule du cœur. Cette poche n’étoit au-  
tre chofe que la valvule même ; mais tellement dila-  
tée qu’on pouvoit y fourrer le pouce ; elle étoit fort  
épaisse & quelques-unes de fies parties contenoientdes  
petits os. Les trois valvules fygmoïdes de *Faorte*étoient pareillement fort épaisses & renfermaient plu-  
sieurs petits os durs, difposés irrégulierement & s’éle-  
vant en forme de petits rochers. Il est aisé de com-  
prendre , par ce qulon vient de voir , qu’une partie du  
fiang qui couloit du fac pulmonaire dans le ventricule  
gauche du cœur , s’arrêtoit dans cette poche extraordi-  
naire , & que l’autre partie ne pouvoit fe faire un pase  
Eage dans *Vaorte,* qu’avec beaucoup de difficultés, puise  
que Ees valvules étant épaissies & ossifiées, ne pouvaient  
s’applatir pour faire leur fonction, staist. *de l’Acad.*

*A. vsessi*

AORTRA ,Ἀορταα , lobes des poumons, fuspendus de  
chaque côté. C’est en nous en rapportant à urte remar-  
que critique de Fœsius,fur un passage d’Hippocrate ,  
que nous donnons au mot *aortra* la signification pré-  
cédente. Fœsius lit dans Hippocrate, *Lib. II. de Morb.*Ἀορτρα τῦ πνεύμονος σπαοθ’έντα’ Ἀπὴν ἀορτρα σπαιπὸτῦ  
πνεύμονος, *Si aortra convulsionibus afficiuntur.* Par une  
bévue grossiere des Copistes , dit Fœsius, on trouve  
dans tous les manuscrits, ἄρτρα, au lieu d’âcpTpa. Mais  
il n’ya aucun doute que ce ne foit à l'occasion de cet  
endroit que Galien a dit dans fon *Exegesis , dopjoov τὸ*ἀπηρταμένον του πνέυμονος ἐκατέρωθεν. \* Ce qu’on entend  
» par *aortron* , c’est une partie des poumons fuspendue  
» de chaque coté ».

A O V

AOVARA, C. *Biron \* est un fruit gros comme un oeuf  
de poule, qui croît avec plusieurs autres en maniere de  
bouquets enfermés enfemble dans une grande gousse  
attachée à une efpece de palmier fort haut & épineux,  
qui croît aux Indes Occidentales & en Afrique.

Quand la gousse est en maturité , elle fe creve & laisse  
paroître le bouquet de fruits , qui , étant mûrs , font  
charnus & de couleur jaune, dorée ; les Indiens en man-

A P A 2 22

gent, fa chair renferme un noyau très-dur , osseux »  
gros comme un noyau de pêche , ayant à fa fuperficie  
trois trous aux côtés , & deux plus petits proches l’un  
de l’autre : l’écorce de ce noyau a deux lignes d’épaise  
feur , elle renferme une belle amande blanche , qui  
étant mâchée, a d’abord un gout agréable , puis on y  
trouve fur la fin une petite pointe & qui approehe du  
gout du fromage de Sassenage; on tire de cette aman-  
de une espece d’huile de palme.

L’amande de *Faovara* est astringente & bonne pour ar-  
rêter le cours de ventre, étant mangée. LEMERY , *des  
droguer.*

A P A

APAGMA, Ἀπαγμα, d’ono', & ἄγω, *éloigner ; écarte’\*  
tement, abduction.* Voyez *Abductio.*

APALLAGE , Ἀπαλλαγὴ , δἐνηιλλάσσίί, *changer* ; al-  
tération quelconque en général : mais ce mot signifie  
quelquefois dans Hippocrate , le changement causé  
par la guérifon d’une maladie. On lit par exemple,  
*Aphoris.m.* 45. *Lib. II.* Τῶν ἐπιληπτικῶν τὸὶσι νέοισι  
ἀπαλλαγὴν,&ο. πόιεουσι. Les jeunes perfonnes guérissent  
de l'épilepsie , &c.

APANCHOMENOI , *’suTPayxHyvoi , étranglés* ; Hsp-  
pocrate s’est fervi de ce mot , *Aphor.* 43. *Lib. II.* Il  
vient d’oYXoo, *étrangler.*

APANTESIS , Ἀπάνίησις, d’onavTsta*, prévenir ; affeabF  
Lite.* On trouve ce terme dans Hippocrate, περὶ ἐυχημ j  
& c’est une des qualités qu’il exige dans un Medecin.  
Au reste l’endroit d’Hij pocrate, où on lit ce mot, s’in-  
terprete de différentes manieres. Fœsius joint ἀπάντασις  
avec ὴσυχίη, qui le précede , & il entend par-là, *dou-  
ceur , affeab'elité.* D’autres font signifier à ἀπάντησις, ré-  
*primande*, sévérité marquée à cenfurer les fautes d’au-  
trui ; quelques-uns entendent par ce mot , la circons-  
pection, ou cette qualité qui met le Medecin en garde  
contre les erreurs que les autres pourroient faire, &  
qui lui fait indiquer foigneufement à ceux qui fervent  
un malade , ce qu’ils ont à faire ou à éviter, felon les  
tems & les conjonctures.

APA.NTH1SMU 8ύΑπανθισπὸς ; trait extremement fin &  
délié dans un dessein, auquel Galien compare, *Lib. de  
Von. et Arter, cap.* 8. ces petites ramifiCations des vei-  
nes , qui ne font pas plus grosses que des cheveux ou  
que des fils de toile d’araignée, & que nous appellons  
veines capilaires.

APANTHROPIAI ,Ἀπανθρ ωπίαι , *dldaro,* & ἄνθρωπος ,  
*homme* ; aversion pour la compagnie , & gout pour la  
folitude. H ppocrate *se* fiert de ce mot, *Praenot. Coac.*

APANTICRI,’**Απαυτίκρυ,** *clairement,évidemment.* **HIP-  
POCRATE,** *de Artic.*

APARACHYTUM VINUM ,Ἀπαράχυτος άνος; vin  
qui nest point trempé d’eau de mer. Gat ιεν *, de Comp.  
Med. Sec. Gen.etMeth. Med.* ainsi *athalasseqs,*σος, qui vient dic privatif, & de θάλασσα , *mer s* est  
fynonyme à *apa-aeleltus.*

APARAQUA ,*Hemnand.* Il paroîtque c’est une espece  
de bryone qui croît au Bresil. RaY , *Hist. Plant.*

APAR ASCEUASIA ,Ἀπαρασκευασίη , d’a privatif, & de  
παρασκευάζω , *préparer asians préparation* ; comme lorse  
qu’il est question de prendre le bain, & que les chofes  
nécessaires pour cela ne font pas prêtes. HIPPOCRATE,  
*de Ratione vict. in Morb. Acusu*

APAREGORETOS, Ἀπαρηγόρητος, d’a privatif, & de  
παρηγορέω ,*seulager\*qui n’apporte aucun soulagement.  
HIPPOCRATE , περὶἐυχημ.

APARINE , *reble t gra^eron.* Offic; Ger. 963. Emac.  
1126. Raii Hist. 1. 484. 5νηορ. 3. 225. J. B. 3.713.  
Dill. Cat. Giss. 67. Hist. Oxon. *T 33* L Phyt, Brit. 9.  
Merc. Bot. 1. 20. Mer. Pin. 9. *Aparine vulgaris.* C.  
B. Pin. 333. Parla Theat. 567. Boerh. Ind. A. 1501  
Tourn. Inst. 114. Elem. Bot. 93. Rupp. Flor. Jen. 4.  
Buxb. 23.

Cette plafite qu’on appelle encore *ampelocarpus,ompba-  
locarpus , philanthrocarpus s & ixus,* jette plusieurs ti-  
1 ges menues, foibles *3* quarrées, rudes au toucher. Ses

223 AP A

feuilles sont rangées circulairemfent autour des tiges à  
intervalles , comme celles de la garance.

Ses fleurs semt blanches ; fia semence est dure , ronde,  
blanche & un peu creuse vers le milieu, en forme de  
nombril.

Elle s’attache aux habits , & les payfans s’en fervent au  
lieu de Couloir , pour séparer les poils du lait.

Le fuc que l’on exprime de *ses tiges ,* de fes graines & de  
fes feuilles , pris dans du vin , est un remede contre la  
morsclre du *Phalangium s* ( espece d’araignée venimeu-  
*fe) & contre* celle de la vipere. Distilé dans les oreil-  
Ies , il en calme la douleur. Les feuilles battues avec  
de la graisse de porc ( ὀξύγιον , qu’Herm. Barbar. a ren-  
du par lie de vinaigre ) résolvent les tumeurs Ecrophu-  
Ieuses , si on en frotte la partie affectée. DIOSCORIDE ,  
*Lib. III. cap.* 104.

Pline ajoute que fes feuilles appliquées fur les plaies, les  
empêchent de faigner. *Nat. Hist. Lib. XXVII. cap*

*Legrateron* est modérément dessiccatif & détersif, &fes  
particules font extremementdéliées. ORIBasE.

C’est une plante qui naît tous les ans & qui pousse d’une  
Eeule Eemence plusieurs tiges menues, foibles, quar-  
rées & qui ne peuvent fe soutenir par elles-mêmes. Ses  
feuilles sont disposées en étoiles au nombre de huit ou  
dix autour des nœuds des tiges ; elles font longuettes  
& étroites. Du milieu de ces feuilles sortent de petites  
branches garnies de feuilles femblables à celles dont  
les tiges font ornées. Au sommet de ces branches naise  
fentdes fleurs très-petites, formées en cloches, blan-  
châtrcs, découpées chacune en quatre parties. Il leur  
fuccede, quand elles font tombées , un petit fruit fec,  
composé de deux graines prefque sphériques attachées  
ensemble, un peu creuses vers le milieu. Sa racine est  
petite & fibretsse. Toute la plante est rude au toucher  
& hérissée de petits poils : elle s attache aux habits de  
ceux qui la rencontrent sifr leur chemin.

Elle porte différens noms , mais ceux stous lesquels elle  
est le plus communément décrite sont, *Aparine, Ase  
parine & Gratterona.* On la trouve presque partout ,  
mais plus fréquemment dans les haies & au pié des  
buissons. Elle est divisée en plusieurs petits rameaux  
rudes au toucher. Ces rameaux font ornés de fleurs &  
de feuilles ; les fleurs croissent à leur fommet; elles  
font blanches. Lorsqu’elles sont tombées, on trouve à  
leur place deux graines. Elle est ennemie de presque  
toutes les plantes qui naissent autour d’elle. Elle s’y  
attache; elle les embrasse avec Ees feuilles hérissées de  
poils , & elle les déracine prefque entierement. Les  
Paysams qui habitent les Alpes s’en servent pour net-  
toyer le lait de toutes les ordures qui peuvent s’y  
trouver. Ses particules sirnt subtiles & déliées, elles  
sontapéritives, elles évacuent, purifient & dessechent.  
Si on boit la décoction des feuilles, elle résoudra les  
obstructions des reins & du foie, elle arrêtera la dyf-  
fenterie’, & l’on en ressentira de très - bons effets  
dans les gonorrhées simples. Son stuc dépuré & mêlé  
avec du vin blanc, pris en potion , peut être salutaire  
dans le commencement des hydropisies. T H *O* μ a s  
M **A Y E R N E,** *Lib. III. Prax. Med. cap.* 10.

Si l’on prend sim suc dans du vin, il guérira de la mor-  
sure des animaux venimeux. Distilé chaud dans les  
oreilles, il en calmera la douleur. Les feuilles bouil-  
lies & appliquées en forme d’emplâtre, dissippent les  
excroissances. Réduites en poudre. elles guériront les  
ulceres & les plaies; elles arrêteront les hémorrhagies,  
si l’on en croit Pline.

Tragus assure que l’eau de *gratteron* distilée est bonne  
dans la jaunisse & la dyssenterie ; qu’on peut aussi l’em-  
ployer avec fuccès dans les maladies des reins & qu’el-  
Ie calmera les douleurs violentes de poitrine & des hy-  
pocondres. PaUL QcaDR. *Botan. Classe* 3. Fst. JoEL.  
*L. II. Pract, Sect.* 4. la recommandent dans la cardial-  
gie des ensans.

APARTES , Ἀπαρτα'ς , du verbe ionique ἀπαρτεω , *pour*ἀπαρταω, *être suspendus suspendu t pendant.* Ηιρρο-  
ÇRATE , περὶ ἄρθ.

A P A 224

AP ARTHROSIS, Άπάρθρωσις. Voyez *Abarticulatio.*APAR 11, APARTIOS , ’AnapTi, ἀπαρτίως, adverbes  
dont Hippocrate s’est fervi dans les Livres *deRaelone  
victs in Morb. Acut. 8e* ailleurs, & que Galien, Suidas,  
Heiychius & Erotien ont rendu par *entierement, exac-  
tement , absolument, parfaitement.*

APARTISIS , Ἀπάρτικις , de ἀπαρτίζω , *perfectionner s  
constitution ferme & robuste.* Hippocrate dit, περὶ ἄρθρ.  
Άπάρτισις τῶν νεύρων , *la constitution ou le sisteme des  
nerfs.*

APATEONES, Ἀπαΐεῶνες, de ἀπάτη, *fourberie s im-  
posteurs.* **HIPPOCRATE** περὶ ἄρθ.

APÂTHES ,Ἀπαθῶς, d’a privatif, & de *πάθος, passion ;  
quel n’a point de passeons.* Pline penfe qu’il y a eu des  
hommes qui ont mérité cette épithete en toute rigueur.  
On dit de Crastus, le grand-pere de celui qui fut tué  
chez les Parthes, ajoute cet Auteur, qu’il n’a jamais  
ri & qu’on lui donna par cette raifon le furnom *d’A-  
gelartus*; d’autres n’ont jamais versé de larmes. Socra-  
te, cet homme si connu par fa fagesse, garda toute sa  
vie la même contenance , ne montrant ni plus , ni  
moins de tristesse & de gaieté dans un tems que dans  
un autre. Si cette fermeté d’ame est poussée à l’excès,  
elle ne manque point de dégénérer en mélancolie, mi-  
santropie,& d’étouffer les affections &les sentimens  
qui font attachés à l’humanité. C’est à ces perfonnes  
d’un caractere dur , telles qu’ils en avoient en grand  
nombre parmi eux , que les Athéniens donnoient le  
nom *d’Apathes* : ce qu’il y a de remarquable, c’est que  
ceux à qui il convenoit d’une maniere particuliere»  
étoicnt preEque tous des seiges de profession ; tels su-  
rent Diogene le Cynique, Pyrrhon, Héraclite & Ti-  
mon , en qui cette dureté étoit si grande , qu’on l’ap-  
pclla le mifantrope.

APATHIA, Ἀπάθεια, *Apathie i Insensibilité ou défaut  
de passent. Noyez* le mot précédent.

APE

APECHEMA , Ἀπήχημα , de ἀπὸ & de ηχος, *son,*proprement l’action de raifonner ou de refléchir le fon.  
Mais dans les Auteurs de Medecine , *apechema* est  
fynonyme à *contrasisseura.* Voyez *Contrasisseura.*

APEIBÀ , *Arbor pomifera Brasiliensisfruéiu hispido Po-  
mi magnitudine y feminibus plurimis minimis. Apeiba  
Brafiliensibus,* Marg.

Le fruit n’est d’aucun usage, mais le bois fert à faire  
des batteaux de Pêcheurs & des radeaux pour passer les  
rivieres. RAY , Z/ist. *Plant.*

APEIROI, **Ἀπείροι, dic privatif, & de πείρα,** *expérien-  
ce s qu’én néprouve point, qui n’est pas ordinaire.* Ηιρ-  
**POCRATE ,** *de Ratione victus in Morbis Acta.*

APEITHEUMENA , Ἀποιθεύμενα, d’a privatif, & de  
πείθομαι, fe *laisser persuader , écouter.* Ce mot *se* dit  
des chofes que le Medecin ne peut venir à bout de  
-perfuaderau malade. Ηιρροοελτε , *Prorrh.* 1.

APELLA , Λειπὸδερμος. Galien désigne par ce mot ceux  
en qui le prépuce ne couvre point le gland, soit que  
ce défaut provienne de maladie, d’amputation ou de  
contraction.

APELLIDES , fameux Machiniste qui disputa à Ar-  
chimede l’invention d’une machine pour lancer les  
vaisseaux en mer. Les anciens Chirurgiens inventeront  
à l’imitation de cette machine , un instrument pour la  
réduction des fractures & des luxations ; & comme  
cet instrument agissait par le moyen de trois cordons,  
de même que la machine *d’Apellides* ou d’Archime-  
de par le moyen de trois cordes , ils l’appellerent  
*trispnflrum Apellidisseu Archimedis.*

APEMPOLESIS , Ἀπεμπὸλησις , de *dae-èsoaircrdw, ven-  
dre s trafic.* C’est la propre signification de ce terme ,  
felon Hesychius. La phrase αἐναγκαίως καθαρσιων ἀπομ  
πόλησις qu’on lit dans Hippocrate περὶ ἐυχυιμ , signifie  
conséquemment qu’il est bon qu’un Medecin Boit bien  
fourni de remedes purgatifs qu’il puisse vendre aux  
malades dans le befoin. D’autres interpretent cette  
phrafe tout autrement ; ils entendent par *apempolesis,*aversion

225 APE

aversion pour tout gain, & ils prétendent qu’Hippo-  
crate dit dans l’endroit que nous venons de citer ,  
qu’il est indécent qu’un Medecin vende les remedes  
& gagne siur ses malades. On n’aura pas de peine à  
adopter ce dernier siens, si on lit le passage tel qu’il est  
dans *i’édit.sol. Gen. tesuy.* de Fœsius.’Ειδησις τῶν πρὸς  
Ciov χρηστων καὶ ἀναγκαίων καθαρσίων’ ἀπεμπόλησις , ἀδεισι-  
*tpoaplaevui.* « 11 saut, dit-il, que le Medecin ait la con-  
» noissance des remedes purgatifs , dont Lissage est  
» utile, pour ne pas dire nécessaire à la vie ; qu’il foit  
» ennemi du lucre, & qu’il ait l’efprit dégagé de tou-  
» te superstition. »

APEN. Voyez *Ambalam.*

APENES , Ἀπηνἐς, *dur , désagréable.* Ηιρροορλτε , *de  
Ratione vict. in Morse AcUt.*

APENSALUS, Vaisseau dont le col est étroit & qui sert  
à garder l’huile. RULAND.

APEPSIA , Ἀπεψία , d’a privatif, & *Άπβα , digérer s  
indigestion.*

APEPTON, Ἀπεπτον, cru, *indigeste.* Voyez *Crudum.*APER , *Sanglier.* Voyez *Porcus.*

APERIENTIA , *Apéritifs.* Il fe dit des remedes.

\* On donne ce nom aux médicamens qui, considérés  
par rapport aux parties folides du corps humain , ren-  
dent le cours des liqueurs plus libres au travers des  
vaisseaux qui les renferment, en détruisant & dissipant  
les obstacles qui pourroient s’opposer à la liberté de  
leur cours. Cet effet peut être produit par tout ce qui  
entretiendra la foupleste & la flexibilité des fibres dont  
les membranes vafculaires font composées ; on doit  
ranger dans cette classe les émoiliens & les relâchans,  
principalement si l’on anime leur action par l’addition  
de quelque fubstance saline , active & pénétrante, &  
qu’on les emploie dans un degré de chaleur qui ne foit  
pas capable de dissipper leurs parties les plus volatiles.  
Ces médicamens non - seulement entretiennent les  
vaiffeaux dans un état de souplesse , mais en *se* mêlant  
avec les liqueurs ils leurs donnent encore un degré de  
fluidité qui les met en état de circuler avec plus de li-  
berté. Les *apéritifs* conviennent dans tous les cas où  
l’obstruction est ou la casse ou l'effet de la maladie ;  
ainsi leur usage est très-salutaire dans la fièvre de lait  
qui siIrvient aux femmes nouvellement accouchées ,  
dans le période inflammatoire de la petite vérole ou  
dans le tems de l’éruption, ainsi que lorfque les pustu-  
les commencent à fuppurer , &c. Les évacuans .peu-  
vent être compris fous le nom général *d’apéritifs,* par-  
ce qu’ils produisent l’effet de ces derniers d’après la  
façon qu’on les administre & le lieu où on les appli-  
que; dans ce fens les diurétiques, les fudorifiques, les  
diaphoniques, les emmcnagogues , les fuppuratifs ,  
les corrosifs, les caustiques, &c. appartiendront à cet-  
te efpece ; cette raison y range encore les résolutifs ,  
qui en divifant les humeurs épaissies & les forçant, à  
rentrer dans la route d’où elles s’étoient écartées, font  
à cet égard l’office des *apéritifs.*

On compte cinq grandes racines *apéritives* officinales &  
cinq petites. Les grandes font les racines d’açhe, d’asi-  
perge, de fenouil, de persil & de petit houx ; lespe-  
tites font celles de garance, de chien-dent, de chardon-  
roland, de bugrande & de caprier. Il y en a qui don-  
nent aussi le nom *Tapérielves* aux quatre fleurs fuivan-  
tes, de mélilot, de camomille, de matricaire & d’a-  
net. L’élixir *apéritif de* la Pharmacopée de Londres  
est purgatif; on en peut donner de tems en tems à la  
dofe d’une demi-dragme jufqu’à ce que le ventre fe  
foit ouvert ; on le prépare avec l'élixir de propriété,  
la terre foliée du tartre & l'extrait de quelques purga-  
tifs résineux fait avec l’efprit de vin tartarisé. L’élixir  
*apéritif* de Gabriel Clauderius, autrefois premier Me-  
decin du Duc de Saxe Altenbourg , tel qu’il est décrit  
dans les Pharmacopées d’Ausbourg & de Strasbourg ,  
est l'élixir de propriété, préparé avec une lessive de  
cendres graVelées faite avec l'eau de fleurs de fureau.  
La liqueur *apérielve* minérale de la Pharmacopée de  
Strasbourg fe fait de la façon suivante :

*Tome II.*

APE 226

( Ces deux sels que l’on paroît distinguer ici ne Pont ab-  
solument qu’une même chose, c’est-à-dire l’acide vi-  
triolique uni à une baste alcaline. )

Faites fondre ces fels dans dix onces d’eau de fontaine,  
& faites-en prendre deux ou trois onces quand vous  
vous propoferez de lâcher le ventre ou de faire couler  
les urines. La recette suivante est celle des pilules  
*apéritives* de M. Stahll.

Prenez *de l’aloès le plus pur, deux gros,*

*de l’extrait panchymagogue de Crollius, un gros,  
de limaille de fer porphyrisée, une demi - drage  
me.* Mêlez.

Elles lâchent le ventre de ceux qui font constipés quand  
ils en prennent trois ou quatre grains avant de *se* met-  
tre à table ; quand on en a fait usage pendant quelque  
tems, il en faut augmenter la dofe , autrement elles  
ne produisent plus l’effet qu’on en attendoit. On don-  
ne le nom de pilules *apéritives* de Hall à des pilules  
qui sont faites avec les extraits

\*La tisane *apéritïve* de la Pharmacopée de Lemery fe fait  
avec une once de racine de chien-dent, autant de ra-  
cine de guimauve & de fraisier; *sur* une once de cha-  
cune de ces racines on ajoute deux pintes d’eau : on  
pouffe l'ébullition jusqu’à. diminution du quart, & on y  
ajoute en la retirant du feu une demi-once de regliffe  
mondée & coupée par petits morceaux. On prépare  
avec ces mêmes ingrédiens & les cinq grandes racines  
*apéritives,* en y ajoutant l'agaric & le polypode de  
chêne, une décoction dont onfefert dans les obstruc-  
tions & dans les embarras des vifceres du ventre. Si au  
lieu de l'agaric on y ajoute les figues., les raisins secs ,  
les prunes de Damas & les feuilles de fené, on aura une  
autre décoction *apérielve* qui fera propre à lâcher le  
ventre, principalement si on ajoute quelque sirop con-  
venable. Comme les parties les plus actives du sené &  
du polypode de chêne sie dissippent pendant l’ébulli-  
tion, il seroit mieux de ne les ajouter qu’en retirant  
la décoction du feu. On peut varier à l’infini ces *sor-  
tes* de décoctions en y faisiint entrer ou les ingrédiens  
précédens ou la rhubarbe, ou le fiel gemme,oules aro-  
mates , &c. Llesiprit *aperitis.* de Penot. décrit dans la  
Pharmacopée de Strasbourg & qui est presque tombé  
dans l'oubli , *se* retire par la distilation du vitriol  
de Hongrie calciné, des cailloux calcinés & du tartre  
calciné en blancheur mêlés ensemble : on retire le seI  
du *caput mortuum* par une lessive, on sait digérer dese  
sus l'efp'rit distilé, on le distilé de nouveau & on le rec-  
tifie ; on l’a regardé comme un bon remede dans les  
obstructions des vifceres, donné depuis un scrupule jusi  
qu’à deux ou trois dragmes dans un Véhicule convena-  
ble. Le sirop *apérit*istmagistral deMinder est sait avec  
les racines que nous avons nommées. Peau, le vinai-  
gre , & édulcoré avec du sucre. On l’emploie dans les  
embarras des vssceres & dans l’hydropisie. La teinture  
*apérielve* de Mœbius n’est autre chose que l’esprit de

227 A P H

sel que l’on met en digestion au bain-marie scir du *crys-*tal de Veniste pulvérisé pour en diminuer en quelque  
Eorte la qualité corrosive, auquel on ajoute enluite de  
l’esprit de sel ammoniac. Pour déguifer ce remede &  
pour lui donner une couleur plus belle, Moebius le co -  
Ioroit avec des fleurs de rosies ou de marguerite. Cette  
- teinture a été fort vantée pour exciter l’appetit ; on l’a  
regardée comme un bon diurétique, & on l'a employée  
utilement pour appaifer ces chaleurs incommodes ac-  
compagnées de borborygmes que l’on ressent quelque-  
fois dans les hypocondres.

APERISTATON , Ἀπερίσταταν , *d’a.* privatif, &περίστα-  
σις, *affliction, danger,* epithete que Galien donne aux  
ulceres qui ne font ni douloureux , ni dangereux.

APERITTOS, Ἀπεριττος, d’a privatif, & περιττικ ,  
*superflu* ; epithete des alimens qui engendrent peu  
d’excrémens. Telle est la chair des animaux fauvages  
& qui vivent danssdes lieux arides. La qualité opposée  
est *appeiiéperittoma ticos*, περιττωματικός.

APERTUS, *Ouvert ,* pris pour *exulceratus* , ulcéré,  
comme *apertaestrumae* dans Scribonius Largus, *nombre*81. est le même que *strumae exulceratae* de Pline , *Lib.  
XXX, cap.* 5. RkooIUs *in notis ad Scrib. Largum.*

APES. Voyez *Apis.*

APEUTHYSMENOS , Ἀπευθυσμένος, d’euôu'ç , *droits*nom que l’on donne à l’intestin rectum. GoRRÆUs.

A P H

APHACA. Offic. Ger. Emac. 1250. Park. Theat. 1067.  
Raii Hist. 1. 899. Synop. 3. 320. Tourn. Inst. 399.  
Elem. Bot. 318. Boerh. Ind. A. 2. 45. Rupp. Flor.  
Jen. 211. Merc. Bot. 1. 24. Phyt. Brit. 9. Mer. Pin.  
9. *Lathyrus luteus annuus foliis convolvuli minoris,* Hist.  
Oxon. 2. 52. *Vicia lutea foliis convolvuli minoris,* C.  
B. Pin. 345. *Vicia quae Pitine anguillarae, lata siliqua ,  
flore luteo,* C. B. 2. 316. Chab. 148.

*T’aphaca* croît dans les terres labourées ; il est un peu  
plus grand que la plante qui porte la lentille. Safeuil-  
le n’est pas é paisse ; & fes gousses sirnt plus grandes  
que celles qui contiennent la lentille. Ces gousses con-  
tiennent trois ou quatre graines plus petites que le lé-  
gume dont J’ai parlé.

Ces graines sont astringentes ; ainsi on peut s’en fervir  
dans les flux de ventre & d’estomac. Il faut les faire  
griller, les peler, & les cuire comme les lentilles.  
DIOSCORIDE , *Lib. II. cap.* 178.

Les Modernes n’attribuent à cette plante aucune autre  
vertu médicinale.

APHÆRESIS , *Aphéraseésoyafrcic, d’asiaarsa, oter, écar-  
ter* , signifie dans un sens général le retranchement d’u-  
ne chofe par le moyen des remedes, ce qui est oppofé  
*d.ia Prothese,* προιθ-εσις, qui signifie addition. *Léaphe-  
rosc dans un* fens plus étroit, est cette partie de la  
C hirurgie qui retranche des corps ce qu’il y a de su-  
perflu.

Ἀφαίρεσις , dans Hippocrate περὶ.ἐνχημ , signifie *avidité s  
rapacité* ; & ἀφαιρόσιες των ὰιματων, signifie dans les *Coa-  
cae Praenot.* sclivant Fœsius , une hémorrhagie spoh-  
tanée.

APHANISMOS , Ἀφανισμὸς , de ἀφανίζω , *faire éva-  
nouir -,* l’action de disparoître.

Hippocrate s’est fervi plusieurs fois du verbe ἀφανίζομαι,  
que Galien rend. *Comment.^, in Prog.* par s’évanouir ou  
difparoître fubitement.

APH ASSOMENOS, Ἀφασσόμενος, de ἀφάσσω , *manier-,  
toucher',* fenti, manié, touché avec les doigts. GaLEN.  
*apud Hippocr, in Exeg.*

Hippocrate exprime fouvent par ce terme l’action de  
toucher les parties naturelles de la femme, pour con-  
noître les maladies dont ces parties peuvent être affec-  
tées. Voyez *Tactus.*

AFHEBRIOC, *Soufre.* RoLAND.

APH ELI A, Ἀφέλεια, *deèasornç,* uni, simple ; simplicité  
dans la théorie & dans la pratique de la Medecine,  
particuliere aux Medecins de la fecte méthodique.

A Ρ H 228

GaLIEN. Μ. Μ. *L. IV. cap.* **4. CASTELLI.**

APHELICERTEROS , Ἀφηλικέστερος, de ἀπὸ, & de  
ὴλικία, *jeunesse* ; qui d'est plus à la fleur de l’âge. Ηιρ-  
POCRATE , *Lib. VII. Epid.*

APHEPSEMA, Ἀφέψημα, de ἔψω, *bouillir* ; decoction.  
DIOSCORIDE.

AP H ESIS, Ἀφεσις, de ἀφίημι, *se rallentir, décliner* ; en  
général, terminaifon, ou déclin d’une maladie : mais  
Hippocrate entend parce mot, *Epid. Lib. III.* felon  
l’interprétation de Calien, une résolution de toutes  
les parties du corps.

APHILANTHROPIA , Ἀφιλανθρωπία , d’a prÎVatif&  
φιλαντρωπία, amour des hommes; le premier degré de  
la mélancolie, lorfqu’une perfonne fuit la société &  
cherche la folitude. CasTELLI.

APHLEGMANTON , Ἀφλέγμαντον, de a prÎVatif, &  
de φλέγμα, *phlegme ; qui est sans phlegme.* Ἀφλέγμαντον  
πύον, c’est du pus qui n’est mêlé d’aucun phlegme;  
circonstance qui fert à carâctérifer-, felon Hippocrate  
*Prorrh. II.* un pus louable.

APHODOS , Ἀφοδος. Les excrémens , ou les parties  
grossieres des alimens que l’on rend par les selles. Ga-  
LIEN, *Comm. VrinVI. Epid.* HESYCHIUS. FœsIUs.

APHONIA, Ἀφωνία, de a prÎVatif, & de φωνὴ, *voix»  
Extinction de voix. Aphonie.*

Le mot *aphonie* ne conVient pas, selon Hippocrate , seu-  
lement à ceux qui n’ont perdu que la Voix ; mais com-  
me entre les actions spontanées, la parole est une des  
plus remarquables; il embrasse quelquefois fous le ter-  
me qui marque la prÎVation de celle-ci , l’absence ou  
la suspension de toutes les autres. Il donne cependant  
pour l’ordinaire l’épithete *d’aphonie a* ceux qui ont per-  
du la Voix, quoique les sensations leur restent. Τὰς  
ἀφώνους. ἀιοθ’ανομένους συμβαίνει γίνειθ-αι, πολλάκις δἐ ἄμφω  
πέπονθεν , ὓπερ ἀποπληξίαν *ovcadéuo-i* ἀφώνους. Quoiqu’ils  
aient perdu la voix, ils conservent quelquefois Pu-  
sage de leurs sensations : mais ordinairement ils sont  
privés de celles-ci, & de l’autre ; alors c’est ce qu’on  
appelle *apoplexie.* Gauen, *Comment, ad Aphorism.  
y 1. Lib. VI.*

Il est assez ordinaire à Hippocrate de désigner par le mot  
*aphonie,* l’état de ceux qui ne donnent aucun signe de  
mouvement & de sentiment, & qui semt comme dans  
un accès d’apoplexie : & ce n’est pas sans rasson ; car  
*Faphonie* ou la perte de la voix est un des symptomes  
les plus remarquables en pareil cas. *Idem, In Comment,  
adAphorism.* 58. *Lib. VII.*

On peut remarquer ici, dit Galien, *Comment, ad Apho-  
rism. <i.Lib. V.* la maniere particuliere d’Hippocrate:  
Il designe par *aphomel,* ceux qui semt tourmentés d’u-  
né espece de léthargie que nous appellens *carus* : Or  
cette maladie qui affecte tout le corps , consiste dans  
une privation subite de tout mouvement libre, & de  
tout sentiment; & comme Fustige de la langue & des  
organes qui servent à la voix, est particulierement re-  
marquable entre les autres mouvemens libres dont les  
*aphonoi* sirnt privés; Hippocrate *se sert* ordinairement  
de ce seul iymptome pour caractériser leur état, & dut  
Eeul mot *aphonia,* pour le distinguer de tout autre. *Id.  
Comment. adAphor. Lib. V.*

Hippocrate dit, *Lib. de Ration. Vict. in Morb. Acut. Τὸ*δε' ἄφωνον ἐξαίφνης γενέιθ’αι φλεβῶν ἀπολήψιες πόιεουσι.  
« La privation subite de la voix Eera l’effet de la si.lf-  
» pension de la circulation du sang & des esprits. » *Ga-  
lien* observe sim ce paffagfe qu’Hippocrate désigne l’é-  
pylepsie , l’apoplexie, & la syncope, par un seul Eymp-  
tome qui leur est commun, *l’aphonie.* Il ajoute, que  
dans les personnes infirmes , *F aphonie* est quelquefois  
occasionnée par une maladie qui attaque les organes de  
la voix & de la refpiration, soit en les relâchant , soit  
en les dépravant de quelqu’autre maniere. Mais pour  
distinguer cette espece *d’aphonie* de la précédente,  
Hippocrate ajoute, ἢν *υγια,ινονΐι o-ijasoAvn*, « si la persion-  
» ne qui est attaquée *d’aphonie* se porte bien. » Voilà  
ce qu’on lit dans Galien. *L’aphonie* de cette nature  
provient de quelque dérangement du cçrveau , d’un

A P H

refroidissement de la chaleur naturelle , & d’une fuse  
pension totale des actions fpontanées : lorfque les or-  
ganes de la voix sont dans cet état de résolution, le  
malade ne peut ni *se* plaindre, ni crier , ni gémir, ni  
proférer aucun fon. C’est pourquoi j’ai rendu le terme  
ἄφωνες par *voce desectus & privatus ,* privé de la voix,  
plutôt que par muet, *mutiis.* Car Hippocrate περὶ σαρ-  
κῶν, & Aristote *Lib. IV. Hisu A mm.* attribuent la  
voix φωνὴ, aux muets. FœsIUs.

On entend communément par la parole, la production  
des fons articulés en vertu defquels les hommes fe com-  
muniquent entre eux leurs idées : quant à la voix , el-  
le ne consiste pas, à proprement parler , dans des fons  
articulés, mais dans un certain mouvement de l’air  
modifié par la violence avec laquelle 11 est pouffé par  
la trachée artere, le larynx & son ouverture appellée  
la glotte, dans la cavité de la bouche & contre les mâ-  
choires, &par la configuration de ces parties. Il s’en-  
fuit de-là que, quoique la parole & la voix foient deux  
classes fort différentes, la premiere ne peut pas fubsise  
ter fans la feconde ; car s’il arrive que les organes né-  
cessaires à la production des fons, particulierement la  
trachée artere, le larynx qui forme fa partie supérieu-  
re , avec lest mufcles relatifs de ces parties, leurs carti-  
lages & leurs nerfs , ou le fond de la bouche foient  
affectés, la faculté de former des fons est fuspendue,  
& conséquemment celle d’en produire dlarticulés.Ily a  
long-tems que Galien a prouvé par des expériences réi-  
térées, que si l’on coupe un des nerfs récurrens formés  
par la paire vague & le nerf acceffoire, & qui s’éten-  
dent au larynx, & même jufqu’à la langue, selon M.  
Winflow, la prononciation deVÎent imparfaite, & l’a-  
nimal ne peut plus articuler les mots qu’à moitié ; &  
que si on les coupe tous deux , l’animal perd aussi-tôt  
la faculté de produire des fons , conséquemment cel-  
Ie de parler ; en un mot , il devient entierement  
muet.

Cette incapacité de produire des fons, qui est toujours  
accompagnée de la fufpension de la parole , accident  
qui arrive fouvent dans les fuffocatious hystériques, est  
appellée par les Auteurs de Medecine *aphonie.* Mais  
je prendrai ce mot clans un siens moins étendu, & je le  
restraindrai à l’incapacité de produire des fons articu-  
lés , incapacité qui naît de quelque défaut dans la lan-  
gue & les autres organes; ou aux cas dans lefquels il  
y a de la voix, mais ou la parole manque ou du moins  
est embarraffée , comme dans le begayement qui n’est  
ordinairement jamais plus grand que quand l’on fait  
de plus grands efforts pour parler. Si l’embarras de la  
langue est si grand que les fions foient d’autant moins  
articulés, que les efforts de l’animal font plus grands;  
si la langue est trop lente relativement à l’opération de  
l’efprit ; si elle ne peut produire les fons avec la même  
viteffe que les idées *se* présentent ; en un mot, si l’ani-  
mal à force d’avoir des chofes à dire , balbutie & n’en  
dit aucune ; on aura en cela l’exemple d’une maladie  
sort analogue à celle que nous appelions *aphonie.*

La caufe de *ï’aphonie* résidant particulierement dans la  
langue ; cette maladie étant communément une sitite  
de quelque défaut dans cette partie : il ne fera pas hors  
de propos d’exposer ici de la structure de la langue,  
ce que nous croyons qu’il est nécessaire d’en favoir pour  
l’intelligence de ce que nous avons à dire de *F aphonie.*La langue est peut-être le plus fouple& le plus mobi-  
le de tous les mufcles. Elle doit ces qualités à la Varié-  
té singulière qui regne dans la disposition de fes fibres,  
dont les unes sont longitudinales, les autres perpendi-  
culaires , celles-ci droites , & celles-là défléchies , &  
aux musicles, tant mylo-stylo-hyo & genioglosses, qu’à  
ceux qui tiennent à l’os hyoïde. C’est à l’aide de ces  
musilcs qu’elle est capable de *se* mouVoir aVec rapidi-  
té , fielon toutes les directions possibles. Ces musicles  
reçoÎVent leur force motrice , ou la faculté qu’ils ont  
d’agir , de la troisieme branche de la cinquieme paire  
des nerfs, qu’on appelle la branche maxillaire infé-  
rieure , laquelle femble être particulierement destinée 1

ΛΡΗ 230

à la production des mouvemens, de même que la neu-  
vieme paire, à la sensation du gout.

Si la volubilité de la langue , & fa capacité de *se* mou-  
voir , selon toutes sortes de directions, fiant employées  
à modifier les fions formés à l’aide du larynx, & à les  
déterminer à la prononciation de certaines lettres, la  
parole fera produite. Plus difficilement les mouve-  
mens de la langue s’exécuteront; moins la prononcia-  
tion & la parole seront aisées. La faculté de pronon-  
cer & de parler fera détruite, si la langue est privée de  
fa mobilité , quoique la faculté de produire des fons,  
pusse toujours scihsister.

Puifque le mouvement d’une partie quelconque est dimi-  
nué ou anéanti par la diminution ou la cessation du  
mouvement du fluide nerveux dans les nerfs de cette  
partie ; & que les nerfs qui fervent au mouvement  
de la langue dérivent particulierement de la cinquie-  
me paire ; il s’enfuit évidemment qu’il ne faut point  
chercher ailleurs que dans cette paire la cause de *Va-  
phonie , Se* que cette maladie provient immédiatement  
de la diminution ou de la cessation du mouvement du  
fluide nerveux.

La diffection des cadavres de ceux qui ont été attaqués  
*d’aphonie* pendant qu’ils vivoient, nous confirmera dans  
cette opinion. Bonet assure dans *sonSepulchr. Anat. L.  
I. Sect.* 22. *Obs.*7. qu’il a trouvé dans un homme, dont  
la mélancolie avoit dégénéré en folie, & qui avoit  
été frappé d'une *aphonie* qui lui dura jufqu’à fa mort,  
qu’il trouva, dis-je, le cerveau très-sec , & les nerfs à  
leur origine dans le même état, mais beaucoup plus pe-  
tits qu’à l’ordinaire ; quant à la langue, elle ne paroise  
foit point du tout affectée : il cite d’après Riviere, le  
cas d’une personne qui bégayoit, & dans le cerveau,  
de laquelle on trouva un kyste placé aux environs des  
nerfs qui vont à la langue. Il découloit perpétuelle-  
ment de la sérosité de ce kyste, par un trou dont il  
étoit percé.

Tout ce qui tend à arrêter le mouvement du fluide ner-  
veux dans les nerfs destinés aux mouvemens de la lan-  
gue , tend proportionnellement à produire l’*aphonie.*La paralysie de la langue qui précède ou qui fuit l’a-  
poplexie ou l’hémiplégie mérite donc toute notre at-  
tention. Les vieillards & ceux qui sont dans un état de  
langueur ou dont le tempérament est très - âffoibli,  
font fujets à cet accident: s’il paroît seul, il faut le re-  
garder comme l’avant-coureur d’une apoplexie, ou  
d’une hémiplégie imminente. S’il fuccede à ces mala-  
dies, & s’il est accompagné de la foibleffe de mémoire  
& d’embarras dans les fonctions de l’esprit, il annon-  
ce le retour de l’apoplexie ou de l’hémiplegie ; alors  
la langue est gonflée, flafque, engourdie, moins fléxi-  
ble & moins mobile que dans fon état naturel ; & le  
gout est diminué. Dans l’hémiplegie, elle n’est viciée  
& affectée que d’un côté.

*L’aphonie* pourra ste terminer heureusement, si elle à pour  
cause la stagnation ou le séjour de quelques humeurs  
séreuses , qui compriment les nerfs dé la cinquieme  
paire qui vont à la langue : mais elle n’en fera pas  
moins incommode pour le malade , & moins rébelle  
aux efforts du Medecin. Les *aphonies* de cette espece  
surviennent ordinairement dans les terhs humides &  
pluvieux , & aux personnes qui *se* sont hâtées dedissi-  
per des boutons & des pustules séretsses, & qui les ont  
fait rentrer.

Cette maladie est aussi quelquefois une fuite de la peti-  
te vérole , de l’interception des fueurs, & des ca-  
tarrhes mal traités ; lifez *Forestus, Lib. XIV. Observ.*32. Les efforts violens, les chutes &les coups peuvent  
aussi occasionner ces dépôts de sérosités fur les nerfs  
qui ferVent aux fonctions de la langue. Poterius fait,  
*Cent. II. c. 2.* l’histoire d’une *aphonie* causée par une  
chute d’un lieu élefé.

*L’aphonie* provient aussi quelquefois d’une trop grande  
abondance de fang porté à la langue & à la gorge ί  
mais pour la dissiper en ce cas, on n’a qu’à diminuer la  
quantité des humeurs.

231 APH

On trouve dans les Actes de PAcadémie des Curieux de  
la nature , un exemple de la guérison de cette maladie  
par une hémorrhagie par le nez. Si l’on seligne quel-  
qu’tm qui Eoit d’un tempérament pléthorique aux vei-  
nes ranines , seins l’avoir auparavant saigné du pié, il  
pourra bien être attaqué *d’aphonie.* Nous sirvons par  
expérience , que si l’on ouvre ces vaisseaux sians avoir  
pris la précaution nécessaire que nous venons d’in-  
diquer, il s’ensclit des inflammations terribles à la  
gorge.

Mais je ne connois point de causes plus fréquentes de cet-  
te espece *d’aphonie* que la suppression des ordinaires  
dans les femmes , & les maladies hystériques ; les  
spafmes du bas-ventre forçant les humeurs vitales de  
remonter dans les parties sclpérieures , ils concourent  
aux progrès de cette maladie, à laquelle nous obfer-  
vons aussi que les filles font fort fujettes à l’âge de pu-  
berté, ou lorsque leurs regles commencent a paroî-  
tre. Alors *i’aphonie* est ordinairement accompagnée  
des Iymptomes fuivans. Les yeux & le visage font rou-  
ges& gonflés ; tous les vaisseaux paroissent distendus,  
la pulsation des arteres est véhémente, & la dégluti-  
tion *se* fait avec peine.

*IL’apbonie* qui provient de vers logés dans les cavités de  
l’estomac & des intestins, est un cas assez fréquent,  
quoique la cause en foit fort singuliere. On auroit  
donc quelque reproche de négligence -à nous faire, si  
nous n’en parlions point. Cette maladie faisit brufque-  
ment ceux qui en sont attaqués, & elle ne cesse que  
quand on en a détruit le prinCspe , en chassant les vers.  
Les fymptomes foit antécédens, foit concomitans ,  
font des tranchées, & quelques autres accidens causés  
par la présimCe des vers. Sa cause immédiate & directe,  
est la contraction spasinodique des parties nerveuses du  
bas-ventre, en conséquence de laquelle les humeurs  
vitales semt portées avec impétuosité à la langue & à la  
gorge, où elles demeurent en stagnation & compri-  
ment les nerfs. J’ai rencontré ce cas plusieurs fois, &  
l'en ai toujours terminé la cure avec fuccès. Les autres  
Praticiens en ont fait aussi mention. Voyez les Actes  
de PAcadémie des Curieux de la Nature, *Dec.* 3. *An.*3. *Observ.* 147. *Tom. II. Observ. 62.* Et dans le même  
*Vol. Observ.* 160. on lira l’histoire d’une *aphonie pério-*dique qui saisissait le malade aussi-tôt que les vers lui  
donnoient des tranchées, & qui disparoissoit avec ces  
tranchées.

Il y a encore d’autres causes qui produisent *F aphonie,* ou  
contribuent à fa formation ; tel est llufage immodéré  
des liqueurs spirituetsses, & les indigestions fréquen-  
tes. Hippocrate fait mention d’une *aphonie* causée par  
l’ivresse, *Sect. Aphor. 5.* On peut mettre au même  
rang la frayeur excessive & le refroidissement , surtout  
des parties inférieures. L’action de ces dernieres caisses  
Pera d’autant plus puissante , que quelque évacuation  
naturelle des humeurs sera plus prête à *se* faire. Il ne  
faut pas non plus oublier dans cette occasion l’in-  
fluence des siaifons pluvieusies, & des lieux humides &  
marécageux ; car ces circonstances ne sont pas indiffé-  
rentes relativement à la maladie en question, furtout  
si le tempérament est phlegmatique, & si l’on est sistet à  
des catarrhes.

Les prognostics de *i’aphonie* varient selon les causies d’où  
elle provient. On guérit assez facilement l’espece qui  
a pour caufe foit la présence des vers, soit les maladies  
hystériques, ou l’éruption difficile des regles. Quant à  
celle qui naît de la paralysie de la langue , ou elle ré-  
fiste à tous les efforts du Medecin, ou elle ne cede que  
pour un tems. Elle revient facilement ,& scm retour est  
suivi des maladies du cerveau les plus terribles.

CURE

Ce que l’on doit fe propofer d’abord dans la cure de  
*l’aphonie y.* c’est de détruire les caisses qui font une  
compression fur les nerfs de la langue, & qui empê-  
chent le fluide nerveux de s’y porter. Il faut travailler

ΑΡΗ 232

ensuite à rétablir & à fortifier les parties affoibIles.

Mais cette maladie provenant de caufes fort différentes ;  
il ne faut pas une grande attention pour s’apperce-  
voir que le traitement n’en doit pas toujours être le  
même ,& qu’il doit varier felonla nature de ces caufes-  
Une réflexion qui *se* présentera encore à ceux qui y feront  
la plus légere attention, c’est qu’une *aphonie,* dont les  
caufes résident & sirnt cachées dans la cavité du crane \*  
est presque impossible à guérir.

Il fuit de ce que nous avons dit un peu plus haut;  
qu’il faut s’occuper à dissoudre & à évacuer les sérosi-  
tés qui compriment les nerfs & le cerveau dans l’ese  
pece *d’aphonie* qui naît d’une paralysie de la langue.  
Pour cet effet, on peut faire tssage de la faignée , des  
clysteres émolliens, des diurétiques, des sternutatoires,  
mais surtout des remedes balsamiques , & propres dans  
les affections des nerfs , qu’on fera prendre intérieure-  
ment, & qu’on appliquera même extérieurement sur la  
langue. On recommande entre autres les sisivans.

Les eaux fortes de lis, de pavot, les eaux fpiritueuses,?  
le romarin, le ferpolet, la matricaire, l’effence d’am-  
bre & le baume dtl Pérou, l’huile de canelle, de giro-  
fle, & quelques gouttes de mon baume de vie, prifes  
dans du fucre & gardées fous la langue.

On peut ordonner pour l'intérieur le même baume de vie,  
mêlé avec trois parties d’efprit de fel ammoniac, &  
deux parties de la teinture acre d’antimoine. Si l’on  
prend cette composition deux ou trois fois par jour ,  
elle produira de très-bons effets; la dofe peut être de 20  
gouttes. Il ne feroit pas mal-à-propos d’appliquer fur la  
nuque du cou umvésicatoire modéré.

Si la suppression des siseurs, ou la suspension des excré-  
tions ordinaires dans le catarrhe entre dans la caisse de  
*F aphonie,* il n’y a rien dont on pusse attendre plus  
d’effet que d’un tssage raisimné des diurétiques & des  
diaphorétiques. Les embarras qui faisoient la suspen-  
sion des excrétions ne seront pas plutôt levés , & les  
fueurs ne seront pas plutôt revenues, que 1’*aphonie* siera  
dissipée. Les remedes les plus efficaces dans ce cas,  
ce siont les infusions prifes en guiBede thé, un régime  
modéré, l’esprit ambré de corne de cerf, la teinture  
acre d’antimoine, & l’essence d’ambré , mêlée surtout  
avec le baume du Pérou, ou mon baume de vie.

Un malade peut être attaqué *d’aphonie* dans la salivation  
causée par le mercure , s’il arrive que la salive & les  
autres humeurs séreuses Ee portent en trop grande  
abondance à la langue & au gosier. Le but que l’on  
doit *se* proposer, c’est de détourner & de faire évacuer  
de la tête ces fluides. On l’atteindra le plus prompte-  
ment qu’il fera possible , en ordonnant au malade des  
décoctions diaphorétiques chaudes , des laxatifs, &  
surtout des pilules céphaliques qui sistent un peu acres  
& diccussives , fans négliger un régime convenable &  
continué pendant le cours de la maladie.

; Dans *saphonie* qui suit une attaque d’hémiplegie ou apo-  
plexie, & qui promet de l’opiniâtreté , j’ai employé  
avec *succès* les emplâtres de térébenthine ou de poix,  
de mastic & de gomme ammoniaque, appliquées fur la  
nuque du cou. Dans ce cas, quelques riches &énergi-  
ques que soient les autres remedes, ils ne produiront  
point les effets qu’on en attend.

Si *i’aphonie* provient d’un amas de sang dans la tête, toute  
la cure consiste à tirer du siang aux vaifféaux & dans la  
quantité convenable. La quantité doit être considéra-  
ble, c’est aux circonstances à la déterminer. Quant aux  
vaisseaux, ce siont ceux du bras, des piés & quelquefois  
de la langue.

On peut recouriç aussi recourir aux ventoufes & aux fca-  
rifications. On donnera le demi-bain , pour détermi-  
ner les humeurs à .fe porter aux parties inférieures.  
On fera prendre intérieurement des remedes nitreux  
antispalmodiques, par la raifon que dans ce cas les  
spafmes des parties inferieures fe compliquent ordinal,  
rement avec d’autres accidens. C’est aussi pour cela  
qu’on doit attendre des effets salutaires des poudres

233 A P H

absorbantes mêlées avec le nstre,ou le cinabre,ou de ma  
liqueur anodyne mêlée aVec l’essence de castor.

Quoique la saignée soit un remede presque unique dans  
l’espece *d’aphonie* dont il est question, ce n’est toute-  
fois qu’après un mûr examen qu’il faudra l’ordonner.  
Ce remede seroit plus de mal que de bien aux vieil-  
lards, aux perfonnes d’une constitution languissante ,  
& phlegmatique , & à celles dont les forces font  
épuisées. Il y a plus : si la faignée est plus copieuse que  
le cas ne l’exigeoit, elle fortifiera *F aphonie.* Il ne faut  
donc faigner que lorfque le pouls est grand & fort, &  
que le vifage est rouge & gonflé de fang ; alors même,  
il faut avoir eu la précaution de relâcher auparavant la  
constriction des parties inférieures par des clysteres, des  
frictions & le demi-bain. Les performes qui ont quel-  
que disposition à la pléthore, se garderont bien d’ufer,  
tant intérieurement qu’extérietlrement, des remedes  
chauds, spiritueux & convenables dans l’affection des  
nerfs, avant que d’avoir été saignées, parce que ces  
remedes font capables d’irriter les humeurs, d’en aug-  
menter le mouvement, & de les porter en trop grande  
abondance à la gorge.

Si les constrictions spasinodiques de la gorge & de la lan-  
gue ont produit *s aphonie ,* comme cela arrive dans les  
paroxysines hystériques & hypocondriaques , & si cette  
*aphonie* est accompagnée d’embarras dans la dégluti-  
tion, les parégoriques extérieurs seront plus salutaires  
que les remedes intérieurs. C’est pourquoi, on ordon-  
nera au malade un peu de castoreum , de mtsscade, de  
thériaque ou de sauge , qu’il tiendra sous *sa* langue ;  
ou on arrosera cette partie avec quelques gouttes de  
mon baume devie, mêlé avec quelques liqueurs ano-  
dynes ; & pour avancer la cure autant qu’il est possible,  
on y joindra les clysteres carminatiss, les bains & les fo-  
mentations émollientes.

Enfin, on traitera *Vaphonie* causée par les vers renfermés  
dans les cavités des intestins & de l’estomac, avec les  
anthelminthiques & les remedes propres à dissiper la  
constriction de ces parties. Les vers ne feront pas plutôt  
sortis du corps , & l’estomac & les intestins relâchés,  
que *Ϊ’aphonie* disparoîtra. Mais la voix s’éteindra de-  
techef, si les vers renaissent, & avec eux la constric-  
tion de l’estomac & des intestins. Les sipasines ne fiant  
pas plutôt cessés , que le Medecin doit s’occuper à la  
destruction de ces animaux mal-saisirns.

PREMIERE OBSERVATION.

Qne fille pleine d’embompoint,de sang & d’humeurs,  
d’un tempérament délicat, prit du froid dans un petit  
voyage qu’elle fit, après que fes regles eurent paru. De  
retour à la maison, elle *se* sentit un violent mal de tê-  
te ; les vaisseaux du visage lui devinrent rouges & gon-  
flés. Elle passa une très-mauvaise nuit, & elle *se* trou-  
va le lendemain matin totalement privée de la faculté  
de parler. Elle demeura dans cet état pendant quatre  
jours ; & dans cet intervalle de tems, elle n’eut ni ap-  
pétit, ni foif. Elle étoit tourmentée d’infomnie : mais  
elle jouissait de toute fa rasson & de tous fes si?ns. Elle  
avoit les extrémités du corps fort chaudes. Son Me-  
decin ayant appris qu’elle n’alloit point à la felle , lui  
ordonna fur le champ un clystere, &lui fit tirer au pié  
trois onces de fang ou environ. Cependant *i’aphonie*ne fassoit qu’aller en augmentant. Les choses en  
étoient-là , lorsque je fus appelle. Trouvant à cette  
malade le pouls prompt & étendu, je lui fis rouvrir la  
veine, & tirer fept onces de fang; & comme cette fai-  
gnée avoit encore laissé au pouls une force fuffifante,  
j’ordonnai vingt gouttes d’essence de castor, avec de  
l’esprit de fel ammoniac dans ma liqueur minérale  
anodyne, à prendre de quatre heures en quatre heures  
dans de l'eau de lis des vallées. A peine eut-elle usé de  
ce remede , qu’elle eut une tueur abondante ; la rou-  
geur de sim vssage diminua ; elle dormit sans que sim  
sommeil fût interrompu ou troublé ; & en moins de  
24 heures de tcms, *Faphonie* disparut, & la faculté de  
parler lui reVint entierement.

AP H 234

OBSERVATION IL

Ce cas est un éclaircissement du premier. Une fille jeune  
& foible, âgée de neufans, passa une nuit le corps en-  
tier, mais furtout les piés exposés à Pair ; elle eut  
froid , & lendemain matin fa langue parut enflée , &  
elle fe sentit de la difficulté à parler. On lui ordonna  
sclr le champ les céphaliques, & les remedes qui con-  
viennent dans les affections des nerfs, tant intérieure-  
ment qu’extérieurement : mais ce fut sans fuccès. Alors  
on eut recours à moi. Trouvant à cet enfant les piés  
froids, j’ordonnai qu’on les lui frottât, & qu’on les lui  
baignât deux fois par jour dans de Peau commune, où  
l’on jetteroit du fon.

Ce remede ayant trompé mon attente, je lui fis ventou-  
fier & ficarifier les deux bras ; quelques heures après ces  
opérations, elle *se* fientit soulagée. On lui lava enstiite  
la tête avec du thym , de la sariette, du serpolet, & de  
la marjolaine , infusés dans du vin , l’*aphonie* disparut  
& elle jouit d’une bonne fauté.

*Réflexion sur ces deux Observations^*

Ces deux *aphonies* avoient été produites par un amas de  
semgdans la tête, & cet amas avoit été occasionné par  
le refroidissement des parties inférieures du corps ; mais  
le danger étoit beaucoup plus grand dans le premier cas  
que dans le fccond;car l’ufloo/ss sut accompagnée de la  
suppression des regles. Dans les commencemens des,  
maladies de cette naturelcs remedes spécifiques, cépha-  
liques,volatils & propres pour les affections des nerfs ,  
font plus de mal que de bien ; car ils échauffent le fang  
& le mettent dans un mouvement violent ; il faut leur  
préférer ceux qui font propres à dissiper l’amas du sang  
formé dans la tête & à calmer la constriction des par-  
ties inférieures, c’est-à-dire, le bain des piés, & la sale  
gnée. Si les piés étoient froids, j’ai toujours eu la pré-  
caution de les faire échauffer par des frictions conve>  
nables, avant que de les faire entrer dans le bain.

Je me fuis quelquefois bien trouvé de la faignée du pié,  
aux femmes dont les regles avoient paru & avoient été  
fusipendues par *Faphonie* ; quant aux jeunes filles qui  
n’ont point encore eu de regles, aux jeunes garçons &  
aux enfans, je crois qu’il est plus à propos de recourir  
aux fcarifications & aux ventolsses. Mais si l’on sie dé-  
termine pour la siiignéejolest important de faire tirer  
une quantité de fang suffisante ; car si la saignée n’est  
pas affez copieuse, elle fera plus de mal que de bien ;  
aussi la fis-je réitérer dans le premier cas. Si la véhé-  
mence du pouls fubsiste après cette évacuation , on *se*servira avec succès des antispasinodiques & des reme-  
des les plus doux qu’on emploie dans les affections  
des nerfs.

OBSERVATION ï I L

Il y a quelque tems qu’une perfonne d’un mérite singu-  
lier & à qui notre profession a de grandes obligations ,  
me confulta fur une maladie d’une nature extraordi-  
naire, & dont je crois que le Lecteur verra l’histoire avec  
quelque plaisir.

Un enfant de onze ans , né de parens honnêtes gens,  
qui avoit joui jufqu’alors d’une bonne fanté & qui ll’a-  
voit jamais éprouvé la moindre difficulté à parler, fut  
tout d’un coup privé de cette faculté ; & cette priva-  
tion fut pouffée au point que le feul mot qu’il pronon-\*  
çoit avec beaucoup de peine & d’un ton foible & bé-  
gayé , étoit *marna.* Il fentit en même tems des tensions  
fpafmodiques en différentes parties du corps ; ces ten-  
fions agissant fur le dos & siir le cou par conspiration^  
ces parties furent affectées d’une engourdissement qui  
leur ôta les mouvemens & les inflexions dont elles font  
capables dans leur état naturel.

Le Medecin soupçonnant les vers d’être la cause de ces  
terribles iymptomes, ordonna ce qui çonvenoit en con-

235 AP H

séquence de cette idée, c’est-à-dire, les différens Iaxa-  
tifs , les corroboratifs, les abforbans & les antifpaf-  
modiques. Tel fut l’effet de ces remedes , que l’enfant  
rendit quinze vers par les selles , que sim ventre se  
trouva libre & dégagé & qu’il recouvra le fommei! &  
l’appétit : mais il y avoit cinq semaines que cela s’étoit  
passe, & la terrible *aphonie* dont il étoit attaqué , fub-  
Ilstoit dans toute *sa* force. Ce fut alors qu’on me con-  
fulta. Je crus qu’il étoit à propos de travailler plus effi-  
cacement qu’auparavant à l’expulsion des vers, & j’or-  
donnai les pilules les plus énergiques, que je connusse  
en pareil cas ; le malade en prenoit sept, deux fois  
la femaine; & il ufoit dans l’intervalle, furtout lorfque  
la lune changeoit de quartiers, de la poudre suivante.

Mêlez le tout & faites-en des pilules avec de l’essence de  
castor. Chaque fcrupule doit fournir vingt pilules.

îMais pour rendre aux parties que les spafmes avoient af-  
foiblies quelque force , par des applications extérieu-  
res ; j’ordonnai de tems en tems la fomentation sui-  
vante.

*tse ait d’anhalt , quatre onces ,  
de mon baume de vie, une demi-once,  
de baume du P croit, deux dragmes.*

Llufage journalier de ces remedes dissipa *F aphonie* ; 1e  
malade sentit sa langue *se* dégager de jour en jour, &  
recouvra enfin la faculté de parler , telle qu’il l’avoir  
auparavant.

*REFLEXION,*»

Le genre nerveux est attaqué de plusieurs maladies tefri-  
bles dont les vers font la caufe.Mais je serois porté à pen-  
ser qu’ils font moins de mal par la corrosion des mem-  
branes nerveufes des intestins, que par les exhalàifons  
acres & brûlantes qui proviennent de leurs corps & de  
leurs excrémens ; car les vers , ainsi que les autres in-  
fectes en fournissent en abondance. On compte un  
nombre prodigieux de remedes , qu’on dit propres à  
tuer ces animaux si mal-faisans ; mais à l’exception du  
mercure doux mêlé avec quelque purgatif, comme la  
résine de jalap, ou le diagred , je n’en connois point qui  
produisent plus sûrement cet effet que Passa fœtida, la  
tanaisie, l’ail , la mort aux vers, le camphre & le hou-  
blon. Ces remedes agiffent silr les vers , plus par leur  
exhalaison , que d’aucune autre maniere.

OBSERVATION IV.

Il y a environ un an qu’un enfant âgé de huit ans eut la  
petite vérole ; elle parut fort difcrete ou rare , & l’é-  
ruption en fut prefque aussi-tôt arrêtée. De-là le mala-  
de fut fujet à différentes maladies dont une des plus  
fréquentes fut une fluxion de sérosité accompagnée de  
toux, d’enrouement & de rhume. Les remedes en pa-  
reil cas fuffifoient pour dissiper ces fymptomes : mais  
ayant été accompagnés de tensions & de dureté dans  
le ventre, fon Medecin jugea à propos de lui ordonner  
deux vomitifs silr le champ, lefecond immédiatement  
après le premier. L’effet en fut très-funeste ; car le ma-  
lade fut tourmenté pendant huit ou dix jours par un

A P H 236  
vomissement & une diarrhée fpontanés , qui succédé-  
rent à l’action violente de ces remedes : mais ces acci-  
dens étant dissipés , le malade fentit fa vue s’affoiblir  
& s’obfcurcir. Sa langue devint si parfaitement immo-  
bile, que quelque effort qu’il fît pour parler, il ne pou-  
voit parvenir à prononcer un feul mot.

Dans ces entrefaites, on apperçut à sa tête une enflure  
considérable ; le tremblement & la foibleffe s’empare-  
rent de fes articulations. A mesijreque cessymptomes  
augmentaient en violence , les forces du malade al-  
loient en diminuant ; enfin ils parvinrent par des ac-  
croiffemens journaliers, à un tel degré qu’ils l’empor-;  
terent, mais d’une maniere tranquile & douce.

*R H FLEXIO H*

Il n’y a point de maladies dont les fuites soient si fâ-  
chetsses , par les accidens singuliers, durables & variés  
qui en naiffent , que la petite vérole , si l’éruption ou  
la suppuration s’en font mal, ou si l’on néglige de resu  
tituer la maffe des humeurs dans une juste température,  
par un régime convenable & par des remedes capables  
de purifier le seing, après qu’on en est guéri.Ceux qui ont  
quelque pratique de la Medecine, savent combien fré-  
quemment à la petite vérole ou à la rougeole Euccedent  
des maladies de poitrine occasionnées par les injures que  
les poumons ont souffertes , seins compter les tensions  
& duretés de ventre , les flux provenans de l’affection  
des visceres, & la consomption des autres parties pro-  
duites par les tumeurs skirrheuses des glandes m é fa rassi  
ques : mais rien n’est plus absturde & plus dangereux  
que d’ordnnner un émétique seins y être déterminé par  
quelque symptôme ; car c’est le moyen d’augmenter le  
flux & de porter au cerveau , par les spasines terribles  
que l’émétique peut catsser , avec une extreme impé-  
tuosité les matieres séreuses ; d’où s’ensilivra, comme  
on a vu , dans le cas précédent, la paralysie des nerfs  
optiques & des nerfs de la langue, & la mort. J’ai fait  
l’histoire de cette maladie , afin qu’on connût quelles  
font les fuites terribles des remedes mal-à-propos ad\*  
ministres.

OBSERVATION V.

Un homme âgé de quatre - vingt ans, dlun tempérament  
*sec &* dans l’habitude de se faire saigner au moins trois  
fois pat an , aux mois de Fevrier, de Juin & d’Octo-  
bre, jouissoit d’une excellente fanté , & possédait tout  
fon bon fens: mais une faifon ayant été beaucoup plus  
chaude qu’à l’ordinaire, il négligea par l’avis d’un cer-  
tain Medecin, les évacuations ordinaires; mais ce ne  
fut point impunément. Il fut brufquement attaqué d’a-  
poplexie ; dans cet état, la pulfation de *ses* arteres étoit  
forte , *ses* yeux étoient rouges , & tout fon corps extre-  
m ement chaud , il avoit perdu tous fes fens & la facul-  
té de parler ; c’est ainsi que je le trouvai, lorfque j’ap-  
prochai de lui. Je le fis saigner du bras fiur le champ ,  
& les clysteres émolliens succéderont à la saignée. Je  
lui fis appliquer au nez & à la bouche mon baume de  
vie, sans négliger toutefois les autres remedes. Nous  
parvînmes par ces moyens & la grace du ciel, a dimi-  
nuer la violence des fymptomes & du mal. Le malade  
revint peu à peu. ll lui resta pendant assez long-tems  
quelque embarras dans la langue, qui se dissipa toute-  
fois à la longue ,& à force de fe laver la bouche avec  
du vin, dans lequel on faifoit bouillir quelques gout-  
tes de mon baume de vie.

*REFLEXIO H*

On peut déduire de cette obfervation , que la saignée est!  
un remede excellent, foit pour prévenir foit pour em-  
porter la plupart des maladies auxquelles les vieillards  
font sujets. Au reste, il ne feroit pas difficile d’accor-  
der là-dessus la rasson avec l’expérience. Par une suite  
de l’indolence & du défaut dlexercice qu’on remarque

237 A P H

dans les vieillards, il arrive, si-irtout dans ceux qui ont  
l'estomac fain & qui jouissent d’un bon appétit , que  
le superflu du simg est beaucoup plus lent à *se* consijmer  
que dans les jeunes gens. Or si la nature n’a pas la for-  
ce de.fe délivrer par elle-même de ce fardeau, il faut  
bien qu’elle fuccombe ou que Part vienne à fon secours:  
mais le secours le plus énergique que la nature puisse  
recevoir de l’art en pareil cas, c’est par la saignée. Que  
penEerons - nous donc de ce Medecin qui défendit au  
vieillard de l’obfervation précédente, de fe faire fai-  
gner dans les jours caniculaires ? Qu’il fit une faute  
d’autant plus grande que la chaleur & la dilatation des  
humeurs étant alors augmentées par celle de la faifon,  
le danger étoit d’autant plus grand & la faignée plus  
nécessaire; car il ne faut point douter que l’accès léger  
d’apoplexie & l’espece *d’aphonie* dont il fut accompa-  
gné , ne provinssent de la stagnation du sang dans les  
veines de la tête. C’est pourquoi la premiere chose que  
^Ordonnai, ce fut la saignée , & le malade en fut sou-  
lagé Eur le champ. C.est aussi par la même rasson que j e  
fis silCcéder les clysteres émolliens à la fiaignée , pour  
calmer le mouvement violent du seing ; j’ajoutai à cela  
quelques doses de poudre de nitre , que le malade pre-  
noit à différens intervalles , & en guifie de thé , une  
infusion de méliffe, de bétoine , de chardon-béni, de  
fleurs de fauge & de romarin , avec quelques gouttes  
d’huile de macis versées sur un peu de fucre.

Il fuit de-là que l’*aphonie* n’est un symptome concomitant  
plus fréquent d’aucune maladie , que de l’apoplexie.  
S’il arrive dans l’apoplexie, que la sérosité vienne à fe  
séparer du sang , & à demeurer en stagnation dans la  
tête , elle s’insinuera dans les pores du cerveau , elle  
attaquera l’origine des nerfs ; ils en feront relâchés,  
& la sensiition, ainsi que le mouvement sera siuspendue  
ou du moins affoiblie dans toutes les parties où les nerfs  
aboutissent. Conséquemment *ï’aphonie* qui accompa-  
gneroit l’apoplexie,pourroit subsister après elle. Hoff-  
man , *Med. Rat. Syst.*

OBSERVATION VI.

Une fille âgée de vingt à vingt-deux ans, d’un bon tempé-  
rament , après une fievre intermittente , qu’on arrêta  
par les remedes ordinaires , fut attaquée d’une extinc-  
tion de voix , qui lui dura, fans intermission , pendant  
un an & demi. Les remedes qu’on a coutume de faire  
pour cette incommodité, ne la foulagerent point; seu-  
lement quand on lui faifoit prendre le demi-bain, elle  
recouvroit quelquefois la parole dans Peau, mais avec  
beaucoup d’enrouement. Quand elle avoir la fievre ,  
elle parloit dans le chaud. M. Lemery, à qui cette ma-  
ladie fut confultée par relation , ayant ordonné diffé-  
rens remedes, que le raisonnement physique lui faisoit  
imaginer, & qui délivrerent la maladeste quelques in-  
commodités qui lui étoient restés après sa fievre, mais  
non pas de sim extinction de voix, en ordonna un pref  
que par hasard, qui fit un effet étonnant ; ce furent des  
herbes vulnéraires en guife de thé. Dès qu’elle en eut  
pris la premiere fois , fa voix revint pour demi-heure,  
puis s’éteignit de nouveau ; mais en continuant l'ufa-  
ge de cette infusion de vulnéraires , foit chaude , foit  
froide, elle fit revenir fa parole peu à peu, de forte  
qu’elle ne la perdoit plus que le soit, principalement  
si elle se promenoir au frais ; mais encore dans ce cas-  
là même,elle en étoit quitte pour prendre deux cuille-  
réesdefes vulnéraires. A peine avoit-elle ceffé de boire  
qu’elle parloit. On a cru que la vertu des vulnéraires  
pouvoir n’être que celle de l’eau chaude ; mais elle a bu  
plusieurs fois de l’eau chaude inutilement. Les décoc-  
tions d’herbes qui abondent en acides, & même le caffé  
& le chocolat , la falade , les fruits cruds , le poiffon ,  
la soupe maigre, trop d’intervalle entre le tems où elle  
. mangeoit, lui éteignoientla voix, au lieu que la vian-  
de, le lait, & le vin ne produifoient pas le même effet.  
Elle porte toujours une bouteille de fon infusion de vul-  
néraires, pour s’enfervir dans l’occasion, elle dit *qu’elle a  
favoixdans fa poche. Hist. des Acad, Roy. des Sc.* 1700.

A P H 238

OBSERVATION VIL

Une fille de vingt-quatre ans est fujette depuis l’âge de  
feize ans à une extinction de voix qui lui prend dans le  
tems de *ses* regles & lui dure deux ou trois jours, peu-  
dant lesquels elle ufc fréquemment d’une tisane de  
chien-dent & de coquelicot. Cette boiffon humecte sa  
poitrine qui en a grand besoin, mais sans lui rendre la  
voix, qui ne revient que quand fes regles font paffées  
& paroît revenir d’elle-même. Un coup qui lui cassa le  
bras dans le tems de ses regles, & un chagrin vif qu’elle  
eut en même tems, les arrêterent & lui cauferent des  
étouffemens & des vapeurs violentes. Elle en fut gué-  
rie par un grand nombre de faignées du bras & du pié,  
par l’émétique & par plusieurs medecines : mais l'effet  
de tous ces remedes fut fuivi d’une extinction de voix  
continue ; à peine *se* faisoit-elle entendre, quoiqu’on  
approchât l’oreille tout près de *sa* bouche ; pour peu  
qu’elle parlât, elle étoit si fatiguée, qu’elle étoit obli-  
gée de s’arrêter; elle fentoit un poids considérable à la  
région de l’estomac, & elle ne pouvoir fe donner le  
moindre mouvement fans perdre prefqüe la respira-  
tion : elle étoit bien réglée, mais toutes fes incommo-  
dités redoubloient' dans ce tems-là. Du reste elle avoit  
le vifage bon , de l’appétit, & faifoit bien toutes  
fes autres fonctions.

Cet état dura trois mois, malgré tous les remedes qu’on  
put imaginer. Enfin M. Lemery, fur l’exemple d’une  
pareille maladie rapportée en 1700. & guérie par feu  
M. fon pere avec des vulnéraires pris en infusion,, en  
ordonna à la malade. Dès qu’elle en eut pris une feu-  
le tasse, sa voix revint forte & vigoureufe , & telle  
qu’elle étoit avant la maladie ; plus d’oppression ni de  
difficulté d’agir & de fe mouvoir. Une circonstance  
singuliere qui accompagna encore une guérison si sis-  
bite, c’est que le poids que cette fille *se* fientoit à Peso  
tomac *s* elle le sentit dans le moment *se* précipiter vers  
le nombril, où il s’arrêta. Comme ensilite elle chan-  
gea de lieu, M. Lemery ne l’a pas revue & n’a pas  
suivi l’histoire plus loin. *Hist. de l’Acad.* 1719.

APHORETOS , Ἀφόρητος , dle privatif, & de φέρω ὰ  
*porter i Insupportable.* Hippocrate περὶ κρίσεων. Il a dit  
dans le même fens, *Lib. I.* περὶ γύναικ. Ἀφορος ἢ νῦσος’  
ἄφορος est pris là pour ἀφορήτας, & en opposition à  
ἔυφορος.

APHORISMUS , *Aphorisme ,* ’Αφορισμὸς , d’staopi^ ,se-  
*parer , distinguer,* est fuivant lq définition de Galien ,  
*Com.* 1. *inAph.* 1. une sentence qui comprend en peu  
de mots toutes les propriétés d’une choste.

APHORME, Αφορμὴ , d’ono', & όρμὴ, *motif; occasion*ou *cause manifeste extérieure T un événement.* Galien dit,  
*Comment.* 3. *in LibMI.Epid.* qu’Hippocrate & pres-  
que tous les anciens , entendoient par *aphorme* ce qui  
constituoit le motif d’une chofe ou d’une action , foit  
que ce fût de l’argent ou quelqu’objet de la même na-  
ture , foit que ce fût le pouvoir, le lieu, la promesse,  
Fustige ou la raisim , en un mot quoique ce pût être ,  
pourvu que ce fût la caufe d’une action. HippoCrate  
donne par métaphore ce nom à ce qui a donné lieu à une  
maladie. Dans presque tous les anciens Auteurs ce  
terme est relatif aux actions des hommes & à leurs mo-  
tifs. FgEsïUs.

APHRAINON , Ἀφραινων, dic privatif, & de φρονεω ,  
*être raisonnable s* quelqu’un qui a perdu l’usage de la  
raifon. Εεοτιεν dans Hippocrate.

APHRODES, Ἀφρω'δης, *d’asiosc, écumes écumeux.* Ce  
mot est employé par Hippocrate en parlant du Eang &  
des excrémens.

APHRODISIA , APHRODISIASMUS, Ἀφροδίσια ,  
αφροδισιασμὸς, d’ἀφpοδίτn, *venus s lacte venerieny te  
coït.* **HIPPOCRATE ,** *Aphor.* **30.** *Sect- 6.* CasTELLI.

*Aphrodisia* dans Johnson & Ruland , est l’âge où l’on  
commence à être habile à la génération, l’âge de pu-  
berté.

APHRODISIASTICON CLIDION, estuntrochif-

239 APH

que à qui Galien donne ce nom , & qu’on prétend  
être bon pour le crachement de sang , la dyssenterie,  
la colique & le flux hépatique. On le prépare de la  
maniere suivante.

Faites infuser ces drogues dans du vin de myrthe, ou  
dans une décoction de roses ou de baies de myrthe.  
**PAUL EGINETE ,** *Lib. VII. cap.* **12.**

APHRODISIUS MORBUS. C’est la même chose que  
*lues venerea , la vérole.* **BLANCARD.**

APHRODITARIUM , Ἀφ^οδιτάριον, est le nom d’une  
poudre que Paul Eginete recommande pour les' ulce-  
res profonds. Elle est composée d’une égale quantité  
d’encens , de batitures de cuivre, rhoidarium , ( voy.  
*Rhoidarium)* d’amydon & de cérufe. PaUL Εοινετε,  
*Lib. IV. cap.* 40. *etLib. VII. cap.* 13.

APHROGALA , mot purement grec ,Ἀφρόγαλα, com-  
posé de ἀφρὸς, *écume y 8e* γάλα , *lait.*

Ni Galien ni aucun autre Auteur qui ait écrit fur la ma-  
tiere médicale, ne nous a appris ce que c’est. Ce mot  
à la lettre signifie comme on le voit, *écume de lait :*c’est peut-être ce qui furnage sur le lait, cette fubstan-  
ce grasse, qui ressemble en effet à de l'écume, qui est  
peut-être la même chofe que *i’épipagus ,* ἐπίπαγος,  
( la crême ) que Nicandre dans son *Theriac*, conseille  
de prendre pour dissipper l’effet du poisem de l’ixias.  
Quelques-uns prétendent qu’il faut entendre par *asthro-  
gala* du lait qu’on a battu jufqu’à ce qu’il écume. Pli-  
ne dit, « qu’il y a quelques nations barbares qui ne  
» connoissant pas , ou bien dédaignant.lTssage du fro-  
» mage., condessoient leur lait en une substance acide  
» d’un gout assez gracieux, & un heure gras quj étoit  
» l’écume du lait. » *Lib. XI. cap.* 41. Par ce mot nous  
entendons 1’*aphrogala* ou *oxygala* des Romains , qui  
étoit un excellent remede contre les chaleurs excessi-  
ves d’estomac, & un très-bon aliment, en grande ré-  
putation chez eux. Ils y mêloient de la neige, à ce que  
dit Galien , *Method. Medic. Lib. V.II. cap.* 4. Il paroît  
que c’est la même chofe que ce que nous appellens*fyl-  
labusi.*

APHRON. Nom d’une espece de pavot sauvage, *Pline  
Lib. XX. cap.* 19. & d’une emplâtre céphalique dont  
Aétius donne la description , *Tetrabib. IV. Serm.* 3.  
*cap.* 13.

APHRONITRUM , APHROLITRUM , en Grec,  
Ἀφρόνἐνρον, ἀφρολἐνρον, d’stapoç , *écume ,* & νιτρον , *nitre,*ou λίτρον selon le Dialecte attique ; *aphronitre, écume  
de nitre.* Voyez *Nitrum.*

APHROS , du grec ἀφρὸς, *écume.*

APHROSELENOS , Ἀφροσέληνος , de σελήνη , *la lune.*Pierre précieuse , autrement appellée*selenites,* à cause  
qu’elle a dans le milieu la figure de la lune. GoR-  
RÆUs.

APHROS YNE , dérivé de ἀφρων, *imbécillité s folie t dé-  
mence.* CasTELLI.

APHTÆ , Ἀφθαι, *Aphthes* , petits ulceres superficiels  
qui viennent dans la bouche.

Hippocrate, *Aph.* 24. *L. VII.* nous apprend que les en-  
fans nouveaux-nés & en général les jeunes enfans ,  
font très-si.ljets aux *aphthes.* Cesse dans sa traduction  
les *appeilc serpentia oris ulcera,* ulceres qui viennent  
& s’étendent dans la bouche. *Lib. II. cap.* 1 -

Mais 11 paroît par beaucoup de passages d’Hippocrate,.  
que ce ne fiant pas là les seuls ulceres qu’il appelle  
*aphthes,* car il parle *d’aphthes* aux parties naturelles des

ΑΡ H 240

femmes grosses, & àla trachée-artere.

Celfe , *Liv. VI. ch.* 11. dit que. ces ulceres à la bouche,  
que les Grecs appellent *aphthes s* font très-dangereux,  
sclrtout pour les enfans , mais qu’ils le font beaucoup  
moins pour les adultes. Ces ulceres viennent d’abord  
aux gencives ; de-là ils gagnent le palais & s’étendent  
par toute la bouche; il en vient quelquefois jufqu’à la  
luette & au fond du gosier ; auquel cas il est difficile que  
les enfans en réchappent. C’est un malheur quand ces  
fortes d’ulceres viennent à un enfant qui tete encore ;  
car il est difficile de trouver aucuns remedes qu’on  
puisse raisonnablement lui prescrire. Tout ce qu’on  
peut faire , c’est de faire prendre de l’exercice à la  
nourrice en la faifant promener, & l’engageant à *se*donner des mouvemens qui mettent en action les par-  
ties supérieures. Outre cela , il faut qu’elle prenne le  
bain, & que tandis qu’elle fera dans la cuve, elle se  
douche le sein avec de l’eau chaude. Pendant tout ce  
tems elle ne vivra que d’alimens doux, & qui ne *lus-  
sent* point de corruption. Si sim nourrisson a la fievre,  
elle se réduira à ne boire que de l’eau ; s’il ne l’a pas ,  
elle pourra y joindre un peu de vin ; s’il est resserré, el-  
le *se* purgera ; s’il a la bouche pleine de phlegme, elle  
fie fiera vomir. On oindra les ulceres avec du miel, à  
quoi on ajoutera de llespece de *rhus* qu’on appelle fy-  
*riaque ,* ( voyez *Rhus)* & des nois amcres ,. ( voyez  
*Nux* ) ou bien avec une composition de feuilles de ro-  
sis seches, de pignons , & de mente, préparée avec  
du miel, ou avec un médicament fait de mûres dont  
on fait bouillir le fuc jufqu’à la consistance du miel,  
& à quoi on ajoute du safran, de la myrrhe, du vin &  
du miel. Cependant on doit avoir attention de ne rien  
prendre qui foit propre à fournir de la matiere aux  
humeurs. Si l’enfant est assez fort, il faut lui faire des  
gargarisines de la nature des remedes que nous venons  
de dire. Mais si les remedes doux ne font point d’effet,  
il faut employer des topiques qui, par leurs qualités  
caustiques, puissent former une croûte fur les ulceres;  
tels sirnt l’alun de plume, le chalcitis ou le vitriol.  
Une pratique encore bien utile , fera de faire jeûner  
l’enfant aussi long-tems qu’il le pourra supporter. Il faut  
toujours observer que les alimens siaient doux. QueI-  
quefois pour déterger ces Eortes d’ulceres , on *se Eert*de fromage mêlé avec du miel.

Aretée borne la signification du mot *aphthes* à des ulceres  
malins aux amygdales. Voyez l’Article *Tonsillae* où ii  
en est parlé.

Oribafe, après Celse, distingue les *aphthes* d’autres ulce-  
res inflammatoires qui viennent à la bouche. Voici  
comme il s’en explique.

Quand quelqu’un a une inflammation dans la bouche,  
qu’il est d’une habitude pléthorique & qu’il est plein  
d’humeurs, alors nous avons recours à la saignée & à  
la purgation; nous lui ordonnons des clysteres & lui  
recommandons de fe modérer sur le boire & le man-  
ger. Si rien de tout cela d'opere, nous lui appliquons  
des topiques, & le premier de nos siains est de tenter à  
dissipper le mal par des remedes astringens & rafraî-  
chiffans, tels que le diamoron , avee du verjus, ou des  
boutons de roses ou des feuilles de rofes feches, des  
balaustes, des écorces de grenades , des noix de galle  
vertes, de l’alun, de l’encens , du chardon purgatif,  
de la décoction de myrthe, & de l’alun de plume. En-  
fuite quand il sera question de mûrir la matiere de Pin-  
flammation, il n’y aura rien de meilleur à employer  
que de la confection de mûres, dans laquelle on aura  
mis du fafran & de la myrrhe ; & quand elle fera mû-  
rie on employera des digestifs , tels que Paphronitre ,  
le nitre & le sioufre vif, qui de ces trois médicamens  
est le plus efficace. On y ajoute quelquefois du sapa  
ou du moût, dans quoi on a fait bouillir de l’origan,  
de Physope, du pouliot , du thym, de la fariette ou  
du pouliot fauvage : car les médicamens dont les  
qualités font modérées , font faits pour être mêlés  
quand le cas le réquiert avec ceux qui influent plus  
directement fur le mal. Mais dans le fort de l’in-  
flanlimation

241 A P H

flammation , il n’est presque jamais à propos d’em-  
ployer auc.ns médicamens: il faut *se* contenter de la-  
ver & de gargariser la bouche avec des liqueurs pro-  
pres à tempérer la violence de l’inflammation, comme  
de la décoction de figues, de la décoction de son, ou  
de l’huile de lentifque chauffée au bain-marie. On  
peut cependant, au fort même de l’inflammation, *se  
servir* du médicament qulon appelle *Stomaelqiie->* à cau-  
fe de son utilité pour déterger la bouche , en le mêlant  
avec une quantité fuffifante de moût & de vin nouveau  
réduit aux deux tiers , & administré chaud, ou avec de  
l’eau chaude, si on n’a ni moût, ni vin nouveau. J’ai  
indiqué tous ces remedes , afin que le malade puisse  
choisir ceux dont il s’accommodera le mieux. En *gé-  
nérai ,* tous les ulceres à la bouche qui font mollasses,  
demandent des dessiccatifs, tels que lesfcorics ducui-  
vre avec du miel & du moût, ou fans l’un ni l’autre.  
Le trochifque de mufa, le fuc de *rhus* & le verjus,  
sont aussi Eort bons pour ces cas. Tout médicament  
propre à guérir les *aphthes,* comme le diamoron, ou une  
préparation de baies deronces, est aussi propre à guérir  
tout autre ulcere à la bouche. Mais quand les ulceres  
de la bouche font humides, & près des os, il y a à  
craindre la mortification. C’est pourquoi , dans ces  
cas il faut employer les remedes les plus forts & les  
plus actifs ; & pour cela, il n’y a qu’à mettre en pou-  
dre un des trochisques ci-dessus indiqués, & l’appli-  
quer *sec* fur les parties affectées, sans quoi l’humeur &  
la chaleur de ces parties ne tarderoient gueres àycau-  
fer la putréfaction : pour l’éviter, on est quelquefois  
forcé d’employer des remedes violens qui forment  
une efcarre fur ces sortes d’ulceres , comme seroit un  
cautere actuel. Ces ulceres qui viennent au-dedans de  
la bouche s’appellent *aphthes , 8e* arrivent plus ordi-  
nairement aux enfans. On n’emploie assez fouvcnt  
pour les guérir que des astringens doux : quelquefois  
aussi par la fuite des tems , lorsqu’on les a laissés trop  
vieillir, ils deviennent difficiles à guérir, quand la pu-  
tréfaction s’y met , & qu’ils dégénerent en une forte  
d’ulcere que les Grecs appellent νομαὶ, à cause qu’ils  
s’étendent & qu’ils corrodent les parties voisines.  
Quand les enfansqui ont ces ulceres peuvent manger,  
il leur faut donner des lentilles avec un peu de pain,  
de la moelle de veau ou de cerf, quelques coings ou  
d’autres astringens, comme des poires , des cormes ou  
des nefles ; & si leurs *aphthes* font enflammés , il faut  
mettre de la laitue dans ce qu’ils mangent : mais si l'en-  
fant ne peut point encore manger, il faut que ce foit la  
nourrice qui prenne toutes ces chofes pour lui. Il ne  
sera pas cependant hors de propos de faire des reme-  
des à Pensant même. Si les *aphthes* font rougeâtres au  
commencement, il y faudra appliquer des médicamens  
qui soient médiocrement réfrigératifs & astringens ;  
essuite on en appliquera qui puissent les faire digérer  
fans douleur : s’ils font rougeâtres, on appliquera des  
médicamens de mêmes qualités , si ce n’est qu’il les  
faudra plus rafraîchissans ; s’ils sont blanchâtres &  
pleins de phlegme, il faudra des médicamens détersifs;  
s’ils font noirs, il faudra de forts digestifs. Mais dans  
les grandes personnes & celles qui ont la chair ferme,  
il fussira d’y mettre du mify avec un peu de vin astrin-  
gent. Si l’ulcere est fordide & seinieux , il faudra  
joindre du moût atl mify. Aux *aphthes* qui demandent  
des médicamens plus actifs que le mify , il faudra em-  
ployer le vin & le moût, qui font des ingrédiens fort  
efficaces. Les médicamens adoucissans qu’il est à pro-  
pos d’employer quand le mal ne fait encore que de  
naître, font Ie verjus & le moût, & *lu Rhus,* à quoi on  
ajoutera aussi du moût comme au verjus. Pour les pe-  
tits enfans qni auront de ces ulceres , il n’y faudra rien  
de plus que des feuilles de roses fraîches , ou même fe-  
ches. OkIBasE , *DeLoc. Affect. Curat. Liv. IV. chap.*68.

Les enfans font fujets à des efpeces d’ulceres qu’on ap-  
pelle ἄφθαι, qui font les uns blanchâtres, les autres  
rougeâtres, & quelquefois noirs. Ces ulceres ressem-  
*Tome II.*

A P H api

bîent à une croûte, & font très-dangereux, & mêmè  
mortels. Un bon remede à ces sortes d’ulceres, est de  
l’iris mêlé avec de l’huile, ou bien en poudre, qulon ré-  
pand fur la partie affectée ; ou bien des feuilles ou dcà  
fleurs de roses pareillement mifes en poudre , du fa-  
fran , un peu de myrrhe , des noix de galle , de l’en-  
cens, de l'écorce d’Inde, φλοίος τῦ λιβα'νου, qu’on prend  
avec de l’huile ou sans huile. Après cela, le malade  
peut prendre pour boiffon de l’hydromel, ou du fuc dé  
grenades douces. PaUL *Eginete , Liv. I. ch.* 10.

Actuarius dit,que ce qui fait venir des *aphthes* aux enfans,  
c’est si la nourrice n’a pas affez de lait, ou si Pensant  
n’a pas l’estomac affez chaud pour le cuire & le digé-\*  
rer autant qu’il faudroit. La méthode qu’il indique  
pour les guérir diffère si peu de celle d’Oribafe que  
nous venons d’expofer, qu’à quelques diversités près,  
qui sont fort peu importantes, on peut dire que la mé-  
thode de l’un est celle de l’autre. AoTUARIUs , Tic. *VI.  
coh* 318.

Ces pustules accompagnées d’inflammation qui viennent  
à la bouche, au gosier & à l’œfophage des enfans ,  
font ce que les Medecins appellent *aphthes :* ce font de  
petits ulceres pas plus gros qu’un grain de millet ou de  
chenevi ; mais qui nonobstant leur petiteffe, devien-  
nent quelquefois si enflammés & si cuifans, que non-  
feulement ils font fouffrir & crier les enfans , mais  
qu’ils les empêchent même de téter, & de faire la  
digestion du lait, si ce n’est avec beaucoup de peine.

Ces pustules à la bouche font plus ou moins malignes. Il y  
en a qui ne caufent point de douleur, qui font rouges  
ou jaunes, qui font dispersées çà & là sur les gencives ,  
Fur la langue & Eur la superficie interne des joues : ce  
font là celles qu’on juge d’une nature plus bénigne &  
moins dangereufies. D’autres font d’une couleur li-  
vide ou noirâtres , catssent beaucoup de douleur , &  
garniffent toute la bouche en-dedans jtssqu’à la luette,  
au. gosier, & à licsiophage ; en forte que tous ces petits  
ulceres semblent n’en faire qu’un qui regne par toute  
la bouche. Celles-ci font pour l’ordinaire d’une qualité  
si maligne, qu’elles rongent & consument toutes les  
chairs de ces parties-là jusqu’aux os.

Ce qui fait élever des *aphthes,* est une matiere d’une gran-  
de acrimonie , extrêmement pénétrante & caustique.  
Cette matiere étoit d’abord répandue dans le fang ; file  
trée depuis à travers les glandes du gosier , elle corro-  
de, enflamme & ulcere les chairs tendres de la bouche  
& du palais des enfans. De-là viennent les *aphthes, 8e*cette multiplicité de fymptomes compliqués qui les ac-  
compagnent quelquefois.

Or, parmi les casses les plus éloignées & les moins im-  
médiatesqui concourent à la génération de cette matie-  
re virulente, en voici deux fur-tout qui y contribuent  
le plus : la premiere , le lait soit de la mere, foit de la  
nourrice , s’il est corrompu par un mauvais régime, ou  
par une complication de maladies, ou par les faillies de  
passions turbulentes & indomptées; la seconde , ce mê-  
me lait coagulé dans l’estomac des enfans , où il de-  
vient impur & corrosif en fe chargeant de la bile qui  
s’y mêle ; car quand ce lait vient à paffer dans le fang »  
il ne peut pas manquer d’en infecter toute la masse par  
fon acrimonie : de-là viennent les *aphthes &* quantité  
d’autres accidens.

Cela posé, il n’y a pas à s’étonner que des *aphthes, luit*d’une sorte , soit d’une autre , soient toujours accom-  
pagnés ou précédés de maladies qui tirent leur dri-  
gine d’impuretés dans le sang, telles que les fievres  
malignes, les toux, les diarrhées opiniâtres , l.asth-  
me , la douleur que font les dents pour percer , &  
autres de même nature ; car dans les fieVres, le sang, à  
raifon de sa grande chaleur, étant dépourvu de parties  
douces & balfamiques, prend aisément une qualité *sa-  
isine* & sillphureuse. Mais pour les autres maladies  
que je viens de nommer , il les faut attribuer à une  
certaine matiere acre & irritante , qui non-seulement  
excite la toux, les diarrhées & l’asthme, mais qui  
donne aussi naissance aux *aphthes.*

Q

243 AP H

Il y a encore d’autres caisses externes qui contribuent aussi  
fort souvent à la naissance des *aphthes ,* comme dell’a-  
voir pas foin de *se* laver la bouche & le gosier , d’em-  
ployerdes remedes chauds pour la guérison des fievres  
& autres maladies, d’exposier à Pair froid les petits  
enfans lorsqu’ils ont bien chaud en-dehors ; ce qui, par  
la suppression de la transpiration , ne peut gueres man-  
quer d’introduire & d’accumuler des parties salines &  
sulphureufes dans la masse des humeurs. Nous ne de-  
vonspas omettre ici quelques autres causes qui ont une  
Influence immédiate & directe fur l’assemblage des  
parties lâches du gosier, telles que de la mie de  
pain ou du fucre enveloppé dans un linge en forme  
de nouet; ou bien encore un morceau de pain trempé  
dans de l’huile, qu’on donne à fucer à un enfant. C’est  
un ufage non-feulement pratiqué par nos campagnar-  
des , mais même , à ce que nous apprend Lentilius,  
*Ephemerid.German. Dec. III. Anno* 3. *Appendice , Obs.*94. encore plus généralement dans la Souabe ; prati-  
que contre laquelle il s’éleve avec force comme étant  
très-préjudiciable : car le fucement violent de ces fubf-  
tances , & l’altération qu’elles caufent dans les quali-  
tés qu’a la falive dans fon état naturel, enflamment la  
bouche des enfans, & donnent naissance à des pustules:  
mais ces fortes *d’aphthes ,* à moins qu’il ne s’y joigne  
des humeurs acres, non-seulement sirnt faciles a gué-  
rir , mais même fournissent au Medecin les moyens  
de difcerner s’ils viennent de causes internes ou ex-  
ternes.

Les *aphthes* qui fiant fort distants les uns des autres , ne  
caufent point de douleur : ils fiant rouges ou jaunes,  
& résistent bien moins aux médicamens que ceux qui  
couvrent toute la superficie interne de la bouche & du  
gosier, qui fiant d’une couleur noirâtre , qui forment  
des ulceres profonds, & répandent une odeur fétide &  
dégoutante. Il n’y a pas tant à craindre non plus des  
*aphthes* qui procedent de caufes externes , que de ceux  
qui ont pour catsse quelque vice interne, &,qui tirent  
leur origine de la dépravation & de la corruption des  
fluides, tels que ceux qui sont les symptômes conco-  
mitans des fievres aiguës & d’autres maladies violentes.  
Une des flirtes *d’aphtes* les plus mauvaises, est celle  
qui est accompagnée d’une inflammation considérable ,  
qui gêne la respiration & empêche la déglutition : ce  
sont de très-mauvais prognostics dans les maladies  
malignes ; & lorsqu’on disseque les cadavres de ceux  
qui en fiant morts, on leur trouve quantité de pustu-  
lés parsemées par-tout l’œsophage jusqu’à l’estomac.

*Cure des* Aphthes, *d’après* H **O F F M A N.**

La maniere de traiter les *aphthes* doit être variée selon la  
différence des causes qui les ont produits. Car, par  
exemple , si l'on soupçonne que ce soit la dépravation  
ou la corruption du lait soit de la mere, soit de la nour-  
rice , qui en *soit* la cause ; ce qu’il y a à faire, est de  
corriger le vice du lait; & pour y parvenir, il faudra que  
la nourrice ou la mere s’abstienne de rienmanger ou boi-  
re de falé, d’acre, de spiritueux & d’acide; qu’elle évite  
avec grand foin les mouvemens des passions violentes,  
& qu’elle ufe de médicamens propres à purifier le sang,  
& à le rétablir dans fa juste température : telles font  
les décoctions de racines & de feuilles deplantes tem-  
perantes, dlaphorétiques, abforbantes, & celles qui  
purgent doucement.

Si le germe du mal vient originairement de l’enfant lui-  
même , il faut le purger fréquemment, en laissant pour-  
tant entre chaque purgation des intervalles convena-  
bles, avec une dofe suffisante de manne ou de sirop  
chicorée, avec de la rhubarbe, & lui donner singulie-  
rement tous médicamens propres à prevenir la coagu-  
lation du lait, & l’empêcher d’aigrir; accidens aux-  
quels il faut surtout avoir grand soin d’obvier, comme  
tendans à produire des *aphthes,* ainsi que je l’ai déja dit.  
Pour corriger l’acrimonie des humeurs, ou pourrafai-  
re usage de décoctions de gruau, à quoi on ajoutera du

A P H 244

fucre candi & de l’huile d’amandes douces ; & pour  
boiffon ordinaire , de la décoction de navets ou de ca-  
rottes communes.

Il sera aussi fort à propos de modérer l’acrimonie corrosi-  
ve des *aphthes* par des applications externes , telles que  
des mélanges composés dediarnoron, de suc degrena-  
de & de miel; ou bien encore , du fuc de navet, à  
quoi on ajoute des jaunes d’œufs & du fuere ; ou de la  
crême mêlée avec du sirop de pavots, un jaune d’œuf  
& un peu de nitre : on met l’un ou l’autre de ces trois  
compositions dans un linge , ou on en imbibe une  
éponge pour bassiner les *aphthes* avec. On peut encore  
employer utilement au même ufage , un jaune d’œuf,  
avec de l’eau-rose & du fucre candi ; ou bien un muci-  
lage composé de graine de coings & du miel, avec un  
peu de safran. Mais je ne voudrois pas qu’on fît ufage  
pour les petits enfans des gargarisines qu’on prefcrit  
d’ordinaire en pareil cas à des hommes faits , parce que  
de petits enfans ne font pas capables de fe gargarifer  
comme il faudroit.

Lorfque les *aphthes* accompagnent une maladie aiguë, ou  
toute autre, il ne faut pas fonger à les guérir que la ma-  
ladie. dont ils font les iÿmptomes concomitans, ne  
foit entierement guérie, ou du moins considérablement  
diminuée. Dans les maladies aiguës spécialement, il  
faut bien se garder de traverser les opérations & les ef-  
forts de la nature par des purgatifs. On réussira mieux  
par des diaphoniques doux & des émulsions ado^cif.  
sentes , faites des quatre femences froides , avec un  
peu de graine de pavot. HoffmaN , *Medic. rational.  
fystem.from. III.*

Riviere recommande les narcotiques pour la cure des  
*aphthes* les plus malins & les plus dangereux, parce  
qu’outre\*qu’ils appaifent la douleur , ils empêchent  
aussi la fluxion des humeurs fur les parties affectées.  
« Ainsi, dit-il, j’ai tiré moi-même des bras de la mort  
» un enfant de quatre ans, dont la langue & la bouche  
» étoient toutes parfemées d’ulceres profonds, accom-  
» pagnés d’une telle inflammation , qu’il ne pouvoir  
» ni avaler du bouillon, ni endurer qu’on y appliquât  
» aucun topique. L’affluence de la matiere acre dans  
» sa bouche étoit si grande , qu’elle formoit une espe-  
» ce d’écume qu’il rendoit en grande quantité ; il pase  
» foit les jours & les nuits dans une anxiété, & des cris  
» perpétuels. Je le tirai d’affaire par le moyen du lau-  
» danum. » RIVIERE , *Praxis Medica.*

Une femme étoit affligée *d’aphthes* douloureux & opiniâ-  
tres , qu’on avoit inutilement tenté de guérir par les  
faignées & les purgations, en lui faifant prendre des  
juleps réfrigératifs, & en bassinant les *apbthes* avec de  
l’efprit de foufre. Elle passent les nuits fans dormir,  
& ne pouvoir manger qu’avec beaucoup de peine,  
parce qu’elle avoit la bouche toute pleine de petits  
ulceres. Elle prit trois nuits de soute un grain de  
laudanum, & l’écoulement acre de *sa.* bouche s’arrêta,  
& les *apbthes* furent guéris en peu de jours. RtvIERE ,  
*Obs. Cem. III.*

Le même Auteur rapporte un exemple *d’aphthes* venus  
pour avoir usé fans réserve & sans ménagement de jus  
de limon.

Ce que nous allons rapporter au sel jet des *apbthes,* est de  
Boerhaave.

Les *aphthes* semt souvent produits par des maladies ai-  
guës, accompagnées d’inflammation dans quelque vise  
cere. Ce fiant de petits ulceres ronds & superficiels qui  
viennent au fond de la bouche. A les bien examiner,  
il paroît que ce font des ulcérations arrivées aux extré-  
mités des conduits excrétoires des glandes qui sépa-  
rent l’humeur falivaire, & la portent à la bouche; &  
que quand ce fluide est épaissi & rendu visqueux par  
quelque caufe que ce Eoit, il s’arrête aux extrémités de  
ces canaux, & les ulcere en y séjournant.

Ainsi toutes les parties où sie déchargent de pareils con-  
duits excrétoires, siont sujettes aux *apbthes :* telles sont

si4y APH

les levres, les gencives, le dedans des joues , la îan-  
gue, le palais, le gosier, la luette, l’èstomàc, & les in-

. testins grêles.

Il en peut venir même aux gros intestins, quoique plus  
rarement, & il arrive quelquefois qu’il s’en forme dans  
tout le canal intestinal.

Les peuples Septentrionaux, qui habitent des endroits  
marécageux, font fort fujets aux *aphthes*, surtout dans  
les tems chauds & pluvieux; & il n’y a gueres d’ert-  
fans & de grandes perfonnes qui n’en scsient attaqués :  
mais il est rare d’en voir dans les pays où il fait ordi-  
nairement beau & fec. Voyez *Ægyptia ulcera.*

Les *aphthes* à la bouche font ordinairement précédés de  
la fievre continue, ou intermittente, mais qui dégénéré  
en continue, accompagnée de la diarrhée ou de lâdyse  
fenterie, de nausées considérables & perpétuelles, de  
vomiffemens, d’un dégout univerfel.d’anxiétés fréquen-  
tes autour des hypocondres , d’une grande débilité ,  
d’une évacuation considérable d’humeurs, d’une pe-  
fanteur & d’un engourdissement, d’un assoupissement,  
tantôt plus léger, tantôt plus profond , mais perpétuel,  
d’une fenfation de pefanteur, & de douleur dans Pesa  
tomac. Et, ce qu’il faut remarquer, c’est que ceux qui  
sont précédés d’une grande évacuation d’humeurs font  
les plus dangereux.

Quelquefois dans le commencement, il commence à pa-  
roître quelques pustules ifolées les unes des autres à  
differens endroits de la bouche , comme à la langue,  
aux angles des levres, au fond du palais , & comme ce  
sont toutes parties où il est aisé de voir , on s’en ap-  
perçoit d’abord : ce font-là les *aphthes* les moins malins.  
Mais quelquefois il envient dès le commencement au  
fond du gosier en forme de croûte blanche & épaisse,  
qui s’attache fortement aux parties fur lesquelles elle  
sujette, s’éleve lentement, & semble, comme cela est  
en effet, s’élever de l’ossophage. C’est une sorte *T aph-  
thes* qui est mauvaise & a ordinairement de funestes  
fuites. Mais l’efpece la plus maligne, & dont il arrive  
rarement qu’on guériffe , font ceux qui couvrent tout  
le dedans de la bouche, & même les bords des leVres,  
en forme de croûte dure, ferme , épaiffe & ténace. Il  
y a apparence que ces deux demieres especes ont leur  
origine dans l’estomac, d’où elles ont gagné jufqu’à  
la bouche.

On juge de la malignité des *aphthes* par leur couleur.  
Ceux, par exemple , qui fiant blancs & luisiins , ou  
gris de perles, font moins malins ; ceux qui sont blancs,  
mais opaques , attendu leur épaisseur, le fiant davan-  
tage : mais il n’y en a pas qui le fiaient plus que les  
bruns, les jaunes & les livides ; les noirs font les plus  
mauvais de tous.

Quand *lus aphthes,* ou ces croûtes ont adhéré quelque  
tems aux parties affectées, elles commencent à s’en dé-  
tacher , elles s’en séparent & tombent tout-à-fait ; de  
forte que toutes les parties où il en étoit venu, s’en dé-  
garnissent les unes après les autres. Dans quelques esc  
peces *d’aphthes ,* ces croûtes tombent plus vîte, dans  
d’autres moins : & c’est à cela qu’on juge du degré de  
leur malignité ; car plus les croûtes s’en détachent vite  
& moins elles fiant dangereuses.

Quelquefois à des *aphthes* passés , il en fuccede d’autres  
aussi-tôt : mais quelquefois aussi il n’en revient que  
long-tems après, où il n’en revient point du tout. Quel-  
quefois aussi les *aphthes* qui viennent font aussi épais, &  
même plus que les premiers ; & c’est encore une mar-  
que par laquelle on peut juger de leur malignité ; car  
ils en ont d’autant plus qti’ils reviennent plus vîte , &  
font plus épais.

En lassant attention à ce que nous avons dit jufqu’ici des  
*aphthes*, on peut fe former une idée de leur situation ,  
de leur nature, de leur caufe, de leurs Eymptomes , &  
des différentes fortes qu’on en distingue, & par-là corn-  
prendre leurs effets.

Par exemple, si ces *aphthes* en forme de croûte, que j’ai  
décrits, couvrent toute la superficie intérieure de la  
bouehe & du gosier, ils interceptons toutes les sensa-

À P H 246

lions qui se seroient communiquées par le moyen des  
nerfs ; & le malade perd le gout. Outre cela, les flui-  
des qui devroient fortir pat les pores qu’ils couvrent,  
font retenus en dedans ; de-là la dessiccation de ces par-  
ties , la dilatation des vaisseaux subjacens, la putré-  
faction des fluides qui y croupissent, & l’inflammation  
même des parties où ils séjournent.

Il arrive aussi de-là que les orifices des vaisseaux abfof-  
bans font obstrués de maniere, qu’il n’y peut plus en-  
trer ni nouveau chyle, ni fluides, ni médicamens; ce  
qui produit tous les désordres qui font les fuites du  
manque de nourriture, & fait à la fin périr le ma-  
lade.

Quand ces croûtes viennent à tomber, il fort un flux  
d’humeurs considérable des orifices des vaisseaux gon-  
flés, lefquels ne se trouvent plus obstrués lorfque les  
croûtes font tombées ; ce qui cauEe un dégorgement  
copieux de salive, ou une diarrhée ; Eymptome excel-  
lent si les croûtes ne reviennent pas , mais mauvais au  
contraire si elles reviennent.

Lorsique ces croûtes fiant tombées, il vient immédiate-  
ment après une grande douleur aux parties qui semt au-  
deisous, où l’inflammation *se* met de nouveau ; alors  
souvent elles rendent du Eang ; ce qui fait que la falivé  
& la diarrhée font sanguinolentes.

Si, comme nous avons dit que cela pouvoit arriver, les.  
*aphthes* viennent à l’estomac, aux conduits excrétoires  
du foie, du pancréas, & autres glandes qui ont leurs  
ouvertures en dedans.des intestins ; il est aisé de s’ima-  
giner quelle infinité de désordres différens il peut en  
arriver, de sorte qu’il n’est nullement befioin que je les  
décrive ici.

Si ces croûtes ulcérées sont long-tems à fie séparer qu’el-  
les soient épaissies, larges & compactes, les chairs sise-  
jacentes qu’elles obstruent s’enflamment, suppurent,  
& tombent même en mortification ; d’où il arrive des  
ulceres malins qui, quelquefois affectent l’os du pa-  
lais & fon périoste : on peut juger de-là quels terribles  
effets ces ulceres produisent sur l’estomac & fur les  
intestins.

*Méthode pour guérir les aphthesi*

1. Il faut exciter & régir par des voies douces l’impulsion  
des fluides vitaux vers les parties affectées , afin que  
leur action détache les croûtes ulcérées, les sépare, &  
les fasse tomber. Le moyen d’y parvenir fera de boire  
chaudement une grande quantité de liquides délayans,  
résolutifs & détergens. Et comme il y a des cas où  
l’obstruction des vaisseaux lactés est telle, qu’il est fort  
difficile que les liquides pris de cette maniere puissent  
s’y introduire; pour les rendre plus efficaces , il sau-  
dra les employer en fomentations, enrespirerlava-  
peur, ou s’y baigner. Quant aux alimens, le meilleur  
fera du pain bouilli dans dè l'eau, à quoi on ajoutera  
enfuite du vin avec du miel.

Prenez *amandes douces s dépouillées de leur écorce, deuel  
onces ,*

*pistaches, une once i*

*des quatre semences froides, tant des grosses que des  
petites, broyées -, de chaque trois dragmesy  
aveline mondée, trois oncesi*

Faites bouillir tout cela dans un vaisseau fermé, dans  
une quantité d’eau fuffifante , pour qu’au bout d’une  
heure le tout foit réduit à deux pintes. Ajoutez - y  
enstlite

*de racine de reglisse s une onces*

Faites bouillir le tout ensemble pendant quelques mi-  
nutes : broyez alors dans la décoction les ingrédiens  
qui ont bouilli'ensemble; que le malade en prenne  
souvent, & *se* gargarise la bouche avec. Ou bien

247 AP H

Broyez bien tous ces ingrédiens , & les faites bouillir  
dans de Peau : & après avoir exprimé trente onces de  
cette décoction, mettez-y

*une once de sirop de guimauve.*

Et faites de ce remede le même ufage que du précédent.  
Ou bien encore

*prenez* navets sans les ratisser, une quantité fuffifante.  
Rape^-les & exprimez-en le stlc, & tandis qu’il  
bouillira, écumez-le ; & lorfque vous l’aurez re-  
tiré de dessus le feu, ajoutez fur seize onces de  
ce sise

*deux jaunes d’œufs, et  
deux onces de sirop violat.*

Le malade prendra de cette composition une once tou-  
tes les demi-heures.

Aux alimens convenables indiquées plus haut, on peut  
ajouter des décoctions de végétaux farineux.

2. Il faut difpofer les croûtes à fe séparer promptement  
& sains peine; à quoi l’on parviendra par les fomenta-  
tions,les gargarisines & les clysteres, lesquels seront  
faits de liqueurs chaudes , rélâchantes , émollientes ,  
& détergentes , qui, pendant le tems qu’elles séjour-  
nent sur les parties affectées les humectent, &empê-  
chent la putréfaction. Pour cet effet

Après avoir fait bouillir le tout dans de Peau, vous ajou-  
terez fur trois pintes de cette décoction tirées par ex-  
pression

*quatre jaunes d’œufs, et  
de miel rosats dettx onces.*

Le malade s’en gargarisera fréquemment.

Faites de ce qui restera un cataplafme que vous appli-  
querez fur la région externe du gosier.

Les clysteres que prendra le malade, seront faits aussi de  
la même décoction.

Aussi-tôt que les croûtes feront tombées, employez des  
remedes anodyns, & adoucissims, & un peu fortifians,  
que vous appliquerez sclr les parties rélâchées. Pour cet  
effet.

Que le malade ait toujours de cette composition dans la  
bouche ; ou bien

ΑΡΗ 448

*Prenez* de la gelée de corne de cerf, ou deviande; ren-  
dez-la plus épaiffe qu’on n’a coutume de la faire,  
& coupez-la par tranches. Le malade en prendra  
une tranche à la fois, qu’il gardera dans fa bou-  
che , & la fera fondre tout doucement, ne llaVa-  
lant qu’à mefure qu’elle fe fondra.

Ces deux derniers remedes fervent utilement pour réta-  
blir les parties excoriées; & les Euivans contribuent  
à les fortifier.

Prenez *de la décoction de feuilles fraîches d’aigremoine i>  
six onces ,  
miel rosat, une once.*

Vous aurez foin qu’il y ait toujours de cette composition  
siur les parties affectées.

Aussi-tôt que la fievre est appaisée, qu’on voit un sédi-  
ment au fond de l’urine , & que le pouls commence a  
être plus libre , & plus naturel; il faut employer des  
remedes corroboratifs. Pour cet effet

Prenez *racines d’oseille a feuilles pointues , et piquantes* ὴ  
*une once,*

*quinquina^* T *de chaquesix dragmes* s

*écorcedeTamamJque, a 2 J °*

*feuilles d’aigremoine, une poignée.*

Faites bouillir tous ces ingrédiens dans une quantité suf-  
fifante d’eau ; & fur chaque chopine de cette décoc-»  
tion, ajoutez

*une once de sirop de kermès.*

Le malade en prendra une demi-once d’heure en heure  
Ce remede fortifie les vaisseaux relâchés des intef-  
tins.

Pour les *aphthescpsi* arrivent à la fuite d’une fievre & font  
accompagnés de toux , Sydenham conseille un élec-  
tuaire composé d’une once de quinquina avec du sirop  
de pavots rouges, ou les deux mêmes ingrédiens pré-  
parés en forme de pilule. Il veut que le malade en  
prenne une douzieme partie de quatre heures en  
quatre heurés , & boive par-dessus un verre de pe-  
tit lait ; & il dit qu’il ne connoît pas de remede plus  
efficace, pourvu cependant que le malade qui en use  
ne foit pas perpétuellement au lit, parce qu’en ce cas  
il perd beaucoup de sim efficacité.

Lorsque cette maladie est à sa fin , il faut donner au ma-,  
lade quelques purgatifs convenables. Pour cet effet,

Prenez *rhubarbe, une dragme et demie ,  
myrobolans jaunes avec leurs noyaux, une once et  
demie.*

Faites bouillir l’un & l’autre dans une quantité d’eau  
fuffifante pour avoir trois onces de liqueur après qus  
la décoction fiera pastee, & alors vous ajouterez

*douze dragmes de sirop de chicorée » composé ave^  
la rhubarbe s*

*8e* vous ferez du tout une potion purgative.

L’histoire des *aphtloes* & la méthode de les guérir que  
nous venons d’expofer, peuvent fervir utilement àl’é-  
clairciffement de problemes forts obfcurs fur cetto  
matiere.

Qu’on demande, par exemple, pourquoi lors d’une fie-  
vre accompagnée de diarrhée & de dyffenterie, il pa\*  
roît affez souvent des *aphthes* à la fin de la maladie ?

On pourra répondre que c’est parce que les parties les  
plus fluides des sécrétions ayant été emportées, il n’en

*à49* APH

.. reste plus que de visqueuses dans les vaisseaux excré- J  
toires des glandes.

Pourquoi les *aphthes* attaquent-ils singulièrement les efl-  
fans & les vieillards?

C’est que dans ceux-là les forces vitales font encore lan-  
guissantes, & que dans ces derniers les fluides font fu-  
jetsàla vifcosité.

Pourquoi les *aphthes* viennent ils singulierement à ceux  
à qui au commencement d’une fievre on a donné des  
alimens & des médicamens échauffans ou astringens ?

C’est parce que les astringens resserrent les orifices des  
conduits excrétoires, & que les médicamens échaufsans  
dissippent les parties les plus fubtiles des fluides.

Pourquoi une purgation administrée dans le commence-  
ment de cette maladie empêche-tlelle les *aphthes* de  
fe former ?

C’est parce que la purgation emporte ces vifcosités qui  
s’épaississent dans les conduits & produisent les *aphthes*par la soute.

Pourquoi une toux fatiguante & dangereufe accompa-  
gne tlelle ordinairement les *aphthes* de la plus mauvai-  
fe efpece ?

C’est parce que dans ces cas l’estomac est couvert de  
croûtes, qui en tombant laissent les extrémités des nerfs  
découverts, d’où il arrive qu’ils s’irritent aisément &  
ont des contractions convulsives, & enfin que l’esto-  
mac est aisément attaqué d’inflammation & de gan-  
grene.

Pourquoi Hippocrate compte-t’il parmi les Iymptomes  
des *aphthes )* le relâchement du ventre & la perte de  
l’appétit ?

C’est que lorfque la tunique interne de l’estomac est cou-  
verte *d’aphthes,* la perte de l’appétit & la diarrhée chy-  
leufe en font des stuites nécessaires, parce que le chyle  
ne siiuroit entrer dans les vaisseaux lactés : or l’estomac  
est rarement attaqué *d’aphthes* que les intestins ne le  
foient aussi.

Pourquoi la grande quantité *d’aphthes* qui couvre la sur-  
face interne de l’estomac, produit-elle la lienterie?

C’est que l’estomac n’étant plus en état de filtrer Phu-  
meur gastrique propre à la dissolution des alimens, la  
digestion ne fe peut plus faire , & par conséquent il  
faut de toute néeessité que les alimens fartent de l’esi.  
tomac comme ils y sirnt entrés.

Pourquoi les *aphthes* noirs sont-ils regardés comme les  
plus dangereux ?

C’est qu’ils tendent à la gangrene.

Pourquoi les *aphthes* dans la bouche d’une femme en-  
ceinte font - ils regardés comme un présage d’avorte-  
ment ?

Premierement, parce qu’ils marquent évidemment une  
grande viscosité, & peut-être de l’acrimonie dans les  
humeurs.

Secondement, parce qu’ils empêchent qu’il n’entre dans  
les vaisseaux lactés un chyle bien conditionné ; obsta-  
cles qui nuisient tous deux également à la nourriture  
du fœtus.

Pourquoi vient-il ordinairement des *aphthes* aux person-  
nes qui ont les poumons, le soie & autres vicceres  
principaux gâtés ?

C’est parce que la matiere putride transportée de la par-  
tie ulcérée dans le simg, & de-là dans les glandes, ré-  
pand son acrimonie dans plusieurs sécrétions, lesiquel-  
les essuite corrodent les extrémités des conduits ex-  
crétoires.

Dans la phtisie il n’y à pas de présage plus certain de la  
mort que la formation des *aphthes.*

Pourquoi la tumeur, la chaleur, la fuffocation & l’efqui-  
nancie font-elles quelquefois les suites du refroidisse-  
ment des *aphthes ?*

C’est que ce refroidissement resserrant les *aphthes* & les  
parties fubjacentes , il empêche les *aphthes* de fe déta-  
cher , ce qui caufe l’obstruction des vaisseaux qui sirnt  
dessous, & y cause du gonflement & de Enflamma-  
tion; & alors on peut compter que le malade ne man-  
quera pas danois du délire & des anxiétés , qu’il ne

A P H 250  
pourra pas reposer, & aura des sueurs froides , qui  
font un très-maüvais iymptome.

Il n’y a rien de plus dangereux que de laisser venir dé  
Pair froid , fur une partie affectée *d’aphthes,* ou d’y  
lasser pénétrer de la boiffon froide de quelqu’espece  
qu’elle foit : il y a eu des perfonnes qui font mortes  
scibitement pour avoir tenu dans leur bouche de l’eau  
froide, ayant des *aphthes* répandus fur cette partie.

En général on peut établir comme maxime certaine que  
les *aphthes* qui font transparens, blancs, minces , fe-  
més de place en place & mous, & qui fe détachent ai-  
sément fans être remplacés par de nouveaux, & ne font  
que superficiels, font ceux de l’efipece la plus bénigne.

Et par la raifon des contraires, ceux qui font blancs &  
opaques, jaunes, bruns ou noirs, qui sirnt en grande  
quantité, épais, fortement adhérens , durs, ténaces ,  
rongeans & fe succédant perpétuellement les uns aux  
autres , sirnt les *aphthes* de l’espece la plus dangereuse.

Le Docteur Harris dans ses Differtations Chirurgiques,  
blâme fort l’ufage de l’esprit de vitriol, de l’huile dé  
foufre ou de l’alun brûlé pour les *aphthes* : la raifon  
qu’il en donne , c’est que ces applications corrosives  
tendent à les faire dégénérer en cancer. Il conseille eri  
place de faire un gargarisine de décoction d’écorce  
d’orme avec des feuilles de faniclet; & en cela il est  
d’accord avec Boerhaave.

Dionis recommande le miel rofat rendu acide au moyen  
de l’huile de vitriol mêlée avec, & regarde ce mélan-  
ge comme tout-à-fait propre pour les *aphthes* des en-  
fans. Et Sydenham nous apprend que pour guérir un  
jeune enfant de qualité à qui il étoit venu des *aphthes t*à la fuite d’une passion iliaque , fit usage avec sclccès  
du gargarisine suivant.

Prenez *verjus, une chopine,  
sirop de framboises, une once.*

Mêlez l’un avec l’autre & faites-en un gargarisine.

Il est vrai que la plupart des Auteurs indiquent pour les  
*aphthes* des remedes corrosifs : mais je n’en ai parlé  
que très-si.lperficiellement, parce que la raifon & l’ex-  
périence font en faveur de la méthode contraire, qui  
est aussi celle que recommandent Boerhaave & Harris.

Il y a quelques remedes empiriques pour les *aphthes ;*mais en voici un furtout qui paroît sort extraordinai-\*  
re : il consiste à oindre la couronne de la tête avec de  
bonne huile de laurier , qu’on dit être en effet très-  
bonne pour les *aphthes* des enfans. Je le tiens d’un Me-  
decin très-véridique qui m’a affuré avoir été ltfi-même  
bien des fois témoin des salutaires effets de ce re-,  
mede.

APHTARTOS , Ἀφθαρτος, d’a privatif, & φοείρω, *cor-  
rompre s incorruptible.* CasTELLI.

APHYA , APUA , Ἀφύα, *petit poissen.* De-là ἀφυῶδης  
χρῶμα, dans Hippocrate, περὶ γύναικ. *L. II.* signifie un  
teint pâle & blanchâtre, tirant fur la couleur du poif-  
fon *apua ,* lequel teint provient d’une hémorrhagie  
considérable. Ολιιεν , *dans ses Exeg.* Voyez *Apua.*

APHYLLANTES, Ἀφυλλαντὴς, d’a privatif, φύλλον ,  
*feuille, 8e wstéenfleur s* ce mot signifie la même chose  
que*sios apetalus , fleur apétale.*

APHYLLANTES ANGUILLARÆ, efpece de mar-  
guerite. RaY , *Hist. Plant.* Voyez *Bellis.*

APHYLLANTES MONSPELL. Voyez *Caryophysa  
lus.*

APHYSOS , Ἀφυσος, ἄφυσσος , d’a privatif, & φυσάω  
ou φυσσάω, *foussletr s* qui n’engendre point de vents.  
C’est en ce sens que Galien a dit, *L. I. c. 6-* Τῶν κατὰ  
τόπ. ἄφυσος διαίτα, *mets, aliment qui n’engendre point  
de vents, qui ne gonfle point.*

APHYTÀCOR, forte d’arbre dont Pline fait mention  
*L. XXXI.* c. 2. & qu’il dit produire de l’ambre,

A P Y

APYASTRUM. Voyez *Melissea*

*2s i* API

A P I

AP1CES , *d’apex s pointe, sommité.* Ce font iles petites  
houpes qui croiffent silr les étamines dans le milieu  
d’une fleur. Elles sont communément d’une couleur  
de pourpre foncé ; & l’on a découvert à l’aide du mi-  
crofcope qu’elles étoient une espece de vaiffeaux sé-  
minaux remplis de particules ovales & fphériques de  
différentes couleurs, & d’une forme très-réguliere. Il  
y a des Auteurs qui ont supposé que ces particules  
étoient une scjrte de sperme mâle, qui venant à se dé-  
tachcr & à tomber dans la fleur, en fécondoient &  
mûrissoient la semence. *Dictionn. de* MILLER.

APIITES , *Poiré,* sorte de vin fait avec du jus de poi-  
res. RaY , *Hist. Plant.* Voyez *Api tes.*

-AP1NEL, est une racine qui naît dans quelques Ifles de  
l’Amérique. Les Sauvages la nomment *etabacani &*les François racines *Apsnel,* du nom d’un Capitaine  
de Cavalerie qui y a fervi & qui l’apporta le premier  
en Europe.

Elle a une si grande vertu contre les serpens, qu’il suffit  
pour les tuer de leur en présenter un morceau dans la  
gueule au bout d’un bâton. Qu’on en mâche , qu’on  
S’en frotte les mains & les piés , non-feulement on  
fait fuir le ferpent, mais on le prend farts péril, & on  
en fait ce qu’on veut. Jamais il n’approchera d’une  
chambre où il y en aura un morceau. Ce font là des  
faits attestés par M. de Hauterive. Cette même racine  
si utile à la conservation des hommes, seroit aussiuti-  
le à leur propagation, si la propagation avoit besioin  
de ces secours forcés, que l’on n’emploie guère dans  
les vues sérietsses de la nature. *Histoire de l’Académie  
Royale, Année IJ z y.*

APIOS. Offic. J. B. 3. 666. Raii Hist. 1. 870. *Apios ve-  
ra,* Ger. 407. Emac. 504. *Apios sive ischias s* Chab.533.  
*Apios fiveTithymalus tuberosus*, Parla Theat. 195. *Ti-  
thymalus tuberosus pyriformi radice ,* C. B. Pin. 292.  
Tourn. Inst. 87. Hist. Oxon. 3. 342.

*T’Apios* autrement appelle *Isehias* de montagne, ou bois  
de *Chamaebalanos,* & par quelques-uns *Linozosiis,* pousse  
deux ou trois tiges menues, rougeâtres & peu élevées.  
Ses feuilles font semblables à celles de la rue, excepté  
qu’elles sisut plus longues & plus étroites. Sa semence  
est fort petite, & fa racine, qu? ressemble à celle de l’ase  
phodele, a la, forme d’une poire, elle est ronde & plei-  
ne de suc. Son écorce est noire en dehors & blanche en  
dedans.

La partie supérieure de sa racine chasse le phlegme & la  
bile par le vomissement, la partie inférieure par les fel-  
ies, mais le tout enfemble purge par haut & par bas.  
Lorsqu’on veut en extraire le fuc, on coupe la racine  
par morceaux & on la met dans un vaisseau plein d’eau  
que l’on remue ; on ramasse la liqueur qui fumage avec  
une plume , & on la fait fécher. Elle purge par haut  
& par bas, lorfqu’on en prend la dofe de quinze grains.  
DIoscoRIDE , *Lib. IV. cap.* 177.

Pline prétend que fa racine ressemble à un oignon , ex-  
cepté qu’elle est plus grande , que sel moelle est blan-  
che & scm écorce noire. On la déterre au printems , on  
la pile & on la met dans un vaisseau de terre , & après  
avoir jerté ce qui filmage, on prend le reste du sclc à la  
doste de quinze grains dans de l’hydromel, lorsqu’on a  
dessein de purger par haut & par bas. On en donne la  
huitieme partie d’une pinte à ceux qui simt attaqués de  
l’hydropisie. On donne encore sei racine dans une po-  
tion,après l’avoir réduite en poudre.*Liv. XXVI. cap.* 8.

Cette plante est une espece de.tithymale qui pousse plu-  
sieurs pentes tiges basses , menues , rondes , rougeâ-  
tres, se couchant souvent par terre. Ses feuilles font  
petites , courtes , ressemblantes à celles de la rue sau-  
vage, mais plus petites. Ses fleurs naissent à ses som-  
mités ; elles simt petites, faites en godet , découpées  
en plusieurs parties , de couleur jaune pâle. Quand cet-  
te fleur est passée, il fe forme en fa place un petit fruit  
relevé de trois coins, lequel fe divise en trois loges,

A P 1 25«

qui renferment chacune une semence oblongtie ; sa ra-»  
cine est tubéreuse , & a la figure d’une poire plus me-  
nue en bas qu’en haut, noire en dehors , blanche eu  
dedans, contenant beaucoup de lait.

On a remarqué que quand cette racine est grosse & bieli  
nourrie, la plante qu’elle pousse est petite ; mais quand  
la racine est moins grosse , la plante est plus grande.  
Elle croit dans les pays chauds, dans les lieux monta-  
gneux. Elle contient beaucoup de fiel essentiel & d’liui-  
le mêlés dans une grande quantité de phlegme & de  
terre.

La racine de cette plante purge par le vomissement & par  
les fielles avec violence. On prétend que sa partie su-  
périeure purge par haut, & l’inférieure par bas ; mais  
toutes les parties de la racine ont une même vertu. Le\*  
MERγ , *des Drogues.*

APIOS, *poirier.* **ORIBASE, AETIUS.** Voyez *Pyrus.*

APIS , *abeille,* Offic. Schrod. 5. 334. Aldrov. de Infect.  
20. Jonsi de Issect. I. Mouff. Effect. 1. *Apis ,* Charlt.  
Exer. 3 6. *Apis,* Mer. Pin 196. *Apis domestica feu viisa  
garis alvearium,* Raii InEect. 240.

*L’abeille* est un insecte trop connu pour qu’il foit besoin  
d’en donner la description. Je laisse aux Naturalistes  
le Eoin d’en examiner lloeconomie.’je me contente dere-  
marquer ici que leur Eel est extremement volatil &  
exalté , ce qui fait qu’elles font diurétiques & diapho-  
rétiques, lorfquson les prend intérieurement après les  
avoir fait fécher & les avoir réduites en-poudre. Si l’on  
fe frotte la tête avec cette poudre, aprés l’avoir mêlée  
dans des onguens , elle guérit l’alopécie & fait croî-  
tre les cheveux.

Toutes les productions des *abeilles* font d’ufage dans la  
Medecine. Le miel , par exemple, est un remede ad-  
mirable dans plusieurs maladies, & entre dans un grand  
nombre de compositions. Voyez *Mel.*

La cire est un ingrédient fort ordinaire dans les emplâ-  
tres , elle entre dans le baume de Lucatelli , qui est  
une composition très simple. Voyez *Cera.*

Voyez *Ambra & Propolis.*

APITES , APITES VINUM , ιΑπταης , ἀπἐνης τικος J  
ΰ’ἄπιος , *poirier s poiré,* vin fait avec des poires.

On le prépare de la maniere salivante.

*Prenez* des poires qui ne foient pas encore tout-à-fait mûres  
& coupez-les par morceaux , comme vous feriez  
un navet, après en avoir ôté les pépins. Mettez-en  
dix à douze livres dans quarante pintes & un quart  
de moût. Laissez-les macérer pendant trente jours.  
Exprimez - en la liqueur & la gardez pour llu-  
sage.

Voici une autre maniere de le préparer.

*Coupez* & pilez les poires ; exprimez - en le suc , **& sue**douze pintes de celui - ci, mettez une pinte de  
miel. Gardez-le pour l’usage.

On prépare de la même maniere les vins de carouge, *de*nefles & de cormes. Tous ces vins font astringens, ont  
une acidité agréable , font amis de l’estomac & bons  
pour arrêter les diarrhées excessives. **DIosC6RIDE,LiS.***V. cap.* 32.

APIUM , *ache. Ictache* de jardin est une plante qui fert  
aux mêmes usages que la coriandre ; employée en ca-  
taplafme avec de la fleur de froment, elle est bonne  
pour les inflammations des yeux ; elle fortifie l’esto-  
mac & réfout les duretés des mamelles occasionnées  
par un lait grumeleux ; elle provoque l’urine , foit  
qu’on la mange cuite ou crue. Ses feuilles & fa racine  
en décoction résistent au venin & excitent le vomisse-  
ment : mais elles resserrent le ventre. Sa semence est  
un diurétique & un alexipharmaque efficace;elle soulage  
ceux qui ont avalé de la litharge, chasse les vents ; elle  
entre communément dans les remedes anodyns & dans  
les thériaques, & dans ceux que l’on preicrit contre U

253 API

**toux. DI0SC0RIDE ,** *Lib. III. cap.* 74.

*T’heleofelinum* ou *ache de marais,* qui croît dans les lieux  
aquatiques, est plus grande que celle de jardin, & sert  
aux mêmes usages. *Idem , cap. y si*

L’*Oreosclunum, ache de montagne,* pousse de *sa* racine ,  
qui est fort menue, une feule tige haute d’un palme,  
qui jette plusieurs petites branches & sommités pareil-  
les a celles de la ciguë , mais plus déliées. Sa semence  
est oblongue, menue, acre & odorante comme celle  
du cumin. Cette plante croît aux lieux montagneux &  
pleins de rochers.

Sa femence & *sa* racine pristes dans du vin, excitent l’ü-  
rine & lesregles. Elles entrent dans les antidotes avec  
les autres ingrédiens qui ont une qualité chaude & diu-  
rétique. On doit cependant prendre garde de ne point  
confondre 1’*'oreos.elinurn* avec le persil, ou la plante qui  
croît fur les rochers ; car le persil est tout-à-sait diffé-  
rent. *Idem , cap. y6.*

*L’ache* que l’on appelle *petroselinum ,* croît dans la Ma-  
cedoine aux lieux efcarpés. Sa femence reffemble à cel-  
le de la poivrette , mais elle est plus odorante, plus  
acre & plus aromatique. Elle est diurétique , & pro-  
pre à exciter les regles ; bonne pour les tranchées & les  
vents de l’estomac & du colon , pour les douleurs de  
côté, des reins & de la veffie , étant prisie en décoc-  
tion. Elle entre avec les autres diurétiques dans les an-  
tidotes. DIOSCORIDE , *Lib. III. cap. yy.*

L’*hippofelinum* est appelle par quelques - uns *grielum ,*par d’autres, *agrioselinum & Smyrnium* , quoique dans  
le fond le *Smymium* foit toute autre chose. Cette  
plante est plus grande & plus blanche que *Fache* de  
jardin, & pouffe une tige haute, creuse & fort ten-  
dre , divisée comme par des lignes. Ses feuilles font  
plus larges & tirent sur le pourpre ; les sommets des  
branches reffemblent à ceux du romarin & sirnt char-  
gés de fleurs disposées en ombelle. Sa semence est noi-  
re , longuette, dure, acre & aromatique. Sa racine est  
blanche, d’un gout agréable , d’une odeur douce & de  
groffeur médiocre. Elle croît dans les lieux couverts ,  
& sur les bords des marais, & on la mange comme les  
autres herbes potageres. On mange *sa* racine ou crue  
ou bouillie ; on apprête ses tiges & ses feuilles , feules  
ou avec du poiffon ; on les confit aussi toutes crues.

Sa fiemence prise dans du vin miellé , excite les regles ;  
elle échauffe ceux qui frissonnent, étant employée en  
potion ou en Uniment, & fait cesser la strangurie. La  
racine produit les mêmes effets. DtosCoRIDE, *Lib. III.  
cap.* 78.

*Issache* est une plante dont on fait beaucoup de cas. Ses  
feuilles entrent dans les foupes , & font extremement  
agréables étant confites avec du sucre.

On en fait un liniment avec du miel, qui a beaucoup  
d’efficacité dans les fluxions des yeux, lorfqti’on les en  
frotte , & qu’on les fomente en même tems avec fa dé-  
coction toute chaude, de même que dans les catarrhes.  
On l’emploie aussi étant broyée & appliquée seule ou  
avec du pain ou de la farine d’orge féchée au feu. Lorse  
que les poissons font malades , on n’a, pour les guérir,  
qu’à jetter dans leurs viviers, de *Vache* fraîche. Il *n’y*a aucune plante fur laquelle les Savans foient plus par-  
tagés, que fur celle-ci. Elle est de différent sexe. *Chry-  
sippe* nous apprend que *Vache* femelle a fes feuilles plus  
dures & plus crêpuesssa tige plus épaisse, & un gout plus  
chaud & plus acre que *sache* mâle. *Dionysius* dit qu’elle  
est plus noire, que fa racine est plus courte, & qu’elle  
engendre des vers. Ces deux Auteurs en défendent l’w.  
fage , parce qu’on l’emploie aux funérailles & qu’elle  
nuit à la vue. La tige de *Vache* femelle engendre des  
vers, à ce qu’ils disent, & de-là vient que ceux qui en  
mangent deviennent stériles, & que les enfans qui fu-  
cent le lait des nourrices qui en ufentssont attaqués du  
mal caduc. *L’ache* mâle est moins nuisible, fuivant eux,  
& l’on ne dcit point la confondre avec les autres plan-  
tes dont on défend l'usage.

Ses feuilles dissipent les duretés des mamelles , & don-  
nent un bon gout à l’eau dans laquelle on les fait cui-

A P I 254

re. Son suc, principalement celui de sa racine , pris  
: dans du vin, appaife les douleurs des lombes, & gué-

rit la surdité. Sa femence provoque l’urine , excite les  
regles , & chasse l’arriere-faix. La décoction de fa ra-  
cine dissipe les taches du vssage, lorsqu’on l’en fomen-  
te. Réduite en liniment avec un blanc d’œuf, ou mise  
en décoction dans de l’eau , elle guérit les maux de  
reins. Broyée avec de l’eau froide , elle guérit les ula  
ceres de la bouche. Sa semence & sa racine prises dans  
du vin, brisent la pierre dans la vessie. On la donne en\*  
core dans du vin blanc aux personnes qui ont la jau\*  
nisse.

L’*olusatrum* que l’on appelle autrement *hippofelinurn,* est  
bon contre la piquure des scorpions. Sa femence guérit  
les tranchées,& saldécoction dans du vin miellé fait cesser  
la suppression d’urine. Sa racine cuite dans du vin chase  
se le calcul, & appasse les douleurs des côtés & des  
reins ; elle guérit les morsilres des chiens enragés lorsa  
qu’on en boit & qu’on en frotte la partie. Son SUC  
échauffe ceux qui font transis de froid.

Quelques Auteurs admettent une quatrième efpece dlq-4*che,* qu’il appellent *oreoseUnum.* C’est une plante hau-  
te d’un palme , dont la semence qui ressemble à celle  
du cumin est propre à exciter l’urine & les regles.  
*L’heleoselinitm* a une vertu particuliere contre les arai-  
gnées ; & les femmes prennent 1’*oreoseUnum* dans du  
vin en qualité d’emmenagogue. P l 1 νε , *Lib. X*X.  
*cap.* 11.

Il y en a une autre efpece qui croît silr les rochers & que  
l’on appelle *petroselinum.* Elle a une efficacité parti-  
culiere dans les absitès, lorsqu’à deux cuillerées de sim  
suc on ajoute un huitieme de pinte de suc de Marrube,  
& trois fois autant d’eau chaude. Quelques-uns ajou-  
tent aux especes précédentes le *bufelinum*, qui diffère  
de *Fache* des jardins par la petiteffe de fa tige & la  
rougeur de *sa* racine. Elle possède d’ailleurs les mêmes  
vertus & fournit un remede admirable contre les mor-  
sclres des serpens , soit qu’on la boive ou qu’on l’em-  
ploie en forme de liniment. *Idem. cap.* 12.

*L’ache ( ajoura* ) est de toutes les plantes potageres celle  
qui pousse le plus tard. Elle ne paroît hors de terre,  
; lors même qu’elle croît le plus promptement, qu’au  
bout de quarante jours & ordinairement qu’au bout de  
cinquante. *Idem, Lib. XIX. cap.* 7. On la sterne après  
l’équinoxe de Printems, mais on pile auparavant *sa*semence dans un mortier, dans l’idée où l’on est que  
cette préparation contribue à la rendre plus crêpue.  
On la rend encore telle en la pressant après qu’on l’a  
Bernée, avec un rouleau ou avec le pié. Elle change de  
couleur, ce qui est une propriété qui lui est particu-  
liere. On en couronne dans l’Achaïe ceux qui rem-  
portent le prix aux Jeux Neméens. *Idem Ί Lib. XIX.  
cap.* 8.

Telle est la description que les anciens nous ont laissée  
des différentes especes *d’ache.*

Miller en compte treize especes différentes.

Dale admet six sortes *d’ache* dont on fait usage en Me-  
decine.

La premiere est,

*Apium & eleoselinum,* Offic. *Apium vulgaresive palustre 1*Mer. Pin. 9. Parla Theat. 296. *Apium vulgare ingra-  
tins*, J. B. 3. 100. *Apium palustre heleoselinum,* Chah.  
396. *Apium palustre sive Officinarum,* Raii Hist. 1.  
447. Synop. 3. 214. *Apium Officinarum sive Paluda\*  
pium f* Merc. Bot. 1. 20. Phyt. Brit. 9. *silpitémpalustre  
et apium Officinarum ,* C. B. Pin. 154. Tourn. ïnlI.  
305. Elem. Bot. 254. Boerh. Ind. A. 58. Hist. Oxom  
3. 293. Rupp. Flor. Jeu. 229. *Apium palustre Paluda^  
pium dictum ,* Mor. Umb. 21. *Eleoselinumfeu Paluda-  
pium,* Ger. 862. Emac. 1014.

*Ache.* La racine de cette plante est environ de la grof-  
feur du doigt, chargée quelquefois de plusieurs têtes  
plongées profondément dans la terre , blanchâtre , &  
pousse plusieurs feuilles approchantes de celles du per-

255 API

sil, mais plus larges & plus jaunes. Ses tiges ont deux  
ou trois piés de haut, légerement cannelées , quelque  
peu anguleuses & fort branchues. Ses fleurs viennent  
ou des aisselles des branches, ou à l’extrémité des *ra-  
meaux.* ; elles font disposées en ombelle, petites, jau-  
nâtres. H leur fuccede des femences plus pâles & plus  
acres que celles du persil. Cette plante a une faveur  
forte extremement désagréable. Elle croît dans'les  
lieux aqueux & fleurit en été.

On emploie sa racine, sies feuilles & fa femence en Me-  
decine.

Sa racine est diurétique & bonne pour la suppression d’u-  
rine , pour la pierre & la gravelle , pour lever les obs-  
tructions du foie & de la rate , pour Phydropisie, la  
jaunisse & pour exciter les regles. Ses feuilles ont les  
mêmes vertus & on les mange au Printems pour adou-  
cir & purifier le fang, & pour guérir le fcorbut. Sa  
Eemence est chaude, carminative. On la met parmi les  
quatre semences chaudes , & sa racine parmi les cinq  
grandes racines apéritives. MILLER , *Bot. Offe*

Cordus a eu rasson de dire que *\’apium*sarivwwz qui est  
notre céleri, ne différoit de *Vache* que par la culture.  
Cette plante est amere , acre & aromatique. Elle con-  
tient beaucoup de sel volatil huileux , dont le *sei* am-  
moniac n’est pas entierement dégagé, mais dissous dans  
beaucoup de phlegme & uni *avee* beaucoup de terre.  
Par llanalyEe chymique, outre plusieurs liquides aci-  
des, *Tache* donne beaucoup de soufre & beaucoup de  
terre, assez d’efprit urineux & un peu de fel volatil  
concret. Il n’est donc pas surprenant que cette plante  
soit apéritive, diurétique, sudorifique, fébrifuge &  
vulnéraire.

On fait boire six onces du suc de fes feuilles dans le  
commencement du frisson de l’accès des fievres inter-  
mittentes ; on couvre le malade, il fue ordinairement.  
Un gros d’extrait des feuilles *d’ache s* mêlé avec deux  
gros de quinquina, est un fébrifuge assuré pour la fie-  
vre quarte , & pour toutes celles où il y a des obstruc-  
tions dans le bas ventre. Dans le fcorbut, pour forti-  
fier les gencives & pour nettoyer les ulceres de la  
bouche, le fuc *d’ache* ne vaut pas moins que celui de  
*cochlearia.* On en bassine aussi le cancer & les ulceres  
extérieurs. On emploie la racine *d’ache* dans les tisa-  
nes, les bouillons, les apofemes & les sirops que l’on  
prépare pour défoppilerîes parties. Pour faire paflêr le  
lait, il faut faire bouillir égales parties de feuilles *d’a-  
che &* de menthe dans du fain-doux, le passer par un  
tamis, & faupoudrer ce qui est passé avec les semen-  
ces *d’ache* pulvérisées. Cette plante vient le long des  
fossés & des ruisseaux. ToURNEFoRT.

Earthelemi Zorn dans sa *Botanologie,* dit, que *Vache*croît naturellement dans les lieux couverts , humides  
& marécageux. On la cultive aussi dans les jardins sious  
le nom de *celeri.* On emploie *sa* semence & *sa* racine  
furtout dans les obstructions du foie & de la rate. L’u-  
ne & l’autre échauffent, dessechent, purifient & atté-  
nuent, chassent l’urine & la gravelle , excitent les re-  
gles & guériffent lesfievres, la jaunisse & Phydropisie.  
Elles font contraires à ceux qui font fujcts au mal ca-  
duc, à caisse de certaine qualité particuliere , comme  
nous l’apprend Simeon Sethi. Les femmes qui en man-  
gent lorsqu’elles font enceintes, accouchent demonsi-  
tres , & les enfans qu’allaitent les nourrices qui en  
usent semt si.ljets à l’épilepsie, si l’on en croît Pline.  
Sa racine portée au bras en forme d’amulete appaife le  
mal de dents. *Melch. Scbitz. Disp- de Dentibus* 4.186.  
Cette plante & *sa* racine dissolvent & atténuent le lait  
qui s’est figé dans les mamelles des femmes, & en dise  
sippent ce qu’il y a de fuperflu. Quelques - uns y ajou-  
tent pour cet effet de la menthe, de la coriandre & du  
cumin. Le fuc que Fon tire de cette plante par exprese  
sion étant mêlé avec du miel rosiat, passe pour déterger  
les plaies & les ulceres. Voyez *Franc. Valeriolas Ob-  
servat.* 1. *Lib. XV.* Quelques Chirurgiens en mêlent  
avec les remedes dont ils fie servent pour les chancres  
& autres ulceres malins.

API 256

La Eeule composition officinale qui tire fon nom de 1Ἀ-  
*cbe* est le

*Mundificaùvum ex Apio,*

L’Onguent mondificatif *d’Ache>*

Prenez *suc d’ache s une pinte ->  
miel, neuss onces,  
sieur de froment , trois onces.*

Faites bouillir ces drogues ensemble jusqu’à consistance  
d’onguent, S. A.

Cette composition est exactement la même dans tous les  
Dispensiaires de notre Collége , mais je ne sache pas  
qu’on l’ait jamais misie en usage. QdNCY, *Dispense de  
Londres.*

La seconde espece *d’ache* dont Dale sait mention est,

*Petrofelinum vulgare,* Offic. Parla Theat. 922. *Petrofeli-  
nurn-s* Ejusil. Parad. 491. *Apium hortense ->* Ger. 861.  
Emac, 1013. Raii Hist. 1448. *Apium hortense, sive pe -  
trofelFnum vulgo ,* C. B. Pin. 153. Tourn. Inst. 305.  
Elem. Bot. 254. Boerh. Ind. A. 58. Rupp. Flor. Jen.  
229. Hist. Oxon. 3. 292. *Apium hortense multis, 'quoti  
vulgo petroselinum palato gratum* , J. B, 3. 94. *Aptum->  
felinum, petroselinum,* Chab. 396. *Apium sativum vel  
hortense , vulgatius latifolium planum i* Mor. Umb. 22.  
**EERSIL.**

Sa racine est une des cinq racines apéritives.

Les especes de cette sorte *Tache* semt en fort grand nom.  
bre. Elles paffent toutes pour être apéritives , atté-  
nuantes, diurétiques; elles semt bonnes pour les obse  
mictions du foie & de la rate, pour guérir la jaunisse,  
pour exciter l’urine, pour la pierre, la gravelle, & la  
**strangurie. MILLER ,** *Bot. Offic.*

On tire du persil par la distilation une eau qui possede les  
mêmes vertus & que l’on trouve dans les boutiques.

La troisieme espece *d’ache* dont Dale fait mention est,

*L’Apium Pyrenaicum Thapsiae facie* , Tourn. Inst. 305.  
Boerh. Ind. A. 58. *Seseli Pyrenaicum Thapsiae folio ,*Pluk. Almag. 344. Raii Hist. 2. 1808. *Seseli Pyrenai-  
cum Thapsiaefacie,* D. Fagon. Schol. Bot. 161. Parad.  
Bat. 229. *Persil de montagne.*

Cette plante croît dans les Pyrenées. Les Espagnols, à  
ce que prétend Chomel, *se* fervent de sa racine à la  
place de celle du turbit, mais elle possede une quali-  
té nuisible. DaLE.

La quatrieme espece est le

*Bunium ,* Offic. *Burnum dalecbampii*, J. B. 3. 29. Chah.  
385. *Daucus Petroselini vel coriandrifolio,* C. B. Pin.  
150. *Daucus Petroselini vel coriandri folio f feu bunium  
Dalechampii,* Park. Theat. 900. Raii Hist. 1. 449.  
*Saxifraga montana minor Petroselini vel coriandri fo-  
lio,* Hist. Oxon. 3. 274. *Persil sauvage.*

Elle croît aux lieux pierreux & fleurit en été. Cette plan-  
te est en usage en Medecine. Elle est diurétique &  
fortifiante , bonne pour chasser Parriere-faix , pour la  
rate, les reins & la vessie. DaLe.

La cinquieme espece est,

*Petroselinum Macedonicum,* Offic. *Petroselinum Macedo-  
nicum verum ,* Ger. 864. Emac. 1016. *Petroselinum  
Macedonicum quibusdam,* Park. Theat. 924. *Apium  
Macedonicum ,* C. B. Pin. 154. Tourn. Inst. 305.  
Elem. Bot. 254. Raii Hist. 1. 463. Hist. Oxon. 3.  
293. Boerh. lnd. A. 59. *Apium sive Petroselinum Ma-  
cedonicum*

257 API

*cedonicttm multis s* J. B. 3. ιοι. Chah. 397. *Apii'm Je-  
mine villoso sou incano, Macedonicum*, Mor. Umb.  
21. *Daucus Macedonicus apii felio ,* Herm. Flor. 2-.  
17. *persil de Macédoine.*

Les Curieux Cultivent cette plante dans leurs Jardins ;  
elle fleurit au mois de Juillet. Ses graines font petites,  
velues, cannelées, d’un verd très-foncé, d’une odeur  
agréable , & d’une faveur acre & aromatique.

On s’en sert particulierement en qualité de diurétique &  
d’emmenagogue. On en fait aussi quelquefois un reme-  
de contre les maladies qui proviennent de maléfice.  
**SCHRODER.**

Quelques perfonnes qui *se* piquent de rafiner sur la com-  
position des médicamens,ontété assez mal-avisées pour  
bannir cette plante de la thériaque, & pour lui si.ibsti-  
tuer le *Smymium personatum Creticum ,* ou *ï’Olus  
atriums* deux plantes dont les propriétés ne sont point  
analogues à celles des autres plantes qui entrent dans la  
thériaque. Cette observation sensée est de Volckamer,  
*Flor. Nor.* 325. Dale.

La sixième espece est,

Le *Selinurn montanum-,* Offic. *Selinurnsive apium peregri-  
num,* Parla Theat. 928. *Apium peregrinum, soliis sub-  
rotundis, C.* B. Prod. 31. Pin. 154. Hist. Oxon. 3.  
293. *Apiumfemine villoso incano, peregrinum primum  
Clnsii s* Mor. Umb. 21. *Vifnaga minor quorumdam, fe-  
linum peregrinum Clusii, femine hirfuto,* J. B. 3. 94.  
*Daucus tertius Diosooridis->* Raii Hist. 1. 462. *Daucus  
peregrinus, foliis subrotondis, pinnatis,* Herm. Flor.  
*2.* 17.

On trouve quelquefois cette espece dans les Jardins des  
Botanistes. On sie sert de sia gra ne, & on lui stuppcEe  
les mêmes propriétés qu’a la graine de fa premiere  
espece.

Barthelemi Zorn sait mention d’une forte*d’Apium,* fous  
/e nom de

*Apiumfylvestre , Alfniciurn dictum* , Offic. *Apiumselvese  
tre,* Dod. *Thysselinum quorumdam, planta lacteo succo  
turgens, locis humidisproveniens*, J. B. *Thysselinum Pli-  
nii,* Lob. *Olfenichium*, Cord. Thal. *Ols.nitium,* Tale  
*Apium fylvestre lacteo succo turgens*, C. B. *Meum Syle-  
siacum* palnsirc, Schwenckf. *Daucus palustris*, Gefn.  
H. *Cuminum alnorum*, Al.

Èntre les spnonymes par lesquels Dale désigne cette plan-  
te, on trouve, *Oelnizium,* Offic. Germ.

Cette plante dont onfaitgrand ufage en Allemagne, est  
peu connue de nos Herboristes.

Elle croît dans les lieux humides & marécageux, à l’om-  
bre , surtout autour de l'aulne. On fe Eert en Medeclue  
particulierement de fa racine, à laquelle on trouvera au  
printems une odeur assez forte , & une saveur mêlée  
d’amertume & d’acreté. Elle ouvre les pores, elle dss-  
fout, elle atténue, & elle chasse par les siieursles hu-  
meurs peccantes.

Elle dissipe les douleurs d’estomac & de ventre ; elle  
est bonne dans les fluxions de poitrine, elle calme la  
toux, elle procure la sortie du gravier, & elle s’opposie  
aux impressions de la peste , des fievres contagieufes , &  
des autres maladies virulentes. On peut eneore l’em-  
ployer avec stlcces contre la morfure des animaux vé-  
néneux. Voyez*LeonThurnelsser, Hist. Plant.cap.* 14  
*Case. Schvvenckfelt. Descrlpt. Thefmar. Hirfchber-  
gens. Ed.Gorlic.* 1607. *Mielo. Crugner. Chym. Garten.  
Baw. C.* 27. *Matth. Flacc. Tr. German. de Peste, p.* 2  
c. 13. *edit. IVitt.* i 566. *A. Q Rivin. Dissertat. deLip-  
sienst Peste, ed. \6%q. Thomas Reines. Tract. German. dt  
Pest. p.* 72. *edit. Altenb.* 1681. Quelques Auteurs om  
regardé la racine de cette plante comme le vrai *Meurt,*des Anciens. *Bartholomaei Zorn Botanologia.*

APL 258

\* La Pharmacopée de Paris prépare l’onguent mondifi-  
catif*d’Ache* de la façon suivante :

Faites fondre à un feu lent l’aloès & la myrrhe dans l’hui-  
le ; ajoutez-y le fuif, & enfuite les racines & les feuil-  
les concassées; faites bouillir en remuant j.ssqü’à con-  
somption de l’humidité des plantes. Passez au tamis, &  
exprimez. Ajoutez enfuite la cire , la résine & la téré-  
benthine. Passez de nouveau, & servez-vous de cet on-  
guent.

APL

APLESTIA,’Απληστία , d\*a privatif, & πλήθω, *rem-  
plir ; avidité -, insuelascle.* Vice opposé à Ι’ἀύΓάρκνεα»  
contentement dans son état présent. GaLIEN, *deDigns  
et Cur. art. Morse c. p.*

APLEUROS , ’Απλευρος , d’a privatif, & de πὸευρὸν»  
éric; qui manque de côtes. GaLIEN, *Lib. IV.de Hippocr  
et Plat. Decret, c.* 4.

APLYTOS, Άπλυτος, d’a privatif, & de ἐνλύνω, *lavera*qui n’a point été lavé. Cela fe dit de la laine , que les  
Latins appelloientsoztfiZ*succida ,* & qu’Hippocrate ap-  
pelle encore ἐιρίον ἄπλυτον.

A P N

APNEUSTI ,Άπνεὓστὶ, d’a privatif, & de πνεύώ , *resepi-  
rer\* fans reprendre haleine. Κέλευε ἀπνευστὶ τῶτο πιέἰν :  
Faites-lui boire cela fans reprendre haleine, tout d’un  
trait. HIPPOCRATE , *de Intern. affect.*

APNOEA, Άπνοια, *défaut de respiration. "Mstéest,* ἀνα-  
nvcn' , « respiration presipie insensible. » Héraclide„  
dans Galien , *IJ b. I.de Diffisu Spir se* fert de cette ex-  
pression en parlant de la respiration des malades qui  
sont prêts de tomber en fyncope, & dont les extrémités  
sirnt refroidies, laquelle est. si foible , si difficile & si  
lente, qu’elle paroît en qüelque forte éteinte; & c’est  
ce que les Grecs appellent ἄπνοια. Elle surVlentdansla  
suffocation de matrice, l’apoplexie & la léthargie, &  
est une füitfe de la résolution des organes de la refpira-  
tien.

Diogene Laerce rapporte, qu’Empédocle, le plus fameux  
de tous les diEciples de Pythagore, acquit une réfuta-

*ny9* A P O

tion extraordinaire pour avoir guéri une femme qui  
paffoit pour morte, quoiqu’elle n’eût, fuivant ce Phi-  
losophe, qu’une fuffocation de matrice. Il donna le  
nom d’stavHç à cette maladie , & foutint que le malade  
peut vivre trente jours dans cet état.

Héraclide de Pont, qui avoit étudié quelque tems fous  
Aristote &fousSpeusippe,disciple de Platon, acom-  
posé entre autres Ouvrages , un Traité qui a pourri-  
tre , περὶ τὰ ἄπνου, de la maladie qui ôte au malade  
llusage de la *respiration s* dans lequel il prétend que  
cet état peut durer trente jours fans que le malade  
périsse, & seins que sim corps fe corrompe, quoiqu’il  
femble mort.

A P O

APOBÆNON, Άπὸβάῆνον, d’ἀποβαίνω, *arrivera éve-  
nement.*

APOBAMMA ,Άπόβαμμα, d’^ὰποβάπτα, *teindre légè-  
rement.* Terme iynonime à *embamma,* teinture lége-  
re. On l’applique communément aux liqueurs dans  
lesquelles on a fiait éteindre de l’or ou du fer rouge.  
**CASTELLI.**

APOBRASMA , ’Απόβρασμα, d’^floa^r^al, *pousser s*jetter dans l’agitation & dans lleflervefcence. Hippo-  
crate, *de Nat. pueri* ; Le fon du froment, ou, selon  
d’autres, l’écume de la mer. Fœsws, CasTELLI.

APOBREGMA , Άπόβρεγμα , d’ἀποβρέχω , *délayer ;*l’action de *délayer.*

APOCAPNISMUS ,Άποκαπνισμὸς , *d’aTrozoarelsu , fu-  
miger > fumigation.* Voyez *Suffimentum.*

APOCÂRTÈREON, Άποκαρτερέον , dans Hippocrate ,  
*DeRatMict. inmorb.acut.* qui fe laisse mourir de faim.  
’AnoKapjopsiv *éaiélov riase il* ἀγχόννι τῦ βίου ἐξάγειν. Anc-  
napjopsiv signifie, fe faire mourir,de faim, ou en s’étran-  
glant. SUIDas , FœsIUs.

APOCATASTASIS, Άποκᾶτάστασις , d’ânoRaôsqnpu,  
*rétablira rétablissement, amendement,suspension, ceffet-  
tion.* Hifpocrate emploie en différens endroits de fes  
Ouvrages, ce terme dans toutes ces significations ; &  
Aretée s’en siert, *Lib. I. cap.* 10. Τῶν ὀξ. παθῶν, pour  
marquer un *rétablissement* parfait dans l’état de fanté.

APOCATHARS1S , Άποκάθαρσις, d’ἀπoκαθαίρω, *net-  
toyer, purger ; purgation.* Hippocrate fe fert des mots  
ἀποκαθαίρεοδ-αι & ἀποκαθαίρειν , pour marquer l'éva-  
cuation du pus hors de la poitrine par les crachats.  
Άποκαθάρσεις χολῦς signifie dans Thucydide, *Ictb. II.*ces excrémens bilieux que rendoient par le vomisse-  
ment ceux qui étoient attaqués de cette peste furieufe  
dont Athenes fut désistée.

APOCENOSIS/Αποκένωσις. Voyez *Ab evacuatio, case*est la même chofe.

APOCERUGMA, Άποκήρυγμα, d’*'αττθΜΐρυσ-Γω, décla-  
rer publiquement j avertissement,* l’action d’annoncer,  
de déclarer. Hippocrate entend par ἀποκηρύγματα ,  
tout ce qu’il est à propos d’annoncer à un malade.

APOCHÔREON, Άποχωρέον, d’ànoXcopéio, *séparera*excrément en général, ou ce qui sort du corps foit par  
les Eelles, soit par les urines.

APOCHREMPSIS,’Assxp?usa; l'action d’évacuer les  
crachats, de même *speapochremma,* ἀπόχρεμμα,signifie  
la matiere évacuée par le crachement. ΗιρροοβΑτε,  
*Coac. et de Locis in homine.*

ΑΡΟΟΗΥΕΙ5ΜΑ,Άποχύλισμα; suc des végétaux ex-  
trait ou épaissi. *Apocbylis.ma* signifie proprement ce  
que nous entendons par le terme Officinal. RoB. Cas-  
**TELLI.**

APOCHYMA ,Ἀπόχυμα, est cette esipece de *Zopissea*faite avec de la résine & de la cire , que l’on racle de  
dessus le corps des navires. C’est ainsi qu’Aétius l’en-  
tend : mais d’autres veulent que ce ne foit autre chose  
que la résine qui découle du sapin.

Oribase en donne la préparation sttiVante,

Prenez *de poixsecbeune livret*

Α P O 260

Après avoir sait fondre, ces drogues & les avoir coulées;  
on les jette dans un feau plein d’eau de mer ou d’eau  
commune, & on en fait des efpeces de trochifques qui  
ont une qualité extremement adoucissante. Voyez Ze-.  
prsose

APOCLASMA, Ἀπόκλασμα , 0U *apagmas* OU *abductioi  
abduction ; écartement.* Voyez *abductio 8c apagma.* Ce  
terme est encore fynonyme à *d.7Pc?a-d.aoorursuvcv,* terme  
métaphorique pour désigner une efpece de fracture d’os  
aux enVltons d’une articulation , dans laquelle, comme  
difent les Grecs , καυληδὸν, l’os est cassé net, à peu près  
comme la tige d’tme plante , καυλὸς.

APOCLE1SIS, Ἀποκλεῦσις, *d’daroétéioi, excltlrrei, exclu-  
sion.*

Hippocrate *fe* fert en plusieurs endroits du verbe d’où  
*apocleisis* est dérivé pour signifier le dégout ou l’aver-  
sion pour les mets.

APOCOPE, Ἀποκοπὴ, d^noKc'nla, couper; *amputa-  
tion.* Voyez *abjelissio.*

APOCRISIS ,Ἀπὸκρισις, est fynonyme dans Hippocrate  
à *eccrisis, 'hotfuotç* Toute matiere superflue & excrémen-  
titielle chassée hors du corps.H signifie dans Hippocra-  
te, *Lib. I.* περὶ ἐνυπνίον , ἀπόκρισις , toute humeur fié-  
parée des autres, qui caufie & entretient la maladie.  
Hippocrate entend dans le même Traité par le même  
mot, tantôt la sécrétion des parties nourricieres, tantôt  
leur distribution. Ἀπόκρισις νοσερὴ , est dans cet Auteur  
une vapeur pestilentielle , une exhalaision Insalubre,  
ou quelque qualité malsilinedont l'air est infecté.

APOGRUSTICON , Ἀποκρουστικὸν , dUnczpéw , *répri-  
mera* épithete d’un remede dont la qualité est réper-  
cussive & astringente. GaLIEN, *Lib. XI. Meth. Med.*II.

APÔCYESIS, Ἀποκυησις , d’ἀπoκύ^ω, *donner la naissean^  
ce.* GaLIEN , *Lib. I. De Cause morse cap.* 7.

APOCYNUM , *Apocyn t* qu’on appelle encore *cynan-  
chon, pardalianches, cynomeron 8e cynocrambe*, est un  
arbrisseau qui jette des branches longues, pliantes, &  
très-difficiles à rompre.Ses feuilles ressemblent à celles  
du liere, excepté qu’elles font plus douces au tou-  
cher , plus pointues, quelque peu visqueufes, qu’elles  
ont l’odeur plus forte, & qu’elles font remplies d’un  
fuc qui approche du miel. Son fruit est couvert d’une  
cosse, femblable à celle des féves, il est de la longueur  
du doigt, il a la forme d’une guaine, & renferme une  
femence petite, dure & noire.

Ses feuilles étant mêlées avec de la farine, & réduites en  
t forme de pain, tuent les chiens, les loups, les renards  
& les pantheres qui en mangent, & leur caufentfur le  
champ une paralysie vers les lombes. D1 o s eo RI D ε»  
*Lib. IV. cap.* 81.

Sa Eemence prise dans du vin, guérit la pleurésie & tou-  
tes les douleurs de côté de quelque espece qu’elles  
soient. Ρεινε, *Lib. XXIV. cap.* 11.

Dale fait mention de deux especes *d’apocyn.*

La premiere est,

*Apocynons.yriacum,* Offic. Mont. 37. *ApocynumÆgyp-  
tiacum lactescenssiliqua Aselepiadis,* C. B. Pin. 303.  
*Apocynum erectum Incanum latifolium Ægyptiacum ,  
floribus croceis 9* Par. Bat. 27. Tourn. Inst. 91. *Apocy-  
num erectum majus latifolium Ægyptiacum nflore luteo  
spicato,* Breyn. Prod. 2. 14. Plulc. Almag. 34. Hss.  
Oxon. 3. 609. *Apocynum Ægypelacumfloribus splca-  
tis,* Elem. Bot. 78. *Apocynum Syriacum* Clusii, Raii  
Hist. 2. 1088. *Beldels.ar oscar,* Alpin. Ægypt. 85.Rct-  
*delsar Alpini sive apocynum Syriacum ,* J. Β. 2. 136.  
*Apocynum Syriacum et Ægypelacum f Beidelsar Ase-*

26ι AP O

*xandrinum Alpini,* Chab. 119. *Ossear,* Hon. Belli  
Epist. ad Clusium, 306. *Mort aux chiens.*

Je ne seiche point d’autres vertus à cette plante, que cel-  
les que Diosicoride & Pline, & après eux Galien, &  
les Auteurs qui l’ont copié lui ont attribuées.

La seconde est,

*Pfeudo-Lpocacuanna fusca*, Offic. *Apocynum erectum ,fo-  
lio oblongo flore umbellato, petalis reflexis , coccineo s* Cat.  
Jam. 89. Hist, 1. 206. Tab. 129. Raii Hist. 3. 537.  
*Apocynum curasseavicum, sibrosa radice , floribus au-  
rantii, cbamaenerii foliis angustioribus*, Herm. Parad.  
Bat, Prod. 213. Parad. Bati 36. Pluk. Phytog. 76. 6.  
Almag. 36. *Apocynum erectum, Sulicis latiorifolio, um-  
bellatum ustoribus aurantiis s,* Ejuscl. Phytog. 138. Al-  
mag. 36. *Apocynum novae Angliae Subhirsutum, radice  
tuberosanfloribus A urant iis*, Herm. Cat. Hort. Lugd.  
Bat. 646. *Apocynum Canadense angustifolium , flore  
Aurantio*, Mor. Hort. Blesi 232. *Apocynum erectum  
minus latifolium Americanum , flore umbellato Au-  
rantio , petalis reflexis> radice tuberosa* , Breyn. Prod.  
2.15.

On apporte cette plante de l’Amérique , Eous le nom  
*d’Ipocacuanna.* Sa racine a la couleur brune , & une  
qualité vénéneuse. DaLe.

Boerhaave fait mention de vingt-deux efpeces dlapocy-  
*num :* mais je ne seiche point qu’elles aient rien de re-  
marquable par rapport à leurs propriétés.

Μ. Sarrazin prétend cependant dans l’Histoire de l’Aca-  
démie Royale des Sciences de 1730. que les habitans  
du Canada tirent de *Ϊ’apocynum majus fyriacum rec-  
tum ,* un fisc qu’ils réduisent en sclcre : il rapporte en-  
core qu’ils conservent la rosée qu’ils trouvent au fond  
de la fleur.

Μ. Harris nous apprend dans fes Dissertations , que *i’a-  
pocyn* qui est une racine semblable à *Vipecacuanha,*nous vient de la Jamaïque, de Porto-Belo, & de la  
Virginie : elle purge extremement par haut & par bas,  
jusqu’à abbatre entierement les forces.

Il est impoffible lorfqu’elle est en poudre de la distin-  
guer du véritable ipecacuanha : mais il n’en est pas de  
mêmelorfqu’elle est en racine; car les filets ou fibres  
qui traversent Pipecacuanha par le milieu Pont d’une  
couleur blanchâtre ou cendrée, au lieu que celles de  
*Fapocyn* Eont jaunes.

Je ne doute point de la justesse de cette observation. Je  
me souviens même, que j’ordonnai il y a quelques an-  
nées une demi-dragme d’ipecacuanha à un Fermier  
qui m’étoit recommandé par un de mes parens dont il  
tenoit les terres. La persemne pour laquelle j’avois  
fait cette ordonnance, n’ayant pû l’exécuter, le Gen-  
tilhomme, dont j’ai parlé, prit lui-même ce remede ,  
ce qui lui caufa un vomiffement excessif, & lui fit ren-  
dre pendant plusieurs jours par les felles une matiere  
aqueufe, ce qui me fit juger qu’il avoit pris de *Vapo-  
cyn,* au lieud’ipécacuanha.

ΑΡΟΟΥΡΤυΜΕΝΑ,Άποκυρτύμενα, d’ἀποκυρτόομαι;  
qui est formé en arc , qui décroît à mefure qu’il s’éle-  
ve. Άποκυρτύμενα ἐις ὀξὑ διαπυήματα, « suppurations  
qui s’amassent & forment une espece de concrétion  
conique. Ηιρροοβλτε , *in Prognost.*

A P O D A C RYTICA , Άποδακρυτικὰ , d’*èetc*, & de  
δάκρυ larme ; remedes qui excltent d’abord & qui  
dissipent enfuite l’humidité superflue des yeux, suppri-  
mantles larmes & desséchant les humeurs. *Apodacryti-  
ca -,* est stynonyme à *delacrymativa* ; car c’est en ce fens  
que Pline & Columelle prennent le verbe *delacry-  
rnare.* On trouve dans Aétius, *Teerab. 1. Serm. 3. cap.*138. une liste de remedes de cette Porte, entre lesquels  
ce Medecin compte la chelidoine, la germandrée ,  
la centaurée, les oignons, la pimprenelle , l’hellébo-  
re, &c.

A P O 262

APODEIXIS, Άπὸδειξις , d’ἀποδείκvυμι , *démontrer \*  
démonstration.*

APODES , Άποδες, d’a privatif, & de ποὑς, *pié s es-  
pece* d’oifeaux qui ont les piés fort courts. On les ap-  
pelle aussi κύψελλοι, *Cypselis Arist. Lib. IX. AnimaI.  
cap.* 30. Cesoifeaux ressemblent beaucoup aux hyron-  
delles. Comme ils ne peuvent fe posier à cause qu’ils  
ont les piés fort courts, ils font presque toujours en  
Pair. Ils font leurs nids dans des rochers ; ils volent  
fur les mers. Quoiqu’éloignés de la terre que soient  
des vaisseaux, ils rencontrent de ces oiseaux. Les au-  
tres oiseaux fe posent ; quant à ceux-ci ou ils sirnt dans  
leurs nids où ils y fiant attachés, ou ils Eont en Pair.  
Ils ont aussi une œconomie, & une nourriture toutes  
particulières. Ρεινε, *Lib. X.cap.* 39.

Bouillis dans du vin, ils appaiPent les tranchées. *Idem,  
Lib. XXX. cap. y.*

APODYTERIUM , Άποδυτήριον , *d’ flosroJsuaeaa* , άρ-  
*pottiller* ; Palle qui étoit placée à l’entrée des bains, où  
se dépouilloient ceux qui les allaient prendre. On Pap-  
pelloit encore *conisterium* ou *spoliarium.* CasTEL.

APOEUM ,’Αποιον, d’a privatif, & de πὸιος, qui a quel-  
que qualité ; qui *n’a* aucune qualité fensible au gout,’  
qui est insipide, qui n’a ni astringence ni acreté, ni au-  
cune autre faveur remarquable , aucune des propriétés  
communes à la partie aqueuEe des substances humides,  
où à la poudre ou farine des substances feches. Galien  
prétend que les alimens insipides font plus nourrissans  
que les acres & les amers, GaLIEN , *de Al. Fac. Lib. II.  
cap.* 64.

APOGALACTISMUS , Άπογαλακτισμὸς *d’Inel 8c* γα-  
λακτίζω , *sucer le lait s* l’action de fevrer. Voyez *A~  
blactatio.*

APOGLAUCOSIS, ’Απογλαύκωσις. V oyez *Glau-  
coma.*

APOGONA, Άπὸγονα, *qlel promet de vivre*. Ἀσιν ὑδἐν  
ἔσω τῦ τεταγμένου χρόνου , ἐκαστησι τὰ τικτομενα ἀπόγονα  
γίνεται. «Les femmes à qui il n’arrive aucun accident  
» dans le cours de leur grossesse , mettent au monde des  
» enfans vigoureux, & qui promettent de vivre. » Hip-  
pocrate, *L. II. Epid.* Ἀπὸγονα, est fynonyme dans cet  
endroit, & dans le sixième Livre *Epid. Sect. VIII. Aph.  
6.* à *yèvisua.* ou γονὰ, dans le Livre περὶ σαρκῶν.

APOLEPSIS, Άπὸληψις, de ἀπολαμβανομαι , *arrêter ,  
supprimer, retenir s supprejsion , retenelon , embarras.*C’est en ce fens qu’on lit dans Hippocrate , *Prorrh.*ἀπολήψιες οὑρων, suppression ou retention d’urine, &  
*Praenot. Coac.* ἀπὸληψις *-Λοιλύις*, suppression des selles.  
On trouve souvent encore dans le même Auteur ἀπο-  
λήψεις φλεβῶν, comme dans le Livre *de Rat. Vict.* izt  
*Morb. acut.* où cette façon de parler signifie stagna-  
tion du fang causée par la trop grande plénitude des  
veines. On lit dans le même ouvrage ἀπολήψιες πνευ-  
μάτων ἀνὰ τὰς φλέβας ; ce que Galien rend de la ma-  
niere suivante : Πνευμάτων ἀπολήψεις ἀνὰ τὰς φλέβας  
ἐικὸς ἐστὶν ἐπι τὴς ἀσφυξίας *rrsaeQ-ar* φλέβας γὰρ ἐκάλουν ὸί(“  
παλαιοὶ τὰς apjop/aç. ἀπολήψεις *ουν* πνευμάτων τὰς ὸιον  
κατακλισεις τε' καὶ ὴσυχίας δυνατα'ν λέγειν. « Il est Vrai-  
» semblable , dit Galien , qu’Hippocrate entend par  
» cette rétention des esprits dans les veines, la silspen\*  
» sion ou la cessation du pouls ; car dans les ouvrages  
» des Anciens , le mot veines est commun aux veines  
» & aux arteres. Il faut donc interpréter Ι’ἀπολήψεις  
» πνευμάτων par la cessation ou l’interruption du mou-  
» vement ou de l’action des efprits. Cet accident ac-  
» compagne toujours la catalepsie, l’apoplexie & l’é-  
» pilepsie ; car dans ces maladies le cerveau s’étant re-  
» froidi, & Je fang étant tombé en stagnation ; la coa-  
» gulation du stang arrête le cours des eEprits. » Hip-  
pocrate dit dans le même Livre , que les perEonnes  
mélancoliques font attaquées d’ἀπoλnψιες πνευμάτων  
διὰ φλεβαν ; ce qui signifie , sielon Galien, « que si par  
» Ι’ἀπολήψεις πνευμάτων, Hippocrate entend la cessa-  
» tion de Faction des esprits dans les arteres ; cette  
» phrasie fiera alors iynonyme à la cessation du pouls ;  
» car l’une est une fuite nécessaire de l’autre : mais

Rij

263 A P O

» que s’il est question de la cessation de l’action des  
» esprits dans les poumons ; alors la maladie désignée  
» par-là , quoique d’une maniere obfcure , pourroit  
» bien être celle que nous nommons *apnœa.* » Πνευμά-  
των δε' ἀπολήψιν ἐι μἐν τῶν κατ *dpsiursaç λιγίι* , τὶ ἄλλο  
η ασφυξία γενοιτ αν τὸ πάΑος ; *α* δἐ των KaTa τὸν πνεύ-  
μονα, πάλιν ἐνταυθα τὴν καλουμένην ἄπνοιαν αἐνιπὸεται.

Τ’Απὸλήψις φλέίἰῶν fe prend encore dans un autre sens.  
11 y a des endroits dans Hippocrate où il ne signifie  
autre chofie qu’une ligature faite siur une artere ou sur  
une veine, pour la comprimer & prévenir ou arrêter  
une hémorrhagie. Cet Auteur recommande cette pra-  
tique *Lib. VI. Epid. Sect.* 7. *Aph.* 3. Il entend ailleurs  
par ἀπόληψις νουσήματος, l’action d’arrêter les progrès  
d’une maladie , en écartant les humeurs qui y avoient  
donné lieu. *Epid. Lib. II.*

APOLEXIS, Άπόληξις , de ἀπολήγω , *cesser , finir ; la  
décrépitude.* Hippocrate παράγΓελ. On s’en sert par  
opposition à ἀκμὴ *lsuustée,* la fleur de l’âge.

APOLINOSIS, Άπολίνωσις, de *λίνον , lin.* C’est le nom  
que Paul Eginete donne à la méthode de traiter une  
fistule avec du lin cru. Voyez *Omolinon.*

APOLLINARIS, ou HYOSCYAMUS. Voyez *Hyo-  
scyamus , la jafqielame.*

APOLYSIS, Άπολύσις, d’ἀπολυω , *relâcher* ; solution oti  
relâchement. Le sens de ce mot est différent selon les  
matieres dont il est question. Dans les Traités d’accou-  
chemens , il signifie expulsion du fœtus , Hippocrate ,  
*Lib. V. Epid.* expulsion de l’arriere-faix; *Lib. II. Pror-  
rhet.* Dans les Traités des maladies , on entend par  
*apolysis,* la terminaison d’une maladie. *Caoc. Praenot.*& dans ceux des luxations , c’est le relâchement d’un  
bandage. ΕΙιρροοεΑΤε , *de lract.*

APOLYSIA ,’Απολυσία; c’est selon Erotien dans *ses* re-  
marques fur Hippocrate , ou la résolution des mem-  
bres, ou le relâchement d’un bandage.

APOMAGMA , Άπομαγμα , d’anostaTla , *nettoyer ;*tout ce qui peut servir pour effuyer& nettoyer une plaie,  
un ulcere , ou ce qui produit de la sanie & du pus ;  
comme un linge pour les yeux & une éponge pour les  
plaies.

APOMATHEMA , ΆπομάΑημα , d’stao' & μανθάνω ,  
*apprendre* ; l’oubli de ce qu’on avoit appris. Ηιρρο-  
**CRATE ,** *Lib. dx Fract.*

A P O M E L I, Άπομελι, boiffon douce faite avec des  
rayons de miel délayés & bouillis dans de l’eau. Aétius  
donne, *Tetrab. II. Serm.* 1. c. 137. la maniere suivante  
de la préparer.

*Prenez* des rayons de miel, pleins d’un miel transparent;  
faites-en fortir ce miel en les comprimant avec la  
main , & le mêlez avec la meilleure eau de fon-  
taine. Si votre miel est épais , mettez quatre par-  
ties d’eau fur une partie de miel : si au contraire ,  
il est clair, que l’eau soit au miel comme trois à  
un. Si les rayons vous paroiffent un peu siecs , cou-  
pez-les par petits morceaux, & les paitriffez dans  
de l’eau que vous aurez d’abord mesurée. Après  
cette opération , vous passerez le tout, que vous  
mesurerez ; & la comparaison de la quantité de  
liqueur que vous trouverez, avec la quantité d’eau  
que vous avez employée, vous indiquera la quan-  
tité de miel que vous avez à ajouter.

*Mettez* alors la liqueur dans un pot de terre neuf, dans  
lequel vous aurez fait bouillir de l’eau, pour lui  
ôter l’odeur & le gout de terre ; mettez ce pot fur  
un feu clair ; Eaites bouillir la liqueur, jufqu’à ce  
que l’écume ou la crasse de la cire s’en éleve. Lorse  
qu’il ne s’élevera plus d’écume & que l’évapora-  
tion aura dissipé un huitiemedu tout; ôtez le pot  
de desius le feu & laissez refroidir le reste. Lorf-  
qu’il fera tout-à-fait froid, écumez le jour sui-  
vant ce que vous verrez encore surnager ; enfer-  
mez ensuite votre liqueur dans des vaisseaux de  
terre neufs , & mettez ces vaisseaux dans votre  
cellier.

A P O 264

Galien observe , *Comment. III.* fur Hippocrate, περ  
ἀγμῶν , que cet Auteur , & quelques autres , nomment  
dans leurs Ouvrages, *Fapomeli,* ὀξύγλυκυ ou ὀξυγλυκεὸ,  
*oxyglycy* ou *oxyglyces,* & que les uns le faifoient avec  
du miel & du vinaigre , & d’autres avec des rayons de  
miel & du vinaigre bouillis enfemble ; & il en distin-  
gue de deux sortes : il y en a, dit il, qui est doux , &  
il y en a qui est un peu acide. Ce dernier est fait avec  
du miel & du vinaigre , ou du vinaigre & des rayons  
de miel. Quant à nous, ajoute Galien , nous le saisons  
avec des rayons de miel, que nous mettons dans du vi-  
naigre. Nous faifons bouillir le tout, jusqu’à ce que  
les qualités de ces fubstances soient unies , & que la  
force du vinaigre foit abattue.

Les qualités principales de *i’apomeli* font de divifer, de  
réfoudre & de déterger. Il purge la bile par bas, il pro- .  
voque les urines & prépare la matiere qui caisse les fie-  
vres putrides a être évacuée. Il est contraire aux tem-  
péramens chauds , & nuisible dans les inflammations  
des parties voisines du cœur. Il augmente la soif, bien  
loin de desaltérer. On le donne quelque tems après les  
repas;car il ne manqueroit pas d’incommoder, *si* l’esto-  
mac étoit plein. Αετιυε, *cap. Praedict,*

APOMYLENAS, Άπομυλήνας, Galien rend ce terme,  
*Exeg. Voc. Hippoc.* par προβαλών τὰ χειλη συνημμενως ,  
avancer les levres en dehors, comprimées l’une contre  
l’autre.

APOMYLLENE , Άπομυλλήνη ; Erotien commentant  
Hippocrate, dit : τουτο γίνεται ό'ταν διαστροφὴ , καὶ *Ιιον  
tmudtrpax. uresi τον* γένον μετὰ παρέσεος ὀχίἵ, μάλιστα δε' ἐνι>  
πληγῦς. Il y a *apomyllene,* lorsqu’il survient distension,  
ou comme qui diroit convulsion , avec relâchement  
d’une joue ou des parties adjacentes , accidens princi-  
palement occasionnés par quelque coup.

APONENOEMENOS ,’Απονενοημένος , d’oncvcso), re-  
*jetter , avoir en aversion* ; adverbe qui marque une aver-  
sion totale pour quelque chosie. Hippocrate dit, *L. Epid.  
III. Egr-* 2- Πρὸς τὰ γευματα ἀπονενοημένος ειχεν ; le ma-  
lade avoit un dégout entier pour les mets.

APONEUROSIS , Άπονεύρωσις , d’àno' & νεῦρον, *nerf ;  
aponévrose.*

\* La partie tendineuse d’un musicle , qui au lieu d’être ra-  
massée en rond comme dans le tendon ordinaire , est  
étendue en forme de membrane.

APOPALLESIS , APOPALSIS , Άποπάλλησις , ἀπο’-  
παλσις, d’^αταοπάλλω , chasser avec impétuosité ; expul-  
sion ou protrusion ; comme lorfque le fœtus est chassé  
hors de la matrice dans l’avortement. HIPPOCRλτε ,  
περι γυναικ.

APOPATOI, Άποπα’τοι. Hippocrate Ee Eert fréquem-  
ment de ce mot qu’Erotien rend par ἀφοδεύσεις , qui si-  
gnifie également & les commodités & les excrémens.  
Suidas fait ἀποπάτος , iynonyme à ἄφοδος. Voyez  
*Aphodos.*

APOPHLEGMATISMUS ,’Αποφλεγματισμὸς, d^no,  
& de φλεγμὰ ; *apophlegmatisme ,* ou remede dont la  
vertu est d’évacuer le phlegme par la bouche , ou de  
procurer & d’augmenter la salivation ; c’est pourquoi  
' on tient ce remede Bous la langue ou dans la bouche.

Tous ces médicamens irritent par leur qualité chaude  
& poignante , les fibres des glandes ; par cette irrita-  
tion des fibres , les glandes font comprimées ; cette  
compression en exprime la liqueur qu’elles contiennent;  
d’où il fie forme un grand amas d’humeurs pituiteu-  
fes qui defcendent dans la bouche, de toutes les par-  
ties de la tête , & cela par la confpiration mutuelle de  
ces parties. On fe fert avec fuccès *d’apophlegmatismes*dans le *coma* ou assoupissement profond, dans la léthar-  
gie , l’épilepsie , la paralysie ; en un mot dans toutes  
les maladies qui proviennent de la constitution humi-  
de du cerveau.

Les *apophlegmatismes* varient, quant à la consistance , &  
quant à la forme. Morel les distingue en fecs & en li-  
quides ; Gobius en fait une troisieme classe qu’il ap-  
pelle *apophlegmatismes* doux & qui ont la forme d’un  
électuaire. Les fumigations, & les vapeurs étant aussi

265 A P O

une espece d’*apophlegmatisme* différente des trois pré-  
cédentes, on auroit pu les distribuer en quatre classes.  
Les *apophlegmatismes* liquides semt les décoctions , lesin-  
fusions , les *sucs* exprimés, & les liqueurs officinales ,  
& toutes ces préparations, soit prises séparément, soit  
mêlées.

Les *apophlegmatismes* solides sont les gommes , comme  
le mastic , les racines acres , comme l’impératoire ou  
le radis ; les feuilles , comme celles de tabac ; les fels,  
comme le nitre, le fel gemme, l’alun ; les fruits, com-  
me le poivre. On ordonne ces chofes quelquefois seu-  
les & sans préparations ; quelquefois on les mêle & on  
en fait des poudres, des pilules & des trochifques ; on  
ordonne à ceux qui en ont besoin, de les tenir sous la  
langue & de les y laisser *se dissoudre* peu à peu. On  
prescrit les poudres de deux manieres; on les faitpren-  
dre purement & simplement, comme elles sont, ou  
on les enferme dans un sachet, que l’on ordonne au  
malade de mâcher.

Les électuaires font composés de ces ingrédiens réduits  
en poudre, qu’on délaye avec quelque fluide propre à  
leur donner quelque consistance.

Les vapeurs font transinifes dans la bouche par le moyen  
d’un entonnoir , ou par le moyen des décoctions d’in-  
grédiens de la nature de ceux dont nous avons parlé.

Les fumées s’élevent des mêmes ingrédiens fecs & allu-  
més;& font reçues de la même maniere que les vapeurs,  
ou par le moyen d’une pipe, Comme la fumée de tabac;  
on mêle les ingrédiens enfemble, ou on s’en fert sépa-  
rément.

Je n’ai garde d’omettre ici la forme d’un tabac médici-  
nal dont celui qu’on vante tant fous le nom de tabac  
céphalique & opthalmlque, n’est qu’une foible imita-  
tion.

Mettez tous ces ingrédiens en poudre & les mêlez,

*Prenez-en* quatre onces , que vous joindrez à une livre de  
tabac , que vous fumerez de la maniere ordinaire.

Si cette préparation est bien faite, la fumée qu’elle ren-  
\* dra fera extremement douce. Comme je connoissois ce  
remede fort long-tems avant que d’être versé dans la  
Medecine , j’ai eu plusieurs fois occasion de m’assurer  
de fon efficacité. Je fai par expérience qu’il soulage  
dans les affections des yeux & dans les autres maladies  
de la tête, qui proviennent d’une grande abondance de  
lymphe vssqueuse : mais il faut pour cela que l’usage  
en Eoit continu ; & je suis forcé de convenir que puise  
que le tabac ainsi préparé , devient agréable & bon à  
quelque chofe ; il saut que l'effet des ingrédiens aux-  
quels on le mêle, foit d’un énergie singuliere.

Mais pour en revenir aux *apophlegmatismes ,* ce font les  
différentes circonstances de la maladie , & les deffeins  
du Medecin qui doivent déterminer la forme, ainsi  
que le choix des ingrédlens.

Dans les cas de léthargie & de paralysie, le malade *ri’é-*tant point en état de mâcher un folide, ni de conser-  
ver dans fa bouche un fluide; je crois qu’il saut don-  
ner la préférence aux *apophlegmatismes* doux, ou à ceux  
qui fiant préparés en électuaires ; parce qu’ils séjour-  
nent d’eux-mêmes, fe diffolvent paf degrés & produi-  
sent l’effet qu’on en attend , sans que le malade s’en  
mêle, ce qui devient nécessaire, lorfqu’ils font fous

A P O 266

une autre forme. Les fumées d’ingrédiens narcotiques  
font funestes dans les mêmes conjonctures.

Mais il en est des *apophlegmatismes ,* comme de toute au-  
tre chofe concernant la Medecine & la cure des ma-  
ladies : les circonstances sirnt si variées & si compli-  
quées qu’il faut s’en remettre presqu’entierement à la  
discrétion, & au jugement d’un Medecin ; c’est à fon  
bon sens & à sim expérience à le déterminer fur le  
choix des ingrédiens & Eur la forme convenable aux  
différens cas qui fe présentent. Il seroit à souhaiter,  
sans doute, qu’on pût donner en Medecine , comme  
dans la plupart des autres fciences , des regles généra-  
les & des maximes de pratique qui ne souffrissent au-  
cune exception ; les talens & les connoissances en de-  
viendroient beaucoup moins nécessaires ; ce qui seroit  
d’un très-grand avantage pour la nature humaine ; car  
tous les hommes sirnt sujets à tomber malades , &par  
conséquent exposés à fe traiter eux-mêmes, ou à recou-  
rir aux Medecins, en qui il seroit fort important que  
quelque chofe pût suppléer l’expérience, la fagacité &  
les connoissances.

On entend communément par *apophlegmaelsmes* pris stric-  
tement , les médicamens seuls qu’on prend par la bou-  
che ; cependant on peut étendre l’acception de ce ter-  
me à tout ce qui affecte les glandes de la bouche , du  
gosier & celles de la membrane pituitaire décrites par  
Schneider, ensiorte qu’il slensiuive une évacuation d’hu-  
meurs pituitesses ; en ce fens tous les tabacs siéront des  
especes *d’apophlegmatismes.*

On prépare de la maniere suivante un *apophlegmatisme*très-énergique, sous le nom de *pilules masticatoires.*

Si on penEe que l’euphorbe est trop chaud , on peut le  
foustraire. *Pharmacopée de Quincy.*

APOPHRADES, Άποφράδες , du nom singulier ,  
ἀποφρὰς ; *infortuné, malheureux* ; on donne cette épi-  
thete aux jours dans lesquels une maladie aiguë vient à  
une crise fatale, ou ne vient pas à crsse. CasTELLI.

APOPHTHORA , Άποφθορά , d’ἀποφθείpω, qui vient  
de φθεὶρω, *corrompre i, avortement.*Ce terme est Eynony-  
me dans Hippocrate à *apophtarma,* & il les emploie in-  
distinctement pour désigner un remede propre à pro-  
curer l’avortement, *Lib. V. et VII. Epid.* Voyez *Abor-  
tas.*

APOPHYAS, ’Αποφυὰς , dssno' , *de,* & φύω , *croître s  
appendice* ; quelque chosie que ce sioit qui croît ou qui  
Port d’un autre corps, comme semt les rameaux & les  
branches d’tm arbre. Άποφυάδες, *Lib.* περὶ ὀστέων φὓσ.  
fiant les ramifications des veines.

APOPHYSIS, Άποφύσις\*Apophyse}* Voyezl’étymolo-  
gie de ce mot à l’Article précédent. *Processus* ou protu-  
bérance d’un os, ou cette espece d’éminence qui ne  
fait qu’un feul & même tout avec l’os & à laquelle les  
Grecs donnent le nom *d’apophyse ,* qui veut dire ex-  
croissance, parce qu’elle est comme née & produite im-  
médiatement de l’os même ; telles font les éminences  
pointues de la mâchoire inférieure, &c. WtNsLow.

APOPIESMA , Άποπίεσμα, d’*tIrsPcuPilsu s comprimer ;*évacuation d’humeurs occasionnée par la compression,  
dans la réduction des fractures ou dans le panfemenr  
des plaies.

APOPLECTA. Nom qn’on a donné à la veine jugu-  
laire interne qui monte à côté de la trachée - artcre.  
**CASTELLI.**

267 A P O

APOPLECTICA , Remedes contre l’apoplexie. BLAN-  
CARD.On les appelle aussi *anti-apoplectiques.* CasTELLI.

APOPLECTICÆ VENÆ, *Veines jugulaires.* Voyez  
*Jugulares venae.*

APOPLEXIA , Άποπληξία , d’*d^o^rlltra-w , frapper ,  
abattre ; Apoplexie.* Les Ecrivains Latins appellent  
cette maladie *attonitus morbus.* Nous lisims dans Cel.  
*se 8c* dans Cœlius Aurelianus , que les Auteurs les  
plus anciens en Medecine désignoient par ce mot Pesa  
pece'de paralysie qui siuccede à ce que nous appelions  
nous , une vraie *apoplexie.*

Si l’on s’en rapporte a l’étymologie du mot *apoplexia,*toute maladie qui privera de la vie un homme qui  
étoit ou qui paroissoit être quelque minutes aupara-  
vant en parfaite fanté, fera une *apoplexie :* mais il y  
auroit plus de méthode à n’étendre ce terme qu’aux  
maladies scibites qui proviennent d’une affection quel-  
conque du cerveau , qui prive le malade de tout mou-  
vement volontaire & de l’exercice des cinq sens, tant  
externes qu’internes.

OBSERVATION PREMIERE.

Un certain Envoyé de Florence au Roi de France, fut  
frappé fubitemént d’une *apoplexie* qui l’emporta, quoi-  
qu’il parut quelques momens avant cet accident dans  
un état de fanté parfaite ; je l’ouvris & je lui trouvai  
le cœur gonflé.

J’ouvris ce cœur & il en fortit trois ou quatre livres de  
fang. L’orifice de la grande artere étoit si prodigiesse-  
ment dilaté, qu’on auroit pu y introduire le bras. Αν-  
DRe’ LaURENT, *in controversiis Anat.*

Mœbius conclut de-là que les *apoplexies* proviennent plu-  
tôt de l’obstruction des arteres que de l’obstruction  
des nerfs.

Bartholin fe sert aussi dti même exemple , pour prouver  
que les caisses des *apoplexies* ne résident pas toujours  
dans le cerveau, puisqu’il est évident, dit-il, par le  
cas que nous Venons de rapporter, que cette maladie  
provient quelquefois de l'interruption du fang dans  
les vaiffeaux obstrués du cœur. Βονετ , *Sepulch. Anat.*

OBSERVATION II.

Un Etudiant eut le malheur d’être bleffé avec la pointe  
d’une épée aux environs du nez, immédiatement au-  
deffous de l’orbite de l’œil gauche. Peu après cet acci-  
dent, il perdit la parole & la connoissimce ; il fut atta-  
qué d’une *apoplexie s* qui le priva promptement de la  
vie.

Je trouvai à l’ouverture du crane , que la bleffure péné-  
troit non-feulement à travers l’orbite de l’œil & l’os  
cribreux aux environs du *crista galli,* mais qu’elle pé-  
nétroit jufqu’au ventricule droit du cerveau, d’où je  
tirai un caillot de sang noir, grumeleux & fibreux,  
atlssi long & aussi épais que le doigt du milieu. La base  
du cerveau & la région du cervelet étoient couvertes  
de seing en travers, & toute la substance du cerveau  
même paroiffoit d’une couleur rougeâtre , comme s’il  
y eût eu inflammation. JaCGB. WEPFER , *Exercitat, de  
Apoplex.*

OBSERVATION III.

Une femme d’une naissance distinguée , après avoir été  
tourmentée pendant plusieurs années d’accidens fpaf-  
modiques , *se* flatoit enfin d’en être délivrée & de re-  
couvrer la fanté, lorsqu’il lui scirvint des maux de tê-  
te violens, accompagnés de pesanteur : ces maux de  
tête furent suivis immédiatement d’une convulsion  
violente qui dégénéra en une *apoplexie* qui l’emporta.

J’apperçus à l’ouverture du crane les vaisseaux dont la  
pie-mere & le cerveau font parsemés, distendus & gon-  
flés de sang; je disséquai les autres parties du corps, où  
je ne trouvai presque point de sang. J’écartai la mem-  
brane la plus épaisse du cerveau, & je vis à travers cel-

A P O 268

le qui est foible & transparente, que les différentes cir-  
convolutions du cerveau étoient remplies d’une eau  
limpide, dans laquelle toute *sa* substance étoit comme  
noyée. Βονετ.

OBSERVATION IV.

Un homme de soixante - dix ans s’étant saisie choir de  
fort haut, fe fit une bleffure considérable à la tête.  
Le jour suivant il parut un peu revenu de *sa* chu-  
te. Mais le quatrieme jour il fut attaqué brufque-  
ment d’une *apoplexie* qui l’emporta , après avoir  
craché un peu de matiere purulente. J’en fis l’ouvertu-  
re ; & en examinant les parties internes de la tête ,  
d’abord je trouvai les ventricules du cerveau pleins  
d’une grande quantité d’une certaine humeur. J’ap-  
perçus enfuite un fragment considérable de l’apophyfe  
cunéiforme de l’os occipital séparé du reste, & portant  
fur les parties adjacentes ; dans les replis les plus éloi-  
gnés de ces parties, il y avoit une grande abondance  
de sang caillé. Mais *i’apoplexie* provenoit en partie de  
la compression de la moelle allongée , où est la vraie  
origine des nersa, & en partie de l’étranglement du  
*rete mirabile* formé par le concours & l’entrelacement  
des veines jugulaires & des arteres carotides & cervi-  
cales. L’obstruction s’étant formée dans ces parties im-  
portantes, le malade perdit conséquemment les fen-  
fations, le mouvement & la vie, selon la maxime de  
Celfe, S. *z.servari non potest cui basis cerebri percussea  
est.* Il n’y a point d’art qui foit capable de conserver la  
vie à celui qui a la bafe du cerveau blessé.

OBSERVATION V.

Un Sommelier s’étant avisé de prendre des fleurs d’an-  
timoine qu’il avoit achetées d’un Charlatan , fut atta-  
qué d’une *apoplexie,* pendant laquelle il eut une si vio-  
lente falivation qu’il lui fortit tant par la bouche que  
par les oreilles , six mesiures pleines d’un phlegme  
écumeux.

Il en mourut & je l’ouvris. Je lui trouvai les poumons,  
la poitrine & toute *sa* région , l’estomac & la tête,  
pleins d’un phlegme écumeux de la même espece que  
celui qu’il avoit rendu. Βονετ.

OBSERVATION VI.

Je disséquai le corps d’un homme qui venoit de mourir  
d’une *apoplexie* ; dans le ventricule gauche du cœur je  
trouvai un morceau de graisse qui en montant *se* por-  
toit dans l’oreillette dont il fermoir l’orifice & fe par-  
tageoit en deux branches, ensiDrte qu’il avoit la figure  
d’une grande Y. Βονετ.

OBSERVATION VII.

Un Prêtre disoit la messe, lorsque sur la fin de la consé-  
cration il tomba en iyncope ; il lui I.urvint essuite des  
convulsions, & il mourut peu après en *apoplexie.*

Je le disséquai ; à l’ouverture du crane j’apperçus de pe-  
tites vessies blanchâtres, pleines d’une efpece de phleg-  
me & placées silr le corps calleux ; je les regardai  
comme la caufe immédiate de la maladie & de la mort  
de ce Prêtre. Βονετ.

’ OBSERVATION VIII.

Une femme de Leyde avoit une tumeur à l’extérieur;  
elle étoit placée au côté droit du front ; un Chirur-  
gien habile lui en fit l’amputation : trois jours fe pasi-  
serent, sans qu’il y eût le moindre sistet de soupçon-  
nerquelqu’accidentterrible. Le quatrieme jour, elle  
fut frappée subitement *d’apoplexie* & mourut, ainsi que  
le favant Walæus l’avoit prognostiqué , fur quelques  
expériences qu’il avoit de la même maladie & du même  
évenement, parce que dans ces cas le péritoine étant

*zisq* A P O

affecté, & les membranes internes adhérentes au cer-  
veau étant dilatées , le cerveau suit cette dilatation &  
comprime enfuite en retombant,les ventricules. Βονετ  
*d’après T. Bartholin.*

OBSERVATION IX.

Un vieil Ecclésiastique dont les mœurs avoient toujours  
été irréprochables, d’une habitude de corps extreme-  
ment replete, & qui avoir le cou très-court, après  
avoir été long-tems valétudinaire & mené une vie sé-  
dentaire, fut attaqué d’une violente cacochymie fcor-  
butique, accompagnée d’une difficulté de refpirer, de  
maux & de pefanteur de tête, & d’un enssourdiffement  
dans les membres extraordinaire. Il étoirincapable de  
prendre aucun exercice, ou de s’occupper à quelque  
chofe que ce fût; tout ce qu’il pouvoir faire, c’étoit de  
paffcr de sa chambre dans *sa* Chapelle , tous les jours ; |  
un jour qu’il s’y étoit rendu un peu auparavant que les  
prieres commençassent & qu’il fe fût mis à genou , il  
fut frappé d’une *apoplexie* qui le priva de la parole &  
du fentiment, & il tomba étendu par terre. On le re-  
leva silr le champ, on le deshabilla & on le mit chau-  
dement dans sim lit. Cependant je fus appelle auprès  
de lui avec quelques autres Medecins ; nous le trouvâ-  
mes alors sans fentiment, sams pouls & sans reEpira-  
tion : mais il avoit encore tous les membres froids &  
roides; & quels que fuffent les foins que nous prîmes  
& les remedes que nous ordonnâmes, nous ne pûmes  
jamais parvenir à lui rendre la chaleur & la vie.  
D’où nous conclûmes que l’accès avoit été si violent,  
que la pulsation du cœur & le mouvement du seing  
avoient été brissquement arrêtés.

Le lendemain nous fîmes l’ouverture du cadavre qui I  
étoit encore devenu plus roide dans l'intervalle de tems |  
qui s’étoit écoulé depuis la mort : l’accès avoit été si 1  
furieux & la mort si prompte, que nous n’eûmes au- |  
cun soupçon qu’il y eût dans le cerveau quelques tra-  
ces remarquables de la maladie; aussi ne nous trompâ-  
mes nous pas; nous ne remarquâmes rien de considé-  
rable ni d’extraordinaire dans les parties contenues  
fous le crane : les vaisseaux qui font répandus fur la  
dure-mere étoient remplis de la petite quantité de fang  
qu’ils doivent contenir, & il n’y avoit aucune appa-  
rence d’extravafation ou d’inflammation. Le cerveau,  
le cerVelet, la moelle allongée, avec toutes leurs pro-  
ductions & toutes leur^rotubérances, nous parurent  
fains & naturellement colorés , tant à l’intérieur qu’à  
l’extérieur. Aucun épanchement , foit de fang, foit  
de sérosité, dans leurs pores ou dans leurs cavités. Au-  
cun amas de matiere dans les grands ventricules. Rien  
à reprendre dans le plexus choroïde , foit au-dedans  
du cerveau, foit au derriere du cervelet; enforte que |  
telle étoit la finesse & la subtilité de la matiere mor- |  
bifique dont ces parties avoient été attaquées ; que pa- I  
reille aux esprits animaux, ses effets étoient constans, J  
fans qu’on put s’assurer par les fens de sim existence ; -  
nous ne conclûmes qu’elle existoit, que parce qu’elle l  
avoit agi. Mais pour reconnoître si cette matiere ne  
séjournoit point ailleurs, après avoir soigneusement  
examiné les différentes parties du cerveau, nous des-  
cendîmes à la poitrine , où nous trouvâmes les pou-  
mons décolorés & distendus par une sérosité écumeusie.  
C’en étoit bien assez pour nous rendre raisim de la  
difficulté de resipirer, mais le cœur étoit sain , entier,  
& sims le moindre vestige d’obstructions & de.cortcré-  
tions polypetsses. Nous n’apperçûmes dans les parties  
adjacentes, ni dans les vistcercs circonvoisins, ni absitès,  
niapostume, dont le contact ou les exhalaisims euse  
fent pu en quelque maniere opprimer le cœur & arrê-  
ter la refpiration. WILLIs.

OBSERVATION X-

\*

J’ai eu occasion de voir une fille qui avoit été tuée d’un  
coup de tonnerre ; il *n’y* avoit d’autres marques de vio-

À P O 270

lence fur Bon corps , que deux cicatrices qui s’éten-  
dolent le long de S011 dos & qu’on eût dit, à en juger  
par la forme, avoir été faites avec les tenailles rouges  
d’un Forgeron. Tout étoit fain au dedans ; la feule  
chose qu’on remarquoit, c’étoit l’extrémité d’un des  
lobes du poumon qui paroissoit un peu brûlée. Baas-  
. savaL. *Com. ad Lib. I. Hippocr, de Vict. in Acut.*

En 1581. à Befançon des hommes étoient employés à  
simner des cloches pour prévenir les effets d’urt vio-  
lent orage ; un d’eux fut frappé d’un coup de tonner-  
re & étendu mort fur la place. A l’aspect de fon corps  
on ne remarquoit aucune blessure ; fa peau étoit en-  
tiere, fon cou étoit seulement un peu noirci, & le coI  
de fa chemife emporté. On l’ouvrit ; le cœur, le soie  
& la rate, ainsi que les autres principaux visceres ,  
étoient entiers ; il n’y avoit que les petits intestins de  
brûlés. Βονετ *d’après Galien.*

Beneventius prétend ( *de Abde cap.* 2. ) que *l’apoplexie*peut être causée par un coup de tonnerre, & il assure  
avoir vu un pere & un fils qu’un coup de tonnerre dont  
ils furent frappés l’un & l’autre en même tems, jetta  
dans une *apoplexie* dont on les tira, & dont ils furent  
enfuite parfaitement guéris. En effet qu’y a-t’il d’ex-  
traordinaire que le tonnerre excite un dérangement  
considérable dans les humeurs du cerveau & rende *apo-'  
plectique.*

Hildanus fait mention. *Cent. y.Observ. XXVI.* d’un do-  
mestique dont la tête s’enfla prodigieufement, & de-  
vint noire, peu de tems après avoir été frappé d’un  
coup de tonnerre ; d’où il est clair que le cerveau étoit  
la partie affectée.

Rien n’est donc plus certain que le tonnerre peut faire  
tomber en *apoplexie.* En effet, ceux qui en font frap-  
pés ou font tués, ou lorsqu’ils ne sont pas tués, ils per-  
dent la couleur, le pouls & la respiration.

Cependant nous ajouterons que *F apoplexie* occasionnée  
par le tonnerre, est très-rate.

OBSERVATION XI.

L’hiver étoit extremement froid ,la terré étoit toute cou-  
verte de neige , lorsqu’un homme d’unfavoir profond  
fut attaqué d’une douleur violente au côté gauche  
de la tête. Cet accident fut fuivi de grandes douleurs  
à l’abdomen, & enfin d’une *apoplexie,* dont il mourut.

Je llouvfis , & j’apperçus dans le bas-ventre la glande la  
plus considérable du mésientere skirrheusie & exulcérée.  
Quant au cerveatl, l’artere carotide droite ascendante  
étoit entierement ossifiée , & même pétrifiée , s’il m’est  
permis de parler ainsi , & *sa* cavité étoit à peine per-  
méable. D’ailleurs , l’artere vertébrale du côté droit  
étoit d’un tiers plus large que celle du côté opposé.  
Βονετ.

OBSERVATION XII.

Un homme lourd & peseint fut attaqué d’une *apoplexiei*dont il mourut.

Je l’ouvris , & je cherchai les caufies de sa maladie. Jé  
lui trouvai le cerveau .flasique , les membranes du cer-  
veau étoient noyées dans une abondance d’humeur vise  
queufe, & le troisieme sinus même, avec les vaisseault  
qui lui sont adhérons, en étoit entierement plein. Il y  
en avoit aussi en grande quantité dans les ventricules.  
Il s’étoit formé dans le ventricule gauche du cœur,  
un polype d’une matiere vifqueufe , & la moelle fpi-  
nale étoit aqssi humectée d’un fluide lymphatique\*  
Βονετ.

OBSERVATION XIII.

Un homme de cinquante-six ans sut attaqué *d’apoplexiet*En moins de six heures de tems , tout le côté droit de  
scm corps fut attaqué de fpafmes convulsifs, mais par-  
ticulierement le pié & la main. Quant au côté gauche  
il étoit dans un état de paralysie; il nepouvoit parler >

271 À P O

il lui sortoit de la bouche une grande quantité de sali-  
ve visqueuse. Le jour suivant, il *se* sentit frapper com-  
me d’un coup aux environs de la poitrine,& il mourut, à  
peu près comme s’il avoit été fuffoqué.

A l’ouverture du crane , nous trouvâmes la fubstance du  
cerveau saine & entiere. Le ventricule droit du cœur  
étoit rempli d’un fang extravasé , noir, purulent, &  
teint de différentes couleurs. Le fond du ventricule  
étoit affecté, &, pour ainsi dire, rongé & cavé. Le  
ventricule gauche ne nous offrit rien d’extraordinaire.  
Les poumons nous parurent noirs & flafques. Il y avoit  
un polype dans le ventricule droit du cœur.

Nous apprîmes de la femme du défunt, que son mari  
avoit été fujet pendant plusieurs années à une esipece  
de vertige , qu’il s’étoit plaint plusieurs jours avant *sa*mort d’une douleur de tête violente , & qu’il avoit  
eu un saignement par le nez le jour même qu’il avoit  
été attaqué *d’apoplexie.* Βονετ d’après *Baglivi.*

Il sclit de toutes ces Observations que *Fapoplexie* a des  
causes fort différentes les unes des autres. Tout ce qui  
est capable d’arrêter subitement & entierement la cir-  
culation du sang, peut aussi produire ce terrible effet.  
Or, la paralysie du cœur, des poumons , ou des tu-  
niques musculaires des principales arteres, suffit pour  
arrêter subitement & entierement la circulation ; donc  
cette paralysie peut être la cause de *Fapoplexie.*

La plénitude excessive des vaiffeaux produira le même  
esset ; car s’il y a trop de siang, il aura de la peine à sie  
mouvoir.

Les concrétions polypetsses soit dans le cœur, soit dans  
les oreillettes du cœur, dans les grandes arteres, dans  
les veines, surtout dans les veines jugulaires, dans les  
sinus du cerveau, principalement dans le *torcular,* ou  
aux environs du pressoir d’Hérophile , ou dans les vass-  
feaux les plus considérables de la pie-mcre; les ruptures  
Cubites de quelques grands vaisseaux voisins ducœur,ou  
des plus petits dans la pie-meresdans la scibstance du cer  
veau,ou dans les ventricules,si)it que ces vaisseaux soient  
Eanguins, soit qu’ils soient lymphatiques; unevisco-  
fité générale des scics ; la langueur des facultés vitales ;  
un amas d’humeurs , de quelque espece que ce foit,  
dans le cerveau , ou aux environs du cerveau ; les  
blessures, les coups; la compression du cerveau, par  
quelque cause qu’elle soit produite ; tout ce qui  
est capable d’obstruer les canaux qui doivent porter  
le fuc nerveux depuis la moelle allongée jusqu’aux  
extrémités du corps, tout cela , dis-je, peut être sitivi  
de *F apoplexie.*

Cependant les deux causes les plus générales de cet acci-  
dent , ce sont la plénitude ou trop grande quantité de  
sang à laquelle les perfonnes qui vivent dans llaisimce  
sont fort sujettes, & la langueur des facultés vitales,]&  
conséquemment l’abondance des sérosités & des hu-  
meurs vifqueuses dont les perfonnes d’un certain âge  
sont assez communément incommodées.

Il arrive encore quelquefois que les maladies hystériques  
attaquent le cerveau, & attirent une *apoplexie* qui fe  
termine ordinairement en une hémiplégie, & qui est  
tout-à-fait semblable à cette espece *d’apoplexie* qui em-  
porte les personnes avancées en âge qui ont beaucoup  
d’embompoint, & qui naît d’une obstruction ou d’une  
compression des nerfs , occasionnée par une grande  
quantité de sérosités vifqueufes contenues dans la sub-  
stance du cerveau. Mais *F apoplexie* femble procéder  
dans les femmes hystériques d’une autre caufe tout-  
à-fait différente ; car elles en semt quelquefois atta-  
quées après un accouchement laborieux, accompagné  
d’une grande perte de fang : cette *apoplexie* est causée  
dans ce cas par quelque agitation violente des esprits.  
**SYDENHAM.**

La goute entraîne aussi fréquemment après elle *l’apoplexie.*Voyez l'article *Arthritis.*

*Signes diagnostics etprognosiics.*

Voici la maniere dont Cœlius Aurelianus nous atranfmis

A P Ο 272

les fcntimens des Anciens fur *F apoplexie.*

La maladie en question a été appellée *apoplexie,* parce  
que celui qui en est attaqué tombe par terre , comme  
s’il avoit été frappé d’un coup, & comme s’il étoit  
mort.

On peut la définir une oppression prompte & subite, quel-  
quefois accompagnée de fievre , qui ôte au malade  
l’ssage des sens , & du mouvement, qui le saisit brus-  
quement, & qui ne vient jamais lentement & par  
degrés.

Elle a pour causes antécédentes, les mêmes que celles de  
toutes les autres maladies : mais entre ces casses, les  
principales sont une chaleur brûlante, supportée pen-  
dant long-t?ms , un froid violent, de fréquentes indi-  
gestions causées par un ufage immodéré des bains & des  
femmes, furtout dans les vieillards.

*L’apoplexie* peut aussi venir à la sitite des plaies des me-  
ninges, ou de la concussion de ces parties dans les en-  
fans.

Il y a des cas où elle n’est précédée d’aucun Eymptome  
antérieur. Il y en a d’autres où elle s’annonce par une  
pesanteur & des maux de tête, le vertige, le tintement  
d’oreilles , la difficulté à exécuter les mouvemens *ac-  
coutumés ,* la mesaisimce de tout le corps, le mouve-  
ment convulsif des parties , & furtout des levres , une  
voix tremblante & des sons mal articulés, l'interruption  
de la parole sans aucune caufe apparente , l’oubli des  
choses dites depuis très-peu de tems, la pléthore & la  
difficulté d’aller à la selle. Mais tous ces symptomei  
antécédens sont communs à *F apoplexie s* avec l’épilepsie  
&la phrénésie.Mais l’approche de l'attaque *se* fait fentir  
par l’embarras de la parole & la dépravation des fens :  
l’attaque est accompagnée d’une inaptitude entiere de  
tous les membres au mouvement, de distortion dans  
la contenance , & quelquefois de la contraction & de  
l’immobilité des fourcils ; la bouche est ouverte, le  
pouls plein & embarrasse, lesarticulationsfroides & en-  
gourdies, la respiration courte & profonde, la couleur  
livide & plombée, les malades verfent des larmes invo-  
lontairement. En proportion que l’accès augmente, est  
violent,& que le malade est plus en danger de perdre la  
vie, la distortion dans la contenance augmente , le  
corps & le vifage paroiffent s’allonger extraordinaire-  
ment , les parties circonvoisines du cœur prominent,  
le froid & l’engourdiffement fe répandent silr tout le  
corps, la respiration devieft plus laborieuse & accom-  
pagnée de râlement, une Eueur froide humecte les par-  
ties supérieures , les Eourcils & les paupières font re-  
tirées en haut, & elles demeurent fixes dans cette po-  
sition. Mais si l’accès diminue & prend un tour favora-  
ble, l’engourdissement diminue, le froid fe dissipe, &  
la chaleur naturelle revient. Quelques parties feront  
affectées de spasines convulsifs, même dans ceux qui  
n’y font pas sujets. L’humeur arrêtée dans le gosier ,  
s’en séparera, & passera, quoiqu’avec quelque difficul-  
té. Si on pique ou si on appelle le malade , il remuera  
les fourcis &les levres, pour marquer qu’il entend ou  
qu’il a sienti la piquure. Il arrive quelquefois que les  
uns meurent le jour de l’attaque ; d’autres, deux ou  
trois jours après avoir été attaqués ; que ceux-ci en re-  
viennent à la longue, que ceux-là en reviennent fur le  
champ ; qu’elle *se* dissipe quelquefois parfaitement, &  
qu’elle laisse quelquefois une paralysie fur un ou plu-  
sieurs membres. Il y en a qui sont tourmentés par des  
agitations d’esprit si violentes ,qu’ils semblent aVoir en-  
tierement perdu la raisim : ils sirnt tristes & assoupis ;  
si on les tire de leur sommeil, ils tiennent des discours  
qui n’ont ni liaison, ni suite. Dans ce cas, la maladie  
est vive , violente , & de la nature des aiguës ; & ces ac-  
cidens naissent de la constriction ou tension des parties.  
Les vieillards y semt fort fujets : lorsqu’ils ont à en être  
attaqués , c’est ordinairement dans l’hiver, ou vers la  
fin de l’automne. Il y a des Auteurs qui lui donnent le  
nom de *Paraplégie.* Cette maladie affecte particulie-  
rement la tête ; c’est-là la partie fouffrante , comme il  
paroîr

273 A P O

paroît par les iymptomes qui la précedênt, & pâr la  
violence qu’elle fait au corps, lorsqu’elle furvient. La  
cure en est difficile, dans les perfonnes mêmes de la  
constitution la plus ferme & la plus robuste ; quant à  
celles qui font d’un tempérament foible & délicat, el-  
les y succombent presque toujours ; la violence de la  
maladie *se* joignant à l'impossibilité où elles font de  
soutenir les remedes énergiques qu’on donneroitàd’au-  
tres qui pourroient en être foulagés.

Il fuit de-là que la cure de cette maladie est plus diffici-  
le dans les femmes que dans les hommes ; dans les  
vieillards & les ensans, que dans ceux qui font à la  
fleur de leur âge ; & dans les personnes foibles & déli-  
cates , que dans ceux qui fiant vigoureux & robustes.

Il faut porter le même jugement de cette maladie en  
ceux dont le tempérament a été fatigué , & peut-être  
usé par d’autres maladies, & en ceux qui n’ont jamais  
été malades, & dont la constitution, est, pour ainsi di-  
re, toute neuve.

La saifon contribue aussi à la difficulté de la guérison.  
Elle est plus dangereuse en hiver qu’en une autre *sai-  
son* ; non-seulement à cause que le froid resserre & con-  
*dense* les corps ; mais parce qu’il s’oppose à Fustige de  
certains remedes fort falutaires. tels que la promenade,  
& la commodité de prendre l’air dans une voiture ou-  
verte.

La léthargie , l’épilepsie, les suffocations hystériques, la  
paralysie, felon quelques-uns, les especes de maladies  
que les Grecs désignoient par les noms de *caros 8e* de  
*soncope,* ont beaucoup de reffemblance & d’analogie  
avec *i’apoplexie.* Il y a pourtant une grande différence  
entre *Fapoplexie* & la léthargie ; car toute léthargie suit  
la fievre ou en est accompagnée, rallentit la viteffe du  
pouls, & ne prive pas toujours le malade de l’ufage  
de fies sens. Au lieu que *Fapoplexie* attaque sans que la  
fievre accompagne ou ait précédé, rend le pouls fré-  
quent & vif, & fait tomber le malade, comme s’il étoit  
mort. Ajoutez à cela, qu’une *apoplexie* provient quel-  
quefois de l’affection des membranes du cerveau ; ce  
qu’on ne peut jamais dire de la léthargie. ( *Ceci est une  
erreur de /’Auteur. )*

Il y a aussi de la différence entre l’*apoplexie* & l’épilepsie :  
les épileptiques font affectés de convulsions dans tous  
les membres du corps & rendent de l’écume par la  
bouche ; fymptomes qu’on n’a jamais observés dans  
*Vapoplexie.* D’ailleurs, l’épileptique se leve après l’ac-  
cès & agit ordinairement comme stil se portoit bien;  
au lieu que *i’apoplexie* lasse ordinairement un ou plu-  
sieurs membres dans un état de paralysie. On met en-  
core *Fapoplexie* au nombre des maladies promptes &  
aiguës ; l’épilepsie au contraire est rangée entre les ma-  
ladies longues & chroniques.

On la distingue aussi des suffocations hystériques ; car les  
suffocations hystériques ne semt point précédées de  
maux de tête, & l’on s’apperçoitdans leparoxysine,  
qu’il y a convulsion à la matrice, & qu’elle *se* porte  
vers les parties supérieures, ce qu’on ne remarque point  
dans *Vapoplexie.* D’ailleurs, les femmes attaquées d’a-  
*pople.rie,* ne fe rcffouviennent de rien après que l’ac-  
cès est passé ; au lieu que celles qui font travaillées de  
fuffocations hystériques, *se* souviennent & parlent très-  
pertinemment de la douleur qu’elles ont soufferte dans  
le paroxysine. Les suffocations hystériques fiant aussi  
comptées entre les maladies longues & chroniques,  
au lieu qu’on met l’*apoplexie* au nombre des maladies  
aiguës.

*L’apoplexie* est aussi fort différente de la paralysie ; quoi-  
que plusieurs anciens les aient confondues : entre ceux  
qui ont confondu *i’apoplexie* & la paralysie, on peut  
compter Hippoerate, Diodes, Praxagoras, Asclepia-  
de, Demetrius, & plusieurs autres. Ces Auteurs don-  
neront le nom *d’apoplectiques* à ceux dont la paralysie  
étoit générale ; & le nom de paraplectiques à ceux qui  
n’avoient qu’un ou plusieurs membres d’affectés de pa-  
ralysie. Themifon appelle *apoplexie,* la paralysie de la  
tête, dans laquelle les opérations de l’esprit font fuf-

*Tome II.*

À P O 274

pendues ; & la maladie dans laquelle les opérations de  
l’efprit font affoiblies conjointement avec affection de  
quelques autres parties du corps différentes de la tête,  
il la nomme purement & simplement, paralysie. Mais  
à quoi bon nous occuper de circonstances qui ne ten-  
dent point à nous éclaircir fur la cure de la maladie ?  
La seule chose qu’il nous importe de savoir & de rete-  
nir, c’est que *i’apoplexie* est une maladie prompte &  
aiguë ; & la paralysie, une maladie longue & cfironi-  
que. Le *carus* & la catalepsie sont des maladies dont  
on guérit plus facilement : on ne remarque point que  
les parties voisines des hypocondres s’élevent dans  
ceux qui en font affectés, & qu’il foit aussi difficile de  
les tiret, d’affaire que ceux qui font frappés *d’apopIn  
trie.* **CœLIUs AURELIANUS,** *Acut. Lib. III. cap.* 5.

Quoique la maladie que les Latins appelloient *morbus  
attonitus,* & les Grecs ἀποπληξία, saisiffe quelquefois  
le malade fans s’annoncer par aucun fymptome anté-  
cédent; cependant on peut ordinairement la prévoira  
un mal de tête violent & fubit, au vertige, à l’affoi-  
bliffement de la vue, au grincement des dents pendant  
le sommeil, & à la froideur qui s’empare de tous les  
membres, surtout des extrémités. Le malade tombe  
enfuite frappé comme d’un coup de tonnerre, quel-  
quefois en pouffant un cri. Immédiatement après sa  
chute, fes yeux fe ferment, l’affoupiffement le faisit,  
il refpire avec tant de difficulté qu’il y a danger de fuf-  
focation, & sa poitrine cesse de s’élever, précisément  
comme si elle étoit fortement ferrée par des cordes ;  
il n’a ni sensations ni mouvement ; le seul signe de vie  
qu’il donne, c’est la continuation de *sa* respiration.  
Ôn peut dire que dans cet accident la vie du malade  
est plus ou moins en danger, selon le plus ou moins  
de difficulté qu’il a à respirer : d’où nous conclurrons  
que l’attaque est mortelle , lorfque la respiration est  
intermittente, ou qu’elle se fait avec une peine extre-  
me. Mais le danger est beaucoup moins grand, lorE-  
que la respiration se fait avec quelque facilité, & lorse  
que les liqueurs qu’on met au malade dans la bouche  
ne reviennent pas par le nez, mais defcendent libre-  
ment dans l’estomac. Lorfque cette maladie est vio-  
lente , la cure en est prestque impossible ; & lorsqu’elle  
est légere, la cure en est encore difficile. *L’apoplexie*légere dégénere ordinairement en paralysie de l’un ou  
de l’autre côté du corps, & cela communément dans  
l’intervalle de quatre jours, à compter depuis l’atta-  
que : passé ce tems, si *i’apoplexie* dure, elle est mor-  
telle. Il arrive cependant que quelques-uns en fiant si  
soiblement affectés qu’on ne remarque en eux pendant  
l’attaque, que la distortion de la bouche & la priva-  
tion du mouvement, sans écume , sians ronflement, &  
Eans paralysie : dans ce cas, l’usiage des remedes con-  
venables est salutaire. Les hommes sont communément  
frappés *d’apoplexie* entre quarante & soixante ans, sur-  
tout s’ils sont malheureusement d’une constitution  
trop froide, s’ils font sujets à des maux de tête fré-  
quens & lourds, à l’affoupiffement, à l’affoibliffement  
de la vue, s’ils ont le cou gros & court, s’ils vivent sé-  
dentaires , & s’ils sirnt livrés à la crapule. Un jeune  
homme, ou un homme qui est assez avancé en âge ,  
ou même un homme à quelqu’âge que ce soit, ne fera  
point attaqué *d’apoplexie* en été, à moins que plusieurs  
causes ne. viennent à concourir à la production de cet  
effet; en ce cas l’attaque est mortelle. L’hiver engen-  
dre cette maladie plus qu’aucune autre fasson , surtout  
si l'air est chargé de nuages épais, & s’il regne des vents  
froids. L’évacuation hémorrhoïdale est d’tm bon pré-  
sage dans cette maladie; la froideur & l’infensibilité  
font d’un présage funeste. Les fueurs qui font occa-  
sionnéespar la difficulté de la respiration, annoncent  
la mort. Dans l’attaque, un homme peut être encore  
vivant & paraître mort ; les apparences de mort sirnt  
encore plus trompetsses dans les femmes & les perfon-  
nes d’une froide constitution. On s’affurera de l’état  
d’un *apoplectique* relativement à la mort & à la vie , en  
lui fufpendant une plume légere devant la bouche ou lest

*27y* A P O

narrines, ou eft lui plaçant sur la poitrine un petit vaif-  
feau rempli d’eau ; si l’on remarque foit dans l’eau ,  
foit dans la plume le moindre mouvement, le malade  
est encore vivant ; mais si elles demeurent immobiles,  
Il y a tout lieu de croire qu’il est mort. L’expérience  
m’a confirmé la vérité de l’apjoorifme d’Hippocrate ,  
que le mal de tête violent, accompagné de la perte de  
la voix & de l’assoupissement, emporte le malade en  
Eept jours ; mais que si la fievre le prend dans cet inter-  
valle, on pourra lui consierver la vie. LoMMIUs, *Opusa  
Attreum.*

La plus terrible & la plus fatale de toutes les *apoplexies*est celle qui provient d’un épanchement de fang dans  
le cerveau, les vaisseaux s’étant ouverts fans aucune  
violence extérieure ; cet épanchement est sitivi de Pcx-  
tinction immédiate, & fubite des fonctions animales  
& vitales.

Il est fuffifamment démontré par les dissections qu’on a  
faites des corps de ceux qui sirnt morts *d’apoplexie,*que l’hémorrhagie du cerveau dont je viens de parler,  
& qui a pour casse la rupture des vaisseaux, n’est point  
une chimere. Dans ce cas, on remarque un épanche-  
ment de sang, quelquefois entre le crane & la dure-me-  
re, d’autres sois entre la dure-mere & la pie-mere ; mais  
plus ordinairement entre la pie-mere & le cerveau , &  
presque toujours dans les circonvolutions du cerveau,  
& dans la lame médullaire ou la cloifon qui sépare fes  
Ventricules. On trouve aussi ce fang extravasé à la bafe  
du cerveau , tantôt en petite quantité , tantôt en assez  
grande abondance. On trouve encore à la dissection de  
ces fujets, les vaisseaux fanguins répandus dans les  
membranes, & dans la fubstance corticale du cerveau,  
gonflés par le fang , tantôt fluide , tantôt coagulé,  
dont ils font remplis ; & l’on diroit presque qu’il y a  
ancvrysine. 11 y a des cadavres dans lesquels ils sont  
ouverts. Si l’on veut satisfaire fa curiosité siur ce point,  
on n’a qu’à parcourir les histoires des dissections de  
persionnes mortes *d’apoplexie >* que le savant Wepser  
nous a données.

L’origine de la maladie en question est donc dans le cer-  
veau : le cerveau est donc la partie principalement  
affectée ; aussi est-elle plus disposée qu’aucune autre à  
la stagnation du seing & à l’hémorrhagie qui s’enfuit:  
Car une très-grande partie, & tout au moins, selon  
Malpighy, la troisieme partie de tout le siang qui siort  
du ventricule gauche du cœur, pour *se* répandre dans  
tout le corps , est portée au cerveau par quatre arteres  
assez considérables. D’ailleurs, ces vaisseaux artériels  
font extremement tortueux dans leurs cours, & siont  
mille replis différens, surtout dans la pie-mere. Mais  
une circonstance des plus favorables à la stagnation,  
& fur laquelle il est très-important d’appuyer, c’est  
qu’à peine ces arteres scmt elles entrées dans le crane ,  
qu’elles *se* dépouillent de leur tunique tendinetsse ex-  
térieure ; or cette tunique étoit le principal instrument  
de leur mouvement de contraction ; elles deviennent  
I.l beaucoup plus petites & leurs tuniques plus amin-  
cies qu’on ne les voit dans aucune autre partie du corps,  
& on les prendroit presque pour des veines ; enfin leur  
petitesse est poissée à un point qu’il n’est pas possible  
d’observer le passage du sang de leur cavité dans la ca-  
vité des veines correspondantes. Toutes ces circons-  
tances concourent à nous démontrer que le Eang doit  
circuler très-lentement dans ces parties, s’y arrêter avec  
facilité ; trouver beaucoup d’obstacles à furmonter  
avant que de passer des arteres dans les veines ; consé-  
quemment, qu’il est très-concevable que la quantité  
contenue dans les premiers de ces vaisseaux foit suc-  
cessivement augmentée, que cet accroissement parvien-  
ne à un point tel que leur capacité en soit sensiblement  
accrue, enfin qu’il y ait distension , & conséquemment  
fondement à l’extravafation, & à tous les accidens qui  
s’en enfuivent.

Mais pour développer ceci, il est clair par la disposition  
des chosies, telle que nous venons de la représenter,  
Qu’il est très-aifé que les vaisseaux distendus fe rom-

A P O 276

pent, & que le sang s’extravase ; deux effets auxqueIs  
concourront toutes les causes qui tendent à porter ou  
à arrêter dans la tête une trop grande quantité de simg,  
à l’y porter avec trop d’impétuosité, & à mettre de  
trop grands obstacles à sion retour dans les veines; car  
il s’ensuivra de ces premiers effets, que non-seulement  
les vaiffeaux Ee gonfleront, mais que la distension aug-  
mentant siIccessiVement par l'importation continuelle  
dusiang, à la fin ils s’ouvriront, & que le seing qu’iIs  
contenoient, fie répandra dans la substance du cerveau,  
Il n’y a point de vaiffeaux plus Eujets à cet accident que  
les petits vaisseaux répandus dans la pie-mere , & dans  
la partie corticale du cerveau, & que ceux qui Eorment  
le plexus choroïde ; c’est ce dont on s’est convaincu  
par la dissection des corps de personnes mortes *d’apo-  
plexie.*

L’extravasation du sang dans la substance du cerveau,  
empêche non-seulement la sécrétion & la distribution  
dans les nerfs de ce fluide fubtil en vertu duquel le  
mouvement, la vigueur, & le fentiment existent dans  
toutes les parties du corps; mais encore le mouvement  
de toute la masse de fang circulant dans le cerveau ; ce  
mouvement est troublé , embarrassé, & conséquement  
toutes les fonctions tant animales que vitales s’exécu-  
tent avec langueur, & tendent à leur extinction. Que  
leschofes fe passent ainsi que nous les exposions , c’est  
ce qui est suffisamment attesté par les terribles Eympto-  
mes qui accompagnentl’hémorrhagie en question, qui  
en sirnt les signes diagnostiques, & qui la distinguent  
de toute autre maladie : car ceux qui en scmt attaqués,  
tombent subitement à terre, perdent la connoissance  
& la réflexion , fiant privés de tout mouvement & de  
tout sentiment; ont les membres flasijues & languif-  
Eans; la langue enflée, les paupières retirées & immo-  
biles, & la bouche ouverte ; la déglutition est détruite  
en eux ; & ils lâchent involontairement leurs urines &  
leurs excrémens. Or tous ces flymptomes *se* réunissent  
pour démontrer que le cerveau est affecté , que fles  
fonctions scmt troublées, & que la force & la vigueur  
des mufcles sirnt conséquemment affoiblies & tendan-  
tes à l’extinction.

Quant aux autres phénomenes observés dans les cas de  
cette nature, il faut les rapporter à la difficulté que le  
fang trouve à circuler dans les vaisseaux internes de la  
tête. C’est par cette raifon que les joues font rouges  
& vermeilles ; q^ie le vifage est enflé, que Ees vaisseaux,  
ceux furtout qm serpentent aux environs des tempes ,  
Eont gonflés ; que Venant quelquefois à s’ouvrir , ils  
versent du fang dans la bouche , dans les narines &  
dans les oreilles , furtout lorEque le malade est mort.  
Si la tête devient d’une grosseur prodigieuse , lorfque  
la putréfaction commence à *fe* faire dans le cadavre ;  
c’est parce que le fang n’ayant pu passer librement dans  
les carotidesinternes;il fait nécessairement un violent  
effort fur les carotides externes. Si les yeux font enflés ,  
prominens, résistans au toucher comme du verre, & s’il  
en fort des larmes en grande abondance, tous ces phéno-  
menes proviennent de’la sécrétion abondante de lym-  
phe qui fe fait du fang extravasé. Si la palpitation du  
cœur est forte, lapulfation des arteres grande d’abord,  
& enfuite lente , foible & languissante ; la respiration  
difficile & accompagnée de râlement, ce scmt des sui-  
tes du poids du simg qui charge les poumons extraor-  
dinairement, qui détruit l’égalité de leur mouvement  
alternatif, & qui les rend incapables de recevoir & de  
repouffer l’air , comme ils feroient dans l’état de san-  
té : enfin , s’il y a vomiffement, convulsion , grince-  
ment de dents , il ne faut attribuer ces circonstances  
qu’à l’action du fang qui remplit les vaisseaux de la  
dure-mere , où il excite des spafmes.

Mais toute hémorrhagie supposant un amas de sang ca-  
pable de causer une rupture dans les parties où il s’est  
fait; il s’enfuit qu’il en est ainsi de l’hémorrhagie du  
cerveau;oll le déduit évidemment de la nature des Iÿrnp-  
tomes antécédens, dont les principaux siont le mal & la  
pesianteur de tête , surtout dans sa partie postérieure ,

277 A P O

le vertige dont *ce* mal est accompagné, vertige assez  
semblable à celui qu’on remarque dans les personnes  
ivres ; le pouls inégal & fourmillant , lsobfcurcisse-  
ment de la Vue , l’inflammation des yeux , l’écoule-  
ment abondant des larmes, le mal & le tintement d’o-  
reilles,la stupidité & la perte de la mémoire , l’assou-  
pissement profond , le cochemart, les rcwes fâcheux ,  
le gonflement des Veines jugulaires & la rougeur ex-  
traordinaire des joues & du VÎfage.

Mais pour qu’il fe forme un amas de fang dans une par-  
tie quelconque , l’abondance seule du simg ne suffit  
pas ; il faut encore que le fang y soit porté aVec une  
violence occasionnée par le fpasine de quelque autre  
partie ; & qu’il y ait foiblesse dans la partie où l’amas  
se fait : or nous n’aVons aucune raifon de douter que  
toutes ces circonstances ne fe rencontrent dans la for-  
mation de l’amas du fang dans- les vaisseaux du cer-  
veau; car la rasson nous dit, & l’expérience nous assu-  
re que toutes les caufes antécédentes & proeatartiques  
de cette maladie se réduisent à celles dont nous avons  
fait l'énumération.

Pour le démontrer & commencer par la trop grande quan-  
tité de fang ; c’est par cette rasson que l’hémorrhagie  
de cerveau arrÎVe plus fréquemment aux personnes par-  
venues à un âge de maturité , & selon Hippocrate,  
*Aph. VI. Sect. yy.* qui font entre quarante & soixante,  
qu’aux autres ; parce qu’alors le corps ayant pris tous  
les accroissemens dont il est susceptible , les silcs s’ac-  
cumulent de nécessité dans les vaisseaux en plus gran-  
de quantité qu’ils n’y doivent être , & y deVÎennent  
trop épais. Il s’enfuit de plus , que tous ceux qui font  
de cette constitution , que nous appellons simguine,  
que toutes les personnes rcpletes , que ceux qui me-  
nent une vie délicate , molle & sédentaire , & ceux  
qui se lÎVrent trop au sommeil, sont très-sujets à ces  
fatales hémorrhagies ; que le même accident arrive  
aussi fréquemment à ceux en qui les hémorrhagies ,  
foit spontanées , foit habituelles, naturelles ou artifi-  
cielles , ne *se* font plus, foit par négligence de la part  
des personnes, soit par quelque vicissitude du corps &  
de la nature ; parce qu’alors la quantité de siing est  
trop grande en eux; ils en acquerent & conserVent plus  
qu’il n’en faut à la nutrition; ils deVÎennent pléthori-  
ques , ce que toutes les obferVations des Medecins s’ac-  
cordent à protrver. Que *s apoplexie* foit quelquefois  
amenée par la négligence de fe faire faigner, quand  
on en a une foisiprisl’habitude ; c’est ce dont on *s’as-  
surera* par la lecture des *Act. Med. Vraelfl.* 1702. Il  
paroît par ce qu’on lit dans Hildanus , *Cent. III. Ob-  
serv.* 2. qu’elle peut proVenir de la suppression des hé-  
morrhagies par le nez. Parcourez les écrits d’Hippocra-  
te , d’Amatus & de Zacutus Lusitanus , & Vous *serez*conVaincu qu’elle peut arrÎVer à la fuite de la cessation  
du flux hémorrhoïdal. Les OuVrages de Fontanus &  
les *Act. Nat. Curios.* simt pleins de cas dans lesquels  
*l’apoplexie* a été causée par la suppression des regles &  
des vuidanges. On trouVe dans Hildanus , *Cent. III.  
Obs.erv.* 12. un cas dans lequel une femme qui rendoit  
Fes regles'par la bouche & par le nez , au lieu de les  
rendre par la Voie ordinaire, fut en conséquence de ce  
dérangement terrible, frappée d’une *apoplexie* qui l’em-  
porta.

Mais rien ne contribuera plus promptement & plus effi-  
cacement à la production de cette maladie , que la re-  
dondance du fang, s’il arrÎVe par malheur que les spase  
mes de quelques parties extérieures si; joignent à cette  
premiere cause & agissent conjointement aVec elle.  
L’action des spasines dans ces circonstances est si terri-  
ble qu’il est rare que le malade ne siuccombe ; car non-  
feulement ils arrêtent brusquement le motiVement pro-  
gressif du fang en roidissant les fibres & tenant en con-  
traction les Vaisseaux de la partie affectée ; mais ils  
poussent encore le sang de façon qu’il est contraint de  
fe porter arec impétuosité dans d’autres parties, de rcm-  
plir les Vaisseaux qui y sont, de les distendre & enfin  
de les brifer ; mais la dureté & l’étendue du pouls qui

A P O 278

est une marque caractéristique éVÎdente de la constric-  
tion de la tunique nerVeufe des arteres , prouVe qu’il  
*n’y* a presque point d’hémorrhagie qui ne foit accom-  
pagnée de spasines , & qu’il en est de l’hémorrhagie  
de cerVeau commejde totlte autre. La froideur des ex-  
trémités du corps dont nous aVons fait mention ,  
de même que cette roideur que quelques apoplecti-  
ques ont fenti s’emparer de tous leurs membres, con-  
courent encore àprouVer la proposition que nous aVons  
aVancée. La raison nous conduit donc à penfer ce que  
l’expérience nous aVoit déja indiqué, que ceux qui ont  
été fujets fort long-tems à des spasines furtout à l'ab-  
domen , c’est-à-dire , que ceux qui ont des coliques  
fréquentes, furtout spasinodiques; des maladies hypo-  
condriaques , des douleurs causées par une pierre lo-  
gée Eoit dans la Vessie, foit dans la Vésicule du fiel , &  
qui ont été resserrés pendant long tems , doiVent être  
plutôt attaqués de l’hémorrhagie dont nous traitons ,  
que les autres.

Nous pouVons donc conclurre encore de tout ce que nous  
aVons dit que tout ce qui tend , de quelque maniere  
que ce puisse être, à exciter des spalmes , doit être mis  
au rang des caisses productrices de *i’apoplexie* ; elle est  
quelquefois l’effet de certaines passions de l’ame; par-  
ticulierement de la colere, de la crainte , qui agissant  
immédiatement fur les parties nerVeufes , y caufent  
des mouVemens spasinodiques, mouVemens qui trou-  
blent la circulation du fang ; trouble que fuit 1’*apople-  
xie* , comme on en a plusieurs exemples dont on pourra  
lire les Histoires dans les OuVrages de plusieurs Me-  
decins ; mais furtout dans ceux de Forestus , d'Hiida-  
nus & de Schenckius. La passion Vénérienne , poussée  
à un certain point , peut produire la même maladie ,  
en détruisant l’équilibre qui regne entre les humeurs  
& leurs motlVemens, en mettant le sang dans une agi-  
tation qui ne lui est point naturelle ; essorte qu’on a  
Vu des persimnes mourir *d’apoplexie, 8e* tomber mortes  
entre les bras de celles silr lesquelles l’amour les pré-  
cipitoit, comme si elles eussent été frappées d’tm coup  
de foudre. Si le Lecteur est curieux de ces faits , il  
peut consulter Henri deHeers, *Observ.* 18. & Bartho-  
ïin. Voyez l’article *Venus.*

Une agitation Violente de corps ou d’esprit peut contri-  
buer beaucoup à la formation d’un amas de sang dans  
la tête. Je pourrois rapporter un grand nombre d’exem-  
ples de ce fait : mais je me contenterai d’en citer un  
dont j’ai été témoin. Uneperfonne mangeoit : un petit  
morceau depain passa dans la trachée-artere ; elle fit de  
si grands efforts pour le rejetter , qu’il lui furVÎnt une  
hémorrhagie de cerVeau , dont elle mourut fur le  
champ.

Lorfque cette matiere acre , corrompue & presque pesti-  
lentielle , que la nature , qui veille à notre conferVa-  
tion , sépare de la masse commune des stucs vitaux , &  
pousse à la silrface du corps, vient à rentrer foit d’elle-  
même , fiait à l’occasion de quelque catsse extérieure ,  
telle est *sa* force qu’elle produit quelquefois *ï’apople-  
xie* : parce qu’en *se* portant dans les membranes ner-  
veufes internes, elle y excite des contractions spafmo-  
diques par la Violence defquelles le fang est porté à  
la tête aVec impétuosité ; y forme un amas. C’est  
pourquoi nous Iifons dans Wepfer plusieurs histoires  
*d’apoplexies* produites par la cicatrisation de fonta-  
nelles & d’ulceres purulents ; & que nous trouVons  
dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, plu-  
sieurs exemples de la même maladie qui n’aVoit pour  
caufe que la suppression d’un rhume, d’une scleur des  
piés , d’un écoulement catharreux, & qu’une gale re-  
poussée en dedans. Il en a été quelquefois de même  
pour aVoir repoussé une humeur gouteufe.

Les astringens ordonnés imprudemment & mal-à-propos,  
surtout dans les grandes hémorrhagies, predussent le  
même effet *sur* les parties internes & nerVeustes. On en  
peut Voir un exemple sort étendu dans une dissertation  
imprimée à Altorf, & composée par le fameux Schult-  
Zlus. Il est question dans cet écrit d’un homme qui

A P O

mourut d’une *apoplexie,* causée par une suppression for-  
cée d’un écoulement hémorrhoïdal.

Nous ne risquons rien à mettre Pair même entre les cau-  
fes de *[’apoplexele.*

Lommius, Baglivi & Lancisi assurent que la constitution  
pesante & mal Taine de Pair peu^roduirc des *apople-  
xies* épidémiques. Mais ce qui doit contribuer considé-  
rablement à la fréquence de cette maladie ; c’est d'un  
confentement unanime , un froid qui resserrant avéc  
excès les fibres cutanées , & rétrécissant les vaisseaux  
placés fort près de la furface du corps , forceroit les  
humeurs de fe porter aux parties intérieures & à la tê-  
te même : aussi Hippocrate compte-t’il, lcct. S/S *Apho.*23. l’*apoplexie* entre les maladies auxquelles les hom-  
mes sont exposés pendant l’hiver ; & Pifon a-t’il ob-  
fervé qu’aux environs du solstice d’hiver , lorsque le  
vent du Nord, qui fait monter le mercure dans le Ba-  
rometre & conséquemment resserre considérablement  
le corps , vient à foulfler brufquement, ceux qui font  
disposés à l’attaque *d’apoplexie ,* en font ordinairement  
attaqués. Un changement fubit d’air peut produire le  
même effet. Une obfervation connue de tout le mon-  
de ; c’est que quand le vent du Nord fuccede subite-  
ment à un vent du Midi , qui a régné long-tems , &  
qui nous a procuré pendant tout fon regne , un tems  
mou, humide & froid , ou lorfque l’atmofphere passé  
tout d’un coup d’un état froid , *sec & resserré à* un état  
humide & chaud, les *apoplexies,* font fréquentes, & ceux  
qui y ont quelques dispositions ne manquent gueres  
d’en être attaqués. C’est de-là qu’il faut déduire la rai-  
son d’une *apoplexie* , dont on trouve l’histoire dans  
Amatus Lusitanus , *Cent. I. Curat.* 36. Il est question  
dans llobfervation de cet Auteur, d’un homme qui en  
fut frappé pour avoir été exposé à l’air froid, au for-  
tir d’un bain chaud.

Entre les causes principales de cette maladie, nous n’ou-  
blirons pas de mettre la foiblesse des vaisseaux & des  
membranes du cerveau ; ou la diminution de leur ver-  
tu élastique. Si l’abondance du sang & sim impétuosité  
ne sont fecondées de Pimbécilité de ces parties, elles  
ne produiront point cette maladie. Mais cette imbé-  
cilité supposée , les membranes ne chasseront plus le  
seing avec une force convenable , les vaisseaux céde-  
ront, la circulation fera trop lente , il y aura stagna-  
tion , distension & rupture. La foiblesse ou imbécilité  
dont il est question, est quelquefois naturelle. Les en-  
fans Pont reçue en naissant.

C’est par cette raifon que l’on voit des familles détruites  
par une *apoplexie* héréditaire. On trouve des exemples  
de ce fait dans Hoeferus , Forestus & Sennert. Elle  
est d’autres fois adventice, comme dans les vieillards;  
l’âge affoiblit toutes les parties, celles de la tête corn-  
me les autres ; aussi les perfonnes âgées , tout étant  
égal d’ailleurs, sont-elles plus sujettes à *Fapoplexie* que  
les autres.

Entre les catsses qui ôtent aux vaisseaux & aux membra-  
nes du cerveau le ton convenable, les principales fiant,  
la crapule, l’intempérance, l’usage excessif de biere  
où il y a beaucoup de houblon, du vin , furtout s’il est  
chargé de parties sulphuresses, & de l’eau-devie ; car  
telle est la nature de ces liqueurs qu’elles agitent & ra-  
réfient le *sang* & conséquemment qu’elles donnent  
lieu à la dilatation & distension des vaisseaux dans les-  
quels il coule. Or lorsique ces accidens arrivent aux  
vaisseaux dtl cerveau, la distension subsiste , la force  
élastique des membranes & des vaisseaux fe dissippe &  
la stagnation des liqueurs fe fait. C’est de ces circons-  
tances que Henri *de* Heers déduit la raifon pour laquelle  
les habitans du Nord semt si sujets àl’*apoplexie.* D’ail-  
leurs Lancisi obferve qu’ordinairement les persimnes  
sobres n’en sont point attaquées.

Il faut raifonner de même de toutes les substances qui as-  
soupissent & qui portent à la tête , comme les opiates ,  
l’absinthe, le houblon, le tabac , le siafran , le charbon  
ardent, les fumées de la biere & du vin nouveau ; tou-  
tes ces fubstances raréfient les humeurs, distendent les

A P O 280

canaux, ralentissent la circulation & donnent lieu à la  
stagnation. Une habitude de corps cachectique, ac-  
compagnée de mal & de pésimteur de tête , dans la-  
quelle les fibres médullaires & nerveuses du cerveau  
font siaEques, trop humides, & privées de leur force  
de contraction & de leur mouvement d’ofcillation,  
tend directement à *F apoplexie.* Il nous est démontré par  
une multitude infinie d’expériences que cette disposi-  
tion du cerveau n’est pas suivie seulement de l’hémi-  
plegie, mais encore d’une *apoplexie* sanguine des plus  
violentes. Nous seivons encore par la pratique de notre  
art, que les asthmatiques font sujets à cet accident,  
surtout lorEque leur asthme est entretenu & fortifié par  
des coagulations polypeufes formées dans les ventri-  
cules du cœur & dans les vaisseaux pulmonaires.

Nous avons encore obfervé que non-feulement les gru-  
meaux, mais que tout amas polypeu^logé dans les si-  
nus du cerveau & surtout dans le sinus longitudinal &  
dans les jugulaires internes, produisent dans le cer-  
veau une effusion de fang mortelle.

Il faut bien distinguer *ï’apoplexie* qui p'rovient d’une effu-  
sion de fang dans le cerveau, de cette espece *d’apople-  
xie* moins terrible qui est produite par des sérosités *ex-  
travasées -,* & fuivie de l’hémiplégie & de la paralysie  
de tout un côté du qorps. Le malade ne perd pas la vie  
dans ce dernier cas , mais il n’en est gueres plus heu-  
reux.

Cette derniere esipece *d’apoplexie* arrive, lorsique le sang  
est porté à la tête avec trop de force & en trop grande  
quantité, sans toutefois rompre les vaiffeaux. Mais con-  
séquemment à fa longue stagnation, *sa* sérosité passe à  
travers les pores des vaisseaux, tombe fur la base du  
cerVeau ou fur les côtés de la moelle fpinale, la corn-  
prime & empêche non-feulement la sécrétion du fluide  
actif & subtil qui *se* porte dans les nerfs, mais son pasi.  
sage dans ces parties; d’où s’ensuit la privation de tout  
fentiment & de tout mouvement, de l’un ou de l’autre  
côté du corps.

Nous ne pouvons nous dispenser de marquer la différen-  
ce qu’il y a entre l’assoupissement léthargique & licpu-  
*plexie.* Cet assoupissement prend & croît par degrés;  
*F apoplexie* au contraire frappe tout d’un coup. L’assbu-  
pissement ne détruit ni le fentiment ni le mouvement,  
excepté pendant le paroxy sine même, & cela feulement  
par la profondeur du fommeil.

On lit dans Hippocrate, *Sect. II. Aphoris.* 32. une obfer-  
vation qui s’accorde parfaitement, tant avec l’expérien-  
ce qu’avec la raifon ; c’est que les *apoplexies* violentes,  
telles que celles qui proviennent d’tme effusion de sang  
dans le cerveau , sont absolument incurables, & que  
les *apoplexies* moins fortes , telles que celles qui sont  
causées par la stagnation du fang & l’extravasation de  
la sérosité, peuvent *fe* guérir, mais avec beaucoup de  
difficulté : car à moins que le malade ne fe fente solda-  
gé & que la violence des iÿmptomes ne diminue dans  
Pespace de vingt-quatre heures après la saignée & l’ap-  
plication des remedes convenables, il n’y a plus d’ese  
pérance, & le malade ne paffera pas le troisieme jour,  
fielon Cœlius Aurelianus. Cet évenement est d’autant  
plus à craindre que le malade sera plus âgé & d’une  
habitude de corps plus replete; car conséquemment les  
forces du corps & celles particulierement du cerveau  
feront d’autant plus diminués. Il en est de même, si *Fa-  
poplexie* vient à la stlite de Pivreffe , après une atten-  
tion violente , un grand accès de colere ou de crainte,  
ou quelque autre maladie considérable.

Il résulte de tout ce que nous avons dit jusqu’à présent,  
qu’il ne faut prefque avoir aucune espérance de confer-  
ver le malade, si le râlement & la difficulté de respirer  
vont toujours en augmentant, si le cœur palpite vio-  
lemment, si la pultation des arteres est grande, dure &  
inégale, si lorsique le malade paroît revenir de l’atta-  
que, sa tête est toujours affectée & *sa* connaissance trou-  
blée , s’il *se* fait à l’un ou l’autre de fes côtés des mou-  
vemens convulsifs, s’il s’en fait dans la poitrine, si les  
parties supérieures scmt baignées d’une sueur froide &

28ι AP O

tombante par gouttes, si Phaleine même est froide ;  
enfin si l’évacuation des urines & des excrémens est  
involontaire.

Celfe veut qu’on faigne ceux qui font attaqués *d’apople-  
xie , attonitos,* qu’on leur donne de l’hellébore blanc  
& qu’on les purge. Il confeille ensuite les frictions &  
des alimens qui ne soient point gras & qui aient quel-  
qu’acreté. Il leur interdit abfolument le vin. *Lib. III.  
cap. rsu.*

Aretée distingue de la maniere fuivante, *F apoplexie* des  
maladies qui ont quelque rapport avec elle.

*L’apoplexie*, la paraplégie, *ia paresis s TParsau* & la para-  
lysie, ont toutes ceci de commun & peuvent être regar-  
dées en ce fens, comme des maladies de la même espe-  
ce, qu’elles ôtent au malade , le mouvement. Pu-  
. fage de la rasson & quelquefois celui des fens : mais  
l’*apoplexie* affecte tout le corps, & c’est proprement  
une paralysie , παράλυσις des siens , de la rasson & de la  
faculté de se mouvoir; c’est pourquoi une violente  
*apoplexie* est mortelle & une légere *sè* guérit difficile-  
ment. La paraplégie est une perte de mouvement &  
de sentiment, mais limitée à une partie seule, comme  
le bras ou la jambe, & la paralysie, généralement par-  
lant, est une perte seulement de mouvement & d’ac-  
tion. S’il y a privation de fentiment, ce qui arrive  
très-rarement, elle prend le nom d’*'anaisthesis* pour *ce-  
lui* de *paresis.* Lorsique Hippocrate dit qu’une jambe  
est frappé *d’apoplexie s* il entend par-là qu’elle est inu-  
tile , incurable & comme morte. *L’apoplexie* violente  
est à toute l’habitude du corps ce que la paraplégie est à  
une jambe. Il y *aparesis* de vessie, lorsqu’il y a rétention  
ou évacuation involontaire des urines. On a donné le  
nom de spafme *cynispoe,spasmus cynicus, ζυνιζος* σπασμος,  
à la distorsion des paupieres , des joues , des mufcles  
de la mâchoire & du menton , causée par la convul-  
sion. La lipothymie, λειποθυμίη, est une résolution des  
genoux, accompagnée d’une courte suspension de Pu-  
fage des siens, de défaillance & de chute. Αεετε’ε ,  
περὶ ἀἐνιῶν καὶ σημ\* χρονίων παθων, *Lib, I. c.* 7.

*Cure de l’Apoplexie.*

L’Auteur que je viens de citer a traité d’une maniere plus  
claire & plus étendue de la cure de *Fapoplexie* qu’au-  
cun des anciens. C’est pourquoi je vais rapporter fon  
chapitre en entier.

Une violente *apoplexie* est mortelle en tous sens , sclr-  
tout dans les persimnes âgées, qui font aussi les plus  
sujettes à cet accident. Il n’y a point d’apparence qu’ils  
y pussent résister , parce que le poids de leur âge *se*joint aux efforts de la maladie pour les accabler. Si *Fa-  
poplexie* est légere & le malade à la fleur de sion âge , la  
cure n’est pas facile, cependant on peut la tenter.

Le premier remede dont on *se* fervira & le plus conve-  
nable en même tems à la violence du mal, c’est la fai-  
gnée faite proportionnellement à l’exigence du cas.  
Mais il est très-difficile de déterminer la quantité de  
sang que l’on doit tirer. Si vous en tirez un peu plus  
qu’il ne faut, vous tuerez le malade , car ce petit ex-  
cès fuffifoit pour lui conferver la vie ; il contenoit l’é-  
tincelle qui le foutenoit & la quantité d’aliment nécef-  
saire à fon corps. D’un autre côté, si vous en tirez  
moins qu’il ne faut, vous réduirez à rien un remede  
excellent, car la caufe dti mal fubsistera toujours. Ce-  
pendant il vaut mieux pécher par le trop peu que par  
le trop ; car s’il parole que le malade ait encore trop  
de *sang, si* quelque symptome favorable femble exi-  
ger une feconde faignée, on peut y revenir : la veine  
qu’il convient d’ouvrir en pareil cas, est celle du milieu  
du bras du côté de la flexion, on piquera cependant  
celle du bras qui fera disposée à fournir beaucoup de  
fang.

Dans une *apoplexie* légere, il faut examiner si la réfolu-  
tion affecte les parties du côté droit, ou si elle affecte  
celles du côté gauche. Car les parties faines étant plus  
disposées à fournir du fang que les parties malades , &

A P O 282

étant à propos d’écarter de celles-ci & de tourner aile  
leurs les liqueurs qui s’y portent, c’est aux vaisseaux de  
ces premieres qu’il faudra tirer du fang. On se con\*  
formera à ces regles , si *Vapoplexie* n’a aucune cause  
évidente ; mais si elle vient à la fuite d’une chute ,  
d’un coup , d’une compression, l’examen précédent n’a  
plus lieu ; il faut ouvrir fur le champ & avec le plus  
de promptitude qu’il fera possible , une veine, quelle  
qu’elle foit. La faignée fera dans ces cas un remede asc  
*sez*puissant de lui-même; & d’ailleurs c’est le seul qul  
puisse rappeller le malade à la vie.

Si la froideur des membres, l’engourdissement & Pinfen-  
sibilité du malade font tels, qu’on ne juge pas à pro-  
pos de lui ouvrir la veine, il faudra fur le champ lui  
ordonner un clystere; par ce moyen, on vuidera les  
intestins, on les débarrassera du poids dont ils seront  
chargés, ( car cette maladie est une des suites ordle  
naires de la crapule ) & l’on procurera peut-être par ce  
moyen une révulsion des humeurs qui sie font portées  
à la tête. Il faut que le clystere foit acre & qu’il puif-  
fe purger le phlegme & la bile. Ne vous contentez  
pas du nitre : mais jettez dans la quantité d’un clyste-  
re ordinaire, une demi - dragme d’euphorbe , avec de  
la poulpe de coloquinte, ou une décoction de fommi-  
tés de centaurée, dans de l’huile ou de l’eau. Le clyse  
tere préparé de la maniere suivante est un des meil-  
leurs qu’on puisse ordonner.

*Prenez* du miel, en quantité ordinaire, de la rue bouil-  
lie dans de l’huile , de la racine de térébenthine  
avec du Eel commun au lieu de nitre, & une dé-  
coction d’hyseIpe.

Si ce remede tire un peu le malade de fen assoupissement,  
si la fievre le prend , s’il recouvre *ses* siens, si sion pouls  
bat comme il faut, si l’on remarque quelque change-  
ment avantageux fur sim vssage , on peut espérer &  
travailler avec plus de confiance. Lorsque ses forces  
feront un peu revenues , purgez-le avec *i’hiera* que  
vous lui ferez prendre à jeun \* vous lui en donnerez  
la dofe entière, si fes forces le permettent, sinon vous  
ne lui en donnerez que la moitié de la dofe dans de  
l’hydromel; qu’on,le promene ensisite dans une chai-  
Ee dont le dos foit incliné, s’arrêtant fréquemment,  
afin qu’il puisse se reposer. S'il a le ventre lâche, il  
faut le lui conferver dans cet état, sinon qu’il prenne  
le quart d’une pinte d’hydromel. S’il est affligé de  
nausées après sia purgation , laissez-les *se* dissipper d’el-  
les-mêmes. On s’exposie en fatiguant le corps à réveil-  
ler & à dissipper le reste de chaleur qui le foutient. Le  
vomissement emportant le phlegme, emportera avec lui  
la catsse de cette incommodité. *Fs’Viera* est un remede  
qui purge le cerveau, les nerfs & les fens : mais j’ai  
assez parlé des évacuations en commençant.

Qn couvrira le malade avec des couvertures de laine, &  
on le frottera partout d’huile *sicyonium* ou de vieille  
huile *gleucinum 7* ou de l’une & de l’autre mêlées en-  
femble , à moins qu’on n’aime mieux préférer l’une a  
l’autre. Pour épaissir ces huiles, il feroit bon d’y faire  
fondre un peu de cire; & pour en augmenter la force >  
*d’y* ajouter un peu de nitre & de poivre broyé & passé.  
Le castor est un excellent remede dans les attaques de  
paralysie ; il faut le mêler avec les huiles dont j’ai par-  
lé & en frotter les parties. Mais il fera plus énergique  
encore , si on le prend en boisson dans de l'hydromel,  
dans la quantité d’une demi - dragme. C’est sur l’âge  
& l’état du malade qu’on fe déterminera à lui en con-  
tinuer Ptssage pendant plusieurs jours de suite. Les on-  
guens siont préférables aux embrocations ; ils font plug  
efficaces & l’ssa-ge en est moins inCOmmode : ils de-  
meurent attachés au corps & ne tachent point les draps  
& les couvertures, & il seroit à souhaiter que dans ces  
cas le malade eût ses couvertures collées fur le corps.  
Lorsque les onguens viennent a *se* tondre, la chaleur  
les fait entrer dans les pores & pour être continuelle-  
ment adhérens, ils n’en font que plus falutaires *y* au

A P O 284

tée, il faudra appliquer les remedes au cou même, &  
frotter avec des onguens & des fomentations chaudes  
les parties qui font au-dessous du cou.

Ceux qui pour ouvrir & dégager le passage de l’estomac,  
appliquent une ventouse fous le menton , ne raison-  
nent gueres, & se donnent bien de la peine envain :  
ils ne considerent pas que la déglutition n’exige pas  
feulement la dilatation des parties , mais une com-  
pression de leur part. La ventosse dilate llossophage,  
il n’en faut pas douter: mais en tenant fes parties écar-  
tées par son action , il n’est pas moins évident qu’elle  
nuit à la déglutition spontanée. Il faut mieux laisser  
cette partie en liberté, afin qu’elle puisse agir telle-  
ment quellement fur lesalimens, & les précipiter dans  
l’estomac.

D’ailleurs , la ventouse en question comprime tellement  
la trachée-artere, que le malade est en danger d’en  
être suffoqué. Si pour prevenir cet inconvenient vous  
l’appliquez à une autre partie du *coif,* elle ne produira  
plus aucun effet; car la multitude des muIFles, des  
nerfs , des tendons & des veines qui *se* trouvera entre  
elle & P'œfophage , l’empêchera d’agir fur lui.

La vessie & ses parnes circonvoisines, comme le rectum ,  
semt quelquefois attaquées de paralysie , & deviennent  
incapables de chaffer les excrémens qu’ils contiennent;  
d’où il arrive, que consiervant tout ce qui y defcend , ils  
deviennent d’une grosseur énorme, particulierement la  
vessie.

D’autrefois la paralysie dont la vessie & le rectum sont  
attaqués, est telle, que ces vifceres ne retiennent rien:  
tout en fort involontairement, comme si la perfonne  
étoit morte.

Dans ce cas, il n’est pas sûr de passer une fonde dans la  
vessie ; on court risque dans cette opération de catsser  
un sphacele dans cette partie , & de jetter le malade  
en convulsions.

Le meilleur remede dont on puisse usier alors , c’est de la-  
ver fréquemment les intestins avec des clysteres légers  
de crême de décoction d’orge.

Un remede général dans toutes les paralysies, foit de  
tout le corps , soit de quelques membres feulement,  
c’est le bain d’huile. Αεετε’ε , περὶ θεραπ. ὀξ.παθ. *Lib.  
I. c.* 4.

CURE DE L’APOPLEXIE,

*selon* C **CE L I U s AURELIANUS.**

Il n’y a aucun des Medecins anciens qui ait insisté fur la  
cure de *s apoplexie,* parce qu’ils l’ont généralement  
confondue avec la paralysie. Hippocrate feul a dit,  
*Aphoris. ^t.sect. II.* qu’il est impossible de guérir une  
*apoplexie* violente , & qu’il est très-difficile de guérir  
une *apoplexie* légere. Les partisans des autres sectes se  
contentoient en ce cas de fomenter la tête avec du vi-  
naigre & de l’huile, & les autres parties du corps avec  
de l’huile & du vin, & de couvrir le malade avec des  
couVertures de laine. Ils avoient encore grand foin  
d’appliquer fur la tête une embrocation de lierre, de  
serpolet & de queue de pourceau; ingrédiens dont les  
qualités acres & astringentes font toutefois très-dan-  
gereufes dans *F apoplexie.* Il saut dans toute maladie  
adapter la cure à la nature du mal. Ainsi dans le cas  
présent, on commencera par loger le malade dans un  
lieu où Pair foit léger & médiocrement chaud. On  
lui frottera doucement les articulations ; on lui cou-  
vrira le haut de la tête & le cou avec de la laine pro-  
pre ; on fe fervira de fomentations chaudes d’huile  
douce ; on appliquera sur le vifage une éponge char-  
gée d’eau chaude ; on tâchera de lui faire boire de  
l’eau chaude ; on lui sera avaler peu à peu quelques  
gouttes de vin doux ; on aura recours aussi à la saignée.  
Il ne faut pas laisser écouler trois jours , Comme dans  
quelques autres maladies, pour en venir à ce remede.  
Le moment où l’on pourroit l’employer avec le plus de  
fuccès, feroit celui où leparoxysine seroit le moins

283 ΑΡΟ

lieu que les embrocations s’écoulent & *se* répandent.  
On composera les onguens des ingrédiens que j’ai déja  
spécifiés ; outre ceux-là, on y pourra faire entrer de  
plus,

Ajoutez à cela de la cire autant qu’il en faut pour donner  
au tout la consistance d’un onguent.

On appliquera des cataplasines fur les parties dures & ten-  
dues. On composera ces cataplasines de la maniere  
ftiivante :

Prenez *de la graine de lin ,  
dujœnugrec,  
de la farine d’orge s  
du miel,  
de l’huile dans laquelle on aura fait bouillir de la  
rue ou de /’anet-,*

*de la racine de guimauve coupée par morceaux et  
boielllie dans de P hydromel jufqu’à ce que le tout  
ait la consistance de la cire ;*

Donnez à ce cataplasine une consistance molle & douce.

Si le malade a peu de fievre ou n’en a point du tout, voi-  
là les remedes dont on fie servira, sans égard pour leur  
chaleur.

S’il avoit une fievre aigue, comme cette maladie seroit  
plus dangereusie que l’autre, & qu’elle mettroit seu-  
le la vie du malade en danger, il faudra recourir à  
la dicte , aux remedes, & aux autres moyens que Part  
suggere en pareil cas. La nourriture fera par consé-  
quent foible & légere, & de facile digestion : on aura  
soin de marquer au malade les tems dans lefquels il  
pourra la prendre : pendant toute la durée de la cure,  
on lui défendra de manger quoi que ce foit avant l’ac-  
cès ; en un mot, on fe proposera pour but principal l’é-  
loignement de la fievre.

Si *F apoplexie* dure, & si la tête continue d’être embarras-  
sée , on appliquera des ventoufes à l’occiput , & l’on  
scarifiera enfuite cet endroit : ce remede donnera plus  
de soulagement que la saignée , & diminuera beau-  
coup moins les forces du malade. Mais on feroit *sage-  
ment* d’appliquer d’abord une autre ventoufe entre les  
deux épaules > fans scarifications, afin d’occasionner une  
révulsion.

La paralysie affecte quelquefois l’oesophageror cette partie  
est la seule à l’aide de laquelle on puisse procurer au ma-  
lade quelque soulagement, puisque c’est le canal com-  
mun des alimens & des remedes. Dans ce cas, le ma-  
lade est menacé de souffrir beaucoup de la faim, & *d’ê-  
tre* attaqué d’atrophie : il est aussi exposé à être tour-  
menté par la toux, par la difficulté de refpirer, & d’être  
fuffoqué ; car tout ce qu’on lui met de liquide dans la  
bouche, coule nécessairement dans la trachée-artere ,  
les amygdales ne faifant plus leurs fonctions, elles  
ne defcendent point & ne chassent point les alimens ,  
& l’épiglotte n’occupe plus la place qui lui est propre,  
& ne couvre plus la trachée - artere. La précaution  
qu’on Eera contraint de prendre alors, c’est de por-  
ter dans l'œfophage, au-delà de la trachée-artere, un  
peu d’hydromel ou de crême d’orge, & de suppléer  
au défaut de la déglutition avec une longue cuilliere.

Si le malade est fur le point de mourir, si les passages  
femblent bouchés, & si la respiration paroît intercep-

*Z8y AP O*

*violent.* On saignera à la pointe du jour, lorfque le  
froid & l’engourdissement qui s’étoient emparés du  
corps commenceront à fe dissiper , & à céder à une cha-  
leur douce. Ceux qui *se* font hâtés d’ouvrir la veine ,  
qui n’ont pas eu la patience d’attendre ce concours  
heureux de circonstances , qui ont tiré du sang dans le  
fort du paroxyfme,se font exposés à hâter la mort du  
malade, ou du moins à opérer silr lui lorfqu’il étoit sur  
le point d’expirer; ce qu’ils ont eu lieu d’appercevoir,  
pussque la veine étant ouverte, il n’en est point venu de  
sang.On fera obferver l’abstinence au malade pendant  
3 jours. On lui appliquera des onguens chauds; on lui  
donnera le bain de vapeurs par le moyen d’une éponge  
trempée dans des liqueurs chaudes. Lorfqu’il sera en  
état de prendre quelque nourriture, que ce soit des  
boissons,ou du pain trempé dans de l’eau chaude ou du  
vin doux. Si le-malade n’est point resserré , il suffira de  
lui donner un clystere ordinaire. Dans le tems marqué,  
c’est-à-dire, dans les intervalles où l’on jugera que le  
paroxysine est moins violent ,on lui appliquera au der-  
riere de la tête & fur l’épine du dos, des ventoustes avec  
scarification. Les bains de vapeurs par le moyen des  
éponges, & les cataplasmes laxatifs, ne doivent point  
être négligés. On lui rafera toute la tête, & on y ap-  
pliquera des ventoufes en différens endroits. On conti-  
nuera ces remedes jufqu’à ce que le mal fe rallentisse.  
On ne donnera de la nourriture au malade que de deux  
jours l’un, à moins qu’il ne perdît ses forces ; en ce  
cas on la lui ordonneroit tous les jours. Lorsque la  
maladie fera fur sim déclin , on se servira de la toile ci-  
rée, & l’on trempera & baignera tout le corps dans de  
l’huile , ou dans de Peau chaude mêlée avec de l’huile.  
Il est à propos de varier les mets ; on ordonnera quel-  
quefois les légumes, d’autres sois le poisson ou lavo-  
laille. Il faudra fouvent revenir aux bains. On per-  
mettra les pommes &le vin : mais cependant un usage  
Immodéré de ces deux choses seroit funeste ; il aug-  
menteroit le danger de la maladie , & la difficulté  
de la cure. CœLIUs AcRELIANus, *Acut. morb. LTII.*

*cap. y.*

CURE DE L’APOPLEXIEi

*selon* PhILUMENUS,

Il faut oindre avec de l’huile claire ceux qui font attaqués  
*d’apoplexie ,* & ne pas l’épargner. Il faut frotter la tête  
aVec de l’huile de rofes , dans laquelle on aura fait  
bouillir des panais, & distiler dans la bouche quel-  
ques gouttes de νϊη doux. Il ne faut pas négliger les  
parfums, comme le castoreum , l'opopanax & le galba-  
num. Il faut employer la foree pour desserrer les dents'  
du malade & lui otlVrir la bouche. On y introduira en-  
fuite le doigt, ou une plume trempée dans de l’huile,  
& on en fera fortir toute la matiere qui auroit pu s’y  
amasser. On aura foin d’oindre l’anus d’ingrédiens at-  
tractifs, afin de Vuider les Vents 'Hes intestins. Si ces  
remedes ne diminuent point la Violence du mal, on  
aura recours aux clysteres acres , dans lcfquels on fera  
entrer du miel & de la faumure. Cela fait, on faignera,  
& l’on reviendra enfuite aux remedes qui agitent, pico-  
tent & irritent. ORIBASE , *L. VIII.*

La méthode Eelon laquelle Galien traitoit les *apoplectiques,*est à peu près la même que celle quOribaste attribue à  
Philumenus; elle est seulementun peu plus étendue &  
circonstanciée. A l’occasion des clysteres , il dit qu’il  
en faut proVoquer la sortie en frottant le Ventre & la  
région des reins. Il Veut que ce foit au bras droit que  
l’on ouVre la Veine, & que l’on fasse une attention sin-  
jpaliere pendant cette évacuation aux pouls du malade,  
a la couleur de fon VÎfage & à fa respiration. Il ordon-  
ne de réitérer la faignée , si la premiere n’a point eu de  
fuites fâcheuses. Il faut encore , félon lui, tâcher de  
dissiper l'assoupissement par le moVen des odeurs fortes  
& fétides , & en appellant le malade à haute Voix. Si  
quelque partie est plus affectée qu’une autre p ar la ma

A P Ô 286

ladie ; si fes forces en font sensiblement diminuées, il  
saut, dit-il, y appliquer des compresses de laine trem-  
pées dans de l’huile *sicyonittm,* ou dans quelque autre  
huile qui ait la même Vertu.

Dans les cas où la faignée est impraticable parce qu’il ne  
vient point de seing, il faut tâcher de faire Vomir le ma-  
lade, en lui irritant le gosier. On lui oindra l’anus  
aVec des substances attractives, & propres à faire fortir  
les Vents. On appliquera fortement des ventoufes sisr  
la région des reins pendant quelque tems, ensilite Eur  
l’os pubis & sclr le bas-ventre. Si tous ces remedes  
n’ont point d’effet, il veut que l’on mette dans labou\*  
che du malade de *ï’hiera,* ou qu’on lui en injecte en  
clystere. Si la fievre se complique avec *Vapoplexie,* ce  
qui arrive,dit-il. le premier ou le second jour, il y a lieu  
d’espérer; ce symptôme est favorable : il ne faudra  
point négliger la fievre. S’il reste quelque matiere nui-  
sible dans les intestins , on travaillera à fon évacuation ?  
si cette matiere est proche de l’anus, les clysteres suffi-  
ront pour la faire fortir ; sinon il faudra recourir aux  
purgatifs & à *Ploiera* d’Archigene. Lorfqu’on aura  
purgé le malade, on appliquera des ventoufes avec *sca-  
ri fixation ,* à la tête & aux parties voisines du cœur. Si  
le malade sient ailleurs de la douleur, on y portera les  
ventousies , on scarifiera; c’est ce qu’il ne faut pas man-  
quer de faire aux femmes , aux environs de la région  
de la matrice. Il faut tenir le ventre & la vessie, ou les  
éVacuations des urines & des excrémens aisées & facle  
les. On fera prendre au malade de la nourriture tous  
les jours en petite quantité , mais une nourriture lége-  
re, chaude & détersive. Il est à propos dans ce cas d’a-  
doucir prefque tous les mets avec du miel. Αετιυε, se-  
*trab. II.ferm.* 2. c. 27.

Paul Eginete s’accorde dans les circonstances les plus im-  
portantes de la cure de *F apoplexie* proposée par les Au^  
teursprécédens : il ajoute seulement qu’il faut oindre  
le corps avec de l’huile imprégnée de foufre, & la tête  
avec de l’huile de camomile ou d’anet, dans laquelle  
on aura fait bouillir des panais, ou du calament. Il or-  
donne encore les sternutatoiresicsapophlegmatisines,  
ou les décoctions de thym , ou d’origan dans du vinai-  
gre, pour hâter l’évacuation desphlegmes par la bou-  
che. Si le malade^ perdu la parole, & si fes forces le  
permettent, on appliquera, dit-il, des ventoufesavec  
scarification, au derriere de la tête & aux parties voi-  
fines du cœur, s’il est possible. On aura recours enfui-  
te à la gestation : 'on fera porter le malade dans une  
chasse ou fur un lit fufpendu. On paffera au bout de  
quatorze jours à d’autres gestations : quant aux alimens,  
on ordonnera du vieux *apomeli,* avec des croûtes de  
pain ou *Valica.* On fera prendre enfuite un peu *d’hiera.*Le vingt-unieme jour on mettra le malade dans le bain  
& on lui permettra le νϊη trempé avec de Peau chau-  
de. Il veut aussi que le malade aille vivre , s’il peut s  
dans quelqu’endroit voisin de la mer. PaUL Εθινετε,  
*Lib. III. cap.* 18.

Le Pere Malbranche raconte qu’un homme fut guéri de  
*F apoplexie* par des clysteres fréquens de caffé ; & M\*  
Chapelain , Medecin de Montpellier , a guéri un au-  
tre *apoplectique* par le fecours du laudanum. *Histoire  
de l’Acad. Roy.* 1702.

Ceux qui font frappés d’une *apoplexie* phlegmatique, de-  
viennent pâles & tombent dans un profond assoupisse-  
ment. Ils ont le pouls petit. Si on veut leur procurer  
quelque soulagement, il faut recourir à l'émétique &  
aux purgatifs. La faignée empire leur état ; d’où nous  
pouvons inférer que ces fortes *d’apoplexies* ssont pro-  
duites par quelque substance visqueuse, médiocrement  
épaisse & qui *se* meut difficilement. Dans *i’apoplexie*de Eang, le malade a le vssage rouge, & les vaisseaux  
de la tête gonflés ; on le soulage en lui ouvrant la vei-  
ne ; l’émétique & les purgatifs rendent les fymptomes  
plus fâcheux. D’où il faut conclurre que les *apoplexies*de cette nature proViennent d’uhe obstruction dans les  
vaisseaux qui portent le fang ou dans les canaux qui  
portent les efprits dans le cerveau. BagLIvï.

287 A P O

Jean Drumohd fait dans ses Essais de Medecine une ob-  
servation qui s accorde parfaitement avec celle de Ba-  
glivi. Il fuppofe deux perfonnes frappées *d’apoplexie.*L’une est un jeune homme, replet & vigoureux, au  
sortir d’une débauche ; l’autre est une perfonne foible ,  
âgée & fujette à des catarrhes. Je présilme, dit-il, que  
la silignée copieuse est le meilleur remede auquel on  
puisse avoir recours dans le premier cas , & que ce re-  
tnede seroit mortel dans le second. La persimne faible  
& âgée doit être traitée avec des remedes qui agitent,  
picotent & irritent.

Le Docteur Catherwood dans sa méthode nouvelle de  
traiter les *apoplectiques t* proscrit la saignée par quelque  
veine que ce soit; il en sait autant des émétiques, des  
clysteres acres & des vésicatoires : mais il insiste beau-  
coup siur les avantages de l'artériotomie,& recomman-  
de particulierement les cordiaux.

Une observation assez importante faite par quelques Me-  
decins, c’est que dans les *apoplexies* violentes, où l’ase  
foupissement étoit si profond qu’ils avoient employé  
inutilement tous les moyens ordinaires pour en tirer  
les malades , l’application des cauteres en divers en-  
droits du corps avoit produit fubitement cet effet.  
Quant aux endroits où le cautere doit être particu-  
lierement appliqué, ils ne s’accordent point entre eux.  
Scultetdit, *Obferv.* 34. qu’il faut appliquer le cau-  
tere actuel fur le derriere de la tête. Zacutus Lusita-  
nus , Riviere & d’autres veulent que cela fe saisie en-  
tre la premiere & la feConde vertebre du cou , lieu,  
difent-ils, plus commode pour l'opératiôrt & plus avan-  
tageux relativement à la maladie. Il y en a qui préten-  
dent que l’application du cautere est plus salutaire  
dans l'endroit où la siuture sagittale *se* joint à la suture  
coronale. Quelques - uns désapprouvent entierement  
cette pratique. Mistichelli Auteur Italien, assure dans  
un Ouvrage qu’il a publié dans sa langue , siur *s apople-  
xie,* que le cautere actuel n’opere nulle part avec plus  
de l'uccès, lorsiqu’il est question de dissipperl'affoupif-  
fement d’un *apoplectique*, que quand il est appliqué à  
la plante des piés.

Quant au détail de l’opération, il l’a exposé dans des fi-  
gures que nous avons exactement copiées. Voyez la  
*Planche III. du I. vol. Figure* 11? Les lettres *AA* font  
les endroits qu’il faut brûler : la lettre *B* marque le cau-  
tere même , il est ici quadrangulaire , mais il pourroit  
être d’une toute autre forme. J’ai moi-même essayé  
cette pratique nouvelle fur un homme qui avoit été  
frappé *d’apoplexie :* mais ce fut inutilement. Son assou-  
pilfement continua & il mourut peu de tems après l’o-  
pération. HEISTÉR.

L’attaque de cette maladie étant extremement prompte  
& le danger dont elle menace, imminent, il *n’y* a point  
de tems à perdre, il faut appeller du fecours le plus  
vite qu’on pourra si l’on veut qu’il arrive, lorfqu’il y  
aura encore quelqu’espérance de salut. Il faut placer le  
malade dans un lieu dont l'air foit léger & tempéré,  
dans une posture telle que sim cou ne foit ni dans une  
situation verticale, ni dans une situation trop inclinée.  
Il faut furtout lui tenir les piés chauds, soit avec de la  
plume, Eoit avec des couvertures. Quant à la cure,  
c’est aux casses à déterminer tous les pas que l'on doit  
faire. Les principales de ces causes étant une effusion  
antécédente du semg qui étoit en trop grande abon-  
dance dans les vaiffeaux du cerveau, un amas de seing  
contre nature, & le relâchement de la vertu motrice  
des membranes &des vaiffeaux du cerveau, c’est à ces  
effets que la cure doit être relative, ce semt eux qui  
doivent diriger le Medecin & lui indiquer les remedes.  
La premiere chosie qu’on fe proposiera donc, ce *sera* de  
rallentir le mouvement du siang & d’empêcher qu’il ne  
se porte à la tête avec la même impétuosité, de redon-  
ner aux parties affoiblies leur force naturelle & de les  
restituer dans leur premier état, afin que le fang qui  
est maintenant en stagnation , pusse rentrer dans le  
cours de la circulation.

Pour remplir la premiere de ces indications, tous les Me-

A P O 288

decins dans tous les âges, ont compté sur la saignée  
faite dans le commencement de la maladie ; & en ef-  
fet, si on prend la peine de comparer ce remede avec  
la nature du mal, on fe convaincra sans peine qu’il  
doit être excellent. Dodonæus, de même que Nyman-  
nus, le regarde avec rasson comme tel , dans ses *Ob~  
servati ons Med. cap.* 8. *Exerc. P rat. pag.* 385. où il  
fait l’histoire d’une *apoplexie* dont une femme de foi-  
xante - douze ans fut guérie par la faignée. D’ailleurs  
je puis ajouter fur une observation de Lancisi que la  
nature même indique ce remede. Il raconte qu’un hom-  
me d’environ soixante - dix ans fut guéri des fymp-  
tomes antécédens de *Vapoplexie* par une hémorrhagie  
de douze livres de sang qu’il rendit par le nez.

S’il est constant qu’il faut tirer du stang , si tous les Au-  
teurs s’accordent siur ce premier pas, il n’en est pas de  
même siur la maniere de le faire. Il y en a qui font  
pour l’artériotomie ou qui prétendent qu’il faut ou-  
vrir l’artere préférablement aux autres vaiffeaux. Le  
défenfeur le plus intrépide de cette opération est Cat-  
herwood ; il a écrit un petit Ouvrage en Anglois ost  
il s’efforce d’en démontrer les avantages, & par la rai-  
son & par l’expérience. Quelques Medecins Alle-  
mands fe sont aussi déclarés pour elle ; Loew d’Erlse  
feld l’a entre autres approuvée dans sa Medecine pra-  
tique; & j’avouerai qu’il seroit à souhaiter que cette  
pratique qui me paroît salutaire n’eût pas contre elle,  
la nouveauté & la mal-adreffe de quelques Chirurgiens;  
deux inconvéniens seins lesquels je ne doute point  
qu’elle ne fût bien-tôt généralement suivie. D’autres  
persistent à défendre la phlébotomie : mais ils ne font  
d’accord ni sur le lieu *i* ni sur la veine qu’il faut ou-  
vrir. Les uns veulent que lson ouvre les veines du  
bras , d’autres prétendant qu’il faut leur préférer les  
‘veines du front. Ceux-ci ordonnent de faigner aux na-  
rines, & ceux-là à la langue. Morgagni recommande la  
faignée à *soccipot^Advers. Anat. 6. p.* 1 ô8.parce que les  
veines de l’occiput entrent dans le crane & ont corn.  
munication avec les sinus latéraux. Ainsi lorsqu’elles  
sont ouvertes, dit-il, le seing qu’elles portoient dans  
ces sinus en est écarté ; la quantité de fang qui les tra-  
versie est donc diminuée & sim mouvement augmenté;  
detlx effets dont le malade ne peut que retirer du bien.  
Mais comme les troncs de ces veines font placés très-  
profondément & qu’on les trouve quelquefois divisés  
en ramifications extremement petites, il feroit d’avis  
qu’on préférât à la saignée en cet endroit, les ventou-  
fes & les fcarifications profondes & multipliées. Za-  
cutus Lusitanus assure, *Med. Princ. Hist. Lib. I. Hist.*33. avoir guéri de cette maniere deux personnes atta-  
quées *d’apoplexie.* Mais le gros des Medecins & même  
les plus versés dans l’Art, ordonnent la faignée aux  
veines jugulaires; c’est le sentiment de Severinus, de  
Lancisi & de Freind, par la raision , disient-ils, que  
ces vaiffeaux étant fort voisins du cerveau, on ne peut  
pas manquer en les vuidant, de donner de l’efpace &  
de la liberté au fang & de faciliter la circulation de  
celui qui s’est amaffé dans les parties affectées de la  
tête.

Lorfqu’on se Eera déterminé à la saignée , voici ce qu’il  
est à propos d’observer en la faisant. Pour que les  
petites arteres n’aient pas le tems de Portir de leur  
ton naturel, & que le cerveau ne vienne pas à être in-  
nondé du sang qui s’en extravaseroit, il faut faigner le  
plutôt qu’il Eera possible. Afin que le fiang coule promp-  
tement & à grand jet, on fera l'ouverture de la saignée  
assez large : une effusion de fang qui seroit lente, ne  
produiroit presque aucun effet salutaire. On ouvrira la  
veine la plus proche de la partie affectée ; ainsi l’on  
choisira celles du bras ou les jugulaires. C’est à la plé-  
nitude des vaiffeaux combinée avec l’état du pouls &  
la force du malade, à fixer la quantité de fang qu’on  
tirera. Mais en général il faut que la faignée foit co-  
pieuse. Si l’habitude du corps est pléthorique, si la  
constitution est sanguine, ou si *Fapoplexie* provient de  
la suppression de quelque évacuation habituelle de  
fang,

*z8p* A P 0

*fang,* il faudra réitérer la faignée. Dionis nous assure  
qu’il s’étoit fort bien trouvé d’avoir ouvert fept fois la  
veine dans un cas *d’apoplexie.* Si l’on fait plusieurs  
faignées, on saignera d’abord au pié , enfuite au bras  
ou au cou , de peur qu’en commençant par ouvrir une  
veine dans les parties supérieures, on n’invitât le sang  
à *se* porter avec abondance des parties inférieures &  
de la circonférence du corps, à la tête.

La faignée n’est pas le seul moyen que l’on ait pour em-  
pêcher le simg de *se* porter à la tête. Les purgatifs vi-  
goureux produiront aussi le même effet. Par les purga-  
tifs vigoureux, je n’entens point ces cathartiques su-  
rieux qui ont quelques caracteres du poifon, mais ces  
purgatifs innocens & salutaires qui picotent seulement  
les membranes nerveufes des intestins , qui y cassent  
une irritation modérée ; tels font le fel de gemme, le  
fel de Seltz & le fel ammoniac. Il en faut jetter une  
dose affez forte dans des clysteres , & y ajouter toutes  
les poudres propres à dissipper les flatulences & à for-  
tifier le ton des intestins. Les poudres de cette nature  
sont celles de rue, de fauge, de marjolaine , de fariet-  
te , de thym, de ferpolet, de fleurs de lavande , de lis  
des vallées , de camomile Romaine, des graines d’a-  
net & de carvi, avec les huiles exprimées de rue , de  
camomile & de laurier. Il faut donner ces clysteres  
fréquemment & eh petite quantité, de peur que s’ils  
étoient copieux , le malade ne les retînt pas. Il faut  
encore en les donnant obferver qu’ils pénetrent plus  
avant & qu’ils operent au loin.

Quant aux remedes capables de fortifier les parties ner-  
veufes affoiblies, de les exciter à reprendre le mou-  
vementqui leur convient, & de hâter par ce moyen la  
résolution des humeurs épanchées, il faut les employer  
tant extérieurement qu’intérieurement. Les applica-  
tions extérieures les plus efficaces fe font des fubstan-  
ces volatiles urineufes, mêlées avec les céphaliques,  
dont le plus puissant en forme liquide est l’esprit de fel  
ammoniac préparé avec la chaux vive, & imprégné  
d’huile de rue, de marjolaine ou de lavande, & en for-  
me feche, le fel volatil ammoniac humecté des mêmes  
huiles. Ces remedes appliqués fous le nez, de sorte  
que les corpuscules qui s’en élevent, pussent frapper  
les nerfs olfactifs, insérés même dans les narines avec  
le bout d’une plume , ou fouflés dans les mêmes par-  
ties avec le tuyau, agiront vivement & feront très-ca-  
pables de dissiper l’affoupissement. C’est dans la mê-  
me vue & pour procurer au malade le même soulage-  
ment , qu’on a coutume d’appliquer à certaines parties  
du corps où la senfation est plus exquise qu’ailleurs ,  
telles que la plante des piés , des substances propres à  
y exciter un mouvement douloureux. Ce mouvement  
paffe de ces parties à tout le Eysteme des parties ner-  
veuses , y produit une contraction, les irrite & les met  
en action. A cette fin, on peut se servir d’un linge ru-  
de ou d’une broffe, avec laquelle on frottera le corps  
fortement, ou d’orties avec lesquelles on piquera les  
parties.

Les vésicatoires, de même que les cauteres actuels, semt  
encore très-utiles en pareil cas.Dominique Mistichelli  
a donné dans un Ouvrage Italien une nouvelle métho-  
de d’employer le cautere actuel ; & cette méthode a été  
approuvée par Lancisi.

Mais si le malade a consiervé ou recouvré la facilité de la  
déglutition, il faut bien fe garder de lui faire prendre  
intérieurement des remedes volatils & fpiritueux ; ils  
ne ferviroient qu’à augmenter le mouvement & la ra-  
réfaction du sang, qui n’a déja fait que trop de ravage.  
Aussi Pitcairn, qui connoiffoit bien leur effet en pareil  
cas, les a-t’il profcrits dans fon Traité *de Circul.Sung.*11 ne saut employer ici que les fubstances analepti-  
ques, légerement irritantes & difcussives, entre les-  
quelles celles en qui ces propriétés font le plus généra-  
lement reconnues, semt les diaphoniques fixes unis  
avec le cinabre, l’ambre & le nitre. On peut les don-  
ner en poudre dans quelque eau convenable qui leur  
ferve de véhicule; ou, ce qui vaut encore mieux, les  
*Tome II.*

A P O 290

mettre sous la forme d’unepotion. Quant à moi, je fais  
un ufage fréquent de la composition fuivante, & j’y ai  
beaucoup de foi.

Mêlez le tout enfemble.

J’ajoute quelquefois à cela une très-petite quantité de  
tartre émétique, pour exciter une vellication légere  
aux petites fibres nerveufes de l’estomac qui ont corn-  
munication avec toutes les autres parties nerveuses.  
Il faut bien obferver que cette quantité de tartre émé-  
tique ne sioit pas capable de causer un vomiffement.

Mais comme l’hémorrhagie du cerveau est très-dange-  
reuEe en elle-même, & très-siIjette à reprendre après  
qu’on l’a dissipée, le Medecin doit employer tous ses  
soins & tout son savoir pour finir le paroxysine & pre-  
venir fion retour.

Caspar Hoffman, *Inst. Med. Lise III.* conclut ici avec  
Martianus & Ballonius, que tout *apoplectique* est plé-  
thorique; d’où il infere judicieusement que le premier\*  
siain du Medecin doit être de diminuer la quantité du  
samg des plétoriques ; en conséquenee, qu’en quelque  
saifon que Port Eoit, il faut leur ouvrir la veine , mais  
furtout aux environs des équinoxes, lorsque le sang &  
les humeurs sont dans une agitation contre nature, &  
que celle-ci fait tous fes efforts pour chaisier du corps  
ce qui l’incommode, & ce qui y est nuisible & sijper-  
flu. C’est par la même rassort, que dans ces conjonctu-  
res le flux hémorrhoïdal est salutaire, & qu’Hippocrate  
prétend que les sisites n’en peuvent être que favorables  
à la santé , furtout si cette évacuation est habituelle.  
Mais lorsqu’il est question de procurer ou de hâter  
un flux hémorrhoïdal, c’est une entreprise qui deman-  
de de la part du Medecin, de l’art, de l’habileté & de  
grandes précautions. A cet effet, outre les frictions à  
l’anus , & Pufage des fomentations convenables, jlef-  
time qu’on peut employer les fangfues, ce à quoi on  
fe trouvera bien de joindre l’élixir balsamique d’aloès  
corrigé, de safran, de myrrhe & d’ambre, préparé avec  
un mefistrue lixiviel aqueux, & non spiritueux. Si Poli  
ordonne à propos les pilules balfamiques , elles ne  
manqueront pas de produire un bon effet. Cependant  
il faut abandonner ce projet, & s’interdite tous les *re-  
medes* qui tendent à procurer l’évacuation en question,  
si l’on vient à slappercevoir que la nature d'y est point  
disposée d’elle-même. Pour procéder de la maniere  
que nous venons deprefcrire , il.suut que l’écoulement  
ait commencé , & qu’jl ne faille feulement que le hâ-  
ter. En toute autre conjoncture, les resnedes propres à  
procurer le flux hémorrhoïdial, seroient plus nuisibles  
au malade que la pléthore même.

Pour provenir l’attaque *d’apoplexie ,* le moyen le plus sûr  
que je conseille . c’est de tenir le ventre en bon état,  
& les excrétions libres & faciles ; car c’est une maxime  
générale de pratique, que la tête ne peut être affectée  
tant que le ventre fait bien fes sonctions. Il faut cepen-  
dànt *se* bien garder de procurer la sortie des excrénfens  
pat des purgatifs violens ; car ces remedes agissant  
avec furie fur les membranes nerveisses des intestins,  
seroient capables d’exciter des sipasines, & de troubler  
la circulation du sang. Il ne saut employer dans ces oc-  
casions que dès purgations douces, légeres & amies de  
la constitution du malade. Entre ces médecines, celles  
que je préfererois aux autres, ce.sont les préparations

29 I A- P θ

de rhubarbe avec les fiels abstergens, les pilules poly-  
chrestes &ies clysteres.

Toutes ces eaux & tous ces baumes qui portent le nom  
*d’apoplectiques,* dont quelques Auteurs font si grand  
cas , qu’on ordonne tant à l’intérieur qu’à l’extérieur,  
& qu’on applique en forme d’onction, aux tempes, aux  
narines & à la nuque du cou , font à mon avis, très-pré-  
judiciables, foit qu’on les administre comme remedes  
d l’attaque actuelle *d’apoplexies* foit comme préferVa-  
tifs contre l’attaque que l’on craint, lorfque la raisim  
qu’on a de craindre est tirée d’une plénitude de simg,  
& que la peissonne menacée est à la fleur de sim âge. Le  
témoignage de Dodonæus dans cette matiere, doit être  
d’un poids considérable. « Lorfque la quantité des hu-  
» meurs est trop grande, dit-il, *Hist. Lib. VI.* surtout si  
» le simg est du nombre , l’usage de ce remede ( il par-  
» le de Peau de lavande distillée) est dangereux. » Il en  
' faut dire autant de toutes ces composinons dont la ba-  
fe est l’efprit de vin , dans lequel on a fait macérer des  
herbes, des fleurs,des graines & dés aromates de la  
même nature que la lavande, &que les Charlatans qui  
en font trafic, prefcrivent àtort & à travers. Toutes ces  
chofes chaudes & fpiritueufes ne peuvent manquer de  
porter à la tête , augmenter le mal & doubler le danger  
dtl malade.

Il est bien plus sûr d’ufer d’insusion en forme thé , faite  
d’eau commune & d’herbes céphaliques, furtout de  
baume , de bétoine , de sauge & depetit cardamome ;  
ces infusions prifes en boissons, font propres à confer-  
ver au sang l’égalité de sim mouvement, & à rafraîchir  
& fortifier le cerveau & les nerfs.

Mais il faut defefpérer du falot d’un malade qui refuse de  
*se* soumettre à un régime convenable & calculé , relati-  
vement à ce que nous'appelions *non-naturels.* Dans les  
cas de la nature de celui dont nous traitons , le repos &  
l’abstinence sont deux grands préservatifs. Celfe pré-  
tend qu’ils fuffifent feuls , non-feulement pour prevc-  
nir, mais même quelquefois pour guérir les plus,tcrri-  
bles maladies. Un homme menacé *d’apoplexie, se* gar-  
dera donc bien d’être intempérant dans le boire & le  
manger , & de varier fes mets. Il n’ufera que de vins  
doux & agréables au palais : il s’interdira toutes li-  
queurs fortes, & tout exercice de corps violent, parti-  
culierement après les repas. Il ne fe couchera point fur  
fon souper : il aura soin de *se* tenir la tête élevée sim un  
oreiller quand il fera dans sim lit. Lorsque la constitu-  
tion tend à *F apoplexie,* il faut employer tout ce qui  
s’oppose à cette pente. Il ne *se* faut jamais laisser re-  
froidir les piés ; on les baignera souvent dans de l’eau  
chaude , & l’on habitera un appartement modérément  
chaud. On *se* donnera un peu de mouvement ; on fe  
tiendra l’efprit tranquille & serein , & l’on ne dormli-  
ra ni trop, ni trop peu. En un mot, on évitera soigneu-  
sement tout ce que nous avons compté entre les casses  
procathartiques de cette terrible maladie.

OBSERVATION PREMIERE.

Un Comte âgé de cinquante ans, plein de simg &d’hu-  
meurs, avoit été attaqué il y avoit quelques années  
d’une paralysie légere, dont il lui restoit quelque em-  
barras dans la prononciation. Cela le détermina à venir  
aux eaux de Carlsbatqui étoient voisines desies terres ;  
&il les prit intérieurement & extérieurement. Il fit ce  
Voyage sans avoir consulté de Medecin , & il prit les  
eaux sans avoir disposé sim corps à leur effet par les  
évacuations convenables , la saignée & la purgation.  
Qu’en arriva-t’il ? C’est qu’un jour en entrant dans un  
bain , qui étoit à la vérité un peu trop chaud, il fut pri-  
vé fubitement de tout sens, tant intérieurement qu’ex-  
térieurement. Immédiatement après cet accident, *sa*respiration devint prompte , sta poitrine s’éleva com-  
me par une efpece de mouvement convulsif, la pulfa-  
tion de fes arteres étoit forte & dure, & sim viseige ex-  
tremement rouge. On lui ouvrit la veine; on lui appli-  
qua sous le nez des sternutatoires, ce qui ne servit qu’à |

Α P O 292

lui donner une convulsion de poitrine des plus terri-  
bles , & à le jetter dans un ronflement violent. En un  
moment, tout son côté gauche fut privé de tout fenti-  
ment & de tout mouvement, excepté sa main , qu’une  
convulsion tenoit dans une agitation continuelle. Il  
perdit l’ufage de la raisim, & il mourut en cinq heu-  
res de tems. Après sa mort, il lui sortit par les nari-  
nes une grande quantité de seing & des sérosités sian-  
glantes ; & cette effusion dura vingt-quatre heures, &  
davantage.

*REFLEXION.*

S’il y a des eaux minérales qu’il ne faille prendre en  
bains qu’avec une extreme circonspection, ce font affu-  
rément celles de Carlsbat; car leur effet est de refferrer  
violemment la silrsace du corps, & de repouffer avec  
force le fang & les humeurs aux parties intérieures ;  
& cet effet est produit par les parties terrestres de la  
nature de la chaux & ferrugineuses dont elles sont  
chargées. C’est par cette raisim qu’elles emportent avec  
tant de viteffe les tumeurs œdémateuses des piés , &  
que si la constitution est disposée aux Epasines & les  
vaisseaux remplis de sang , elles cassent des douleurs  
violentes , de véhémentes palpitations de cœur , des  
maux de tête aigus, la perte des forces, la soiblesse des  
articulations , & même des fievres intermittentes &  
continues. Il n’est pas étonnant que le Seigneur dont  
nous avons parlé , en qui la quantité de sang étoit dé-  
ja trop grande & les humeurs très-disposées à s’épan-  
cher dans le cerveau , *se* foit mal trouvé de ces eaux;  
que l’issage inconsidéré qu’il en fassoit, ait porté sim  
sang avec impétuosité à la tête, & que sies vaisseaux,  
tant intérieurs qu’extérieurs, sie soient rompus; acci-  
dens qui ne pouvoient pas manquer de le priver subi-  
tement de la vie, & qui lui arriverent, comme il pa-  
roît évidemment par l’effusion copieuse de matieres  
simglantes qu’il rendit par le nez: or, cette effusion  
indique toujours , comme on fait, une hémorrhagie  
antérieure du cerveau. L’application des sternutatoi-  
res ayant augmenté la difficulté de respirer, & procuré  
le râlement, c’est auxMedecinsàen conclurre , qu’on  
ne doit faire ufage dans les *apoplexies* de fang, de tout  
ce qui tend à faire éternuer, qu’avec une extreme cir-  
leonspection, même après qulon a tempéré l’impétuosi-  
sité avec laquelle le Fang fe portoit à la tête ; car il  
y a toujours à craindre que l’irritation causée par ces  
remedes ne provoque derechef le sang, ne l’attire  
dans les parties irritées, & ne hâte la mort du malade.

OBSERVATION II.

Une femme de cinquante ans , d’une constitution fan-  
guine, mais en même-tems très-délicate & très-foi-  
ble, avoit toujours eu des regles très-abondantes. Mais  
à l’âge de quarante-neuf ans , cette évacuation ayant  
ceste, felon le cours ordinaire de la nature, elle corn-  
mença à fe plaindre d’une mefaifance & d’une espece  
d’oppression qu’elle fentoit aux environs du cœur ; le  
côté gauche de l’abdomen lui enfla , fes articulations  
devinrent foibles & douloureufes ; elle eut des maux  
de tête accompagnés de pefanteur & tenans du verti-  
ge, & fon fommeil sut mauvais & interrompu ; cepen-  
dant elle confervoit avec toutes ces infirmités, fon em-  
bompoint & *sa* couleur vermeille. A l’approche de  
l’hiver, ces fymptomes s’accrurent à un point, qui la  
força d’appeller un Medecin, qui, pour dissiper les fia-  
tulences, lui ordonna des fiels volatils huileux, & des  
essences carminatives : il lui fit aussi prendre une pou-  
dre purgative, composée d’un demi-scrupule de rési-  
ne de Jalap , & de six grains de tartre vitriolé. Elle  
avoit été purgée six fois de cette maniere, & toutes ces  
purgations lui avoient fait essuyer des tranchées su-’  
rieufes, lorsqu’elle eut une attaque *d’apoplexie :* cette  
attaque la frappa le lendemain de fa derniere purga-  
tion. Son pouls ne changea point d’état, & fa respira-

*zpl A P O*

tion fut toujours libre. On lui ouvrit la veine sur le  
champ, & on lui donna un clystere acre. L’action  
de ces remedes dissipa à la vérité *F apoplexie :* mais  
il lui resta une aphonie, avec une grande foibleffe de  
tête.

Pour emporter les fymptomes, & les restes de sa premiere  
maladie, fon Medecin lui ordonna une poudrt purga-  
tive de douze grains de résine de jalap, & dix grains de  
tartre Vitriolé , à prendre dans de Peau de lis des val-  
lées. Il n’y avoit pas une heure qu’elle avoit cette me-  
decine dans le corps , qu’elle fut attaquée pour la fe-  
conde sois *d’apoplexie s* & cette attaque l’emporta.

*REFLEXIO H*

Les femmes d’une constitution sanguine, sont fort fujet-  
tes à l’*apoplexie,* lorsqu’elles viennent à perdre leurs  
regles ; elles doivent donc alors *fe* faire saigner fré-  
quemment, de peur que d’autres caisses venant à *fe*réunir à cette suppression,il ne s’en ensctive des accidens  
terribles. Mais rien n’étoit plus capable de les hâter  
ces accidens, qu’un ufage de purgatifs violens & capa-  
bles de donner des tranchées. Entre ces purgatifs fu-  
nestes en pareil cas, on peut compter avec rasson , la  
résine de jalap en poudre ; car à peine est-elle defcen-  
due dans l’estomac , qu’elle coule dans les intestins ;  
là s’attachant à leurs membranes nerveufes , elle exci-  
te des spasines & des tensions douloureufes : ces mou-  
vemens forcent le fang de remonter dans les parties  
supérieures ; & cette révulsion produit les plus terri-  
bles effets. Il s’ensuit de-là que le Medecin commit  
une lourde faute, d’avoir ordonné, au fortir d’un ac-  
cès *d’apoplexie* qui s’étoit dissipé comme de lui-même,  
une dofe de ce fatal purgatif si considérable , qu’elle  
rappelle l’*apoplexie,* & que la malade en fut emportée.  
Quoiqu’on fe propofant de déterminer par un purgatif  
violent, les humeurs à *se* porter dans les parties infé-  
rieures, fa pratique parût raifonnée ; cependant avec  
un peu plus de réflexion, il se feroit apperçu qu’il fal-  
soit tenter cet effet par des laxatifs doux, ou même  
des clysteres, & non avec des remedes capables d’exci-  
ter dans les intestins des spasines fensibles , fpasines  
qui s’annoncerent par les tranêhées , & de forcer le  
fang à *fe* porter à la tête en si grande quantité , & avec  
une telle impétuosité que les vaiffeaux en furent rom-  
pus, & que la malade en mourut.

OBSERVATION III.

Un Ecclésiastique qui n’avoit pas plus de cinquante ans ,  
d’une constitution fanguine , & qui avoit toujours joui  
d’une santé ferme & vigoureufe,fut jetté, par un éve-  
nement fâcheux qui bleffoit fa réputation, & qui dés-  
honoroit fon caractere, dans une violente agitation  
d’efprit , accompagnée de folie & des fymptomes  
les plus cruels. Ce trouble lui laiffoit peu de repos, il  
dormoit peu ; il crut à propos , pour chaisier fa mélan-  
colie , & s’égayer les fens & l’eîsprit, de fe lÎVrer à un  
ufage un peu libéral du νΐη, qu’il avoit aimé autrefois  
plus que de rasson, à la longue il perdit entierement  
l’appétit ; comme il faifoit une mauvaife digestion des  
mets qu’il prenoit, il étoit tourmenté par des rapports  
continuels ; cependant il ne siartoit de fon ventre au-  
cune flatulence ; il étoit extremement refferré. Il com-  
mença à perdre les forces ; il fut attaqué d’une dou-  
leur, & d’un oppression violente qui fe faifoient fentir  
dans les parties circonvoisines de fon cœur. Des peu-  
fées tristes & affligeantes lui tourmentoient l’efprit :  
enfin , il perdit subitement , & contre toute attente,  
tous fies sens ; fon pouls & *sa* respiration ne souffrirent  
aucune altération. Au bout de deux heures , après  
qu’on lui eut appliqué les remedes convenables, il re-  
prit en partie ses forces , & il revint à lui-même ; mais  
il fe plaignit aussi-tôt d’tme extreme foibleffe de ge-  
noux , d’un engourdissement, & d’une langueur du *cô-  
té* droit, & de la perte de la mémoire. 11 fe détermina

A P Ο 294

de lui-méme à venir aux bains de Carlsbat dans le desc  
Eein non-seulement de guérir, par leur moyen, de set  
maladie hypocondriaque, mais encore de chaffcr de fon  
esprit toutes pensées affligeantes, & de dissiper sa mé-  
lancolie par le voyage, & par la converfation. Comme  
j’étois alors silr les lieux, il me confulta silr fon état,  
& je lui conseillai de boire modérément des eaux tem-  
pérées de la source, appellée *Muhlen-Brunnen s* ce qu’il  
fit avec succès pendant vingt jours ou environ. Il s’en  
retournoit, lorsqu’on passant dans une ville bien con-  
nue, il fut invité par fes amis à un grand repas qu’ils  
lui donnerent ; il *se* livra à fon gout pour le vin, & II  
en but un peu plus qu’il n’auroit dû II s’en revenoit à  
son logis , par une nuit affez froide, lorfqu’il fe fentit  
une difficulté de respirer dont il fe plaignit : cela le  
détermina à prendre quelques poudres diaphorétiques,  
dont l’usage fit paroître fur fon corps les fymptomes  
d’une fievre pourpresse. Mais comme il étoit tour-  
menté d’un mal de tête insupportable , sim Medecin  
jugea à propos de le saigner du pié. Avant que d’en  
venir-là, il prit mon avis; & comme je craignois que  
la saignée ne fît rentrer le pourpre, je m’oppofai de  
toute ma force à ce qu’elle fût faite. Mais le Medecin  
à force d’insister fur les fuites fatales auxquelles on  
s’expofoit en différant ce remede , fe fit écouter ; le  
malade fut faigné du pié, & cette faignée fut assez co-  
pieufe. Incontinent la douleur qui fe faifoit sentir aux  
environs des parties adjacentes du cœur, augmenta ,  
les extrémités du corps *se* refroidirent, le pourpre ren-  
tra, une violente attaque *d’apoplexie* survint, accom-  
pagnée de la perte de tous les fens , d’assoupissement &  
de râleffient ; le pouls étoit inégal & fort, & le vifage  
rouge & enflé. La violence de la maladie emporta en  
dix-huit heures de tems ce malade.

*REFLEXIO H*

Il y a dans ce cas plusieurs circonstances qui méritent  
toute l’attention d’un Medecin, &qui peuvent lui fer-  
vir de regles dans la partio pathologique & thérsipeu-  
tique de fon art. Premierement, nous remarquerons  
que dans un homme d’une constitution sanguine, la  
longueur & l’excès du chagrin, le mauvais régime, &  
furtout Fustige immodéré du vin, affaiblissent telle-  
ment le systeme nerveux, que les maladies hypocon-  
driaques font forcées de s’introduire dans cette conse  
titution dont elles n’auroient vraisemblablement ja-  
mais approché, si on ne s’étoit siervi de tous ces moyens  
pour les y contraindre. On remarquera en second lieu,  
que les longues agitations de l’esprit, les embarras &  
les afflictions de Pame , accompagnées d’un chagrin  
profond, débilitent tellement le cerveau & leiysteme  
nerveux , qu’il en est difposé , & qu’il en devient sistet  
à des attaques paralytiques. D’ailleurs, dans le cas  
qui sait maintenant l’objet de nos reflexions ; la pre-  
miere attaque *d’apoplexie,* avoit été légere ; puisqu’el-  
le ne provenoit que de la violence avec laquelle le  
seing avoit été porté à la tête, à l’occasion des sipasines  
excités dans le bas ventre; & une siaignée suffifoitpour  
la diffiper & pour résoudre & remettre en circulation  
le Eang qui étoit en stagnation dans les vaisseaux du  
cerveau. Mais comme il n’y a point de malades plus  
exposés aux rechutes que les *apoplectiques,* si-lrtout Iorsc  
qu’ils ne prennent aucun préservatif, qu’ils Vivent fans  
régime, & qu’ils négligent l’ufage des remedes conve-  
nables ; il arriva que PEcclésiastlque dont nous avons  
fait l’histoire , s’étant abandonné à fon intemperance,  
après l’usage des bains de Carlsbat, qui font vraiment  
excellens dans les maladies hypocondriaques , mais  
très-funestes dans les maladies de la tête, eut une secon-  
de attaque plus violente que la premiere, &que cette  
attaque fut mortelle; ce qu’il saut encore attribuer à  
la grande quantité de sang quson lui tira ; en consé-  
quence de quoi, la fievre pourpreufe attaqua avec vio-  
lence les parties internes, & y excita des fpasines qui  
sorcerent le sang à *se* porter avec impétuosité à la tête ;

295 A P O

d’où il s’ensuivit que les vaisseaux internes slouvrirênt.  
HOFFMAN , *vol.* 2.

OBSERVATION IV.

*Tirée de* C. P I S o N.

Claude Dionis, Habitant & Tailleur à Pont-à-Mousson  
en Lorraine , homme d’une constitution , & d’une ha-  
bitude de corps foibles, noir de cheveux, & livré à la  
fainéantife & à la crapule, au sortir d’une débauche de  
vin, eut en 1603. une attaque *d’apoplexie* ; il tomba fu-  
bitement à terre & perdit tout fentiment & tout mouve-  
ment. Il fut privé dès cet instant de l’Issage de la pa-  
role. Quoiqu’il respirât sensiblement, cependant *sa res-  
piration* étoit inégale, troublée & intermittente, basse  
& accompagnée de râlement. Il demeura dans cet état  
de privation de voix, de mouvement, & de sentiment  
pendant quatre jours : tous ceux qui le virent le juge-  
rent *apoplectique.* Le quatrieme jour, il revint à lui-  
même, ce que j’attribue à une faveur particuliere du  
Ciel, plutôt qu’à l’énergie des remedes, qu’on ne peut  
administrer dans les cas de cette nature , ou qui ne pro-  
duisent aucun effet, quand même on vient à bout d’en  
faire usage ; par la raifon que l’oppression qui accable  
la faculté fensitive est trop grande, pour être dissipée.  
Cependant laguérifon de cet homme ne fut pas com-  
plete; la matiere morbifique fe fixa par une tranfmi-  
gration salutaire, non-seulement sur le milieu de Pé-  
pine du dos, ce qui lui rendit le tronc du corps paraly-  
tique , mais encore sur les branches de la septieme  
. paire de nerfs, qui fe portent à la langue, d’où il con-  
tracta un bégayement qui lui est toujours resté. La  
chaleur & les autres précautions convenables opére-  
rent tellement fur *sa* paralysie qu’il fut en état, quel-  
ques mois après, de fortir & de fie placer à la porte des  
Eglifes, pour y recevoir les aumônes des Chrétiens  
charitables. Mais un an & demi après cet accident, ce  
malheureux perdit llufage de fes jambes, & fut obligé  
de garder le lit, où il fut prefque aussi-tôt attaqué d’u-  
ne fievre d’une efpece particuliere qui m’est inconnue,  
& qui l’emporta.

OBSERVATION V.

*Tirée du meme Auteur.*

En 1603. vers le commencement du mois de Septembre,  
un Habitant de Pont-à-Mouffon, habile dans fon mé-  
tier , revint ivre d’une ville voisine, où il avoit été en  
voyage. Il tomba au milieu de sa route , perdit tout  
sentiment & tout mouvement, & demeura étendu sur  
la terre pendant trois jours. Le troisieme jour on le  
trouva ; on le leva, & il fut transporté dans fa maison.  
Il recouvra l’usage des *sens* ; mais il fut privé en mê-  
me-tems de la faculté de mouvoir le milieu de fon  
corps , du côté droit : Cette paralysie subsiste enco-  
re, quoiqu’il y ait plus de quatre ans que cet acci-  
,dent lui est arrivé. D’ailleurs, il *n’a* pas la prononcia-  
tion libre, & il marche avec peine.

Je ferai obferver que dans ce malade les parties paraly-  
tiques ont toujours été humides de fueurs.

OBSERVATION VI.

Je me rappelle qu’il y a environ dix ans, fur les confins  
de l’Evêché de Metz, une femme de distinction, ( clé-  
toit, si je ne me trompe, l’épouse de M. Helmestat, )  
demeura paralytique au fortir d’une attaque *d’apople-  
xie. L’apoplexie* l’attaqua pour la seconde sois, dissi-  
pa Ea paralysie, & termina fes jours en même-tems.

Cette esipéce de maladie est extremement fréquente dans  
le Duché de Lorraine ; il *n’y* a prefque point de Vil-  
les, de Bourgs, ni de Villages où les changemens de  
tems considérables qui *se* font pendant l’hiver, n’ame-  
nent des *apoplexies*fubites & inattendues, dont les ha-

A Ρ O 296

bitans sont frappés & emportés. Je ne déterminerai  
point quant àpréfent, s’il faut attribuer cette difposi-  
tion à l’*apoplexie,* à la crapule des Habitans, où àl’hu-  
midité du climat, & aux mauvaifes qualités de Pair;  
ou si c’est un effet que toutes ces caufes réunies con-  
courent à produire. Je ne m’embarquerai pas non plus  
dansedes spéculations profondes fur la nature de cette  
maladie , & de fes différens fymptomes ; toutes ces  
chofes à force d’être traitées, ont peut-être acquis tout  
le degré de lumiere dont elles font sissceptibles ; j’ob-  
ferverai feulement qu’il y a trois especes *d’apoplexies >*une *apoplexie* forte & violente qui suffoque & tue le  
malade tout d’un coup ; une *apoplexie* d’une force  
moyenne , qui rend la respiration violente, forte &  
haute , & que quelques-uns distribuent en deux fortes,  
qui different plutôt entre elles par leur degré de vio-  
lence , que par leur nature ; & une *apoplexie* légere  
dans laquelle le malade respire avec quelque difficulté.  
La première ou la plus violente provient d’une hu-  
meur gelatineuse, quelquefois feule, d’autre fois mê-  
lée de sérosité ; mais en proportion telle que la sérosi-  
té est toujours en moindre quantité que l’humeur mu-  
cilagineuse, *L’apoplexie* la plus légere, a pour caufe la  
sérosité seule, ou mêlée avec une humeur mucilagineu-  
fe ; mais en telle proportion que l’humeur mucilagi-  
neuse est toujours en moindre quantité que la sérosité.  
Enfin, *s apoplexie* moyenne entre la violente & la lé-  
gcre est produite par un mélange en parties égales de  
sérosité & d’humeur mucilagineuse. En effet, l’Ob-,  
fiervation suivante semble confirmer cette théorie.

OBSERVATION VII.

Dans l’année 1660. Etienne Ruisseau , fils d’un Avocat  
célebre,.jeune homme âgé de douze ans, vers lefolf-  
tice d’hiver, tomba subitement I.ans fentiment & I.ans  
mouvement , si l’on en excepte un mouvement con-  
vulsif qui suivit presique immédiatement *sa* chute &  
qui fut accompagné de râlement. Nous essayâmes  
dans cette occasion peu de remedes , parce que nous  
jugeâmes l’attaque mortelle. En effet l’évenement ne  
trompa point nos conjectures ; il fut suffoqué par la vio-  
lence du mal & emporté douze heures après fon atta-  
que, versiint , au grand étonnement de tous ceux qui  
l’approcherent alors, par les narines une grande quan-  
tité d’humeur mucilagineuse & écumeuse, non goutte  
à goutte, comme il arrive dans les maladies des pou-  
mons invétérées ; enstirte qu’il n’y avoit aucune rai-  
S011 de penser que cet écoulement vînt de la poitrine;  
car quoique dans les cas de péripneumonie, la violen-  
ce du râlement puisse procurer une effusion de matiere  
purulente par le nez, cependant on fait que cette ma-  
tiere n’est point écumeuste , ne vient pas en grande  
quantité, qu’elle a quelque consistance & qu’elle tom-  
be goutte à goutte : au reste, on pourroit attribuer la  
vitesse de l’écoulement en question à la longueur & au  
penchant de la route que la matiere avoit à faire pour  
sortir.

L’expérience m’a appris que le trop de fluidité du fang  
pouvoir aussi-bien causer une *apoplexie* que *sa* concré-  
tion dans le cerveau. On m’a raconté qu’un homme  
avoit eu une attaque *d’apoplexie* qui Pavoit étendu mort  
Pur la place ; il dormoit alors devant un feu , la tête  
penchée ; situation qui favorisoit extremement la ma-  
ladie. Il y a trois ans que le fils d’Arnoud Richard s’é-  
tant exposé pendant le jour de relâche d’une fievre  
tierce, à l’ardeur d’un foleil brûlant, (on étoit alors  
dans la canicule ) fut frappé subitement *d’apoplexie, &*le coup fut si furieux qu’il en mourut le jour fuivant ;  
c’est un fait dont je suis témoin. CkaRLEs PISON ,  
*Observ. Select.*

*De l’Apoplexie, selon Boerhaave.*

*L’apoplexie* est la privation subite & entiere des fens ex-  
ternes , internes & de tous les mpuvemens volontala

297 A P O

res, tandis que la refpiration & le pouls persistent sou-  
vent avec plus de force, ainsi que les fonctions qui en  
dépendent ; cette privation est accompagnée d’une  
élevation considérable de la poitrine , avec râlement  
& des apparences d’un fommeil profond & perpétuel.

Il est démontré par une multitude dsobferVations que cet-  
te maladie a pour caufe tout ce qui est capable d’em-  
pêcher , soit totalement soit en partie, le passage du  
fluide nerveux séparé dans le cerveau , dans les orga-  
nes des sens & des mouvemens volontaires, & le reflux  
du même fluide des mêmes organes au *sensorium com-  
mune* dans le cerveau ; tandis que le progrès & peut-  
être le retour du fluide fourni par le cervelet au cœur  
& les organes de la refpiration, subsistent dans un de-  
gré de force fussifant en quelque façon pour continuer  
leurs fonctions.

On peut pour la plus grande clarté des chofes, distribuer  
en différentes classes, toutes les caufes que les Auteurs  
ont assignées à cette maladie fur les diverses observa-  
tions qu’ils ont faites.

ϊ. La conformation naturelle du corps forme la premiere  
classe. Lorsque la tête est plus large qu’elle ne doit  
être, le col trop court, & comme il arrive quelque-  
fois , n’ayant que six vertebres, au lieu d’en avoir fept,  
cette structure incline à *Fapoplexie* en favorisernt l’a-  
mas du sang & des humeurs dans la tête. Lorsqu’il y a  
trop d’embompoint & de graisse, alors les arteres ca-  
pillaires sont exposées à la compression; & conséquent-  
ment une trop grande quantité de sang & d’humeurs  
*fe* portera dans les vaisseaux qui vont à la tête.

Lorsque l’habitude du corps est pléthorique & qu’il y a  
redondance d’humeur pituiteuse dans le sang, les fiscs  
Eont stqets à demeurer en stagnation & à occasionner la  
rupture des vaisseaux dans le cerveau.

2. La seconde classe est composée de toutes les casses qui  
occasionnent dans le sang, la lymphe & le fluide ner-  
veux, une altération qui les rend incapables de circu-  
ler librement dans les canaux du cerveau qui leur sont  
propres. Entre ces causes on peut compter,

Les concrétions polypeuses dans les carotides & dans les  
arteres vertébrales, soit que ces concrétions soient for-  
mées originairement aux environs du cœur ou dans le  
crane; ce que l’on découvre par la palpitation du cœur,  
l’inégalité du pouls,le vertige & les afloiblissemens mo-  
mentanés de la vue, *se* dissippant pour revenir ensuite &  
s’accroissant par le mouvement & la chaleur.

La disposition inflammatoire du siang qui s’annonce par  
une fievre aiguë continue , la phrénésie, une douleur  
Inflammatoire considérable dans la tête ; tous ces acci-  
dens tourmentent quelquefois long-tems un malade ,  
avant qu’il foit attaqué *d’apoplexie.*

Ajoutez à ces fymptomes, tous ceux qui indiquent que le  
Eang ne pouvant circuler librement dans les vaisseaux du  
cerveau, est en conséquence porté en trop grande quan-  
tité & avec une force qui n’est pas ordinaire , dans les  
branches extérieures des carotides; d’où il s’ensuit rou-  
geur, gonflement & inflammation des yeux, du visa-  
ge & du cou, & une effusion involontaire de larmes.

L’état de la maffe entiere du fang , comme lorfqu’il  
est épais , gluant , pituiteux & croûpissant. C’est  
ce qui fait que les vieillards, & entre eux ceux qui  
sont fujets aux catarrhes, & dont la constitution est  
froide & humide, qui font pâles & leucophlegmati-  
ques , siint aussi les plus fil jets à *Fapoplexie.* Lorsque  
*l’apoplexie* provient de cette cause , il est affez facile  
de la présager, parce qu’elle est affez communément  
précédée d’une langueur générale & d’un grand affoi-  
bliffement des sens , de l’assoupissement, de l’aversion  
pour tout exercice , d’une lenteur dans la parole qui  
n’est pas ordinaire, de tremblement , de ronflement,  
de cochemart, de pâleur, d’enflure, d’humidité , dsobf-  
curcissement de la vue , d’évacuations fréquentes d’hu  
meurs pituiteufespar le vomissement, de vertige, de  
difficulté de refpirer après le moindre mouvement, &  
de la compression des cartilages du nez. Ce.tte mauvai-  
se habitude du fang est produite & augmentée par J

Α P O 298

toutes les caisses génératrices de l’épaississement des  
humeurs. Voyez PArticle *Lentor.*

*2*. La troisieme classe comprend tout ce qui tend à compri-  
mer les arteres mêmes ou les vaisseaux médullaires  
du cerveau, & à empêcher par ce moyen la circula-  
tion libre des fluides dans ces vaisseaux.

Les perfonnes pléthoriques, c’est-à-dire qui ont beau-  
coup de sang & qui sont pleines de mauvaises hu-  
meurs sont fort exposées à cette espece *d’apoplexie s*s’il arrive surtout que quelque agitation ou chaleur  
extraordinaire vienne à augmenter la vitesse de la cir-  
culation. D’où il paroît que le danger est augmenté  
dans ces constitutions par la débauche.& l’ufage des  
liqueurs fpiritueufes, par les remedes acres & qui met-  
tent le fang en mouvement, comme les cordiaux, les  
fels volatils & les émétiques,parle mouvement & la cha-  
leur excessifs, par la trop grande application, furtout  
si elle est continuée & réitérée , parce que tout cela  
tend à déterminer les fluides à *se* porter au cerveau en  
plus grande abondance.

Il faut ranger dans la même classe toutes les tumeurs qui  
*se* forment au dedans du crane, inflammatoires, puru-  
lentes , séreuses , pituiteuses , steatomateuses , skir-  
rheuses ou ossesses, pourvu qu’elles compriment les  
arteres ou les sinus veineux qui scmt aux environs dut  
pressoir d’Hérophile, ou l’origine médullaire des nerfs  
ou la substance médullaire même du cerveau.

Ajoutez à ces causes la trop grande vitesse du sang dans  
les vaisseaux de la tête, lorsqu’il est chassé dans cette  
partie par quelqu’obstacle qui s’oppose à la circula-  
tion du sang dans les parties inférieures, ce qui peut  
arriver d’une multitude infinie de manieres différentes.

C’est encore à ces mêmes caufes qu’il faut raporter les  
compressions des veines hors de la tête, qui portent le  
sang refluant de l’intérieur du crane vers le cœur , de  
quelque caufe que proviennent ces compressions , de  
même que les effusions de seing, de pus , de fanie ou  
de lymphe qui agissent extérieurement siur lapie-mere  
ou siur la dure-mere.

4. La quatrieme classe est composée de ces caufes qui dise.  
Lolvent de quelque maniere que ce Boit , le tissu des  
arteres, des veines ou des canaux lymphatiques , qui  
appartiennent aux parties intérieures du cerveau , &  
qui produisent l’extravasiition des différens fluides qui  
y sirnt contenus, en conséquence de laquelle l’origine  
médullaire des nerfs est comprimée & offensée. C’est  
l’effet des sérosités acres dans les.cas d’hydropisie &  
de leucophlegmacie, de la surabondance du Eang dans  
la pléthore , de l’acrimonie atrabilaire qui domine  
dans les constitutions mélancoliques, scorbutiques &  
gouteuses : toutes ces causes produisent ordinairement  
*Fapoplexie, 8e* cela entre quarante & soixante ans. Elles  
demeurent quelquefois cachées pendant long-tems \*  
mais elles ne manquent jamais d’agir, lorsqu’elles font  
excitées par d’autres causes analogues.’pour prévoir les  
accidens qu’elles produiront, la comparaison de ces  
matieres déja formées avec les chofes capables de les  
mettre en action, telles que les passions violentes, l’é-  
tude forcée, l’intempérance, la débauche, le commet-  
ce excessif des femmes , cette comparaison , dis-je 3fuffit.

5. Enfin nous formerons la cinquieme claffe de quelques  
efpeces de poifons qui donnent la mort subitement;  
Nous aurions pu fans manquer à la méthode, les distri-  
buer dans la feconde, la troisieme & la quatrieme clase  
fe ; nous pourrions même afftfrer que ces caufes agise  
Eent plus fur les poumons que fur le cerveau. Entre  
ces poisons, nous mettrons les fumées desfoufres mi-  
néraux, du charbon & le *gas fylvestre ->* ou cet efpric  
qui s’exhale des végétaux pendant la fermentation.

L’inspection anatomique des corps des perfonnes qui  
sont mortes *d’apoplexies* & les observations historiques  
des circonstances qui accompagnent la cure de ces ma-  
ladies , nous ont fourni la distribution que nous avons  
faite des caisses précédentes ; & cette distribution ne  
nous fervira pas peu dans la recherche que nous ferons

*app* A P O

des méthodes les plus sûres de traiter les *apoplecti-  
ques.*

*Voyez les observations et les histoires que nous avons rap-  
portées au commencement de cet Article.*

Il fuit de-là que les *apoplexies* proviennent de causes dif-  
férentes & quelquefois opposées, & qu’on peut les  
distinguer en *apoplexies* fanguines & pituiteufes, quoi-  
que cette distribution foit fans doute moins exacte  
que la précédente, par laquelle il est évident qu’il y  
a des *apoplexies* séreufes, bilieufes, polypeufes & d’au-  
tres especes encore.

La partie affectée dans *s apoplexie* parfaite, est le *sense-* I  
*riurn commune* en entier , dans le cerveau , au lieu  
que la paraplégie n’attaque que quelques parties de ce  
*senforium* , qui font plus comprimées que le reste ,  
tandis que le cervelet & fes dépendances demeurent,  
du moins au commencement de la maladie, dans leur  
état ordinaire.

Le cerveau pou rvoyant à 1 ’entretien des parties instrumen-  
telles de la fenfation & du mouvement volontaire ;  
ces parties recevant de-là leur portion de fluide ner-  
veux ; le cervelet au contraire fournissant le cœur &  
les organes de la respiration, il est évident que le  
pouls & la respiration doivent fubsister , pendant que  
les fens & le mouvement volontaire s’anéantissent. Il  
y a plus ; il s’enstlit même que le pouls & la respira-  
tion doivent augmenter, à mesi.lre que les sensiitions &  
les mouvemens volontaires s’affoiblissent: aussi remar-  
que-t’on communément , que plus le malade est pro-  
che de sa fin , plus le pouls & la respiration fiont grands,  
ce dont on peut rendre rasson de la maniere précédente.  
Lorfique l’obstruction formée dans le cerveau est consi-  
dérable, la quantité ordinaire de fang ne peut plus y  
circuler : mais cette quantité ordinaire y étant toujours  
portée par les carotides, la partie qui devient superflue ,  
& que le cerveau ne peut plus recevoir à caufe de son  
obstruction,est forcée de passer dans d’autres parties de  
la tête ; de-là viennent la rougeur & l’enflure des joues,  
l’écume qui fort de la bouche : la trop grande quantité  
de Eang qui entre dans les carotides externes, produit  
tous ces effets. L’obstruction du cerveau détermine  
aussi dans les vaiffeaux du cervelet une trop grande  
quantité de fluides. La sécrétion des efprits s’y fait  
donc en plus grande abondance qu’auparavant. Mais  
comme ces efprits ne servent qu’à l’entretiendes fonc-  
tions vitales, le pouls & la respiration doivent nécessai-  
rement être plus forts.

Ainsi, il saut estimer le danger & la violence *de Vapople-  
xie* sur l’âge, la constitution & la conformation du  
malade , fur la véhémence des symptômes , & surtout  
sur la privation absolue des sens & du mouvement vo-  
lontaire , sclr la force & la profondeur de la respira-  
tion, accompagnée de ronflement ; fur la quantité d’hu-  
meurs visqueuses qui sortent par la bouche ; sisr une  
fueur froide légere qui coule par gouttes *fur* la peau ;  
fur une paraplégie légere, une violente épilepsie, ou  
quelques autres accidens qui peuvent l’avoir précé-  
dée.

*L’apoplexie* légere , & qui peut être guérie, fe connoît à la  
foibleffe des spmptomes, &à l’absience de tous les ac-  
cidens dont nous venons de faire l’énumération , & qui  
caractérifent *Vapoplexie* violente.

Dans *Vapoplexie* légere, s’il survient une scieur abon-  
dante , égale sur tout le corps , comme une rosée  
chaude, & qui affaiblisse les symptomes, elle résoudra  
la maladie, en emportant la matiere morbifique qui  
cbstruoit les nerfs destinés à former les fenfations &  
les mouvemens volontaires, & que les facultés vitales  
avoient préparée à fortir du corps en l’atténuant.

Une effusion abondante d’urines épaiffes, produira le mê-  
me effet falutaire, & parles mêmes raifons.

La matiere morbifique & la maladie, feront pareille-  
ment dissipées par un flux hémorrhoïdal abondant &  
continué, & dans les femmes , si leurs regles furvien-  
nent.

A P O [300]

La diarrhée emporte aussi quelquefois la maladie : une  
fievre violente qui furvient, furtout dans le commen-  
cementde *F apoplexie*, atténue & dissipe la matiere qui  
occasionnoit l’obstruction, & ramene la fanté. Mais  
une fievre légere ne fuffifant point pour atténuer la  
matiere, & la dispofer à fortir, est d’un fâcheux pré-  
sage.

La fievre est falutaire dans *Vapoplexie,* mais surtout dans  
celle qui provient de lavifcosité des sucs, parce que  
l’atténuation des matieres est dans ce cas plus à souhai-  
ter que dans tout autre.

Lorsque la matiere qui fassoit obstruction n’est pas entie-  
rement atténuée & rentrée dans le cours de la circula-  
tion , ou lorfque la caisse de la maladie subsiste en par-  
tie, alors l’*apoplexie ,* si elle a quelque violence, dégé-  
nere en paralysie de quelques parties musiculeuses. Si la  
paralysie affecte un côté entier,on l’appelle hémiplégie;  
& si elle affecte toutes les parties qui siont au-dessous  
du cou, elle *se* nomme paraplégie. On dit qu’elles sur-  
viennent dans l’intervalle des quatre premiers jours.  
On en guérit difficilement, & estes attaquent toujours  
la mémoire , le jugement & les mouvemens volontai-  
res. Ainsi le malade reste pendant toute sia vie, pestant,  
stupide & pusillanime; il est siujet à trembler, & il a  
des vertiges fréquens.

*L’apoplexie* parfaite dans laquelle le cerveau est fort of-  
fensé , les fluides font corrompus , & le cervelet est  
affecté par les caisses de la maladie , emporte bien-tôt  
le malade. Il est rare qu’il paffe le septième jour.

Les Praticiens ont pour maxime , que toute *apoplexie* qui  
ne se résout pas avant le quatrième jour, est mortelle,  
à moins qu’il ne survienne une fievre violente & aiguë  
avant le septieme.

On peut prévoir une *apoplexie*, en examinant premiere-  
ment la constitution naturelle, l’habitude du corps & sa  
conformation.

Secondement, en connoiffant l’état du sang & des hu-  
meurs, ou la préfence de ces caufes qui la produifent,  
lorfqu’elles scmt misies en mouvement par des causes  
analogues.

Troisiemement, en s’instruisant de la maniere dont les  
causes procathartiques mettent les causes antécédentes  
en mouvement. C’est ce que nous avons déja dit jusqu’à  
présent.

Quatrièmement, par les premiers effets de ces causes,'  
savoir, le tremblement, la vacillation, le vertige, l’af.  
foibliffement momentané de la vue , Pengourdiffe-  
ment, l'assoupissement extraordinaire, la perte de la  
mémoire , le tintement d’oreilles, l’enflure des parties  
supérieures, la respiration plus profonde que de coutu-  
me, la compression des cartilages du nez , & le coche-  
mart fréquent.

On déduira de ce qu’on a dit plus haut , la connoissance  
de *Vapoplexie,* lorfque cette maladie se présentera, &  
fes différens degrés de violence.

Quant à la cure & à la maniere de prevenir *Vapoplexie,* ce  
semt deux choses fur lesquelles on ne peut donner des  
regles générales.

La méthode de traiter doit varier, selon la nature des  
causc^s antécédentes & des caisses procathartiques, & *se-  
lon* les parties affectées. Nous pouvons cependant  
assurer que quelles que fiaient ces causes & les parties, il  
faut donner au malade du fecours le plus promptement  
qu’il fera possible. Si la maladie est invétérée, iln’yau-  
ra presque aucune espérance de guérisim.

Si à l’aide des signes dont nous avons fait l’énumération,'  
on prévoit qu’il s’ensuivra une attaque *d’apoplexie ; &*si d’ailleurs on est assuré que ces signes proviennent  
d’un principe froid, gluant & inactif, pour en preve-  
nir l'effet, on s’appliquera premierement à éloigner de  
la tête la compression des fucs vifqueux.

Secondement, à atténuer ces fucs, & à leur ôter leur  
viscosité , tant dans le cerveau que dans tout le corps.

Quant à la compression des vaisseaux du cerveau, on la  
diminuera , premierement, par la dérivation des hu-

30ΐ A P O

meurs de cette partie dans une autre, ou même dans les  
parties opposées.

Secondement, par des évacuations universelles.

On parviendra à la dérivation des humeurs par les bains  
de vapeurs, les somentations & les bains des parties  
auxquelles on prétend attirer les humeurs; parlesven-  
touses, par les sinapisines &les vésicatoires, entre lcf-  
quéls les cantharides siont merveilleuses, en ce qu’elles  
déterminent les humeurs à fe porter dans l’endroit où  
en les applique, & qu’elle les atténuent en même-tems;  
par les caustiques, les cauteres , les sétons & les fric-  
tions , & par les ligatures faites aux gros vaiffeaux des  
piés, des bras & des cuiffes. Ajoutez à cela lesgarga-  
rifmes & les masticatoires qui provoquent la salive à  
fortir, & les apophlegmatifmesappliqués à la bouche,  
à la gorge & au nez.

Boerhaave donne dans *sa* matiere médicale, les remedes  
fuivans :

Faites-en une décoction dans de l’eau, le vaisseau etani  
bien bouché.

Sur trois livres.

Mêlez *d’esprit defel ammoniac, trois gros >*

*Masticatoires qui font saliver.*

suivant Part, on en fera des pastilles.

De ces mêmes plantes, on fait des apophlegmatisines.

On procure les évacuations univerfelles par des éméti-  
ques & des cathartiques violens, donnés en dofe suffi-  
fante ; par les fcarifications & par la faignée : ce-  
pendant l’effet de ces remedes n’est pas absolument  
certain.

Boerhaave recommande les cathartiques & vomitifs sui-  
vans :

*Vomitifs.*

Prenez *du An émétique, deux onces et demie;  
oxymelseillitique, une once\*

Mêlez pour une prise.

Prenez *de crème de tartre émétique nsixgrains,*

Pour une prise.

Prenez *de suc de raifort sauvage tiré par expreission, une  
onces*

*d’oxymelseillitique i deux onces.*

Mêlez pour une dose.

Ou prenez *de poudre d’algaroth, deux gman I.*

A P O 393

*Purgatif*

Prenez *de diagred, dix grains,  
de résine de JaIap y deux grains,  
d’esprit de vin rectifiés deux gros.*

Après avoir exactement trituré & dissous le tout,

Ajoutez *de sirop de roses laxatif avec le fénénsix gros,*

Pour une prsse.

Quant à la Eaignée, dans ces especes *d’apoplexies,* les  
Auteursi font partagés ; les uns la conseillent ; d’autres  
la desapprouvent. Quant à moi, je crois qu’il faut se  
déterminer fur la plénitude & l’habitude générale du  
corps , & silr l’abondance des humeurs : mais si le Me-  
decin est prudent & éclairé , il siaura bien distinguer  
les cas dans lesquels il doit ouvrir la veine,de ceux dans  
lesquels il seroit dangereux de le faire.

Après ces dérivations & évacuations , il faudra tra-  
vailler à dissoudre les humeurs vifqueufes, & à les  
atténuer par les remedes convenables. Entre ces reme-  
des, il ne faut pas compter le régime. Dans le cas  
d’une *apoplexie,* comme on n’a pas le tems de le prati-  
quer, il n’a pas celui d’opérer. Mais ce remede qui  
produit si peu d’effet dans *F apoplexie* actuelle, est peut-  
être le meilleur dont on puisse ufer pour la prevenir.  
Dans ce cas I il doit consister dans l’ufage habituel d’a-  
limens, tânt folides que liquides , dont la fermenta-  
tion ait entierement détruit la vifcosité naturelle , &  
qu’on, assaifonnera d’aromates & de sels. Quand je dis  
que la fermentation aura parfaitement détruit la vifco-  
sité naturelle, cela s’entend, à proprement parler, des  
feuls végétaux. Il n’y a point de fels, quels qu’ils  
foient, qui ne soient ici salutaires , parce qu’ils pico-  
tent les solides, & qu’ils excitent les sucs languissans &  
presque croupissans à *se* mouvoir; or le mouvement est  
le moyen le plus court de les atténuer. On *se* servira  
aussi avec beaucoup de succès & par les mêmes raisons  
des végétaux aromatiques & de leurs huiles essentiel-  
les & chymiques: le baume aromatique dont nous don-  
nerons la composition à la fin de cet article , est ex-  
cellent ; quoiqu’il femble qu’on craigne de s^gn *ser-  
vir ,* parce qu’on l’a vu si souvent mal appliqué. Au  
reste, nous ne pouvons trop le répéter, tous les re-  
medes acres & irritans semt mortels , lorsque ΙἈρθρἐν-  
*xie* provient d’une extravasation réelle , d’une plétho-  
te qui distend les vaisseaux, ou d’une disposition inflam.  
matoire du fang. On peut permettre le bouillon fait  
avec la volaille ; parce qu’il est contraire aux acides  
qui font les promoteurs dé la coagulation & de la vise  
cosité.

En ajoutant de la force aux vaisseaux & aux vifceres, en  
augmentant le mouvement des fluides, en délayant, ré-  
solvant , irritant, en ordonnant des remedes bilieux &  
savoneux, des frictions, des bains, & des vésicatoires ;  
on travaillera à l’atténuation de la vifcosité des hu-  
meurs. Mais on trouvera ce qui concerne l’atténuation  
des humeurs visiqueuses traité plus au long à l’article  
*Lentor. Noyez Lentor.*

Il faut toutefois ménager ces remedes avec beaucoup de  
prudence ; mal ou mal-à-propos administrés , ils aug-  
menteroient la maladie qu’on prétend guérisu& ils pro-  
duiroient des accidens terriblesstls doivent toujours être  
précédés de la dérivation & de l’évacuation , & il né  
faut jamais les laisser agir avec trop de violence.

Il ne faut pas négliger les topiques qui picotent, évacuent  
& réfolvent ; on les appliquera sim la tête. De tous les  
remedes extérieurs, il n’y en a point de plus énergique  
que les cantharides.

Lorsqu’une *apoplexie,* qui provient de la cause dont j’ai  
parlé , est bien fermée, on n’en guérit que rarement.  
Cependant il faut toujours essayer les remedes que nous  
avons indiqués & appliquer au nez , à la bouche & fur

3 0 .3 A P O

la tête, tout ce qui est capable de réveiller le sentiment.  
On peut employer en ce cas les remedes les plus acres  
& les plus irritans; on tâchera de procurer l’évacuation  
par les selles avec des clysteres acres. Celse ordonne  
l’hellebore blanc ,-comme unsdes plus puissans irritans  
que nous ayons.

Boerhaave ordonne lés suivant.

Mêlez pour en faire un baume, fuivant Part, dont on frot-  
tera le dessous des narines & les tempes.

*Lavement acre.*

Prenez *de pulpe de coloquinte, demi gros ;  
de feuilles de tabac, un gros et demi.*

Après les avoir fait bouillir,dans dix onces d’eau de cette  
décoction , on mêlera ,

*ssfelgemme, deuxgross*

On en fera un clystere.

Fuller prcfcrit le lavement fuivant.

Prenez *dx racine d’impératoire, une demi-once  
de feuilles de rue, deux poignées s  
de pulpe de coloquinte, enfermée dans un sachet i  
une demi-dragme,*

faites bouillir le tout dans uhe quantité d’eau capable de  
fournir après l’ébullition , douze onces de liqueur.

*i* ; ... ï-.'

Ajoutez *d’infusion de safran des métaux , trois onces ,  
de teinture de castoreum, une demi-once,  
d’huile d’ambre ;* -, j j Λ j

*, r , h-de chaque*, 2 *dragmes}*

*deJel gemme S \* ώ*

Faites-en un clystere.

Il faut avouer que l’effet assez ordinaire de tous ces re-  
medes est d’augmenter le mal en augmentant le mou-  
vement de la matiere morbifique & en la portant avec  
plus d’impétuosité qu’elle n’en avoit fur les parties af-  
fectées , par l’irritation qu’ils caufent. Il peut arriver  
aussi que le malade foit trop affoibli, si l’on continuoit  
les évacuations. Il réfulte de-là que dans la dissolution  
des humeurs vifqueufes , l’évacuation & la révulsion  
exigent encore beaucoup de prudence de la part du  
Medecin ; & il d'est pas moins évident, que si la sai-  
gnée est un remede très-efficace , il peut aussi devenir  
très-nuisible; en un mot, qu’il tuelorfqu’il ne guérit  
pas.

Sillon s’apperçoit par les signes que nous avons indi-

A P O 304

qués, que *i’apoplexie* est causée par une disposition in-  
flammatoire du siang , par la pléthore , ou par la raré-  
faction du semg ; ou par la trop grande vitesse-avec la-  
quelle il est envoyé à la tête, quelle que puisse être la  
causie de cet excès de vitesse ; il faut avoir recours fur le  
champ aux remedes capables d’évacuer , de résoudre  
& d’écarter le sang de la tête,

1 °. On tirera une grande quantité de sang. On choisira  
les veines jugulaires : l’ouverture de la saignée sera  
grande , & on réitérera cette évacuation tant quë le cas  
l’exigera. Si la maladie d'est pas mortelle , ordinaire-  
ment la saignée soulage star le champ. Voyez l’article  
*Arteriotomia.*

20. On ordonnera Une forte dofe d’antiphlogistiques ,  
qu’on répetera de façon que l’on procure au malade  
une diarrhée prefque continuelle; mais si ces catharti-  
ques n’agissent pas assez promptement, il faudra en hâ-  
ter l’action par des clysteres irritans.

Boerhaave recommande leslantiphlogistiques fuivans.

*Purgatifs Antiphlogistiques.*

Prenez *de rhubarbe choisie , une dragme et demie ,  
de sel P oly chreste i un scrupule et demi,  
de sirop de chicorée composé avec la rhubarbe s uni  
once.*

Après les avoir bien broyés enfemble selon l’art, délayez-  
les dans,

*deux onces d\*eau distilée de fleurs de sureau ,  
d’eau de canelle s deux dragmes.*

Faites-en une potion; ou

PreùeZ *de pulpe de tamarins, deux onces,  
de crystaux de tartre bien pulvérisés , trois drag-\*  
mes.*

Mêlez. Le malade en prendra une dragme, chaque demla  
quart-d’héufe, jufqu’à ce qu’il sent assez purgé; ou

Prenez *de feuilles de féné mondé, deux dragmes ,  
de bon agaric . une dragme,  
de tamarins i deux onces.*

Mettez le tout en décoction dans un vaisseau couvert ,  
avec de Peau distilée de fleurs de sureau , pendant un  
quart-d’heure ; exprimez la décoction au travers d’uâl  
drap ; & Pur six onces , ajoutez,

*de nitre purifié, tune dragme ,*

*de sirop de rosies solutif composé avec le féné asijo  
dragmes.*

Faites une potion , ou

Prenez *de feuilles de féné, trois dragmes ;  
de tamarins , deux onces t  
d’agaric s trois dragmes.*

Mettez le tout en décoction dans de l’eau, pendant un  
quart-d’heure. Sur une pinte, ajoutez,

*de sirop de chicorée avec la rhubarbe s une once s*

On en prendra une once par demi-heure, jusqu’à ce qulon  
soir assez pux^é.

*Purgation.*

305 A P O

*Purgation forte et stimulante.*

Prenez *d’agaric , deux dragmes et demie,  
de sel Polychreste, un scrupule ,*

Mêlez & pulvérisez.

Prenez *de la feconde écorce récente d’yeble ou de sureau ,  
une once.*

Pilez-la avec de l’eau de pluie ; laissez-les un peu en dé-  
coction : enfin exprimez la liqueur.

La dofie doit être de quatre onces.

Prenez *d’agaric, deux dragmes s*

*de fouilles de sensu trois dragmes s  
de racine de mechoacan , une dragme )  
de tamarins t deux onces.*

Après les avoir coupés , pilés & mis infuser pendant  
une demi - heure dans de l’eau de pluie ; faites - les  
bouillir doucement pendant un demi-quart-d’heure ;  
passez enfuite la décoction, & ajoutez fur neuf onces,

*defel végétal, demi-dragme,*

*de sirop de rosesfautif, composé avec le féné, neuf  
dragmes.*

La dofe est d’une once de demi-heure en demi-heure ,  
jusqu’à ce qu’on foit assez fortement purgé. Ou bien.

Prenez *de fcammonée de Syrie, treize grains,  
d’anumelne diaphorétique , vingt grains ,  
de sirop de roses purgatif compofé avec le féné, six  
dragmes,*

Après avoir tout bien pilé, ajoutez en mêlant

*d’eau distilée de chicorée t demi-once.*

Faites une potion.

Dans tous ces cas, Boerhaave recommande particuliere-  
rement les tamarins & le séné.

3°. Outre ces remedes , le malade doit faire ufage, tant  
que la cure durera , des remedes qui peuvent rafraî-  
chir , délayer , atténuer & provoquer les urines. Ces  
remedes diminueront assurément la vitesse & le mou-  
vement du fang, que tous les aromates irritans ten-  
dent au contraire à augmenter, & en même - tems la  
maladie.

Boerhaave ordonne les suivans.

Prenez *de feuilles d’alleluya , trois onces,  
de mauve , une poignée et demie ,  
d’avoine entière s une once.*

Faites bouillir le tout dans une quantité de petit lait silf-  
fisante pour avoir douze onces. Ajoutez à cela ,

*jaunes dé oeufs , deux,  
de rob de groseilles , une once,*

Faites-en boire au malade fréquemment.

AP O 306

Faites bouillir le tout dans une quantité de petit lait fuf"  
fifante pour avoir dix onces de liqueur passées.

Faites prendre ce clystere deux ou trois fois par jour.

4. Cependant on tentera des révulsions perpétuelles &  
fortes,par les moyens que nous avons indiqués plus haut  
jufqu’à ce que la cure Boit finie.

5. Quant aux alimens ; le régime doit être extremement  
léger & antiphlogistique. Voyez *Inflammatio.*

*6.* Il faut profcrire tous les remedes capables d’irriter vio-  
lemment ou d’exciter le mouvement & la chaleur dans  
le fang. On ne permettra point au malade d’être cou-  
ché dans scm lit, dans une posture basse ; on l’y tien-  
dra preEque droit. Les narcotiques passent pour nuisi-  
bles dans cette maladie.

Si une *apoplexie* qui provient de cette caufe est déja for-  
mée , il y a peu d’apparence que le malade en puisse  
guérir; toutefois les remedes dont nous avons fait l’é-  
numération ci-dessus , font les seuls qui puissent pro-  
curer quelque soulagement.

Nous avons traité à l’article *Caput s* des especes d’upc-  
*plexies* qui ont pour causes l’extravasation d’un fluide  
entre le crane & la dure-mere , ou entre la dure-mere,  
& la pie-mere ; une blessure , une contusion, une frac-  
ture ou la suppuration. Voyez l’article *Caput.*

L’esipece *d’apoplexie ,* qui provient d’un extravasation  
d’humeurs dans les cavités internes du cerveau, donne  
la mort à celui qui en est attaqué , & cela si brusque-  
ment,qu’ordinairement on n’a pas le tems de faire usa-  
ge des remedes. Dans ce cas, s’il est possible de procu-  
rer au malade quelque foulagement, c’est en dégageant  
les vaisseaux par des faignées copieufes & des purga-  
tions réitérées , fupposé toutefois que la premiere fai-  
gnée & la premiere purgation aient produit un bon  
effet ; car par ce moyen on vuidera les veines , & l’on  
pourra leur donner la facilité d’absorber les humeurs  
extravasés , à la faveur de l’action des puissances vita-  
les. C’est encore en corrigeant la vifcosité & l’acrimo-  
nie des fluides, par les remedes convenables à chaque  
espece de fluides.

L’efpece *d’apoplexie* qui a pour caufe l’extravasation de  
la lymphe , est beaucoup plus facile à guérir : il faut  
faire ufage dans ce cas , des purgatifs hydragogues  
puiffans, & y ajouter les topiques les plus capables d’at-  
tircr & de dissiper la partie extravasée de la lymphe ;  
entre ces topiques, les principaux font de larges vési-  
catoires qu’il faudra laisser appliqués pendant fort long-  
tems. On prefcrira d’ailleurs un régime dessiccatif, &  
l’on aura recours aux sinapifmes , aux cauteres & aux  
ferons, si les circonstances l’exigent.

Cette espece *d’apoplexie* est si fréquente , que quelques  
Auteurs ont regardé l’extravafation de la lymphe corn-  
me la caufe de toute *apoplexie* en général.

Les Auteurs n’ont point prescrit de remedes particuliers  
pour les *apoplexies* produites par les poisons, ou par  
des concrétions polypeuses dans les grands vaisseaux.

*Apoplecticum Balsamum.* Baume Anti-apoplectique.

307 AP O

Ce baume échauffe & picote les nerfs , appliqué aux  
narines , en en frottant les tempes , ou quelque autre  
partie. Il opere aussi fur lesmemlues paralytiques, en  
les en oignant; il a eu beaucoup de réputation ; & onle portoit dans de petites boîtes d’ivoire, ou dans des  
pommes de cane. Mais cette réputation est passée ; &  
il a fait place à des compositions moins efficaces, que  
la mode a mifes en vogue, & qu’elle réprouvrera de  
même. On l’ordonne cependant dans les affections de  
la tête & des nerfs.Dansce cas, on le prend intérieure-  
ment foit en bol, soit en électuaire, depuis trois gout-  
tes jusqu’à six. *Pharmacop. de Quincy.*

APOPNIXIS , Ἀποπνίξις, d’αποπνίγω , *suffoquer s suffe-  
cations* cemotfe dit proprement des hystériques. Les  
Anciens croyaient que la suffocation dans ce cas pro-  
venoit de la matrice.

APOPSYCHIA , Ἀποψυχία, d’lcso, la marque de la  
privation, & de ψυχὴ, *ame s vie.* Le plus haut degré de  
la lipothymie. Voyez *Lipothymie* CasTELLI.

APOPTOSIS , Ἀπόπτασις , Èrotien rend ce mot par  
τῶν ἐπιδέσμων ἄνεσις ; relâchement d’un bandange ; en  
ce sens il est iynonyme à *apolysis.* Voyez *Apolysis.*

APORIA ,Ἀπορία, ou *Alysmus. Noyez Alysmus.* Hip-  
pocrate a dit ἄπορον νουσημα, maladie équivoque, ou  
qui met la vie en danger, ou dont la terminaison est  
douteu.se.

APORRAIDES , Ἀποῤῥα’ὶδες, pourpre dont l’écaille  
est hériffée de pointes. Espece de poiffon à coquille.  
**CASTELLI.**

APORRHIPS1S ,Ἀπόῤῥιψις, d’ànépsaTco, ôter avec pré-  
cipitation ; Faction d’ôter avec précipitation. On lit  
dans Hippocrate, *de Rat. Vict. in Morb. acut.* Ἀποῤῥί-  
ψιες τῶν ἰματίων, Faction de *se* déshabiller avec préci-  
pitation ; ou de jetter les couvertures, comme il arri-  
ve aux perPonnes qui simt en délire , dans le fort d’u-  
ne fievre.

APORRHOEAj’Ansppoia, Α’ἀποῤῥέω, *couler de s fluxion s*il signifie aussi contagion, pollution , écoulement ; il  
est iynonyme à *apocrisis 8e* à *effluvium.* Voyez *Apo-  
crifis, Contagium s effluvium.* CasTEL.

APORRHOE, Ἀποῤῥοὴ, *perte* ou *chiite s* on dit ἀποῤῥοὴ  
τῶν τριχῶν, chute de cheveux. Voyez *Alopecia.*

APOS , nom d’un oifeau.

*Apos,* Offic. Aldrov. Ornith. 2. 698. Bellon. des Oyse.  
377. Jonf. de Avib. 84. Gefn. de Avib. 506. *Apos  
major* , Charlt. Exesu 99. *Hyrundo-, apus,* Raii Or-  
nith. 214. Ejufd. Synop. A. 72. Mer, Pin. 178. Will.  
Ornith. 156.

Cet oifeau habite en Angleterre pendant l’été. Voyez  
*Apodes.*

Comme cet oiseau est toujours en mouvement, & qu’il  
*se* nourrit d’insectes , il contient beaucoup de fel vo-  
latil & d’huile exaltée. On prétend qu’il est bon pour  
l’épilepsie, pour fortifier la vue, pour les douleurs né-  
phrétiques, & pour la colique.

APOSAEIS, Ἀποσαεὶς. Galien, dans son *Exeg.* rend ce  
terme par ἀποσέεεθ-εὶο, *extinction.*

APOSCEMMA ou AsPOSCEPSIS, Ἀπΰσκηρομα, ἢ ἀπό-  
σκηψις, d’staoaaénla , qui signifie entre autres chofes ,  
transporter rapidement & fixer d’un lieu dans un au-  
tre ; influx ou transinigration rapide des humeurs d’u-  
ne partie du corps dans une autre. Galien, *Lib. ad  
Glauconem.* Cette transinigration est quelquefois une  
crife, & doit être attribuée à la force de la nature ,  
comme le même Auteur l’obferve , *Lib. ‘Sstée* τῶ προγι-  
νώσκειν.ΙΙ désigne encore par le terme ἀποσκήμματα, ces  
parties excrémentitielles qui font précipitées dans les  
intestins, & dont le mouvement en embas déehargeles  
autres parties du poids dont elles étoient surchargées.  
Ἀποσκήψεις, est dans Hippocrate iynony me à ἀποσκήμ-  
ματα, ou fixation d’humeurs. Il signifie aussi dans le  
même Auteur , transmutation d’une maladie en une

AP O 308

autre , comme dans *FAphoris. nsi. Lib. VI. ’Ες HL.*ἀποκίνδυνοι ἀι ἀποσκήψεις ; « font siljettes à ces transe  
» mutations, à dégénérer de la maniere que j’ai dit. »  
Hippocrate veut dire dans cet endroit qui feroit fort  
obst:ur, si on y vouloir chercher un autre fens , que les  
maladies qui ont pour caufe la mélancolie, scmt fujet-  
tes à *se* transformer, à dégénérer en apoplexies, con-  
vulsions , folie, ou perte de la vue. On lit encore lo  
mot ἀποσκήψεις dans cet ancien, *Lib. I. de Morb. ma-  
jore s* felon la citation de Galien qui lui fait signifier  
dans cet endroit la même chofe *qu’d^oo-r.L.siç,* scarifi-  
cation.

APOSCEPARNISMUS , Ἀποσκεπαρνισμὸς , de σκέ-  
παρνος, *hache s* espece de fracture d’un os dont un  
morceau est emporté , comme une efquille de bois est  
emportée d’un tronc d’arbre d’un coup de hache. Cet-  
te bleffure fe fait avec un instrument tranchant & lé-  
ger , lorfqtllon porte le coup de biais. CASTELLI.

APOSCHASIS, APOSCHASMUS ,Ἀποσκάσις, ὕπνος  
χασμὸς, d’ἀποχάζω, *searifler asecariflcation,* ou inci-  
sion légere & superficielle faite à la peau. Ἀπο^ῶν &  
ἀπογράσαι , signifient dans Hippocrate, ouvrir, cou-  
pcr , fcarifier; & dans le Livre I. & le Livre II. des  
Maladies , la piquure ou l’ouverture d’une veine ;  
comme dans les paffages fuivans. Πρῶτον μἐν τὰς  
φλέβας τὰς ὑπὸ τῆ γλωσση ἀποχῷν; « il faut premie-  
» rement ouvrir les veines fous la langue. » Et τουτου  
ξυμφέρει τὴν φλέβα ἀποχάσαι τὴν ἐν τῷ χειρὶ, τὴν σπλη-  
νίτιν καλεομένην ἢ τὴν ὴπἀΓίτιν : il seroit à propos pour  
le soulagement du malade, de lui ouvrir la veine du  
bras , qu’on appelle veine splénique, ou veine hépati-  
que. Hesychius rend ἀποχάσαι fynonyme à φλεβοτο-  
μῶν *rsaigner, &* Varinus à ἀδια^ιῆσαι *adiissequer.*

APOSÎGESIS ,Ἀποσιγήσις, *d’àmroouydto , garderie silen-  
ce s l’action de garderie silence.* On lit dans Hippocrate  
περὶ ἐυ^ημ. πρὸς τὰς *d/&oetyn<elaae LélusunsuaInitel* ; phrase  
que les Commentateurs ont rendue de plusieurs ma-  
nieres fort différentes : les uns ont entendu par-là,  
«qui n’est point embarrassé de répondre, dont les ré-  
» ponfes font promptes , vives & fensées ; » d’autres  
lui font signifier, « qui est grave & sententieux dans  
» fes réponfes ; » ceux-ci, « un homme qui garde opi-  
»niâtrément le silence ; » ceux-là , « ardent contre  
» ceux qui gardent opiniâtrément le silence. » Fœsius  
a adopté la premiere interprétation ; « qui n’est point  
» embarraffé de répondre, dont les réponsies siont promp-  
» tes, vives, & siensées ; » s’accorde bien, dit-il, avec ce  
qui précede : πρὸς τὰς ἀναστασίας *ouynsiiroi,* ce qu’il  
rend par « qui écoute avec patience, modestie , & en  
» silence les objections quesies antagonistes font. »

APOS1TIA, Ἀποσιτία, *d’èInro,* privatif& de σιτίον, *ali-  
ment.* C’est la même chofe *custanorexia.* Voyez *Αηο~  
rexia.*

APOSITICA, ἀποσιτικὰ, il signifie dans Hippocrate,  
sielon *F Ex egesis* de Galien, αταοσιτίας καὶ ἀνορεξιας ποιη-  
τικὰ, tout ce qui donne du dégout & de l’aversion pour  
les alimens.

APOSPASMATA , Ἀποσπάσματα, d’^ἀποσπάω, *déelelu  
rer* ou *séparer.* Galien, *Lib. de Conflit. Art.* donne ce  
nom aux solutions de continuité qui surviennent dans  
les parties organiques. Dans le commencement du  
*Lib. IV. Meth. Med.* il appelle cette solution violente  
de continuité qui se fait dans les ligamens Ἀπόσπασ-  
μα, & ῥῦγμα & θλάσμα, celle des vaiffeaux & des muse  
des. Il dit dans S011 troisieme Commentaire sur le Li-  
vre κατ’ ἐντρ. qti’Hippocrate donne le nom *d?dr&oa—  
nêrasoxcéla* à la séparation des parties qui fervent à lier  
les os ensemble.

APOSPHACELESIS , Ἀποσφακέλισις , de σφάκελος,  
*morelflcaelon,* signifie dans Hippocrate la gangrene ou  
mortification de la chair dans les plaies & les fractu-  
res , qui est causée par un bandage trop serré.

APOSPHAGE, Ἀποσφαγὴ, d’ἀποσφάττα , *égorger com-  
me une victime s* Faction d’égorger, ou de couper la  
gorge. Hippocrate, περὶ αρχ. soTpin. Selon Pollux,  
σφαγὴ, signifie gosier , καὶ τὸ κὸΓλον ν διεστοῦσι ὰι κλίι-

309 , A P O

δες ; la cavité qui est entre les clavicules. FœsIUè.

APOSPHAGMA , Ἀπόσφαγμα. Galien rend ce mot  
par τὸ τρυγῶδες παρήθημα, écoulement fétide : *Apose  
phagma* signifie aussi , felon Pline & Athenée , le sang  
qui tombe dans le vaisseau destiné à la préparation des  
différentes sortes d’alimens, lorfqu’on égorge un ans-  
mal.

APOSPHINXIS , Άποσφίγξις, *d’dnB-oirasoyr ω , presser ou  
ferrer s* l’action d’arrêter. Hippocrate s’est servi de ce  
terme en plusieurs endroits , pour exprimer l’action  
exercée par une bande, Pur une partie à laquelle elle est  
appliquée.

APOSPONGISMUS , ΆποσπογΓισμὸς, c’est l’action  
d’éponger, ou de nettoyer avec une éponge sieche ou  
trempée dans de Peau ; on éponge encore pour adou-  
cir, pour diminuer la demangeaifon ,& pour rafraîchir  
les efprits, &c. CasTELLI.

A P O S TA G M A, APOSTALAGMA, Ἀπὸσταγμα,  
ἀποστάλαγμα , d’*d'woç-déu, &e α^ος-αλα.ζω, distiler.* On  
entend par ces mots, cette liqueur douce qui distile  
des grappes de raisins, avant qu’elles foient foulées ;  
& à qui sa grande douceur a fait encore donner le  
nom de γλεῦκος. D’autres l’appellent *protropum.* Cas-  
**TELLI.**

APOSTASIS , Ἀπόστασις, ώ’ἀφόστημι, *abseéder s abseès.*Voyez *Abseeffets.*

Outre cette signification ordinaire, ce mot en a d’autres  
encore qulon trouve dans Hippocrate même. Entre ces  
significations, les deux plus remarquables font les fui-  
vantes. Il dit dans un endroit, ἀποστάσις κατ’ ἔκρουν,  
*v xaA ίχ,κξΐσ-ιν* : « terminaison par écoulement ou excré-  
» tion ; » ce qui fe fait lorfque la matiere morbifique  
*se* dissipe & s’écoule par quelque voie. Et dans un au-  
tre, ἀπόστασις κατ’ ἀπό-θ-εσιν; terminaison par fixation :  
ce qui *se* fait lorsque la matiere morbifique fe jette  
entierement fur une partie , s’y loge & s’y fixe.' On  
trouve dans Galien, *Com.* 8. la *Lib. VI. Epid.* Πολλάκις  
ἀπόστασεις ἔυρομεν auTo'v ουκ. ἐπὶ μόνων τῶν κατ’ ἀπόὸεσιν ,  
ἀλλὰκάπὶ τῶν ἐπικρίσεος *ονοροα,ζονβα.* « Hippocrate ap-  
» plique quelquefois le mot *apostasis i* non-feulement  
» à des choses déposées sim quelques parties ; mais en-  
» core à celles qui sont rendues par excrétion. »

Cet Auteur se sert aussi du même terme pour expri-  
mer la transformation d’une maladie en une autre,  
*Lib. I. Epid.* ’Εστι δ’ όις ουκ ὀλίγοισιν εξ ἄλλων πύρετων ,  
καὶ νουσημάτων ἀποστάσιες ἐς τεταρταίους *eylvovsio.* « La plu-  
» part des autres fievres & maladies s’altérent, fe trans-  
» forment & dégénèrent en fievre quarte. » Ici Galien  
rend ἀπόστασις par μεταστασις.

APOSTAXIS , Ἀποστάξις , Α’ἀποστάζω , de στάζω , *dise  
tiler , distelation. Distilation* fe prend ordinairement  
dans Hippocrate , pour signifier l’écoulement de fang  
qui fe fait goutte à goutte par le nez : il signifie quel-  
quefois écoulement ou fluxion en général.

APOSTEMA ,Ἀπὸστημα , d’ἀφίστημι, *absoéder j abseés.*Voyez l’article *Abseeffus.*

APOSTEMATIAI, Ἀποστηματία» ; c’est le nom qu’A-  
retée donne, *Lib. I. de Cause et Stg. Chron. c.* 9. à ceux  
qui vuident par embas le pus d’tm ulcere interne ; de  
même qu’il nomme ἔμπυοι, *empyi,* ceux qui le rendent  
par en haut, & en qui il.vient de la poitrine.

APOSTER16MATA , Ἀποστηρίγματα , *d’èelroç-asiau ,  
supporter, soutenir :* il fe dit de tout ce qui fert à fou-  
tenir & à arrêter une partie foible, fans le fecours des  
bandanges , comme les compresses, les coussins, les  
oreillers, & autres choses s.mblables pour la tête. Ga-  
lien. *Comment. 3. in v.H héesuuv.* Hippocrate entend  
par le même mot, *Lib. de Fiat,* toutes les maladies qui  
attaquent les intestins, & qui sirnt invétérées ou pro-  
fondément enracinées.

APOSTOLORUM UNGUENTUM, Onguent des  
Apôtres.

Prenez *de la cire jaune, quatre onces â*

AP O 310

Faites-en un onguent selon Part.

On pulvérisera ensemble dans un mortier huilé au fond,  
la gomme ammoniaque , le bdellium, l’oliban & la  
myrrhe ; d’autre part on mettra en poudre chacun sé-  
parément, le verd-de-gris, l’aristoloche & la litharge;  
on purifiera & on dissoudra dans le vinaigre en la ma-  
niere accoutumée le galbanum & l’opopanax ; on met-  
tra cuire la litharge avec l’huile, y ajoutant une livre  
d’eau ou davantage, s’il en faut, en remuant toujours  
avec une spatule de bois. Quand la litharge fera cuite,  
on y fera fondre la cire & la résine rompues par petits  
morceaux , les gommes purifiées & la térébenthine ;  
on retirera la bassine de dessus le feu, l’on y mêlera le  
verd-de-gtis, puis l’aristoloche, & enfin l’oliban pul-  
vérisé. On fera un onguent qu’on gardera dans un pot  
bien bouché.

Il tire fon nom du nombre des ingrédiens dont il est corh-  
posé : ils font au nombre de douze comme les Apôtres,  
Pans compter l’huile & le vinaigre. Il est vulnéraire.

APOSTRACOS OSTEON , Ἀποστρακὸς ὀστέον, d’ojopa-  
κον , *coquille,* dans Hippocrate *de Vulnerib.* c’est un os  
tellement desséché qu’il femble être sine coquille.

APOSTROPHE , d’ἀποστρέφω, *se détourner. darogoscrM ,*signifie dans Paul Eginete , *Lib. III. cap.* 37. *dégout,  
aversion* pour les alimens.

APOSYRMA , Ἀπόσυρμα, d’ἀπoσύpω , *chasser.* Ce mot  
est fynonyme à *abrasum.* Voyez *Abrasum.*

APOTELESMA , l’effet ou la terminaison d’une ma-  
ladie. CœLIUs AcRELIaNUs , *Chron. L.II. c.* 12.

APOTHECA ,Ἀποθήκη, d’ἀποτίθημι , *mettre â l’écart 9*ou *serrer.* Ce mot signifioit jadis un Cellier , c’est  
maintenant une boutique où l’on vend des drogues ;  
on entend encore par *apotheca* un pot de fayence. *D’a-  
potheca* vient ,

APOTHECARIUS , celui qui prépare les médica-  
mens.

APOTHERAPIA , Ἀποθέράπ’εια , d:'ἀπόθεραπεύω , guér  
rir; en général, cure absolue & parfaite. C’est en ce  
fens qu’il f aroît qu’Hippocrate a employé le verbe  
ἀπόθεραπεῦσαι, *P'raecept.* Il signifie quelquefois dans Ga-  
lien la fin ou la demiere partie d’tm exercice, lorfque  
pour dissipper la lassitude , la personne qui s’est exer-  
cée, Ee fait frotter ou oindre, ou prend le bain. On en-  
tend d’autres soispar ce mot,une efpece même d’exerci-  
cequi consiste à fe faire frotter, à suspendre la friction  
& à entremêler le repos. La partie dé la Medecinequi  
traite de ces exercices s’appelloit *apotherapeutica ) apo-  
thérapeuelque, cInrelisoaTrei/liHel,*

APOTHERMUM , Ἀπόθερμον , espece de sauce sort  
acre , telle que celle que rtous faifions avec l’huile , la  
moutarde , le vinaigre ou le vinaigre feul. Galien , *de  
Aaten. Diaet. cap.* 11. Il y en a qui déduifent du *Lib, J,  
de AlimÆac.* du même Auteur, que *apothermum, sa-  
pa nsiraeon & hepsema* font trois mots Anonymes. Mais  
le raifonnement qu’ils fondent fur le texte, n’est rlert  
moins que concluant. CasTELLI.

APOTHESIS ,Ἀπόθεσις, d^no^iânsoi*, placer s* c’est dans  
Hippocrate l'action de placer convenablement un mem-  
bre rompu & auquel les bandages font appliqués; c’est  
l’action de lui donner la situation dans laquelle il faut  
qu’il demeure. Ce mot est fynonyme à *thesis,*

3 11 A P O

*analepsis* auquel on le joint quelquefois , signifie relati-  
vement au bras, ce *saso apothesis* signifie relativement à  
la jambe. On lit dans Hippocrate, *Lib. raH* l’nTpessv.lc  
ἀνάλεψις, ἢ ἀποθόσις , ἢ επίδεσις , ώς ἐν τῷ αυτῷ ῆ διαφυ-  
λάσσειν. α Les soutiens , la posture & le bandage ne  
» doivent point changer d’état. »

APOTHI.IMMA,-Ἀπὸθλιμμα , d^no0Ai^&) , *presser ,  
exprimer* ; les feces, le marc & quelquefois le fuc *ex-  
primé. GcRRÆUs.*

APOTHR AUSIS , ἀπὸθραυσις , d’^noôpaujo , *briser, rom-  
pre.* C’est Faction d’enlever une efquille d’os ou quel-  
que partie qui s’en est séparée par exfoliation ou autre-  
ment.

APOTOCOS , Ἀποτόκος, d’^HOTleTi»), mettre au mon-  
de trop - tôt ; *Abortif.* Héfychius rend ἀποτοκους par  
ἀπο^υνήσεις γεννημάτων, « les boutons tendres des ar-  
» lues ou les fœtus des animaux. » Hippocrate fe fert  
métaphoriquement de ce mot dans la phrafe fuivante.  
ἀποτόκους νοσημάτων χρονίους ποίεοντα, « qui donnent naif-  
» fance aux maladies chroniques. »

APOTOS, ἄποτος, dic privatif, & de πὸτος, Ainsi#;  
qui ne boit point.

APOTROPÆOS, Ἀπὸτροπαϊος, dUnoTp/nw, *détour-  
ner s* un de ces Dieux que les payons appelloient *Dii  
averruncator es* ou *vejoves*, & ἀλεξίκακοι , Dieux char-  
gés d’écarter des hommes les maux dont ils font me-  
nacés.

Les Xpotropaeae!, Ἀποτρόπαια, étaient les sacrifices qu’on  
offroit à ces divinités. Ce mot signifioit aussi quelque-  
fois amulete ou enchantement ; & dans ce fens il étoit  
fynonyme -à *periapta, vasi anello.* On lit dans Hippo-  
crate , *Lib.* περὶ ἐνυπνίων. Ἀπὶ δε' τόἰσιν ἐναντίοισι τοισιν  
ἀποτροπίοισιν καὶ γῆ, καὶ ἢρωσιν anoTpénaia γενέσθαι τὰ  
καλεπὰ πάντα. « Dans les tems d’adversités, adressiez .  
» vous aux Dieux *Averruncatores*,à laTerre & aux Hé-  
» ros, afin qu’ils éloignent de vous les maux dont vous  
» êtes affligés, »

APOTYCHIA , Ἀποταχία , *d’ataesPo* privatif & de τύχη,  
*fortune ; malheur, insortune.*

ΑΡΟΧΕ, APOXERÂ, Ἀπόξη, ἀπὸξηρα, signifie dans  
Hippocrate, *Lib.* κατ’ soTpsssv, felon Galien, *Comment.*3. les parties du corps qui vont en s’affoiblissant par  
degrés & qui fe terminent en pointe. Il y en a qui lifent  
ἀπόξυ, au lieu *d’eInelflo &* ὑπὸξηρα au lieu djonoflopa ,  
& ils entendent par ces mots, toute partie qui étant  
. flétrie & defféchée , diminue de plus en plus , s’affoi-  
blit à mésure qu’elle approche de fon extrémité & qui  
fe termine enfin en pointe. FœsIUs.

ΑΡΟΖΕΜΑ , Ἀπὸζημα, d’ἀποζέω, *bouillir ; décoction.*Voyez l’Article *Decoctum,* vous y trouverez la ma-  
niere de préparer cette forte de médicament.

APOZIMOS , Ἀπόζυμος, de ζυμη , *ferment ; fermenté.*On lit dans Hippocrate , *Prorrh.* 2. Ἀμα δἐ καὶ τὰς  
γαστερὰς ἀπόζυμους τε' καὶ ῥυπαρὰς ἀποδεικνύουσι καὶ ῥυ'ίιδω-  
δεας. « D’ailleurs, elle rend ( la diarrhée dont il vient  
» de parler) le ventre mal-propre & ridé , comme s’il  
» y avoit eu dessus quelque matiere fermentante. »

APP

APPARATUS , Κάτασκευύ, *Appareil.* En Chirurgie ,  
c’est l’assemblage & la disposition réguliere de tous les  
instrumens nécessaires pour l’exercice sse l’art, ou pour  
quelque opération particuliere qu’on est fur le point de  
faire. Ce terme a encore lieu dans quelques parties de  
la Medecine, comme dans la diététique & la Pharma-  
cie, qui exigent un appareil d’instrumens & de moyens  
pour atteindre à leur but. Les Lithotomistes ont leur  
grand & leur petit *appareil,* le haut *appareil* & le laté-  
**ral. BLANCARD,** CasTELLI.

APPENDICULA V E R MIF O R MIS , *Appendice  
vermiculaire.* Sur le côté du fond du cœcum fe trou-  
ve une *appendice* comme un petit intestin , prefque de  
la même longueur , mais extremement grêle. On l’ap-  
pelle *appendice vermiculaire* à caisse de quelque ressem-  
ltlcIU-ci 1 \_ . O \_ 1 \* — à...—

APP 312

guere trois lignes pour l’ordinaire. Il s’ouvre par une  
de *ses* extrémités latéralemement & un peu oblique-  
ment dans le fond du cœcum. L’autre extrémité est  
fermée, quelquefois plus étroite , & quelquefois plus  
ample que le reste de sa longueur.

*Cet appendice* a quelques entortillemens à peu près corn-  
me ceux d’tm ver quand on le touche ; c’est pourquoi  
on l’a nommé *vermiculaire* ou *vermiforme.* Il ressem-  
ble aussi en quelque façon à la pendeloque charnue de  
la tête d’un coq d’inde. Sa structure est en général à  
peu près comme celle des autres intestins. La tunique  
interne de cet *appendice* a cela de particulier , qu’elle  
est toute folliculeufe à peu près comme celle du duo-  
denum. Elle est même retleulaire & repréfente une  
espece de réseau, dont les trous font des lacunes glan-  
duleuses qui répandent continuellement une espece de  
liqueur dans la cavité de *s appendice.*

On a souvent disputé s’il falloir donner le nom de cœ-  
cum à cet *appendice ,* ou à la grosse portion qui fait  
comme la tête de l’intestin colon. La division géné-  
rale des intestins en gros & en grêles , l’a enfin déter-  
miné pour l’*appendice* à l’égard de l’homme; car en  
parlant des animaux & des oifeaux , il faudroit fou-  
vent changer de langage. WINsLow.

L’extrémité qui est fermée n’est point attachée au mésen-  
tere, mais au rein droit par le moyen du péritoine.  
On ne fait point encore quel est fon usage. Quelques-  
uns le regardent comme un fecond estomac , d’autres  
comme le réceptacle des excrémens du fœtus dont il  
est toujours rempli jufqu’à l’accouchement. Les uns  
prétendent qu’il contient un ferment, & d’autres les  
flatuosités des intestins ; quelques-uns enfin veulent  
qu’il ferve à séparer au moyen des glandes qui semt  
dans la cavité une liqueur qui fert à enduire les ex-  
crémens lorsqu’ils passent par le colon. Κειεε, *Ana\*  
tonele.*

APPENDIX , Ἀπίφυσις , *d’urnadu* ; croître par dessils,  
est la même chofe *ase Epiphysis.* Voyez ce mot à fon  
Article.

APPENSIO, la suspension d’un membre rompu &  
principalement du bras, par le moyen d’une écharpe.  
CasTELLI,

APPETITUS, APPETENTIA, ”θρεξις , ὸρμύμ  
ἐπιθυμὶα, *Appétit.* Ce mot dans un siens général signifie'  
l’inclination naturelle que tous les êtres ont pour cer-  
taines chofies particulieres : mais dans un sens plus  
étroit & le plus communément reçu , il signifie l’en-  
vie qu’on a de manger & de boire. Cet appétit est de  
deux especes, la faim & la soif.

APPETITUS CANINUS , ’Όρεξις κυνωδὴς , sa/ic *ca-  
nine. Bulimia.* Voyez *Bulimia.*

APPL1CATIO, Ἀφαρμογὴ , προσοικείωσις , Α’ἀρμόζα , ÆC-  
*commoder,* & de προσοικειόω, qui lui est iynonyme ; ιζρ-  
*plication.* C’est l’action du Chirurgien ou du Mede-  
cin, lorfqu’il applique fur le corps des remedes, tels  
que les emplâtres, les clysteres, &c. CasTELLI.

APPLUDA , paille de millet, de panicum & de seParne.  
PLINE.

APPOSITIO ou ADDITIO. Voyez *Additto.*

APPREHENSIO, APPREHENSORIUM, ou  
ANTILEPSIS. Voyez *Antilepsis.*

APPREHENSIO est quelquefois synonyme à *catalepsis* ou  
*catoche.* Voyez *Catalepsis* ou *Catoche.* W

APPROPRIÂTIO , cette action de la chaleur naturel-  
le ou de la flamme vitale , en vertu de laquelle les  
humeurs & les esprits s’unissent & *se* joignent telle-  
ment avec les parties Polides , qu’ils en scmt insépara-  
bles, sans que celles-ci perdent la faculté de remplir  
leurs fonctions.

On donne quelquefois aux remedes l’épithete dlcpprcpriés  
lorfqu’ils font destinés particulierement à telles par-  
ties du corps, dans telles & telles circonstances déter-  
minées.

APPROXIMATIO , méthode singuliere de guérir une  
maladie, en la transplantant à la faveur du contact

3ΐ3 APR

immédiat dans un animal ou dans quelque substance  
végétale. CasTELLI.

APR

APRACTA ,Ἀπρακτα , d’a privatif, & πράσσω , *agir\*qui est sans action. Epithete des parties de la généra-  
tion dans l’état d’impuissance. CasTELLI.

APRONIA , ou NIGRA VITIS, ou CHIRONIA ,  
ou GYNEANTHE. C’est la plante que nous appel-  
lons *bryoine.*

Sa racine broyée avec du lard, efface les rides, si celui  
ou celle qui s’en est frottée, fait immédiatement apres  
la friction, le quart d’un mille de chemin. Ρεινε , *L.  
XXIII.c.* ϊ. Voyez *Bryonia.*

APROXIS, est une plante à qui Pythagore a donné ce  
nom , & dont la racine prend feu à une certaine dif-  
tance, de même que le naphte. Ce Philofophe prétend  
que de quelque maladie dont on foit attaqué dans le  
tems qu’elle fleurit, elle fe fait sentir de nouveau au  
retour du printems quoiqu’elle ait été parfaitement  
guérie. Il en est de même du froment, de la ciguë &  
des violettes. Ρεινε , *Lib. XXIV. cap.* 17.

APS

ΑΡ5ΙΝΤΗΑΤυΜ,Ἀψίνθαταν, d’ἀψιvθιcv, *Absinthe ; ef-*pece de boisson bonne pour l’estomac , dont on trou-  
ve différentes especes dans AETIUS, *Tetrab. I. Serm.*3. *cap. 69.* 70. 71.

APSIRRHOON , Ἀψιρῥοον, Α’ἄψ , *en ernbas, 8e* de ῥέω,  
*couler ; qui coule en embas ,* si l’on s’en rapporte au  
Commentaire de Galien fur l’endroit d’Hippocrate ,  
εις τοὑπίσω ῥέων.

'APSYCHIA , Ἀψυχία , d’a privatif, & de ψύχη, *vie s*ou *lipothymia,* Voyez *Lipothymia.*

A P T

APTISTOS , Ἀπὸιστος , d’a privatif, & de πὸίσσω, *se-  
lon* Erotien, *peler,* dépouiller de l’écorce extérieure.  
Hippocrate , περὶ ἀρχαίης *sefoudiç ,* compte entre les  
différentes sortes de pain , ύμτος *Twscfruv* πυρῶν , ἢ  
ἐπτικμένον , « le pain de froment dont on a séparé le  
» fon , & le pain de froment dont on n’a pas séparé  
» le fon. »

APTYSTOS , Ἀπταστος , d’a privatif, & de πὸύω ,  
*cracher\*,* épithete à la pleurésie ou à toute autre mala-  
die dans laquelle on ne crache point. Hippocrate dit,  
*Coac. M* ξηραὶ των πλευριτίδων *èi èctVoçroi izacraeêriraelci.*« Les pleurésies feches ou dans lesquelles on ne cra-  
» che point, scmt très-dangereuses. »

A P U

APUA, *Anchois*, est le nom d’un poisson.

*Encrasicholus*, Offic. Aldrov. dePisi:. 214. Charlt. Pifc.

24. Rondel. de Pifc. 1. 211. Jonsi de Pifc. 51. Raii  
Ichth. 225. Ejusil. Synop. Pssc. 107. *Encrasicholus,  
quos alii Engraides, also^ycoflornos appellant Ronde-  
letii,* Gesii. de Aquat. 68. Halecula, Bellon. de Aquat.  
169.

On sale ce poisson , & on le garde dans des barils. On  
l’applique, de même que le hareng, Pur la plante des  
piés dans de certains cas. Leur saumure fert au même  
usage. DaLE.

On doit choisir les *anchois* qui sont tendres, nouveaux ,  
blancs par-dehors & rouges en-dedans, petits, gras,  
fermes & d’un bon gout.

Les *anchois* font apéritifs, fortifient l’estomac & excitent  
l’appétit.

Ils échauffent lorfqu’on en mange avec excès, & rendent  
les humeurs acres & piquantes.

lls contiennent beaucoup d’huile & de fel volatil.

Us Eont bons en lover pour les personnes âgées & phleg-

APŸ 314

matiques, pour les mélancoliques, & pour ceux qui  
ne digerent pas aisément: ceux qui Eont d’un tempé-  
rament chaud & bilieux, doivent s’en abstenir, ou n’en  
user que modérément. t

*R E M A R QU F S.*

*L’anchois* est un petit poisson de mer, gros & long aû  
plus comme le doigt , que l’on pêche en différens  
endroits , entre autres près de Genes & Pur les *co-  
tes* de Provence. Il ne nage qu’en troupe d’autres *an^  
chois, 8e* ils Pe tiennent fort ferrés les uns contre les  
autres. Ils accourent au feu quand ils en voient, & les  
pêcheurs s’en servent comme d’un appas pour les pren-  
dre plus facilement. Mais plusieurs prétendent que  
les *anchois* qui ont été attrapés par ce moyen , font plus  
mous que ceux qui ont été pris d’une autre maniere  
sims feu. Quand on les a pris, on en ôte la tête & les  
entrailles qui pourroient les faire corrompre, & on les  
garde dans des barils.

Ce poiffon est fort en ufage dans plusieurs endroits de  
l’Europe.Il est d’un gout excellent,& on l’emploie dans  
les sauces. Il aide à la digestion, & fortifie l’estomac  
par fes principes salins & volatils qui causent une cha-  
leur douce & modérée dans cette partie, & atténuent les  
alimens qu’elle contient. Lorsqu’on en mange avec  
excès, il raréfie extremement les humeurs, & produit  
tous les mauvais effets dont on a parlé ci-dessus. LE-  
MER γ , *Traité des Alimens.*

APULOTICUS ,Ἀπουλωτικὸς, le même *aseFpuloticus »*dont on peut voir l’article.

A P Y

A P Y E T O S, ’AnénTo; , d’a privatif, & de πῦων, pus;  
épithete qu’on donne aux maladies extérieures , ou  
tumeurs qui ne viennent point à fuppuration. *Apietos*est fynonyme à ἀνεκπύητας, *anecpuetos*, & il dissere de  
*apuos* , ἄπυος ; car celui-ci signifie, qui ne rend point de  
pus. CasTELLI.

APYREXIA, Ἀπυρεξία , *d’a* privatif , & de πυρεξία,  
ou πυρετὸς, *flevre* ; absence de *flevre.* C’est cet inter-  
valle de tems qui fe paffe entre deux accès d’une *fievre*intermittente, ou même c’est la ceffation & l’extinc-  
tion parfaite de la*flevre.*

APYROMELE , ou APYRENOMELE , Ἀπυρομήλη ,  
ἢ ἀπυρηνομήλη, d’a privatif, de πυρήν , *noyau, 3c* de μήλη,  
*sonde ; sonde* fans bouton , ou l’instrument que Galien  
nomme *Melotris,* dans sim *Exegefis,*

APYRON, Ἀπυρον,d’aprivatif,& dessstafe-z/; qui n’a  
jamais fenti de *sou.* Diofcoride applique ce mot parti-  
culierement au foufre vif, *Lib. V. c.* 124. de même  
que Celfe, *Lib V.c.* 18. On'donne encore cette épi-  
thete à une préparation chymique qu’on appelle l’ae-  
*thiops,* qui fe fait par la trituration seule *sans* le secours  
du feu. Voyez *Æthiops.*

APYROTHÏUM , un des noms du foufre vif. BLAN-

**CARD.**

APYROTI, Efcarboucles que Pline appelle de ce mot,  
parce que ces pierres précieufes reffemblent beaucoup  
au feu, & qu’elles n’en excitent point la fenfation. *Lib^  
XXXVII. cap. 7.*

A Q U

AQUA, *Eatu \**

Voyez les articles *Acidulae, Thermae*, Hippocrate, *de l’airi  
des lieux et des eaux,* aux mots *Aer, & Balnea.*

Il est difficile de porter un jugement qui convienne à tou-  
tes les *eaux* en général, par la raifon qu’elles chan-  
gent de nature, felon la constitution & les qualités de  
l’air, des lieux, & d’une infinité d’autres effets qui in-  
fluent fur elles. Tout ce qu’on peut dire de plusordi-  
nairement vrai, c’est que la meilleure *eau* est celle qui  
est pure, douce, qui semble n’avoir aucune autre qua-

30 AQU

lité , qui passe avec promptitude par les hypocondres,  
dont on ssest point incommodé,qui n’engendre point  
de gonflement, & qui est la moins sujette àfe corrom-  
rompre. DipseoRIDE , *Lib.V. c.* 18.

*De l’eau de mer.*

*L’eau* de mer est chaude & acrimonieufe ; elle offense  
l’estomac , remue les intestins & chasse le phlegme. Si  
on l’emploie chaude en fomentation, elle sera attracti-  
ve & diaphorétique ; elle est salutaire dans les afiec-  
tions des nerfs ; elle guérira les engelures, pourvu  
qu’elles ne foient point ouvertes. C’est un très-bon in-  
grédient dans les cataplasines de farine d’orge, & dans  
les emplâtres & les malagmes difcussifs. Donnée  
chaude en lavement, elle évacue les intestins. Prifede  
la même maniere, elle appaife les tranchées. Elle est  
irès-efficace èn fomentation dans la gale , la teigne ,  
les demangeaifons, les dartres, & le gonflement de la  
gorge par le lait. Elle dissipe les marques livides des  
coups , S1 on en lave la place, après l’avoir fait chauf-  
fer. On prend le bain chaud *d’eatt* de mer pour la  
morfure dés animaux venimeux, tels que le fcorpion ,  
la tarentule & l’afpic, & de tous ceux en général dont  
le venin excite le frisson & glace le fang. On en est  
Foulagé dans la cachexie invétérée & dans les maladies  
des nerfs. Sa vapeur chaude réveille & ranime ceux  
qui font attaqués d’hydropisie , ceux qui ont des maux  
de tête & qui font affligés de solicité. Confervée pure,  
fans être mélangée avec de l’eau potable, elle perd fà  
faveur siline. Il y en a qui commencent par la faire  
bouillir avant que de la garder. On s’en fert encore en  
guife de purgatif, foit qu’on l’ordonne feule, foit  
qu’on la fasse prendre avec de l’oxycrat , du vin ou du '  
miel : mais il faut obferver dans ce cas de faire pren- i  
dre , après qu’elle aura agi, du bouillon fait avec de j  
la volaille ou du poisson , pour tempérer fon acri- i  
monie & fa qualité irritante. DIOSCORIDE, Liê>. *V.*

*c’ T9‘*

Nous avons deux chofes à considérer dans cet article :  
premierement , cet élément pur & simple si bien cofi-  
nu, & dont on fait un si grand ufage dans le cours de la  
vie, appelle *Peau.* Secondement, les.*eaux* médicina-  
les ou médicamentées , les *eaux* -distilées ou impré-  
gnécs de la fubstance des animaux,des minéraux & des  
végétaux ; en un mot, toutes les eaux qui fe ven-  
dent chez les Apothicaires.

C’étoit aux Naturalistes à étudier , & à nous apprendre  
les propriétés de *Peau* commune ; aussi l’ont’il fait, &  
ont-ils découvert fur cet élément un grand nombre de  
phénomenes furprenans. Mais je m’en tiendrai à ce que  
leurs découvertes ontde relatif à la Medecine. Il ne  
Eera peut-être pas inutile non plus d’indiquer les bon-  
nes & mauvaifes qualités de la plupart des *eaux* dont  
nous tssons, parce que selon quleiles sirnt bonnes ou  
mauvaifes, elles contribuent ou nuisent à la santé.

Une observation qu’on a faite partout, c’est qu’il y a des  
*eaux* dures , crues & âpres, & d’autres qui font douces,  
agréables, & pour ainsi dire butireufes. Les premieres  
passent généralement pour mauvaifes , & les autres  
pour bonnes.

*Eau de glace et de neige fondue.*

Nous pouvons compter entre les *eaux* dures & crues,  
celles que donne la glace fondue. Hippocrate a dit de  
ces *eaux-,*que la partie claire, douce &légere s’en étoit  
dissipée & perdue, tandis qu’elles fe convertissoient en  
glace, & qu’il n’en restoit après la dissolution que la  
partie grossiere & pesante. Car si l’on fait glacer en  
plein air une certaine quantité *d’eatt,* & si l’on fait dif-  
foudre la glace qui en proviendra dans un lieu chaud ,  
le jour fuivant ou quelque tems après qu’elle aura été  
formée,on trouvera *Veau,* en la remesclrant, fortdimi-  
nuée en quantité. Le même Auteur explique parfaite-  
ment bien pourquoi *ï’eau* de neige est plutôt nuisible

A QU 316

qu’avantàgeu'se aux animaux & aux végétaux, c’est,  
dit-il, parce que fa contexture a été anéantie par la con-  
gélation , & qu’il est évident qu’alors les principes  
les plus fubtils de *Peau fe* font séparés des élémens  
grossiers , & ont été précipités au centre. Aussi apper-  
cevons-nous au milieu d’une masse de glace , ungran-  
de quantité de bulles larges , & ces bulles.font formées  
de la matiere la plus fubtile & plus élastique dont *Veau*foit composée , & qui a été précipitée en embas dans  
la décomposition, c’est-à-dire, lorsque la congélation  
s’est faite. C’est cette même matiere qui venant alors  
à se raréfier, écarte les parties de *Beau,* & les con-  
traint d’occuper plus d’espace en glace qu’elles n’en  
occupoient en fluide. De-là il arrive que si *Veau,* qui  
remplit des pots de terre ou deverre, vient à fe gla-  
cer , ils en seront fendus, rompus & brisés. Il parole  
encore par là , par quel mécanisine naturel la partie  
élastique déliée fe sépare du reste , & comment il ne  
reste que la partie pefante & grossiete ; de forte que  
*Veau* dépravée , corrompue & dépouillée de fes qua-  
lités par cette opération du froid , est nécessaire-  
ment devenue infalubre. L’ufage de *F eau* de neige  
furtout produira des gonflemens dans les glandes de  
la gorge , comme on le remarque fréquemment en  
ceux qui habitent au milieu des montagnes, que les  
neiges couvrent pendant toute l’année. Les femmes  
ont prefque toutes dans ces lieux de grosses tumeurs  
qui leur pendent au cou. Les peuples qui vivent au  
pié des Alpes, des Pyrenées, &c. ne font de la ma-  
lignité de ces *eaux* qu’une expérience trop funeste. Il  
faut donc bien fe garder d’en boire habituellement : il  
faut s’interdire généralement toutes les *eaux* qui desu  
cendent des côtes ou des ouvertures des rochers dans  
les vallées ; elles font mal-faines en elles-mêmes, &  
elles communiquent leur mauvaise qualité aux *eaux* de  
fontaine & de riviere auxquelles elles fe mêlent.

*Des Eaux des mines.*

En fecond lieu, les *eaux* qu’on a remarqué être crues ?  
dures & mal-saifantes , ce font celles qu’on trouve au  
fond des mines métalliques , ou qui defcendent des  
hauts rochers,parce qu’elles se chargent dans leurs cours  
d’une grande quantité de particules âpres, terrestres ,  
grossieres & astringentes ; qu’elles enlevent des fossiles,  
des minéraux, des pierres de chaux, & d’autres corps  
durs & compactes fur lefquels elles coulent. On peut  
donc les regarder comme des *eaux* composées dont peu  
de perfonnes font en état de supporter les effets. Aussi  
Pusage habituel qu’on en fait est-il démontré funeste  
par l’expérience. Hippocrate avoit obfervé, qu’il fal-  
soit rejetter comme mal-faines les *eauxcjai* sortent des  
rochers, parce que le séjour qu’elles y font avant que  
d’en sortir, leur donne de la dureté, de même que celles  
qu’on trouve aux environs des fources chaudes , des  
mines de fer, des carrieres , des lieux où il y a du sou-  
fre,de l’alun,&c. parce qu’on ne boira dans ces endroits  
que des eaux crues , échauffantes, qui fuivront diffici-  
lement la route des urines, & conséquemment mal-  
faisantes. Notis ne pouvons nous resufer à la vérité de  
cette obfervation ; furtout par rapport aux eaux com-  
munes qui fiant ayx environs des fontaines chaudes ;  
car il est certain qu’elles font ordinairement telles  
qu’Hippocrate l'a dit , crues , mal-faifantes , & peu  
propres à divifer les substances dans l’estomac & à hâ-  
ter les sécrétions du corps : ceux qui en feront habitu-  
de feront siIjets à des obstructions & à toutes les mala-  
ladies qui naiffent de l’embarras des sécrétions. Ce  
qu’il faut principalement attribuer à la terre dure,styp-  
tique , calcinée qu’on trouve communément aux envi-  
rons des fources chaudes.

*Des eaux pierreuses et chargées de chaux.*

Ces eaux qui coulent dans une terre pleine de chaux'sont  
aussi crues, pefantes,& inactives, comme il paroît par

317 A Q U

les canaux qu’elles ont remplis pendant Iong-tems; car  
on les trouve enduits d’une matiere grasse, terrestre,  
de la nature de la chaux : cette matiere forme fur la  
furface intérieure de ces canaux, une croûte dure qui  
y est attachée. D’ailleurs, si on les fait bouillir , elles  
dépofent un limon pierreux au fond du vafe. En un  
mot , toutes les *eaux* pierreufes, de quelque nature  
qu’elles foient ; toutes celles qui traversent des lits de  
chaux,simt crues, dures & malefassantes. Elles se char-  
gent en passant de la matiere dont ces lits semt compo-  
sés ; elles en sont imprégnées & deviennent par con-  
séquent crasses & pesimtes : elles passeront donc diffi-  
cilement à travers les canaux de nos corps, & elles ne  
parviendront pas toujours jufqu’à l’extremité de nos  
vaisseaux , Eans avoir formé quelques obstructions.

*Des Eaux croupissemtes.*

Enfin toutes les eaux qui s’amassent, forment des étangs,  
humectent des terres marécageuses, ou font reçues dans  
des réservoirs, tels que ceux dans lesquels on conser-  
ve *Veau’de* pluie, qui coule de dessus les toits des mai-  
sons; celles des fontaines placées en pleine campagne  
& au fond defquelles on apperçoit un sédiment onc-  
tueux , terrestre & bitumineux ; toutes ces *eaux* sont  
grossieres , troubles , & quelque peu fétides , & quoi  
qu’elles foient souvent rafraîchies par de nouvelles  
*eaux s* elles perdent leurs élémens les plus déliés , les  
plus fins & les plus falubres ; l'action continuelle du  
soleil leur ôte plus qu’elles ne reçoivent des nouvelles  
pluies; elles font donc sujettes , à casser des obstruc-  
tions dans les plus petits vaisseaux de nos corps , & à  
produire des maladies chroniques.

*De l’eau de Phele.*

Qu’entendons-nous par de bonnes *eaux* ? Par des *J aux*bien-faisantes ? Celles qui semt légeres , douces , mol-  
les , claires & qui passent avec facilité dans tous les  
vaisseaux excrétoires de nos corps. Telles font sans  
contredit en premier lieu celles que le soleil éleve, &  
qui ont sejourné dans Patmosphere. Hippocrate en a  
rendu rasson d’une maniere plus chymlque qu’on n’a-  
voit lieu de s’y attendre : voici comment il s’est ex-  
primé là-dessus. Le soleil, dit-il, éleve cette partie qui  
est la plus légere & la plus claire, laissant dans la mer  
la,partie seiline , la plus grossiere & la plus pesante.- En  
effet *Peau* de pluie peut être considérée comme une *eau*distilée par le soleil, qui éleve non-seulement de l’O-  
céan , mais encore de toutes les rivieres & de toutes  
les fontaines , les parties les plus légeres & les plus  
volatiles des *eaux,* les disperfe dans Patmosphere , les  
atténue , les travaille , les perfectionne & les digere  
par Faction de fes rayons; elles ne descendent 'les hau-  
tes régions qu’enrichies de ce sel sillphureux, éthéré ,  
& universel, ou de ce nitre raréfié & exalté, dont l’e-  
xistence nous est constatée par l’expérience ; de sorte  
que nous pouvons dire que le solei! agissant en habile  
Chymiste, prépare *Veau* la plus pure , la plus parfaite  
& la plus faine,; & qu’il n’y en a point qui puisse pase  
fer plus facilement dans les vaisseaux déliés de nos  
corps, en laver les ramifications capilaires & fe hâter  
plus promptement à4fa sortie , en suivant les lois de la  
circulation. D’un autre côté , il n’y a point *d’eau* qu’on  
puisse préférer à cette *eau* naturellement distilée , foit  
pour la nutrition des végétaux, foit pour la préparation  
de nos boissons , soit pour l'infusion des plantes , &  
tous les ufages domestiques ; elle est par elle - même ,  
fans qu’on y fasse aucune altération , un des plus sim-  
ples & des plus énergiques remedes que nous cannoise  
filons ; c’est même le remede le plus général qu’il y  
ait dans la nature , quand on fait s’en servir , comme  
nous le démontrerons bientôt.

Nous n’ignorons pas l’objection que l'on fait communé-  
ment contre ces *eaux* de pluie : nous favons que bien  
des perfonnes mettent en doute leur pureté & leur per-

A QU 318

section ; car , disent-ils , elles *se* corrompent, *se* putré-  
fient , deviennent puantes & par conséquent snal-fale  
sentes , en très-peu de tems. Mais à considérer la chose  
en rigueur & avec les yeux de la Chymie, il s’en sella  
vroit seulement de ce fait, quand on conviendroit dè  
sa vérité , qu’elles font fort chargées de parties fulphu-  
reufes ; comme en effet cela est démontré par les expé-1riences & les analystes qu’on en a faites.

Mais ce défaut qu’on reproche à *Veau* de pluie peut être  
affez facilement détruit ; pour cela, il faut la recevoir  
en tombant du ciel , dans un lieu découVert, loin de  
toute habitation , & non comme on fait parmi nous s  
après qu’elle a lavé tous les toits d’tine maifon, qu’elle  
s’est chargée de toutes les ordures qui y font & qu’elle  
a emprunté avec elle la mal propreté des canaux par  
lesquels on l’a fait couler. Si l’on prend ces précau\*  
tions , si on la lasse enfuite reposer & *se* purger ; ce  
qui *sera* fait en peu de jours ; si l’on enferme dans des  
vaisseaux de verre ou de terre , toute celle qui ne tou\*  
chera point au fond du vafe dans lequel elle s’est re\*  
posée, elle stera très-parfaite & fe conservera telle fort  
long-tems. Mais si on la met dans des vaisseaux de bois  
furtout si ces vaisseaux siont neufs , elle ne manquera  
pas d’en extraire une grande abondance de particules  
sIllphureufes , disposées à la fermentation , & de se  
corrompre, comme on dit. La raison de tous ces effets  
est affez claire ; elle fe déduit des expériences de la  
Chymie. Il en est de ΙἈζυ , comme de toute autre li-  
queur; en reposimt , les parties grossieres dont elle  
est impreignée vont à fond ; or ces parties dans *l’eau,*analogues à ce qu’on appelle lie dans la biere & dans  
le vin , font précisément celles qui portent avec elles  
ce soufre fubtil & propre à la fermentation, doué de la  
faculté de commencer & de renouveller ce mouve-  
ment intestin qui fait la putréfaction. Mais lorfque ces  
parties turbulentes fiant séparées, soit par le repos seul,  
soit par la filtration , ou la distilation ; ce qui reste de  
fluide après cette opération , doit nécessairement être  
pur , & conserver seuls altération sa constitution & *sa.*contexture naturelles.

Une observation qui mérite bien d’être connue , c’est  
que les pluies qui tombent aux environs de l’équino-  
xe du printems & dans le mois de Mai, lorsque les  
vents d’Orient & de Midi soufflent, sont d’une na-  
ture plus subtile & plus spiritueuse , rafraîchissent &  
nourrissent tous les végétaux plus solidement & plus  
promptement que celles qui tombent dans les autres  
mois de l’année & pendant le regne de tout autre  
vent. Il paroît qu’il faut expliquer ce phénomene par  
la raifon même que dans les pays froids , dans les lieux  
où Patmosphere est chargé d’épaisses vapeurs , les ex-  
halaisons de la terre & des *eaux* ne peuvent point être  
si travaillées & si parfaites que dans les contrées où un  
foleil plus chaud les éleve , les cuit & les mûrit, pour  
ainsi dire.

*Des Eaux de fontaine.*

Les *eaux* de fontaine occupent le premier degré de per-  
section après les *eaux* de pluie , surtout si la source est  
élevée, si elle est placée fur une montagne couverte de  
terre , si cette terre est pure , si les *eaux* coulent silr uti  
fond graveleux , ou silr une argile ferme ; il saut en-  
core qu’elles foient douces, c’est-à-dire, sans aucune  
silveur , limpides , transparentes , molles , fraîches en  
été , chaudes en hiver & exposées au foleil levant. Si  
toutes ces circonstances se? réunissent, ces *eaux* seront  
fort Eaines ; en passant à travers une terre poretsse ,  
spongieuse , pure, & qui ne *se* dissout point, elles sont  
tellement purifiées , filtrées ,' & claréfiées , que la na-  
turc les donne telles alors , qu’elles fieroient si elles  
sortoient de ces pierres spongieuses, de ces vases à tra-  
vers lesquels on fait passer les *eaux* en Italie, en Sicile,  
en Hollande , pour les débarrasser des particules grose  
sieres dont elles font chargées : la terrea fait en grand,  
ce que nous voyons exécuter à ces *vases* en petit ; elle  
a retenu entre fes parties toutes les impuretés, & ell^?

3ΐ9 A Q U

ne nous laisse passer dans le cas dont il est question,  
que des *eaux* claires , pures , brillantes & tout-à-fait  
agréables à boire.

*De la maniere d’éprouver les Eaux.*

II y a de certains moyens fondés sur des observations  
œConomiques d’éprouVer la bonté , l’excellence , la  
clarté & les propriétés des *eaux* ; c’est un fait que tout le  
monde fait que les *eaux* douces & légeres prennent le  
favon, lavent le linge , font cuire les pois plus promp-  
tement que les autres ; & qu’à proportion qu’elles pro-  
duisent plus ou moins promptement ces effets , elles  
passent pour plus ou moins âpres, crues & dures. Or ,  
il n’y en a point qu’on puisse comparer à Peau de pluie,  
en l’estimant par ces expériences. Elle lave le linge ,  
elle fait cuire les pois & les herbes , de la maniere la  
plus parfaite. On regarde encore comme bonnes, com-  
me excellentes, les *eaux* les plus propres aux Brasseurs,  
ou à la composition des bieres ; car il est constant que  
la falubrité de ces liqueurs dépend beaucoup de la bon-  
té des *eaux* ; il est d’observation que les bieres semt  
d’autant meilleures que les *eaux* fiant bonnes dans les  
lieux où on les fait ; en général, les *eaux* dures font  
la meilleure biere de garde , & les *eaux* douces, la  
biere la plus prompte à boire ; mais elle est fujette à  
s’aigrir. Mais une preuve de l’excellence de cette der-  
niere , c’est qu’elle ne charge point l’estomac, qu’elle  
ne resserre pas le ventre & qu’elle passe par les urines  
avec facilité. Dans les contrées où les *eaux* fontépaise  
fes , grossieres & bourbeuses, cette boisson est mal sai-  
ne ; elle engendre des vents dans l’estomac & dans les  
intestins , passe lentement dans les différens canaux du  
corps , donne la pierre , produit des concrétions pier-  
reufes dans les visceres, gâte les dents , relâche les gen-  
cives, &c. effets dont on n’a que trop d’exemples dans  
Ies pays où l’on manque de bonnes *eaux.* Une autre  
preuve de la bonté des *eaux ,* c’est la bonne qualité du  
poiffon qui s’en nourrit & qu’on y pêche; ajoutez à cela  
le peu d’aptitude qu’elles ont à se glacer; car tout ce-  
la prouve que leur particules sont déliées & que la  
masse est d’une nature moyenne & tempérée.

*Des Eaux de rivières.*

On peut encore regarder comme saines les *eaux* qui se  
corrompent difficilement ; car cela prouve qu’elles ne  
Eont pas chargées d’une grande quantité de particules  
hétérogenes, & que le peu qu’il y en a n’est pas propre  
à la fermentation : conséquemment qu’elles font sim- |  
ples, pures , & pleines d’élémens spiritueux. D’où il  
faut conclurre que, si l’on prenoit, pour *Peau* de riviere,  
les mêmes précautions que nous avons indiquées pour  
*Veau* de pluie, que , si on lui donnoit le tems de repo- I  
fer , de se décharger de *ses* impuretés , si on la faisoit  
passer à travers une pierre poreufe , & si on la r en fer-  
moit ensuite dans de grands vaisseaux de terre, & si l’on  
plaçoit ces vaiffeaux dans une cave , dans un cellier ,  
ou dans quelque endroit frais, elle fe garderoit mieux  
& plus long-tems que dans de petits vaiffeaux & dans  
des endroits Chauds. *L’eau* du Tibre, que le petit peu-  
ple boit à Rome, tout au fortir du fleuve , épaiffe ,  
bourbeufe & chargée, *se* clarifie chez les Grands dans  
de grands vaisseaux de terre placés dans les celliers, &  
ceux-ci la boivent très-pure. Elle peut y demeurer des  
mois entiers & même des années, sems s’altérer & *se*corrompre.

Outre les indices généraux que nous venons de donner  
de l'excellence des *eaux FA* y en beaucoup d’autres que  
la Chymie fournit : mais comme la plupart des hom-  
mes ne font pas à portée de les confulter & de se servir  
de ces moyens scientifiques , nous n’en expoferons  
point ici le détail ; nous finirons ce que nous avons à  
dire ici des *eaux y* par une observation qui peut impor-  
Cer à beaucoup de persimnes ; c’est que les *eaux* douces,  
fubtiles, & furtout celles de pluie , semt plus propres

A Q U 320

que les autres pour emporter ce que nous appellans  
la chaux des métaux, & la séparer de leurs sels ; opé-  
ration qu’on tenteroit peut-être vainement avec des  
*eaux* dures.

M. Hoffman exposera dans la Dissertation suivante, la  
nature & les propriétés des différentes *eaux.*

*Eaux considérées comme remedes.*

De tous ceux qui se fiant appliqués avec quelque foin à  
l’étude de la Medecine ; il n’y a perscmne, à ce que je  
pense , qui pusse ignorer avec quelle ardeur on a sou-  
haité & recherché, en tout tems & en tout lieu, un  
remede , qui, par *sa* vertu, pût guérir toutes sortes de  
maladies. On ne fauroit asiurément trop témoigner sa  
joie & soi reconnoissance, s’il *se* rencontroit quelque  
Medecin assez ingénieux, & en même-tems assez heu-  
reux pour trouver cette *panacée* si salutaire à tous les  
malades. Mais comme nous ne connoissons encore, par  
expérience, pas même un feul remede, dont le *succès*Eoit toujours infaillible pour venir à bout d’une feule  
espece de maladie : à plus forte raifon, en vérité, sem-  
ble-t-il que nous devions défespérer qu’on en puisse  
jamais trouver un qui foit sussisantpour les guérir tou-  
tes. En effet, si nous considérons cette grande variété  
qui *se* rencontre dans les tempéramens des persimnes ;  
ce grand nombre ,& souvent cette contrariété des cau-  
siesdes maladies, de même que le changement qui se  
fait si siouvent, de la vertu des remedes dans différens  
*sujets ,* par rapport à leurs divers tempéramens ; si,  
dis-je, nous considérons tout cela, nous cesserons de  
nous fatiguer à la recherche d’un *remede welverscI.* Ce-  
pendant s’il s’en trouve quelqu’un dans toute la natu-  
re, qui mérite ce titre ; certainement il n’y en a point  
d’autre , felon moi, que *F eau commune s* puisque fans  
son secours nous ne saurions jouir de la santé, ni me-  
me de la vie. C’est elle, en effet, qui éloigne de notre  
corps toutes stortes de maladies ,& qui le conserve sain  
& exempt de toute corruption, laquelle est très-enne-  
mie de la vie. Outre cela , Fustige de *F eau* satisfait à  
toutes les indications du Medecin dans la pratique,  
de forte que sans sim secours on ne sauroit venir à bout  
heureusement d’aucune maladie st>it aiguë, soit chro-  
nique, Mon dessein n’est pas de rapporter ici, pour  
confirmer ce que j’avance, les esters salutaires des *eaux*minérales tant chaudes que froides, & de prouver leur  
efficacité dans la guérifon des disterentes infirmités qui  
attaquent le corps humain : Je me contenterai sewle-  
ment de parler de *Veau commune* ( j’entens de celle  
qui est pure, & qui a les qualités requifes) c’est de  
celle-là , dis-je, dont j’entreprens de faire l’éloge , &  
de recommander Pufage univerfel.

M’étant donc proposé de traiter ici de l’usage univerfe!  
de *Veau commune* pour prévenir & guérir les maladies,  
& voulant prouver cette vérité d’une maniere très-  
évidente, je persse qu’il ne fera pas hors de mon scljet  
de dire quelque chose auparavant sim la nécessité na-  
turelle où notre corps est de mourir, afin qu’onpuiffe  
ensuite juger de-là plus clairement, qu’elles font les  
maladies guérissables , & quelles font les incurables.  
A l’égard du premier point, c’est-à-dire, de la nécese  
' sué naturelle de la mort, tout le monde sait que la du-  
rée de notre corps, aussi-bien que ce qui le garantit de  
la corruption, à laquelle il a beaucoup de penchant de  
lui-même, dépend uniquement d’une circulation per-  
pétuelle & non interrompue du sang & des humeurs.  
En effet, tant que cette circulation est entiere & bien  
réglée, nous jouissons de la vie; mais lorsqu’elle vient à  
manquer peu à peu , nous sommes fort près de la mort.  
C’est donc ce mouvement qui préserve feul notre  
corps de la corruption, parce qu’il est aussi le feul qui  
empêche le repos du liquide hétérogene , de la na-  
ture duquel sont en général les parties des animaux;  
car le repos est la cause & le fondement de toute pu-  
tréfaction.

Il est sûr que notre corps dureroit à perpétuité, si nous  
pouvions

3 21 A Q U

pouvions faire enforte que la circulation du sang fe  
maintînt toujours fans interruption ni altération. Mais  
comme la foiblesse humaine , & la misérable condi-  
tion des mortels ne nous permet pas de compter fur  
cet avantage; il est bon de rechercher quelles peuvent  
être les caufes de ce manquement ; ce font, à mon avis,  
les siliVantes. Cette circulation des humeurs, qui nous  
fait vivre, est dirigée & s’accomplit parle moyen de  
certains organes, & des routes que tiennent les liqui-  
des : ces organes font composés de fibres musculaires  
élastiques qui ont un mouvement successif & récipro-  
que de dilatation & de contraction. Ces routes font  
des vaisseaux, les uns de plus grande, & les autres de  
moindre capacité , lors donc que l’élasticité & l’impul-  
flon des fibres vient à diminuer de telle sorte, qu’elle  
ne répond plus à la proportion des humeurs,nécessai-  
re pour le mouvement, & qu ainsi ces mêmes humeurs  
ne peuvent plus circuler à leur aise & promptement  
dans les petits vaisseaux ; il faut alors absolument que  
ces liquides croupissent dans les vaisseaux capilaires ;  
d’où s’ensilivent les corruptions, sources fécondes des  
maladies & de la mort. Or comme l’élasticité & les  
forces mouvantes des corps s’aflbiblissent à la longue  
dans toutes les machines, à caufe du changement qui  
fe fait dans la matiere dont elles font composées ; le  
même inconvénient arriVe aussi à notre corps, dont les  
fibres, qui semt les seules catsses efficientes du mouve-  
ment, deviennent plus épaisses , plus dures, plus foli-  
des, & plus seches, à mefure que nous avançons en  
âge : C’est pourquoi non-seulement elles ont plus de  
difficulté à *se* mouvoir ; mais outre cela, les pores &  
les capacités des vaisseaux se rétrécissant peu-à-peu,  
empêchent que les humeurs n’y puissent circuler d’un  
cours libre & égal. Cette vérité *se* prouve très-claire-  
ment par l’exemple des chairs des vieux animaux, lese  
quelles, à caisse de leur dureté & solidité , demandent  
pour s’amollir, beaucoup plus de chaleur, & d’être cui-  
tes plus long-tems , que les chairs des jeunes animaux.  
D’où l’on comprend aisément, qu’il n’y a point de  
doute que, si l’on pouvoir toujours conserver le même  
état & la même mobilité dans les fibres & dans lesvaii-  
feaux, & enfin , la même ouverture dans les pores ;

' qu’alors , dis-je , la vie de notre corps ne finiroit ja-  
mais , à moins qu’il ne lui arrivât quelque accident de  
la part d’une casse externe. Mais que nous puissions  
parvenir à ce point, foit par Fustige d’un remede par-  
ticulier , fioit en observant un certain régime de vivre ;  
c’est assurément ce qu’on ne stauroit concevoir, lorf-,  
que l’on connoît jtssqu’où peuvent s’étendre les forces  
des chofes naturelles. Cependant, ce qu’il y a non-  
feulement de vrassemblable , mais encore de bien sûr;  
c’est que beaucoup de gens ne parviennent point au ter-  
me de la vie, que leur promet la constitution de leur  
corps, & le tempérament qu’ils ont reçu de la nature ;  
&cela parce qu’ils ignorent ou bien qu’ils méprisent,  
& négligent les regles par le moyen desquelles ils  
pourroient atteindre ce terme naturel de la vie. C’est  
pourquoi la plupart des hommes rendent indubitable-  
ment leur vie plus courte qu’elle ne le seroit, & dé-  
rangent leur semté, tant par leur déreglement dans les  
passions, & dans le régime de vivre, qu’en négligeant  
la différence qu’on doit faire des chofes qui semt saines  
ou mal saines.

Après avoir ainsi donné une idée suffisante de la cause &  
de l’origine interne & naturelle de notre mort ; je crois  
qu’il ne fera pas mal-à-propos d’expliquer à préEent en  
peu de mots, pourquoi il se rencontre des maladies  
incurables, & dont on ne sauroit venir à bout par au-  
cun secours ni par aucun remede. En effet, non-seule-  
ment la droite raisem, mais encore les lois mêmes du  
mouVement nous font assez connoître, qu’il doit y avoir  
de la proportion entre le principe actif & le passif, &  
que dans toutes choses les effets fuppofent une caufe  
proportionnée. Ainsi donc , s’il arrive des obstruétions  
très-fortes & très-rebelles dans les vaiffeaux, si les vise  
ceres s’endurcissent, s’il fe fait de grands épanchemens  
*Tome II,*

A Q U 312

d’humeurs dans les cavités, & qu’il en résulte des cor-  
ruptions, qui pourra trouver un remede assez efficace  
pour vaincre tous ces maux ? Qui est-ce encore qui  
pourroit arrêter , par le moyen d’un remede convena-  
ble , les inflammations profondes & internes des par-  
ties nobles, & le fphacele qui leur succéde ? Enfin, qui  
est-ce qui furmonteroit & éteindroit les motivemens  
convulsifs du genre nerveux, lorfqu’ils font très-vio-  
sens & invétérés ? Assurément , s’il *se* trouvoit quel-  
qu’un assez habile pour en venir à bout ; je ne Pappel-  
lerois pas seulement un *Esculape,* mais je dirois enco-  
re qu’il est né pour le bonheur du genre humain , très-  
persillade que je sterois, que pèrfonne ne mourroit entre  
ses mains d’aucune maladie aiguë.

Au reste , il nous faut aussi examiner s’il fe trouve dans  
la nature un remede particulier qui sisit propre à gué-  
rir qne certaine efpece de maladie. Persimne n’ignore  
que l’on recommande encore aujourd’hui extreme-  
ment pour vaincre de certains maux, des remedes par-  
ticuliers à qui l’on a donné le nom de *spécifiques* : c’est  
ainsi qu’on regarde le *quinquina* comme un fébrifuge  
facré ; qu’on donne tant de louanges au *mercure* pour  
la guérifon de la vérole ; qu’on dit de *F opium* que c’est  
le remede le plus certain qu’on ait encore trouvé pour  
appaifer toutes fortes de douleurs ; qu’on appelle le  
*mars* le soulagement des hypocondriaques ; que le  
*foufre* est regardé comme un excellent pectoral ; le *case  
toreum* comme très-ami du genre nerveux ; que les  
*amers* stont réputés d’excellens remedes pour la cache-  
xie & pour l’hydropisie, & qu’on estime le *nitre* très-  
propre à éteindre le feu de la fievre. Mais quoique tous  
ces remedes si vantés aient en effet beaucoup de vér-  
tus, & méritent des louantes, cependant un Medecin ,  
qui est un peu versé dans la pratique de scm art, juge-  
ra facilement que ces fortes de secours ne semt point  
suffisans pour venir à bout de tous ces maux. Car qui  
est-ce qui peut ignorer que presque toutes les maladies  
semt entretenues par des casses non-seulement disse-  
rentes , mais encore souvent contraires ? Qui ne fait  
que les maladies semt accompagnées de divers fymp’to-  
mes, & qu’elles fiant ainsi plus ou moins dangereuses ?  
Est-il enfin quelqu’un qui ne fioit persuadé , que nos  
corps fiant de disterens tempéramens, silr lesquels les  
remedes agissent tout différemment ? C’est pourquoi  
il faut absolument que d’un seul & même remede  
qu’on aura donné, il s’ensuive des effets non-seu-  
ment différens, mais encore souvent contraires, & cela  
suivant la diversité du tempérament des siujets ; & en  
effet, chosie à laquelle il faut bien faire attention , les  
remedes n’agiffent pas feulement selon leur propre  
activité, mais aussi suivant la maniere dont ils sirnt re-  
çus; c’est-à-dire, que leur vertu dépend de la maniere  
mécanique dont nos corps & les médicamens agiffent  
mutuellement & réciproquement les uns silt les autres.  
D’où l’on comprend aisément quelle n’est pas l’auda-  
ce & la criminelle témérité de ceux qui entreprennent  
la guérison des maladies , lorsque, fans avoir aucun  
égard à la différence des sis jets & des caisses morbifiques  
ou d’autres circonstances, iis fie servent toujours indiflé-  
remment d’un même remede & d’une même méthode  
dans une même maladie; & c’est Ce que font commu-  
nément les Medecins ignorans, qui ne savent de quel-  
le maniere ils doivent s’y prendre ; aussi ne faut-il pas  
s’étonner qu’ils envoyent , de cette façon , tant de  
gens en l’autre monde : je parle des Medecins igno-  
rans : car ceux qui auront affez d’étude, de génie &  
d’expérience pour distinguer eomme il saut tous ces  
cas , fe garderont bien de se servir dans une même ma-  
ladie, d’un même remede indifféremment pour toute  
Eorte de personnes.

Il me reste maintenant à expliquer en quel fens on peut  
donner à *Veau* le titre de *remede universel.* Je soutiens  
donc en premier lieu, que *Veau* convient parfaitement  
à toute forte de *constitutions ict* a toutes sortes *d’âges &*de tems : en second lieu , qu’il n’y a pas de meilleur  
préservatif contre les maladies : troisiemeftlent, qu<ÿ

323 A Q U

le secours & le soulagement qu’on en tire est infailli-  
ble, tant dans les maladies aiguës, que dans les chro-  
niques ; & enfin que l’usage de *F eau* satisfait à toutes  
les indications du Medecin , tant pour la conferva-  
tion de la fanté, que pour la guérifon des maladies.  
Mais comme les *eaux* en général different beaucoup  
entre elles , il est très-important d’examiner quelles  
font les *eaux* propres à ces deux indications générales  
de la Medecine : car on ne sisuroit nier que les *eaux*ne different extremement de l’une à l’autre en nature  
& en vertus, comme les buveurs *d’eau* peuvent le re-  
marquer facilement au feul gout. La meilleur méthode  
pour reconnoître la différente qualité des *eaux-,* c’est  
d’en faire divers examens chymiques; favoir, de les  
pefer & d’y mêler différentes matieres. Il ne faut pas  
croire , en effet, que *Veau* foit une liqueur aussi ho-  
mogene qu’elle le paroît d’abord ; plusieurs expérien-  
ces prouvent qu’elle est mêlée de quantité de parties  
hétérogenes. Car premierement, il n’est aucune forte  
*d’eau* qui ne renferme en elle-même un fluide compo-  
sé d’air & de matiere éthérée, avec lequel elle s’unit  
étroitement. Il femble aussi que c’est uniquement par-  
là qu’on doit expliquer la caufe de la force élastique  
de *Veau.* Car perfonne n’ignore que toutes fortes  
*dé eaux* peuvent fe raréfier, & augmentant ainsi de vo-  
lume, occuper un plus grand efpace qu’auparavant ;  
& qu’au contraire, elles peuvent aussi diminuer de vo-  
lume , & être renfermées dans un moindre espace, &  
cela fuivant qu’il s’insinue entre les pores de *i’eau*plus ou moins d’air ou de matiere éthérée , ou qu’il  
en sort plus ou moins des mêmes pores. Cela *se voit*très clairement dans les thermometres , où le liquide  
qu’on y a renfermé, occupe tantôt un plus grand esc  
pace & tantôt un moindre, fuivant les divers degrés de  
chaleur & de froid. Car telle est la nature de toutes les  
liqueurs, qu’elles admettent ordinairement, à l’appro-  
che de la chaleur , une plus grande quantite de matiere  
éthérée, & qu’elles la quittent enfuite lorsque le froid  
furvient, comme nous Pavons éprouvé il y a quelques  
années pendant un très-rude hiver. Pour ce qui est de  
la quantité d’air & de matiere éthérée répandue dans  
Peau, on ne Pauroit mieux la reconnoître que par le  
moyen de la machine pneumatique : car les *eaux* qui  
font les plus légeres & les plus subtiles donnent dans  
le vuide une grande quantité de petites bulles; & mê-  
me , si elles ont été tant soit peu échauffées, on les  
voit s’élever au-deffus de l’orifice du vaiffeau de verre  
qui les contient : au contraire, plus les *eaux* sont grose  
sieres,chargées & pesantes,moins il s’en éleve de bulles.  
Outre cela , *i’eau* paroît être composée de parties si.ibti-  
les , & d’autres un peu plus pefiantes : les premieres  
comme plus propres au mouvement, montent le plus  
aisément & s’élevent en haut, à l’approche de la cha-  
leur, par le moyen de la distilation & de l’évaporation :  
mais celles qui sont plus pesantes & d’un plus gros  
volume , demandent un plus grand degré de chaleur.  
C’est pourquoi nous remarquons, qu’en faisant bouil-  
lir de *i’eau,* les parties les plus subtiles s’en exhalent,  
& que les plus grossieres & les moins utiles demeu-  
rent : c’est aussi ce qu’éprouvent manifestement ceux  
qui boivent du caste ; car lorfqu’ils le mettent dans  
une *eau* qui a bouilli trop long-tems , ils trouvent  
qu’il en a moins bon gout. On obferve encore que  
dans la distilation , il est de certaines *eaux* qui mon-  
tent fort vite & très-facilement au haut de l’alambic ,  
& d’autres plus tard & plus difficilement. Enfin les  
*eaux* different beaucoup entre elles par rapport à leur  
poids, puifque si on les pefe, l’on trouve les unes pe-  
fantes & les autres légeres ; car celles qui font chargées  
de plusieurs sortes de parties terrestres & salines, sur-  
passent de beaucoup en pésimteur celles qui semt pu-  
res. Quant aux *eaux* de pluie , comme elles semt les  
plus subtiles & les plus pures, elles sont aussi les plus lé-  
geres. On ne Eauroit, au reste, mieux reconnoître la  
pureté des eaux,& y distinguer ces parties hétérogenes  
qu’elles Contiennent, que par le moyen de la distila-

A Q U 324

tion, qui découvre à nos sens non-feulement la quan-  
tiré , mais encore la nature *sic* la qualité de ce qui y  
est contenu. C’est quelque chose de surprenant en vé-  
rité, de voir combien il reste de matiere terrestre ou  
pierreuse après la distilation de certaines *eaux.* J’ai  
fait autrefois une.expérience de cette nature. Jlai disti-  
lé dans une cucurbite de verre de Peau de fontaine  
jufqu’à siccité, y en ayant mis deux mesiires, & réi-  
térant la distilation dans le riiême vaiffeau jilEqu’à dix  
fois ; par cette opération j’ai retiré du fond de la cu.  
curbite une grande croûte pierreufe, compacte, dure  
& égale en épaisseur au dos de la lame d’un couteau.  
Il faut encore remarquer qu’il y a plusieurs *eaux* dont  
les unes contiennent une terre de la nature de la  
chaux, d’autres une matiere pierreufe : celles qui par-  
ticipent du mars se reconnaissent à leur gout un peu  
astringent, & à un sédiment dlochre qu’elles dépo-  
Eent d’abord en sortant autour, de leur source. Plu-  
sieurs aussi, & entre autres nos *eaux* de Hall en Saxe,  
contiennent un fel marin, comme on en peut ju-  
gcr par le gout de ce qui reste au fond après qu’on  
les a fait bouillir. Au reste , le mélange des parties  
hétérogenes avec *F eau 8c* par conséquent fon impurc-  
té, *se* découvre encore mieux par le moyen de quel-  
ques expériences chymiques. Il y en a deux, surtout  
dont je me fers ordinairement & que je recommande  
beaucoup pour bien reconnoître la pureté ou l’impu-  
reté des *eaux* ; la premiere expérience, c’est d’y ver-  
Eer de l’huile de tartre par défaillance ; & la feconde  
d’y mêler de la dissolution d’argent faite avec Peau-  
forte. Si les *eaux* font pures, telles que sont celles de  
pluie, ou bien les distilées , ou même quelques *eattx*de fontaine, il ne s’y fait aucun changement lorfqu’on  
y mêle l’une de ces deux liqueurs : mais si elles ne  
sont pas pures & qu’elles foient au contraire grossie-  
res & pésantes , l’huile de tartre les fait blanchir com-  
me du lait, particulierement si elles font chargées  
d’une terre de la nature de la chaux; & si l’on y ver-  
se de la dissolution d’argent, elles *se* troublent, pre-  
nant une couleur cendrée qui tire presque sur le rou-  
ge ; ce qui est la marque d’une matiere ferrugineuse  
cachée dans ces *eaux.*

D’un autre côté , les différens effets que produisent les  
*eaux* nous découvrent clairement leur nature, leur fub-  
tilité , leur légéreté & leur pesanteur : c’est ainsi qu’on  
*se* siert des *eaux* légeres & iubtiles pour faire cuire les  
chairs des animaux les plus dures , & les légumes ,  
aussi-bien que pour ramollir les os , les dents, & les  
poissions de mer. Ceux qui ont accoutumé de laver &  
nettoyer le linge , ou de le blanchir au foleil , recon-  
noiffent aisément la différence remarquable qu’il y a  
d’tme *eau* à d’autre , en ce que celle qui est subtile ,  
molle & léglere, nettoye bien plus vite & plus facile-  
ment les ordures vifqueufes & grasses , que ne fait *seau*pefante , laquelle ne donne aucune écume, & se mê-  
le difficilement avec le favon. Les Chymistes remar-  
quent aussi dans leurs opérations une grande différence  
'par rapport aux *eaux* dont ils fe servent ; car celles de  
fontaine & les autres , qui font pesimtes , *se* trouvent  
moins propres à l’édulcoration des chaux & des ma-  
gisteres, comme de la chaux d’or, de l’or fulminant,  
de la terre douce de vitriol, &c. en ce que ces fortes  
*d’eaux* lassent quantité de petites parties dans les po-  
res ; c’est pourquoi ils employent les *eaux* de pluie &  
les autres qui sont subtiles, avec beaucoup plus de siic-  
cès dans cette occasion. Les Boulangers siavent aussi  
par expérience, que les *eaux* siubtiles , légeres & moI-  
les font plutôt fermenter & lever la pâte, que celles  
qui font grossieres & pésantes ; car ces dernieres ren-  
dent le pain moins léger & plus compacte. Les Jar-  
diniers n’ignorent pas non plus que les plantes & les  
herbes qu’ils arrosent avec un *eau* légere , subtile &  
spiritueuse , croissent beaucoup mieux & profitent da-  
vantage , que s’ils les arrosissent d’une *eau* dure & pe-  
semte , telle qu’est celle de fontaine ou quelque autre  
de me me qualité.

3.5 AQU

Les Brasseurs de biere s’apperçoivent aussi d’une grande  
différence dans les *eaux* qu’ils employeur pour faire  
leurs bieres : car *Veau* dure & pefante fait une biere  
qui est de beaucoup meilleure garde ; & *Veau* molle  
& légere lui communique un goût bien plus agréable,  
mais elle la fait aussi aigrir plus aisément. Les Maçons  
encore qui font le mortier , & ceux qui préparent le  
plâtre, favent affez que les *eaux* de pluie & celles qui  
sent fubtiles fe trouvent les moins propres à ce tra-  
vail, *n’y* donnant point la consistance & la liaison re-  
quisie , ce qui leur réussit beaucoup mieux avec des  
*eaux* dures & pestantes, comme celles de fontaine. En-  
fin l'expérience nous apprend tous les jours que les in-  
fusions d’herbes , comme de thé , de véronique, de  
Bauge , &c. tirent beaucoup plus de teinture quand on  
les fait avec de *Peau* de pluie , que lorsqu’on *se sert  
d’eau* de fontaine.

Quant aux *eaux* de pluie , ce font assurément les plus  
fubtiles de toutes , puisqu’elles semt distilées effective-  
ment par la nature elle-même ; car les vapeurs de *Veau*étant élevées de la terre en haut par la chaleur du *so- .*leil, sirnt fubtilisées par le mouvement & la chaleur,  
& deviennent ainsi très-propres à servir aux dissolu-  
rions , aux lotions , à la nourriture & accroissement  
des plantes, aux infusions , au blanchissage du linge ,  
& enfin à l’ufage intérieur dans la Medecine. Mais  
comme il s’y mêle quantité d’exhalaifons différentes  
& fujettcs à *se* corrompre , qui viennent tant des vé-  
gétaux que des animaux ; il arrive de-là , que si on  
laisse les *eaux de* pluie trop exposées à Pair , ou qu’on  
les garde trop long-tems dans des vaisseaux de bois ,  
elles fe corrompent très - facilement ; ainsi celles qui  
tombent au mois de Mars durent le plus long tems ;  
parce qu’elles n’ont pas été infectées d’une si grande  
quantité de différentes exhalaifons. Pour avoir donc  
de bonne *eau* de pluie , dont on pusse fe fervir utile-  
ment en Medecine ; il est à propos de la garder dans  
des vaiffeaux de terre bien bouchés afin de la garantir  
de Pair extérieur. Outre cela , il ne faut pas prendre  
*Veau* qui tombe des goutieres, mais recueillir dans des  
vafes celle qui tombe en pleine campagne : c’est de  
cette façon qu’on peut la conferver plusieurs années  
fans qu’elle siî gâte. Après les *eaux* de pluie, viennent  
celles de riviere , dont il y en a quelques-unes qui ne  
le cedent guerre aux premieres en bonté & en pureté.  
Tout le monde est convaincu que les fleuves croiffent  
par le moyen des pluies , & qu’ils décrûssent lorsque  
les pluies viennent à manquer : mais comme ils tirent  
leur origine des fontaines qui ont leur fource dans des  
lieux élevés & montagneux , & qu’enfuite les pluies  
font croître les rivieres, qui en parcourant une très-  
grande étendue de pays , prennent & entraînent avec  
elles différentes *sortes* de matieres , qu’elles tirent des  
terres par où elles passent ; cela est caufe ordinaire-  
ment , que les rivieres fiant d’autant plus troubles &  
impures, qu’elles ont traversé plus de pays dans leur  
cours ; fans compter qu’elles tirent aussi du fond de  
leur lit plusieurs parties hétérogenes ; ainsi l’on voit  
par-là qu’il y a une différence assez considérable entre  
*Veau* de pluie & celle de riviere : on doit encore ajou-  
ter que les fleuves étant toujours exposés à Pair & à  
Faction du foleil , leurs parties les plus fubtiles s’ex-  
halent en vapeurs, qui forment enfuite les nuées & les  
pluies.

A l’égard des rivieres , il paroît qu’elles different consi-  
dérablement de l’une à l’autre , quant à leur nature ;  
car celles dont le cours est très-rapide , & qui fartant  
de la cime des montagnes , où elles ont leur source,  
*se* précipitent dans des lieux bas , different beaucoup  
de celles dont le cours est lent & tranquile , qul ont  
ordinairement leur source dans des lieux moins élevés.  
En effet, celles qui roulent avec grande rapidité ont,  
pour la plupart, une *eau* légere & subtile moins faci-  
le à fe corrompre , mais aussi d’un autre côté moins pro-  
pre à la multiplication & à la nourriture des poissions;  
parce que leur cours rapide ne permet pas aux œufs des

AQU 326

poissons de s’arrêter fur la rive, & d’y éclorre par le  
moyen de la chaleur du soleil : mais quoique ces sortes  
de rivieres n’abondent guere en poissons , cependant  
ceux qu’on y trouve fiant d’un très-bon gout & fort  
Bains. De ce que je viens de dire on voit la raifon pour-  
quoi le *Rhin & le Rhône,* qui prennent leur fource dans  
les hautes montagnes des *Grisons* , ont leurs *eaux* beau-  
coup plus légeres que les autres fleuves ; aussi est - il à  
remarquer , que les barques qui descendent le *Melun ,*pour entrer dans le ér/ics’enfoncent beaucoup plus dans:  
ce dernier fleuve, dès quelles y font entrées, ce qui est  
dû à la légereté de fes *eaux* ; & si l’on pefe *Veau* dm  
*Rhin* & celle du *Rhône s* on trouvera que ces deux *eaux*approchent beaucoup de *Peau* de pluie en légereté.  
D’ailleurs , comme ces fleuves ont un cours des plus  
rapides , il arrive que leurs *eaux se* confervent assez  
long-tems sans *se* gâter. C’est pourquoi, quant à Fustige  
intérieur en Medecine , on doit donner fans difficulté  
la préférence à Peau du *Rhin* & du *Rhcne* fur celle des  
autres rivieres, M. Jacob Spon , célcbre Medecin de  
Lyon, a donné des Obfervations qu’il a faite *fur l’eate*du *Rhône ,* & on les a insérées dans les *Journaux des  
Savans d’Allemagne, l’an* 1683. *pag.* 519. où Fon lit  
ce qui fuit. « Si vous prenez de *Veau* du *Rhône ,* que  
σι vous la mettiez à la cave, renfermée dans de grandes  
» urnes ou vases de terre , & que vous l’y laissiez avant  
» de la boire pendant quelques fcmaines ou quelques  
» mois , afin qu’elle ait le tems d’y dépofer toutes ses  
» feces , vous aurez une *eau* très-pure & excellente ,  
» qui fe confervera sans se gâter non-seulement plu-  
» sieurs mois , mais encore plusieurs années, & même  
» un siecle entier.

H s’en faut beaucoup qu’il en foit de même des rivieres  
dont le cours est lent & tardif : celles-CÎ font très pro-  
pres à la production & à la nourriture d’une fortgran-  
de quannté de poissons ; telles font, par exemple, les  
rivieres de la Marche de Brandebourg, comme la *Sprésm  
le Havel y & F Oder ,* particuliercment aux endroits ou  
ce dernier fleuve fait plusieurs contours , & de même  
*la Teiffe* dans la Hongrie ; car ces rivieres donnent une  
si grande quantité de poissons, qu’on n’en trouve gue-  
re dans toute l'Europe, de plus poissonneufes. En voi-  
ci la raifon , à ce que je pesse : ces rivieres n’ont pas  
feulement un cours très-lent, mais coulent encore à tra-  
vers de lieux & de terre grasses & visquetsses , pour  
la plupart, d’où elles entraînent assez d’alimens pour  
nourrir quantité de poissons; c’est pourquoi l’on n’ob-  
Eerve point dans leurs *eaux* cette limpidité & cette  
t ansparence crystalline qu’on remarque dans d’autres,  
comme dans celles du *Rhin 8c* de *F Elbe,* D’un autre  
côté, comme *Peau* de ces derniers fleuves est molle &  
légere , elle est aussi très-propre à nettoyer le linge,  
pour peu qu’on y mêle du favon : il faut cependant  
obferver que le linge qu’on y lave n’acquiert pas cette  
blancheur , que lui communiquent les rivieres dont  
l’eau est blanche comme la *Saale* & la Mu/âc.C’est aussi  
un fait assez singulier, oxue la chair des poissons qu’on  
prend dans P*Elbe,* est beaucoup plus blanche que celle  
de ceux qu’on trouve, dans la *Sprée* ou dans le *Havese*parce que les poissons de ces dernieres rivieres, nlont  
pas de *Veau* aussi claire & limpide que ceux de la pre-  
miere. On peut donc conclurre facilement de ce que  
je viens de dire, que toutes les *eaux* de riviere ne font  
pas d’une même qualité, & que par conséquent estes ne  
scmt pas également propres à l’usage qu’on en doit fai-  
re en Medecine. On estime cependant & l’on doit re-  
garder comme les meilleures celles qui sont claires ,  
qui font legeres , qui ne *se* corrompent pas aisément,  
& où l’on n’apperçolt aucun changement lorsqu’on y  
mêle de l’huile de tartre par défaillance , ou de la dise  
solution de quelque métal. Enfin il saut fe souvenir en  
général, que les *eaux* des rivieres , dont le cours est  
impétueux & rapide , scmt toujours plus silines que  
celles qui coulent lentement.

Venons à présent à l’examen des *eaux de fontaine Ί* où  
l’on remarque souvent une nature & des propriétés dise

327 A Q U

férentes ; car quoiqu’elles tirent leur origine des *eaux*de pluie, cependant sielon la différence du lieu où elles  
ont leur source, & suiVant la diverEe qualité des terres  
où elles coulent, elles acquierent aussi une nature &  
des vertus différentes; ce qui fait qu’il est rare de trou-  
ver des *eaux* de source claires, pures & légeres. La plu-  
part de ces *eauxs* si on les fait éVaporer ou distiler, dé-  
pofent une quantité considérable de concrétion terref-  
tre, & il en est peu qui ne le troublent, si l'on y verfe  
de la dissolution d’un métal, ou d’un fel alcali. Quel-  
ques-unes contiennent du fel marin , comme celles de  
*H aise* & d’autres, une silbstance fubtile vitriolique ,  
comme quelques-unes de *Zervest.* La liqueur du fel de  
tartre mêlée dans les premieres *eaux ,* y manifeste la  
présence dtl fel marin ; & si l'on *verse* dans les fecon-  
des de l'infusion de fleurs de grenade , on y découvre  
du vitriol. Il y a aussi des sources qui participent du  
mars , parce qu’elles sortent d’endroits où il *se* ren-  
contre des mines de fer : leur *eau* a un gout un peu  
astringent, & elle déposte un sédiment d’ochre.

Il est donc à propos de siiVoir connoître & distinguer par-  
mi un si grand nombre de sources que la nature nous  
fournit, celles dont les *eaux* sont faines; & c’est de-  
quoi l'on doit s’assurer par leur légereté, leur limpidi-  
té , leur pureté & leur durée. Outre cela , il est bonde  
remarquer cette différence dans les *eaux* de fontaine,  
qui est , que les unes font plus molles, douces & lége-  
res, & les autres plus dures & pestantes. Les premieres  
font ordinairement celles qui sortent de leur source  
par les côtés , & qui coulent sur du fissile ou de la terre  
glaisil ; & les dernieres semt celles qui sortent d’en-  
droits qui vont en penchant , & roulent soir des ro-  
chers & des pierres ferrugineuses. Il est à remarquer.!  
l’égard des premières , qu’elles ne *se* gardent pas si  
long-tems, & sie gelent avec plus de facilité ; & quant  
aux dernieres , qu’elles fe confervent daVantage , &  
ont beaucoup de peine à *se* geler. Les unes & les au  
tres sont recommandables pour leurs bons effets, lorse  
qu’un Medecin sait s’en servir à propos & avec pruden-  
ce , salivant la différence des maladies & du tempéra-  
ment des persimnes.

Après avoir examiné toutes ces especes *d’eaux* différentes,  
& avoir établi quelles sont les plus saines & les plus  
propres à l'ssage de la Medecine , il ne me reste plus  
que d’en venir à mon but, qui est de faire voir l’ex-  
cellence & même l'usage univerfel de *Veau commune ,*tant pour prevenir que pour guérir les maladies. Je dis  
donc, en premier lieu , que *F eau* pure & légere con-  
vient à toutes sortes de *tempéramens,* quelques diffé-  
rens qu’ils l'oient les uns des autres. En effet, si la  
circulation des fluides bien réglée, à travers toutes les  
especes de petits vaiffeaux qui fe rencontrent dans no-  
tre corps, est l’unique fondement qui le conferVe &  
qui le garantit de la corruption , il s’enfuit de-là clai-  
rement, que ce qui entretient la fluidité du sang , doit  
être la chose la plus convenable & la plus nécessaire à la  
vie. Or, les fucs de notre corps qui servent à la nutrition  
& à toutes les fonctions, & dont les parties folides font  
aussi composées, contiennent des solides & des fluides.  
Le deffechement du seing démontre qultl contient des  
parties solides ; & d’ailleurs fon inflammation, *sa* disti-  
lation, & plusieurs autres expériences chymiques ,  
nous convainquent clairement , & par le moyen de nos  
fens, que ces parties solides font de différente nature ,  
siavoir , scilines , sulphurcisses, terrestres, Visqueuses ,  
&c. En un mot, il y a dans le fang des parties hétéro-  
genes qui se corrompent très-aisément, s’il y sument  
un certain degré de chaleur, de repos, d’humidité ; car  
ces trois accidens semt les casses de toutes sortes de cor-  
ruptions. De peur donc que ces parties ne sic corrom-  
pent & n’infectent aussi celles qui font faines , il est  
nécessaire qu’elles ne s’arrêtent jamais long-tems, & ne  
s’attachent point les unes aux autres ; autrement il ne  
Ee peut faire que la corruption n’y survienne bien-tôt.  
Il faut donc que ces parties solides , subtiles, si-llphu-  
feuses, terrestres, &c. ne soient pas seulement dans un

A Q U 328

mouvement intestin continuel, mais encore qu’eIles  
circulent toujours d’un mouvement progressif à travers  
tout ce grand nombre de tuyaux & de canaux qui font  
d’une petitesse infinie ; car il arrive par le moyen de ce  
mouvement, que les parties folides du sang *se divisent  
en* de très-petits globules , moyennant un frottement  
continuel des unes avec les autres , &avec les parties  
fibreufes. C’est pourquoi, il est très-nécessaire qu’il  
entre dans notre stang une grande quantité de fluide  
élastique composée d’air & de matiere éthérée, & ou-  
tre cela beaucoup de liquide aqueux. En effet, si nous  
examinons la proportion du stolide & du fluide dans le  
sang qu’on aura tiré par la saignée d’une personne sai-  
ne , nous y trouverons deux fois, pour le moins, plus  
de liquide que de folide : car.j’ai observé très-sotlvcnt,  
que sur douze onces de seing, il y en avoit ordinaire-  
ment huit de matiere liquide & quatre de solide. Outre  
cela, il parole manifestement que le sang contient une  
grande quantité d’air fubtil & de matiere éthérée , en  
ce qu’il boût d’une telle façon dans le vuide, qu’iI  
monte jufqulau haut du vaisseau de verre où il est  
contenu, & dont il n’occupoit auparavant que la moi-  
tié de la capacité. Il n’y a donc rien de si salutaire,  
rien de plus propre à la vie, ni de plus nécessaire à la  
conservation , que *Peau* commune ; car c’est la chose  
du monde la plus convenable à la nature humaine,  
& c’est d’elle que dépend la vie & la durée de notre  
corps.

D’ailleurs, on ne sauroit trouver de meilleur remede  
que *F eau* pour conserver la silnté & prevenir les mala-  
dies. En effet, l'état de l'anté consiste dans un exercice  
libre & bien réglé de toutes les fonctions du corps ; &  
si nous considérons quelle, est la caisse de cet heureux  
état, nous n’en voyons point d’autre qu’une circula-  
tion libre & égale du fang & des humeurs àtravers tous  
les vaiffeaux, & même les plus petits qui font aux  
émonctoires : car il arrive de cette maniere , que ce  
qui est utile & propre à la nutrition, demeure, & for-  
me les sécrétions qui fe font aux pores, tandis que  
l’inutile fe sépare & fort du corps, comme étant fujet  
à la corruption & ennemi de la nature. Les excrétions,  
en effet, ( chose qui mérite une attention toute parti-  
culiere ) ne font pas tant nécessaires, felon moi, direc-  
tement , simplement & absolument pour la vie, qu’el-  
les le sont indirectement pour la fanté, & pour un  
exercice bien réglé de toutes les fonctions ; de forte  
que la santé & même la vie peuvent être en péril , sans  
qu’il y ait cependant aucune caisse ni défaut dans les  
excrétions qui le puisse occasionner. Car, est-il quel-  
qu’un qui ne soit convaincu , que les fonctions natu-  
relles peuvent être extremement troublées & en grand  
danger par quelque passion forte & violente de l’ame,  
par une douleur aiguë & très-vive , comme feroit l’é-  
rosion & l'inflammation de l’estomac causée par un poi-  
fon corrosif qu’on auroit pris ? Et même dans les ma-  
ladies considérables les plus chroniques , il ne faut  
pas tant avoir égard aux excrétions qu’aux obstructions  
des glandes, aux endurcissemens des vifceres, aux cor-  
ruptions , aux gangrenes & aux extravasations des hu-  
meurs ; de même que dans les maladies aiguës, on doit  
donner une attention toute particuliere aux stagna-  
tions inflammatoires du fang. Ainsi donc, le mouve-  
ment libre & égal du fang & des humeurs, est ce qui  
conferve la santé, qui produit les excrétions des choses  
inutiles , qui procure un aliment convenable aux par-  
ties Eolides, & qui fournit aux nerfs sensitifs & aux fi-  
bres ce fluide infiniment fubtil qui les fait sentir &  
mouvoir. Mais si ce mouvement îibre & égal vient à  
manquer, ( ce qui peut arriver non-feulement parla  
surabondance , viscosité Ou impulsion des humeurs,  
mais encore par l'affaiblissement de l’élasticité ou *ton*des fibres motrices) alors, dis je, la carriere est des  
plus ouvertes aux maladies , & particulierement à  
celles qui siont de longue durée. Car de ces mêmes  
sources naissent les stagnations des humeurs dans les  
grands vaisseaux, la suspension totale de leur cours

329 A Q U

dans les petits, les obstructions dans les émonctoires,  
les skirrhes dans les glandes ; & tous ces accidens font  
bien-tôt accompagnés de très-grande^ impuretés , qui  
font les causes des douleurs & clés convulsions , aussi-  
bien que de putréfactions, qui font les ennemis jurés de  
la santé & de la vie. Voilà l’ogine des casses qui entrc-  
tiennent les maladies.

Je stIis donc perfuadé qu’il n’y à personne à présent qui ne  
comprenne fort clairement, qu’une fluidité exacte du  
sang & des humeurs est absolument nécessaire pour  
leur donner un cours libre & égal. Car de cette manie-  
re les vaiffeaux demeurent ouverts , les obstructions ne  
fauroient fe former, & les excrétions font bien ré-  
glées, Enfin, c’est par-là que font empêchées les stag-  
nations & interruptions du cours des humeurs, demê-  
me que leurs impuretés & corruptions , qui font les  
catsses de toutes les maladies. Je laisse maintenant à ju-  
ger aux plus habiles Medecins s’il y a dans la nature  
quelque remede plus propre & plus excellent que la  
bonne *eau* pure pour donner au simg cette fluidité si  
nécessaire. En effet, *Veau* pure & scibtile divisie & atté-  
nue parfaitement bien les parties folides & gluantes  
des humeurs, les empêchant ainsi de sie coller les unes  
aux autres. C’est encore *Peau* qui diffout tout ce qu’il  
y a d’inutile & de vifqueux, & qui imbibe plusieurs  
sortes de particules terrestres , salines, si-ilphureufes ,  
& les entraîne hors du corps par les couloirs convena-  
bles. Il paroît de-là que le manquement d’humidité  
& de mouvement, est la source d’une infinité de ma-  
ladies.

Cela considéré, il est aisé de voir la raisim pourquoi les  
buveurs *d’eau* ( bien entendu que ce soit de celle qui  
a les qualités requises ) se portent beaucoup mieux &  
vivent plus long-tems que ceux qui boivent de la biere  
& du vin. C’est même *Beau* qui leur donne ordinaire-  
ment meilleur appétit & plus d’embompoint que n’en  
ont les autres, comme l’a remarqué Fonseca dans sim  
*Traité de la conservation de la santé, pag. 5* 1. En effet  
*Veau* est une liqueur très-propre pour la diffolution  
des alimens, pour l’extraction des parties chyleuses ,  
& pour faire entrer & conduire le sclc nourricier dans  
les pores intérieurs des parties. Enfin *Veau* détergefort  
bien & promptement la mucosité visqueuse & ténace  
qui enduit les parois glanduleuses de l’estomac & du  
duodenum, donnant ainsi de la facilité aux Eues dissol-  
vans (qui fuintent dans ces parties & qui font lesscHIr-  
ces de l’appétit & de la digestion ) à pouvoir *se* mêler  
en plus grande abondance aux alimens pour les rédui-  
re en bon chyle. Il ne faut pas croire, au reste, fui-  
vant l’opinion commune , que *seau* qu’on boit en  
mangeant des fruits qui fermentent dans l’estomac ,  
fasse du mal en cette occasion : car nous voyons que  
la plus grande partie des Portugais, des Espagnols &  
des François boivent de *Peau* pour leur boisson ordi-  
naire , & cependant ils mangent une très-grande quan-  
tité de ces fruits pendant l’été , sans en ressentir la  
moindre incommodité. Outre cela , les buveurs *Peau*ont les dents beaucoup plus fermes & plus blanches ,  
la pourriture & la carie des dents étant une fuite du  
fcorbut , dont la boisson de *seau* pure empêche la  
naissance parce qu’elle purge le seing des impuretés  
qui s’y rencontrent & les fait fortir facilement par les  
couloirs qui leur font appropriés. D’ailleurs , les  
buveurs *d’eau* semt beaucoup plus dispos dans toutes  
les fonctions, tant du corps que de l’esprit, que ceux  
qui boivent de la biere ; car il est un grand nombre de  
bieres qui engendrent des scics grossiers, pefans, épais  
& vifqueux , qui ont bien de la peine à passer par les  
petits tuyaux du cerveau & des nerfs ; & c’est ce qui  
occasionne la langueur du corps & fait qu’on ne fent  
point dans fes membres cette disposition & cette vi-  
gueur pour le sentiment & le mouvement. Plus donc  
la boisson de *seau* pure & simple *se* trouve convena-  
ble à la santé & à la vie, plus , dis-je, est il étonnant  
que les habitans des pays du Nord , comme de l'Alle-  
magne , des Pays-Bas, &c. aient une si grande aver- 1

A Q U 330

sion pour cette boisson salutaire , que les autres Na-  
tions au contraire chérissent tant. Il est sûr cependant  
que les bieres , & particulierement celles qui sont trop  
épaisses & nourrissantes, donnent accès à plusieurs ma-  
ladies très-considérables , surtout si l’on joint ordinai-  
rement à cette boisson celle d’une grande quantité  
*d’eau-de-vie* ; il sieroit beaucoup plus à propos, cesse  
tainement, de s’accoutumer à boire de la bonne *eau &*de la boire ou pure, ou mêlée avec du vin, suivant leâ  
divers tempéramens.

Après avoir donc ainsi montré que *Peau* est un excellent  
présiervatif contre toutes les infirmités qui peuvent  
nous menacer, il me reste maintenant à examiner  
qu’elle est l’étendue de son pouvoir & de fa vertu dans  
la guérisim des maladies. Je remarque en premier lieu \*  
que les Medecins divisent toutes les maladies en aiguës  
& en chroniques. Parmi les aiguës les principales sont  
les fievres, qui ne sont autre choEe que des augmenta-  
tions de mouvemens, tant en véhémence qu’en vitesc  
se, dans les parties solides ou fibres, de.même que  
dans les fluides ; & ces augmentations *se* terminent de  
différentes manieres, savoir, ou en surmontant la cau-  
se morbifique, & c’est alors que la fianté revient, ou  
en détruifiant notre Corps , d’où la mort s’ensilit, ou  
bien en dérangeant & en corrompant fies parties ; &  
c’est de-là que naît une disposition à d’autres infirmi-  
tés. En effet la nature, dont le dessein est de nous gué-  
rir, & qui en vient à bout lç plus souvent, ne sciit ce-  
pendant quelquefois comment s’y prendre , & pro-  
duit les maladies & même la mort. On ne doit, au resa  
te, nullement confondre avec l’ame raisonnable ce que  
j’appelle ici la nature, par laquelle j’entens ce méca-  
nifme très-sage que Dieu a établi dans notre corps , &  
qui agit par des puissances & des forces mécaniques &  
nécessaires qui lui font naturelles ; ainsi donc pendant  
le tems que ces augmentations de mouvemens font  
leur cours ordinaire & limité, & que l’art ne siauroitles  
arrêter; pendant ce tems , dis-je, le Medecin ne peut  
faire autre chofe que de fournir à ces mouvemens une  
matiere qui leur soit convenable. Car cette augmen-  
tation est jointe en même tems à une grande chaleur ,  
qui dissipe extrcmement le liquide si nécessaire & si  
ami de la vie , c’est pourquoi il faut le remplacer. En  
effet, ce mouvement qui sie trouve augmenté dans les  
fievres , ne fauroit , fans le secours d’une suffisante  
quantité de liquide , lever les obstructions, résoudre &  
dsscuter les stagnations inflammatoires des humeurs, ni  
chasser ce qui est nuisible. Il paroît donc de-là qu’il  
n’y a rien de plus convenable dans ées fievres , que de  
boire de *F eau Sc* même en quantité; car c’est l’unique  
soulagement des fébricitans , & le meilleur remede  
qu’on puisse leur donner. C’est pourquoi Hippocrate  
& les autres Auteurs louent si siort l’ufage de la tisiane  
dans le traitement de ces maladies : & c’est souvent  
avec ce seul secours, en y joignant le repos & une cha-  
leur modérée que des fievres très-considérables fe gué-  
rissent sians Medecins & fians aucun autre remede. En  
effet, le Medecin ne peut faire guere autre chosie dans  
cette occasion, si ce n’est qu’il doit aussi-tôt & dans le  
commencement de la maladie, faire faigner fon ma^>  
lade s’il a trop de sang, ou bien lui donner un vomi-  
tif, si le siége du mal est dans l’estomac ; ou lui faire  
prendre un fudorifique, pour chaffer tout d’tm coup le  
venin fubtil répandu dans la maffe du sang. Pendant le  
reste du cours de la fievre, il ne faut donner au malade  
que des remedes qui temperent le fang, des humectans  
& des médicamens qui entretiennent l’insensible tranf-  
piration. Il faut cependant avoir attention que la boise  
fon ne Eoit pas trop froide, furtout vers le tems des  
crsses & lorsqu’on craint de l’inflammation dans les  
premieres voies , non plus que durant le frisson, quand  
les parties externes font resserrées : mais il saut atten-  
dre le tems qu’on s’apperçoive d’une, disposition à la  
*diaphorese* ; & c’est alors qu’il faut toujours donner  
beaucoup à boire au malade.

A l’égard des maladies chroniques , elles viennent le plus

331 A Q U

semvent de l’obstruction des glandes & des vifceres,  
de Pabondance & de Pimpurété des humeurs & de leur  
stagnation dans les grands vaiffeaux : la raisim & l’ex-  
périence nous enseignent donc, qu’il faut ôter tous ces  
obstacles pour venir à bout de ces maladies : or on ne  
Fauroit imaginer de remede plus propre pour y réussir ,  
que\* *F eau commune\** Tout le monde convient, &  
l’expérience prouve très-clairement, que les *eaux* mle  
nérales, tant chaudes que froides, font des merveilles  
dans la cure des maladies chroniques : cependant les  
bons effets de ces *eaux* font dûs particulierement à la  
quantité de *F eau* simple, & à la fluidité qu’elle procure  
aux humeurs; car ce feroit en vain qu’on donneroit,  
dans cette occasion , l’efprit minéral volatil & le fel al-  
cali que les *eaux* minérales contiennent, si l'on n’y joi-  
gnoit en même tems une suffisante quantité dleizu. En  
effet, les *eaux* de source , pourvu qu’elles soient pures  
& légeres, quelques privées qu’elles soient d’ailleurs  
des ingrédæns des *eaux* minérales, ne lassent pas d’a-  
voir beaucoup de vertus pour la guérison des maladies  
de longue durée : & l’on voit assurément en plusieurs  
endroits quantité de fontaines qui font très - recom-  
mandables pour leurs effets falutaires, dont la cause ,  
tout bien considéré, doit être uniquement attribuée à  
la bonté de *F eau* feule ; ce qui n’étant point compris  
par de certains Medecins peu éclairés, ils attribuent à  
ces sources je ne sai quels ingrédiens qu’ils tirent de  
la terre ou de l’air. On doit compter particulierement  
dans ce nombre les Fontaines de Schleusing, dans la  
Principauté de Hcnneberg, qui n’ont autre chose que  
de *seau* pure & subtile, remplie d’une grande quanti-  
té d’air & de matiere étherée ; ces *eaux* conviennent à  
la plupart des maladies chroniques , & font du bien  
principalement à ceux qui font attaqués de lagravelle,  
de la goute, du rhumatisine, du fcorbut & de langueur  
de membres; outre cela, comme elles rendent la flui-  
dité aux humeurs, elles rétablissent aussi le cours des  
regles & des hémorrhoïdes supprimées. Dans la Mar-  
che de Brandebourg il y a d’excellentes *eaux* à Frey-  
enwald, qui cependant ne méritent pas le titre *d’eaux*minérales, parce qu’elles n’ont que peu dlesprit mi-  
néral ; ce sirnt des *eaux* légeres, martiales & tics-fron-  
des, qui sortent du fond de la terre; elles corrigent  
fort bien l’intempérie chaude des humeurs, de même  
queleur impureté faline & acre ; ce qui est caufe qu’el-  
les produisent souvent de très-bons effets dans les per-  
siOnnes attaquées de la gravelle, de la goute, de la gale,  
de la paralysie & du retirement scorbutique desmcm-  
bres. Dans les confins du Pays de la Thuringe on van-  
te beaucoup les *eaux* de Bebre, qui ne Pont autre cho-  
se que des *eaux* très-pures remarquables par leur gran-  
de légereté, approchant fort, de celle de *Beau* de pluie,  
& qui participent d’un principe ferrugineux : *ccseaux*ne Lâchent pas le ventre, mais elles font uriner & en-  
traînent hors du fang les impuretés grossieres , bilieu-  
*ses &* fulphureufes ; elles répriment la trop grande  
chaleur interne des parties, & remédient à la cachexie  
& aux maladies des reins & de la vessie. On a\*décou-  
vert depuis quelques années, près d’Osterode , dans la  
Forêt Noire, une fource excellente dont on fait un  
merveilleux éloge. J’ai examiné *F eau* de cette fource  
& je n’y ai pas trouvé un atome d’ingrédient miné-  
ral ; mais c’est de *Veau* très-pure , & l’on a obfervé  
qu’elle est fort bonne pour les maladies invétérées de  
la tête , la langueur des membres , le fcorbut, la mé-  
lancolie & les maladies bilieufes, dans lesquelles ( pour  
parler avec les anciens ) elle tempere la trop gran-  
de chaleur du foie. Que dirons-nous de nos *eaux* de  
Hall, qui ne sont autre chofe que des *eaux* pures &  
martiales , qui paffent Pur des couches d’argile rou-  
geâtre, d’où elles tirent quelque chose de ferrugineux ?  
Nous voyons cependant qu’étant données avec pru-  
dence, elles font beaucoup d’effet dans la guérifon  
du scorbut qu’on appèlle chaud , & dans l’impureté  
bilieufe des humeurs, de même que dans la goute,  
le fcorbut & la langueur du corps. Il y a près de Le- (

A Q U 332

begin , à deux lieues de notre ville, une source qui  
sort des rochers , dont *Peau* est très-légere & subtile  
& ne *se* corrompt preEque jamais : les habitans de Le-  
begin en font de la. biere, qui entre en fermentation  
d’elle-même, & qui après avoir été bien dépurée, est  
un excellent diurétique ; ce qui fait qu’elle est très-  
bonne pour les perfonnes attaquées de douleurs né-  
phrétiques , & pour les tempéramens bilieux & chauds.  
On trouve encore en de certains endroits des Eources  
*d’eaux* chaudes sort salutairès , qui ne contiennent ce-  
pendant aucun eEprit ni ingrédient minéral, & qui fiant  
seulement des *eaux* subtiles & légeres. On compte dans  
ce nombre les *eaux* de Piper, qui sortent des Montagnes  
des Grisims, près de Coire, dont on vante beaucoup  
l’tssage , & dont on éprouve d’excellens effets dans les  
maladies causées par des parties tartareuses, dans le  
scorbut, la goute , la gravelle & les retiremens des  
membres ; elles sont outre cela très-diurétiques. On  
boit ordinairement trois mesures de cette *eau* chaque  
matin ; & à quatre ou cinq heures après midi l’on en-  
tre dans le bain, qui fait le plus souvent fortir des  
boutons fur le corps , ce qui est d’un bon augure , &  
suivi d’un heureux succès. Ces sources, ( chose re-  
marquable) commencent à couler au mois de Mai, &  
cessent au mois de Septembre ; ce qui arrive tous les  
ans. Elles tirent leur origine des neiges qui couvrent  
les hautes montagnes des Alpes : ces neiges étant fon-  
dues par la chaleur du soleil, traversent des lieux Eou-.  
terrains qui sont chauds , d’où ayant pris leur cha-  
leur, elles sortent au pié de la montagne, & cessent  
de couler lorsque la chaleur du soleil n’est plus assez  
forte pour les fondre : ces *eaux* ne contiennent aucun  
feI, ni foufre , ni efprit minéral , & n’ont rien de  
ferrugineux, comme on peut s’en assurer en exami-  
nant leur sédiment ; elles ne fe troublent point non  
plus quand on y mêle quelque acide , ou quelque al-  
cali, ou de la dissolution d’argent, & ce ne font au-  
tre chofe que des *eaux* subtiles & légeres, semblables  
à *Peau* de pluie. Il y a encore dans le Pays de Hesse  
des bains fort connus, qu’on appelle *Schlangen - Bad,*( c’est-à-dire , *bains de serpens.* ) Ce n’est de même que  
de *l’eau* très-pure, molle & légere , dont l’ufage est  
excellent & très-vanté pour rétablir les membres tom-  
bés en langueur & ceux qui sont retirés , de même  
que pour guérir les maladies de la peau : on voit aussi  
en Italie quantité *d’eaux* de sisurces qui ont beaucoup  
de vertus, comme les *eaux* de PTe, de *Tettutio* de *No~  
cera,* dont presque tous les bons effets doivent être  
attribués à leur subtilité , & quelques autres *eaux* mar-  
tiales dont il est fait mention dans les Confultations  
de Sylvaticus, qui enfeigne leurs propriétés & lama-  
niere de s’en Eervir.

Ainsi donc, puifque nous avons montré affez clairement,  
que les bonnes qualités de plusieurs fontaines dépen-  
dent uniquement de *F eau* feule , il s’enfuit de-là visi-  
blement que les autres *eaux* qui sirnt pures & simples,  
doivent avoir des effets semblables à ceux des précé-  
dentes : & c’est une vérité que l’expérience confirme.  
Riedlinus rapporte qu’une femme attaquée d’une mé-  
lancolie qui approchoit de la manie, s’étoit fervie avec  
sciccès , pendant deux ans entiers, de *F eau* de pluie en  
boiffon : Et il dit ailleurs, « qu’on doit boire *Veau* de  
» pluie en guise *d’eau* minérale ; premierement, en  
» augmentant peu à peu la quantité qu’on en boit ; con-  
» tinuant à en boire dans le dernier degré pendant quel-  
» ques jours, & diminuant ensuite peu à peu la dose.  
» C’est en faisilnt un tel tssage de cette *eau* ( ajoute-t-il)  
» que les Cakectiques, & Etiques peuvent *se* guérir. »  
Riviere assure dans ses Ouvrages , en parlant de la  
suppression desregles, que le bain *d’eau tiede,* préparé  
avec quelques plantes émollientes & aromatiques , est  
un des meilleurs remedes pour rétablir le cours des  
regles supprimées. Parmi les Anciens, Cesse recom-  
mande beaucoup Ptssage de *Veau* froide : Disant «que  
» les perfonnes qui sirnt sujettes aux Rhumes & aux  
» fluxions de tête, *se* trouvent fort soulagées, par Pu-

*333* A Q Ü

» sage extérieur de *Veau* froide, qu’elle convient de  
» même qualud on a les yeux chassieux, lorsqu’on est  
» enchifrené , qu’on est incommodé de rhumes & de  
» distilations d’humeurs du cerveau, & qu’on a mal  
» aux amygdales. Je m’étonne, dit Baillou, pourquoi  
» nous n’avons pas plutôt recours à *Peau, 8c* au fuc de  
» plantain dans les dartres & les inflammations, ma-  
» ladies où l’indication du Medecin est d’humecter &  
» de rafraîchir. » Sylvaticus recommande aussi extre-  
mement Pufage de *Peau* dans les rougeurs du visage ,  
& lorsqu’on y a les boutons, qu’on appelle goute-  
rofe ou couperofe ; de même que dans la gale, & dans  
l’intempérie chaude du foie. *L’eau* froide en boiffon  
fait encore beaucoup de bien aux Gouteux. Martia-  
nus rapporte dans S011 *Commentaire fur Hippocrate,*que le Cardinal Berneri sut entierement guéri de la  
goute , par la feule boisson de *F eau* froide. Et Rondc-  
letassure, dans fa *Pratique,* avoir guéri plusieurs Gou-  
teux en leur faisant boire de *Veau* froide ; ce qui réuf-  
sit mieux dans la goute bilieufe. Cependant, comme  
Il fe rencontre des personnes d’un tempérament fort  
froid, à caufe de la foiblesse des nerfs & du rétrécisse-  
ment de la capacité des vaisseaux, & que ces perfon-  
nes ne fauroient fupporter la boisson de *Peau* froide  
fans incommodité : dans ce cas, dis-je, il est à propos  
de chauffer *Veau* qu’on leur fait boire; mais avec cette  
précaution pourtant , qu’après avoir mis fon *eau* dans  
des bouteilles bien bouchées , on mette ensiiite trem-  
per ces bouteilles dans un vaisseau plein *d’eau* bonif-  
iante ; afin qu’en chauffant *Peau* de cette maniere, les  
parties subtiles qu’elle contient ne pussent s’exhaler.  
*U eau* chaude prise à jeun , si-iivant la remarque d’A-  
vicenne , nettoye l’estomac, lâche le ventre, remedie  
aux douleurs de la colique , & dissipe les vents : elle  
est aussi fort bonne pour llépilepsie, le mal de tête ,  
l’ophtalmie, la distilation d’humeurs du cerveau, &  
pour ceux qui ont quelque rupture dans les poumons :  
Outre cela , cette *eau* provoque les regles, fait uriner,  
& appaife les douleurs. Ceux qui connoiffent par ex-  
périence les vertus de l'infusion du thé, peuvent bien  
remarquer par-là quels font les bons effets de *Veau*chaude, tant pour prévenir les maladies , que pour en  
arrêter la violence, ou même les guérir : mais ceux qui  
prétendaient attribuer à cette herbe étrangere toutes  
les belles qualités de sim infusion , *fe* tromperoient  
beaucoup affurément : on boit dans cette occasion une  
grande quantité *dé eau* chaude, qui d’ailleurs est pure;  
& c’est à cette *eau* que sirnt dûs particulierement &  
même entierement les bons effets de l’infusion du thé.  
Quant à cette herbe, comme elle est un peu astringen-  
te, elle rétablit & fortifie le ton des fibres trop relâ-  
chées. C’est pourquoi, comme il arrive dans plusieurs  
maladies que les fibres font trop tendues, il faut pren-  
dre garde dans ce cas, de ne pas faire un fréquent ufa-  
fage du thé ; & c’est une chofe à laquelle les bons pra-  
ticiens font attention. D’ailleurs, à parler franche-  
ment, nous trouvons dans notre climat quantité de  
plantes, qui furpaffent beaucoup le thé en vertus ;  
mais on doit aussi les savoir choisir, & s’en fervir à pro-  
pos, fuivant la différence de la nature & des caisses des  
maladies. Ainsi nous voyons de très-bons effets dans  
différens maux, du fréquent ufage de diverses plantes  
qu’on prend en guise de thé ; c’est-à-dire, en les fai-  
sant inflsser chaudement dans de *Peau* très-pure, &bu-  
vant ensi.iite l’infusion toute chaude : Comme, par  
exemple , de la *véronique* dans les maladies de la poi-  
trine ; dc la *betoine* dans celles du genre nerveux ; de  
la *melisse 8c* du *pouliot* dans les maladies de la matrice ;  
du *lierre terrestre* dans les ulceres des reins ; du *tressle  
d’eau* dans le fcorbut; des fommités de *mille-sépille*dans les convulsions hypocondriaques , & dans les  
grandes hémorrhagies ; de la *camomille* ordinaire dans  
la colique; de *iasume terre* dans la gale ; du*persil* dans  
la graVelle & les fables des reins ; & de la *renoncule  
des jardins* dans l’asthme humide. On peut, dis-je ,  
fuivant les maladies, faire infufer ces différentes plan-

A Q U 334

tes dans de *Feau* chaude, & s’en servir utilement à  
la place du thé. Cependant, il est bon de remarquer  
ici en général, que lorfqu’on veut avoir une bonne  
infusion d’herbes , il ne faut pas faire bouillir *ï’eau*trop long-tems , mais fe contenter qu’elle bouille  
fortement une feule fois , & après la retirer du feu ,  
de peur que ses parties les plus fubtiles ne fe per-  
dent.

Il me reste encore à montrer , que *F eau commune* est le  
remede univerfel, qui ne convient pas feulement à  
toutes sortes de constitutions ; mais outre cela, qui  
remplit toutes les indications des Medecins dans les  
maladies. Je dis donc en premier lieu , que la boisson  
de *Veau* est bonne pour tous les tempéramens : car  
dans les persimnes simguines, chez qui lq capacité des  
vaisseaux prete & s’aggrandit facilement, & qui d’ail-  
lcurs en ont quantité de très-petits ; *Veau* facilite &  
accélere la circulation du fang, qui sans cela circule-  
roit plus lentement & avec plus d’embarras, & feroit  
ainsi des stagnations dans les vifceres. Quant aux per-  
fonnes bilieufes , chez qui les humeurs font en grand  
mouvement, *Peau* tempere leur trop grande chaleur,  
en ce que, rendant la transpiration plus libre, elle fait  
fortir les particules sulphureusses & chaudes par les  
conduits excrétoires de la peau, qui sont alors très-  
ouverts. D’un autre côté , elle fait un bien infini aux  
mélancoliques, & aux phlégmatlques en délayant le  
fangépais, & dissolvant la viscosité des humeurs. Ou-  
tre cela , *Peau* convient à toutes sortes d’ages. En  
effet, comme les enfans à la mamelle tombent souvent  
dans des maladies très-fâcheuses, causées par la viEco-  
sité & l’acrimonie du lait, nous voyons par expérien-  
ce, qu’outre les assorbans, les délayans aqueux, pris  
chaudement, fiant d’un très-grand secours dans tous  
ces cas. Pendant la jeuneffe, à catsse de l’abondance  
du suc nourricier & de Pépaisissement des humeurs ;  
il arrive quantité de différens maux, tels que Pont les  
catarrhes, & les maladies de la peau : & l’on fait par  
expérience que les délayans pris en infusion, font ex-  
cellens pour toutes ces incommodités. Il en est de mê-  
me des infirmités qui attaquent l’âge viril , & même  
la vieillesse , dans toutes lesquelles la boisson de *Peau*est très-convenable. Car Page viril est fort sistet aux  
inflammations & aux fievres; & la vieillesse est atta-  
quée de ces incommodités qui proviennent des obs-  
tructions : Or je ne vois pas assurément, qu’il y ait de  
meilleur remede dans toutes ces maladies , que de la  
bonne *eau ,* soit qu’on la boive chaude ou froide. La  
pratique nous apprend encore , combien de fâcheux  
accidens la suppression des hémorrhoïdes & des regles,  
attire tous les jours aux hommes & aux femmes ; &  
je fai certainement & par expérience, que les dé-  
layans entretiennent dans un bon ordre ces sortes de  
flux , qui sont ordinaires & salutaires au corps.

Tout le monde est convaincu que la pléthore ( ou la trop  
grande abondance de simg) est une source féconde de  
, plusieurs maladies ; mais il n’y a rien de meilleur pour  
l’empêcher dcfe former, que de boire de *seau* chau-  
de, ou des infusions d’herbes : car l’caeru, en dissol-  
vant la vifcosité des humeurs , empêche qu’il ne se  
puisse engendrer & amasser une trop grande abondan-  
ce de fang. La boisson de *F eau,* en quantité, n’est pas  
moins utile pour corriger & détruire la cacochymie  
des humeurs ; car elle entraîne & fait sortir très-  
promptement, par tous les émonctoires convenables,  
les parties impures & falines, qui font des excrémefis  
du fang. Outre cela, cette boisson tient ouverts tous  
les endroits par où le corps s’évacue, & sait sortir com-  
me il faut les chofes inutiles & les ordures : elle tient  
le ventre libre, & rend les excrémens liquides : elle  
débarrasse les conduits de l’urine, & en les lavant &  
nettoyant , elle empêche la concrétion & formation,  
de la pierre ; elle aide d’ailleurs parfaitement bien  
l’infensible tranfpiration, qut est la plus falutaire de  
toutes les évacuations : & si l’estomac est plein d’un  
amas de mauvaifes humeurs, une quantité considéra-

335 AQU

ble *T eau* chaude avalée, l’évacue le plus souvent très-  
promptement. Enfin, *Veau* est le véhicule le plus  
convenable pour tous les médicamens. Les remedes  
antifcorbutiques, & ceux qui sont destinés à enlever  
les impuretés du fiang, s’ils font du nombre des végé-  
taux, ne produiront pas grand effet pour corriger les  
humeurs vicieuses, à moins qu’avec le secours de *Peau,*leur vertu répandue dans des infusions ou des dé-  
coctions , ne pénetre dans le sang, & jusqu’aux der-  
niers replis des petits vaisseaux. En un mot, partout,  
& dans toutes les maladies où il faut fe fervir de re-  
medes altérans , ou évacuans , ou apéritifs , ou réfo-  
lutifs : dans toutes ces occasions, dis-je. *Veau* est tou-  
jours & en tout tems d’un très-grand & très-prompt  
fecours. Bien plus , la nutrition de notre corps ne  
sauroit se faire comme il faut fans le secours de *i’eau s*car c’est le véhicule le plus propre pour le fisc nourri-  
cier, qu’elle tranfporte jusqu’aux derniers & plus pe-  
tits pores des parties.

Enfin, il est à propos d’avertir ici, que ceux qui ne sau-  
roient avoir de *Veau* pure & bonne, doivent avoir soin  
de recueillir *F eau* de pluie , ou *se servir* à sa place de  
celle deriviere ; & s’ils ne peuvent avoir de l’une ni  
de l’autre , il faut qu’ils distilent leurs *eaux* impures  
pour les rendre meilleures , ou qu’ils les corrigent en  
les faifant bouillir avec de la corne de cerf brulée.  
C’est assurément un très-grand don de la nature dans  
une Ville ou dans une Province , lorsqu’on y trouve  
de bonnes fontaines , qui valent mieux que\* le plus  
précieux de tous les remedes. Aussi est-il du devoir  
d’un *sage* Medecin , d’examiner foigrteufement & le  
mieux qu’il lui est possible , les *eaux* du lieu où il  
exerce la Medecine; afin de pouvoir s’en fervir utile-  
ment dans la suite , tant pour prévenir , que pour gué-  
rir les maladies. Et c’est avec ce secours qu’il fera  
certainement plus de cure, qu’avec tous ces remedes  
chymiques, & autres siecrets qu’on vante si fort ordi-  
nairement, & dont on éleve jufqu’au ciel les préten-  
dues vertus. F. HoffMAN.

Il n’y a point de Lecteur judicieux qui ne foit convaincu  
par cette dlstertation des usages importans & des  
. grands avantages de l’eau , Toit pour prevenir les ma-  
ladies , sOÎt pour les guérir. Je passe maintenant aux  
*eaux* distilées.

*Des* eaux *distilées et médicinales^*

Toutes les *eaux* dont nos Apothicaireries fiant fournies,  
font simples , composées ou médicinales. Il y a difié-  
rentes manières d’obtenir des *eaux* simples des .plantes  
par la distilation ; elles font appropriées à la nature  
particuliere des végétaux siur lefquels on a à travailler.  
Les instrumens dont on fe siert ordinairement pour la  
distilation des *eaux* simples, sont de deux sentes ; c’est,  
comme on les appelle communément, l’alambic froid  
CLI l’alambic chaud. La construction du premier de ces  
instrumens est allez connue , pour que je fois dispensé  
d’en donner ici la description. On lui a donné le nom  
d’alambic froid, parce qu’il n’exige dans llufage que  
la chaleur nécessaire pour élever une vapeur qui *se  
condense* ensilite, & qui revient par goutte & peu à peu  
dans le récipient. L’autre est un instrument de cuivre,  
qu’on échauffe avec un feu violent , dans lequel les  
matieres sont en ébullition, & d’où les particules les  
plus volatiles élevées fe condensent & entrent dans un  
long canal spiral , d’où elles sortiroient en formant  
un filet fluide chaud, si ce canal spiral, qu’on appelle  
le réfrigérant, n’étoit point contenu dans un vaisseau  
*dé eau* froide.

Le premier de ces alambics me femblé plus propre que  
l’autre pour la distilation de ces plantes, qui font su-  
jettes à perdre en *se* desséohant cette odeur agréable qui  
fait tout leur mérite , & qu’elles ne possedent que  
quand elles font vertes. Le baume, la reine des prçla,  
les roses blanches, les roses de Damas, & toutes les au-

AQU 336

tres fubstances dont la nature & les propriétés font ana-  
logues à celles de cespremieres, donnent par l’alambic  
froid des *eaux* dont l’odeur est beaucoup plus exquise  
que par l’alambic chaud. L’ufage de celui-ci demande  
une chaleur trop grande , & cette chaleur une trop  
grande quantité *d’eau ;* car fans cette grande quantité  
*d’eau,* ces substances délicatespourroient être brûlées;  
d’où l’on conçoit que les *eaux* qu’on obtient par Palam-  
bic chaud , ont beaucoup moins d’odeur : mais quand  
on les travaille dans l’alambic froid , on ne met point  
*d’eau* fur elles ; il n’est pas nécessaire de les broyer;  
on les jette dans l’alambic tout comme elles ont été  
cueillies, & Ροη n’en tire que ce que leur seule humi-  
dité naturelle fournit. D’ailleurs il n’y a point d’em-  
pyreume à craindre dans ce cas; car on fe sert d’un feu  
S1 léger, qu’à peine fuffit-il pour rendre la tête de  
l’instrument modérément chaud. Quiconque a vu tra-  
vailler dans les boutiques denos Apothicaires, peut  
fe former une idée de l’état dans lequel les matieres  
font réduites lorfqu’on les tire de l’alambic après la  
distilation. Quant aux rofes de Damas, elles fourni-  
ront , après avoir été traitéés de la maniere que nous  
venons de décrire, par une décoction , toute leur ver-  
tu purgative ; & le sirop qu’on en compofera, sera  
beaucoup meilleur que si l’on eût suivi toute autre mé-  
thode. Au reste, il faut obferver dans ce procédé, que  
les matieres qu’on veut travailler ne doivent point  
avoir le moindre mélange *d’eau ,* en conséquence que  
si ce font des fleurs, c’est uncregleque de les cueillir  
sechés , après que le Soleil a donné dessils pendant  
quelque tems, & de les jetter fur le champ dans l’alam-  
bic, si l’on veut avoir *F eau* la plus parfaite qu’on en  
puisse tirer. On fe convaincra par l'expérience qu’elle  
seroit moins odorante , si l’on avoit broyé les fleurs  
avant la distilation. Quoiqu’on dife Boerhaave, qui  
prétend qu’il faut cueillir les végétaux lorfqu’ils font  
encore chargés de rosées ; je crois qu’il est à propos d’at-  
tendre qu’ils aient été séchés par le Soleil.

L’alambic chaud me paroît destiné principalement pour  
la distilation des matieres , dont les odeurs & les qua-  
lités font assez fortes & énergiques pour n’être point  
trop altérées par la violence du feu, & par une addi-  
tion considérable d’*eau* commune, telles que font l’hy-  
Eope, le pouliot, & d’autres femblables qui portent  
naturellement en elles quelque chofe de chaud & d’ar-  
dent. Une expérience journaliere nous a appris qu’on  
dépouilloit celles-ci de leurs vertus beaucoup plus  
parfaitement lorsqu’elles semt seches, que quand elles  
son vertes ; & pour s’en convaincre, on n’a qu’à tenter  
d’en faire la décoction ou d’en avoir une infusion. On  
trouvera cette décoction ou cette infusion bien moins  
agréables, si l’on s’est fervi des matieres vertes , que si  
elles eussent été seches. *Ls’eatt*qu’on en eût obtenu par  
la distilation, aurait eu les mêmes desavantages.

Toutes les manieres différentes de traiter les substances  
dÎVerstes relativement à leur nature & à leurs proprié-  
tés, se réduisent principalement à celles-ci. Les plan-  
tes les plus légeres & dont les odeurs Eont les plus dou-  
ces, doivent être distilées sim un feu modéré & fans au-  
cune addition : si elles perdent leurs odeurs en se deffé-  
chant, & si l’on veut qu’elles foient confervées dans  
les *eauxasoon* en tirera, il faut les mettre dans l’alam-  
bic comme on les cueille ; car il est évident que si on  
les lasse sécher , les fucs dans lefquels consistent les  
odeurs qu’elles rendent , sie dissiperont. Quant aux  
substances dont les odeurs & les propriétés médicina-  
lcs dépendent de quelque chose: de plus grossier & de  
plus fixe que ce qui s’en exhale avec leur humidité  
naturelle, il est évident qu’elles coderont beaucoup  
mieux à *Peau* commune , par la décoction , les parties  
que nous en voulons extraire, que nous ne les obtien-  
drions par la distilation. Il n’y a point de procédés qui  
nous fioient si clairement indiqués par la nature que  
ceux-ci. Lorfque nous avons à fixer sious cette forme  
quelque chcfie de si léger & de si volatil qu’il ne peut  
subsister en plein air qu’autant de tems que ce qui le  
produit

3 37 *A* Q Ü

produit est dans toute fa vigueur, on comprend aisé-  
ment que le meilleur moyen de l’obtenir & de le sé- I  
parer de la fubstance génératrice, c’est de fe servir |  
d’un instrument, où, à mefure que la fubstance *se se-* I  
che, les parties volatiles sont recueillies , raffemblées |  
& conservées. Or cet instrument est proprement celui  
que nous appellons un alambic froid, où la désicca-  
tion d’une plante ou d’une fleur se fait fur un feu mo-  
déré, & où tout ce qui s’en éleve est recueilli au profit  
de la Medecihe. Mais lorfque ce que nous voulons ex-  
traire d’une plante n’est pas affez volatil pour s’éle-  
ver à mesilre que l’humidité naturelle de cette plante  
S’exhale par une dessiccation graduelle,il est raisonnable  
de pesse rque cette méthode de dessiccation graduelle  
est insuffisante , & conséquemment d’avoir recours aux  
moyens que nous avons indiqués en parlant de Pusilge  
de l’alamhic chaud. QUινοY, *Praelect.*

*Exemple d’une Eau retirée par P alambic froid, tiré  
de* **B0ERHAAVÈ.**

*Prenez* du romarin fraîchement cueilli, dans fort degré ί  
de végétation le plus parfait, lorfqu’il est enco- s  
re couvert de rosée ; mettez-le légerement & fans j  
être broyé fur une grande plaque de fer ronde, &  
bien nettoyée. Mettez cette plaque dans le corps  
cylindrique de l’alambic, où vous la fixerez à la j  
hauteur de deux ou trois pouces. Couvrez ensui-  
te l’alambic de fon grand chapiteau conique , &  
adaptez à fon bec un récipient de verre. Allumez  
dessous un feu de charbon qui ne fasse point de fu-  
mée, dont la chaleur foit uniforme , & qui n’en  
produife pas au-delà de quatre-vingt-cinq degrés |  
au thermometre de Fahrenheit. Entretenez cette  
chaleur tant qu’il viendra de la liqueur. Lorfque  
la liqueur cessera de venir, ôtez la plante , met-  
tez-en à sa place de nouvelle, & procédez com- j  
me auparaVant ; continuez jufqu’à ce que vous  
ayez la quantité *d’eau* que vous desirez. Vous  
laisserez reposer cette *eau* distilée dans un vaisseau  
de verre bien bouché pendant quelques jours,  
dans un lieu frais ; elle s’éclaircira, deviendra  
limpide , & aura l’odeur & la faveur de la plante.

*R E M A R QUE S.*

Cette *eau* est composée des particules de la rosée , qu’il  
est extremement difficile de séparer de la plante à la-  
quelle elles demeurent attachées même pendant la  
dessiccation. Cette rosée en s’attachant à l’extérieur de |  
la plante, s’est i mprégnée des parties liquides de la |  
plante que la chaleur du jour précédent avoit volatili-  
sées , & qui *se* seroient exhalées pendant la nuit, si la  
rosée ne les avoit détenues ; ensiorte que la rosée &  
ces parties forment ensemble un fluide extérieur qui  
est quelquefois vifqueux, comme il paroît dans la cire,  
la manne , le miel, &c.

Cette *eau* contient aussi le fluide qui s’exhale des vaise  
feaux du romarin ; & la plus grande partie de ce flui-  
de est de *Peau* simple, comme on peut s’en convain-  
cre en le laissant repofer longtems dans un vaisseau  
découvert : il perdra fon odeur & *sa* saveur, & il ne  
restera plus qu’une *eau* insipide. Une autre partie de  
cette *eau s* c’est la substance subtile & volatile dont la  
plante reçoit l’odeur & la saveur qui lui fiant particu-  
lieres : les *sens* nous assurent de sim existence. Ce font-  
là presque tous ses élémens. J’ajouterai pourtant qu’el-  
le paroît encore contenir des semences ou d’autres pe-  
tits corps, qui ont coutume de *se* transformer à la lon-  
gue en une espece d’arbrisseau foible & blanchâtre,  
sisspendu au milieu de la liqueur, qui croît de jour en  
jour, s’étend, & devient un mucilage qu’on n’apperce-  
voit point auparavant.

J’ai confervé ces *eaux* dans un état de repos , dans des  
vaisseaux différens & bien fermés, & je me fuis apper-  
çu qu’au bout d’un an elles commencoient à s’épaissir;

*Tome II.*

A Q U 338

que cet épaississement augmentoit par degrés d’année  
en année, jusqu’àloe que la liqueur devînt à la fin en-  
tierement gluante & mucilaginesse. Cette *eau* con-  
tient le fluide élémentaire & l'esprit recteur de la plan-  
te ; cet esprit est à la vérité en très-petite quantité,  
mais il est riche en vertu , & il donne au souverain de-  
gré l’odeur & la seiveur spécifique de la plante. Cette  
*eau* en s’exhalant sert donc de véhicule à cet esprit qui  
contient en une substance déliée, subtile, extreme-  
ment volatile, & par conséquent très-aisément sépara-  
ble, la vertu particuliere de la plante; & le reste épui-  
sé à cet égard, ne peut plus rien fournir de pareil.  
C’est de cet esprit que dépendent principalement les  
propriétés médicinales de ces plantes; car l’efprit ayant  
dans toutes ces plantes une extreme activité, il affecte  
les nerfs , & réveille dans nos corps les esprits lorse  
qu’ils sont abbatus. Outre ce principe commun d’acti-  
vité , chaque plante en a un autre qui lui est particulier,  
& qui est d’une efficacité merveilleufe. Cet autre prin-  
cipe est précisément ce que Paracelfe appelloit dans  
fon jargon , *l’Epscnce appropriée.*

Les particules odoriférantes de la lavande & du baume,'  
ont ceci de commun, c’est qu’elles raniment les nersa  
languissans : mais outre cette vertu commune, elles en  
ont encore chacune une autre qui leur est particuliere,  
& celle de la lavande n’est point celle du baume. Les  
vertus particulieres des plantes produisent fur nos  
corps des effets singuliers, dont une histoire fidele des  
plantes, où leurs propriétés seroient exactement expo-  
sées d’après des expériences réitérées , devroit nous  
instruire. Ces vertus particulieres siont quelquefois  
contraires dans leurs opérations aux propriétés com-  
munes. L’hyacinthe Indien répand une odeur extre-  
mement forte, & il excite des spasines étranges dans  
les perfonnes hypocondriaques & dans les femmes  
hystériques. La rue répand aussi une odeur très-for-  
te: mais cette odeur dissipe les spafmes causés par  
l’hyacinthe.

Nous obferverons ici que l’industrie des hommes a dé-  
couvert que cette vapeur déliée des plantes est la cau-  
*se* génératrice des effets singuliers qu’elles produisent,  
Eoit en qualité d’évacuans, soit en qualité d’altérans.  
Car séparez entierement cette vapeur des plantes mé-  
dicinales ou vénéneuses , il d'y aura presque aucu-  
ne différence sensible dans le poids, & toute lleffica-  
cité *sera* anéantie. Un Chymiste devroit donc être  
très-circonspect à assigner des propriétés à ces *eaux &*faire des expériences pendant quelque tems , avant  
que de prononcer fur leur usage. En général cepen-  
dant, nous .pouvons déduire de ces considérations que  
presique toutes ces *eaux* retirées de plantes aromati-  
- ques, fiant bonnes dans la défaillance, & qu’elles peu-  
vent fervir de parfums; car rien ne porte plus direc-  
tement & plus promptement de la vie & du mouve-  
ment aux efprits &dans le cerveau, que des *eaux tels-*les que celles de baume & de rue, qui font pleines  
l’une & l’autre des esprits de leur plante génératrice.

Si le vaiffeau est bien fermé & s’il est place dans un en-  
droit frais , les *eaux* conserveront leurs propriétés  
pendant un an entier. Mais si on les place indistincte-  
ment en tous lieux, & si le vaiffeau vient à prendre  
Pair par quelque ouverture, llesiprit qui est extreme-  
ment volatil fie dissipera & le reste siera Pans force &  
insipide. Nos opérations sur les plantes nous instrui-  
sent encore sim la nature de ce que les plantes perdent  
en se séchant à l’ardeur du soleil. Il est clair que c’est  
*Veau 8e* l’esprit, tels que la distilation nous les donne.  
Nous avons encore appris par la même voie quelle est  
la nature de ce fluide qui s’éleve des plantes dans la  
distilation, & quelle est proprement la matiere qui sait  
l’odeur qui leur est particuliere , c’elt-à-dire, leur ef-  
prit recteur Enfin , nous connoissons en partie, en  
quoi consiste ces *effluvia* qui flottent des végétaux, ST-  
tout en été & en plein air; car il est très vrai-semblable  
que ces exhalaiEons continuelles des plantes, sijrtout  
pendant le jour, fiant d'une nature fort analogue à la

33S A Q U

liqueur que nos procédés nous procurent, avec -cette  
diflérence seulement, que llexhalaison *se* fait des par-  
ties continuellement restituées par la racine , au lieu  
que dans nos opérations, les parties font extraites  
des plantes où elles semt rassemblées, stans qu’aucune  
fource répare les pertes qu’elles font dans la dessicca-  
tion. C’est là ce qui a fait dire à l’ingénieux & exact  
Naturaliste M. Hales, dans *sa* Statique des végétaux,  
que la distilation des si-ics reçus dans des vaisseaux de  
verre artistement appliqués aux incisions récemment  
faites aux plantes pendant l’été, ne donne pas la même  
chofe que les distilations ordinaires.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que les pro-  
priétés singulieres & diverses des plantes peuvent s’é-  
pandre considérablement dans l’air, &être portées par  
les vents à des distances considérables. Nous nous gar-  
derons donc bien maintenant de traiter comme des fa-  
bles, la plupart des chosies que nous lisions dans l’hise  
toire des Plantes, silr les effets silrprenans des *effluvia.*L’ombre du noyer affecte la tête & refferre le ventre.  
Les particules qui s’exhalent des pavots font dormir.  
La vapeur de l’if est mortelle, dit-on, pour ceux qui  
s’endorment sous cet arbre ; & l’odeur continuée des  
feves en fleurs , trouble les fens. L’action violente du  
foleil silr les plantes en éleve certainement des exha-  
laifons d’une grande efficacité ; & cette efficacité pro-  
vient des esprits dont ces exhalaifons font chargées &  
qu’elles répandent au loin, à l’aide des vents qui les  
agitent. L’ombre forte des bois épais où les vapeurs  
font plus condensées qu’ailleurs, caufe différentes ma-  
ladies & même la mort à ceux qui les habitent. Les  
habitans de l’Amérique en font quelquefois des expé-  
riences funestes; ce qui n’étonnera point ceux quiju-  
geront de la nature des exhalaisons par la qualité des  
plantes ; car elles sont prefque toutes vénéneuses dans  
cette contrée. Cet esprit des plantes est une chofe qui  
leur appartient tellement, qui leur est si particuliere,  
qu’il est absolument impossible de l’imiter & d’en pro-  
duire par art. Il a donc des vertus qui ne lui sont com-  
munes avec quoique ce soit, mais cependant fort ana-  
logues avec la nature de nos esprits. Mais les esprits  
de quelques plantes fe manifestent d’une maniere fen-  
sible, tandis que l’action de l’esprit de quelques autres  
est si foible, qu’il affecte à peine les organes de notre  
odorat & de notre gout ; les Chymistes ne les em-  
ployent pas toutes indistinctement à la composition  
des eaux. Ils ont choisi entre elles celles dont les *es-  
prits* excitoicnt la fenfation la plus agréable à notre  
odorat & ils les ont destinées à la distilation. Telles  
font celles qu’on peut voir dans le catalogue suivant :  
elles sont toutes Officinales & la plupart Européennes,  
car il y en a très-peu d’Indiennes.

*PLANTES.*

L’Ail serpentain,

L’Anet,

L’Angélique,

L’Anis ,

Les Aurones,

Le Basilic ,  
Le Baume,  
Le Calament,  
La Camomile,  
La Canelle ,  
Le Cardamome,,  
Le Carvi,  
La Caffe aromatique eLe Celeri ,  
Le Cerfeuil,  
Le Citron ,  
La Coriandre ,  
Le Creffon,  
Le Cumin,  
Le Dictame,  
La Feuille de mer?

Α Q U 340

La Giroflée,  
Le Laurier-,  
Le Meum ,  
La Mufcade,  
La Noix,  
L’Oignon,  
L’Orange ,  
L’Origan ,  
L’OrVale ,  
Le Panet odorant,  
Le Philadelphus Athenæi ou le Polium ὸ  
Le Pouliot,  
Les Rofes,  
Le Safran,  
La Sariette,  
La Sauge,  
La Tanaisie,  
Le Thym fauvage ?

La Tubereuse ,  
La Valeriane,  
La Violette.

*A R B R E Sp*

Le Benjoin,  
Le Bonis,  
Le Cedre ,  
Le Citronier,  
Le Gayac ,  
Le Genévrier,  
Le Laurier,  
Le Limonier,  
Le Mastic ,  
La Melefe,  
Le Myrthe,  
Le Noyer,  
L’Oranger,  
Le Pêcher,  
Le Rosier ,  
Le Sassafras >  
Le Sapin ,  
Le Savinier,  
Le Storax,  
Le Sureau , ,

Le Thuya,  
Le Tilleul,

La plupart de ces arbres contiennent dans leurs différens  
tes parties , une matiere aromatique, volatile, qu’on  
obtient par la premiere opération que nous avons dé-  
crite. Car quelquefois leurs vertus particulieres sont  
dans la racine, comme le baume camphré , dans la ra-  
cine de l’arbre qui donne la canelle; ou dans le bois »  
comme dans le Rhodium ; ou dans l’écorce, comme  
dans la canelle, ou dans les chatons , comme dans le  
noyer ,& fréquemment dans les fleurs, les feuilles &  
les graines. Elles font aussi quelquefois dans les *eaux*qui en distilent, comme dans le noyer; dans leurs bau-  
mes, dans leurs gommes, leurs larmes & leurs résines,  
comme dans les arbres qui fournissent du baume. Cfy-  
*mie de Boerhaave, vol. II. Proced.* I.

Comme il en conte beaucoup plus & de tems & de pei-  
ne pour travailler avec l’alambic froid qu’avec l’alam-  
bic chaud ; on présure assez communément celui-ci à  
celui-là. Lors donc qu’il s’agira de quelque ingrédient  
dont il ne fera pas indiflérent que les vertus aient été  
obtenues par l’une ou l’autre méthode,ily aura degran-  
des précautions à prendre pour d'être point trompé.

Mais pour éviter la longueur de l’tm de ces procédés &  
les inconvéniens de l’autre , il y a un milieu à prendre ;  
c’est de distiler par une méthode qu’on a trouvée nou-  
vellement : elle consiste à suspendre dans le corps de  
l’alambic convenablement rempli *d’eau s* un vase d’é-  
tain qui contiendra les matieres que l’on veut distiler;  
de couvrir ensuite l’alambic de scm chapiteau, auquel  
il yfauI‘4 un refrigérant adapté, & ce refrigérant ou ca-

34ΐ AQU

nal spiral trempera dans de l’eau froide, comme dans  
l’usage de l’alambic chaud. Les ingrédiens que l’on  
distile de cette maniere , c’est-à-dire au bain-marie ,  
reçoivent beaucoup plus de chaleur que dans l’alambic  
froid : mais l’interposition de *Peau* dans laquelle le  
vaisseau qui les contient est fuspendu, empêche que le  
feu n’agisse aussi fortement fur eux que dans l’alambic  
chaud ; ensiIrte qu’il faut avoir recours à cette manie-  
re, toutes les fois qu’on aura quelque matiere à disti-  
ler, qui tienne le milieu entre les fubstances qui de-  
mandent l’alambic chaud & celles qui demandent l’a-  
lambic froid ; entre ces matieres moyennes , il faut  
compter parmi les plantes, la mente , l'angelique , la  
camomile, & quelques autres qui font d’un tissu en-  
tre les vaiement volatiles & les vraiement fixes ; &  
parmi les compositions , *Veau* de lait alexitere , les  
*eaux* les plus douces de limaçon & celles de la même  
espece. Mais ce procédé moyen ne seroit point avan-  
tageux, ni aux plantes dont l’odeur est exquise & dont  
les particules sont très - volatiles , ni aux composés  
lourds & compactes, dont les particules spiritueisses fe  
séparent difficilement.

Un des grands avantages de cette nouvelle méthode, c’est  
que les *eaux* ainsi distilées font beaucoup plus fraîches  
que si elles l’eussent été dans l’alambic chaud ; c’est-à-  
dire qu’elles n’ont pas tant de feu en elles ( pour  
m’exprimer dans les termes ordinaires); enforte qu’une  
*eau* aromatique chaude ainsi préparée, sera aussi fraî-  
che fur la langue immédiatement après qu’elle vien-  
dra d’être tirée , qu’elle le feroit long-tems après, si  
elle eût été préparée par une autre méthode. Un autre  
avantage qui revient encore de cette méthode, c’est  
qu’on évite qu’il ne fe mêle des impuretés avec *Veau*qui monte en haut, comme il arrive dans la distilation  
ordinaire, lorsqu’il y entre une trop grande quantité  
d’ingrédiens huileux : car quand même une composi-  
tion seroit considérablement surchargée de ces parties  
huileuses, au moyen dtl peu de chaleur qu’on excite  
par la méthode dont est question , il y en a très-peu  
qui montent en haut, ce qui fait que *ï’eau* est extreme-  
ment claire. Cependant je ne prétens pas déterminer  
laquelle méthode vaut mieux pour éviter Pinconvé-  
nient que je viens de dire, ou de diminuer la quanti-  
té des ingrédiens, ou d’affoiblir l’action de la chaleur  
qui éleve *seau* ; quoique à dire vrai j’incline pour le  
dernier, parce qu’assurément ce font les parties les  
plus déliées des aromates qui s’élevent d’abord, & par  
conséquent c’est la partie la plus siubstancielle qui a  
besoin de moins de force pour être poussée en haut.  
Mais ceci n’est praticable qu’à l’égard des *eaux* extre-  
mementfpiritueufes : car la foible chaleur qu’on em-  
ploie pour élever celles-ci, ne fuffiroit pas pour en  
élever d’autres.

Si nous parcourons les *eaux* distilées dans lesquelles on  
fe propoEe de faire passer les propriétés des simples  
d’où on les retire, on trouvera que l’absinthe, le char-  
don-béni & la fumeterre, n’ont pas befoin d’être pré-  
parées avec le même menagement. Car en premier  
lieu s’il s’en éleve quelques parties odorantes dans la  
distilation , c’est tant-pis, parce que l’odeur de ces  
plantes n’a rien que de mal-faifant, furtout celle de  
l’absinthe ordinaire, & que toutes leurs vertus médici-  
nales consistent dans un fel amer & terreux qui ne s’é-  
levera pas dans l’alambic , & qu’on ne peut bien ex-  
traire que par la voie de la décoction. L’éclaire, le per-  
sil & la saxifrage n’ont rien non plus de volatil qui  
puisse s’élever dans la distilation : mais elles abondent  
en fel nitreux dont on fait un bon diurétique en le pré-  
parant comme il faut. Le plantain & le bourgeon de  
chêne produifent un silc visqueux & mucilagineux qui  
ne rendra qu’un phlegme insipide , lequel deviendra  
féculent & gluant. Il faut dire la même chofe du frai  
de grenouille, de la chicorée & de Peufraise, dont il  
ne s’éleve rien dans la distilation. Ce qu’on tire du fe-  
nouil fe corrompt bien-tôt & rend une odeur si mau-  
vaise , qu’elle d'est pas supportable : joignez à cela

A Q Ü 342

qu’il s’épaissit & devient gluant. Parmi les fleurs il y a  
celles d’oranges , de camomile , de romarin, les roses  
de Provins & les fleurs de sureau , dont on tire des  
*eaux* très-odoriférantes : mais c’est là à peu de chose  
près tout ce qu’on eii peut extraire. Parmi les fruits il  
y a le citron de l’écorce duquel on fait une excellente  
*eau.* Mais les framboifes & les noix ne fournissent rien  
dans la distilation qui frappe le gout ou l’odorat ; ni  
qu’on puisse garder. *L’eau* de cerifes noires est incon-  
testablement une des meilleures qu’on vende dans les  
boutiques : si l’on y met les amandes, elles y donnent  
une faveur des plus gracietsses ; & elles contiennent  
tant d’esprit, qu’elles confervent aisément la liqueur  
fans altération d’une année à l’autre, quand elle a été  
distilée avec laiii. Mais on y est souvent trompé par-  
ce qu’il y a des Marchands qui n’y mettent que les  
noyaux, gardant le silc qu’ils expriment des amandes  
pour d’autres usaiges , au moyen de quoi ils peuvent  
la donner à bon marché ; quoiqu’ils les retirent de  
1’*èau-dO-Yic* avant d’avoir ouvert les noyaux, ils ne  
laissent pas de faire de cette façon une *eau* assez passa-  
ble : mais d’autres qui ne goûtent pas cette œconomie-,  
y mettent d’autres amandes & souvent de simples  
amandes ameres : or il est difficile de découvrir cette  
fraude , à moins que , comme il arrive, vu le bon mar-  
ché de Ces fortes d’amandes, le Distilatetir n’en ait  
mis avec tant de profusion que la liqueur en foit trou-  
ble, car alors la tromperie est manifeste, parce qu’on  
ne venroit rien de femblable si la liqueur étoit faite  
comme elle doit l’être.

On peut, il est vrai, quelquefois , pour de bonnes rai-  
fons, fe proposer d’avoir des *eaux* simplement rafraî-  
chissantes & qui n’aient d’autres propriétés que d’être  
de bons véhicules pour d’autres chosies ; & on les tire  
des substances molles & fans odeur , telles que le plan-  
tain , le frai de grenouilles , & autres semblables; &  
assurément une *eau* distilée est plus exactement & plus  
strictement élémentaire , & plus délayante qu’aucune  
autre chose. Mais il est prefque impossible de garder  
toute l’année celles qui ne peuvent être faites que de  
végétaux particuliers à certaines faisons ; & c’est pour  
cette raison que si l’on veut *se* servir pour délayans &  
pour rafraîchissans de *F eau* de ces sortes de végétaux ;  
il faut choisir celles de la faifon , les prendre nouvel-  
lement distilées,& choisir celles qui ont le degré de fub-  
tilité & de pureté convenable. Les *eaux* simples à la *vé-  
rité* tirées des plantes légeres & odorantes, comme le  
baume & autres femblables , font fujettes aussi à dégé-  
nérer ; mais ce qui peut y obvier jufqu’à un certain  
point , c’est de répandre sur la plante verte avant de  
la mettre dans Palambic , un peu d’esprit de vin , par  
où non-seulement on empêchera *Peau* dé dégénérer ;  
mais même on la perfectionnera & on augmentera sa  
vertu. *Qsincy, Praelect. Pharmac.*

*Exemple T eau extraite déune plante cueillie recernmenso tiré  
d’une distilation de romarin s faite par* BoERHaavE.

Il est question à present d’examiner les parties des végé-  
taux, qui séparées par la chaleur de *Peau* bouillante  
s’envolent dans Pair ; l’opération la plus commode pour  
opérer cette séparation est de distiler la plante dans  
un alambic qui ait un chapiteatl auquel foit ajusté un  
autre vaisseau propre à recevoir fans qu’il s’en per-  
de rien , la vapeur amassée & condensée dans le cha-  
piteau. Il faudra voir enfuite comment on recueille les  
parties qui s’échappent d’une plante récente par l’effet  
de la chaleur naturelle de l’été , lorsqu’elle est au-def-  
Eus de deux cens quarante degrés ; & pour cet effet  
il faudra prendre du romarin, afin que cette opéra-  
tion puisse être comparée avec celle dont nous avons  
parlé plus haut, faite fur la même plante; quoique pour-  
tant on pourroit au lieu de romarin employer toute au-  
tre plante aromatique & odorante , lesquelles contien-  
nent toutes des parties huileuses inflammables , & un  
fel qu’on peut fixer, de même que toutes les fubstancefl

343 A QU

favonellses qui consistent dans l’union de ces deux prin-  
cipes. Les plantes propres à cette opération doivent  
être cueillies lorsque les feuilles ont pris tout leur ac-  
Ctoissement & un peu avant qu’elles soient en fleurs ,  
finon, du moins avant qu’elles soient montées en grai-  
ne ; parce que leurs parties essentielles qulon en veut  
extraire dans *Veau* sont souvent pcudechose,lorsip.le la  
graine ou le fruit sont formés, les plantes commençant  
pour lors à tomber dans un état de langueur. Le matin  
est le meilleur tems pour les cueillir ; parce qu’alors  
les parties volatiles font condensées parla fraîcheur de  
la nuit, & confervées par la ténacité de la rosée qui n’a  
pas encore été enlevée par le foleil. Ceci s’entend des  
plantes dont la vertu réside principalement dans les  
feuilles , telles , par exemple, que la mente , la mar-  
jolaine, le pouliot, la rue & bien d’autres encore : mais  
il faut dire autrement si la vertu aromatique ne fe trou-  
ve que dans les fleurs, comme les rofes , les lis de val-  
lée & autres ; car alors c’est la fleur même qu’il faut  
prendre, & cela dans le tems que son odeur est la plus  
agréable , lorsqu’elle n’est encore qu’en bouton , ou  
qu’elle ne fait que commencer à s’ouvrir ; il faut la  
cueillir le matin avant que la rosée qui l’humecte foit  
dissipée. Dans d’autres plantes c’est la grainequ’on pré-  
fere,telles que Panis,le carvi,le cumin,& autres,les feuil-  
les & les fleurs de ces plantes étant inactives, & toute  
-leur vertu *se* trouvant concentrée dans la graine feule,  
ce qu’on reconnoît bien à l’odeur suave & au gout aro-  
matique de la semence. C’est lorfque la graine est mû-  
rc qu’elle possede cette vertu dans le degré le plus émi-  
nent. Il ne faut pas oublier de dire qu’il y a de certai-  
ncs plantes où ces propriétés ne fe trouvent que dans  
la racine , telles que l’orpin, &c. dont les racines ont  
une odeur semblable à celle de la rose , & dont il faut  
cueillir les racines pour l’opération dont il est question,  
dans le tems que leur qualité est dans toute fa force ,  
ce qui arrive lorsqu’elles commencent à bourgeonner;  
ce sera aussi le matin qu’il faudra les cueillir. S1 la ver-  
tutle quelques végétaux réside dans leur écorce ou dans  
leur bois , ce sera ou le bois ou l’écorce qu’il faudra  
choisir pour la distilation.

î. Après avoir fait choix du végétal qu’on veut distiler,  
on le broye ou on le hache , & on en emplit les deux  
tiers de l’alembic, fans le fouler ; l’autre tiers reste  
vuide ; enfuite on verEe par-dessus de *Peau* de pluie  
aussi jusqu’aux deux tiers de l’alambic , c’est-à-dire,  
autant qu’il en faut pour que toute l’herbe trempe ;  
cela fait on ajuste le chapiteau fur l’alambic & on le  
Lite de maniere que la vapeur ne puisse s’échapper par  
aucun endroit : vous luterez le tuyau de l’alambic qui  
.part du rebord du chapiteau avec une pâte ferme faite  
avec de la farine de graine de lin & de *F eau.* Ayez foin  
de bien nettoyer avec de *Peau* bouillante le rebord  
creux qui regne au bas du chapiteau, de peur que *Veau*distilée ne contracte quelque impureté. Vous adapte-  
rez le récipient à l’endroit de ce rebord , afin que la va-  
peur de la distilation ne *se* perde point, mais que la li-  
queur rafraîchie par *Peau* froide dont est rempli le  
dessus du chapiteau, puisse être recueillie, &,pourcela  
il faudra remettre assidument de nouvelle *eau* froide à  
mefure que celle qui y sera commencera à s’échauffer.

2. Les chofes étant dans cct état on laissera la substance  
qui est dans l’alambic,en digestion pendant vingt-quatre  
heures, entretenant la chaleur à cent cinquante degrés ;  
après quoi on augmentera le feu au point que *F eau* dans  
laquelle nage la plante, puisse bouillir, ce dont on s’ap-  
percevra au bruit que fait la liqueur en bouillonnant,  
& par le tuyau du chapiteau ou par fon rebord , qui  
alors sirnt si chauds qu’on n’y siauroit tenir la main, ou  
par la fumée de *F eau* qui est fur le chapiteau , à la cha-  
leur duquel elle participe ; & enfin par la fréquence  
des gouttes qui tombent du tuyau dans le récipient im-  
médiatement les unes après les autres, & fans interrup-  
non. A ces signes on reconnoît qu’on a donné au feu  
le degré de chaleur requis, & s’il n’a pas été assez fort  
pour faire bouillir la liqueur tout doucement , elle

A Q U 344

n’aura pas la qualité qu’on pourroit efpérer d’y trou-  
ver : mais d’un autre côté, fi le feu est trop poussé, la  
matiere s’élevcavec précipitation dans le chapiteau, en  
falit le rebord aussi-bien que la liqueur distilée. C’est  
pourquoi il. est à propos, de crainte d’accident, de met-  
tre un morceau de linge fin au bout du tuyau du cha-  
piteau , afin qu’en tout cas les parties de la plante qui  
s’éleveroient ne troublent point la liqueur distilée.  
Nonobstant cette précaution , si le feu est trop violent  
il ne laissera pas de faire monter des herbes vers le tuyau  
lequel fe trouvant bouché , la vapeur qui s’éleve sor-  
cera la liqueur & l’odeur de s’échapper & de sortir, ce  
qui Eera capable de catsser de grands accidens, & même  
de si-ifloquer le distilatcur s’il ne prend de bonnes me-  
fines; les matieres qui dans ce cas peuvent cauEer les  
effets les plus dangereux font les matieres huileuses,  
ténaces, gommetsses & résinetsses , lesquelles fiant aussi  
par conséquent les plus écumesses & les plus capables  
d’une violente explosion.

3. On aura donc foin de donner au fourneau le degré de  
chaleur convenable , & de l’entretenir jufqu’à ce que  
*F eau* qui tombe dans le récipient soit blanche, épaisse,  
odorante , aromatique , écumetsse & trouble; il faudra  
bien prendre garde de mêler cette premiere *eau* avec  
celle qui viendra ensilite : c’est pourquoi il faudra que  
le Distilateur change fouvent le récipient pour s’assu-  
rer si c’est toujours la premiere *eau* qui vient ; après  
cette premiere, il en vient une autre qui est toujours  
tranfparente & claire, & n’a ni le gout ni l'odeur de  
la planté ; qui ordinairement est aigrelette & limpi-  
de, mais qui, quelquefois aussi est trouble & gâtée par  
une espece de lie formée par les parties crasses du *vé-  
gétai,* qui font venues s’y confondre. Si le chapiteau  
de l’alambic n’est pas étamé , Placidité de cette feconde  
*eau* dissoudra le cuivre , y fera venir du verd-de-gris ,  
qui caulsera des nausées , fera vomir & pourra même  
empoifonner ceux qui s’en serviront, surtout les per-  
sonnes foibles & les petits enfans qu’il fera aller par  
haut &par bas, & qu’il tourmentera de violentes tran-  
chées. Si ce malheur arrivait à quelqu’un , le remede  
feroit de lui faire boire beaucoup de lait édulcoré avec  
du miel ou des décoctions émollientes ordinaires.

4. La premiere *eau* décrite ci-dessus , contient l’huile &  
l’esprit essentiel de la plante,& toujours quelques parties  
falines , qui dans la plupart des plantes font acides , &  
alcalines dans les antifcorbutiques les plus actives ; le  
feu , lorsque la plante boût, en dissout ï’huile, & la di-  
vife en petites particules qu’il éleve en haut par le  
moyen de *Veau* avec des parties de la plante que 1 ’agi-  
tation a rendues volatiles. Si le vaisseau est bien cxacte-  
ment fermé partout, ces différentes parties bien unies  
les unes avec les autres , fe déchargeront sans perte &  
sains altération dans le récipient : si nous en croyons nos  
sens, ces siortes *d’eaux* distilées sont imprégnées abon-  
damment de l’odeur, du gout, & de toutes les vertus  
particulières des parties volatiles des plantes; &consé-  
quemment si les vertus que les Botanistes assignent à  
chaque plante résident en effet dans les parties volatile  
les que la chaleur éleve lorsique *Veau* boût dans l’alam-  
bic , les Chymistes peuvent donc aussi présenter ces  
mêmes vertus extraites & séparées par ce moyen de la  
plante. C’est ce qu’ont tâché de faire M. Tournesort,  
dansfon Traité des Plantes, qui viennent Pans aucune  
culture aux environs de Paris , & Μ. Ray dans son  
Traité des Plantes particulieres à l’Angleterre. Dodo-  
næus s’explique peut-être trop hardiment & trop in-  
considérément à ce sujet, surtout dans la derniere édi-  
tion desim Ouvrage imprimé à Anvers. Pour moi j’ai  
observé très-formellement que la premiere *eatt* distilée  
ne contient que les vertus de la plante , qui résident  
dans les parties volatiles que la chaleur de *Peau* bouil-  
lante éleve ; parce que dans le fuc de la plante mêlé  
avec cette premiere *eau* , il y a une qualité qui en con-  
séquence de ce mélange, tient quelque chose de la pre-  
miere *eau* ; & quelque chose aussi de celle qui reste  
après qu’on a tiré cette preinierc. Le S11C de mente notlo

345 A Q U

Tellement exprimé a des propriétés tout-à-fait distinc- |  
tes de celles de *Veau* de cette plante, retirée par la dise  
tilation ; d’où les Medecins doivent conclurre que les  
vertus de cette premiere *eau-s* & celles du fuc de la plan-  
te ne font point du tout les mêmes, mais font au con-  
traire très-différentes les unes des autres.

5. *L’eau* de la seconde diftilation ne contient pas avec  
elle les parties volatiles que nous avons décrites csulese !  
fus : & cependant ne se charge guere des parties plus  
fixes de la plante , si ce n’est de celles qui font acides  
& fans odeur. Si quand cette feconde *eau* est élevée on  
revesse de nouvelle *eatt* de pluie sur ce qui reste de la  
plante , qu’on la fasse bouillir , & qu’on la distile à  
grand feu , il s’éleve une *eau* encore plus acide qui con-  
tient quelque chofe de la vertu particuliere de la plante;  
& jufqssala sinon a toujours à peu près la même forte  
d’acidité. J’oserois presque assurer que la vertu de faire  
mourir les vers , que de très-célebres Medecins attri-  
buent à certaines *eaux dluFAécS,*vient de cet acide de la  
Eeconde distilation qui dissout le cuivre, & que c’est  
cette dissolution qui leur donne cette vertu qu’elles  
n’auroient pas dleïles-mêmes. Quoiqu’il en soit cette  
-opération fait voir que les plantes contiennent un fel  
aeide assez volatil pour pouvoir être extrait & élevé  
dans l’alambic au moyen de deux cens quinze degrés  
de chaleur. L’expérience fait voir que l'eau de la fecon-  
de distilation n’à prefque d’autre vertu que celle de ra-  
fraîchir , comme on peut s’en assurer en mettant à l’a-  
lambic un chapiteau de verre au lieu d’un de cuivre ,  
au rhoyen de quoi on évitera l’inconvénient de la dis-  
solution du cuivre par cette seconde *eau.*

6. Voilà de quelle maniere on fait les *eaux* distilées dans  
les Boutiques : mais il faut bien fe garder de mêler en-  
femble la premiere & la seconde ; parce qu’on les gâte-  
roit toutes deux par ce mélange, & que celle qui en ré-  
fulteroit ne pourroit pas fe garder, fans altération, une  
année entiere.

*R E M A EpQU E S.*

La méthode que nous venons d’expofer fait voir,

I. Que la plante, au moyen de la chaleur de *F eau,* four-  
nit dans la premiere distilation une huile volatile, un  
efprit adhérent à cette huile, & un acide fallu.

2. Qu’il reste dans l’alambic après la séparation de ces  
trois substances , un extrait, de la terre & des fels.

3. En quoi réside l’odeur & le gout de la plante ;, que  
c’est dans *seau,* dans l'huile volatile que contient cette  
*eau-s &* dans l’esiprit que contient l'lnstle.

4. Par-là on connoît aussi quelles sont les parties qui s’ex-  
halent lors de la cuisson des végétaux qu’on prépare  
pour la table , & dans les opérations de Pharmacie, &  
quelles sont celles qui restent. Si donc on fait bouillir  
dans du bouillon de viande du cerfeuil, du baume ou  
du persil, ces plantes perdront leur odeur, leur gout,  
& les qualités qui en font des dépendances , & ce qui  
restera n’aura plus rien de gracieux : mais si on les ha-  
che menues, qu’on les mette fur la foupe, qu’on les y  
tienne chaudement & fans bouillir, ayant foin de tenir  
le plat bien couvert, de forte qu’elles ne fassent qu’in-  
ftsser pendant quelque - tems , elles communiqueront  
au bouillon leurs qualités, La canelle rend une premie-  
re *eau* extremement gracieufe qui échauffe & fortifie à  
un point surprenant : mais quand cette premiere est  
venue, il en vient une Eeconde qui est acide & inactive  
& ne présente qu’une décoction acide, austere & ra-  
fraîchissante, qui reffemble à celle du bois de chene.

5. On voit aussi par-là qu’avec un même degré de cha-  
leur on tire successivement des qualités toutes contrai-  
res d’une même plante ; car tant qu’il vient un *eau* lai-  
teufe dans la distilation des plantes aromatiques, cette  
*eau* est échauffante & atténuante : mais devient-elle  
claire & tranEparente , elle est acide & rafraîchis-  
sante,

6. Enfin, ce que nous avons dit de cette distilation mon-  
tre assez comment on y doit procéder ; car si l'on cesse

-A Q U 346

la distilation si-tôt que *Beau* cessera de venir blanchâ-  
tre, l'opération fiera bonne & bien faite : mais si pour  
en avoir davantage, on continue de tirer encore après  
cela, & que par ce moyen on mêle les parties acides  
de la feconde *eau Ί* avec la premiere, on gâte tout.

J’observerai ici en passant, que les *eaux* distilées de plan-  
tes qui n’ont point d’odeur ni de gout aromatique, ne  
laissent pas d’avoir des vertus très-réelles, quoiqu’on  
suppose ordinairement le contraire ; & qu’on peut juf-  
qu’à un certain point, en faisant bouillir les végétaux  
dans *Veau* , changer leurs vertus naturelles en d’au-  
tres. Par exemple, dans l’opération dont il est ici ques-  
tion, le romarin sans perdre sa verdeur ni sei forme,  
perd l'odeur & le gout qu’il avoit auparavant.

*Eaux distilées par la méthode précédente, cobobées et re-  
misces dans l’alambic fur de nouvelle plante fraîche de la  
meme espece que celle fur laquelle on a sait la premiere  
distilation.*

On a vu par la méthode précédente, ce que *Peau 8c le*feu peuvent séparer d’une plante dans un vaisseau bien  
fermé, & ce qui y reste après la diftilation : à préfent  
nous allons indiquer une méthode propre à dévelop-  
per la plante davantage, & une préparation au moyen  
de laquelle on retirera des *eaux* distilées plus abon-  
damment chargées des vertus de la plante, que par la  
méthode précédente.

*Prenez* la plante & la liqueur qui restent au fond de l’a-  
lambic après l’opération précédente, & les passez  
dans un couloir, en exprimant bien exactement  
tout le fuc; ajoutez à cette décoction la premiere  
*eau* distilée ; remettez le tout dans l’alambic, &  
ajoutez-y de la même plante fur laquelle vous  
avez fait la premiere distilation, & de *Peau* nou-  
velle à proportion; fermez bien exactement vo-  
ire alambic , & faites digérer le tout avec une  
chaleur de cent cinquante degrés, pendant trois  
jours & trois nuits, afin que îa plante trempant  
long-tems dans sa propre liqueur , elle fe déve-  
loppe & fe dégage mieux & dépofe plus facile-  
ment *ses* vertus. Il est à propos de continuer la  
digestion tout le tems que je viens de dire. Mais  
si on la continuoit trop long-tems cela pourroit  
occasionner la putréfaction ; la digestion finie il  
faudra faire la distilation comme dans l'opération  
précédente, mais avec plus de précaution , & à  
un feu plus lent; parce que la liqueur qui est dans  
l’alambic étant plus épaisse pour lors qu’à la pre-  
miere fois, plus imprégnée des vertus de la plan-  
te, & par conséquent plus flatueufe & plus difpo-  
sée à fe gonfler par l'action du feu, il ne faudroit  
qu’un peu trop de chaleur pour la faire monter  
tout d’un coup : mais quand à peu près la moitié  
de la liqueur à laquelle on s’attend fera passée  
dans le récipient , on ne rifquera plus dé pousser  
le feu un peu davantage , mais toujours néant-  
moins avec prudence. En observant la regle que  
je viens de prefcrire, continuant l’opération juf-  
qu’à ce que la premiere *eau* que j’ai décrite ci-  
dessus foit venue, & arrêtant tout court l’opéra -  
tion lorfqu’elle cessera de venir, on aura une *esu.t*plus blanche, plus épaisse , plus odorante , plus  
favorn-eisse , plus écumeuse, & plus trouble que  
celle qu’on retire par l'opération précédente.

Cette *eau* conserve *ses* vertus & les contient en un degré  
plus éminent, que celle qu’on retire par la premiere  
opération. Ce qui nous apprend un moyen de concen-  
trer la vertu particuliere des plantes, lorsqu’elle réside  
dans leurs parties volatiles odorantes. La décoction  
qui reste après cette opération est aussi plus forte que  
dans la précédente. Or on peut repéter cette cohoba-  
tion autant de fois qu’on Voudra, & tant *Peau* que la

347 A su U

décoction fe perfectionnant à chaque fois qu’on réité-  
rera; elles feront à la fin l’une & l’autre abondamment  
chargées des vertus de la plante , & pourront devenir  
des médicamens extremement utiles. Par exemple,  
en 1730. je distilai du baume quatorze fois de fuite,  
comme je viens de dire, & je trouvai à la fin que *F eau*avoit un gout balfiamique, & une odeur toute fiembla-  
ble à celle de la plante, qui saifoit plaisir seulement à la  
flairer ou à y gouter ; & cela n’est pas étonnant puise  
qu’au moyen de ce grand nombre de distilations réité-  
rées j’avois concentré plusieurs grandes corbeilles de  
baume dans une petite bouteille de verre qui en con-  
tenoit l’essence ; ce qui s’étoit trouvé de reste au fond  
de l’alambic , emplissoit une autre bouteille, & étoit  
d’un goutassez gracieux, mais austere & fort; de ma-  
niere qu’en mêlant l’un & l'autre, les vertus de la  
plante fie trouvoient prodigieufement concentrées, &  
dans un degré de force extremement actif. Cette mé-  
thode donne non-feulement d’excellentes *eaux, mais*même d’admirables extraits, qui mêlés ensemble de la  
maniere qu’il convient, donnent des médicamens d’une  
efficacité qulon ne trouve prefque nulle part ailleurs;  
car si les vertus des végétaux souffent quelque change-  
mentdans cette opération , il est du moins certain que  
celui qui arrive est bien moindre que dans toute autre  
opération. Je conviens qu’il ne peut pas *se* faire que  
la plante bouille si long-tems fans quelque altération :  
mais assurément, le gout, l’odeur, & les effets *des eaux*ainsi préparées , prouvent bien sensiblement qu’elles  
retiennent en un degré éminent les vertus spécifiques  
de la plante.

En faut-il davantage pour constater que les vertus médi-  
cinales des végétaux vraiment aromatiques, résident  
dans les parties que la chaleur de *Peau* bouillante éle-  
ve , & qu’il est poflible par Part de concentrer ces vcr-  
tus, au point de les rendre plus actives que dans l’état  
naturel de la plante ? Et à cela il n’y a point de bor-  
ncs ; car en continuant de réitérer la même opération,  
on pourra exalter ces vertus à tel degré qu’on voudra;  
ce qui montre combien est grand le pouvoir de la Chy-  
mlc.

Paracelfe nous assure avoir trouvé que le baume insinué  
parmi les humeurs du corps , a la vertu spécifique de  
rendre la vigueur de la jeunesse à des vieillards , & de  
guérir parfaitement la goute. Ifaac le Hollandois assure  
la même chofe. Si ces deux Auteurs disent vrai , je ne  
doute pas qu’on ne puisse , par le moyen de l'opéra-  
tionqueje viens d’indiquer, donner aux vertus d’u-  
ne plante un degré de force de beaucoup supérieur à  
celle qu’a cette plante dans sim état naturel ;& en ef-  
fet, j’ai éprouvé moi- même les effets extraordinaires de  
cette *eau* ainsi préparée, bue à jeun.Elle n’est pas moins  
efficace dans les accidens hypocondriaques, & hystéri-  
ques, dans le chlorosis & la palpitation du cœur ; tou-  
tes les fois que ces maladies procedent plutôt dtl dé-  
fordre des esprits , que de l’amas d’aucune matiere  
morbifique : mais il est vrai que ce remede coure beau-  
coup à préparer. J’ai fait avec de la mente desséchée ,  
au moyen de trois ou quatre cohobations, une liqueur  
balfiamique pénétrante, qui m’a procuré un remede des  
plus efficaces & des plus assurés pour fortifier un esto-  
mac foible-& guérir un vomissement provenu de phleg-  
mes vifqueux qui s’y feroient logés ; bon aussi pour la  
lienterie. J’ai fait par la même méthode une *eau* d’é-  
corce de limon, qui par la suavité de sim odeur , sim  
gout, & ses qualités aromatiques , a guéri toute seule  
des flatuosités, des foiblesses, des défaillances, & des  
palpitations de cœur fréquentes, quoique prife en très-  
petite quantité. Je me fuis fervi utilement aussi d’une  
*eau* préparée parla même méthode, c’est-à dire, par  
des cohobations réitérées d’absinthe fraîchementcueil-  
lie , pour fuppléer au manque debile, pour exciter les  
parties qui concourent à la formation du chyle , pour  
faire mourir & chasser les vers. Une *eau* faite par la  
même méthode , de feuilles de favinier , fert à exciter  
un mouvement prefque incroyable dans tout le genre

AQU 348

ncrveux:c’est le meilleur remede qu’il y aitpourprocu-  
rer la fortie du fœtus,pour provoquer les regles,& pour  
les hémorrhoïdes. On ne fauroit trop recommander  
*Veau* cohobée de rue pour les maladies de langueur,  
pour l’aflèétion hystérique, pour chasser le poifon hors  
du corps, & pour eXciter la fueur & la tranfpiration.  
Je ne parle point ici d’une *eau* de baies de gencvrier  
que j’ai faite , ni d’une autre de feuilles de l'arbre de  
vie, lesquelles guérissent toutes deux Phydropisie, ni  
d’tme troisieme faite de fleurs de camomlle qui guérit  
les fievres tierces. On n’auroit jamais fait s’il falloir  
ici détailler toutes les différentes *eaux* de cette forte  
qu’on peut faire. Mais je crois qulon peut conclurreen  
général, qu’il n’y a pas de meilleurs moyens que ceux  
que je Viens d’indiquer pour avom d’excellentes *eaux*chymiques distilées. Mais pour faire l’application des  
deux méthodes générales que j’ai indiquées, aux dif-  
férentes especes de plantes qui exigent quelques pré-  
cautions particulieres ; voici quelques regles auxquel-  
les il faudra faire attention :

I. Les plantes aromatiques, balsamiques, oléagineuses  
résineuses, celles qui tiennent de la nature de la gom-  
me & de la résine, celles qui ont une odeur forte, & qui  
la gardent long-tems, telles que l’arbre devie, le bau-  
me , le laurier, l.lcysope, le genevrier, la marjolaine,  
la mente , l’origan, le pouliot, le romarin , la siauge ;  
il les faut faire sécher un peu à l’ombre , enfuite les  
mettre en digestion dans la quantité *d’eau* que j’ai dit  
ci-dessus , pendant vingt heures, dans un vaisseau bien  
fermé, à un feu de cent cinquante degrés, & les distiler  
enfuite de la maniere indiquée plus haut.

2. S’il s’agit de tirer des *eaux* d’écorces, de racines , de  
graines, & de bois, qui sont des substances compactes,  
pestantes, dures & resineisses ; tenez-les en digestion  
pendant trois ou quatre semaines ou même davantage,  
à une chaleur de quatre-vingt-seize degrés, dans des  
vaisseaux parfaitement bien fermés, avec une quantité  
- suffifante de fel & *d’eau* pour les développer & les  
mieux disposer à la distilation. Vous y ajouterez une  
quantité considérable de siel marin, tant pour déve-  
lopper le stijet, que pour prévenir la putréfaction qui  
ne manqueroit pas d’arriver pendant une digestion si  
longue, au degré de chaleur que je viens de dire, &  
qui détruiroit l’odeur, le gout, & les vertus qulon a  
dessein d’extraire. C’est ainsi, par exemple, qu’il faut  
préparer les *eaux* d’aloès , de buis, de cédra, de gayac,  
de genevrier , de rhodium, & autres bois femblables.

3. Les plantes qui répandent leur odeur à quelque distan-  
ce d’elles, & qui par conséquent la perdent bien-tôt,  
doivent être distilées immédiatement après qu’on les a  
cueillies dans leur faifon, fans aucune digestion préala-  
ble; telles font la bourache, la buglofe, le jasinin ,  
les lis blancs, les lis de vallée, les rosies, &c. qui souf-  
friroient d’une digestion chaude, & de rester trop long-  
tems à Pair. Il y a même des bois auxquels la digestion  
feroit préjudiciable; les copeaux de sassafras, par exem-  
ple , bouillis dans *F eau* perdent bien-tôt leur vertu,  
leur gout & leur odeur.

4. Jamais par ce moyen on ne peut faire passer dans les  
*eaux* distilées , les qualités de la plante astringentes ,  
nourricieres, farcotiques, consolidantes, farineuses,  
gélatineuses & rafraîchissantes : mais il les faut cher-  
cher soit dans la plante entiere , foit dans fes parties  
les plus spxes. Cela posé, la Pharmacie fe trouve dé-  
chargée d’un embarras très-fuperflu , je veux dire celui  
de préparer des *eaux* qui aient ces qualités ou quel-  
ques-unes d’elles ; & les Medecins fauront en même  
tems que c’est dans les infusions, dans les décoctions  
& dans les extraits des plantes, qu’il faut chercher  
ces mêmes qualités, en sclppofant qu’elles les aient.  
Ne feroit-il pas ridicule d’attendre quelque chofe de  
nourricier d’une *eau* d’orge ou de chair de chapon ha-  
chée , distilée, laquelle est indolente &vappide? Peut-  
on raisonnablement espérer trouver dans *Peau* distilée  
dlofeille les vertus excellentes de cette plante pour le»

349 A Q Ü

tempéramens chauds , lâches , putrides & bilieux ? De  
même encore il seroit absurde d’attribuer les vertus  
excellentes du plantain à l'euu distilée de cette plan-  
te. C’est pourquoi il faut rejetter de la Chymie & de  
la Medecine , qu’on doit traiter comme des sciences  
sérieuses toutes ces puérilités vaines & inutiles.

5. Il faut dire toute autre chose des plantes dont la vertu  
réelle réside entierement dans la partie qui s’en sépare  
au moyen d’une chaleur qui n’excede pas 214 degrés :  
car les *eaux* de ces plantes bien préparées en contien-  
dront toutes les vertus qui ne semt point dans leur dé-  
coction ou dans leur extrait. Les vertus connues des  
fleurs de lavande , des lis de vallée & de la rue, con-  
tre les esipeces de mal caduc qui viennent du dérange-  
ment arrivé dans le mouvement du fluide nerveux, ré-  
sident dans *Veau* distilée & ne *se trouvent* point du tout  
dans la décoction & dans l’extrait, au lieu que la ver-  
tu anti-épileptique de la pivoine *se* trouve dans la dé-  
coction & point du tout dans *ï’eau.*

6. Il y a quelques plantes médicinales dont les vertus ré\*  
salent dans la partie qui est volatilisée par le degré de  
chaleur susdit ; mais de farte cependant qu’après que  
cette portion de la plante a été élevée par la distila-  
tion, la plante elle-même ou fil décoction possedent  
encore d’autres vertus qui font d’une grande efficacité  
en Medecine. C’est pourquoi il ne faut pas jetter ces  
décoctions-là, mais les épaissir au moyen d’une cha-  
leur modérée , afin qu’on les puisse garder fans qtssel-  
les *se* corrompent ; car lorsqu’on vient après cela à les  
mêler avec les *eaux* distilées, elles rassemblent par  
cette union toute l’efficacité de la plante. De cette *es-  
pece* sirnt la camomile , le chardon-béni , la petite  
centaurée, la germandrée, l’encens de terre, Parmoi-  
fe, le romarin, la fiauge, le fcordium, l’absinthe , &c.  
Ces siortes de plantes en effet semt exaltées par la fer-  
mentation; de sc)rte qu’elles communiquent quelques  
qualités à *seau* distilée : mais quand une fois leur dé-  
coction est épaissie, elles en ont moins alors, ou les  
ont différentes de ce qu’elles les avoient dans leur état  
naturel.

7. Il est rare que le gout acide, amer, austere, doux ou  
fade, passe dans *Veau* distilée : ordinairement il reste  
dans l’extrait de la plante, si l’on en excepte la camo-  
mile , l’absinthe & quelques autres en petit nombre.  
Mais ce qui est plus rare encore, c’est que la couleur  
de la plante paffe à fon *eau* distilée, ce qui arrive pour-  
tant à la camomile, dont *ï’eau* distilée tire la teinture  
bleue ; & à l’absinthe, dont la couleur verte paffe à son  
*eau* : mais communément les couleurs font plutôt dans  
l’huile que dans les *eaux.* Les qualités siavoneusies qui  
consistent dans l’union du siel avec l’huile ne s’élevent  
jamais , mais demeurent dans l’extrait : c’est pourquoi  
il est inutile de distiler de la maniere ci-dessus dite,  
les plantes qui ont ces *sortes* de qualités.

S. Voici des végétaux dans les *eaux* distilées desiquels  
il ne paffe rien qui sent de quelque utilité : ce semt l’é-  
pine-vinette , la poirée , les cerisies communes , le  
chou, les groseilles, les baies de Eureau , l’endive, le  
raisin mûr, la mercuriale, la laitue, les fucs de citron,  
de limon, d’orange , le pourpier, la scorsionere , l’o-  
seille, les fraifes & la chicorée. Il y a aussi quelque-  
fois dans la même plante des vertus toutes contraires :  
par exemple , la premiere *eau* distilée de canelle est  
désobstruante , échauffante , excite, anime & est bon-  
ne dans le vomiffement ; la seconde au contraire, est  
astringente, refrigérative & fade , tandis que la dé-  
coction qui reste au fond de l’alambic est d’un rouge  
foncé , opaque , épaisse, d’un gout austere, coagulan-  
te & corroborative.

Le Collége des Medecins indique pour les fubstances  
dont on peut extraire des *eaux* simples,

*Les feuilles et les bourgeons des*

Absinthe , de l’une & l’autre espece 3

A Q Ü 350

AngeIiqùe,

Baume ,

Chardon-bénij

Chêne,

Chicorée,

Eclaire,

Eufraife,

Fenouil,

Fumeterre

Hyfope ,  
Marjolaine;  
Mente,  
Persil,  
Plantain,  
Pouliot,  
Reine des Prés  
Rue ,  
Saxifrage.

*Les fleurs aè*

Camomile,

Feves ,

Lis de vallées,

Oranges ,

Pavot rouge,  
Pivoine ;

Romarin,

T blanches i

Rofes , > rouges ,

3 incarnates.

Sureau ,  
Tilleul.

*Les fruits de*

Cérises noires,

Citron, dont on distile l’écorce â

Framboise ,  
Noix vertes.

De ces premieres broyez douze livres avec les noyaux ;  
elles vous rendront quatre pintes *d’eau.*

*Animal,*

Frai de grenouille.

*Dispensaire de Londres par Quintsy.*

A ces différentes fubstances le Dispensaire d’Edimbourg  
ajoute,

L’Armoise & le Savinier.

Voici aussi la maniere dont le même Dispensaire prese  
crit de préparer *F eau* de frai de grenouille.

*Suspendez* votre frai de grenouilles dans un *sac s* de ma-  
niere que *ï’eau* coule dans un vaisseau placé au-  
dessous pour la recevoir ; & fur chaque pinte de  
liqueur que vous aurez extraite , vous ajouterez  
une dragme d’alun de roche.

Cette *eau* de frai de grenouille est de beaucoup supé-  
rieure à toutes celles dont on trouve la préparation  
dans d’autres Difpenfaires : l’alun qu’on y ajoute & la  
méthode de la préparer par la voie de la résolution  
augmente considérablement fa qualité ; au lieu que ,  
préparée par la simple distillation, elle donne une trop  
grande quantité de phlegme inutile. H paroît que Pu-  
sage dont elle peut être , ainsi préparée, c’est d’être  
employée par forme de refrigératif externe.

Le même Difgenfaire obferVe fort à propos, que quand  
par la voie de la distilation on ne fauroit tirer d’une  
plante une *eau* qui foit bonne à quelque chose, un au\*

*VA* A QU \_

tre moyen d’en faire est de faire dissoudre une quanti-  
té fuffisimte de fel essentiel de cette même plante dans  
de *F eau* de source ; ( *on aureltt du dire plutot dans Peau  
distilée. )*

La méthode pour faire *F eau* appellée *aqua lactis alexite-  
ria, eau de lait alexitere,* est détaillée à l’Article *Ale-  
xiteria.* Voyez cet Article.

AQUA CINNAMOMI TENUIS , *petite eau de canelle.* On la  
fait en mettant infufer douze onces de canelle dans  
huit pintes *d’eau,* & les faifant ensuite distiler juf-  
qu’à ce que la liqueur cesse de venir laiteufe.

On a inventé depuis peu une nouvelle *eau* , qui ne fe  
trouve dans aucun Dispensaire que je seiche, Eous le  
nom *d’eau* de mente poivrée. C’est, je crois, une *eau*distilée *do menthaspicis brevioribus, foliis menthaefuscae  
sapore fervido piperis*, de Ray, Synop. *Mentha saxifra-  
ga , angustiore folio , spicata , sapore acri fervido ,* de  
Plukenet, Almag. 129. *Mentha piperata acuta >* de  
Petivier, *Herbarium Britanicum.*

Cette *eau* est extremement chaude dans la bouche &  
dans l’estomac , ce qui donne lieu de juger qu’elle est  
propre à échauffer, à fortifier, à dissipper les flatuosi-  
tés, a détruire les acidités dans l’estomac & le duode-  
num, & à prévenir les coagulations qui en font des  
fuites.

*^stutre méthode pour retirer des eaux de végétaux> qui  
consiste â faire fermenter le végétal avant la dise  
tilation, suivant la pratique de Ludovicus.*

Nous avont vu jusqu’ici par les effets de la distilation, de  
la digestion & de la cohobation , ce que peut dans la  
distilation & la cohobation un feu poussé au degré de  
chaleur qu’il le faut pour faire bouillir *Peau)* & un  
feu plus doux dans la digestion. A préfent nous allons  
expofer une. méthode adroite & utile d’extraire les  
vertus des plantes , fans presque y causer d’altération  
& qui cependant les rend plus pénétrantes & plus vo-  
latiîes.

ï. *Prenez* du romarin nouvellement cueilli, hachez-le &  
le broyez si vous le jugez à propos; mettez-le  
dans un baril de bois de chêne & laissez par-def-  
fus quatre doigts de vuide jusqu’au haut; ver-  
fez-y ensi.iite ce qu’il faudra *d’eau* pour que la  
plante trempe, & y ajoutez un huitieme de miel,  
si c’est en hiver & dans un tems froid, ou un dou-  
zieme s’il fait chaud. En été on peut ajouter la  
même quantité de cassonade qui est un fucre non  
affiné , ou bien une demi-once de levure sur cha-  
que pinte, ce qui fera la même chose : mais j’ai-  
merois mieux le miel employé comme je viens  
de dire. Faites donc chauffer une quantité con-  
venable *d’eau* & de miel & les verfez enfuite silr  
la plante dans le baril ; mettez le baril tout droit  
& fermez fon embouchure supérieure ou le trou  
du bondon avec un couvercle de bois point trop  
*serré* ; essuitc mettez le baril dans une boîte de  
bois & Py tenez chaudement, au moyen de char-  
bon allumé que vous couvrirez de cendre, de ma-  
niereque la liqueur & la plante aient une chaleur  
de 80 degrés, laquelle vous entretiendrez en cou-  
vrantle barilavec des couvertures &en réglanssle  
feu, dont vous prendrez un foin plus particulier  
pendant le froid ; car dans l’été quand il faitchaud  
il ne faut que peu ou point de feu. Le fecond  
jour on entend à travers les parois du vaisseau une  
espece de sifflement, il s’éleve des bulles & de  
l’écume, & l’on fent une odeur gracieufe de ro-  
marin , la plante remontant alors fur la furface  
de la liqueur. Ce mouvement s’appelle fermen-  
tation.

*2.* Quand la fermentation a continué jufqu’à ce que la  
matiere qui s’étoit élevée en haut foit atsaissée & re-  
tombée au fond, alors l’opération est finie, il n’y a

AQU 352

plus qu’à laisser refroidir le baril & le bien bondon-  
ner ; car si on le laissoit ouvert plus long-tems à la mê-  
me chaleur , l’esprit & l’huile de la plante devenus  
trop volatils s’envoleroient , & elle perdroit les ver-  
tus qu’on en attendoit, comme si elles en eussent été  
séparées par la distilation.

3. *Prenez* donc de cette plante & de la liqueur fermentée  
autant qu’il en faudra pour emplir les deux tiers  
d’un alambic, & apportez tous vos foins à l’o-  
pération dès le commencement, car cette liqueur  
contenant un esprit qui est en fermentation , Ee  
raréfieroit aisément sim le feu , écumeroit, se  
gonfleroit & monteroit dans l’alambic. Et corn-  
me tous ces effets seroient beaucoup plus vio-  
lens dans cette distilation que dans les autres dont  
j’ai parlé, il faut la mener doucement, furtout  
dans le commencement.

4. Vous aurez par cette méthode une premiere θιίυ, lim-  
pide, onctueuse, pénétrante , odorante, savoureuse,  
que vous garderez séparément ; ensuite il en viendra  
une seconde, laiteisse, opaque, trouble, qui ne laif-  
fera pas d’avoir encore du gout & de l’odeur; puis une  
troisieme qui fera claire, acide , seins odeur , & qui  
n’aura prefque aucune propriété dti romarin , après  
quoi il restera seulement au fond de l’alambic , un ex-  
trait indolent, qui n’aura rien des vertus dti romarin,  
mais beaucoup de la fubstance du miel. Voilà les dise  
férentes fubstances qu’on retire quand on continue la  
fermentation jusqu’à ce que la plante tombe d’elle-  
même au fond du vaisseau , ce qui au moyen du degré  
de chaleur que j’ai dit, arrive au bout de cinq ou six  
jours.

5. On peut garder cette premiere *eau* ou plutôt cet esc  
prit, plusieurs années , dans un vaiffeau bien fermé ,  
fans qu’il y arrive d’altération ou qu’il devienne gluant.  
Il retient même à peu de chose près, l’odeur & le gout  
de la plante : mais si l’on y mettoit moins de miel,  
qu’on y employât moins de chaleur, ou qu’on ne laisa  
sât durer la fermentation que deux ou trois jours,  
alors *Veau* de la premiere distilation feroit blanche ,  
épaisse, opaque, onctueufe, écumeufe, & retiendroit  
parfaitement l’odeur & le gout de la plante, dont elle  
ne dégénereroit pas à beaucoup près tant que dans le  
premier cas, quoique cette *eau* fût plus douce & moins  
pénétrante. Après cette premiere *eau*, il s’en éleve-  
roit une autre, aigre, limpide & sans odeur, après la-  
quelle ce qui resteroit auroit beaucoup moins des pro-  
priétés du romarin que dans le cas de l’opération faite  
comme il a été dit en premier lieu.

6. Dans ce fecond cas on a aussi trouvé quelque huile  
qui ne *se* trouvoit pas dans l’autre. Au contraire, si la  
fermentation avoit été continuée vingt-quatre ou tren-  
te-six heures de plus, la premiere *eau* n’auroit point été  
chargée de cette huile. A tous autres égards, lesma-,  
tieres font à peu près les mêmes dans l’un & l’autre  
cas ; on trouve constamment que plus la fermenta-  
tion a été continuée long-tems , moins il y a d’huile  
dans l’eau distilée : C’est pourquoi ce qui vient d’abord  
est toujours plus clair & plus fort ; mais en y mêlant  
de *Veau* commune, le tout devient aussi-tôt laiteux.  
De-là vient que ces *eaux* font fort différentes les unes  
des autres, felon la différente maniere dont on les a  
préparées à cet égard. Quand la fermentation a été  
complete , la premiere *eau* qu’on tire, fera limpide,  
la seconde laiteuse, & si on en tire une troisieme en  
pouffant la chaleur jusiqu’à faire bouillir *Veau,* elle  
viendra acide , claire, limpide, & ressemblante a du  
vinaigredistilé. Dans ce cas, plus la fermentation a  
été continuée long-tems , plus elle a été complete,  
moins aussi l’extrait qui reste est imprégné des vertus  
de la plante, & réciproquement. Or l’huile qui flote  
fur la surface de *Peau* dans le cas où la liqueur n’a point  
fermenté , est tellement atténuée lorfque la fermenta-  
tion a été complete avant la distilation , qu’elle difpa-\*

353 À Q U

roît entierement & demeure cachée, ou est du moins  
divisée en parties extremement fubtiles dans la liqueur  
distilée , qui pour cette rasson seroit mieux appellée du  
nom d’esprit que de celui *d’eau.* On éprouve dans ce  
fecond cas, que si on ajoute à l’efprit une grande quan-  
*tatéd’eau,* elle devient tout aussi-tôt blanche , ce qui  
montre qu’il y avoit de l’huile cachée dedans; & sou-  
vent même on verra quelques gouttes de cette huile  
ainsi régénérées flotter soir la surface de *F eau.*

*R E M A R QU E S.*

r. Cet exemple de fermentation nous apprend que quand  
elle est continuée pendant tout le tems qu’il convient,  
qu’elle est pouffée à un degré convenable , & qu’après  
la fermentation finie on garde la matiere quelque-tems  
dans le baril bien bondonné, on a des *eaux* extreme-  
ment limpides, chaudes,aromatiques, odoriférantes,  
Favoureufes , & pénétrantes, fans qu’il paroiffe qu’elles  
contiennent aucune huile : & à proportion que ces pro-  
priétés, sont plus apparentes dans *F eau*, les vertus na-  
turelles de la plante sont plus changées , de maniere  
qu’à la fin on n’y reconnoîtroit plus aucune consormi-  
té : mais quand la fermentation est complete, chacune  
perdant fon caractere spécifique, elles ne different prese  
que plus l'une de l’autre. De-là il s’ensuit manifeste-  
ment que les vertus particulieres des'végétaux ne font  
pas exaltées & menées à leur perfection par la fer-  
mentation , comme elles le feroient par la tohobation  
réitérée,mais aussi que par la cohobation les produits ne  
font pas si spiritueux que par la simple fermentation.Et  
cela vient, je crois, de ce que par le mouvement vif  
& continué de la fermentation , l’efprit volatil que  
contenoit la plante, dégagé des parties & singuliere-  
rnent des particules d’huile , pour lors extremement  
atténuées, s’exhale librement ; car la ténacité de l’huile  
étoit la principale caufe qui retenoit & fixoit l’efprit  
dans la plante. Or une fermentation douce & modérée,  
qui ne dissipe pas l’efprit, mais ne fait que diffoudre la  
viscosité , dans laquelle il est embarrassé , donne une  
force merveilleisse à ces *eaux,* les rend durables, les  
présierve long-tems de la corruption, & les empêche  
de devenir féculentes & gluantes, comme l’a fort bien  
obferre *Daniel Ludovicus* , Chymiste aussi sincere  
qu’habile dans son Dispenfaire , accommodé au siecle  
présient. *L’eau* de chardon-beni ainsi préparée est re-  
commandée, pour exciter , lorsqu’il en est besoin, la  
fueur & la transpiration.

*2.* Nous voyons encore par ce même exemple , que le  
gout & l’odeur des plantes communiqués à leurs *eaux*distilées, consiste principalement dans leur esprit : mais  
cet esprit est envéloppé dans une huile ténace, laquel-  
le mêlée avec ces *eaux*, les rend d’autant plus odoran-  
tes & savoureusies qu’elle y est mêlée en plus gran-  
de quantité. Au moyen de la digestion & de la coho-  
bation faite dans un vaiffeau bien fermé, cette huile fe  
subtilifè, devient plus active, plus fpiritueufe, & plus  
aisée à mêler avec *seau* : mais aussi l’esprit devenant  
en même-tems plus volatil & plus dégagé ne manque-  
roit pas de fe dissiper, s’il trouvoit du jour par quel-  
qu’endroit du vaiffeau oùfe fait la distilation : Voilà  
Ic moyen de préparer *des eaux* d’une grande efficacité.  
Mais comme la fermentation demande beaucoup de  
tems , qu’elle exige qu’on lasse affez de jour pour faire  
entrer Pair dans le vaisseau, elle atténue les huiles par  
fon mouvement, & les mêlant parce moyen avec *Featso*elle en fait une liqueur inflammable ; ce qui ne fau-  
roit arriver fans qu’il *se* fasse de diffipation dans l’efprit  
de la plante. Cette même voie rend les huiles alliables  
aVec les fiscs animaux, & les rend capables de pénétrer  
dans les Vaisseaux les plus déliés : mais aussi elle dé-  
truit les Vertus particulieres de la plante. Par ce moyen  
elle donne un Véhicule qui porte des Vertus stimulan-  
tes & agréables en même-tems, aux nerfs, &principale-  
ment à ceux du nez, de la bouche, de la mâchoire, du  
gosier , de l’estomac & des intestins.

*Tome II.*

A Q U 354

Afin de ne rien omettre de ce qui concerne la distilation  
des *}aux,* j’ajouterai ici la méthode de les distilerpcr  
*descensum.*

Les Chymistes ont appelle distilation , le mouvement qui  
fe fait dans tine matiere qu’on fe propose de métamor-  
phsser , lorsque par l’action du féu fur le vaisseau qui  
la contient, elle passe de ce vaisseau dans un autre  
ajusté au premier, soit que ce soit une matiere solide  
ou qu’elle soit.fluide : or cette opération peut différer  
par trois circonstances différentes : Car I°. ou le feu  
fait monter la matiere en haut perpendiculairement j  
2°. ou bien obliquement, ou latéralement, comme il  
arrive lorsque la distilation se fait par le moyen d’une  
retorte; 3°. ou bien il la fait defcendre en embas,com-  
me il arrive lorfque le feu est mis par dessus. Cette der-  
niere distilation est celle qu’on appelle *per descensum,*qu’on employoit autrefois pour séparer le .vif argent  
d’avec fa pierre de mine ; ParacelEe s’en est aussi servi  
pour des végétaux. Je vais donner un exemple de cette  
sorte de distilation.

*Foumissez-vOvis* d’un vaisseau cylindrique , suffisamment  
large & profond , fait d’une matiere qui ne puiise  
ni laisser passer la liqueur à travers ses pores ni la-  
boire , ni la gâter. Qu’il y ait une rainure en de-  
dans de l’orifice du vaisseau, dans laquelle puiise  
.s’engrener juste & s’arrêter une platine ronde tou-  
te criblée de trous , laquelle on enfoncera envi-  
ron deux pouces au-dessous du haut de l’embou-  
chure du vaisseau; enfuite vous mettrez fur la pla-  
tine la plante qu’il faudra, fraîche , verte & bien  
fticculente, après l’avoir hachée ou broyée, au-  
tant qti’il en faudra pour emplir toute la capacité  
de l’orifice ; alors vous mettrez par dessus un cou-  
vercle plat, que vous luterez afin de fermer plus  
exactement l’embouchure du vaisseau , & d’em-  
pêcher ainsi qu’il ne s’exhale aucunes vapeurs. Si  
vous voulez faire une grande quantité *d’eau* à la  
fois, il faudra que l’une & l’autre platine soit de  
tole ; mais si vous ne voulez que faire une expé-  
rience,il fuffira qu’elles soient de terre. Vous  
mettrez silr le couvercle un peu de poudre fine  
passée au tamis , & par dessus, du charbon allu-  
mé , afin que la partie humide de la plante puisse  
fie résoudre en vapeurs, & que le sclc liquefié tom-  
be dans la partie inférieure du vaisseau , où étant  
condensé par le froid il tombera goutte à gout-  
te & s’amassera, pourvu qu’on observe de ména-  
ger le feu prudemment, & de l’augmenter par  
degrés. On peut par cette méthode obtenir l’ese  
prit, l’eatl, la cire, la gomme , l’huile, la résine»  
& la partie faline & favoneufe de certains végé-  
taux , dont on ne tireroit rién par la voie de la dise  
tilation ordinaire. Il faut cependant avoir grand  
foin de ne pas faire trop grand feu, de crainte de  
brûler la plante ; quoiqu’on effet trop peù de feu  
aussi ne fera pas affez d’effet : mais un feu violent  
brouilleroit tout, la matiere huileufe brtlleroit,  
le peu qui viendroit de cette distilation auroit  
un gout empyreumatique , & une odeur dégou-  
tante de fumée, ce qui le rendroit incapable d’ê-  
tre employé intérieurement, surtout si la matie-  
re distilée étoit feche ou onctueuEe. Mais quan 1  
on emploie des végétaux succulens, tels que des  
fleurs de rofles, & que l’on a l’attention de ne les  
point brûler. *Peau* ainsi distilée reffemble à peu  
de chosie près ausilc naturel de la plante dont il  
contiendra tout à la fois la nature favoureufe &  
les vertus particulieres, quoique toujours un peu,  
changées par le feu ; ce qui fait que les fucs ex-  
primés tout naturellement, font non-feuleffient  
plus agréables, mais aussi plus médicinaux. Quôi-  
qu’il en foit, Paracelfe, en distilant le gayac de  
cette maniere , a obtenu une huile piquante, fé-  
tide, qu’il recommande qu’on emploie foit inté-  
rieurement, soit extérieurement. C’est de-là que

355 A Q U

cette opération a été en ufage quelques-tems eû  
Allemagne: mais on ne l’y pratique plus, on y  
en a substitué d’autres qui lui stont préférables.  
BOERHAAVE, *Chymie,*

*Eaux compos.ées et spiritueus.es, dont la confection est indi-  
quée par le Collége des Médecins (de Londres.)*

En général pour la préparation de ces *eaux ,* la premiere  
chofe à faire, est de choisir des plantes vertes, si ce n’est  
que le contraire fût prefcrit dans quelque cas particulier.  
Au défaut de vertes on en mettra le quart de feches,  
& on y ajoutera autant *dé eau* de fource qu’il faudra  
pour empêcher que la plante ne brûle dans l’alambic.

*Aqua Absinthii minus composita :*

Eau d’Absinthe moins composée.

Prenez *feuilles d?absinthe sache, deux livres ,  
graine de petit cardamome , deux onces,  
graine de coriandre, demi-livre ,*

Infusez le tout dans douze pintes d’eau-de-vie de Fran-  
ce, & tirez en la même quantité par la distilation.

Par la même méthode, si ce n’est qu’on ne mettra pas les  
graines que je viens de dire, mais en récompense qua-  
tre fois davantage de la plante ; on peut faire des *eaux*d’angélique, de baume, de mente, de sauge , &c. de  
fleurs de romarin, de graine de carvi, de petit cardamo-  
me, de baies de genevrier, d’écorce d’orange , de ci-  
tron , & de limon.

Cette *eau* dissere principalement de celle qui étoit prese  
crite dans l’ancien Dispensaire, en ce qu’on substitue  
ici les graines de cardamome & de coriandre à celle  
d’anis; ce qui la rend plus cordiale & plus gracietsse  
pour l’estomac; la graine d’anis fourniffant une huile  
trop impure pour llustage qu’on en veut faire. Cette  
*eau* s’emploie communément dans les infusions stoma-  
chiques , dans la supposition qu’elle doit participer  
aux vertus de l’absinthe : mais il est pourtant vrai  
qu’elle ne participe pas à celles qui résident dans la  
teinture de cette plante ; de forte que ce n’est, je crois,  
qu’un carminatif qui tire fes propriétés des graines  
aromatiques qui entrent à présent dans *sa* confection.

*Aqua Absinthii magis composita :*

Eau d’Absinthe , dont la confection est plus compoiée.

Hâchez & broyez tous ces ingrédiens autant qu’il fau-  
dra, & après les avoir laissés infufer pendant quelque  
tems dans douze pintes d’eau-de-vie, tirez-en la mê-  
me quantité par la distilation.

Cette confection differe de celle de l’aficien Dispenfai-  
re , en ce qu’on en retranche la racine de reglisse, &

AQU 356

les raisins secs qui ne fervent de rien dans la distilation,  
qu’on y fait entrer une plus grande quantité d’esprit,  
& qu’on en retire davantage , la premiere étant trop  
chargée d’ingrédiens huileux pour rien admettre qui  
foit beau à la vue ou gracieux à l’estomac. QUINCY ,  
*Dispensaire.*

Si l’on considere les *eaux* d’absinthe & de gentiane corn-  
me stomachiques, il n’y a pas lieu d’en attendre de  
grands effets; parce que les parties matérielles qu’on  
en tire ne sont pas fort propres à fournir dans la disti-  
lation des qualités qui répondent à cette fin; de ma-  
niere que s’il y a quelque chofe de bon dans l’une &  
l’autre de ces plantes, c’est à leur eEprit qu’il faut l’at-  
tribuer , plutôt qu’aux parties matérielles dont elles  
font composées. QUINCY, *Praelect. Pharmaceut.*

*L’eau* d’absinthe & d’angélique plus composées, semt à  
peu près les mêmes quant aux effets : mais elles ont  
trop de semences huileuses, pour qu’on en tire rien  
de bien subtile, surtout de l’angeliqué : on ne fait  
guered’ufage de l’une ni de l’autre. QUINCY.

*Aqua Angelicae magis composita :*

Eau d’angélique plus composée.

Faites infuser le. tout dans deux gallons d’eau-de-vie  
de France, & tirez-en par la distilation la même quan-  
tité.

On a rejetté du nouveau Dispensasse l’ingrédient appelle  
*Species diamoschu dulcis , & i’Aromaticum rosatum ,*qui étoient prefcrits dans l’ancien : le premier de ces  
deux ingrédiens ne *fe* trouve point du tout dans le  
nouveau ; on y a substitué des aromates plus convena-  
bles.Pour le chardon qui y est prescrit, il ne sert à rien ;  
& la dose de la graine douce de fenouil est trop forte:  
cette quantité excessive rendroit *Peau* trouble & laiteù-  
*se.* La derniere *eau* qu’on tire par la distilation de ces  
Ingrédiens, mérite d’être gardée séparément pour être  
employée en forme de juleps carminatifs, & autres ufa-  
ges femblables. QUINCY, *Dispensaire,*

*Aqua Bryoniae composita.* Eau composée de Bryoine.

357 AQU

*de castoreum de Russee, une once s  
d’esprit devin, huit pintes s*

Distilez le tout de la maniere ordinaire après unemacé-  
ration convenable ; car plus on laisse infuser long-tems  
des végétaux de cette espece, meilleure est *ï’eau* qu’on  
en tire.

On prescrit cette *eau* dans les maladies hystériques ; elle  
est excellente pour débarrasser l’utérus : aussi la donne-  
t’on pour procurer la délivrance à une femme en tra-  
vail, & enfuite pour faire fortir les vuidanges : elle est  
honne aussi pour dégager les obstructions qui s’oppo-  
sent à l’éruption des menstrues , & pour quantité de  
maladies de femmes. Elle est encore bonne contre les  
convulsions des enfans , & en général dans toutes les  
maladies qui attaquent les nerfs, dans l’ifh & l’autre  
fexe.La dose est depuis deux dragmes jufqulàdeux on-  
ces, qu’on mêle dans un délayant convenable. QUIN-  
CY , *Dispensaire.*

*L’Eau de Brfoine composée* a quelques-unes des vertus les  
plus efficaces des simples fétides, & paroît être un re-  
mede merveilleux pour les maladies hystériques, pour-  
vu qu’on la prépare par la méthode qui est ici prefcrite.  
Mais si on veut l’avoir bonne, il faut qu’elle foit trou-  
ble & laiteufe ; car si elle ne l’est pas, c’est qu’elle est  
privée des qualités de quelques-uns desses meilleurs in-  
grédiens, ou que la plus grande partie de ces ingré-  
diens a été précipitée a.vec de l’alun, ou passée avec un  
couloir. QiiI.NCY, *Praelect. Pharmac.*

*Aqua florum Chamaemeli composita :*

Eau de fleurs de Camomile composée.

Faites infufer le tout dans trois pintes d’eau-de-vie de  
France, & tirez-en deux pintes & plus par la disti-  
lation.

Cette *eau* est carminative, & on ne rifque rien d’enufer  
tant qu’on voudra pour cet ufage. QU INC Y.

*Aqua Cinnamomi sortis.* Eau forte de Canelle,

*Prenez* une livre de canelle groffierement concassée, &  
quatre pintes d’eau-de-vie de France , & tirez-en  
par la distilation trois pintes.

*Aqua epidemica.* Eau contre la peste.

AQU .358

*racines debistorte de Virginies une dernjoonce ,*

Mettez infufer le tout dans quatre pintes dleau-de-vfe dé  
France, & tirez-en six par la distilation.

Celle-ci est très-différente de celle indiquée dans l’anciért  
dispensiaire ; car outre qu’on ajoute dans celui-ci des  
plantes qui n’étoient pas dans l’autre, on en supprime  
qui y étoient, telles que l’impératoire & la pivoine;  
de sorte qu’il semble qu’on ait voulu changer en-  
tierement la nature de ce médicament ; & d’un aleXle  
pharmaque, en faire un cardiaque. Cette nouvelle  
*eau* est tirée des additions de Shipton à l’ancien Dise  
penfaire ; & il y a bien des gens qui ne l’estiment pas  
tant que l’ancienne *eau* contre la peste , parce qu’ils  
trouvent qu’on a négligé d’y faire entrer bien des in-  
grédiens qui auroient été fort efficaces, pendant qu’on  
y en fait entrer d’autres tout-à-fait inutiles & étrangers  
au but qu’on fe propoiledans la confection de cette *eaus*QUINCY, *Dispensaire.*

*Aqua Gentianae composita.*

Eau de Gentiane composée.

Prenez *de la gentiane coupée par tranches, une livre et  
demie,*

*des feuilles et desfleurs de petite centaurée, de cha\*  
que i quatre onces ;*

Faites infufer le tout dans six pintes d’eau-de-vie deFran-  
ce, & tirez-en par la distilation trois pintes.

Cette *eau* est souvent prese:rite comme un bon stomachla  
que; on l’emploie aussi comme détergent; on la dit  
encore bonne pour Phydropisie, la jauniffe & autres  
obstructions des vifceres. La dofe est depuis deux drag-  
mes jusqu’à trois onces : mais dans la vérité , il y a si  
peu de chose de tous ces ingrédiens qui s’éleveen va-  
peurs, que l’efprit ne monte en haut qu’avec une très-  
petite altération ; de maniere que ceux qui font entêtés  
de trouver dans ces ingrédiens les vertus qu’on dit y  
être, les cherchent dans l’extrait,& jamais dans la li-  
queur distilée, paffant ce qui leur reste au fond de Fa-  
lambic , après que la partie la plus volatile aura été éle-  
vée , & en faisant évaporer la partie humide; & c’est ce  
qui fe pratique ordinairement dans les boutiques, fur-  
tout lorfqu’il est question de faire des stomachiques &  
des defobstruans à prendre en pilules. Salmon dans *ses*notes au fujet de cette *eau ,* dit que c’est un excellent  
préfervatif dans un tems de peste ; qu’elle est bonne  
pour les enfans noués, qu’elle foulage les points de  
côté , qu’elle provoque les regles , & facilite la for-  
tie de l’arriere-faix. C’est fans doute avec autant de  
raifon & de fondement qu’un Auteur obfcur a écrit  
qu’elle guérit les cors , les fractures des os & l’apo-  
plexie. QUINCY, *Dispensaire.*

*Aqua Imperialis.* Eau Impériale.

359 A Q U

Tirez-en huit par la distilation.

Cette *eau* est un bon céphalique ; on en fait aussi des ju-  
leps très-falutaires aux perfonnes attaquées de maladies  
nerveuEes ; & quoiqu’à présent dans la pratique on  
n’en fasse pas un grand ufage, elle a un mérite que le  
Dispensaire ne reconnoît que dans très-peu d’autres,  
qui est que tous *ses* ingrédiens concourent au même  
effet, & déposent leurs vertus par la distilation. On en  
peut donner depuis deux dragmes jtssqu’à deux onces  
dans un véhicule convenable. Prise à la quantité d’une  
dragme seulement, c’est un cordial agréable, & très-  
bon pour des maux silbits d’estomac. QUïNCY , *Dispen-  
saire.*

*Aqua lactis alexiteria.* Eau de lait alexitére. Voyez *Ale-  
xiteria.*

*Aqua limacum tenuis.* Eau légere de limaçons.

Distilez le tout comme il est d’usage, foit au bain-marie,  
ou au feu de fable.

Si au lieu de trois, on met six pintes de lait de vache, &  
qu’on ajoute deux pintes de vin de Canarie , la liqueur  
qu’on tirera s’appellera *eau-forte* de limaçons.

*Aqua admirabilis.* Eau admirable.

Tirez la même quantité par la distilation.

Cette *eau* est un cordial gracieux & salutaire , qui chaste  
les vents de l’estomac & dissipe les flatuosités. QUINCY,  
*Dispensaire.*

*Aqua Nephritica.*

Eau pour les personnes attaquées de la pierre.

Prenez *des fleurs choisies T aube-épine , quatre livres s  
muscade concassée, trois onces.*

Mettez infuser l’un & l’autre ensemble dans un vaiffeau  
bien fermé dans six pintes de bon vin blanc , & tirez-  
en les deux tiers par la distilation.

Cette *eau* étoit un des remedes favoris du Docteur Rad-  
disse : mais elle ne fe trouvoit pas dans l’ancien Disc  
pensaire.

*Aqua Paeoniae composita.* Eau de Pivoine composée.

Prenez *lis de valées , fraîchement cueillis t une livre,*

A Q U 360

Faites-les insuser dans huit pintes d’eau de-vie de France  
& ajoutez-y.

Faites distiler le tout.

Dans le nouveau dispensaire on a passe par-dessus queI-  
ques ingrédiens inutiles qui étoient dans l’ancien , fin-  
gulierement par-dessus les fquilles ; & on a évité l’em-  
barras d’une double distilation qui ne fervoit à rien.  
Cette *eau-ci* est la même que le Collége avoit insérée  
dans sein premier Dispensaire fous le titre de *Aqua an-  
tiepileptica Langii.* On y blâme les doses de quelques  
ingrédiens, comme, par exemple, celle de la rue, dont  
on presi:rit trois dragmes & demie, vu que cette petite  
quantité prife à la fois n’opere aucun effet sensible. Il  
y a aussi dans cette même recette quelques ingrédiens  
qui n’ont que peu d’efficacité ou qui n’en ont point du  
tout pour la fin qu’on s’y proposie, d’autres qui n’y ont  
pas le moindre rapport ; on met de ce nombre la raci-  
ne du dictame blanc & d’aristoloche longue qui ne  
fourniront rien de considérable dans la distilation, non  
plus que la graine de pivoine & le gui de chêne qui em-  
ployés de toute autre façon pourroient être bons pour  
les mêmes cas où on fe proposis ici affez inutilement  
de les employer. Par exemple la graine de pivoine se-  
roit bonne avec sa coffe à faire des émulsions, & le gui  
de chêne devroit être employé en poudre : mais la grai-  
ne de pivoine distilée avec ses cosses est en vérité une  
chofe bien inutile. La dofe du castor est ici plus forte  
qu’elle n’étoit dans l’ancien Dispenfaire : mais quoi-  
que ce foit un des principaux ingrédiens pour la fin  
qu’on *se* propofie , tout l’eflèt qu’il produira en distila-  
tion *sera* de donner à l’eau une couleur laiteuse & une  
odeur desagréable ; c’est pourquoi il vaudroit mieux  
l’employer sous dautres formes , quoique à la vérité ,  
il est ici prefcrit en trop petite quantité pour pouvoir  
faire grand mal à cet égard. Cependant au fond cette  
*eau* n’est pas mauvaife & on l’ordonne affez commu-  
nément à quelque changement près dans la confection.  
QdNCY, *Praelect. Pharmac.*

C’est un excellent cordial, & qui n’a pas fon pareil pour  
les maladies nervetsses , soit dans les enfans , fiait dans  
les grandes personnes. On en peut faire un julep en la  
délayant dans de *Veau* de cerifes noires ou tout autre  
véhicule femblable ; on peut la donner depuis une  
dragme jtssqu’à trois aux enfans , & depuis une demi-  
once jufqu’à deux onces aux grandes personnes ; & s’il  
est besoin on réitérera cette doEe de six heures en six  
heures ou de huit en huit ; or il la faudra nécessaire-  
ment réitérer dans les maladies sérieufes, si l’on veut  
qu’elle procure quelque foulagement. QUINCY , *Diso  
penfaire.*

*Aqua Protheriacalis.*

Eau qu’on peut fubstituer à celle de thériaque.

Prcnezfeui/sos *defcordium> deux poignées s*

361 A QU

Tirez-en autant par la distilation.

On ne parle point dans ce nouveau Dispensiùre de la  
graine de chardon ni de *Veau* de chardon , parce qu’on  
les a jugées tout-à-fait inutiles dans cette occasion  
Quant au reste cette recette est la même que dans l'an  
cien dispensaire. On la donne comme propre àrem-  
placer *i’eau* de thériaque , lorfque celle-ci manque , &  
qu’on n’est pas dans une sialson où on en pusse faire.  
QUINCY.

*Aqua raphani composita.* Eau de raifort composée.

Prenez *feuilles de cuelllerée des deux especes fraîchement  
cueillies auprès de quelque four ce s de chaque six  
livres.*

Broyez-les & ajoutez au scic que vous en aurez exprimé,  
*du suc de brusc, de chaque une pinte et*

*de cressen de fontaine,* j *demie ;  
racines de raifort, deux livres,  
racines d’arum fraîches nsix onces s  
gingembre ,* j- *de chaque* 4 *onces ;*

*écorce de limons, deux onces,  
eau-deajie de France, quatre pintes.*

Tirez-en huit par la distilation.

Ici on exclut de la confection de cette *eau* , la racine de  
bryoine dont l’ancien Difpenfaire prefcrit une dofe co-  
pieuse,mais qui rend *i’eau* dégoutante, sans lui donner  
de vertus qui tendent à l’effet qu’on *se* propose. On y a  
substitué une dose plus considérable de racine d’arum,  
six onces, au lieu d’une demi - once qui étoit ordonnée  
dans l’ancien Dispensiaire; ce qui rend ce médicament  
plus piquant & meilleur contre le sicorbut & la douleui  
néphrétique , qui sont précisément les maladies pour  
la guérison desquelles il est sait.Tous les ing rédiens dont  
cette *eau* est composée font d’une nature fubtile & pé-  
nétrante , & abondent en sels volatils qui semt très-sa-  
lutaires aux persimnes qui ont le sang épais & couen-  
neux , parce qu’ils le divisent & le rendent plus fluide ,  
ce qui fait qu’il se décharge mieux dans les veines , &  
est plus propre à dégager les obstructions de ces par-  
ties. Ce médicament est aussi d’un excellent ufage pour  
les obstructions des autres vssceres;on s’en sert aussi avec  
succès dans la jauniffe, la cachexie & l’hydropisie: il n’y  
en a pas de plus efficace contre le scorbut;comme il s’in-  
troduit dans les passages les plus déliés, il provoque la  
transpiration , débarrasse les pores de la peau & autres  
petites glandes lorsqu’elles fiant embarrassées de parti-  
cules grossieres qui nussent à leurs fonctions. On peut  
donner de Cette *eau* depuis une demi-once jufqu’à trois  
ou quatre onces ; si ce n’est immédiatement après la dss-  
tilation ; parce qu’alors elle est si piquante qu’il seroit  
difficile de la pouvoir prendre sans qu’elle fût détrem  
pée dans une quantité copieufe de délayant. Il faut re-  
cevoir cette *eau* lors de la distilation dans un récipient  
dont la jointure avec le chapiteau de l’alambic soit bien  
clofe avec une vessie, autrement il s’en perdroit beau-  
coup. QdNcY , *Dispensaire.*

A QU 362

*L’eau* de raifort composée est faite pour être employée  
comme diurétique ; & si elle est bonne, elle fera trou-  
ble & laiteuEe , comme l’eau composée de bryoine  
quand elle est préparée comme il faut. QllINcY , *Prae-  
lect. Pharmac.*

*Aaua Doctoris Steohani.* Eau du Docteur Etienne.

*eau-de-vie de France s six pintes»*

Tirez-en quatre par la distilation.

Tous les ingrédiens dont cette *eau* est composée entrent  
parfaitement bien dans le dessein qu’on *se* propofe en  
la faifant, qui est de l'employer en guise de céphali-  
que, de cordial ou de carminatif. On l’emploie aussi  
comme un antihistérique ; c’est pourquoi les Accou-  
cheurs & les Sages-femmes en font fouvent ufage pour  
les femmes qu’ils gouvernent. On la donne depuis deux  
dragmes jusqu’à deux onces.

*Aqua theriacalis.* Eau thériacale.

Tirez-en par la distilation trois gallons & demi , & y  
ajoutez, quatre pintes de vinaigre distilé.

Le nouveau Dispenfaire omet, comme une circonstance  
inutile, & qui l’est en effet, une chofe qui étoit recom-  
mandée dans l’ancien : c’étoit de purifier le *suc* de li-  
mon avant la distilation ; & ajoute avec raifion à la fin  
le vinaigre distilé, au lieu de le faire mettre dans l’a-  
lambic ; ce qui vaut mieux en effet pour le but qu’on  
*se* propofe , & ne met pas en risque d’emporter avec  
*i’eau* distilée des parties du métal dont l’alambic est  
fait , comme il arrive affez fouvent lorsqu’on y met  
des acides. Cette *eau* est une de celles dont on fait le  
plus d’uEage dans les Boutiques, quoique sa composi-  
tion ne soit pas généralement approuvée ; parce que  
les silcs qui y entrent ne peuvent pas contribuer beau-  
coup à sii qualité ; & que d’ailleurs, comme on ne peut  
avoir les ingrédiens d’où on les tire, que dans certai-  
1 nes saisons déterminées, il y a des tems où on ne fasse

363 A Q U

roit faire cette *eau ,* quelque befoin qu’on en ait , à  
Inoins de faire comqpe quelques-uns qui expriment les  
jus dans la faifon & les gardent pour le befoin ; mais  
alors ils ne font bons à rien , parce que si peu qu’il y  
ait de parties volatiles dans ces simples lorsqu’on les  
cueille , elles font bientôt dissipées. Pour ce qui est  
des autres ingrédiens, ils répondent fort bien à l’in-  
tention qu’on a de faire de cette *eau* un alexipharma-  
que & un sisdorifique ; à quoi les acides contribuent  
aussi beaucoup.

La dosie de cette *eau* est ordinairement pour les grandes  
perfonnes, depuis une demi-once jufqu’à une once:  
mais c’est trop peu , car pour en recevoir quelque sisu-  
Iagement sensible , il n’y auroit rien de trop d’enpren-  
dre quatre onces, sifrtout pour les persimnes au-def-  
Eus du commun , vu le genre de vie qu’elles menent  
ordinairement. QUINCY, *Dispensaire-*

Il est d’une grande importance dans la composition de  
ces siortes *d’eaux* d’en préparer les ingrédiens de ma-  
niere que leurs vertus puissent être extraites & conser-  
vées : mais il est fort inutile de s’appliquer à les faire  
belles & pracieufes; prcmierement, parce qu’elles ne  
semt pas faites pour plaire aux yeux ou au gout, mais  
pour guérir les maladies ; & que d’ailleurs ce seroit  
perdre fa peine que de s’efforcer de rendre des reme-  
des agréables au gout, attendu que le nom feul de mé-  
dicamens qui leur reste lasse toujours dans l'esprit des  
malades l’idée de quelque chofe de dégoutant.

Quant à la force des *eaux* spiritueufes , elles ne me pa-  
raissent point du tout propres à emporter aucunes ma-  
ladies , quoique quelquefois elles en allégent quel-  
ques iymptomes. Quiconque aura bien pesé ce qui a été  
dit à l’Article *Alcohol ,* des efprits que procure la  
fermentation , pourra convenir avec moi qu’il est rare  
qu’on puisse prendre des *eaux* spiritueufes en assez  
grande quantité, pour qu’elles puissent produirequel-  
ques bons effets au moyen des qualités des ingrédiens  
dont elles sont imprégnées, fans en produire en même  
tems d’autres plus mauvais encore , par la qualité mal-  
faisante de leurs esprits.

Dans la confection de la plupart des *eaux* composées ,  
qui ont été détaillées plus haut, il est plutôt question  
de tirer l’esprit des ingrédiens , que d’y en introduire.  
C’est pourquoi le Distilateur doit avoir foin de mettre  
dans l'alambic autant *d’eau* qu’il faut pour la quantité  
d’esprit qu’il veut tirer.

Comme plusieurs Medecins étrangers ont parlé d’une *eau*qu’ils appellent *Anhalelna,* & d’une autre appellée*sclo-  
petaria,* plus connue fous le nom *d’eau d’Arqiiebu-  
sadx* ; je vais expofer ici la maniere de préparer l'une  
& l’autre. Je parlerai aussi d’tine troisieme qui est une  
*cau* de limaçon, un peu différente de celle que presi-  
crit le Collége des Medecins de Londres, laquelle mé-  
rite d’avoir place ici, attendu l’excellence de fes qua-  
lités.

*Aqua Anhalelna.*

Mettez le tout en poudre & le laissez digérer pendant six  
jours, dans six livres d’esprit de Vin, à quoi Vous ajou-  
terez quinze grains de musse enfermés dans un nouet ;  
enfiute Vousdistilerez le tout au bain-marie bien len-  
tement, & séparerez ce qui est venu clair d’avec ce  
qui est trouble.

A Q U 364

*Nota.* Il vaudroit mieux mettre le mufc dans le canon de  
l’alambic.

Cette *eau* est échauffante, dessiccative , difcussive, elle  
fortifie le cœur, l'estomac & les autres VÎfceres; c’est  
pourquoi on l’estime bonn\*e dans les défaillances &  
les faiblesses. Mais on l'emploie bien plus en dehors,  
& on la dit très-bonne dans les catarrhes, les douleurs  
qui viennent de froid , dans la goute vague, dans la  
paralysie, l’épilepsie, l’apoplexie, le vertige, le trem-  
blement & la léthargie, en en frottant les parties af-  
fectées. SCHRODER, *Pharmacopœia Medico-Chymica.*

*Eau dArquebufaderou Vulnéraire,*

Hachez le tout & l'écrasiez bien dans un mortier : met--  
tez-le dans un grand vaisseau de verre : verEez dessus  
vingt-quatre livres de Vin blanc : brouillez la matiere  
avec un bâton : bouchez le vaisseau & le placez en di-  
gestion dans le fumier chaud , ou à une autre chaleur  
pendant trois jours : renverfez-le dans une grande cu-  
curbite de cuivre étamée en dedans ; & y ayant adapté  
*sa* tête de maure & fon refrigérant , faites distiler  
l’humidité dans un récipient par un feu modéré en la  
maniere accoutumée : vous aurez *F eau* d’arquebufade  
que vous garderez dans une bouteille bien bouchée.

Elle est bonne pour les contusions & les diflocations ,  
pour réfoudre les tumeurs ; appliquée extérieurement  
elle nettoye les plaies , les vieux ulceres, elle fait re-  
venir les chairs, elle fortifie, elle résiste à la pourritu-  
re, elle arrête la gangrene , on s’en peut fervit aussi  
contre les^apeurs.

Pour que le Lecteur soit mieux au fait de la nature , de  
l’usilge &jles vertus de cette *eau,* j’expoferai en peu de  
mots les propriétés des plantes & des drogues qui y  
entrent.

Les noms de cette *eau* désignent fa vertu , car *vulnérai-  
re* signifie propre pour guérir les plaies; & *d’arquebu-  
sade ,* qu’on s’en fert heureufement pour les blessu-  
res d’armes à feu.

1. La grande confonde est glutineuse & propre à con-  
solider les chairs , c’est d’où vient son nom. Elle arrê-  
te les hémorrhagies & les cours de ventre; elle con-  
tient peu de Eel, mais beaucoup d’huile & de phlegme.

2. La sauge est appellée *salvia* par excellence, parce qu’on  
l’estime bonne pour beaucoup de maladies. Il y en a de  
domestique & de sauvage ; la domestique est divisée  
en deux especes, en grande & en petite. Cette der-

365 AQU

niere est la meilleure. Elle est remplie d’une huile exal-  
tée en esprit & de beaucoup de sel. Elle a peu de prin-  
cipespassifs, Elle est céphalique, nervale, hystérique,  
stomacale & apéritive.

3. L’armoife contient beaucoup de fel, peu d’huile & de  
phlegme; elle est hystérique, apéritive, vulnéraire.

4. La bugle ou moyenne consijude contient beaucoup  
de SH & d’huile & de principes passifs. Elle est vul-  
néraire, propre pour les maladies des poumons & pour  
fortifier.

5. La betoine contient de l'huile exaltée & du fel essen-  
tiel ou volatil, peu de siel fixe, de phlegme & de ter-  
re ; elle est céphaliquè , cordiale & vulnéraire.

6. La Eanicle contient une grande quantité de siel, d’hui-  
le & de phlegme & peu de terre. Elle est astringen-  
te, consolidante, vulnéraire, propre aux hernies; on  
s’en sert extérieurement & intérieurement.

7. L’œil de bœuf contient beaucoup d’huile , de phleg-  
me & de fel. Elle est vulnéraire, on l’emploie pour  
les écrouelles.

8. La pafquerette ou *bellis minor,* contient peu de fel &  
deterre, beaucoup d’huile & de phlegme. On l’em-  
ploie pour arrêter le fang, pour confolider les plaies ,  
pour réfoudre les tumeurs & pour l’inflammation des  
yeux.

9. La grande scrophulaire Contient beaucoup de siel ,  
d’huile , de phlegme & de terre; elle est bonne pour  
réfoudre les tumeurs scrophuleuses étant appliquée  
dessus : on s’en fert aussi pour ramollir d’autres dure-  
tés , pour nettoyer les plaies & les vieux ulceres.

10. Le plantain contient de l’huile, un peu de sel, beau-  
coup de terre & de phlegme. Ce siel qui est acide étant  
mêlé dans l’huile & avec une grande quantité de prin-  
cipes passifs , s’y trouve prefque absorbé , c’est pour-  
quoi la plante n’est que légerement détersive , mais  
elle est astringente & rafraîchissante, à caufe de cette  
terre & du phlegme. On l’emploie dans tous les cours  
de ventre, dans les hémorrhagies & dans les inflam-  
mations des yeux.

11. L’aigremoine ou *eupatorium* contient une grande  
quantité de siel & d’huile. Ses princiges actifs font  
mêlés avec beaucoup de terre & peu de phlegme , ce  
qui la rend détersive , astringente par le ventre, &  
apéritive par les urines. On l’estime bonne pour les  
maladies du foie, & pour arrêter le cours de ventre.

12. La vervene contient une quantité considérable de  
fel & d’huile. Elle est céphalique, vulnéraire , dessic-  
cative. On l’emploie pour les maladies de la poitrine,  
pour la pierre , pour la dyssenterie , pour exciter le  
lait aux nourrices , pour la pleurésie, donnée intérieu-  
rement & appliquée extérieurement.

13. L’absinthe contient un efprit fulphureux ou plutôt  
une huile exaltée qui constitue fon odeur, beaucoup  
de fel, peu de phlegme. Elle tue les vers & fortifie  
l’estomac. Elle est vulnéraire , apéritive & hystérique.

14. Le fenouil contient beaucoup de fel & d’huile à  
demi exaltée en ce qu’on appelle efprit, une quantité  
considérable de terre & de phlegme. Sa siemence est  
fort en ufage dans la Medecine ; on présure celle de  
Florence à celle des autres pays , parce qu’elle est  
mieux nourrie & plus grosse. Elle chasse les vents &  
est hystérique. Sa racine est apéritive & ses feuilles  
font bonnes pour déterger la fanie qui vient quelque-  
fois aux yeux & dans les plaies.

ï 5. Le millepertuis contient une grande quantité d’huile,  
de fel & de terre, mais peu de phlegme. Elle est un vul-  
néraire, hystérique,apéritive, nervale.

16. L’aristoloche est appellée en latin *aristolochia* , àcau-  
fe qu’elle est propre pour faire fortir l’arriere-faix. Il  
y en a quatre especes, la ronde, la longue, la petite &  
la clématite. Toutes les aristoloches contiennent beau-  
coup d’huile, de fel & de phlegme ; mais peu de terre.  
Elles Eont vulnéraires, détersives, hystériques, pro-  
pres pour résister à la gangrene, pour atténuer la pi-  
tuite , pour aider à la respiration. On *se* siert des deux  
premieres esipeces extérieurement, & on emploie les

A Q U 366

racines des deux dernieres dans les remedes qu’on don-  
ne intérieurement.

17. L’orpin ou reprise, appelle en latin *telephium*, con-  
tient beaucoup de phlegme & d’huile, peu de siel & de  
terre. Elle est vulnéraire, astringente, humectante ό  
consolidante , propre pour les hernies, pour la dyssen-  
terie, pour déterger & effacer les taches de la peau.

Iss- La véronique est.de deux especes , dont l’une est mâle  
& l’autre femelle. La mâle est divisée en deux autres  
efpeces, une droite , & l’autre courbée & rempante.  
Cette derniere est la plus en ufage , & celle qu’il faut  
employer dans la composition de cette *eau.* Toutes ces  
efpeces contiennent beaucoup de siel & d’huile ; elles  
sont incisives, atténuantes, détersives , vulnéraires &  
sudorifiques > propres pour les ulceres de la poitrine &  
des poumons , & pour résister au venin.

19. La petite centaurée contient beaucoup de fiel, d’hui-  
le & de terre, mais peu de phlegme. Elle est vulnérai-  
re, détersiVe, dessiccative, apéritive , propre pour le  
sicorbut, pour les fievres intermittentes, pour les vers,  
la rage, la rétention des menstrues , pour la goute *sciar*tique, pour la jaunisse.

20. La millefeuille contient beaucoup de Bel & d’liuile.  
Elle est astringente, vulnéraire, résolutive, propre  
pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies, les  
gonorrhées.

21. La nicotiane ou tabac, passe généralement pour être  
narcotique & vulnéraire. On le pile & on l’applique  
fur les tumeurs qu’on veut résoudre, parce qu’il est  
rempli d’esprits qui les raréfient & qui ouvrent les po-  
res. On en met aussi tremper dans de *Veau* commune,  
& on lave de cette infusion les dartres & les autres ta-  
ches de la peau : mais il ne faut pas que *Peau* en foit  
trop chargée, de peur qu’elle n’excite le vomissement.  
On en prépare un sirop qu’on fait prendre pour l’asth-  
me ; on l’emploie quelquefois en décoction pour les  
lavemens dans l’apoplexie , la léthargie, les fuffoca-  
tions utérines. Il contient un foufre & un sel volatil si  
pénétrant, qu’il aiguillonne les fibres de l’estomac  
dès qu’on l’a pris, & excite le vomissement. L’huile  
du tabac est un si grand vomitif, que si l’on met quelque  
tems le nez fur la phiole dans laquelle on le garde , on  
vomit Je fis un jour une petite incision fur la peau de  
la cuisse d’un chien, & y ayant mis une très-petite  
tente imbue d’huile de tabac , l’animal fut purgé  
un moment après par haut & par bas avec de grands  
efforts.

22. La pilofelle contient une quantité considérable de  
fel effentiel, d’huile & de terre, mais peu de phlegme.  
Elle est astringente, vulnéraire, incrassante, propre  
pour les hernies, pour arrêter les hémorrhagies , les  
dyssenteries & les autres cours de ventre.

23. Il y a deux especes de mente, l’une fauvage, l’autre  
domestique, ou qui croît dans les jardins. Elles con-  
tiennent toutes les deux beaucoup d’huile exaltée & de  
fel volatil, peu de phlegme & de terre. Elles font pro-  
pres pour fortifier l’estomac , pour aider à la digestion»  
pour chasser les vents , pour guérir la colique , pour at-  
ténuer & réfoudre les humeurs, & pour résister à la gan-  
grene.

24. L’hysiope contient beaucoup de siel volatil & d’huile  
exaltée, peu de phlegme & de terre. Elle est vulnérai-  
re, détersive , apéritive; on l’emploie dans les maladies  
de la poitrine & des poumons, comme dans l’asthme &  
la phtisie.

Comme *seau* vulnéraire ou d’arquebusade est générale-  
ment estimée des Medecins étrangers, & qu’elle n’est  
pas sort connue en Angleterre , j’ai jugé à propos de  
rapporter en abrégé les remarques de M. Lemery siur  
chacune des plantes qui y entrent : afin que reconnoisi-  
siantla nature & les propriétés de chaque simple en par-  
ticulier, nous puissions mieux apprécier le composé qui  
réfulte de leur union , & du mélange que nous avons  
indiqué.

I Comme la plupart des plantes qui entrent dans cette disti-

*A7* A Q U

latiph ne font pas sort succulentes, il est bon d’y ajou-  
ter du vin blanc ; car cette liqueur excite la fermenta-  
tion , & sert à détacher les parties falines, fulphureufes  
& volatiles de la matiere restante.

Il faut prendre garde que le feu ne foit point trop grand  
pendant la distilation , de peur que la matiere s’atta-  
chant ati fond de la cucurbite , *Peau* distilée ne fente  
l’empyreume ou le brûlé. Après qu’on a fait distiler la  
moitié de la liqueur, il est bon de renverfer ce qui fe-  
ra demeuré dans la cucurbite sur un linge, & de le  
mettre à la presse pour en tirer le fuc : on le versera  
dans la cucurbite, & on le fera distiler. On évitera par  
ce moyen l’odeur du brûlé : mais si l'on a un bain de *va-  
peur,* ou un bain-marie assez grand, il est encore plus  
sûr d’y faire la distilation.

Si l’on met sécher & brûler le marc des herbes, qu’on faf-  
fe une lessive de fes cendres ; & qu’après en avoir tiré le  
sel par évaporation, on le dissolve dans *Veau* distilée,  
elle en Eeraplus détersive & plus résolutive. LEMERY ,  
*Cours de Chymie.*

*Eau de Limaçon , differente de celle de la Pharmacopée  
de Londresi*

\*

Prenez *un boisseau de limaçons de jardins* lavez-les dans  
une grande quantité de biere. Nettoyez bien vo-  
tre foyer. Mettez-y enfuite un boisseau de char-  
bon. Lorsque ce charbon fera bien allumé, écar-  
tez-le, & ménagez une espace dans le milieu:  
mettez les limaçons dans cet espace; augmentez  
le fieu autour d’eux ; répandez même des charbons  
entre eux. Laissez-les griller jufqu’à ce qu’ils  
petent : alors retirez-les ; nettoyez-les avec un  
couteau ou avec un linge rude, & jettez toute  
l’écume verte qu’ils auront rendue & dont ils *se-  
ront* couverts. Mettez-les ensuite dans un mortier  
de pierre, & les pilez avec leurs coquilles.

Prenez *de plus une quarte devers de terre* ; lavez-les à plu-  
sieurs fois avec du fel.

Alors prenez *deux poignées d’angélique, 8c* les mettez au  
fond de l’alambic.

Mettez enfuite les limaçons & les vers sur les herbes ; &  
dessus les limaçons, deux poignées de fiente d’oie &  
deux poignées de fiente de brebis.

Versez là-destus douze pintes de forte biere, & mettez le  
feu fous votre alambic.

Laissez l’alambic fur ce feu pendant une nuit & davan-  
tage.

Le matin, ajoutez au tout trois onces de clous de girofle  
bien battus, & une petite quantité de fafran réduit en  
poudre, ensitite six onces de rapure de corne de cerf,  
qui formeront le dernier lit.

Mettez alors à votre alambic fon chapiteau avec sim réfri-  
gerant, & distilez selon Part.

Cette *eau* est un corroboratif excellent. On s’en fert dans  
les cas où la goute caufe des vents dans l’estomac; &

AQU 368

l’on dit qu’elle fait très-bien dans les jaunisses in-  
vétérées.

*Eaux médicinales de notre Collége de Londres.*

Eau d’Alun,

Broyez enfemble l’alun & le sub’imé, & faites-les bouil-  
lir avec les *eaux* précédentes dans un vaisseau de verre  
ayant un cou étroit, jusqu’à ce que le tout soit réduit à  
la moitié.

Au bout de cinq jours , les parties grossieres Eeront tom-  
bées à fond. Prenez le limpide pour vous en servir.

Cette *eau* s’emploie uniquement à l’extérieur. Les Chi-  
rurgiens en font un fréquent usage dans les ulceres &  
dans les éruptions cutanées.

En préparant cette *eau,* il ne faut pas s’expofer à fa va-  
peur lorsqu’elle sera en ébullition ; car on pourroit *se*trouver mal de *ses* qualités vénéneuEes. Fallope est  
le premier qui ait parlé de cette *eau, Cap- pétée Morb.  
Gall.*

*Eau de Chaux.*

*Prenez* une livre de chaux vive ; versez dessus douze pin-  
tes *d’eau* bouillante. Après que l’ébullition aura  
cessé & que la chaux sera tombée à fond , prenez  
la partie limpide pour votre ufage.

Cette *eau* a différens ufages, & l’on s’en fert tant pour  
l’intérieur que pour l’extérieur.

*Eau styptique camphrée.*

Prenez *de vitriol camphrés une once s*

Délayez-le dans trois pintes *d’eau* de fontaine.

Laissez tomber les parties grossieres au fond, & servez-  
vous du limpide.

*Eau de Saphirs.*

Prenez *une pinte d’eau de chaux,  
de sel ammoniac, une dragme et demie.*

Dissolvez le fel dans *Peau* & laissez le tout repofer dans  
une bassine de cuivre, jufqu’à ce qu’il ait la couleur  
du seiphin

Il y a des personnes qui font un très-grand cas de cette  
*eau* ; ils s’en servent pour nettoyer les yeux & en disi-  
sipper les taches. Il faut en distiler de tems en terne  
deux ou trois gouttes dans l’œil.

*Eau -forte simple.*

Prenez *de vitriol cru, trois livres Ίde nitre, deux livres.*

Battez & mêlez le tout ensemble.

Mettez-le dans un pot de terre ou cornue de grès. Met-  
tez la cornue fur le feu. Adaptez - y un récipient, que  
vous luterez bien exactement avec de la terre, du sa-  
ble & de la cire mêlés ensemble.

Entretenez un feu du premier degré pendant trois heu-  
res. Mettez enfuite votre feu au fecond degré & l’y  
entretenez pendant trois autres heures.

Passez au troisieme & au quatrieme. degré.

Vous

369 A QU

Vous ferez durer le feu du quatrieme degré, jusqu’à ce  
qu’il *n’y* ait plus de vapeurs dans le récipient.

Laiffez refroidir le tout. Séparez avec attention votre  
récipient, & renfermez lstau-forte qu’il contiendra,  
pour votre usage.

*Eau-forte double.*

Prenez *du vitriol calciné jas.ques a être rouge, quatre  
livres ,  
du relire s deux livres.*

Mettez le tout en poudre & mêlez ces poudres.

Mettez ce mélange dans une cornue; expofez la cornue  
au feu de reverbere ; adaptez-lui un récipient bien  
luté.

Allumez votre feu & procédez du reste , comme pour  
l’cizu-sorte simple.

*Eau régale.*

Prenez *de nitre et de fel ammoniac ^parties égales.*

Mettez-les dans une retorte, assez grande pour demeu-  
rer vuide aux deux tiers.

PIacez-la dans le fable.

Faites dessous un feu du fecond degré, que vous entre-  
tiendrez tant que vous verrez quelque chofe s’élever.

*Autre eau régale.*

Prenez *du JeI ammoniac, quatre onces.*

Mettez-le en poudre dans un matras ou dans un vaisseau  
de verre assez grand.

Verfez dessus*seize onces d’esprit de nitre.*

Mettez le mélange en digestion au feu de fable, jusqu’à  
ce que tout le fel ammoniac foit dissous.

Alors verfez la liqueur dans une bouteille , que vous  
tiendrez bien fermée avec de la cire ou avec un bou-  
chon de verre.

On donne à cette *eau* le nom *d’eau régale,* parce qu’elle  
distout l’or que les Chymistes appellent le Roi desmé-  
taux. Mais elle ne feroit d’aucun usiige dans la Me-  
decine, si elle ne fervoit de menstrue dans quelques  
préparations.

On trouve dans les Auteurs de Chymie beaucoup d’au-  
tres méthodes de faire *seau régale ,* mais prefque tou-  
tcs consistent à unir l’esprit de nitre avec l’esprit de fel  
marin.

AQUÆDUCTUS , Ἀδροχόη, *Aqueducs* canal desti-  
né à conduire des *eaux* : mais on donne ce nom par mé-  
raphoreàun canal osseux pratiqué dans l’os pierreux,  
qu’on appelle aussi *meatus caecus, cochlearis, capreola-  
ris ; F aqueduc.*

AQUALA , *Arsenic* ou *soufre.* JqNHsoN.

AQUALICULUS , Ἀπἰσειον, ἐπίσιον, c’est proprement  
cette partie du ventre qui s’étend depuis le nombril  
jusqu’à l’os pubis. On fe fert quelquefois de ce mot  
pour désigner l’estomac ou le canal intestinal.

AQUARIUS , *Fer.* RULAND. JoHNsoN.

AQUASTER. Ce mot signifie dans Paracelfe , *Lib. I.  
de Vitâ longa, c.* 3. une vision fantastique, ou l’opinion  
où l’on est de voir un objet qui n’existe point ; *fausse  
apparence.*

AQUATUM, AQUEUM, ὑδαρἐς, delqssop, *eau s  
aqueux, détrempé.* On trouve dans Scribonius Largus ,  
*N°.* 42. 26. le comparatif *aquatior,8c* le fuperlatif  
*Tome II.*

AQU 370

*aquatissimus.* Il signifie encore le germe d’un œuf.  
AQUEUS HUMOR OCULI, *humeur aqueusede/’oeil.*

*V*oyez *Oculus.*

AQUIDUCUS , 'τδραγωγὸς, ou HYDRAGOGOS.  
Voyez *Hydragogos.*

On trouve le mot *aqtelducus* dans Cœlius Aurelianus, *de  
Tract. Passeon. Lib. III. cap.* 3.

AQUIFOLIUM ou AGRIFOLIUM. Voyez *Agrism  
Hum.*

AQUILA , *Aigle. Aqtella,* Offic. Mer. Pin. I70. *Aqui-  
la fldvasive aurea,* Will. Ornith. 26. Raii Ornith. 58.  
Ejusil. synop. A. 6. Chryfeatos, Aldrov, Ornith. 1.  
110. Charlt. Exer. 70. Jonsi de Avib. 2. *Aquila Ger-  
mana,* Gefn. de Avib, 149. *A quila regalis,* Schw, A.  
214. *Aigle royal,* Bellon. des Oyf. 89.

On emploie le fiel & la fiente de cet animal dans la Me-  
decine. Avicene prétend que le fiel distilé avec de  
l’huile de violettes est bon pour les douleurs & le tin-  
tementdes oreilles ,& la fiente contre les avortemens.  
DaLE.

AQUILÆ , Ἀεταὶ, est le nom que Philistus a donné le  
premier aux veines qui passent par-dessus les tempes  
pour fe rendre à la tête , à ce que prétend Rufus d’E-  
phefe.

Le mot *d’aquila* reçoit différentes significations dans la  
Chymie ; c’est l’*esprit du mercure* & le fel ammoniac à  
qui on a donné ce nom à caufe de fa légereté dans la  
fublimation ; & Paracelm donne souvent ce nom au  
mercure précipité. Il signifie encore, *arsenic, foufre,  
pierre Philosophale, etc.* RULAND. JONHSON.

*Aqtella Philosophorum,* est le mercure des métaux réduit  
dans sia matiere premiere. RULAND.

*Aquila alba,* c’est le mercure doux, comme aussi la silbse  
tance que l’on prépare avec le fel ammoniac & le su-  
blimé commun : c’est encore ce sublimé spiritueux &  
crystallin qui entre dans la composition de la pierre  
Philosophale, dont laglueestla véritable eau mercu-  
rielle.

*Aquila lacrymae,* c’est la liqueur préparée avec le Eel dont  
on vient de parler, soit fixe ou volatil.

*Aqiella coelestis ,* c’est la panacée ou remede pour toutes  
sortes de maladies, que l’on prépare avec le mercure  
réduit en essence.

*Aquila nigra ,* c’est l’esprit de cette cadmie veneneuse  
appellée *cobalt* , que quelques personnes prétendent  
être la matiere du mercure Philosophique.

*Aquila veneris t* est un Eafran composé de verd-de-gris  
au moyen d’un feu de reverbere, auquel on ajoute du  
fel ammoniac, qui est quelquefois fublimé.

Les Chymistes ont donné.au mot *aquila* plusieurs autres  
épithetes, comme celle de *rubra rsalutifera, vitriola-  
ta, expansa, fixa , haematïca, praecipitata} volans, etc,*

AQUILEGIA , *Ancolie. Aquilegia ,* Offic. *Aquilegia  
caerulea,* Ger. 935. Emac. 1093. Mer. Pin. 9. *Aquile-  
gia Sylvestris ,* C. B. Pin. 144. Tourn. Inst.428. Elem.  
Bot. 340. Dill. Cat. Giss 82. Rupp. Flor. Jen. 131.  
*Aquilegia Sylvestrisflore simpl’ci*, Buxb. 25. *Aquilegia  
flore simplici ,* j. B. 3. 4’84. Raii Hist. 1. 706. Synop.

3. 273. *Aquilegia,* Chab. *Aquilegia vulgaris flore sim-  
plici ,* Parla Theat. 13 67. *Aquilegiaflore caeruleo,* Merc.

Bot. 2. 16. Phyt. Brit.9.

La racine de cette plante est affez forte, blanche, garnie  
de fibres au fommet. Ces fibres font nombreufes, lon-  
gues & larges, & s’enfoncent astez profondément dans  
la terre. Ses feuilles font attachées à de longues queues  
partagées par trois divisions en autant de fegmcns un  
peu ronds, découpées & dentelées fur les bords, d’une  
couleur verdâtre tirant fur le bleu. Sa tige monte à la  
hauteur d’environ un pié & demi, menue, ferme, un  
peu velue , rougeâtre , rameufe , portant au haut de  
chaque branche une belle fleur pennachée embas, com-  
posée ordinairement de deux fortes de feuilles, cinq  
plates & cinq creufes femblables à un cornet, entre-

Aa

371 AQU

mêlées alternativement de couleur blanche & quel-  
quefois rouge. Lorfque cette fleur estpaffée, il parole  
un fruit composé de plusieurs graines membraneufes ,  
disposées en maniere de tête & remplies de femences  
menues, ovales, applaties, noires, luifantes; les *an-  
colies* viennent fauvages en plusieurs contrées de l’An-  
gleterre, mais elles n’y font pas communes : elles fleu-  
riffent aux mois de Mai & de Juin.

Outre le nom *d’aquilegia , ï’ancolie* porte encore celui de  
*leorels osseculum :* le nom *d’aquilegia* lui vient de ce que  
les cornets qui composent la fleur de cette plante font  
crochus comme le bec & les ongles d’un aigle, ou de  
ce qu’à peine font ils ouverts qu’ils sirnt propres à re-  
leevoir,& à se remplir de l’eau qui tombe du Ciel. On  
peut encore la nommer à juste titre *theriacaria,* à  
caisse de S011 efficacité remarquable dans les maladies  
malignes & virulentes. Les Fleuristes ne manquent  
pas d’en orner leurs jardins ; l.a fleur est fort belle, el-  
le reffemble à celle de la grande confoude,& dure pen-  
dant tout Pété. Lorfqii’eïle commence à fe garnir de  
feuilles , elle reffemble à la grande Chélidoine, c’est  
pourquoi on la nomme quelquefois *chélidoinefauvage.*Ses fleurs font de diverses couleurs ; il y en a de bleues,  
de purpurines , de blanches , & quelques-unes font  
dentelées. Les Apothicaires ne receuillent que les *an-  
colies* bleues. Ils en emploient la semence, la fleur & les  
feuilles. Cette plante est modérément dessiccative ,  
apéritivê & confondante. Elle purifie le fang & leve  
les obstructions du foie & de la rate. Elle dissipe la lu-  
le & elle est d’une énergie singuliere dans la jaunisse :  
fon extrait est aussi trèsPalmaire dans la derniere de  
ces maladies.

Horung. Cist. Med. P. 6. voyez\*aussi Jo. Lang. Episs  
Med. *Lib. III. c. 6.* B. Tim. Epist. & Conf. Med. P.  
M. 461. Joh. Camerar. Hort. Med. P. 19. Jo. Johnfon  
*Syntagma ,* Med. Pract. *L. V. Tit. 6, c.* 2. Artic. 6.  
Hieron. Braunschweig. *Thesaur. pauperum.*

Elle guérit le scorbut. Elle provoque les urines & l’é-  
coulement menstruel. Elle remédie aux hydropisies  
naissantes : elle est bonne pour la poitrine & pour les  
poumons. Elle résiste à tous les poifons. Elle guérit les  
plaies & calme les douleurs du ventre & de la ma-  
trice. Lesmejes ont coutume de *se* fervir desasemen-  
ce pour leurs enfans, lorsqu’ils ont la rougeole ou la  
petite vérole : elles enveloppent cette semence dans un  
morceau de linge & la font infufer dans de la biere.

Simon Pauli dit, ( *Qtad. Botan. Classe.* 2. ) avoir ordonné  
une demi-dragme de cette femence, avec de l’eau de  
chardon-béni, à des enfans de gens pauvres , qui  
avoient la petite vérole, & leur avoir conservé la vie  
par ce remede. En pareil cas, on fait de la femence  
*d’ancolie,* de la semence de moutarde, du cresson de  
fontaine & du melon, une émulsion avec l’eau de fu-  
meterre, l’eau de chardon-béni, l’eau de viperine &  
celle de fleurs *d’ancolie 8c* de fenouil. On fe fert de cet-  
te composition avec fuccès dans toutes les maladies  
pestilentielles,dans la peste même. On la recommande  
furtout comme un spécifique contre le ficorbut. Joh.  
Michael, *Not. in Schrod. Pharm.* Clusius ordonne la  
quatrieme partie d’une once de cette semence, rédui-  
te en poudre & prife dans du vin, dans les accouche-  
mens pénibles. C’est encore un remede excellent con-  
tre le vertige. *Fr. Hossiman. Meth. Med. L. I. c.* 29.  
*Paulin. Observ. Med. Phys.* 95. *Cent.* 3. *Obs.* 64. *Cent.*4. contre la sciatique & l’épilepsie, dans l’eau de ceri-  
fes noires. On en fait cas dans les maladies hystéri-  
ques. On peut faire prendre sa semence réduite en  
poudre, aux enfans constipés. La racine réduite en  
poudre & appliquée fur les oreilles en forme d’emplâ-  
tre, en calmera les douleurs, & tueroit les vers, s’il y  
en aVoit. Camerar, dit dans fon *Hort.* que pour préve-  
nir la formation de la pierre dans les reins , on a cou-  
tume’en EEpagne de prendre un bout de *sa* racine &  
de la mâcher peu à peu , tout en *se* levant. Ses fleurs  
sont cordiales & peuvent être prises comme telles , au

AQU 372

lieu de toutes autres fleurs. Il y en a qui en font des si'  
rops cordiaux, des conferves & de la teinture ; & tou-  
tes ces compositions sont bonnes dans les fievres ma-  
lignes, la rougeole & la petite vérole. Le sirop est ex-  
cellent dans les maux de gorge, tels que llesquinancie  
& dans les maladies de poitrine. On en usie extérieu-  
rement dans le cas de sicorbut à la bouche ; dans ce  
cas on y ajoute un peu d’esiprit dulcifié de fiel. On fait  
aussi du vinaigre avec ses fleurs.

AQUILENA ou CONSOLIDA REGALIS, piésslo  
*louette*, JoHNsoN.

AQUOSA URINA, *urine crue et aqueuse.*AQUOSUS HYDROPS. Voyez *Aseites.*AQUULA. Voyez *Hy datis.*

ARA

ARA PARVA , Βωμὸς μικρὸς , *petit Autel* ; espece de  
bandage qui , quand il est achevé , repréfente les  
coins d’un Autel. Sostraste en Eut l’inventeur & Ga-  
lien en fait mention dans fon Traité de *Faseiis.*

ARABE ,Ἀράβα. Erotien interprétant Hippocrate , rend  
ce mot par ὴ βλάἐν, *blessure Ί coup.*

ARABICUS LAPIS , *pierre d’Arabie* ; elle ressemble à  
de l’ivoire marqueté de taches.

Broyée & appliquée en cataplasmes, elle desseche les hé-  
. morrhoïdes. Calcinée , c’est un remede contre les dou-  
leurs de dents. DiosCoRIDE ,/ss. V. *cap.* 149.

*La pierre Arabique* est comme l’ivoire ; elle desseche &  
elle resserre. ORIBASE, *Med. Col. Lib. XV.* PAUL EgI-  
NETE , *L. VII.*

ARABIS MALAGMA AD STRUMAS ET PHY-  
MATHA , le malagme de l’Arabe pour les tumeurs  
scrophuleuses & pour les tubercules appelles *Phymata.*

Et à quoi quelques-uns ajoutent,

*deux dragmes , cinq grains de soufre'*

C E L s E *, Lib. V. cap.* 18.

ARABICA ANTIDOTUS HEPATICA, antidote  
Arabique hépatique, ou l’antidote Arabique pour le  
foie.

Prenez *de la myrrhe, quatre dragmes , dix grains,  
de costus, une dragme t deux grains et demi s  
du poivre blanc , -, de chaque* 4 *dragmes*

*de la souille Indienne,* J *dix grains.*

Broyez le tout, passez-le & le donnez dans du vin nou-  
veau.

Il faut prendre en boisson avec cet antidote une décoction  
d’aurone dans de l’eau. Ou mangez quelques figues fe-  
ches avec un poids égal de miel. M υ R ε ρ s ε *, Sect. I.  
c.* 205.

ARABICUM GUMMI*,gomme arabique. Noyez Aca-  
cia 8e Gummi.* Nous obferverons seulement ici que  
toutes les fois qu’on trouve le mot κόμμι, *gomme,* seul,  
fans aucune épithete qui restraigne *sa* signification , il  
faut entendre dans les Anciens,*gomme arabique.*

ARABIS ou DRABA. Voyez *Draba.*

ARACA GUAM , arbre de l’espece du guyara , selon  
Pifon. Voyez *Guyara.* Rav , *Hist. plant.*

ARACA MIRI, arbrisseau qui croît en abondance dans  
le bresil, & qui porte un fruit qui mûrit aux mois de

373 ARA

Mars & de Septembre. Ce fruit a la saveur douçâtre  
du mufc & quelque peu de celle du fruit de l’arbei-  
fier. Lorfqu’il est confit & gardé ; c’est un agréable  
rafraîchiflant ; il est astringent, corroboratif,& il sijp-  
plée sort bien au défaut de marmelade de coings, de  
conserve de rofes & autres chofes pareilles.

On prépare avec fes boutons & fes souilles, un bain qui  
est tres-falutaire dans plusieurs affections du corps ; car  
il est astringent. Sa racine est bonne dans la dyssente-  
rie. Elle est furtout diurétique. RAY, *Hisse plant.*

ARACHYDNA ou ARACOIDES. *Honorii belli* J.

B. *Viriae fimelissupra inpraque terram fructum serens ,*C. B. *An Theophraste araco , ομοιον* ? Clusi *Arachydna  
Cretica.* Park.

C’est une des quatre plantes légumineuses dont Ray a  
fait mention, & qu’il dit porter fruit dans la terre , &  
hors de la terre.

Les autres font :

*Arachuss.ub terra siliqrnser.a Lusitanica,* Park.

*Arachus, ecrSpaeifr , Americana.* Park. *Mundubi Brasi-  
lienstbus.* Marcg.

*Legumen trifolium sub terra fructum edens s Mundubi de  
Angola.* Mareg.

Outre ces trois especes dont on peut voir la description  
dans les Mémoires de PAcademie Royale des Scien-  
ces, année 1723. il y en a encore une espece appellée

*Araeleldneldes Americana* ou

*Araeleldna quadrifelia villosa flore luteo.* Nov. Plant.  
Americ. Gen. rlum. 49. *Pistache du tertre s* 2. 121.  
*Manobi s* Labat. 4. 59.

La Peule différence qu’il y a entre cette plante & la pre-  
miere, c’est que cette derniere porte, comme stes plantes  
fynonymes, des cosses sous terre, & ces cosses fiant atta-  
chées aux flores de *sa* racine.

ARACHNE ,Ἀράχνη ; *araignéei* ou *Araneus,* Voyez ce  
dernier.

ARACHNOÏDES ,Ἀραχνοειδὴς , d’ἀραχvn ; *araignée ,*& deîssoç, *ressemblance, forme.* La lame externe de  
la pie-mete a reçu de quelques Anatomistes , le nom  
*d’arachnelde* , & ils sontlqe cette membrane une en-  
velop^e distincte de la pie-mere. Voyez *Pia-mater.*

La tunique de P! umeur crystalline de l’œil porte aussi le  
nom *T arachnoïde.* Le Docteur Nicholls, & après lui  
Albinus , ont trouvé le moyen d’injecter les vaisseaux  
de cette membrane ; ces vaisseaux sont disposés silrelle  
comme autant de rayons qui partent d'tm centre. Dans  
Galien , Cesse , Rusus PEphesien , la tunique *arach-  
noïde* est cette membYane qui enveloppe immédiate-  
ment l'humeur vitrée. Cesse dit , *Lib. VII. cap.* 7.  
qu’elle sut ainsi nommée par Herophile.

ARAGON, *Cuivre.* JoHNsoN.

ARACUS, *vesce sauvage, ouveseeron.*

On la distinguera ainsi dans les Auteurs,

*Aracus viciasolvesuris,* Offic. *Aracus sive cracca major ,*Park. Theat. 1070. Merc. Bot. 1. 20. Phyt. Brit. 10.  
Mer. Pin. 9. *Vmias.ylvestris , sive cracca major*, Ger.  
Emac. 1227. Rail Hist. 1.902. Synop, 3. 211. *Vicia  
femine rotundo nigro,* C. B. Pin, 345. *Vicia angustiso-  
lia ,* Rivin. Irr. Tet. Dill. Cat. Giss. 107. Rupp, Flor.  
Gen. 2 II. *Vicia vulgaris acutiore solio tsemine parvo  
nigro,* Tourn. Inst. 397. Boerh. Irsd. A. 2. 43. *Vicia  
vulgaris fylvestris ,femine parvo et nigrofrugum,* J. B.

2. 312. *Vicia vulgaris sylvestrisfruglfms.emine parvo et  
nigro, cracca quibufdam 1* Chah. 146. *Vicia fylvestriss  
femine nigro, et variegato s folio auctiore ,* Hist. Oxon.

2. *6^.Vicia segetum , aracus, cracca s* Mont. lnd. 55.

Cette plante croît dans les haies, fur les levées, & dans

ARA 374

les blés'. On *se* fcrt de sim herbe. & elle a les mêmes  
propriétés que les autres especes de vestes. DaLE,  
ARACYNAPPIL, *malis aurantiis parvissimilisfructus.*

J. B. *Malo auraneloparvisfructibus similis,* C. B.

Cette plante est la Peule dont Ray ait fait mention dans  
fon Histoire,seins lui ^signer auctme propriété ni ustage,  
AR ADOS, Ἀραδος, signifie dans Hippocrate , cette agi-  
tation qui est excitée dans l’estomac par la coctlon  
d’alimens de différente nature. *Lib. de Rat. Vict.  
in Morb. Acut.* καὶ ουτε στύψιν ἔχον , ουτε ἀραδον κακὸν ;  
« qui n’a point d’astringence & qui n’excite point or-  
» dinairemcnt d’agitation dans l’estomac » ; & Galien  
interprete le τὸ μηδἐ ἄραδον ἐχἐἰν du même Auteur ,  
par *faeudisuav èv* τῷ nsTjoérai ταραχὴν ἐμποιέἰν , « qui ne  
» trouble point la coction des aliméns ». Ἀραδος , si-  
gnifie encore quelquefois tout mouvement interne cau-  
sé par Faction d’un purgatif, un violent exercice , ou  
quelqu’autre caufe que ce puiffe être.

ARÆON , Ἀραὶον ; *clair , rare , lent* ; il est opposé a  
πυκνὸς , *épais , serré, fréquent.* Ainsi ἀραὶον πνεῦμα, si-  
gnifie dans Hippocrate, *Lib. I. Epid.* une respiratiori.  
rare , ou qui ne *se* fait que par de longs intervalles, &  
c’est ainsi qu’Erotien & Galien l’ont entendu. Ἀραιὰ  
σώματα ; ce font des corps rares ou les parties lâches  
& molles des corps , où l’influx des matières hétéroge-  
nes se fait facilement à caufe du peu de résistance qu’el-  
les y apportent;or ces matieresshétérogenes sont, par  
exemple ,les humeurs ; σπογΓοειδέα τε καὶ ἀραιὰ , les par-  
ties spongieuses & molles du corps, telles que sont les  
poumons , la rate & les mamelles, *Lib.* περὶ αρκαίης  
soTpiKnç.

On entend proprement par *araeon,* ce qui a les pores lar-  
ges, de même que par *pycnum ,* ce qui a les por :s pe-  
tits : mais on employe au figuré ces deux mots pour si-  
gnifier lâche & ferré. C’est par cetre raison que nous  
disions de l’air & du feu qu’ils font rares , Ἀραιὰ, & de  
la terre & de Peau , qu’elles sont dersses ,πυκνὰ, transe  
portant par méthaphore , les mots ἀραιὰ & πυκνὰ, aux  
élémens mêmes qui font unis , composés de parties si-  
milaires en nature , & qui n’ont point de pores.\* Ga-  
LIEN , *de Sanit. Tuend.*

ARÆOSYNCRITOS ,Ἀραιοσύγκριτὸς, d’sqato'ç , *rare i*& de συγκρίνω, *constituer, former* ; qui est d’une constlc  
tution lâche & rare. GaLIEN , *desmela Tuend,*

ARÆ.OTICA ,’Αραιωτικὰ , d’floaid, *raréfier* ; remedes  
propres à raréfier.

ARA LD A , nom que les Italiens ont donné aux gants  
Notre-Dame. Voyez *Digitalia.*

ARALIA , espece d’Angelique dont voici la desicrip-  
tion.

Ses fleurs ont plusieurs feuilles; ces feuilles font dispo-  
sées en forme de rofes ; elles fiant nues ; elles croiffent  
à la sommité de l’ovaire ; elles font succédées par un  
fruit globuleux , doux , fucculent & plein de femences  
oblongues. *Diction, de* MILLER,

*L’aralia* est tdut-à fait ressemblante à l’*araliastrurn* par  
la structure & la disposition de *ses* fleurs : mais foii  
fruit est composé de cinq femences placées autour d’un  
axe , & Ees feuilles font branchues à peu près comme  
cellcsane l'angelique ; fes tiges , qui font nues dans  
quelques-unes & qui dans d’autres font garnies de seuil-  
les placées alternativement , forment des bouquets à  
leurs extrémtiés en forme de grapes.

On compte les especes suivantes *Taralia.*

1. *Aralia caule aphyllo, radice repente s* D. Sarrazin.

*Christopho^iana Virgini ana , Zarzae radicibus surculosis  
etfungefis rsarsaparilla nostratibus dicta.* Pluk, Almag.  
98. Tab.-238. Fig. 5. *Zarsaparilla virginiensibus nofe  
trastibus dicta , lobatis urnbelliferae foliis Americana.,*Ejusil. Almag, 396.

2. *Aralia caule folioso laevi ,* D. Sarrazin. *Aralia Cana-  
densis* , Hist. Rei Herb. 300.

3. *Aralia caulesoelofo et hispido,* D. Sarrazin.

4. *Aralia arborescent spinosa >* D. Vaillant. *Angelica afa*Aaij

*37s* ARA

*boresoensscinda aseu arbor Indica t fraxini folio , cortfa  
ce spinoso* , Raii Hist. 2. 1798. *Christophoriana arbor  
aculeata virgfrelensis ,* Pluk. Almag, 98. Tab. 20.

Toutes ces especes *d’arali a ,* excepté la derniere , semt  
très-communes dans le Canada. Les habitans de cette  
Colonie & ceux de la Virginie,donnent le nom de *Sar-  
faparilla* à la premiere espece *d’aralia,* parce que leurs  
graines ont à peu près la même forme & les mêmes  
propriétés. M. Sarrazin , écrit de ce pays , avoir guéri  
un malade d’une annsiarque, par une feule boiffon faite  
de racines de cette plante ; & il nous assure que les ra-  
cines de la feconde efpece bien bouillies & appliquées  
en cataplasines fiant excellentes pour les ulceres invé-  
térés ; & que la décoction ne s’emploie pas avec  
moins de fucoès , si on en étuve & si l’on en baigne les  
plaies ; & il ne doute prefque pas que la troisieme ef-  
pece n’ait toutes les vertus de la seconde. *Philos. Trans.  
Abr. vol.* 5.

ARALIASTRUM , est une espece de plante dont la  
fleur est parfaite , réguliere , à plusieurs feuilles, &  
hermaphrodite , posée fur l’ovaire qui est furmonté  
d’un calice découpé en plusieurs parties qui *se* change en  
une loge dans laquelle on trouve pour l’ordinaire deux  
femences plates & demi-circulaires qui rej. résientent  
une espece de cœur. La tige qui est feule *se* termine  
en une ombelle dont chaque pointe ne porte qu’une  
fleur. Sur le milieu de la tire s’élevcnt plusieurs pédi-  
cules ( comme siur celle de l’Anemone) de l’extrémité  
desiqucls sortent plusieurs feuilles femblables à des  
rayons , ou à une main ouverte.

8es différentes especes font :

1. *Araliastrum quinquefolii solio , majas s Ninzin voca-  
tum* , D. Sarrazin, *Gin-Seng s* des Lettres édifiantes &  
curieuses, tom. 10.

*fi. Araliastrum quinque folii folio , minus s* D. Sarrazin.  
*Plantula Marilandica -> soliis in summo cause ternis ,  
quorum unumquodque quinquefariam dividitur , circa  
margines serratis,* N°. 36. Raii Hist. 3.658.

3. *Araleaflrumjragrariaejol o,minus*, D. Vaillant. *Nase  
turtium Marianum , Anemonessplvaticaesoliis jEnnea-  
phyllon , floribus exigitis ,* Pluk. Mantiss. 135. Tab.  
435. Fig. 7. *Plellosoph. Transuet. Abridg. vol.*

ARANEA , Ἀράχνη, ou ARANEUS. Voyez *Ara-  
neus.*

ARANEA TUNICA, ou ARACHNOIDES. Voyez  
*Arachnoidei.*

ARANEOSA υΡΙΝΑ,Ἀραχνιώδες ουρον , *in Coac.* Est  
une urine qui contient quelque chose de semblable à  
des toiles d’araignées , dont la sclrface est couverte de  
parties graissetsses , ce qui indique colliquation. *Celse  
L. II. c.* 8. dit de cette urine’, *urinam qttddam araneis si-  
milia subsidentia ostendentem* ; « urine dans laquelle on  
*33* voit quelque choEe de semblable à des toiles d’arai-  
oognées. »

ARANEOSUS PULSUS, Ἀραχνοειδὴς σφυγμὸς ; Ga-  
lien s’explique ainsi siur cette esipece de pouls , & il le  
définit *0 paasiç , νττο fi?apedaç* ἄυρας σαλευομένης κινού-  
μενος ; « un pouls petit, & qui *se* metit comme s’il étoit  
«agité par de petites bouffées d’air.

ARANEUS, *Araignée , araneus,* Offic. Schrod. 5. 337.  
Mer. Pin. 203. *Araneussubflavus hirsutus, praelongis  
pedibus, domesticus,* List. Hist. 59. Raii Insiect. 27. *A-  
r aeneus telarius, quibusaam araneus domesticus,* Mouff.  
Theat. Insiect. 182. Jonsi de Insiect. 92.

Cet Insecte est plus fréquent dans les maisons qu’on ne  
le souhaiteroit. On l’emploie aussi-bien que Ta toile  
dans la Medecine, On prétend que l’*araignée* prévient  
les accès des fievres, étant appliquée au poignet ou sur  
les tempes , & qu’elle est propre particulierement con-  
tre la fievre quarte, étant eftferméc vivante dans une

ARA 376

coque de noix, & attachée au cou au commencement  
de l’accès. Sa toile est astringente , consolidante , &  
vulnéraire, elle arrête les hémorrhagies , & prévient  
l’inflammation.

*Araneus niger}* Offic. List. Hist, 77. Raii Hist. Inflect.  
33-

Cette estpece. *d’araignée* est fort fréquente dans les bois,  
les bofquets & les pâturages. M. Matthieu Lister met  
au nombre des remedes approuvés dont il donne la  
liste , l'eau distilée *d’araignées* noires qu’il prétend  
être bonne pour les plaies , & qui étoit un des fecrets  
de M. Walter Raleiglu LtsTER , *Hist.* DaLe.

*L’araignée* étant appliquée en forme d’emplâtre fur le  
front ou fur les tempes, est un préservatif contre la  
fievre tierce dont elle prévient les accès. Sa toile arrê-  
te les hémorrhagies & empêche l’inflammation des ul-  
ceres fuperficiels.

Il est une autre forte *d’araignée* dont la toile est blanche,  
fine,& épaisse & qu’on estime jropre à détourner l’ac-  
cès de la fievre quarte, étant pendue au bras dans un  
morceau de peau. Si on la fait bouillir dans de l’huile  
rofat, & qu’on en mette quelques gouttes dans les oreil-  
les, elle en appaife les douleurs. DrosCoRIDE , *Lib.  
II. cap.* 68.

On voit par ce qu’on vient de dire, qu’on a fait de tout  
tems beaucoup de cas des *araignées,* à caufe de leur  
vertu fébrifuge. Et il est à remarquer qu’on en donne  
pour llordiname aux singes, comme un excellent reme-  
de dans les maladies auxquelles ils font sujets.

C’est une tradition parmi les Habitans de la campagne,  
qu’une petite quantité de toile *d'araignée* prise une  
heure avant l'accès de la fievre intermittente & réité-  
rée aussi-tôt avant qu’il reVÎenne, est très-efficace pour  
guérir cette maladie quelque fâcheuse & opiniâtre  
qu’elle foit. Les Angiois ne font pas les seuls qui con-  
noissent ce remede, & je fai que les Indiens qui habi-  
tent vers la partie Septentrionnale de la Caroline en  
font beaucoup de cas dans les fievres intermittentes  
atlxquelles ils font fort sujets Je connois même un  
Gentilhomme qui a vécu long-tems dans ce pays, &  
qui m’a dit avoir éprouvéd'effet de ce remede.

Le fait fuivant dont *fose* garantir la certitude peut servir  
en quelque forte à constater les vertus qu’on attribue  
aux *araignées* dans les fievres intermittentes.

M. Crawley,Apothicaire, m’ayant fait appeller au mois  
d’Avril 1742. chez Madame Radcliffe , demeurant au  
bout de la rue du Duc, près la Place de S. James, j’ap-  
pris dès ma premiere visite qu’elle étoit revenue de-  
puis petl de *Notelnghamshire,* avec une fievre inter-  
mittente opiniâtre qui revenoit tous les jours à huit  
heures du soir, duroit environ neuf heures, accompa-  
gnée du délire, & ne la quittoit pomt tout-à-sait, mê-  
me dans le tems de l’intermission. Elle étoit pour lors  
enceinte, & me dit qu’elle n’avoit plus que quinze  
jours à attendre pour être à terme, & qu’elle avoit été  
fujette aux affections hystériques durant tout le tems  
de fa grossisse.

On lui avoit conseillé de prendre le quinquina , mais il  
n’avoit produit aucun effet.

Comme fon terme approchoit, je crus qu’il convenoit  
de détruire la fievre avant qu’elle accouchât, pour des  
rassons qu’il seroit inutile de déduire. J’eus recours à  
des évacuations conformes à l’état dans lequel elle se  
trouvoit; j’employai les fels neutres & le quinquina,  
fous différentes formes,& avec différentes additions;  
mais tout cela fut inutile, la fievre ne lui donna jamais  
que trois jours de relâche, encore fe trouva-t-elle pen-  
dant ce tems-là attaquée d’une diarrhée beaucoup plus  
incommode pour elle que ne l’étoit la fievre. Elle fut  
six semaines dans cet état , car elle s’étoit trompés  
d’environ un mois fur le terme de sa grossesse, jusqu’au  
26 Mai au foir que les douleurs la prirent, accompa-  
gnées d’un accès de fievre qui la jetta dans un délire  
violent. La Sage-Femme qu’on .fit appeller ne trou-  
vant point qu’elle fût prête d’accoucher, la laissa apres  
lui avoir ordonné un bol de contrayerya, avec un ju-

*yjj* A R A

lep cordial. Elle accoucha la nuit, mais l’Apothicaire  
refusil d’en prendre soin \* peissuadé que sa guérison  
étoit impossible. On me fit appeller, j’appris que les  
vuidanges étoient entierement supprimées , que la *fie-  
vre* revenait tous les jours à une heure, qu’elle en du-  
Ioitneuf & n’étoit jamais seins délire. Je travaillai juse  
qu’au 3 ou 4 Juin à dissiper la fievre & à faciliter la  
fortie des vuidanges. Je vins enfin à bout du dernier,  
quoique ce ne fût pas avec tout le fuccès que j’eusse fou-  
haité ; mais la fievre qui revenait tous les jours à une  
heure réglée, jetta la malade dans une très-grande foi-  
blesse.

Je crus , dans une pareille situation , qu’il étoit de mon  
devoir de stilare le confeilde Celfe, & j’aimai mieux  
hafarder un remede incertain que de laisser périr la ma-  
lade faute de fecours. Sur ce principe, je lui ordonnai  
le 4 Juin fur les dix heures du matin un bol compofé  
d’un fcrupule de toile *d’araignée*, & de quelque sirop  
qu’elle prit à onze heures, & avant une heure, corn-  
me je Pavois ordonné. Ce remede réussit comme je lan  
vois espéré ,& l’accès quitta la maladè ce jour-là. Elle  
dormit la nuit filmante pendant siept heures, ce qui ne  
lui étoit jamais arrivé depuis quelques femaines. Elle  
ufa le lendemain du même remede, elle dormit neuf  
heures, & n’eut plus eu d’accès , fans un qu’une frayeur  
qu’elle eut quelques femaines après fit revenir, mais  
elle en fut délivrée par le même remede. Je ne dois  
point oublier que les vuidanges reprirent leur cours  
ordinaire dès que la fievre Peut quittée.

Comme la toile *d’araignée* opére d’une maniere infensi-  
ble, je n’entreprendrai point de rendre raision de fies  
effets ; ce feroit une tâche trop difficile pour moi. Le  
fait n’en est pas moins vrai, & comme tel, il est digne  
d’attention.

On met *s araignée* au nombre des insectes de la derniere  
classe, dont la morfure ou piquure est venimeufe, &  
quoiqu’elle foit moins à craindre dans les climats aussi  
froids que le nôtre, on ne laisse pas d’en trouver quel-  
ques unes parmi nous ( salivant l’observation de Lister,  
& telles sont généralement celles qui ont huit yeux )  
dont la piquure est dangerelsse , si l’on en croit Pex-  
périence suivante, qui a été faite par le fameux Har-  
vey:

« Ayant piqué ma main en deux différens endroits avec  
» une aiguille , dont je trempai la pointe la seconde  
» sois dans le venin d’une *araignée,* je n’apperçus au-  
» cune différence dans la douleur que ces piquures  
» m’avoient causées ; mais elle fut assez remarquable  
» fur la peau. Car celle que j’avois envenimée s’éleva  
» aussi-tôt en un tubercule rouge & enflammé , corn-  
» me si la partie eût voulu *se* débarrasser du venin qu’el-  
» le avoit reçu. »

Les *araignées* qu’on avale ne sont pas toujours égale-  
ment nuisibles aux hommes, & aux animaux, comme  
il paroît par l’exemple queMouffette rapporte dans sion  
Traité des Insiectes , & par celui des petits oisieaux qui  
en fiant très-friands , & qu’elles piquent indistincte-  
ment. L’ufage que les anciens faifoient de leur toile,  
& l'emj loi qu’en fait encore aujourd’hui le peuple qui  
les applique fur les nouvelles plaies , pour en arrêter  
1e sang, joint au sentiment de Celse, qui l’estime pro-  
pre pour consolider les petites plaies, prouve assez  
qu’elles ne nuisent que par leurs piquures. Quelques-  
uns mêmes conservent l’humeur qui sirnt de leur corps;  
& tant stans faut qu’ils la croyent nuisible, qu’ils l’em-  
ployent au contraire pour le même effet.

Mouffette *se fert* d’une preuve encore plus forte que les  
préCédentes , qui est que ces infectes déposent leurs  
œufs fur les arbres, & Eur les fruits, & que quoiqu’on  
en mange tous les jours , comme il est aisé de le prou-  
ver, on ne voit pas cependant que les estomacs les plus  
délicats s’en trouvent incommodés.

M. Redi a obfervé qu’encore que le venin de *Varaignée*foit dangereux , lorfqu’il pénétre dans une plaie , il

À R A 378

peut cependant *se* faire que cet animal ne porte au-  
cun préjudice lorfqtison l’avale. Ce sentiment fetrou-  
ve confirmé par le Docteur Fairfax qui cite l’exemple  
de plusieurs perfonnes qui ayant avalé des *araignées*mêmes de la plus mauvaise espece , n’en ont pas plus  
reçu de dommage que les poules, les rouge-gorges, &  
les autres oiseaux qui en font leur nourriture journa-  
liere.

Swammerdam prétend dans la description qu’il donne de  
cet animal, que les parties auxquelles quelques-uns  
donnent- le nom de dents, ne font autre chose que  
deux petites griffes fermes & pointues, ou les extrémi-  
tés de deux piés moins appareas que les autres plutôt  
que des véritables dents , dont la structure n’est pas  
fort différente de l’aiguillon du scorpion, & qu’elles  
s’en servent pour le même usage , c’elt-à-dire, pour  
piquer la partie. Si cela est, ajoute-t-il, on ne voit pas  
qu’il y ait d’autre différence entre *F araignée & le*scorpion , sinon que la premiere a ses deux aiguillons  
dans la partie antérieure de la tête, au lieu que l’autre  
n’en a qu’un à l’extrémité de sem corps. Ces aiguil-  
lons sont composés, à ce que prétend cet Auteur, de  
deux griffes, avec lesquelles elles saisissent & percent  
leur proie pour en semer le seing. M. Lister fait men-  
tion de ces griffes, mais il dit quelles sortent de la bou-  
che même de l’animal. Goedart est du même sentiment  
que lui : au lieu que le D. Mead assure que *F araignée*qui se nourrit de mouches, de guêpes, & autres pareils  
insectes, est armée de deux pinces crochues , placées  
vis-à-vis la bouche , très-dures & déliées, dont elle ste  
*sert* pour percer les animaux qui tombent dans *sa* toile,  
qu’elle insinue en même-tems sim venin dans la pi-  
quure pour les tuer, & pour en scicer ensclite toute  
l’humidité.

Leewenhoeck veut que le venin sorte de l’aiguillon à  
l’instant même de la bleffure, en quoi il est contraire  
au Docteur Mead , qui assure après plusieurs expérien-  
ces , que *s araignée* ayant fixé fies griffes sur sa proie, il  
sort de *sa* bouche une trompe courte & blanche, par  
le moyen de laquelle elle insinue sim venin dans la  
plaie.

Jacques Hoefnagel ( dont Swammerdam fait mention , à  
ce que je crois, ) premier Peintre de l’Empereur Ro-  
dolphe , a peint d’après le naturel, trente différentes ese  
peces *d’araignées* & trois cens autres infectes, dont les  
figures ont été gravées fiur cuivre & imprimées avec le  
privilégede l’Empereur. Elles ne sont point inférieu-  
res à celles de M. Goedart.

Si les *araignées* que nous voyons eh Angleterre ne font  
point venimeuses , celles de quelques autres pays le  
Fontextremement; & Scaliger fait mention d’une ese  
pece *de araignée* dont le venin est si fubtil, qu’un Vi-  
centin en fut affecté à travers fon soulier pour avoir  
marché dessus. Il rapporte qu’il y a en GaEcogne une  
petite *araignée* qui casse la glace de miroirs Eur lesquels  
elle marche par la force de sim venin. Mais on doit re-  
garder ce rapport comme une pure fable.

L’inimitié qu’il y a entre *F araignée,* le serpent & le cra-  
paud est tout-à fait extraordinaire On rapporte que le  
Eerpent dormant en sûreté à l'ombre de quelque arbre,  
l’*araignée* deEcend, & qu’enfonçant avec force sa trom-  
pe ou fon aiguillon dans la tête de cet animal, elle y  
insinue sim venin, qui l’étourdit aussi-tôt & le tue peu  
de tems après.

Lorsque le crapaud sie bat avec *Varaignée ->* le lézard , le  
Eerpent ou quelque autre animal vénimeux, & qu’iI  
vient à être blessé, il a recours au plantain dont la ver-  
tu le soulage, & qu’on prétend être un spécifique pour  
lui.

*L’araignée-* fie fiert avec le crapaud du même stratageme  
qu’avec le Eerpent ; elle Ee fuspend par un de *ses* fils du  
haut de quelque arbre , & enfonce sim aiguillon dans  
la tête de sim ennemi, qui s’enfle & creve quelquefois.  
Erafme rapporte fur ce si.ljetunfait qu’il prétend avoir  
appris d’une personne qui en avoit été témoin. Un  
homme s’étant couché en été sur le plancher de fa

ARA

chambre le vifage à découvert , un crapaud sortit de  
quelques joncs qu’on venoit d’apporter pour orner sa  
cheminée; & lui siiutant silr le vifage, vint *se* poser si-lr  
fa bouche. Vouloir chasser le crapaud par la force,  
dît l’Historicn, c’eût été vouloir tuer le dormeur ; le  
laisser , c’eût été une chofe cruelle & dangeretsse ; de  
Torte qu’on trouva à propos de chercher une *araignée,*que l’on plaça perpendiculairement avec la toile & un  
volet où elle étoit attachée au-dessus du vifage de cet  
homme. *L’araignée n’eut* pas-plutôt appcrçu fon enne-  
mi , qu’elle defcendit & le piqua , après quoi elle re-  
.monta à fa toile. Le crapaud enfla, mais ne changea  
point de place : il reçut aussi-tôt après une seconde  
blessure qui fit augmenter sim enflure, mars qui ne le  
tua point. *L’araignée* étant redescendue, le blessa une  
troisieme fois ; de forte qu’enfin le crapaud s’ôta de  
dessus la bouche & tomba mort.

En voilà assez pour un fait historique: mais il ne fera- pas  
hors de propos que je dise maintenant un mot des efiets  
que produit le venin de *s araignée,* & des moyens d’y  
remédier. Je me fouVÎens qu’étant encore jeune Prati-  
cien, je fus appelle chez une femme qui avoit coutu-  
me toutes les fois qu’elle alloit à la rarderobe , de don-  
ner la chasse aux *araignées s* de brûler leurs toiles,. &  
de les pourfuivre avec la flamme de la chandelle jul-  
qu’à ce qu’elle les eût brûlées. 11 y avoit déja quelque  
tems qu’elle faifoit ce manege, lorsqu’il y en eut une  
qui vendit fa vie plus cheremcnt qu’un millier d’autres  
qu’elle avoit tuées ; étant tombée dans le suif fondu  
qui entouroit la flamme, & fes pattes s’y étant embar-  
rassées, cette femme qui prenoit plaisir à ce spectacle ,  
attendoit avec impatience que la flamme s’en emparât :  
mais *F araignée* ayant brûlé avee éclat, jetta une partie  
de fon venin dans les yeux & fur les levres de cette  
femmé, que la frayeur obligea à abandonner la chan-  
delle & à crier au fecours , ne doutant point que ce  
venin ne luj causât la mort. La nuit suivante *ses* levres  
enflcrent extraordinairement, l'inflammation s'empa-  
ra dson de fes yeux, *sa* langue & *scs* gencives *se* trouVe-  
rentmême affectées ; & fiait que l’idée du venin qu’elle  
avoit reçu dans fil bouche, ou que les petites fibres  
nerveufies de ces f arties eussent communiqué les im-  
prcssions dupoifon à celles du ventricule, ces premiers  
accidens furent fuivis d’un vomiffement continuel. Je  
lui donnai pour le faire ceffer un verre devin d’Efpa-  
gne brûlé avec du fucre , avec un fcrupule de sel d’ab-  
sinthe , & quelques heures après un bol de thériaque  
qu’elle vomit de nouveau. Je lui frottai les levres avec  
de l’huile de ftorpion mêlée avec de l’huile rofat ;  
eu égard à l’ophthalmie, le cas rapporté par M. Boyle  
d’une personne que le venin d’une *araignée* vivante  
aveugla, fuffit pour prouver le danger de ce venin ;  
ayant fait réflexion que la chaleur feule ssetoit point  
capable de faire enfler les levres à un tel point, ni de  
caufer les autres fymptomes, je ne doutai plus que le  
venin n’en fût la caufe : mais comme je craignois de  
Eaigner la malade au bras, je lui fis appliquer des silng-  
sues *sur* les tempes , qui firent ceffer l’inflammation.  
J’appaisiii aussi les douleurs qu’elle ressentoit en lui  
mettant dans les yeux quelques gouttes d’un léger mu-  
cilage de graines de coings & de pavot blan'è, dont je  
fis un extrait avec de l'eau *rose.* L’enflure des levres ne  
laissa pas cependant d’augmenter, ce qui m’obligea à  
lui appliquer la nuit suivante un cataplasinede feuilles  
de fcordium, de rue & de fleurs de fureau bouillies &  
épaissies avec de la farine de vefces. Le vomissement  
ayant cessé, elle prit de tems à autre quelque peu d’eau  
distilée de chardon-béni & de fcordium, dans laquel-  
le j’avois fait dissoudre de la thériaque. Comme les  
fymptomes les plus considérables l’avoient quitté, une  
vieille femme arriva, qui, avec une assurance dont  
l’ignorance & la pauvreté font les motifs, ôta l’appa-  
reil, promit de la guérir au bout de deux jours, & eut  
l’honneur de cette cure , quoique ce ne fût qu’au bout  
de deux semaines. Elle n’employa que des feuilles de  
plantain broyées avec de la toile *dé araignée)* dont elle

ARA 380

fit un cataplasine qu’elle lui appliqua sur les yeux ; elle  
lui en mit même quelques gouttes dedans, & lui fit  
prendre quelques cuillerées du fisc deux ou trois fois  
par jour.

[ Je dois faire remarquer, puisque nous en sommes sur  
cette histoire qui est rapportée par Turner , que le  
plantain- étant extremement froid , paroît beaucoup  
plus propre à remédier à de pareils accidens, que les  
applications chaudes & les autres remedes. ]

Cette femme m’a raconté que quelque tems avant cet ac-  
cident, l’odeur des *araignées* qu’elle brûloit lui avoit  
quelquefois tellement affecté la tête , que les objets  
qui l'environnoient lui fembloient tourner ; elle étoit  
mê’me tombée dans des pamoifons accompagnées de  
fueurs froides & d’un léger vomissement ; cependant  
elle prenoit tant de plaisir à pourfuivre ces animaux &  
à les tcurmenter, qu’il ne fallut pas moins que l’acci-  
^ent dont j’ai parlé pour l'en détourner.

Nicol. Nichols rapporte , qu’un homme qui étoit à Flo\*  
rence dans la même auberge que lui , ayant reçu la va-  
peur d’une grosse *araignée* noire qu’il faifoit brûler à la  
flamme d’une chandelle, tomba en défaillance, & eut  
pendant la nuit une palpitation de cœur, & le pouls si  
loible, qu’à peine pouvoit-on le fentir. Il revint de ces  
accidens , dit l'Historien , en prenant de la thériaque  
mêlée avec une efpece de *diamofch’u* & de la poudre de  
zédoaire.

Nicol. Florent rapporte , que dans un Monastere de Flo-  
rence plusieurs Moines furent empoisonnés pour avoir  
bu par mégarde du vin , dans lequel une certaine espe-  
ce *d’araignée* venimeisse s’étoit noyée ; ce qui détruit  
ce qulon a avancé ci-devant, que cet insecte ne fait au-  
cun mal étant pris intérieurement : mais il y a toute ap-  
parence que cette derniere étoit tout-à-fait différente  
des autres quant àfes parties intérieures, à sa maligni-  
té, & à fes propriétés , quoiqu’elle leur reffemblàt  
peut-être par fa figure extérieure.

Qui croiroit, dit Galien , en parlant de *F araignée,* qu’un  
si petit animal fût capable de caufer une si grande alté-  
ration dans tout le corps de l’homme en enfonçant  
feulement scm aiguillon dans la peau ; ce quine vient  
sems doute que de quelque liqueur venimeufe , ou quel-  
que chose de spiritueux & de venimeux qu’elle insinue  
dans lefang.

Sennert prétend que les symptômes que caufe la piquure  
de *F araignée s* font un engourdiffement dans la partie  
affectée, un sentiment de froid, le friffon, l’enflure du  
bas-ventre, la pâleur du vifage , des larmes involon-  
taires, un tremblement, des contractions , une envie  
continuelle de pisser , des convulsions, une sueur froide  
que le venin ne manque jamais de causer lorfqu’il a  
pénétré dans l’intérieur du corps.

Quant à la cure, il veut qu’âprès avoir usé intérieure4,  
ment des alexipharmaques ordinaires, on lave la par-  
tie aussi-tôt après qu’elle a été piquée, avec de Peau fa-  
lée , ou avec une éponge trempée dans du vinaigre  
chaud ; qu’on la fomente avec une décoction de massi-  
ve , d’origan & de thym, & qulon y applique enfuite un  
cataplasine de feuilles de laurier, de rue, de poireau  
& de farine d’orge bouillie dans du vinaigre , ou d’ail  
& d’oignons pilés avec de la fiente de chevre & des fi-  
gues feches. Le malade doit aussi manger de l’ail &  
boire beaucoup de vin. Supposé qu’on ait avalé le poi-  
fon, on doit en hâter la fortie par le vomissement &  
-ufcr de quelque antidote convenable, tel que la résine  
blanche qui ressemble à l’encens,& que Gesiier présure  
à tous les autres. Le bol & le vinaigre de Fracastor pris  
intérieurement, ont aussi beaucoup de vertu ; & c’est *λ*ce remede qu’une perfonne qui avol.t été piquée au cou  
par une *araignée* venimeuse, dut fa guérifon. TeRNER,  
*de Morbis Cutaneis.*

Cesse, *Lib.* V. *cap. zy.* veut qu’on applique un cataplaso  
me de rue & d’ail pilé avec de l'huile fur la partie qui *Z*été piquée par un fcorpion ou une *araignée.*

381 A R B

ARANTIA ou AURANTIA. *Voyez Aurantium.***BLANCARD.**

ARARA*,fructus secundus,* cap. 21. Lib. II. Èxot. Clusi  
*Arar a fructus Americanus,* J. B.

Il vient à Cayanca. Les habitans le broyent & le font  
bouillir dans de l’eau , dont ils lavent enfuite les ul-  
ceres malins. Ils disent qu’il relâche le ventre ; ce  
qu’ils entendent apparemment de *ses* pepins. RAY,  
*Hist. Plant.*

ARATICU. Ray fait mention de trois arbres différens  
qui portent ce nom.

Le premier est,

*L’Araticu prima feu simpliciter dicta*, Frahcifci Redi  
Experiment. naturaï. p. 77. *Araticu Ponhe s* Marcgrav.  
& Pifon.

Il a le tronc , les branches & la couleur de l’écorce com-  
me l’oranger :mais il ne lui reffembleni par fes feuilles  
& fes fleurs, ni par fon fruit.

Ses feuilles grillées fur le feu, trempées dans de l’huile &  
appliquées fur un abfcès, le font mûrir, percer & fe re-  
fermer d’une maniere surprenante.

Le second est,

*L’Araticu Ape-,* P1S0, Marcgrav. Redi. Experiment. nat.  
p. 77. *An anona Oviedi ?*

Le troisieme est,

\*

*IAAraticu de mato Pifon. An Baly Insulae fructus, aspero  
cortice*, Clusi ? R a Y, *Hist. PI.*

ARBOR, Δενδρὸν, *Arbre.* On définit *F arbre ,* une plan-  
te ligneusie, la plus considérable de toutes, soit par la  
hauteur, soit par la groffeur, qui n’a qu’une tige qui  
est vivace, qui se divise en plusieurs branches, que les  
Grecs appellent ἀιίρεμόνας & ο'ζους, & ces branches en  
d’autres plus petites, que les Grecs nomment κλάδους,  
& les Latins *Surculi.* **MILLER ,** *Dict,*

*Arbor V.trgétniana, citriae vel limaniae folio , Benzoinum  
fundens,* **FI. A.** *L’arbre* qu’on appelle communément  
Benjoin. Il croît en grande quantité dans la plupart  
des contrées de la Virginie & de la Caroline. Les Cu-  
rieux le cultivent dans leurs jardins avec d’autres plan-  
tes qui Viennent de ces pays. Lorsqu’on nous l'apporta  
pour la premiere fois , il y eut un préjugé presque gé-  
néral , qu’on errtiroit la gomme qu’on nous Vend fous le  
nom de Benjoin. Mais cette gomme paffe mainte-  
nant pour être la production d’un *arbre* tout-à-fait dif-  
férent.

*Arbor Zeylanica s counifoliis, subtus lanugine villosis flori-  
bus albis cuculi modo laciniatis,* Pluk. Phyt.

*Arbor Americana, pinnatis fraxini foliis, fructu renifor-  
mi Phaseolum exprimente,* Pluk. Phyt.

*Arbor Bacciferaelaurisolia, aromatica,fructu viridi Ca-  
lyculato racemoso,* Sloan. Cat. Jam. *L’arbre* qui por-  
te la canelle fauvage. Il croît dans les contrées baffes  
de la Jamaïque; il y est fort commun : il s’éleve à la  
hauteur de trente piés &plus. Ses feuilles, fon fruit,  
fon écorce & toutes les parties de cet *arbre,* sont chau-  
des, aromatiques & ameres au gout. On fe fert de fon  
écorce en gusse d’épices dans la plupart des colonies  
que les Anglais ont dans l’Amérique ; les Anglais mê-  
me en faisoient jadis un assez grand tssage dans la Me-  
decine’sous le nom de canelle blanche; maintenant ils  
ne s’en servent plus.

*Arbor laurifelia venenat a, folio leviter ferrato oblongo ob-  
tuso, copiosum lac praebens.* Sloan. Cat. Cet *arbre* est  
fort commun dans la Jamaïque & dans les autres *ré-  
gions* chaudes de l'Amérique. Il est plein d’un *lue*laiteux qui passe polir un dangereux poifon. Pour ob-  
tenir ce fuc , on n’a qu’à broyer fes feuilles. Si ce fuc  
tombe sclr du drap, iî le ronge, à peu près de la mê-

Α R B 382

me maniere que celui du manceniliet.

*Arbor Americana y fraxini foliis , fructu conoide.* Cet  
*arbre se* trouve principalement dans les pays feptem\*  
trionaux de la Jamaïque.

*Arbor excelsa, coryli solio ampliore* , Houst. Il ne croit  
qu’à Campeachy.

*Arbor In aqtta nascens aseliis latis acuminatis et non den~  
tatis, smtctu oleagino minore* , Catesb. Hist. Nat. II  
croît dans la Virginie, le Maryland & la Caroline.

*Arborsaponaria s* Offic. *Arbor saponaria Americana s*Raii Hist. 2. 1548. *Prunisora, racemosas folio alato i  
costa media i membranulis utrinque instantibus donata,  
fructusaponario.* Cat. Jamaic. Sloan. Hist. 2. 131. *Pu-s  
nisera scu nuciprunifera , fructu sciponario orbiculato  
monococco nigros Americana ,* Pluk. Phytog; ai7s  
Fig. 7. *Nuciprunifera arbor Americana, fructu fastos  
nario orbiculato, monococco nigro,* Pluk. Almag. 265;  
*Arbor Misticae provinciae fructu avellanae simili ,* Laet.  
260. Jonf Dend. 114. *Qsity s* Pisim. ( Èd. 1658. )  
162. *Qsity Brasiliensibus*, Marcg. 113. *Saponariasphae-  
rulae.* Chab. 12. *Saponaria sphaerulae arborissilidfoliae \**J. B. 1. 312. *Nuculaesaponariae non edules,* C. B. Pin.  
511. *Sapindus foliis costae alatae imnafcentibtis,* Tourn.

Inst. 639. *Baccae Bermudens.es ,* Marl. Obsi

Cet *arbre* croît dans la Jamaïque & dans d’autres contrées  
des Indes Occidentales. Son fruit est mûr en Octobre.  
Lorsqu’il est fec , il est sphérique, d’une couleur rou-  
geâtre , plus petit qu’une noix de galle, amer au gout,  
mais fans odeur : il contient une pierre ronde & noire.

On le recommande dans les pâles-couleurs; ce fruit pase  
se pour un spécifique prel'que infaillible contre cette  
maladie : il la guérit parfaitement, furtout après qu’on  
a fait inutilement ufage des eaux ferruginetsses. On  
croit que l'esprit, la teinture ou l’extrait du fruit est  
plus énergique que le fruit même.

*Arbor vitae,* Offic. Ger. 1187. Emac. 1368. Parla Theasu  
1478. Raii Hist. 2. 1408. *Arbor vitae , sive paradisia-  
ca ,* Cab. 73. *Arbor vitae , sive paradifiaca vulgo dicta  
odorata adjabinam accedens,* J. B. 1, 286. *Arbor vitae i  
Thuya,* Mont. Ind. 37. *Arbor cupresse similis in Syria \**Jonf. Dendr. 332. *Thuya Theophrasti,* C. B. Pin. 488.  
Tourn. Inst. 587. Elem. Bot. 489. Boerh. Ind. A. 2.  
180. *Arbre de vie.*

Cet *arbre* est originaire du Canada ; on ne le trouve en  
Europe que dans les jardins des curieux. On fe fert de  
l'es feuilles comme d’un alexipharmaque, & elles pase  
fent pour diurétiques. Μοντ.

Cette plante est chaude & apéritive, elle provoque les  
regles; elle est bonne contre les pâles-couleurs. Broyée  
avec du miel, elle dissout les tumeurs. On en recom-  
mande l’huile pour la goute ; il faut en oindre la partie  
affectée : fon action est analogue à celle du feu ;  
elle irrite & dissout. Elle purge les lits de puces & de  
**POUX. BOERHAAVE , Inst.** DaLE.

Cet *arbre* fe trouve étranger dans nos Jardins, les feula  
endroits où il *se* trouve , & il n’y prend jamais sa *gros  
sieur* naturelle. Ses rameaux *se* répandent en aîles ; ses  
feuilles reffemblent en quelque maniere à celles du  
cyprès, mais elles font plus plates & formées parde  
petites écailles posées les unes fur les autres. U porte  
au lieu de chatons ou de fleurs, de petits boutons écail-  
leux jaunâtres , qui deviennent enfuite des fruits  
oblongs, composés de quelques écailles, entre lesquels  
on trouve des semences oblongues & comme bordées  
d’une aile membraneuse. Cet *arbre* est très-odorant  
partout , principalement en *ses* feuilles. Mais cette  
odeur est affez défagréable, elle est résineuse & quel-  
ques-uns la comparent à celle du fromage pourri. Π  
vient originairement du Canada.

Ses feuilles ont la vertu de digérer & d’atténuer. Parkin-  
sim dit que si on les mâche le matin à jeun pendant  
plusieurs jours de suite, elles débarrassent la poitrine  
& les poumons des phlegmes purulens qui peuvent y  
être contenus, comme on en a l’expérience, ajoute t’il.  
On s’en fert rarement. MILLER , *Bot. Osse*

Cet *arbre* a été nommé *arbre de vie,* parce qu’il est tou-

383 A R B

jours verd & qu’il rend une odeur douce & agréable ;  
car il n’en est pas de *s arbre* entier, comme de fes feuil-  
les feules. On l’appelle encore ccdre Américain, &  
*F arbre* toujours verd. Il a passé du Canada en Europe ,  
où on ne le trouve que dans les jardins des curieux. Il  
est dans toutes les filmons couvert de feuilles. Ces  
feuilles deviennent un peu pâles en hiver , mais elles  
ne tombent point ; au contraire , au printems elles re-  
prennent leur couleur & leur éclat naturels. Il est droit  
assez, mais rude & inégal en fa furface. Son écorce  
est d’une couleur qui tient le milietl entre le rouge &  
le brun. Elle est inégale & raboteufe. Le bois contient  
une gomme & répand une odeur forte à la vérité, mais  
cependant agréable. Il porte au commencement de l’é-  
té de petites fleurs jaunes qui contiennent & envelop-  
pent des femences ameres, comme dans une espece  
de turban.

Castor. Durantes nous dit qu’on trouve en France un *ar-  
bre* qui ressemble beaucoup à celui-ci, d’une nature  
chaude & dessiccative, d’une faveur un peu amere, mais  
répandant une odeur sort agréable , ami de la simté &  
prolongeant la vie des hommes. Quant au précédent,  
Camerarius a écrit dans sim *Hort. pag. i6o.* qu’il mé-  
rite toute l’estime qu’on en fait, non-feulement à cau-  
fe de sim odeur agréable,car elle est si forte,ajoute-t’il,  
que si l'on en arrache quelques branches, qu’on les  
broye & qu’on fe les applique fous le nez , elles occa-  
sionnent quelquefois une effusion de fang par les na-  
rines, mais à caufe de ses autres vertus & propriétés sin-  
gulieres. On en tire une eau & une huile qu’on em-  
ploie au grand soulagement des malades dans les pa-  
roxysines de la goute, si on sait l’appliquer, comme il  
convient, aux parties affectées. On fit grand tssage du  
baume & de l’huile de *Farsere de vie ,* pendant le tems  
de la peste de Drefde. *Joh. Miel]. Not. in Schroder.  
Pharm. Barth. Zorn. Bothanolog.*

*Arbor baccifera Canariensis.* Voyez *Verva mora.*

*Arbor Benzolnisora.* Voyez *Benzoin.*

*Arbor Brasiliana Juglandi similis.* Voyez *Capaiï.*

*Arbor camphorifera.* Voyez *Camphora.*

*Arbor Cor al. Y Oyez Corallodendron.*

*Arbor crepitans.* Voyez *Hera.*

*Arbor exotica fraxini sol.* Voyez *Negundo.*

*Arborfebrifuga peruviana.* Voyez *Qtelnqurna,  
Arborfraxini folio*, C. B. Voyez *Azedarach.*

*Arbor J udae. Noyez Siliquastrum-*

*Arbor Lanigera Bonus* Voyez *Gosseypium.*

*Arbor Lavendidaefol.* Clus. Voyez *Frutex Indiae,*ou *Lav.  
sol.*

*Arbor Laurifolia Sinensis.* Voyez *Lichi.*

*Arbor m annifer a.* V*oyez Manna.*

*Arbor Pentapbyllos Virgin.* Voyez *Pentaphyllos.*

*Arbor de Rayz.* Voyez *Ficus Indica.*

*Arbor SÆhomae. Noyez Mandaris.*

*Arbor spin osa Virgin.* Voyez *Herculis Clava.*

*Arbor Tinctoria.* Voyez *TInctoria.*

*Arbor Tulipifera.* Voyez *Tulipifera.*

*Arbor Vinifera. Noyez Couton.*

*Arbor uvifera Tabacensis.* Voyez *Uvifera.*

*Arbor Dianae, Arbre de Diane.* C’est une efpece de cryf-  
tallisation de mercure & d’argent dissous dans de Peau-  
forte & qui fe divife en branches & prend la forme  
d’un arbre.

ARBOR-EUS. De la nature de l’arbre, qui appartient à  
l’arbre , ou qui lui est propre. Epithete que les Bota-  
nistes donnent à ces fungus ou à ces mousses qui croif-  
fent fur les arbres,pour les distinguer de celles qui croise  
sent à terre, comme l’agaric & autres , &c. *Dictionn.  
de* **MILLER.**

ARBUSCULA, δένδριον, *diminutifd’arbre s arbrisseau*ou *petit arbre.*

*Arbuseula Africana repens, solio ad latera crispo , ad  
poligstna relata.* Boerh. Ind. Alt. C’est un petit arbrif-  
seau rampant, dont les feuilles font frisées & les fleurs ,  
à peu près femblables à celles de l’arroche. Les curieux  
Pont dans leurs jardins , plutôt pour la variété que I

A R B 384

pour la beauté. *Add. de* Μπ.ιεκ.

ARBUSCULA CORALLO1DES. Voyez *Corallo-  
dendron.*

ARBUTUS , Offic. Ger. 1310. Emac. 1496. Parla  
Theat. 1484. Raii Hist. Plant. 2. 1 576. Synop. 3. 464.  
Mer. Pin. 9. *Arbutus, Unedo Theophralli,* Phyt. Prit.  
10. *Arbutus cornants Theophrasti s* J. B. 1. 83. Chab.  
4. *Arbutus solio serrato,* C. B. Pin. 460. Tourn. Inst.  
599. Elem. Bot. 471. Boerh. Ind. 4. 2. 217. Jonsi  
Dendr. 64. Pluk. Almag. 49. *Unedo Plinii vulgo>*Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 634. *Arboisier.*

Il croît dans les bois & les taillis qui font dans une ex-  
position chaude. On *se* sert de sion fruit. Il est acre &  
austere de fa nature.

*Léarbelfier* ressemble au coignassier; sim écorce est foi-  
ble, ainsi que fies feuilles. Il porte un fruit de la grof-  
feur à peu près de la prune, mais il n’a point de noyau :  
lorfqu’il est mûr, il est d’une couleur rouge ou d’un  
jaune foncé.

Ce fruit est très-cossu; il attaque l’estomac & il donne  
mal à la tête. DIoseoRIDE, *L. I. c.* 175.

Cet arbre est commun en Espagne , en Sicile, en Italie,  
& en France, aux environs de Narbonne. Juba rap-  
porte que dans l’Arabie il s’éleve à la hauteur de cin-  
quante coudées, Pline , *L. XV. c.* 24. P. Bellonius  
nous apprend qu’au pié du Mont Athos , dans cette  
vallée si célébrée par les anciens , *i’arboisier* est très-  
gros & très-haut. 11 conserve pendant l’hiver fesfeuil-  
les vertes ; elles font larges ; hérissées de pointes par  
les bords, & traversées dans le milieu d’une veine rou-  
ge. Cet arbre porte des fleurs blanches & odorantes ,  
qui ressemblent aux lis des vallées.

LorAque ces fleurs sont tombées, il paroît un fruit rond  
compacte, de la grosseur de la fraife, verd d’abord, en-  
fuite jaune, & enfin rouge ; d’une faveur dure & acre.  
11 y en a qui appellent ce fruit *comarus 8e unedo ,* par  
la raifon qu’on n’en peut manger qu’un à la fois, *se-  
lon* Pline, Galien & Diofcoride. Il y en a qui difent  
que ce fruit mangé en trop grande quantité attaque  
l’estomac & donne mal à la tête. Quant à moi , dit  
Jean Bauhin, c’est un effet qu’il a produit sur moi tou-  
tes les fois que j’en ai mangé. Car. Clusius dit au con-  
traire en avoir mangé fouvent & n’en avoir jamais été  
incommodé , L. *I. rar. Plant. Hist. c.* 30. On distile  
*seS* fleurs & fles feuilles au bain-marie; & on regarde  
la liqueur qu’on en tire comme un excellent préser-  
vatif contre la peste. Amatus Lusitanus nous assure  
qu’il produit le même effet contre les poifons. Mat-  
thiole y ajoute la poudre d’os de cœur de cerf. Il y en  
a qui font ufage de la racine de *Farboisier* contre la  
peste. Les Tanneurs *se* servent de sim écorce pour  
préparer leurs cuirs , & les Oiseliers de *sa* semence  
pour attrapper les oiseaux en hiver. Β αλ τηοι ιν ,  
ZoRN, *Botanolog.*

ARC

A R C A ARCANORUM ou MERCURIUS P HI-  
LOSOPHORUM , *Mercure des Philosophes.* Cas-  
**T E L L 1.**

ARCANUM , ἀπόῤῥ»τον, ἀπόκρυφον, μυστὴριον,fecrci ;  
remede dont on tient la préparation secrete pour en  
relever l’efficacité & le prix. C’est, dit Paracelse, une  
de ces chostes que l’expérience donne.

Qu’est-ce qu’un *arcanum ,* Eelon les Chymistes ? C’est  
disent-ils tous, une chose secrete, immatérielle, im-  
mortelle, qui ne peut être connue de l'horrible que  
par l’expérience. C’est, ajoutent-t’ils, la vertu des cho-  
ses,.mais d’une efficacité fort supérieure à celle des  
choses mêmes.

*L’arcanum matériale* est un extrait spécifique plus ana-  
logue à la matiere d’un corps qu’un *arcanum* pur :  
mais la matiere des corps est composée de deux élé—  
mens, l’humide & le *sec, (* car l’air & le feu fiontplu-  
tôt des formes que des êtres, & ne doivent par consé-  
quent

385 ARC

quent être regardées que comme des coefficiens ) *Far-  
canum materiale* est donc de deux fartes ; il fe distri-  
bue en *aqua silllatitia 8c* en *coagulum specificum.*

*Isi arcanum specificum,* est un extrait, un dépouillement  
de la nature intérieure d’une chose ; dépouillement qui  
représente la substance entiere de la chofe en raccour-  
ci ; ensorte qu’il est très-possible de la reconnoître :  
ainsi pour avoir *F arcanum specificum ,* il faut bien fe  
garder de détruire le tissu fubstantiel , la contexture  
primordiale ; parce que c’est par la conservation de  
cette contexture , qu’il est constitué *arcanum specifi-  
cum 8c* qu’il diffère de la quinte-effence , dont la si.ib-  
tilité est si grande & qui est si fort exaltée, qu’elle fem-  
ble avoir fait passer de fa classe à une classe supérieure,  
le corps dont on l’a tirée.

*c arcanum specificum* est de deux sortes :

*c arcanum specificum* formel.

L’*'arcanumspecificum* matériel. RULAND.

Il y a trois compositions fameufes qui ont conservé le nom  
*d’arcanum.*

*Arcanum Corallinurn.* Arcanum Corallin.

*prenez* du précipité rouge, quatre onces; mettez-le dans  
une retorte ; ajoutez d’efprit de nitre , huit on-  
ces : mettez enfuite le tout au feu de fable & ti-  
rez l’eisprit par une chaleur que vous pousserez  
successivement jusqu’au quatrieme degré. Cette  
opération *se* fait en cinq ou six heures. Remettez  
cet esprit de nitre avec quatre onces de nouvel esc  
prit, & tenez-le fur le feu du quatrieme degré ,  
pendant deux heures au moins. Distilez-le de nou-  
soeau, laissez enfuite refroidir le tout, & vous au-  
rez une poudre très - rouge & très-menue , que  
vous mettrez dans un creufet : vous mettrez vo-  
tre creufet fur un feu de charbon, qui le fasse rou-  
gir , & vous l’y tiendrez un demi quart-d’heure.  
Remettez enfuite le tout dans un matras avec  
trois livres d’eau de fontaine ou de pluie distilée.  
Mettez-le ensuite fur un feu de fable , & le con-  
dussez par degré à l’ébullition que vous entretien-  
drez pendant une demi-heure. VerEez l’eau par in-  
clination,& faites sécher la poudre peu à peu.Met-  
tez dessus de l’efjorit de vin tartarssé , douze onces.  
Distilez le tout fur un feu modéré ; procédez ainsi  
jtssqu’à deux cohobations. Ajoutez derechefdou-  
ze onces de nouvel esprit de vin tartarifé ; adap-  
tez un vaisseau à l’orifice de la cucurbite, pour  
en faire un circulatoire. Laissez le tout fur un feu  
modéré de fable pendant quarante-huit heures.  
Enfin faites-le un peu bouillir, & ensiiite *se* re-  
froidir. Otez l’esprit de vin & faites fécher la  
poudre.

Cette poudre dissere peu de la poudre du Prince. Il y en  
a qui en font un cas particulier & qui la regardent com-  
me la meilleure de fon espece. La dofe est depuis trois  
grains jufqu’à dix. On dit que l’usage en est bon dans  
la goute , Phydropisie, les écrouelles , la galle & dans  
les maladies vénériennes.

*Arcanum duplex.* Arcanum double.

*Prenez* une certaine quantité de *caput-mortuum* de Peau  
forte .‘ajoutez parties égales de nitre & de vitriol;  
faites distbudre dans de l’eau chaude, en remuant  
de tems en tems le mélange. Filtrez Peau ; éva-  
porez jufqu’à ce qu’il paroiffe une espece de peau  
siir la surface , & même jusqu’à ce que tout foit  
Eec,

Gardez-le ensuite pour Pssa-ge.

Quelques Auteurs en parlent stous le nom de nitre vlo  
*Tome II.*

ARC 386

triolé , ou de stel du Duc d’Holstein, Il passe générale-  
ment pour diurétique , sudorifique & même quelques  
fois pour cathartique, felon que les humeurs sont dis-  
posées. On s’en sert très-rarement. Sa dofe est depuis  
un demi-sc:rupule , jusqu’à une dragme.

*Arcanum Joviale:* Arcanum Jovial.

*Faites* un amalgame avec parties égales de vif argent &  
d’étain.'réduisez le tout en poudre. Verfez de PeF.  
prit de nitre jusqu’à cequ’il.yen ait affez pour cou-  
vrir la poudre ; mettez en digestion pendant quel-  
ques heures ; ensuite tirez l’esprit de nitre par la  
retorte. Prenez la matiere qui restera ; humectez-  
la avec de l’efprit de nitre rectifié. Réduisez en  
poudre derechef, Recommencez la même opéra-  
tion cinq ou six fois , jusqu’à ce qu’il n’y ait plus  
rien de piquant dans la saveur de cette poudre.

Cet *arcanum* est fort vanté daus la Pharmacopée deBates  
comme un puissant fudorifique. Sa dofe est depuis trois  
grains jufqu’à huit. *Pharmacop. de Qiincy.*

ARCEUTHOS ou JUNIPERUS. Voyez *Juniperus.*

ARCHÆUS, Ἀρχάιος, *ancien, premier. ’Mygase stéeriç s*signifie dans Hippocrate, l’état de santé du corps avant  
l’attaque de la maladie.

ARCHAGATHI EMPLASTRUM LENE, *Emplâtre  
émolliente inventée par Archagathits.* On en trouVera  
la composition dans Celfie, *L. V. c. est*

ARCHAGATHUS, Medecin célebre parmi les Ro-  
mains.

On a prétendu qu’avant la venue *d’Archagathits* à Ro-  
me, la Medecine n’y étoit point connue ; & s’il en faut  
croire Pline, elle n’y a même été reçue qu’après tous  
les autres Arts libéraux & toutes les Sciences. « Le  
» Peuple Romain , dit cet Auteur, *Liv. XXIX.* c. 1. a  
» été plus de six cens ans fans Medecins, quoique d’ail-  
» leurs il n’ait pas été paresseux à recevoir les Arts, &  
» qu’il ait même été fort avide de la Medecine, jusi  
» qu’à ce que Payant connue par l’expérience, il l’a  
» condamnée. Cassius Hemina, continue Pline , nous  
» apprend *Osu Archagatus*, fils de Lyfanias du Pélo-  
» ponefe, fut le premier Medecin qui vint à Rome  
» fous le Consulat de Lucius Æmilius & de Marcus  
» Livius, l’an 53 5. de la fondation de la Ville ; ajou-  
» tant qu’on lui avoit donné la bourgeoisie , & que le  
» public lui avoit acheté une boutique à fes dépens  
»dans le carrefour d’Acciliuspour y exercer sa profese  
» sion ; qu’au commencement on lui avoit donné le  
» surnom de guérisseur de plaies, *vulnerarius,* & que  
» sim arrivée fut très-agréable à tout le monde : mais  
» que peu de tems après, la pratique de couper & de  
» brûler dont il fe servoit ayant paru cruelle, on chan-  
» gea fon premier surnom en celui de bourreau, & l’on  
» prit dès-lors une grande aversion pour la Medecine &  
» pour tous les Medecins. »

II paroîtra surprenant que les Romains *se* soient passés si  
long-tems de Medecins ; & l’on opposera à l’autorité  
de Pline, celle de Denis d’Allcarnasse. « La peste, dit  
» ce dernier, *Liv. X.* étant venue à Rome l’an 301. de  
» la fondation de la Ville, & s’étant rendue plus su-  
» ri esse qu’aucune autre qui eût été de mémoire d’hom-  
» me, elle emporta prefque tous les eselaves & la moi-  
» tié des Citoyens , les Medecins ne suffisant pas pour  
» le nombre des malades. » Il y avoit donc alors des  
Medecins à Rome, c’est-à-dire, plus de deux cens ans  
avant le tems marqué par Pline , comme il y en a eu  
de tout tems chez tous les peuples. Mais pour conci-  
lier ces deux Auteurs, il faut entendre des Medecins  
étrangers, & particulierement des Grecs , ce que dit  
le premier. Il s’explique lui-même un peu plus bas en  
ces termes : « Pour être convaincu , ajoute-t’il , de  
» l’éloignement que les Romains de ce tems-là avoient  
» pour la Medecine, il ne faut qu’entendre là-dessus le  
» sentiment de Marc-Caton, qui a vécu foixante-dix

Bb

*fof* ARC

» ans après *Archagathus ,* & qui étoit un homme du-  
σι quel on peut dire , que l’honneur du triomphe qui  
» lui a été décerné, & la charge de Censeur qu’il a  
» exercée, semt ce qui le releve le moins , tant il y a  
»eu d’autres choses considérables en fa personne. Voi-  
» ci ses propres termes tirés d’une lettre qu’il écrivoit  
» à sim fils : Je vous dirai quand il en fiera tems, mon  
» cher Marcus, ce que je pense de ces Grecs, & ce  
□□que j’estime le plus de tout ce qui est à Athenes. Il  
» est bon d’étudier comme en passant leurs lettres &  
» leurs sciences : mais il ne faut pas les apprendre à  
» fond. Je viendrai à bout de cette race méchante &  
» fiere : mais foyez assuré, comme si un devin nous  
» l’avoit dit, qu’aussi-tôt que cette nation nous aura  
» communiqué fes lettres, elle gâtera ou corrompra  
» tout ; & cela *se* fera d’autant plus aisément, si elle  
» nous envoie encore fes Medecins. Ils ont juré entre  
» eux de tuer tous les barbares parle moyen de la Me-  
» decine ; & encore exigent-ils un salaire pour cela de  
» ceux qu’ils traitent, afin qif ils *se* fient mieux à eux,  
» & qu’ils les puissent perdre plus facilement. Ils font  
» assez insolens pour nous appeller barbares aussi-bien  
» que les.autres ; ils nous traitent même plus lusolem-  
» ment en nous appellent opiques , ὀπικοὶ. En un mot,  
» souvenez-vous, mon fils, que je vous ai défendu les  
» Medecins. »

Il est visible par la maniere dont Caton parle , qu’il n’a-  
voit en vue que la Medecine étrangere ; & c’est ce que  
Pline reconnoîtlorfqu’ilfefaitcetteobjection : « Croi-  
» rons-nous donc, dit-il pour conclusion, que Caton  
» ait condamné une chofe aussi utile que la Medecine ?  
» Non assurément, puisque lui-même a bien daigné  
» nous apprendre par quelle Medecine lui & *sa* femme  
» étoient venus à un âge fort avancé ; & qu’il avoit fait  
»un livre où il marquoit de quelle maniere il traitoit  
» fon fils & *ses* eficlaves, & même fies bœufs, quand ils  
» étoient malades. »

Les Romains n’ont donc pas été absolument sans Mede-  
clus au commencement de leur République : mais il y  
a de l’apparence qu’ils ne s’étoient fervis jusqu’à la ve-  
nue*d’Archagathus,* que de la Medecine naturelle, ou  
de la simple Empirique, telle qu’on peut supposer que  
les premiers hommes la pratiquoient ; & c’est cette  
Medecine qui étoit du gout de Caton, & de laquelle il  
étoit le premier des Romains qui eût écrit.

Voici quelques particularités touchant la maniere dont il  
s’y prcnoit.

On sait premierement que Caton approuvoit les remedes  
superstitieux, & l’on trouve dans ce qui nous est resté  
de *ses* écrits, des paroles qu’il prononçoit pour gué-  
rir une diflocation ou une fracture. Mais comme il  
est impossible de la traduire , je la rapporterai dans  
les mêmes termes qu’il l’a donnée : « *Luxum si quod  
» est, hac cantione smnum stet. H arundinem prende tibi  
» viridem ,L.* 4. *aut.* 5. *longam. Mediam diffinde, et  
» duo homines teneant ad coccendices. Incipe cantare in* t  
*το alio. S. F. Motas vaeta Daries Dardaries , Astataries,*

*Diissenapiter, us.que dum coeant. Ferrum insuper jacta-.  
» to. Ubi coierint, et altera alteram tetigerit s id magu  
\* prende , et dextra sinistra praecide. Ad luxum aut  
esifracturam alliga, sanum fiet, et tamen quotidie can-  
» tato In alio , S. F. vel luxato, vel hoc modo , huat, ha-  
» nat, huat-> ista. Pista, fista , domiabo damnaustra,  
» et luxato. Vel hoc modo, huat y haut, haut, ista, sis  
» tarsis ardannabon dunnaustra. »* Ολτον, *de Rerustic.  
cap.* 160.

Pline nous apprend encore que Caton employoit beau-  
coup les choux, qui, felon la remarque du même Au- ,  
teur, ont fait toute la Medecine des Romains pendant  
six cens ans. Cette panacéeparoîtra fans doute ridicu-  
cule aujourd’hui : mais on s’étonnera moins que ces  
bopnes gens aient fait tant de cas d’une plante si corn-  
mune, si l’on sie fouvient de l’estime où elle étoit

ARC 388

parmi les plus habiles d’entre les premiers Medecins  
Grecs.

Plutarque obferve touchant la Fdledecine de Caton, qu’il  
n’approuvoit pas que l’on s’abstînt de manger dans les  
maladies, qu’il recommandoit les herbages & les chairs  
de canards , de pigeons & de lievres. Mais cet Auteur  
ne fait pas un si grand cas de cette Medecine de Caton  
qu’en fait Pline. Il remarque au contraire que la fem-  
me de ce Romain, & fon fils moururent avant lui ;  
ajoutant que si Caton lui même vint à un âge fort avan-  
cé, il en avoit eu plus d’obligation à fon bon tempéra-  
ment qu’à fa Medecine. Plutarque, étant Grec, pour-  
roit être soupçonné d’avoir voulu venger les Mede-  
cins de *sa* Nation , quoique ce qu’il dit soit fort vrai-  
femblable.

A l’égard de la Medecine Greque , il n’est pas furpre-  
nant que les Romains n’en eussent point eu de connoif-  
semce, jusqu’à la venue d’Archagathus , puisqu’ils ont  
d’ailleurs beaucoup tardé à recevoir les Sciences , &  
les autres beaux Arts ; & si Pline a dit dans le passage  
que l’on a cité, que le Peuple Romain n’avoit pas été  
paresseux à recevoir les Arts, cela *se* doit seulement en-  
tendre des mécaniques, qui font absolument nécessai-  
res à la vie. Ciceron nous apprend ( *Tusculan. Liv. I. )*que la Poésie ne s’étoit introduite chez les Romains  
que fort tard , & qu’ils avaient fort méprisé la Philo-  
sophie jusqu’à scm tems. Suetone ajoute ( *de illustriIn  
Grammaticis)* « que la Grammaire n’étoit point du  
» tout en usage chez les premiers Romains , bien loin  
» d’y être estimée; parce que ce peuple étoit encore  
» fort grossier en ces tems-là, & si uniquement attaché  
» aux affaires de la guerre, qtæ perfonne n’y vaquoit  
» gueres aux Arts Libéraux. » Mais il ne faut point  
d’autre preuve que les Belles-Lettres font venues fort  
tard à Rome, que la crainte qu’avoit Caton qu’elles  
ne s’y introduisissent de fon tems , quoiqu’il ait vécu,  
comme on l’a dit, soixante - dix ans après Archaga-  
thus.

Quoique la plus grande partie de cet article ne semble  
être qu’une espece de digression, il paroît cependant  
en examinant la chose avec plus d’attention,qu’elle n’est  
qu’une si-fite de la vie & de l'Histoire d’Archagathus.  
D’ailleurs on y découvre tant d’érudition , & il est si  
propre à nous mettre au fait de l’état dans lequel étoit  
la Medecine à Rome , que le Lecteur ne peut que me  
savoir gré de l’avoir inséré dans cet Ouvrage. **LE CLERC,***Histoire de la Medecine.*

ARCHALTES, ou selon Ruland, ARCHATES. Pa-  
racelfe entend par ce mot les fondemens ou le point  
d’apui de la terre ; point d’apui que Dieu feul peut  
avoir fixé. RULAND. CasTELLI.

ARCHANGELICA. Voyez *Angelica.*

ARCHE , Ἀρχὴ, *Commencement.* Ce terme a un grand  
nombre de significations différentes , felon Galien.  
Quelquefois, dit cet Auteur, *arche* signifiera la pre-  
miere attaque d’une maladie, seins aucun égard à la du-  
rée de l’attaque. D’autre fois , la même attaque conti-  
nuée pendant un certain tems. Outre cela , on s’en  
fert pour designer le premier période de la maladie,  
sa formation ; on appelle le fecond période *anabasis,  
dvdectauç,* Paccroiffement : le troisieme *acme, foison*dernier degré d’accroiffement ; &le quatrieme *parac-  
me, rsrdiaKsm,* déclin : Aétius entend par *F arche* d’une  
maladie, l’état du malade lorsqu’il a été allité. Nous  
trouvons dans Galien qu’Hippocrate & tous les autres  
Medecins après lui, ont employé ce mot pour signi-  
fier le commencement d’une maladie périodique , ou  
le paffage de l’état de samté à celui de maladie ; passa-  
ge qui fe renouvelle de trois en trois jours, ou de cinq  
en cinq, sielon la nature du période. Il ajoute toute-  
fois que les mêmes Auteurs ont aussi entendu par ce  
mot, cet espace de tems dans lequel on pouvoir enco-  
resecourir le malade, foit. par la saignée , sent par la  
purgation, ou par d’autres remedes convenables. En  
ce siens , dans la fievre hectique, *Varche* n’étoit pas  
limité à quelques heures ni à quelques jours, comme

389 ARC

dans d’autres maladies. Il embrassoit plus ou moins de  
rems, selon la nature & la violence de la maladie. Ci-  
ceron écrivant à Atticus , s’en est servi dans ce der-  
nier siens. Δυσουρία, *tua milel valdè molesta : medere ,  
amabo, dum est* ἀρχὴ. Votre rétention d’urine me cha-  
grine beaucoup, portez-y remede, tandis qu’il en est  
tems.

ARCHEGONOS, Ἀρ-χήγονος, d’floxn', commencement  
*& γινομ,Α,* être ; *primordial.*

ARCHENDA , poudre préparée avec les feuilles de  
troene d’Egypte , qu’on appelle *alcanna* ou *elhanna.*Les Naturels de ces contrées s’en fervent au sortir du  
bain ; ils s’en frottent les piés ; & ils vantent fort fa  
vertu, contre l'humidité, la mauvaise odeur, & la foi-  
blesse des piés, parce qu’elle est astringente & corro-  
borative. Voyez *Alcanna.*

ARCHEUS , terme inventé par Paracelfe, & qui si-  
gnifie , selon fies Interpretes, des formes substantielles,  
vagabondes, errantes, & *se* séparant d’elles - mêmes  
des corps, Part du Medecin & l’énergie de la nature.  
Il dit que *i’archeus* est la nature , ou la puissance or-  
dinatrice des choses, *deTartaro.* Qu’il est le ségrega-  
teur des élémens ; *de Elemento aquae.* Qu’il arrange &  
fait tout dans la nature, qu’il compofe & décompose  
les chofes , les réduisant à leurs derniers principes , *de  
Mineralibus.* Qu’il met ensemble les choses qui fiant  
deftinées à l’union, *Ibid.* Qu’il désimit & détruit celles  
qui doivent être détruites; *Chirurg.* Que sa fonction  
dans le microcofme est de séparer le pur de l’impur ;  
qu’il est le premier agent dans l’estomac ; qu’il prépa-  
re & fait la distribution de tout ce que nous prenons  
en aliment ; qu’il meut les puissances expulsives à faire  
fortir du corps lesrécrémens tartareux, soit par la voie  
des intestins, soit par celle de la vessie ; qu’en propor-  
tion qu’il est plus ou moins parfait; qu’il agit plus ou  
moins puissamment dans l’estomac , en même propor-  
tion la séparation du pur de l'impur, est plus ou moins  
parfaite, & le microcofme plus ou moins sujet à des  
maladies, *de Morbis Tartar.* Que le grand *archetts* est  
le distributeur de la chaleur nécessaire, & l'ordinateur  
des différens degrés de chaleur , selon la nature des  
diverses matieres que l’estomac a à digérer; *Modus  
Pharmacandi. vol. I. p.si<^.* Qu’il y a dans la nature  
une puiffance, qu’il appelle *archeus,* qui donne à cha-  
que choste leur effence, séparant les unes des autres,  
& fournissant les êtres des semences qui leur fontpro-  
pres, *Meteorum , cap.* 4. *vol. II. p.* 202.

Van-Helmont fefert souvent de ce terme , & nous ap-  
prend que *Varcheus* consiste dans une union de l’esprit  
vital, comme matiere, avec la forme séminale, qui est  
comme le noyau intérieur, fpirituel qui donne à la fe-  
mence sa fécondité , & dont la femence visible n’est  
que l’écorce. Quel galimathias ! Cet *archeuseffi* le prin-  
cipe & le promoteur de la génération, lorfqu’il SC re-  
vêt d’une substance corporelle. Dans les êtres ani-  
més, il parcourt les lieux les plus secrets de la semence ;  
il la pénetre , la transforme , fe conformant toujours  
au modela qui lui est préfenté ; plaçant ici le cœur  
& là le cerveau , & assignant de fon autorité fouverai-  
ne, à chaque partie, une faculté modératrice qui la di-  
rige felon fa nature & la fin qui lui convient, & qui  
remplit cette fonction, jufqu’à ce que la créature meu-  
re. *L’archeus* est toujours errant, vagabond ; il n’est  
jamais fixé à aucun membre. Il a continuellement l’œil  
fur chaque faculté modératrice : il est toujours en ac-  
tion ; toujours vigilant, prompt & clair-voyant. *Ar-  
cheus Faber.*

Il est évident que tous ces Philosophes n’entendoient au-  
tre chose par cet *archeus* que la nature.

ARCHIATER. Il y a trois ou quatre différens senti-  
mens silr la signification de ce même titre. Chaffanée  
croyoit que *Archiater* ou *Archelator* signifie le *Portier  
du Palais du Prince*, comme qui diroit *Princeps Atrii s*mais cela se refute de soi-même. Accurse a mieux ren-  
contré en traduisant *Archiater* par Prince des Mede-

ARC 39Ô

cîns, ou qui est des premiers Medecins; ( ἀρχίατρος;  
*quasi* ἀρχὸς τῶν ἰατρῶν. )

Ce sentiment d’Accurse avoit été suivi par les anciens  
Traducteurs de Galien, & par divers autres Savans, qui  
avoient rendu le même mot par *Medicus Primarius.*Mercurial est le premier qui *se* soit déclaré contre cette  
explication d’Accurse, & qui ait soutenu qu’ *Archiater*signifie le Medecin du Prince ( τῶ ἄρχοντος ἰατρὸς. >  
Il appuie son sentiment, premierement par cette rai-  
son que le mot *Archiater rsa* jamais été employé par  
aucun Auteur Grec ou Latin avant les Empereurs Ro-  
mains. Il croit même que ce n’est qu’après les regnes  
de Tibere & de Claude qu’on l’a mis en tssage, ce  
qui *se* prouve par cette circonstance, qti’Andromachus  
qui vivoit sc)us Neron, est le premier qui ait pris le  
titre *d’Archiater.*

Ce titre , ajoute Mercurial, n’étoÎt pas en usage avant  
les Empereurs, parce que la chose qu’il désigne n’é-  
toit pas encore, c’est-à-dire, qu’il ne pouvoit pas y avoir  
des Medecins des Empereurs avant que les Empereurs  
fussent établis. Voilà ce que dit cet Auteur, à quoi  
l’on peut répondre que les Rois, ou les Souverains qui  
ont été en d’autres pays, pouvoient également avoir  
donné le nom d’*Arclelatres* à leurs Medecins , si ca  
nom signifie le *Medecin du Prince.* Mais on peut dire  
aussi en retorquant l’argument, que si *Archiater* signi-  
fie le Prince ou le premier des Medecins, il femble  
que les Grecs n’anroient pas manqué de donner ce ti-  
tre à Hippocrate, à Erasistrate, & à divers autres grands  
Medecins. Quoiqu’il en foit, c’est un fait constant  
que le nom *d’Archiatre* a été inconnu avant les Em-  
pereurs.

Mercurial se fert encore de deux autres preuves : la pre-  
miere, c’est qu’Andromachus n’est pas simplement ap-  
pellé *Arclelatre s* mais *F Archiatre de Neron :* La fe-  
conde, est que si *Demetrius 8e Magnus,* qui sont ap-  
pelles *Arclelatres* par le même Auteur qui parle d’An-  
dromachus, & qui ont poffédé ce titre sous les Anto-  
nins, n’avoient pas été les Medecins de ces Empe-  
reurs, on ne voit pas pourquoi ils auroient eu le titre  
*d’Arclelatres* préférablement à Archigene, à Soranus ,  
& à divers autres Medeeins qui étoient à peu près du  
même tems, & qui ont été très-célebres.

Alciat est d’un troisieme fentiment, qui femble tenir le  
milieu entre celui d’Accursie, & celui de Mercurial.  
Il croit que *s Archiatre* est effectivement le *Prince des  
Medecins* , parce qu’il est le *Medecin du Prince , ce-  
lui* qui est Medecin du Prince , étant par la même rai-  
sim au-dessus des autres Medecins, ou du moins étant  
regardé de cette maniere ; mais il ne s’ensuit pas de-  
là, selon ce Jurisconsulte, que le mot *Archiatros* ioit  
formé de τῦ ἄρχου laTpo'ç.

Voilà trois fentimens fur cette affaire, car celui de Chase  
semée ne doit pas être compté. Je ne sai si Alciat a été  
suivi par quelqu’un : mais le plus grand nombre des sa-  
vans fe trouve partagé à l’égard de l’explication d’Ac-  
curfe & de celle de Mercurial. Ce dernier a pour lux  
Cujas , Zwinger ; Cafaubon , Mattius & Vossiusi  
comme le remarque Meibomius, qui ne laisse pas non-  
obstant l’autorité de tant de grands hommes de *se* ran-  
ger du côté d’Accurl.e. La premiere raison qu’il ap-  
porte est que de tous les autres mots Grecs qui com-  
mencent par *archel,* comme *architectus, archiepiscopus >  
architriclinus s archilestes i archiereus,* pas un ne défi-  
gne rien qui appartienne ou qui regarde le Prince :  
mais tous ces mots marquent également quelque cho-  
se qui est la premiere ou la plus excellente en son  
genre. De même , dit Meibomius , *Varchiatre* n’est  
pas le *Medecin du Prince ,* mais le *Prince* ou *lu pre-  
mier des Medecins* ; autrement ce mot seroit le seul  
excepté de la regle dont on vient de parler. Casaubont  
avoit prétendu que le mot ἀρχιγυβεςνητης marque dans  
le paffage d’un Auteur qui le Cite , *le Commandant die  
vaisseau du Roi,* & non pas le *Commandant do toute ha  
Flotte :* mais Meibomius réfute cefavant critique avet  
beaucoup de jugement & de solidité.

B b ij

*3pI* À R C

La seconde raifon que le même Meibomius emploie pour  
prouver que *i’Archiatre* n’étoit pas leMedecin duPrin-  
ce , c’est qu’il est parlé dans quelques Auteurs d’un  
Theon, & d’un GÏaucus , *Archiatres* d’Alexandrie,  
& d’un Cyrus *Archiatre* d’Edesse : or il n’y avoit point  
de Rois ou de Princes dans ces villes du tems de ces  
*Archiatres.* H rapporte en troisieme lieu un passage  
d’Oribase , où cet Auteur dit, que l’Empereur Julien  
avoit mandé les *Archiatres* de tous les pays, & qu’il  
en avoit choisi soixante-douze, qu’il avoit cru les plus  
habiles , du nombre desquels étoit Oribase lui-même ;  
d’où il s’ensuit que le nombre des *Archiatres* étoit  
très-grand, & qu’il y en avoir par tout l’Empire. Mais  
on peut répondre à Meibomius que ce passage ne se  
trouve pas dans POribase Grec. Le quatrieme argu-  
ment de ce Pavant Medecin est tiré de ce que palien  
ou l’Auteur du Livre intitulé *de la Thériaque,* dit en  
parlant d’Androrrjachus , qu’il possédoit fort bien la  
Medecine, & que c’est pour cela que les Empereurs  
l’avoient choisi pour présider fur les autres Medecins,  
c’est-à-dire, pour être *Archiatre*, comme il en portoit  
Ie titre. La cinquieme preuve est tirée de ce que S. Au-  
gustin appelle Êfculape *Archiatre,* c’est-à-dire, comme  
il est visible, *chef des Medecins, 8e* de ce que S. Jerôme  
donne le même titre au Sauveur du Monde , qui est  
comme s’il avoit dit que Jefus-Christ *est le souverain  
Medecin.* Meibomius ajoute que le mot *Archiater fe*trouve traduit par celui de *Proto-Medicus* , dans les  
Auteurs de la basse latinité. Il dit enfin que les Mede-  
cins des Empereurs s’appelloient simplement *Médecins  
de César* ou de l’Empereur tel ou tel.comme cela paroît  
par quelques inscriptions, & qu’ils ne prenoient point  
le titre *TArchiatres* qti’ils ne fussent du rang de ceux  
qu’on appelloit ainsi.

Godefroi qui écrivoit à peu près en même tems que Mei-  
bomius, & qui n’a pas vu le Livre de ce dernier, com-  
me celui-ci n’a pas vu ce que Godefroi avoit écrit, est  
du fentiment de Mercurialpar rapport à l’étymologie  
du mot *Archiater.* Mais il remarque qu’il y avoit deux  
fortes *d’Archiatres* que Mercurial a confondus. Les  
premiers étoient appelles *Archiatri S. Palatii*, qui ne  
servoient, dit Godefroi, que dans la Cour des Empe-  
reurs. Les autres qu’on appelloit simplement *Archia-  
tri* ou *Archiatri Populares,* Eervoient le Peuple dans  
les Villes de Rome & de Constantinople. On les ap-  
pelloit *Archiatri* aussi-bien que les premiers, poursilit  
cet Auteur, par rapport à la ville où ils pratiquoient ;  
comme qui auroit dit, *Principis urbis Medici,* c’est-à-  
dire , les Medecins de la ville capitale ou de la ville  
dans laquelle le Prince fait fa résidence. Ces derniers  
*Archiatres* étoient au nombre de quatorze, autant qu’il  
y avoit de quartiers à Rome ; & comme ils avoient  
un falaire du public , & d’ailleurs divers privilèges, ils  
étoient obligés de voir indifféremment tous les mala-  
des sans rien exiger d’eux ; le but de l’établissement  
de ces *Archiatres* ayant été d’empêcher, que les pau-  
vres ne souffrissent faute de Medecins.

Tout ce que les Auteurs ont écrit touchant le salaire,  
les priviléges & l’élection des *Archiatres* est tiré de  
divers lois que les Empereurs ont faites fur ce fujet,  
& de quelques écrlls des Auteurs qui vivoient en ce  
tems-là. On trouve premierement que les *Archiatres*avoient des falaires du Prince ou du public, & que  
moyennant ces falaires, ils devoient voir tous les ma-  
lades , autant les riches que les pauvres, sans rien pré-  
tendre d’eux, que ce qu’on vouloir bien leur donner  
après la fin de la maladie. Il paroît en fecond lieu par  
les mêmes lois que l’on avoit attaché divers priviléges  
à l’emploi des *Archiatres >* que ces Medecins étoient  
exempts de tous les impôts de l’Empire Romain, pour  
eux, pour leurs femmes & pour leurs enfans; qu’ils  
n’étoient obligés de loger ni Soldats ni autres dans les  
Provinces; qu’ils ne pouvoient point être cités en ju-  
gement ou être obligés de fe trouver eux-mêmes de-  
’ vant le Juge ou emmenés prisonniers; qu’il étoit dé-  
fendu lous des grandes peines de leur faire lufulte, &c.

ARC 392

La loi qui porte cela femble même rendre communs  
ces priviléges à tous les Medecins, ou du moins à quel-  
ques-uns de ceux qui n’étoient pas du nombre des *Ar-  
chiatres* : mais il fe trouve d’ailleurs qu’une autre loi  
n’attribue ces mêmes priviléges qu’aux seuls *Archia-  
tres* du Palais, & à ceux de la ville de Rome. Il paroît  
en troisieme lieu, que les *Archiatres* fervoient comme  
on l’a dit, les Empereurs & le public ; & que ceux qui  
avoient fervi assez long-tems, ou à qui l'on trouvoit  
à propos de donner congé étoient appelles *Exarelela-  
tri* ou *Ex Archiatris.* Il paroît enfin qu’il y avoit un  
Collége des *Archiatres* composé d’un certain nombre  
de Medecins qui prenoient rang sielon l'ancienneté de  
leur réception ; ensiorte que s’il en mouroit quelqu’un  
on en mettoit un autre en sia place qui étoit le dernier  
de tous; que c’étoit le Collégequi jugeoit de la capa-  
cité des prétendans & qui les élisioit ; mais que l'Em-  
pereur les confirmoit après qu’on les avoit élus, ou  
même les nommoit auparavant & les proposioit aux  
*Archiatres,* qui les examinoient ensclite & les rece-  
voient dans leur corps.

Les *Archiatres* du Palais étoient encore honorés d’un ti-  
tre équivalent à celui de Comte. On distinguoit entre  
*la comitive* du premier rang & celle du second , & les  
*Archiatres* dont on vient de parler parvenoient à l’une  
& à l'autre. Ceux qui obtenoient la comitive du pre-  
mier ordre alloient de pair avec les Ducs & les Vicai-  
res ; & il semble que ces dignités étoient au commen-  
cernent communes à plusieurs *Archiatres,* ou qu’il y  
avoit plusieurs de ces Comtes dans un même tems :  
mais enfin l'on en établit un sieul duquel dépendoient  
tous les *Archiatres* & même tous les autres Medecins.  
Ce fut fous les Rois Goths que ce dernier établissement  
commença. Le pouvoir de ce Comte des *Archiatres*étoit fort étendu comme il paroît par la claufe de la  
formule de fon instalation.

a Nous vous honorons dès-à-présent de la dignité de  
» Comte des *Archiatres s* afin que vous foyez feul dif-  
» tingué entre les maîtres de la fianté, & que ceux qui  
» auront quelque différend par rapport à la Medecine,  
» s’en remettent à votre décision. Vous serez l’arbitre  
» d’un art honorable, & le Juge de toutes les contesta-  
» tions qui ne fie décidoient auparavant que par la pase  
» sion de chaque particulier. Vous guérirez en quel-  
» que maniere les malades, en tant que vous termine-  
» rez des quereles qui leur semt préjudiciables. C’est  
» un grand honneur pour vous que les habiles gens se  
» soumettent à vous, & que vous sc>yez considéré par  
» ceux que le monde considere. » La même formule  
ajoute que ce chef des Medecins étoit aussi particulie-  
rement obligé d’avoir foin de la santé de l’Empereur,  
& qu’il avoir un libre accès auprès de *sa* personne.  
Voyez Cassiodoreau scljet de la formule *dcs Archiae  
tres.* LE **CLERC.**

Ce mot *Archiater* a fait tant de bruit dans la Medecine;  
que je pourrais, si je voulais, donner plusieurs volu-  
mes de ce qui a été dit fur ce scljet : mais comme le  
but que je me suis proposé s’y oppose, je ne m’y arrê-  
terai pas davantage , pelsuadé que ce que j’en ai dit  
suffit pour fixer la juste signification de ce mot, &  
pour mettre au fait le lecteur de ce qui concerne ces  
*Archiatres.*

ARCHIDOXA , Titre d’un Ouvrage de Chymie de  
Paracelfe , que Libavius rend fynonyme à magique.  
CasTELLI.

ARCHIGENES. Nous apprenons de Suidas *custArchi-  
gene* vivoit fous Trajan , qu’il avoit pratiqué la Me-  
decine à Rome, & qu’il mourut à l’âge de soixante-  
trois ans, après avoir beaucoup écrit silr la Physique &  
, scir la Medecine. Le même Auteur ajoute *Oust Archi-  
gene* étoit d’Apamée en Syrie, & que fon pere s’appel-  
loit Philippe; ce qui peut avoir donné lieu à l'équi-  
. voque de Wolfgangus Justus , qui fait notre *Archigey  
\ ne* Medecin de Philippe Roi de Syrie.

595 A R C

*Archigene* auroit encore vécu sous Adrien & même lui  
auroit survécu , s’il est vrai que ce fut lui qui indiqua  
à cet Empereur un certain endroit fous la mamelle,  
où il fe blessa peur mourir fort promptement. Dion  
Cassius qui est l’Auteur de cette histoire , attribue ce  
fait à un Hermogene : mais Mercurial a cru qu’il fal-  
loit lire *Archigene* & non pas Hermogene. Je ne fai  
s’il ne s’est point trompé. L’on a parlé ci-devant d’un  
Hermogene Sectateur d’Erasistrate ; & rien n’empê-  
che ce me fcmble , que celui-ci n’ait pu vivre du tems  
d’Adrien , la Secte ou l’Ecole d’Erasistrate ayant sub-  
sisté long-tems après ce tems-là. Il paroît même que  
Galien parle de cet Hermogene comme d’une hom-  
me qui ne l’avoit pas précédé de beaucoup. Or Galien  
étoit né fous l'Empereur dont on vient de parler.  
Quant à cet autre Hermogene contre lequel Lucile fit  
l’Epigramme suivante , il seroit beaucoup plus an-  
cien.

Τρμογένην τ\* ἰατρὸν ἰδω'ν Δίεφαντος ἐν ὑ'πνοις  
’θυκέτ ἀνηγέρθη, καὶ *cresiagsua.* φέρων.

C’est-à-dire,«Diophante ayant vu en songe le Medecin  
» Hermogene, il ne se réveilla jamais plus, quoiqu’il  
» portât un préservatif sur lui. »

Martial qui a imité cette Epigramme, attribue la même  
chofe à un autre Medecin qu’il appelle Hermocrate :  
mais il *se* peut que ce dernier nom, aussi-bien que le  
précédent, soit un nom supposé. Quoique l’Epigram-  
me de Martial n’ait pas le sel de celle de Lucile, elle  
est assez bonne cependant pour nous saire juger qu’elle  
part de main de maître. La voici :

*Lotus nobiseum est hilaris , caenavit et idem ;  
Inventus mane est mortuus Andragoras.*

*Tam subitae mortis causam, Faustine, requiris ?  
In somnis Medicum viderat Hermocratem.*

♦ Andragoras après avoir fait un très-bon fouper avec  
» nous, fut trouvé mort le matin dans fort lit. Ne me  
» demandez point, Faustinus , la caisse d’une mort  
» aussi prompte, il avoit eu le malheur de voir en fon-  
» ge le Medecin Hermocrate.

C’est du même *Archigene* qu’il saut entendre ce que dit  
Juvénal, *Sat. FLv.tjos*

. . . 1 *Tunc corpore sano*

*Advocat Archigenen , onerojaque i pallia jactat  
Quot Themison aegros.*

Le Scholiaste conclut de ce passage qu’il salloit qu’Xr-  
*chigene* fût fort fameux dans fon siecle.

Et ailleurs, *Sat. XIII. v.* 98.  
♦

*Nec dubitet Ladas,si non eget Anelcyrâ, nec  
Archigene ....*

Et dans la *Sut. XIV. v.* 52.

*Ocytis Archigenum quaere , atque eme quod Mi-  
thridates*

*Composuit ....*

Juvenal ayant vécu jusqu’à la douzieme année d’Adrien  
il a été contemporain d’Archigene ; & la maniere  
dont il en parle, fait voir le grand emploi où étoit a  
Medecin.

Mais ce n’est pas fur le feul témoignage de Juvenal qtli  
la réputation d’Archigene est établie. Il a encore en S;  
faVeur celui de Galien, qui est d’autant plus fort, qu<  
cet Auteur est du métier, & qu’il n’est pas trop j rodi  
gue de louanges à l'égard de ceux qui ne font pas d<  
fon parti. « Archigene, dit-il, a appris avec autant d'

ÀRC 394

» soin & aussi bien qu’aucun autre, tout ce qui concer-  
» ne l’art de la Medecine ; ce qui a rendu, avec justice,  
» recommandables tous les écrits qu’il a laissés , & qui  
» sont en grand nombre. Mais il ne me semble pas  
» pour cela qu’il foit irrépréhensible dans tout ce qu’il a  
» écrit ; & comme il n’a pas fait difficulté de reprendre  
» ceux qui l’ont précédé , quoiqu’il eût beaucoup pro-  
» fité de leur travail, on ne trouvera pas mauvais que  
» nous, qui venons après lui , le traitions comme il a  
» traité les autres. Il est bien difficile, ajoute Galien „  
» qu’étant homme on n’erre pas en quelque occasion ,  
» foit pour ignorer entierement certaines chofes, foit  
» pour n’en pas juger comme il faut, soit enfin par-  
» ce qulon écrit quelquefois \* un peu négligem-  
» ment. »

1 pourra paroître étrange que l'on mette Archigene ail  
nombre des Medecins de la fecte Choisissante & Pneu-  
matique en même-tems : mais il est aisé de répondre à  
cela, que si Archigene est mis au nombre des Pneuma-  
tlque.s, ou s’il est entré dans le fentiment d’Athenée,  
cela n’empêche pas qu’il n’eût la liberté de choisir ce  
qu’il trouvoit de meilleur dans les autres Pectes princi-  
pales; & quoiqu’il reconnût peut-être les mêmes cau-  
ses des maladies que les Dogmatiques & les Méthodi-  
ques , il si? peut qu’ayant joint à ces catsses celle fur la-  
quelle les Pneumatiques comptoient le plus,qui est  
llesprit ; il Pc peut, dis-je , qulon l'ait mis pour cette  
raison au nombre des Pneumatiques. Quoiqu’il en l'oit,  
l’Auteur de l’introduction qui met Archigene dans la  
fecte Eclectlque, le place aussi entre les Pneumati-  
ques ; & Galien lui même qui ne parle nulle part de la  
premiere de ces sectes , remarque en plus d’un en-  
droit qu’Archigene étoit du parti d’Athenée, ou de ce-  
lui des Pneumatiques. LE CsiERC, *Histoire de la Me-  
decine.*

YRCHIGÈNI MORBI , *maladies aigues s* ainsi nom-  
mées de ἀρχὴ , *chef, 8c* de γίνομαι, *être s* parce qu’entre  
les maladies , les aiguës tiennent le premier rang.  
**BI ANCARD.**

ARCHIMAGIA. La partie de la Chymie qui traite de  
Part de faire de l'or& de l'argent, & qui par la *dig-  
nité* de son objet mérite le titre *d’Arcbimagie.* Cas\*  
**TEI LI.**

ARCHIMEDIS TRISPASTUM , qui est la meme  
chofe que *Apellidis mise astum. Voyez Apellides*

ARCHYMIA, *Archymie.* L’*Archymie* diffère de P*Asc  
chymie,* en ce qu’elle s’occupe en général de la trans-  
formation des métaux imparfaits en d’autres plus par-  
faits. CasTELLI.

ARCHOS, ὰρχός, *l’anus s* ce mot signifie aussi quelque-  
fois le rectum , ou comme qui diroi: le principal in-  
testin. On lit dans Hippocrate, *elph.su. Lib. V. etLib»  
de Fistulis*, ἀρχὸς φλεγμαίνων , ou felon l’interprétation  
de Galien, inflammation au rectum ; en nommant le  
rectum entier du nom *d’archos -, èisodv* μἐν ουν λέγων τὸ  
ο'λον ἀπευθυσμἐνον. On trouve encore dans le même Au-  
teur, *Lib. de Art.* ἀρκῦ τὸ χαλαρὸν , « relâchement du  
» rectum; » ce qu’il faut entendre de la partieadhé-  
rente à l'os factum , en-deçà du sphincter. C’est dans le  
même fins qu’il a dit, *Lib. de Moch. èlygse ro esuauAi-*μένον, « la partie inclinée du rectum. »

ARCION, ἄρκειον , *bar dane.* Voyez *B Me dan a-*ARCOS, *Cuivre brulé.* R.ULAND.

ARCTATA PARS ; c’est dans Scribonius Largus, une  
partie resserrée, comprimée grenue ferme à Laide d’une  
bande.

ARCTATIO, ξυα- ou συαπέλησις de ou συμπε-  
λάω , de πελας, *proche, rétrécissement-* Ce mot s’appli-  
que particulierement aux intestins lorsqu’ils font ref  
serrés par quelque catsse inflammatoire , ou à un ré-  
trécissernent contre nature de l'ouverture, des partles  
naturelles de la femme, ou de la matrice. On l’appelle  
aussi *arctitudo.*

ARCTION , ἄρκτιον. Voyez *Bardana.*

ARCTOS; la constellation appellée *lagrandeOursa*

395 ARD

ARCTOSCORDON , ἀρκτόσκορδον, de ἄρκτος, *Ourse ,*& de σκόροδον, *ail ; espece d’ail. '*

ARCÏOSTAPHYLOS , ἀραταστάφυλος , de ἄρκτος ,  
*ourses* & de^4érn, grape; *uva ursi. Noyez. Vacci-  
nium.*

ARCTURUS, ἀοκταρος, d’flonT© & d’a-ρος , *un Garde.*Erotien, dans fies Commentaires fur Hippocrate, in-  
terprete ce motssOv Tivso Ἀρκταφύλακα προσαγορεύουσι,  
εἴροι γὰρ ὸι φύλακες καλοῦνταΓ ἔστι δἐ ουτος λαμπρὸς αστ«Ρ εν  
τῆ ζωῥα του Βοώτου κείμενος : « Quelques - uns appellent  
» Arctophylax ( Garde-Ourfe ) car les Gardes font ap-  
-\*> pelles *Uri* : c’est une étoile brillante qui est dans Ia  
» ceinture du Bouvier,» Hippocr-. *Lib. I. Epidem.* Πρὸ  
ἀρκτόυρου ὀλίγον, καὶ επ’ ἀρκτύρου : « Un peu avant, & au le-  
» ver heliacal de 1’*Arcturus*, &c. »

‘JD’autres dérivent ce mot d’αpκTος& d’a-ρὴ, « une queue, »  
& font de *s Arcturus* une étoile dans la queue de la  
grande Ourfe ; ce qui fait dire à Aratus, fuivant la tra-  
duction de Ciceron,

*H tac autem subter praecordia fixa videtur  
Stella micans radiis Arcturus nomine claro.*

Cette étoile *se* leve vers le second jour de notre mois de  
Septembre, & se couche le vingt-neuf Octobre.

ARCTURUS CRETICUS BELLI. Voyez *Blatta-  
ria.*

ARCUALIA OSSA ; ce font les os pariétaux ; d’au-  
tres diEent les os des tempes.

ARCUALIS SUTURA, ou SUTURA CORONA-  
LIS. Voyez *Sutura.*

ARCUATIO ; c’est, ielon quelques Auteurs ,Pîncurva-  
tion des parties antérieures, & du sternum. *Bosse par-  
devant.* CasTELLI.

ARCUATUS MORBUS, ou ARQUATUS MOR-  
BUS, ou ICTERUS. Voyez *Icterus.*

ARCULÆ, ποελίδες ; les trous dans lesquels les yeux  
font placés. *Rus. Eph.* Les fosses orbitaires..

ARD

ARDABOR; espece *d’arum.* V*oyez Arum.*

ARDAS, ARDALOS, ὰῤδας, ἄρδαλος ; ce mot sig-  
nifie , sielon Galien & Erotien , la même chofe que  
ῥύπος &*pasmvtrstée* ; c’est-à-dire, *ordures & crasse.*

ARDEA. Offic. Schrod. 5. 315. *Ardea Anere a,* Mer  
Pin. 181. *Pella et Ardea,* Bellon. *des oiseaux,* 190.  
*Ardea ctnereamasor-,* Raii Synop. A. 98. Aldrov. Or-  
nith. 3. 377. Charlt. Exer. 109. Jonsi. de Avib. 103.  
*Ardeapullasive cinerea ,* Gesin. de Avibus, 186. *Ar-  
dea cinerea sive pulla.*, Raii Ornith. 277. Will. Or-  
nith. 203. *Le Héron.*

Çet oifeau est trop connu pour en faire la description. On  
en recommande la graisse aux gouteux; elle adoucira la  
violence des douleurs. Elle enleve aussi les taches des  
yeux, elle éclaircit la vue. Elle est bonne encore dans  
la si-lrdité, en l’instilant dans les oreilles. DaLE.

On mange quelquefois les jeunes *hérons.* Mais comme le  
poisson est l'aliment ordinaire de ces oifeaux , leurs  
fels doivent être très-exaltés, & leur chair doit être  
rance. ♦

ARDEA STELLARIS, *Butor.*

*Asteriasu* Offic. *Ard a stellaris s* Mer. Pin. 181. Will.  
Ornith. 107. Raii Ornith 282. ejufd. Synop. A. 100.  
Charlt. Exer. 110. *Ardea stellaris major,* Aldrov. Or-  
nitle 3. 408. Gefn. de Avib. 193. Jonf. de Avib. 104.  
*Butor.* Bellon, *des oiseaux,* 192.

On dit que la cendre de la peau & des plumes de ces oi-  
feaux arrête le flux hémorrhoïdal.

On mange quelquefois les *butors :* mais à en juger par  
leurs alimens, leur chair doit être rance , & leursfels  
doÎVent être très-exaltés.

ARDENS FEBRIS, de *ardeo, bruler*; Fievre ardente,

ARE 396

6U *Causées.* Voyez *Causas.*

ARDENTIA ; ce font des choses qui ne semt bonnes ni  
en aliment, ni en boisson, parce qu’elles fiant d’une na-  
ture ardente & combustible comme l’ambre, la téré-  
benthine, le jayet& autres semblables. RULAND.

ARDESIAi *Hardesia vulgaris asive Ardefia*, Ind. Med,.  
57. *Lapidessaissiles et crustosi,* Mer. Pin. 212. *Ar-  
doise.*

Je ne fai pourquoi Dale a inséré *\’ardoise* dans sa matiere  
médlcale, puisqu’il convient qu’il ne luiconnoît aucu-  
ne vertu relative aux maladies.

ARDOR URINÆ, *ardeur d’urine.* Voyez *Dysuria,*

ARE

ARE-ALU ; espece de figuier d’Inde. Voyez *Ficus.*AREA ; c’est, sielon Ruland , une masse tirée d’une mine,  
otl plutôt c’est dans la mine l'espace qu’elle occupoit.  
C’est enMedecine une esipece d’alopécie. Voyez Xso-  
*pecia.*

ARECA, *Areque.* Offic. *Arecasivefaufel*,Ger*. sivefatt-  
fel Avellana Indi an a versicolor*, P ark.C’est le fruit d’u-  
ne espece de palmier qui croît aux Indes Orientales. II  
est ovalaire, & ressemble assez à la datte : il est plus ferré  
aux deux bouts , & composé d’une écorce épaisse, lisse,  
membraneuse, & d’une pulpe d’un brun rougeâtre qui  
devient en séchant, fibreuse ou cotonetsse, & jaunâtre.  
La moelle , ou plutôt le noyau ou la semence qui est au  
milieu, est blanchâtre. Il est de la grosseur d’une muf-  
cade, le plus souvent en forme de poire. L’ufage que  
les Indiens en font tous les jours, lui a donné une très-  
grande réputation. Ils le mâchent continuellement ,  
foit qu’il hoit mou , foit qu’il foit dur, avec *lcLycyon*Indien ou le *Kaath,* les feuilles de bétel & très-peu de  
chaux. Ils avalent la falive teinte de ces chofes, &cra-  
chent le reste. GEoffRov. Voyez *Catechu.*

AREFACTIO, ξήρωσις, *dejsiccaelon.* C’est la maniere  
de dessécher & réduire en poudre les ingrédiens dont  
on use en Medecine , lorsqu’ils font trop humides.  
CasTELLI.

AREMAROS , *cinabre.* **RULAND.**

ARENA MARIS. Offic. *Arena marina,* Kent. M. 57.  
*Arena littoralis*, Mer. Pin. 211. Math. 1390. *Sable de  
mer.*

On dit que le *sable de mer* emporte l’humidité superflue  
des constitutions hydropiques , si la personne en de-  
meure couverte jusqu’au cou. On le fait chauffer, & on  
l’applique quelquefois en fomentation feche , au lieu  
de millet ou de l'el. DIoseoRIDE, *Lib.* V. c. 167.

ARENÀMEN, ARENARMEI, *M aeArmenie.* Ru-  
**LAND,JONHSON.**

ARENARIA; espece de pié de corneille , à qui l'on a  
donné le nom *d’arenaria,* parce qu’il croît volontiers  
dans les Eables. BLANCARD.

ARENATIO ; c’est l’action de couvrir un malade de *sa-  
lue* de mer chaud , & au défaut de fable de mer, de *sa-  
ble* de riviere. CasTELLI. \*

AREOLA ; c’est le cercle qui forme la bafe du marnel-  
lon. Voyez *Mammae.*

ARES ; terme fait par Paracelfe pour désigner l’action  
de la nature, qui, par le moyen de trois principes,  
produit tout, donne à chaque chofe la forme & la  
hubstance qui lui conviennent, & par lesquelles elles  
font distinguées les unes des autres. Dieu , distent les  
Alchymistes, a mis dans la nature trois choses dont elle  
dispose à sim gré, & qui sont très-distinguées les unes  
des autres. La premiere est l’i/insics, ou la plus géné-  
rale de toutes les substances, ou la matiere univerfel-  
le & premiere dont tout est formé. La feconde est *\’ar-  
cheus,* en vertu duquel cette matiere universelle & pre-  
miere est divisée en trois estpeces, le mercure, le soufra  
& le fel, qui donnent la naissance à toutes les autres  
especes. La troisieme est *Pares ,* qui distribue à cha-  
que espece produite par *Varcheus* la forme qui lui  
est propre, & qui fous-divife les especes en individu»\*  
**JoNHSÛN.**

*397* ARE

*IL.Ares* est, felon Paracesse, ou archéiqne ou chymi-  
que ; c’est-à-dire, ou naturel, ou artificiel. C’est à cet  
*ares* qu’il saut rapporter le *melosinicum* , ou le principe  
de la transinutation , qu’il appelle aussi l’essence de la  
falamandre, ou la propriété principale de la pierre phi-  
losophale. PaRACELsE , *de Vit. Long. L. III.* c. 12. &  
*L. IV. c. 6.*

ARESTA BOVIS, ou ANONIS. Voyez *Anonis.*

ARETÆUS , *Aretée.* Le Clerc qui est un Auteur d’un  
profond favoir & d’une pénétration extraordinaire ,  
nous a donné une idée très-exacte des sentimens & du  
caractere *TAretée.*

*Aretée* est un Auteur d’un caractere & d’une réputation  
si extraordinaire , que ce feroit lui faire tort, aussi-  
bien qu’au public , de ne point nous informer de la  
Secte dont il étoit,ni du tems dans lequel il vivoit. Cet-  
te recherche ne peut être que fort curieufe & fort utile,  
puisque nous aurons occasion de rapporter certaines  
circonstances qui serviront à nous mettre mieux au fait  
des fentimens & de la méthode que ce Medecin a  
fuivis.

Il n’y a rien dans toute l’histoire de la Medecine furquoi  
les Auteurs soient moins d’accord que sur la secte que  
cet Auteur a fluvie, car Castellanus qui a écrit un pe-  
tit abrégé des vies des anciens Medecins, dit expresté-  
ment *OustAretée* n’étoit attaché à aucune Secte.

On devroit trouver quelque choEe de plus précis dans les  
Commentaires d’Henischius , Medecin d’Ausbourg ,  
*lur Aretée :* mais il est de même avis que Castellanus;  
& ce qu’il y a de particulier c’est qu’il semble n’avoir  
fait ces Commentaires que pour faire dire à *Aretée* des  
chofes auxquelles celui-ci n’a jamais pensé. Au lieu  
d’expliquer les endroits difficiles de fon Auteur, il a  
tâché de suppléer ce qui manquoit au texte, pour ache-  
ver de traiter chaque matiere , non pas au sens *d’Are-  
té V,* mais à celui de Galien ou au sien propre. Mercu-  
rial, qui étoit si fort versé dans la lecture des anciens  
Medecins, & qui n’avoit pas manqué de lire *Aretée y*comme il paroît par divers endroits de fes Ouvrages,  
n’a pas pris garde non plus à la Secte de ce Medecin.  
S’il m’est permis d’avancer mon fentiment fur un sistet  
aussi rempli d’incertitude , je ne ferai point difficulté  
de mettre *Aretée* au nombre des Medecins de la Secte  
Pneumatique. Voici fur"quoi je me fonde. Perfonne  
n’ignore que ceux de cette Secte établissaient un cin-  
quieme élément qu’ils appelloient l’esprit, lequel re-  
cevant quelque altération, caufe diverses maladies. Il  
paroît que c’est de ce même efprit qu’à voulu parler  
*‘Aretée* lorfqtI’il dit, « qu’il y a deux fortes d’efquinan-  
» cies ; que l’une est causée par l’inflammation des in-  
x strumens de la respiration ou des amygdales, de l’é-  
» piglotte, du pharynx, de la luette & de la partie su-  
» périeure de l’âpre-artere, mais que l'autre est une af-  
» section de Pefprit, qui est lui-même la caufe de cet-  
» te maladie. » Dans la derniere de ces esquinancies ,  
» ajoute notre Auteur, les instrumens de la respiration,  
» bien loin d’être enflés, fiant plus resserrés & plus reti-  
» rés qu’ils ne le font dans l’état naturel ; & néantmoins  
» la suffocation & la difficulté de respirer fiant beaucoup  
» plus grandes que dans la premiere. C’est ce qui fait  
» que les malades croient avoir une inflammation ca-  
□o chée dans les parties les plus profondes du poumon &  
® dans le voisinage du cœur. Quant à moi, pourfuit-il,  
» j’estime que c’est Pefprit Eeul qui souffre, & qui par  
□ουη mauvais changement est devenu très-chaud & très-  
» fec, sans qu’il y ait pour cela de phlegme,ou d’inflam-  
» mation, dans quelque partie que ce foit. » *Aretée* con-  
firme fon sentiment par l’exemple des exhalaisims qui  
s’élevent de ces sosies qu’on appelle charoniennes ,  
lesquelles suffoquent en un moment seins que le corps  
ait aucun mal. Il le confirme encore par l’haleine des  
chiens enragés , qui fait mourir, dit-il, ceux qui la re-  
çoivent, quoiqu’ils n’aient point été mordus par ces  
chiens. Il conclut de ces exemples, « qu’il peut arri-  
» ver un changement à l’égard de la respiration par des  
» caufes intérieures qui ont du rapport aux extérieu- ,

ARE 398

» res, de la meme maniere qu’il fe rencontre quelqüë-  
» fois au dedans de notre corps des fucs qui tiennent  
» de la nature des poifons, aussi-bien qu’il s’en trouve  
» dehors, & que l’on voit des maladies naturellesac-  
» compagnées des mêmes accidens que ceux que càu-  
» fent les poisems , qui font rendre les mêmes matie -  
» res que l’on vomit dans les fievres. C’est pourquoi,  
» pourfuit notre Auteur , l’on ne doit pas trouver  
σι étrange que les Athéniens, qui ignoroient le rapport  
» qu’il y a entre les effets de certains possons, & ceux  
» de certaines maladies pestilentielles, jugeassent que  
» ces maladies leur venoient de ce que ceux du Pé-  
» loponnese avec qui 4l.s étoient en guerre , avoient  
» empoisemné les puits du Pyrée. »

On pourroit insérer de ces passages, que ce qu’Xmée ap-  
pelle esprit, n’est autre chose que la matiere de la res-  
piration; & il semble le confirmer lorfiqu’il dit ailleurs  
que la casse deT’asthme est la froideur & l'humidité  
de l’esprit. Mais ce n’est pas en ces cas feuls que Pesa  
prit a part aux maladies. L’ileus est causé, felon *Are-  
tée s* par un esprit froid & lent qui ne peut aisément fe  
faire passage , ni par-dessus , ni par-dessous. Dans le  
skirrhe de la rate, le ventricule fe remplit d’un esprit  
épais & ténébreux, qui semble être humide, mais qui  
ne l’est pas. Dans l’hydropisie tympanite , notre Au-  
teur reconnoît encore un esprit qui ne change point  
de situation, quoique le corps fe meuve; & il ajoute,  
que si cet espritsie change en eau ou en vapeur, la tym-  
panite *se* change 'en asicite. Il dit ailleurs que l’odeur,  
ou la vapeur du pavot épaissit l’esprit sec & fubtil des  
phrénétiques, & que lorsique l’esiprit sie résiout , le  
corps de l’homme s’en va tout en vapeur & en humi-  
dité.

L’on siait que les Medecins pneumatiques prétendoient  
que le feu,l’air,la terre,& Peau ne fiant pas les véritables  
élémens; mais que le nom d’élément appartient pluutôt aux qualités dont ces corps Pont revétus, c’est-à-  
dire, au chaud, au froid , au *sec &* à l’humide. On n’a  
qu’à ouvrir le Livre *d’Aretée* pour être convaincu  
qu’il étoit dans les mêmes principes.

Il est vrai que les fentimens *d’Aretée* font les mêmes  
dans certains cas que ceux de la Secte méthodique; car  
quoique les autres Medecins reconnussent une différen-  
ce entre les maladies aiguës & chroniques, les métho-  
diques sont cependant les premiers qui aient écrit fils  
chacunes de ces maladies en partictdier : les quatre Li-  
vres *Osu Aretée* a écrits sur les maladies aiguës, & ceux  
qu’il a composés sur les maladies chroniques ne per-  
mettant point de dcuter qu’il ne les ait imités en cela.

Ce n’est pas en cela seul *OfrAretée* semble fuivre ceux  
de cette Secte. Il regle encore avec eux fort exacte-  
ment la maniere dont la chambre du malade doit être  
tournée ou disposée dans certaines maladies ; quel  
doit être l’air qu’il doit respirer ; le lit où il doit cou-  
cher, quelle coitte, quel matelas & quelles couvertu-  
res il lui faut. Il les imite aussi en ce qu’il pratique  
beaucoup les différentes fortes d’exercices qu’ils or-  
donnoient sur la fin des maladies, comme sont la pro-  
menade, les differentes manieres de Ee Eaire porter ou  
voiturer, l’exercice de la voix qui *se* faisoit en criant  
ou en parlant sort haut; celui qui consistoit à jetterun  
palet, ou de certaines machines pesimtes qu’on ap-  
pelloit *halteres.* Il ordonne encore une certaine gesti-  
culation des mains, appellée *chironomia.* Tout cela  
avoit principalement été mis en usage par les métho-  
diques. *Aretée va* plus loin. Il ordonne à ceux qui Eont  
fujets aux vertiges de s’exercer comme fassoient les  
Pugiles, c’est-à-dire, de *se* battre à coups de poing. Il  
est difficile de voir quel étoit son but en cette rencon-  
tre. Mercurial croit qu’il y a une faute dans le texte,  
ce qui est fort vraifemblable. En effet, quelle appa-^  
rence que la tête des vertigineux, que le moindre  
bruit, ou le plus petit mouvement étonne, s’accom-  
modât d’un semblable traitement ? *Aretee* a enfin ceci  
de commun avec les méthodiques, qu’il donne beau-  
coup aux applications extérieures , comme font les

*jsépsa* ARE

fomentations, les cataplasines, les onctions, &c.

Voilà ce *Osu Aretée* pouvoir avoir tiré des méthodiques ,  
quoique fon raisonnement fût d’ailleurs fort différent  
du leur, comme on l’a vu par ce qui a été dit concer-  
nant l’idée qu’il avoit des caufes des maladies. Il or-  
donne ensi.iite des remedes contre lesquels les vérita-  
blcs méthodiques , comme Thessalus & Soranus , s’é-  
toient le plus ouvertement déclarés, tels font les pur-  
gatifs. La composition appellée hiera est une de cel-  
les dont il faifoit le plus d’usiage & le plus de cas. Il  
donnoit aussi quelquefois des purgatifs simples , com-  
me de *selaterium,* du *cnicusu* de l’hellébore. Il n’étoit  
pas moins opposé aux méthodiques à l’égard des la-  
vemens acres & irritans, qu’il ne craignoit point de  
donner en certaines occasions, contre la pratique de  
ces Medecins.

Il fe servoit encore du castoreum en diverses rencontres,  
cé que ne faTolent pas les Medecins dont on vient de  
parler. Il ordonnoit aussi, contre leur sentiment, des  
médicamens somniferes , comme fiant le pavot & l’o-  
pium : mais il paroît qu’il savoir très-bien prendre *ses*précautions à cet égard , par l’important avis qu’il  
donne Eur ce sujet. « Il faut, dit-il, donner quelque-  
» fois des remedes fomniferes à ceux qui ont une pé-  
» ripneumonie & de longues veilles , de peur qu’ils  
» ne tombent en fureur , & afin d’adoucir leur mal &  
» leur inquiétude. Mais il faut bien fe garder de don-  
» ncr des médicamens de cette nature quand les ma-  
» lades semt prêts à être suffoqués par la fluxion , ou  
» quand on les voit prêts de mourir, parce qu’on s’ex-  
» pofle par là à être accusé de tout le monde de les  
» avoir tués. »

Enfin *Aretée* fiaignoit tout autrement que les méthodi-  
ques. Voici quelques exemples de la maniere dont il  
s’y prenoit. Dans l’apoplexie , il remarquoit qu’une  
trop grande saignée tuoit, & qu’une trop petite ne  
fervoit de rien. Il croyoit néantmoins qu’il valoit  
mleux tirer moins de sang , & y revenir plus souvent.  
Dans llesquinancie, il laiffoit couler le simg jusqu’à ce  
que l’on tombât preEque en défaillance. Dans le vo-  
missement de fang, il vouloir que l’on faignât toujours  
de quelque caufe qu’il vînt; « Boit, dit-il, que cette  
» perte de seing sclive la rupture d’un vaiffeau , soit  
» que le vaiffeau ait été rongé par Pacreté du seing,  
» la saignée est très-utile. Si cet accident est causé par-  
» ce que le vaiffeau est mince , la saignée empêche  
□O qu’il ne *se* crevepour être trop plein. Il faut, ajou-  
» te-t’il, empêcher que l’ouverture que l’on a faite à  
» la veine du bras, ne fe ferme, afin qu’on en puisse  
» tirer plus commodément du sang pendant plusieurs  
» jours , à diverses reprifes. On en doit peu tirer à  
» chaque fois, mais on doit y revenir, & le même jour  
» & le jour suivant, & le troisieme & le quatrieme, si  
;» ce n’est qu’il y eût une trop grande foiblesse. » Quel-  
ques Medecins du tems *d’Aretée* tiroient en cette oc-  
casion du fang des veines de la main , mais il ne l’ap-  
prouve pas. « Pourquoi, dit-il , ouvrirez-vous plutôt  
» la veine auprès des doigts, qu’à l’endroit où le cou-  
» de *se* plie, puisqu’en ce dernier endroit la veine est  
» plus grosse, & mieux disposée pour l’évacuation du  
» sang ? » ©

Dans la fievre continue ardente , que l’on appelloit *Cau-  
sas,* d’un mot qui signifie *briller,* notre Auteur vou-  
loit aussi que l’on tirât à diverfes reprifes , & pendant  
quelques jours beaucoup de sang. Il faut encore remar-  
quer qu’il croyoit que ces sortes de fievres viennent  
*d’un phlegmon* ou d’une inflammation proprement di-  
te, du .tronc de la veine-cave, ou de celui de la gran-  
de artere. Mais ce qu’il y a de plus particulier, c’est  
qu’on s’imaginoit de son tems que ceux qui étoient  
malades de cette fievre appellée *Causas,* prédisoient  
quelquefois l’avenir, & qu’ils.parloientou avoient des  
entretiens avec les morts. *Aretée* femble lui-même en  
être perfuadé , puifqu’il tâche d’en rendre raifon , en  
difant que l’ardeur de la fievre ayant confumé ce qu’il  
y a de grossier, ou d’épais & de ténébreux dans les

ARE [400[]

humeurs, l’esprit reste plus épuré, ce qui le fait ap-  
percevoir des chofes qu’il ne voyoit pas auparavant.  
Cette opinion étoit fans' doute venue de quelque Eu-  
perstitieux qui s’étoit attaché à écouter les reverses de  
ces malades, & à les vouloir expliquer , ou à y cher-  
cher quelque sims. Dans les douleurs aigues des reins  
qui fiant causées par la pierre, & dans les inflamma,  
tions de cette partie , notre Auteur tiroit encore beau-  
coup de flang pour appa-sser l’inflammation, & pour  
relâcher les passages dans lesquels la pierre étoit ar-  
rêtée, ou qui flouffroient de l’inflammation, & qui  
étoient, diioit-il , comprimés ou ferrés comme par  
une espece de lien , qu’on ne peut relâcher qu’en éva-  
cuant les veines.

*Aretée* ne tiroit pas seulement du sang des veines du  
bras, il fassoit aussi ouvrir la plupart des autres veines  
qu’Hippocrate ouvroit. Il saignoit au front ceux qui  
avoient de grandes douleurs de tête, & laissoit couler  
environ neuf onces de sang, après avoir fait aupara-  
vant d’autres faignées au bras. Pour le même mal il  
tiroit aussi du fang des veines du dedans du nez par le  
moyen de certains instrumens dont il appelle l’un κα-  
*sieicbpiov, cateiadion &* l’autre στορύνη ,*storyne.* Au défaut  
de ces instrumens, il se fervoit d’tineplume d’oie, dont  
il coupoit le bout du tuyau en forme de dents d’une fcie,  
l’introduifant enfuite dans le nez jtssques auprès de l’os  
ethmoïde, & remuant cette plume avec les deux mains  
pour faire couler le fang. Dansl’éléphantiafe, qtïecet  
Auteur décrit fort exactement, il faignoit le même  
jour aux deux bras & aux deux piés.

*Arétée* mettoit aussi en ufage les vomitifs, il se fervoit  
quelquefois pour cela des bulbes d’une espece de narcif-  
fe ; mais il faifoit beaucoup de cas de l.’hellebore blanc.  
Voici de quelle maniere il en parle:«L’hellebore blanc,  
»4111-11, ne fait pas feulement vomir ; il est encore le  
» plus efficace, & le plus puissant de tous les médica-  
» mens purgatifs , non parla quantité, & par la varié-  
» té des excrémens qu’il fait rendre ; car dans la mala-  
» die appellée *cholera,* on en rend de la même manie-  
» re. Ce n’est pas non plus par les efforts qu’il fait fai-  
» re , & par la violence avec laquelle il excite le vo-  
» nullement; car les nausées & la navigation fur mer  
» caufent les mêmes efforts encore plus violemment :  
» mais c’est par une vertu particulie’re qu’on ne scluroit  
» affez admirer; puiEqu’encore que l’hellebore purge  
» fort peu en de certaines rencontres , il ne laisse pas  
» de guérir les malades qui en ont pris. D’ailleurs dans  
» les vieilles maladies, lorfque tous les autres remedes  
» ont été trop foibles , celui-ci est le steul qui opere. En  
» un mot, l’hellebore blanc a du rapport avec le feu. Ce  
» que le feu fait en brûlant & en enflammant, l’helle-  
» bore blanc le fait encore plus puissamment en par-  
» courant tout le corps. Il rend la respiration aisée à  
» ceux qui ne peuvent respirer qu’avec peine. Il don-  
» ne une bonne couleur à ceux qui étoient pâles, & de  
» l’embompoint aux maigres. »

La maniere dont notre Auteur fe fervoit des canthari-  
des ne doit pas être oubliée. Les méthodiques, &mê-  
me la plupart des anciens Medecins employoient les  
médicamens qu’ils appelloient *métas.yncrielques f* pour  
tirer du centre à la circonférence. Ils prenoient pour  
cela de la moutarde, ou la plante appellée *thapsia.  
Aretée* le pratiquoit aussi, mais il employoitde plus  
les cantharides pour attirer plus puissamment, &pour  
faire venir fur la peau des vessies qui *se* remplissent  
d’une eau acre & chaude, qui Ee vuide ensi.iite au S0U-  
lagement des malades. Cette siarte de remede s’appel-  
le aujourd’hui *vésicatoire.* Je ne vois pas que les Mede-  
cins plus anciens l’eussent mis en usage, ou du moins  
qu’ils eussent choisi pour cet effet les cantharides, à la  
réEerve d’Archigene, qui étoit de la même secte qu’X-  
*retéei* & peut être un peu plus ancien que lui.

La connoissance que les Anciens avoient des effets que  
les cantharides produisent par rapport aux voies de  
l’urine, leur faifoit regarder cet insecte ou cette mou-  
che comme fort venimeufe, & comme une forte de  
poisem ;